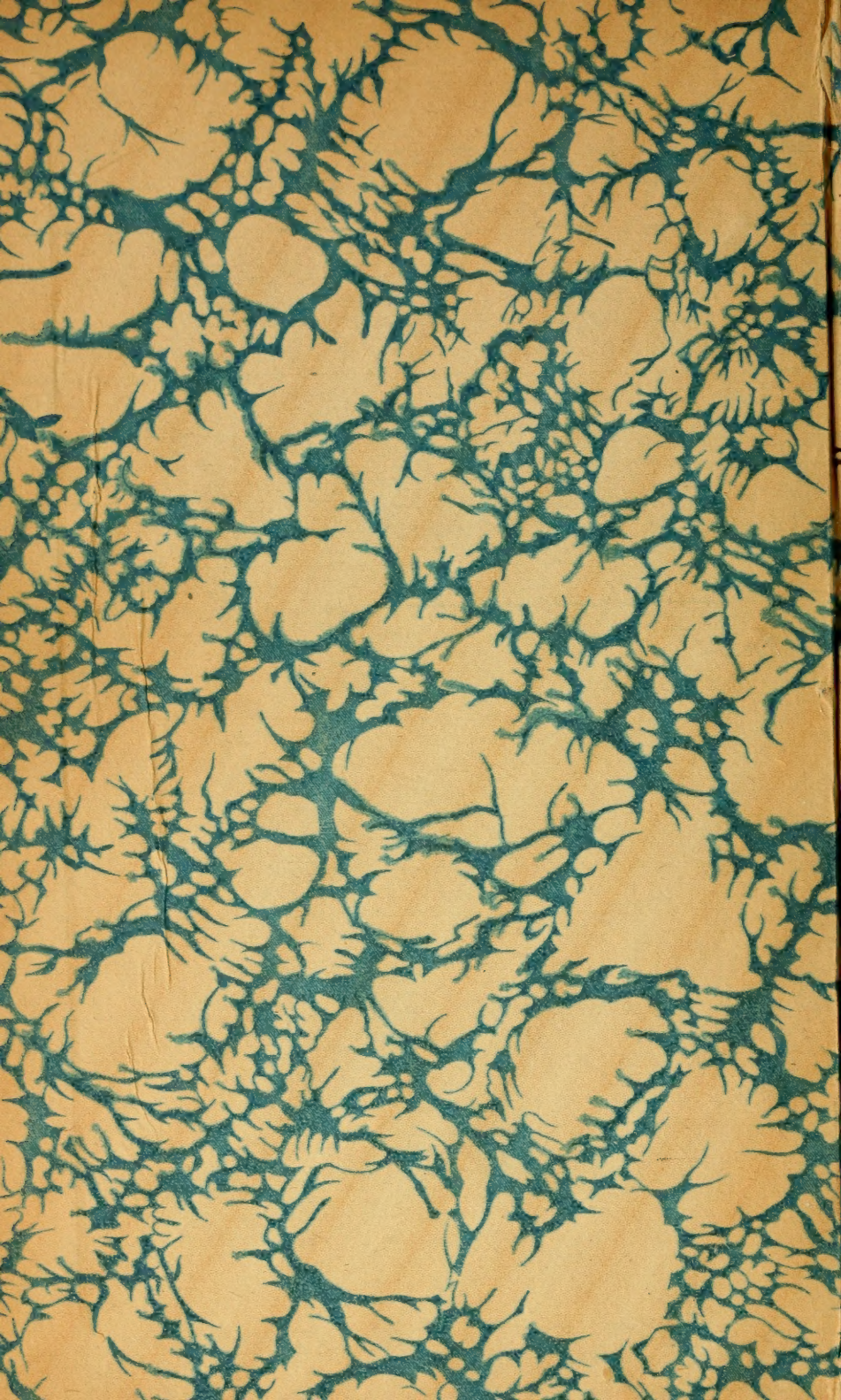








Authent.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ NATIONALE

DES ANTIQUAIRES

DE FRANCE

1912



PARIS

C. KLINCKSIECK

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ

11, RUE DE LILLE, 11

*176335-
27.11.22*



DC

2

S73

1912-13

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES

DE FRANCE

1912



PARIS
C. KLINCKSIECK
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ
11, RUE DE LILLE, 11

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

POUR L'ANNÉE 1912.

MM. G. LAFAYE,	Président.
A. BLANCHET,	Premier Vice-Président.
N. VALOIS,	Deuxième Vice-Président.
J. MAURICE,	Secrétaire.
J. TOUTAIN,	Secrétaire adjoint.
C. PALLU DE LESSERT,	Trésorier.
H. MARTIN,	Bibliothécaire-Archiviste.

Membres de la Commission des Impressions.

MM. A. HÉRON DE VILLEFOSSE.
l'abbé H. THÉDENAT.
H. OMONT.
M. PROU.
Ph. LAUER.

**Membres de la Commission de publication
des METTENSIA.**

MM. M. COLLIGNON.
H. OMONT.
R. CAGNAT.
A. BLANCHET.

LISTE

DES MEMBRES RÉSIDANTS

Au 1^{er} Juin 1912.

MM.

1. GAIDOZ (Henri), ✱, directeur à l'École pratique des Hautes-Études, rue Servandoni, 22 (7 novembre 1877 — *Renier*).
2. LASTEYRIE (le comte Robert DE), O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur honoraire à l'École des chartes, secrétaire du Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'archéologie), membre de la Commission des monuments historiques, rue du Pré-aux-Cleres, 10 *bis* (5 novembre 1879 — *Egger*).
3. DUCHESNE (Mgr Louis), C. ✱, membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur de l'École française de Rome, directeur à l'École pratique des Hautes-Études, passage Stanislas, 2, et à Rome, au Palais Farnèse (3 décembre 1879 — *Deloche*).
4. ROUGÉ (le vicomte Jacques DE), au château de Bois-Dauphin, par Précigné (Sarthe) (5 juillet 1882 — *Quicherat*).
5. BAPST (Germain), ✱, rue d'Aguesseau, 9 (4 février 1885 — *Dumont*).
6. COLLIGNON (Maxime), O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, boulevard Saint-Germain, 88 (6 janvier 1886 — *Delisle*).

MM.

7. BABELON (Ernest), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur du département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, professeur au Collège de France, vice-président du Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'archéologie), membre de la Commission des monuments historiques, rue de Verneuil, 30 (7 avril 1886 — *Passy*).
8. RAVAISSON-MOLLIEN (Charles), ✱, conservateur honoraire au Musée du Louvre, rue d'Auteuil, 61 (12 janvier 1887 — *Ramé*).
9. HOMOLLE (Théophile), C. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres et Académie des beaux-arts), directeur de l'École d'Athènes, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Commission des monuments historiques, rue de Lille, 83 (4 mai 1887 — *Rayet*).
10. DURRIEU (le comte Paul), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur honoraire au Musée du Louvre, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, avenue Malakoff, 74 (7 mars 1888 — *Ch. Robert*).
11. OMONT (Henri), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), inspecteur général des bibliothèques, conservateur du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, vice-président du Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'histoire et de philologie), rue Raynouard, 17 (9 janvier 1889 — *Bordier*).
12. BAYE (le baron J. DE), avenue de la Grande-Armée, 58 (3 avril 1889 — *Aubert*).
13. DELABORDE (le comte H.-François), ✱, professeur à l'École des chartes, rue de Phalsbourg, 14 (4 février 1891 — *Guérin*).

MM.

14. MARTHA (Jules), ✱, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, rue de Bagneux, 16 (4 février 1891 — *Perrot*).
15. PROU (Maurice), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à l'École des chartes, secrétaire adjoint du Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'archéologie), rue Madame, 75 (6 mai 1891 — *Nicard*).
16. CAGNAT (René), O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Commission des monuments historiques, boulevard du Montparnasse, 96 (6 janvier 1892 — *Flouest*).
17. MICHON (Étienne), conservateur adjoint du département des antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre, professeur à l'École du Louvre, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue Barbet-de-Jouy, 26 (9 janvier 1895 — *de Laurière*).
18. LAFAYE (Georges), ✱, professeur adjoint à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, boulevard Raspail, 126 (9 janvier 1895 — *Guillaume*).
19. BLANCHET (Adrien), bibliothécaire honoraire au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, boulevard Émile-Augier, 10 (11 décembre 1895 — *de Montaiglon*).
20. VALOIS (Noël), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), archiviste honoraire aux Archives nationales, secrétaire de la Société de l'histoire de France, rue de l'Abbaye, 13 (9 décembre 1896 — *de Rozière*).
21. GIRARD (Paul), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, rue du Cherche-Midi, 55 (9 décembre 1896 — *Courajod*).

MM.

22. LEFÈVRE-PONTALIS (Eugène), ✱, professeur à l'École des chartes, directeur de la Société française d'archéologie, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue de Phalsbourg, 13 (13 janvier 1897 — *Prost*).
23. LA TOUR (Henri DE), conservateur adjoint du département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, avenue de Villars, 2 bis (2 juin 1897 — *Lecoy de la Marche*).
24. ENLART (Camille), ✱, directeur du Musée de sculpture comparée du Trocadéro, membre de la Commission des monuments historiques, rue de Vaugirard, 58 (3 mai 1899 — *Read*).
25. MARTIN (Henry), ✱, administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, rue de Sully, 1 (5 juillet 1899 — *Duplessis*).
26. TARDIF (Joseph), docteur en droit, cité Vaneau, 8 (5 juillet 1899 — *Heuzey*).
27. MONCEAUX (Paul), ✱, professeur au Collège de France, directeur adjoint à l'École pratique des Hautes-Études, rue de Tournon, 12 (13 juin 1900 — *Saglio*).
28. STEIN (Henri), conservateur adjoint aux Archives nationales, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue Gay-Lussac, 38 (13 juin 1900 — *Longnon*).
29. CLÉMENT PALLU DE LESSERT (A.), docteur en droit, rue de Tournon, 17 (9 janvier 1901 — *Berger*).
30. MÉLY (Fernand DE), rue de la Trémoille, 26 (4 février 1903 — *de la Noë*).
31. MAURICE (Jules), rue Crevaux, 10 (4 février 1903 — *Müntz*).
32. TOUTAIN (Jules), ✱, directeur adjoint à l'École pratique des Hautes-Études, professeur à l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue du Four, 25 (3 février 1904 — *U. Robert*).

MM.

33. RUELLE (Ch.-Émile), *, administrateur honoraire de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, rue Soufflot, 5 (4 mai 1904 — *Corroyer*).
34. MAZEROLLE (Fernand), archiviste de la Monnaie, à Paris, quai Conti, 11 (1^{er} mars 1905 — *Mowat*).
35. MARQUET DE VASSELLOT (Jean-J.), conservateur-adjoint du département des objets d'art du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes au Musée du Louvre, rue de Marignan, 19 (1^{er} mars 1905 — *Guiffrey*).
36. LOISNE (le comte Auguste MENCHE DE), docteur en droit, rue de Varenne, 51 (4 avril 1906 — *Rey*).
37. MÂLE (Émile), chargé de cours à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, rue de Navarre, 11 (6 juin 1906 — *Thédenat*).
38. ESPÉRANDIEU (le commandant Émile), *, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), commandant du bureau de recrutement d'Évreux, à Clamart, villa Madeleine, rue des Tricots, 62 (4 juillet 1906 — *Molinier*).
39. VITRY (Paul), conservateur adjoint du département de la sculpture du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes au Musée du Louvre, professeur à l'École nationale des Arts décoratifs, avenue des Sycomores, 16 bis (9 janvier 1907 — *Bouchot*).
40. LAUER (Philippe), bibliothécaire au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, rue de la Tour, 141 (5 décembre 1907 — *Beurlier*).
41. D'ALLEMAGNE (Henry), *, archiviste-paléographe, rue des Mathurins, 30 (1^{er} avril 1908 — *Hauvette*).
42. ROMAN (Joseph), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), rue de l'Université, 25 (3 juin 1908 — *de Boislisle*).

MM.

43. CHÉNON (Émile), professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris, rue des Écoles, 30 (1^{er} juin 1910 — *d'Arbois de Jubainville*).
44. ESPINAS (Georges), attaché au ministère des Affaires étrangères, boulevard Saint-Germain, 198 (1^{er} mars 1911 — *de Vogüé*).
45. PRINET (Max), archiviste-paléographe, à Versailles, rue d'Anjou, 10 (1^{er} mai 1912 — *Schlumberger*).
-

LISTE

DES ASSOCIÉS CORRESPONDANTS

NATIONAUX ET ÉTRANGERS

Au 1^{er} Juin 1912.

Associés correspondants nationaux¹.

Ain.

MM.

*NODET (le Dr Victor), à Bourg, place Bernard, 23 (6 juillet 1904).

CHANEL (Émile), professeur au lycée Lalande, président de la Société des naturalistes de l'Ain, à Bourg, rue Bel-Air (6 mars 1907).

Aisne.

PILLOY (Jules), ✱, membre non résidant du Comité des travaux historiques et scientifiques, à Saint-Quentin, rue Calixte-Souplet, 28 (13 février 1884).

VAUVILLÉ (Octave), à Pommiers, par Soissons, et à Paris, rue Christiani, 17 (2 mars 1887).

SOUCHON (Joseph), archiviste honoraire du département de l'Aisne, à Paris, rue Bridaine, 11 (4 mars 1891).

1. La Commission des impressions croit devoir rappeler qu'aux termes de l'art. 2 du règlement, la qualification d'*associé correspondant national* ou *étranger* est la seule qui puisse être prise par les personnes dont les noms suivent. La qualification de *membre de la Société des Antiquaires de France* est réservée aux 45 membres résidents et aux 10 membres honoraires.

L'astérisque désigne les associés correspondants qui ont racheté leurs cotisations annuelles, conformément à l'article 32 du règlement.

MM.

HENNEZEL D'ORMOIS (le vicomte Jehan DE), au château de Bourguignon, par Mons-en-Laonnois, et à Paris, rue de Chaillot, 16 (7 avril 1909).

Allier.

* MOREAU DE NÉRIS, à Airebelle, par Arpheuilles-Saint-Priest (7 janvier 1903).

LEBRUN (Eugène), au château de la Baume, au Veurdre, et au Vésinet (Seine-et-Oise), rue Thiers, 12 bis (5 juillet 1905).

MALLAT (Antonin), à Beauregard, par Bellerive-sur-Allier, et à Paris, rue des Écoles, 24 (7 avril 1909).

Alpes (Basses-).

RIPERT-MONCLAR (le marquis DE), C. ✱, ministre plénipotentiaire, au château d'Allemagne, par Riez (4 février 1885).

Alpes (Hautes-).

* MANTEYER (Georges DE), au château de Manteyer, et à Paris, quai de Béthune, 34 (7 juin 1899).

Alpes-Maritimes.

DURAND-GRÉVILLE (Émile-Alix), à Menton, villa Henry-Gréville (3 février 1892).

LA MAZELIÈRE (le marquis DE), à Nice, Carabacel, 33 (7 juin 1900).

DEGRAND (A.), ✱, consul général de France en retraite, à Nice, rue de la Buffa, 16 (7 novembre 1900).

ROUQUETTE (le Dr), ✱, médecin-major de 1^{re} classe en congé, correspondant du Ministère, à Nice, place de la Liberté, 4 (6 décembre 1905).

* GUEBHARD (le Dr Adrien), ✱, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, secrétaire perpétuel de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, à Saint-Vallier de Thiey, et à Paris, rue de l'Abbé-de-l'Épée, 4 (6 juin 1906).

MM.

MARGUERITE-DE LA CHARLONIE (P.), ingénieur des arts et manufactures, à Nice, rue Macarani, 13, et à Paris, rue Bonaparte, 21 (3 juin 1908).

BENSA (Thomas), directeur du Musée municipal des beaux-arts, à Nice, rue des Ponchettes, 15 (1^{er} février 1911).

LEVROT (Joseph), conservateur adjoint de la Bibliothèque et des Archives municipales, à Nice, rue Gioffredo, 60 (22 mai 1912).

Ardèche.

* LE SOURD (Auguste), à Baix, et à Paris, boulevard Saint-Germain, 189 (6 avril 1910).

Ardennes.

VINCENT (le Dr Henri), à Vouziers, rue des Moulins (6 janvier 1892).

LIEBBE (Elias), au château de Trugny, par Rethel, et à Paris, rue Pergolèse, 48 (14 septembre 1898).

DIEUDONNÉ (Adolphe), archiviste paléographe, bibliothécaire au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, à Carignan, et à Paris, boulevard de Clichy, 41 (1^{er} février 1899).

DONAU (le commandant R.), du 148^e régiment d'infanterie, à Givet (6 décembre 1905).

BOSSE (E.), receveur de l'enregistrement, à Château-Portien (1^{er} décembre 1909).

Aube.

BABEAU (Albert), ✱, membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), à Troyes, et à Paris, boulevard Haussmann, 133 (3 juillet 1878).

LE CLERT (Louis), conservateur du Musée archéologique de Troyes, à Troyes, rue Ambroise-Cottet, 4 (4 mars 1891).

LA BOULLAYE (Ernest ARBELTIER DE), à Troyes, rue de la Monnaie, 38 (16 mai 1894).

Aude.

MM.

AMARDEL (Gabriel), à Narbonne (5 juillet 1893).

Bouches-du-Rhône.

CLERC (Michel), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à la Faculté des lettres de l'Université d'Aix-Marseille, directeur du Musée d'archéologie de Marseille, à Marseille, château Borély (7 décembre 1898).

GÉRIN-RICARD (Henry DE), secrétaire perpétuel de la Société de statistique de Marseille, à Marseille, rue Wulfran-Puget, 33 (5 février 1902).

ARNAUD D'AGNEL (l'abbé G.), à Marseille, rue Monteaux, 10 (5 novembre 1902).

Calvados.

TRAVERS (Émile), archiviste paléographe, à Caen, rue des Chanoines, 18, et à Paris, rue Paul-Louis-Courier, 13 (7 mars 1877).

LETAILLE (Joseph), à Riva bella, Ouistreham, et à Paris, rue Garancière, 15 (20 janvier 1886).

* RAINAUD (Armand), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Caen, à Caen (27 février 1889).

BESNIER (Maurice), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Caen, à Caen, rue Bicoquet, 62 (7 mars 1900).

Cantal.

RHODES (Émile), avocat, ancien magistrat, à Murat (3 mars 1909).

PAGÈS-ALLARY (J.), à Murat (2 février 1910).

Charente.

MM.

CHAUVET (Gustave), ✱, ancien président de la Société archéologique et historique de la Charente, à Ruffec (2 avril 1884).

Charente-Inférieure.

MUSSET (Georges), bibliothécaire de la ville de La Rochelle, à La Rochelle (6 février 1884).

NOGUÈS (le chanoine Jules-L.-M.), à la Rochelle, rue Tallemant-des-Réaux, 8 (2 novembre 1887).

Cher.

GOY (Pierre DE), à Bourges (2 avril 1884).

GAUOHÉRY (Paul), ingénieur-architecte, à Vierzon (6 mai 1905).

BENGY-PUYVALLÉE (Maurice DE), archiviste paléographe, à Villecomte, par Les Aix-d'Angillon, et à Paris, avenue de Clichy, 91 (4 avril 1906).

DESHOULIÈRES (François), directeur adjoint de la Société française d'archéologie, au château de l'Isle-sur-Arnon, par Ids-Saint-Roch, et à Paris, rue de la Tour, 49 (9 janvier 1907).

Corse.

* BONAPARTE (le prince Roland), membre de l'Institut (Académie des sciences), à Calvi, et à Paris, avenue d'Iéna, 10 (3 juin 1891).

Côte-d'Or.

ARBAUMONT (Jules D'), président honoraire de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or, aux Argentières, près Dijon (15 novembre 1865).

MONTILLE (Léonce DE), ✱, président de la Société d'histoire de Beaune, à Beaune, rue Maufoux, 40 (7 avril 1880).

MM.

- LOUIS-LUCAS (Paul), professeur à la Faculté de droit de l'Université de Dijon, à Dijon, boulevard Carnot, 2 (5 mars 1884).
- MILLON (Henry), conseiller à la cour d'appel de Dijon, à Dijon, rue du Palais, 23 (2 juillet 1884).
- MORILLOT (l'abbé Louis), à Dijon, rue du Chapeau-Rouge, 15 (4 juillet 1888).
- LEJAY (l'abbé Paul), agrégé de l'Université, professeur à l'Institut catholique de Paris, à Pontailler-sur-Saône, et à Paris, rue du Cherche-Midi, 119 (5 mars 1890).
- POTÉY (Georges), à Minot (28 janvier 1891).
- DAGUIN (Fernand), *, docteur en droit, à Chamesson, et à Paris, rue de l'Université, 29 (6 février 1895).
- COROT (Henry), à Savoisy (1^{er} avril 1896).
- REY (Ferdinand), à Dijon, rue Legouz-Gerland, 5 (4 mai 1898).
- POINSSOT (Louis), inspecteur des antiquités et des arts de la Régence de Tunis, à Dijon, et à Paris, rue Nicole, 7 (1^{er} mars 1899).
- * TRUCHIS (le vicomte Pierre DE), au château de Dracy, par Vitteaux (30 mars 1904).
- BRULARD (le D^r René), à Dijon, rue Amiral-Roussin, 2 (10 janvier 1906).
- EPÉRY (le D^r René), à Alise-Sainte-Reine (1^{er} décembre 1909).

Dordogne.

- FAYOLLE (le marquis Gérard DE), président de la Société historique et archéologique du Périgord, conservateur du Musée du Périgord, au château de Fayolle, par Tocane-Saint-Apre (3 juin 1885).
- CHEYLUD (Émile), à la Roche-Chalais (23 février 1898).
- * BABUT (le commandant A.), *, à Monfaucon, par Le Fleix, et à Paris, rue des Gatines, 23 (3 avril 1907).

Drôme.

MM.

CHEVALIER (le chanoine Ulysse), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Romans (3 février 1869).

VALLENTIN DU CHEYLARD (Roger), à Montélimar, rue du Jeu-de-Paume (4 juin 1890).

BREGHOT DU LUT (F.), au château de Confolin, à Bourg-lès-Valence (7 juin 1905).

Eure.

RÉGNIER (Louis), à Évreux, rue du Meilet, 9 (6 mars 1890).

PORÉE (le chanoine Adolphe), curé de Bournainville, par Thiberville (23 avril 1890).

* COUTIL (Léon), à Saint-Pierre-du-Vauvray (6 mars 1895).

JOIN-LAMBERT (Arthur), conseiller général de l'Eure, au château de Livet, par Pont-Authou (7 avril 1897).

VASNIER (Henri), ✱, à Saint-Georges de Vièvre (6 juillet 1904).

ENGELHARD (le capitaine Ch.), ✱, à Saint-Michel-de-la-Haye, par Bourg-Achard (6 février 1907).

Eure-et-Loir.

JANSSENS (le comte Gaston DE), au château de Romainville, par Cloyes, et à Paris, rue Vineuse, 9 bis (4 mai 1892).

MERLET (René), archiviste honoraire d'Eure-et-Loir, à Chartres (7 mai 1902).

BONNARD (L.), docteur en droit, membre de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, à Chartres, rue des Grenets, 15, et à Paris, rue de Courcelles, 119 (5 février 1908).

Finistère.

THOLIN (Georges), ✱, archiviste honoraire de Lot-et-Garonne, villa Kerlia, à Beuzec-Conq (5 mars 1873).

MM.

BRÉMOND D'ARS (le comte Anatole DE), ✱, au château de la Porte-Neuve, par Riec-sur-Bélon, et à Nantes, rue Harrouys, 5 (3 avril 1878).

Gard.

MARIGNAN (Albert), à Fonsfougacière, par Aigues-Vives, et à Paris, rue des Beaux-Arts, 5 (4 février 1891).

BARY (Albert DE), ancien officier d'état-major, au château de Rousson, par Salindres, et à Paris, avenue de la Bourdonnais, 15 (5 avril 1911).

Garonne (Haute-).

* PASQUIER (Félix), archiviste du département de la Haute-Garonne, à Toulouse, rue Saint-Antoine-du-T, 6 (2 novembre 1887).

Gers.

LACAVE LA PLAGNE-BARRIS (le baron Joseph), au château de la Plagne, par Montesquiou (7 mai 1890).

LAUZUN (Philippe), à Valence-sur-Baïse (26 juillet 1899).

Gironde.

JULLIAN (Camille), O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Commission des monuments historiques, à Bordeaux, rue Vital-Carles, 14, et à Paris, rue du Luxembourg, 30 (10 janvier 1894).

* MAREUSE (Edgar), à Bègles, et à Paris, boulevard Haussmann, 81 (5 juin 1895).

PARIS (Pierre), ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Bordeaux, directeur de l'École municipale des Beaux-Arts, à Bor-

MM.

deaux, à l'École municipale des Beaux-Arts (23 février 1898).

BRUTAILS (Auguste), ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), archiviste de la Gironde, juge au tribunal supérieur d'Andorre, à Bordeaux, rue d'Aviau, 13 (20 avril 1898).

AMTMANN (Théodore), archiviste et bibliothécaire de la Société archéologique de la Gironde, à Bordeaux, rue Doidy, 26 (26 avril 1898).

* LUR-SALUCES (le marquis Alexandre DE), à Sauternes, et à Paris, rue Dumont-d'Urville, 10 (3 février 1904).

FOURCHÉ (P.), à Arcachon, villa Menton, place Brémontier (3 février 1904).

Hérault.

CAZALIS DE FONDOUCE (Paul), ingénieur civil, à Montpellier, rue des Étuves, 18 (12 juin 1878).

BERTHELÉ (Joseph), archiviste du département de l'Hérault, à Montpellier, rue des Patriotes, 36 (7 novembre 1883).

PÉLISSIER (Léon-G.), doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Montpellier, à Montpellier, villa Leyris, boulevard J.-J.-Rousseau (1^{er} juillet 1891).

JOUBIN (André), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Montpellier, à Montpellier, avenue du Stand, 10 (6 mars 1901).

BONNET (Émile), avocat à la cour d'appel, à Montpellier, rue du Faubourg-Saint-Jaumes, 11 (7 mai 1902).

SAHUC (Joseph), à Saint-Pons-de-Thomières (5 décembre 1906).

LE BARS (Yvon), au château de Mercorent, près Béziers (1^{er} décembre 1909).

Ille-et-Vilaine.

JOÛON DES LONGRAIS (Frédéric), à Rennes, rue du Griffon, 4 (11 avril 1881).

MM.

BOSSARD (l'abbé Pierre), à Bruz (10 janvier 1900).

Indre.

CREUSOT J., à Châteauroux, rue des Notaires, 1 7 mars 1900).

LA VÉRONNE (Geoffroy DE), au château du Bouchet, par Rosnay, et à Paris, rue de Grenelle, 121 *bis* (1^{er} juin 1910).

Indre-et-Loire.

BEAUMONT (le comte Charles DE), à Chatigny, par Fontettes, et à Paris, rue de Grenelle, 134 (24 juillet 1894).

JOULIN (Léon), O. ✱, membre de la Société archéologique du Midi de la France, à Tours, rue d'Entraygues, 81 (3 décembre 1902).

Isère.

REYMOND (Marcel), ✱, correspondant de l'Institut (Académie des beaux-arts) à Grenoble, place de la Constitution, 4 (3 décembre 1890).

FOURNIER (Paul), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), doyen de la Faculté de droit de l'Université de Grenoble, à Grenoble, place Victor-Hugo, 11 *bis* (5 juillet 1893).

DELACHENAL (Roland), à Crémieu, et à Paris, rue de Babylone, 4 (5 juin 1895).

CHAPOT (Victor), ancien membre de l'École française d'Athènes, sous-bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève, à Grenoble, et à Paris, rue Madame, 30 (27 janvier 1897).

BIZOT (Ernest), conservateur du Musée et de la Bibliothèque de Vienne, à Vienne, rue Victor-Hugo, 51 (6 novembre 1900).

MM.

MULLER (Hippolyte), bibliothécaire de l'École de médecine, à Grenoble (7 novembre 1906).

Jura.

GUICHARD (l'abbé Alphonse), docteur en théologie, curé de Grozon (6 février 1889).

BRUNE (l'abbé Paul), curé de Mont-sous-Vaudrey (6 mars 1889).

Landes.

BOUGLON (le baron DE), à La Bastide-d'Armagnac (1^{er} juillet 1903).

Loir-et-Cher.

STORELLI (André), à la Gourre, à Blois (3 juillet 1878).

* PLAT (l'abbé Gabriel), à Vendôme (3 avril 1907).

Loire.

GONNARD (Henri), à Saint-Étienne, rue Gambetta, 52 (10 décembre 1879).

BRASSART (Éleuthère), à Montbrison (4 novembre 1885).

THIOLLIER (Félix), *, à Saint-Étienne, rue de la Bourse, 28 (15 décembre 1886).

DÉCHELETTE (Joseph), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur du Musée de Roanne, à Roanne (15 novembre 1893).

SAINT-PULGENT (A. DE), à Montbrison (12 décembre 1900).

Loire (Haute-).

ROUCHON (Ulysse), secrétaire de la Société agricole et scientifique de la Haute-Loire, au Puy (1^{er} juillet 1909).

Loire-Inférieure.

MM.

QUILGARS (Henry), à Lesguiriac, par Piriac (23 février 1898).

Loiret.

CASATI (Charles), *, conseiller honoraire à la Cour de Paris, au château de la Javelière, par Boiscommun, et à Paris, rue de Prony, 29 (5 mars 1873).

COURET (le comte Alphonse), ancien magistrat, à Orléans, rue du Devidet, 16, et à Paris, rue Rousselet, 1 (7 novembre 1877).

* BANCHEREAU (J.), à Orléans, quai Barentin, 6 (7 février 1912).

Lozère.

BARBOT (Jules), à Mende (1^{er} juillet 1903).

Maine-et-Loire.

FARCY (Louis DE), à Angers, rue du Canal, 23 (30 janvier 1884).

* CASTELLANE (le comte Henri DE), à Genneteil, et à Paris, rue Saint-Dominique, 11 (4 mai 1898).

URSEAU (le chanoine Charles), chanoine titulaire de la cathédrale d'Angers, à Angers (7 mars 1906).

Marne.

LUCOT (le chanoine Paul), archiprêtre de la cathédrale de Châlons, à Châlons-sur-Marne (1^{er} octobre 1879).

DEMAISON (Louis), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), archiviste de la ville de Reims, à Reims, rue Nicolas-Perseval, 21 (20 juillet 1881).

MM.

JADART (Henri), ✱, secrétaire général de l'Académie de Reims, bibliothécaire de la ville et conservateur du Musée de Reims, à Reims, rue du Couchant, 15 (5 novembre 1884).

TAUSSERAT-RADEL (Alexandre), ✱, archiviste au ministère des Affaires étrangères, à Vinay, par Épernay, et à Paris, rue Friant, 36 (11 janvier 1888).

MILLARD (l'abbé Aristide), curé de Saint-Gond, par Sézanne (12 juin 1889).

GOSSET (Alphonse), ✱, architecte, à Reims, rue Thiers, 24, et à Paris, rue Vaneau, 37 (3 juin 1891).

Marne (Haute-).

ROYER (Charles), conservateur du Musée de Langres, à Langres (4 décembre 1889).

MARCEL (le chanoine Louis), supérieur du petit séminaire de Langres, à Langres (6 juillet 1892).

MONTREMY (François DE), à Nomécourt, par Joinville, et à Paris, rue de la Trémoille, 2 (5 juin 1911).

Mayenne.

CHAERUN (César), docteur en droit, à Mayenne, et à Paris, rue de Vaugirard, 90 (10 janvier 1906).

Meurthe-et-Moselle.

GERMAIN DE MAIDY (Léon), secrétaire perpétuel de la Société d'archéologie lorraine, à Nancy, rue Héré, 26 (7 mars 1883).

VERNET (Gustave), à Toul, et à Paris, avenue de Suffren, 28 (24 juillet 1895).

PERDRIZET (Paul), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Nancy, à Nancy, avenue de la Garenne, 2 (6 mars 1901).

BEAUPRÉ (le comte Jules), à Nancy, rue de Serre, 18 (1^{er} février 1905).

MM.

GOURY (Georges), conservateur au Musée lorrain, à Nancy, rue des Tiercelins, 5 (3 mars 1909).

Morbihan.

L'ESTOURBEILLON (le marquis DE), député, à Vannes, place de l'Évêché, 5, et à Paris, boulevard Saint-Michel, 21 (14 décembre 1887).

GRAND (Roger), à Kerguen, Arradon, par Vannes (5 juin 1901).

AVENEAU DE LA GRANCIÈRE, président de la Société polymathique du Morbihan, conservateur au Musée archéologique de Vannes, au château de Beaulieu, par Bignan (5 février 1902).

Nièvre.

LESPINASSE (René LEBLANC DE), archiviste paléographe, au château de Luanges, par Guérigny, et à Paris, rue du Bac, 44 (1^{er} juillet 1868).

MIROT (Léon), archiviste aux Archives nationales, à Clamecy, et à Paris, rue de Grenelle, 15 (1^{er} mars 1899).

SAINT-VENANT (Julien DE), ✱, inspecteur des eaux et forêts, conservateur du Musée lapidaire de Nevers, à Nevers (3 janvier 1900).

FAULQUIER (Bernard), archiviste paléographe, au château de Montjoux, par Saint-Honoré, et à Paris, rue de Villersexel, 2 (7 novembre 1900).

Nord.

RIGAUX (Henry), à Lille, rue du Chaufour, 14 (4 février 1874).

HÉNAULT (Maurice), archiviste et sous-bibliothécaire de la ville de Valenciennes, à Valenciennes (11 décembre 1895).

MM.

- * SERBAT (Louis), archiviste paléographe, à Valenciennes, et à Paris, rue de Chateaubriand, 8 (9 janvier 1901).
DU TEIL (le baron Joseph), à Saint-Momelin, par Watten, et à Paris, quai de Billy, 2 (5 juin 1901).
THÉRY (Louis), avocat, à Lille, square Duthilleul, 17 (30 mars 1904).
THÉODORE (Émile), conservateur adjoint des Musées (Palais des Beaux-Arts), à Lille, rue Solférino, 197 (6 décembre 1905).
LEURIDAN (l'abbé Théodore), archiviste du diocèse de Cambrai, à Roubaix, rue des Arts, 14 (9 janvier 1907).
BAUCHOND (Maurice), docteur en droit, membre de la Commission historique du département du Nord, à Valenciennes, place du Neuf-Bourg, 28 (3 avril 1907).

Oise.

- CAIX DE SAINT-AYMOUR (le comte Amédée DE), membre de la Commission des monuments historiques, à Senlis, et à Paris, boulevard Pereire, 198 (13 décembre 1876).
MULLER (le chanoine Eugène), aumônier de l'hospice Condé, à Chantilly (25 juillet 1888).
DOUAI (Mgr Célestin), évêque de Beauvais (3 avril 1889).
* BONNAULT D'HOÛËT (le baron Xavier DE), archiviste paléographe, à Compiègne (14 avril 1897).
LEBLOND (le Dr Victor), président de la Société académique de l'Oise, à Beauvais, rue des Halles, 74 (6 mars 1907).

Orne.

- DUVAL (Louis), archiviste honoraire du département de l'Orne, à Alençon (18 février 1868).
GODET (l'abbé Henri), curé du Pas-Saint-Lhomer, par Moutiers-au-Perche (7 avril 1886).
BOUTRY (Léon), à Alençon, rue de la Barre, 5 (7 février 1900).

MM.

CHARENCEY (le comte DE), au château de Champthierry, par Saint-Maurice-lez-Charencey, et à Paris, rue de l'Université, 72 (3 juin 1908).

FRÉVILLE DE LORME (le baron Robert DE), archiviste-paléographe, au château de Livet, par Aube, et à Paris, rue Oudinot, 12 (1^{er} mai 1912).

Pas-de-Calais.

LHOMEL (le comte Georges DE), à Montreuil-sur-Mer, et à Paris, rue Marbeuf, 27 (7 décembre 1898).

RODIÈRE (Roger), à Montreuil-sur-Mer (5 novembre 1902).

*DROUET (Édouard), ingénieur aux mines de Liévin, à Liévin (1^{er} avril 1908).

Puy-de-Dôme.

AUDOLLENT (Auguste), professeur à la Faculté des lettres de l'Université, directeur du Musée municipal de Clermont-Ferrand, à Clermont-Ferrand, chemin de l'Oradou, 1 (5 mars 1890).

CHARVILHAT (le D^r G.), à Clermont-Ferrand, rue Blatin, 4 (6 janvier 1909).

Pyrénées (Basses-).

CROIZIER (le marquis DE), ✱, membre du Conseil supérieur des colonies, au château de Jouandin, à Bayonne, côte Saint-Étienne (9 novembre 1892).

*LEMAIRE (Arthur), à Saint-Jean-de-Luz, et à Paris, rue de Rome, 35 (3 février 1897).

GUILHOU (Ernest), au château de Laclau, par le Boucau (12 juillet 1899).

ZEILLER (Jacques), agrégé de l'Université, professeur à l'Université de Fribourg, à Jurançon, près Pau, et à Paris, rue du Vieux-Colombier, 8 (1^{er} mai 1901).

Pyrénées-Orientales.

MM.

CARSALADE DU PONT (Mgr Jules DE), évêque de Perpignan
(10 juillet 1889).

Rhône.

VACHEZ (Antoine), membre de l'Académie de Lyon, à Lyon,
place Saint-Jean, 2 (9 novembre 1887).

CONDAMIN (le chanoine James), professeur aux Facultés
libres, à Lyon, place Bellecour, 26 (2 avril 1890).

BUCHE (Joseph), professeur au lycée de Lyon (Saint-Ram-
bert), à Lyon, rue Mont-Bernard, 6 (25 janvier 1899).

GALLE (Léon), à Lyon, rue du Plat, 2 (3 février 1904).

VIAL (E.), à Lyon, quai de la Charité, 29 (1^{er} février 1905).

BIROT (le D^r J.), à Lyon, rue du Plat, 31 (5 avril 1905).

* BEYSSAC (Jean), à Lyon, quai de l'Archevêché, 15 (7 juin
1905).

CHEVIN (le D^r), à Thizy, et à Paris, avenue Victor-Hugo,
82 (6 juillet 1910).

BILLIARD (Raymond), à Charentay (7 décembre 1910).

GERMAIN DE MONTAUZAN (Camille), chargé de cours à la
Faculté des lettres de l'Université de Lyon, à Lyon,
rue Franklin, 57 (1^{er} février 1911).

BÉGULE (Lucien), à Lyon, rue Sala, 3 (3 janvier 1912).

Saône-et-Loire.

CHARMASSE (Anatole DE), à Autun (14 mars 1866).

DESEILLIGNY (Jules PIERROT-), à Autun, et à Paris, avenue
Henri-Martin, 47 (14 décembre 1887).

PERRAULT-DABOT (A.), inspecteur général adjoint des monu-
ments historiques, aux Agneux, par Rully, et à Paris,
boulevard Saint-Michel, 87 (2 décembre 1903).

BIDAULT DE GRÉSIGNY, au château de Boulay, par Bau-
drières (2 mai 1906).

BOIROT (Max), à Bourbon-Lancy, et à Paris, rue Lamar-
tine, 6 (2 juin 1909).

Sarthe.

MM.

BERTRAND DE BROUSSILLON (Arthur), archiviste paléographe, au Mans, rue de Tascher, 15 (2 juillet 1879).

MENJOT D'ELBENNE (le vicomte Samuel), à Couléon, par Tuffé (17 juillet 1895).

TRIGER (Robert), inspecteur général de la Société française d'archéologie, au Mans, rue de l'Évêché (7 mai 1902).

FLEURY (Gabriel), imprimeur, à Mamers (2 décembre 1903).

Seine.

BAYET (Charles), C. ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conseiller d'État, directeur de l'enseignement supérieur, à Paris, rue de Talleyrand, 3 (2 juillet 1879).

* SORLIN-DORIGNY (Albert), à Paris, avenue Félix-Faure, 32 (1^{er} juin 1884).

WEISS (André), ✱, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris, à Paris, rue Copernic, 10 (5 mars 1884).

BLOCH (Gustave), O. ✱, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, à Paris, avenue d'Orléans, 118 (11 juin 1884).

BORDES (l'abbé Jean-Marie), à Paris, boulevard Raspail, 234 (4 mars 1885).

BATIFFOL (Mgr Pierre), à Paris, rue Cujas, 2 (11 janvier 1888).

VILLENOISY (François DE), bibliothécaire au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, à Paris, rue Washington, 32 (1^{er} juillet 1891).

LEPRIEUR (Paul), conservateur du département des peintures, des dessins et de la chalcographie au Musée du Louvre, professeur à l'École du Louvre, à Paris, rue des Écoles, 38 (6 janvier 1892).

MM.

- BORDEAUX (Paul), à Neuilly-sur-Seine, boulevard Maillot, 98 (3 février 1892).
- CLERVAL (le chanoine Alexandre), professeur à l'Université catholique, à Paris, rue d'Alençon, 9 (1^{er} février 1893).
- * DURIGHELLO (Ange), à Paris, rue de Courcelles, 179 (10 janvier 1894).
- CASTANIER (Prosper), à Choisy-le-Roi (24 janvier 1894).
- * EUDE (Émile), ingénieur architecte, à Paris, avenue d'Orléans, 8 (3 juillet 1895).
- SÉJOURNÉ (le R. P. Joseph), à Paris, rue du Bac, 34 (11 décembre 1895).
- CAPITAN (le Dr Louis), ✱, membre de l'Académie de médecine, professeur à l'École d'anthropologie, chargé de cours au Collège de France, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, vice-président de la Commission des monuments mégalithiques, à Paris, rue des Ursulines, 5 (6 janvier 1897).
- * EXPERT (Henry), sous-bibliothécaire au Conservatoire national de musique, à Paris, boulevard Arago, 97 (1^{er} juin 1898).
- GAUDIN (Paul), ingénieur, à Paris, rue de la Grande-Chaumière, 6 (12 juillet 1899).
- GUIMET (Émile), O. ✱, directeur du Musée Guimet, à Paris, au Musée Guimet, place d'Iéna (4 avril 1900).
- SWARTE (Victor DE), ✱, à Paris, rue Clément-Marot, 19 (5 juin 1901).
- KOECHLIN (Raymond), à Paris, quai de Béthune, 32 (4 décembre 1901).
- LACOMBE (Paul), ✱, bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale, à Paris, rue de Moscou, 5 (5 mars 1902).
- ROUSSEAU (F.), à Paris, rue Claude-Bernard, 63 (3 décembre 1902).
- POUPARDIN (René), secrétaire de l'École des chartes, directeur-adjoint à l'École des Hautes-Études, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, à Paris, rue Soufflot, 18 (4 mars 1903).

MM.

- FURCY-RAYNAUD (Marc), attaché à la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris, avenue des Champs-Élysées, 120 (11 mars 1903).
- FROMAGEOT (Paul), ✱, avocat à la Cour d'appel de Paris, à Paris, rue de l'Université, 11 (6 mai 1903).
- DIMIER (Louis), agrégé de l'Université, à Paris, rue du Puits-l'Ermite, 8 (2 décembre 1903).
- VIDIER (Alexandre), conservateur-adjoint au département des imprimés de la Bibliothèque nationale, à Boulogne-sur-Seine, rue de Sèvres, 25 (3 février 1904).
- MAGNE (Charles), secrétaire général du Comité d'études archéologiques et historiques de la Montagne-Sainte-Geneviève, à Paris, avenue des Gobelins, 47 (2 mars 1904).
- COURTOT (l'intendant-général), C. ✱, à Paris, rue Duroc, 17 (2 mars 1904).
- BOINET (Amédée), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris, boulevard Raspail, 286 (30 mars 1904).
- BUTTIN (Charles), à Paris, villa Mozart, 3 (6 juillet 1904).
- LEMOISNE (Paul-André), bibliothécaire au département des estampes de la Bibliothèque nationale, à Thiais, et à Paris, rue de l'Université, 91 (6 juillet 1904).
- NOCQ (Henry), ✱, à Paris, quai Bourbon, 29 (1^{er} mars 1905).
- POËTE (Marcel), inspecteur des travaux historiques, conservateur de la Bibliothèque historique de la ville de Paris, à Paris, rue Honoré-Chevalier, 4 (7 juin 1905).
- AUBERT (Félix), archiviste-paléographe, avocat à la Cour d'appel de Paris, à Saint-Mandé, rue de l'Épinette, 17 (6 décembre 1905).
- VERNET (Marcel), à Paris, rue d'Offémont, 10 (7 février 1906).
- ROCHE (Denis), à Paris, rue Monge, 59 (7 mars 1906).
- LEFEBVRE DES NOËTTES (le commandant), ✱, à Paris, quai Bourbon, 19 (7 mars 1906).

MM.

- * LANGLOIS (l'abbé M.), bibliothécaire de l'Institut catholique de Paris, à Paris, boulevard Montparnasse, 150 (3 mai 1906).
- MANNEVILLE (Charles), secrétaire général adjoint du Comité d'études archéologiques et historiques de la Montagne-Sainte-Geneviève, à Paris, avenue des Gobelins, 9 (6 juin 1906).
- KRAFFT (Hugues), à Paris, rue de Lubeck, 42 (4 juillet 1906).
- * JAMESON (Robert), à Paris, avenue Vélasquez, 6 (4 juillet 1906).
- MARTIN-CHABOT (Fernand), archiviste aux Archives nationales, à Paris, rue de Lille, 37 (9 janvier 1907).
- MARTROYE (François), à Paris, boulevard Saint-Germain, 131 (1^{er} avril 1908).
- CORBIERRE (l'abbé Auguste), à Paris, rue Cassette, 7 (3 juin 1908).
- * PICARD (Auguste), C. ✱, directeur de l'exploitation à la Compagnie des chemins de fer de l'Est, à Paris, rue de Maubeuge, 73 (2 décembre 1908).
- * LEFÈVRE (Louis-Eugène), à Paris, rue Jouffroy, 36 bis (3 mars 1909).
- AUBERT (Marcel), sous-bibliothécaire au département des estampes de la Bibliothèque nationale, à Paris, rue des Saints-Pères, 13 (5 mai 1909).
- CHATELAIN (Louis), attaché à la Bibliothèque nationale, à Paris, rue de la Sorbonne, 17 (1^{er} décembre 1909).

Seine-et-Marne.

- HÉRON DE VILLEFOSSE (Étienne), ✱, à Chartranges, par la Ferté-Gaucher, et à Paris, rue de l'Université, 29 (2 juin 1886).
- * RIDDER (André DE), conservateur adjoint des antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre, au Mée, et à Paris, rue de Marignan, 22 (8 mai 1901).

MM.

GASSIES (Georges), professeur de première au collège de Meaux, vice-président de la Société historique et littéraire de la Brie, à Meaux, impasse Hattingais, 3, rue de la Cordonnerie (5 février 1902).

* MAYEUX (Albert), architecte diplômé du gouvernement, à Lagny, et à Paris, rue Vignon, 24 (6 mai 1903).

HUSSON (Georges), vice-président de la Société historique et archéologique de la Brie, à Couilly, pavillon des Caves (6 mai 1908).

MEURET (Maurice), à Fontainebleau, rue Saint-Merry, 130, et à Paris, rue de Berry, 33 (2 décembre 1908).

Seine-et-Oise.

CHARDIN (Paul), à Ville-d'Avray, et à Paris, avenue de l'Opéra, 6 (10 décembre 1873).

THÉLIER (Ernest), à Marly-le-Roy, château du Chenil, et à Paris, boulevard de Courcelles, 66 (12 février 1890).

MARTIN-SABON (Félix), ingénieur, à Ronquerolles, et à Paris, rue Mansart, 5 *bis* (2 avril 1890).

LEGRAND (Maxime), à Étampes (10 janvier 1900).

* REY (Auguste), à Saint-Prix, et à Paris, rue Sainte-Cécile, 8 (4 avril 1900).

DUFOUR (A.), bibliothécaire de la ville de Corbeil, à Corbeil (6 juin 1900).

GUIFFREY (Jean), conservateur-adjoint du département des peintures, des dessins et de la chalcographie au Musée du Louvre, à Saint-Cyr, villa Saint-Jean, et à Paris, boulevard Bonne-Nouvelle, 34 (6 février 1901).

GUSMAN (Pierre), artiste peintre, à Grosrouvre, et à Paris, boulevard Edgar-Quinet, 22 (6 mars 1901).

* RODOCANACHI (Emmanuel), *, à Andilly, et à Paris, rue de Lisbonne, 54 (11 mars 1903).

DEPOIN (Joseph), secrétaire général de la Société historique du Vexin, à Pontoise, et à Paris, boulevard Saint-Germain, 150 (4 mai 1904).

MM.

- * MORGAN (Jacques DE), C. ✱, directeur général honoraire des antiquités de l'Égypte, délégué général en Perse du ministre de l'Instruction publique, à Croissy-sur-Seine, rue Alfred-Dormeuil, 1, et à Paris, quai de Béthune, 36 (1^{er} mars 1905).
- * BIVER (Paul), au château de Villiers-le-Bâcle, par Gif, et à Paris, rue de Prony, 14 (6 janvier 1909).
- LESORT (André), archiviste du département de Seine-et-Oise, correspondant du ministère de l'Instruction publique, à Versailles, rue Mademoiselle, 35 (5 avril 1909).
- * BOUCLIER (Alfred), trésorier de la Société française de numismatique, au château du Rouvray, par Condé-sur-Vesgre, et à Paris, rue de Lisbonne, 49 (5 janvier 1910).
- BESNARD (C.), architecte, aux Ormes, par Saint-Rémy-lès-Chevreuse, et à Paris, rue de Bagneux, 16 (6 avril 1910).
- * RHEIN (André), archiviste-paléographe, à Versailles, rue Neuve, 11 (4 mai 1910).
- FORMIGÉ (Jules), à Montfermeil, boulevard Hardy, 1 (15 mai 1912).

Seine-Inférieure.

- ALLARD (Paul), ancien magistrat, à Senneville, par Fécamp (10 décembre 1879).
- LE BRETON (Gaston), O. ✱, correspondant de l'Institut (Académie des beaux-arts), directeur honoraire du Musée archéologique départemental, à Rouen, rue Thiers, 25 bis (1^{er} février 1882).
- KERMAINGANT (Pierre-Paul LAFFLEUR DE), ✱, ingénieur, au Tréport, et à Paris, avenue des Champs-Élysées, 102 (3 janvier 1883).
- PRÉVOST (Gustave), ancien magistrat, à Rouen, rue Chasselèvre, 52 (6 juin 1888).

MM.

FOVILLE (Jean DE), bibliothécaire au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, à Rouen, et à Paris, rue de Lille, 30 (9 janvier 1901).

COSTA DE BEAUREGARD (le comte Olivier), au château de Sainte-Foy, par Longueville (3 avril 1901).

VESLY (Léon DE), directeur du Musée archéologique départemental, à Rouen, rue des Arsins, 1 (5 mars 1902).

COUTAN (le D^r), à Rouen, rue d'Ernemont, 10 (14 décembre 1904).

Sèvres (Deux-).

MARTIN (Gabriel), ✱, à Airvault, et à Paris, rue de Villers-sexel, 7 (1^{er} juin 1904).

CLOUZOT (Étienne), attaché à la Bibliothèque historique de la ville de Paris, à Niort, et à Paris, rue Vineuse, 12 bis (5 avril 1905).

CLOUZOT (Henri), conservateur de la Bibliothèque municipale Forney, de Paris, à Niort, et à Paris, rue Titon, 12 (7 février 1906).

Somme.

DUHAMEL-DECÉJEAN (Charles), ancien secrétaire perpétuel de la Société des Antiquaires de Picardie, au château de Nesle, à Nesle (23 juillet 1884).

GUYENCOURT (Robert DE), à Amiens, rue Gloriette, 1 (9 janvier 1889).

* GUERLIN (Robert), président de la Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens, rue Saint-Louis, 30 (3 février 1892).

MACQUERON (Henri), à Abbeville (7 novembre 1900).

BOULANGER (C.), ✱, ancien notaire, conservateur honoraire du Musée, à Péronne (9 janvier 1901).

* DES FORTS, Philippe., archiviste-paléographe, au château d'Yonville, par Hallencourt (1^{er} juin 1904).

DUBOIS (Pierre), à Amiens (6 juin 1906).

MM.

VALOIS (Jules DE), à Aumâtre, par Oisemont (7 février 1912).

Tarn-et-Garonne.

BRUSTON (Charles), ✱, ancien doyen de la Faculté de théologie protestante de l'Université de Toulouse, à Montauban, rue de la Banque, 37, et à Paris, rue Georges-Sand, 36 (7 mars 1894).

Var.

ROUSTAN (François), architecte du département et des monuments historiques du Var, à Toulon, rue Dumont-d'Urville, 2 (4 février 1903).

Vaucluse.

* REQUIN (l'abbé Henri), correspondant de l'Institut (Académie des beaux-arts), archiviste diocésain, à Avignon, rue Victor-Hugo, 14 (6 janvier 1904).

Vendée.

VALLETTE (René), directeur de la Revue du Bas-Poitou, à Fontenay-le-Comte (23 juillet 1884).

ARNAULDET (Pierre), licencié en droit, au Fossé-Rouge, et à Alfortville, rue de l'Union, 10 (24 janvier 1894).

Vienne.

GINOT (Émile), bibliothécaire archiviste de la ville de Poitiers, à Poitiers, rue de la Tranchée, 16 (3 janvier 1900).

Vienne (Haute-).

FAGE (René), avocat, au Mas-du-Puy, par Verneuil-sur-Vienne, et à Paris, rue de Lauriston, 80 (3 novembre 1886).

MM.

* BAUDON DE MONY (Charles), archiviste paléographe, au château du Ris-Chauveron, par Azat-le-Riz, et à Paris, rue de Grenelle, 113 (3 mai 1911).

DEMARTIAL (André), à Limoges, boulevard Louis-Blanc, 23 (7 février 1912).

Yonne.

PETIT (Ernest), ✱, conseiller général de l'Yonne, président de la Société des sciences de l'Yonne, à Vausse, par l'Isle-sur-Serein, et à Paris, rue du Bellay, 8 (7 février 1883).

ROY (Maurice), conseiller référendaire à la Cour des comptes, au château du Chesnoy, par Sens, et à Paris, avenue Rapp, 20 (2 décembre 1891).

* VILLETARD (l'abbé Henri), curé de Champvallon, par Senan (6 janvier 1902).

VIGNOT (Charles), à Joigny, et à Paris, rue de Lille, 30 (2 mars 1904).

TRYON-MONTALEMBERT (le marquis DE), au château de la Vieille-Ferté, par la Ferté-Loupière, et à Paris, rue Monsieur, 5 (1^{er} février 1911).

Algérie et Tunisie.

CARTON (le D^r Louis), ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Khéredine, villa Stella (3 février 1892).

DELATTRE (le R. P. Alfred-Louis), ✱, des Pères Blancs, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), archiprêtre de la primatiale de Carthage, à Carthage (11 décembre 1895).

* ROUVIER (le D^r Jules), ✱, professeur à l'École de médecine d'Alger (28 juillet 1897).

MERLIN (Alfred), ✱, directeur des antiquités et des arts de la Régence de Tunis, membre de la Commission de l'Afrique du Nord, à Tunis, et à Paris, boulevard du Montparnasse, 73 (2 décembre 1903).

MM.

* BOURBON Henry, à Carthage, villa Marie-Thérèse 5 décembre 1906).

MAGUELONNE (Jules), directeur de l'enregistrement, des domaines et du timbre du département de Constantine, président de la Société archéologique de Constantine, à Constantine, rue de France, 7 (2 décembre 1908).

RENAULT (Jules), architecte à la direction générale des travaux publics, correspondant du ministère à Tunis, place Sidi-el-Bahri, 6 (5 mai 1909).

**Associés correspondants nationaux résidant
à l'étranger.**

ENGEL (Arthur), ancien membre des Écoles françaises de Rome et d'Athènes, à Bâle (Suisse), et à Paris, rue Erlanger, 23 (5 décembre 1877).

LAGRANGE (le R. P. Marie-Joseph), de l'ordre des Frères Prêcheurs, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), prier du couvent de Saint-Étienne, à Jérusalem (6 mars 1895).

GERMER-DURAND (le R. P. Joseph), prier des Assomptionnistes, à Jérusalem (11 décembre 1895).

MORIN (le R. P. dom Germain), de l'ordre des Bénédictins, Blütenstrasse, 14 II, à Munich (Bavière) (13 mai 1896).

LABANDE (L.-H.), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur des archives et de la bibliothèque du Palais de Monaco, à Monaco (6 janvier 1904).

BESSE (le R. P. dom J.-M.), à l'abbaye de Saint-Martin de Ligugé, à Chevetogne, par Leignon, province de Namur (Belgique) (8 janvier 1908).

Associés correspondants étrangers.

Allemagne.

MM.

PFLUGK-HARTTUNG (le D^r Julius von), à Berlin, N. W., Spenerstrasse, 23 (1^{er} décembre 1886).

HELBIG (Wolfgang), voir p. 9.

HIRSCHFELD (Otto), voir p. 9.

Autriche-Hongrie.

SCHLOSSER (le chevalier J. von), voir p. 9.

GYÖRY DE NADUDVAR (Arpad de), archiviste aux Archives impériales, à Vienne, Minoritenplatz (3 décembre 1902).

Belgique.

DOGNÉE (Eugène - M. - O.), ✱, à Liège, rue Chevalier, (6 juin 1867).

CLOQUET (Louis), professeur à l'Université de Gand, à Gand, boulevard Léopold, 9 (3 décembre 1884).

CUMONT (Georges), avocat, à Saint-Gilles-lez-Bruxelles, rue de l'Aqueduc, 19 (6 avril 1887).

WITTE (Alphonse de), ingénieur, à Bruxelles, rue du Trône, 55 (3 avril 1889).

SOIL DE MORIAMÉ (Eugène), membre de la Commission royale des monuments, président du tribunal de première instance, à Tournai, rue Royale, 45 (29 juillet 1896).

DESTREE (Joseph), conservateur au Musée des antiquités, à Bruxelles, parc du Cinquantenaire, 109 (20 avril 1898).

DONNET (Fernand), administrateur de l'Académie royale des beaux-arts, à Anvers, rue du Transvaal, 45 (4 avril 1900).

MM.

GASPAR (Camille), à Bruxelles-Ixelles, rue du Buisson, 8 (3 décembre 1902).

GHELLINCK D'ELSEGHEM-VAERNEWYCK (le vicomte Amaury DE), au château d'Elsegheem, près Audenarde, Flandre-Orientale, et à Bruxelles, rue de l'Industrie, 15 (7 janvier 1903).

CUMONT (Franz), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur aux Musées royaux des arts décoratifs et industriels, à Bruxelles, rue Montoyer, 75 (3 février 1904).

LOÏ (le baron Alfred DE), conservateur au Musée du parc du Cinquantenaire, à Etterbeek, avenue d'Auderghem, 82 (7 février 1906).

PIRENNE (Henri), voir p. 9.

Danemark.

SCHMIDT (le professeur Valdemar), *, professeur à l'Université, à Copenhague, Frederiksholm Canal, 12 (3 juin 1868).

Espagne.

MARTINEZ Y REGUERA (le D^r Leopoldo), à Madrid, Divino Pastor, 5 (6 novembre 1867).

GESTOSO Y PEREZ (José), conservateur du Musée municipal, secrétaire général de l'Académie des beaux-arts de Séville, à Séville, Gravina, 27 (6 avril 1898).

États-Unis d'Amérique.

FROTHINGHAM (Arthur-L.), Jr., professeur d'archéologie et d'histoire à l'Université de Princeton, New-Jersey (1^{er} mars 1905).

Grande-Bretagne et Irlande.

MM.

RIVETT-CARNAC (le colonel J.-H.), aide de camp de S. M. le Roi, à Londres, Green Street, 40, Park Lane, et au château de Rothberg, par Rougemont, canton de Vaud (Suisse) (10 décembre 1884).

EVANS (Arthur-John), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre de la Société des Antiquaires de Londres, conservateur de l'Ashmolean Museum à Oxford, à Youlbury Berks, près Oxford (8 avril 1891).

* HEADLAM (le Rev. Arthur-C.), King's College (5 février 1896).

* THOMPSON (Henry-Yates), à Londres W., Portman Square, 19 (3 janvier 1900).

SELTMAN (E.-J.), à Kinghoe, Great Berkhamsted, Herts (3 juillet 1901).

BILSON (John), voir p. 9.

Italie.

LOVATELLI (la comtesse), voir p. 9.

* LAZZARONI (le baron), à Rome, et à Paris, rue Spontini, 16 (3 décembre 1902).

GAROFALO (Francesco-Paolo), à Naples, Corso Vittorio-Emmanuele, 633 (6 janvier 1904).

CANTARELLI (le professeur Luigi), voir p. 9.

Norvège.

UNGER (Charles-Richard), professeur à l'Université, à Christiania (28 juin 1871).

Roumanie.

VASCHIDE (M^{me} Victoria), à Bukarest, et à Paris, rue Notre-Dame-des-Champs, 56 (2 juillet 1902).

Russie.

MM.

OUVAROFF (la comtesse), voir p. 9.

* BOBRINSKOY (S. Exc. le comte Alexis Alexandrovitch), ✱, président de la Commission impériale d'archéologie, à Saint-Pétersbourg, Galernaïa, 58 (5 février 1896).

* BOULITCHOFF (S. Exc. N. DE), à Saint-Pétersbourg, quai Anglais, 70 (7 mai 1902).

* CHÉRÉMÉTEFF (S. Exc. le comte Serge Dmitriévitch), à Saint-Pétersbourg, Fontanka, 34 (2 décembre 1903).

POLIVANOFF (S. Exc. Vladimir), membre du Conseil de l'Empire, grand maréchal de noblesse du gouvernement de Simbirsk, à Saint-Pétersbourg, rue Pantéleïmonskay, 12 (4 avril 1906).

* TITOFF (André DE), conseiller d'État, conservateur du Musée archéologique, à Rostoff-la-Grande, gouvernement de Yaroslav (6 juin 1906).

KHANENKO (S. Exc. Bogdan DE), membre du Conseil de l'Empire, membre de la Commission impériale d'archéologie, à Kiev (3 avril 1907).

* GOLOUBEV (Victor DE), à Paris, avenue du Bois-de-Boulogne, 26 (3 juin 1908).

ROERICH (Nicolas DE), directeur de la Société impériale d'encouragement des arts, à Saint-Pétersbourg, Moïka, 83 (10 mars 1909).

Suisse.

FAZY (Henry), professeur d'histoire à l'Université, à Genève, boulevard Helvétique, 24 (4 février 1863).

BRIQUET (Charles-Moïse), à Genève, rue D. Colladon, 1 (23 décembre 1885).

* NAËF (Albert), architecte, inspecteur général des monuments historiques de la Suisse, Haute-Combe, avenue Ruchonnet, à Lausanne (Vaud) (16 novembre 1892).

MANDACH (Conrad DE), à Berne, et à Paris, rue de Las-Cases, 15 (1^{er} juillet 1903).

MM.

VOGT (l'abbé Albert), conservateur de la bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg, à Fribourg, route de Lausanne, 37 (20 décembre 1905).

STÜCKELBERG (Ernest-Alfred), professeur extraordinaire à l'Université de Bâle, à Bâle (7 février 1906).

BESSON (l'abbé Marius), professeur au grand séminaire, professeur agrégé à la Faculté des lettres de l'Université de Fribourg, à Fribourg (3 mars 1909).

DEMÔLE (Eugène), conservateur du Cabinet des manuscrits au Musée d'art et d'histoire, à Genève, rue du Marché, 40 (7 février 1912).

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES ASSOCIÉS CORRESPONDANTS NATIONAUX ET ÉTRANGERS

Au 1^{er} Juin 1912.

MM.

ALLARD (Paul), Seine-Inférieure.
AMARDEL (Gabriel), Aude.
AMTMANN (Théodore), Gironde
ARBAUMONT (Jules d'), Côte-d'Or.
ARNAUD D'AGNEL (l'abbé G.), Bouches-du-Rhône.
ARNAULDET (Pierre), Vendée.
AUBERT (Félix), Seine.
AUBERT (Marcel), Seine.
AUDOLLENT (Auguste), Puy-de-Dôme.
AVENEAU DE LA GRANCIÈRE, Morbihan.

BABEAU (Albert), Aube.
BABUT (le commandant A.), Dordogne.
BANCHEREAU (Louis), Loiret.
BARBOT (Jules), Lozère.
BARY (Albert DE), Gard.
BATIFFOL (Mgr Pierre), Seine.
BAUCHOND (Maurice), Nord.
BAUDON DE MONY (Charles), Haute-Vienne.
BAYET (Charles), Seine.
BEAUMONT (le comte Charles DE), Indre-et-Loire.
BEAUPRÉ (le comte Jules), Meurthe-et-Moselle.
BÉGULE (Lucien), Rhône.
BENGY-PUYVALLÉE (Maurice DE), Cher.
BENSA (Thomas), Alpes-Maritimes.

MM.

- BERTHELÉ (Joseph), Hérault.
BERTRAND DE BROUSSILLON (Arthur), Sarthe.
BESNARD (C.), Seine-et-Oise.
BESNIER (Maurice), Calvados.
BESSE (le R. P. dom J.-M.), Belgique.
BESSON (l'abbé Maurice), Suisse.
BEYSSAC (Jean), Rhône.
BIDAULT DE GRÉSIGNY, Saône-et-Loire.
BILLIARD (Raymond), Rhône.
BILSON (John), Angleterre.
BIROT (le D^r J.), Rhône.
BIVER (Paul), Seine-et-Oise.
BIZOT (Ernest), Isère.
BLOCH (Gustave), Seine.
BOBRINSKOY (S. Exc. le comte Alexis Alexandrovitch),
Russie.
BOINET (Amédée), Seine.
BOIROT (Max), Saône-et-Loire.
BONAPARTE (le prince Roland), Corse.
BONNARD (L.), Eure-et-Loir.
BONNAULT (le baron DE), Oise.
BONNET (Émile), Hérault.
BORDEAUX (Paul), Seine.
BORDES (l'abbé), Seine.
BOSSARD (l'abbé), Ille-et-Vilaine.
BOSSE (E.), Ardennes.
BOUCLIER (Alfred), Seine-et-Oise.
BOUGLON (le baron DE), Landes.
BOULANGER (C.), Somme.
BOULITCHOFF (S. Exc. N. DE), Russie.
BOURBON (Henry), Tunisie.
BOUTRY (Léon), Orne.
BRASSART (Éleuthère), Loire.
BREGHOT DU LUT (F.), Drôme.
BRÉMOND D'ARS (le comte Anatole DE), Finistère.
BRIQUET (Charles-Moïse), Suisse.

MM.

BRULARD (le D^r René), Côte-d'Or.

BRUNE (l'abbé Paul), Jura.

BRUSTON (Charles), Tarn-et-Garonne.

BRUTAILS (Auguste), Gironde.

BUCHE (Joseph), Rhône.

BUTTIN (Charles), Seine.

CAIX DE SAINT-AYMOUR (le comte Amédée DE), Oise.

CANTARELLI (Luigi), Italie.

CAPITAN (le D^r Louis), Seine.

CARSALADE DU PONT (Mgr Jules DE), Pyrénées-Orientales.

CARTON (le D^r Louis), Tunisie.

CASATI (Charles), Loiret.

CASTANIER (Prosper), Seine.

CASTELLANE (le comte Henri DE), Maine-et-Loire.

CAZALIS DE FONDOUCE (Paul), Hérault.

CHABRUN (César), Mayenne.

CHANEL (Émile), Ain.

CHAPOT (Victor), Isère.

CHARDIN (Paul), Seine-et-Oise.

CHARENCEY (le comte DE), Orne.

CHARMASSE (Anatole DE), Saône-et-Loire.

CHARVILHAT (le D^r G.), Puy-de-Dôme.

CHATELAIN (Louis), Seine.

CHAUVET (Gustave), Charente.

CHÉRÉMÉTEFF (S. Exc. le comte Serge Dmitriévitch),
Russie.

CHERVIN (le D^r), Rhône.

CHEVALIER (le chanoine Ulysse), Drôme.

CHEYLUD (Émile), Dordogne.

CLERC (Michel), Bouches-du-Rhône.

CLERVAL (le chanoine), Seine.

CLOQUET (Louis), Belgique.

CLOUZOT (Étienne), Deux-Sèvres.

CLOUZOT (Henri), Deux-Sèvres.

CONDAMIN (le chanoine James), Rhône.

CORBIERRE (l'abbé Auguste), Seine.

MM.

COROT (Henry), Côte-d'Or.
COSTA DE BEAUREGARD (le comte Olivier), Seine-Inférieure.
COURET (le comte Alphonse), Loiret.
COURTOT (l'intendant-général), Seine.
COUTAN (le Dr), Seine-Inférieure.
COUTIL (Léon), Eure.
CREUZOT (J.), Indre.
CROIZIER (le marquis de), Basses-Pyrénées.
CUMONT (Franz), Belgique.
CUMONT (Georges), Belgique.

DAGUIN (Fernand), Côte-d'Or.
DÉCHELETTE (Joseph), Loire.
DEGRAND (A.), Alpes-Maritimes.
DELACHENAL (Roland), Isère.
DELATTRE (le R. P. Alfred-Louis), Tunisie.
DEMAISON (Louis), Marne.
DEMARTIAL (André), Haute-Vienne.
DEMÔLE (Eugène), Suisse.
DEPOIN (Joseph), Seine-et-Oise.
DESEILLIGNY (Jules PIERROT-), Saône-et-Loire.
DES FORTS (Philippe), Somme.
DESHOULIÈRES (François), Cher.
DESTRÉE (Joseph), Belgique.
DIEUDONNÉ (Adolphe), Ardennes.
DIMIER (Louis), Seine.
DOGNÉE (Eugène), Belgique.
DONAU (le commandant R.), Ardennes.
DONNET (Fernand), Belgique.
DOUAIS (Mgr Célestin), Oise.
DROUET (Edouard), Pas-de-Calais.
DUBOIS (Pierre), Somme.
DUFOUR (A.), Seine-et-Oise.
DUHAMEL-DECÉJEAN (Charles), Somme.
DURAND-GRÉVILLE (Émile-Alix), Alpes-Maritimes
DURIGHELLO (Ange), Seine.

MM.

DU TEIL (le baron Joseph), Nord.

DUVAL (Louis), Orne.

ENGEL (Arthur), Suisse.

ENGELHARD (le capitaine Ch.), Eure.

EPERY (le D^r René), Côte-d'Or.

EUDE (Émile), Seine.

EVANS (Arthur-John), Grande-Bretagne.

EXPERT (Henry), Seine.

FAGE (René), Haute-Vienne.

FARCY (Louis DE), Maine-et-Loire.

FAULQUIER (Bernard), Nièvre.

FAYOLLE (le marquis Gérard DE), Dordogne.

FAZY (Henry), Suisse.

FLEURY (Gabriel), Sarthe.

FOURCHÉ (P.), Gironde.

FOURNIER (Paul), Isère.

FOVILLE (Jean DE), Seine-Inférieure.

FRÉVILLE DE LORME (le baron Robert DE), Orne.

FROMAGEOT (Paul), Seine.

FROTHINGHAM (Arthur-L.), Jr., États-Unis d'Amérique.

FURCY-RAYNAUD (Marc), Seine.

GALLE (Léon), Rhône.

GAROFALO (Francesco-Paolo), Italie.

GASPAR (Camille), Belgique.

GASSIES (Georges), Seine-et-Marne.

GAUCHERY (Paul), Cher.

GAUDIN (Paul), Seine.

GÉRIN-RICARD (Henry DE), Bouches-du-Rhône.

GERMAIN DE MAIDY (Léon), Meurthe-et-Moselle.

GERMAIN DE MONTAUZAN (Camille), Rhône.

GERMER-DURAND (le R. P. Joseph), Turquie d'Asie.

GESTOSO Y PEREZ (José), Espagne.

GHELLINCK D'ELSEGHEM-VAERNEWYCK (le vicomte Amaury DE), Belgique.

MM.

GINOT (Émile), Vienne.
GODET (l'abbé Henri), Orne.
GOLOUBEV (Victor DE), Russie.
GONNARD (Henri), Loire.
GOSSET (Alphonse), Marne.
GOURY (Georges), Meurthe-et-Moselle.
GOY (Pierre DE), Cher.
GRAND (Roger), Morbihan.
GUEBHARD (le Dr Adrien), Alpes-Maritimes.
GUERLIN (Robert), Somme.
GUICHARD (l'abbé Alphonse), Jura.
GUIFFREY (Jean), Seine-et-Oise.
GUILHOU (Ernest), Basses-Pyrénées.
GUIMET (Émile), Seine.
GUSMAN (Pierre), Seine-et-Oise.
GUYENCOURT (Robert DE), Somme.
GYÖRY DE NADUDVAR (Arpad), Autriche-Hongrie.

HEADLAM (le Rev. Arthur-C.), Grande-Bretagne.
HELBIG (Wolfgang), Allemagne.
HÉNAULT (Maurice), Nord.
HENNEZEL D'ORMOIS (le vicomte Jehan DE), Aisne.
HÉRON DE VILLEFOSSE (Étienne), Seine-et-Marne.
HIRSCHFELD (Otto), Allemagne.
HUSSON (Georges), Seine-et-Marne.

JADART (Henry), Marne.
JAMESON (Robert), Seine.
JANSSENS (le comte Gaston DE), Eure-et-Loir.
JOIN-LAMBERT (Arthur), Eure.
JOUBIN (André), Hérault.
JOULIN (Léon), Indre-et-Loire.
JOÛON DES LONGRAIS (Frédéric), Ille-et-Vilaine.
JULLIAN (Camille), Gironde.

KERMAINGANT (Pierre-Paul LAFFLEUR DE), Seine-Inférieure.

MM.

- KHANENKO (S. Exc. Bogdan DE), Russie.
KOECHLIN (Raymond), Seine.
KRAFFT (Hugues), Seine.
- LABANDE (L.-H.), Principauté de Monaco.
LA BOULLAYE (Ernest ARBELTIER DE), Aube.
LACAVE LA PLAGNE-BARRIS (le baron Joseph), Gers.
LACOMBE (Paul), Seine.
LAGRANGE (le R. P. Marie-Joseph), Turquie d'Asie.
LA MAZELIÈRE (le marquis DE), Alpes-Maritimes.
LANGLOIS (l'abbé M.), Seine.
LAUZUN (Philippe), Gers.
LA VÉRONNE (G. DE), Indre.
LAZZARONI (le baron), Italie.
LE BARS (Yvon), Hérault.
LEBLOND (le Dr Victor), Oise.
LE BRETON (Gaston), Seine-Inférieure.
LEBRUN (Eugène), Allier.
LE CLERT (Louis), Aube.
LEFEBVRE DES NOËTTES (le commandant), Seine.
LEFÈVRE (Louis-Eugène), Seine.
LEGRAND (Maxime), Seine-et-Oise.
LEJAY (l'abbé Paul), Côte-d'Or.
LEMAIRE (Arthur), Basses-Pyrénées.
LEMOISNE (Paul-André), Seine.
LEPRIEUR (Paul), Seine.
LESORT (André), Seine-et-Oise.
LE SOURD (Auguste), Ardèche.
LESPINASSE (René LEBLANC DE), Nièvre.
L'ESTOURBEILLON (le marquis DE), Morbihan.
LETAILLE (Joseph), Calvados.
LEURIDAN (l'abbé Théodore), Nord.
LEVROT (Joseph), Alpes-Maritimes.
LHOMEL (le comte Georges DE), Pas-de-Calais.
LIEBBE (Elias), Ardennes.
LOË (le baron Alfred DE), Belgique.
LOUIS-LUCAS (Paul), Côte-d'Or.

MM.

LOVATELLI (la comtesse Ersilia CAETANI), Italie.

LUCOT (le chanoine Paul), Marne.

LUR-SALUCES (le marquis Alexandre DE), Gironde.

MACQUERON (Henri), Somme.

MAGNE (Charles), Seine.

MAGUELONNE (Jules), Algérie.

MALLAT (Antonin), Allier.

MANDACH (Conrad DE), Suisse.

MANNEVILLE (Charles), Seine.

MANTEYER (Charles DE), Hautes-Alpes.

MARCEL (le chanoine Louis), Haute-Marne.

MAREUSE (Edgar), Gironde.

MARGUERITE-DE LA CHARLONIE (P.), Alpes-Maritimes.

MARIGNAN (Albert), Gard.

MARTIN (Gabriel), Deux-Sèvres.

MARTIN-CHABOT (Fernand), Seine.

MARTIN-SABON (Félix), Seine-et-Oise.

MARTINEZ Y REGUERA (le D^r Leopoldo), Espagne.

MARTROYE (François), Seine.

MAYEUX (Albert), Seine-et-Marne.

MENJOT D'ELBENNE (le vicomte Samuel), Sarthe.

MERLET (René), Eure-et-Loir.

MERLIN (Alfred), Tunisie.

MEURET (Maurice), Seine-et-Marne.

MILLARD (l'abbé Aristide), Marne.

MILLON (Henry), Côte-d'Or.

MIROT (Léon), Nièvre.

MONTILLE (Léonce DE), Côte-d'Or.

MONTREMY (François DE), Haute-Marne.

MOREAU DE NÉRIS, Allier.

MORGAN (Jacques DE), Seine-et-Oise.

MORILLOT (l'abbé Louis), Côte-d'Or.

MORIN (dom Germain), Bavière.

MULLER (le chanoine Eugène), Oise.

MULLER (Hippolyte), Isère.

MM.

MUSSET (Georges), Charente-Inférieure.

NAËF (Albert), Suisse.

NOCQ (Henry), Seine.

NODET (Victor), Ain.

NOGUÈS (le chanoine Jules-L.-M.), Charente-Inférieure.

OUVAROFF (la comtesse), Russie.

PAGÈS-ALLARY (J.), Cantal.

PARIS (Pierre), Gironde.

PASQUIER (Félix), Haute-Garonne.

PÉLISSIER (Léon), Hérault.

PERDRIZET (Paul), Meurthe-et-Moselle.

PERRAULT-DABOT (A.), Saône-et-Loire.

PETIT (Ernest), Yonne.

PELUGK-HARTTUNG (le Dr Julius von), Allemagne.

PICARD (Auguste), Seine.

PILLOY (Jules), Aisne.

PIRENNE (Henri), Belgique.

PLAT (l'abbé Gabriel), Loir-et-Cher.

POÈTE (Marcel), Seine.

POINSSOT (Louis), Côte-d'Or.

POLIVANOFF (S. Exc. Vladimir), Russie.

PORÉE (le chanoine Adolphe), Eure.

POTÉY (Georges), Côte-d'Or.

POUPARDIN (René), Seine.

PRÉVOST (Gustave), Seine-Inférieure.

QUILGARS (Henry), Loire-Inférieure.

RAINAUD (Armand), Calvados.

RÉGNIER (Louis), Eure.

RENAULT (Jules), Tunisie.

REQUIN (l'abbé), Vaucluse.

REY (Auguste), Seine-et-Oise.

REY (Ferdinand), Côte-d'Or.

MM.

REYMOND (Marcel), Isère.
RHEIN (André), Seine-et-Oise.
RHODES (Émile), Cantal.
RIDDER (André DE), Seine-et-Marne.
RIGAUX (Henry), Nord.
RIPERT-MONCLAR (le marquis DE), Basses-Alpes.
RIVETT-CARNAC (le colonel J.-H.), Grande-Bretagne.
ROCHE (Denis), Seine.
RODIÈRE (Roger), Pas-de-Calais.
RODOCANACHI (Emmanuel), Seine-et-Oise.
ROERICH (Nicolas DE), Russie.
ROUCHON (Ulysse), Haute-Loire.
ROUQUETTE (le Dr), Alpes-Maritimes.
ROUSSEAU (F.), Seine.
ROUSTAN (François), Var.
ROUVIER (le Dr Jules), Algérie.
ROY (Maurice), Yonne.
ROYER (Charles), Haute-Marne.

SAHUC (Joseph), Hérault.
SAINT-PULGENT (A. DE), Loire.
SAINT-VENANT (Julien DE), Nièvre.
SCHLOSSER (le chevalier Julius von), Autriche.
SCHMIDT (le professeur Valdemar), Danemark.
SÉJOURNÉ (le R. P. Paul-M.), Seine.
SELTMAN (E. J.), Angleterre.
SERBAT (Louis), Nord.
SOIL DE MORIAMÉ (Eugène), Belgique.
SORIANO Y TOMBA (Ramón DE), Espagne.
SORLIN-DORIGNY (Albert), Seine.
SOUCHON (Joseph), Aisne.
STORELLI (André), Loir-et-Cher.
STÜCKELBERG (Ernest-Alfred), Suisse.
SWARTE (Victor DE), Seine.

TAUSSERAT-RADEL (Alexandre), Marne.
THÉLIER (Ernest), Seine-et-Oise.

MM.

- THÉODORE (Émile), Nord.
THÉRY (Louis), Nord.
THIOLLIER (Félix), Loire.
THOLIN (Georges), Finistère.
THOMPSON (H. Yates), Grande-Bretagne.
TITOFF (A. DE), Russie.
TRAVERS (Émile), Calvados.
TRIGER (Robert), Sarthe.
TRUCHIS (le vicomte Pierre DE), Côte-d'Or.
TRYON-MONTALEMBERT (le marquis DE), Yonne.

UNGER (Charles-Richard), Norvège.
URSEAU (le chanoine Charles), Maine-et-Loire.

VACHEZ (Antoine), Rhône.
VALLENTIN DU CHEYLARD (Roger), Drôme.
VALLETTE (René), Vendée.
VALOIS (Jules DE), Somme.
VASCHIDE (M^{me} Victoria), Roumanie.
VASNIER (Henri), Eure.
VAUVILLÉ (Octave), Aisne.
VERNET (Gustave), Meurthe-et-Moselle.
VERNET (Marcel), Seine.
VESLY (Léon DE), Seine-Inférieure.
VIAL (E.), Rhône.
VIDIER (Alexandre), Seine.
VIGNOT (Charles), Yonne.
VILLENOISY (François DE), Seine.
VILLETARD (l'abbé Henri), Yonne.
VINCENT (le D^r Henri), Ardennes.
VOGT (l'abbé Albert), Suisse.

WEISS (André), Seine.
WITTE (Alphonse DE), Belgique.

ZEILLER (Jacques), Basses-Pyrénées.
-

LISTE

DES SOCIÉTÉS SAVANTES

avec lesquelles la Compagnie est en correspondance.

Sociétés françaises.

INSTITUT NATIONAL DE FRANCE. Académie des inscriptions
et belles-lettres.

AIN, *Bourg*. Société d'émulation.

AISNE, *Saint-Quentin*. Société académique.

ALLIER, *Moulins*. Société d'émulation de l'Allier.

ALPES (HAUTES-), *Gap*. Société d'études historiques des
Hautes-Alpes.

ALPES-MARITIMES, *Nice*. Société des lettres, sciences et arts.

AUBE, *Troyes*. Société académique de l'Aube.

AVEYRON, *Rodez*. Société des lettres, sciences et arts.

BELFORT (Territoire de). Société belfortaine d'émulation.

CALVADOS, *Caen*. Société des Antiquaires de Normandie.

— — Société française d'archéologie.

— — Académie des sciences, arts et belles-
lettres.

— *Bayeux*. Société des sciences, arts et belles-
lettres.

CHARENTE, *Angoulême*. Société archéologique et historique
de la Charente.

CHARENTE-INFÉRIEURE, *Saintes*. Commission des arts et mo-
numents historiques de la
Charente-Inférieure.

— — Société des Archives histo-
riques de la Saintonge et
de l'Aunis.

CHER, *Bourges*. Société historique du Cher.

— — Société des Antiquaires du Centre.

CORRÈZE, *Brive*. Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze.

CÔTE-D'OR, *Dijon*. Commission des antiquités de la Côte-d'Or.

— — Académie de Dijon.

— *Beaune*. Société d'histoire, d'archéologie et de littérature.

— *Châtillon-sur-Seine*. Société archéologique et historique du Châtillonnais.

— *Semur*. Société des sciences historiques et naturelles.

CÔTES-DU-NORD, *Saint-Brieuc*. Société d'émulation des Côtes-du-Nord.

CREUSE, *Guéret*. Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse.

DORDOGNE, *Périgueux*. Société historique et archéologique du Périgord.

DOUBS, *Besançon*. Société d'émulation du Doubs.

— — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

— *Montbéliard*. Société d'émulation.

DRÔME, *Valence*. Société départementale d'archéologie et de statistique.

— *Romans*. Comité d'histoire ecclésiastique et d'archéologie.

EURE-ET-LOIR, *Chartres*. Société archéologique d'Eure-et-Loir.

— *Châteaudun*. Société dunoise.

GARD, *Nîmes*. Académie de Nîmes.

— *Alais*. Société scientifique et littéraire.

GARONNE (HAUTE-), *Toulouse*. Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.

— — Société archéologique du midi de la France.

GIRONDE, *Bordeaux*. Société archéologique de la Gironde.

- GIRONDE, *Bordeaux*. Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts.
- HÉRAULT, *Montpellier*. Académie des sciences et lettres.
— — Société archéologique.
— *Béziers*. Société archéologique.
- ILLE-ET-VILAINE, *Rennes*. Société archéologique d'Ille-et-Vilaine.
- INDRE-ET-LOIRE, *Tours*. Société archéologique de Touraine.
- ISÈRE, *Grenoble*. Académie delphinale.
— — Société de statistique, des sciences naturelles et arts du département.
- LANDES, *Dax*. Société de Borda.
- LOIR-ET-CHER, *Blois*. Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher.
— *Vendôme*. Société archéologique du Vendômois.
- LOIRE, *Montbrison*. La Diana, société historique et archéologique du Forez.
- LOIRE (HAUTE-), *Le Puy*. Société d'agriculture, sciences, arts et commerce.
- LOIRE-INFÉRIEURE, *Nantes*. Société archéologique.
- LOIRET, *Orléans*. Société archéologique de l'Orléanais.
- LOZÈRE, *Mende*. Société d'agriculture, sciences et arts.
- MAINE-ET-LOIRE, *Angers*. Société nationale d'agriculture, sciences et arts.
- MARNE, *Châlons-sur-Marne*. Société d'agriculture, commerce, sciences et arts de la Marne.
— *Reims*. Académie de Reims.
- MARNE (HAUTE-), *Langres*. Société historique et archéologique.
- MEURTHE-ET-MOSELLE, *Nancy*. Académie de Stanislas.
— — Société d'archéologie lorraine.
- MEUSE, *Bar-le-Duc*. Société des lettres, sciences et arts.
— *Verdun*. Société philomathique.
- MORBIHAN, *Vannes*. Société polymathique du Morbihan.
- NORD, *Lille*. Société des sciences, de l'agriculture et des arts.

NORD, *Avesnes*. Société archéologique.

— *Cambrai*. Société d'émulation.

— *Douai*. Société centrale d'agriculture, sciences et arts.

— *Dunkerque*. Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts.

— *Roubaix*. Société d'émulation.

OISE, *Beauvais*. Société académique d'archéologie, sciences et arts de l'Oise.

— *Compiègne*. Société historique.

PAS-DE-CALAIS, *Arras*. Académie d'Arras.

— *Saint-Omer*. Société des Antiquaires de la Morinie.

RHÔNE, *Lyon*. Académie des sciences, belles-lettres et arts.

— — Bulletin historique du diocèse de Lyon.

— *Tarare*. Société scientifique et littéraire.

SAÔNE-ET-LOIRE, *Autun*. Société éduenne.

— *Chalon-sur-Saône*. Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.

SARTHE, *Le Mans*. Société archéologique du Maine.

SAVOIE, *Chambéry*. Société savoisiennne d'histoire et d'archéologie.

SAVOIE (HAUTE-), *Annecy*. Société florimontane.

SEINE, *Paris*. Association pour l'encouragement des études grecques.

— — Société française de numismatique et d'archéologie.

— — Société de l'histoire de France.

— — Société des études historiques.

— — Société des Amis des monuments parisiens.

— — Société d'anthropologie.

— — Société de Saint-Jean.

SEINE-INFÉRIEURE, *Rouen*. Académie des sciences, belles-lettres et arts.

— — Commission départementale des antiquités de la Seine-Inférieure.

SEINE-ET-MARNE, *Meaux*. Société historique et archéologique de la Brie.

— *Melun*. Société d'archéologie, sciences, lettres et arts.

— *Fontainebleau*. Société historique et archéologique du Gâtinais.

SEINE-ET-OISE, *Versailles*. Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise.

— — Commission des antiquités de Seine-et-Oise.

— *Rambouillet*. Société archéologique.

— *Pontoise*. Société historique et archéologique de Pontoise et du Vexin.

SÈVRES (DEUX-), *Niort*. Société historique et scientifique.

SOMME, *Amiens*. Société des Antiquaires de Picardie.

— — Académie d'Amiens.

— *Abbeville*. Société d'émulation.

TARN-ET-GARONNE, *Montauban*. Société archéologique.

VAR, *Toulon*. Académie du Var.

VAUCLUSE, *Avignon*. Académie de Vaucluse.

VENDÉE, *La Roche-sur-Yon*. Société d'émulation de la Vendée.

VIENNE, *Poitiers*. Société des Antiquaires de l'Ouest.

VIENNE (HAUTE-), *Limoges*. Société archéologique et historique du Limousin.

VOSGES, *Épinal*. Société d'émulation des Vosges.

— *Saint-Dié*. Société philomathique vosgienne.

YONNE, *Auxerre*. Société des sciences de l'Yonne.

— *Sens*. Société archéologique.

ALGÉRIE, *Alger*. Société historique algérienne.

— *Bône*. Académie d'Hippône.

— *Constantine*. Société archéologique du département.

— *Oran*. Société de géographie et d'archéologie.

TUNISIE, *Carthage*. Institut de Carthage.

— *Sousse*. Société archéologique.

Sociétés étrangères.

ALLEMAGNE, *Bonn.* Verein von Alterthumsfreunden im Rheinlande.

— *Iéna.* Verein für thüringische Geschichte und Alterthumskunde.

— *Trèves.* Gesellschaft für nützliche Forschungen.

— *Wiesbaden.* Verein für nassauische Alterthumskunde und Geschichtsforschung.

ALSACE-LORRAINE, *Colmar.* Société d'histoire naturelle.

— *Metz.* Académie de Metz.

— — Gesellschaft für lothringische Geschichte und Alterthumskunde.

— *Mulhouse.* Société industrielle.

— *Strasbourg.* Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace.

AUTRICHE-HONGRIE, *Agram.* Société archéologique.

— *Buda-Pest.* Az archæologiai bizottzág (Société archéologique de Hongrie).

— *Cracovie.* Académie des sciences (Commission d'histoire de l'art).

— *Graz.* Historischer Verein für Steiermark.

— *Knin.* Société archéologique.

— *Kolozsvar.* Section numismatique et archéologique du Musée national de Transylvanie.

— *Laibach.* Musealverein für Krain.

— *Prague.* Société archéologique de la Bohême.

— *Spalato.* Rédaction du Bullettino di archeologia e storia dalmata.

— *Trieste.* Archeografo Triestino.

— *Vienne.* Akademischer Verein deutscher Historiker.

— — Anthropologische Gesellschaft.

— — K. Akademie der Wissenschaften.

AUTRICHE-HONGRIE, *Vienne*. K. Central-Commission für Kunst und historische Denkmäler.

— — — — — OÖsterreichisches archaeologisches Institut.

BELGIQUE, *Anvers*. Académie d'archéologie de Belgique.

— *Bruges*. Société d'émulation pour l'étude des antiquités de l'histoire de Flandre.

— *Bruxelles*. Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique.

— — — Société d'archéologie.

— — — Société des Bollandistes.

— — — Société royale de numismatique.

— *Courtrai*. Cercle archéologique et historique.

— *Gand*. Comité central de publication des inscriptions funéraires et monumentales de la Flandre orientale.

— — — Cercle historique et archéologique.

— *Liège*. Société liégeoise de littérature wallonne.

— *Malines*. Cercle archéologique, littéraire et artistique.

— *Mons*. Société des sciences, des arts et des lettres de Hainaut.

— *Namur*. Société archéologique.

BULGARIE, *Sofia*. Société archéologique bulgare.

DANEMARK, *Copenhague*. Kongelige Nordiske oldskrift-Selskab (Société royale des Antiquaires du Nord).

— *Odensee*. Fyens Stifts litterære Selskab (Société littéraire de Fionie).

ÉGYPTE, *Le Caire*. Comité de conservation des monuments de l'art arabe.

ESPAGNE, *Barcelone*. Institut d'estudis catalans.

— *Madrid*. Académie royale de l'Histoire.

— — — Sociedad española de excursiones.

— — — Revista de archivos, bibliotecas y museos.

ÉTATS-UNIS, *Baltimore*. Johns Hopkins University.

— *Cambridge*. Archaeological Institute of America.

ÉTATS-UNIS, *Chicago*. Académie des sciences.

— *Philadelphie*. American philosophical Society.

— *Topeka*. Kansas State historical Society.

— *Urbana*. Ohio historical and philosophical Society.

— *Washington*. Bureau of Ethnology.

— — Smithsonian Institution.

— *Worcester*. American Antiquarian Society.

GRANDE-BRETAGNE, *Londres*. Society of Antiquaries of London.

— *Cambridge*. Cambridge Antiquarian Society.

— *Dublin*. Royal Irish Academy.

— *Édimbourg*. Royal Society of Edinburgh.

— — Society of Antiquaries of Scotland.

— *Jersey*. Société jersiaise.

GRÈCE, *Athènes*. Institut archéologique allemand.

ITALIE, *Rome*. Reale Accademia dei Lincei.

— — Institut archéologique allemand.

— — British School at Rome.

— *Bologne*. Regia deputazione di storia patria per le provincie di Romagna.

— *Catane*. Società di storia patria per la Sicilia orientale.

— *Florence*. Biblioteca nazionale centrale.

— *Foligno*. Archivio storico per le Marche e per l'Umbria.

— *Gênes*. Società ligure di storia patria.

— *Milan*. Società storica lombarda.

— *Modène*. Regia Accademia di scienze, lettere ed arti.

— *Turin*. Reale Accademia delle scienze.

— *Padoue*. Rivista di storia antica.

LUXEMBOURG, *Luxembourg*. Institut grand-ducal de Luxembourg, section historique.

NOUVELLE-ÉCOSSE, *Halifax*. Nova-Scotian Institute of science.

PAYS-BAS, *Leeuwarden*. Friesch genootschap van geschied-,
oudheid- en taalkande (Société frisonne
d'histoire, d'archéologie et de philologie).

PORTUGAL, *Lisbonne*. Museu ethnographico português.

— *Porto*. Portugalia.

RUSSIE, *Saint-Pétersbourg*. Commission impériale archéo-
logique.

— *Ékaterinebourg*. Société ouralienne des amis des
sciences.

— *Helsingfors*. Suomen Muinaismuisto - Yhdistyks
(Société archéologique finlandaise).

— *Moscou*. Société impériale archéologique.

SUÈDE, *Stockholm*. Kongl. vitterhets historie och antiqui-
tets Akademien (Académie royale des
belles-lettres, de l'histoire et des an-
tiquités).

SUISSE, *Bâle*. Historische und antiquarische Gesellschaft.

— *Genève*. Société d'histoire et d'archéologie.

— *Lausanne*. Société d'histoire de la Suisse romande.

— *Lucerne*. Historischer Verein der fünf Orte, Luzern,
Uri, Schwyz, Unterwalden und Zug.

— *Zürich*. Antiquarische Gesellschaft.

— — Musée national suisse.

BIBLIOTHÈQUES

RECEVANT LES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ.

École des Beaux-Arts, à Paris.

École des Chartes, à la Sorbonne, Paris.

Ecole française d'Athènes.

Musée des Antiquités nationales, à Saint-Germain-en-Laye.

Universités d'Aix-Marseille, Besançon, Bordeaux, Caen,
Clermont-Ferrand, Dijon, Grenoble, Lille, Lyon, Mont-
pellier, Nancy, Paris, Poitiers, Rennes, Toulouse, Alger.

Académie de Chambéry.

Service des Antiquités de la Régence de Tunis.

NOTICE NÉCROLOGIQUE

SUR

HENRI D'ARBOIS DE JUBAINVILLE

MEMBRE DE L'INSTITUT

MEMBRE RÉSIDANT

DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

(1827-1910)

Par M. Émile CHÉNON, membre résident.

Lue dans la séance du 21 janvier 1912.

Messieurs,

M. d'Arbois de Jubainville, à qui vous avez bien voulu m'appeler à succéder, était un vénérable vieillard que son grand âge empêchait dans ces dernières années d'assister à vos séances avec l'assiduité consciencieuse qu'il avait montrée autrefois. Je n'avais pas l'honneur de le connaître personnellement. Aussi, obligé par le touchant usage de notre Société, de vous retracer la vie du confrère disparu, je ne pourrai le faire que par ouï-dire, d'après ses amis ou d'après lui-même, surtout d'après lui-même. C'est qu'en effet, à la différence de beaucoup d'auteurs, qui évitent de parler d'eux, les uns par modestie, les autres par diplomatie, M. d'Arbois de Jubainville ne dédaignait pas, dans les préfaces ou dans les notes des nombreux ouvrages qu'il a publiés, de semer les détails autobiogra-

phiques et les souvenirs personnels. Il le faisait d'ailleurs avec cette franchise dépourvue de toute complaisance, mais non dépourvue d'humour, qui paraît avoir été l'un des traits dominants de son caractère.

I.

C'est ainsi qu'au début d'un petit livre très curieux, intitulé *Deux manières d'écrire l'histoire*, il nous renseigne sur les origines de sa famille. La famille d'Arbois est originaire de la Lorraine. « En 1584, dit M. d'Arbois de Jubainville, le cardinal Charles de Lorraine, évêque de Metz et prince du Saint-Empire, éprouvant le besoin d'avoir un premier gentilhomme de la chambre, conféra cette dignité à mon arrière-grand-père, après lui avoir conféré la noblesse. » Ses descendants restèrent toujours attachés à la maison de Lorraine, pour laquelle « ils ont combattu et souffert avec autant de reconnaissance que de dévouement ». En 1636, l'un des fils du récent anobli, colonel au service de la Lorraine, fut tué d'un coup de canon au siège de Lunéville par les artilleurs de Louis XIII. Un de ses neveux, accompagnant en Hongrie le duc de Lorraine Charles V, chassé de ses États par Louis XIV, y mourut de blessures reçues dans une bataille contre les Turcs. A ce propos, M. d'Arbois de Jubainville exprime avec énergie l'idée que, pour la Lorraine, le roi de France, pas la France, était l'ennemi héréditaire. « La royauté de Louis XV et de Louis XVI, dit-il, ne pouvait en aucune façon inspirer de l'attachement aux Lorrains; elle n'avait ni le prestige de la gloire ni le mérite de la justice. » En 1770, lorsque la malheureuse Marie-Antoinette, descendante des ducs de Lorraine Charles III et Léopold, traversa l'ancien domaine de ses pères pour aller épouser le dauphin, la police dut prendre des mesures pour étouffer sur son passage les manifestations anti-bourboniennes. M. d'Arbois se souvenait avoir entendu dans son enfance raconter le fait à Nancy. Il ajoute « que la chute de la

monarchie a été en Lorraine plus que partout ailleurs une délivrance; que, pour la première fois alors, les Lorrains se sont sentis Français ». Son bisaïeul, « qui sous Louis XV n'avait pu dépasser le grade de capitaine, eut quatre fils à la fois dans les armées de la République, combattant avec le même entrain contre les étrangers et contre les Vendéens; trois sont morts ainsi au service de la France »¹.

L'un de ces quatre fils, qui devait être le grand-père de M. d'Arbois de Jubainville, servit en Italie sous les ordres du général Grouchy et fut nommé par le général Suchet, alors chef d'état-major de l'armée, lieutenant au 1^{er} régiment de dragons piémontais le 30 frimaire an VII; il passa ensuite aux 26^e et 48^e demi-brigades d'infanterie. Son fils ne suivit pas la carrière des armes. Il fit ses études de droit et se fixa à Nancy, où il se montra « avocat laborieux et zélé garde national »². C'est à Nancy que Marie-Henri d'Arbois de Jubainville vint au monde, le 5 décembre 1827. Il appartenait à une branche cadette de sa famille, qui, pour se distinguer de la branche aînée, avait, sous le règne du duc Léopold, ajouté au nom patronymique le nom d'une petite seigneurie qu'elle possédait dans le bailliage de Neufchâteau, à six kilomètres à peine de Domremy³. Le jeune Henri fit ses études au collège royal de Nancy, un peu tardivement, semble-t-il; car, en 1843, à seize ans, il n'était encore qu'en quatrième. Il était, du reste, à la tête de sa classe, avec deux futurs polytechniciens; il était particulièrement « fort en histoire et en version latine », ainsi qu'il convenait au futur historien et philologue qu'il devait être⁴. Ce n'est pas cependant de ce côté qu'il se dirigea tout d'abord.

Trois ans plus tard, en effet, à sa sortie du collège, il

1. Sur tous ces points, cf. d'Arbois de Jubainville, *Deux manières d'écrire l'histoire*, Paris, 1896, in-18, préface, p. xix à xxvii.

2. *Ibid.*, p. 151-152.

3. *Ibid.*, p. xx.

4. *Ibid.*, p. 152-153.

vint à Paris et, au début de l'année scolaire 1846-1847, prit sa première inscription à l'École de droit. Il y eut comme professeur de droit romain Pellat et comme professeur de code civil Valette, dont il conserva jusqu'à la fin de sa vie un souvenir reconnaissant. Il va sans dire qu'avec la conscience qu'il mettait à remplir tous ses devoirs il suivit les cours avec assiduité. C'était, s'il faut l'en croire, chose assez rare à l'époque : « Les étudiants, dit-il, trouvaient la science aussi inutile pour eux que fatigante à conquérir. » Aussi, sur 3,000 inscrits à l'École, il ne s'en trouva que cinquante pour suivre jusqu'au bout le cours de Valette : à la fin, en 1849, ce dernier leur fit ses adieux en les remerciant « d'une voix émue », qu'un demi-siècle plus tard son ancien élève se rappelait encore¹.

Les cours de droit n'étaient pas les seuls fréquentés par le laborieux étudiant. Poussé par une foi très vive et peut-être aussi par cette « irrésistible curiosité » dont il parle quelque part, il suivit aussi, en 1847, une sorte de cours libre de théologie fait pour quelques étudiants en droit par un prêtre « qui avait pris à Louvain d'abord, à Rome ensuite, ses grades en théologie et qui était alors à l'archevêché vice-promoteur de l'officialité diocésaine » : ce prêtre était l'abbé Hiron, futur curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Son cours « ne consistait pas en leçons ». L'abbé Hiron donnait seulement aux jeunes gens des sujets à traiter par écrit, leur indiquait et leur prêtait les ouvrages à consulter ; puis, quand ils rapportaient leurs mémoires, il en faisait publiquement la critique².

Ce fut pour le jeune d'Arbois l'occasion d'un changement d'opinions politiques. Malgré les traditions anti-bourboniennes de sa famille, il était arrivé à Paris imbu d'idées légitimistes. Il a raconté lui-même comment son grand-père, ancien soldat de la République, avait été amené, par l'indignation que lui causa la mort de

1. D'Arbois de Jubainville, *La famille celtique*, Paris, 1905, in-18, Introduction, p. XIX.

2. *Deux manières d'écrire l'histoire*, op. cit., préface, p. xv-xvi.

Louis XVI, à devenir l'un de ses partisans, comment aussi l'indignation causée à sa grand'mère par les cruelles levées d'hommes faites en 1813 et 1814 l'avait confirmé dans cette voie. En 1814, son grand-père était allé au-devant du comte d'Artois avec cinq autres habitants de Nancy; et dans la maison familiale le jeune Henri avait pu voir, dans une chambre, les portraits de Louis XVIII et des siens, dans la bibliothèque, une collection d'ouvrages sur la captivité de Louis XVI, et dans la salle à manger, une gravure représentant la scène des adieux au Temple. Il n'en fallait pas tant pour le rendre légitimiste¹. A dix-huit ans, il l'était encore. A dix-neuf ans, il ne l'était plus. Voici pourquoi. L'abbé Hiron lui avait donné à traiter un très intéressant sujet de droit canonique et constitutionnel : l'inamissibilité du pouvoir. Le jeune homme rédigea un mémoire où il soutenait la thèse de la légitimité des Bourbons « avec autant d'ardeur que d'opiniâtreté ». Quand il en eut donné lecture, l'abbé lui démontra, aux applaudissements de tous ses camarades, qu'il n'avait rien compris à la question. Il eût fallu dire, d'après l'abbé, que la nation pouvait choisir à son gré : 1^o son mode de gouvernement; 2^o le magistrat qu'elle entendait mettre à sa tête. Celui-ci recevait ensuite le pouvoir de Dieu, « immédiatement, sans l'entremise d'aucune autorité quelconque, ecclésiastique ou autre ». Moyennant cela, il était légitime. « De là, sans nous le dire, ajoute malicieusement M. d'Arbois, l'abbé concluait, je crois, en son sens intime, que le roi légitime en France était Louis-Philippe; et moi, contraint de me soumettre, je conservais en moi-même l'espérance qu'un jour prochain la volonté du peuple enlèverait à Louis-Philippe cette légitimité passagère². » Quelques mois plus tard, cette espérance était réalisée.

Lorsqu'éclata la Révolution de 1848, l'étudiant en droit était élève à l'École des chartes, où il avait été admis au concours de 1847, et dont il suivait les cours avec la

1. *Ibid.*, p. 138, note 1.

2. *Ibid.*, préface, p. XVI-XVII.

même assiduité que ceux de l'École de droit. Mais, le 24 février, qui était un mardi, il ne suivit ni les uns ni les autres. Il entra avec le peuple aux Tuileries, d'où Louis-Philippe venait de s'enfuir. Il arriva par le Pont-Royal à la place du Carrousel. A travers les grilles, il vit les débris fumants des carrosses du roi brûlés par la populace. A la porte d'entrée du palais, deux porteurs d'eau armés de fusils montaient la garde. Une foule en guenilles brisait, pour se distraire, le verre des candélabres et des lustres, dont on sentait les fragments sous les pieds. C'est dans le vestibule des Tuileries que, pour la première fois, Henri d'Arbois entendit crier : « Vive la République¹ ! »

Huit jours plus tard, « timide élève de première année », il prenait part à une assemblée des élèves de l'École des chartes, présidée par Adolphe Tardif, alors chef de promotion de la troisième année. Il fut décidé que l'École irait offrir ses hommages au gouvernement provisoire et lui porterait une adresse. Deux projets furent alors présentés. Le premier, que son auteur, élève de seconde année, devenu plus tard conseiller d'État, lut avec un juvénile enthousiasme, était le développement d'un verset du *Magnificat* : *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles*. Mais les textes bibliques n'étaient pas du goût de la réunion, qui adopta, à peu près sans discussion, l'autre adresse, proposée par son président. Cette adresse ne paraît pas avoir été imprimée ; mais M. d'Arbois affirme que la phrase « qui en était le *clou* » était ainsi conçue : « Les élèves de l'École des chartes, après avoir, par leurs études, suivi dans le cours des siècles le développement progressif de la liberté française, viennent avec bonheur en saluer le couronnement définitif. » L'École alla en corps porter cette adresse à l'Hôtel-de-Ville. Je laisse ici la parole à M. d'Arbois de Jubainville :

« A notre arrivée sur la place, dit-il, je m'écartai à quelque distance du groupe pour voir quel bon effet nous

1. Cf., pour plus de détails, *ibid.*, p. 107-108.

devions produire sur les curieux. Je ne pouvais prévoir que MM. Delisle et Himly deviendraient des hommes célèbres et je ne me rappelle plus quelle apparence ils avaient alors. Mais le groupe tout entier, avec Adolphe Tardif en tête, me sembla de fort bonne mine ; et l'aspect de M. Léon de Bastard, futur diplomate, qui devait mourir attaché de légation en Chine, m'est resté dans la mémoire. Ses brillants souliers vernis, son pantalon et sa jaquette, son chapeau, tout venait du meilleur faiseur ; sa personne avait quelque chose de distingué qui devint surtout saillant à l'Hôtel-de-Ville, dans la salle d'attente. Nous y étions précédés par la garde nationale de Dourdan, dont les uniformes archéologiques semblaient ressortir du cours de J. Quicherat. Un des plus vénérables de ces gardes nationaux m'adressa la parole : « Citoyen », me dit-il. C'était la première fois que je m'entendais interpellé ainsi. Je parus étonné. « En République, ajouta-t-il, « on ne peut pas parler autrement. » Je m'inclinai respectueusement. Nous fûmes introduits¹. Adolphe Tardif donna lecture de l'adresse. Buchez nous répondit, au nom du gouvernement provisoire, par un discours où, à notre grande surprise, il cita Joseph de Maistre. Il eut probablement fort bien accueilli le *Deposuit potentes de sede* de l'Évangile. » M. d'Arbois conclut philosophiquement que cela prouve en tout cas qu'en 1848 les élèves de l'École des chartes ne croyaient pas, comme Augustin Thierry, que la charte de 1830 fût la conclusion rationnelle de l'histoire de France².

Après ces journées d'émotions, le jeune étudiant se remit au travail. En 1849, il fut reçu licencié en droit et prêta serment comme avocat à la Cour d'appel de Paris le 27 avril 1850. Le 25 novembre suivant, il sortit premier de l'École des chartes avec une thèse intitulée :

1. D'après le *Moniteur universel* du 9 mars 1848, l'École fut reçue par MM. Pagnerre, secrétaire général du gouvernement provisoire, Buchez et Roux, adjoints au maire de Paris.

2. *Ibid.*, p. 109-112.

Recherches sur la minorité et ses effets en droit féodal français depuis les origines de la féodalité jusqu'à la rédaction officielle des Coutumes. Le sujet de cette thèse, qui fut publiée en 1851 et 1852 par la *Bibliothèque de l'École des chartes*, avait dû lui être inspiré par son professeur de droit féodal et canonique, Eugène de Rozière, qui lui avait conseillé, paraît-il, de prendre le droit ou plutôt l'histoire du droit « comme unique spécialité »¹. C'est un conseil que le brillant chartiste ne devait guère suivre.

A peine revenu à Nancy, il change encore de direction ; et, malgré ses parents, qui ne croyaient pas qu'il eût la vocation ecclésiastique, il entre au grand séminaire. De fait, s'il y commença ses études théologiques, il s'y intéressa à d'autres travaux, qui trahissaient l'ancien élève de l'École des chartes. Un jour, le professeur d'histoire de l'Église, l'abbé Barnage, qui faisait en même temps un cours libre d'hébreu, le surprit « achevant de découper deux exemplaires du texte grec du Nouveau Testament et d'en coller les derniers fragments dans des cahiers, sur quatre colonnes contenant chacune un des quatre Évangiles ». Le jeune séminariste voulait établir ainsi ce qu'on appelle une harmonie ou concordance des Évangiles. L'abbé Barnage lui montra alors un ouvrage allemand où le travail qui lui donnait tant de peine était fait depuis longtemps². L'abbé d'Arbois abandonna alors l'Écriture sainte et se remit aux travaux d'érudition. Les mercredis, au lieu d'aller en promenade avec ses condisciples, il passait son temps à la bibliothèque du séminaire à étudier les *preuves* de l'histoire de Lorraine par dom Calmet, de l'histoire des évêques de Metz par Meurisse, de l'histoire de Metz par les Bénédictins, et le cartulaire de Gorze, dans une copie du xv^e siècle assez défectueuse. De ce dernier recueil, le jeune abbé tira les éléments d'un mémoire intitulé : *Quelques pagi de la première Belgique d'après*

1. *La famille celtique*, op. cit., préface, p. xx.

2. *Ibid.*, p. xvii-xviii.

les diplômes de l'abbaye de Gorze. Ce mémoire, rédigé en 1851, parut en 1852 dans le tome III du *Bulletin de la Société d'archéologie lorraine*. En travaillant ainsi, l'abbé d'Arbois « se détraqua la santé; il eût mieux fait, — dit-il lui-même, — de rédiger et d'apprendre ses cours de théologie ». La fatigue que lui occasionna l'étude du cartulaire de Gorze fut une des causes de sa sortie du séminaire. « L'état de votre santé, lui dit le supérieur, est pour moi une des preuves que vous n'avez pas la vocation ecclésiastique¹. » L'argument n'était peut-être pas péremptoire, mais le conseil était bon. L'abbé abandonna le séminaire et continua ses recherches d'érudition.

Il était dès lors dans sa voie. A partir de ce moment, poussé, comme il le dit plus tard, « par une irrésistible curiosité », il entreprit « un voyage circulaire dans les domaines les plus divers : histoire politique et administrative, archéologie, diplomatique, géographie, linguistique »². Dans tous ces domaines, il fit des découvertes, qu'il publia dans les revues ou dans les librairies les plus variées. Notes de quelques lignes, articles de quelques pages, mémoires de plusieurs feuilles, ouvrages en plusieurs volumes se succédèrent sans interruption jusqu'à sa mort. Il est à peu près impossible d'en dresser une bibliographie complète; mais la vie du savant peut se résumer en quelques mots : M. d'Arbois de Jubainville travailla sans trêve pendant soixante ans et mourut la plume à la main. Si nous avons quelque peu insisté sur ses origines, c'est d'abord pour suivre son exemple; car, en toutes choses, ce sont les origines qui, à juste titre, le passionnaient; c'est ensuite pour expliquer comment il était préparé à donner dans sa carrière scientifique cet « exemple d'instabilité », qu'il recommande à ses élèves

1. Cf. A. d'Herbomez, *Cartul. de l'abbaye de Gorze*, préface (*Mettensia*, tome II); et d'Arbois de Jubainville, dans le *Bulletin des Antiq. de France*, année 1901, p. 178-179.

2. D'Arbois de Jubainville, *Études sur le droit celtique*, Paris, 1895, in-8°, tome II, préface, p. VII.

de ne point imiter. C'est cette carrière instable qu'il nous faut maintenant retracer.

II.

En 1852, âgé de vingt-cinq ans, Henri d'Arbois fut nommé archiviste du département de l'Aube et alla habiter Troyes, où il devait rester vingt-huit ans. Ce fut heureux pour la Champagne, à l'histoire de laquelle il s'intéressa dès le début. A peine installé dans ses nouvelles fonctions, il écrivait une brochure sur les *Armoiries des comtes de Champagne* (1852), éditait pour la première fois un précieux pouillé du diocèse de Troyes remontant à 1407 (1853), dont M. Levasseur a fait ressortir le double intérêt géographique et économique¹, publiait des chartes trouvées dans les archives du département ou des communes de l'Aube, des articles d'archéologie et d'histoire intéressant la région. En 1855, il fit paraître un livre intitulé : *Voyage paléographique dans le département de l'Aube*, et commença dès lors à réunir les matériaux du grand ouvrage qui devait fonder sa réputation et le signaler au monde savant, son histoire des comtes de Champagne. En attendant l'apparition du premier volume, le laborieux archiviste obtenait successivement au concours des Antiquités nationales : en 1858, une mention pour ses *Études sur les documents antérieurs à 1285 conservés dans les archives des quatre petits hôpitaux de Troyes*; en 1859, la 1^{re} médaille pour son *Étude sur l'état intérieur des abbayes cisterciennes, principalement de Clairvaux, aux XII^e et XIII^e siècles*; en 1860, un rappel de médaille pour son *Histoire de Bar-sur-Seine sous les comtes de Champagne de 1077 à 1284*. Déjà, en 1859, avait paru le premier volume de l'*Histoire des ducs et des*

1. E. Levasseur, *Discours prononcé aux obsèques de M. d'Arbois de Jubainville*, dans la *Bibl. de l'École des chartes*, année 1910, p. 208.

comtes de Champagne depuis le VI^e siècle jusqu'à la fin du XIII^e.

Ce grand ouvrage devait avoir sept volumes in-8°, qui se succédèrent avec régularité jusqu'en 1867, sans préjudice, jusqu'en 1866, de deux ou trois autres livres et d'une vingtaine d'articles consacrés presque tous à la Champagne et à la Lorraine. En 1862 et en 1863, l'Académie des inscriptions et belles-lettres avait conféré le 2^e prix Gobert aux premiers volumes de l'*Histoire des comtes de Champagne*. Elle lui accorda le 1^{er} en 1864, avant même que l'ouvrage fût terminé : c'était en reconnaître la haute valeur. Cependant, à peine fut-il achevé que l'on put lire dans la *Revue critique d'histoire et de littérature* (n° du 16 novembre 1867) une appréciation d'allure impartiale, mais au fond assez sévère. Le critique, un certain P. Boisard, d'ailleurs inconnu, reprochait à l'auteur la confiance excessive montrée dans son premier volume au chroniqueur Flodoard, des lacunes dans le second, quelques fausses interprétations de textes dans le troisième, l'absence de vues générales dans le quatrième, trop de tables dans le sixième, et dans l'ensemble « un vice de composition » qui est à ses yeux « le principal défaut de l'ouvrage ». On sent, dit-il, que « ces volumes ont été écrits au jour le jour, au fur et à mesure des études de l'auteur ». Le style même, trop lâche, s'en ressent. P. Boisard reconnaît toutefois à l'ouvrage « une qualité qui compense bien des imperfections de forme : la clarté », et aussi un autre mérite qui, « à mesure que les études progresseront (c'est sa conclusion), sera placé de plus en plus haut. Les documents y sont utilisés non point en proportion des arguments qu'ils peuvent fournir à une thèse préconçue ou en raison du pittoresque qu'ils peuvent ajouter au récit, mais selon l'autorité que leur assigne une juste appréciation de leur valeur ; et c'est là un scrupule qui a manqué à des histoires plus célèbres ». Un pareil mérite eût dû rendre le sieur Boisard plus indulgent ; mais comment lui tenir rigueur de ses critiques quand on s'aperçut que *Boisard* était l'anagramme

de d'Arbois et qu'on apprit que l'historien et le critique ne faisaient qu'un ! Ce trait peint l'homme. D'autres critiques, plus bienveillants, louèrent la documentation abondante et la solidité de l'ouvrage. On compara dès lors son auteur à un bénédictin, avec cette différence que les Bénédictins avaient pour les aider dans leurs recherches historiques les ressources inappréciables que leur offrait leur congrégation, tandis que M. d'Arbois n'a eu qu'un seul collaborateur, M. Pigeotte, auquel il se plaît à montrer sa gratitude. L'Académie des inscriptions récompensa l'achèvement de l'œuvre en décernant à l'érudite archiviste de l'Aube le titre de correspondant.

Il était déjà, depuis 1859, associé correspondant national de notre Société. Il montra bientôt qu'il était loin d'être étranger aux questions d'archéologie, qui sont plus particulièrement du domaine de celle-ci, en publiant deux ans plus tard un *Répertoire archéologique du département de l'Aube* (1861), qui a fait époque. Il a été le premier et on peut dire aussi le modèle d'une série de travaux du même genre qui ont été édités par le ministère de l'Instruction publique sous la direction du Comité des travaux historiques et qui, malheureusement, sont restés incomplets¹.

Ce serait mal connaître M. d'Arbois de Jubainville si l'on pensait que ses nombreux travaux d'histoire et d'archéologie s'accomplissaient au détriment de ses devoirs professionnels. Il n'y eut guère d'archivistes plus consciencieux et plus zélés. C'est en inventariant, en classant, en lisant les documents confiés à sa garde qu'il a fait la plupart de ses découvertes d'histoire locale. A force de vivre avec les documents qui parlaient d'eux, il connaissait par cœur tous les villages de l'Aube au moyen âge. Il ne reculait pas devant les besognes les plus ingrates. Ses publications techniques en font foi. C'est, en 1863, le mémoire intitulé : *Les archives du département de l'Aube et le tableau général par fonds des archives antérieures à*

1. Cf. *ibid.*, p. 208.

1790; puis, en 1864, le premier volume de l'*Inventaire sommaire*, qu'il fit précéder d'une substantielle introduction sur l'administration des intendants de Champagne; la même année, l'*Inventaire sommaire des archives communales de Bar-sur-Seine*; en 1869, le tome I de l'*Inventaire sommaire de la série G* (archives ecclésiastiques), qui offrait des difficultés particulières; il prépara aussi le tome II, qui fut achevé par son successeur et parut seulement en 1896; en 1877, l'*Inventaire ou catalogue sommaire de la bibliothèque des archives départementales et de la préfecture de l'Aube*; etc.

Il fit mieux que cela : pendant la guerre, il ne déserta pas son poste. Au milieu du désarroi général, il accepta même de remplir les fonctions, singulièrement pénibles alors, de chef de cabinet du préfet¹. La tourmente passée, il reprit le classement et l'inventaire des parchemins et des papiers du chapitre de la cathédrale de Troyes. Il a rappelé quelque part quelles difficultés il avait rencontrées dans ce travail et comment ces difficultés en avaient prolongé la durée pendant plusieurs années. Il est vrai que le classement primitif avait été détruit et qu'au lieu de le rétablir purement et simplement M. d'Arbois, qui le jugeait défectueux, avait cru devoir, « sortant de la route ordinaire, créer un ordre nouveau, tout différent de celui qu'avait suivi l'archiviste du chapitre au XVIII^e siècle ». A la longue, « malgré la joie momentanée des découvertes qui venaient de temps en temps en rompre la monotonie », ce labeur lui devint pénible, « souvent fatigant, quelquefois fastidieux »; avec lui, il continuait à vivre dans les villages de l'Aube et dans les rues de Troyes; il était ainsi « retenu captif (c'est lui qui parle) dans une période et dans une région qu'il n'avait pas cessé d'étudier depuis plus de vingt ans »². Il lui fallait à tout prix une diversion.

1. Cf. *ibid.*, p. 209.

2. Cf. d'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants de l'Europe*, 2^e édit. Paris, tome I (1889), préface, p. II, III.

Déjà, poussé par son incoercible curiosité, il s'était senti attiré dès 1865 par le problème de nos origines nationales et, pour le résoudre, avait commencé l'étude des langues celtiques, dont il devait devenir quinze ans plus tard le maître incontesté en France. De 1866 à 1870, il publia, dans des revues diverses, une vingtaine d'articles se référant à cette matière, et notamment en 1870, dans la *Revue celtique*, que venait de fonder M. Gaidoz, une *Étude phonétique sur le dialecte breton de Vannes*. La même année, il s'attaqua aux langues germaniques et au latin mérovingien, sans cesser pour cela de s'intéresser au moyen âge. Quand le besoin d'une diversion nouvelle se fit sentir, il se mit à lire tous les jours, avant et après son travail aux archives, les auteurs grecs de la collection Didot et divers écrivains latins. Grâce à eux, « quelques heures chaque jour, dit-il, je sortais de prison; je jouissais du grand air et de l'indépendance; je me transportais dans le monde antique; et pendant une sorte de libre promenade, je recueillais parmi les monuments de la littérature grecque et latine les indications qu'ils fournissent sur les populations de l'Europe aux premiers temps de l'histoire ». Il faut s'arrêter sur cette dernière phrase : pour se reposer de son travail ingrat des archives, ce n'est pas en littérateur que M. d'Arbois relit ses auteurs, c'est en historien. S'il y a, comme il l'a montré plus tard, deux manières d'écrire l'histoire, il y a aussi deux manières de lire les auteurs. Le savant archiviste de l'Aube les lit la plume à la main pour y noter, non les beautés littéraires, mais uniquement les renseignements historiques, archéologiques, philologiques qu'ils peuvent donner. Il est bien toujours le « fouilleur » qu'il était déjà à l'École des chartes, et cette constante préoccupation des découvertes à faire met en somme, dans la diversité de ses recherches, une véritable unité.

« Tantôt, continue-t-il, je ne trouvais rien; tantôt je ne rencontrais que des notions contradictoires et confuses; tantôt des pages d'Homère, d'Hésiode, d'Hérodote, de Diodore de Sicile et des autres, il me semblait voir jaillir

des rayons de lumière qui dissipaient l'obscurité des siècles antérieurs à la domination romaine. La variété des résultats en faisait l'attrait; je me procurais la satisfaction que donne à la curiosité du touriste un voyage dans un pays lointain qu'il n'a pas encore visité. » C'est à ce voyage *sui generis* que M. d'Arbois employait « ce qu'en langage administratif on appelait ses moments perdus ». Un beau jour, il eut l'heureuse idée de classer ses notes et il en tira un livre, des plus attachants, sur les origines de l'Europe, principalement de l'Europe occidentale et de la France. C'est l'ouvrage dont la première édition parut en 1877 sous ce titre : *Les premiers habitants de l'Europe d'après les écrivains de l'antiquité et les travaux des linguistes*¹. Il est à remarquer que dans ce travail considérable M. d'Arbois ne fait pour ainsi dire pas appel à l'archéologie, mais presque exclusivement à la philologie. C'était une méthode nouvelle, qui n'était pas sans danger, mais qui rendit l'auteur célèbre. A partir de ce moment, il devint vraiment chef d'école. Il avait alors cinquante ans.

L'heure approchait du reste où il allait bientôt quitter Troyes. Le développement pris par ses recherches lui faisait sentir trop vivement l'insuffisance des bibliothèques de province. En 1880, il prit sa retraite d'archiviste et vint à Paris, où il allait recommencer une carrière nouvelle, qui devait, comme l'autre, durer une trentaine d'années.

III.

Cette seconde carrière, uniquement orientée vers la science pure, fut dominée par une idée directrice qui hantait depuis quelques années l'esprit de M. d'Arbois de Jubainville. Il était persuadé « que l'histoire de nos origines peut être éclairée par la linguistique et que la connaissance des langues celtiques est nécessaire à qui veut

1. Cf. *ibid.*, p. III et IV.

étudier les anciens Celtes ». C'est pour cela qu'il avait entrepris ses longues et pénibles études sur les langues anciennes; et, dans sa pensée, son livre sur les premiers habitants de l'Europe était une introduction nécessaire à l'histoire des Celtes¹. Sans cesser de s'occuper, le cas échéant, de quelque sujet d'archéologie ou d'histoire du moyen âge, il ne perdit plus de vue le but qu'il s'était proposé d'atteindre. Parvenu d'ailleurs à la pleine maturité, à cet âge où chez des travailleurs comme lui l'acquis scientifique est considérable et où les forces physiques ne trahissent pas encore le savant, il allait être aidé par les circonstances, qui jusque-là ne lui avaient pas été favorables.

En 1881, le ministre de l'Instruction publique le chargea, avec Alexandre Bertrand, de rechercher dans les îles Britanniques les monuments encore subsistants de la littérature celtique. Il rapporta de cette mission, poursuivie à travers les bibliothèques de Cambridge, Londres, Oxford, Dublin et autres, « un précieux catalogue où il énumère méthodiquement les richesses d'une littérature épique qui ne le cède en importance qu'à notre épopée du moyen âge; c'était comme la préface des travaux par lesquels il a fait connaître au public français les plus anciennes traditions de l'Europe occidentale »². A peine de retour, sa situation changea. Sur les instances d'Henri Martin, « qui avait compris quel appui l'histoire des antiquités nationales trouverait dans ce puissant ouvrier »³, et sur la proposition conforme des professeurs, une chaire de celtique fut créée au Collège de France par décret du 2 janvier 1882. Le même jour, Henri d'Arbois de Jubainville en était nommé titulaire. Trois mois plus tard, le 5 avril, la Société des Antiquaires de France l'admettait

1. G. Dottin, *Notice*, dans la *Revue des études anciennes*, tome XII (1910), p. 193.

2. G. Dottin, *ibid.*

3. E. Pottier, *Discours aux obsèques*, dans la *Bibl. de l'École des chartes*, année 1910, p. 207.

comme membre résidant, à la place vacante par la mort de M. Léon Lacabane. C'est alors que sa collaboration, demeurée jusque-là intermittente; devint, on peut le dire, continue. De 1859 à 1881, son apport d'associé correspondant se chiffre par vingt communications; de 1882 à 1906, son apport de membre résidant n'en comprend pas moins de cinquante : la dernière concernait le lieu du baptême de Clovis.

Mais mon éminent prédécesseur n'était pas seulement l'homme des courts articles; il était aussi l'homme des longs travaux. Comme on l'a si bien dit sur sa tombe, « jamais une difficulté ne le découragea ni le détourna de sa voie; dès qu'un obstacle se présentait, il allait droit à lui et le surmontait ». Préoccupé de la question de savoir quelle avait été au juste la place occupée par l'élément celtique dans la transformation et le développement de la nationalité française, il avait pensé d'abord que le breton d'Armorique représentait cet élément, et il avait appris le breton. « Constatant ensuite que le bas-breton n'est que du gallois importé, il avait appris le gallois. Puis il avait compris l'importance de l'irlandais dans la question, et il avait appris l'irlandais, et à la suite les langues germaniques voisines du groupe celtique¹. » A peine installé dans sa chaire du Collège de France, il entreprit, d'abord seul, puis avec la collaboration d'autres savants dont quelques-uns furent formés par lui, une vaste publication, dont il devait écrire sept volumes : le *Cours de littérature celtique*. Le premier volume, modestement intitulé *Introduction à l'étude de la littérature celtique*, parut en 1883, la même année que son rapport sur sa mission en Grande-Bretagne; le second, consacré au *Cycle mythologique irlandais et à la mythologie celtique*, parut en 1884, la même année que son *Catalogue de la littérature épique de l'Irlande*, fruit de sa mission.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont il était le correspondant depuis 1867, se devait à elle-même

1. *Ibid.*

de couronner un pareil labeur : à la place de François Lenormant, dont il était un des admirateurs les plus compétents¹, elle élut membre ordinaire M. d'Arbois, lequel avait comme parrains un linguiste, Gaston Paris, et un archéologue, Alexandre Bertrand. On le vit dès lors chaque vendredi prendre le chemin de l'Institut, pour assister aux séances, où ses confrères l'accueillaient toujours avec plaisir, autant pour l'intérêt qu'offraient ses nombreuses communications que pour la simplicité avec laquelle il les faisait. « Il s'imposait de suite à l'audition par la force et l'originalité de sa nature. Sa parole, d'abord un peu hésitante, puis martelée et comme scandée d'un geste rythmé, devenait chaleureuse et pressante... Toujours, il était prêt à causer des plus hautes questions, sans apprêt, sans pédanterie, même en souriant et avec bonne humeur². »

En dehors de l'Institut, le nouvel académicien fréquentait volontiers le salon de Gaston Paris, dans la rue du Bac, où il rencontrait, dit M. Pottier, à qui j'emprunte ce passage, « Renan, Taine, Sully-Prud'homme, de Heredia, Albert Sorel. Il était un des habitués, et on le trouvait très original. Les paradoxes et les propos sceptiques avaient peu de prise sur lui. Dans un temps où toutes les idées semblent ondoyantes, où les principes fondamentaux d'autrefois sont mis en discussion, M. d'Arbois apparaissait comme un homme d'un autre âge par la force tranquille de ses convictions. Dans ce milieu de romanciers, de poètes, de philosophes, sa parole candide avait une saveur particulière »³.

Très attaché à ses idées, il n'hésitait pas à condamner franchement celles qui leur étaient opposées, mais, comme on l'a finement observé, « ce n'était pas par entêtement ; c'était par respect de la vérité ; car il était le premier à se condamner lui-même quand il reconnaissait

1. Cf. d'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants de l'Europe*, op. cit., tome I, préface, p. III, IV.

2. E. Pottier, *loc. cit.*, p. 204.

3. E. Pottier, *loc. cit.*, p. 207.

s'être trompé »¹. L'un de ceux qui ont vécu dans l'intimité de son travail journalier nous a appris « avec quelle conscience sereine il renonçait à une théorie entrevue dans un éclair de divination, quand les faits ne s'y accommodaient point. Il accueillait les objections avec une singulière bienveillance et savait plus de gré à ses élèves de le contredire que de l'approuver »². Aussi, ses élèves devenaient-ils vite ses amis³. C'est d'ailleurs une pensée qu'il a souvent exprimée que la vraie manière d'honorer un maître est de marcher sur ses traces et de chercher à faire faire des progrès nouveaux à la science qu'il professe⁴; l'on peut très bien adopter sa méthode sans adopter ses résultats⁵. Il considérait aussi que les ouvrages d'érudition, si savants qu'ils fussent, ne marquaient jamais qu'un jalon dans la voie du progrès et qu'ils étaient toujours appelés à être dépassés. Son ambition était de provoquer « d'autres travaux meilleurs que les siens »⁶. Pour tenir ce langage, il fallait être à la fois savant et modeste.

Quand il entra à l'Institut, M. d'Arbois avait cinquante-six ans, et il ne songeait pas à se reposer : loin de là. Il accepta en 1885 la direction de la *Revue celtique*, que lui laissait M. Gaidoz et qu'il conserva jusqu'à sa mort. Dès lors, partagé entre le Collège de France, l'Académie des inscriptions, la Société des Antiquaires, la *Revue celtique*, et le reste, il n'en travailla que davantage. Il se remit alors à des études de droit, de droit celtique, il est vrai,

1. R. Cagnat, dans le *Bulletin des Antiq. de France*, année 1911, p. 83.

2. G. Dottin, *ibid.*, p. 194.

3. P. Collinet, *Notice*, dans la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*, année 1910, p. 400.

4. D'Arbois de Jubainville, *Recherches sur la propriété foncière*, *op. cit.*, p. XIX.

5. Cf. d'Arbois, *Les premiers habitants*, *op. cit.*, tome II (1894), préface, p. VII.

6. D'Arbois, *Études de droit celtique*, Paris, 1895, in-8°, tome II, préface, p. IX.

revenant ainsi sur le tard au genre de travail que lui avait conseillé à ses débuts son ancien maître de l'École des chartes, M. de Rozière. De 1884 à 1904, il donna une collaboration active à la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*, organe spécial des historiens du droit. Il y publia notamment sur le *Senchus Mór*, important traité de droit irlandais, et sur les lois d'Irlande en général, de savantes monographies qui devaient prendre place dans des ouvrages ultérieurs. De même qu'il avait réussi à faire sortir l'histoire des origines gauloises du domaine de la fantaisie, il réussit à fonder la science du droit celtique sur des bases sérieuses¹. Au Collège de France, il fit, pendant les années 1887, 1888, 1889, un cours de droit irlandais, dont il publia les résumés.

En 1889, il fit paraître la seconde édition, considérablement augmentée, du tome I de son ouvrage sur *Les premiers habitants de l'Europe*. Il indique dans la préface quelles améliorations il a fait subir à sa rédaction primitive. L'une des principales a consisté à ajouter en note, avec le concours de M. Dottin, qui se chargea de leur transcription, tous les textes des auteurs grecs et latins sur lesquels il s'appuie. Il permet ainsi aux lecteurs de le contrôler plus facilement et au besoin de le réfuter. « C'est une utilité, dit-il avec bonhomie, que mon livre gardera jusqu'au moment où un autre érudit aura publié un recueil plus complet et mieux ordonné sur le même sujet. » Il déclare d'ailleurs avoir persisté dans sa méthode première en laissant de côté l'archéologie préhistorique : « ce silence n'était pas l'effet du dédain, mais l'aveu de son incompétence². »

Quelques mois plus tard, en 1890, paraissait un ouvrage considérable qui, plus que les autres encore, témoignait de l'immense érudition de son auteur et que certains considèrent comme son chef-d'œuvre, nous voulons parler de ses *Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France (période celtique et*

1. P. Collinet, *ibid.*, p. 403.

2. D'Arbois, *Les premiers habitants. loc. cit.*, p. vi.

romaine), dont une partie déjà avait été publiée par la *Revue celtique*. Comme le titre l'indique, il y a dans cet ouvrage deux parties différentes, d'inégale étendue et d'inégale importance. C'est la seconde, comprenant plus de 500 pages, qui a le plus de valeur. Tout en se reliant à la première, elle n'a pas été inspirée par elle, mais par un petit volume de Quicherat, paru en 1867 et intitulé : *De la formation française des anciens noms de lieux*. Dans cette étude, d'ailleurs remarquable pour l'époque¹, le savant professeur de l'École des chartes (c'est son ancien élève qui le constate) ne montrait pas comme philologue les qualités éminentes qu'il possédait comme archéologue. Il y avait donc lieu de le compléter et de le rectifier : c'est ce qu'a fait M. d'Arbois, mieux préparé par la nature de ses études et sa longue formation de linguiste à réussir là où son maître avait en partie échoué. Se souvenant alors que plus de quarante ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait commencé, « sous la direction de Benjamin Guérard, assis à côté de son excellent et malheureux camarade Alfred Jacobs, à étudier les textes du moyen âge mérovingien et carolingien », l'infatigable travailleur eut un accès de mélancolie qui ne lui était pas habituelle. « Je considère, dit-il, ce livre comme un testament par lequel je lègue à ceux qui auront la patience de me lire le dernier résultat de mes travaux. » Puis, réfléchissant que ces gens patients ne sont pas légion, il déplore le sort des livres d'érudition : « Dans l'avenir, leur seule notoriété est celle qu'assurent les recueils bibliographiques; l'immortalité qu'ils confèrent à leurs auteurs peut être comparée à celle que donnent aux potiers de l'Empire romain les *index* du *Corpus inscriptionum latinarum*². » Quand il écrivait ces lignes désenchantées, à Jubainville, dans les Vosges, le 2 septembre 1889, M. d'Arbois n'avait encore que soixante-deux ans; et, grâce à Dieu, sa carrière n'était pas finie.

1. Cf. le compte-rendu donné par G. Paris dans la *Revue critique*, n° du 30 novembre 1867.

2. D'Arbois, *Propriété foncière*, *loc. cit.*, p. XIX.

Sans compter les notes et les articles, dont la liste s'allongeait sans cesse, il eut encore le temps : de publier en 1892, avec la collaboration de MM. Dottin, Grammont, Duvau et Ferdinand Lot, l'*Épopée celtique en Irlande*, qui forme le tome V du *Cours de littérature celtique*; — d'achever en 1894 la seconde édition de ses *Premiers habitants de l'Europe*; — de condenser en 1895 ses *Études de droit celtique* en deux volumes, avec le concours de celui de ses élèves qui s'était montré « le plus persévérant », M. Paul Collinet, aujourd'hui professeur à la Faculté de droit de Lille. Il y donnait la quintessence de ses publications sur le *Sénchus Mór* et de son enseignement au Collège de France. Dans la préface du tome II, après avoir divisé, non sans malice, les érudits qui jusque-là avaient écrit sur le droit celtique en trois catégories : ceux qui n'ont pas de connaissances juridiques et ne comprennent rien aux questions de droit, ceux qui connaissent le droit anglais moderne, mais n'ont aucune notion des langues celtiques et de l'histoire du droit, et enfin ceux qui ont fait de l'histoire du droit leur spécialité, mais, ignorant le celtique, sont obligés de se fier à des traductions dont les contresens leur échappent, il exprime à nouveau le désir de voir son œuvre dépassée, et il fait appel aux jeunes, dont il n'est plus. « Des jeunes gens, écrit-il, qui connaîtraient à la fois le gallois et l'irlandais du moyen âge, et qui auraient fait une étude approfondie du droit romain, du droit grec, et des lois germaniques rédigées au temps des dynasties mérovingienne et carolingienne, trouveraient dans les textes juridiques irlandais et gallois une mine encore inexplorée où il y a mille découvertes à faire... En jetant ce cri, je remplis mon devoir de professeur; si à ce cri il y a une réponse, j'aurai rempli ma tâche en obtenant dans ma chaire le plus beau succès qui puisse couronner honorablement la carrière d'un maître¹. »

1. D'Arbois, *Études sur le droit celtique*, op. cit., tome II, préface, p. xv.

En attendant, il continue. En 1896, il se délasse par un petit livre intitulé *Deux manières d'écrire l'histoire*, dans lequel il distingue l'historien littéraire et l'historien érudit, et prend délibérément à partie Bossuet, Augustin Thierry, et même Fustel de Coulanges. C'est ce dernier qui avait provoqué l'orage, en refusant, avec une obstination qui avait étonné M. d'Arbois, de s'incliner devant certaines démonstrations diplomatiques fournies par Julien Havet¹. Mais ce n'était là qu'un incident, et l'érudit revint vite à l'antiquité. Il s'éprit alors d'Homère qu'il lisait dans le texte; et cette nouvelle diversion nous valut en 1899 un nouveau volume : *La civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique*. En 1900 paraissent les *Études sur la langue des Francs à l'époque mérovingienne*; en 1902, le tome XII du *Cours de littérature celtique*, contenant les *Principaux auteurs de l'antiquité à consulter sur l'histoire des Celtes*, depuis les temps les plus anciens jusqu'à Théodose I^{er}; en 1903, les *Éléments de grammaire celtique (déclinaison et conjugaison)*; en 1904, une synthèse historique attachante : *Les Celtes depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'an 100 avant notre ère*; en 1905, *La famille celtique*, étude de droit comparé à laquelle on a reproché un certain abus de la méthode comparative; en 1906, *Les Druides et les dieux celtiques à forme d'animaux*, ouvrage dont l'idée maîtresse est que le druidisme, non autochtone en Gaule, y a été importé de la Grande-Bretagne; en 1907, avec la collaboration de M. Smirnof, le début de la traduction du *Táin bó Cúalnge*, autrement dit « de l'enlèvement du taureau divin et des vaches de Cooléy », le plus important à divers titres des récits épiques du moyen âge irlandais, récit dont l'étude avait rempli ses dernières leçons du Collège de France et ses derniers articles de la *Revue celtique*. La deuxième livraison de cette traduction parut en 1909 : elle devait rester inachevée.

1. D'Arbois. *Deux manières d'écrire l'histoire*, op. cit., préface, p. xiv.

Quand M. d'Arbois de Jubainville la commença, il avait quatre-vingts ans sonnés ; mais il travaillait toujours sans arrêt. Il travaillait à la campagne autant qu'à Paris. Quand ses cours au Collège de France étaient terminés, il allait passer l'été dans sa propriété de Jubainville, où ses enfants et petits-enfants ont pris leurs ébats. Là, dans son cabinet, assis à sa table de travail, il avait derrière lui ses livres et devant ses yeux une panoplie, où il revoyait l'épée de son bisaïeul, capitaine au Royal-allemand sous Louis XV, le sabre de son grand-père, lieutenant au 1^{er} régiment de dragons piémontais, le couteau de chasse de son père, le garde national de Nancy, couteau de chasse qui d'ailleurs n'avait jamais servi, enfin les épau-lettes de sergent de son fils aîné ; et il songeait avec un peu d'amertume, qu'infidèle aux traditions militaires de sa race, lui n'avait rien à y mettre, sinon son épée inof-fensive de membre de l'Institut¹. Puis, il se consolait en se faisant rural dans ce milieu champêtre, en surveillant l'aménagement de ses bois qu'il était fier d'exploiter lui-même. Il retrempait ainsi ses forces dans ce séjour qui lui était cher ; mais il n'abandonnait pas pour cela ses travaux en cours. Bien des préfaces de ses livres sont datées de Jubainville, et c'est là qu'il préparait ordinaire-ment la matière de ses leçons de l'année suivante. Il tra-vaillait même quand il était malade. En 1904, atteint d'une phlébite qui le retint plusieurs mois à la chambre, il y donnait ses leçons à ses élèves du Collège de France aux heures réglementaires².

Il travailla jusqu'à sa mort. A la fin de 1909, il publiait encore dans le *Journal des Savants* une notice nécrolo-gique sur l'éminent celtisant anglais Sir Whitley Stokes, associé étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il déclare que la mort de ce savant a été pour les études celtiques « une perte énorme ». On allait, hélas ! le répéter bientôt pour lui. Le vendredi 28 janvier 1910,

1. *Ibid.*, p. 151.

2. E. Levasseur, *Discours aux obsèques*, *loc. cit.*, p. 210-211.

au moment où l'inondation de Paris atteignait son niveau le plus élevé, on le vit monter en barque dans la rue Mazarine pour se rendre à l'Institut; le 11 février, il assistait encore à la séance de l'Académie. A son âge, de pareilles sorties par un pareil temps étaient imprudentes. Il y gagna la maladie qui devait l'emporter quinze jours plus tard, le 26 février, dans sa quatre-vingt-troisième année. Ceux qui l'ont connu ont redit sur sa tombe ses qualités morales : sa bonhomie modeste sous une apparence un peu rude, sa mesure dans la discussion, sa tolérance pour les théories contraires aux siennes, son esprit ouvert à toutes les nouveautés scientifiques, sa grande franchise, son ignorance des calculs intéressés et des habiletés subtiles. Ils ont dit « comment il commandait le respect par la sincérité de sa méthode, la sympathie par sa courtoisie, l'affection par sa bienveillance »¹. Ils ont salué aussi le chrétien ferme et convaincu. Ceux qui ne l'ont pas connu et ne peuvent le juger que par ses ouvrages si nombreux et si divers sont unanimes à reconnaître en lui un savant d'une rare érudition, l'initiateur d'une méthode historique féconde, le rénovateur en France des études celtiques, un véritable chef d'école. Henri d'Arbois de Jubainville a été de ceux qui honorent leur pays et que leur pays n'oubliera pas.

1. R. Cagnat, *Discours aux obsèques*, *loc. cit.*, p. 213; et *Bulletin des Antiq. de France*, année 1911, p. 84.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

DES OUVRAGES, MÉMOIRES ET ARTICLES

DE M. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Le présent *Index* n'a pas la prétention d'être complet. Il ne comprend pas en effet les simples comptes-rendus bibliographiques, mais seulement ceux, plus importants, qui figurent au *Journal des Savants*. En outre, il est probable que je n'ai pas pu découvrir toutes les revues, de province ou même de Paris, dans lesquelles M. d'Arbois de Jubainville a dispersé ses travaux. Voici celles dont on trouvera ici le dépouillement, avec les abréviations qui les désignent :

Bibliothèque de l'École des chartes = *Éc. Ch.*

Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts de l'Aube = *Soc. Aube.*

Annuaire administratif et statistique du département de l'Aube = *Ann. Aube.*

Bulletin de la Société d'archéologie lorraine = *Soc. lorraine.*

Journal de la Société d'archéologie et du Comité du Musée lorrain = *Musée lorrain.*

Mémoires et Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France = *Mém. Antiq. et Bull. Antiq.*

Revue des Sociétés savantes de la France et de l'étranger = *Soc. sav.*

Mémoires lus à la Sorbonne au congrès des Sociétés savantes, section d'archéologie et section d'histoire = *Mém. Sorb., arch. et hist.*

Archives des missions scientifiques et littéraires = *Missions.*

Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres = *Acad. Inscr.*

Revue archéologique = *Rev. arch.*

Revue historique = *Rev. hist.*

Revue historique de droit français et étranger = *Rev. hist. dr.*

Nouvelle Revue historique de droit français et étranger = *Nouv. Rev. hist.*

Revue des Questions historiques = *Quest. hist.*

Revue générale de droit et de la législation en France et à l'étranger = *Rev. génér.*

Revue celtique = *Rev. celt.*

Mémoires de la Société de linguistique de Paris = *Soc. ling.*

Le Moyen âge = *M. âge.*

Journal des Savants = *Journ. sav.*

Tel qu'il est, cet *Index* nous a semblé de nature à réaliser le vœu de M. Dottin en donnant « l'impression de l'immense érudition » de M. d'Arbois de Jubainville.

1. — 1851. La loi de Beaumont, texte latin inédit (*Éc. Ch.*, tome XII).

2. — 1851-1852. Recherches sur la minorité et ses effets dans le droit féodal français, depuis l'origine de la féodalité jusqu'à la rédaction officielle des Coutumes (*Éc. Ch.*, tomes XII et XIII; et Paris, 1852, in-8°).

3. — 1852. Quelques *pagi* de la première Belgique, d'après les diplômes de l'abbaye de Gorze (*Soc. lorraine*, tome III).

4. — 1852. Les armoiries des comtes de Champagne (Paris, 1852, in-8°).

5. — 1852-1853. Note sur trois chartes carlovingiennes originales (Charlemagne, 777, Charles le Simple, 896, Louis d'Outremer, 950) conservées aux archives du département de la Meurthe (*Musée lorrain*, 1^{re} année).

6. — 1853. Pouillé du diocèse de Troyes rédigé en 1407, publié pour la première fois d'après une copie authentique de 1535, avec cartes (*Soc. Aube*, tome XVII; et Paris, 1853, in-8°).

7. — 1853. Tarif des anciennes redevances féodales

dues au roi dans la ville et la châtellenie de Bar-sur-Aube pendant le moyen âge (*Ann. Aube*, année 1853).

8. — 1854. Note sur l'ancienne porte du château de Chamoy (*Ibid.*, année 1854).

9. — 1854. Bulle inédite de Jean VIII en faveur de l'abbaye de Montieramey (*Éc. Ch.*, tome XV).

10. — 1855. Charte française de 1230 conservée aux archives municipales de Troyes (*Ibid.*, tome XVI).

11. — 1855. Extrait d'un rapport sur les archives communales de l'Aube (*Ibid.*).

12. — 1855. Voyage paléographique dans le département de l'Aube (Paris, 1855, in-8°).

13. — 1856. Essai sur les sceaux des comtes et des comtesses de Champagne (Paris, 1856, in-4°).

14. — 1856. Note sur quelques documents récemment découverts à Ervy, Aube (*Éc. Ch.*, tome XVII).

15. — 1856. Note sur la question de savoir à quelle date et par qui fut fondé l'*Hôtel-Dieu Le Comte* de Troyes; la donation de Clerambaud de Chappes de 1199 (*Soc. Aube*, tome XX).

16. — 1856. L'église Saint-Christophe de Neufchâteau, avec deux planches (*Soc. lorraine*, tome VI; et Paris, 1857, in-8°).

17. — 1856. Document inédit relatif à François Pithou : certificat d'inscription à l'Académie de Bâle délivré le 13 mai 1573 par le recteur Zuringer (*Rev. hist. dr.*, année 1856).

18. — 1856. Note sur la capitulation de Moyen en 1635 (*Musée lorrain*, 5^e année).

19. — 1856. Lettres relatives aux affaires de Lorraine pendant l'année 1655 : mission de Parent du Châtelet et de M. du Bois-Riocour (*Ibid.*).

20. — 1857. Quelques observations sur les six premiers volumes de l'*Histoire de France* d'Henri Martin (Paris, 1857, in-8°).

21. — 1857. Études sur les documents antérieurs à 1285 conservés dans les archives des quatre petits hôpitaux de Troyes : Saint-Nicolas, Saint-Bernard, Saint-

Abraham, Saint-Esprit (*Soc. Aube*, tome XXI; ce mémoire obtint en 1858 une mention au concours des Antiquités nationales à l'Académie des inscriptions et belles-lettres).

22. — 1857. Note sur un rouleau des morts de Saint-Bénigne de Dijon (*Éc. Ch.*, tome XVIII).

23. — 1857. Note sur un registre en papier de chiffon conservé aux archives de l'Aube (*Ibid.*).

24. — 1858. Étude sur l'état intérieur des abbayes cisterciennes, principalement de Clairvaux, aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles (*Éc. Ch.*, tome XIX; et Paris, 1858, in-8°). Première médaille au concours des Antiquités nationales en 1859.

25. — 1858. Note sur les deux Barrois, sur le pays de Laçois, et sur l'ancien Bassigny (*Éc. Ch.*, tome XIX).

26. — 1858. Note sur deux tombeaux du ^{xvii}^e siècle dans l'église de Coclois, Pierre de Marolles et Gabriel des Réaulx (*Ann. Aube*, année 1858).

27. — 1858-1859. Documents relatifs au taux de l'intérêt au moyen âge : actes de 1207 et 1208 concernant le juif Valin, acte de 1219 concernant des négociants de Sienne et de Rome (*Rev. hist. dr.*, année 1858-1859).

28. — 1859. L'historien Richer et le siège de Melun en 999 (*Éc. Ch.*, tome XX).

29. — 1859. Esquisse d'une histoire de Bar-sur-Aube depuis les temps les plus anciens jusqu'au ^{xiii}^e siècle, avec le testament de Pierre le Juif (1254) en appendice (*Soc. sav.*, tome IV).

30. — 1859. Histoire de Bar-sur-Aube sous les comtes de Champagne, 1077-1284 (Paris, 1859, in-8°). Rappel de médaille au concours des Antiquités nationales en 1860.

31. — 1859. Requête adressée en 1669 à M^{lle} de Montpensier par les maire et échevins de Bar-sur-Seine pour obtenir la permission de faire bâtir la chapelle de Notre-Dame-du-Chêne (*Ann. Aube*, année 1859).

32. — 1859-1867. Histoire des ducs et des comtes de Champagne depuis le ^{vi}^e siècle jusqu'à la fin du ^{xiii}^e (Paris, in-8°, 6 tomes en 7 vol.). Second prix Gobert en 1862 et 1863; premier prix Gobert en 1864.

33. — 1860. Le camp romain de Sainte-Germaine (*Bull. Antiq.*, année 1860).

34. — 1860. Plan de l'ancien château de Villehardouin (*Ibid.*).

35. — 1860. Nouvelle hypothèse sur la situation du *Campus Mauriacus* (*Éc. Ch.*, tome XXI).

36. — 1860. L'église de Saint-Lyé, Aube (*Rev. arch.*, année 1860, tome I).

37. — 1860. Note prouvant qu'on pêchait le saumon en 1341 dans la Moselle (*Musée lorrain*, 9^e année).

38. — 1860. Sentence apocryphe de l'officialité de Troyes : excommunication de certains insectes en 1516 (*Soc. Aube*, tome XXIV).

39. — 1860. Procès-verbal relatif à l'occupation de Sézanne par les protestants en décembre 1567 (*Soc. sav.*, tome V).

40. — 1861. Répertoire archéologique du département de l'Aube (Paris, 1861, in-4^o; fait partie de la « Collection des documents inédits sur l'histoire de France »).

41. — 1861. Des origines de la Champagne (*Rev. arch.*, année 1861, tome I).

42. — 1861. Documents sur l'obligation de la résidence imposée aux barons par le droit féodal champenois du XII^e siècle (*Rev. hist. dr.*, année 1861).

43. — 1861. Les premiers seigneurs de Ramerupt (*Éc. Ch.*, tome XXII).

44. — 1862. Voies romaines de l'arrondissement de Bar-sur-Seine (*Mém. Antiq.*, tome XXV).

45. — 1862. Fragment de panégyrique latin conservé à la bibliothèque de Nancy (*Éc. Ch.*, tome XXIII).

46. — 1862. Documents relatifs aux travaux de construction faits à la cathédrale de Troyes pendant les XIII^e, XIV^e, XV^e siècles (*Éc. Ch.*, tome XXIII; et Troyes, 1862, in-8^o).

47. — 1863. Nouvelles recherches sur le chroniqueur Geoffroy de Villehardouin : chartes de 1189 à 1215 (*Soc. sav.*, tome VIII).

48. — 1863. Les archives du département de l'Aube et

le tableau général numérique par fonds des archives départementales antérieures à 1790 (*Éc. Ch.*, tome XXIV; et Paris, 1863, in-8°).

49. — 1864. Examen de quelques-unes des questions soulevées par la notice de M. G. Lapérouse intitulée : *Sur le lieu de la défaite d'Attila dans les plaines de Champagne en 451* (*Mém. Sorb., hist.*, 1864).

50. — 1864. Notice sur le *pagus Mauripensis* (*Ibid.*, *arch.*, 1864).

51. — 1864. Mariage d'un curé au xiv^e siècle (*Bull. Antiq.*, année 1864).

52. — 1864. Lettres de François I^{er} à Louis Picot, président de la Cour des aides, de 1515 à 1537 (*Soc. sav.*, tome IX).

53. — 1864. Inventaire sommaire des archives de l'Aube, premier volume (Paris, 1864, in-4°).

54. — 1864. Inventaire sommaire des archives de la ville de Bar-sur-Seine (Paris, 1864, in-4°).

55. — 1865. Les revenus des comtes de Champagne au xiii^e siècle (*Éc. Ch.*, tome XXVI).

56. — 1865. Recherches sur les origines du notariat en Champagne (*Rev. hist. dr.*, année 1865).

57. — 1866. Des limites méridionales du *pagus Meldicus* (*Mém. Sorb., arch.*, année 1866).

58. — 1866. Note pour servir à l'histoire de l'abbé de l'Épée, 1736-1738 (*Soc. Aube*, tome XXX).

59. — 1866. Note sur les analogies probables de la déclinaison celtique avec la déclinaison sanscrite (*Rev. arch.*, année 1866, tome II).

60. — 1866-1867. Gloses irlandaises du ix^e siècle (*Éc. Ch.*, tomes XXVII et XXVIII).

61. — 1867. Recherches étymologiques sur le nom de quelques affluents de la Seine (*Rev. arch.*, année 1867, tome I).

62. — 1867. Observations sur le sens du mot gaulois *durum* = forteresse et non pas rivière (*Ibid.*).

63. — 1867. Les Juifs et les Sarrasins en Cornouailles (*Ibid.*).

64. — 1867. Étude sur la 1^{re} et la 6^e édition des chants populaires de Bretagne recueillis sous le nom de *Barzas-Breiz* (*Éc. Ch.*, tome XXVIII).

65. — 1867. Charte accordée en 1271 à Vandœuvre, Aube (*Soc. sav.*, tome XII).

66. — 1867. Lettre de Pierre de Celle, paraissant inédite (*Ibid.*).

67. — 1867. Compte-rendu, signé *P. Boisard*, de son *Histoire des ducs et comtes de Champagne*, récemment terminée (*Revue critique*, n^o du 16 novembre 1867).

68. — 1868. Essai de restitution de deux temps d'un verbe celtique (*Mém. Antiq.*, tome XXV).

69. — 1868. Étude sur le verbe auxiliaire breton *Kaout* = avoir (*Soc. ling.*, tome I).

70. — 1868. Étude sur le verbe auxiliaire en breton armoricain (*Ibid.*).

71. — 1868. Étude sur le thème *vécha* dans la langue franque de l'époque mérovingienne (*Ibid.*).

72. — 1868. *Au* = *a* en latin (*Ibid.*).

73. — 1868. Sur l'*i* consonne et le *j* français (*Ibid.*).

74. — 1868. Note sur une chanson bretonne intitulée : « Le retour d'Angleterre » et que l'on croit supposée (*Rev. arch.*, année 1868, tome I).

75. — 1868. Le glossaire gaulois d'Endlicher (*Ibid.*, tome II).

76. — 1868. Merlin est-il un personnage réel (*Quest. hist.*, tome V).

77. — 1868. Les excommunications d'animaux (*Ibid.*; cf. *supra*, n^o 38).

78. — 1868. Les romans de la Table ronde (*Ibid.*, tome VI).

79. — 1868. Recherches sur les premières années de Jean de Brienne, roi de Jérusalem, empereur de Constantinople (1148-1237) (*Mém. Sorb., hist.*, année 1868).

80. — 1868. Notice sur les seigneuries de Villemereuil et de Bierne, d'après les archives du château de Villemereuil (xv^e-xviii^e siècle) (*Soc. Aube*, tome XXXII).

81. — 1868. Notes sur les familles Pithou, Molé, Jouvenel des Ursins (*Ibid.*).

82. — 1869. Étude philologique sur le mot français *rossignol* (*Éc. Ch.*, tome XXX; et *Soc. Aube*, tome XXXIV).

83. — 1869. Recherches philologiques sur l'anneau sigillaire de Pouan (*Quest. hist.*, tome VII).

84. — 1869. Étymologie d'*Agaunum*, nom latin de Saint-Maurice en Valais (*Rev. arch.*, année 1869, tome II).

85. — 1869. Inventaire sommaire des archives départementales de l'Aube antérieures à 1790, archives ecclésiastiques, série G (Paris, 1869, in-4°).

86. — 1869. Le baron de Jauioz (*Éc. Ch.*, tome XXX).

87. — 1870. *Esus*, *Euzus* (*Rev. arch.*, année 1870, tome I, deux art.).

88. — 1870. Encore un mot sur la bataille du *Campus Mauriacus* (*Ec. Ch.*, tome XXXI; et *Soc. Aube*, tome XXXIV; cf. *supra*, n° 49).

89. — 1870. Études sur la déclinaison des noms propres dans la langue franque à l'époque mérovingienne (*Éc. Ch.*, *ibid.*; et Paris, 1870, in-8°).

90. — 1870. *Beleno Castro*, légende d'un triens mérovingien (*Bull. Antiq.*, année 1870).

91. — 1870. Étude phonétique sur le dialecte breton de Vannes (*Rev. celt.*, tome I).

92. — 1870. Les manuscrits d'Arborea et l'Académie des sciences de Berlin (*Quest. hist.*, tome IX).

93. — 1870. Augustin Thierry et les noms propres francs (*Ibid.*, tome X).

94. — 1870-1871. Documents inédits relatifs à l'histoire de la tutelle testamentaire (*Rev. de législation*, année 1870-1871).

95. — 1871. Le texte franc du serment de Strasbourg d'après la nouvelle édition de Nithard (*Éc. Ch.*, tome XXXII).

96. — 1871. L'Ordre teutonique en France, d'après des documents inédits conservés aux archives de l'Aube (*Éc. Ch.*, *ibid.*; et Paris, 1871, in-8°).

97. — 1871. De la formule *Dei et scæ sedis apostolicæ sedis episcopus* dans les actes des évêques français (*Éc. Ch., ibid.*).

98. — 1871. Félix Blanc (*Éc. Ch., ibid.*).

99. — 1871-1872. Zeuss et le manuscrit de Cambrai de l'« Histoire ecclésiastique des Francs » (*Rev. celt.*, tome I).

100. — 1871-1872. Influence de la déclinaison gauloise sur la déclinaison latine dans les documents latins de l'époque mérovingienne (*Ibid.*).

101. — 1871-1872. Note sur une sépulture de l'église de Praslin : Charlotte de Hautefort, † 1712 (*Ann. Aube*, année 1871-1872).

102. — 1871-1872. Louis-Augustin Prévost, polyglotte troyen (1790-1858) (*Ibid.*).

103. — 1872. Les *Volcæ*, les populations lacustres, les Welches (*Quest. hist.*, tome XIV).

104. — 1872. Les Cimbres et les Kymris (*Rev. arch.*, année 1872, tome II).

105. — 1872. *Alpæ Penninæ*, *Graiæ*, *Cottix* (*Ibid.*).

106. — 1872. Inscription relative à la déesse Sirona (*Bull. Antiq.*, année 1872).

107. — 1872. Châsse mérovingienne du trésor de Saint-Maurice d'Agaune; sa date (*Ibid.*).

108. — 1872. La déclinaison latine en Gaule à l'époque mérovingienne, étude sur l'origine de la langue française (Paris, 1872, in-8°; cf. *supra*, n° 100).

109. — 1872. Note sur une formule magique trouvée à Poitiers (*Acad. Inscr.*, tome XVI).

110. — 1872. Catalogue des actes des comtes de Brienne (*Éc. Ch.*, tome XXIII; et Paris, 1872, in-8°).

111. — 1872. Règles suivies pour le partage des serfs entre le roi et l'évêque de Troyes en 1458 (*Soc. sav.*, tome XVII).

112. — 1872. Extraits du registre des visites de l'évêque de Troyes, Jacques Raguier, pour 1499 (*Ibid.*).

113. — 1872. Notice sur la construction des orgues de la cathédrale de Troyes, comptes de 1419-1420 (*Ibid.*).

114. — 1872. Textes qui expliquent pourquoi les fonts

baptismaux ont été séparés en deux compartiments, xvi^e siècle (*Ibid.*).

115. — 1872. Inventaires des reliques et bijoux des églises Saint-Denis, Saint-Nizier et Saint-Aventin de Troyes, 1527 (*Ibid.*).

116. — 1873. Note sur une inscription de Voltino conservée au Musée de Brescia (*Rev. arch.*, année 1873, tome I).

117. — 1873. Le dieu gaulois Belenus et la déesse gauloise Belisama (*Ibid.*; cf. *supra*, n^o 90).

118. — 1873. Le Mercure gaulois (*Ibid.*, tome II).

119. — 1873. Teutatès (*Ibid.*).

120. — 1873. Rapport sur une mission scientifique en Bretagne; étude du cartulaire de Landevenec au point de vue de la langue néo-celtique (*Missions*, année 1873).

121. — 1873. Deux documents latins inédits, vii^e et ix^e siècles (*Ec. Ch.*, tome XXXIV).

122. — 1873. Notes généalogiques contenues dans un livre d'heures de la maison de Vaudrey Saint-Phal (*Ann. Aube*, année 1873).

123. — 1873. Le trésor de Clairvaux : inventaires de la sacristie en 1405 et 1504; estimation des pierreries du trésor en 1543; description de deux châsses byzantines du même trésor en 1744 (*Soc. sav.*, année 1873).

124. — 1873. Recherches sur l'histoire de l'article breton (*Acad. Inscr.*, tome XVII; et *Rev. celt.*, tome II).

125. — 1873. Encore un mot sur le Barzaz-Breiz, lettre à M. Salaün (*Rev. celt.*, tome II; et Paris, 1873, in-8^o; cf. *supra*, n^o 64).

126. — 1873-1875. L'accent gallois (*Rev. celt.*, tome II).

127. — 1873-1875. Durnacos (*Ibid.*).

128. — 1873-1875. Un *f* gaulois valant *dh* (*Ibid.*).

129. — 1873-1875. Le couteau de bronze de Besançon (*Ibid.*).

130. — 1873-1875. Les noms propres francs et les noms bretons du cartulaire de Redon (*Ibid.*).

131. — 1873-1875. Étymologie du nom de Chaource, Aube (*Ibid.*).

132. — 1873 et 1874. Les sceaux de saint Bernard (*Bull. Antiq.*, années 1873 et 1874).

133. — 1874. Le patois Bordelais (*Ibid.*).

134. — 1874. Une loi de la phonétique et de l'orthographe franque (*Rev. arch.*, année 1874, tome I).

135. — 1874. Les *Elesyces* ou *Elesyci* et les *Ora maritima* de Festus Avienus (*Ibid.*, tome II).

136. — 1875. Permutation de la consonne initiale dans les langues néo-celtiques; étymologies gauloises (*Mém. Antiq.*, tome XXXVI).

137. — 1875. Du mot franc *chramnæ* = hramne (*Soc. ling.*, tome II).

138. — 1875. J. Grimm et Marcellus de Bordeaux (*Ibid.*).

139. — 1875. Fagne, faigne, fange (*Ibid.*).

140. — 1875. L'accent breton (*Ibid.*).

141. — 1875. Les thèmes celtiques en *s* (*Ibid.*).

142. — 1875. Les *Tamh'ou* et les Celtes (*Rev. arch.*, année 1875, tome I).

143. — 1875. Vasso Galeti (*Ibid.*).

144. — 1875. Les Celtes, les Galates, les Gaulois (*Ibid.*, tome II; et Paris, 1875, in-8°).

145. — 1875 et 1876. Les Liguses, vulgairement appelés Ligures (*Ibid.*, tome II; et année 1876, tome I).

146. — 1875 et 1876. Migrations des Gaulois en Italie; le ch. xxxiv du liv. V de Tite-Live (*Bull. Antiq.*, années 1875 et 1876).

147. — 1876. Croyances des anciens relatives à l'origine de l'ambre (*Ibid.*).

148. — 1876. Ancienneté de l'établissement des Celtes sur les côtes de la Méditerranée (*Ibid.*).

149. — 1876. Charles VII, roi de France, et Jacques d'Aumont, s. de Chappes : lettres de rémission de janvier 1449 (*Soc. Aube*, année 1876).

150. — 1876-1878. Le celtique et l'ombrien (*Rev. celt.*, tome III).

151. — 1876-1878. Une énigme d'onomastique fluviale (*Ibid.*).

152. — 1876-1878. *Chaden*, chaîne (*Ibid.*).

153. — 1876-1878. Les finales irlandaises d'après M. Windish (*Ibid.*).

154. — 1876-1878. L'achat de la femme dans la loi irlandaise (*Ibid.*).

155. — 1876-1878. Mots bretons dans les chartes de l'abbaye de Beauport, Côtes-du-Nord (*Ibid.*).

156. — 1876-1878. La place du verbe dans les langues celtiques (*Ibid.*).

157. — 1876-1878. Quelques noms de saints bretons dans un texte du ^x^e siècle (*Ibid.*).

158. — 1877. Les premiers habitants de l'Europe, d'après les auteurs de l'antiquité et les recherches les plus récentes de la linguistique (1^{re} éd., Paris, 1877, in-8°).

159. — 1877. Les Gaidals, Scots, ou Irlandais, en Grande-Bretagne aux ^{iv}^e et ^v^e siècles de notre ère (*Quest. hist.*, tome XXIII).

160. — 1877. Une cause célèbre en Irlande au ⁱⁱ^e siècle de notre ère (*Ibid.*, tome XXIV; et Paris, 1877, in-8°).

161. — 1877. Les chars de guerre en Irlande et la mort de Cuchulaïn (*Rev. arch.*, année 1877, tome II).

162. — 1877. La *Gaisa* en Irlande (*Ibid.*).

163. — 1877. Le druidisme irlandais (*Ibid.*).

164. — 1877. Rapport sur une inscription (celtique ou latine) découverte à Nîmes (*Soc. sav.*, année 1877).

165. — 1877. Inventaire ou catalogue sommaire de la bibliothèque des archives départementales et de la préfecture de l'Aube (Paris, 1877, in-8°).

166. — 1878. Le génitif singulier des thèmes féminins en *á* dans l'ancien irlandais (*Soc. ling.*, tome III).

167. — 1878. Mythologie et histoire primitive (*Ibid.*).

168. — 1878. Formule magique du Musée de Saint-Germain-en-Laye (*Acad. Inscr.*, tome XXIX).

169. — 1878. Rapport sur les pièces d'archives réintégrées dans les dépôts publics à la suite de l'affaire Harmand (*Ibid.*).

170. — 1878. Les Ligures, les noms de lieux celtiques, et le jugement arbitral du frère Minucius (*Rev. arch.*, année 1878, tome I).

171. — 1878. Esquisse de la mythologie irlandaise d'après les monuments littéraires nationaux les plus anciens (*Ibid.*).

172. — 1878. Les Bardes en Irlande et dans le pays de Galles (*Rev. hist.*, tome VIII).

173. — 1878. Les Celtes et la Gaule celtique, par L. de Valroger (*Rev. critique*, n° du 17 mai 1879).

174. — 1878. Deux diplômes carlovingiens des archives de l'Aube, 883 et 892 (*Éc. Ch.*, tome XXXIX).

175. — 1878. Armoiries des comtes de Champagne sur un vitrail de Saint-Urbain de Troyes (*Bull. Antiq.*, année 1878).

176. — 1879. L'ancien droit irlandais (*Rev. génér.*, tome III; et *Introd. à l'Hist. des instit. primitives* de Sumner Maine, trad. Durieu de Leyritz, Paris, 1880, in-8°).

177. — 1879. Les Druides en Gaule sous l'empire romain (*Rev. arch.*, année 1879, tome II).

178. — 1879. Senchan Torpeist, poète en chef d'Irlande, et les Irlandais en Armorique (*Éc. Ch.*, tome XL).

179. — 1879. Voyages de Calixte II et Innocent II en France (*Ibid.*).

180. — 1880. Note sur le sens du mot *Allobrox* (*Bull. Antiq.*, année 1880).

181. — 1880. Textes relatifs à l'inhumation chez les Celtes et à l'usage d'enterrer les guerriers avec leurs armes (*Ibid.*).

182. — 1880. La littérature ancienne de l'Irlande et l'*Ossian* de Mac Pherson (*Éc. Ch.*, tome XLI).

183. — 1880. L'administration des intendants, d'après les archives de l'Aube (2^e éd., Paris, 1880, in-8°).

184. — 1880-1881. Études sur le droit celtique, le *Senchus Mór* (*Nouv. Rev. hist.*, années 1880 et 1881; et Paris, 1881, in-8°).

185. — 1881. Compte des manuscrits irlandais des bibliothèques d'Angleterre et d'Irlande (*Éc. Ch.*, tome XLII).

186. — 1881. Héraclès et la géographie de l'Europe occidentale (*Soc. ling.*, tome IV).

187. — 1881. Origine des voyelles et des consonnes du breton moderne de France, dialecte de Léon (*Ibid.*).

188. — 1881. Les suffixes nominaux du breton moderne de France, dialecte de Léon (*Ibid.*).

189. — 1881. *Sponte* (*Ibid.*).

190. — 1881. Les lettres *p* et *qu* dans les langues celtiques (*Ibid.*).

191. — 1881. Études grammaticales sur la langue celtique; 1^{re} partie : introduction; phonétique et dérivation bretonnes (Paris, 1881, gr. in-8°; extrait de la *Soc. ling.*).

192. — 1881. L'alphabet irlandais primitif et le dieu Ogmios (*Acad. Inscr.*, tome XXV).

193. — 1881. *Mogontius*, identité de ce vocable avec l'adjectif irlandais *mochta* (*Bull. Antiq.*, année 1881).

194. — 1881. Étymologie de Ploërmel (*Ibid.*).

195. — 1881. Le droit du roi dans l'épopée irlandaise (*Rev. arch.*, année 1881, tome II).

196. — 1882. Les Celtes et la langue celtique, première leçon professée au Collège de France (*Ibid.*, année 1882, tome I).

197. — 1882. Les Bardes (*Ibid.*, tome II).

198. — 1882. Celta, Keltos, et Nertomavus (*Bull. Antiq.*, année 1882).

199. — 1882. Forts vitrifiés en Irlande (*Ibid.*).

200. — 1882. *Gala* et les dérivés de ce thème (*Ibid.*).

201. — 1882. Renseignements relatifs aux Gaulois, extraits de l'ouvrage : *Die Erbgenisse der Ausgrabungen zu Pergamen* (*Ibid.*).

202. — 1883. Introduction à l'étude de la littérature celtique (Paris, 1883, in-8°, 1^{er} vol. du *Cours de littérature celtique*).

203. — 1883. Les dieux celtiques dans la mythologie irlandaise (*Bull. Antiq.*, année 1883).

204. — 1883. Rapport sur une mission littéraire dans les îles Britanniques : manuscrits irlandais conservés dans les bibliothèques de Cambridge, Londres, Oxford, Dublin, etc. (*Missions*, année 1883).

205. — 1883-1884. Essai d'un catalogue de la littéra-

ture épique de l'Irlande, précédé d'une étude sur les manuscrits de langue irlandaise conservés dans les îles Britanniques et sur le continent (Paris, 1884, in-8°).

206. — 1884. Le cycle mythologique et la mythologie celtique (Paris, 1884, in-8°, second vol. du *Cours de littérature celtique*).

207. — 1884. Origines de la juridiction des druides et des *filé*, ouverture du cours de 1883-84 (*Rev. arch.*, année 1884, tome I; et Paris, 1884, in-8°).

208. — 1884. Études sur le *Senchus Mór* (*Nouv. Rev. hist.*, année 1884; cf. *supra*, n° 184).

209. — 1884. L'irlandais *caur*, *cur*, génitif *curad* == héros (*Soc. ling.*, tome V).

210. — 1884. Recherches sur l'étymologie du mot *druide* (*Ibid.*).

211. — 1884. *Beltine*, *Beltaine* (*Ibid.*).

212. — 1884. Un effet de l'accent dans la psalmodie latine (*Ibid.*).

213. — 1884. Étude sur le présent du verbe irlandais (*Ibid.*).

214. — 1884. Mélanges celtiques (*Ibid.*).

215. — 1884. Note sur l'inscription de Thévenin de Raigecourt, à Grand (Vosges), 1483 (*Musée lorrain*, 33^e année).

216. — 1885. Celte et Gaulois, valeur de ces expressions (*Bull. Antiq.*, année 1885).

217. — 1885. *Lituccus*, nom gaulois (*Ibid.*).

218. — 1885. *Lugus*, *Lugoves*, le Mercure gaulois (*Ibid.*; cf. *supra*, n° 118).

219. — 1885. Les origines gauloises; l'empire celtique au iv^e siècle avant notre ère (*Rev. hist.*, tome XXX).

220. — 1885. La puissance paternelle sur le fils en droit irlandais (*Nouv. Rev. hist.*, année 1885).

221. — 1885. La bague gauloise de Thiaucourt (*Acad. Inscr.*, tome XXIX).

222. — 1885. Rapport sur la découverte à Bourges de deux inscriptions où le nom de Mars est accompagné des épithètes gauloises *Mogetius* et *Rigisamus* (*Ibid.*).

223. — 1885. Unité primitive des Italo-Celtes; relations de l'empire celtique avec les Germains antérieurement au II^e siècle de notre ère (*Ibid.*).

224. — 1885. Note sur une inscription latine de Dijon (*Ibid.*).

225. — 1886. Première note sur l'étain aux temps préhistoriques et dans l'antiquité (*Bull. Antiq.*, année 1886).

226. — 1886. L'inhumation et l'incinération chez les Celtes (*Ibid.*; cf. *supra*, n^o 181).

227. — 1886. Note sur les noms de lieux en France et leur classification (*Ibid.*).

228. — 1886. Tombelles formées d'amas de pierres dans la région celtique (*Ibid.*).

229. — 1886. Tuile romaine avec quatorze estampilles trouvée à Soulosse (*Ibid.*).

230. — 1886. Note sur les palafittes en Irlande (*Ibid.*).

231. — 1886. Attributions judiciaires de l'autorité publique chez les Celtes (*Rev. celt.*, tome VII).

232. — 1886. La légende et les femmes dans les plus anciennes histoires des Celtes et de la Gaule (*Ibid.*).

233. — Chartes données en Irlande en faveur de l'ordre de Cîteaux (*Ibid.*).

234. — 1886. Charte originale du pays de Galles (*Ibid.*).

235. — 1886. La puissance paternelle sur le fils en droit irlandais (*Ibid.*; cf. *supra*, n^o 220).

236. — 1886. Gloses irlandaises du psautier de Saint-Caimin (*Ibid.*).

237. — 1886. Les guerriers d'Ulster en mal d'enfant (*Ibid.*).

238. — 1886. Une légende irlandaise en Bretagne (*Ibid.*).

239. — 1886. La saisie irlandaise et la saisine bretonne (*Ibid.*).

240. — 1886. La procédure du jeûne en Irlande (*Ibid.*).

241. — 1886. Le suffixe *iacus*, *iaca* (*Éc. Ch.*, tome XLVII).

242. — 1886. Le *fundus* et la *villa* en Gaule (*Acad. Inscr.*, tome XXX).

243. — 1886. Note sur l'exécution forcée dans l'ancienne procédure irlandaise (*Ibid.*).

244. — 1886 et 1887. Une vieille étymologie du nom de Lyon (*Ibid.* et *Rev. celt.*, tome VIII).

245. — 1887. Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux en France (*Rev. celt.*, tome VIII; suite au tome IX).

246. — 1887. Du tarif de la composition pour meurtre en Irlande et dans la loi salique (*Ibid.*).

247. — 1887. L'antiquité des compositions pour crimes en Irlande (*Ibid.*; et *Nouv. Rev. hist.*, année 1887).

248. — 1887. Origine de la propriété foncière en France (*Nouv. Rev. hist.*, année 1887; cf. *supra*, n° 245).

249. — 1887. Exemples de noms de *fundi* formés à l'aide de gentilices romains et du suffixe *acus* (*Éc. Ch.*, tome XLVIII).

250. — 1887. La propriété foncière en Gaule (*Acad. Inscr.*, tome XXXI; cf. *supra*, n°s 245 et 248).

251. — 1887. Les Cimmériens et les Cimbres (*Ibid.*; cf. *supra*, n° 104).

252. — 1887. Note sur la grammaire espagnole d'Antonio de Nebrija (*Ibid.*).

253. — 1887. Le titre de *vir inluster* ou *inlustris* à l'époque mérovingienne (*Ibid.*).

254. — 1887. Celte et celtique, sens de ces mots (*Bull. Antiq.*, année 1887; cf. *supra*, n° 216).

255. — 1887. Note sur des noms de lieux en France (*Ibid.*).

256. — 1887 et 1888. Saint Patrice et Sen Patric (*Ibid.* et *Rev. celt.*, tome IX).

257. — 1888. Résumé d'un cours de droit irlandais, professé au Collège de France pendant le premier semestre de l'année 1887-1888 (*Rev. génér.*, tome XII; et Paris, 1888, in-8°).

258. — 1888. La chronologie étrusque (*Acad. Inscr.*, tome XXXII).

259. — 1888. Emploi des bijoux et de l'argenterie

comme prix d'achat en Irlande et dans le haut moyen âge (*Ibid.*; et *Rev. arch.*, année 1888, tome II).

260. — 1888. Le jeûne du mercredi et du samedi dans l'Église irlandaise au moyen âge (*Acad. Inscr.*, *ibid.*; et *Rev. celt.*, tome IX).

261. — 1888. Noms du pantalon dans les langues celtiques et germaniques, *bracca*, *husa* (*Acad. Inscr.*, *ibid.*; et *Bull. Antiq.*, année 1888).

262. — 1888. Les sources du Danube chez Hérodote (*Acad. Inscr.*, *ibid.*; et *Rev. arch.*, *ibid.*).

263. — 1888. Le char de guerre des Celtes dans quelques textes historiques (*Rev. arch.*, année 1888, tome I; *Rev. celt.*, *ibid.*; *Bull. Antiq.*, *ibid.*).

264. — 1888. De la qualification de mérovingien appliquée aux bijoux barbares (*Bull. Antiq.*, *ibid.*).

265. — 1888. Seconde note sur l'étain aux temps préhistoriques et dans l'antiquité (*Ibid.*; cf. *supra*, n° 225).

266. — 1888. *Lugus*, nom de dieu gaulois entré dans la composition d'un nom d'homme, *Luguselta* (*Ibid.*; et *Rev. celt.*, *ibid.*).

267. — 1888. *Mamurra*, ingénieur de César (*Bull. Antiq.*, *ibid.*; et *Rev. celt.*, *ibid.*).

268. — 1888. Noms de lieux tirés de gentilices terminés en *enus* (*Bull. Antiq.*, *ibid.*).

269. — 1888. La saisie dans la loi salique et le droit irlandais (*Nouv. Rev. hist.*, année 1888).

270. — 1888. La peine du vol en droit irlandais et en droit romain (*Ibid.*).

271. — 1888. La procédure du jeûne en Irlande d'après le *Senchus Mór* (*Ibid.*; cf. *supra*, n° 240).

272. — 1888. Saint Germain, évêque de Paris, dans le *Felire Oengusso* (*Rev. celt.*, tome IX).

273. — 1888. Le *Felire Oengusso*, le martyrologe hiéronymien, et la liturgie gallicane (*Ibid.*).

274. — 1888 et 1889. *Rhodanus*, nom de fleuve (*Bull. Antiq.*, années 1888 et 1889).

275. — 1889. Du futur et de l'imparfait en *-b-* en gréco-italo-celtique (*Soc. ling.*, tome VI).

276. — 1889. L'accent celtique (*Ibid.*: cf. *supra*, n^{os} 126, 140).

277. — 1889. Gentilice en *-ius* employé au féminin dans la géographie de la Gaule (*Rev. celt.*, tome X).

278. — 1889. Note sur le nom de Nancy et sur l'étymologie de divers autres noms de Meurthe-et-Moselle (*Ibid.*).

279. — 1889. *Gobannicos* (*Ibid.*).

280. — 1889. Gentilice romain d'origine non latine dans les noms de lieux de la Gaule (*Acad. Inscr.*, tome XXXIII).

281. — 1889. Pourquoi Properce a-t-il dit que *Viridumaros*, chef gaulois, se vantait d'avoir le Rhin pour ancêtre (*Ibid.*; et *Bull. Antiq.*, année 1889).

282. — 1889. Compositions pour crimes et délits chez les Celtes et sens du mot *præmia* chez César, VI, 13 (*Acad. Inscr.*, *ibid.*; et *Rev. génér.*, tome XIII).

283. — 1889. Le duel conventionnel dans l'antiquité et en Irlande (*Acad. Inscr.*, *ibid.*; *Bull. Antiq.*, *ibid.*; *Nouv. Rev. hist.*, année 1889).

284. — 1889. Origine du nom de Carnac (*Bull. Antiq.*, *ibid.*).

285. — 1889. Sens du mot « hyperboréen » (*Ibid.*).

286. — 1889. Les premiers habitants de l'Europe, tome I, 2^e édition, considérablement augmentée, en collaboration avec M. G. Dottin (Paris, 1889, gr. in-8^o; cf. *supra*, n^o 158).

287. — 1890. Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France, période celtique et romaine, avec la collaboration de M. G. Dottin (Paris, 1890, gros vol. in-8^o; cf. *supra*, n^{os} 245, 248, 249, 250, 255, 268, 277, 280).

288. — 1890. Les Celtes d'Espagne (*Acad. Inscr.*, tome XXXIV).

289. — 1890. Gentilice romain tiré d'un nom gaulois; étymologie de Ligugé (*Ibid.*).

290. — 1890. Les Teutons (*Ibid.*).

291. — 1890. De quelques termes de droit public et

de droit privé qui sont communs au celtique et au germanique (*Nouv. Rev. hist.*, année 1890; et *Soc. ling.*, tome VII).

292. — 1890. Étymologies celtiques de Périgueux et de Bayeux (*Bull. Antiq.*, année 1890).

293. — 1890. Les Gaulois et les populations qui les ont précédés dans l'Italie du Nord (*Rev. celt.*, tome XI).

294. — 1890. L'inscription prétendue gauloise de Nîmes (*Ibid.*; cf. *supra*, n° 164).

295. — 1890. *Camaracus*; *Tridentum*; *Callemarcus*; Nancy (*Ibid.*).

296. — 1890. *Hercynia* (*Ibid.*).

297. — 1890. Les noms gaulois en France dans le Roussillon (*Ibid.*).

298. — 1890. La conversion de Maelsuthain (*Ibid.*).

299. — 1890. Résumé d'un cours de droit irlandais, professé au Collège de France pendant le 2^e semestre de 1887-1888 et le 1^{er} semestre de 1888-1889 : la saisie immobilière dans le *Senchus Mór* (*Rev. génér.*, tome XIV; et Paris, 1890, in-8°; cf. *supra*, n^{os} 184 et 208).

300. — 1891. Les noms gaulois chez César et Hirtius; 1^{re} série : les noms dont le dernier terme est *rix*; avec la collaboration de MM. Ernault et Dottin (Paris, 1891, in-18).

301. — 1891. La condition des femmes chez les Celtes (*Acad. Inscr.*, tome XXXV; et *Nouv. Rev. hist.*, année 1891).

302. — 1891. La route des Gaulois en Italie (*Acad. Inscr.*, *ibid.*).

303. — 1891. Le serment celtique (*Ibid.*).

304. — 1891. Recherches sur la plus ancienne histoire des Teutons (*Rev. celt.*, tome XII; cf. *supra*, n° 290).

305. — 1891. Comment le druidisme a disparu (*Ibid.*).

306. — 1891. *Donnotaurus* (*Ibid.*).

307. — 1891. Saint Denis portant sa tête sur la poitrine (*Ibid.*).

308. — 1891. Les témoignages linguistiques de la civilisation commune aux Celtes et aux Germains pendant le

v^e et le vi^e siècle avant J.-C. (*Rev. arch.*, année 1891, tome I).

309. — 1891. Note sur l'opinion de Zimmer concernant l'origine des romans de la Table ronde (*Bull. Antiq.*, année 1891; cf. *supra*, n^o 78).

310. — 1892. Nom du dieu gaulois *Teutatès* (*Acad. Inscr.*, tome XXXVI; et *Rev. celt.*, tome XIV; cf. *supra*, n^o 119).

311. — 1892. Noms anciens de la Grande-Bretagne (*Acad. Inscr.*, *ibid.*).

312. — 1892. L'île Prétanique, les îles Prétaniques, les *Brittones* ou *Brittani* (*Rev. celt.*, tome XIII; cf. le n^o 311).

313. — 1892. Comparaison entre le serment celtique et le serment de l'Illiade (*Rev. arch.*, année 1892, tome II; cf. *supra*, n^o 303).

314. — 1892. Mélanges celtiques : de quelques composés géographiques gaulois; noms de lieux dérivant d'un gentilice en *-enus*, *-ennius* (*Soc. ling.*, tome VII).

315. — 1892. Déclinaison du pronom personnel en vieil irlandais (*Ibid.*).

316. — 1892. L'homme de 40 nuits (*Nouv. Rev. hist.*, année 1892).

317. — 1892. La *pignoris capio* avec enlèvement immédiat et sans commandement préalable en droit irlandais, d'après le *Senchus Mór* (*Ibid.*; et Paris, 1892, in-8^o; cf. *supra*, n^o 299).

318. — 1892. L'épopée celtique en Irlande, avec la collaboration de MM. Dottin, Grammont, Duvau, et Ferd. Lot (Paris, 1892, in-8^o; 5^e vol. du *Cours de littérature celtique*).

319. — 1893. Note sur les noms de lieux de la Corse, notamment sur ceux d'origine ligure (*Bull. Antiq.*, année 1893).

320. — 1893. La première patrie des Gaulois (en Allemagne, sur le Main) (*Ibid.*).

321. — 1893. Un préjugé (sur les monuments mégalithiques et l'importance physique de l'élément celtique en

France), première leçon du cours de 1889-1890 au Collège de France (*Rev. celt.*, tome XIV).

322. — 1893. Le dieu *Maponus* près de Lyon (*Ibid.*).

323. — 1893 et 1894. Les Celtes en Espagne (*Ibid.*, tomes XIV et XV; cf. *supra*, n° 288).

324. — 1894. Les premiers habitants de l'Europe, tome II, 2^e édition considérablement augmentée, avec la collaboration de M. Dottin (Paris, 1894, gr. in-8°; cf. *supra*, n° 286).

325. — 1894. Observations sur les suffixes *aco* et *ago* en Corse (*Bull. Antiq.*, année 1894).

326. — 1894. Plan de *Navan Fort*, appelé en vieil irlandais *Emain Macha*, près Armagh, ancienne capitale du roi épique Conchobar (*Ibid.*; et *Rev. celt.*, tome XVI).

327. — 1895. Étymologie du mot « Condorcet » (*Acad. Inscr.*, tome XXXIX).

328. — 1895. Le mot *vir* à l'époque mérovingienne (*Ibid.*).

329. — 1895. Noms de lieux dérivés de *Laur* ou *Laurus* (*Ibid.*; et *Rev. celt.*, tome XVI).

330. — 1895. Interprétation d'un passage d'une charte de Philippe-Auguste sur les prises d'eau à Tournay (*Bull. Antiq.*, année 1895).

331. — 1895. Études sur le droit celtique, en collaboration avec M. Paul Collinet (Paris, 1895, 2 vol. in-8°; 7^e et 8^e vol. du *Cours de littérature celtique*).

332. — 1895-1896. Études grammaticales sur les langues celtiques; 2^e partie, en collaboration avec M. Ernault : glossaire moyen breton, 2^e éd. (Paris, 1895-1896, gr. in-8°, 1 tome en 2 vol.).

333. — 1896. Un calembour franco-burgunde en 590 (*Acad. Inscr.*, tome XL).

334. — 1896. L'industrie du fer dans le nord de l'Europe (*Ibid.*).

335. — 1896. Notes sur les noms francs (*Ibid.*).

336. — 1896. La religion des Francs avant leur conversion (*Ibid.*; et *Bull. Antiq.*, année 1896).

337. — 1896. Étymologie du nom du dieu gaulois dit

« au marteau », *Sucellos*, et sa parèdre *Nantosuelta* (*Bull. Antiq., ibid.*).

338. — 1896. Le poème de Torna-Eices sur le cimetière de Croghan (*Rev. celt.*, tome XVII).

339. — 1896. Les noms hypocoristiques d'hommes et de lieux en celtique (*Soc. ling.*, tome IX).

340. — 1896. Inventaire sommaire des archives de l'Aube, arch. ecclésiastiques, série G, tome II, en collaboration avec M. Francisque André (Paris, 1896, in-4°).

341. — 1896. Deux manières d'écrire l'histoire (Paris, 1896, in-18).

342. — 1897. Origine ligurienne des Sicules (*Acad. Inscr.*, tome XLI).

343. — 1897. Sur quelques inscriptions en caractères grecs de la Gaule narbonnaise (*Rev. celt.*, tome XVIII).

344. — 1897. Notice sur un texte concernant l'histoire de la Gaule au v^e s. de notre ère (*Éc. Ch.*, tome LVIII).

345. — 1897. La clientèle en Irlande (*Nouv. Rev. hist.*, année 1897).

346. — 1897. Explication des mots *Matu* et *Mata* (*Bull. Antiq.*, année 1897).

347. — 1898. Le char gaulois comparé aux autres chars antiques (*Ibid.*, année 1898).

348. — 1898. Les démons appelés *Dusii* par saint Augustin et les cours d'eau appelés *Dhuys* (*Ibid.*).

349. — 1898. *Esus*, *Tarvos Trigaranus*, et l'autel du Musée de Cluny (*Ibid.*).

350. — 1898. *Esus*, *Tarvos Trigaranus*, et la légende de Cuchulain en Gaule et en Grande-Bretagne (*Rev. celt.*, tome XIX; cf. n° 349).

351. — 1898. L'anthropomorphisme chez les Celtes et dans la littérature homérique (*Ibid.*).

352. — 1898. Les noms de personnes chez les Germains (*Soc. ling.*, tome X).

353. — 1898. L'infexion du substantif et du pronom entre le préfixe et le verbe en grec archaïque et en vieil irlandais (*Ibid.*).

354. — 1898. *Mosa* et *Mosella* (*Rev. d'anthropol.*, année 1898).

355. — 1898. Les sacrifices humains chez les Gaulois et dans l'antiquité classique (*Nouv. Rev. hist.*, année 1898).

356. — 1898. La famille homérique et la famille celtique (*Ibid.*).

357. — 1899. La civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique (Paris, 1899, in-8°; 6^e vol. du *Cours de littérature celtique*; cf. les n^{os} 351 et 356).

358. — 1899. Les noms de lieux du cartulaire de Gellone (*Acad. Inscr.*, tome XLIII).

359. — 1899. Fragments d'un dictionnaire des noms propres francs à l'époque mérovingienne (*M. âge*, t. XII; ce dictionnaire n'a pas été terminé).

360. — 1899 et 1900. Notes nouvelles sur les bas-reliefs de l'autel du Musée de Cluny (*Bull. Antiq.*, année 1899; et *Rev. arch.*, année 1900, tome I).

361. — 1900. Mélanges celtiques (*Soc. ling.*, tome XI).

362. — 1900. Le *fundus* et la *villa* (*Nouv. Rev. hist.*, année 1900).

363. — 1900. Études sur la langue des Francs à l'époque mérovingienne (Paris, 1900, in-18; le n^o 359 y est réimprimé).

364. — 1900. Le nom de Grifo (*Éc. Ch.*, tome LXI).

365. — 1900. Rapport sur les papiers d'Arthur Giry concernant les diplômes de Charles le Chauve (*Acad. Inscr.*, tome XLIV).

366. — 1901. *Virdumaros*, fils du Rhin (*Ibid.*, t. XLV; cf. *supra*, n^o 281).

367. — 1901. Système successoral de l'ancienne Irlande (*Ibid.*).

368. — 1901. Sens du mot *pari-cidas* dans une loi attribuée au roi Numa (*Ibid.*; et *Nouv. Rev. hist.*, année 1901).

369. — 1901. L'*m* intervocalique en celtique (*Rev. celt.*, tome XXII).

370. — 1901. Sur son livre « La civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique », rép. à M. Salomon Reinach (*Ibid.*; cf. *supra*, n^o 357).

371. — 1902. La légende de la pierre de Jacob transportée en Irlande (*Acad. Inscr.*, tome XLVI).

372. — 1902. Les gloses malbergiques de la loi salique

et les mémoires de MM. J. Calmette et Van Helten (*Ibid.*; et *Nouv. Rev. hist.*, année 1902).

373. — 1902. Principaux auteurs de l'antiquité à consulter sur l'histoire des Celtes, depuis les temps les plus anciens jusqu'à Théodose I^{er} (Paris, 1902, in-8°; 12^e vol. du *Cours de littérature celtique*).

374. — 1902. La déclinaison celtique des noms (*Rev. celt.*, tome XXIII).

375. — 1902. Encore un mot sur le Barzaz-Breiz (*Ibid.*, cf. n^{os} 64 et 125).

376. — 1902. Note sur le mot celtique *avot* = fabricant pour *avotis* (*Bull. Antiq.*, année 1902).

377. — 1902. Note sur le *vicus Solimariacus*, près de Neufschâteau, Vosges (*Ibid.*).

378. — 1902. Note sur trois noms de lieux de la Côte-d'Or (*Ibid.*).

379. — 1902. Note sur un retable du xvi^e siècle conservé dans l'église de Jubainville (*Ibid.*).

380. — 1903. Éléments de la grammaire celtique; déclinaison et conjugaison (Paris, 1902, in-18).

381. — 1903. Conquête par les Gaulois de la région située entre le Rhin et l'Atlantique au nord des Pyrénées (*Rev. celt.*, tome XXIV).

382. — 1903. Les éditions des monuments de la littérature épique irlandaise (*Ibid.*).

383. — 1903. La cause probable de la première *Lautvershiebung* (*Ibid.*).

384. — 1903. Le *Candetum* gaulois (*Ibid.*; et *Acad. Inscr.*, tome XLVII).

385. — 1903. Épitaphe trouvée à Ventabren et contenant le nom gaulois *Venitonna* et le nom ligure *Quadrumia* (*Acad. Inscr.*, *ibid.*).

386. — 1903. Les *gourdeiziou* bretons et leur origine babylonienne (*Ibid.*).

387. — 1903. Le pantalon gaulois (*Rev. arch.*, année 1903, tome I; cf. *supra*, n^o 261).

388. — 1903. Compte-rendu de J. Vendryès, *De hibernicis vocabulis quæ à latina lingua originem ducunt* (*Journ. sav.*, année 1903).

389. — 1903. Compte-rendu de A. Molinier, *Les obituaires de la province de Sens* (*Ibid.*).

390. — 1903. Compte-rendu de A. Longnon, *Les Pouillés de la province de Rouen* (*Ibid.*).

391. — 1904. Le début du *De bello Gallico* de César (*Acad. Inscr.*, tome XLVIII).

392. — 1904. Les dieux celtiques à forme d'animaux (*Ibid.*; et *Rev. celt.*, tome XXVI).

393. — 1904. La vente de la fiancée au futur époux (*Acad. Inscr.*, *ibid.*).

394. — 1904. Le mariage avec la sœur consanguine (*Nouv. Rev. hist.*, année 1904).

395. — 1904. Les Celtes depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'an 100 avant notre ère (Paris, 1905, in-18).

396. — 1904. La famille celtique (*Rev. celt.*, tome XXV; et Paris, 1905, in-18).

397. — 1905. Les victimes immolées par les constructeurs pour assurer la solidité des édifices (*Rev. celt.*, tome XXVI).

398. — 1905. Les Druides, notions générales (*Ibid.*).

399. — 1905. *Morten, Murten, Moridunum* (*Ibid.*).

400. — 1905. Un fragment grec transcrit en lettres latines par un Irlandais au ^{viii}^e ou ^{ix}^e siècle (*Ibid.*).

401. — 1905. Compte-rendu de Kuno Meyer, *Édition et traduction de la loi d'Adamnán* (*Journ. sav.*, année 1905).

402. — 1905-1906. Mélanges celtiques: le latin *capió*; le vieil irlandais *gabim*, etc. (*Soc. ling.*, tome XIII).

403. — 1906. Les Druides et les dieux celtiques à forme d'animaux (Paris, 1906, in-16, 200 p.; cf. nos 392 et 398).

404. — 1906. Observations sur les noms d'homme *Eraco* et *Enimanuus* (*Acad. Inscr.*, tome L).

405. — 1906. Le culte des *menhir* dans le monde celtique (*Ibid.*; et *Rev. celt.*, tome XXVII).

406. — 1906. Lug et Cuchulainn, son fils, en Gaule (*Rev. celt.*, *ibid.*).

407. — 1906. Le lieu du baptême de Clovis (*Bull. Antiq.*, année 1906).

408. — 1907. Une colonie gauloise en Irlande au III^e s. avant J.-C. (*Acad. Inscr.*, tome LI).

409. — 1907. Double sens en celtique du mot qui veut dire « forgeron » (*Ibid.*).

410. — 1907. Un cyclope en Irlande (*Ibid.*; et *Rev. celt.*, tome XXVIII).

411. — 1907. Étymologie de l'allemand *beute* et du français *butin* (*Acad. Inscr.*, *ibid.*; et *Rev. celt.*, *ibid.*).

412. — 1907. Le monument gallo-romain de Trèves (*Rev. celt.*, *ibid.*).

413. — 1907. Les institutions et le droit spécial des Italo-Celtes, en collaboration avec J. Havet (*Ibid.*).

414. — 1907. Notes pour servir à l'histoire de la prononciation de l'irlandais (*Ibid.*).

415. — 1907. Le suffixe gaulois *-edic* (*Ibid.*).

416. — 1907-1910. La *Táin bó Cúalnge*, enlèvement du taureau divin et des vaches de Cooley, avec la collaboration de M. Al. Smirnof (*Ibid.*, tomes XXVIII à XXXI; et Paris, 1910, in-8°).

417. — 1908. Les dieux cornus gallo-romains dans la mythologie irlandaise (*Rev. arch.*, année 1908, tome II).

418. — 1908. Le polythéisme dans l'épopée irlandaise connue sous le nom de *Táin bó Cúalnge* (*Ibid.*; et Paris, 1908, in-8°; cf. n° 416).

419. — 1908. L'accent gaulois (*Acad. Inscr.*, tome LI; cf. *supra*, n° 276).

420. — 1908. Les Cimbres et les Cymry (*Rev. celt.*, tome XXIX; cf. *supra*, n°s 104 et 251).

421. — 1908. Date de l'établissement des Anglo-Saxons en Grande-Bretagne (*Ibid.*).

422. — 1909. Notice nécrologique sur Whitley Stokes, associé étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 1830-1909 (*Journ. sav.*, année 1909).

NOTICE NÉCROLOGIQUE

SUR

LÉOPOLD DELISLE

MEMBRE DE L'INSTITUT

MEMBRE HONORAIRE

DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE ¹

(1826-1910)

Par M. Georges ESPINAS, membre résident.

Lue dans les séances du 17 et du 24 avril 1912.

Messieurs,

Lorsqu'on est appelé à l'honneur de retracer une œuvre scientifique d'une rare envergure, il semble qu'en raison du respect qu'elle mérite et des éloges qu'elle appelle, on doive se sentir comme aisément inspiré par le sujet à traiter, tandis qu'au contraire cette supériorité même fait naître, chez celui à qui cet honneur échet, une crainte d'autant plus vive de rester singulièrement inférieur à sa tâche. Ce sont ces idées qui se présentent presque forcément à l'esprit, quand on veut parler de M. Léopold Delisle sous une forme qui ne soit pas trop

1. On voudra bien, pour les références complètes aux recherches citées, se reporter à la *Bibliographie des travaux de M. Delisle* et à son *Supplément*, dressés par M. P. Lacombe (1902 et 1911, 2 vol. in-8°).

indigne de lui : il suffira, dira-t-on, de s'abandonner à l'admiration que ses travaux ne doivent pas manquer d'éveiller, mais encore faut-il que cet état d'esprit reçoive une direction telle que nous soyons amenés à formuler un jugement qui mette en lumière les traits caractéristiques de son talent; nous n'osons sincèrement espérer qu'il en sera ainsi. Pour louer M. Delisle dans des conditions égales à son mérite singulier, il eût fallu, pour ainsi dire, qu'il eût préparé son propre éloge, si l'on pouvait concevoir qu'il eût voulu le faire, car il était, on le sait, la simplicité même.

Il avait cependant reçu toutes les récompenses et toutes les dignités qu'un savant peut légitimement attendre et obtenir comme consécration de ses travaux. De son existence privée, nous retiendrons simplement qu'il était né en Normandie en 1826; de son éducation scientifique, qu'il passa par l'École des chartes, où il eut surtout comme maître Benjamin Guérard; de sa carrière administrative, qu'il la fit tout entière, depuis 1852, à la Bibliothèque nationale, d'abord au Cabinet des manuscrits, puis comme administrateur général, ne devant être obligé de la quitter qu'en 1905, pour mourir en 1910. De sa vie honorifique, nous rappellerons qu'à la Société de l'Histoire de France, les services qu'il rendit lui en firent conférer deux fois la présidence et qu'il fut le premier président de sa filiale, la Société de l'Histoire de Paris; qu'au Comité des travaux historiques, il présidait également la Section d'histoire et de philologie; qu'à l'École des chartes, il était encore à la tête du Conseil de perfectionnement et aussi de la Commission de publication de la Société; que la Société des Antiquaires le reçut comme membre résidant en 1855 et lui conféra l'honorariat en 1885, et enfin, on le sait, qu'il entra à trente et un ans à l'Institut, qui devait le nommer en 1897 administrateur du Musée Condé : cette simple énumération, nous le voyons, est par elle-même assez significative. Mais elle le devient d'autant plus que l'extrême jeunesse à laquelle M. Delisle prit rang dans ces administrations et dans ces

Compagnies savantes leur permit de fêter le cinquante-naire de son admission. Peut-être suffira-t-il encore de rappeler ici le jubilé de son entrée à la Bibliothèque nationale, qui coïncida, en 1903, avec le Congrès international des bibliothécaires, parce qu'en raison de son extension, plus encore que de son origine, il paraît avoir été la démonstration la plus évidente et la consécration la plus caractéristique de la gloire qui lui était venue de tous côtés.

Tant d'honneurs n'étaient, en effet, que justice. Nous ne saurions avoir l'intention, après tant d'autres et avec moins d'autorité, de renouveler, sous une forme qui maintenant ne pourrait être presque forcément que banale et inférieure, des éloges en soi toujours un peu généraux. Mais peut-être le plus durable des éloges qu'on puisse faire de M. Delisle est-il simplement d'essayer d'exposer son œuvre, d'en montrer les caractères, d'en dégager la méthode et d'en analyser les différentes parties, en faisant ressortir ses qualités diverses; car cette œuvre, disons-le tout de suite, ne paraît pas être éminente seulement par la diversité de ses objets, par la multiplicité de ses résultats, par la pénétration de son exécution, mais elle n'est pas moins remarquable, si ce n'est davantage, par la nouveauté, la profondeur, la hardiesse même de certains de ses éléments; il sera ensuite aisé de voir la place qu'elle a tenue dans le travail historique de la seconde moitié du xix^e siècle et une appréciation motivée sur sa valeur en découlera naturellement.

Et tout d'abord ce jugement s'appuie sur l'examen d'une partie de l'œuvre de M. Delisle, à laquelle nous devons, bien entendu, assigner une place à part et la première de toutes, nous voulons parler de son rôle dans la Société des Antiquaires. On sait qu'il y entra comme membre résidant en 1855 et qu'il obtint l'honorariat en 1885. A partir de ce moment, suivant une habitude involontaire, quelque peu fréquente malheureusement, il cessa de participer d'une façon active à la vie de notre Compagnie, dont il devint et resta longtemps le doyen. Il ne

l'oubliait cependant pas, car, en 1897, il envoya une communication dont M. Babelon voulut bien donner lecture, puis, lors du centenaire de 1904, il adressa encore, pour le *Recueil de mémoires* publié à ce moment, une courte notice; et quand en 1905, à l'occasion d'une mise à la retraite un peu inopinée, la Société, sur la proposition de M. le comte Durrieu, « se rappelant les services hors ligne que son illustre et vénéré doyen n'avait cessé de rendre depuis un demi-siècle aux travailleurs du monde entier, envoya à M. Delisle l'expression de son très profond et très respectueux attachement, » l'administrateur honoraire de la Bibliothèque nationale répondit par une lettre dont nous reproduisons le début : « J'ai été fort sensible à l'éclatant témoignage qu'a bien voulu me donner la Société. Je regrette beaucoup de ne pouvoir aller lui exprimer mes remerciements et aussi, je le dis sincèrement, mes excuses pour le peu de part que j'ai pris à ses travaux depuis qu'elle a daigné me conférer l'honoraryat. »

Mais autrefois cette participation, pendant un quart de siècle, de 1857 à 1882, n'avait pas manqué d'activité et, suivant l'exemple que nous offrira la vie entière de M. Delisle, elle s'était exercée dans un but administratif aussi bien que scientifique. Avec la conscience qu'il apportait à tout, jamais M. Delisle ne se récusa des fonctions officielles que peut entraîner de temps à autre la dignité de titulaire : maintes fois, on le vit membre de commissions diverses, rapporteur ou commissaire pour des candidatures; fréquemment aussi il présenta des ouvrages; en 1873, il accepta la présidence qu'il termina par un discours très bref, suivant l'usage de ce temps. Assez nombreuses également furent ses communications, auxquelles s'ajoutèrent deux mémoires. Parmi les premières, nous relevons, suivant l'ordre chronologique des sujets, des exposés sur un amphithéâtre gallo-romain ou sur *Un fragment d'inscription carolingienne à Paris*, sur des trouvailles de cercueils de plomb ou d'inscriptions des deux mêmes époques faites en Normandie, sur *Un manuscrit en*

onciale du VI^e siècle de Lyon, sur la découverte au Mont-Saint-Michel de deux sépultures d'abbés du XII^e siècle, celles du célèbre Robert de Torigny et de son successeur, sur un sceau du début du XIII^e siècle avec une légende française, sur *Une tablette de cire ... de l'abbaye de Preuilly de 1314*, sur la cloche de la Sorbonne de 1358, la plus ancienne de Paris, sur *Un registre de la confrérie de la Sainte-Chandelle d'Arras*, confrérie de jongleurs des XIII^e et XIV^e siècles, sur une quittance de 1455 d'un orfèvre du duc d'Orléans, sur des fragments d'un petit livre d'heures imprimé en 1491 dans un simple village de Normandie, sur le paiement des émaux du château d'Anet par Henri II. De ses deux mémoires, l'un, consacré à un *Sacramentaire de l'église de Paris*, est sa première étude sur ces livres de luxe qu'il connaissait si bien : « Laissant de côté toute hypothèse contestable », principe qu'il faut retenir, il établit l'ancienne propriété de ce manuscrit par Pierre Pithou, de Thou et Colbert, détermine rigoureusement sa date, fixe son attribution régionale, note un très ancien catalogue de reliques qu'il contient et examine divers passages concernant des vies de saints mérovingiens ou l'histoire littéraire. Passant de l'histoire des manuscrits à l'histoire narrative, dans l'autre notice intéressant les *Comtes de Dammartin au XIII^e siècle*, il précise leur succession, établit leurs liens familiaux, énumère les actes qui les concernent ou qui émanent d'eux et, par la connaissance achevée et l'emploi judicieux d'un grand nombre de textes divers, il retrace la vie politique de ces seigneurs qui jouèrent à cette époque un rôle notable dans l'Ile-de-France.

L'ensemble de cette collaboration scientifique de M. Delisle aux travaux de notre Compagnie dénote avant tout une réelle variété : elle se manifeste pour le temps et les lieux comme pour les sujets. Cependant, si on essaye d'en déterminer les caractères essentiels, on verra facilement que ces contributions se rapportent avant tout à l'histoire de la seconde partie du moyen âge, considérée dans la Normandie et dans l'Ile-de-France, étudiée dans les

sciences historiques auxiliaires et dans le récit des faits; il s'y joint une certaine tendance à des recherches d'archéologie, surtout gallo-romaine, qui se comprend d'elle-même pour les Antiquaires, mais qui demeure exceptionnelle, et les *Bulletins* de notre Société contiennent certainement les seules productions de M. Delisle en ce genre d'études. De cette diversité paraît pouvoir se déduire dès maintenant un des traits absolument caractéristiques de la nature de l'auteur : une facilité d'adaptation extraordinaire, résultant bien entendu avant tout des dispositions originelles de son esprit, mais fortifiée aussi par des raisons de conscience.

Si cette variété de productions, se développant suivant certaines directions, se retrouve, à l'exclusion de l'archéologie, dans l'œuvre générale de M. Delisle, inversement, sa participation aux travaux des Antiquaires présente une lacune regrettable peut-être, mais explicable et intéressante, parce qu'elle ne fait que confirmer l'histoire de sa vie scientifique : c'est l'absence de toute recherche sur ce que l'on peut appeler, d'une façon générale, les institutions. On le comprend aisément : dans cette partie de son existence, M. Delisle avait à peu près cessé de les étudier et, s'il fut loin de jamais en abandonner l'examen, ses travaux dans cette direction, malgré l'importance extrême qu'ils eurent lors de leur publication et qu'ils offrent encore, gardèrent un caractère relativement isolé et, dans la totalité de son œuvre, ne jouèrent pas le rôle et n'occupèrent pas la place qu'ils paraissaient naturellement destinés à prendre et à conserver, si l'on en juge par les débuts de l'auteur.

La vie scientifique de M. Delisle peut, en effet, se diviser en deux parties, réunies peut-être par une sorte de période de transition : l'une, assez courte, de 1848 à 1852, précéda son entrée à la Bibliothèque nationale; l'autre, très longue, puisqu'elle dura près d'une soixantaine d'années, correspondit presque tout entière à son séjour dans cet établissement qu'il dut quitter, on s'en souvient, cinq ans seulement avant sa mort. Recherchons en effet les

travaux parus au cours des cinq ou six premières années pendant lesquelles il commença à travailler. On n'ignore pas que ses plus anciennes publications remontent au temps de sa jeunesse, quand il était encore à l'École des chartes. Citons, parmi les éditions de textes ou travaux connexes, les *Monuments paléographiques concernant l'usage de prier pour les morts*, l'étude sur les *Miracula ecclesiæ Constantiensis*, les *Documents sur les bibliothèques ... de Normandie*, les *Observations sur les rôles de l'Échiquier* de cette même province, une étude sur *Un sceau de Richard Cœur de Lion*, le *Cartulaire normand*, la *Notice sur les biens de la Sainte-Chapelle en Normandie*, le *Compte de la seigneurie de Neubourg*, et, parmi les travaux proprement dits, le *Mémoire sur les baillis du Cotentin*, les *Notes sur les anciennes foires ... de la Manche*, la thèse de l'auteur sur les *Revenus publics* et même son grand ouvrage sur *l'Agriculture en Normandie*. On ne peut s'empêcher de considérer pieusement, en quelque sorte, ces premières recherches, qui remontent déjà à plus d'un demi-siècle, comme on note avec soin les origines d'une longue institution, qui ensuite se perpétue et se développe tout en se modifiant. Car ces travaux sont d'abord d'une valeur peu commune en raison de leur mérite intrinsèque, accru encore par leur importance matérielle, par leur nombre, par l'extrême jeunesse de l'auteur; examinons ensuite de plus près leurs caractères généraux : ils concernent tous la seconde partie du moyen âge, étudiée spécialement en Normandie et sous des formes et des points de vue divers. Ce sont donc, dans l'ensemble, des textes et des études : les premiers comprennent les sources narratives et diplomatiques; ces mêmes documents et les mémoires concernent la paléographie, l'histoire des bibliothèques, celle des sources, la diplomatie, mais mieux encore, il faut bien le faire remarquer, les uns et les autres se rapportent à l'histoire des institutions publiques, féodales ou même, dans les *Notes sur les foires*, communales, envisagées de plus surtout du côté économique. La généralité de ces publications montre donc une maturité d'esprit singu-

lière, elle fait voir une intelligence apte à examiner la plupart des genres de recherches auxquels peut donner lieu l'histoire du moyen âge et elle dénote une disposition évidente à considérer avant tout l'étude des institutions, faite même sous un jour très particulier. Or, ce sont là des travaux qui, en soi et pour l'époque, présentent, nous le verrons, un caractère absolument novateur, ils font de leur auteur un précurseur; et, pour la connaissance spéciale de l'esprit de M. Delisle, ils offrent cet avantage extrêmement intéressant de représenter de la façon la plus naturelle et la plus certaine ses tendances intellectuelles : ce sont des recherches spontanées, en quelque sorte, qui n'ont pas pu ne pas produire et qui auraient pu se continuer dans des conditions semblables, nous avons toutes raisons de le supposer, si l'auteur, lui aussi, avait continué à se trouver dans des conditions d'existence qui lui en eussent permis l'exécution.

Certains côtés ne se modifièrent sans doute pas absolument : nous voulons parler de l'époque et de la région que M. Delisle étudiera. Mais, en 1852, il entre au Cabinet des manuscrits. Pendant les premières années, il publie des Mémoires sur la Normandie ou des travaux généraux d'ordres divers : ce sont, soit le début de l'*Inventaire des manuscrits latins*, les recherches sur l'histoire des bibliothèques de *Saint-Amand*, de *Corbie* ou du *cardinal d'Amboise*, une notice sur *Orderic Vital*, l'édition de la vie de *Thomas de Biville*, soit des contributions diplomatiques, dont surtout le *Catalogue des actes de Philippe-Auguste* et le *Mémoire sur les actes d'Innocent III*, puis le *Recueil des jugements de l'Échiquier*, la *Restitution d'un volume des Olim* et enfin de nombreux rapports au *Comité des Sociétés savantes*. Si le développement particulier des contributions relatives à l'histoire et à la publication des sources narratives et diplomatiques dénote déjà, par rapport aux recherches antérieures, une certaine modification, elle est d'autant plus prononcée et significative qu'elle s'accompagne de travaux d'un genre absolument nouveau, les rapports au

Comité et surtout les études de manuscrits, et que, par contre, les mémoires, nous ne disons pas les publications de textes, sur les institutions, font maintenant entièrement défaut. Cependant, M. Delisle est sans doute bien loin d'avoir perdu de vue l'importance de cette partie de l'histoire, car, encore en 1854, dans de simples *Notes analytiques sur une collection particulière de titres normands provenant de la Chambre des comptes*, il écrit que « l'histoire de France, à partir du ^{xiii}^e siècle, était presque tout entière dans les archives de l'ancienne Chambre des comptes de Paris » ; mais cette affirmation, pour positive et caractéristique qu'elle soit toujours, ne conserve plus guère qu'une valeur théorique dans la bouche de l'auteur.

En effet, après cette période de transition, si on veut la nommer ainsi, l'évolution précédente va s'accroître encore en faveur des travaux divers sur les bibliothèques et leurs documents et nous entrons absolument dans la seconde partie de la vie de M. Delisle. La raison de ce changement se devinerait aisément si lui-même n'avait pris le soin de nous l'expliquer : « Résolu à consacrer ma vie à la Bibliothèque, a-t-il dit, je devais me livrer à des études paléographiques et bibliographiques, mais il fallait avant tout m'occuper de mes chers manuscrits. » Ce fut donc par suite de sa situation officielle qu'il fut amené à étudier et à organiser le département de la Bibliothèque où il entra ; puis, quand il devint administrateur général, on l'a remarqué, il accomplit les mêmes recherches et le même travail pour les imprimés ; et enfin, peut-on ajouter, lorsque, sur la fin de sa vie, il fut choisi comme administrateur de Chantilly, il s'occupa également d'inventorier les richesses de l'ancienne « librairie » des Condé, dont l'étude lui permit, en particulier, de développer son goût assez récent pour l'examen des manuscrits à peintures. Il n'est donc pas douteux, et on ne saurait trop s'efforcer de mettre ce point en lumière, que ce fut pour remplir les fonctions auxquelles il fut appelé que M. Delisle modifia le genre de travaux qu'il avait primitivement effectués, par conséquent d'une manière spontanée, et les change-

ments de détail ne firent que confirmer la transformation d'ensemble. Si cependant M. Delisle s'est livré de temps en temps à des recherches plus ou moins différentes, études et usages de textes diplomatiques, ces modifications, surprenantes en apparence, dénotent donc une pure réapparition de ses goûts primitifs et montrent un simple retour à des travaux originels ; cependant encore, l'auteur voulut-il faire le plus possible abstraction de ses penchants personnels en faveur de ses publications d'ordre administratif. Mais aussi le titre qui lui a été appliqué, et qui est devenu presque banal, de « grand bibliothécaire », s'il est, en fait, rigoureusement exact, ne s'explique absolument que si l'on n'oublie pas que M. Delisle a été bibliothécaire par devoir autant que par nature et qu'en réalité, il n'était nullement prédisposé à l'être. D'une façon plus générale même, ce fait n'est qu'une application particulière du principe que nous avons déjà constaté au sujet de la Société des Antiquaires : aussi souvent qu'il l'a fallu, M. Delisle a voulu et a su, dans un intérêt commun, s'adapter aux nécessités scientifiques les plus diverses.

On ne saurait donc s'étonner qu'en raison de ses fonctions tout autant que de ses goûts et aussi de son attachement à sa province de naissance, l'œuvre de M. Delisle présente une véritable variété. Nous savons, en effet, que ses occupations administratives l'amènèrent à étudier les manuscrits et les livres en soi, et nous avons déjà mentionné ses premiers genres de recherches, qui concernaient non seulement les publications, mais les emplois de documents divers, surtout diplomatiques. On a ainsi, croirait-on, un tableau général des travaux qu'il a accomplis dans des branches multiples de l'histoire. Mais si, entrant dans le détail, on essaye de distribuer logiquement ses études, on voit d'abord que M. Delisle a décrit les caractères extérieurs des documents et presque uniquement de ceux des bibliothèques : ainsi, il a examiné la paléographie des manuscrits ; il a fait la description et l'histoire de certains d'entre eux considérés isolément ;

il a écrit l'histoire de leurs collections; il en a dressé les catalogues; il s'est intéressé de même aux livres et plus spécialement aux incunables; de part et d'autre, il a naturellement considéré surtout le dépôt dont la conservation lui incombait, mais nullement d'une façon exclusive. En second lieu, il s'est proposé la publication de documents quels qu'ils fussent. A cet effet, il a non seulement examiné l'histoire des sources narratives, mais il a fait des études d'actes, recherchant même les sources du droit public et, dans ces deux ordres de documents, il a fait des éditions de textes. Enfin, utilisant ces derniers dans différentes intentions, il s'est occupé d'histoire littéraire et de celle de la miniature, de l'histoire des faits et, avant tout, des institutions. On peut donc, semble-t-il, répartir les travaux de M. Delisle en trois grandes divisions, dans lesquelles, d'une façon générale, on passe peu à peu des sciences auxiliaires de l'histoire à l'histoire proprement dite, considérant de plus en plus le document non comme une fin, mais comme un moyen, et négligeant graduellement la forme des textes pour s'attacher au contraire au fond; mais on remarquera que ce plan idéal est, en somme, l'inverse du système que l'auteur a suivi dans son existence scientifique réelle.

Avant d'examiner les formes diverses de ses recherches, il peut ne pas paraître inutile d'en considérer certains caractères essentiels, qu'il s'agisse de leurs limites chronologiques et de leurs frontières géographiques ou de leur méthode.

Sous les deux premiers points de vue, la distinction déjà signalée entre les fonctions et les goûts de M. Delisle a exercé certainement encore son influence. Lorsqu'il a étudié l'extérieur et l'histoire des manuscrits et des impressions, il n'a limité ses études à aucune période particulière, allant des origines à nos jours : son histoire de la *Bibliothèque nationale*, et tant des imprimés que des manuscrits, en est à elle seule une preuve suffisante. Mais dans les deux autres genres de travaux, publication et emploi de documents, et quels qu'ils soient, à l'exclusion

de l'histoire de l'art, comprenant des observations archéologiques communiquées à notre Société ou des recherches sur les miniatures des manuscrits, qui peuvent remonter respectivement jusqu'aux époques gallo-romaine et carolingienne, et à la réserve aussi de quelques points isolés et secondaires relatifs, par contre, aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, surtout en Normandie, que les circonstances l'amenèrent par hasard à examiner, M. Delisle s'est exclusivement attaché à la seconde partie du moyen âge. C'est qu'évidemment ses dispositions naturelles ne paraissaient pas le porter à considérer les époques où les documents demeurent encore trop isolés et concis et celles où ils deviennent trop abondants et prolixes, les époques où il faut généralement remplacer les textes par des hypothèses et celles où l'on est, au contraire, comme submergé par eux ; par analogie, il ne semblait pas être attiré davantage par les périodes où les institutions sont encore inorganiques et par celles où, à nos yeux, elles sont déjà tombées dans une simple bureaucratie : il n'aimait donc pas se substituer à la documentation et aux faits ni les voir tendre à se substituer à lui. Il préférait les époques moyennes et stables, où l'on peut, sinon tout, du moins à peu près tout connaître, parce que les textes sont relativement nombreux, suffisamment explicites et que les institutions fonctionnent régulièrement ; il aimait l'histoire et il écartait ou dédaignait ce qu'il a appelé, en appliquant d'ailleurs l'expression aux époques très modernes, « la curiosité ». Mais il n'a guère étudié le haut moyen âge ni la Renaissance, qui sont en somme des périodes d'origine et de transition, et il s'est surtout attaché aux siècles intermédiaires qui forment une époque d'aboutissement et d'arrivée, une époque classique en son genre.

L'ensemble de ces recherches, si on en excepte, disons-le aussitôt, quelques travaux relatifs à l'histoire de la papauté, et encore sous le rapport diplomatique seul, concerne exclusivement la France. Mais à cet égard aussi, pour plus de précision, il faut étendre d'un côté et restreindre de l'autre. Les œuvres intéressant l'histoire ou

même comportant l'emploi des manuscrits reposent en principe sur une documentation d'ordre géographique presque illimitée, par suite des « migrations », selon l'expression de M. Delisle, que ces pièces ont éprouvées, qui tiennent en général au caractère non administratif et à la nature commune de leurs textes, leur enlevant tout lien avec le sol, et qui, en France, furent d'autant plus développées que, comme il l'a encore montré, notre pays a été le grand pourvoyeur de manuscrits de l'Europe au moyen âge. Il n'y a, du point de vue local, rien de plus restreint en apparence, rien de plus indéterminé en réalité que l'histoire d'une bibliothèque, et la reconstitution des œuvres sorties d'une école de calligraphie, l'étude des traités d'un même écrivain, la comparaison des miniatures faites sur un sujet donné peuvent concerner des groupes de documents disséminés un peu partout. Multiples sont donc les travaux dans lesquels un bibliothécaire de Paris, tel que M. Delisle, est amené à rechercher, à citer ou à étudier un manuscrit ou une série de manuscrits de la province ou de l'étranger. Aussi même a-t-il consacré certaines études spéciales à des descriptions de collections de la Vaticane, de la Laurentienne, du British Museum ou de la bibliothèque de Berne, mais uniquement comme à des documents d'origine et de nature nationales, que, a-t-il écrit une fois avec émotion, « les hasards du temps ou les révolutions ont portés sur la terre étrangère ». Aussi, dans les nombreux comptes-rendus qu'il faisait de catalogues de manuscrits du dehors, ne manquait-il pas de relever avec le plus grand soin tout ce qui lui paraissait être d'origine française, tout ce qui présentait quelque indication dont les savants français avaient à faire leur profit, en un mot, tout ce qui, d'une façon directe ou indirecte, pouvait intéresser la France; et il le faisait, semble-t-il bien, par patriotisme personnel autant que par esprit scientifique ou par devoir professionnel : « Faire mieux connaître le passé de la France, a-t-il dit, c'est donner des racines profondes et vivaces à l'amour du pays. » On peut donc affirmer que les bibliothèques

étrangères, en tant qu'elles concernaient sa patrie, lui étaient à peu près aussi familières que la sienne, et il aurait pu faire facilement un beau livre sur les manuscrits de l'histoire de France à l'étranger.

Néanmoins, si pour retrouver et suivre les routes des manuscrits nécessaires à ses études, M. Delisle fut amené à faire de très nombreux voyages en chambre, ses travaux eux-mêmes, encore une fois, se rapportaient à la France. Certains seulement englobaient sa totalité, tels que les recherches sur les *Catalogues des évêques* ou des publications de *Rouleaux des morts*, de *Rôles militaires*, de *Comptes*, d'*Enquêtes administratives*, tels encore que la *Chronologie des baillis et des sénéchaux*. Mais cette extension reste exceptionnelle et la généralité des publications de l'auteur se réfère à ce qu'on peut appeler la moitié septentrionale de la France et, plus spécialement, à la région française et normande. L'Orléanais et surtout l'Ile-de-France ont été l'objet de nombreux mémoires, Paris le sujet de notices multiples, sans qu'on puisse attribuer à l'ensemble de cette production des tendances bien définies. Ce cadre géographique trouve cependant son explication toute simple dans le fait que les recherches sur le passé de ce territoire étaient plus aisées pour un érudit que ses fonctions attachaient toujours à Paris. Mais plus déterminés et caractéristiques furent les travaux de M. Delisle sur la Normandie. Normand d'origine, il a pris l'histoire de sa province comme point de départ de ses études et si, par suite de sa situation administrative, il a, en fait, abandonné son pays natal, lui restant attaché de cœur, il n'a pas cessé de s'intéresser à son histoire et de l'écrire avec prédilection; il formait certainement pour lui, on l'a maintes fois observé, une petite patrie scientifique dans la grande. Aussi, dans l'exposé rationnel de son œuvre, n'y a-t-il guère de série où nous ne rencontrions plusieurs ouvrages consacrés à cette région; elle lui doit une infinité de publications intéressantes et quelques-uns de ses plus beaux travaux. En particulier, à l'égard de cette époque de paix complète et

de développement intensif que furent pour la Normandie les XII^e et XIII^e siècles, M. Delisle a mis à la disposition des érudits un ensemble de sources diplomatiques de premier ordre et il a donné lui-même l'exemple d'emplois de textes dans des recherches essentielles, relatives aux institutions avant tout économiques. La généralité de ses études normandes concerne moins, en effet, les bibliothèques que les archives, moins les manuscrits que les chartes, moins la préparation à l'histoire que l'histoire proprement dite : c'est que, lorsqu'il exécutait cette série de travaux, suivant les époques de sa vie, ou il n'était pas encore attaché à une fonction, ou il en sortait pour rentrer dans ses goûts originels.

Rien ne serait plus intéressant que d'arriver à reconstituer la méthode de travail de M. Delisle, bien qu'on surprenne assez rarement dans ses œuvres des indications développées à ce sujet. Deux tendances maîtresses, concernant le fond et la forme des publications, semblent cependant la caractériser. Considérons d'abord le mode de solution des problèmes que l'auteur avait à examiner. Nous avons dit que, par nature d'esprit, il préférerait aux époques de documentation trop réduites ou trop abondantes, les époques moyennes à cet égard, qui se découvrent plus aisément. De même, pour les textes, il n'a cessé de recommander, en vue des études de paléographie ou de miniatures, l'emploi des manuscrits de dates bien déterminées. Néanmoins, époques ou pièces, toutes peuvent offrir encore de nombreuses difficultés à élucider, et si M. Delisle avait l'esprit trop net, il l'avait aussi trop pénétrant pour les passer sous silence. Dans les cas de ce genre, il pouvait d'abord examiner la question ou, si l'on préfère, le document, en soi, d'une façon aussi détaillée et aussi achevée que possible, ne négligeant aucun point ni aucun côté, sachant tirer parti de la moindre indication et du plus minime renseignement; de plus, il n'hésitait pas à sortir de la science qu'il étudiait en principe pour faire appel aux sciences voisines; en particulier, dans l'examen d'un manuscrit, les différents modes de le

considérer par la paléographie, la composition, l'histoire, la décoration ne cessaient de se prêter un mutuel appui. Par analogie, ne se contentant pas de cette étude restreinte et n'isolant pas le document, mais admirablement servi par des connaissances presque sans limites, il usait continuellement de rapprochements et de comparaisons : il faut « avant tout grouper, disait-il, les manuscrits suivant les analogies qu'on remarque dans les procédés d'exécution, car tous les documents s'éclairent les uns par les autres » ; il a surtout fait ressortir et appliqué l'excellence du procédé pour l'étude des miniatures.

Mais enfin, que le document contint en soi son explication ou qu'il fallût en appeler à un ensemble de sciences ou à une série de pièces, des observations de ce genre n'étaient pas fréquemment sans comporter une certaine part de conjecture, et parfois devait-on y recourir exclusivement. M. Delisle ne craignait pas de se résoudre aux hypothèses ; mais, nous l'avons déjà noté et on l'a souvent remarqué, il le faisait avec « modération » ; d'une façon générale, disait-il, « je n'aime pas les observations trop hardies ». On le constate, par exemple, au cours de ses recherches de diplomatique. Lors d'un de ses premiers travaux, consacré à une *Lettre close* adressée à Blanche de Castille, dont l'explication repose pourtant presque tout entière sur une série de conjectures, par l'une d'elles, il s'efforce de restituer un élément de la pièce et, après y être parvenu en partie, « si j'allais plus loin, dit-il, je serais téméraire ». Au début de son *Mémoire sur les actes d'Innocent III*, il déclare ne pas craindre de poser des principes très rigoureux, mais sans tomber dans l'exagération, car il serait « téméraire » encore de prétendre que les règles les mieux établies ont été constamment observées, et des exceptions sont toujours possibles : « Quelque nombreuses que soient ces observations, conclut-il, je dirai comme Mabillon et avec bien plus de raison encore : *neque id vero constanter affirmare velim, cum nec omnia viderim ac legerim.* » A la fin de sa vie, son *Recueil des actes de Henri II* montre qu'il n'avait pas

changé de système. Et dans un sujet tout différent, concernant la transformation des noms de lieu, à l'occasion de la préparation de *Dictionnaires topographiques*, « on ne saurait être trop réservé, dit-il, en étudiant ces questions très délicates et il faut s'avancer avec des précautions extrêmes », prudence que M. d'Arbois de Jubainville lui a légèrement reprochée à propos d'identifications du *Cartulaire de Rethel*. Il n'avait pas d'ailleurs de parti pris, déclarant que « d'une façon générale, l'obstination lui était odieuse ». Ainsi, pour nous servir d'expressions fréquentes chez M. Delisle, de minutieuses observations, éclairées par des comparaisons nombreuses, mais avant tout faites les unes et les autres sans conjectures téméraires, tel était, semble-t-il, quant au fond, le caractère de la méthode suivie.

Si nous passons à la forme de cette dernière, un premier point frappe tout d'abord, c'est l'exposé que l'auteur faisait très fréquemment, en tête de ses études, du plan qu'il devait suivre. Dès sa première contribution importante, concernant les *Revenus publics en Normandie au XII^e siècle*, il commence ainsi : « Rechercher de quoi se composaient les revenus des ducs, à quelles dépenses on les employait, comment on les administrait, quelles vicissitudes les finances de cette province ont subies depuis Richard II jusqu'à Philippe-Auguste, tel est le but de ce travail et voici les sources où nous avons puisé. » Il ne s'est en somme jamais départi de cette règle, et surtout dans ses principales productions, il a suivi le même système ou un système tout à fait analogue. Le début du mémoire ou l'introduction du volume nous indiquent, sous une forme très simple, mais aussi très complètement, quel en est le but, quel en sera le plan et quel intérêt offrira le sujet, tandis qu'à la fin nous trouvons, le cas échéant, la synthèse des résultats : « Classer les manuscrits, dit-il au début de la *Notice ... sur Bernard Gui*, qu'on ne saurait trop citer à cet égard, distinguer les parties originales des plus importants, suivre pas à pas le développement des compositions historiques que l'auteur

ne se lassa pas de retoucher et d'améliorer, tel est le but du présent mémoire. » Et encore dans une œuvre très différente : « Je me propose d'examiner un point de l'histoire des Templiers qui n'a, me semble-t-il, pas encore été traité, il s'agit de leurs opérations financières, et j'insisterai sur les services que, de ce chef, ils ont rendus aux rois de France. » On voit donc aussitôt ce que veut l'auteur, où il va et aussi comment il nous mène à ses fins, et il suffit souvent de quelques lignes pour être renseigné sur le point essentiel du travail. Ce plan est toujours, comme il l'a observé une fois, « très simple » ; et par une conséquence presque nécessaire pour un érudit qui possède la conception entière de son travail avant de le rédiger, qui « a l'intention des choses » qu'il doit écrire, l'exécution n'en est pas moins facile, qu'il s'agisse du développement de la pensée ou, par un résultat encore très compréhensible, du style singulièrement aisé et clair. Car ce côté de l'œuvre de M. Delisle semble pouvoir être résumé d'un mot : il était lumineux.

Cette modération et cette lucidité ont fait de M. Delisle l'homme du juste milieu au meilleur sens du mot, par excellence, pourrait-on dire, le savant français. Aussi, dans l'ensemble comme dans les détails, n'y a-t-il rien de plus facile, même, peut-on dire, de plus attachant à suivre que ses travaux : fussent-ils lus dans une intention désintéressée, leur méthode s'observe avec profit et leur développement se suit avec charme. Et nous ne parlons pas seulement d'œuvres vivantes par elles-mêmes, telle que surtout l'étude sur les *Opérations financières des Templiers*, consacrée pourtant à des questions d'un examen ardu, œuvre tellement lucide qu'elle pénètre, se résume et se grave spontanément dans l'esprit du lecteur. Mais des mémoires plus courts, disons mieux, des dissertations relatives à des sujets arides, concernant des recherches sur des documents, faites de points de vue divers, peuvent être considérés à tous égards comme des modèles. Ils le sont pour les qualités de l'examen, car les problèmes y sont posés avec une précision parfaite, examinés avec une

science et une pénétration achevées et cependant résolus avec une absence d'effort qui ne permet pas de voir les difficultés. Ils le sont en effet aussi pour la forme, car, malgré la nature du sujet, les éléments de l'observation, la complexité de l'analyse, l'abondance des comparaisons, bref, le genre et les détails du travail, tout y est ordonné, tout y est en sa place, tout y est aisément développé et clairement écrit. Faut-il citer, entre bien d'autres études, les notices sur *Un manuscrit contenant des fragments d'Eugyppius*, sur *Le psautier de Lyon en lettres onciales*, sur *Le sacramentaire d'Autun*, sur *Les manuscrits de Bernard Gui*, sur *Les livres d'Heures de Bretagne du XVI^e siècle*, sur *Une lettre close adressée à la reine Blanche*, la plupart des mémoires rassemblés dans la *Notice de douze livres royaux*, et en particulier l'histoire si simplement reconstituée du *Psautier d'Inseburge*, les notices sur *Les Heures de Blanche de France*, sur *Un feuillet des Heures de Charles, frère de Louis XI*, qui sont de vrais chefs-d'œuvre remplis d'une élégante érudition.

Ces qualités d'exécution furent servies et accrues par d'autres plus naturelles, probablement une mémoire singulièrement développée, comme certainement une puissance de travail réellement surprenante et surtout une aisance intellectuelle merveilleuse qui, on peut le dire, touchait au génie, si elle n'en était pas. C'est là ce qui permit à M. Delisle d'étudier successivement tout ce qu'il devait et désirait étudier et, après s'être acquis un nom dans un domaine de l'histoire, d'achever sa célébrité dans un autre assez différent, tout en modifiant au besoin relativement le genre de ses travaux nouveaux et en revenant par exception aux plus anciens avec la même facilité et le même bonheur. Ces qualités lui permirent également de composer à lui seul cette véritable bibliothèque, aussi extraordinairement nombreuse que variée dans ses objets, dont la si précieuse *Bibliographie* de M. Lacombe fait voir la totalité, mais dont aucun exposé n'est certain de représenter l'ensemble, dont aucune analyse n'est assurée d'épuiser les détails et dont un examen personnel permet à

peine de saisir le caractère vraiment unique. Car il ne suffit pas encore de parler du nombre; à tous égards, cette œuvre s'est réalisée suivant les conditions les plus diverses. M. Delisle a composé à lui seul plusieurs in-folio; chez lui, les séries de volumes se mêlent à des multitudes de brochures et il a rempli pendant un demi-siècle plus d'une revue de ses contributions incessantes. Il a composé des travaux dont chacun forme presque une collection; il a donné des mémoires qui ont créé des parties de l'histoire; il a rédigé d'innombrables notes qui ont éclairé des points de détail et il a écrit des comptes-rendus qui sont de vraies collaborations.

Nous voudrions justement dire quelques mots de ces derniers. On ne compose assurément ce genre d'articles que sur les sujets qui vous sont familiers, mais on les entreprend et on les écrit quelquefois assez involontairement, à l'inverse d'un travail qui doit porter votre nom. M. Delisle n'a pas hésité, cependant, à en faire une quantité singulière. Non seulement il trouvait le temps de les écrire, mais il les rédigeait avec l'esprit de modération, de soin et de science qui caractérise ses recherches ordinaires. Il jugeait la publication avec une entière impartialité, sans indulgence exagérée, mais autant que possible avec une grande bienveillance. Il prenait connaissance du livre dans ses moindres détails, notant jusqu'aux fautes d'impression, et il en faisait presque toujours un résumé aussi complet que précis, à ce point qu'on pourrait mentionner des recherches analysées avec un soin tel que l'exposé de M. Delisle en donne une idée aussi parfaite que possible : nous pouvons citer à cet égard les comptes-rendus du tome V de *l'Inventaire du Trésor des chartes* du comte Delaborde ou des *Grandes Heures du duc de Berry* du comte Durrieu. Il notait aussi les documents particuliers, transcrivait au besoin les textes intéressants, surtout quand les uns et les autres, se trouvant dans un livre étranger, concernaient la France. Mais mieux encore, à propos d'un catalogue de manuscrits, d'un inventaire d'incunables, d'une étude sur un miniatur-

riste, d'un travail sur un personnage de la cour royale, on le voyait dire très simplement : « Nous ferons quelques rectifications, nous ajouterons quelques observations, nous noterons quelques rapprochements » ; et ces quelques corrections, additions, comparaisons, renseignements finissaient par devenir un véritable mémoire, où les références à des manuscrits, les renvois à des impressions, les mentions de livres à peintures, les textes sur le personnage ou sur son époque arrivaient, se succédaient et coulaient réellement en flots pressés, avec cette érudition extraordinaire, cette lucidité agréable, ce style aisé que nous connaissons, comme si, encore une fois, M. Delisle n'avait jamais fait qu'étudier les documents ou les personnages dont il parlait par hasard, les connaissant aussi bien que l'auteur même, comme si, en un mot, l'histoire de tous les manuscrits un peu connus, de tous les incunables un peu rares, de toutes les miniatures un peu précieuses, de tous les individus un peu notables du moyen âge lui était absolument familière. Il suffit, en particulier, d'ouvrir la collection du *Journal des Savants* pour y trouver annuellement plusieurs travaux, nous n'osons pas dire articles, de ce genre, sortes de compléments ou de refontes du livre analysé, aussi originaux, aussi complets et donc aussi indispensables à lire que le livre lui-même. Et s'il nous était permis de formuler un vœu très désintéressé, ce serait que l'on fit une réunion de ces articles ; on obtiendrait ainsi, croyons-nous, un recueil de mémoires qui complèteraient, dans des conditions singulièrement précieuses, les travaux propres de M. Delisle sur plusieurs branches de l'histoire qu'il a spécialement étudiées.

Nous avons maintenant à décrire, selon le plan que nous avons proposé, la série de ses recherches, ne pouvant, bien entendu, nous attacher qu'aux plus importantes. On doit d'abord s'y résoudre au sujet de la paléographie. M. Delisle l'a en effet étudiée pour l'ensemble du moyen âge et non seulement il l'a examinée dans des travaux particuliers et l'a utilisée dans des œuvres diverses, mais on peut dire qu'aussi souvent qu'il a parlé d'un manus-

crit, il a fait à son sujet une remarque utile, en particulier en vue de l'enseignement de cette science, ou une comparaison précieuse; il faut donc se borner et savoir choisir. C'est ainsi qu'il sut décrire avec précision, dans une série de mémoires, les différentes formes de l'écriture mérovingienne, la capitale dans une *Note sur le manuscrit de Prudence*, l'onciale surtout dans les *Notices sur des manuscrits de Luxeuil* et de la *Bibliothèque royale de Belgique*, sur un *Psautier* ou sur *Plusieurs manuscrits de Lyon*, la demi-onciale dans cette dernière contribution encore, la cursive dans les *Authentiques de reliques de Vergy* et dans *l'Étude sur un manuscrit ... d'Épinal*, les minuscules dans la *Notice sur un manuscrit contenant des fragments d'Eugyppius*, la wisigothique dans les *Manuscrits ... de l'abbaye de Silos*. Mais les deux principales découvertes paléographiques de M. Delisle, semble-t-il, concernent l'écriture caroline. Dans son *Mémoire sur l'école calligraphique de Tours*, auquel on peut joindre les *Notices sur le sacramentaire d'Autun* et sur les *Évangiles de Prüm*, il a fait voir que la réforme de l'écriture au temps de Charlemagne était surtout caractérisée par la substitution à la minuscule mérovingienne, assez désagréable à l'œil, de la minuscule dite caroline, qui serait sortie d'une demi-onciale de même type, opinion qui fut d'ailleurs contestée, bien qu'on semble maintenant vouloir s'y rallier. Or, l'importance particulière de cette minuscule vient, on le sait, de ce qu'elle est l'origine du type romain actuel d'impression. Dans sa *Notice sur un évangélaire ... d'Arras*, il a considéré une seconde école, qui étendit son influence dans la partie septentrionale des anciennes provinces de Sens et de Reims, dont les manuscrits se distinguent par de grandes initiales et des lettres ornées, qui s'occupa en effet surtout de décoration et qui, s'inspirant des Anglo-Saxons, mérita le nom de franco-saxonne. Des écritures passant aux calligraphes, M. Delisle étudia, d'abord pour les manuscrits, des copistes de diverses époques, *Adalbaldu*, de l'école de Tours, *Rahingus*, de l'abbaye de Flavigny au x^e siècle, *Raoulet d'Orléans* qui,

travaillant pour Charles V, fut « une des gloires de l'école calligraphique » de Paris à ce moment, Sinnibaldi de Florence au xv^e siècle; puis, en venant aux chartes de cette même dernière période, un de ces comptes-rendus comme il savait les faire, écrit sur les *Initiales artistiques ... de chartes du Maine*, de M. Chavanon, lui a fourni l'occasion de mentionner un certain nombre de documents du même genre et, par suite, d'étudier les enseignes et les cahiers des maîtres d'écritures qui commençaient également par de grandes majuscules ornées. Faut-il encore mentionner des notices spéciales sur des *papyrus*, des *tablettes de cire*, les *i pointés* et le *signe abrégatif* 9.

Indirectement, la paléographie a été le point de départ ou une partie essentielle de travaux d'ordres divers : telles sont, parmi les recherches concernant les sources narratives, les *Notices sur les manuscrits originaux d'Adémar de Chabanes* ou sur ceux de *Bernard Gui*, dans lesquels l'auteur a su faire ressortir et mettre à profit les caractères des documents autographes; parmi les publications de textes, l'édition du *Rouleau des morts de Vital de Savigny*, où il a montré l'intérêt d'une pièce qui, pour une même époque, ne contient pas moins de 200 types d'écritures de régions différentes; parmi les contributions à la diplomatique, le *Mémoire sur les actes d'Innocent III*, dans lequel il a exposé les relations directes existant entre les caractères de l'écriture et le genre des actes; parmi encore les études sur les manuscrits à peintures, le *Mémoire sur d'anciens sacramentaires*, où il a considéré les écoles de calligraphie carolingienne, et la *Notice de douze livres royaux du XIII^e et du XIV^e siècle*, qui lui ont permis d'examiner la minuscule dite gothique de cette période.

Enfin, l'œuvre fondamentale à laquelle M. Delisle s'est voué, l'histoire du *Cabinet des manuscrits*, intéresse la paléographie sous un double point de vue, scientifique et pratique : non seulement en raison de l'importance du dépôt étudié, M. Delisle a pu considérer l'écriture d'un très grand nombre de documents de toutes les époques et

fournir des renseignements variés sur la calligraphie et les copistes, mais pour mieux permettre l'examen des types d'écriture, il a été amené à former un recueil de fac-similés qui s'étendent du ^{vi}^e à la fin du ^{xv}^e siècle et ont l'avantage de se rapporter à une série de manuscrits à dates certaines; or, ce recueil, sous cette forme complète, fut en somme le premier de ce genre.

Mais ces fac-similés ont été obtenus à l'aide du calque et de la lithographie. Ils n'avaient pas paru que la photographie fit de tels progrès qu'il devint possible de la mettre à profit pour la reproduction des manuscrits. Ce fut un regret pour M. Delisle, et qu'il exprimait souvent, de n'avoir pu se servir pour son recueil d'un procédé bien supérieur à celui auquel il avait été réduit. En effet, très novateur à tous égards, il comprit et fit ressortir aussitôt tout le parti qu'on pouvait tirer de cet art de la photographie qui, a-t-il dit, « a ouvert des voies nouvelles aux sciences de l'écriture et de la diplomatique ». Il l'a montré dans sa collaboration toute particulière à l'*Album de l'École des chartes* et à l'*Album paléographique*, comme dans sa publication d'un *Registre de Philippe-Auguste*. En résumé, M. Delisle a su étudier la paléographie en science indépendante, il en a tiré toute l'utilité qu'elle peut avoir en faveur des recherches connexes et il s'est efforcé d'en mettre les monuments à la disposition de tous les érudits.

Ces travaux relatifs aux écritures furent la préparation indispensable aux études sur les manuscrits considérés d'abord plus ou moins isolément. Nous avons ici l'heureuse chance de voir les intentions de M. Delisle définies par lui-même : « Je devins de plus en plus avide de savoir par qui et pour qui les manuscrits avaient été faits, de quel pays ils étaient originaires, à quelles époques ils avaient été copiés, révisés ou complétés, quels artistes les avaient décorés, entre quelles mains ils avaient passé, quels savants en avaient fait usage, par suite de quelles circonstances les différents morceaux ... se trouvaient dispersés..., quels mauvais traitements leur avaient fait subir

les faussaires. » M. Delisle a donc voulu exposer les caractères extérieurs, la nature intrinsèque et l'histoire des manuscrits, en décrire la physionomie, en analyser le contenu, en rechercher les origines, en établir la date, suivre leurs vicissitudes, traiter de leur usage, non seulement pour eux-mêmes, mais par rapport à d'autres monuments du même genre, qu'ils soient restés en France ou passés à l'étranger; en un mot, il a voulu écrire la vie de ces documents. A cette fin, sa science et sa critique n'ont négligé aucune observation ni aucun renseignement : caractère de la reliure et nature du parchemin, addition, transposition ou disparition de feuillets, de bandes ou de cahiers, coupures de miniatures; écritures diverses, corrections successives, encres différentes, sans oublier les détails variés de la décoration, numérotations anciennes, notes marginales ou souscriptions connues et collations; composition détaillée, modifications et variantes et, par exemple, calendriers, noms de saints et indictions propres à une région; possesseurs successifs, descriptions contemporaines, inventaires modernes et au besoin catalogues de ventes; emplois, publications et examens divers; bref, renseignements, inductions et rapprochements de toute espèce, qu'il se soit agi d'étudier un ou plusieurs manuscrits, de constituer des groupes, d'établir des familles, tout a été mis à contribution avec un soin parfait. Et, en ces occasions, on ne saurait trop insister sur ce point déjà signalé, M. Delisle n'a pas été servi seulement par ses qualités scientifiques s'exerçant sur un document isolé, mais il a été singulièrement aidé par une connaissance extraordinaire de la généralité des manuscrits et des bibliothèques, qui lui a permis plus aisément encore de se livrer à des comparaisons et de combler des lacunes, bref, de replacer chaque document dans son milieu et de l'associer aux siens. Des exemples de descriptions de manuscrits sont non seulement multiples dans l'œuvre de M. Delisle, mais, plus encore que pour la paléographie peut-être, ils remplissent l'ensemble de sa production en tant qu'elle ne concerne pas l'histoire

ou l'usage des sources diplomatiques, que l'auteur ait considéré les documents en eux-mêmes ou qu'il les ait étudiés avec des intentions spéciales, dans des articles originaux ou des comptes-rendus; cependant, les notices sur les *Bibles de Théodulphe*, sur *Vingt manuscrits du Vatican*, sur le *Liber Floridus*, sorte de compilation de Lambert, chanoine de Saint-Omer, sur les *Manuscrits de la Fleur des histoires de Jean Mansel*, sur un manuscrit des *Grandes Chroniques* déposé au Musée britannique, sur le *Missel et le pontifical d'Ét. de Loyseau, évêque de Luçon*, sur certaines des planches du *Cabinet des manuscrits*, offrent encore des modèles de descriptions complètes et de comparaisons ingénieuses de documents.

Connaissant les manuscrits séparément, il voulut en considérer les collections et étudier l'histoire des bibliothèques. Il se livrait à ces recherches non point seulement par raison scientifique, mais, nous l'avons déjà observé, par un réel esprit de patriotisme : « C'est pour nous un devoir, disait-il, de signaler ces débris de nos anciennes bibliothèques, car plus on approfondit l'étude de la part qui revient à chaque nation dans la formation du fond commun d'où est sortie la civilisation moderne, plus on connaîtra le merveilleux éclat dont nos bibliothèques françaises ont brillé au moyen âge et que la renaissance italienne ne saurait faire oublier. » Aussi, dès 1850, il publia quelques *Documents sur les ... bibliothèques de Normandie*, puis celles de Saint-Amand, de la Sainte-Chapelle de Bourges, de Corbie, de Saint-Martial de Limoges, du cardinal d'Amboise, et bien d'autres encore, dans les circonstances les plus diverses, ne cessèrent de l'occuper. Le mémoire sur Corbie est intéressant à un double titre. C'est d'abord l'un de ceux où il nous a donné le plan très compréhensif de son travail : « Quelle était, dit-il, la composition de cette bibliothèque? Comment s'est-elle formée? Quels religieux en ont copié ou acheté les volumes? Comment était-elle administrée? Quand a-t-elle disparu? Quels dépôts en ont recueilli les débris? Autant de questions qui ne sont pas sans intérêt

pour l'histoire générale des bibliothèques. » En outre, cette ancienne « librairie » ayant contribué à la formation de la Bibliothèque nationale, M. Delisle put insérer le mémoire la concernant dans son travail d'ensemble sur les collections de Paris. Est-il besoin de dire qu'en ce genre de publications, son œuvre fondamentale fut cette histoire du *Cabinet des manuscrits*, publiée de 1858 à 1881 et encore reprise à l'extrême fin de sa vie, en 1907, dans les *Recherches sur la librairie de Charles V*? Le titre du premier ouvrage permet de se rendre compte exactement de son contenu : c'est une « étude sur la formation du ... Cabinet des manuscrits, comprenant les éléments d'une histoire de la calligraphie, de la miniature et du commerce des livres à Paris avant l'imprimerie ». M. Delisle, qui déclare donc s'être proposé un double but, exposer la formation historique et donner la description actuelle du Cabinet, a naturellement accordé une part beaucoup plus grande au passé qu'au présent. C'est qu'en reconstituant le développement du dépôt, il a été amené à faire l'histoire de toutes les bibliothèques diverses qui, successivement, sont venues s'y fondre et le composer, comme aussi celle des manuscrits qui s'y trouvaient; l'état moderne ne comprend que des sortes d'annales de 1805 à 1873. Subsidièrement, l'auteur, sans traiter proprement du commerce des manuscrits, a réuni nombre de détails destinés à montrer leur confection et leur emploi, la formation et la dispersion des « librairies ». Dans la *Librairie de Charles V*, il a repris de son sujet une partie relative, dit-il, « à l'enfance de l'établissement, » mais à l'un de ses moments les plus importants et que des recherches incessamment poursuivies lui ont permis de préciser sur nombre de points : qu'il suffise d'observer qu'en 1865, il ne connaissait qu'une trentaine des 1200 volumes faisant partie de la collection royale et qu'en 1907, il en reconnut plus d'une centaine. Dans l'ensemble, en raison d'abord de l'importance du dépôt qu'il a étudié et que non seulement la France entière a travaillé à former, mais qui inversement a rempli de volumes la plupart des biblio-

thèques de l'Europe, en raison aussi de la prépondérance de Paris dans le commerce des livres au moyen âge, prépondérance intimement liée au développement de son Université, on peut croire avec M. Delisle que raconter la formation du Cabinet des manuscrits, c'est presque faire l'histoire intellectuelle de tout le monde savant. Combien donc ne devons-nous pas nous féliciter que ce soit un érudit tel que lui, qui ait entrepris, pour les reprendre et les perfectionner sans cesse, ces recherches d'une portée internationale, dans une œuvre qui est l'émanation la plus complète de l'union de sa vie scientifique et de son existence administrative.

Cette connaissance si parfaite des collections de manuscrits permit à M. Delisle de faire rentrer la France en possession de richesses dérobées autrefois à des bibliothèques de province. On sait en effet comment la comparaison de catalogues anciens de nos établissements avec les plus récents et, d'autre part, avec les inventaires d'une bibliothèque étrangère ayant involontairement profité des ventes de manuscrits pris à nos collections, comparaison et examen d'autant plus difficiles que les documents enlevés avaient été intentionnellement rendus méconnaissables et que même M. Delisle, ne les connaissant d'abord que par des répertoires excessivement concis, ne pouvait raisonner à leur sujet que par pure conjecture; on sait comment, disons-nous, ces comparaisons, « d'une rigueur mathématique » cependant, permirent à l'auteur d'aboutir à des « résultats indiscutables », c'est-à-dire de dresser le bilan de ce qui, en droit, appartenait et devait revenir à la France; on n'ignore pas non plus comment, à la suite de longues et délicates négociations, il arriva à y ramener ces volumes : résultat de sa science achevée et de son intelligente persévérance, cette « réparation d'un désastre littéraire et national » fut, a pu dire M. Pottier, « le triomphe de sa carrière d'archiviste et de bibliothécaire. »

Les nombreux travaux scientifiques publiés par M. Delisle sur la Bibliothèque nationale se complétèrent assez

naturellement par des résultats pratiques. Quand il entra au Département des manuscrits, le désordre était extrême, l'absence de catalogues à peu près complète : il le classa et le répertoria. Il fit des inventaires restés manuscrits, publia le *Catalogue des manuscrits latins*, commença celui des *manuscrits français*, ce dernier comprenant non seulement un dépouillement numérique, mais le début d'un précieux *Catalogue méthodique*. Voulant en outre faire profiter les bibliothécaires de sa compétence, il rédigea les *Instructions pour la rédaction d'un catalogue de manuscrits*. Il commença donc à mettre à la disposition des travailleurs, sous des formes aisées, des documents dont ils se servaient difficilement jusque-là : à cet égard encore, il mérite d'être considéré comme un novateur.

Ce même travail qu'il avait réalisé pour les manuscrits, il l'accomplit pour les livres, mais moins scientifiquement, sans doute parce que le sujet, plus moderne, tenait de moins près à l'érudition. Nous n'aurons donc pas de recherches aussi nombreuses et aussi importantes à citer dans cette partie de l'œuvre de M. Delisle que dans la précédente, bien que précisément les simples comptes-rendus qui la composent souvent confirment la valeur particulière que nous leur avons attribuée et montrent qu'il aurait pu étudier cet élément de l'histoire, toutes proportions gardées, dans des conditions d'ampleur rappelant celles que présentent ses études sur les manuscrits. C'est ainsi qu'à l'occasion d'un travail de M. Dziatzko sur les *Bibles de Gutenberg*, il a rectifié à deux reprises quelques-unes des idées de l'auteur ; que le *Catalogue des incunables de la bibliothèque Mazarine*, par MM. Marais et Dufresne, de la *Bibliothèque de Besançon*, par Castan, et les premiers volumes du *Catalogue des incunables français*, de M^{lle} Pellechet, et des *incunables du Musée britannique*, publié par cet établissement, lui ont donné l'occasion d'ajouter de nombreuses et précieuses notes à l'histoire des débuts de l'imprimerie et des premiers imprimeurs, comme à celle des incunables, et d'examiner les méthodes employées pour le classement de ce genre de

volumes; c'est ainsi enfin que le *Catalogue des bibles incunables* de M. Copinger l'a amené à rectifier cette liste pour la France. Puis, on le voit, dans des conditions plus originales et à des titres régionaux divers, inventorier « une des premières collections de livres que la France ait tirées de l'Italie », les *Impressions des classiques latins*, faites dans la Péninsule au x^v^e siècle et passées peu à peu de la librairie de Ferdinand I^{er} de Naples à celle de Louis XII, dresser le *Catalogue des livres sur vélin de la Bibliothèque nationale*, où il utilise en le corrigeant l'inventaire de Van Praet, cataloguer à Chantilly les livres antérieurs à 1550, en donnant en même temps une histoire complète de la collection, et surtout, jusqu'à la date précédente, publier des *Recherches sur les imprimeurs et libraires de Caen*, accompagnées de la liste des livres imprimés ou édités dans la même ville, réunion de documents intéressants pour l'histoire de l'imprimerie, de l'enseignement et de la littérature dans un centre universitaire important de la Normandie. Donnons une mention particulière à son mémoire sur les *Heures bretonnes du XVI^e siècle* qui, par le soin des détails, l'ingéniosité des conjectures et l'intelligence des comparaisons, mérite d'être rapproché, en son genre, d'études sur les manuscrits. De même, toujours préoccupé d'être pratique, à l'exemple de ce qu'il fit au sujet de ces derniers, il composa des *Instructions pour la rédaction d'un inventaire des incunables*, qui sont un modèle de clarté.

Et, disons-le aussitôt, il donna également des *Instructions pour la mise ... en ordre des livres d'une bibliothèque*. Il pouvait le faire, car si, au Département des imprimés, auquel il ne put s'intéresser qu'à partir de 1874, le classement et le catalogue avaient été déjà commencés avec Taschereau, et si même la critique d'un livre américain de Melvil Dewey sur la célèbre classification décimale devait lui fournir l'occasion de donner de celle-ci une critique approfondie et de confirmer les avantages du classement de son propre dépôt, là encore il aida les travaux administratifs en faisant des répertoires manuscrits, mais

surtout il facilita les recherches des travailleurs en substituant dans l'ensemble aux catalogues méthodiques les inventaires plus rapides, c'est-à-dire qu'il créa le *Bulletin mensuel*, établit le double répertoire sur fiches toujours tenu à jour, et, ayant ainsi tout répertorié, il put commencer le *Catalogue général des livres imprimés*, précédé d'une longue Introduction qui est une sorte d'histoire du Département où ils sont conservés depuis le xvi^e siècle; bref, a pu écrire M. Marchal, « avec M. Taschereau on commença à entrevoir la terre promise, il était réservé à M. Delisle d'y entrer ». Donnant même à ses publications leur extension habituelle, il fit pour un nom type, celui d'*Aristote*, la liste complète des éditions et des traductions de cet écrivain renfermées dans la totalité des bibliothèques de Paris, et il ne perdait aucune occasion, comme il l'a montré au *Congrès des bibliothécaires* de 1900, d'indiquer les perfectionnements techniques à apporter aux dépôts de livres. En somme, la connaissance scientifique des premières impressions lui était presque aussi familière que celle des documents manuscrits et, d'un côté comme de l'autre, il ne dédaignait pas de descendre à l'organisation pratique et à l'amélioration effective des collections.

M. Delisle ne s'est pas occupé des dépôts d'archives, si on en excepte peut-être un mémoire consacré aux collections des Affaires étrangères, où il a précisé leur origine, remontant au marquis de Croissy, et qui, par le sujet comme par l'époque qu'il concerne, peut être cité comme prouvant une fois de plus la singulière variété de ses connaissances.

Mais, lorsque nous arrivons à la seconde partie de son œuvre, les publications de textes et travaux connexes, on doit distinguer expressément entre les sources narratives et diplomatiques, car, à l'inverse de ce qu'on a constaté pour l'histoire des documents, il a fait des recherches non moins essentielles au sujet des secondes que des premières : c'était, semble-t-il, que celles-là se rattachaient directement à l'examen des institutions, et les publications aux-

quelles elles donnèrent lieu furent précisément surtout des œuvres de jeunesse.

Mais déjà nombreuses et importantes apparaissent les études consacrées aux chroniqueurs, dans lesquelles, a-t-il dit une fois, « il a essayé de déterminer sur quelles bases pourraient être entreprises leurs éditions », et encore ici il faut choisir dans la multiplicité des productions. Avant tout, M. Delisle a étudié les *Manuscripts originaux d'Adémar de Chabanes*; il a déterminé les éditions successives de l'*Historia normannorum* de *Guillaume de Jumièges*; il a donné une notice considérable sur le meilleur historien normand du XII^e siècle, *Orderic Vital*, précisant la date d'exécution de chacune des parties de son *Histoire ecclésiastique*; il a reconstitué le mode de confection et de conservation de la *Chronique de Robert d'Auxerre*, « une des plus précieuses » et des plus utilisées du moyen âge; il a fait d'intéressantes découvertes sur *Guillaume de Saint-Pathus*; il est arrivé à des conclusions essentielles au sujet du « très fécond et très utile » écrivain que fut *Guillaume de Nangis*; il a apporté sa contribution à l'examen compliqué des *Chroniques de Saint-Denis*; il a classé les nombreux manuscrits et a déterminé les rédactions successives de la *Fleur des histoires de Jean Mansel*; il a, lors de la découverte du manuscrit original de *Thomas Basin*, examiné les circonstances de la composition et du remaniement de son histoire de Charles VII et de Louis XI; même, pour l'époque moderne du XVII^e siècle, il a mis en lumière l'intérêt des Mémoires « du plus ancien historien du Cotentin », *Pierre Mangon*, mais, surtout, il a consacré à *Bernard Gui* une étude célèbre. On sait que la caractéristique de cet écrivain, sorte d'archiviste au moyen âge, est qu'il ne cessait « de retoucher, de compléter et d'améliorer » ses travaux, si bien qu'il a donné, en quelque sorte, plusieurs éditions de certains d'entre eux. C'est ainsi que le manuscrit original de son principal ouvrage, les *Flores Chroniconum*, a reçu jusqu'à trois couches de corrections, qu'une première copie, à la suite de modifications, est devenue

un second original, et que, finalement, il existe de cette œuvre une réunion de leçons, qui ne comprend pas moins d'une dizaine de textes élaborés peu à peu. Une complexité analogue s'observe dans d'autres productions du même auteur, par exemple dans la compilation historique sur l'ordre des Dominicains. M. Delisle s'est attaché, nous l'avons déjà remarqué, « à classer les manuscrits, à y distinguer les parties originelles, à établir par quels procédés les œuvres de l'auteur se sont constituées, modifiées et propagées sous ses yeux mêmes en phases successives », retrouvant en particulier les deux manuscrits primitifs de la *Fleur des Chroniques*. Il faut considérer ce mémoire, par son ingéniosité, sa pénétration et son ampleur, non moins que par sa lucidité, par le soin avec lequel le but est exposé, le développement suivi, les résultats énoncés, comme un chef-d'œuvre de critique et de composition. Si, enfin, dans l'ensemble de ces études, on recherche sur quelles règles essentielles repose la méthode de M. Delisle, on constate, croirait-on, qu'avant tout il a voulu discerner les écritures en vue de retrouver et de caractériser les textes autographes, puis répartir les documents par séries, faisant ressortir l'avantage qu'il y a à constituer des familles de manuscrits pour remonter aux leçons authentiques et déterminer les changements introduits. Joignant alors une fois de plus l'exemple au précepte, il a publié des textes. Avec un certain nombre de sources secondaires, pour la Normandie, il a édité « l'un des plus célèbres et le plus exact des anciens historiens » de cette province, *Robert de Torigny*; pour la France, il a pris une part active à la confection des tomes XXII et XXIII des *Historiens*, dans lesquels il a donné, avec N. de Wailly, des sources importantes de l'histoire du ^{xiii}e siècle, telles que les œuvres de *Geoffroi de Paris*, de *Guillaume Guiart*, de *Philippe Mousket* et de *Primat*, et il a donné, dans le tome XXIV du même recueil, la chronique inédite de l'*Anonyme de Béthune*. L'histoire narrative de la seconde partie du moyen âge, s'étendant même quelquefois à la France entière, doit

donc beaucoup à M. Delisle : non seulement, sur plusieurs chroniqueurs, il a à peu près renouvelé le sujet et fourni des modèles de dissertations critiques, mais il a publié, dans d'excellentes conditions, d'autres écrivains, double résultat auquel put le conduire sa connaissance achevée des collections et des caractères extérieurs des manuscrits.

Il agit avec plus d'originalité et d'autorité encore peut-être dans la diplomatique. Si la France, en effet, créa cette science au ^{xvii}^e siècle avec Mabillon, si, à l'époque suivante, Dom Toustain et Dom Tassin furent ses continuateurs, dans la première moitié du ^{xix}^e siècle, on ne vit paraître que quelques mémoires de Guérard et de Quicherat, alors que, si l'Allemagne ne vint qu'après nous, dès la fin du ^{xviii}^e siècle, elle étudia cette partie de l'histoire avec ardeur et organisa même son enseignement. Elle n'avait cependant pas tout observé quand M. Delisle parut. Il publia trois mémoires essentiels de diplomatique, dès 1856 et 1857, puis à la fin de sa vie. Le *Catalogue des actes de Philippe-Auguste, avec une introduction sur l'importance historique de ses documents*, vise à deux buts voisins. « Soumettant d'abord, dit l'auteur, les actes à une critique sévère, en vue d'en déterminer la valeur et d'en fixer les dates, » il a, à cet effet, examiné les sources et précisé leurs caractères, avant de donner l'analyse chronologique des pièces; il n'a pas seulement ainsi énoncé des règles et réuni des documents dans des conditions telles que ses conclusions n'ont pas été contestées et que son œuvre n'a guère été augmentée depuis, mais, à l'égard de la diplomatique pure, il a innové sous un double point de vue : il a fait de la « diplomatique spéciale », c'est-à-dire étudié l'histoire d'une chancellerie particulière, et il a dressé un catalogue d'actes, ce que même les *Regesta* de Böhmer ne comprenaient pas, et il a ainsi donné l'impulsion à une série d'œuvres analogues composées sur des rois ou des seigneurs. Mais, en second lieu, cette étude de la diplomatique, suivant une habitude générale en France et contrairement au système suivi en

Allemagne, il l'a faite moins pour elle-même que pour l'utilité historique générale qu'elle peut avoir; il a spécifié et montré qu'elle n'est qu'une préface nécessaire, mais une préface, à l'histoire politique et sociale. Il n'a pas compris autrement son second *Mémoire sur les actes* « du plus illustre des contemporains de Philippe-Auguste », *Innocent III*, car il l'a rédigé en vue de « fournir à la critique le meilleur moyen de juger et d'employer ces documents ». Après avoir montré comment ces actes nous sont parvenus, en déterminant l'organisation de la chancellerie et en examinant les registres, il a considéré les sources originales, les lettres et, par un examen de « leurs moindres particularités paléographiques » et de certains de leurs caractères proprement diplomatiques, il est arrivé à poser des « règles infailibles » pour reconnaître les documents émanés du pape qu'il étudiait, en classer les espèces et en discerner les pièces fausses. Or, de ce côté encore, l'histoire de la diplomatie pontificale n'avait pas été faite et lui-même l'a exposée si parfaitement que non seulement, d'après M. Berger, « il ne reste plus rien à dire sur celle d'*Innocent III* », mais « qu'on peut prendre son mémoire comme modèle pour étudier le pontificat d'*Innocent IV* »; il n'est pas besoin de plus pour confirmer combien le travail déjà ancien de M. Delisle a, à l'exemple du *Catalogue des actes de Philippe-Auguste*, conservé toute sa valeur. Il faut maintenant descendre jusqu'en 1906 pour voir se produire une série de recherches sur une question qui tenait d'autant plus à cœur à l'auteur qu'elle concernait sa province, ce sont les travaux sur les *Actes d'Henri II* comme duc de Normandie. Après avoir étudié, comme d'habitude, la chancellerie ducale et fait ressortir l'intérêt historique des résultats de son « activité vraiment admirable », passant au caractère diplomatique des actes qui en émanent, il parvient, semble-t-il, à résoudre le problème le plus délicat que posent ces documents, qui, on le sait, ne sont jamais datés, mais dont la suscription est rigoureusement d'abord celle d'« *Henricus rex Anglorum* », puis celle

d' « *Henricus Dei gratia rex Anglorum* », et qui se terminent par une liste de témoins; ces principes essentiels et ces indications de détail ont permis à M. Delisle, a dit récemment M. Berger encore, de « créer la chronologie » générale et particulière des pièces qu'il avait à considérer, en même temps qu'une fois de plus, il a montré par leur examen précis, que les formules diplomatiques ne sont que la résultante des faits et la conséquence des institutions. De nouveau aussi, l'ensemble de ces découvertes est d'autant plus remarquable que la diplomatie anglaise n'avait été jusqu'alors l'objet d'aucune recherche, ou peu s'en fallait.

Entre temps, M. Delisle publia un certain nombre d'études secondaires : reproductions de calendriers perpétuels, notices sur des genres d'actes spéciaux, comme les lettres closes, critiques de pièces fausses, par exemple des chartes de Grammont, « un des épisodes les plus curieux de l'histoire des faussaires au moyen âge », examens de sceaux, ou reconstitution de la vie d'un *clerc de la chancellerie de Philippe-Auguste*, *Étienne de Gallardon*, séries de recherches qui ne cessent de prouver un esprit aussi avisé qu'une érudition accomplie, et, surtout, il donna les *Mandements de Charles V recueillis à la Bibliothèque nationale*. Ces actes, toujours analysés et quelquefois même publiés, sont d'un intérêt extrême pour l'histoire de la politique personnelle du roi, la connaissance de ses agents, l'exposé des institutions administratives et financières, l'observation de l'état économique et de la civilisation sous un règne que l'auteur a pu qualifier de « réparateur »; néanmoins, ce catalogue est plutôt une énumération restreinte de pièces qu'un ouvrage de diplomatie proprement dite.

Dans cette partie de son œuvre, les principaux travaux de M. Delisle apparaissent donc comme des recherches originales et des études fécondes, véritables modèles créateurs, qui furent, en effet, suivis et imités et dont la valeur s'augmente singulièrement encore de ce que leur auteur a tout autant approfondi la diplomatie étrangère

que la française et, que partout, il n'a considéré les publications de cette nature que comme une introduction directe à l'histoire.

Faisons d'ailleurs encore un pas et nous arriverons au seuil de cette dernière, avec les sources des institutions et pour mieux dire du droit, qu'il s'agisse de la société ecclésiastique ou laïque. Le premier, M. Delisle a donné un « inventaire raisonné » des *Catalogues d'évêques* par diocèses, et surtout, à trois reprises, du début à la fin de sa vie, il a examiné ces précieux monuments que sont les *Rouleaux des morts*, dont il a analysé la composition et montré l'intérêt pour l'histoire des communautés religieuses comme pour celles des écoles épiscopales et de la poésie latine aux ^x^e et ^{xii}^e siècles. Si les travaux précédents se rapportent à la France en général, les trois études spéciales sur l'histoire du droit que nous a données M. Delisle concernent plus particulièrement la Normandie, l'Ile-de-France et Paris même. Bien qu'avant lui on ait déjà examiné la question des registres de l'*Échiquier de Normandie*, qui remontent à la fin du ^{xii}^e siècle, mais ne sont plus conservés que dans diverses compilations, il a su faire voir comment ces dernières dérivent d'un recueil authentique et officiel rédigé par un clerc de la cour, Guillaume Acarnin. De même, par une série « d'investigations », il est parvenu à réparer en grande partie la perte d'un des registres *Olim*, le *Livre des enquêtes de Nicolas de Chartres*, de la fin du ^{xiii}^e siècle, dispersé dans 21 recueils, et il a contribué à montrer, avec Lot contre Beugnot, que ces registres originaux de l'énorme collection du Parlement étaient bien, eux aussi, des recueils officiels composés par un clerc du Conseil. Et, enfin, pour le déclin du ^{xiv}^e siècle, il sut retrouver et étudier l'auteur d'un traité qui, au jugement de M. Viollet, « offre une importance exceptionnelle pour l'étude des origines de la coutume de Paris », l'auteur du *Grand Coutumier de France*, Jacques d'Ableiges. Ce fut, une fois de plus et en particulier dans ce dernier cas, la connaissance achevée et la comparaison approfondie

des recueils manuscrits qui permirent à M. Delisle de se livrer à ces travaux un peu spéciaux avec la même maîtrise et le même heureux succès que partout ailleurs.

De ces trois derniers mémoires, les recherches sur les Registres de l'Échiquier et sur le Livre de Nicolas de Chartres sont accompagnées de documents et l'étude des actes d'Henri II sera complétée par des textes. Cependant, bien que dès 1856, M. Delisle ait joint au Catalogue des actes de Philippe-Auguste une *Table des cartulaires* utilisés et même de ceux qui ont été perdus, et qu'en 1861, il ait publié une *Bibliographie* de ces recueils parus depuis 1840, méritant ainsi d'être appelé par M. Stein un « véritable précurseur », il ne s'est occupé que par exception de cette classe de documents : citons du moins, outre une étude du *Cartulaire de Croismare*, sur laquelle nous reviendrons, deux notices, l'une consacrée au *Livre blanc de l'église du Mans*, « très important... en particulier pour l'organisation des chapitres de cathédrales aux XII^e et XIII^e siècles », où il a ingénieusement démontré, grâce à une ancienne pagination, qu'il était l'origine directe d'un manuscrit de Paris ; l'autre se rapportant au *Cartulaire de Rethel*, « l'un des plus remarquables [qui soient sous le point de vue] féodal ». Mais il a fait mieux que de se borner à éditer des réunions d'actes de ce genre, il en a pour ainsi dire créé, en groupant comme pièces justificatives à la fin de quelques-uns de ses ouvrages, un certain nombre de documents relatifs à un même sujet. Ils concernent d'abord, par exemple l'histoire militaire de Saint-Sauveur-le-Vicomte, et l'administration abbatiale de Robert de Torigny, pour la Normandie ; l'organisation provinciale des bailliages et des sénéchaussées, la politique de Charles V, le rôle financier des Templiers pour la France, collections de pièces diverses dont les titres seuls suffisent à indiquer l'intérêt varié. Mais on doit accorder des mentions spéciales à quelques autres recueils. Pour la Normandie, avec les *Pouillés des diocèses de Rouen et de Coutances*, la réunion des *Jugements de l'Échiquier*, qui comprend 800 actes de 1207 à 1280,

le *Cartulaire normand*, qui en renferme 1200 émanant des rois de France de Philippe-Auguste à Philippe le Hardi, et encore les *Actes normands de la Chambre des comptes sous Philippe de Valois*, qui en analysent ou en reproduisent plus de 350, sont des réunions de documents qui, en général, jettent une vive lumière sur l'état d'une des plus importantes et des plus riches provinces de France, et nous renseignent en particulier, ou sur les moyens employés par les princes pour y assurer et y développer leur autorité au détriment de la féodalité, dans les relations et suivant les formes les plus diverses, ou au contraire, avec les documents financiers, sur les résultats de la guerre de Cent ans envisagés surtout par rapport à l'art et à l'économie. Les conséquences des institutions monarchiques, les progrès de l'autorité royale apparaissent avec plus de netteté, de force et d'ensemble encore, et pour la totalité du domaine royal, dans une double série de publications : ce sont, soit d'un point de vue général, tous les actes émanant du Conseil souverain et central de la royauté que fut le Parlement et que la *Restitution d'un volume des Olim* a permis à M. Delisle de donner, soit, sous des aspects plus particuliers, militaires ou administratifs et fiscaux, les rôles de fiefs et les comptes édités de concert avec Natalis de Wailly dans les tomes XXII et XXIII des *Historiens*, suivant un simple retour au plan primitif des auteurs de la collection. Enfin, lui-même a appliqué seul cette méthode : si les recueils précédents nous montrent la royauté militante, une dernière réunion de textes nous la fait voir, en somme, triomphante, mais cherchant à réparer les maux sortis presque inévitablement de ses luttes et de ses progrès : ce sont les *Enquêtes administratives du règne de saint Louis*, qui remplissent d'une façon à peu près exclusive le tome XXIV des *Historiens*. Ces documents, que leur éditeur a appelés « la plus éclatante manifestation de l'amour de ce roi pour la justice », et qui nous donnent une idée générale de l'état du royaume au milieu du xiii^e siècle, forment par excellence des pièces d'ordre

social : s'ils nous renseignent sur l'administration et sur les agents, ils nous montrent avant tout l'état économique, la situation réelle, la civilisation, bref, la société et ses aspirations, et il n'y a rien de plus moderne, pour ainsi dire, que cette réunion presque formidable de textes recueillis et mis au jour par M. Léopold Delisle et qui ne sont également, on ne saurait l'oublier, que le couronnement d'une série de publications de pièces renfermant, à des titres divers, toute l'histoire des institutions du domaine royal au moyen âge.

La recherche et la publication de tous ces documents s'achevèrent enfin heureusement dans leur étude, c'est-à-dire dans l'histoire elle-même. Des manuscrits de M. Delisle, les uns le renseignaient sur l'histoire littéraire, les plus précieux à certains égards étaient à peintures; quelques-uns enfin, mais à vrai dire complétés, au besoin remplacés par des pièces d'archives, lui permettaient d'écrire l'histoire des faits et surtout des institutions.

Nous avons déjà parlé des travaux de M. Delisle relatifs à l'histoire littéraire, à propos des sources narratives et même diplomatiques, par exemple dans les mémoires concernant les *Rouleaux des morts*, et nous ne rapporterons ici que quelques séries de notices spéciales intéressant, avec la littérature, ce qu'on peut appeler d'une façon générale la civilisation. Ce sont des études accompagnées de publications de textes sur des poètes, tels que *Baudri de Bourgueil*, archevêque de Dol, et *Orderic Vital*, ou même sur un *Antiphonaire de la Laurentienne* renfermant des poésies latines musicales. C'est jusqu'à un compte-rendu détaillé de la *Collection d'autographes de M. Morrisson*, contenant en particulier de précieuses notes sur la correspondance des littérateurs français depuis le xvi^e siècle. Ce sont des mémoires concernant des ensembles de traductions, comme celles de *Boèce* ou de *Pétrarque*, ou des traducteurs, comme l'hospitalier *Jean d'Antioche*, qui s'occupa au xiii^e siècle des « Républiques » de Cicéron, comme *Nicolas Oresme*, qui traduisit pour Charles V la Politique et l'Économique d'Aris-

tote, œuvres dont M. Delisle a reconstitué soigneusement les familles de manuscrits, comme à une époque plus récente, *Le Blanc* et *Macault*, qui offrirent au connétable de Montmorency des traductions d'auteurs anciens. Ce sont aussi des études de *formulaire*s, de ceux dits de *Clairmarais*, examiné pour la première fois, et de *Tréguier*, ou du recueil épistolaire d'une valeur autant historique que littéraire de *Bérard de Naples*, célèbre clerc de la chancellerie pontificale pendant la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle. Ce sont encore, par une relation très compréhensible avec les publications précédentes, quelques pages écrites sur des *écoles*, par exemple celles d'*Orléans*, ou sur des maîtres isolés comme *Yon de Soissons*. Ce sont également des notices consacrées à des théologiens tels que le franciscain *Durand de Champagne*, ou à des auteurs de *Propriétés des choses moralisées*, ou à des recueils d'*Exemples de sermons*. Faut-il aussi mentionner une étude sur les *Tacuins*, manuels illustrés d'hygiène et de thérapeutique, d'origine arabe et traduits en latin et en italien, intéressant l'histoire des sciences naturelles et de la vie privée à la fin du moyen âge ? Et doit-on enfin rappeler que, mêlant une fois « le plaisant au sévère », dans l'exposé de la vie d'un grand amateur et d'un grand protecteur des érudits et des artistes au ^{xvii}^e siècle, M. Delisle n'omit point de parler des présents de petits chats et d'eau de fleur d'oranger que savait faire *Peiresc* pour accroître ses riches collections ? Quelles conclusions nous fourniront toutes ces études, si ce n'est, une fois de plus, la confirmation de la singulière variété de connaissances et de la prodigieuse fécondité de leur auteur ?

Le mémoire relatif à *Peiresc* nous amène indirectement aux travaux sur l'art et plus précisément aux recherches concernant les manuscrits à peintures. Sans avoir, au sujet de ces documents, composé d'ouvrage d'ensemble, l'un des premiers encore, M. Delisle en a fait ressortir l'intérêt historique, plus encore peut-être qu'artistique, avec ses vues générales habituelles, et il les a étudiés avec sa science coutumière. « Le parchemin des manus-

crits, a-t-il dit, est un témoin du passé, non moins véridique, non moins éloquent que la pierre de nos cathédrales. Il forme le meilleur et le plus pittoresque commentaire des chroniqueurs et des chansons de gestes et il est une mine inépuisable de renseignements pour l'histoire de l'art et pour celle des mœurs et des coutumes. » En vue de ces travaux, il préconisait surtout « l'emploi des manuscrits à dates certaines, qui offrent d'inappréciables avantages en ce que les observations dont ils sont l'objet ne reposent sur aucune hypothèse quant à l'âge du document et ne donnent par là même aucune prise à la critique », et, ajoutait-il, on doit « appuyer leur examen sur l'étude des documents contemporains » et le compléter par « la voie des comparaisons », voulant ainsi reconstituer l'histoire de chacune des œuvres et réunir ces dernières par groupes. A vrai dire, il ne faisait ainsi, pour des recherches un peu spéciales, qu'appliquer sa méthode générale d'examen des manuscrits en y apportant plus d'originalité et de rigueur.

Aussi n'a-t-il négligé sur cette question de la miniature aucun des documents qu'il observait, même quand il ne les considérait pas pour cette fin particulière et, à cet égard comme dans toute la partie de son œuvre concernant l'examen des pièces non diplomatiques, il faudrait presque parcourir et citer sa production entière pour se rendre compte de l'ensemble de ses études en cet ordre de choses. On ne saurait donc oublier la succession de ses travaux généraux relatifs au *Cabinet des manuscrits*; puis, pour la période carolingienne, plusieurs de ses recherches déjà mentionnées également concernent la décoration autant que la paléographie, que les unes soient relatives aux deux écoles d'écritures du temps de Charlemagne, comme la notice sur un *Évangélaire d'Arras*, au sujet de l'école franco-saxonne, et que les autres, telles que le *Mémoire sur d'anciens sacramentaires*, aient permis, par un classement des documents, de fournir « des notions exactes sur les principales écoles de miniatures » de la fin de cette même époque. La seconde

partie du moyen âge a été l'objet de travaux plus spéciaux. En examinant d'abord dans ses notices sur un *Livre à peintures de 1250 de l'abbaye de Saint-Denis*, sur *douze livres royaux du XIII^e et du XIV^e siècle*, sur les *Heures de Blanche de France* et sur nombre d'autres volumes analogues, tels que les *Heures de l'amiral Prigent de Coëty*, une série de psautiers et de livres d'heures de provenance surtout royale et princière, c'est-à-dire une réunion de manuscrits « qui donnent peut-être l'idée la plus juste du goût et du luxe de ce temps », M. Delisle est parvenu, par une analyse extrêmement « minutieuse » toujours de tous les détails artistiques, paléographiques et documentaires, par des comparaisons d'illustrations, comme par l'apport de ses connaissances historiques, à retrouver l'origine, à suivre le sort ainsi qu'à expliquer la décoration de ces précieux livres et, une fois de plus, dussions-nous nous répéter, à composer en ce genre de questions de véritables modèles. Puis, au XIV^e et au XV^e siècle, il a pu faire connaître des artistes : le premier, il a examiné « un des chefs-d'œuvre de la peinture parisienne » de l'époque de Philippe le Bel, de remarquables *Heures* qu'il a attribuées au célèbre miniaturiste parisien *Jean Pucelle*, passant également en revue les autres œuvres de son école, et, le premier aussi, il a étudié les *Livres d'heures du duc de Berry*, en se servant précisément de « documents contemporains » d'archives, qui lui ont permis encore de retrouver certains des auteurs de ces incomparables manuscrits.

Mentionnons en outre, surtout au sujet de la méthode, des publications telles qu'*Un feuillet des Heures de Charles, frère de Louis XI*, et *l'Origine de trois feuillets d'une Cité de Dieu*, rattachés respectivement à des manuscrits de Paris et de Mâcon, pour la sûreté des conjectures; la notice sur deux manuscrits de la *Cité de Dieu* encore, *illustrés d'après les indications de Robert Gaguin*, pour la précision des rapprochements; le *Mémoire sur les figures de l'Apocalypse*, montrant les manières successives dont un même thème artistique a été l'objet au

cours des temps, non seulement dans des miniatures, mais dans des tapisseries et des gravures sur bois, pour l'ampleur des comparaisons; la notice sur des *Livres d'images* et en particulier des *Bibles destinées à l'instruction religieuse des laïques*, pour la nouveauté du sujet. Rappelons encore que M. Delisle n'a pas oublié, dans l'étude des manuels appelés *Tacuin*s, la partie artistique, qu'il s'est intéressé à plusieurs reprises aux miniatures faites par *Jean Fouquet* pour les *Antiquités de Josèphe*, que dans l'examen des *Livres d'heures de Bretagne au XVI^e siècle*, il a étudié des gravures sur bois, que dans la description d'une *Coupe d'or de Charles V*, faite de nouveau grâce à ses inventaires, il s'est occupé de l'histoire de l'orfèvrerie et qu'enfin, par la publication du *Testament de la reine Blanche de Navarre*, il a donné un précieux document pour l'histoire des mœurs princières à l'égard des objets d'art et du costume. Il faut, dans toutes ces recherches auxquelles M. Delisle s'est livré surtout à la fin de sa vie, remarquer encore l'adaptation de l'auteur à des études un peu nouvelles pour lui, bien que, pour reprendre l'expression de M. Perrot, il les ait faites plutôt « en archiviste », au moins à l'origine; il faut aussi, dans leur exécution, admirer précisément la sûreté de la méthode comme la valeur des résultats. Elles ont permis en effet à M. Delisle de démontrer que la supériorité de la France au moyen âge s'est affirmée dans les domaines aussi bien artistiques que littéraires et qu'en particulier, l'art de la miniature a été cultivé à Paris et dans l'Ile-de-France, de l'époque de saint Louis jusqu'au début du xv^e siècle, avec un éclat tout spécial, comme en témoigne le vers si connu de Dante :

. quell' arte
Ch' alluminare è chiamata in Parisi¹.

Au contraire, l'histoire politique n'a donné lieu, de la

1. *Purg.*, XI, 80-81.

part de M. Delisle, qu'à une histoire locale normande, celle de *Saint-Sauveur-le-Vicomte*, place forte qui, en raison de sa situation stratégique, joua un rôle assez important pendant la guerre de Cent ans, et à quelques mémoires d'histoire féodale, comme la notice concernant *Les comtes de Dammartin au XIII^e siècle*, que nous avons déjà signalée.

Beaucoup plus grande heureusement est la part faite aux institutions, sur lesquelles nous voudrions insister, non pas seulement parce qu'elles ont été l'objet pour M. Delisle d'œuvres fondamentales, mais parce que leur étude paraît tenir une place particulière dans l'ensemble de ses travaux, qu'elle représente le plus exactement peut-être les tendances naturelles de son esprit et qu'enfin, si nous ne nous abusons, elle doit très spécialement contribuer à lui assurer le rang auquel il a droit. M. Delisle a observé les institutions dans leurs formes diverses, institutions publiques et privées, administratives et économiques; il les a examinées dans la monarchie, la féodalité, la bourgeoisie et le peuple des campagnes; il a dressé des listes de fonctionnaires et s'est occupé de l'économie rurale et pécuniaire; il a étudié les revenus du trésor public, les grands domaines et les petites propriétés, le commerce, les fortunes particulières et les sociétés financières.

Il a considéré d'abord les agents de l'État. Si, en 1884, il examinait les *Anciens catalogues d'évêques*, on sait qu'une de ses premières recherches fut un *Mémoire sur les baillis du Cotentin* de 1207 à 1789, qui n'est pas seulement une liste chronologique complète de ces officiers, mais un travail où il a fait excellemment ressortir l'importance et la variété de leurs fonctions et su grouper, pour chaque agent, des textes confirmatifs de ces caractères. Cette première contribution, après une notice donnée en 1898 sur un conseiller et chancelier de Philippe le Bel, *Gilles Aicelin*, archevêque de Narbonne, puis de Rouen, fut reprise suivant la même méthode et singulièrement étendue, lors de la publication du tome XXIV des

Historiens, par une *Liste chronologique des baillis et des sénéchaux des origines à Philippe de Valois*, qu'accompagnent, on s'en souvient, plus de 250 documents. Mais, en dehors de ces derniers, le nombre vraiment extraordinaire de textes consultés et mis en œuvre est tel qu'on en demeure presque stupéfait : peut-être M. Delisle n'a-t-il pas tout vu, mais il a vu beaucoup, et aussi souvent qu'on a recours à ses tableaux, on en reconnaît l'exactitude et on en apprécie l'utilité ; personne avant lui n'en avait dressé de semblables, et si on les améliore, ce ne sera sans doute que sur des points de détail. Ils ont en effet un intérêt de géographie administrative et l'auteur, à cet égard, a su parfaitement caractériser son travail en disant qu'il espérait rendre par là, pour l'histoire civile, des services comparables à ceux de la *Gallia christiana* pour l'histoire religieuse. Mais ils ont également et avant tout un intérêt d'histoire politique d'autant plus essentiel que M. Delisle, en réunissant sur chaque agent les actes qui ont signalé sa carrière, a comme toujours su viser à une fin historique aussi générale et élevée que possible.

L'étude d'une administration semi-publique, semi-féodale, a été faite par M. Delisle dans sa thèse présentée à l'École des chartes sur les *Revenus publics en Normandie au XII^e siècle*. Il y considère successivement, on le sait, les monnaies, l'administration, les domaines et les recettes. La partie monétaire, malgré les difficultés du sujet, particulièrement ardues pour un débutant, est certainement l'une des plus intéressantes du travail, car, en particulier, il y confirme l'identité déjà examinée avant lui des monnaies rouennaises et angevines, y établit la valeur comparative des espèces en circulation et surtout y étudie, avec une rare pénétration, une ordonnance royale du début du XII^e siècle, dont il établit le texte, détermine la date et précise le but, malgré l'obscurité d'un document dont la critique n'a pas été reprise depuis lui. Signalons encore les observations sur la comptabilité et, au sujet des recettes, les nombreux renseignements accumulés inté-

ressant l'état économique de la province, plus particulièrement à l'égard des forêts. En cet ordre de choses, les conditions suivant lesquelles l'auteur a réalisé son travail lui ont permis d'esquisser un tableau économique de la Normandie à cette époque, résultat qui l'a conduit directement à d'autres recherches d'une portée plus grande.

Des *Études sur la condition de la classe agricole et l'état de l'agriculture en Normandie au moyen âge*, le titre seul fait connaître le but et les divisions. Ce livre concerne la condition juridique et la situation générale des paysans ainsi que le régime des terres, et, d'autre part, l'état agricole : les diverses classes de personnes et leurs obligations, les différentes catégories de biens ruraux, la police et les communautés rurales, l'instruction et le crédit, les variétés de propriétés avec leurs productions, les mesures et les prix des denrées. L'introduction contient quelques appréciations générales qui laissent percevoir l'admiration que l'auteur professait pour le moyen âge, soit que du point de vue politique, il apprécie le régime de la féodalité, que du côté moral, il détermine l'influence de l'Eglise et que, sous le rapport économique, il juge l'état de l'agriculture. Le volume est écrit dans le style simple et aisé qui caractérise M. Delisle.

Ce travail a illustré l'auteur, plus peut-être qu'aucun autre, et l'on peut presque dire qu'il est resté son ouvrage capital. Ce n'est pas qu'il présente, quant au fond, toute l'histoire de l'agriculture, car, s'il décrit les paysans, il ne considère pas les domaines; ce n'est pas non plus, au sujet de la composition, qu'il soit toujours assez synthétique et ne se borne pas parfois à une simple constatation. Nous nous permettons d'autant mieux de le dire que M. Delisle, avec cette réserve habituelle d'une intelligence nullement fermée cependant à des idées générales que nous venons précisément de mentionner, a lui-même déclaré s'être peut-être « trop simplement attaché à enregistrer les faits, sans en indiquer les lois qu'on en pour-

rait déduire, parce que cette voie était périlleuse ». Les résultats de cette méthode n'en méritent pas moins tous les éloges. En effet, il faut d'abord tenir compte de la nouveauté de l'ouvrage : quoique l'auteur déclare procéder plus ou moins directement de Guérard, il ne l'a point imité. Guérard, non seulement a pris comme sujet l'histoire d'une seule propriété abbatiale, mais il a écrit sur elle, a-t-il dit, « des prolégomènes destinés à l'éclaircissement d'un texte » : il a donné une série de mémoires concernant surtout quelques points de la vie juridique d'un grand domaine et composés eux-mêmes « d'analyses et de définitions », plutôt qu'il n'a composé une synthèse de la constitution et du fonctionnement économiques de l'organisme, si bien que, quelle que soit la valeur singulière de ce travail, les généralités et le mouvement y font un peu défaut. Par la nature de ses recherches, M. Delisle a voulu nous montrer les paysans, et moins encore par le côté juridique, qui n'a dans son œuvre qu'un rôle préparatoire et accessoire, que par rapport à l'état économique et à la situation sociale : nous ne devons pas connaître seulement l'agriculture, mais la société rurale dans sa vie, ses idées et ses aspirations. A côté de la terre, il a pensé introduire l'homme ; il a donc envisagé son travail, non seulement au sujet des choses, mais des personnes, et il a été ainsi plus vivant. Et ce qu'il s'est proposé de faire, il l'a éminemment réalisé : en particulier, les études sur les communautés de paysans, qui se terminent par un clair résumé, et sur le crédit, comme toute la partie relative à l'agriculture, étonnent par la masse des renseignements et séduisent par la lucidité de l'exposé, si complète, que les conclusions se présentent pour ainsi dire d'elles-mêmes à l'esprit du lecteur. L'auteur a donc vraiment innové et il est arrivé à un degré de perfection tel qu'on n'a cessé de se référer à son travail, qu'on y a toujours puisé à pleines mains et qu'on y a encore recours, si bien que telle recherche récente et que nous citons absolument au hasard, comme l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Martin de*

Troarn de M. Sauvage, y fait continuellement appel pour sa partie économique et même sur des points spéciaux et difficiles comme le crédit, parle de « ses pages lumineuses ». Enfin, ce mérite singulier s'accroît peut-être de ce fait que l'ouvrage n'a pas été imité : on l'a cité, on l'a utilisé, on ne l'a jamais refait pour d'autres provinces. L'histoire de l'agriculture en Normandie est restée de ces chefs-d'œuvre isolés comme d'autres de même envergure, parus vers la même époque sur d'autres sujets de l'histoire économique : le *Polyptyque de l'abbé Irminon*, pour l'histoire des grands domaines, les *Documents sur l'histoire du Tiers-État*, pour l'histoire des villes, les *Foires de Champagne*, pour l'histoire du commerce. Le mérite du travail de M. Delisle et des travaux analogues ne s'en trouve en rien diminué : le sien, par rapport au passé, reste une création et une révélation ; dans la suite, il attend encore une imitation et un égal.

Ce fut l'auteur lui-même qui, à l'extrême fin de sa vie, donna l'exemple du retour à des recherches similaires, en étudiant une forme d'économie agricole sur laquelle la connaissance du travail de Guérard avait déjà pu l'inspirer, mais dont il ne s'était pas encore occupé d'une façon directe. Dès 1850, il avait publié dans l'*Extrait d'un compte de la seigneurie de Neufbourg*, dans l'Eure, de 1424, un tableau résumé du fonctionnement d'un domaine rural, réunissant des renseignements qui sont d'ailleurs loin d'être sans intérêt. En 1910, il édita l'*Enquête sur la fortune des établissements de l'Ordre de Saint-Benoît en 1338*. Sortie d'un dessein du pape Benoît XII de réformer l'état du plus riche des ordres religieux à ce moment, à la suite d'informations destinées à faire connaître l'état économique détaillé des maisons bénédictines, cette enquête fut ordonnée avec autant d'intelligence que menée avec soin. Les pièces publiées nous exposent le temporel d'abbayes et de prieurés de la Normandie et de la Bretagne. Le nombre des religieux, les sources des revenus, les éléments de la dépense, d'autres renseignements de détail relatifs à la reconstruction de l'abbaye de Saint-

Ouen ou à l'organisation simultanée de l'abbaye de Saint-Michel et de ses prieurés, le tout corroboré par des indications extrêmement précises sur les poids et mesures, les prix et la valeur des terres, donnent à ces documents une particulière importance, car ils nous montrent l'organisation d'économies domaniales à un degré de clarté et d'achèvement tels que, selon les expressions imagées et vivantes de l'éditeur, on semble parfois, en les lisant, « être transporté à cinq siècles en arrière, à côté d'un abbé qui expose méthodiquement tous les détails de l'administration temporelle de son monastère ». M. Delisle a mis en effet en lumière les qualités de ses documents avec sa pénétration et sa netteté habituelles et quand il observe que des textes de cette valeur ont insuffisamment attiré l'attention jusqu'ici, on doit lui savoir d'autant plus de gré de les avoir publiés et commentés que, nous l'avons dit, l'étude des grandes exploitations en France est restée encore presque inexplorée.

A l'économie domaniale a succédé l'économie urbaine. De celle-ci, M. Delisle s'est moins occupé. Mais on ne peut oublier une de ses premières recherches, les *Notes sur les anciennes foires du département de la Manche du XII^e au XV^e siècle*. Ce mémoire, qui n'est en effet qu'une réunion de notes sur la concession, la date, la forme, les revenus d'une centaine de foires et marchés, est cependant précieux par l'abondance des indications relatives à un seul département et demeure des plus intéressants par la nouveauté et la valeur du sujet traité. Qui ne sait quel rôle a été attribué et quelle importance a été reconnue aux foires dans la question si passionnante et si controversée en ces derniers temps de l'origine des villes, et qui ignore aussi qu'on a fini par s'accorder, non pas sur l'action directe de ces réunions commerciales, mais sur l'influence fondamentale du commerce sur la fondation et le développement des centres urbains ? M. Delisle paraît s'être bien rendu compte de l'importance de la question qu'il traitait, en écrivant qu'il « espérait attirer l'attention sur elle ». Elle a en effet été attirée, et bien que ce soit sur-

tout à l'étranger, il n'en reste pas moins que M. Delisle, en s'en occupant, s'est montré un précurseur. Et de même, lorsque, passant de la formation de la fortune à son épanouissement, il a donné deux mémoires consacrés, l'un au *Cartulaire de Guillaume de Croismare*, bourgeois de Rouen au temps de Charles V, et l'autre au *Livre de raison de Guillaume d'Ercuis*, précepteur et agent de Philippe le Bel, esquissant ainsi pour le xiv^e siècle la constitution d'un domaine rural en Normandie et l'administration d'une fortune privée dans l'Ile-de-France, il a, dans ce second cas, fait connaître un document précieux et rare pour cette époque et qui, depuis lui, a été publié et jusqu'à deux fois étudié.

Enfin, il a encore été un novateur dans le dernier travail dont nous ayons à parler. M. Delisle qui, dans sa jeunesse, on le sait, allait jusqu'à dire, d'une façon peut-être un peu exagérée, que les « affaires de finances résumaient au moyen âge tous les actes de gouvernement », a toujours accordé une grande importance à l'histoire fiscale et à l'état pécuniaire, à l'étude des revenus et à celle du crédit, et il a réuni ces deux questions connexes dans son *Mémoire sur les opérations financières des Templiers*. Cet ordre religieux et militaire, à la fois riche, célèbre et puissant, dont les maisons étaient des sortes d'asiles fortifiés, devint assez naturellement le banquier et le trésorier des princes et des particuliers, par exemple des rois d'Angleterre et de France. Non seulement les chevaliers faisaient pour ces derniers toutes les opérations de banque, mais, depuis Philippe-Auguste, ils étaient les banquiers officiels de la royauté : le trésor est au Temple, les trésoriers du royaume sont des Templiers et l'administration est dans leurs mains ; encore en 1295 et en 1296, ils exécutent une série d'encaissements et de paiements pour le pouvoir souverain, bien qu'à partir de 1296, ce qu'on n'a peut-être pas assez remarqué, Philippe le Bel commence à rendre l'administration indépendante de leur ordre. Telle est cette histoire financière, mi-officielle, mi-privée, que M. Delisle a étudiée en particulier par des

comptes de la fin du ^{xiii}^e siècle, pièces qui sont souvent d'une explication difficile, sujet qui est fréquemment d'une compréhension peu aisée, et que l'auteur a su cependant éclaircir et exposer d'une façon singulièrement lucide et vivante. Rien, par exemple, n'est plus simple à suivre que les pages consacrées à cette question complexe que sont les opérations des Templiers dans leurs rapports avec la royauté. C'est que ce mémoire n'est pas seulement une importante contribution à l'histoire encore peu connue de l'argent au moyen âge, une préface indispensable à l'étude de l'événement toujours obscur et captivant que fut la chute des Templiers, mais par l'examen des premiers comptes de la royauté, restés non pas inconnus, mais inutilisés ou inexpliqués jusqu'à lui, M. Delisle a ouvert encore une voie à des recherches nouvelles qui, depuis, ont été faites spécialement sur l'histoire du trésor public au moyen âge.

Ce déchiffrement souvent malaisé, nous venons de le dire, des anciens documents financiers, fut certainement facilité à M. Delisle par sa science paléographique, et nous sommes ainsi ramenés au début du voyage, peut-être un peu long, que nous avons essayé d'accomplir autour de son œuvre. Cette dernière, malgré son extension et sa variété, présente une sorte d'unité idéale, produite par la persistance des trois influences d'origine, de goût et de fonctions, autour desquelles n'a cessé de graviter la vie de l'auteur, quoique les conséquences de cette unité fussent restées sans doute beaucoup moins heureuses, sans la possession, à un degré singulièrement rare, de qualités historiques qui en facilitèrent et en développèrent l'action. C'est ce que montrent la succession non moins que l'ensemble des résultats obtenus. Car, en dehors de la philologie et de l'archéologie proprement dite, ses travaux comprennent toutes les formes d'études des textes les plus divers, se rapportant à la presque totalité des branches de l'histoire, considérée elle-même avant tout pendant la seconde partie du moyen âge en France. M. Delisle a décrit, a édité et a employé les documents, et

le profit qu'on peut tirer du contenu des textes ne lui a pas été plus étranger que l'observation de leurs caractères extérieurs et que le mode de leur publication. Et, chose non moins remarquable, dans cette série de travaux d'érudition, il a su toujours allier la pratique à la théorie, réunir l'application et la science. Il a composé, en effet, l'œuvre la moins égoïste qui soit : albums, instructions, textes, listes, il a tout donné, en même temps qu'il répandait à pleines mains les dissertations critiques et les recherches d'institutions ; on peut dire qu'il s'est efforcé de faciliter l'accès de ses propres études, tout autant qu'il a pu éprouver à les faire un plaisir idéal. Aussi, s'il n'a jamais enseigné, qui donc peut se vanter de n'avoir pas avec lui beaucoup appris !

Pour réaliser cette œuvre exceptionnelle, il a été d'une singulière précocité et il aurait pu disparaître à vingt-cinq ans, laissant déjà sur plusieurs parties de l'histoire une réunion de travaux dont certains auraient suffi à assurer la célébrité de leur auteur ; et personne ne s'est moins arrêté que lui, sachant encore, vers l'achèvement de sa longue existence, reprendre ou terminer des productions faites ou ébauchées plus d'un demi-siècle auparavant. Il n'a cessé de se répandre en une multitude féconde de travaux, où le soin apporté à chacun achève de rendre la quantité presque incompréhensible et où les comptes-rendus ne sont pas moins originaux que les in-folio ne sont instructifs. Aussi n'y a-t-il guère de documents qu'il n'ait revus ou trouvés pour en tirer un parti nouveau ou original, et de forme de l'histoire qu'il n'ait étudiée pour la rénover, sinon même pour la créer ; aussi, de ce pionnier de l'histoire, combien ont suivi et utilisé les jalons qu'il a posés un peu partout ! Peut-être même est-ce parce qu'il connaissait à peu près tout ce qu'il est possible d'apprendre dans ses recherches qu'il pouvait éclairer à fond chaque texte, sachant toujours lui constituer comme une famille de documents, et qu'il réussissait à ce point dans chaque branche historique, pouvant sans cesse se servir de toutes au profit de chacune ; en un certain sens, dirait-on,

il a été un maître en histoire comparée. Pouvant mettre tout à profit, qualités natives et science acquise, pour résoudre les problèmes qu'il n'oubliait jamais de soulever, il exposait complètement et traitait aisément les questions; nulle part on ne sent l'effort et il a composé toute son œuvre comme en se jouant. On peut dire qu'il était aussi calme dans l'exécution qu'il était audacieux dans la conception.

S'il n'a pas donné ainsi une œuvre générale sur la France du moyen âge, qu'il ait montré la méthode de l'étudier ou qu'il l'ait personnellement appliquée, qu'il ait préparé le travail ou qu'il l'ait accompli, il a contribué « singulièrement à élargir et à approfondir, » suivant les expressions de M. Himly, notre connaissance de cette partie de notre histoire sur nombre de points. Dans l'ensemble même, on lui doit l'idée et la démonstration de la grandeur du pays à l'époque où il l'a étudié : il a fait connaître la multiplicité et l'intérêt de ses sources manuscrites et il a reconstitué la richesse de ses bibliothèques; il a montré le nombre et la supériorité de ses historiens et il a retracé l'activité de ses administrations; il a fait ressortir sa prééminence littéraire comme artistique; il en a décrit les richesses naturelles; il a suivi le développement de ses institutions; enfin, il a exposé comment le pouvoir public, utilisant ses ressources spontanées et les accroissant avec ses forces propres, n'a cessé de mettre graduellement sa puissance hors de pair au dedans et au dehors. Si, inversement, on veut savoir comment à d'autres époques souvent moins heureuses, d'autres pays plus fortunés s'enrichirent du superflu de nos trésors artistiques, c'est encore à M. Delisle qu'il faut recourir. Il s'est montré grand admirateur des temps qu'il a décrits, mais, animé d'un patriotisme scientifique aussi calme qu'assuré, il a justifié ses préférences et il a su mettre en lumière la priorité et la primauté de la France au moyen âge.

Finalement, peut-être se plairait-on à trouver parfois chez M. Delisle une moindre réserve voulue, quoique

compensée très heureusement par une méthode si parfaite et une lucidité si vive que d'elles-mêmes se dégagent toutes les idées générales nécessaires; peut-être le placerait-on plus spontanément même au rang qui lui convient, si le développement général de ses travaux avait suivi la marche inverse, et peut-être se l'imagine-t-on plus grand encore en songeant à tout ce qu'il aurait pu donner s'il avait persévéré dans son premier genre de recherches. Mais jugeons simplement la réalité. Quand M. Delisle s'est attaché aux sciences auxiliaires de l'histoire, il les a marquées d'une empreinte aussi particulière que profonde, car non seulement il n'a pas cessé de les considérer comme des travaux préparatoires pour d'autres plus élevés, mais il s'est efforcé de les étudier avec la méthode la plus parfaite. Et lorsqu'il s'est livré à l'histoire proprement dite, il a agi par excellence dans des conditions qui lui sont propres; toujours il a été novateur et partout il a su annoncer les intentions nouvelles et les caractères futurs des recherches historiques. A tous égards, par conséquent, nul plus que lui n'a fait œuvre originale et créatrice; à tous égards, personne plus que M. Léopold Delisle n'a pu mériter d'être appelé l'historien de l'avenir.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DU 1^{er} TRIMESTRE DE 1912.

Séance du 3 Janvier.

Présidence de M. E. MICHON, président sortant,
et de M. G. LAFAYE, président élu.

Ouvrages offerts :

BATIFFOL (Pierre). *Les présents de saint Cyrille à la cour de Constantinople*. Paris, 1911, in-8°.

Loë (baron DE). *Exposition internationale des Beaux-Arts à Rome. Archéologie. Catalogue des documents exposés*. Bruxelles, 1911, in-12.

LOISNE (comte DE). *Le cartulaire de la commanderie d'Éterpigny*. Amiens, 1911, in-12.

M. E. Michon, président sortant, prononce le discours suivant :

« Mes chers Confrères,

« Le premier sentiment que doit exprimer, lorsqu'il prend pour la dernière fois la parole devant vous, un président sortant, n'est-ce pas l'aveu reconnaissant et modeste de l'honneur que vous lui avez fait en l'appelant pour une année à présider vos séances ?

« L'honneur d'avoir été ainsi chargé de diriger vos travaux, il me convient à coup sûr, à moi plus encore qu'à beaucoup d'autres, de le ressentir. Vous dirai-je que j'ai parfois peine à croire que l'ancienneté me confère déjà sur la liste de vos membres résidants le dix-huitième rang ? Non pas que je sois sans savoir que j'ai

vieilli et beaucoup vieilli. Trop de ma vie, depuis cette année 1889 où il m'a été donné en même temps d'entrer au Musée du Louvre comme attaché et chez vous en qualité d'associé correspondant, s'est dépensé dans cette maison pour que je puisse manquer de le percevoir. Il ne m'en arrive pas moins volontiers, dans ces moments où l'on se laisse aller à rêver quelque peu, de me remémorer comme s'il était d'hier le jour où vous m'avez élu l'un des vôtres et vous m'en trouverez certes une excuse en voyant toujours le même, toujours aussi actif et aussi vaillant, véritable ami pour chacun de ses confrères, pour la Société tout entière son bon génie et son oracle, le maître à qui vingt-deux ans d'une collaboration quotidienne m'ont attaché par des liens qui plongent au plus profond de mon être et qui dès lors se faisait mon garant auprès de vous et me conciliait vos suffrages.

« Vous remercier, ah! oui, je le dois, vous remercier surtout, dussé-je me faire taxer d'égoïste, de tout ce qu'a eu de doux pour moi cette année de présidence. Ici ment le proverbe *honor onus*. Qu'il y ait des sociétés où les rapports sont plus faits d'estime réciproque que de cordialité, où l'atmosphère garde toujours je ne sais quelle froideur, il se peut. Ici, nous nouons tous entre nous les amicales relations qui sont le charme de nos réunions. Mais rendre ces relations plus étroites, créer des rapports immédiats avec ceux mêmes que des études différentes avaient peu permis de pratiquer jusque-là directement, voilà le bénéfice de la présidence. Il y a plus. Le président, par cela même qu'il représente la Société, en sent battre l'âme en lui-même et, cette âme, nul désaccord ne la trouble dans le dévouement à un même idéal. La diversité de nos origines, de nos carrières, de nos recherches, la dissemblance de nos vues sur beaucoup de points et de nos opinions ne nuisent et ne peuvent nuire en rien à l'union supérieure qui nous rapproche. Tous, quelles que soient nos idées sur la France d'aujourd'hui ou sur celle de demain, notre commune devise, *gloriae majorum*, nous prémunit contre la fallacieuse chimère de la table rase et

nous rend sans cesse présente à l'esprit la vérité que la France d'hier, la France de la Renaissance, et la France du moyen âge, et la France de la Gaule romaine, et la France de la plus lointaine Celtique, c'était déjà et toujours la France. Vivre des mêmes traditions, les faire siennes, c'est la base même de la famille et, parce qu'elle vit ainsi, la Société des Antiquaires de France est vraiment, pleinement une grande famille.

« Vienne la mort, Messieurs, et nous l'éprouvons d'une manière poignante.

« Vous l'avez senti, lorsque, le 15 juillet dernier, nous avons conduit à sa dernière demeure M. Auguste Longnon. Vous savez comment les débuts de celui dont Maury près de mourir devait dire : « Je ne mourrai pas « tout entier, car j'ai fait Longnon », furent en effet facilités par Maury lui-même, mais aussi et d'abord par M. Anatole de Barthélemy. Dès 1868, M. de Barthélemy, dont les plus jeunes de vous ne connaissent peut-être pas, comme j'ai eu le bonheur de le connaître moi-même, quelle fut la situation unique dans notre Société, faite de respect et de beaucoup d'affection, et qui, dès cette époque, préluait à la vénération qui l'entoura chez nous à la fin de sa vie par une singulière autorité, obtenait l'insertion dans nos *Mémoires* de son travail sur le *Morvois* (*Pagus Morivensis*). L'auteur ne s'était guère fait connaître jusque-là que par des notes critiques et l'*errata* développé qu'il avait adressés sous ses simples initiales à M. d'Arbois de Jubainville sur l'*Histoire des ducs et comtes de Champagne*, dans le tome VII de laquelle, en 1869, prit place son livre des *Vassaux du comté de Champagne et de Brie*. Le 7 juin 1876, vous élisiez membre résidant le jeune savant déjà remarqué, mais à qui seules encore les Archives nationales avaient ouvert leurs portes et de qui maintenant la carrière allait marcher de succès en succès à l'École des Hautes-Études, à l'Académie, au Collège de France. Ses *Pagi de la Gaule*, son ouvrage capital sur la *Géographie de la Gaule au*

VI^e siècle attestent qu'il était bien, selon les termes mêmes du rapport qui vous avait recommandé sa candidature, « l'homme qui connaît le mieux la géographie « ancienne en général et celle de la France en particulier ». Les notes qu'il vous a données depuis, sur l'évêché mérovingien d'*Arisitum*, sur *Chantoceaux*, sur le *Vicus Helena*, sur *Sermanicomagus*, sur la localité de *Ratomagus*, dont Ptolémée fait le chef-lieu des Silvanectes, sur les deux *pagi* de *Vosagus* et de *Lipidiacus*, et, dans le volume de notre Centenaire, son *Étymologie du nom de Montmartre*, se rattachent au même ordre d'études, comme son admirable *Atlas historique de la Gaule*, son *Dictionnaire topographique du département de la Marne*, dont on a dit qu'il était le modèle de tous les inventaires de ce genre, et encore, pour toute une partie au moins, son édition du *Polyptyque d'Irminon*. Sa méthode, l'on pourrait presque dire la science nouvelle qu'il avait créée, l'étymologie scientifique des noms de lieux, dont, grâce aux principes de la philologie romane qu'il s'était assimilés, il était devenu le spécialiste, ne lui faisaient à coup sûr pas négliger dans son argumentation les données, toutes les données de l'histoire proprement dite, dont, mieux que personne, il connaissait et interprétait les sources, et il n'ignorait pas non plus l'aide que peut fournir pour relier le passé à l'époque moderne la persistance des traditions locales; mais, une fois ces indications utilisées, si elles ne suffisaient pas à donner la clef du problème, il n'hésitait pas à recourir à la phonétique et à faire la place qui légitimement lui revient à la toponymie. Voilà en quoi il était inimitable, en quoi il trouvera difficilement un successeur. Travailleur infatigable, la géographie historique n'absorbait toutefois qu'une part de son activité. L'ancienne littérature française avec Villon, avec Froissart, dont il fit connaître le poème inédit de *Méliador*, avec les chansons de gestes, ne cessa de l'attirer et, sans parler de son *Paris pendant la domination anglaise*, de son *Iconographie de saint Louis*, de ses trois volumes de *Documents relatifs au comté de Champagne*, il ne faiblit pas devant

le labeur de donner au nom de l'Académie cinq volumes d'*Obituaires des anciens établissements religieux* et six volumes de *Pouillés des diocèses*.

« Quelque douloureux qu'il soit, Messieurs, c'est un pieux devoir dont tient à s'acquitter votre président que de dire sur la tombe des confrères qui nous sont enlevés le deuil que nous éprouvons à nous séparer d'eux, par quels titres ils s'étaient acquis nos suffrages, quel lustre ils ont jeté sur notre Compagnie. La modestie dont M. Edmond Saglio avait entouré sa vie et qu'il a voulu qui le suivit par delà la mort ne m'a pas permis de le faire. L'obligation n'en est que plus impérieuse de rappeler aujourd'hui tout ce que nous pardons en lui. Deux membres honoraires, à l'entrée de cette nouvelle année, manquent à notre appel et, par une curieuse coïncidence, ils avaient été promus à l'honorariat par une élection simultanée, le 2 mai 1900. Vingt-cinq ans presque s'étaient déjà écoulés depuis le jour où M. Saglio était devenu membre résidant. Il appartenait alors à la conservation de notre cher Louvre, aux conservateurs duquel vous faites toujours si bon accueil et qui de leur côté s'empressent de mettre sous vos yeux tant de monuments, et il ne quitta le Louvre que pour prendre la direction du Musée de Cluny. Singulièrement vaste était le domaine dont il avait la charge, puisque sculptures et objets d'art du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes ne formaient alors qu'un seul et même département. Il pouvait ainsi aisément vous entretenir et de bas-reliefs du ^{xiii}^e siècle, et de stucs peints attribués à Jacopo della Quercia, et, d'une manière générale, des salles de la sculpture française, et aussi de calices du ^{xiii}^e siècle et d'ivoires du moyen âge, ou de bagues, de fers à gaufrer, d'émaux, de statuettes du ^{xv}^e, voire même de couteaux attribués à Marie de Médicis et à Louis XIII, d'une statuette en faïence de ce dernier roi et des bijoux de la Couronne. Mais la série de ses communications s'étend bien au delà. J'y relève des communications sur des découvertes faites dans les tourbières de Hedingen ou d'anciennes fouilles

pratiquées à Naix; sur des statues chypriotes, des stèles d'Asie-Mineure, des vases peints; sur des ivoires, des lampes, des mosaïques antiques; sur les attributs de Cybèle et d'Attis, les apobates grecs et les *desultores* romains, l'emploi du dromadaire dans les armées romaines. Il était en effet une œuvre, une grande œuvre à laquelle M. Saglio s'était voué et qui lui vaudra pour longtemps la reconnaissance de tous ceux qui, à un titre quelconque, s'intéressent aux monuments, aux usages, aux institutions, en un mot à la vie des anciens, le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*. Vous sentez assez à quel point celui qui non seulement avait le fardeau, suffisamment lourd pourtant, de diriger cet immense répertoire et fournissait souvent à ses collaborateurs les références figurées aussi bien qu'écrites dont ils avaient à faire usage, mais encore personnellement avait rédigé nombre d'articles, était armé et toujours prêt pour vous apporter ce genre de collaboration qui répond le mieux à ce que demande la Société, non pas de longues dissertations, pour savantes qu'elles soient, mais de brèves notes qui sont ou le commentaire d'un objet intéressant ou l'éclaircissement de tel point spécial d'archéologie ou d'histoire. Je manquerais à une partie de ma tâche si je ne rappelais encore d'un mot quelle était la bienveillance de M. Saglio pour tous ceux qui s'adressaient à lui, quelle était l'aménité de ses relations avec ses confrères. L'homme en lui valait le savant et je suis certain d'être votre interprète à tous en adressant de vive voix, mieux que je n'ai pu le faire à notre séance du 13 décembre, à son gendre M. Lafaye, qui va me succéder à ce fauteuil, l'expression émue de nos unanimes regrets.

« La mort, Messieurs, par ce double deuil, a levé sur nous un tribut assez lourd pour que, sans qu'elle ait fait aucun vide parmi nos membres résidants, nous ayons le droit d'estimer lui avoir largement payé notre dette, une dette que grossit encore douloureusement la perte de neuf de nos associés correspondants nationaux.

« Le plus ancien, qui s'est éteint il y a quelques

semaines seulement, était M. Joseph Delaville Le Roulx, élu le 5 février 1879, dont la haute stature trahissait dès l'entrée la présence dans cette salle et que vous vous souvenez tous d'avoir vu bien des fois parmi les fidèles assistants de nos séances. Archiviste-paléographe, ancien membre de cette École française de Rome dont les représentants sont si nombreux parmi nous, il avait débuté par des travaux sur l'histoire municipale de Tours et s'intéressa toujours à la Touraine où il passait une partie de l'année. Mais la grande passion de sa vie a été l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. Tout autre que lui aurait plié sous le poids des gros volumes où s'étaient leurs archives et les documents de leur histoire, œuvre qu'on se refuserait presque à croire l'œuvre d'un homme et du genre de celles que d'ordinaire les corps savants seuls osent entreprendre. Il a eu la bonne fortune, disons mieux, le courage et le rare mérite de la mener à bien et ce sera son grand titre d'honneur. Vous en avez vous-mêmes profité directement et, à deux reprises, vos *Mémoires* se sont ouverts à des séries de sceaux de l'ordre de Jérusalem. Ils y étaient vraiment à leur place. L'Orient latin, que, après d'autres de nos confrères, M. Delaville Le Roulx représentait avec tant d'éclat, nous est cher comme l'un des fleurons qui s'ajoutent à la couronne de gloire de la France.

« Trop d'éléments divers se sont, non pas juxtaposés, mais vraiment fondus ensemble et mariés dans la formation de notre génie national pour que nul danger d'uniformité soit à craindre entre ceux qui s'attachent à en faire revivre les faces diverses. L'Armorique était la patrie de M. Paul du Châtellier. Rien de ce qui la touche ne lui était étranger. L'une de ses dernières découvertes, l'une des plus retentissantes, a été la découverte de la sépulture d'un chef enterré avec la barque sur laquelle il avait franchi cette mer de qui et pour qui vit encore la Bretagne et par qui elle sait aussi mourir. Nombreuses sont les études qu'il avait consacrées aux monuments préhistoriques qui abondent, plus que partout ailleurs,

dans sa région. Il avait notamment, il y a plus de trente ans, attiré l'attention sur un menhir sculpté conservé à Kernuz. Le château de Kernuz, sa résidence, était devenu par ses soins un véritable musée. Tant de titres le désignaient pour une haute distinction honorifique et, depuis plusieurs années, le Comité des travaux historiques le proposait pour la croix de la Légion d'honneur. Il sera mort sans l'avoir obtenue.

« Non plus que M. du Châtellier, nous n'avons pas eu très souvent l'occasion de voir dans cette salle M. Anthyme Saint-Paul. Mais on ne saurait surfaire les services rendus par lui à notre archéologie monumentale du moyen âge. Il en était vraiment l'un des champions et l'âge n'avait pas ralenti son ardeur. Il ne craignait pas d'aborder par leur côté le plus général les questions d'histoire ou de théorie de l'architecture et, si ses idées n'ont pas conquis tous les suffrages, nul ne peut nier la force et le talent avec lesquels il les soutenait. Il a fait mieux encore, en vrai fidèle qui n'a de cesse qu'il ne soit en même temps un apôtre. Par le soin avec lequel il s'est attaché à faire connaître notamment les restitutions exposées aux Salons, par son *Annuaire de l'archéologue français*, par sa collaboration aux *Guides Joanne*, il a pour sa part largement contribué à prêcher l'amour de nos vieux monuments.

« Les études de M. Émile Caron, en nous transportant de l'architecture dans la numismatique, ne sortent pas de ce domaine national pour qui, dans le vaste champ des antiquités, la Société des Antiquaires de France garde une prédilection. Président, puis président honoraire de la Société française de numismatique, collaborateur de la *Revue de numismatique*, de l'*Annuaire de la Société de numismatique*, de la *Revue belge de numismatique*, il s'occupa surtout des monnaies françaises, régionales ou locales, monnaies des Baux, monnaies des comtes de Toulouse, monnaies du Vexin, monnaies communales d'Amiens. Il est aussi l'auteur d'un *Essai de classification des monnaies de Louis VI et de Louis VII*. Mieux que personne il était apte à écrire un ouvrage d'ensemble sur les

Monnaies féodales, qui forme un supplément au recueil de Poey d'Avant et qu'a couronné l'Académie des inscriptions en 1885. Les autres branches de l'archéologie ne laissaient d'ailleurs pas M. Caron indifférent. Il a donné à notre *Bulletin* deux notes sur une mosaïque d'une mosquée de Constantinople et sur un vase trouvé près de Taormine et, ayant eu l'occasion de travailler dans d'anciennes archives notariales, il en tira un intéressant volume intitulé *A travers les minutes des notaires parisiens, 1559-1577*, et, d'abord, pour nos *Mémoires* une série de documents relatifs aux Tuileries.

« Vous rappeler, même en s'en tenant à l'essentiel, l'ensemble de l'œuvre du P. Camille de la Croix exigerait des développements que ne comporte pas ce discours. Figure attrayante et sympathique dès la première rencontre, aisément populaire, que celle de ce Jésuite décoré par le gouvernement en 1897 et de qui notre confrère, M. Émile Ginot, président de la Société des Antiquaires de l'Ouest, a si bien dit que « ce fut avec une légitime « fierté que l'infatigable travailleur piqua sur sa soutane « de religieux, cendrée de la poussière des fouilles, le « ruban rouge où se symbolisait pour lui l'honneur de « toutes les victoires remportées, de toutes les difficultés « vaincues ». Trente ans et plus, la ville de Poitiers a été le témoin et le théâtre de sa débordante activité. La double découverte en 1879 et 1880 des thermes antiques et du célèbre hypogée-*martyrium* est un coup d'essai qui vaut un coup de maître. 1881 voit surgir les ruines gallo-romaines de Sanxay. Quelques années plus tard, c'est Izeures. Telle est la réputation de fouilleur incomparable du P. de la Croix que le ministère s'adresse à lui pour aller dans l'Eure diriger les fouilles de Berthouville. Les campagnes succèdent aux campagnes : après Berthouville Saint-Maur de Glanfeuil, après Saint-Maur le baptistère Saint-Jean de Poitiers, après Saint-Jean Saint-Philibert de Grandlieu. Sa pioche inlassable jette au monde savant les données des problèmes les plus difficiles. Il ne l'abandonne, cédant à la vieillesse, mais non dominé par elle,

que pour reviser ses notes et rédiger des publications dont l'utilité même se double des controverses qu'elles provoquent, et, lorsque l'heure est venue de prévoir la mort, il assure le sort des monuments qu'il a mis au jour en en faisant don à la Société des Antiquaires de l'Ouest, sa famille d'élection.

« Il ne m'appartient pas ici d'insister sur tout ce qu'a fait pour l'établissement dont il avait la garde M. Léon Dumuys, directeur du Musée historique de l'Orléanais. Mais, prenant à la lettre son titre de correspondant, il tenait à nous faire connaître les acquisitions intéressantes par lesquelles il savait l'enrichir. Il est venu, à plusieurs reprises, dans ces dernières années, s'asseoir, non pas en simple auditeur, mais en orateur à cette table et de cela je veux tout d'abord rendre grâce à sa mémoire. Vous rappellerai-je ou la description qu'il vous donnait de l'étendard de Jeanne d'Arc, reconstitué par ses soins avec toute la conscience possible pour les fêtes que la France et Orléans en particulier s'apprêtaient à rendre à la nouvelle Bienheureuse, ou la trouvaille de cette peinture sur bois d'un *Ecce Homo* commandé par ordre de Charles VIII à un artiste qualifié de *Teutonicus*, qui a été le point de départ, et ici même et en dehors de notre compagnie, d'ingénieux travaux dans lesquels on a pu identifier avec l'auteur un artiste connu de la fin du xv^e siècle. La meilleure preuve de l'intérêt d'une découverte n'est-elle pas les travaux qu'elle suscite, et il est bon, à ce propos, de ne pas oublier que M. Dumuys avait jadis été le premier à faire connaître les inscriptions gravées sur le moule mérovingien de Gémigny, moule qui non seulement a pris place dans le *Recueil* du regretté M. Le Blant, mais qui, l'année dernière encore, a fourni matière à une lecture de M. Héron de Villefosse.

« M. Paul Gauckler est mort à Rome et c'est là que depuis plusieurs années les exigences de sa santé l'obligeaient à passer l'hiver. Souffrant, malade même, il n'y restait pas néanmoins inactif, témoins les temples succésifs des dieux syriens du Janicule établis au *Lucus Fur-*

rinae, que son opiniâtre habileté lui avait obtenu, après de laborieuses négociations, la permission de fouiller. Il vous appartenait depuis longtemps déjà et, depuis longtemps déjà, il avait reçu aussi le titre de correspondant de l'Institut comme l'un des meilleurs pionniers de la science dans notre France d'Afrique. L'Algérie lui doit une large contribution à la publication de ses *Musées archéologiques* par le *Catalogue du Musée de Constantine*, en collaboration avec M. Doublet, et le *Catalogue du Musée de Cherchell*, dont les admirables sculptures ont été l'objet de sa part d'un très savant commentaire. Mais la Tunisie surtout le réclame. Envoyé presque en sortant de l'École normale comme collaborateur de notre ancien confrère M. de la Blanchère, il y avait bientôt été mis à la tête de cette direction des antiquités et des arts de la Régence qu'occupe maintenant M. Merlin. Il s'y dépensa sans compter, menant de front le travail actif sur le terrain et le travail de cabinet, multipliant les mémoires sur les sujets de toutes sortes, épigraphiques ou archéologiques. Nos propres publications en ont eu leur part. Tout rappeler m'est interdit, choisir entre tant de travaux, tous de valeur, singulièrement difficile. Il faut pourtant faire une place à part aux études sur les mosaïques, dont la valeur, universellement reconnue, désignait M. Gauckler au choix de l'Académie pour le volume de son *Recueil des mosaïques* afférent à l'Afrique et qui lui avaient permis de donner au *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, sous le mot *musivum opus*, un vrai traité de la matière.

« Universitaire, de même que M. Gauckler, M. Gaston Gauthier avait été jusqu'à sa retraite instituteur dans le département de la Nièvre. L'exemple qu'il a donné par toute sa vie est un haut exemple. Dans ses résidences successives, il marque son passage en sondant les archives et le sol lui-même. Ses monographies de Beaumont-la-Ferrière et de Saint-Martin-d'Heuille, outre celle de Rogny dans l'Yonne sa commune natale, embrassent la géographie physique, agricole, commerciale, industrielle, l'histoire particulière des anciens fiefs, des monuments, des

familles. Chargé en 1894 de l'importante école de Champvert, il y exhume une villa romaine dont les reliques sont par lui repérées, étudiées, interprétées avec un amour qui leur donne une âme. Lauréat d'une médaille d'argent dès l'Exposition de 1889, de prix du Conseil général de la Nièvre, de nombreuses médailles de bronze, d'argent, d'or, ou officielles ou dues à des sociétés, comme la Société française d'archéologie et la vôtre, qui, à l'occasion de votre Centenaire en 1904, lui décernait une médaille d'argent, il ne reçut que quelques mois avant sa mort les palmes académiques qu'auraient désirées bien plus tôt pour lui ses nombreux amis. Retraité à Nevers, il y vivait avant tout pour sa chère Porte du Croux, le Musée, la bibliothèque, les séances, le bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts, dont il était un des membres les plus actifs et qui l'avait nommé son secrétaire-adjoint. L'assistance qui s'est pressée à ses obsèques ne saluait pas vainement dans le disparu le modèle des instituteurs. Vous vous souvenez tous, Messieurs, du beau discours où, lors d'un des derniers congrès des Sociétés savantes, notre confrère M. Babelon entrevoyait ou du moins appelait de ses vœux le jour où, dans tous nos départements, nos villes, nos villages, les membres de nos Sociétés savantes au premier rang, mais avec eux et guidé par eux quiconque, par son rang ou social ou intellectuel, a pour ainsi dire charge d'âme, s'appliqueraient à en faire revivre les traditions, à en retracer l'histoire, à en décrire les monuments, à en exalter les beautés. De la sorte, tous, petits et grands, verraient, par un amour d'autant plus ardent qu'il serait plus éclairé de la petite patrie, se fortifier l'amour de la grande patrie. Il y a eu au moins quelques communes où cette idylle n'était pas un simple rêve et c'est celles où M. Gauthier était instituteur.

« M. Maurice Maindron, dont le nom clôt cette longue liste funèbre, ne nous appartenait que depuis 1906 et, à première vue, rien ne l'aurait désigné pour être des nôtres. Naturaliste et écrivain, il avait conquis la renommée et par des ouvrages purement littéraires et par des

publications scientifiques, en particulier entomologiques, fruits de ses nombreuses missions en Nouvelle-Guinée, au Sénégal, sur la côte de Coromandel, à Sumatra et Java, à Mascate. Mais ce savant et ce lettré, qui était aussi un artiste, auteur d'un livre sur *L'art indien* dans la Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts, était épris des armes et nul, qu'il s'agit des armes de l'antiquité ou surtout de celles du moyen âge et de la Renaissance, n'était mieux renseigné que lui. Par l'étude des armes, il fut amené, non seulement à s'occuper d'un travail sur *La bataille d'Azincourt et l'organisation militaire au XV^e siècle*, mais à écrire une *Histoire du costume français des origines à Louis XIII* et vous l'avez entendu vous entretenir d'armures des grands maîtres de Malte.

« Nos morts, Messieurs, nous tiennent trop à cœur pour qu'ils puissent être remplacés. Disparus, nous ne les oublions pas et nous maintenons le lien qui les rattache à nous, non seulement par les notices nécrologiques dont nous avons fait à leurs successeurs une dette, qu'a acquittée cette année M. Henri d'Allemagne pour le regretté Henri Hauvette, mais encore, grâce à la suggestion d'un de mes récents prédécesseurs, M. Martha, par l'indication de leur nom à la suite de celui du confrère qui les a remplacés. Mais le flambeau qui tombe de leurs mains, il ne manque pas de plus jeunes pour le ramasser et le porter à leur tour haut et ferme. M. Georges Espinas, dont nous avons pu apprécier la solide érudition, est devenu membre résidant à la place de M. le marquis de Vogüé, depuis la mort de M. L. Delisle, le doyen de nos membres et à qui spontanément, jugeant avec raison que ne pas le compter parmi ses membres honoraires était un manque pour elle-même, la Société a tenu à conférer l'honorariat.

« Vous avez, en outre, élu associés correspondants nationaux MM. Camille Germain de Montauzan, le marquis de Tryon-Montalembert, Thomas Bensa, Albert de Bary, Charles Baudon de Mony, François de Montremy. Je suis heureux de leur souhaiter la bienvenue.

« Il m'a été, d'autre part, très doux d'offrir en votre nom à M. Louis Passy, à l'occasion du cinquantenaire de son entrée dans la Société, nos hommages et nos vœux. Vous en aviez fait autant l'an dernier pour M. de Vogüé. Tradition, mes chers Confrères, dont nous ne pouvons que souhaiter qu'elle se généralise parmi nous.

« Vous entretiendrais-je maintenant, Messieurs, de vos travaux? Sans doute, il me serait facile, en reprenant la liste des communications que vous avez entendues, des notices et des études qui ont paru dans notre *Bulletin* et nos *Mémoires*, d'en montrer le nombre, la variété, l'intérêt. Votre président même, le plus souvent, s'est vu en présence d'un ordre du jour si chargé que son souci a été, non de trouver des auteurs de communications, mais d'assurer à tous le moyen de se faire entendre sans prolonger au delà d'une heure raisonnable la durée plus d'une fois fort longue de nos séances. Il nous siérait mal, toutefois, de nous louer nous-mêmes. D'autres, et des voix autorisées, des suffrages qui sont les plus hauts auxquels puissent prétendre des savants, se sont chargés de le faire.

« Il y a quelques semaines, réunis chez M. Léon Heuzey, ses amis, ses élèves, ses admirateurs, — et nombre d'archéologues étrangers avaient pris part à la souscription, — fêtaient le trentième anniversaire de la création du département des antiquités orientales du Louvre, institué pour M. Heuzey en 1881 et dont c'est vraiment lui, par ses qualités hors de pair, par son dévouement infatigable, par sa persévérante diplomatie, qui a assuré la vie et fait l'éclat sans rival parmi les musées d'Europe. La tête de Goudéa, le vase à libations du même roi, figurés sur la plaquette due au talent de M. Vernon, symbolisaient éloquemment deux de ces conquêtes dont le public ne soupçonne pas quelle peine elles ont coûtée et qui comptent parmi les trésors de nos salles chaldéennes. Vous êtes fiers de l'hommage ainsi rendu à l'un de nos plus éminents confrères et vous vous y associez de grand cœur.

« M. Paul Fournier, élu membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, M. Joseph Déchelette,

nommé correspondant de la même Académie, tous deux associés correspondants nationaux de la Société, nous donnent le droit de les féliciter et de nous féliciter avec eux de l'honneur qui leur échoit.

« L'Académie des inscriptions, en outre, a distingué la monographie de *La cathédrale de Sens* de M. Marcel Aubert et le *Compiègne pendant les guerres de religion* de M. le baron Xavier de Bonnault d'Houët, à qui sont allées la troisième médaille du concours des Antiquités nationales et une récompense de la fondation La Fons-Mélicocq, et c'est, d'autre part, la Société des Antiquaires du Centre, à qui nous adressons tous nos compliments, une de celles de nos Sociétés correspondantes avec qui nous entretenons les plus cordiales relations et dont les travaux se rapprochent le plus des nôtres, qui reçoit pour le bulletin numismatique qu'elle donne l'excellent exemple de publier chaque année, depuis 1868, dans le volume de ses *Mémoires* le prix de numismatique Allier de Hauteroche. L'Académie française, de son côté, ne nous a pas moins bien traités en décernant une partie du prix Juteau-Duvigneaux et une partie du prix Charles Blanc à MM. Jacques Zeiller, Jean de Foville et Marcel Reymond, tous les trois associés correspondants nationaux.

« Nous ne nous réjouissons pas moins de la nomination comme professeur à l'École des chartes de M. Eugène Lefèvre-Pontalis, dont la place était vraiment marquée d'avance parmi les titulaires des chaires de cette école où depuis longtemps il remplaçait avec succès notre confrère M. Robert de Lasteyrie.

« Trois croix de la Légion d'honneur, enfin, — et vous savez que les savants ne sont pas de cette sorte de gens pour qui il en est fait abus, — ont été octroyées cette année à MM. Camille Enlart et Henry Martin, membres résidants, et à M. Marcel Reymond : aux uns et à l'autre je renouvelle nos plus sincères félicitations.

« M. Martin me permettra d'y joindre l'expression de notre reconnaissance particulière pour le soin et l'habileté avec lesquels il gère nos finances. Il y a droit, comme y

a droit aussi notre zélé bibliothécaire-archiviste, M. Pallu de Lessert, qui, en dehors de sa tâche habituelle, dans laquelle M. Edgar Mareuse veut bien continuer à lui prêter son concours, a eu à assurer l'achèvement des fiches rédigées par M. Engerand pour le catalogue de notre bibliothèque, que doit rendre possible la libéralité de notre confrère M. le baron Joseph de Baye.

« M. Henri Omont, qui préside la commission des *Met-tensia*, M. Philippe Lauer qui, avec une bonne grâce à laquelle je saisis l'occasion de rendre un public hommage, a assumé la publication de notre *Bulletin*, M. Héron de Villefosse, qui se charge de la composition des volumes de nos *Mémoires* et de qui les services demeureront toujours au-dessus des témoignages de gratitude, voudront bien agréer tous nos remerciements.

« Je remercie enfin MM. Fernand de Mély et Jules Maurice qui ont eu à rédiger les procès-verbaux de nos séances.

« J'invite M. Lafaye à venir prendre possession du fauteuil présidentiel et M. Maurice à occuper à titre définitif le bureau du secrétaire. »

Sur le rapport de M. E. Lefèvre-Pontalis, M. J. de Vallois, présenté par MM. Héron de Villefosse et M. Prou, et M. Lucien Bégule, présenté par MM. Héron de Villefosse et C. Enlart, sont élus associés correspondants nationaux.

M. H. Jadart, associé correspondant national, fait la communication suivante sur les anciens cadrans solaires dans les départements de la Marne, de l'Aisne et des Ardennes :

« L'étude des anciens cadrans solaires touche à la fois à l'archéologie, aux sciences exactes, aux sciences morales, à l'ethnographie, parfois même à la poésie. N'ayant trouvé dans la Table des publications des Antiquaires de France aucune notice à leur sujet, j'apporte à la Société un résumé de mes recherches sur les survivants les plus remarquables

de ces cadrans, bien délaissés aujourd'hui, dans les limites de la région que j'habite, à l'exemple de ce que fit récemment le Dr Raphaël Blanchard pour le Briançonnais ¹.

« Le plus ancien et le mieux conservé, relativement, de nos cadrans champenois, est celui qui a été gravé au ^{xiii}^e siècle, sur le contrefort du milieu de la façade méridionale du transept de l'église Notre-Dame de Châlons. Il est encore très visible à cet endroit, à cinq mètres environ de hauteur, tracé dans un cercle avec les lignes horaires et les inscriptions gravées en lettres majuscules à la partie supérieure et dans le pourtour. Le style seul y manque. Voici ces inscriptions qui forment deux vers hexamètres, d'un sens absolument complet malgré l'éraflure d'un mot :

Sculptor perpetuis cernens dic polleat horis.

† *Umbra facit certas v(ing)e dubitantibus horas* ².

« Toi qui regardes ce cadran, souhaite à celui qui l'a « sculpté les heures éternelles. »

« L'ombre de la verge en fer rend les heures certaines « à ceux qui en doutent. »

« La cathédrale de Laon, comme celles de Chartres et de Gênes, offre encore, à l'angle du porche de Saint-Béat, sur le côté méridional du cloître, une statue d'ange tenant un cadran solaire, mais le cadran rectangulaire actuel a été appliqué au ^{xviii}^e siècle et cache sans doute l'appareil horaire du moyen âge, probablement fruste ou mutilé.

« L'ancien palais épiscopal de la même ville (Palais de Justice actuel) possède aussi une méridienne assez effacée,

1. Mes recherches, publiées en entier dans l'*Almanach-Annuaire de la Marne, de l'Aisne et des Ardennes*, années 1910, 1911 et 1912, seront tirées à part en un volume in-8°, avec figures, Reims, 1912.

2. Lecture de notre confrère M. Louis Demaison, correspondant de l'Institut, dans le *Guide du Congrès archéologique de Reims en 1911*, p. 410.

mais dont les lignes peuvent remonter au xvi^e siècle, sur la façade sud du grand bâtiment gothique, au-dessus des arcades du cloître.

« La cathédrale de Reims avait également un appareil horaire sur le contrefort de l'angle sud du grand portail; ses lignes ne furent effacées que vers 1850, mais elles ne paraissaient pas remonter au delà du xviii^e siècle. Aucune statue d'ange ne porte actuellement de traces d'un cadran solaire.

« Les vestiges de ceux de l'abbaye de Saint-Remi (Hôpital civil) et du collège des Jésuites (Hôpital général) subsistent dans les cours intérieures. Une maison de la rue de Luxembourg, n° 2, en conserve un complet du xviii^e siècle.

« A Laon, ceux de l'Hôpital, du Théâtre, de la Prison et de l'hôtel de la Hure subsistent intégralement et fonctionnent bien.

« La ville de Soissons en était abondamment pourvue, et l'on en retrouve les traces plus ou moins visibles des xvii^e et xviii^e siècles dans la cour de l'Hôtel de ville, dans celle du Palais de justice, sur une façade du collège, sur la muraille du fond de la Grande-Place, n° 20. Le Musée en possède un fragment sur ardoise avec la date de 1685, écusson et légende, ainsi qu'un petit cadran solaire et lunaire en cuivre, daté de 1736.

« L'ancienne abbaye de Sept-Fontaines, près de Mézières (Ardenne), possédait un cadran dressé par un chanoine de la collégiale de Saint-Pierre de cette ville, tracé sur ardoise, avec calculs astronomiques par François Thiery, qui en composa un grand nombre et en offrit un particulièrement soigné à Louis XIV à son passage à Rocroi en 1692¹.

« La plupart des églises rurales, avant la pose des horloges modernes, offraient à leur façade le cadran solaire renouvelé d'âge² et accompagné de sentences

1. *Revue historique ardennaise*, années 1910 et 1911.

2. Notons seulement que les cadrans solaires des églises de
ANT. BULLETIN — 1912

morales ou religieuses très expressives. Nous avons encore recueilli ou relevé celles-ci dans la région, sur les églises ou sur les maisons; ce sont les moins banales :

« *Latet ultima.*

« *Ab ultima aeternitas.*

« *Declina a malo et fac bonum.*

« *Diligite lumen.*

« *Sicut umbra fugit.*

« *Vita fugit.*

« *Craignez en une.*

« *Craignez celle qui suit.*

« *Craignez la dernière.*

« *Dubia omnibus.*

« *Tot tela tot horae.*

« *Vulnerant omnes, ultima necat.*

« *Soli soli soli.* (Au seul soleil de la terre, le Christ.)

« *Sol incedit, mors accedit.*

« *Post tenebras spero lucem.*

« *O quando lucescet tuus qui nescit occasum dies.*

« *Transit, nec reversura.*

« *Ut filii lucis ambulate.*

« *Memorare novissimâ tua.*

« *Hora est jam nos de somno surgere* ¹.

« Les châteaux étaient aussi pourvus, comme les plus modestes demeures, de ces appareils restés si populaires jusqu'à nos jours. On en retrouve plusieurs dans les départements de la Marne et de l'Aisne, notamment aux châteaux de Baye, de Prin, de Rocquincourt, de Mareuil-sur-Ay, de Condé-en-Brie et de Montmirail; sur ce dernier, on lit : *Hac frueri*, légende composée à l'image du *Carpe diem* d'Horace.

« Au point de vue de la célébrité de ces cadrans, il n'en est pas de plus historique que celui de la préfecture

Bruyères et de Novion-et-Catillon (Aisne) paraissent remonter au moyen âge et que ceux des églises de Tournes et de Brioules-sur-Bar (Ardennes) sont de la Renaissance.

1. Les localités où ces légendes se lisent seront indiquées dans le recueil cité plus haut.

des Ardennes, qui a été calculé par Monge avec la méridienne locale, vers 1784, alors qu'il était professeur à l'École royale du génie de Mézières. Les maîtres-maçons, les maîtres d'école, les arpenteurs étaient le plus souvent les auteurs des cadrans solaires si nombreux dans les villages, où l'on rencontre souvent des livres de gnomonique avec leurs notes et leurs observations. Il y avait chez eux à cet égard des traditions, des connaissances et une habileté de main que l'on ne retrouverait plus au même degré dans nos campagnes. C'est pour cela qu'il faut en rechercher sur place les derniers vestiges et voir comme un enseignement posthume dans les détails d'art et de science appliqués par nos artisans locaux de jadis. »

M. C. Enlart présente quelques observations et parle d'un cadran solaire qu'il a relevé sur la cathédrale de Nicosie, en Cypre.

Séance du 10 Janvier.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

BONNET (Émile). *Note sur le mobilier d'une sépulture découverte à Murviel-lès-Montpellier*. Montpellier, 1911, in-8°.

— *Les sarcophages chrétiens de l'église Saint-Félix de Gérone et l'école arlésienne de sculpture funéraire*. Paris, 1911, in-8°.

CHAIX D'EST-ANGE. *Dictionnaire des familles françaises anciennes ou notables à la fin du XIX^e siècle*. T. X : *Cha-Chu*. Évreux, 1911, in-8°.

Quelques anciens documents relatifs à l'exercice de la médecine et de la chirurgie dans la région de Gignac et d'Aniane. Montpellier, 1911, in-8°.

Le président annonce que la Société a reçu des invitations pour le Congrès international d'archéologie, qui se

tiendra à Rome en octobre, et pour le Congrès international d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques qui aura lieu à Genève au début de l'automne prochain.

M. le commandant Lefebvre des Noëttes, associé correspondant national, continue sa communication sur l'attelage antique et critique les explications erronées qu'on a données de plusieurs représentations.

M. J. Toutain, membre résidant, communique à la Société l'opinion de notre confrère M. Bruston sur l'origine et le sens de l'épithète *Turmazgadis*, que Jupiter porte dans deux inscriptions latines de l'époque impériale, trouvées l'une sur le territoire des Treveri et l'autre en Dacie¹. M. Bruston pense que l'épithète est d'origine syrienne : « Ce mot, écrit-il, s'explique sans difficulté par l'araméen *Tour-masgad*, Mont de l'Adoration. *Masgad* est l'origine de *mosquée*. Un des lieux du culte du Baal syrien pouvait fort bien être appelé ainsi. » Dans une seconde lettre, M. Bruston ajoute : « *Tour-masgad* signifie peut-être le *Mont du lieu d'adoration* plutôt que de *l'Adoration*. Mais la différence n'est pas bien grande. En tout cas, la racine *sgad*, adorer, est assez visible. »

M. A. Mayeux, associé correspondant national, présente deux sceaux inédits. L'un est un sceau du couvent des Récollets de Moissac et est signé. Le second sceau est du prieuré de Bouche-d'Aigre, dépendant de Tyron, en Eure-et-Loir. Ce sceau semble du xii^e siècle; il représente la décollation des saints Jean et Paul sous Julien l'Apostat : les personnages sont nimbés sur le sceau et on voit le glaive qui leur tranche le cou.

MM. Prinnet, Enlart, Roman, Mgr Batiffol présentent quelques observations.

M. J. Roman, membre résidant, fait une communication sur l'usage de la bulle et son origine en France.

1. *Bulletin*, 1911, pages 200 et 211.

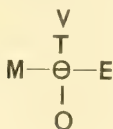
« Au ^v^e siècle, il s'établit l'usage d'un scellement différent pour les actes publics et privés. Les bulles sont fréquentes à partir du ^v^e siècle. Le plomb fut choisi pour les bulles à cause de sa malléabilité et de sa résistance à la chaleur.

« C'est à partir de la première moitié du ^{xi}^e siècle que l'usage des sceaux se généralise en France. La série des bulles semble commencer avec d'Albert d'Uzès, évêque de Nîmes en 1174; l'usage de la bulle est localisé dans le sud-est de la France, région limitée; on n'en connaît ni en Auvergne ni en Languedoc. L'apogée des bulles est au milieu du ^{xiii}^e siècle; la seigneurie de Montélimar en continue l'usage jusqu'au ^{xv}^e siècle. La bulle est venue d'Italie, de la chancellerie des papes.

« La bulle de plomb et le sceau de cire ont été employés simultanément. Les sceaux personnels sont en cire et les sceaux de juridiction en plomb. Cette distinction n'existe pas dans le nord de la France où les sceaux, tous en cire, se distinguent par leurs légendes. »

M. P. Monceaux, membre résidant, au nom du R. P. Delattre, associé correspondant national, communique un disque de verre trouvé à Cyzique :

« Ce disque, dont le diamètre mesure 0^m22 à 0^m23, porte en relief un monogramme cruciforme :



Peut-être Θεοτίμου.

« Ce disque de verre est probablement un poids. On en voit d'analogues au Musée du Louvre. »

M. Monceaux communique encore, au nom du R. P. Delattre, diverses inscriptions récemment trouvées à Carthage :

« 1. Fragment de marbre à revers lisse, brisé à droite,

épais de 0^m033, haut de 0^m11, large de 0^m16. On y voit un grand monogramme en forme d'N, haut de 0^m55, qui se résout peut-être en *Renatu(s)* ou *Redentu(s)*.

« 2. Plomb de bulle, de très petite dimension (diamètre, 0^m013 à 0^m016). Sur l'une des faces, dans une couronne, une croix latine, aux bras de laquelle sont suspendus un A et un ω . Au revers, dans une couronne, un monogramme en forme d'N. A droite de l'N, un grand D; à gauche, A et T; au milieu, S en haut, O en bas. Nous lisons : *Donatus*. »

Séance du 17 Janvier.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

AUDOLLENT (Aug.). *Afrique (Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques)*. 1911, in-4°.

BOIROT (Max). *Un bijou de la Renaissance*. Rennes, 1911, in-8°.

HIRMENECH. *La triade préhistorique d'Arzou*. Paris, 1910, in-8°.

Instruction des habitants de la ville de Tchouhloma au député de la Commission pour la formation d'un projet de nouveau Code sous l'impératrice Catherine II. Moscou, 1911, in-4°.

Le président annonce, de la part de l'Académie de Turin, la mort de M. Francesco Rossi.

M. Germain Bapst, membre résidant, parle du château de Vallery, attribué à Philibert Delorme.

Il en restitue, grâce à un contrat, la paternité à Pierre Lescot. Les dessins sont fournis par cet architecte. Le château, construit pour la famille de Saint-André, est passé dans la maison de Condé.

M. Maurice Roy, associé correspondant national, fait une communication qui complète celle de M. Bapst. On ne connaissait pas jusqu'ici le nom de l'architecte du beau château du maréchal de Saint-André. C'est donc une véritable révélation qu'apporte la pièce communiquée par M. Bapst. Il a retrouvé de son côté plusieurs actes relatifs aux entrepreneurs employés par Lescot pour la construction et les travaux du château.

Il cite les noms de Léonard Fontaine, maître des œuvres du roi, et Guillaume Marchand, maître maçon tailleur. Les ouvrages du château de Vallery n'étaient pas terminés en 1563, car une estimation de cette date parle de la charpente qui restait à terminer. Les travaux, commencés après la vente de la terre par Jacques de Puisieux, durèrent plus de dix ans.

M. Maurice Prou, membre résidant, communique à la Société la photographie d'un meuble de la Renaissance qui provient probablement du château de Vallery et que son grand-père, M. Prou, acquit vers 1858 d'un sieur Bonnemain, cultivateur, demeurant au hameau des Bergeries, à mi-chemin de Villethierry et de Vallery. Il appartient aujourd'hui à M^{me} Ernest Barbey, fille de M. Prou. Le vendeur tenait ce meuble de son grand-père, fermier du seigneur de Vallery, à qui celui-ci l'avait donné comme un objet sans valeur.

« Quand même on ne voudrait faire aucun fondement sur cette tradition, la provenance indiquée n'en serait pas moins probable; elle s'imposerait, car il n'y a pas dans le voisinage des Bergeries d'autre château ancien que celui de Vallery d'où pareille œuvre d'art aurait pu sortir.

« Le meuble n'est pas complet; il n'en reste qu'une partie dont on ne peut décider si elle provient d'un dres-soir ou d'une armoire à deux corps; dans l'un ou l'autre cas, c'est la partie supérieure. Chez le sieur Bonnemain, ce précieux morceau était depuis longtemps enfoncé de toute sa profondeur dans le mur humide d'une chambre

basse ; aussi était-il en partie verrouillé ; les tiroirs primitifs avaient été déjà remplacés par d'autres mal adaptés ; heureusement les vers avaient épargné les surfaces sculptées. Ce n'est qu'en 1878 que M. Prou fit réparer ce meuble¹ ; on ne toucha ni aux cariatides ni aux panneaux sculptés.

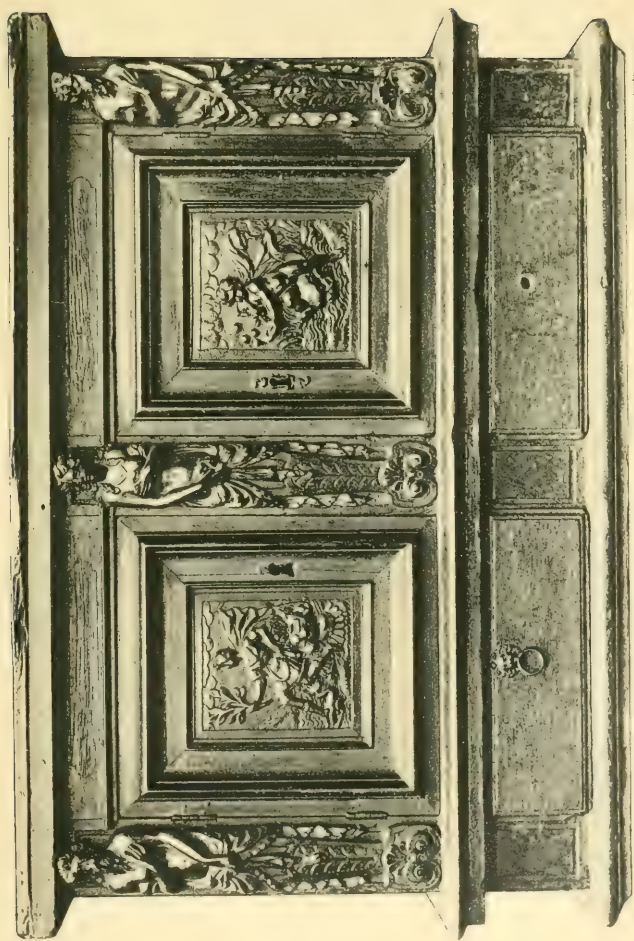
« La partie subsistante est une armoire en forme de coffre, dont la face antérieure est percée d'une porte à deux vantaux. Au-dessous, un tiroir correspond à chacun des deux vantaux. L'entablement est soutenu par trois cariatides sortant d'une gaine, et dont celle du milieu forme le trumeau de la porte : une femme au milieu et deux hommes à longue barbe aux extrémités, ces trois personnages nus. On doit remarquer que ces figures sont pourvues de bras, tandis que, dans la seconde moitié du xvi^e siècle, les cariatides n'ont pas de bras.

« Les panneaux de la porte sont ornés de bas-reliefs. L'un, à droite, représente un enfant nu, ou presque nu, n'ayant d'autre vêtement qu'une légère draperie posée sur l'épaule gauche et soulevée par le vent, assis sur un dauphin nageant ; il forme des bulles de savon à l'aide d'un chalumeau.

« Sur l'autre panneau se voit un jeune guerrier, vêtu à l'antique, assis sur un rocher au bord de la mer, le pied droit appuyé sur un dauphin qui s'éloigne du rivage et tenant de la main droite une branche de laurier ; en avant, une cuirasse antique.

« Il n'est pas douteux que ce ne soient là deux allégories : l'Enfance et l'Adolescence. L'enfant se livre à des jeux futiles et vains ; le jeune homme aux nobles occupations de la guerre dont le fruit est la gloire qu'acquièrent les vainqueurs. Et sans doute, si l'artiste a assis le jeune héros au bord de la mer, le pied sur un dauphin, c'est pour faire naître l'idée d'une double victoire sur terre et sur mer.

1. La photographie que nous donnons représente le meuble avant la restauration.



Phototypie: Berthoud, Paris

METUBLE PROVENANT DE VALLERY

« Au milieu du xvi^e siècle, la terre de Vallery appartenait au maréchal de Saint-André, autrement dit Jacques d'Albon. Il l'avait acquise, le 16 avril 1549, de Jacques de Puisieux¹. Il y fit construire un château dans le goût du temps, à la place du vieux château fort dont la porte d'entrée subsiste, et il le meubla d'une façon somptueuse.

« C'est une chose assez connue, puisque Brantôme l'a dite et que cet auteur est de ceux dont la lecture n'est pas le privilège des érudits : « Pour les superbetez et « belles parures de beaux meubles très rares et très « exquis, il en a surpassé mesmes ses Roys, ainsi qu'on « les a vuz longtemps parestre en aucunes de ses maisons, et principalement à Vallery, l'une des belles et « plaisantes de la France; et après sa mort, qu'on les a « veu vendre à Paris aux enquans, desquelz on n'en peut « quasy jamais voyr la fin, tant ilz durèrent... Bref, qui « voyoit de ce temps là Vallery meublé, n'en pouvoit « assez estimer ny en priser les richesses. La pluspart « desquelz meubles madame la mareschalle de Saint-André, estant vefve, donna à M. le prince de Condé, « avec ladicte maison de Vallery, tout en pur don, pensant l'espouser; d'autres disoient par capriche²... »

« Brantôme est un conteur d'anecdotes. Il ne se pique pas d'une exactitude rigoureuse.

« Il y a une contradiction au moins apparente entre cette première affirmation que la vente du mobilier du maréchal fut sans fin, et cette autre que sa veuve donna « la plupart » de ces meubles au prince de Condé. Mais on peut déduire de ce passage, en premier lieu qu'il y eut une vente aux enchères des meubles de feu Saint-André, ce que confirme un document publié par M. Romier³ et d'où il résulte que la maréchale, avant d'exposer les

1. Lucien Romier, *Jacques d'Albon de Saint-André, maréchal de France*, p. 180.

2. Brantôme, *Grands capitaines françois*, dans *Œuvres complètes*, éd. Lalanne, t. V, p. 30-31.

3. Romier, *ouvr. cité*, pièce justificative, n° XXVI, p. 444.

meubles en vente, offrit à la reine de faire choix, pour le roi et pour elle, de ceux qui lui plairaient; et, en second lieu, que quelques meubles restèrent à Vallery, peut-être rachetés par la veuve.

« Saint-André avait été tué à la bataille de Dreux, le 19 décembre 1562.

« Par la sobriété et l'élégance de la décoration, le meuble dont nous montrons l'image à la Société paraît bien appartenir au milieu du xvi^e siècle. Si donc nos confrères compétents en la matière estiment qu'il peut avoir été sculpté avant l'année 1562, on pourra le tenir, avec feu M. Prou, pour une épave du mobilier dont Jacques d'Albon avait orné son château de Vallery, et qui, doublement précieux par sa valeur archéologique et historique, témoigne du bon goût du luxueux maréchal. »

M. Marquet de Vasselot pense que ce meuble peut être antérieur à 1562. Il croit pouvoir l'attribuer à un très bon atelier de l'école bourguignonne.

MM. Guiffrey et Noël Valois présentent quelques observations.

M. le comte de Charencey, associé correspondant national, fait la communication suivante, relative à divers mots de la langue des Étrusques :

« S'occuper de la langue étrusque, c'est forcément se lancer dans la voie des hypothèses. Tâchons, au moins, de choisir celles qui peuvent être tenues pour réellement acceptables.

« 1^o *Cuïl* est une désinence que l'on rencontre spécialement dans les noms propres théophores, par exemple avec *Thana*, la Diane de la Toscane, et *Titra*, ou Jupiter. Nous pensons, par suite, que *Tanaquil*, nom de l'épouse de Tarquin l'Ancien, équivant à *Artémidore*, et *Tinscuil*, lu mal à propos *Tinmeuil* par Winckelmann, répond à *Diodore*. Le docte archéologue allemand a visiblement ici pris le *s* chuinté de l'étrusque pour un *m*. Le *s* médial de *Tinseuil* est sans conteste marque de génitif. La même

particularité se retrouve dans certains noms propres du grec, tels que *Dioscure*, *Dioscoride*.

« On a tout lieu de penser d'ailleurs qu'en Étrurie, les noms de déesses étaient réservés aux femmes et ceux des dieux aux hommes. Les Hellènes ne semblent pas avoir fait la même distinction. Ainsi, *Isidore*, litt. « don de la « déesse *Isis* », est porté par les personnes du sexe masculin.

« 2° *Hinthial* signifie, comme l'a établi Bunsen, « ombre, « fantôme ». On trouve par exemple dans les inscriptions *Hinthial Patrukles*, litt. « ombre de Patrocle »; *Hinthial Terasias*, « ombre de Tirésias », le *s* final marquant le génitif. On a émis l'opinion, fort plausible d'ailleurs, que la désinence *as* du latin, dans *Paterfamilias* par exemple, constitue un emprunt fait à l'étrusque.

« Ce ne serait pas, vraisemblablement, se montrer trop téméraire que de regarder *Hinthial* comme pris du grec *Εἶδωλον*, qui a à peu près le même sens.

« On ne saurait douter que l'étrusque, bien que n'appartenant peut-être pas à la souche indo-européenne, n'ait fait de nombreux emprunts soit au grec, soit aux dialectes italiotes.

« Le *n* médial du terme étrusque ne saurait soulever trop de difficultés. Cette lettre a dû jouer parfois un rôle purement euphonique. Ainsi, *Antar*, « Aigle » ou mieux « les aigles », a bien l'air de ne constituer qu'une déformation du grec *Ἀετός*. Nous savons, d'ailleurs, que la finale *ar* indiquait le pluriel, notamment dans *Aesar*, signifiant « des dieux », d'après Suétone.

« 3° *Hister*, au dire de Tite-Live, voulait dire « Joueur « de flûte ». Corssen croit reconnaître dans la première syllabe de ce mot une racine sanskrite *Has*, *As*, synonyme de « réjouir ». Toutefois, si, dans certains idiômes, le nom du musicien a été tiré d'une racine possédant un sens analogue, remarquons que celui des différentes catégories d'exécutants vient généralement de celui de l'instrument dont ils se servent, non de l'agrément qu'ils pro-

curent ou sont censés procurer au public. Citons comme preuve nos termes *harpiste*, *violoncelliste*, *pianiste*.

« Nous croyons plus probable l'origine italote de ce substantif. On a en latin *Fistula*, « flûte », forme diminutive et qui exige un primitif *Fista*. *Hister* répondrait donc à un hypothétique *Fistarius*, lequel aurait eu la même valeur.

« Nous objectera-t-on que, suivant Corssen, le *f* initial ne tombe jamais en étrusque ? Se ranger à cet avis paraît difficile. N'existe-t-il pas une inscription ainsi conçue : *Mi Flores Hinthia*, et que l'on est d'accord pour traduire « Je suis consacré à la déesse *Fanthia* ».

« 4° *Turns*, « Mercure », ne constitue qu'une traduction du Ἑρμῆς hellénique. Dans le tableau de l'Olympe que donne l'*Etruria regalis* de Dempster, le nom de ce dieu est écrit *thurms*. Le *th* initial ne représente pas certainement un H grec mal fait. Ce qui le démontre, c'est que dans la peinture figurant la Descente d'Ulysse aux Enfers, le messager des dieux est qualifié de *Turns aitias*, litt. Ἑρμῆς τοῦ Ἄδου, « Mercure infernal ». Les inscriptions confondent parfois le *t* et le *th*, le *s* simple et le *s* chuintant. Cela tient-il à des différences locales de prononciation ou à des erreurs de lapicide ?

« En tout cas, ce *T* initial apparaît assez souvent comme simple lettre euphonique. Citons par exemple *Turan* ou « Vénus *Uranie* » et *Timere*, dans lequel le comte Conestabile reconnaît *Imeros*, le frère de *Eros*.

« Peut-être ce fait nous permet-il de remonter à l'étymologie du terme Τυρρηνός, et plus anciennement Τυρῆνός, désignant le Tyrrhène ou l'habitant de la Toscane. Il serait pour *Traséna*. On le sait, *Rasena* était le nom que se donnaient eux-mêmes les Étrusques. D'un autre côté, la désinence *era* correspond au latin *ius* ; cf. *Vipinna* ou *Vibius*. Ainsi, *Rasena* équivaldrait à *Ratius* ou *Rhaetius*, « le Rhétien ». D'après une vieille tradition, en effet, le peuple étrusque serait venu de la Rhétie.

« 5° *Porsenna* aurait quelque droit à être regardé, en conséquence de ce que nous venons de dire, comme la

traduction du nom propre *Porcius*. Reste à se demander pourquoi le *c* latin, qui devait se prononcer *k*, est devenu *s* en étrusque, mais nous aurions quelques motifs de penser que cette mutation de la gutturale en sifflante n'était pas sans exemple chez les Toscans. »

M. A. Boinet, associé correspondant national, étudie les peintures qui décorent une des arcades du cloître de l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers et qui représentent l'*Histoire des Rois Mages* et le *Massacre des Innocents*. Ces peintures, en couleurs bleue et rouge, avec très peu de variété, ont fait l'objet de nombreuses notices, ainsi que les arcades. Selon M. Boinet, elles ont été attribuées à tort au *x^e* siècle : elles sont plutôt du *xii^e*.

M. Mâle présente quelques observations.

M. A. Durand-Gréville, associé correspondant national, présente à la Société un volume de M. J.-T. Heseltine qui n'a pas été mis en vente et dans lequel une feuille de portraits présente quatorze têtes d'hommes qu'il attribue à Hugo von der Goes. Il présente les photographies de divers tableaux de ce peintre, l'un du Musée des Offices de Florence et les autres des Musées de Prague et Berlin; il fait remarquer l'analogie des têtes de toutes ces œuvres, dont certaines avaient été attribuées à Gérard David.

Séance du 24 Janvier.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

GOURY (Georges). *L'enceinte d'Haulzy et sa nécropole*.
Nancy, 1911, in-4°.

M. le baron de Baye, membre résidant, fait hommage

à la Société d'un travail de M. G. Goury, associé correspondant national, sur la nécropole d'Haulzy-en-Champagne, et il ajoute :

« Notre confrère M. Georges Goury, conservateur au Musée lorrain et associé correspondant de notre Compagnie, m'a chargé de vous offrir sa récente publication sur l'enceinte et la nécropole d'Haulzy. Cette nécropole a été scientifiquement explorée et de plus elle a été étudiée avec une méthode rigoureuse. Les résultats acquis constituent une précieuse contribution à l'archéologie.

« M. Goury nous fait connaître un important groupe de tumulus en une région où, jusqu'à ce jour, ils étaient considérés comme des raretés. En outre, les mobiliers funéraires mis au jour nous révèlent la présence en Champagne d'une civilisation qui était à peine soupçonnée dans cette région. J'entends parler de la civilisation du premier âge du fer qui précéda celle du second âge du fer, dont les nombreux cimetières gaulois de la Champagne ont fourni la caractéristique. Les découvertes de M. Goury à Haulzy ont comblé une lacune dans la succession des périodes archéologiques en Champagne. Nous devons lui en être reconnaissant. »

M. Serbat, associé correspondant national, présente deux lames de plomb trouvées vers 1820 dans les démolitions de l'église de l'abbaye de Saint-Amand (Nord) et portant des inscriptions funéraires à la mémoire de deux recluses qui vécurent et furent enterrées dans une cellule voisine du tombeau de saint Amand.

« L'une des deux recluses, Olarde, mourut en 1078. Le texte de l'inscription porte qu'elle reçut le voile des mains de Sophronius, patriarche de Jérusalem. Ce prélat mourut en 1079, d'après les *Annales Prumienses necrologici*. C'est avant 1066, date de la destruction par le feu de l'église de Saint-Amand, qu'il dut visiter cette abbaye et présider à la cérémonie de la réclusion d'Olarde, au cours d'un voyage en Occident qui paraît être resté ignoré

jusqu'à présent. En tout cas les annales des monastères de la région voisine n'en font pas mention.

« L'autre recluse, Emma, mourut en 1124, après avoir passé trente-six ans dans sa cellule. Elle y était donc entrée en 1088, date qui coïncide avec la consécration de la nouvelle église de Saint-Amand. Religieuse de l'abbaye de Saint-Amand de Rouen, elle l'avait quittée pour venir se retirer auprès du tombeau du saint patron des deux monastères. La retraite d'Emma à Saint-Amand d'Elnon est une nouvelle preuve des relations qui existaient au ^{xii}^e siècle entre les abbayes, et qui étaient déjà connues par une lettre que l'abbesse Marsilie écrivit à l'abbé de Saint-Amand, au sujet d'un miracle du saint, advenu dans l'abbaye rouennaise. »

M. Prou présente quelques observations.

M. Max Prinnet, associé correspondant national, fait une communication, à propos d'un livre de M. Philipon, sur l'origine des noms de lieu du département de l'Ain.

« La collection des *Dictionnaires topographiques* publiée par le ministère de l'Instruction publique vient de s'accroître d'un volume consacré au département de l'Ain. Il est dû à M. E. Philipon. L'auteur a placé en tête de son ouvrage une étude d'ensemble sur l'origine des noms de lieu du département. Je crois que les théories qu'il a émises restreignent trop la part des influences germaniques dans la toponymie de la région.

« Il affirme « qu'en germanique, le suffixe *-ing* ne « s'ajoute jamais qu'à des noms simples : *Farin* de *Fara*, « *Berting* de *Berhta* ». Cela peut être vrai en ce qui concerne les vocables individuels. Mais le suffixe germanique *-ing* a été joint à des noms d'homme composés de deux racines pour former des noms dynastiques tels que ceux des *Agilolfingi* et des *Merovingi*, et pour former des noms de lieu tels que *Anselfing* (*Ansolvingas*), *Folkendingen* (*Folcoldingen*), *Gottfriding* (*Guodfridinga*), *Rudolfingen* (*Ruadolvinga*), *Sigmaringen* (*Sigimaringin*), etc.

« C'est par une conjoncture gratuite que M. Philipon suppose que, dans le département de l'Ain, tous les noms géographiques qui présentent le suffixe *-ing* sont des noms d'homme, passés tels quels dans la toponymie. Rien n'empêche de voir, dans certains d'entre eux, le suffixe *-ing* ajouté à des noms de personne. »

M. P. Monceaux, membre résidant, au nom du R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, communique des sceaux byzantins récemment découverts à Carthage :

« 1. Plomb de bulle. Diamètre, 0^m024. D'un côté, dans une couronne, le monogramme cruciforme :



Au revers, dans une couronne, le monogramme cruciforme :



« 2. Moitié d'un plomb de bulle. Diamètre, environ 0^m022. Sur l'une des faces, dans une couronne, partie gauche d'une inscription en trois lignes, précédée d'une croix grecque; au revers, dans une couronne, partie droite d'une inscription en trois lignes :



« 3. Plomb de bulle, percé de deux trous dans le sens de l'épaisseur. Diamètre, environ 0^m022. Sur la face, un

personnage nimbé, debout, entre deux grandes croix latines. Revers fruste, avec traces d'une inscription, où l'on distingue les lettres ...ON...

« La croix latine est rare sur les plombs d'Afrique, où l'on trouve la croix grecque.

« La croix grecque apparut sur les monuments d'Occident au v^e siècle, la croix latine au vi^e siècle.

« Il faut encore distinguer en Afrique l'époque d'apparition à Carthage ou dans l'intérieur du pays. »

M. Maurice fait remarquer que la croix grecque apparaît également la première en Occident sur les monnaies de Tarragone.

Séance du 31 Janvier.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

THÉDENAT (l'abbé H.). *Journal d'un prêtre lorrain pendant la Révolution (1791-1799)*, publié avec une introduction, une notice et des notes. Paris, 1912, in-12.

Le président consulte la Société sur le remplacement des deux regrettés membres honoraires, MM. Longnon et Saglio. La Commission administrative propose d'attribuer l'une seulement de ces deux places. La Société ratifie cette proposition et décide qu'une commission sera nommée pour faire le choix des candidats.

La Société décide ensuite qu'il y aura lieu de pourvoir au remplacement de deux associés correspondants étrangers honoraires.

Ces élections se feront à la première séance de mars.

M. Paul Dupuy, secrétaire de l'École normale supérieure, fait la communication suivante sur Jean Goujon :

« En 1886, le regretté Paul Guérin, alors archiviste aux Archives nationales, publiait le 3^e volume des *Registres des*

délibérations du bureau de la ville de Paris, édités par la municipalité parisienne, dans la collection in-folio de *l'Histoire générale de Paris*. A la page 164 de ce volume commence la relation de l'entrée solennelle de Henri II à Paris, le 16 juin 1549, texte déjà copié par Félibien sur les registres et publié dans le 3^e volume de ses *Preuves*. Une relation imprimée de ces fêtes avait paru dès 1549, éditée par Jacques Roffet, dit le Faucheur, sous le titre suivant :

« *C'est l'ordre qui a été tenu à la nouvelle et joyeuse entrée, que très haut, très excellent et très puissant prince, le Roi très chrétien, Henri deuxième de ce nom, a faite en la bonne ville et cité de Paris, capitale de son royaume, le seizième jour de juin 1549.* »

« Cet opuscule est bien connu de tous les bibliophiles et de tous les amateurs de gravures anciennes, car il renferme onze gravures sur bois d'une indiscutable beauté.

« Naturellement, toutes ces indications, et d'autres encore, ont été données en note par M. Paul Guérin. Il dit notamment que le document le plus complet, au moins sur la décoration de ces fêtes extraordinaires, est le registre KK 286 des Archives nationales, registre où le receveur de la Ville a porté toutes les sommes par lui versées, en vertu d'ordonnances du prévôt des marchands et des échevins, aux nombreuses personnes dont les services furent utilisés en cette occasion.

« Arrivé à un passage où le narrateur officiel parle de « l'artifice du gentil ouvrier » qui avait eu la conduite de deux statues colossales disposées de chaque côté d'un arc de triomphe, M. Paul Guérin indique en note (p. 170) que ce gentil ouvrier était, d'après le registre du receveur, Jean Goujon.

« Plus loin (p. 181, note 1), il dit que, d'après le même registre, les artistes chargés de décorer la salle de l'évêché, où la Ville offrit un festin à la reine, ont été Jean Cousin, Charles Dorigny et Jean Goujon.

« Un examen complet du registre signalé à mon attention par les notes de M. Paul Guérin m'a montré que

l'association des trois artistes se retrouve dans toutes les parties de la décoration ordonnée par la Ville, excepté dans celle de la fête nautique de l'île Louviers, où Charles Dorigny est le seul qui ait conclu marché, et uniquement pour des peintures.

« Voici le résumé des principales indications que j'ai relevées :

« Fol. 56. « *Peinctreries et figures faictes esdits arcs*
« *triomphants, pyramide et perspective et autres lieux.* Jean
« Cousin, maître peintre, Charles Dorigny, aussi peintre,
« et Jean Goujon, maître imagier et tailleur de figures,
« demeurants à Paris, la somme de 3000 livres tournois, à
« eux aussi ordonnée par lesdits sieurs les prévôt des
« marchands et échevins, pour avoir, par eux et leurs
« gens, bien et duement fait et parfait, selon les portraits
« et devis et marchés par lesdits sieurs faits avec eux,
« les ouvrages de paintnerie, figures et autres choses
« ci-après déclarées ès lieux qui s'ensuivent. »

« Voici la liste sommaire de ces ouvrages :

« A la porte Saint-Denis, un arc triomphant ;

« Au Ponceau, une fontaine ;

« A Saint-Jacques-de-l'Hôpital, un grand arc triumphal à deux faces ;

« Au Sépulcre, un rhinocéron, portant une aiguille triangulaire de 70 pieds de hauteur ;

« Devant le Châtelet, une plate peinture ou décor, de 6 toises et demie de largeur et 5 toises et demie de hauteur, représentant un portique ionique diptérique ;

« A l'entrée du Pont-Notre-Dame, un arc de triomphe ;

« Au-dessus du Pont, entre les maisons, une décoration de lierre, de buis et de peintures ;

« A la sortie du Pont, un autre arc de triomphe.

« Fol. 93 v°. « *Pour les lices, échafauds et arc triomphant faits en la grand rue Saint-Antoine pour les joûtes et tournois. — Paintnerie tant en l'échafaud de la reine qu'en l'arc triomphant fait à l'entour des lices du côté devers l'église Saint-Pol.* A Jean Cousin, Charles Dorigny, peintres, et Jean Goujon, tailleur de figures,

« demeurant à Paris, la somme de 500 livres tournois, à
« eux aussi ordonnée par mesdits sieurs, pour avoir bien
« et duement fait et parfait, suivant le marché fait avec
« eux, les ouvrages de peinture et figures ci-après
« déclarés, en l'arc ou portail fait à l'entrée desdites lices,
« au premier bout, du côté de l'église Saint-Pol, comme
« il s'ensuit, à savoir, peint ledit arc de triomphe, etc... »

« Fol. 125. « *A cause du festin, dîner et recueil fait à
« la Reine, le 19^e jour de juin 1549, en la salle épiscopale
« de l'évêché de Paris, au moyen que l'hôtel de ladite ville
« était incommode pour le bâtiment neuf que l'on fait
« d'icelle. — Ouvrages de peinture faits en ladite grand
« salle pour l'ornement d'icelle le jour du festin.* A Jean
« Cousin, Charles Dorigny, peintres, et Jean Goujon,
« maître tailleur de figures, demeurants à Paris, la somme
« de 750 livres tournois à eux ordonnée par mesdits sieurs
« les prévôt des marchands et échevins de ladite ville,
« pour avoir, suivant le marché fait avec eux et le por-
« trait qui leur en a été baillé, bien et duement fait et
« parfait les ouvrages de peintures qu'ils avaient pro-
« mis faire, tant en ladite grand salle que dehors, pour
« le jour dudit festin, comme il s'ensuit... »

« Aucune image de cette dernière décoration ne nous a
été conservée dans la relation imprimée en 1549; mais,
à l'exception de l'arc de triomphe à la sortie du Pont-
Notre-Dame, toutes les autres s'y trouvent : elles font
huit sur onze des planches célèbres qui décorent magni-
fiquement cet opuscule. Elles nous représentent donc une
œuvre de Jean Goujon, en collaboration avec Cousin et
Dorigny, œuvre qui, grâce à elles, n'a pas péri tout
entière.

« Mais voici quelque chose de plus intéressant encore :
au fol. 89 r^o du registre de comptes, je lis : « A Jean
« Goujon, maître tailleur de figures, demeurant à Paris,
« la somme de 45 livres tournois, à lui ordonnée par
« mesdits sieurs, pour avoir fait peindre sur les tables de
« bois les figures des arcs, obélisque, pont Notre-Dame,

« et autres choses faites aux entrées, pour les faire im-
« primer. »

« Il paraît bien vraisemblable que, si le seul Jean Gou-
jon a traité avec la Ville pour l'entreprise générale des
planches destinées à la relation imprimée, c'est qu'il
avait été, dans l'association des trois artistes, le décora-
teur principal, s'en remettant pour les peintures aux
peintres, exécutant ou faisant exécuter d'après ses des-
sins tout ce qui était relief de sculpture ou d'architec-
ture. Naturellement, cette hypothèse n'exclut pas l'examen
des gravures en elles-mêmes, pour essayer de déterminer
ce qui doit nécessairement appartenir en propre à Jean
Goujon, et, de prime abord, l'arc de la Porte Saint-Denis,
celui de Saint-Jacques-l'Hôpital portent très évidemment
sa griffe. Mais, avant toute étude de ce genre, l'hypothèse
se trouve encore renforcée par une dernière mention du
registre des comptes que voici :

« Fol. 69 v°. « *Taxations de ceux qui ont inventé, con-*
« *duit et dressé les figures et dictons des arcs triumpans,*
« *obélisque et autres choses du fait d'icelle entrée. A*
« M. Jean Martin, secrétaire de Mgr le cardinal de Lenon-
« court, la somme de cent écus soleil, à 45 sous tournois
« pièce, valant 225 livres tournois, à lui taxée et ordon-
« née par mesdits sieurs les prévôt des marchands et
« échevins, pour ses peines, salaires et vacations, d'avoir
« inventé, fait et conduit les inventions des arcs trium-
« phants, obélisque et autres choses qui ont été faites
« pour lesdites entrées, en quoi faisant il a vacqué conti-
« nuellement l'espace de cinq mois et plus, pendant lequel
« temps il n'a su vacquer à ses affaires propres et en
« aurait discontinué son étude... »

« Ici, nous sommes en présence du metteur en scène
général, de l'humaniste qui a eu les idées directrices de
toute la décoration et sous lequel Jean Goujon, Charles
Dorigny et Jean Cousin ont travaillé, qui a désigné les
statues et les peintures à faire, comme il a fourni les
devises latines et grecques, et, très probablement aussi,

donné le texte de la relation officielle, au moins pour la décoration.

« Or, Jean Goujon et Jean Martin avaient déjà collaboré étroitement ensemble. L'artiste avait été, d'après l'humaniste lui-même, l'un des conseils dont il s'était entouré pour sa traduction de *Vitruve*, parue deux ans auparavant; il avait même été le plus intime de ses collaborateurs, puisque c'est lui qui avait fourni toutes les figures de maçonnerie nouvelles, destinées à éclairer et parfois à corriger le texte de *Vitruve*, pour servir de modèles aux praticiens. Non seulement il avait illustré le livre de son ami et admirateur, mais, à la fin de ses annotations, il avait ajouté plusieurs pages de sa propre plume, pour donner l'explication de la plupart des figures. Goujon et Martin continuent donc, en 1549, une association artistique antérieure, et cela aussi donne à penser que, des trois collaborateurs de Martin, Goujon est celui qui s'est trouvé en qualité d'architecte associé naturellement au dessin général de l'ouvrage.

« D'autre part, la traduction du *Songe de Poliphile*, éditée en 1546 par les soins de Jean Martin, nous montre, en quelques-unes de ses illustrations, des imaginations très voisines de celles qu'il a réalisées, en 1549, avec l'aide de Jean Goujon pour l'entrée de Henri II à Paris. Et, tout de suite, la question se pose de savoir si la collaboration des deux hommes, certaine en 1549, 1548 et 1547, n'existait pas déjà en 1546. « Il y a, écrivait « Mariette à l'article de son *Abecedario* sur Goujon, « grande apparence que les figures qui sont dans le *Poli-« phile* sont aussi de son invention. » L'ensemble des documents que je vous ai communiqués semble ajouter beaucoup de force à cette opinion, sinon pour toutes, du moins pour un certain nombre de figures. Dès que je me croirai en possession de résultats intéressants sur les différents sujets d'études que je viens de vous indiquer, je ne manquerai pas de vous les communiquer. »

M. Dimier présente quelques observations sur Jean Goujon et son rôle comme architecte sous Henri II.

M. E. Chénon, membre résidant, lit sa notice sur la vie et les travaux de M. d'Arbois de Jubainville.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, lit au nom de M. Déchelette, associé correspondant national, une note relative à un menhir dont il présente les photographies.

Séance du 7 Février.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

TOUTAIN (J.). *L'autre de Psychro et le Δικταῖον ἄντρον*. Paris, 1911, in-8°.

— *Les divers âges de la vie antique à Alésia*. Paris [1911], in-8°.

Le président fait part de la mort de M. J. Letaille, associé correspondant national, et rappelle les missions dont il avait été chargé dans l'Afrique du Nord.

Par une lettre adressée au président de la Société, M. G. Schlumberger pose sa candidature à la place vacante de membre honoraire. La Commission se composera de MM. Héron de Villefosse, H. Thédénat et A. Blanchet, rapporteur.

Sur le rapport de M. A. Blanchet, membre résidant, M. Eug. Demôle, présenté par MM. Schlumberger et Babelon, est élu associé correspondant étranger.

Sur les rapports de M. E. Lefèvre-Pontalis, MM. J. Banchereau et A. Demartial, présentés respectivement par MM. Blanchet et Vitry et par MM. Marquet de Vasselot et Vitry, sont élus au titre d'associés correspondants nationaux.

M. Amédée Boinet, associé correspondant national, étudie les portails méridionaux des cathédrales de Meaux et de Paris et montre que le premier est la copie du second. Les deux tympanes qui représentent des scènes de la vie de saint Étienne sont identiques. Il n'existe pas dans l'histoire de la sculpture d'œuvres aussi semblables dans les moindres détails. — Le portail de Paris a été commencé en 1258 et celui de Meaux à la fin du ^{xiii}^e siècle ou au début du ^{xiv}^e.

M. le commandant Lefebvre des Noëttes, associé correspondant national, après avoir rappelé ses précédentes communications sur l'attelage antique, insiste sur cette idée que le harnachement est resté unique pendant toute l'antiquité; que, malgré toutes les tentatives faites chez les divers peuples, aucune amélioration essentielle ne fut apportée au système du collier de gorge. Il donne quelques détails particuliers sur le harnachement égyptien, dont le plus ancien exemple connu date de la dix-huitième dynastie. Les Égyptiens n'ont pas essayé de ferrer les chevaux; ils ne paraissent même pas avoir connu l'hipposandale. Ils ont seulement tenté d'améliorer le système du collier de gorge, par l'usage de l'enrênement, d'une part, et d'autre part à l'aide d'une martingale. Mais ces essais ne pouvaient pas réussir à cause de l'anatomie même du cheval.

M. de Mély présente quelques observations.

M. Fr. Deshoulières, associé correspondant national, entretient la Société du portail de l'église de Vereaux (Cher).

« L'église de Vereaux, dans le département du Cher, appartient au ^{xiii}^e siècle, mais elle ne mériterait pas d'attirer longuement l'attention des archéologues si son riche portail ne faisait un singulier contraste avec la simplicité du reste de l'édifice.

« Il consiste en une baie en plein cintre, surmontée d'une double voussure à claveaux droits, luxueusement

décorés : la première est bordée de dents de scie et de perles et ornée de bustes humains, entourés de rinceaux, la deuxième de fleurs à six pétales finement découpées. L'archivolte est garnie de palmettes.

« Mais ce qui donne le plus grand intérêt à ce portail, ce sont les deux statues-colonnes qui lui servent de pieds-droits et qui, malgré leur mérite, sont restées jusqu'ici presque complètement ignorées¹.

« Elles représentent un homme et une femme se faisant face et tenant un phylactère. Le style allongé de la sculpture, les vêtements plaqués au corps et finement plissés, le bléaud qui épouse les sinuosités du buste et emprisonne le cou, la coiffure de la femme qui, sous une couronne gemmée, laisse paraître deux bandeaux plats terminés peut-être par des nattes que cache le haut du manteau encadrant le visage, les manches longues, amples et droites dénotent que nous nous trouvons en présence d'un nouvel échantillon de la statuaire du ^{xii}e siècle, se rattachant directement à l'école qui a produit les œuvres du portail royal de Chartres, de la cathédrale du Mans, de Saint-Ayoul de Provins, de Saint-Loup-de-Naud, de Saint-Lazare d'Avallon², de Notre-Dame de Corbeil, etc.

« Les statues de Vereaux sont d'autant plus intéressantes que nous n'avons en Berry que fort peu de spécimens de cette époque et que nous ne pouvons guère citer que les statues réemployées de la cathédrale de Bourges et celles du Musée de cette ville, provenant, paraît-il, de Saint-Benoît-du-Sault (Indre).

« Ces dernières, qui représentent un évêque et une reine, sont plus avancées d'époque. Quoique d'un style moins habile, — le modelé de la physionomie est plus fruste,

1. Achille Allier, dans *L'ancien Bourbonnais*, 1838, t. II, p. 239, ne fait que les mentionner et en donner une très infidèle reproduction, et Buhot de Kersers n'en dit que quelques mots dans *l'Histoire statistique monumentale du Cher, canton de Sancoins*.

2. Statue d'apôtre (?) longtemps reléguée dans le clocher de l'église, qui fut replacée après un vœu émis en 1907 par le Congrès archéologique de France.

la coiffure féminine un peu différente et le costume moins simple, — néanmoins le système des plis est analogue. Les statues de la cathédrale de Bourges, au contraire, sont d'un caractère plus artistique que ces dernières, mais elles ne semblent cependant pas être de la même main que celles de Vereaux.

« Celles-ci étaient-elles destinées à la place qu'elles occupent aujourd'hui? Quelques traces de brisures dans les joints de la colonne pourraient éveiller des soupçons. Néanmoins, elles s'adaptent avec précision à leur logement et on ne trouve pas, dans le voisinage, l'édifice auquel elles auraient été soustraites. Faudrait-il conclure à une lointaine importation? La chose ne serait vraisemblable que si certains motifs sculpturaux de cette même façade, tels que les modillons à masques grimaçants de la corniche et un oiseau de nuit incrusté dans le pignon, morceaux d'un très beau style, n'attestaient le passage à Vereaux d'habiles artistes qui ont doté cette église d'œuvres intéressantes, que nous n'avons pas eu ici la prétention d'étudier dans tous leurs détails, mais que nous avons cru utile de signaler. »

M. P. Monceaux, membre résidant, communique des sceaux grecs récemment trouvés à Carthage par le R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie :

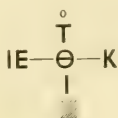
« 1. Plomb de bulle. Diamètre : 0^m022. Sur l'une des faces, entre deux croix grecques, une inscription en trois lignes; de l'autre côté, un monogramme cruciforme :

+	8
MAP	T
KΕΛΛΙ	Ε+Σ
NOY ☩	Α
+ Μαρκελλίνου +	ἐταστοῦ.

« Le mot ἐταστής est sans doute un équivalent du mot classique ἐξεταστής, enquêteur (latin *cognitor*). Le nom et

le titre qui figurent sur ce plomb font songer au célèbre Marcellinus qui, en 411, fut envoyé comme *cognitor* à Carthage et qui, en cette qualité, présida la grande conférence entre catholiques et donatistes.

« 2. Plomb de bulle. Diamètre : 0^m024. Sur la face, dans une couronne, le monogramme cruciforme :



Θεοτόκος, βοήθει.

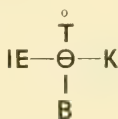
« Au revers, une inscription en quatre lignes, précédée d'une croix grecque :

+ ΘΕΟ
ΔΟΥΡΟΥ
ΟΥΠΡΑ
ΤΩΝ

+ Θεοδώρας [ἀπ]ὸ ὑπ<ρ>άτων ?

« Après le nom de Theodoros, l'inscription mentionnait probablement son titre d'ancien consul; mais à la ligne 3, par inadvertance, le graveur a fait suivre le Π grec d'un P latin.

« 3. Plomb de bulle. Diamètre : 0^m024. Sur la face, dans une couronne, le monogramme cruciforme :



Θεοτόκος, βοήθει.

« Au revers, dans une couronne, un autre monogramme cruciforme :

P
Σ+Α
Χ

Ζηζυφία.

Séance du 14 Février.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

BAYE (baron J. DE). *Smolensk, les origines, l'épopée de Smolensk en 1812 d'après des documents inédits*. Paris, 1912, in-8°.

DELATTRE (R. P.). *Marques céramiques grecques trouvées à Carthage*, nouvelle série. Tunis, 1912, in-8°.

DONNET (Fernand). *Un conflit entre les drapiers et les fleurs malinois au XVII^e siècle*. Malines, 1911, in-8°.

— *Les Brigittines anglaises à Mishagen*. Malines, 1911, in-8°.

MICHON (Étienne). *Nouvelles observations sur les miroirs antiques de verre*. Paris, 1911, in-8°.

PHILIPON (Édouard). *Dictionnaire topographique du département de l'Ain*. Paris, 1911, in-4°.

M. A. Blanchet, membre résidant, fait la communication suivante :

« Il y a quelques années, j'acquis chez un marchand de Londres la petite statuette de bronze que j'ai l'honneur de vous présenter. D'un état de conservation dont le charme est accru par une agréable patine d'un ton vert-clair tirant sur le gris, ce bronze est remarquable aussi par les attributs qui y sont donnés à Mercure. Le dieu, d'un aspect très jeune et souriant, avec la bourse dans la main droite et les ailerons aux pieds, soutient en outre de la main gauche une corne d'abondance chargée de fruits et surmontée du caducée traditionnel. Le pétase du dieu est muni d'ailes assez volumineuses qui supportent un croissant.

« Si la corne d'abondance (unique ou double) accompagne assez souvent¹ des représentations de Mercure et

1. On connaît plusieurs bustes de Mercure placés entre deux



*Statuette de Mercure en bronze.
(Collection A. Blanchet.)*

marque l'association de ce dieu avec la Fortune, nettement indiquée sur la peinture bien connue de Pompeï¹, d'autre part le croissant au-dessus de la tête est beaucoup plus rare; on le voit sur un bronze reproduit par Grivaud². Cet auteur dit qu'il publie un dessin de cette statuette parce que Montfaucon et dom Martin en avaient donné une figure inexacte. En effet, le dessin de Montfaucon est retourné³, comme il arrive souvent dans les livres du XVIII^e siècle, et de plus le style de la statuette est modifié en même temps que les attributs du dieu ont une forme différente de la réelle. Dom Martin, donnant un dessin qui manque d'exactitude et qui est beaucoup trop grand (0^m176), égare aussi l'érudit moderne par son texte où il est dit que la statuette « n'a que trois pouces « de hauteur »⁴.

« Cette question des dimensions exactes de notre Mercure n'est pas indifférente. En effet, si l'on compare les indications données à ce sujet par Grivaud (texte : 2 pouces et demi = 0^m068; dessin : 0^m071), on constate que ces dimensions correspondent presque exactement à celles de la statuette que vous avez sous les yeux, et qui sont de

cornes d'abondance. Le plus intéressant est celui du Cabinet de France, trouvé à Orange (E. Babelon et A. Blanchet, *Catal. des bronzes antiques de la Bibl. nat.*, p. 160, n° 363). Cf. S. Reinach, *Bronzes figurés*, p. 83, n° 73; L. Châtelain, *Les monuments romains d'Orange*, 1908, p. 221 et suiv., qui en cite quelques autres. Buste analogue trouvé dans la villa d'Anthée (E. del Mar-mol, dans les *Annales de la Soc. archéol. de Namur*, t. XV, 1881, p. 12, pl. VI, 2).

1. Daremberg-Saglio-Pottier, *Dict. des antiq. gr. et rom.*, fig. 4960; cf. P.-Ch. Robert, *Épigraphie gallo-rom. de la Moselle*, 1873, p. 79 et 85.

2. Grivaud de la Vincelle, *Recueil des monumens antiques, la plupart inédits et découverts dans l'ancienne Gaule*, t. II, 1817, p. 116-117, pl. XIII, 8. Le dessin de Grivaud a été reproduit au trait par M. S. Reinach (*Répertoire de la statuaire gr. et rom.*, t. II, vol. I, p. 159, fig. 4 réduite à 0^m047).

3. *Antiq. expliquée*, t. I, 1^{re} partie, 1719, p. 131, pl. LXXV, n° 4.

4. D. Martin, *La religion des Gaulois*, t. I, 1727, p. 360 à 364, pl. XII.

0^m069 à 0^m071, selon que les mesures sont prises sur la partie postérieure ou sur la face antérieure; la différence provient de l'inclinaison en avant du pied gauche. Si l'on superpose le bronze au dessin de Grivaud, on est convaincu qu'il y a identité aussi parfaite que possible sous le rapport de la direction des membres et aussi des attributs; il n'y a de légères différences que dans l'expression du visage, l'arrangement des cheveux, le dessin de la bourse et de la main gauche, trop apparente sur le dessin.

« S'il peut rester quelque doute sur l'identité du petit monument reproduit par Grivaud et du bronze que je vous présente, il sera levé immédiatement quand on aura constaté que le côté gauche du caducée est incomplet sur l'original, défaut que Grivaud a parfaitement reproduit sans l'avoir signalé dans son texte ¹.

« Tant de menues remarques pourraient paraître assez fastidieuses; mais vous les excuserez aussitôt que vous saurez l'histoire de la statuette. Elle fut trouvée, dit dom Martin, « aux environs de Maubeuge, il y a quelque « vingt-quatre ans, comme on faisait des lignes que le « roi avait ordonnées. M. Doujat, alors intendant du pays, « en fit présent au R. P. Chamillard, jésuite, dans le cabinet duquel je l'ai vu ».

« La date donnée par dom Martin correspond à 1703 environ². Mais les termes dans lesquels elle est indiquée autorisent à la discuter. On peut se demander si les travaux militaires des « lignes » ordonnées par le roi ne sont pas plutôt contemporains de la bataille de Ramillies (23 mai 1706). Après la défaite de l'armée française, Maubeuge devait être la première place susceptible d'arrêter les Impériaux. En tout cas, c'est la désolante guerre de la Succession d'Espagne qui fit sortir du sol le bronze de Maubeuge.

1. Dom Martin avait dit cependant : « Un caducée, qui est à présent un peu cassé » (*op. cit.*, p. 361). C'est plutôt un défaut de fonte; mais ceci importe peu.

2. L'ouvrage de dom Martin a été publié en 1727.

« Le P. Chamillard apprit à dom Martin qu'il avait publié une dissertation sur ce petit monument, mais dom Martin l'avait recherchée vainement. J'ai été plus heureux, bien que la notice ne soit pas signée de son auteur. En effet, les *Mémoires de Trévoux* de l'année 1714 contiennent une *Dissertation sur un Mercure antique*¹, et la gravure, qui l'accompagne, porte comme épigraphe les mots *Ex Mus. P. Ch.* Et, bien que le lieu de la découverte du petit monument ne soit pas indiqué, la corne d'abondance, le croissant et le caducée incomplet prouvent qu'il s'agit bien du Mercure de Maubeuge.

« Grivaud, qui n'a pas connu cette dissertation², nous apprend que la statuette passa ensuite dans les mains de Michelet d'Ennery³, puis dans celles de l'abbé de Tersan⁴, de qui Grivaud la tenait⁵. Il ne paraît pas que le Mercure

1. *Mémoires pour l'histoire des sciences... de Trévoux*, mai 1714, p. 824 à 830, pl. représentant le Mercure de Maubeuge, type retourné (hauteur : 0^m075). Cette planche, qui a quelque mérite artistique, n'est pas plus exacte que les figures données par Montfaucon et dom Martin. Elle est signée *P. Simonneau filius fecit*. Le P. Sommervogel n'a pas attribué cette dissertation au P. Chamillard (*Table méthod. des mém. de Trévoux; Bibl. de la Compagnie de Jésus*). Mais les paroles rapportées par dom Martin ne permettent pas de douter que le P. Chamillard en soit réellement l'auteur.

2. Je crois d'ailleurs qu'aucun auteur plus récent n'a cité la notice du P. Chamillard.

3. Probablement après avoir passé dans quelque autre collection, car, à la mort du P. Chamillard, en 1730, Michelet d'Ennery était âgé de vingt et un ans et n'avait pas encore, pour les antiquités, toute la ferveur qu'il eut plus tard.

4. L'abbé Campion de Tersan fut l'élève et l'ami de Michelet d'Ennery et rédigea le catalogue de la vente des médailles de ce grand antiquaire (1788). Il fut même un des principaux acquéreurs de cette vente; mais il est probable que d'Ennery lui avait donné ou légué le bronze de Maubeuge.

5. On sait que le grand ouvrage de Grivaud (*Arts et métiers des Anciens*) avait été commencé par l'abbé de Tersan. Grivaud était en effet un ami dévoué de l'abbé de Tersan (mort en 1819); il fut même victime de cette amitié, car, s'étant occupé de mettre en ordre les affaires du défunt, il fut emporté par une maladie qu'un

de Maubeuge ait passé dans d'autres collections célèbres¹ depuis la mort, survenue en 1819, de Grivaud de la Vincelle, membre de l'Académie celtique².

« J'éprouve une véritable satisfaction d'avoir retrouvé une rare figure de Mercure, sortie du sol de la Gaule et qui, pendant plus d'un siècle, fut la propriété de divers antiquaires célèbres. Ce bronze est certainement originaire de notre pays, car la seule représentation presque semblable, avec la corne d'abondance et avec le pétase surmonté du croissant³, est la statuette de la collection Girardot trouvée à Vienne (Isère) en 1864⁴.

« Ces bronzes de Mercure appartiennent évidemment à cette série de divinités complexes⁵, plus fréquente en Gaule que dans les autres provinces de l'Empire romain. »

MM. Cagnat, de Mély et Toutain présentent quelques observations.

excès de travail aggrava rapidement (*Mém. de la Soc. des Antiq. de France*, t. III, 1821, p. 196).

1. On a émis l'hypothèse que le bronze de Maubeuge pouvait avoir passé dans la collection Hertz (*Rev. archéol.*, 1900, t. II, p. 225, n. 1, citant une mention de l'*Archaeol. Zeitung*, t. IX, p. 116).

2. Le catalogue de la collection des pierres gravées de Grivaud, rédigé par J.-J. Dubois en 1820, ne contient pas la statuette.

3. Je ne chercherai pas à déterminer la valeur symbolique de ce croissant. Le P. Chamillard et Montfaucon pensaient malicieusement que cet attribut convenait fort bien au « dieu des voleurs », car ceux-ci opèrent la nuit de préférence. Dom Martin a rappelé que Mercure présidait au sommeil. Grivaud trouvait d'autres allusions bien incertaines. Pour M. Mowat, le croissant constellé du Mercure de Vienne peut faire allusion au mythe solaire du meurtre d'Argus par Hermes. M. Graillot est tenté d'y voir une réminiscence du dieu Lunus, mais il propose d'autres hypothèses qui ne sont pas plus sûres.

4. R. Mowat, *Les types de Mercure sur des monuments découverts en Gaule*, dans le *Bulletin monum.*, 1876, p. 351, fig.; S. Reinach, *Répertoire de la statuaire*, t. II, vol. I, p. 168, n° 6.

5. Voy., par exemple, le Mercure panthée trouvé à Autun (H. Graillot, dans la *Rev. archéol.*, 1900, t. II, p. 220, pl. XII).

M. Maurice Prou, membre résidant, établit quelques rapprochements entre les croix sculptées sur les cercueils de pierre trouvés à Nantes en 1911, à Saint-Martin-Chennetron, près de Provins, il y a quelques années, et, plus anciennement, en 1807, dans l'église Sainte-Geneviève de Paris, d'une part, et les croix gravées sur les monnaies mérovingiennes, d'autre part.

Mgr Batiffol, MM. Valois et Lauer présentent quelques observations.

M. Maurice Roy, associé correspondant national, retrace l'histoire de l'achèvement de la Sainte-Chapelle de Vincennes par Philibert de Lorme sous le règne de Henri II. Il a retrouvé les devis concernant la construction des voûtes, les peintures de celles-ci, l'établissement d'un jubé, la confection des stalles du chœur par l'habile menuisier du roi Francisque de Carpi et l'élévation d'un perron monumental devant le grand portail. Ces importants travaux furent exécutés de 1548 à 1551.

MM. Vitry et Dimier présentent quelques observations.

Séance du 21 Février.

Présidence de M. A. BLANCHET, vice-président.

Ouvrages offerts :

DENYS DE FOURNA. *Manuel d'iconographie chrétienne*, publié par M. A. Papadopoulos-Kerameus. Saint-Pétersbourg, 1909, in-8°.

DONNET (Fernand). *Une requête des teinturiers malinois au XVI^e siècle*. Malines, 1911, in-8°.

MERLIN (Alfred). *Les recherches sous-marines de Mahdia (Tunisie) en 1911*. Paris, 1911, in-8°.

M. de Mély, membre résidant, communique plusieurs gravures tirées du *Museum Scriverii* (1650) et du *Recueil de portraits* (1778) qui accompagne l'*Histoire de France*

de Velly. On y trouve des planches qui, en face du nom du graveur, portent la mention : « Jean van Eyck pinxit » ; une autre : « Rogier de Bruges pinxit » ; mais ici l'âge de Marie de Bourgogne ne permettant pas l'identification avec Roger van der Weyden, on pourrait songer à un Rogier, peintre de Bruges, qui travaillait après 1465. Enfin, sous le portrait de Philippe II d'Autriche, comte de Hollande, on lit : « Mostard pinxit ».

Ce sont là des données très nouvelles et une source fort précieuse pour l'histoire de l'art du ^{xv}^e siècle et l'iconographie du moyen âge.

MM. Dimier et Roman présentent quelques observations.

M. Maurice Roy, associé correspondant national, termine la lecture de son mémoire sur l'achèvement de la Sainte-Chapelle de Vincennes. Il étudie l'origine des fameux vitraux du chœur attribués autrefois à Jean Cousin. Aux termes d'un marché du 15 avril 1551, retrouvé par M. Roy, ces vitraux furent commandés par Philibert de Lorme au maître vitrier Nicolas Beaurain et les sujets représentés sont inspirés de l'Apocalypse de Dürer avec quelques variantes provenant de la Bible de Wittemberg ; tout semble indiquer que les patrons des belles verrières de Vincennes ont été préparés par Philibert de Lorme lui-même.

MM. Mâle, Marquet de Vasselot et Dimier présentent quelques observations.

M. Marquet de Vasselot, membre résidant, présente à la Société une plaque en émail de Limoges, du ^{xvi}^e siècle, récemment acquise par le Musée du Louvre ; elle représente une scène de l'*Énéide* et fait partie d'une série importante dont l'auteur a copié les gravures du *Virgile* publié à Strasbourg en 1502 par le célèbre éditeur Johann Grüninger.

M. le comte Durrieu et M. Fage présentent quelques observations.

M. Serbat, associé correspondant national, présente la

photographie d'un retable de pierre, de la fin du xiii^e siècle, conservé dans l'église de Rouvres (Calvados). Il comprend dans la partie centrale une Vierge à l'Enfant sous un arc trilobé et, de part et d'autre, de petites scènes disposées en trois registres superposés et que séparent des plates-bandes et des colonnettes. A la gauche du spectateur, les scènes sont inspirées exclusivement des évangiles canoniques. A droite, au contraire, on remarque des emprunts faits aux apocryphes, ainsi que d'autres sujets dont l'explication reste obscure. Certains de ces derniers se rapprochent singulièrement de représentations figurées sur un vitrail de la cathédrale du Mans et signalées par M. Mâle.

Le sculpteur de Rouvres, qui était Normand, comme le prouve le caractère de son travail, analogue à celui des bas-reliefs de Norrey (Calvados), semble donc avoir eu connaissance d'une source légendaire également employée par le verrier du Mans et qui, jusqu'à présent, n'a pu être déterminée.

Séance du 28 Février.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

BEAUPRÉ (J.). *Rapport présenté, au nom de la Commission des fouilles de la Société d'archéologie lorraine et du Musée historique lorrain, sur le récent projet de loi intéressant l'archéologie.* Nancy, 1911, in-8°.

— *La grotte du géant.* Nancy, 1911, in-8°.

— *Les tumulus de Bouxurulles et de Savigny.* Nancy, 1911, in-8°.

— *Note sur une fibule d'or trouvée aux environs de Vittel (Vosges).* Paris, 1911, in-8°.

BORDEAUX et THÉRY (Louis). *La monnaie de Lille pendant la période révolutionnaire.* Paris, 1911, in-8°.

GÉRIN-RICARD (H. DE). *A propos des stèles de Trets. Les inscriptions de Lambesc.* Bordeaux, 1912, in-8°.

GINOT (Émile). *Les chemins de saint Jacques en Poitou.* Poitiers, 1912, in-8°.

MICHON (Étienne). *Discours prononcé à la Société des Antiquaires de France, le 3 janvier 1912.* Paris, 1912, in-8°.

Le président annonce les candidatures proposées par la commission des correspondants étrangers honoraires.

M. Henry Martin, membre résidant, présente, au nom de M. Émile Ginot, associé correspondant national, une étude sur *Les chemins de saint Jacques en Poitou*.

M. le comte Durrieu, membre résidant, lit, au nom de l'auteur, M. Louis de Farcy, associé correspondant national, la note suivante, ayant pour titre : *Remarques sur la tapisserie de l'Apocalypse de la cathédrale d'Angers* :

« Depuis un demi-siècle, l'attention des archéologues est attirée à juste titre sur la célèbre tapisserie de l'Apocalypse, conservée dans la cathédrale d'Angers. On a beaucoup écrit sur cette fameuse tenture ; toutefois, plusieurs points sont restés jusqu'ici dans l'ombre, je viens tenter de les éclaircir.

« Dès 1858, M. l'abbé Barbier de Montault, dans ses *Tapisseries du sacre d'Angers*, donna la description de la tapisserie et les textes de l'Apocalypse correspondant à chaque tableau. — M. de Joannis réduisit au dixième, en 1864, chacune des scènes et les fit graver au trait, avec un texte explicatif. — En 1875, je répétai à peu près la même chose que mes prédécesseurs dans mes *Notices archéologiques sur les tentures et les tapisseries de la cathédrale d'Angers*, en y ajoutant quelques nouveaux aperçus. J'écrivais alors : *Le lieu aussi bien que la date précise de la fabrication de notre tapisserie sont inconnus...*

« Deux ans après, M. Guiffrey, alors directeur des Gobelins, avait le bonheur de résoudre victorieusement ce problème. Il put établir, avec pièces à l'appui, comment Louis I^{er} confia l'exécution de cette tenture à Nico-

las Bataille, tapissier parisien, en 1377 au plus tard, à quel prix il lui fit cette importante commande¹. On crut alors que les cartons, demandés à Hennequin ou Jean de Bruges, peintre du roi, avaient été copiés sur les miniatures d'un superbe manuscrit de la bibliothèque de Charles V : *L'Appocalice en françois, toute figurée et hystoriée et en prose*, parce qu'en regard du titre sur l'Inventaire de la librairie du Louvre, un secrétaire avait inscrit cette mention : *Le roy l'a baillée à Mons. d'Anjou pour faire son beau tapis*. Cette explication parut si naturelle que, dans un savant article, M. Maxence Petit présenta comme des compositions de Jean de Bruges les scènes de la tapisserie différentes des miniatures du manuscrit en question² (actuellement n° 403 du fonds français de la Bibliothèque nationale). Le magistral travail de M. Delisle³, publié en 1901 par la Société des *Anciens textes français*, vint mettre à néant cette conjecture et fixer un point très important d'une façon définitive, je veux dire que le manuscrit n° 403 n'avait pas servi de type, comme on l'avait cru jusqu'ici, à Hennequin de Bruges.

« M. Delisle démontre en effet que les nombreux manuscrits illustrés des figures de l'Apocalypse, actuellement connus, peuvent se diviser en deux classes : à la première appartient le ms. français 403 de la Bibliothèque nationale; dans la seconde se range le manuscrit n° 422 de la bibliothèque de Cambrai, qui a plutôt servi de guide au dessinateur.

« J'avais déjà cité ce manuscrit en 1901⁴, avant d'avoir lu le travail de M. Delisle, comme présentant avec la tapisserie une grande ressemblance, mais je n'avais pas

1. *Nicolas Bataille, tapissier parisien du XIV^e siècle, auteur de la tapisserie de l'Apocalypse d'Angers*, Paris, 1877, in-8°, 27 p.

2. *Les Apocalypses manuscrites du moyen âge*, dans le *Moyen Age*, 1896, p. 58.

3. *L'Apocalypse en français, au XIII^e siècle*, publiée par MM. L. Delisle et P. Meyer, Paris, 1901.

4. *Monographie de la cathédrale d'Angers*, t. III, p. 91.

osé en tirer une conclusion aussi nette. Depuis, j'ai copié à Cambrai toutes les miniatures correspondant aux tableaux détruits ou gravement mutilés de la tapisserie avec le secret espoir de les voir reproduire un jour pour combler les lacunes de l'Apocalypse.

« Nous voici donc fixés depuis 1877 par M. Guiffrey sur le nom du tapissier, sur celui de l'auteur des cartons, sur la date de l'œuvre et sur le prix qu'elle a coûté et par M. Delisle sur les manuscrits, types de notre tapisserie.

« Restent plusieurs points à éclaircir : c'est le but de ce travail.

« I. — Tout d'abord, quel est ce grand personnage, méditant sur l'Apocalypse, correspondant en tête de chaque pièce de tapisserie aux deux rangs superposés de tableaux qui suivent ? Le chanoine Joubert et M. l'abbé Barbier de Montault en faisaient un être abstrait¹. Je voyais moi-même, *faute de mieux*, dans ce grand personnage, un philosophe, un sage, un vieillard invitant par son exemple les visiteurs à méditer avec lui les scènes de l'Apocalypse². Cette explication ne me satisfaisait pas, je l'avoue, et je suis étonné que personne jusqu'ici n'ait cherché à pénétrer le mystère. Il s'éclaire tout à coup aujourd'hui à mes yeux : je ne fais aucun doute qu'il nous représente Louis I^{er} lui-même. Pourquoi pas en effet ? Quel autre pourrait désigner ce dais d'étoffe armoriée ou semée d'initiales ? A qui mieux qu'à lui conviennent ces papillons aux ailes diaprées de ses armes (d'Anjou) et de celles de son illustre compagne (de Bretagne) ? Mieux encore, regardons au sommet de ce tabernacle délicat, sous la voûte duquel le grand personnage est assis : voici deux anges portant, l'un les *armes d'Anjou*, l'autre le blason de l'*ordre de la Croix*, fondé par Louis I^{er}, et non, comme je l'ai écrit moi-même par erreur en 1901, la croix de Lorraine (dont l'existence date de la fin du x^ve siècle seu-

1. *Les tapisseries du sacre d'Angers*, p. 11, 31, 38 et 44.

2. *Monographie de la cathédrale d'Angers*, t. III, p. 100, 110, 113 et 117. Je l'ai désigné sous le nom de *Beatus*. Voy. la note 3 de la p. 105 du même volume.

lement et non de 1377). Ces armoiries ne désignent-elles pas assez clairement Louis I^{er} ?

« Deux savants confrères en archéologie ont le mérite de m'avoir mis sur la voie; j'ai à cœur de leur rendre hommage comme il convient. C'est tout d'abord M. le chanoine Maere, de Louvain, qui a donné dans la *Revue de l'Art chrétien* de 1909 et de 1910 un remarquable article intitulé : *Une bible angevine de Naples au séminaire de Malines*. De splendides miniatures, le *Tableau généalogique des Anjou de Naples* et la *Glorification de Robert I^{er}*, nous montrent les princes de cette maison assis sur des trônes, tendus d'étoffes armoriées, analogues à celles de la tapisserie de l'Apocalypse¹.

« M. Rusconi a reproduit dans le numéro d'août 1911, des *Arts*, les peintures décoratives du palais Davanzati, de Florence. Ce sont autant de merveilleux types de riches étoffes, dont les enlacements, les compartiments et les ornements sont assez semblables à ceux des tissus figurés sur l'Apocalypse ou sur les miniatures de la bible de Malines.

« Les beaux pavages du xiv^e siècle, découverts au château de Saumur par M. Magne, rappellent aussi beaucoup ces tentures d'un style si particulier.

« En second lieu, M. Moranvillé, par la publication de l'*Inventaire de Louis I^{er}*, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* en 1901, m'a ouvert, sans le savoir, des horizons nouveaux et permis d'identifier le blason *de sinople, à la croix double de sable, orlée d'or*, porté par un des anges issant du sommet des grands tabernacles.

« M. l'abbé Barbier de Montault écrivait en 1858 : *Nous ignorons qui peut revendiquer ce dernier écusson. Il se blasonne : de sinople, à la croix de Lorraine (?) de sable, orlée d'or*. La description du très grand et très noble

1. *Ibid.*, t. III, p. 116 et 61. Les magnifiques carrelages, dont M. Magne a découvert de si intéressants vestiges au château de Saumur, ressemblent singulièrement, avec leurs compartiments variés, leurs motifs héraldiques et leur décoration, à ces riches étoffes armoriées.

tabernacle d'or pour mettre, poser et porter le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans l'inventaire de Louis I^{er}, va nous le révéler. Ce joyau ressemblait sans doute aux expositions ou custodes d'or ou d'argent de certaines cathédrales espagnoles. Au milieu de la quarte quarrée (4^e étage) est la CROIX-DOUBLE, semblable en façon et couleur à la Vraie-Croix, dont nous avons ENCOMMENCÉ ET PRINS L'ORDRE. Et ladite Croix tiennent deux angles (anges) à genoux, chacun à deux mains et au dedans est ledit pinacle émaillé de VERT.

« Ce passage et quelques autres de l'*Inventaire* m'ont appris la fondation par Louis I^{er} de l'*Ordre de la Croix*, pour vénérer l'insigne relique de la vraie Croix de Baugé, appartenant à l'abbaye de la Boissière avant la Révolution et dont j'ai donné une reproduction dans la *Revue de l'Art chrétien* et dans la *Monographie de la cathédrale d'Angers*, t. I, p. 88. Ils ont encore eu un avantage, celui de permettre à M. Moranvillé d'écrire une très intéressante brochure : *Il n'y a pas de croix de Lorraine*, et à moi-même de revendiquer le nom de *Croix d'Anjou*, pour la croix double, qui brillait au sommet de la tour centrale de la cathédrale d'Angers dès le xiv^e siècle et dont je demande instamment le rétablissement.

« Ainsi, voici deux points acquis : Louis I^{er} figure sur la tapisserie de l'Apocalypse. — Le blason, de *sinople*, etc., porté par un des anges, au-dessus de lui, est l'emblème de son *Ordre de la Croix*.

« II. — L'Apocalypse, commandée en 1377, n'est entrée à la cathédrale d'Angers qu'en 1480¹. Personne jusqu'ici ne s'est demandé dans quel but et pour quel local Louis I^{er} la fit exécuter. Essayons de répondre à ces questions.

« L'*Ordre de la Croix*, établi en l'honneur de la vraie Croix de la Boissière, déposée dans la chapelle du château d'Angers dès 1359, était évidemment fondé quand la tapisserie fut tissée, puisque les anges en supportent le blason concurremment avec celui d'Anjou : on peut donc

1. *Monographie de la cathédrale d'Angers*, t. III, p. 92.

très légitimement supposer que la tapisserie fut faite pour rehausser l'éclat des cérémonies de l'Ordre. Où se passaient-elles? Ceci est plus difficile à décider, faute de documents.

« Deux hypothèses se présentent : ou bien dans la grande salle du château, ou bien dans la chapelle. Dans l'un et l'autre cas, la lacune de deux tableaux, qui n'ont jamais été tissés en dessous des nos 20 et 21 de la seconde pièce, peut s'expliquer. A ce vide, prévu par le tapissier, correspondait la vaste cheminée de la grande salle ou l'autel de la chapelle¹. Je penche pour l'hypothèse de la chapelle, sur l'autel de laquelle la précieuse relique était déposée dans un riche tabernacle. L'avenir nous révélera peut-être la solution de ce problème et changera, je l'espère, en certitude, l'une ou l'autre hypothèse. »

M. le comte Durrieu, après lecture de cette note, ajoute les observations suivantes :

« Dans les remarques de M. de Farcy sont surtout développées trois idées :

« 1^o Les grandes figures de personnages à longues barbes flottantes, assis sous des édicules, qui alternent avec les scènes de l'Apocalypse, dans la tapisserie de la cathédrale d'Angers, pourraient représenter le duc Louis I^{er} d'Anjou qui a fait faire la tenture.

« 2^o La *double Croix*, qui apparaît sur des bannières tenues par des anges au-dessus des édicules, doit rappeler l'*Ordre de la vraie Croix* institué par Louis I^{er}. Je dirai immédiatement que cette théorie me semble ingénieuse et très admissible. Ce qui est certain, en tout cas, d'après mes propres recherches, c'est que la *double Croix* fut un emblème héréditaire pour la seconde maison d'Anjou, issue du duc Louis I^{er}.

1. *Ibid.*, t. III, p. 105, note 4. Ici, je n'entends parler ni de la cheminée actuelle de la grande salle, elle est postérieure à Louis I^{er}, ni de la chapelle, mais d'une *cheminée* et d'une *chapelle antérieures*.

« 3° Avant d'arriver à la cathédrale d'Angers, la tenture avait été destinée originairement au château d'Angers pour y être placée soit dans la chapelle, soit dans la grande salle. Sur ce point encore, je suis tout disposé à me rallier à l'opinion de M. de Farcy.

« En revanche, j'ai le regret de me séparer absolument de lui, en ce qui concerne la première hypothèse, celle qui tend à reconnaître le duc Louis I^{er} d'Anjou dans les grandes figures de personnages barbus. En effet, les costumes, les coiffures, les arrangements des barbes et des cheveux sont exactement conformes aux traditions qui, à l'époque où la tapisserie a été exécutée, étaient réservées dans l'iconographie française pour caractériser les *prophètes juifs* et les *patriarches* de l'Ancien Testament (voir les *Prophètes* d'André Beauneveu en tête du Psautier latin-français du duc de Berry, ms. français 13091 de la Bibl. nat.; ceux du calendrier des Grandes Heures du duc, ms. latin 919; ou les patriarches de la Bible de Jean de Sy, ms. français 15397). D'autre part, toujours à la même époque, les artistes français faisaient souvent intervenir dans leurs œuvres les Prophètes, en rapprochant ceux-ci de tels ou tels des Apôtres. Le Psautier-latin français du duc de Berry, que je viens de citer, en offre un exemple entre cent autres. Il me paraît donc plus que probable que, dans les grandes figures en question de la tapisserie d'Angers, on ne peut pas voir autre chose que quelques-uns des « Prophètes juifs », dont les écrits, par leur caractère particulier, correspondaient pour l'Ancien Testament à ce qu'est un livre de la nature de l'Apocalypse pour le Nouveau Testament. »

M. A. Boinet, associé correspondant national, fait connaître le nom d'un maître d'œuvre de la cathédrale de Bourges à la fin du xiii^e siècle, appelé Michel, qui est cité dans un document de 1295. On peut lui attribuer les deux porches latéraux si gracieux de ce monument, ainsi que la partie inférieure du portail central de la façade occidentale.

M. Pallu de Lessert, membre résidant, fait la communication suivante :

« M. le D^r Carton m'a adressé de Tunis la copie d'une inscription découverte récemment à Henchir-Bellonne, ruine située à huit kilomètres de l'ancienne Thibar :

SEXTILIAE · CLODI
AE·FADIANIANILLAE
FILIAE·L·SEXTILI·FE
LICIS · CLODIANI
DEC · COL · ANTONI
ANAE · KARTAG (sic)
R·P·THIB·OB·MERI
TA · PATRIS · EIVS
D·D·P·P·

« On lit encore sur une face latérale de la pierre :

DEDICAT^A EX VI KAL
IAN MODESTO II
ET PROBO COS

« Le monument est donc de l'année 228, sous le règne d'Alexandre-Sévère, ce qui explique le nom d'Antoniana donné à Carthage. Il est remarquable que son adjuvant ordinaire *Julia* fasse défaut; mais ce cas n'est pas le seul. — La R · P · THIB · ne peut être autre que la cité qui s'intitule pompeusement dans ses inscriptions officielles : *Respublica Municipii Mariani Thibaritanorum*. La proximité de l'Henchir-Bellonne ne permet guère d'en douter.

« Ce qui est le plus curieux dans ce texte, c'est la formule de la date : *dedicata EX VI kal. jan.* Il y a là une leçon tout à fait anormale et qui mérite d'attirer l'attention. Peut-être y aurait-il lieu d'examiner la pierre de

plus près, d'autant que M. Carton fait observer que le texte est très serré¹. »

MM. Monceaux et Héron de Villefosse présentent quelques observations.

M. P. Monceaux, membre résidant, de la part de M. A. Merlin, associé correspondant national, communique une inscription chrétienne qu'on vient de trouver en Tunisie, à Dra-Ben-Jouder, région du Djebel Fkirine :

« A Dra-Ben-Jouder², M. O. Romain a recueilli cinq fragments d'une plaque en calcaire gris; il y a copié ce qui suit (mauvaise gravure, lettres de 0^m04) :

« a) complet en haut : ✠

« b) complet à gauche, et c) :

GLORIA IN | *ex* | SELSIS DEO

« d) complet à gauche :

PIA //IVLIA FAVTI
MART////////S////

« e) complet en bas :

IN PACE.

« Ce document, malgré sa regrettable mutilation, est assez suggestif.

« Ce n'est pas la première fois qu'on rencontre en Afrique, sur une inscription, le début du Cantique des Anges; il se lit souvent sur des pièces architecturales,

1. M. Héron de Villefosse m'a signalé depuis une formule analogue dans une inscription provenant de Pichon, à trente-cinq kilomètres à l'ouest de Kairouan, et publiée par M. Merlin dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*, 1908, p. CLXIV.

2. Carte de la Tunisie au 50 000^e, feuille du Djebel Fkirine.

chapiteaux, linteaux, clefs de voûte, dessus de fontaine, provenant d'églises¹; en dehors de ces cas, on l'a relevé une fois seulement sur une mosaïque commémorant la mémoire de martyrs². Il est donc curieux de le trouver ici dans une épitaphe.

« Sa présence à Dra-Ben-Jouder offre un autre intérêt à cause du chrisme constantinien que porte un des débris du monument.

« Tous les textes auxquels nous venons de faire allusion paraissant postérieurs à la période vandale, on considère généralement que l'usage de graver dans les édifices chrétiens le commencement du *Gloria* serait une protestation catholique contre l'arianisme des Vandales et marquerait le triomphe de l'orthodoxie romaine sur l'hérésie arienne. La popularité de cette acclamation daterait ainsi de l'époque byzantine et son apparition en épigraphie remonterait au vi^e siècle³.

« Dans ces dernières années, toutefois, M. Monceaux a émis quelques réserves touchant cette théorie. Dans son *Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique*, il a notamment écrit ceci : « Sans nier que [le *Gloria in excelsis*] « ait pu avoir cette signification [de protestation contre « l'arianisme des Vandales] au vi^e siècle, nous pensons qu'il « a été en usage longtemps auparavant dans l'Afrique chrétienne. Il est mentionné en 484 ou 485 dans une relation « de martyr⁴. Il a dû s'introduire dans l'épigraphie africaine dès le iv^e siècle, bien avant d'être officiellement

1. Duchesne, *Collections du Musée Alaoui*, p. 45 et 46; Gauckler, *Bull. des Antiq. de France*, 1903, p. 251 et suiv.

2. Gauckler, *Bull. arch. du Comité*, 1904, p. CXCIX; *Bull. des Antiq. de France*, 1904, p. 342; *Nouv. Arch. des missions*, XV, pl. XXIII; Robin, *Bull. arch. du Comité*, 1905, p. 374, n° 19; Monceaux, *Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique*, dans *Mém. présentés par divers savants à l'Acad. des inscr.*, XII, 1, p. 186-187, n° 238; cf. p. 333.

3. Duchesne, *loc. cit.*, p. 47 et suiv.; cf. Gauckler, *Bull. des Antiq. de France*, 1903, p. 253; *Bull. arch. du Comité*, 1904, p. CXCIX.

4. *Passio septem martyrum*, 3.

« admis dans la liturgie¹. » L'inscription de Dra-Ben-Jouder, que son monogramme constantinien simple date du iv^e siècle², justifie pleinement les réserves de M. Monceaux et montre qu'à cette époque le début de l'hymne angélique était déjà en usage dans les inscriptions chrétiennes d'Afrique. Il y figurait sous la forme *Gloria in excelsis Deo*, qui diffère de la vulgate *Gloria in altissimis Deo*³; cette variante, qui s'est conservée partout dans la liturgie latine, paraît être d'origine africaine⁴. »

Mgr Batiffol présente quelques observations.

M. E. Lefèvre, associé correspondant national, communique une note de M. Maxime Legrand, associé correspondant national, sur les fouilles de Melun :

« A titre de renseignements et pour compléter la communication qu'a bien voulu faire en mon nom M. Dieu-donné, touchant les fouilles faites à Melun en 1880-81 sur l'emplacement de la brasserie Barthel et C^{ie}, j'ai l'honneur de signaler un certain nombre d'objets retirés de cet ancien cimetière gallo-romain et mérovingien.

« 1^o Deux vases trouvés dans une fosse entourée de pierres sèches, l'un en terre rouge recouverte d'un enduit terne avec dépressions (6) sur la panse, entre deux filets doubles, dont l'un présente des traces de roulette à encoches légères. Sur la panse également se devinent deux lignes de petits traits obliques. Hauteur du vase : 0^m22; tour de la panse au plus large : 0^m33; diamètre du goulot à l'orifice : 0^m06; diamètre du pied : 0^m04.

« Le second est une sorte de coupe ou d'écuelle en terre noire.

« La ceinture supérieure bordée de deux cordons sail-

1. *Loc. cit.*, p. 189.

2. Monceaux, *Hist. littéraire de l'Afrique chrétienne*, III, p. 185, 193; cf. Gsell, *Monuments antiques de l'Algérie*, II, p. 115, n. 1.

3. Monceaux, *Hist. littéraire de l'Afrique chrétienne*, I, p. 155; cf. Duchesne, *loc. cit.*, p. 47, n. 1.

4. Monceaux, *Mém. présentés à l'Acad. des inscr.*, XII, 1, p. 189; *Revue de philologie*, 1909, p. 154, n. 6.

lants, celui du haut arrondi, celui du bas à angle aigu, mesure 0^m035; le diamètre de l'ouverture est de 0^m145, celui de la base 0^m05. Hauteur totale : 0^m065.

« Ces deux poteries reposaient de chaque côté de la tête du mort qui, si j'ai bonne mémoire, était orienté perpendiculairement à la ligne du chemin de fer de P.-L.-M., toute proche en cet endroit, c'est-à-dire à peu près nord-ouest sud-est.

« 2° Une ferrure de cercueil, ou du moins ce que je crois être une sorte de frette de cercueil avec boucle destinée à passer probablement une pièce de bois pour le portage. Cette ferrure a été trouvée presque en même temps que la pierre que j'ai signalée. Elle porte à sa partie supérieure deux volutes ajourées, et, près de la boucle du bas, où le fer aminci se trouve carré, deux trous carrés ayant reçu un clou ou une fiche. Voici les dimensions :

« De la volute terminale au coude de la boucle, 0^m28 sur 0^m035 de large et 0^m004 à 0^m005 d'épaisseur.

« Du coude à l'extrémité de la boucle, 0^m075, avec épaisseur dans la partie circulaire de la boucle de 0^m015 sur 0^m015.

« Du retour de la boucle à l'extrémité du bas, 0^m21. En cet endroit, des traces de bois sont encore très apparentes.

« 3° Une boucle de ceinturon, plaque en bronze et boucle en fer, avec bordure d'entrelacs, entourant un rectangle à ornements moitié nattés, moitié enroulés, avec cinq têtes de clous de bronze, sans ardillon. La plaque mesure 0^m095 de long sur 0^m053 à la partie antérieure; la boucle de fer mesure 0^m053 sur 0^m032.

« 4° Un manche (?) en bronze et fer. La partie supérieure représente un animal héraldique, lion ou léopard debout sur les pattes de derrière, celles de devant relevées et jointes sous le cou. La gueule est formée de trois replis accentués; l'œil ciselé d'un trait ovale; l'oreille bien indiquée. La queue de l'animal s'enroule autour du corps et vient finir en panache entre les deux épaules. La tête supportait un objet qui a disparu, ne laissant qu'un petit

plateau saillant. Le bas de ce manche est formé d'une tige de fer arrondie mesurant encore 0^m08, l'animal n'ayant que 0^m075.

« 5^e Bracelet et épingle en bronze d'époque mérovin-gienne. La tête de l'épingle et la perle formant le centre du bracelet sont formées de deux demi-sphères ou plutôt de deux demi-cônes unis par la base. L'os du bras, encore engagé dans l'anneau, appartient à un sujet jeune. Le bracelet est d'ailleurs de petite dimension. Le laiton qui le formait était si mince qu'une partie s'est réduite en poussière.

« En dehors de ces objets, je puis signaler encore quelques ferrets en bronze, une aiguille de même métal assez forte, un bouton ou cabochon en verre noir, une tête d'épingle en bronze et des fragments de fibules gallo-romaines.

« Une pièce gauloise en potin très fruste a également été retirée des déblais avec divers débris de bronze, cro-chets de vêtements, épingles, etc. »

M. Héron de Villefosse présente quelques observations.

M. de Mély, membre résidant, communique deux tableaux de Rubens, qui sont au Musée impérial de Vienne, représentant, dit-on, Maximilien I^{er} et Charles le Téméraire. Le premier n'est pas Maximilien, mais Philippe le Bon : c'est la copie du tableau de Jean van Eyck qui était au Musée Schrywer de Leyde au commencement du xvii^e siècle. Le second est une interprétation du tableau qui était dans la même galerie, attribué faussement à Jean van Eyck, qui était probablement le portrait du Téméraire, peint par Rogier van der Weyden, de l'inven-taire de Marguerite d'Autriche.

« Rubens, d'ailleurs, copia d'autres portraits de maîtres anciens, représentant des princes qui régnèrent sur les Pays-Bas. La chose est inscrite au bas de la gravure de son tableau, représentant Pépin, duc de Brabant, et sa fille, sainte Begge, dont l'original est si proche du *Ban-quier et sa femme* qu'il doit être de Quentin Matsys ou de

Marinus. Nous devons encore signaler les portraits de Gisbert Balthasar Castiglione de la Marche, évêque de Liège au ^{xiv}^e siècle, et de Mathias Corvin. Si on recherche du côté de l'Italie, on trouve que Rubens fit pour Balthasar Moretus de nombreuses copies de portraits de seigneurs célèbres dans les siècles précédents; on les retrouve gravés, d'après des originaux perdus, dans les *Elogia virorum doctorum* de Paul Jove. Cette éducation, en quelque sorte archéologique, de Rubens, ne devait pas être passée sous silence. »

Séance du 6 Mars.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

- BABUT (commandant). *Demi-franc de Henri III frappé à Narbonne pendant la Ligue en 1587*. Mâcon, 1911, in-8°.
- BORDEAUX. *Compte-rendu de l'histoire numismatique du comté, puis duché de Luxembourg et de ses fiefs, de M. Bernays et Vannerus*. Paris, 1911, in-8°.
- CUMONT (Georges). *Bras droit détaché d'une statue en bronze de cestiaire romain trouvé près de Blicquy (Hainaut)*. Bruxelles, 1911, in-8°.
- DONNET (Fernand). *Flaminio Garnier, sa famille et son monument dans l'église du Sablon à Bruxelles*. Bruxelles, 1911, in-8°.
- DURRIEU (comte Paul). *Joseph Delaville Le Roulx*. Paris, 1911, in-8°.
- PRINET (Max). *L'építaphe du cardinal Philibert Hugon à Sainte-Marie-du-Peuple*. Besançon, 1912, in-8°.
- *Un armorial des Minnesinger conservé à la Bibliothèque nationale*. Besançon, 1912, in-8°.

M. G. Schlumberger, membre résidant, est élu membre honoraire. La vacance de son siège de membre résidant est déclarée et l'élection de son successeur fixée au 1^{er} mai.

Sur les rapports de MM. Lefèvre-Pontalis et Pallu de Lessert, MM. John Bilson et Luigi Cantarelli sont élus correspondants étrangers honoraires.

M. le comte de Charencey, associé correspondant national, fait la communication suivante sur un nom de divinité étrusque :

« Le nom de *Vanth*, comme déité funéraire, nous est fourni deux fois au moins par les anciens monuments de la Toscane. Citons d'abord la peinture tombale de Vulci, découverte en 1857 et inspirée par un passage de l'*Iliade*, où l'on raconte le sacrifice de captifs troyens immolés pour Achille en l'honneur de Patrocle. *Vanth* y figure à côté de l'ombre de ce dernier. On retrouve ensuite le même nom reproduit sur le fameux sarcophage de Clusium qui reçut la dépouille mortelle de l'épouse d'*Afura*.

« Nous serions très portés à voir dans *Vanth* simplement le grec θάνατος ou la mort personnifiée. Il figure comme un dieu dans une tragédie de Sophocle. Les Toscans se seraient bornés à le changer de sexe et à en faire une déesse. Plusieurs déités grecques paraissent, en effet, avoir conservé chez les Toscans leurs appellations helléniques. Citons par exemple *Aplu* (Apollon), *Turan* (Vénus Uranie), d'après Dempster (*Etruria regalis*). L'on y peut joindre *Turms* ou *Tkurms* (Hermes); *Timere* (Imeros), le frère d'Eros.

« Le changement du θ grec en *V* ne saurait nous surprendre, car on sait à quel point les permutations de lettres sont fréquentes dans les inscriptions de l'Etrurie. Elles nous offrent souvent le θ remplacé par *T*, le *a* par *e*, ce dernier par *i*, le χ devenant un *s* ou un *z*¹. L'on se rappellera, d'ailleurs, que les voyelles médiales disparaissent souvent dans l'écriture chez les vieux Toscans. Ainsi, Achille devient *Aχle*; Agamemnon, *Akmemnon*; Tanquil, *Thankvil*. *Vanth* pourrait fort bien s'être prononcé *Vanath*, ce qui rappelle d'assez près le mot grec.

1. Voyez, à ce propos, Krall, *Die Etruskische Mummenbinden der Agramer National-Museums*, Wien, 1892, p. 3.

« On a voulu reconnaître dans ce mot le latin *fatum*, avec un *n* médial euphonique qui paraît se rencontrer quelquefois. Cela, cependant, semble peu acceptable. Le terme latin signifie plutôt « destin, destinée », et non la mort elle-même que personnifie la déesse étrusque. »

M. E. Lefèvre-Pontalis, membre résidant, fait la communication suivante sur le prétendu « style de transition » entre le roman et le gothique :

« Il est toujours intéressant d'écrire l'histoire d'une ancienne doctrine archéologique, parce qu'elle correspond à l'évolution des idées et parce que ses origines, son apogée et son déclin peuvent se comparer aux trois phases de la vie humaine, mais le prétendu style de transition est d'une nature si fugace et inconsistante qu'il est souvent difficile de prendre ce fantôme corps à corps. Je crois cependant possible de classer en deux groupes les multiples opinions émises par les archéologues sur l'époque où l'art roman et l'art gothique habitaient sous le même toit.

« Dès l'année 1824, M. de Caumont était d'avis que la « transition de l'architecture romane, ou à plein cintre, à l'architecture gothique, ou à ogives, s'opéra de 1050 à 1150 »¹. En 1831, il considérait le roman de transition comme le style où apparaît et se développe l'ogive², — lisez l'arc brisé, — mais il a mieux précisé sa pensée dans la première édition de l'*Abécédaire* datée de 1850. L'époque de transformation, dit-il, qui s'appelle transition, a pour limite le xiii^e siècle. Les monuments de transition sont des monuments mixtes qui, tout en appartenant au style roman, offrent pourtant quelques-uns des caractères du style ogival. On désigne souvent ce style sous la dénomination de roman de transition³.

1. *Essai sur l'architecture religieuse du moyen âge*, dans les *Mém. de la Soc. des Antiq. de Normandie*, t. I, p. 590.

2. *Cours d'antiquités monumentales*, t. IV, p. 161 et 233.

3. *Abécédaire ou rudiment d'archéologie*, p. 175.

« Ainsi, pour M. de Caumont, le style de transition est caractérisé par l'emploi de l'arc en plein cintre et de l'arc en tiers-point dans le même édifice. Il en donne comme exemples l'église de Saint-Germer, le clocher de Tracy-le-Val, la façade de l'église de Civray.

« Dans la *Monographie de Notre-Dame de Noyon*, imprimée en 1845, M. Vitet exprime la même idée sous une autre forme : « Le caractère de transition résulte de la « présence simultanée de l'ogive et du plein cintre, quelle « que soit la part plus ou moins grande accordée à l'une « ou à l'autre de ces formes, mais pourvu que l'ogive, au « lieu de n'être qu'un accident isolé, contribue à modifier « dans une certaine mesure l'effet architectural du monument¹. »

« Il faudrait pouvoir citer les pages suivantes pour se rendre compte combien l'excellent style d'un grand écrivain masquait le néant de sa doctrine sur les raisons qui firent substituer l'arc brisé à l'arc en plein cintre. On expliquait alors cette préférence par des raisons sentimentales, mais M. Vitet eut le mérite de faire observer que l'âge relatif des monuments de transition ne pouvait être déterminé qu'avec une très grande prudence. « Le « ^{xii}e siècle, dit-il encore, est novateur et incertain : son « esprit se reflète sur ses monuments². » Sous cette forme trop littéraire, il constatait l'inexpérience des premiers constructeurs gothiques, mais il n'avait pas compris que l'ère des tâtonnements était terminée quand l'architecte de Saint-Yved de Braine se mit à l'œuvre. « En effet, « dit-il, ses voûtes ont beau s'élancer vers le ciel, on croit « y voir planer encore je ne sais quel souvenir de plein « cintre qui les rabaisse vers la terre. En un mot, c'est « encore l'époque de transition³. »

« En 1862, Daniel Ramée, qui avait été le collaborateur de M. Vitet, reflète dans son *Histoire de l'architecture* les

1. *Monographie de l'église Notre-Dame de Noyon*, p. 82.

2. *Ibid.*, p. 85.

3. *Ibid.*, p. 107.

idées fausses de Viollet-le-Duc : « La cathédrale de « Noyon, à son avis, le monument le plus complet peut- « être de l'époque de transition, porte tous les signes du « style qui marque le passage du plein cintre à l'ogive, le « passage de l'art de la main des prêtres dans celle des « laïques¹. » Enfin, en 1879, M. Édouard Fleury exprimait la même idée dans l'un de ses ouvrages en définissant la transition d'une façon bien romantique « le mariage « du vieux plein cintre et de la jeune ogive »².

« L'opinion des archéologues anglais sur le style de transition est tout à fait conforme à celle de M. de Caumont, qui l'avait peut-être empruntée au vocabulaire de ses précurseurs d'outre-Manche. Ainsi M. Sharpe, qui enserme la transition entre les dates de 1145 et de 1190, la caractérise par l'emploi simultané des deux formes d'arc dans le même édifice³. M. Prior consacre un chapitre de son ouvrage à la transition sans la définir autrement que par un changement dans la forme des arcs, dans la structure et dans l'ornementation⁴. M. Bond se contente de présenter comme exemples de ce style la nef de Fountains-Abbey, le chœur des cathédrales de Cantorbéry et de Ripon⁵, où les arcs en plein cintre voisinent avec les arcs brisés. D'autres archéologues ont donné la préférence aux expressions : *semi norman*, *pointed norman*, *early english*, pour désigner le même style.

« Je me contenterai de réfuter sommairement ces théories qui dérivent toutes de la même manière d'envisager la transition. M. de Caumont estime que ce prétendu style est abandonné à la fin du XII^e siècle, mais sa définition aurait dû l'obliger à franchir cette limite, car certains

1. P. 852.

2. *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, t. III, p. 134.

3. It is characterised by the simultaneous use in the same building of semicircular and pointed arches. *Architectural parallels in the twelfth and thirteenth Centuries*, 1848.

4. *History of gothic art in England*, 1900, p. 83.

5. *Gothic architecture in England*, p. 100 à 106.

portails du ^{xiii}^e siècle, comme ceux de Lizines (Seine-et-Marne) et de Montréal (Yonne), sont encore en plein cintre. On voit des arcs de la même forme sous le chéneau de la nef de la cathédrale de Rouen, autour de la rose occidentale de Notre-Dame de Paris et dans les porches du transept de la cathédrale de Bourges. Comment faut-il appliquer la règle de mélange de l'arc en plein cintre et de l'arc brisé pour ranger une église sur la liste des monuments de transition? Cruelle énigme! M. Vitet fait bien observer que cette catégorie ne comprend pas les édifices où l'arc brisé est un accident isolé, mais, dans ces derniers cas, c'est l'arc en plein cintre qu'il faut considérer comme une exception. La véritable proportion resterait donc encore à trouver s'il n'était pas tout à fait inutile de chercher la formule de cette mixture.

« En effet, l'arc brisé n'a pas du tout modifié la structure des églises romanes : son usage constant peut même servir à caractériser les écoles de la Bourgogne, du Poitou et de la Provence au ^{xii}^e siècle, tandis que les architectes de la Normandie et de l'Auvergne continuaient à employer l'arc en plein cintre à la même époque dans la plupart des éléments de la construction. Quand la voûte en berceau brisé eut fait son apparition, l'arc en tiers-point offrit des avantages pour le tracé des doubleaux et des grandes arcades contiguës aux voûtes d'arêtes des bas-côtés, parce que toutes les clefs se trouvaient ainsi à la même hauteur, malgré la différence d'ouverture des arcs. Le même désir de nivellement décida par exemple les architectes du Poitou à encadrer un grand portail en plein cintre par deux arcades aveugles en tiers-point beaucoup plus étroites, pour leur faire atteindre le même bandeau mouluré qui régnait sous les fenêtres occidentales. Pour le même motif, on voit dans le chœur de la cathédrale de Noyon des arcs en plein cintre dans les larges travées droites et des arcs brisés dans les travées du chevet par suite de l'écartement inégal des colonnes.

« Ainsi la prétendue transition est une juxtaposition des deux formes d'arcs dans des proportions très variables,

car les architectes ne renoncèrent à l'arc en plein cintre dans les fenêtres, dans les baies des clochers, dans les arcatures qu'à la fin du ^{xii}^e siècle. Le domaine de la transition serait en tout cas limité à quelques provinces et ne suffit nullement à caractériser un style, puisque la plupart des églises où les deux formes d'arcs se rencontrent appartiennent à telle ou telle école suivant le système de leurs voûtes, le plan de leurs piles et le style de leur décoration.

« La façade de Notre-Dame-la-Grande, à Poitiers, serait un exemple du style de transition, parce qu'on y voit deux arcades en tiers-point, tandis que celle de la cathédrale d'Angoulême appartiendrait au style roman, bien qu'elles aient été bâties toutes les deux vers la même époque. En réalité, ce sont deux façades romanes dont la décoration dérive des mêmes principes. Au point de vue du synchronisme, la transition, telle que M. de Caumont, M. Vitet et les archéologues anglais la définissent, n'aboutit qu'à des résultats trompeurs et dépourvus de tout intérêt. Elle est le reflet d'une idée fausse qui consiste à voir dans l'emploi de l'arc brisé l'origine exclusive de l'architecture gothique.

« Un second groupe d'archéologues plus modernes identifie les monuments de transition avec les premières églises gothiques du ^{xii}^e siècle, parce qu'on y trouve encore des éléments de style roman ou des traces d'expérience. Ainsi, en 1894, notre regretté correspondant M. Anthyme Saint-Paul définit la transition « le passage « de la voûte d'arêtes romaine et romane à la voûte sur « croisée d'ogives et à cintres brisés, normalement asso- « ciée à l'arc-boutant »¹. Il a reproduit cette définition dans sa nouvelle édition de *l'Histoire monumentale de la France*². A son avis, la transition ne s'est produite que dans l'Ile-de-France, qui renferme des monuments « romano-gothiques ». Il croit pouvoir l'enserrer dans la

1. *La transition*, dans la *Revue de l'Art chrétien*, 1894, p. 476.

2. P. 137.

première moitié du ^{xii}^e siècle, parce que le chœur de Saint-Denis, consacré en 1144, marquerait la fin de l'évolution du style.

« La première objection soulevée par ce système de classification, c'est qu'il semble impliquer l'existence d'une voûte intermédiaire entre la voûte d'arêtes et la voûte d'ogives, d'une forme transitionnelle entre l'arc en plein cintre et l'arc en tiers-point, tandis que ces quatre éléments et surtout les deux derniers sont simplement juxtaposés dans les églises du ^{xii}^e siècle au nord comme au sud-ouest de la France. En outre, le caractère essentiel des églises gothiques de l'Ile-de-France contemporaines de l'abbatiale de Saint-Denis, c'est qu'elles étaient dépourvues d'arcs-boutants à l'origine. La définition de M. Anthyme Saint-Paul ne concorde donc pas avec les faits et sa transition ne repose pas sur une base solide.

« Dans l'excellent *Manuel* de notre confrère M. Enlart, qui renferme tant d'idées neuves sur l'évolution du style au moyen âge, on lit cette définition : « Le style de transition est un style gothique imparfait où la voûte d'ogives « est accompagnée d'autres voûtes et suit le plus souvent « un tracé bombé, où les murs et les arcs doubleaux « restent épais, les arcs-boutants absents ou dissimulés « et rudimentaires, où la sculpture et la mouluration « cherchent leur voie et peuvent être en avance ou en « retard sur la construction¹. »

« Cette définition est beaucoup plus complexe, mais si la coexistence de la croisée d'ogives et d'une voûte romane est nécessaire pour distinguer un monument de transition, il faudrait ranger dans cette catégorie le chevet de Poissy où la voûte d'arêtes persiste sur le déambulatoire, le rond-point de Saint-Denis qui s'élève sur une crypte voûtée d'arêtes, les églises de Saint-Pierre de Montmartre, de Champeaux, de Voulton (Seine-et-Marne), la chapelle de Bellefontaine (Oise) et la cathédrale du Mans, dont la

1. *Manuel d'archéologie française. Architecture religieuse*, p. 154.

nef est voûtée d'ogives et dont les bas-côtés sont recouverts de voûtes d'arêtes, enfin l'église de la Trinité d'Angers, qui renferme des voûtes d'ogives et des voûtes en cul-de-four. Par contre, il faut exclure de la liste les églises de Saint-Étienne de Beauvais, de Bury, de Cambronne, de Saint-Germer (Oise), la cathédrale de Noyon, le chœur de Saint-Germain-des-Prés, la nef de la cathédrale d'Angers qui sont exclusivement voûtés d'ogives. Le problème se complique si les voûtes romanes et gothiques ne sont pas de la même époque comme à Saint-Étienne et à la Trinité de Caen, à Lessay, à Saint-Loup de Naud, à Saint-Valérien de Châteaudun, à Cunault, près de Saumur.

« Je ferai tout d'abord observer que les monuments qui renferment des voûtes d'arêtes et d'ogives appareillées pendant la même campagne de travaux ne sont pas bien nombreux, parce que la voûte d'ogives fut appliquée simultanément sur toutes les parties des églises du ^{xii}^e siècle dans le nord de la France, sauf dans le Soissonnais et le Laonnais, où l'on se contenta de l'utiliser sur le transept et sur le chœur, en conservant l'usage des charpentes apparentes sur la nef et sur les bas-côtés, peut-être par une simple raison d'économie.

« Quant aux autres caractères de la transition énumérés par M. Enlart, ils se confondent avec ceux des premières églises gothiques. Cependant, si la voûte d'ogives bombée qu'on a tort d'appeler *domicale*, car ce dernier terme évoque une idée fausse sur ses origines, est un élément de la transition, il faudrait exclure de son domaine toute la Normandie, où les premières voûtes d'ogives ne présentent pas cette particularité qui se rencontre dans l'Ile-de-France, dans la Champagne et dans la Bourgogne comme dans l'Anjou. En outre, j'ai constaté, en relevant plus de cent plans d'églises de l'Oise et de l'Aisne, que l'épaisseur des murs ne varie guère dans les églises purement romanes ou franchement gothiques de cette région. J'ajouterai même que les murs des nefs uniques de Saint-Jean-aux-Bois et de la chapelle Saint-Frambourg à Senlis, dont les croisées d'ogives remontent au ^{xiii}^e siècle, ont

une section plus forte que ceux des nefs lambrissées, afin de résister à la poussée des voûtes. Si les murs de la nef de la cathédrale d'Angers ont la même épaisseur que ceux de la nef de l'abbatiale de Fontevrault recouverte de quatre coupoles, c'est que ses voûtes d'ogives ont une portée de quatorze mètres.

« L'absence d'arcs-boutants ou leur construction rudimentaire ne suffit pas à donner une réalité à la prétendue transition, car même au ^{xiii}^e siècle l'école gothique de l'Anjou se contente d'épauler les voûtes d'ogives par des contreforts, comme les architectes du Midi qui élevaient des églises gothiques à nef unique. Dans le nord de la France, l'arc-boutant n'apparaît guère avant 1175, époque où M. Enlart considère la transition comme terminée.

« Notre savant confrère a parfaitement raison de diviser les origines de l'architecture gothique dans cette région en deux périodes qui coïncident avec le second et le troisième quart du ^{xii}^e siècle¹; mais le mot *transition* est tout à fait inutile pour les qualifier, car elles se distinguent par des caractères bien tranchés. Enfin, si la sculpture des chapiteaux et le profil des moulures sont plus ou moins précoces ou arriérés, cette particularité tient uniquement à l'habileté ou à l'inexpérience des ouvriers. On constate le même fait encore aujourd'hui dans les communes éloignées des villes. Dans les tribunes du chœur de la cathédrale de Noyon, les chapiteaux à crochets voisinent avec les corbeilles décorées de feuilles d'acanthé, tandis que dans le chevet de Saint-Germain-des-Prés, consacré en 1163, tous les chapiteaux sont encore romans. Cependant, l'architecture des deux ronds-points porte l'empreinte d'un style aussi avancé.

« Ainsi la coexistence d'une voûte romane et d'une croisée d'ogives, l'absence des arcs-boutants, la finesse plus ou moins grande de la décoration ne suffisent pas plus à donner une base solide à la transition que la pré-

1. *Manuel d'archéologie française. Architecture religieuse*, p. 455.

sence simultanée de l'arc en plein cintre et de l'arc brisé.

« Si les arguments techniques sont impuissants à étayer les théories inconsistantes sur la transition, l'assimilation tentée par M. Anthyme Saint-Paul entre les mots *Transition* et *Renaissance* n'est pas plus péremptoire. Le style de la Renaissance qui s'est développé dans toute la France correspond à deux périodes du xvi^e siècle bien délimitées. La première est caractérisée par une nouvelle décoration; la seconde par l'usage constant de l'arc en plein cintre, de l'architrave, des ordres antiques et des ornements classiques. Sous les règnes de Louis XII et de François I^{er}, les éléments décoratifs italiens voisinent avec les motifs habituels du style flamboyant. Est-ce aussi une transition? C'est plutôt une juxtaposition, comme à l'époque où les premiers architectes gothiques restent encore fidèles à quelques traditions romanes.

« L'histoire de l'art n'est qu'une perpétuelle évolution, mais si je voulais donner une idée juste de la prétendue transition, je dirais qu'elle fut une longue gestation, parce que l'enfantement de l'art gothique dura pendant tout le xii^e siècle et parce que la dédicace du chevet de Saint-Denis en 1144 n'en marque pas du tout le terme.

« M. Anthyme Saint-Paul, qui s'est fait l'apôtre de la transition, semblait d'ailleurs pressentir les équivoques de son système quand il écrivait : « La période transitionnelle n'est pas une période séparative, elle est à cheval sur les deux périodes romane et gothique; seulement, il n'est pas bon de dire : *roman de transition* ou *gothique de transition*. Dès qu'on se risque à qualifier un édifice de roman ou de gothique, le mot de transition est gênant ou inutile¹. »

« Cette dernière remarque du célèbre archéologue nous remet dans la bonne voie. En effet, comment faut-il appeler l'église de Berzy-le-Sec, près de Soissons, bâtie d'un seul jet vers le milieu du xii^e siècle. Son vaisseau central est lambrissé comme chacun des bas-côtés et son chœur

1. *Revue de l'Art chrétien*, 1894, p. 177.

est voûté d'ogives. Je dirai donc qu'elle se compose d'une nef romane et d'un chevet gothique, comme la plupart des églises voisines. De même, la cathédrale d'Autun est une église romane, malgré ses nombreux arcs en tiers-point, et les bas-côtés voûtés d'ogives de Saint-Étienne de Beauvais sont du style gothique, bien que les doubleaux, les grandes arcades et les fenêtres soient en plein cintre.

« Ainsi la voûte est le seul élément vraiment distinctif, car il y a dans le nord et dans l'est de la France beaucoup de nefs gothiques recouvertes d'un plafond de bois, comme celle de Saint-Martin-des-Champs à Paris. Il y a même des chœurs gothiques non voûtés, comme à Saint-Ayoul de Provins.

« Il est temps de conclure. En 1894, j'avais déjà critiqué, dans mon principal ouvrage¹, l'emploi du mot *transition*, parce qu'il tend à faire croire à je ne sais quel système de construction intermédiaire entre l'architecture romane et l'architecture gothique. J'ai toujours recommandé à mes élèves de ne pas en faire usage. Depuis vingt ans, les archéologues qui ont écrit des articles dans le *Bulletin archéologique* et dans le *Bulletin monumental* ont laissé tomber en désuétude un mot aussi vague dont Quicherat, Viollet-le-Duc et Choisy avaient eu bien raison de ne jamais se servir. Cependant, la *Transition* fait encore de loin en loin quelques rares apparitions : c'est la dernière épave de cet antique vocabulaire où le roman *fleurî*, l'art *ogival*, le style *lancéolé*, le *clerestory* et la *vesica piscis* faisaient bon ménage. Il m'a donc semblé utile de souligner les curieuses divergences des archéologues qui définissent la transition suivant leurs idées personnelles et de prouver que ce prétendu style ne correspond à aucune classification vraiment scientifique. »

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, rappelle que, dans la séance du 30 novembre 1910², il a été donné

1. *L'architecture religieuse dans l'ancien diocèse de Soissons au XI^e et au XII^e siècle*, t. I, p. 97.

2. *Bulletin*, 1910, p. 361.

lecture d'une note de M. l'abbé Besson, associé correspondant étranger, signalant la découverte, aux environs de Fribourg (Suisse), d'un sanglier en bronze, muni, sur la tête et sur la croupe, d'œillets en saillie, fondus avec le corps, œillets qui servaient vraisemblablement à rattacher l'animal à des chaînettes de suspension. L'arrangement de cette suspension est semblable à celui qu'on observe sur un taureau en forme de lampe trouvé dans le département de la Marne¹.

« M. l'abbé Besson a autorisé la Société des Antiquaires à publier une reproduction de ce sanglier, dont les dimensions sont à peu près de 0^m12 en hauteur et en largeur et qui a été trouvé en 1910, près de Rue, canton de Fribourg. La photographie envoyée par M. l'abbé Besson représente l'animal assis sur son train de derrière, la gueule ouverte, la tête haute, appuyé sur ses jambes de devant qui sont fortes et vigoureuses. La partie postérieure du corps semble faussée par un coup.

« On ne voit pas trace, sur ce bronze, de la crinière rigide qui distingue les sangliers gaulois et atteint souvent une hauteur démesurée. La façon dont sont traités les poils de la bête ne ressemble en rien à la technique ordinaire. Le caractère général est tout à fait différent de celui des sangliers de Cahors et de Luxembourg, dont le sanglier de Rue n'a pas l'attitude agressive.

« Un petit sanglier en bronze, d'époque romaine, provenant de Milan (?) et conservé au Musée de Saint-Germain², porte aussi au milieu du dos un œillet qui servait à le suspendre. Par son absence de crinière, par la technique des poils, par la présence de l'œillet de suspension, il peut être rapproché du sanglier de Rue, mais ses dimensions (hauteur : 0^m033) sont beaucoup plus petites et ne permettent pas de le classer dans une autre série que celle des amulettes.

« Récemment, on a trouvé à l'oppidum de Jœuvres,

1. S. Reinach, *Bronzes figurés de la Gaule romaine*, n. 287.

2. S. Reinach, *op. cit.*, n. 271.



Sanglier trouvé à Rue, près Fribourg (Suisse)¹.

1. Nous reproduisons la photographie envoyée par notre confrère M. l'abbé Besson, qui a signalé le bronze de Rue dans la revue *Fribourg artistique*, 1911, sous ce titre : *Le sanglier gallo-romain de Rue*. Sa note est accompagnée d'une grande planche in-folio, donnant le sanglier sous quatre aspects différents.

commune de Saint-Maurice-sur-Loire, un petit sanglier gaulois en bronze très bien conservé, muni d'un anneau de suspension, que notre confrère M. Joseph Déchelette possède et qu'il a signalé¹. Deux trous de suspension sont régulièrement percés dans la crinière de l'animal. On avait précédemment recueilli au même endroit un petit cheval en bronze portant un anneau de suspension au milieu du dos et dont le Musée de la Diana, à Montbri-son, possède un moulage. Il est remarquable que le sanglier et le cheval se sont rencontrés également dans la célèbre trouvaille de Neuvy-en-Sullias. M. Déchelette s'est attaché à établir que les bronzes de Jœuvres avaient servi d'amulettes et qu'ils appartenaient l'un et l'autre à la période gauloise. Ces deux bronzes ont été fabriqués pour servir ou d'amulettes ou de petits ex-voto. »

M. le Dr A. Guébbard, associé correspondant national, présente la photographie, de grandeur naturelle, d'une statuette-applique en terre cuite, de 0^m165 de haut, récemment donnée au Musée de Berne (Suisse) par M. le comte E. de Mülinen, qui l'avait trouvée dans ses fouilles d'une grotte-sanctuaire, dite el-Bi'ne, au sud d'Akka, sur le Mont-Carmel.

« M. le professeur Schulthess, qui a donné à son sujet une note succincte, mais très documentée, au *Jahrbuch d. k. deutsch. archäologischen Instituts*², la regarde comme représentant un cavalier gaulois de l'époque des Séleucides, et il est vraiment curieux de voir revenir de si loin une image équestre pouvant faire pendant à celle du « Mercenaire gaulois » d'A.-J. Reinach, comme évocation de la silhouette de nos ancêtres.

« Ajoutons que la figure en a été donnée d'abord dans le *Jahresbericht des historischen Museums in Bern*, en 1909, puis dans le *Bulletin de la Société préhistorique française*³. »

1. *Bulletin de la Diana*, XVII, 1911, p. 144.

2. T. XXVI, 1911, col. 315.

3. T. VIII, 1911, p. 739.

M. E. Michon présente quelques observations.

Séance du 13 Mars.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

- BOINET (A.). *Notice sur une reliure exécutée pour Diane de Poitiers*. Paris, 1911, in-8°.
- GUÉBHAUD (D^r). *Sur certains objets préhistoriques de bronze provenant des Alpes-Maritimes donnés par M. A. Bonnet*. Draguignan, 1911, in-8°.
- *Sur les anses verticales multiforées horizontalement*. S. l., 1911, in-8°.
- *A propos des broches de bronze à collerettes et à disques mobiles*. S. l., 1911, in-8°.
- LEBLOND (D^r V.). *Six inventaires et testaments beauvaisins (1391-1451)*. Beauvais, 1911, in-8°.
- MARCEL (abbé L.). *Les livres liturgiques du diocèse du Mans*. Paris-Langres, 1912, in-8°.
- MARTINOV. *La Société des anciens textes russes*. Saint-Petersbourg, 1912, in-8°.
- MICHON (Étienne). *Les marbres antiques de Délos conservés au Musée du Louvre*. Paris, 1911, in-8°.
- MONCEAUX (Paul). *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne. T. IV : Le donatisme*. Paris, 1912, in-8°.
- MULLER (M.-H.). *La grotte néolithique funéraire de Fontabert (Isère)*. Paris, 1909, in-8°.
- *Sépultures gallo-romaines des Buttarias (Isère)*. Grenoble, 1910, in-8°.
- *Une sépulture du quatrième âge du bronze en Tarentaise*. Grenoble, 1910, in-8°.
- *Notes sur les sépultures préhistoriques de l'étang de Gilieu sur la commune d'Annoisin-Chatelans*. Paris, 1910, in-8°.
- *L'âge du cuivre dans les Alpes françaises*. Paris, 1909, in-8°.

PAGÈS-ALLARY et CHARVILHAT. *Sur certains objets en terre cuite pouvant être interprétés comme hochets préhistoriques*. S. l., 1911, in-8°.

RIVETT-CARNAC (J. H.). *Cup-marks as an archaic form of inscription*. Hertford, 1903, in-8°.

Le président donne lecture des lettres de M. G. Schlumberger et de MM. J. Bilson et L. Cantarelli remerciant la Société de leur élection.

Il fait part ensuite de l'invitation adressée à la Société pour le Congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques qui doit se tenir à Genève au début du mois de septembre prochain.

M. Prou, membre résidant, offre à la Société, de la part de M. le Dr V. Leblond, associé correspondant national, une brochure intitulée : *Six inventaires et testaments beauvaisins (1391-1451)*. On sait quel intérêt présentent les documents du genre de ceux qu'a publiés, avec beaucoup de soin, M. le Dr Leblond. Utiles aux archéologues, à qui ils fournissent des renseignements sur le mobilier du moyen âge, ils le sont aussi aux philologues qui y trouvent les désignations populaires d'ustensiles et de meubles qu'ils chercheraient vraiment ailleurs, et par conséquent des formes dialectales; précieux aussi pour l'histoire économique. Sous ce point de vue, l'inventaire des biens meubles d'Eustache Rastel, curé de Laigneville, mérite d'être signalé aux historiens économistes, car il comprend l'énumération et l'analyse d'un grand nombre de lettres de créancement et d'obligation.

M. Marquet de Vasselot, membre résidant, montre à la Société un marteau en bronze doré, de la Renaissance, récemment acquis par le Musée du Louvre. Ce curieux objet porte le nom et les armoiries du cardinal Jean Borgia († 1503), neveu du pape Alexandre VI; il paraît avoir

été exécuté pour servir à l'une des cérémonies du jubilé célébré à Rome en décembre 1499.

Mgr P. Batiffol fait une communication sur le règlement des conciles de Carthage du temps de saint Cyprien et le règlement du sénat romain :

« Je demande la permission à la Société des Antiquaires de lui communiquer quelques observations que je crois nouvelles sur le règlement des séances des premiers conciles de Carthage, ceux du temps de saint Cyprien, notamment le concile de septembre 256, dont nous possédons un procès-verbal authentique¹.

« Le rapprochement de ce que nous savons de ces conciles africains et de ce que l'on sait du règlement observé dans les séances du sénat romain m'a amené à cette constatation (elle n'avait pas été faite jusqu'ici) que les conciles d'Afrique, ceux que préside saint Cyprien, délibéraient exactement dans la forme qui était la forme traditionnelle des séances du sénat. Il y a là une rencontre qui n'est sans doute pas fortuite, qui a dû être préméditée par Cyprien et par les évêques africains en quête de donner à leurs délibérations la gravité et la correction qu'on savait proverbiales dans les séances du sénat.

« Le règlement des séances du sénat est connu grâce aux traits qu'on en peut relever dans les écrivains romains classiques. On a de plus trois spécimens de procès-verbaux des séances du sénat. Le plus récent date de 438 : c'est le procès-verbal de la séance où le consul Anicius présente aux sénateurs le code que l'empereur Théodose II, de concert avec l'empereur Valentinien III, vient de faire éditer, le Code Théodosien : ce procès-verbal, en forme authentique, sert de préface au Code Théodosien². En

1. *Sententiae episcoporum numero LXXXVII de haereticis baptizandis*, dans *Cypriani opera*, éd. Hartel (1868), p. 435-461. Cf. P. Monceaux, *Hist. litt. de l'Afrique chrétienne*, t. II (1902), p. 41-66, sur « Les actes des conciles de Carthage au temps de Cyprien ».

2. *C. Theodos.*, éd. Mommsen (1905), t. I, 2, p. 1-4.

dehors des formules protocolaires, ce procès-verbal nous instruit peu, parce que le sénat, à cette occasion (et on peut dire : à cette date), ne délibère pas. Le consul Anicius fait son rapport : il présente le recueil en seize livres que Théodose a fait faire des lois qui doivent être observées dans le monde romain. Le sénat acclame, de ces acclamations répétées qui sont de style et qui sont sa manière de voter sans discussion, à l'unanimité. Nous avons un autre spécimen de séance du sénat, celui de la séance où est acclamée l'élévation de l'empereur Claude le Gothique (268-270) à l'empire¹. Et ce spécimen non plus n'est pas très instructif. Claude a été proclamé empereur par l'armée à Milan; il écrit au sénat pour lui en faire part; la séance s'ouvre par la lecture de la lettre de Claude; le sénat acclame la communication que lui fait le prince, ici encore par ces acclamations répétées que nous connaissons; le sénat proprement ne délibère pas. Au contraire, dans le troisième spécimen que l'on possède, on a une délibération; elle n'est qu'esquissée, mais c'est assez, avec tous les traits épars recueillis ailleurs, pour reconstituer schématiquement une séance normale du sénat². Or, cette séance est datée du 25 septembre 275 : elle est de dix-neuf ans seulement postérieure au grand concile de Carthage de 256.

« L'empereur Aurélien a été assassiné au mois de mars, en Thrace. L'armée a refusé de lui désigner un successeur et s'en est remise au sénat de ce soin. Après une vacance de sept mois, le sénat se décide à procéder à l'élection. La séance se tient dans la *curia Pompiliana*, elle est présidée par le consul Gordianus, qui fait la *relatio*, ou, en d'autres mots, met la question sur le tapis. Je cite le texte tel qu'il est donné par Vopiscus :

Die VII kal. octob. cum in curiam Pompilianam ordo amplissimus consedisset, Velius Cornificius Gordianus consul dixit :

1. *Scriptores hist. aug.*, XXV : Pollio. *Claud.* 4 (éd. Peter, 1884, t. II, p. 135-136).

2. *Ibid.*, XXVII : Vopisc. *Tacit.* 3 (éd. Peter, t. II, p. 187-190).

Referemus ad vos, p. c., quod saepe rettulimus : imperator est deligendus, cum exercitus sine principe recte diutius stare non possit, simul quia cogit necessitas. Nam...

« Le consul développe brièvement (huit lignes de texte imprimé) les raisons de sa proposition, et il conclut en disant :

Quare agite, p. c., et principem dicite. Aut accipiet enim exercitus quem elegeritis, aut, si refutaverit, alterum faciet.

« Le consul Gordianus, qui préside, vient de faire la relation de l'affaire qu'il met en délibéré : il dit *referemus*, il dit *rettulimus*, c'est le terme officiel. Il ne fait pas de proposition, cela n'étant pas de son rôle : il n'a qu'à poser la question et prier le sénat de dire son avis : *Quare agite, p. c., et principem dicite*. Le rôle du magistrat, dit Mommsen, devait légalement être passif, il devait exclusivement indiquer la question à vider et ne pas proposer lui-même de solution : il attendra les avis que les sénateurs exprimeront¹. On sait, d'autre part, que le magistrat peut verbalement produire les faits dont il a été informé, faire lire les lettres qu'il a reçues, tous actes préalables, mais connexes à la *relatio*².

« Sitôt que le président a terminé sa *relatio*, commence le tour de parole des sénateurs. L'interrogation successive des sénateurs, écrit Mommsen, est une des particularités les plus originales et les plus fécondes en conséquence du parlement romain. Les sénateurs qui ont voix délibérative sont appelés nominativement, dans un ordre de préséance fixe, minutieusement réglé, et invités à exprimer leur opinion, *sententia*, sur la *relatio* qui vient de leur être soumise. Voici comment on y procède dans le procès-verbal de 275. Je cite toujours le texte de Vopiscus :

« Le consul Gordianus vient de mettre en délibéré la

1. Mommsen, *Droit public romain*, trad. franç., t. VII, p. 141.

2. *Id.*, p. 131.

désignation du successeur à donner à Aurélien. Or, il se trouve que le premier sénateur qui ait à émettre son avis est Tacite.

Post haec cum Tacitus qui erat primae sententiae consularis, sententiam incertum quam vellet dicere, omnis senatus adclamavit : Tacite Auguste, deus te servet. Te deligimus, te principem facimus, tibi curam rei p. orbisque mandamus. Suscipe imperium ex senatus auctoritate, etc.

« Quand les acclamations se sont apaisées, Tacite prend la parole : *At ille : Miror, p. c., vos in locum Aureliani, fortissimi imperatoris, senem velle principem facere...* Et il conjure le sénat de réfléchir, mais les acclamations reprennent : *Post haec acclamationes senatus hae fuerunt : Et Traianus ad imperium senex venit, dixerunt decies. Et Hadrianus ad imperium senex venit, dixerunt decies...* Et ainsi de suite. Le procès-verbal, après avoir noté les acclamations, poursuit :

Deinde omnes interrogati. Praeterea, qui post Tacitum sedebat senator consularis, Maecius Falconius Nicomachus in haec verba disseruit : Semper quidem, p. c...

« Il dit son avis en une petite harangue (trente-sept lignes de texte imprimé) de forme classique, où il presse éloquemment Tacite d'accepter le principat. Tacite est ému, le sénat remué, et aussitôt une acclamation unanime élit Tacite empereur : *Hac oratione et Tacitus ipse vehementer est motus, et totus senatorius ordo concussus, statimque ad clamatum est : Omnes, omnes.*

« Mettons à part ces acclamations répétées, que nous ne retrouverons pas dans nos conciles africains, et relevons seulement la procédure du tour de parole : chaque sénateur appelé à exprimer son avis, en un discours concis, aboutissant à une résolution ou *sententia*, dont le plus souvent il lit en terminant son discours une rédaction écrite. Les *sententiae* ainsi libellées sont remises au président. La *sententia*, qui, au moment du vote, ralliera

le sénat, fournira le texte même de la résolution du sénat¹.

« Achéons cette description en rappelant que, quand le vote est acquis, la séance du sénat est levée : la rédaction de la résolution votée revenait au magistrat qui avait convoqué et présidé le sénat. Le sénat ne participait pas à cette rédaction, sinon par le fait que le président devait retenir comme témoin de sa rédaction quelques-uns des sénateurs qui avaient été présents à la séance et porter leurs noms dans le titre du sénatus-consulte. Le texte en serait adressé sous forme de lettre par le président aux cités ou aux personnes intéressées².

« Nous avons donc le schéma d'une délibération en forme du sénat : 1° le magistrat qui préside fait la *relatio*; 2° les sénateurs présents, à leur tour de parole, expriment leurs *sententiae*; 3° on vote la résolution; 4° le président la rédige et la fait parvenir aux intéressés.

« Or, ce schéma est exactement celui du concile de Carthage de septembre 256, et, pouvons-nous conjecturer, des conciles qui, en 252, en 254, en 255 et au printemps de 256, l'ont précédé.

« Je laisse de côté la question de savoir à qui appartient le droit de convoquer le concile à Carthage. Du moment que nous rencontrons à Carthage des conciles où n'assistent que les évêques de la Proconsulaire, d'autres où ceux de la Proconsulaire sont réunis à ceux de la Numidie, d'autres enfin où ceux de la Mauritanie se joignent à ceux de la Proconsulaire et la Numidie, il faut admettre que les évêques sont convoqués au concile, qu'ils sont convoqués par provinces, et on peut supposer qu'en chaque province ils sont convoqués par le plus ancien évêque. Tout cela est obscur. Mais il y a convocation, et Cyprien dit *cogere concilium*, il dit *concilium habere*, comme on dit *cogere senatum* et *senatum habere*³.

« Le concile se tient en présence de la *plebs* chrétienne

1. Mommsen, p. 169-170.

2. *Id.*, p. 199 et 210.

3. Cyprien. *Epistul.*, LXXII, 1, et LIX, 10.

de Carthage, sans que pour autant cette *plebs* y joue un autre rôle que celui de public muet. Mais la présence de la *plebs* chrétienne est un indice que le concile se tient dans une basilique. Le procès-verbal du concile de septembre 256 porte en tête la mention de la ville et du jour où il se réunit :

Cum in unum Cartaginem convenissent kalendis septembribus episcopi plurimi ex provincia Africa Numidia Mauritania cum presbyteris et diaconibus, praesente etiam plebis maxima parte..., Cyprianus dixit.

« Protocole pareil en tête du procès-verbal de la séance du sénat de 275 :

Die VII kal. octob. cum in curiam Pompilianam ordo amplissimus consedisset, ... Gordianus consul dixit.

« Pareillement en tête du procès-verbal de la séance du sénat de 438 :

... proceres amplissimusque ordo senatus dum convenissent habuissentque inter se aliquamdiu tractatum, ... consul ordinarius dixit.

« Il se dessine déjà que le protocole du concile est calqué sur le protocole du sénat. *Cyprianus dixit* : saint Cyprien va faire la *relatio*, mais au préalable il communique les documents afférents à la *relatio* et que le concile doit avoir présents à l'esprit dans sa délibération. Le procès-verbal du concile de 256 s'exprime donc ainsi :

Cum in unum Cartaginem convenissent..., et lectae essent litterae Iubaiani ad Cyprianum factae, item Cypriani ad Iubaianum rescriptae de haereticis baptizandis, quidque postmodum Cypriano Iubaianus idem rescripserit, Cyprianus dixit.

« C'est seulement après qu'il a donné ou fait donner lecture de ces trois documents que l'évêque président, Cyprien, prend la parole. Nous avons son petit discours qui est un modèle de *relatio* :

Audistis, collegae dilectissimi, quid mihi Iubaianus coepiscopus noster scripserit... Superest ut de hac ipsa re singuli quid sentiamus proferamus...

« Cyprien pose la question en ce petit discours (dix-huit lignes de texte imprimé), il pose la question sans proposer de solution, il demande l'avis des évêques présents. Cyprien préside son concile exactement comme le consul Gordianus en 275 préside le sénat : la procédure des deux présidents est la même.

« Les évêques vont donner leur avis, chacun à son tour de parole, ce tour étant réglé sur l'ancienneté de chacun dans l'épiscopat. Le premier qui opine est Caecilius, évêque de Biltha dans la Proconsulaire : le soixante-onzième (sur quatre-vingt-sept) est Pudentianus, évêque de Cuicul en Numidie, qui explique qu'étant évêque de fraîche date il parle après ses aînés; autant en fait le soixante-dix-huitième, Victor, évêque d'Octava en Numidie. Chacun des quatre-vingt-sept évêques a la parole à son tour : les uns répondent en quelques mots à peine, d'autres sont plus abondants; la réponse la plus prolixe, celle de Nemesianus, évêque de Thubunae, fait quarante lignes de texte imprimé. Dans le recueil des *sententiae*, nous avons chacune des réponses des quatre-vingt-sept évêques; la variété de langage et de caractère de chaque *sententia* donne à penser que nous en avons l'expression originale : on n'en a même pas corrigé les solécismes et les barbarismes. Cyprien opine le dernier; il ne résume pas les avis qui viennent d'être exprimés par les quatre-vingt-six préopinants, d'ailleurs unanimes, il exprime son sentiment individuel à titre individuel, *meam sententiam*, dit-il.

« Les quatre-vingt-sept *sententiae* une fois émises, le procès-verbal du concile de septembre 256 ne mentionne pas de vote : pas davantage trace de vote dans les conciles de 252 et ensuite. Sans doute, dans ces conciles où il y a unanimité dans les *sententiae*, un vote est inutile. On tient à cette unanimité et sans doute l'a-t-on préparée hors séance.

« Mais, de même qu'au sénat, le magistrat qui a fait la *relatio* rédige la résolution et la communique en forme de lettre aux intéressés; dans nos conciles de Carthage, Cyprien, qui a fait la *relatio*, rédige la lettre synodale. Et tandis que le sénatus-consulte portait avec le nom du magistrat qui l'avait rédigé celui des quelques sénateurs qui l'ont assisté, la synodale rédigée par Cyprien portera les noms de tous les évêques présents au concile. Nous avons ainsi la synodale du concile de 252, qui porte le nom de quarante-deux évêques, Cyprien en tête; la synodale du concile de 253, rédigée par Cyprien, souscrite par les soixante-six évêques du concile; la synodale du concile de 254, rédigée par Cyprien, souscrite par les trente-sept évêques du concile; la synodale du concile de 255, rédigée par Cyprien, souscrite par les trente et un évêques du concile.

« Nous pouvons conclure : les conciles présidés par Cyprien procèdent dans la forme des délibérations du sénat romain.

« Cette constatation est d'autant plus intéressante que, à pareille époque, les délibérations proprement dites tendaient dans les séances du sénat à être remplacées par ces acclamations, qui étaient bien la fin de toute discussion. Dans les *βουλαι* ou sénats municipaux, il en était sans doute de même. M. Jouguet, parlant des deux seuls fragments que des papyrus nous aient conservés de procès-verbaux de délibérations de *βουλαι* en Égypte, note que jamais un simple bouleute n'intervient dans la discussion : le prytane qui préside fait lire des lettres des hauts fonctionnaires de l'État et la *βουλή* manifeste son opinion par des acclamations collectives¹. Le régime parlementaire n'a survécu que dans les conciles ! »

MM. Lafaye, Monceaux, Martroye, Toutain et de Ville-noisy présentent diverses observations.

1. P. Jouguet, *La vie municipale dans l'Égypte romaine* (Paris, 1911), p. 384-385.

Séance du 20 Mars.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

BALFOUR (Henry). *The origin of west african crossbows.* Washington, 1911, in-8°.

DURRIEU (comte Paul). *Notice d'un des plus importants livres de prières du roi Charles V. Les heures de Savoie ou « Très belles Grandes Heures » du roi.* Paris, 1911, in-8°.

FEWKES (Walter). *The cave dwellings of the old and new worlds.* Washington, 1911, in-8°.

POKORNY (Julius). *The origin of Druidism.* Washington, 1911, in-8°.

M. Ch. Buttin, associé correspondant national, lit un mémoire sur une dalle qui passe pour représenter l'armure de Jeanne d'Arc et qui se trouve à Saint-Denis; il démontre que cette dalle est fausse et qu'elle a été copiée sur plusieurs autres monuments de date plus récente, en particulier du xvi^e siècle.

MM. G. Bapst, Vitry, le comte Durrieu, Mayeux et de Villenois présentent diverses observations.

M. le comte de Charencey, associé correspondant national, propose la lecture d'une inscription étrusque du Musée du Louvre.

M. E. Michon, membre résidant, au nom de M. Héron de Villefosse, membre honoraire, donne lecture d'un mémoire de M. Ernest Petit, associé correspondant national, sur des portraits de Girard de Vienne et de ses enfants (xvi^e siècle).

M. P. Monceaux, membre résidant, de la part du

R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, communique des sceaux latins récemment découverts à Carthage.

« 1. Plomb de bulle. Diamètre, 0^m019. Sur chacune des faces, dans une couronne, une inscription en trois lignes :

+ EC	CAT
LESI	ANEN
E.	SIS

+ *Ec(c)lesi(a)e Catanensis.*

C'est un sceau de l'église de Catane, en Sicile.

« 2. Plomb de bulle. Diamètre, 0^m022. La face, qui est fruste, semble avoir présenté des bustes d'empereurs byzantins. Au revers, traces d'une inscription : on y distingue les lettres ...VRIC..., qui sont probablement des restes du nom de l'empereur Maurice Tibère. »

MM. Lafaye, Martroye et Pallu de Lessert ajoutent quelques observations.

Séance du 27 Mars.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

CARTON (D^r). *Note sur une tombe romaine honorée par les modernes Africains.* Sousse, 1911, in-8°.

— *Note sur quelques collections privées de Sousse.* Sousse, 1911, in-8°.

— *Le port marchand et le mur de mer de la Carthage punique.* Paris, 1911, in-8°.

— *Huitième chronique archéologique nord-africaine (années 1910-1911).* Tunis, 1912, in-8°.

— *La nécropole du Kef Messeline (Tunisie).* Paris, 1911, in-8°.

CARTON (D^r). *Note sur les fouilles exécutées en 1910-1911 à Bulla Regia*. Paris, 1911, in-8°.

— *Manifestations en l'honneur de M. le docteur Carton, nommé membre correspondant de l'Institut de France*. Tunis, 1911, in-8°.

JULLIAN (C.). *La Gaule dans la Table de Peutinger*. Bordeaux, 1912, in-8°.

Le président annonce l'élection de M. Marcel Reymond, associé correspondant national, comme membre libre de l'Académie des beaux-arts et lui adresse les félicitations de la Société.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, offre à la Société, de la part de M. Camille Jullian, associé correspondant national, une reproduction directe en héliotypie de la partie de la Table de Peutinger qui concerne la Gaule. Publiée par la *Revue des études anciennes*, sous la direction de MM. Jullian et Radet, cette portion de la carte est mise à la portée de tous les travailleurs sous un format commode, sans les cassures inévitables en cas de pliage. La parfaite exactitude de la reproduction rend cet instrument de travail indispensable à ceux de nos confrères qui étudient la géographie de la Gaule romaine ; il leur permettra de rectifier plus d'une erreur dans les transcriptions de certains noms de lieux inscrits sur ce document. Ernest Desjardins soutenait, par exemple, que le nom antique de Meaux devait être lu *Fixtinnum*, considéré par lui comme une copie fautive de *Jatinum*, due au copiste du moyen âge. La carte porte clairement *Fixtuinum*, lecture adoptée par tous les anciens éditeurs, notamment par Léon Renier, et que fournit aussi la réduction de la Table de Peutinger (partie de la Gaule) donnée par la Société des Antiquaires de France dans son *Annuaire* de 1850. Il n'y a aucun doute possible sur ce point.

M. E. Michon, membre résidant, offre à la Société au

nom de l'auteur une série de brochures qui témoignent de l'activité scientifique de M. le Dr L. Carton, associé correspondant national :

« 1° *Note sur une tombe romaine honorée par les modernes Africains*; 2° *Note sur quelques collections privées de Sousse*; 3° *Manifestation en l'honneur de M. le Dr Carton, nommé correspondant de l'Institut de France*; 4° *La nécropole du Kef Messeline (Tunisie)*; 5° *Note sur les fouilles exécutées en 1910-1911 à Bulla Regia*; 6° *Le port marchand et le mur de mer de la Carthage punique*; 7° *Huitième chronique archéologique nord-africaine (années 1910-1911)*.

« Il ne m'est pas possible d'insister sur le contenu de toutes ces études, malgré l'intérêt que présentent par exemple la nécropole du Kef Messeline avec ses stèles, la plupart encore debout, à épitaphes en caractères lybiques, sans mélange avec des inscriptions latines ou bilingues, comme cela se rencontre habituellement, et, à Bulla Regia, le dégagement des thermes publics et la mise au jour de l'appartement souterrain d'une riche demeure ornée de colonnes de marbre et de mosaïque.

« Je voudrais du moins indiquer que les nouvelles observations de M. le Dr Carton, très minutieusement poursuivies avec une infatigable persévérance, parfois en se mettant lui-même à l'eau pour mieux étudier les particularités du littoral, ont fait faire un grand pas à la question capitale, si souvent discutée, des ports de Carthage. Selon lui, le port primitif aurait été établi dans une conque qui existait au pied de Bordj-Djedid, citadelle du premier comptoir phénicien, sur l'étendue de laquelle il se serait développé. Il aurait d'abord été commun aux navires marchands et à la marine de guerre. Lorsque le développement de la puissance de Carthage exigea un véritable port de guerre, il fut creusé plus au sud, à l'abri du promontoire du Lazaret, et l'ancien port devint exclusivement marchand. Le tout fut protégé par une puissante muraille en blocs énormes, le « mur de mer », bâti comme la corde d'un arc par rapport à la

conque où s'abritait le premier port et reliant le port de guerre en un vaste et harmonieux ensemble.

« M. le D^r Carton, enfin, continue à s'imposer, par la chronique archéologique nord-africaine, le méritoire travail de nous tenir au courant des diverses découvertes intéressant tant la préhistoire et les civilisations berbère ou punique que l'époque romaine, païenne ou chrétienne, sans se lasser de regretter que la destruction des ruines de l'Afrique du Nord se continue, et malheureusement plus que partout ailleurs, à Carthage. »

M. Ch. Buttin, associé correspondant national, revenant sur sa communication de la précédente séance et sur l'une des observations présentées par M. G. Bapst, entretient la Société de la question de l'armure de Philibert-Emmanuel, de son transfert à Paris, puis de son retour à Turin.

M. G. Bapst ajoute quelques observations.

M. le comte de Charencey, associé correspondant national, entretient la Société des noms de nombre en étrusque, en particulier du nombre un.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DU 2^e TRIMESTRE DE 1912.

Séance du 3 Avril.

Présidence de M. N. VALOIS, vice-président.

Ouvrages offerts :

CANTARELLI (Luigi). *Le fonti per la storia dell' imperatore Trajano*. Rome, 1895, in-4°.

— *Gli scritti latini di Adriano imperatore*. Rome, 1898, in-4°.

— *La Diocesi italica da Diocleziano alla fine dell' impero occidentale*. Rome, 1901, in-4°.

M. Aug. Audollent, associé correspondant national, communique à la Société une inscription jadis conservée à Clermont-Ferrand, actuellement déposée à Vichy :

« J'ai eu l'occasion de copier et d'estamper à Clermont-Ferrand, il y a quelques années, une inscription qui semble inédite et que son propriétaire d'alors déclarait avoir été découverte au puy de Dôme. La rareté des textes épigraphiques exhumés dans les ruines du temple de Mercure Dumias donnerait un prix tout particulier à celui dont il s'agit, si la provenance en était établie de façon indiscutable. Mais, en lui attribuant cette origine, on affirmait, à mon avis, ce qu'on n'était nullement en mesure de prouver; une fois de plus, on cédait au désir instinctif de rehausser la valeur d'un document sans état civil en l'inscrivant à l'actif d'une localité célèbre. Je ne crois pas d'ailleurs qu'on puisse suspecter l'authenticité de celui-ci; la gravure est bonne, et la rédaction, que

nous allons étudier, paraît exclure toute idée de supercherie.

« La pierre servait, lorsque je la vis, à fermer une bouche d'égout dans la cour de M. Grimaux, commissaire-priseur, 18, place d'Espagne. M. Grimaux l'avait recueillie dans la succession de M. Fabre, antiquaire à Royat, décédé vers 1895. Quand, à son tour, il céda sa collection, elle fut acquise par M. le docteur Choppard, de Vichy; elle doit se trouver encore actuellement chez lui.

« C'est une plaque de marbre blanc, épaisse de 0^m06, brisée sur la gauche et en bas. Elle mesure 0^m60 de largeur, sur 0^m50 en hauteur. L'angle supérieur de droite est intact; il a conservé une partie du cadre mouluré qui enferme le texte suivant :

IVS · L · F PVP · DOMITVS
 B·AED·PRAEF·PR·IIVIR·FLAM·SIBI
 T·F·PVP·DOMITO·PATRI·FALTOIÆ^N
 MILLAE · MATRI · ET · VARIAE · P · F
 5 LLAE · VXORI · GRESIAE · C · F · PRIS
 FIL · PISSIM · TESTAMEN^T FIERI
 BITRATV CCEPSI

« Pas de difficulté de lecture pour les six premières lignes. Les lettres, hautes de 0^m045 à la première, de 0^m03 aux autres, sont assez profondément et nettement tracées; les ligatures (ligne 2, A et M; ligne 3, A et L, A et E; ligne 6, N et T) sont simples. Il n'y a d'incertitude que pour la fin de la dernière ligne qui est très endommagée. Quant aux restitutions, il est possible d'en proposer quelques-unes pour la partie gauche.

« Le prénom et le nom du personnage qui ordonna de graver ce texte (ligne 1) se déduisent de la ligne 5, où Gresia, sa fille, est dite *Caii filia* : sur la cassure, avant la terminaison VS, on aperçoit encore l'extrémité infé-

1. Sur l'original, N de *Faltoniae* est à l'intérieur de l'O.

rieure de la lettre I. Comme lui-même est qualifié de *Lucii filius*, nous rétablissons sans hésiter les noms de son père à la 3^e ligne. Au contraire, les surnoms des trois femmes, la mère (ligne 4), la femme (ligne 5) et la fille (lignes 5-6) de C. Gresius, sont douteux. Pour le premier, des mots tels que *Camilla*, *Maximilla*, etc., se présentent tout de suite à l'esprit. Nous n'avons pas les moyens de choisir entre les divers spécimens de cette série. Notons seulement qu'il doit manquer au surnom de Faltonia cinq ou six lettres; il n'en faut pas moins pour remplir, avec la filiation, l'espace vide à gauche du groupe *millae*. Le surnom de Varia devait être à peu près aussi long; à lui seul il occupait, je pense, tout le commencement de la ligne 5, la filiation étant donnée à la ligne précédente. Il n'en reste que la désinence *lae*, avec une portion de lettre qui peut être un *l* également dont la cassure a emporté le jambage vertical¹; c'est trop peu pour proposer une hypothèse vraisemblable. Enfin, on songe immédiatement à compléter en *Pris[cillae]* le surnom de Gresia, ce qui donne six lettres, nombre peut-être suffisant, à rétablir en tête de la ligne 6.

« A la dernière ligne, après *jussit* ou un verbe analogue qu'appelle nécessairement l'infinitif *fieri*, on complètera sans peine *arbitratu*; mais le nom propre qui suit, et qui ne peut guère être qu'au génitif, est beaucoup moins sûr : d'après les traces qui subsistent de six lettres, on serait tenté de lire *C(aii) Gresi[i]*.

« Nous transcrivons donc :

[*C(aius) Gres]ius, L(ucii) f(ilius), Pup(inia tribu), Domitus,*
*. b. . ., aed(ilis), praef(ectus) pr(o) duovir(o)*², *fla-*
[m(en), sibi]

1. Un trait oblique, très net sur l'estampage, ferait volontiers croire qu'il s'agit d'un B ou d'un S; mais, après comparaison avec les lettres semblables que renferme ce texte, je pense qu'il vaut mieux lire *...llae* que *...blae* ou *...slae*.

2. Le plus souvent, ce titre est abrégé dans les inscriptions, aussi est-il difficile de décider s'il faut lire *pro duovir(is)* ou *pro duovir(o)*. Cette dernière interprétation est généralement admise;

[et L(ucio) Gresio], T(iti) f(ilio), Pup(inia tribu), Domito
 [patri, Faltoniae,
 [. . . . f(iliae), Maxi?]millae matri, et Variae, P(ublii)
 f(iliae),
 [.]llae uxori, Gresiae, C(aii) f(iliae), Pris-
 [cillae?] fil(iae) piïssim(ae), testament(o) fieri
 [jussit? ar]bitratu C(aii) ?Gresi[i?]

« Malgré les quelques obscurités que j'ai signalées, le sens général du morceau se dégage clairement. Il s'agit d'une inscription funéraire qu'un citoyen romain, C. Gresius Domitus, inscrit dans la tribu Pupinia, a chargé par testament un de ses amis, dont l'identité nous échappe, de faire rédiger et graver sur son tombeau. Dans ce tombeau avaient pris place, peut-être avant lui, son père, L. Gresius Domitus, sa mère, Faltonia [?Maxi]milla, sa femme, Varia lla, et sa fille, Gresia Pris[cilla?].

« Ce personnage n'était pas le premier venu; il appartenait à l'aristocratie municipale et avait exercé dans sa patrie d'importantes fonctions, tour à tour édile, préfet remplaçant un duovir empêché, puis flamine. Au commencement de la ligne 2, qui nous donne ces titres, on attendrait un mot comme *quaestor*, marquant le début de cette carrière municipale. Mais une pareille restitution ne peut être admise, car on aperçoit encore nettement les deux panses du B¹.

pourtant M. Gsell a adopté l'autre en transcrivant un texte de Djemila (*Bulletin archéologique*, 1901, p. 318). Mais le singulier est donné de façon certaine dans quelques textes : *C. I. L.*, XII, 4230 (Béziers), 4401, 4417 (Narbonne); il me paraît donc s'imposer.

1. A cette place, après le cognomen, on pourrait encore chercher l'indication de la patrie ou du domicile. Les conclusions auxquelles nous aboutirons tout à l'heure sur l'origine méridionale de ce texte feraient peut-être songer à Narbonne, dont le nom latin s'abrège souvent en *Narb.*; cf. *C. I. L.*, XII, p. 934. On aurait tort cependant de s'arrêter à cette supposition, d'abord à cause de la tribu à laquelle appartiennent C. Gresius et son père, — Narbonne est de la Papiria, eux de la Pupinia, — ensuite parce qu'il faut plus de trois lettres pour combler le vide du commencement de la ligne.

« A quelle date remonte notre document? Je ne saurais le dire d'une manière précise : l'écriture soignée, les lettres bien formées annoncent toutefois une époque où les meilleures traditions des lapicides étaient encore en honneur.

« La simple analyse que nous venons de faire n'est guère favorable à l'opinion qui attribue au puy de Dôme l'inscription de C. Gresius. D'abord, elle est sur marbre. On a extrait beaucoup de marbre au cours des fouilles du sanctuaire de Mercure, mais il servait uniquement à la décoration de l'édifice. Les quelques textes épigraphiques retrouvés sont tous sur métal ou sur domite. Ce n'est là, je me hâte de le dire, qu'une remarque préliminaire; si nous n'avions que cet argument, nous pourrions hésiter à conclure. En voici d'autres plus décisifs.

« Pourquoi, par exemple, une épitaphe dans un temple, ou même dans ses alentours, au sommet de la montagne? Et comment expliquer que les cendres d'un magistrat municipal et celles de sa famille aient été déposées dans l'enceinte du grand sanctuaire national des Arvernes? Nous nous heurtons à une série d'invéraisemblances. Pour les faire cesser, il faut écarter résolument l'opinion contre laquelle je m'élève et rapporter ce texte funéraire à quelque ville importante de la Gaule romaine. Laquelle choisir?

« Deux particularités permettent de circonscrire rapidement les recherches. D'abord, le titre de *praefectus pro duoviro* que porte C. Gresius Domitus. Il n'est pas très fréquent; on le rencontre cependant plus d'une fois dans la Gaule Narbonnaise, où il paraît s'être localisé, spécialement à Aix ¹, à Béziers ², à Fréjus ³, à Narbonne ⁴; on le

1. *C. I. L.*, XII, 529.

2. *Ibid.*, 4230, 4250.

3. *Ibid.*, 261.

4. *Ibid.*, 4371, 4372, 4396, 4401, 4402, 4403, 4405, 4410 (?), 4417, 4420 (?).

signale aussi en Espagne¹ et en Afrique², mais rien ne permet d'attribuer le texte qui nous occupe à un autre pays que la Gaule. Et le fait qu'il mentionne une magistrature presque inconnue en dehors des régions méditerranéennes de cette province constitue une première présomption en faveur de son origine méridionale.

« D'autre part, C. Gresius et son père sont inscrits dans la tribu Pupinia à laquelle appartient la *Colonia V... Julia Septimanorum Baeterrae*³. Si nous rapprochons cette constatation de la précédente, nous aurons de fortes raisons de penser que la famille des Gresii⁴ habitait Béziers, qu'elle y avait son tombeau, enfin que l'inscription où se lisent leurs noms a été transportée, nous ignorons dans quelles circonstances, de cette ville à Clermont. Pourquoi s'étonnerait-on de ce voyage, puisque aussi bien elle vient d'en faire un second sous nos yeux, en émigrant de la collection de M. Grimaux dans celle du Dr Choppard, à Vichy. »

M. G. Bapst, membre résidant, fait une communication sur les origines du Musée d'artillerie. Dès 1769, Choiseul

1. *Ibid.*, II, 34 (*Salacia* = Alcaçer do Sal), 2149^a (*Obulco* = Porcuna).

2. *Bull. archéol.*, 1901, p. 318, et 1911, p. 136 (*Cuicul* = Djemila); *Ibid.*, 1911, p. 115 (même provenance); *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de Constantine*, XLI, 1907, p. 245 (deux textes de même provenance).

3. Cette tribu est rare; en dehors de *Baeterrae*, on ne la trouve guère que dans un petit nombre de villes d'Italie, *Forobrentani* (en Ombrie), *Sassina* (Sarsina), *Tergeste* (Trieste), *Laus Pompeia* (Lodi); voy. Kubitscheck, *Imperium romanum tributim descriptum*, Vienne, 1889, s. v.

4. Ce gentilice n'est guère connu, en dehors du texte qui nous occupe, que par quelques inscriptions italiennes; *C. I. L.*, XI, 5238 (*Fulginiae*, tribu Cornelia), 5717 (*Tuficum*, tribu Ouffentina), 5841 (*Iguvium*, tribu Crustumina); voir W. Schultze, *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen*, dans *Abhandlungen der k. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, phil.-hist. Klasse, N. F., Band V, n° 5, 1904.

avait chargé de la création d'un Musée d'armes Gribeauval, mais ce dernier était trop occupé par ailleurs. Au moment de la Révolution, il y avait comme dépôts d'armes, avec les quelques canons du maréchal de Saxe, ses « amusettes », quelques armes à la Bastille et dans une des pièces du Garde-Meuble. En l'an II, on créa le Comité de fabrication des armes et, en l'an IV, le Comité d'artillerie. Le premier fondateur du Musée fut un ancien protégé du prince de Condé, E. Régnier, dessinateur, armurier et mécanicien, qui, dès l'an II, s'occupa de constituer une collection et, deux ans après, déposa au Comité ce qu'il avait réuni. Le Musée se constitua successivement avec des objets venant de quatre origines : Chantilly, Bouillon ou Sedan, au duc de Bouillon, Turin et l'Autriche. Ces collections présentaient souvent des attributions fausses : elles contenaient assez régulièrement par exemple une armure dite de Jeanne d'Arc, mais elles ont toutes fourni des pièces d'une rare valeur, et c'est ainsi que de Vienne est revenue l'armure de François I^{er}.

MM. Michon et Buttin présentent quelques observations.

Séance du 10 Avril.

Présidence de M. A. BLANCHET, vice-président.

Ouvrages offerts :

CANTARELLI (Luigi). *La serie dei prefetti di Egitto*. Rome, 1906-1911, in-4°.

DEMARTIAL. *Léonard Limosin, émailleur et graveur*. Paris, 1912, in-4°.

M. F. Pasquier, associé correspondant national, fait la communication suivante au sujet d'un contrat de louage pour un enlumineur de Toulouse en 1499 :

« Au moment où l'on s'intéresse particulièrement à la vie et à l'œuvre des miniaturistes français, il est à propos de faire connaître un contrat en vertu duquel un enlumi-

neur de Toulouse, en présence de deux membres de la corporation, se met au service d'un libraire de cette ville¹.

« Le 29 juillet 1499, Flor Danet, enlumineur à Toulouse, accompagné de deux maîtres de la corporation, Chémon et Nicolas Thierry, se présentèrent devant le notaire Jean Bouchère, chez qui se trouvait Jean Duclos (*de Clauso*), libraire de la ville. Celui-ci, en vertu d'un contrat reçu par le notaire, accepta de prendre comme ouvrier Flor Danet, qui lui loua ses services (*se collocavit ad serviendum et deserviendum*) pour faire le travail d'enlumineur (*in officio illuminatoris*). La location était faite pour un an à commencer du 1^{er} août. Le prix en argent était fixé à dix écus, dont partie était payable le jour de la conclusion du contrat et le reste à la fin de l'année. Il y avait sans doute d'autres avantages qu'on ne jugea pas à propos de spécifier dans l'acte, parce qu'on les considérait comme imposés par l'usage. Danet promit à son patron d'accomplir sa tâche suivant les coutumes adoptées dans la profession. Les deux confrères qui accompagnaient Danet furent témoins de l'acte avec un clerc de la ville.

« Ce contrat, malgré sa concision, contient des renseignements curieux et peut prendre place à la suite des nombreux documents découverts également dans les minutes notariales et qui contribuent à faire connaître l'histoire de l'art à Toulouse. »

M. L. Demaison, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« Les collections archéologiques du Musée de Reims se sont enrichies, il y a quelques mois, de deux curieux vases peints de l'époque gauloise, trouvés dans nos environs, sur le terroir de la commune de Bétheny. Le premier de ces vases, en forme d'urne, est orné de figures

1. Archives départementales de la Haute-Garonne, série G, archevêché de Toulouse, n° 472. Minutes du notaire Bouchère, fol. 53.

de chevaux qui se détachent en clair sur un fond obscur, formé de hachures noires, et dont les oreilles s'épanouissent en deux rinceaux; ces chevaux, très informes et dessinés sans aucune précision, ont une valeur purement décorative. Le vase était enfoui seulement à environ 30 centimètres de profondeur; aussi avait-il un peu souffert et s'était-il fendu sous l'action de la gelée. L'autre vase, incomplet aussi et brisé en plusieurs morceaux, a été reconstitué avec soin, mais sa décoration peinte est à moitié effacée; on peut y distinguer toutefois des chevaux semblables à ceux qui sont représentés sur le vase précédent. Une urne tout à fait pareille, offrant des dessins identiques, appartient à M. Ch. Bosteaux, de Cernay-les-Reims, qui en a donné une bonne reproduction photographique dans son *Histoire de Berru* (Reims, 1897, p. 29). Tous ces vases sont certainement du même temps et doivent être sortis d'un même atelier. Bien différents de ceux qui se trouvent associés aux *torques* en bronze dans les anciennes sépultures gauloises si répandues dans les plaines du département de la Marne, ils appartiennent sans nul doute à un art beaucoup plus récent. Leur ornementation fait penser aux chevaux qui se voient si fréquemment sur les monnaies gauloises et qui sont traités dans un style analogue. Du reste, avec nos vases de Bétheny, on a découvert des monnaies qui peuvent servir à en déterminer approximativement la date : monnaie des *Remi*, au type bien connu, avec les trois têtes de profil; pièce attribuée aux *Catalauni*, fort commune aussi dans notre région, offrant l'image d'un personnage accroupi, vu de face, et sur le revers, un sanglier surmonté d'un serpent¹. Ces monnaies nous reportent à une date relativement peu ancienne, et je crois que la céramique dont nous avons ici de si curieux échantillons est d'une époque assez voisine de la conquête de César.

« Le cimetière gaulois qui nous a fourni ces vases a

1. H. de la Tour, *Atlas des monnaies gauloises*, pl. XXXII, n° 8145.

continué, sous la domination romaine, à servir à des inhumations. On a trouvé en cet endroit, au mois de septembre 1907, deux miroirs, un rasoir et une fibule en bronze, une urne en verre contenant des cendres, un bracelet en verre, une bague d'argent avec un chaton en pierre bleue où est gravée une corne d'abondance, et divers autres objets qui sont conservés au Musée de Reims¹. La localité porte le nom de *Suzy*, qui indique une origine antique; l'intérêt de ce nom n'avait pas échappé à notre regretté confrère M. Longnon; il l'a noté dans son *Dictionnaire topographique du département de la Marne*. *Susiacus* désignait probablement le *fundus* gallo-romain qui avait succédé à un groupe primitif d'habitations gauloises. La destruction de Susy a dû avoir lieu de très bonne heure, peut-être dès l'époque mérovingienne; on n'en a plus aucune trace dans les documents du moyen âge. Il est à remarquer que nos lieux dits ont souvent conservé le souvenir de villages très anciennement disparus, sur lesquels on manque totalement de renseignements historiques, mais dont on a reconnu l'existence, chaque fois que l'on a pratiqué des fouilles sur leur emplacement.

« J'ai déjà donné communication de plusieurs inscriptions trouvées à Reims, depuis la publication en 1904 du fascicule du *Corpus inscriptionum*, consacré à la Gaule Belgique². Voici quelques inscriptions nouvelles, presque toutes inédites :

« 1. Deux stèles découvertes à Reims en 1907 dans un cimetière gallo-romain, vers l'extrémité du faubourg de Laon, à droite de la route :

D M
PISC  (?)

1. *Répertoire archéologique de l'arrondissement de Reims, canton de Bourgogne*, 1^{re} partie, p. 183.

2. *Bulletin*, 1907, p. 225 et suiv.

D M
DRV A I (?)

D(iis) M(anibus) Drulae (?).

« Ces deux stèles ont été perdues. Leurs inscriptions étaient très frustes et la lecture en est fort incertaine.

« 2. Stèle à fronton triangulaire, trouvée vers le mois de décembre 1909, au faubourg de Laon, dans le même cimetière que les précédentes, sur l'emplacement de l'ancienne propriété Bulteau, en un endroit où l'on a déjà mis au jour plusieurs monuments funéraires, et en particulier l'intéressante statue d'Attis que j'ai décrite et figurée dans notre *Bulletin* en 1906¹ :

D M
T I T I O
LA · SEC
VNDI

« Cette stèle est conservée par le propriétaire du terrain, M. de Sainte-Marie.

« 3. Stèle placée actuellement dans le parc du château d'Orainville (Aisne). Elle est de forme rectangulaire, sans fronton, taillée dans un bloc de grès, assez grossièrement équarri. Ses dimensions sont environ 1^m25 de hauteur sur 0^m40 de largeur. Vers le milieu de sa face antérieure, on lit l'inscription suivante :

APPINOSA
EPASI

« Ces deux noms sont gaulois; celui d'*Appinosa* était déjà connu par une inscription de Reims².

1. P. 287.

2. *C. I. L.*, vol. XIII, p. 1, fasc. II, n° 3271.

« La stèle a été trouvée, avec d'autres gros blocs de grès, à environ 3 mètres de profondeur, dans les fondations de l'ancienne église d'Orainville, lorsque celle-ci a été démolie en 1895 pour être rebâtie à neuf; elle était enfouie au-dessous du maître-autel. Le grès dont elle est formée provient de la montagne de Brimont, située à la distance d'environ quatre kilomètres. Brimont possède un cimetière antique d'où l'on a exhumé un cercueil en plomb en l'année 1790, découverte qui fit alors grand bruit et qui a fourni en 1820 le sujet d'une communication à la Société des Antiquaires de France¹. Il est probable que le cippe funéraire d'Orainville a été, au moyen âge, extrait aussi de ce cimetière et amené avec d'autres matériaux de construction destinés à l'église.

« L'inscription d'*Appinosa* n'est point inédite; une bonne photographie de la stèle a été donnée par M. l'abbé Berriot dans une notice qu'il a publiée en 1909 sous le titre d'*Orainville (Aisne) et ses souvenirs* (p. 12-13). Mais comme cet opusculé ayant été, je crois, tiré à peu d'exemplaires, j'ai jugé utile de revenir ici sur un texte épigraphique, d'autant plus digne d'attention que les inscriptions antiques sont fort rares dans nos campagnes². »

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, fait la communication suivante :

« Notre confrère M. Germain de Montauzan et M. P. Fabia, tous deux professeurs à l'Université de Lyon, ont trouvé l'hiver dernier, au cours des fouilles qu'ils poursuivaient dans cette ville, un masque de Pan en ivoire, des marbres, une série de moules en argile pour la fabrication de la monnaie et quelques fragments de poterie ornée. M. P. Fabia a l'obligeance de m'en informer; en même temps, il m'envoie la photographie d'un de ces

1. Cf. *Répertoire archéologique du canton de Bourgogne*, 1^{re} partie, p. 178 et suiv.

2. J'ai cité aussi cette inscription dans le *Répertoire archéologique*, *ibid.*, p. 181, note.

fragments de poterie qui lui paraît devoir m'intéresser spécialement.

« C'est en effet, comme le montre la photographie et comme M. Fabia me l'écrit, une réplique un peu moins incomplète et, pour certains détails, mieux réussie, du même type qu'un fragment de médaillon de la collection Louis Chaumartin, dont j'ai publié un dessin en 1904¹. Ce dessin, que j'ai reproduit tel qu'il m'avait été envoyé, montre bien l'état de mutilation de l'exemplaire Chaumartin sur lequel ne reste plus qu'une figure d'homme nu, dans une position assez compliquée et par cela même difficile à comprendre.

« Je considérais comme douteuse l'attribution que j'en avais donnée; certains détails, notamment un pied humain, visible près de l'épaule, me portaient à croire que ce fragment pouvait provenir d'un médaillon de caractère obscène. Ma conjecture se change aujourd'hui en certitude à la vue du nouvel exemplaire moins mutilé sur lequel on reconnaît clairement une femme nue, assise, entourant de ses bras le cou d'un homme nu, agenouillé devant elle. La femme a les deux jambes écartées; la jambe droite est levée jusqu'à la hauteur de l'épaule gauche de l'homme. Le reste se devine. Une draperie flotte derrière le dos de l'homme; le groupe est placé dans un encadrement de feuillage.

« L'exemplaire Chaumartin ne m'était connu que par un dessin. Le dessinateur avait cru lire, près de la draperie flottante et sous le pied visible derrière l'épaule de l'homme, les lettres ME, que je considérais comme une lecture fautive de HE, ayant eu la pensée que l'homme nu pouvait être Hercule. Sur le nouvel exemplaire découvert à Lyon, on lit sans hésitation TE sous le talon de la femme et, à l'autre extrémité du pied, NE conjugués. Il en résulte que sur l'exemplaire Chaumartin, évidemment sorti du même moule, il faut lire aussi TE à la même place.

1. *Revue épigraphique*, t. V, p. 69.

« La légende, dont on ne possède sur ces deux fragments que les premières lettres, peut être d'ailleurs facilement complétée, en se reportant à la description donnée par Allmer¹, d'un troisième exemplaire complet que possède le Musée de Genève.

Genève, au Musée. Fragment de poterie rouge présentant, dans un médaillon circulaire bordé d'une tresse de feuillage, un sujet érotique. L'inscription occupe la partie supérieure du médaillon :

TE NE O
TE

Les lettres NE forment un monogramme.

Teneo te. — « Je te tiens ».

Deux amants sur un *thalamus*. La femme, la tête ceinte d'une couronne de myrte.

« Allmer a décrit le sujet avec une sage discrétion, évitant de donner des détails trop précis sur la position des deux amants. Mais il est bien évident que sa description, pleine de tact, s'accorde avec ce qui reste de la même scène sur les fragments de Sainte-Colombe et de Lyon, car les légendes explicatives des trois exemplaires sont les mêmes.

« Sur le fragment de Lyon, les lettres se retrouvent groupées de la même façon et avec les mêmes ligatures :

TE NE o
te

« Sur le fragment de Sainte-Colombe, la légende se complète de même :

TE ne o
te

1. A. Allmer, *Inscriptions de Vienne*, t. IV, p. 476, n. 1979; cf. *C. I. L.*, XII, 5687, 36.

« La découverte de MM. Germain de Montauzan et P. Fabia permet donc de rectifier les explications que j'avais données au sujet du fragment de Sainte-Colombe et d'en rétablir sûrement la légende. Je les remercie cordialement de me l'avoir fait connaître. »

Séance du 17 Avril.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

BERVALDI (D^r Giuseppe). *Alcune osservazioni ai due ultimi opuscoli del sac. Pietro Kaer e del P. G. M. intorno a S. Doimo, vescovo e martire di Salona*. Fiume, 1910, in-8°.

BULIC (prof. Fr.). *Accessiones et correctiones all' Illyricum sacrum del P. D. Farlati di P. G. Coleti. Manuscripto inedito*. Spalato, 1909, in-8°.

Le président annonce la promotion de M. le comte de Lasteyrie au grade d'officier de la Légion d'honneur et les nominations au grade de chevalier de MM. l'abbé Thédénat, membre honoraire, E. Lefèvre-Pontalis, membre résidant, de MM. H. Jadart, P. Lacombe et A. Merlin, associés correspondants nationaux. Il leur adresse à tous les félicitations de la Société.

M. G. Espinas, membre résidant, donne lecture de sa notice sur la vie et les travaux de M. Léopold Delisle.

M. J. Toutain, membre résidant, donne lecture de la communication suivante :

« On sait, grâce à une inscription bien connue, que l'empereur Hadrien créa un municipe dans l'oasis du Sud-Tunisien qui porte aujourd'hui le nom de Nefzaoua¹.

1. C. I. L., VIII, 84.

D'autre part, le nom de ce municipe se trouve contenu dans l'expression géographique *Turris Tamalleni*, fournie par l'Itinéraire d'Antonin. Ch. Tissot, dans sa *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, a reconnu et admis comme certaine la correspondance du village actuel de Telmine et du groupement antique dont le nom était sans doute Tamallen; mais il a cru devoir distinguer la *Turris Tamalleni* de la ville même de *Tamallen*. Si Telmine, dit-il, occupe l'emplacement de Tamallen, la Tour de Tamallen était située au point appelé Oum-es-Somaa, à six ou sept milles plus à l'ouest; le nom d'Oum-es-Somaa signifie précisément « la Mère de la Tour »¹.

« L'opinion de Ch. Tissot a été récemment combattue par deux officiers qui ont minutieusement exploré et qui connaissent dans ses moindres détails le Sud-Tunisien, MM. le capitaine Le Bœuf et le commandant Donau. L'un et l'autre estiment qu'il n'y a pas lieu d'établir une différence entre *Turris Tamalleni* et *Tamallen*, et que le nom de *Turris Tamalleni* doit s'étendre à tout l'emplacement occupé par les villages de Telmine, Mansoura, Rabta, Djedida, même Kebilli : « Les nombreuses ruines romaines « que l'on trouve dans les trois villages de Telmine, Mansoura et Kebilli, écrit dans un de ses rapports M. le « capitaine Le Bœuf, les traditions indigènes, qui représentent les oasis de Telmine et Kebilli comme ayant « fait autrefois une seule oasis; la configuration du sol, « qui rend vraisemblable cette hypothèse, à une époque « où les sources, n'étant pas encore ensablées, avaient un « plus grand débit, donnent à penser que le centre de « population, appelé *Turris Tamalleni*, comprenait les « oasis de Telmine et de Kebilli avec les villages qu'elles « contiennent². » M. le commandant Donau est arrivé à une conclusion analogue, à la suite d'études approfondies

1. Ch. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, t. II, p. 701 et suiv.

2. *Bull. arch. du Comité*, 1903, p. 290-291.

faites sur le terrain. Pour lui, l'ensemble des villages de Telmine, Rabta, Mansoura, Djedida, disséminés dans une seule et vaste oasis, a dû faire partie d'un seul groupement; « c'est à l'ensemble de ces villages qu'il faut appliquer le nom de *Tamallen*, et même celui de *Turris Tamalleni*, contrairement à l'opinion de Tissot »¹. En tout cas, si le terme *Turris Tamalleni* désigne un point particulier de *Tamallen*, ce n'est pas, ce ne peut pas être, d'après M. le commandant Donau, le sommet de la colline appelée aujourd'hui Oum-es-Somaa, mais le mamelon de Thorra, situé dans Telmine même².

« A ces arguments, tirés de l'observation des lieux et d'une étude précise des distances indiquées par l'Itinéraire d'Antonin, notre confrère M. Martroye vient d'ajouter une preuve décisive que lui a fournie l'étude des anciens textes ecclésiastiques. Dans ces textes, *Tamallen* est parfois citée sous le nom de *Tamalluma*. Mais l'identité des deux noms ne saurait faire doute. Au livre V, ch. XI, de son *Histoire de la persécution des Vandales*, Victor de Vite rapporte que saint Eugène de Carthage fut relégué dans la contrée désertique où se trouvait un très cruel évêque arien nommé Antonius, lequel était *in quadam civitate proxima heremo, quae Tripolitanae provinciae vicinatur*³. Au chapitre suivant, Victor de Vite pour suit son récit en ces termes : « *Alio autem nostro episcopo Habetdeum similiter relegato Tamallumensi civitate, in qua Antonius fuerat, quantum potuerit infestari res ipsa demonstrat*⁴. » Eugène et Habetdeum furent donc relégués dans une cité appelée *Tamalluma*, et cette cité n'est autre que *Tamallen*, puisque dans la *Notitia* jointe à l'Histoire de Victor de Vite, Eugène est dit exilé « *Tamalleni* »⁵. Les listes épiscopales, qui citent l'évêché dont

1. *Ibid.*, p. 297.

2. *Ibid.*, p. 297 et suiv.

3. Éd. Halm, dans les *Monumenta Germaniae hist., Auct. antiq.*, t. III, p. 51; éd. Migne, *Patrol. lat.*, t. LVIII, p. 249.

4. Éd. Halm, p. 51; éd. Migne, p. 250.

5. *Notitia, Prov. procons.*, éd. Halm, p. 63; éd. Migne, p. 269.

cette localité était le siège, le désignent évidemment sous le nom du municipe; or, elles le nomment indifféremment tantôt *Tamalluma*, tantôt *Turretamalluma*.

« Dans les Actes de la conférence de Carthage de 411, on voit le siège de *Tamallen* représenté par son évêque Sabratius, *episcopus plebis Turretamallumensis*; l'adversaire donatiste de cet évêque est Jurata, *episcopus a Turre Tamallumensi*¹. Dans la *Notitia* de 484, jointe à l'Histoire de Victor de Vite, le 55^e évêque de la province de Byzacène est dénommé Habetdeus *Tamallumensis*². Enfin, parmi les souscriptions de la lettre synodale africaine adressée à l'empereur Constant II et insérée dans les Actes du concile de Latran en 649, on remarque « Pen-
« tsius gratia Dei episcopus sanctae ecclesiae Turrium
« Tamulus (*sic*) »³. Par conséquent, *Tamalluma* et *Turris Tamallumensis*, identiques à *Tamallen* et à *Turris Tamalleni*, sont des expressions indifféremment prises l'une pour l'autre dans les documents ecclésiastiques et qui désignent le municipe tout entier, dont Hadrien fut le fondateur.

« A ces preuves si judicieusement réunies par notre confrère M. Martroye, il n'est peut-être pas inutile d'ajouter, pour les corroborer encore, une remarque sur le sens probable du mot *Turris* ainsi employé. Diodore de Sicile, dans la description sommaire qu'il donne de la Libye et des Libyens au livre III de son ouvrage, parle en ces termes des peuplades qui habitent les régions désertiques : « Ces Libyens ne reconnaissent aucun roi,
« n'ont point la notion du juste et ne vivent que de brigandages. Ils sortent à l'improviste de leurs solitudes,
« enlèvent ce qui leur tombe sous la main et retournent
« aussitôt dans leurs retraites... Leurs chefs ne possèdent

1. Hardouin, *Concil.*, t. I, p. 1082 et 1109.

2. Éd. Halm, p. 67; éd. Migne, p. 272.

3. Hardouin, *Concil.*, t. III, p. 740; cf. Hefele, *Hist. des conciles*, éd. française de dom Leclercq, t. III, 1^{re} partie, p. 428, 440.

« pas de villes, mais ils ont quelques tours assises au « bord de l'eau, dans lesquelles ils conservent le restant « de leurs vivres¹... » Ces *tours*, en grec πύργοι, ne seraient-elles pas plutôt ce qu'on appelle aujourd'hui des bordjs? Si les chefs de ces Libyens du désert conservaient là leurs provisions, il est probable que c'est là aussi qu'ils se réfugiaient ou se retiraient dans l'intervalle de leurs razzias. Outre la *Turris Tamalleni*, on connaît dans le Sud-Tunisien et la Tripolitaine la *Turris Timezegeri* au sud-ouest de Tacape (Table de Peutinger) et la *Turris ad Algam*, à l'est d'Oea, entre cette ville et Leptis Magna par la route du littoral (Table de Peutinger). De même, la Table de Peutinger signale sur la route de Capsa à Thusuros par Thigis une station dite *Ad Turres*; au delà de Leptis, entre cette ville et l'emplacement des *Arae Phyllenorum*, deux stations dénommées l'une *Ad Turrem*, l'autre *Turris et Taberna*. Les listes d'évêchés fournissent les noms de : *Turris Rotunda*, *Turris Ameniae*, *Turris Concordiensis*, *Turrensis* (ecclesia), *Turreblandensis*, *Turrealbensis*. Le nom même de *Turris Rotunda* semble indiquer que la forme ronde n'était pas la forme habituelle de ces *turres* et confirme notre hypothèse sur le véritable sens du mot. Toutes ces *turres*, du moins celles qui se trouvaient dans les régions désertiques ou voisines du désert, étaient des demeures fortifiées, des bordjs.

« Cette interprétation est d'ailleurs confirmée par la découverte faite en 1904, dans le pays des Matmata, d'une de ces *turres*, la *Turris Maniliorum Arelliorum*, nommément désignée par une inscription². Signalée d'abord par M. le lieutenant de Pontbriand, la construction qui portait ce nom a été fouillée par M. le lieutenant Péricaud. Elle était de forme carrée et mesurait 18 mètres de côté; l'enceinte extérieure en était soigneusement établie en grand appareil; les cloisons intérieures étaient bâties en

1. Diodore de Sicile, III, 49.

2. *Bull. archéol. du Comité*, 1905, p. 257 et suiv.

moellons alignés au cordeau. Les salles et pièces de la *turris* étaient disposées autour d'une cour centrale. En transmettant à la Commission de l'Afrique du Nord le rapport détaillé de M. le lieutenant Péricaud, notre regretté confrère Paul Gauckler y ajoutait d'intéressantes observations : « La *turris* différait beaucoup moins du « *burgus* et du *castellum* par sa forme que par sa destination. Celle des Manilii Arellii est carrée et non ronde... « C'est un ouvrage de défense, un poste fortifié, mais de « population civile et non militaire, un édifice privé et « non public. Il n'a pas été construit pour recevoir une « garnison, mais pour abriter en temps de troubles le « personnel d'une exploitation agricole. La *turris* rentre- « rait donc plutôt dans la catégorie de ces demeures seigneuriales fortifiées qui annoncent déjà les châteaux « féodaux.... Ce n'est pas une de ces habitations où les « précautions prises pour assurer la sécurité des propriétaires n'excluent pas la recherche d'un certain luxe, « mais plutôt un refuge où tout est subordonné aux nécessités de la défense ¹. »

« Dès lors, le terme antique *Turris Tamalleni* ne pourrait-il pas être traduit par l'expression Bordj Telmin, et personne aujourd'hui n'aurait l'idée d'établir une distinction entre les deux éléments de ce vocable géographique. Une telle idée ne vient pas à l'esprit devant des expressions telles que Bordj-bou-Arréridj en Algérie, Bordj-bou-Larès au sud de la Calle, sur la frontière de la Tunisie et de l'Algérie, etc.

« De toutes les observations réunies dans cette note grâce à MM. Le Bœuf, Donau, Martroye, Gauckler, nous concluons qu'il n'y a pas lieu de distinguer entre *Tamalleni* et la *Turris Tamalleni*; que ce dernier mot s'applique bien au groupement d'habitations doté par Hadrien du titre de municipale en 128 ap. J.-C.; et que l'origine de cette agglomération est sans doute une de ces résidences

1. *Ibid.*, p. 268.

de chefs libyens mentionnés par Diodore de Sicile dans le passage que nous avons cité¹. Nous pouvons même indiquer quelle était la peuplade libyenne à la tête de laquelle se trouvaient ces chefs. C'était la peuplade de *Nybgenii*, dont le nom, cité par Ptolémée, a été lu sur plusieurs documents épigraphiques découverts aux alentours du Chott el-Fedjedj. De ces documents épigraphiques, publiés et commentés par notre confrère M. R. Cagnat, il résulte qu'à l'endroit même désigné dans l'Itinéraire d'Antonin par le nom de *Turris Tamalleni*, existait au premier siècle de l'empire, et encore sous Trajan, une ville appelée *Civitas Nybgeniorum*. La peuplade des *Nybgenii* occupait un territoire qui englobait à la fois la rive nord et la rive sud du Chott; il s'étendait vers l'est jusqu'au territoire de Tacapas (Gabès); vers le nord il était limité par celui de Capsa (Gafsa); on ne sait point jusqu'où il s'étendait dans les directions du sud et de l'ouest². La *Turris Tamalleni* était sans doute le *πύργος* des chefs de cette peuplade; au début de l'empire, lorsque Rome, après la défaite de Tacfarinas, eut imposé la paix aux tribus jadis pillardes de la Libye désertique, il est probable qu'une agglomération de plus en plus nombreuse s'établit sous les palmiers des oasis du Nefzaoua autour de ce *πύργος* : ce fut la *Civitas Nybgeniorum*; puis, sous Hadrien, cette agglomération fut dotée de la constitution municipale romaine et devint le *municipium* mentionné dans l'inscription *C. I. L.*, VIII, 84. »

M. R. Cagnat ajoute quelques précisions à l'appui des explications qui précèdent.

1. Il n'est pas sans intérêt de noter que, d'après certains érudits, le mot *bordj*, employé dans l'*Afrique du Nord* pour désigner les demeures fortifiées, viendrait précisément du grec *πύργος* par l'intermédiaire du latin *burgus*. *Bordj* serait donc, si cette étymologie est exacte, non seulement la vraie traduction, mais même la translation propre du terme employé par Diodore de Sicile.

2. R. Cagnat, *Les Νυβγηνοί de Ptolémée*, dans les *Comptes-rendus de l'Acad. des inscr. et belles-lettres*, 1909, p. 568 et suiv.

Séance du 24 Avril.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

MÉLY (F. DE). *Jean Fouquet et l'Antiquité des Romains*.
Paris, 1912, in-8°.

Le président annonce la mort de MM. Adrien Planté, ancien député, à Orthez, et Ch. Sellier, conservateur-adjoint du Musée Carnavalet, tous deux associés correspondants nationaux ; il exprime les regrets de la Société.

M. G. Espinas, membre résidant, achève la lecture de sa notice sur la vie et les travaux de M. Léopold Delisle.

M. V. Chapot, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« Dans son beau livre tout récent sur l'*Architecture religieuse en France à l'époque romane*¹, M. R. de Lasteyrie revient naturellement une fois de plus sur la question des coupoles et des combinaisons (trompes ou pendentifs) qui permettent de les superposer à un plan non circulaire ; il est fatalement amené par suite à examiner à ce propos les questions de priorité. A peine est-il besoin de rappeler que, pour les trompes, plus d'un (et non des moindres, comme Auguste Choisy), se ralliant aux conclusions de M. Dieulafoy, confèrent aux monuments persiques du Fars l'honneur de fournir les prototypes, en les datant, au moins pour le gros œuvre, de la période des Achéménides. Quant aux pendentifs, on répète assez couramment qu'ils sont une des créations de l'art byzantin, vers le temps de Justinien. M. de Lasteyrie refuse son adhésion à ces deux théories, et j'estime qu'il a rai-

1. Paris, Picard, 1912.

son, mais je ne puis le suivre au delà de la partie négative de son opinion.

« D'accord avec Rivoira, il considère les Romains comme les véritables inventeurs des trompes et énumère des types de pendentifs déjà pleinement réalisés en Italie au ^{II}^e siècle de notre ère, d'autres à l'état embryonnaire un peu antérieurement, dans une salle des Thermes de Domitien à Albano¹. Lui-même décrit et présente ² un édifice de la Gaule, une fontaine de la Côte-d'Or surmontée d'une coupole sur pendentifs que portent quatre arcades; les ornements permettent une datation approximative : ^{II}^e-^{III}^e siècles. Ce serait donc au plus tard au ^{II}^e siècle, et en Occident, que le pendentif aurait été imaginé.

« La question offre assez d'intérêt pour que, au risque de ne rien apprendre à ceux qui s'occupent d'art antique, je m'aventure à signaler, principalement aux médiévistes qui n'en doivent avoir aucune idée, — vu le silence à ce sujet d'un maître incontesté, — un monument qui précède Justinien, non pas de trois à quatre siècles, comme les exemples que M. de Lasteyrie a laborieusement et utilement recueillis, mais de douze siècles peut-être, de onze à tout le moins.

« Depuis assez longtemps déjà, on connaît dans l'ensemble les résultats des fouilles exécutées dans la région du Bosphore cimmérien; mais, voulant juger mieux de certains détails, un architecte de Carlsruhe, M. Josef Durm, s'est adressé à des savants du pays; ils lui ont communiqué quelques dessins et mesures, qui ont conduit à une description meilleure de certains monuments, dans les *Jahreshefte* de l'Institut archéologique de Vienne³.

« Les tombeaux de Panticapée (aujourd'hui Kertch)

1. Je renvoie purement et simplement à sa publication : p. 265 et suiv. pour les trompes, 273 et suiv. pour les pendentifs.

2. P. 274, fig. 268.

3. J. Durm, *Die Kuppelgräber von Pantikapaion* (*Jahreshefte des österreichischen archäologischen Instituts in Wien*, X (1907), p. 230-242).

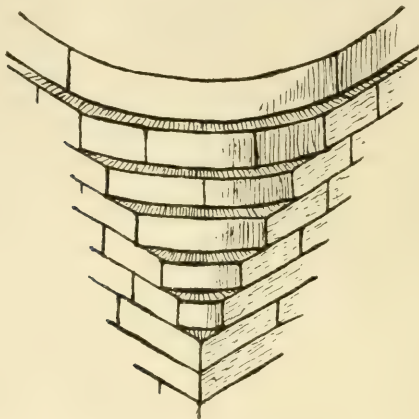
appartiennent au type des « trésors » de l'Argolide, qu'on nomme actuellement tombes à tholos, surmontées d'une toiture en pain de sucre ou en obus, en ruche d'abeille dans la terminologie anglaise, en quille dans celle des Allemands. Il en est un parmi eux, dit « Tumulus royal », qui, par exception, a un toit conique et et s'élève sur plan rectangulaire. Du mobilier funéraire retrouvé et de particularités diverses il résulte, selon M. von Stern, d'Odessa, que la date du ^v^e siècle s'impose absolument pour tous ; on n'hésitait qu'entre celui-là et le précédent.

« Comment les constructeurs ont-ils « racheté » le carré ? Par un véritable pendentif à chaque angle, ainsi que le montre un croquis reproduit par M. Durm¹. Sur des murs verticaux, les combles se dressent en encorbellement, et cet encorbellement prend naissance, dans chaque angle, par une série d'assises courbes, hautes chacune de 41 à 42 centimètres, et qui vont s'allongeant jusqu'à atteindre, à la sixième, le cercle complet. Les arêtes n'ayant point été abattues, on voit à merveille qu'en somme il s'agit d'une construction par lits ; eût-on ravalé les ressauts, cela n'aurait rien changé au fond des choses, et ce n'est pas pour un chanfrein volontairement négligé que nous refuserons d'employer le terme de pendentif, dont M. Durm s'est servi lui-même. Peu importe aussi que la toiture soit conique, et non en dôme ; son plan de base seul nous importe ici et le rôle du pendentif n'en est nullement modifié².

1. P. 235, fig. 72 ; cf. p. 237, fig. 74, une vue photographique de la toiture prise à l'intérieur, de bas en haut. Dans les *Antiquités du Bosphore cimmérien* (éd. S. Reinach, Paris, 1892), pl. A b, fig. E (cf. p. 32-33), on trouve une coupe, non point suivant la diagonale, mais selon un côté, ce qui rend moins net le parti adopté.

2. La célèbre « tholos d'Idoménée », à Isopata (xv^e siècle), est un tombeau rectangulaire à toiture par encorbellement ; mais, au lieu d'un dôme, celle-ci devait donner une voûte en carène, autant que son état de ruine permet d'en juger (cf. Theod. Fyfe, *Archæologia*, LXIX, 2 (1905), p. 551 et suiv.).

« Voilà donc, dans l'état actuel de nos connaissances, le prototype; l'était-il dans la réalité? Il est impossible de le dire, mais j'en doute très fort pour ma part. Trompe



Pendentif de Kertch.

ou pendentif, Choisy a, je crois, très bien vu que, selon toute probabilité, ces rajustements du carré au cercle ont dû être imaginés pour la construction en briques et adaptés ensuite à la pierre. Or, dans les contrées mésopotamiennes, dès les temps très reculés, on fit usage presque exclusif de l'argile, crue ou cuite. D'autre part, un bas-relief bien connu de Kouyoundjik montre, forcément inspirées de constructions réelles, des toitures, les unes ovoïdes, les autres en hémisphère, qui semblent bien édifiées sur des soubassements carrés : l'interprétation est d'autant plus fondée que, si mon information ne retarde pas, jamais les fouilles en ces pays n'ont fait constater positivement l'existence d'un seul bâtiment sur plan circulaire. Il a donc fallu, de toute force, trouver quelque moyen de raccorder la coupole.

« Des problèmes de cet ordre ont sûrement préoccupé beaucoup de constructeurs; je n'en veux pour preuve

que le tombeau découvert à Mouliana, en Crète¹, d'époque incertaine, mais sûrement archaïque. Rectangulaire à la base, il forme tholos au sommet : grossièrement, par transitions insensibles, les fort médiocres ouvriers qui l'ont exécuté ont arrondi les angles, d'une manière qui échappe à toute définition technique; ils ont réussi parce qu'ils bâtissaient seulement une cellule de dimensions infimes (1^m60 de haut). Voici un autre artifice, maladroit encore, mais qu'on peut décrire, auquel recouraient les architectes du Haouran romain : ils ménageaient les transitions de plans à l'aide de grandes dalles horizontales, posées en pan coupé sur chaque angle². Ce système restait inutilisable dans la construction en briques; on a dû en découvrir un autre. J'ai peine à me figurer que des architectes aussi industriels que les Mésopotamiens, qui pratiquaient, nous le savons, avec une égale facilité le berceau en briques par tranches, la voûte clavée ou bien édifiée par assises encorbellantes, n'aient pas été mis, plus ou moins tôt, sur la voie des combinaisons qui s'imposaient, et je n'ose guère non plus admettre que les pendentifs de Panticapée y soient autochtones; je croirais bien plutôt, — simple hypothèse, j'en conviens, — à une importation chaldéenne³.

« Pour la trompe, pas de témoins clairement échelonnés : la controverse n'est pas close sur les monuments de Firouzabad, Sarvistan, Ferech-Abad. Avec MM. Perrot

1. Xanthoudidès, *Ἐφημερίς ἀρχαιολογική*, 1904, p. 23-24, fig. 5 b.

2. Puis apparaît à Gerasa la vraie voûte sur pendentifs par assises, probablement déjà du Haut-Empire (Choisy, *L'art de bâtir chez les Byzantins*, pl. XV).

3. Ce n'est pas l'avis de Miss Gertrude Lowthian Bell (*The vaulting system of Ukheidar*, dans le *Journ. of hell. stud.* XXX, 1910, p. 69-81), qui n'a jamais, en Asie Mineure, trouvé le pendentif dans les districts éloignés des régions côtières (districts où se rencontrent au contraire des trompes). L'argument n'est pas décisif et il faudrait sans doute introduire des distinctions de dates. La question reste douteuse. Les byzantinistes admettent d'ordinaire, comme MM. G. Millet et Ch. Diehl, que le pendentif est d'invention *hellénistique*; il faudrait au moins dire *hellénique*.

et Chipiez¹, je suis très frappé des différences essentielles de plan entre eux et les palais achéménides, malgré l'imitation partielle du décor persépolitain², et je les crois du III^e siècle au plus tôt.

« Toujours est-il que trompes et pendentifs ne trouvent pleine faveur qu'à partir de Justinien en Orient, de l'art roman en Occident. M. de Lasteyrie n'admet pas la priorité orientale, parce qu'il s'imagine à tort que les plus anciens exemplaires se rencontrent à l'autre extrémité de la Méditerranée. En présence de l'exemplaire que j'ai rappelé, il me semble que l'affirmation serait audacieuse.

« Au surplus, que d'illusions peuvent naître d'une attention trop étroite accordée au fait de la situation géographique ! Pour l'Italie en particulier, les plus expresses réserves s'imposent à ce point de vue. Nous ne dirons pas que, sous l'Empire, tous les artistes y étaient des étrangers ; mais la proportion de ceux-ci, Grecs, Syriens, Orientaux au sens large du mot, est vraiment énorme. D'après la correspondance de Trajan³ et de Pliny, il était « de règle que les architectes vinssent de Grèce ». Exagération, oui, mais rien de plus. Est-il nécessaire, par contre, de rappeler que dans la direction inverse les migrations d'artistes restaient très rares ?

« Un architecte anglais, M. R. Phené Spiers, dont M. de Lasteyrie commente avec éloges la doctrine, ratifiée déjà par M. Brutails⁴, détaillait naguère les opposi-

1. *Histoire de l'art*, V (1890), p. 561 et suiv. M. Fr. Benoit, *L'Architecture* ; I : *Antiquité*, Paris, I (1911), p. 388, note 1, conclut comme eux pour la date. Mais Durm, *Ibid.*, p. 236, suit Dieulafoy.

2. Les négligences de construction me semblent un indice moins probant ; les artistes de la dynastie sassanide n'étaient point de vulgaires manœuvres.

3. Qu'est-ce que la colonne Trajane ? Une œuvre, certes, de goût romain ; mais de création romaine ? C'est discutable, puisqu'elle est due selon toute apparence, comme le Forum du même empereur, à Apollodore de Damas.

4. Spiers, *Bull. monum.*, LXII (1897), p. 207 et suiv. ; Brutails, *Ibid.*, p. 514-517.

tions fondamentales qu'il relevait entre les pendentifs byzantins et ceux qu'on remarque en si grand nombre dans les églises du sud-ouest de la France : les pendentifs français sont portés sur arcs-doubleaux aigus, aussi la coupole est ovoïde; les byzantins s'appuient sur arcs-doubleaux semi-circulaires et la coupole est sphérique. — Les plus anciens pendentifs partent en France de l'intrados des voussoirs, et, dans les coupoles byzantines, sont portés sur l'extrados (on devait d'ailleurs reconnaître que parfois une partie des voussoirs byzantins est noyée dans les pendentifs; que, dans les petites coupoles, comme aux bas côtés de Sainte-Sophie, l'arête est noyée dans la coupole et la voûte repose sur un encorbellement). — Enfin, les plus anciens pendentifs français sont des encorbellements, par assises horizontales, les byzantins ayant leurs assises plus ou moins normales à la courbe.

« Mais voici que le très vieux spécimen de Kertch nous rappelle presque le type « français »; les encorbellements sont horizontaux et la toiture conique se rapproche plus du dôme ovoïde que de l'hémisphérique¹. Il importe en somme assez peu que les « témoins de la transition » entre les deux écoles que distinguent MM. Spiers et Brutails fassent « totalement défaut »². Nous ne retrouvons non plus aucun anneau intermédiaire, de l'exemple de Panticapée à ceux du haut moyen âge, malgré certaines analogies frappantes; soyons donc très réservés quand il s'agit de reconstituer la chaîne entière. Mais je n'hésite pas devant la conclusion que voici : les trompes sont sans doute, et les pendentifs manifestement, très antérieurs à l'ère chrétienne. »

M. L. Serbat, associé correspondant national, communique une notice sur l'église de Norrey-en-Auge :

« L'église de Norrey-en-Auge, département du Calva-

1. Ovoïdes aussi les coupoles à trompes du Fars, et quant au bas-relief de Kouyoundjik, il laisse supposer les deux variétés.

2. Brutails, *Ibid.*

dos¹, se trouve dans un village assez écarté; aussi elle est peu connue. Elle a été mentionnée par M. de Caumont qui en a sommairement décrit l'extérieur²; mais elle paraît avoir été ignorée de Ruprich Robert. Cependant, ce petit édifice n'est pas sans intérêt pour l'histoire du style roman de Normandie ni même pour l'étude d'une question, si controversée et à juste titre : celle des influences lombardes sur l'architecture normande.

« L'église paroissiale de Norrey-en-Auge appartenait à la célèbre abbaye de Saint-Évroult. C'est en effet sur le territoire de cette paroisse que Robert et Hugues de Grandmesnil avaient entrepris la fondation d'un monastère que le manque d'eau, à ce que nous apprend Orderic Vital, rendait inhabitable. Les moines, contraints de se retirer, se divisèrent en deux colonies : l'une alla restaurer l'ancienne abbaye de Saint-Évroult; l'autre s'en fut à Troarn remplacer des chanoines qui s'y trouvaient déjà³.

« Dans son état actuel, l'église de Norrey comprend une nef flanquée de collatéraux, un transept dont le carré est surmonté d'un clocher et un chœur rectangulaire. Cette dernière partie ayant été rebâtie dès le xiii^e siècle, il n'y a pas lieu de s'en occuper ici.

« L'*opus spicatum*, si fréquent dans les constructions normandes du xi^e siècle, apparaît sous l'enduit au bas des murs de la nef et des croisillons comme sur les parois du clocher. Celui-ci est établi sur quatre grands arcs en plein cintre. L'arc placé à l'entrée du chœur est doublé d'un rouleau dont les claveaux nus reposent sur des

1. Arr. de Falaise, cant. de Coulibœuf. Il ne faut pas la confondre avec celle de Norrey, près de Caen, belle église gothique du xiii^e siècle.

2. *Statistique monumentale du Calvados*, t. II, p. 403.

3. L'histoire de ces migrations vient d'être exposée avec la plus grande clarté par M. Sauvage, archiviste-adjoint du Calvados, *L'abbaye de Saint-Martin de Troarn* (*Mém. de la Soc. des Antiq. de Normandie*), t. XXXIV, p. 1 et suiv.

colonnes placées devant les pilastres qui supportent le rouleau externe.

« Ces colonnes présentent un fût très légèrement renflé. Les joints y sont très épais, comme on le remarque aussi au carré du transept de l'église de Rucqueville près de Bayeux, et à l'église abbatiale de Bernay, ce qui dénote une antiquité reculée. Peut-être pourrait-on rapprocher ces fûts galbés de ceux que possèdent les tribunes des deux premières travées de l'église Saint-Pierre de Jumièges : cet édifice remonte au x^e siècle¹.

« Les bases, assez frustes, sont ornées de torsades, comme à Saint-Gildas de Rhuis (1035), et ressemblent aussi à celles de la chapelle de Saint-Mummole, à Saint-Benoît-sur-Loire, élevée vers 1026². Les chapiteaux présentent des volutes et des feuillages rudimentaires. Les tailloirs, de proportion démesurée, comprennent un petit bandeau et un très vaste chanfrein, légèrement incurvé. L'un d'eux est agrémenté de trois têtes en relief et de stries; sur l'autre, une courte inscription funéraire a été gravée :

VI KL IVNII OBIT
OSBERN

« Ce petit texte est analogue à celui qu'on lit sur l'un des pieds-droits de la porte occidentale de l'église de Secqueville-en-Bessin³, ou encore à l'építaphe conservée dans la base du clocher de Vieux-Pont-en-Auge et que Ruprich Robert semble avoir démesurément vieillie en l'attribuant au vii^e siècle⁴. En tout cas, il convient de

1. Cf. R. Martin du Gard, *L'abbaye de Jumièges*, p. 207.

2. Cf. F. Deshoulières, *Essai sur les bases romanes*. *Bull. monum.*, 1911, p. 88 et 90.

3. Publié dans le t. I du *Compte-rendu du Congrès archéologique de France tenu à Caen en 1908*, p. 353. *Notice sur l'église de Secqueville-en-Bessin*, par L. Serbat.

4. Cette inscription, assez longue, a été dessinée par M. de Cau-

signaler ici la forme des N dont la barre intermédiaire est presque horizontale au lieu d'être diagonale.

« Les autres arcs sont dépourvus de colonnes. A l'arc d'entrée de la nef et ailleurs encore, l'imposte ne se retourne pas sur les faces latérales du pilastre ; il en est de même dans certains édifices assez anciens, notamment au côté nord de la nef de Notre-Dame de Château-Landon, morceau qui date d'une époque peu avancée du XI^e siècle.

« La nef de Norrey ne présente aucune voûte et n'a pas été faite pour en recevoir¹ ; elle comprend quatre travées en plein cintre que la différence de leurs supports groupe deux par deux. Des pilastres aux deux extrémités, ainsi qu'un large pilier rectangulaire, y alternent avec de courtes colonnes cylindriques. Il y a donc ici un exemple de cette « alternance » si caractéristique dans certaines églises de Normandie².

« Les chapiteaux des colonnes ont été assez gravement endommagés ; peut-être même l'un d'eux, extrêmement étroit, a-t-il été mutilé et privé d'une partie de sa corbeille ; néanmoins, les motifs subsistants, petites volutes, torsades, indiquent un travail contemporain de celui des colonnes de l'arc d'entrée du chœur.

« Sans prétendre que ces colonnes soient aussi anciennes que les colonnes de Saint-Pierre de Jumièges, sans insister non plus sur le fait que les impostes ne se retournent pas, puisque cette particularité n'a peut-

mont (*Statistique monumentale du Calvados*, t. V, p. 519) et publiée en *fac-simile* par Ruprich Robert qui la date du VII^e siècle (*Architecture normande*, t. I, p. 50).

1. Il convient de signaler en passant d'intéressantes peintures, avec personnages, qui réapparaissent sous le badigeon le long des murs de la nef.

2. Les piliers rectangulaires ne sont pas l'effet d'une restauration qui aurait eu pour but de remplacer une colonne préexistante, ainsi que cela s'est fait dans plusieurs monuments ; l'écoinçon compris entre le deuxième et le troisième arc plein cintre est beaucoup plus large que les autres ; il prouve que cette disposition est primitive.

être pas toujours le caractère constant de haute antiquité qu'on lui prête souvent, il n'en reste pas moins que certains indices sont, en faveur de l'église de Norrey, une présomption d'ancienneté : le renflement des fûts, les chapiteaux qui, par leur style, paraissent antérieurs au chapiteau « classique », pour ainsi s'exprimer, de la seconde moitié du ^xⁱ^e siècle normand : deux volutes aux angles, une petite console sous le tailloir et un rang de feuilles grossièrement sculptées. Ils se rapprochent plutôt de ceux de l'abbaye de Bernay.

« L'alternance de supports que présente la nef de Norrey doit être l'un des plus anciens, sinon le plus ancien exemple en Normandie de ce genre de disposition que l'on trouve également en Italie. On sait que cette similitude fournit un des principaux arguments à la théorie de l'influence lombarde sur l'architecture normande. Dans de grands édifices monastiques, on a pu, sans trop d'in vraisemblance, croire à l'action personnelle, — et très problématique d'ailleurs, — de religieux venus d'Italie ; il y a bien peu de probabilités pour qu'il se soit produit rien de semblable à propos d'une église d'aussi peu d'importance et de date aussi reculée que celle de Norrey. A supposer même que des moines lombards se soient trouvés parmi ceux que Robert et Hugues de Grandmesnil avaient appelés sur leur terre, ils ne durent guère s'occuper d'autre chose que de l'installation du monastère et des difficultés qu'elle offrait. Il semble donc, si l'on peut faire état de l'église de Norrey, édifice bien petit assurément, mais à qui son ancienneté apparente donne une certaine valeur, que l'« alternance » en Normandie n'implique point forcément l'imitation ou l'emploi de procédés lombards. »

Séance du 4^{er} Mai.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

DONNET (Fernand). *Sceaux de familles anversoises aux XIV^e et XV^e siècles*, avec planche. S. l. n. d., in-8°.

FAGE (René). *Une école janséniste à Brive. Les frères Thuillier et Rogemont*. Limoges, 1912, in-8°.

JADART (Henri). *Cadrans solaires. Légendes et devises horaires à Reims, dans la région, en France*. Reims, 1912, in-8°.

M. Max Prinnet est élu membre résidant en remplacement de M. G. Schlumberger, élu membre honoraire.

Sur le rapport de M. Maurice Prou, membre résidant, M. Robert de Fréville de Lorme, présenté par MM. Héron de Villefosse et H. Omont, est élu associé correspondant national.

M. Ch. Ravaisson-Mollien, membre résidant, expose brièvement les raisons tendant à rendre probable un voyage de Léonard de Vinci à Naples en 1491, question qu'il a développée récemment dans la *Revue du temps présent* (livraisons de février et mars 1912).

Séance du 8 Mai.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

GHELLINCK-VAERNEWICK (vicomte de). *Rapport sur le congrès archéologique de Reims, 19-28 juin 1911*. Anvers, 1912, in-8°.

M. P. Monceaux, membre résidant, au nom de M. P. Bordeaux, associé correspondant national, communique des sceaux byzantins qui ont été récemment découverts à Constantinople, au bord de la mer de Marmara.

« 1. — Plomb de bulle. Diamètre, 0^m016. Sur la face, restes d'un buste à demi effacé. Au revers, une inscription en quatre lignes précédée d'une croix grecque :

+ K ■■■■
M I X A H
C Π A Θ A
■■■■■■

+ K[(ύρι)ε β(οή)θ(η)]
Μιχαήλ[λ]
σπασθ[αίω].

« 2. Plomb de bulle. Diamètre, 0^m021. Sur chacune des faces, dans une couronne, un monogramme cruciforme :

Ⲅ
Π—Θ—Є
Α

Πασιθέου (?)

Ⲅ
N+E
Α

Νεανίου

« 3. — Plomb de bulle. Diamètre, 0^m021. Sur la face, une inscription en quatre lignes, précédée d'une croix grecque :

+ ΚΕΒΘ
ΤΩ CΩΔⲄ
ΙΩCΠAΘ
KANΔΔ

+ K'(ύρι)ε, β(οή)θ(η)
τῷ σῷ δοῦ(λω)
Ἰω(άννη) σπασθ(αίω),
κωνσ(ε)ν(τῶ).

Au revers, une inscription en cinq lignes, mal conservée et indéchiffrable.

« 4. — Plomb de bulle. Diamètre, environ 0^m023. Sur la face, un buste indistinct. Au revers, une inscription en quatre lignes, mutilée à la fin :

ΙΩCΠΑΘ
ΣCΤΡΑΤ
■ ■ ■ ■ ■

Ἰω(άννου) σπαθ(αρίου)
(καί) στρατ(ηλάτου)

.

« 5. — Plomb de bulle. Diamètre, environ 0^m016. Sur la face, un buste nimbé; à droite et à gauche du buste, restes de deux inscriptions disposées verticalement. Au revers, une inscription en quatre lignes :

ΚΕΒΟ
ΘΗΚΩΝ
ΤΩΓ ■ ■ ■
ΚΟCΤΩ

Κ(ύριε) ε β(α)σι(λ)ηθ(η)
(Κωνσταντίνω)
τῷ. . . .

MM. Babelon, Schlumberger, Toutain et Lafaye présentent quelques observations.

M. Marcel Aubert, associé correspondant national, communique des photographies de la façade, datée de 1407, de la maison dite de Nicolas Flamel, rue de Montmorency, à Paris, sur laquelle on a récemment découvert des bas-reliefs à personnages et des inscriptions gravées; il tente une reconstitution de l'état ancien de cette curieuse maison.

MM. Enlart, Vitry, Mâle, de Villenoisy et Mareuse présentent diverses observations.

M. Marquet de Vasselot, membre résidant, présente une assiette creuse récemment donnée au Musée du Louvre par M. de Osma. Cette assiette, décorée d'ornements en couleur et de la figure d'un lapin, a été fabriquée d'après un procédé technique employé parfois pour les carreaux de pavement et de revêtement historiés. Elle doit provenir d'un atelier du sud de l'Espagne, très probablement d'Andalousie, et remonter sans doute au xvi^e siècle.

MM. Babelon et Lafaye présentent quelques observations.

Séance du 15 Mai.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

BRUNE (abbé Paul). *Dictionnaire des artistes et ouvriers d'art de la France. Franche-Comté*. Paris, Bibliothèque d'art et d'archéologie, 1912, in-4°.

JADART (Henri). *Édifices datés et pierres de fondation à Reims du XIII^e au XVIII^e siècle, mémoire lu à la session du Congrès archéologique de Reims dans la séance du 24 juin 1911*. Reims, 1912, in-8°.

Le trésorier donne lecture de son rapport sur la situation financière de la Société :

« Mes chers confrères,

« J'ai à vous rendre compte de la gestion financière de notre Société et à vous faire connaître le résultat des opérations pendant l'exercice qui a été clos le 31 décembre 1911. Voici le tableau des recettes et des dépenses :

Recettes :

« Rente 3 % legs Prost	2890 fr. » »	
« Rente 3 %	1025 » »	
« Vingt-quatre obligations Paris-Lyon-Méditerranée.	345	60
« Cotisations des membres résidants	1929 » »	
« Cotisations des associés correspondants	3118 » »	
« Diplômes (7)	175 » »	
« Rachat d'une cotisation	150 » »	
« Subvention du ministère.	500 » »	
« Intérêts de la somme déposée à la Caisse d'épargne	234	16
« Vente de publications de la Société	658	65
Total.	11025 fr. 41	

Dépenses :

« Frais d'impression (<i>Mémoires</i> , tome LXX); expédition et tirage à part . . .	2492 fr. 65	
« Frais d'impression (<i>Mettensia</i> VI, Chronique et chartes de l'abbaye de Saint-Mihiel, fasc. 2); expédition et frais divers. .	830	55
« Frais d'impression (<i>Bulletin</i> , 1910, t. LXXI); frais d'expédition et tirage à part	3150	45
« Factures Bourdon, Descomble, Riolet, Le Doarin, Longuet	565	05
« Factures de fournitures diverses, menues dépenses, frais de bureau, correspondance, fournitures pour la bibliothèque.	163	45
« Dépenses diverses de la Commission de publication	50	»»
« Honoraires payés à M. Engerand pour travaux du catalogue	600	»»
« Gratification pour classement des fiches du catalogue.	100	»»
« Frais de la banque Devos.	92	40
« Gratifications annuelles	65	»»
« Agence Morand	800	»»
« Agents de la Société	500	»»
Total. . . .	9409 fr. 55	

« L'excédent des recettes sur les dépenses a donc été de 1615 fr. 86. Si nous ajoutons cette somme aux 13457 fr. 31, qui, au 31 décembre 1910, constituaient notre encaisse, nous atteignons le chiffre de 15073 fr. 17. Notre dépôt à la Caisse d'épargne, qui, en 1910, était de 6773 fr. 80, a été augmenté, au cours du dernier exercice, d'une somme de 3059 fr. 16; de telle sorte que l'encaisse de la Société s'est trouvée ainsi répartie au 31 décembre 1911 :

« A la Caisse d'épargne	9832 fr. 96
« Chez le trésorier	5240 21
Total. . . .	15073 fr. 17

« Comme vous le voyez, mes chers confrères, notre budget a pu être facilement équilibré ; et, tout compte fait, il reste encore à l'actif de la Société une somme de 1615 fr. 86, qui est venue s'ajouter à notre fonds de réserve. Il ne serait donc pas juste de dire que l'année 1911 nous a été défavorable. Cependant, je crois de mon devoir de vous soumettre quelques réflexions qui m'ont été suggérées par la comparaison du dernier exercice avec les exercices précédents.

« En 1911, les recettes ont été moins élevées et les dépenses plus considérables qu'elles ne l'avaient été, les unes et les autres, depuis plusieurs années. Je me hâte d'ajouter toutefois que seule la diminution des recettes est de nature à nous préoccuper.

« Les dépenses, il est vrai, ont dépassé de 845 fr. 10 celles de 1910 ; mais, cette augmentation ayant été motivée presque exclusivement par la nécessité de rémunérer le travail de rédaction et de classement des fiches du catalogue de notre bibliothèque, il n'y a là rien qui puisse nous alarmer.

« Quant au fléchissement des recettes, fléchissement dont il ne faudrait pas, du reste, exagérer l'importance, on en doit chercher la cause dans un abaissement du nombre des entrées. Nous n'avons, au cours de l'année dernière, délivré que sept diplômes ; et nous n'avons eu, d'autre part, qu'un seul rachat de cotisation à enregistrer. De là, cette diminution du chiffre des recettes, qui, en 1911, ont été inférieures de 549 fr. 83 à celles de l'année précédente. Sans doute nous ne saurions espérer voir se reproduire tous les ans l'heureuse affluence que je vous signalais en 1906, où le nombre des diplômes fut de vingt-cinq ; mais il importe que nos rangs ne s'éclaircissent pas trop. Autant il serait fâcheux d'accueillir sans examen des candidatures hâtives, autant il vous paraîtra désirable, j'en suis sûr, d'encourager les savants consciencieux qu'une modestie excessive empêche seule quelquefois de briguer vos suffrages.

« Comme correctif à ce que je viens de vous dire, il

convient d'ajouter qu'il y a eu, en 1911, augmentation de recettes sur les cotisations des membres résidants, sur les intérêts produits par la somme déposée à la Caisse d'épargne et aussi sur la vente des publications. Enfin, l'année dernière, nos revenus réguliers se sont accrus d'une somme de 300 fr., puisqu'il m'avait été possible, en 1910, d'acheter sur nos économies, au nom de la Société, un titre de 300 fr. de rente 3 %.

« En résumé, nous n'avons certainement pas lieu d'envisager l'avenir avec crainte; mais, soucieux comme nous le sommes tous d'assurer la prospérité de notre Compagnie et de maintenir des traditions qui nous sont chères, nous devons, je crois, porter toute notre attention sur ce fléchissement, accidentel je l'espère, du nombre de nos associés nouveaux. »

M. J. Maurice, membre résidant, donne lecture de la communication suivante de M. R. Mowat, membre honoraire :

« Des monnaies d'or, d'argent et de bronze, de Constantin I^{er}, ont le revers orné de la légende *Constantiniana Dafne*, qui contraste, par sa singularité, avec la banalité de la majorité de son monnayage. Elles méritent une étude spéciale. Je les décris d'après Cohen, 2^e édition, avec la revision qu'en a faite M. J. Maurice.

« 89. CONSTANTINVS MAX AVG. Buste diadémé et drapé, à droite.

«  CONSTANTINIANA DAFNE. Victoire assise à gauche, sur un cippe et regardant à droite; elle tient une palme de chaque main; devant elle un trophée; à ses pieds, un captif à genoux, les mains appuyées contre terre; sous ses pieds, un bouclier; dans le champ, à gauche, B et un casque; à l'exergue, CONS*. Or.

« Diamètre : 0^m021. Poids : 4 gr. 55.

« Cabinet de France, *Monnaie d'or*, 1512. — *Num. Const.*, pl. XV, 11.

« 90. Même légende et même buste.

«  Même revers, mais dans le champ, A (ou II[?]); sui-

vant J. Maurice, c'est un Δ; en exergue, CONS. Argent.

« Collection Gnechi, à Milan.

« 91. Même légende et même buste.

« ¶ Même revers; mais la Victoire pose le pied sur un captif agenouillé qui retourne la tête (la Victoire semble détourner la tête pour éviter de regarder le captif; devant elle, un trophée et un bouclier, à côté du captif; dans le champ, à gauche, une des lettres A, B, Γ, Δ, E, Z; à l'exergue, CONS. Bronze.

« Diamètre : 0^m017. Poids : 3 gr. 10.

« Cabinets de Londres, de Vienne; collection Voetter, Windisch-Grätz. — *Ibid.*, pl. XV, 8.

« 92. Même légende. Tête diadémée, à droite, tournée vers le ciel et les yeux levés.

« ¶ Même revers; dans le champ, à gauche, l'une des lettres A, B, Δ, E, Σ, Z (le Γ manque). Bronze.

« Cabinet de France, *Petits bronzes*, 14511. Cabinet de Vienne et collection Voetter.

« Cohen fait suivre cette description de l'annotation suivante : « Le sens de *Constantiniana Dafne* n'a pas été « expliqué jusqu'à présent. D'anciens numismates ont cru « que cette médaille pourrait avoir rapport à Daphné, fau- « bourg d'Antioche, que Constantin aurait peut-être orné « d'édifices. L'opinion de Gretzer, que Spanheim a adop- « tée et qu'Eckhel semble accueillir, est qu'elle rappelle « Daphné, château que Procope dit que Constantin fit cons- « truire sur les rives du Danube. »

« Mon sentiment est que cette légende désigne effectivement le château danubien que mentionne Procope, mais qu'en même temps elle fait allusion à la Daphné d'Antioche, en lui empruntant la même appellation, mais en la différenciant par une orthographe latine, *Dafne* au lieu de *Daphne*, sans préjudice du surnom *Constantiniana*. Voici comment.

« M. J. Maurice¹ a rassemblé tous les textes relatifs à

1. J. Maurice, *Détermination de l'époque où furent frappées les monnaies qui portent au revers l'inscription Constantiniana*

l'emplacement de ce lieu et a démontré qu'il était situé dans l'angle formé par le confluent de la rivière Ardiscus, l'Ardichich moderne, avec le Danube, et que, dans les années 327 à 329, Constantin y bâtit un château-fort vis-à-vis de Trasmaricas. Ce lieu, appartenant à la Mésie supérieure, était donc essentiellement distinct de la Daphné d'Antioche en Syrie, célèbre par son sanctuaire d'Apollon et d'Artemis, bâti par Séleucus I^{er} Nicator en l'honneur d'Apollon, auquel il faisait remonter sa généalogie; le bois de Daphné fournissait le laurier servant à couronner le vainqueur des jeux olympiques; les mythologues le regardaient comme le théâtre de la métamorphose de la nymphe Daphné pour échapper à la poursuite d'Apollon.

« Il n'est pas douteux que Constantin, qui honorait aussi Apollon d'un culte spécial sous le nom de *Sol Invictus comes*, n'ait voulu consacrer à sa divinité favorite un sanctuaire qui rivalisât avec celui d'Antioche et que, pour cette raison, il nomma aussi Daphné.

« Or, il était né le 27 février de l'an de Rome 1027 (274 de J.-C.) à Naissus, aujourd'hui Nisch en Serbie, à vingt-cinq lieues à l'ouest du confluent de l'Ardiscus avec l'Ister ou Danubius. N'oublions pas que Naissus était le chef-lieu de la Dardanie, district de la Mésie supérieure, connu déjà par une monnaie des mines, à l'effigie de Trajan et à la légende de revers DARDANICI, sous-entendu *metalli*. C'est donc à cause de la proximité de son lieu de naissance que *Constantiniana Daphne* fut choisie pour être le sanctuaire du dieu protecteur de la famille de Constantin.

« Il est même possible que ce fût un héritage de la famille maternelle de Constance-Chlore, son père, en ce coin de terre dardanien. On sait que celui-ci, avant son mariage avec Theodora, belle-fille (*privigna*) de Maximien Hercule, avait eu de sa première femme, Flavia Julia

Daphne, dans les *Mém. de la Soc. des Antiq. de France*, t. LX, 1901; Id., *Numismatique constantinienne*, t. II, p. 513, pl. XV, 8, 11.

Helena, un fils qui fut le célèbre Constantin I^{er}. On sait aussi que Constance était né d'Eutropius, *Dardanien* de la plus noble extraction, et de Claudia, fille de Crispus, frère des empereurs Claude II et Quintillus, dont une sœur appelée Constantina, — notez ce nom, — épousa un tribun d'une cohorte d'Assyriens¹. Faisons observer en passant qu'on ne connaît aucun corps d'auxiliaires assyriens, nom bien invraisemblable; le mot *Assyriorum* est sans doute une faute du copiste pour *Asturum*; il y avait en effet une *ala I Asturum* à l'armée de Mésie inférieure, en l'an 99.

« C'est de cette proche parenté avec l'empereur Claude II, dont les noms officiels étaient M. Aurelius Valerius Claudius, avec son frère Crispus et sa sœur Constantina que proviennent les noms de famille Valerius et Claudius et les surnoms Crispus, Constantinus, ainsi que leurs dérivés Constans et Constantius, fréquents dans la descendance de Constantin : Fl. Julius Crispus, Fl. Claudius Julius Constantinus, Fl. Claudius Julius Constantius Gallus, Fl. Claudius Julianus, Fl. Valerius Constantius (Chlorus).

« Les noms Julius et Julianus proviennent de Fl. Julia Helena, première femme de Constance-Chlore.

« Quant au prénom Flavius, qui prit à partir de Constantin I^{er} une extension extraordinaire et devint une espèce de titre aristocratique, Zozime dit que Constantin se l'attribua quand il se fut rendu maître de tout l'empire, alors qu'il demeura dans Rome et commença à s'y faire instruire des mystères de la religion chrétienne; en quoi il se trompe, car avant Constantin son père porte ce prénom sur ses monnaies². Le surnom Chlore, *χλωρός*, fut donné à Constance, dit Zonaras, à cause de la pâleur de

1. Tréb. Pollion, *Claud. XIII* : « Claudius, Quintillus et Crispus fratres fuerunt. Crispi filia Claudia; ex ea et Eutropio, nobilissimo gentis Dardaniae viro, Constantius Caesar est genitus. Fuerunt etiam sorores, quarum una, Constantina nomine, nupta tribuno Assyriorum, in primis annis defecit. »

2. Cohen, *passim* (282), Fl. Val. Constantius, abrégé en F. V. Constantius.

son visage. Aurelius Victor l'appelle Julius Constantius et Jordanès dit qu'il était le petit-fils de Claude II par la fille de celui-ci : « Constantius Claudii ex filia nepos fuit; » mais Treb. Pollion, plus précis en ses détails, mérite plus de confiance quand il affirme que Claude II fut son grand-oncle et qu'il portait aussi le nom Valerius.

« Remarquons enfin que la légion II Adjutrix de l'armée de Pannonie inférieure portait en l'honneur de Claude II l'épithète Constans Claudiana, qui atteste la faveur dont jouissait dans sa famille tout surnom à base constantine.

« Il est intéressant de constater qu'un Claudius Crispus était *miles*¹ dans la légion V Macedonica de l'armée de Mésie inférieure en l'an 134; il pourrait bien être un ancêtre de Claude II. Rappelons, pour mémoire, qu'un Tib. Claudius Constantinus est mentionné dans une inscription de Neuburg, en Rétie².

« On serait même tenté de faire remonter la généalogie de Claude II, et par conséquent celle de Constantin, jusqu'à Claudius Constans, gouverneur de Maurétanie césarienne, avec le titre de procurateur d'Auguste, sous Tibère, au moment de la grande révolte de Tacfarinas, chef des Musulamii et des autres peuplades de la Numidie, révolte qui fut réprimée par L. Apronius, proconsul d'Afrique, avec le concours de Claudius Constans. Au cours de cette campagne, Apronius fit contremarquer à son nom, PRON, des sesterces des monétaires C. Gallius Lupercus et M. Sanquinius; de son côté, Claudius Constans fit de même contremarquer à son nom, CONST, des as des monétaires C. Asinius Gallus, C. Gallius Lupercus et L. Naevius Surdinus.

« Quand on songe à l'extrême rareté du *cognomen* Constans pour l'époque où ces pièces furent contremarquées, on reste convaincu qu'il y a plus qu'une coïncidence fortuite dans le rapprochement de la contremarque CONST et le surnom du procurateur de Maurétanie césarienne;

1. *Corp. inscr. lat.*, III, 6178.

2. *Corp. inscr. lat.*, III, 5890.

on est, en outre, frappé du rapport qu'il y a entre son nom, Claudius Constans, et celui de Claudia Constantina, sœur de l'empereur Claude II.

« Un autre point de la numismatique constantinienne se trouve éclairci, mais d'une manière plus directe que la légende *Constantiniana Dafne*, par le texte d'un ancien auteur anonyme resté inutilisé par les savants qu'il intéresse. Il s'agit des petits bronzes de Constantin I^{er}, de Crispus et de Constantin II, sur lesquels on trouve inscrites au revers les légendes SARMATIA DEVICTA et SARMATIS DEVICTIS ¹. Ils ont été frappés en nombre si considérable qu'on s'étonne de ne pas rencontrer des monnaies d'or à ce type. Cependant, il en a existé, si l'on s'en rapporte à ce texte où il est dit que Constantin ayant frappé en ce métal des pièces commémoratives de sa victoire sur les Sarmates, Licinius en interdit la circulation dans ses états, prescrit de les jeter à la fonte et les fit refrapper à d'autres types. Cette destruction systématique explique dès lors leur absence. Je reproduis ce texte intéressant édité par Didot dans la *Scriptorum graecorum bibliotheca; Fragmenta historicorum graecorum*, t. IV, p. 499 : ὅτι Λικίνιος τὰ χρῦσα νομίσματα ἐν οἷς ὁ Κωνσταντῖνος τὴν τῶν Σαρματῶν νίκην ἐτύπωσεν οὐ προσεδέχετο, ἀλλ' ἀναγωνεύων αὐτὰ εἰς ἐτέρας μετέφερε χρήσεις, οὐδὲ ἄλλο τοῖς περὶ τοῦτο μεμνημένοις ἀποκρινόμενος ἦ ὅτι οὐ βούλεται βαρβάρου ἐργασίαν ἐν τοῖς συναλλάγμασι τῆς ἐκυτοῦ βασιλείας ἀναστρέφεισθαι. »

M. Lafaye présente quelques observations.

M. le colonel Rivett-Carnac, associé correspondant étranger, parle des pierres à cupules et tente des explications des marques que l'on trouve sur ces pierres. Il trouve des analogies entre ces signes et les idéogrammes de plusieurs langues.

1. Cohen, VII, *Constantin I^{er}*, 487-489; *Crispe*, 132; *Constantin II*, 177.

M. Adrien Blanchet, membre résidant, fait la communication suivante :

« En construisant, sur la commune de L'Haÿ, une route destinée à rejoindre le carrefour de l'avenue Larroumès et de la route de Choisy-le-Roi, on a découvert, il y a une quinzaine de jours environ, un tronçon de l'ancien aqueduc romain, dont une partie avait été mise au jour, à quelques mètres plus loin, en 1907, dans des fouilles exécutées par M. Henri Gravereaux¹. On avait constaté alors que la conduite, profonde de 0^m50 et large de 0^m40, était munie, sur les côtés du radier, de deux petits rebords de 0^m05 environ. Le fait nouveau des fouilles de 1907 avait été la constatation d'une couverture de la conduite dont « une dalle se juxtapose assez bien « dans deux alvéoles pour reconstituer une portion de la « couverture »². On aurait retrouvé aussi deux fragments de dalle qui adhéraient encore au glacis du scellement.

« La partie de l'aqueduc, découverte tout récemment, ne permet pas de confirmer cette observation. Entièrement dégagée sur une longueur de cinquante mètres environ, la conduite présente des piédroits recouverts au sommet d'une chape de ciment de tuileau soigneusement poli, sur une largeur de 0^m12 à 0^m14; et cette chape, destinée à préserver la maçonnerie des piédroits, ne laisse voir aucune trace de dalles scellées ou même simplement appliquées en travers de la conduite³. Assurément, les fouilles de 1907 apportaient une solution plus conforme à

1. Ville de Paris, 1907; *Commission du Vieux-Paris*, 9 mars 1907, *Procès-verbal*, p. 161 à 166, pl. 1 à 5 et 2 plans.

2. *Ibid.*, p. 174 (rapport de M. Staudt), pl. 1.

3. J'ai pu faire ces observations grâce à l'obligeance de MM. Henri Labrosse, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, et Garibal, agent voyer cantonal de Villejuif. Au milieu des déblais rejetés sur le talus, on remarque bien quelques pierres analogues à celles qui avaient été considérées, en 1907, comme des dalles de revêtement. Mais aucune d'elles n'a les dimensions suffisantes pour cet objet et aucune ne présente la régularité nécessaire pour une bonne couverture.

la logique. Mais il s'agit de faits contre lesquels notre raison ne doit pas chercher à prévaloir. D'ailleurs, nous pouvons nous demander si, en raison de l'exiguïté de la conduite, les constructeurs ne l'avaient pas couverte simplement, sur une bonne partie du parcours, à l'aide de claies ou de planches recouvertes de gazon. Ce système aurait permis un nettoyage plus facile ¹ que si la conduite eût été couverte entièrement avec des dalles scellées ².

« La nouvelle découverte permet de rectifier une partie du tracé de l'aqueduc qui avait été donné sur un plan de 1907 (parcelles 520 à 523 du cadastre) ³. En réalité, la conduite n'est pas rectiligne, mais subit une courbure accentuée. Les dimensions ne sont d'ailleurs pas régulières et la largeur varie de quelques centimètres. Quant aux bourrelets de ciment rouge constatés sur les côtés du radier, à la base des piédroits, nous les avons retrouvés sur tout le parcours plus ou moins délités. Ce système de construction n'est du reste pas spécial à l'aqueduc de Lutèce; on l'a remarqué dans la conduite plus grande de Rodez ⁴. L'aqueduc de la ville de Gannes, près de Beaulieu (Loiret), offrait une disposition analogue, car le revêtement de ciment rouge s'arrondissait pour former le radier ⁵. Il faut sans doute voir, dans ces particularités de construction, le désir de renforcer l'enduit intérieur sur un point où le passage de l'eau pouvait peu à peu en diminuer l'épaisseur nécessaire.

1. Ce nettoyage était aisé dans les grands aqueducs munis de trous d'homme, tels que ceux de Vienne, d'Antibes, de Fréjus, de Sens, etc.

2. On pourrait penser à une couverture de dalles non scellées, comme celle d'un aqueduc de Bourges, venant de Mennetou (cf. A. Blanchet, *Recherches sur les aqueducs et cloaques de la Gaule romaine*, 1908, p. 19). Mais je répète que l'enduit recouvrant les piédroits ne révèle les traces d'aucune dalle qui, même simplement posée, aurait certainement laissé des traces d'écrasement du mortier ainsi que des dépôts noirâtres dans les interstices.

3. Rapport précité, plan n° 1.

4. A. Blanchet, *op. cit.*, p. 24.

5. *Ibid.*, p. 21.

« Il serait à désirer que le Musée de la ville de Paris fit transporter une section de l'aqueduc récemment découvert¹. Je me suis assuré que l'opération est encore moins difficile que le transport d'une mosaïque et le service compétent rencontrerait d'ailleurs la meilleure volonté pour assurer le succès de l'opération². »

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, qui a visité aussi ces fouilles, ajoute quelques détails sur les tuyaux de ces aqueducs et leur degré de conservation et annonce que M. le Dr Capitan en a pris des photographies.

M. A. Mayeux, associé correspondant national, parle du projet d'une voie nouvelle reliant l'Hôtel-de-Ville au marché de l'Ave-Maria, en passant à travers la chapelle de la Communion de l'église Saint-Gervais. Cette chapelle, qui renferme le tombeau de Philippe de Champagne, se trouverait ainsi menacée de destruction. Il demande à la Société de s'intéresser à la conservation de ce monument.

Séance du 22 Mai.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

BREUIL et OBERMAIER. *Les premiers travaux de l'Institut de paléontologie humaine*. Paris, 1912, in-8°.

LAUZUN (Philippe). *Correspondance de Bory de Saint-Vincent. Supplément*. Agen, 1912, in-8°.

— *Le château de Herrebouc*. Auch, 1911, in-8°.

1. Plusieurs Musées de province (Bordeaux, Le Mans) conservent des tronçons de leurs aqueducs antiques.

2. Un fragment de l'aqueduc, entouré d'une grille, est conservé sur le bord d'une route, à Gentilly, près des fortifications. Mais, exposé à l'air libre, il disparaîtra peu à peu. On pourrait conserver en place une section de la conduite de L'Haÿ sur le bord de la nouvelle route, en l'abritant par une petite voûte.

MERLIN (Alfred). *Forum et églises de Sufetula*. Paris, 1912, in-4°.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, offre à la Société, de la part de notre confrère M. Philippe Lauzun, associé correspondant national à Valence-sur-Baïse :

« 1° *Le château de Herrebouc*, monographie intéressante d'un château qui dépendait autrefois de la vicomté de Fezensac.

« 2° *Correspondance de Bory de Saint-Vincent. Supplément*. Ce fascicule forme le complément de celui que M. Lauzun a publié en 1908. Une grande partie de cette correspondance se rapporte aux événements de la guerre d'Espagne (1813). Treize lettres écrites de 1840 à 1842 sont datées d'Alger, où Bory de Saint-Vincent résida comme chef de l'exploration scientifique de l'Algérie. »

M. P. Monceaux, membre résidant, au nom de M. A. Merlin, associé correspondant national, directeur du service des Antiquités de Tunisie, offre à la Société un travail intitulé *Forum et églises de Sufetula* :

« Ce mémoire de M. Merlin forme le cinquième fascicule des *Notes et documents* publiés depuis quatre ans par la direction des Antiquités et Arts de Tunisie. L'auteur y expose les résultats des fouilles intéressantes et fructueuses qu'il a poursuivies pendant plusieurs années dans les ruines de Sbeitla, l'ancienne *Sufetula*. Tout en faisant consolider les monuments restés debout, les arcs de triomphe et les trois temples du Capitole, il a dégagé complètement le Forum : une grande place carrée et dallée, entourée d'un mur, qui s'étendait devant le Capitole, et qui, sur les trois autres côtés, était bordée de portiques où s'ouvraient des boutiques, des *scholae*, de petits sanctuaires. M. Merlin a également déblayé à Sbeitla deux églises et une chapelle. Dans le présent mémoire, il décrit ses principales trouvailles, les monuments du Forum, les rues voisines, les églises et plusieurs pierres sculptées. Il donne le texte de nombreuses inscriptions, les unes déjà

signalées par lui, les autres inédites : notamment une série d'inscriptions chrétiennes où sont mentionnés trois évêques et un prêtre. Le mémoire est illustré de cinq planches et de plusieurs figures : fac-similé d'inscriptions, sculptures décoratives, plan des ruines de *Sufetula* à la fin de 1911, plan et vues du Forum, vues des arcs de triomphe, plans et vues des deux églises avec leurs dépendances. »

M. Fr. Deshoulières, associé correspondant national, fait la communication suivante concernant le plafond de l'église carolingienne de Montmartre :

« Entre le temple païen, vraisemblablement dédié à Mars, qui s'élevait sur la colline de Montmartre, et l'église, sous le vocable de saint Pierre, qu'on y voit encore et qui fut consacrée en 1147, il y eut place pour un sanctuaire carolingien, dont l'existence, au milieu du ix^e siècle, nous est révélée par un passage du *Liber miraculorum S. Dionysii episcopi*¹.

« D'ailleurs, un chapiteau antique réemployé au revers de la façade actuelle, portant sur une de ses volutes une croix pattée, qui remplace visiblement la palmette sculptée sur l'angle opposé, serait une preuve suffisante pour attester l'authenticité de cet édifice chrétien.

« Mais le *Liber miraculorum* nous instruit d'une façon précise sur un détail de sa construction. Cette basilique, dit l'auteur de la chronique, ayant eu sa charpente incendiée au milieu du ix^e siècle, un des ouvriers qui la répareraient se laissa choir à travers le clayonnage établi entre les poutres (*viminea via per intercapedines trabium facta*) et il serait tombé sur le sol sans l'intervention miraculeuse des saints martyrs qui le tinrent accroché à un brin d'osier du clayonnage, d'une résistance cependant bien inférieure au poids de l'imprudent.

1. Lib. II, § XXXVIII, dans Mabillon, *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti*, III, 2, p. 359.

« Tous les archéologues savent que de nombreuses églises de l'Ile-de-France et de la Normandie, avant de recevoir des voûtes de pierre, étaient recouvertes de plafonds. Mais nous n'avions jusqu'ici que des notions vagues sur la nature de ceux-ci. S'il est indiscutable que beaucoup devaient avoir été construits en charpente et en menuiserie, il devient certain, d'après ce texte, dont la portée était demeurée jusqu'ici inaperçue, que plusieurs étaient faits en osier, peut-être avec un enduit de plâtre ou de terre pétrie. »

M. le comte P. Durrieu, membre résidant, signale, dans un bréviaire venant des ducs de Bourgogne et conservé au Musée britannique, la présence de quelques miniatures qui, soit par leur composition, soit par leur facture, offrent des rapports avec les peintures des Très riches Heures du duc de Berry conservées à Chantilly.

M. P. Monceaux, membre résidant, au nom de M. A. Merlin, associé correspondant national, directeur du service des Antiquités de la Tunisie, communique des inscriptions chrétiennes récemment trouvées dans les ruines de *Segermes* et de *Cillium* :

« 1. A *Segermes*, M. Bonnaud m'a signalé qu'il avait trouvé dans les ruines d'une église une tombe en mosaïque, assez mal conservée, sur laquelle il a lu :

EMMA BIXIT ANNIS
LXXXII

« L'inscription est précédée d'un motif très endommagé où l'on devine deux colombes.

« D'autres tombes en mosaïque, aujourd'hui détruites, garnissaient l'édifice.

« 2. A *Cillium* (Kasserine), M. Bérard a relevé l'inscription suivante :

INSI[*ste*]NTE CONSTANTIO PRESB
[*itero*.]VS ET SIMPLICIA DE
. ARCOMANOAR
. LVERVNT

M. Monceaux ajoute quelques observations sur le dernier document :

« A la première ligne, on doit lire probablement : *Inst[a]nte Constantio presb[itero...]*. La formule *instante* ou *instantia* est assez fréquente dans les dédicaces chrétiennes de la contrée. Il s'agit sans doute ici de quelque construction ou donation faite par deux personnages, dont une femme nommée Simplicia, sous la direction du prêtre Constantius. »

M. J. Toutain et Mgr Batiffol présentent quelques observations.

M. A. Lesort, associé correspondant national, communique la note suivante sur une charte fausse de Pierre de Brixey, évêque de Toul, pour l'abbaye de Saint-Mihiel :

« Aux archives de la Meuse, dans le fonds de l'abbaye de Saint-Mihiel, sous la cote 5a⁴, se trouve une charte de l'évêque de Toul, Pierre de Brixey (1165-1191), lequel, en temps que juge délégué *ad hoc* par le Saint-Siège apostolique, reconnaît à l'abbaye la propriété de l'église Saint-Pierre-le-Chéri, située au faubourg Saint-Airy de Verdun ; cependant, le doyen de Verdun, Poince, qui est en possession de cette église, doit continuer d'en avoir la jouissance jusqu'à sa mort, moyennant le paiement d'un cens annuel de trois sous, et cette jouissance est encore accordée, sous la même condition, au pricier¹ de la cathédrale, Albert de Hierges, dans le cas où il survivrait au doyen².

« Cette pièce n'est pas datée, et ce que nous savons de

1. Pricier, primicier (*primicerius*).

2. Cette charte et les autres chartes citées dans la présente note sont publiées dans le troisième fascicule du *Cartulaire de Saint-Mihiel* (*Mettensia*, VI), qui sera incessamment distribué.

la chronologie des divers témoins, — le doyen de Toul, les archidiaques toulois Eude, Thierry et Hamon, — ne peut en rien nous servir pour resserrer la date du document dans un laps de temps plus restreint que l'épiscopat de Pierre de Brixey. A ce point de vue, les deux principaux intéressés nous sont plus utiles : Poince n'a pu obtenir le décanat de la cathédrale de Verdun avant 1176 au plus tôt, époque où son prédécesseur Guillaume est encore en charge; il vivra au moins jusqu'en 1190. Le princier Albert de Hierges était déjà en fonctions en 1173; mais, élu évêque de Verdun au début de l'année 1187, il doit quitter alors son archidiaconé de la princerie. Ainsi notre charte ne peut être antérieure à 1176 ni postérieure à 1187.

« Or, pendant cette période, nous avons, dans ces mêmes archives de Saint-Mihiel, d'autres chartes relatives à la même affaire, et le malheur est que ces autres chartes lui donnent une solution entièrement différente. C'est d'abord un acte de l'évêque de Verdun, Henri de Castres, acte daté de l'année 1185 et duquel il appert que l'abbé Lanzon de Saint-Mihiel a cédé au chapitre de la cathédrale de Verdun le droit de présentation à la cure de Saint-Pierre-le-Chéri, *jus representandi personam in ecclesia Sancti Petri*, avec la pleine propriété de tous les droits pastoraux, *et eorum omnium integritatem que ad proprium pertinere pastorem dignoscuntur*; en retour, le princier Albert, le doyen Poince et les autres membres du chapitre s'engagent à compter les religieux de Saint-Mihiel dans leur confraternité spirituelle, à payer un cens annuel de vingt sous à l'abbé et à le recevoir avec son chapelain au réfectoire capitulaire toutes les fois qu'il viendra à Verdun. A la même date, une charte du chapitre contient les mêmes clauses.

« Entre l'acte de l'évêque de Toul et celui de l'évêque de Verdun, il y a contradiction complète. Hâtons-nous de dire que les chartes de 1185, celles qui proclament la cession de l'église Saint-Pierre au chapitre par l'abbaye, sont d'une authenticité incontestable; le cartulaire de la

cathédrale nous a, en effet, conservé les deux chartes de l'évêque de Verdun et de l'abbé de Saint-Mihiel pour le chapitre, et la parfaite concordance de ces pièces, conservées dans les archives des deux établissements en conflit, est la meilleure preuve de leur authenticité.

« Serait-ce donc que les moines de Saint-Mihiel auraient, en quelques années, — soit entre 1176 (*terminus a quo* de la charte de l'évêque de Toul, qui consacre leurs droits sur l'église de Saint-Pierre) et 1185, date des chartes par lesquelles ils renoncent à ces mêmes droits, soit entre cette date de 1185 et celle de 1187, *terminus ad quem* de la charte de l'évêque de Toul, — serait-ce donc que les moines auraient si rapidement changé d'avis ? La chose, pour n'être pas absolument impossible, ne laisserait pas que d'être étrange ; elle rend du moins assez suspecte la charte de l'évêque de Toul et nous invite à l'examiner d'une façon plus approfondie. Précisément, son apparence extérieure ne peut qu'augmenter nos soupçons : le parchemin est de mauvaise qualité, inférieur à celui qui est le plus généralement employé à la fin du XII^e siècle ; l'écriture, pâteuse, n'a pas la belle fermeté que nous trouvons, par exemple, dans la charte de l'évêque de Verdun en 1185 ; l'encre est très jaune. En fait de sceau, il n'y a que les trous destinés à donner passage à des lacs de fil ou à une double queue de parchemin.

« Tout à l'heure, quand nous avons mentionné les témoins de notre charte, nous avons omis, de propos délibéré, de citer les deux derniers, maître Robert de Dinant et Salien, chantre de Metz. En admettant que le premier pût être identifié avec un certain Robert, écolâtre de Metz, cité dans des chartes messines de 1181, de 1190 et de 1192, il resterait encore à expliquer la présence de ce personnage dans une charte d'un évêque de Toul relative à une église de Verdun. Mais passons sur cette difficulté : celle que soulève la mention du chantre Salien, de Metz, est beaucoup plus grave, car ce personnage ne se retrouve dans aucune autre charte de l'époque, et j'en ai pour garant l'autorité de M. l'abbé Paulus,

qui a fait un dépouillement très complet des documents messins en vue d'un catalogue d'actes auquel il travaille depuis longtemps déjà.

« Enfin, si nous considérons le texte même de notre charte, nous y trouvons une phrase assez bizarre : en rapportant les prétentions du doyen Poince, l'évêque de Toul expose comment celui-ci affirmait avoir été investi de l'église litigieuse par le princier Albert, *a dommo Alberto, Virdunensi primicero, qui super altare predictum tam episcopi quam archidiaconi vices habebat*. De quelque façon qu'on cherche à expliquer ce passage obscur, il n'en reste pas moins extraordinaire de voir le même personnage exerçant simultanément les fonctions d'évêque et de princier ; qui plus est, aucune des épithètes généralement accolées au noms des évêques mentionnés dans les chartes de l'époque (*reverendus, venerabilis*) n'est employée ici. Le membre de phrase s'explique beaucoup mieux, nous semble-t-il, si on le rapproche d'un passage de la charte de l'évêque de Verdun pour le chapitre en 1185, passage ainsi conçu : *Alberti tam primicerii quam archidiaconi assensu*. En effet, on comprend assez l'intervention d'Albert de Hierges en cette double qualité : comme titulaire de l'archidiaconé de la princerie, dans le ressort duquel se trouve Verdun et sa banlieue, il approuve la transmission de l'église ; comme princier, c'est-à-dire, suivant l'expression de l'abbé Clouët, le savant historien de Verdun, comme « pouvoir exécutif du chapitre », il accepte la cession faite à ce chapitre par l'abbaye de Saint-Mihiel. Dès lors, le passage obscur de la charte de l'évêque de Toul nous apparaît comme une adaptation frauduleuse et maladroite d'un membre de phrase de la charte authentique de l'évêque de Verdun.

« Ajoutons, en dernier lieu, que la charte de l'évêque de Toul s'appuie sur un acte parfaitement authentique, par lequel l'évêque de Verdun, Richer, avait restitué aux moines de Saint-Mihiel, le 20 octobre 1098, l'église Saint-Pierre que leur avait enlevée le comte Louis de Mousson, leur avoué. Les chartes de 1185 ne parlent pas

de cet acte, et cela n'a rien d'étonnant : les religieux, renonçant, au profit du chapitre, à leurs droits sur l'église en question, n'éprouvaient pas le besoin de justifier leur possession antérieure. Au contraire, lorsqu'il s'agit de revendiquer contre le chapitre la propriété de cette église, ils invoquent la restitution de 1098.

« Conclusion. La charte de Pierre de Brixey en faveur de Saint-Mihiel constitue un faux : ses apparences extérieures sont des plus mauvaises ; deux de ses souscripteurs sont des personnages imaginés ; la rédaction est anormale et visiblement empruntée à une pièce authentique dont la déformation se manifeste assez clairement ; enfin, cette charte est en contradiction formelle avec des actes contemporains de la date qu'elle s'attribue, et l'authenticité de ces actes est hors de toute contestation. Ainsi, les moines de Saint-Mihiel ont dû fabriquer ce document à une époque, — que je n'ai pu déterminer, — où ils cherchèrent à reprendre sur le chapitre de Verdun la propriété d'une église qu'ils lui avaient cédée en 1185, moyennant un cens et divers autres avantages. »

M. É. Chénon, membre résidant, fait la communication suivante :

« Le 23 août 1302, après la désastreuse bataille de Courtray, Philippe le Bel expédia à ses baillis et à divers destinataires un mandement leur enjoignant d'apporter à la Monnaie tout ou partie de leur vaisselle d'argent. Parmi ces destinataires se trouve un personnage désigné par ces mots : *Dominus de Boumez*¹. En 1859, un érudit généalogiste du Berry, M. Ferd. de Maussabré, et, tout récemment, M. Eugène Hubert, le savant archiviste de l'Indre, ont cru pouvoir identifier ce personnage avec Thibaut de Bomez, fils de Robert IV, seigneur de Bomiers².

1. *Ordonnances des rois de France*, t. I, p. 347-348.

2. F. de Maussabré, *Généalogie de la famille de Bomiers*, dans les *Mém. de la Commission historique du Cher*, t. I, 2^e partie, p. 23 ; E. Hubert, *Notice sur le château et le couvent de Bomiers*,

Bomiers, où subsistent de très belles ruines du château féodal, était une seigneurie située dans les environs de Châteauroux et mouvant en fief de l'abbaye de Saint-Sulpice de Bourges. Son importance n'étant pas considérable, il pouvait paraître étonnant que le roi se fût adressé directement à son seigneur. Mais il résulte, d'un document qui m'a été communiqué par M. Hubert lui-même, que Thibaut de Bomez est mort un peu avant la fête de Noël 1295. Dans ce document, en effet, qui porte la date du 5 juin 1296 et qui est conservé aux archives du Cher, Nicolas, abbé de Saint-Sulpice et suzerain de Bomiers, expose qu'il a saisi ce fief, selon la coutume du pays, parce qu'aucun héritier ne s'était présenté, après la mort de Thibaut, pour lui en porter l'hommage; il ajoute qu'il jouit des fruits du fief et de ses appartenances « depuis la fête de la Nativité de Notre-Seigneur dernière remment passée », c'est-à-dire depuis Noël 1295¹. Thibaut de Bomez, cependant, laissait trois filles : l'aînée, Marguerite, était née de sa première femme; les deux autres, Yolande et Mathilde ou Mahaud, étaient nées de la seconde, Jeanne de Vendôme, qui jouissait d'une grande partie du fief de Bomiers à titre de douairière; mais ces trois filles étaient encore mineures. Privée de sa mère, la jeune Marguerite avait été de bonne heure fiancée par son père à Jehan de Bouville, fils aîné de messire Hugues ou Hue de Bouville, seigneur de Milly et chambellan du roi Philippe le Bel depuis son avènement. Comme il arrivait souvent au moyen âge, il avait été convenu que la fiancée serait élevée jusqu'à l'âge nubile dans la maison de son futur beau-père. Celui-ci se trouvait par suite l'avoir « en sa garde ou bail ». C'est avec lui que, le 5 juin 1296, l'abbé de Saint-Sulpice traita. D'après leur

dans la *Revue du Berry*, Bull. du Musée de Châteauroux, année 1910, p. 243.

1. Arch. du Cher, fonds de Saint-Sulpice, hommages, liasse 7 : « Actum anno Domini M° ducentesimo nonagesimo sexto, mense junio, die Martis ante festum beati Barnabe apostoli. »

convention, Hue de Bouville (ou ses ayants-cause) devait jouir pendant huit ans, jusqu'à Noël 1303, des revenus du fief de Bomiers et de toutes ses appartenances, moyennant 300 livres tournois données à l'abbaye. La convention contenait certaines clauses de résolution qui ne se réalisèrent pas. C'est donc *Hue de Bouville* qui, en août 1302, jouissait comme baillistre de la seigneurie de Bomiers, et c'est lui, par conséquent, que le mandement du 23 août désigne par ces mots : *Dominus de Boumez*. Il est moins étonnant que le roi se soit adressé à ce chambellan, qui fut l'un de ses meilleurs et plus honnêtes serviteurs. Hue de Bouville fut tué en 1304, aux pieds du roi, à la bataille de Mons-en-Puelle. »

Séance du 29 Mai.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

BABUT (commandant). *La fin de la monnaie d'Omdourman*. Bruxelles, 1912, in-8°.

PRINET. *Les variations du nombre des fleurs de lis dans les armes de France*. Caen, 1912, in-8°.

M. M. Prinet, membre résidant, fait la communication suivante :

« Le *Dictionnaire* de l'Académie française donne deux définitions des armes parlantes.

« L'une se lit au mot *Parlant*¹; elle est ainsi conçue :
« Armes dont la pièce principale exprime le nom de la
« famille à laquelle elles appartiennent. Les armes des
« Mailly, qui sont des maillets, sont des armes parlantes. »

« Sans doute, dans un grand nombre d'armoiries parlantes, c'est la figure principale qui fait allusion au nom

1. 3^e édition (1740) et suivantes.

de la famille qui les porte. Il en est ainsi dans le blason des Mailly (*d'or à trois maillets de sinople*), dans celui des Créquy (*d'or au créquier de gueules*), dans celui des comtes et ducs de Bar (*d'azur semé de croisettes recroisetées au pied fiché d'or, à deux bars adossés du même, brochant sur le tout*).

« Mais, dans bien d'autres cas, c'est d'une figure secondaire que le nom rappelle celui de la maison. Les Mello portaient deux fasces accompagnées de merlettes en orle; les Clavières, un chevron accompagné de trois clefs; les Roquenégade, une fasce chargée de trois rocs d'échiquier; les du Houx, une croix cantonnée de quatre feuilles de houx; les Merlemont, une croix chargée de cinq fermaux et accompagnée d'une merlette au premier canton du chef. Dans ces armoiries, il est évident que ce sont les fasces, les croix, le chevron qui constituent les pièces principales de la décoration. Les merlettes, les feuilles de houx, les clefs, les rocs d'échiquier n'occupent qu'une place secondaire dans la composition héraldique; ce sont ces figures accessoires qui rappellent le nom de la famille, qui parlent.

« Parfois, ce qui parle, ce n'est pas une figure, c'est la couleur du champ de l'écu. Les Rubei et les Rossi, d'Italie, les Rouge, du pays de Vaud, portent *de gueules purement*, c'est-à-dire que leur blason est entièrement rouge, sans aucune figure.

« Ces différents exemples contredisent la définition que je viens de rappeler. En revanche, ils paraissent légitimer une autre définition du *Dictionnaire* formulée au mot *Armes*¹, d'après laquelle les armes parlantes « sont celles « qui expriment, en tout ou en partie, le nom de la maison. »

« Mais, comme celle que j'ai citée en premier lieu, cette

1. Cette définition se trouve dans toutes les éditions du *Dictionnaire* de l'usage. Elle a été reproduite (au mot *Arme*) dans le *Dictionnaire historique de la langue française*, dont la publication, entreprise par l'Académie française, en 1858, a été interrompue.

définition laisse supposer que toutes les armoiries parlantes sont des armoiries familiales.

« Or, il est aisé de constater que d'autres armes que celles des familles peuvent être parlantes. De nombreux blasons de villes présentent ce caractère : Alais porte une aile (*ala*, en provençal); Arras, trois rats; Castelnaudary, Castelsarrasin, Château-du-Loir, Château-Gontier, Châteauroux, Château-Thierry, Châtillon-sur-Seine, un château; Coulommiers, un colombier; Fougères, une fougère; Gaillac, un coq (*galh*, en langue d'oc); Gourdon, cinq gourdes; Loches, des loches; Lyon, un lion; Manosque, quatre mains; Saint-Mihiel, l'image de saint Michel; Mirande, trois miroirs; Orange, une branche d'oranger; Pont-à-Mousson, Pontarlier, Pontaudemer, Pont-de-l'Arche, Pont-de-Veyle, Pontoise, Pontorson, Pont-Saint-Esprit, Pont-Sainte-Maxence, un pont; Reims, des rameaux (*raîns*, en ancien français), etc.

« Ce genre de rébus se retrouve dans le blason des états : les armoiries du royaume de Galice renferment un calice. On rencontre des figures parlantes dans les armes des monastères : l'abbaye de Lire avait pour emblème héraldique une lyre; celle de Barbeaux, deux barbeaux; celle de Chelles, une échelle; celle de Pontigny, un pont surmonté d'un nid.

« Il serait facile de multiplier les exemples. Ceux que je viens de signaler suffisent, je crois, à démontrer qu'il conviendrait de modifier les définitions données par l'Académie française et de dire que les armes parlantes sont celles qui, par quelque élément de leur décoration, rappellent le nom du porteur. »

M. Marquet de Vasselot, membre résidant, communique de la part de M. Van de Putte quelques renseignements inédits au sujet d'un plat en faïence de Gubbio, daté de 1526, conservé au Musée du Louvre. Ce plat porte les armoiries et les initiales d'un seigneur italien, Aurelio Fregoso (1581).

M. E. Michon, membre résidant, signale qu'un Danois ayant pris part aux fêtes du millénaire normand de l'an dernier, M. Estrup, a publié à cette occasion des notes de son grand-père, l'historien-archéologue Estrup, prises au cours d'un voyage en Normandie en l'année 1819.

« Il est question dans ces notes des ruines de Vieux, où l'auteur note des débris divers, notamment un fragment de sarcophage brisé, détail qui est à ajouter au travail récent de notre confrère M. Besnier sur les fouilles de Vieux.

« Estrup a visité aussi le théâtre de Lillebonne, où il indique un chapiteau qui semble avoir disparu. »

M. Blanchet présente quelques observations.

Séance du 5 Juin.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrage offert :

MARCEL (abbé L.). *Les livres liturgiques du diocèse de Langres. Étude bibliographique. Deuxième supplément.* Paris et Langres, 1912, in-8°.

M. Ph. Lauer, membre résidant, dépose sur le bureau de la Société le 4^e fascicule du *Bulletin* de l'année 1911.

Sur les rapports de MM. Ph. Lauer et E. Lefèvre-Pontalis, M. Joseph Levrot, présenté par MM. Babelon et Henry Martin, et M. Jules Formigé, présenté par MM. Héron de Villefosse et Collignon, sont élus associés correspondants nationaux.

M. P. Monceaux, membre résidant, au nom du R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, communique des sceaux byzantins trouvés à Carthage.

« 1. Plomb de bulle. Diamètre, 0^m023. Sur la face, une

inscription en trois lignes, qui se continue en cinq lignes sur le revers :

CEPA
NOYKΣ
BIKOYAA

■ AC
SXAP
CTPAT
NOYMI
Δ >

« Σεράνου κουβικουλα(ρίου).

« [β]ασ(ιλικοῦ) καὶ χαρ(τουλαρίου), στρατ(ηλάτου) Νουμι-
δ(ίας).

« C'est sans doute le sceau d'un commandant des troupes de Numidie.

« 2. Plomb de bulle. Diamètre, 0^m02 en moyenne. Sur la face, dans une couronne, le monogramme cruci-
forme :

$$\begin{array}{c} \text{O} \\ \text{T} \\ \text{IE} - \text{Θ} - \text{K} \\ | \\ \text{B} \end{array}$$

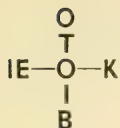
Θεοτόκε, βοήθει.

« Au revers, dans une couronne, autre monogramme cruciforme :

$$\begin{array}{c} \text{Σ} \\ \text{T} \\ \text{P} \\ \text{NE} - \text{+} - \text{NK} \\ \text{Ω} \\ \text{A} \end{array}$$

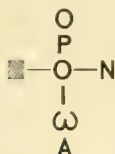
Νικολάου νεωτέρου (?)

« 3. Plomb de bulle. Diamètre, 0^m022. Sur la face, le monogramme cruciforme :



Θεοτόκε, βοήθει.

« Au revers, un autre monogramme cruciforme, mutilé à gauche :



« 4. Plomb de bulle. Diamètre, 0^m024. La face présente le buste de la Vierge, nimbée, en Orante. Au revers, dans une couronne, un monogramme cruciforme :



Νουμέριος. »

M. L. Serbat, associé correspondant national, fait une communication sur la date de consécration de la cathédrale d'Angoulême.

« Cet édifice, bâti de fond en comble à partir de l'épiscopat de Girard de Blaye, aurait été consacré dès 1128.

« Cette date s'accorde mal avec le style de l'œuvre. Elle a été donnée pour la première fois en 1866 par l'abbé Maratu, auteur d'une vie de Girard de Blaye : il l'a extraite d'un acte de cet évêque, qu'il a mal interprété, en prenant pour consécration effective la simple mention du jour d'une consécration antérieure, fêtée par l'église d'Angoulême. »

M. Pallu de Lessert, membre résidant, communique au nom de MM. A. Merlin et L. Poinssot, associés correspondants nationaux, un mémoire sur une nouvelle inscription latine de Teboursouk, découverte au mois d'août 1911.

« Cette inscription est intéressante à plusieurs points de vue :

« 1° Elle permet d'ajouter des noms nouveaux aux Fastes de la province romaine d'Afrique : celui de L. Naevius Aquilinus, proconsul, celui de Naevius Balbinus Aquilinus, légat de Carthage, et peut-être celui de L. Naevius Tertullus Aquilinus, légat d'Hippone. Ces personnages semblent avoir rempli leurs fonctions soit en 260-261, soit en 261-262.

« 2° Elle donne, pour la première fois, les noms complets du municipe de Teboursouk, avant son élévation au rang de colonie sous Gallien en 261, en même temps que Thugga : *municipium Septimium Aurelium Severianum Antoninianum Frugiferum Concordium Liberum Thibursicensium Bure*. Le mot *Liberum*, où l'on voit d'ordinaire une allusion à la *libertas* dont aurait joui le municipe, est une épithète divine et veut dire voué à Liber.

« 3° Enfin, l'inscription se rapporte aux thermes de Teboursouk dont elle mentionne la restauration et l'embellissement sous le règne de Gallien. »

M. le commandant Lefebvre des Noëttes, associé correspondant national, continue sa communication sur les harnachements qui ont été un empêchement dans l'antiquité à l'utilisation de la force du cheval. Les traits étaient attachés dans la partie fixée sur la gorge de l'animal et lui prenaient toute sa force. L'absence de ferrure des chevaux rendait aussi fort difficile le tirage des poids lourds.

M. F. de Mély, membre résidant, présente de la part

de M. E. J. Seltman, associé correspondant étranger, un article sur deux trophées romains découverts aux environs de l'ancien *Camulodunum* (aujourd'hui Colchester en Angleterre).

MM. Toutain et le baron du Teil présentent quelques observations.

Mgr Batiffol, à propos d'une inscription interprétée par M. Marucchi dans le *Bollettino d'archeologia cristiana* (1911, p. 211), explique le sens du terme *retributio* qui veut dire pour un défunt « récompense éternelle ». Le défunt était *strator*, officier attaché au service impérial de la remonte.

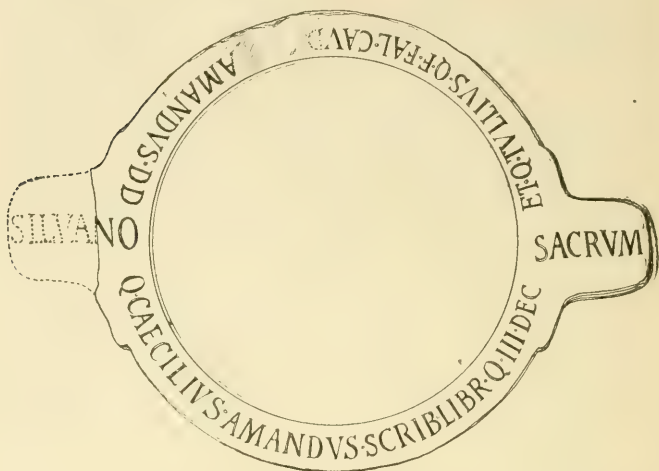
M. Héron de Villefosse, membre honoraire, signale à la Société un curieux petit vase en marbre blanc, orné de reliefs et d'une inscription votive. Ce vase se trouvait récemment à Rome chez un marchand d'antiquités; il a été sans doute découvert en Italie.

« Incomplet dans sa partie basse, il a l'aspect d'une écuelle à deux anses. Sa panse est entièrement ornée d'une décoration de feuillages en relief, sous laquelle se passe une scène assez animée qu'une photographie permet de reconnaître¹.

« Les lèvres sont plates et suffisamment larges pour porter une inscription latine dont quelques lettres disparues semblent assez faciles à restituer. A droite et à gauche, à chaque extrémité du diamètre, une petite plate-forme, oblongue et en saillie, protégeait l'anse aujourd'hui brisée. Ces deux plates-formes constituaient des poutres surmontant l'anse en anneau; l'une d'elles est complètement brisée; toutes deux portaient les premiers mots de l'inscription votive qui se continuait sur les lèvres autour

1. Je tiens cette photographie de M. E. Pottier, membre de l'Institut, qui l'avait reçue lui-même de M. Jean Hugues, statuaire, professeur à l'École des Beaux-Arts.

de l'orifice. Cette inscription était disposée comme le fait voir le dessin ci-contre :



Inscription gravée sur le bord d'un vase offert au dieu Silvain.

« [Silva]no sacrum.

« Q. Caecilius Amandus, scrib(a) libr(arius) q(uaestorius) trium decuriarum, et Q. Tullius, Q. f(ilius), Fal(erna tribu), Cau[d(io), A]mandus(?) d(ono) d(ederunt).

« Il s'agit donc d'un vase offert au dieu Silvain par deux individus. Le premier, Q. Caecilius Amandus, appartient à la corporation des secrétaires des questeurs qui étaient divisés en trois décuries. Parmi les appariteurs des magistrats romains, les secrétaires des questeurs jouissaient d'une considération exceptionnelle. Le second, Q. Tullius Amandus, inscrit dans la tribu Falerna, est originaire d'une localité connue, appelée Caudium, voisine de Bénévent. Le nom de lieu est en partie effacé,

mais cette restitution s'impose à cause de la mention de la tribu Falerna qui le précède¹.

Le sujet représenté sur la panse du vase est en rapport avec la dédicace. On y voit Pan, nu, debout, avec ses attributs caractéristiques le *pedum* et la chèvre. Dans la main droite élevée, il brandit son bâton recourbé et il en menace un chien ou un loup qui s'avance à sa rencontre, la gueule entr'ouverte, à l'ombre d'une vigne chargée de grappes mûres. De la main gauche abaissée, il tient par les cornes une chèvre qu'il cherche à entraîner avec lui, mais la bête résiste tant qu'elle peut en se raidissant des quatre pieds; elle cherche à se rejeter en arrière afin d'éviter ainsi la rencontre de l'autre animal.

« La chèvre est placée sous une grosse branche de pin, arbre consacré à Pan, qui fait pendant ici au cep de vigne. Dans le petit espace resté vide, entre les deux branches qui enveloppent la panse du vase, apparaît la figure de Pan.

« C'est un spécimen, fort intéressant sur un vase en marbre, de cette décoration végétale qu'on adoptait fréquemment pour des vases en terre cuite ou en métal, et

1. W. Kubitschek, *Imperium romanum tributim divisum*, p. 40. Cf. *Corp. inscr. lat.*, IX, p. 198 et suiv. L'emplacement de Caudium est très proche de Montesarchio, où le *Corpus latin*, IX, 2164, signale un autel élevé à Silvain, *domino Silvano*, pour le remercier de sa protection, par un certain Sex. Pompeius Moderatus. Le culte de Silvain paraît d'ailleurs avoir été très répandu dans les environs de Bénévent comme dans cette ville même où on a trouvé des inscriptions votives en son honneur (*Corp. inscr. lat.*, IX, 1551, 1552). Dans le territoire qui entoure Bénévent, Silvain était honoré sous des surnoms locaux assez nombreux : *Silvanus Casanicus* (*Ibid.*, 2100), *Silvanus Caesianensis* (*Ibid.*, 2113), *Silvanus Lusianus* (*Ibid.*, 2125), *Silvanus Publicensi[anus?] praestantis[simus]?* (*Ibid.*, 2126), et à Bénévent même, *Silvanus Staiannus* (*Ibid.*, 1552). On peut croire qu'il y avait dans toute cette région un certain nombre de petits sanctuaires consacrés à Silvain. C'est à côté de Caudium que se trouve le célèbre défilé des Fourches Caudines, *Furculae Caudinae*, où l'armée romaine fut enfermée par les Samnites.

notamment pour les vases en argent de l'époque impériale. Les trouvailles d'argenterie les plus connues en offrent de nombreux exemples. Sur ce vase en marbre, le feuillage est animé par l'introduction d'une scène champêtre en rapport avec la dédicace à Silvain. Pan y apparaît dans sa fonction principale qui est celle de berger nomade, cherchant à préserver son troupeau du



Offrande au dieu Silvain : vase trouvé en Italie.

danger qui le menace. On connaît les rapports étroits qui existaient entre les cultes de Pan, de Faunus et de Silvain, rapports qui établissaient une sorte de confusion entre ces trois divinités champêtres. Celui de Silvain avait absorbé les deux autres et pris, en Italie comme dans les provinces, une extension très considérable.

« Dans son intégrité, ce vase était rond et assez semblable à un mortier muni de deux anses. Cette forme particulière est celle du vase spécialement consacré à Silvain : elle présente la plus grande analogie avec celle du *poculum* que nous voyons constamment dans la main du dieu gaulois, dit « le dieu au marteau » ; ce *poculum* se retrouve,

avec des maillets, sur un autel votif à Silvain découvert à Saint-Gilles, près d'Arles¹.

« Au milieu des objets si variés offerts à ce dieu, objets qui appartiennent à la classe des *donaria*, se trouvent d'autres vases en marbre blanc de la même forme et sur deux desquels l'inscription votive est tracée à la même place. Je saisis cette occasion pour en rappeler quatre :

« 1^o Vase rond, en marbre blanc, trouvé en 1695 en dehors de la Porta Pinciana à Rome; il appartenait au xviii^e siècle à Mgr J. Ciampini. La dédicace de Silvain par *Aeburia Artemisia* est tracée circulairement sur les lèvres. La panse du vase est ornée d'une guirlande de fruits et de feuillages².

« 2^o Vase en marbre blanc conservé à la villa Albani, consacré à Silvain par *Epinicus Corn...* L'inscription est gravée sur l'orifice; le vase est orné de rameaux de pin en relief dans lesquels on a introduit divers emblèmes³.

« 3^o Une base en marbre trouvée en 1736 à Rome, au milieu des déblais de Saint-Jean de Latran, porte une inscription qui mentionne un *cratère* offert à un collège de Silvain par un esclave appelé Onesimus. La cavité creusée dans la dite base ne laisse aucun doute sur la forme du vase⁴.

« 4^o M. Canessa, antiquaire à Paris, possède un petit vase rond en marbre blanc, avec deux anses, portant une dédicace à Silvain, provenant de la collection Martinetti,

1. *Bulletin des Antiquaires de France*, 1875, p. 153.

2. Fil. Buonarruotti, *Osservazioni sopra alcuni frommenti di vasi antichi di retro*, p. 31 (avec un dessin du vase); Muratori, *Novus thesaurus veterum inscriptionum*, p. lxxvii, 3 (dessin du vase et de l'inscription); *Corp. inscr. lat.*, VI, 581.

3. Marini, *Iscrizioni Albane*, p. 11 : « Nell' orlo di un vaso grandicello, nel quale pero sono stati fatti recentemente varii fregi ed emblemî »; Morcelli, Fea, Visconti, *Description de la villa Albani*, p. 101, n. 674, et p. 184, n. 7; *Corp. inscr. lat.*, VI, 600.

4. A.-F. Gori, *Inscr. antiq. quae in Etruriae urbibus extant*, III, p. 165, n. 196; dessin de la base sur la pl. annexée à la p. 152; *Corp. inscr. lat.*, VI, 612.

de Rome, qui mérite d'être aussi signalé. Ce vase, tout à fait intact, mesure 0^m12 de hauteur; son diamètre à l'orifice est de 0^m14. Il porte, en assez médiocre caractères, la dédicace suivante, gravée sur la panse, au-dessus de l'orifice, et non pas sur l'orifice même :

M·IVN·CERIAL·SACRO·SILVANO
D·D

« La panse est décorée de reliefs représentant quelques épisodes de la vie des oiseaux. D'un côté, entre deux arbres encadrant la scène, on voit un combat de coqs, une cigogne tuant un serpent, un lapin(?), un escargot(?); des oiseaux plus petits (chouette, corbeau, moineau) sont perchés sur les branches des arbres. De l'autre côté, la scène se déroule entre deux gros arbres dépouillés de leurs feuilles : celui de gauche porte un nid, contenant quatre petits oiseaux; la mère, probablement une cigogne, est debout, au pied de l'arbre, attaquant un petit animal à longue queue (peut-être une belette?); deux colombes se becquètent; au milieu, un aigle, les ailes éployées, est debout, tournant la tête d'un air menaçant vers un gros arbre sans feuillage dont une des branches soutient un serpent enroulé. Ce vase est remarquable par son intégrité et son bel état de conservation. »

Séance du 12 Juin.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

DAREMBERG et SAGLIO. *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, 46^e fascicule. Paris, 1912, in-4°.

DEMARTIAL (André). *Chronique de l'orfèvrerie et de l'émaillerie anciennes à Limoges*. Limoges, 1912, in-8°.

Le président présente à la Société le fascicule 46 du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* (*Tabella-*

Textrinum), préparé en grande partie sous la direction de feu M. Edmond Saglio. Plusieurs articles sont signés de MM. Héron de Villefosse, Babelon, Cagnat, Toutain, Espérandieu, etc. Ce fascicule contient un portrait de M. Saglio en héliogravure et une *Notice* sur sa vie et ses œuvres, dans laquelle M. Edmond Pottier, membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre, s'est efforcé de préciser surtout la part qui revient à notre regretté confrère, depuis l'origine (1872), dans la direction du *Dictionnaire* actuel.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, présente à la Société, de la part de M. Léon Joulin, associé correspondant national à Tours (Indre-et-Loire), un mémoire intitulé : *Les sépultures des âges protohistoriques dans le sud-ouest de la France*. C'est une intéressante étude d'ensemble qui a pour but de déterminer les époques restées indécisées et aussi d'expliquer les différences constatées dans l'industrie de certaines régions très voisines, au deuxième âge du fer. Notre confrère s'est imposé la tâche de visiter tous les gisements et de revoir attentivement les travaux publiés sur chacun d'eux; il a fait une sérieuse et utile enquête auprès des personnes qui avaient participé aux fouilles; il a examiné avec soin tous les objets aujourd'hui dispersés dans les collections publiques ou privées.

« C'est ainsi qu'il est arrivé à fournir une excellente contribution à l'histoire d'une région pour laquelle les textes mentionnent d'importants événements depuis le commencement du III^e siècle avant J.-C. jusqu'à la conquête romaine. Une carte des stations protohistoriques, les plans des nécropoles, plusieurs coupes, des dessins nombreux et très nets du mobilier recueilli complètent cet important mémoire qui mérite toute l'attention des archéologues. »

M. Pallu de Lessert, membre résident, continue l'interprétation de l'inscription de TebourSouk, signalée à la précédente séance. La création de ce municipe peut

remonter à la constitution de 205. Il parle des épithètes divines de *Concordia Frugifera* que reçurent diverses colonies et municipes.

Le mot *Liberum* comme épithète d'un municipe prêtait à confusion, M. Toutain a, le premier, attribué l'origine de cette épithète à *Liber Pater*.

M. Cagnat fait remarquer le caractère exceptionnel de la transformation des noms de dieux en épithètes et adjectifs.

M. le commandant Lefebvre des Noëttes, associé correspondant national, continue ses précédentes remarques sur ce qu'il appelle l'histoire de la « conquête du cheval » dont il trace les grandes lignes.

« Si l'on considère l'importance et le nombre des conquêtes matérielles menées à bien par l'homme dans l'étendue de son domaine, on est conduit à reconnaître, depuis les origines, deux périodes bien caractérisées dans leur durée et dans leur fécondité.

« Pendant la première, la *période antique*, les découvertes et les progrès matériels marchent à pas lents. L'homme civilisé n'occupe et ne connaît qu'une faible partie de la terre, la marine est rivée aux côtes, les transports sur terre sont d'un faible rendement, l'outillage reste rudimentaire, l'industrie arrive mal à utiliser, moins encore à créer des forces motrices, pour suppléer à la force des bras.

« En regard de cette période très longue, la *période moderne* forme un surprenant contraste. En quelques siècles en effet, on y voit surgir, se multiplier et s'accumuler les découvertes et les conquêtes. La marine prend son essor, l'homme découvre son domaine, les transports sur terre deviennent puissants et rapides, l'outillage industriel se perfectionne sans relâche, la science, enfin, met au service de l'homme des forces si considérables, si souples, si variées que, grâce à elles, il perce les montagnes, réunit les mers ou bien transmet sa parole au loin et fait même la conquête de l'air.

« Chacune de ces conquêtes matérielles a servi l'intérêt général, développé la solidarité, favorisé le progrès depuis que la première société se resserra autour du premier feu, et l'histoire, enregistrant le développement de la civilisation, a glorifié l'avènement des moyens d'action dont l'homme s'est emparé successivement pour améliorer son sort.

« Cependant, l'une de ces conquêtes est restée dans l'ombre, et c'est précisément l'une des plus importantes peut-être que l'homme ait jamais faites : c'est la « conquête du « cheval ». Certes, on a célébré le « noble animal », mais son emploi utile n'a pas eu la même fortune. Le cheval, première force motrice que l'homme ait employée en dehors de la sienne propre, n'a pas intéressé les historiens. Du moins n'ont-ils pas signalé par quelles étapes successives l'homme est arrivé à son but.

« A-t-on dit, en effet, que l'antiquité tout entière fut impuissante à capter la force du cheval, qu'elle en ébaucha seulement la conquête et que, de ce fait, elle ne posséda jamais qu'un *attelage débile* fait pour tirer des poids légers ?

« Que, par contre, le moyen âge sut trouver la solution définitive de ce problème millénaire, capter totalement la force du cheval et constituer, par un trait de génie, le *puissant attelage moderne*, incomparable auxiliaire de l'industrie ?

« A-t-on remarqué que l'avènement sous les premiers Capétiens de cet agent nouveau, force motrice bien supérieure à celle de l'esclave et plus économique, est un fait particulièrement digne d'attention au point de vue social ?

« Nous ne le pensons pas. Le rôle du cheval n'a jamais été sérieusement étudié.

« Le but de l'auteur, dans cette étude, sera d'exposer la nature et l'importance des services rendus par le cheval de trait aux civilisations successives, et de montrer ceux qu'il continuera à rendre malgré la concurrence de la traction automotrice. De même pour le cheval de selle, dont l'histoire n'est pas mieux connue.

« Trois sortes de documents s'offrent à l'examen de quiconque veut étudier l'histoire du cheval :

« 1° La bibliographie moderne sur le cheval.

« 2° Les textes antiques.

« 3° Les documents figurés.

« 1° La bibliographie moderne est copieuse; elle comprend un grand nombre d'ouvrages à tendance historique, mais dont la trame, formée de légendes, de documents incertains ou interprétés un peu vite, présente des lacunes. Ces travaux, dont l'écriture n'est pas sans mérite, illustrés souvent au moyen de *dessins*, forment une littérature dont l'agrément surpasse l'utilité.

« On trouve ainsi sur le cheval, et cela dès le xvm^e siècle, des ouvrages d'archéologie et des articles de dictionnaires, études presque toujours sérieuses, d'un intérêt réel et documentées avec un véritable souci de la vérité; mais, par une mauvaise chance, les auteurs de pareils ouvrages, étrangers à la connaissance pratique du cheval, n'étaient pas à même d'interpréter le sens exact des documents qui le concernent. De là, des erreurs graves, des oublis, des détails d'ornementation mis au premier plan au détriment de l'armature, si bien que, les scories écartées avec les détails secondaires, il ne demeure dans ces ouvrages qu'un petit nombre de réalités substantielles.

« On peut citer encore les hippologies vétérinaires, les traités d'équitation et de guides. Ces ouvrages répondent à des besoins spéciaux; mais on chercherait en vain sur le cheval un travail d'ensemble, un de ces traités techniques où l'on s'est efforcé de rassembler les traits essentiels d'un art, d'une science ou d'un métier. Peinture, élevage, horlogerie, tapisserie, architecture, traction mécanique, aviation, etc., tous les instruments de l'activité humaine possèdent leurs traités spéciaux, sauf le cheval.

« 2° Les textes antiques seront consultés avec plus de fruit que les ouvrages modernes d'archéologie, principalement pour le cheval de selle. On trouve, en effet, chez

des auteurs grecs, Xénophon, l'empereur Léon par exemple, des renseignements détaillés sur l'équitation et l'équipement de leur temps. On trouve aussi chez les historiens grecs et latins la relation d'un grand nombre de faits de guerre d'où l'on peut tirer un enseignement sur l'emploi du cheval au combat et sur la tactique de la cavalerie. Mais pour le cheval d'attelage et les conditions pratiques de son emploi, les textes antiques sont d'une pénurie presque entière. A part le Code Théodosien qui nous renseigne sur le chargement des voitures des messageries romaines et Vitruve qui nous décrit brièvement deux procédés exceptionnels de traction animale, il n'y a rien.

« Dans l'état actuel, il n'est donc pas possible de tirer de la bibliographie, soit ancienne, soit moderne, les éléments d'une monographie exacte et complète du cheval.

« 3^e Restent les documents figurés, mine riche par le nombre, précieuse par la valeur des documents qu'elle renferme. L'homme, en effet, depuis les âges d'Altamira et de ses surprenants dessins, s'est plu à figurer le cheval. Égyptiens, Assyriens, Grecs, Romains, Byzantins, Chinois, Hindous, Latins du moyen âge et peuples modernes, en ont laissé des représentations innombrables. Tous ont sculpté dans la pierre, taillé dans l'ivoire, frappé en médailles, retracé sur les vases, peint, tissé, modelé, imprimé des chevaux attelés ou montés.

« Là nous sommes à la source, là chaque peuple nous a légué l'image expressive et diverse de son savoir et de ses habitudes équestres, là nous pouvons trouver enfin dans la qualité, dans le nombre même des documents qui nous sont parvenus le plus sûr moyen de contrôle et la joie de ce qu'il peut nous donner de vérité.

« Puisque les documents existent, il ne reste plus, semble-t-il, qu'à les consulter, mais si l'on considère que la plupart d'entre eux n'ont pas été publiés, ni même relevés, qu'ils sont épars dans les musées, les collections privées, sur les monuments, dissimulés dans les manus-

crits anciens ou les albums d'œuvres d'art, on conviendra que la chose n'est pas aisée.

« Nous avons dû, pour notre part, entreprendre cette tâche de longue haleine : le dépouillement méthodique de tous les documents figurés concernant le cheval, à toutes les époques et chez tous les peuples. Persuadé que l'archéologie ne saurait plus se contenter de descriptions ou de croquis, mais qu'elle exige des preuves ; nous avons photographié en grand nombre les documents significatifs, accumulé pour les mettre en regard des éléments similaires, nous efforçant de puiser dans cette source si riche tous les enseignements qu'elle contient.

« Puis, dans le même esprit, nous avons opéré sur les textes anciens un relevé non moins minutieux.

« Il n'est pas suffisant pour un tel sujet de faire œuvre d'archéologue, il est non moins nécessaire de faire en même temps œuvre d'homme de cheval. Les documents que nous avons recueillis forment une solide base archéologique. Nous en donnerons l'interprétation dans la mesure que permettra notre expérience de cavalier professionnel.

« Le plan de cette étude, intimement reliée à l'histoire générale, embrasse deux grandes périodes : *l'antique* et *la moderne*, chacune de ces périodes sera divisée en deux chapitres :

« *Période antique* : cheval d'attelage ; cheval de selle.

« *Période moderne* : cheval d'attelage ; cheval de selle.

« Chacun de ses chapitres, précédé d'une vue d'ensemble, donnera dans l'ordre chronologique l'exposé détaillé du matériel et des pratiques équestres des civilisations et des peuples divers. Puis, ayant ainsi passé en revue l'attelage et l'équitation à travers les âges, nous résumerons en regard les résultats obtenus par les anciens et par les modernes au moyen du cheval.

« Une étude sur l'attelage du bœuf, dont l'emploi est un corollaire de celui du cheval de trait, et dont le développement suit une voie parallèle, trouvera sa place après celle du cheval.

« Un monde à part, celui de la *Chine*, fera l'objet d'un chapitre spécial, car, chez ce peuple d'une originalité puissante, l'attelage et l'équitation se sont développés d'un mouvement autonome, sans l'ombre d'un emprunt aux peuples de l'antiquité classique, ni même aux peuples modernes de l'Occident avant le *XVI^e siècle*.

« Les documents nombreux, souvent inédits, intercalés dans le texte permettront au lecteur de contrôler par lui-même la réalité de nos assertions; plusieurs d'entre elles, en effet, risqueraient peut-être sans cela de prendre l'apparence du paradoxe. »

M. P. Monceaux, membre résidant, au nom de M. R. Cagnat, membre résidant, communique une inscription chrétienne, récemment découverte à Cherchel.

« M. Cagnat, lors de sa dernière inspection en Afrique, a vu et copié à Cherchel une nouvelle inscription chrétienne, qu'on venait d'y découvrir. Il a bien voulu me remettre sa copie, en me chargeant de présenter le document à la Société des Antiquaires. Le texte est malheureusement très incomplet; il est mutilé à droite et à gauche. Voici la copie, avec un essai de restitution :

MEMORIE MAG
ICCESQVET IN PAC^F
I ANNIS XXIII MESI
T DIES IIII AVRE
TER PROV^T DESI
VO FILIO KA

Memori(a)e Mag...

[*H*]ic cesquet in pac[*e...*].

[*Vixit*] annis *XXIV*, me(n)s[*es...*],

[*e*]t dies *IV*. Aure[*lius*]

[*pa*]ter, prout desi[*deravit*],

[*fecit s*]uo filio ka[*rissimo*].

« L. 2. — La formule *cesquet in pace*, équivalent populaire de *requiescit*, dont il y a d'assez nombreux exemples à Rome, est très rare en Afrique. Sur une épitaphe de Carthage, on lit *cesquet in pace et irene*; à Sufasar, *Hic cisquet*. »

Séance du 19 Juin.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

GUSMAN (Pierre). *Un incunable et son histoire*. S. l. n. d., in-8°.

JOULIN (Léon). *Les sépultures des âges protohistoriques dans le sud-ouest de la France*. Paris, 1912, in-8°.

M. Marquet de Vasselot, membre résidant, fait hommage d'une brochure de M. P. Gusman, associé correspondant national, sur l'histoire d'un incunable.

M. Ch. Buttin, associé correspondant national, parle d'une armure de Henri II qui appartient au duc de Saxe-Weimar (à la Wartburg).

« L'armure a 1^m82, elle est complète. Elle aurait été donnée par la cour de France à celle de Saxe, en 1551, comme souvenir. On possède trois armures de Henri II, l'une au Musée du Louvre, l'autre au Musée d'artillerie et celle-ci, qui représentent trois époques du règne de ce prince. Les décorations prouvent que l'art français était loin d'être inférieur aux arts allemand et italien de cette époque. »

M. M. Prinnet, membre résidant, étudie le rôle qu'ont joué, dans la composition des armoiries parlantes des familles françaises et étrangères, les attributs caractéristiques des personnages bibliques et des saints du Nouveau Testament : arche et colombe de Noë, harpe de David, *agnus Dei* de saint Jean-Baptiste, clefs de saint

Pierre, croix en X de saint André, bourdon et coquilles de saint Jacques, bâton en forme de T de saint Antoine, etc.

MM. le comte Durrieu, de la Tour, de Mély, le baron du Teil présentent diverses observations.

M. L. Dimier, associé correspondant national, parle d'un portrait d'Anne de Parthenay, de la main de Pierre Bertaud, qui était un amateur de la fin du xvi^e siècle.

M. le baron Joseph du Teil, associé correspondant national, relève, dans le remarquable *Inventaire des chartes de Bruges*, dressé par M. Gilliodts van Severen¹, une faute d'impression qui a jusqu'ici laissé passer inaperçue une curieuse estimation du célèbre triptyque *le Jugement dernier* de Notre-Dame de Dantzig : « Deux tables d'autez fort belles et riches en valeur de m^e l. x. florins d'or » sont orthographiées deux tables d'*autres*.

« Il s'agit de l'énumération des objets composant la cargaison d'une galère, appartenant à Thomas Portinari, agent des Médicis et armateur à Bruges, capturée en 1473, dans les eaux de Zélande, par un corsaire, Paul Beneke (*alias* Benekin), qui offrit l'un des retables à la principale église de son port d'attache. Avant les tables d'autel figurent d'autres marchandises dont l'estimation doit être rapprochée de celle des précieuses peintures; c'est ainsi que trois balles de poivre long sont évaluées 440 fl., un tonneau de bonnets fins 820 fl. et une balle de vingt-quatre pièces de drap d'Armentières 870 fl. !

M. F. de Mély, membre résidant, fait la communication suivante :

« Dans la dernière séance de la Société de l'Histoire de Paris, un des membres, qui a fait des recherches sur l'ancienne bibliothèque du collège des Écossais, a retrouvé plusieurs des plus importants manuscrits de cette bibliothèque. Il signale entre autres un volume d'*Heures* qui a

1. T. VI, p. 410 et suiv.

appartenu à Anne de Bretagne, aujourd'hui au collège de Blairs, près d'Aberdeen, en Écosse.

« Quand j'ai publié le mandat de payement à Bourdichon, du 2 mars 1518, pour un volume d'*Heures* identique à celui des *Heures d'Anne de Bretagne*, qui avait été payé en 1507, on s'est mis à rechercher les exemplaires similaires du beau manuscrit de la Bibliothèque nationale.

« On a signalé celui du colonel Holford, celui du duc de Cumberland, le manuscrit du comte Branicki, celui du *British Museum*, celui de M. le baron Edmond de Rothschild, celui des Cordeliers de Lyon, enfin celui de Blairs. Je les ai successivement étudiés avant d'en parler.

« Or, il en résulte que ce dernier volume est d'une tout autre époque. Ces *Heures* ont été faussement attribuées à Anne de Bretagne, d'après une inscription tracée au ^{xvii}^e siècle par le bibliothécaire du comte de Béthune, qui était coutumier du fait. C'est lui, notamment, qui a inscrit sur la première page du manuscrit de Copenhague la mention qu'il avait appartenu à Charles le Téméraire.

« Pour le manuscrit de Blairs, c'est une partie d'un manuscrit qui fut exécuté pour Louis d'Amboise et Marie de Rieux, aujourd'hui en trois fragments, dont celui-ci est le premier, le second est à Tours (ms. 217), le troisième à la Bibliothèque nationale (ms. lat. 1170). »

Séance du 26 Juin.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

DONNET (Fernand). *Quelques cloches portugaises*. Anvers, 1912, in-8°.

— *Note sur quelques tapisseries bruxelloises à Barcelone*. Anvers, 1912, in-8°.

— *Le sculpteur Sébastien Slodtz et ses enfants*. Anvers, 1912, in-8°.

RUELLE (Ch.-Ém.). *Bibliographie annuelle des études grecques (1908-1911)*. Paris, 1912, in-8°.

M. L. Dimier, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« Dans l'*Almanach historique de Seine-et-Marne* de 1909 (p. 105), une note sur un tableau de l'église de Trilport, près Meaux donnée par M. Henri Stein, fait mention d'un ouvrage représentant la Cène avec trois portraits agenouillés. L'un de ces portraits est celui d'un des peintres Beaubrun, vivant au xvi^e et au xvii^e siècle.

« La lettre l'indique ainsi : *Mathieu Bobrun, valet de chambre du Roy*. Ce personnage est sur le devant à droite ; derrière est une seconde figure d'homme ; à gauche est une femme ainsi nommée : *Catherine Duhamel, concierge de Montceaux, 1623*. M. Stein a pensé naturellement que cette date était la date du tableau même. Il en a conclu que le peintre représenté était Mathieu, II^e du nom, mort à Paris en 1627. Il n'a pas connu le second personnage ; il ne s'est pas demandé quel lien rattachait la femme représentée aux Beaubrun ; il a regardé comme vraisemblable que le tableau fût de l'un des Beaubrun, sans pouvoir deviner lequel. Voici du nouveau sur ces trois points.

« Il m'est fourni par un texte de Guillet de Saint-Georges, que M. Stein n'a pas connu. Le voici :

« Mathieu [Beaubrun] mourut sous le règne de Henri « le Grand, en 1597, âgé de soixante-douze ans, dans le « château de Monceaux, dont il était concierge et garde-
« meubles, et fut enterré dans l'église de Trilport, qui est « sur l'église paroissiale de Monceaux. Il est peint au « naturel à genoux dans le tableau du grand autel, qui « représente la Cène du Sauveur, et à côté on voit son « épitaphe, qui fait mention de ses services. »

« Il est sûr que le tableau dont parle Guillet est le nôtre. Il n'occupe plus le retable d'autel ; il avait disparu de l'église au moment de la Révolution, et c'est au château de Trilport, chez M. Ponton d'Amécourt, qu'on l'a

retrouvé ; mais le sujet, le nom du personnage peint, la conservation sur place, en garantissent l'identité.

« Il s'ensuit de là que ce personnage n'est pas Mathieu II, mais Mathieu I^{er} du nom, son père, et que le tableau est antérieur à 1597. De 1623, il est vrai, est la figure de femme peinte à gauche ; mais c'est qu'elle a été rajoutée. Cette figure seule ? Non pas. Également rajouté est le second personnage de droite.

« Cela est très clairement révélé par un examen du tableau. La différence de la pâte, la superposition du travail, ne peuvent pas être méconnus. Si maintenant on considère une autre inscription, que M. Stein n'a pas lue, cette addition se rendra plus claire encore. Elle est auprès du second personnage à droite. La voici : *Louis Bobrun en 1623*. Remarquez que la figure de Mathieu Beaubrun ne porte pas de date. C'est qu'elle faisait partie du tableau primitif. En ajoutant Catherine Duhamel d'une part, Louis Beaubrun de l'autre, l'artiste a trouvé naturel de dater cette addition.

« Ainsi 1623 n'est pas la date du tableau. Il est plus ancien ; il remonte au temps de Mathieu I^{er} Beaubrun. Guillet ne dit pas qu'il est son ouvrage ; mais la façon dont il en parle suppose cela. Le tableau de lui-même parle dans ce sens : la présence de l'artiste en donateur, dans un tableau peint pour sa paroisse, est comme une signature.

« Cela donne au tableau une importance. Les peintures du xvi^e siècle sont rares. Celle-ci est dans la manière que des Flamands venitianisants, Boba, Vander Mast, Jérôme Franck, avaient répandue à la cour de France au temps de Henri III et dont Beaubrun a pu tenir quelque chose.

« Maintenant, qui est Catherine Duhamel ? En 1612, c'était l'épouse de Nicolas de Livet, d'après Jal. Oui, mais n'avait-elle pas été d'abord la femme d'un autre ? M. Stein s'est demandé pourquoi elle avait place dans ce tableau. Sous son portrait est un écusson parti ; un écusson plein est sous le portrait de Mathieu Beaubrun ; M. Stein appelle ces armes des armoiries de fantaisie. Pourquoi ? Elles

sont rajoutées également, rajoutées quand furent peintes les deux figures nouvelles, car la date de 1623 lue sous la femme est inscrite, avec toute la légende, autour de l'écusson même. Nulle raison de croire que celui qui datait ses additions, qui écrivait le nom des personnages nouveaux et qui réparait l'oubli du premier peintre en ajoutant celui du personnage ancien (car le nom de Mathieu Beaubrun est inscrit sur ses armes), n'ait pas été véridique dans les armoiries. S'il en est ainsi, Catherine Duhamel doit avoir été femme de Mathieu Beaubrun, puisque son écusson est parti des armes de ce dernier.

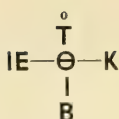
« Cela expliquerait qu'elle ait fait comme lui les fonctions de concierge de Monceaux. Rien de plus naturel que de croire qu'après la mort de Mathieu Beaubrun, la charge qu'il avait occupée fut continuée à sa veuve. Catherine Duhamel est représentée fort vieille : vingt-huit ans après la mort de Beaubrun, ce fait vient encore joindre sa vraisemblance aux autres.

« Quant à l'auteur des additions, il y a tout lieu de croire que Louis Beaubrun, dont la figure s'y trouve, en est l'auteur. Il s'y serait ajouté lui-même avec sa mère, et pour l'instruction du passant, il aurait joint le nom avec les armoiries, en avertissant de la date de ce travail supplémentaire. »

M. E. Lefèvre, associé correspondant national, fait une communication sur la peinture du tympan du petit portail méridional de Notre-Dame d'Étampes, peinture de la fin du ^{xiii}^e siècle. Cette peinture représente la Vierge et l'Enfant, deux saintes patronnes et deux donatrices qui ne sauraient être que des princesses de la maison de France.

M. P. Monceaux, membre résidant, communique des sceaux byzantins récemment découverts à Carthage par le R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie.

« 1. Plomb de bulle. Diamètre, 0,023. Sur la face, le monogramme cruciforme :



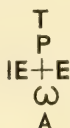
Θεοτόκε, βοήθει.

Au revers, une inscription en cinq lignes, précédée d'une croix grecque :

+ ΑΡΚΑΔ
ΙΩΑΠΟΥ
ΠΑΤΩΝΠ
ΑΤΡΙΚ
ΙΩ

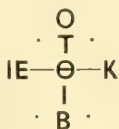
+ Ἀρχαδίω ἀπὸ ὑπάτων, πατριώ.

« 2. Plomb de bulle. Diamètre, 0,022. Sur la face, le monogramme cruciforme, disposé comme au n. 1, de l'invocation à la Vierge : Θεοτόκε, βοήθει. Au revers, autre monogramme cruciforme :



Ἰερατέω (?).

« 3. Plomb de bulle. Diamètre, 0^m025. Sur la face, dans une couronne, et entre quatre points, le monogramme cruciforme :



Θεοτόκε, βοήθει.

Au revers, dans une couronne, un autre monogramme cruciforme, avec deux lignes qui dessinent un X entre les branches de la croix :

$$\begin{array}{c} \text{E} \\ \text{M} + \text{N} \\ \text{A} \end{array}$$

Μεγὰ ou *Amen*.

« 4. Plomb de bulle, très déformé. Le diamètre était d'environ 0^m023. La face présente une tête nimbée, presque fruste. Au revers, dans une couronne, un monogramme cruciforme :

$$\begin{array}{c} \text{S} \\ \text{N} + \text{N} \\ \text{A} \end{array}$$

Ἰσάνου.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DU 3^e TRIMESTRE DE 1912.

Séance du 3 Juillet.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

COROT (Henry). *Sur un buste votif en pierre provenant de la source de la fontaine de l'Orme, près Fontenet (Côte-d'Or)*. Paris, 1911, in-8°.

LAUER (Philippe). *Le palais de Latran. Étude historique et archéologique*. Paris, 1911, in-fol.

Le président annonce la mort de M. Ch. Vignot, associé correspondant national, et se fait l'interprète des regrets de la Société.

M. Ph. Lauer, membre résidant, dépose sur le bureau le 1^{er} fascicule du *Bulletin* de l'année 1912.

M. V. Chapot, associé correspondant national, lit un travail de M. R. Mowat, membre honoraire, sur les dénominations et les sobriquets des empereurs ou prétendants à l'empire romain. On ne connaît rien des surnoms des empereurs qui ont été tirés de l'obscurité pour être élevés à l'empire.

M. M. Prinnet signale une série d'œuvres d'art, des xv^e et xvi^e siècles, qui représentent saint Jean-Baptiste portant l'agneau posé sur un livre : tableau votif de Rauchenberg, à Freising ; retable dit « Halleiner Altar », à Salzbourg ; retable du Parlement de Paris, au Louvre ; intaille publiée

par Paciaudi¹; tableau du Pordenone, à l'Académie de Venise; statues de bois, du « maître de Rabenden », au Musée national de Munich.

M. E. Michon, membre résidant, entretient la Société d'une tête grecque archaïque récemment acquise par le Musée du Louvre.

« La tête, quoique de bien moindre valeur, est par certains côtés à rapprocher de la tête, dite tête Rampin, qui, de la collection Rayet, est passée à Copenhague dans le Musée Jacobsen. Il faut ajouter que, en arrière des boucles en accroche-cœurs sur le front, la tête, acquise par le Louvre, rappelle, par la manière sommaire dont est indiqué tout le reste de la chevelure, la technique de la tête conservée à Berlin, dite tête Sabouroff. »

M. P. Monceaux, membre résidant, au nom de M. A. Merlin, associé correspondant national, directeur du service des Antiquités de Tunisie, communique des inscriptions chrétiennes qui ont été récemment découvertes dans la région de Kairouan, à Bir-El-Adine² :

« 1.



VITALIS

Vitalis

■ NOCNS sic

[*in*]noc(e)ns

IN PACE

in pace

« 2. La plaque est incomplète à gauche; l'A et l'Ω sont placés entre les branches du chrisme.

A⊗Ω CENS

MIGGIN PVE INNO

Miggin puer innocens

■ ■ T ANNOS TRES

[*vixi*]t annos tres

■ ■ ■ ■ ■ MINS

[*plus*] min[u]s

1. *De cultu sancti Johannis-Baptistae*, p. 168.

2. Carte de la Tunisie au 100,000^e, feuille de Kairouan. Entre le Djebel Ousselat et le Djebel Cherichira.

« 3. Dans le voisinage, une mosaïque, partiellement détruite, présente une grande rosace dont le centre est occupé par un motif circulaire avec $\omega \text{✠} \text{A}$, d'où partent des rayons; les écoinçons sont remplis par des peltes accostées de rinceaux et terminées par des feuilles lancéolées; à droite et à gauche, une ligne de carrés avec, au milieu de chacun d'eux, des ornements en damier. — Cette mosaïque appartient sans aucun doute à un édifice chrétien, église ou chapelle, auquel se rattachent les tombes publiées ici. »

Le président lit une communication, adressée par M. Héron de Villefosse, membre honoraire, en ce moment loin de Paris :

« La première inscription m'est envoyée par M. le chanoine Leynaud, curé de Soussé, l'auteur de la découverte et des fouilles des catacombes chrétiennes d'Hadrumète. Elle a été trouvée par des terrassiers dans les environs de cette ville :

DIS MANIBVS
OFFIIIA·FETICVLA
VIX·ANN·XXXIII
HIC·SITA·EST·

(Copie de M. le chanoine Leynaud.)

« Je crois bien que le gentilice doit être transcrit *Ofellia* ou *Offilia*. Probablement il faut lire ensuite *Fellicula*.

« La seconde provient d'une tout autre région. La photographie m'en a été communiquée par un antiquaire de Dubraviza (Serbie), M. Stevan Radivojevic. Elle a été trouvée sur le Danube, à Kostolatz, l'antique *Viminacium*, dans la Mésie supérieure, où furent cantonnées les légions III Flavia et VII Claudia :

D M
C·IVLIO·VALEN

TI·MIL·LEG·VII·CL
B·PROC·STIP·XXV·VI (TIP liés)
XIT·ANN·L·L·IV¹VS
VALENS · FIL · ET
HERES · FACIEN
DVM · CVRAVIT
H · S · E

D(iis) m(anibus).

C. Julio Valenti, mil(iti) leg(ionis) VII Cl(audiae), b(eneficiario) proc(uratoris), stip(endiorum) XXV. Vixit ann(os) quinquaginta. L. Julius Valens, fil(ius) et heres faciendum curavit. H(ic) s(itus) e(st).

« Le *beneficiarius procuratoris* se retrouve dans des listes de soldats découvertes à Troësmis, dans la même province, listes actuellement conservées à la Bibliothèque nationale ¹.

« Cette inscription n'étant pas dans le vol. III du *Corpus* latin, j'ai tout lieu de la croire inédite. »

Séance du 10 Juillet.

Présidence de M. le comte P. DURRIEU, ancien président.

Ouvrages offerts :

ALCADE DEL RIO, BREUIL et SIERRA. *Les cavernes de la région cantabrique (Espagne)*. Monaco, 1912, gr. in-4°.

BÉGULE (Lucien). *L'abbaye de Fontenay et l'architecture cistercienne*. Lyon, 1912, in-4°.

BRUSTON (Ch.). *Les plus anciens cantiques chrétiens*. Genève, 1912, in-8°.

DEMARTIAL. *Limoges qui s'en va. Les vieux bâtiments du lycée, la chapelle*. Limoges, 1912, in-8°.

1. *Corp. inscr. lat.*, III, n. 6179, 1, 25 et 3, 15; 6180, 1, 5.

DURRIEU (comte P.). *Les Heures à l'usage d'Angers de la collection Martin Le Roy*. Paris, 1912, in-4°.

M. le comte Durrieu offre, de la part de M. Martin Le Roy, un volume intitulé : *Les Heures à l'usage d'Angers de la collection Martin Le Roy*, que vient de faire paraître la Société française de reproductions de manuscrits à peintures.

« Ce volume comprenant, avec trente pages de notice explicative, vingt et une planches hors texte, dont douze en héliogravure, a pour but de faire connaître un superbe manuscrit de la première moitié du xv^e siècle, qui, avant d'arriver à M. Martin Le Roy, a eu pour possesseurs successifs, au cours des siècles, la famille d'Urfé, le cardinal de Rohan-Soubise, son frère le maréchal prince de Soubise, le collectionneur Chardin, les ducs de Hamilton, en Angleterre, enfin, pendant quelque temps, le Musée de Berlin.

« M. le comte Durrieu tient à signaler que M. Martin Le Roy, propriétaire du livre d'Heures, n'a pas seulement mis avec la plus grande bonne grâce son manuscrit à la disposition de la Société française de reproductions de manuscrits à peintures, mais qu'il a encore voulu prendre à sa charge tous les frais de cette publication, qui vient fournir un important document figuré à l'histoire de l'art français. M. Martin Le Roy a donné ainsi un exemple de générosité éclairée que l'on ne saurait trop vivement louer. »

M. Ch. Bruston, associé correspondant national, fait don à la Société d'un travail formant addition à son étude sur les inscriptions en hébreu archaïque, et de la traduction des *Odes* de Salomon publiée sous ce titre : *Les plus anciens cantiques chrétiens*.

M. Bruston fait ensuite la communication suivante, où il essaie d'expliquer l'origine du double symbole du poisson dans l'antiquité chrétienne.

« Le poisson, symbole du chrétien, provient de la parole de Jésus à quelques-uns de ses apôtres : « Je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. »

« Le poisson, symbole de Jésus-Christ, semble provenir : 1° du fait que les lettres d'ἰχθύς sont les initiales de Ἰησοῦς Χριστός Θεοῦ υἱός Σωτήρ; 2° du fait qu'il y a une certaine analogie entre l'œuvre de Jésus-Christ et les effets du poisson de Tobie, qui servit à chasser un démon et à rendre la vue au vieux Tobie. »

Mgr Batiffol signale à M. Bruston le travail de Doelger, qui traite à fond la question du symbole chrétien du poisson et de l'anagramme **ΙΧΘΥC**.

M. L. Demaison, associé correspondant national, envoie de Reims la photographie du très curieux vase gaulois dont il a eu l'occasion de parler dans sa communication du 10 avril dernier¹ et demande qu'il soit reproduit dans le *Bulletin* (voir la fig. à la page suivante).

M. E. Lefèvre, associé correspondant national, communique la photographie d'une cloche offerte par Jean de Berry, comte d'Étampes, à Notre-Dame d'Étampes, au commencement du xv^e siècle.

« Parmi les sujets traités en bas-relief, des oiseaux, sortes de cigognes, le Christ de pitié, à moitié sorti d'un sarcophage et nimbé. Selon M. Mâle, ce motif iconographique n'a pénétré d'Italie en France qu'au commencement du xv^e siècle. Les cloches antérieures sont rares. »

M. M. Boirot, associé correspondant national, parle de découvertes faites à Bourbon-Lancy. Des fouilles ont été exécutées sur l'emplacement de l'ancienne église Saint-Martin; on a mis à jour onze cercueils en pierre du pays dont la forme, élargie à la tête, est postérieure à l'époque gallo-romaine. Ces cercueils sont de l'époque carolingienne ou contemporains des premiers Capétiens. Dans le

1. Voy. plus haut, p. 279-280.



*Vase gaulois trouvé près de Bétheny.
(Musée de Reims.)*

sous-sol romain, on a trouvé quelques débris. M. Boirot communique une inscription où se trouve une dédicace à *Damona* devant laquelle devait se trouver sans doute le nom de *Borvo*.

Séance du 17 Juillet.

Présidence de M. E. Michon, ancien président.

M. Ch. Bruston, associé correspondant national, reprenant la question de l'ἰηθύς, exprime la pensée que la substitution de ce mot au nom du Christ a dû avoir lieu à une époque de persécution, par mesure de prudence. Quand il fut entendu que ἰηθύς signifiait Jésus-Christ, il fut aisé de voir l'analogie qui existe entre Jésus-Christ et le poisson de Tobie.

Mgr Batiffol présente quelques observations.

M. C. Pallu de Lessert, membre résidant, fait la communication suivante :

« M. A. Merlin, directeur du service des Antiquités et des arts à Tunis, a récemment communiqué à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres une inscription découverte à Souk-el-Abiod, l'ancienne Puppūt¹ :

D · N · ARCADIO · INCLY
TO · PIO · FELICI · AVGVSTO
ADMINISTRANTIBVS · FL
MACROBIO · MAXIMIANO
V · C · P · O · C · AG · VIC · P · P · ET ·
[FL · SY

1. *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Comptes-rendus*, 1912, p. 115.

NESIO FILO/////////IO·V·C
CONS·PROV·FL·VAL·BYZ
FL·CALBINVS·V·D·FL·P·P·
CVR·REIP·NVMINI·MA
IESTATIQUE·EIVS SEM
PER·DICATISSIMVS

« Ce texte est intéressant à de nombreux points de vue. Il nous donne un vicaire d'Afrique et un consulaire de Byzacène inédits. Il jette un jour nouveau sur certaines modifications soupçonnées des limites de la Proconsulaire et de la Byzacène à la fin du iv^e siècle. Il a enfin permis à M. Merlin de trouver, par d'ingénieuses déductions, l'explication d'une formule abrégative que Mommsen, Johannes Schmidt et d'autres encore n'avaient pu expliquer; nous saurons désormais que V. C. P. O. C. doit se lire : *Vir clarissimus, primi ordinis comes*. Quant à la date, Arcadius qui y est nommé ayant reçu le titre d'Auguste le 16 janvier 383 et étant mort en 408, notre inscription se place entre ces deux époques extrêmes.

« Je crois que cette date peut être précisée davantage et qu'on ne peut assigner à ce texte que l'année 397, ce qui n'est pas le côté le moins intéressant de cette découverte.

« M. Merlin y a noté une particularité : « C'est la première fois, dit-il, qu'en Afrique on rencontre une dédicace à Arcadius seul qui, depuis 395, eut le gouvernement de l'Orient, tandis qu'Honorius avait celui de l'Occident et de l'Afrique. » Il n'y avait rien que de conforme à l'usage à ce qu'on le désigne à côté de son frère; mais le nommer seul en omettant Honorius, ne parler que de lui et de sa *majestas* sans allusion au souverain légitime est une chose étrange.

« L'explication de cette anomalie est, à mon avis, très simple si l'on se reporte à un fait que j'ai exposé dans les *Fastes des provinces africaines*¹ à propos de la

1. T. II, p. 256 et suiv.

révolte du comte d'Afrique Gildon. Nous savons en effet par Orose, Zozime et Symmaque que ce grand chef indigène qu'on avait eu l'imprudence de faire *magister utriusque militiae* d'Afrique et qui nourrissait au fond l'idée de se rendre indépendant n'osa pas se découvrir brusquement. Encouragé secrètement par Rufin alors tout-puissant à Constantinople, il feignit de paraître mécontent du partage qui avait attribué l'Afrique à Honorius. Finalement, il désavoua ce dernier et reconnut Arcadius. C'est à la suite de cela qu'il fut déclaré ennemi public par le Sénat de Rome et que fut organisée l'expédition commandée par son frère Mascezel qui ramena l'Afrique dans l'obéissance d'Honorius. Il ne me paraît guère douteux que l'inscription de Puppit se rapporte à cette période de la révolte. On ne connaît plus alors Honorius, Arcadius est tenu pour seul empereur.

« Or ces événements se passent à la fin de 397, et Gildon paraît avoir été vaincu et mis à mort au commencement de 398. Nous sommes ainsi en présence d'une date précise pour notre inscription qui, je le répète après M. Merlin, est unique en son genre.

« Je n'ai, du reste, pas plus que M. Merlin, trouvé d'autres traces de Flavius Synesius, le proconsulaire de Byzacène. Le nom du vicaire Fl. Macrobius Maximianus, en revanche, rappelle celui de Fl. Macrobius Longinianus qui fut préfet de la ville en 402 et préfet du prétoire de 406 à 408. Il s'agit peut-être des deux frères. On trouve bien un Macrobius proconsul d'Afrique en 410. Serait-ce le nôtre? J'en doute. Le poste de proconsul d'Afrique n'avait plus assez de prestige pour être donné à un ancien *comes primi ordinis* ayant fait fonction de préfet du prétoire. »

Séance du 24 Juillet.

Présidence de M. E. MICHON, ancien président.

Ouvrages offerts :

GAIDOZ (H.). *Mélusine, recueil des mythologie, littérature*

populaire, traditions et usages, t. XI, avec une table générale de la collection. Paris, 1912, in-4°.

LEFÈVRE (L.-Eug.). *Étampes et ses monuments aux XI^e et XII^e siècles*. Paris, 1907, in-8°.

Le président fait part de la mort de M. Ferdinand Rey, associé correspondant national dans la Côte-d'Or; il exprime les regrets de la Société.

M. Gaidoz, membre résident, fait hommage à la Société du XI^e volume de la revue *la Mélusine*, fondée par lui et par M. Rolland pour continuer les *Mémoires* de l'Académie celtique.

M. M. Prinnet, membre résident, fait la communication suivante :

« Au moyen âge et à l'époque de la Renaissance, les gens d'église et même les laïcs faisaient fréquemment graver dans le champ de leurs sceaux les effigies des saints dont ils avaient reçu le nom au baptême. Quelquefois, au lieu de l'image du patron, on a figuré l'un de ses attributs caractéristiques. Ainsi, l'aigle de saint Jean l'évangéliste se voit sur les sceaux de Jean, abbé d'Auchy, en 1219, de Jean d'Antoing, archidiacre d'Anvers, en 1275, de Jean Davy, en 1381¹; les clefs de saint Pierre, sur ceux de Pierre, prieur de Ware, en 1243, de Pierre Mabire, prêtre, en 1289²; le bœuf ailé de saint Luc, sur celui de Luc, abbé de Conches, en 1271³; une tête de cerf, surmontée de la face du Christ, sur celui d'Eustache, abbé de Saint-Waast d'Arras, en 1341⁴.

« Un usage analogue paraît s'être produit dans la com-

1. Collection de sceaux des Arch. nat., n° 8500; sceaux de la Flandre, aux Arch. nat., n° 6110; Bibl. nat., pièces orig. 985, dossier 21974, p. 3.

2. Sceaux de la Normandie, aux Arch. nat., n°s 2559, 3065.

3. Collection des Arch. nat., n° 8664.

4. Sceaux de l'Artois, aux Arch. nat., n° 2637.

position des armoiries. Il semble que, parfois, le premier des membres d'une famille qui s'est pourvu d'un blason ait choisi pour emblèmes héraldiques les attributs traditionnels du saint dont il portait le nom. On croit que les coquilles ont pris place dans les armes de Jacques Cœur par allusion au prénom du célèbre argentier¹. Une famille Petit, qui a occupé des emplois importants dans l'administration et la magistrature, au xv^e siècle, a pour premier auteur connu Étienne Petit, notaire et secrétaire du roi, trésorier de Languedoc, anobli en 1451; son écu renferme trois cailloux² qui paraissent rappeler la lapidation de saint Étienne. Les Garnier, originaires de la petite ville de Gy, en Franche-Comté, sont sortis de l'obscurité grâce à Jean Garnier, chanoine et sous-chantre de Besançon, vicaire général de l'archevêque Jean de la Rochetaillée; leurs armes sont : *de gueules à l'Agnus Dei d'argent*³. L'*Agnus Dei* constitue le blason de Jean Trocquier, chanoine de Béthune, en 1494⁴. C'est encore l'*Agnus Dei* que le libraire parisien Jean de Brie, au début du xvi^e siècle, a fait placer sur l'écusson qui décore sa marque d'éditeur⁵. Ici, le sens de la représentation est précisé par le saint Jean-Baptiste qui, d'une main, soutient l'écu, tandis que, de l'autre, il indique l'agneau, du geste qui est traditionnel dans l'iconographie du précurseur. Jacques de la Celle-Saint-Cyr, autrement dit Morin, abbé des Écharlis, portait, en 1514, un blason chargé des attributs ordinaires de saint Jacques le Majeur : les coquilles et le bourdon de pèlerin⁶. Hubert Sigault,

1. Vallet de Viriville, *Jacques Cœur*, p. 22.

2. Bibl. nat., Cabinet des Estampes, Pe 1 p, fol. 74, 75; Pe 18, fol. 59-64.

3. La branche de cette famille, qui a été anoblie en 1551, ajoute à ces armes un chef d'empire (R. de Lurion, *Nobiliaire de Franche-Comté*, p. 257; J. et L. Gauthier, *Armorial de Franche-Comté*, p. 70).

4. Sceaux de l'Artois, n° 2446.

5. L.-C. Silvestre, *Marques typographiques*, t. I, p. 47, fig. 92.

6. Sceaux de la Bourgogne, aux Arch. nat., n° 1370.

homme de fief du Hainaut, avait dans ses armoiries, en 1592 et 1599, une tête de cerf qui rappelle peut-être la légende de saint Hubert¹.

« Les interprétations que je propose ne sont que conjecturales. En effet, faute de documents, je ne saurais affirmer que chacun des personnages dont le prénom expliquerait ces armoiries ait été le premier de sa famille à les porter. »

M. É. Chénon, membre résidant, attire l'attention de la Société sur l'usage de l'*osculum* entre fiancés et les divers sens du mot dans l'antiquité et au moyen âge :

« Le baiser des fiançailles n'est pas d'un usage très ancien. Au 1^{er} siècle de l'ère chrétienne, il était regardé par Ovide comme une atteinte à la chasteté de la fiancée, par Quintilien comme impliquant déjà le mariage. Tertullien, vers l'an 200, s'en offusquait encore. Mais, au 4^e siècle, il était entré dans les mœurs, et Constantin, en 336, lui donnait un effet juridique : si le fiancé vient à mourir après l'*osculum*, la fiancée aura droit à la moitié de la *donatio ante nuptias* ; le droit des fiançailles se trouvait ainsi augmenté à son égard.

« Après la chute de l'empire d'Occident, la constitution de Constantin continua à s'appliquer dans la Gaule franke. Mais, en même temps, on constate un changement de sens du mot *osculum* qui, dans les formules et les *libelli dotis* du 9^e siècle, est employé pour désigner, non plus le baiser des fiançailles, mais l'acte même (*instrumentum*) constatant la donation *ante nuptias*. Ce changement singulier s'explique aisément : il était devenu utile, depuis la constitution de 336, de faire constater par écrit que le baiser des fiançailles avait été échangé. On dut donc faire dresser une sorte de procès-verbal de l'*osculum intercedens*, contenant en même temps des indications sur le montant de la donation *ante nuptias* : de là le nom d'*osculum* donné à l'acte le constatant.

1. J.-Th. de Raadt. *Seigneurs armoriés des Pays-Bas*. t. I, p. 67.

« Plus tard, par un nouveau changement de sens, ce ne fut pas seulement le *libellus dotis*, mais la donation elle-même, c'est-à-dire la *donatio ante nuptias* ou augment de dot dans les pays de droit écrit, la *dos* ou douaire dans les pays de coutumes, que le mot *osculum* désigna. Au XI^e siècle, *osculum* a ce sens dans une charte de l'abbaye de Beaulieu en Limousin; et ce sens persiste dans un grand nombre de documents du XII^e et du XIII^e siècle. Finalement, *oscle* devient synonyme de *douaire*, et *osclare* synonyme de *dotare*, douer. Il importe de se le rappeler pour interpréter convenablement les textes des coutumes du moyen âge et les arrêts du Parlement de Paris¹. »

Séance du 31 Juillet.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

BESSON. *L'art barbare dans l'ancien diocèse de Lausanne*. Lausanne, 1909, in-4^o.

MAYEUX (Albert). *La cloche du beffroi de Perpignan*. Paris, 1911, in-8^o.

PRINET (Max). *De l'origine orientale des armoiries européennes*. Paris, 1912, in-8^o.

Le président annonce que M. J. Déchelette, associé correspondant national, est nommé chevalier de la Légion d'honneur et lui adresse les félicitations de la Société.

Le président communique, de la part de M. C. Germain de Montauzan, associé correspondant national à Lyon, le rapport suivant, concernant les fouilles entreprises au mois de mai dernier sur les hauteurs de Fourvière :

« Après avoir, l'hiver dernier, mis à découvert dans le

1. Pour les détails et les références, cf. É. Chénon, *Recherches historiques sur quelques rites nuptiaux*, dans la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*, année 1912.

clos de la rue du Juge-de-Paix, n° 24, une vaste salle souterraine, dont le remblai a fourni une grande quantité de débris intéressants, et en attendant que la saison nous permette de continuer l'exploration de ce terrain cultivé et d'entreprendre, vers l'entrée de la même rue, aux abords du Forum, celle d'un jardin d'agrément, qui sera laissé à notre disposition l'hiver prochain, nous avons pu travailler depuis le 30 avril, avec l'autorisation du Conseil général du Rhône, dans l'ancien clos des Minimes, aujourd'hui propriété départementale.

« Il y avait là tout d'abord un point de topographie à fixer. Le sol de ce clos, limité au sud par la ligne des fortifications actuelles, qui devait être aussi, vu la configuration du terrain, celle de l'enceinte romaine, et séparé au nord du Forum par d'autres clos renfermant les ruines de l'amphithéâtre et du théâtre, était-il garni de bâtisses dans l'antiquité? La première tranchée, ouverte dans la partie la plus élevée du clos, le plus près possible des fortifications, a remis au jour les vestiges d'un édifice romain. Les sondages faits ensuite ont déjà prouvé qu'il n'était pas isolé et nos fouilles semblent devoir apporter la preuve que toute la pente du terrain entre les ruines du théâtre au nord, l'enceinte moderne au sud et la place actuelle des Minimes à l'est était bâtie à l'époque gallo-romaine. Ce quartier comprenait-il quelque édifice public? Les vestiges retrouvés jusqu'ici ne sont que ceux de maisons privées. Les murs ont une épaisseur moyenne; le remblai donne surtout des morceaux de peintures murales aux couleurs admirablement variées, vives et fraîches, avec des tessons de poterie grossière ou fine, particulièrement de poterie rouge sigillée.

« Parmi les vestiges du premier édifice exploré il faut signaler le sol de deux salles contiguës, dont l'une, la plus grande, avait un pavé en mosaïque; l'autre, en contrebas d'un mètre environ, un pavé en marbre; on peut facilement reconstituer le dessin de ce dernier pavé, grâce aux débris subsistants et aux empreintes des plaques absentes sur le béton de tuileau qui les supportait. Il y

avait au centre six caissons carrés multicolores, — un de ces caissons subsiste presque en entier, — et autour un dallage rectangulaire. La salle pavée en mosaïque mesurait plus de 50 mètres carrés. Son pavement, conservé en très grande partie, se composait d'une large bordure blanche en très gros cubes et d'une mosaïque proprement dite de 25 mètres carrés ou peu s'en faut (5 m. $\times$ 4^m75). Voici la description sommaire de cette mosaïque, inférieure de beaucoup en tant qu'œuvre d'art à la mosaïque de Bacchus et des Saisons, découverte l'été dernier, mais fort curieuse néanmoins et qui ne peut manquer d'intéresser les archéologues.

« Sur le fond, blanc comme la bordure grossière, se détachent, en allant du dehors au dedans, une bande noire, puis une torsade noire, blanche et rouge, puis une double ligne de carrés bordés de noir et posés en damier, les uns rouges, les autres blancs, tout cela servant de cadre à deux rectangles sensiblement concentriques et que sépare un mince filet noir. Dans l'espace par lequel le grand rectangle excède le petit, — 0^m83 en bas et à droite, 0^m90 en haut, 0^m94 à gauche, — huit animaux sont rangés, un sanglier qu'un chien serre de près, un ours affronté avec un taureau, une gazelle qui fuit devant un léopard, un lion à la poursuite d'un cheval. Quatre de ces bêtes, figurées en noir avec des lignes de cubes blancs pour indiquer les reliefs, sont intactes ou presque : le chien, l'ours, le taureau et la gazelle ; les autres sont plus ou moins mutilés. Dans le rectangle central, — 1^m25 de largeur et 1^m05 de hauteur, — qui est très endommagé, un personnage difforme, un croc à la main droite, chevauche un éléphant nain. Les contours de ce cavalier bizarre sont grossièrement dessinés par une simple ligne de cubes noirs sur le fond blanc ; il est vêtu d'un *subligaculum* blanc et vert ; sur son mollet droit une bande de cubes blancs et verts, posés en damier comme ceux du caleçon, figure le bord supérieur de sa chaussure. Il regarde à droite. Son nom était écrit de part et d'autre de sa tête ; il en subsiste quelques lettres, SYG, les seules

qui fussent écrites à gauche, une barre horizontale qui pouvait être celle d'un L, un point qui pouvait être la base d'un I et une moitié inférieure de B, à droite, où la place était beaucoup plus considérable. On songe à lire SYG LIBYS (ou LIBYCVS), *Syg* étant le nom barbare du personnage et *Libys* ou *Libycus* la désignation de sa patrie. Nous avons sans doute là le portrait ou la caricature d'un bestiaire contemporain, d'une célébrité de l'amphithéâtre, comme l'on voit souvent sur les médaillons des poteries gallo-romaines les figures et les noms des gladiateurs et des auriges en vogue. Parmi les très nombreuses mosaïques de la Gaule et de l'Afrique décrites dans l'inventaire publié sous les auspices de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, il n'en est aucune, croyons-nous, qui présente un sujet identique ou même analogue à ce curieux tableau central. »

Sans entrer dans l'interprétation de la mosaïque, que les deux archéologues lyonnais se réservent de préciser ultérieurement, M. Lafaye fait observer que le harpon (ῥαπη, *stimulus*) décrit par eux est représenté sur d'autres monuments romains, déjà connus, comme l'attribut ordinaire des cornacs chargés de conduire les éléphants; il est encore employé aujourd'hui dans l'Inde pour le même usage.

M. É. Chénon, membre résidant, recherche l'origine des « pièces de mariage » :

« Dans la liturgie catholique du mariage figurent une ou plusieurs pièces de monnaie que le prêtre bénit et que le mari remet ensuite à sa femme, *in signum constitutæ dotis*, disent les anciens rituels. Ces pièces de monnaie, appelées « pièces de mariage », sont souvent au nombre de treize et prennent alors le nom de *treizain*. Quelle est l'origine de cet usage ? Dans certains mariages juifs, on voit bien figurer une pièce de monnaie, donnée par l'époux à l'épouse, pour lui servir de preuve, quand il n'est pas rédigé d'écrit. Mais, comme on ne trouve rien de semblable chez les Grecs et les Romains, l'usage juif n'a pas

dû se maintenir longtemps dans l'Église, à supposer qu'il s'y soit introduit. A notre avis, c'est du droit germanique que provient la coutume chrétienne qui est suivie seulement dans l'Église d'Occident.

« On sait en effet que chez les Franks, saliens ou ripuaires, le mariage comprenait trois actes : la *desponsatio* de la fille par le père du futur ou le futur lui-même, la *dotatio* de la fille par son fiancé et la *traditio puellæ*, dont nous n'aurons pas à parler. La *desponsatio* s'opérait par la remise entre les mains du père ou du *mundualdus* de la jeune fille d'un prix symbolique fixé à un sou et un denier ; c'est ainsi, *per solidum et denarium*, que Clovis fiança Clotilde. Sous les Mérovingiens, le sou en question fut le sou d'or romain, valant quarante deniers d'argent ; mais après la transformation monétaire qui se produisit au début des temps carolingiens, on ne compta plus entre Franks que par le sou d'argent valant douze deniers. Or, le sou d'argent étant seulement une monnaie de compte et non une monnaie réelle, pour payer un sou et un denier, le plus simple était de donner treize deniers d'argent : ainsi s'expliquent certaines formules où l'on voit en effet mentionnés treize deniers d'argent, moyennant lesquels la *desponsatio* était opérée.

« Vers la même époque, la *dotatio*, d'abord usitée seulement chez les Germains, s'était répandue et avait fini, sous l'influence d'une loi wisigothique et de Benedictus Levita, par devenir une règle canonique. C'est un fait acquis au x^e siècle. Or, d'après les anciens rituels, cette *dotatio*, autrement dit cette constitution du douaire, se faisait à la porte de l'église, après l'échange des consentements ; et elle s'opérait symboliquement par la remise à l'épouse d'une ou plusieurs pièces de monnaie, souvent de treize. Il est inutile d'ajouter qu'à cette époque, au moment des fiançailles, on ne remet plus de pièces de monnaie au père ou tuteur de la jeune fille. Ce changement de destinataire entraîna naturellement un changement de sens du symbole. Données au père ou tuteur, les pièces de monnaie pouvaient être considérées soit comme

des arrhes, soit comme le prix du *mundium* transmis au mari. Données à la jeune fille, elles ne pouvaient plus être que le signe de la constitution du douaire, *signum constitutæ dotis*, comme disent les rituels. Il est donc permis de voir dans l'usage des pièces de mariage, et surtout du *treizain*, une transposition de la coutume germanique. L'ancien symbole de la *desponsatio* franke est devenu le symbole de la *dotatio* catholique.

« Les pièces de mariage peuvent être des pièces de monnaie ordinaires ou bien des pièces spécialement frappées à cet effet. Dom Martène décrit un denier de ce genre qu'il a vu à Tours et qui portait en exergue : *Denier pour espouser*. En 1873, M. Hucher a signalé ici même une grande monnaie du xiv^e siècle, conservée au Musée de Rouen, et dont la légende est ainsi conçue : « *Celui qui d'amer vous prie | Retraire ne se peut nie.* » On connaît également une pièce allemande du xvi^e siècle, une pièce mecklembourgeoise frappée en 1592, une autre frappée à Strasbourg en 1629, etc. — L'usage du *treizain* est constaté dès le moyen âge dans les diocèses de Limoges, Amiens, Reims, Cologne; il persiste dans ceux de Bordeaux, Bourges, Dijon, Châlons, Reims, etc.¹. »

M. L. Chatelain, associé correspondant national, fait la communication suivante sur diverses antiquités romaines du Puy-de-Dôme :

« Les quelques fragments de bas-reliefs dont j'ai l'honneur de présenter des photographies à la Société, de la part de M. Pierre Fournier, archiviste-paléographe, proviennent de Varennes-sur-Usson et de Saint-Rémy-de-Charnat (canton de Sauxillanges, arrondissement d'Issoire). Le premier est un fragment de colonne, orné de deux motifs répétés deux fois; sur l'un on distingue un Éros, sur l'autre un lièvre et un motif de feuillage. Il

1. Pour les détails et les références, cf. É. Chénon, *Recherches historiques sur quelques rites nuptiaux*, dans la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*, année 1912.

mesure environ 1^m20 de hauteur, 0^m30 à 0^m35 de diamètre. Il est conservé dans une ferme; il a été trouvé au nord-est du village.

« A Saint-Rémy-de-Chagnat, dans une propriété appelée *Les Bouis*, se dresse un monument hybride élevé avec quatre fragments de colonnes superposées. Le moins méconnaissable de ces fragments représente un homme, nu et barbu, marchant à droite, la jambe gauche en avant, le bras gauche tendu et un peu élevé.

« Une stèle romaine de Dore-l'Église (canton d'Arlanc, arrondissement d'Ambert), en pierre grossière (arkose²), mérite plus d'attention que ces bas-reliefs. Elle représente un personnage imberbe et aux cheveux courts, vêtu d'une tunique. Le petit monument est terminé par un fronton triangulaire dont le *Corpus* latin a publié¹, d'après un érudit du pays², les deux initiales D. M.; mais la suite de l'inscription gravée sous le portrait du personnage est, à ma connaissance, inédite :

MEMO
RI■PRI
SCINI

« On a ainsi l'inscription dans son intégrité : *D(is) M(anibus). Memori[ae] Priscini*. Le nom Priscinus se rencontre assez rarement³.

« A voir ces fragments signalés dans le *Bulletin* de la Société, peut-être un archéologue ou un amateur de passage dans la région aura-t-il le zèle d'en prendre de meilleures images, plus dignes que ces photographies, de dimensions trop restreintes, de figurer dans le *Recueil des bas-reliefs* du commandant Espérandieu⁴. »

1. *Corp. inscr. lat.*, XIII, 1 (1899), 1537.

2. J.-B. Bouillet, *Mém. de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand*, t. XVI (1874), p. 304.

3. Cf., à titre d'exemples, *Corp. inscr. lat.*, VIII, 9476; IX, 338, 3 et 36; 2152; 2153; 3180; X, 533; XII, 5686, 717.

4. Cf. J.-B.-M. Biélawski, *Récits d'un touriste auvergnat*. Issoire,

Séance du 25 Septembre.

Présidence de M. HÉRON DE VILLEFOSSE, ancien président.

Ouvrages offerts :

FAYE (René). *La maison natale d'Étienne Baluze*. Tulle, 1912, in-8°.

GAIDOZ (Henri). *Le mal d'amour d'Ailill Anguba et le nom de Laënnec*. Halle, 1912, in-8°.

HAUTECŒUR (L.). *Rome et la Renaissance de l'antiquité à la fin du XVIII^e siècle*. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fascicule 105.) Paris, 1912, in-8°.

ROUQUETTE (D^r Paul). *Les ex-voto médicaux d'organes internes de l'antiquité romaine*. Paris, 1912, in-8°.

TOUTAIN (J.). *La Favissa du temple d'Alésia*. Paris, 1911, in-8°.

— *L'origine des caves gallo-romaines d'Alésia*. Paris, 1912, in-8°.

— *Les fouilles d'Alésia de 1909-1910, rapport*. Semur-en-Auxois, 1912, in-8°.

Vingt-cinquième anniversaire de l'entrée à l'Institut de M. Ant. Héron de Villefosse. Nogent-le-Rotrou, [1912], in-8°.

WAVRE (Will.) et DENIOLE (Eug.). *La Restauration de l'atelier monétaire de Neuchâtel, par Marie de Bourbon, en 1588. Fragment de l'histoire monétaire de Neuchâtel*. Genève, 1912, in-8°.

M. H. Omont, membre résidant, dépose sur le bureau, au nom de la Commission des *Mettensia*, le troisième fascicule du *Cartulaire de Saint-Mihiel*, publié par M. André

C. Caffard (1888), in-8°, p. 373, et les *Annales de la ville d'Issoire, manuscrit inédit sur l'histoire des guerres religieuses en Auvergne aux XVI^e et XVII^e siècles...*, publié par J.-B. Bouillet. Clermont-Ferrand, 1848 (1849), in-8°, p. 12.

Lesort. Un quatrième fascicule, contenant l'introduction et les tables, paraîtra au début de l'an prochain et terminera la publication.

M. H. Gaidoz, membre résidant, fait hommage d'une brochure, dont il est l'auteur, intitulée : *Le mal d'amour d'Ailill Anguba et le nom de Laënnec*, et en donne un aperçu avec commentaire.

M. Jules Formigé, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« Dans une précédente étude sur les *Arcs de la Narbonnaise*¹, nous nous sommes efforcé de les comparer et de mettre en évidence leurs caractères communs, afin d'établir leur origine unique et leur date probable. Parmi ces caractères, nous avons signalé en première ligne, particulièrement pour les arcs de Carpentras, d'Orange et de Saint-Rémy, le motif de décoration, plusieurs fois répété, représentant un trophée, auquel sont enchainés des vaincus.

« Au cours d'un récent voyage, nous avons remarqué, au Musée national de Palerme, un bas-relief qui nous paraît fort intéressant à rapprocher de ce motif.

« C'est vraisemblablement la partie antérieure d'un sarcophage en marbre blanc. Il provient de Rome et représente un combat entre Romains et Gaulois, les uns à cheval, les autres à pied. On reconnaît facilement les casques, les grands boucliers, les carnyx, les armes et les enseignes. Au centre de la mêlée chevauche le général romain. A chaque extrémité sont figurés des trophées, en tous points semblables à ceux des arcs cités plus haut, mais avec cette particularité, qu'on ne retrouve qu'à Orange et à Saint-Rémy : les captifs sont un homme et une femme.

1. Les *Arcs de la Narbonnaise*, dans le *Compte-rendu du LXXXVI^e congrès archéologique de France tenu à Avignon en 1909*.

« Ainsi nous avons, dans le bas-relief du Musée national de Palerme, en quelque sorte le thème complet d'un arc : le combat donnant la victoire aux Romains et le trophée qui le termine. On élève le trophée sur le champ de bataille même, en accrochant à un arbre ébranché des armes et des dépouilles et on y enchaîne les captifs. »

M. E. Mareuse, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« M. Léon Massiou a fait exécuter, aux mois d'août et de septembre derniers, avec l'autorisation de M. le docteur Faneuil, maire de Saujon, des fouilles sur le champ de foire de Saujon, là où s'élevait autrefois, d'après une tradition locale, l'église Saint-Martin. Les fouilles ont été visitées successivement par M. Georges Musset, président de la Commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure et conservateur de la bibliothèque de la Rochelle, par M. Brutails, archiviste de la Gironde, et par M. Veyrat, inspecteur général honoraire des Beaux-Arts de la ville de Paris, M. Giraudeau, conservateur du Musée de la Rochelle, et enfin par M. Naud, architecte des monuments historiques de la région.

« On a retrouvé, avec les bases apparentes d'une partie des murs de l'ancienne église, quatre magnifiques chapiteaux renversés, à près de deux mètres de profondeur. Ces chapiteaux paraissent être de la fin du ^xⁱ^e siècle. Le premier représente un personnage debout bénissant de la main droite et tenant, de la main gauche, un livre sur la poitrine ; ce serait, d'après les uns, le Christ bénissant, ou, d'après les autres, Daniel dans la fosse aux lions. Le second représente le pèsement des âmes ; le troisième Tobie avec un énorme poisson sur l'épaule ; et le quatrième Jésus-Christ apparaissant aux saintes femmes. Une partie de ce dernier chapiteau est brisé ; on y voit la curieuse reproduction d'une coiffure peut-être régionale. On a retrouvé en outre des vestiges de peinture, des dessins généralement trifoliés, accompagnés de fleurs de lis.



Face antérieure d'un sarcophage du Musée de Palerme.

« Là où vraisemblablement était l'autel, on a déblayé en ma présence une construction faite avec un blocage formé de nombreux débris de constructions antérieures, dont plusieurs remontaient à l'époque romaine; il y a notamment des fragments de colonnes de marbre. Du côté du chœur, vers le nord, on a trouvé plusieurs tombeaux : l'un d'eux ouvert, ne contenait que des ossements, mais à côté on a découvert une monnaie de Charles le Chauve que, grâce à l'amabilité de M. Léon Massiou, je puis mettre sous vos yeux ainsi que les autres monnaies qui ont été recueillies. Les autres sépultures n'ont pas été enlevées, elles sont encore sous le sol de la place. Il est vraisemblable que l'église a été détruite par un incendie, comme semblent l'indiquer de nombreux fragments de cuivre fondu qui ont été rencontrés dans ces fouilles.

« L'opinion de M. Musset est « que ces vestiges datent de la fin du ^x^e ou du commencement du ^{xii}^e siècle ». D'après lui, une première église aurait été construite à Saujon sous le vocable de saint Martin. Saint Martin de Tours, dont saint Martin de Saintes aurait été le disciple, avait fondé à Saintes l'une des cinq abbayes qui y existaient alors et l'aurait confiée à son disciple, qui y fut inhumé en l'an 400. Puis, en 589, ses reliques auraient été transportées avec quelques-unes de saint Martin de Tours, par saint Palais, dans une église neuve sous ce vocable, vraisemblablement celle qui a pris depuis le nom de Saint-Palais. Plus tard, mais avant l'avènement des Carolingiens, le corps de saint Martin aurait été transporté à nouveau dans un monastère de Saujon, que les Normands, selon leur habitude, seraient venus piller et ruiner et d'où ils auraient, d'après les chroniqueurs, fait disparaître une vie du saint. Puis, en 1095, le pape Urbain II donna à l'abbaye de Saint-Martial de Limoges l'investiture de l'église de Montendre et des églises de Saujon (car il devait y en avoir deux, Saint-Martin et Saint-Jean), avec leurs dépendances; là reposait le corps du saint abbé. C'est vraisemblablement à la suite de cette remise à eux faite de l'église Saint-Martin que les moines de Saint-Martial jugèrent

utile de la reconstruire; c'est donc à eux que nous devrions ces superbes sculptures. »

M. Gaidoz présente quelques observations.

M. J. Toutain, membre résidant, entretient la Société des fouilles qui sont exécutées sur l'emplacement d'Alesia depuis 1906 par la Société des Sciences de Semur et particulièrement des résultats déjà acquis de la campagne de 1912 :

« La Société des Sciences de Semur, qui a pris l'initiative de ces belles recherches et qui les poursuit depuis sept ans avec une inlassable activité, a exploré, sur une superficie déjà considérable, le plateau qui forme la table supérieure du Mont-Auxois. M. V. Pernet, l'ancien assistant de Stoffel, dirige les recherches sur le terrain avec une compétence et un dévouement remarquables. Les six premières campagnes de fouilles ont eu pour résultat la découverte, au centre du Mont-Auxois, d'un ensemble considérable de monuments publics, dont les principaux sont un théâtre, un temple, une basilique, un édifice caractérisé par un atrium décoré de piliers et de chapiteaux originaux et par une crypte souterraine à demi taillée dans le roc. Outre ces édifices importants, les fouilles de la Société de Semur ont mis au jour de nombreuses caves, des puits plus ou moins profondément creusés dans la roche vive ou dans l'argile et tout un quartier d'habitations gauloises au lieu dit En-Curiot. Les œuvres d'art, les objets mobiliers, les fragments et débris de toute nature qui ont été retirés du sol ainsi fouillé constituent déjà un Musée très riche et d'un haut intérêt pour l'étude des antiquités gauloises et gallo-romaines.

« La campagne de fouilles de 1912 ne le cède aux six campagnes précédentes ni en importance, ni en résultats heureux. L'effort de la Société a porté principalement sur deux points.

« Au lieu dit En-Curiot, dans la partie occidentale du plateau, de nouvelles découvertes ont été faites au quartier des habitations gauloises. En 1910, trente-huit exca-

ventions plus ou moins profondément creusées dans le roc avaient été fouillées à cet endroit. Depuis lors, la Société de Semur a pu acquérir un nouveau terrain situé dans le voisinage immédiat de celui où ces excavations avaient été trouvées. Ce terrain a été exploré cette année. On y a découvert de nouvelles excavations, et les constatations qui y ont été faites permettent de préciser certains points restés jusqu'à présent obscurs. Par exemple, le véritable caractère et la destination de ces excavations quadrangulaires taillées dans le roc à des profondeurs variables avaient donné lieu à certaines discussions; M. V. Pernet et moi-même, nous n'hésitions pas à y voir des bases de huttes gauloises; mais des objections avaient été faites à notre opinion. « Pourquoi, nous « disait-on, les Gaulois auraient-ils creusé la roche vive? « Le fond de ces huttes devait être bien humide. Ce que « vous prenez pour des habitations n'était probablement « que des caves. » Il n'est plus possible aujourd'hui d'accueillir ces objections. Pendant les fouilles de 1912, on a déblayé une excavation formée, non pas d'une seule pièce rectangulaire, mais de trois pièces disposées en équerre; l'escalier, par lequel on descendait dans cet ensemble qu'on pourrait appeler un logement gaulois de trois pièces, se trouvait dans l'angle intérieur. Le long de la paroi occidentale de l'une des pièces existe encore aujourd'hui le foyer antique, circonscrit par une ligne de pierres plates posées de champ et recouvert d'une couche assez épaisse de cendres et de déchets carbonisés. L'étendue de cet ensemble, dont les deux côtés extérieurs mesurent 8^m20 et 5^m80, la présence de ce foyer ne laissent aucun doute sur la vraie nature de ces excavations. C'étaient bien des habitations gauloises et non pas des caves.

« Un autre problème, posé par la découverte de plusieurs puits assez étroits creusés dans la roche vive, a de même trouvé sa solution. En 1909, divers puits de ce genre avaient été découverts et entièrement fouillés dans le quartier situé au sud du théâtre, entre ce monument et

le chemin actuel dit du Mont-Auxois. Cette année même, au lieu dit En-Surelot, un puits dont le diamètre ne dépasse pas 0^m90, et dont la profondeur atteint 27 mètres, a été entièrement fouillé. Il est taillé presque complètement dans le roc. Comment un tel travail pouvait-il être exécuté dans un espace aussi étroit? De quel instrument l'ouvrier, qui forait de tels puits, pouvait-il se servir? Les nouvelles fouilles du lieu dit En-Curiot apportent la solution du problème. Des excavations de forme cylindrique, profondes de 1 mètre, et dont le diamètre moyen est de 0^m85 ou 0^m90, ont été découvertes. On distingue parfaitement sur les parois de ces silos (on peut ainsi nommer ces excavations) les traces de l'instrument avec lequel on les a taillés dans la roche vive. C'était une sorte de barre à mine que l'ouvrier devait manier verticalement devant lui. Évidemment, avec un tel procédé, le forage d'un puits de 27 mètres de profondeur dans la roche du Mont-Auxois devait exiger beaucoup de temps; mais ce procédé est le seul par lequel de tels travaux puissent s'expliquer.

« Le quartier d'habitations gauloises, ainsi découvert au lieu dit En-Curiot par la Société de Semur dans ses fouilles de 1909 et 1912, forme, croyons-nous, un ensemble jusqu'à présent unique. M. V. Pernet s'occupe actuellement de l'aménager, afin d'en rendre l'accès et la visite le plus aisés possible.

« Le second chantier de fouilles, ouvert par la Société de Semur en 1912, occupe toute une partie du lieu dit En-Surelot, au centre du Mont-Auxois. Là, deux couches de ruines sont superposées. A peu de distance du niveau moderne, de nombreux murs gallo-romains attestent l'existence en ce point d'habitations de l'époque impériale. La quantité considérable des terres qu'il faut remuer et la difficulté de les déplacer dans un espace relativement restreint n'ont pas encore permis de dresser un plan définitif de ce quartier. Toutefois, on a reconnu, à l'extrémité orientale du chantier de fouilles, l'existence d'une maison fort importante. On y a déblayé plusieurs salles, un hypocauste dont la disposition est parfaitement visible,

trois caves dont une a conservé la majeure partie de son escalier; enfin, c'est dans l'angle sud-ouest de cette vaste demeure qu'a été découvert le puits profond de 27 mètres et presque complètement taillé dans le roc dont il a été question plus haut. Les murs des principales pièces de cette habitation étaient recouverts d'un enduit de plâtre que décoraient, soit des teintes plates, soit des motifs empruntés au règne végétal et stylisés. Sur un fragment d'enduit analogue, quelques lettres peintes en rouge sont encore visibles. On lit :

MART

« Parmi les objets mobiliers trouvés dans les ruines de cette maison, il faut citer un collier formé de quatorze pierres rondes de dimensions diverses, une bague d'enfant en or massif absolument intacte et ornée d'une intaille qui représente un Amour assis jouant de la lyre ou travaillant à un métier; une statuette de femme en terre blanche, dont la coiffure présente une disposition originale; un petit vase en verre taillé à facettes, beaucoup de fragments de poterie rouge vernissée dont plusieurs portent des signatures de potiers ou des graffites, diverses monnaies, dont deux en argent, à l'effigie de Septime-Sévère et de Gordien.

« Au-dessous de cette habitation, comme au-dessous des autres constructions d'époque gallo-romaine qui occupaient toute cette partie du Mont-Auxois, la roche friable, qui forme comme le noyau du Mont-Auxois, a été presque partout creusée. M. V. Pernet m'écrit à la date du 22 septembre : « Nous remarquons ces jours-ci que plusieurs
« murs sont affaîssés d'au moins un mètre; nous nous trou-
« vons sur une agglomération de puits perdus taillés dans
« le roc, parfois soutenus par des murs en pierres sèches,
« avec des assises de 0^m04 à 0^m05 d'épaisseur. Ces puits
« sont taillés dans le roc friable sur une hauteur de 2^m80;
« ils sont d'une forme plus ou moins carrée; les côtés

« mesurent de 3 à 4 mètres de long. Dans ces puits, nous
« trouvons des débris de moules en terre cuite, des frag-
« ments de creusets, des monnaies gauloises, de la pote-
« rie gauloise, etc. »

« Ainsi, chaque nouvelle campagne de fouilles, chaque découverte nouvelle confirme ce qui a été déjà constaté en divers points du Mont-Auxois : les traces de l'antique oppidum celtique subsistent au-dessous des édifices publics et des maisons particulières de la période gallo-romaine, comme elles subsistent dans les quartiers plus éloignés du centre, tel que le lieu dit En-Curiot. Ici, elles n'ont point été recouvertes de constructions plus récentes; là, au contraire, elles ont disparu sous de telles constructions. Ce qui caractérise ces vestiges de l'Alesia préromaine, ce sont les travaux de taille et de forage pratiqués dans le roc ou dans l'argile naturels du Mont-Auxois. L'art de la construction ne semble y avoir été représenté que par des murs en pierres sèches.

« La campagne de 1912 se poursuit encore. Il n'est donc pas possible d'en indiquer dès maintenant les résultats complets. J'ai voulu seulement montrer à notre Compagnie quelle œuvre importante la Société des Sciences de Semur a entreprise et poursuit sur l'emplacement d'Alesia, avec quelle méthode M. V. Pernet conduit ces belles fouilles, et quelle vive lumière les découvertes faites chaque année projettent, non seulement sur l'histoire d'Alesia, mais même sur la civilisation générale de la Gaule romaine et préromaine. »

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, a reçu, dans les derniers jours d'août, de M. le baron de Baye, membre résidant, actuellement en Russie, la traduction française d'un article du *Nouveau Temps* qui annonce en ces termes une découverte archéologique d'un grand intérêt :

« Dernièrement on a transporté à Saint-Petersbourg un remarquable trésor récemment trouvé, d'une manière for-

tuite, par deux petits garçons dans les steppes, près du village Petite-Pereschtna, gouvernement de Poltava. Ce trésor a été décrit sur place par un savant archéologue, M. Macarenko, envoyé à Poltava par la Commission impériale archéologique.

« Il faut croire que les objets trouvés datent de la migration des peuples ; la majeure partie est byzantine ou persane. L'objet le plus ancien est un morceau de plat sassanide, doré et portant une magnifique effigie du roi Sapor II ; probablement ce plat est du iv^e siècle.

« Très intéressante est une amphore en argent avec dorure extraordinaire, ouvrage byzantin des vi^e-vii^e siècles. La dorure est tellement forte que l'amphore semble être en or. Les anses ont des adjonctions pour permettre de les suspendre ; la panse est ornée d'une branche d'acanthé en relief.

« Un grand plat d'argent doré avec le monogramme de Jésus-Christ, accompagné de l'alpha et de l'oméga, est très remarquable. Autour du plat, on lit une inscription latine disant qu'il a été fondu avec les débris d'un plat plus ancien par notre archevêque (*sic*), mais le prélat n'est pas nommé. A l'envers du plat, on remarque des inscriptions indiquant son poids et la composition de l'alliage. Sur les côtés court une guirlande avec des animaux rappelant les motifs des mosaïques des premiers siècles de l'ère chrétienne. Ce plat remonte aux vi^e-vii^e siècles.

« En outre, le trésor renferme des morceaux de colliers, formés de monnaies d'or de l'empereur byzantin Heraclius, du vii^e siècle. Des pierres de couleur étaient attachées à ces monnaies.

« Sont aussi très remarquables : des tronçons d'épée avec une gaine d'or (v^e-vi^e siècles) ; la fourniture extérieure d'un reliquaire avec reliefs formés de motifs végétaux ; deux bracelets avec incrustations fines, verres de couleurs et pierres ; une grande cruche orientale en or uni et sans incrustations ; quelques admirables coupes avec ou sans ornements (ouvrages byzantins et persans des

v^e-vii^e siècles et beaucoup de fragments intéressants). Ce trésor contient onze coupes d'or avec ornements en relief; l'une d'elles est garnie de cornalines et d'autres pierres de couleur. Dix coupes semblables en argent s'y trouvaient également.

« Le professeur Farmakowsky pense que la coupe avec les pierreries appartenait au chef de la tribu et que les autres coupes appartenaient à ses proches de différents rangs. Avec les coupes, on a recueilli une grande cuiller en or, aussi garnie de pierreries. Tout cet ensemble remonte aux vi^e-vii^e siècles. Il faut remarquer l'intérêt exceptionnel de ces objets, leur rareté et leur quantité. Les objets d'or seuls sont au nombre de plus de quatre cents, pesant soixante-six livres, évaluées par la banque, pour le poids seul, à vingt mille roubles.

« Il est impossible de fixer de suite la valeur de ce trésor, qui est certainement très élevée. La Commission archéologique organise une commission spéciale pour étudier les objets trouvés et les évaluer, mais, faute de fonds, elle ne peut pas les acquérir. Il faudra s'adresser à Sa Majesté pour avoir la somme nécessaire ou l'obtenir par la voie législative. Il faut espérer qu'un trésor si précieux ne quittera pas la Russie et qu'il deviendra l'ornement de l'Ermitage ou d'un autre Musée.

« Conservé d'abord à la banque d'État de Poltava, ce trésor a été transporté récemment à la banque de Pétersbourg et en automne il sera exposé à l'Ermitage. »

M. Gaidoz présente quelques observations.

M. Héron de Villefosse communique ensuite, au nom de M. l'abbé Sauvaire, curé d'Entrevaux, quelques renseignements sur une statue assez fruste, découverte dans le voisinage de sa paroisse, près du hameau d'Argenton, commune du Fugeret, canton d'Annot (Basses-Alpes). La statue se trouve en un lieu appelé « le Villar », à une altitude d'environ 1,300 mètres; on ne peut y arriver actuellement que par des chemins muletiers, mais la tra-

dition du pays est qu'une route assez fréquentée y passait autrefois.

« On remarque en cet endroit de nombreuses pierres taillées en grès du pays, mesurant plus d'un mètre de côté et ornées de moulures; on a supposé qu'elles appartenaient à un énorme piédestal. Une grande pierre ronde, qui, de loin, ressemble à une vasque de bénitier, mesure 1^m50 de diamètre; M. l'abbé Sauvaire suppose qu'elle a pu servir de base à une statue. La partie supérieure de cette pierre porte des cercles concentriques, percés de trous de distance en distance.

« La statue, de grandeur naturelle, représente un personnage drapé, assis, dont la tête a malheureusement disparu; la main droite est posée sur le genou du même côté, et le bras gauche, relevé à partir du coude, est brisé. Deux têtes, en grès du pays comme la statue, se trouvent au Villar : l'une d'elles ressemble assez à une tête impériale romaine, mais elle ne s'adapte pas exactement sur le cou de la statue; le dessus de cette tête est creux; le front est en partie couvert par des cheveux taillés horizontalement et coupés également au-dessus des oreilles et des tempes. Les oreilles sont fortes; le nez est droit; les lèvres moyennes. L'écartement entre les yeux ne serait que de 0^m02.

« M. l'abbé Sauvaire a pris exactement les dimensions de la façon suivante :

Du bas du cou au bas du dos	0 ^m 68.
Largeur des épaules	0 ^m 60.
Tour des épaules	1 ^m 52.
Tour de la statue à la hauteur des genoux	2 ^m 19.
De l'épaule au genou	0 ^m 78. »

M. Héron de Villefosse, en remerciant M. l'abbé Sauvaire¹ de cette communication, regrette qu'une ou deux

1. M. l'abbé Sauvaire est l'ancien curé d'Escale qui, à plusieurs

photographies n'aient pas été jointes à ces renseignements très précis. Il ajoute qu'il est fort important de recueillir et de faire connaître les antiquités de cette région, peu connue des archéologues et où il reste certainement encore beaucoup à faire pour la recherche des monuments.

reprises, nous a signalé d'importantes découvertes archéologiques sur le territoire de son ancienne paroisse, au lieu dit « le Bourguet ». C'est à lui que nous devons la connaissance d'un exemplaire du médaillon de bronze de Septime-Sévère sur lequel j'ai reconnu le grand autel de Pergame. Cf. *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1901, p. 823-830; *Bulletin des Antiquaires de France*, 1901, p. 323; 1902, p. 138-139; 1903, p. 204; 1907, p. 362-367.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DU 4^e TRIMESTRE DE 1912.

Séance du 6 Novembre.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

BRUSTON (Ch.). *L'inscription de Kalamou, roi de Iadi.* Paris, 1912, in-8°.

CAIX DE SAINT-AYMOUR. *Les archives et livres de raison des Brossard des Iles.* Caen, 1912, in-8°.

CARTON (D^r). *Le palais souterrain d'Amphitrite à Bulla Regia.* Paris, 1912, in-8°.

MICHON (Étienne). *Tête d'homme d'ancien style attique (Musée du Louvre).* Paris, 1912, in-4°.

SARTOR. *Les tapisseries, toiles peintes et broderies de Reims.* Reims, 1912, in-4°.

Le président annonce la mort de M. Ch.-Émile Ruelle, membre résidant, et se fait l'interprète des regrets de la Société.

M. J.-J. Marquet de Vasselot fait hommage de l'ouvrage de M^{me} Sartor sur *Les tapisseries, toiles peintes et broderies de Reims.*

M. É. Michon, membre résidant, offre à la Société, au nom de l'auteur, M. le D^r L. Carton, associé correspondant national, un guide illustré du *Nord-ouest de la Tunisie*, où sont signalées et décrites tant les beautés naturelles

que les ruines intéressantes de cette partie de la régence, notamment *Bulla Regia* avec ses maisons souterraines si curieuses, à l'une desquelles, le *Palais souterrain d'Amphitrite*, est en outre consacrée une étude particulière.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, répondant à deux objections formulées par M. N. Gaidoz à la précédente séance, au sujet du trésor signalé par M. le baron de Baye, fait observer que les renseignements communiqués à la Société sont empruntés à un article de journal et que, par conséquent, on ne peut pas les considérer comme étant d'une précision absolue. En employant le terme « à fleur de terre », d'ailleurs assez vague, le rédacteur de la note a voulu probablement dire que les objets n'étaient pas enfouis profondément et qu'ils avaient été cachés à la hâte, ce qui est très vraisemblable. Nous ne savons pas quelle était la profondeur exacte du trou fait par les enfants, auteurs de la découverte. En ce qui concerne la langue de l'inscription gravée sur un des plats, il n'y a pas lieu de soupçonner l'authenticité du trésor, parce que cette inscription est rédigée en langue latine. Ces objets sont vraisemblablement le fruit du pillage; il est clair que, dans l'ensemble de cette orfèvrerie, il y a des pièces d'origines différentes : les unes, comme les plats sassanides, sont d'origine persane et d'une provenance orientale; les autres, notamment le plat chrétien en question, sont d'une origine occidentale et paraissent remonter au iv^e ou v^e siècle. Ils avaient été apportés vraisemblablement à l'endroit où ils ont été découverts par des hordes de pillards; ils ne sont pas le produit d'une fabrication locale.

M. O. Vauvillé, associé correspondant national à Soissons, signale une statuette de Mercure trouvée dans cette ville :

« J'ai l'honneur de présenter à la Société une statuette, de l'époque gallo-romaine, qui m'a été confiée par M. Armand Delaporte, de Saint-Médard, près Soissons.

Ce bronze représente Mercure imberbe, nu et debout. Le dieu incline légèrement la tête à droite; ses cheveux sont frisés et courts, les tempes sont ornées de petits ailerons¹. La main droite, tendue en avant, tient la bourse; le manteau, posé sur l'épaule gauche, descend derrière le dos et vient s'enrouler sur le bras gauche. Hauteur, 0^m081. Belle patine brune.

« Cette statuette a été trouvée, il y a plus de vingt ans, par M. Auguste Delaporte (père) sur le territoire de Soissons, au lieu-dit du cadastre « la pointe Saint-Jean », en défonçant une terre pour y planter des asperges, à environ 50 mètres, vers le nord, de la fausse Crise, bras de rivière servant de décharge au moulin de la Place.

« Il me paraît intéressant de rappeler qu'en 1899, au même lieu-dit, à peu de distance de l'endroit de la découverte du Mercure, lors des déblais exécutés pour construire la maison de M. Paul Delfosse, on a trouvé une habitation gallo-romaine, simplement creusée dans la terre, où il y avait de très nombreuses poteries, des objets divers, des monnaies romaines² et une statuette de Vénus en terre blanche de l'Allier. Déjà en 1894, une découverte du même genre avait été faite près de là et au même lieu-dit³. »

Le président communique les observations suivantes qui lui ont été adressées par M. A. Brutails, associé correspondant national :

« Le fascicule récemment distribué du *Bulletin des Antiquaires* contient (p. 293-299) une note dans laquelle M. Chapot combat la thèse que j'ai soutenue⁴ jadis con-

1. La position de ce dieu est à peu près celle des figures 317 et 324 du *Catalogue des bronzes antiques de la Bibliothèque nationale*, par MM. Babelon et Blanchet.

2. *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, année 1899, p. 341.

3. *Ibid.*, p. 343.

4. M. Chapot parle de la doctrine de M. Phené Spiers « ratifiée... par M. Brutails ». Quand j'ai rédigé et publié mon étude, j'igno-

cernant l'impossibilité de rattacher aux coupoles d'Orient nos coupoles d'Aquitaine.

« M. Chapot résume de façon bien inexacte mes arguments. Il me fait dire : « Les pendentifs français sont portés sur des arcs-doubleaux aigus, aussi la coupole est « ovoïde. » Il y a là une confusion, que je n'ai pas commise, entre le tracé des arcs de soutien, — et non pas des doubleaux, — et la section de la calotte.

« M. Chapot me prête cette assertion que « les plus « anciens pendentifs partent en France de l'intrados des « voussoirs ». J'ai affirmé à peu près le contraire, savoir que les arcs dont la tête gauchit aux naissances, de façon à participer de la forme concave des pendentifs, caractérisent le type le plus récent de nos coupoles.

« En outre, il me paraît que notre collègue oppose à des arguments précis des considérations par trop vagues. Il me reproche de n'avoir pas reconnu « que parfois une « partie des voussoirs byzantins est noyée dans les pendentifs », — je ne saisis pas ce qu'il faut entendre par là, — « que, dans les petites coupoles, comme aux bas-côtés de Sainte-Sophie, l'arête est noyée dans la coupole et la voûte repose sur un encorbellement ». Il aurait fallu dire où est cet encorbellement, quelle est sa fonction et quelles raisons permettent de l'assimiler aux pendentifs; de plus, les voûtes des bas-côtés de Sainte-Sophie sont des voûtes d'arêtes et non pas des coupoles. De ces arêtes Choisy parle expressément : il en a marqué la saillie dans ses vues et la projection dans ses plans¹.

« Je ne crois pas à l'origine orientale de nos coupoles pour deux motifs : d'abord, la série de nos coupoles aquitaines, depuis la plus primitive jusqu'à la plus perfectionnée, renferme en soi sa raison d'être; en second lieu, à quelque moment de leur évolution que nous prenions

rais jusqu'à l'existence de M. Ph. Spiers. Mon travail a-t-il paru avant ou après le sien? Je ne sais; mais je n'ai connu cet article que lorsqu'il a été imprimé dans le *Bulletin monumental*, quelques mois après mon propre mémoire.

1. *L'Art de bâtir chez les Byzantins*, p. 106, fig. 160 et pl. XXV.

ces coupoles occidentales, elles présentent avec les coupoles orientales des différences essentielles, en sorte que, d'une famille à l'autre, il faut supposer une transition; or, les témoins de cette transition sont complètement défaut. Du premier fait, M. Chapot ne dit rien; quant au second fait, notre collègue estime qu'« il importe peu ». On me permettra de continuer à croire qu'il importe beaucoup : il y avait une difficulté; mon contradicteur la nie, il ne la supprime pas.

« Quant à la coupole de Kertch, que décrit M. Chapot, elle est, si elle remonte aussi haut qu'on le dit, d'un extrême intérêt; mais elle ne suffit aucunement à expliquer nos coupoles du sud-ouest : certaines de ces dernières, celle de Saint-Martin-de-Mazerat, par exemple, sont plus primitives encore. Au surplus, même si l'on admet que ce genre de voûte nous est venu du Levant, il n'y a pas apparence que nos maîtres d'œuvre du *x^e* siècle aient été prendre en Crimée précisément l'un des types les plus grossiers, — et les plus rares, — de la coupole orientale. »

M. P. Monceaux, membre résidant, au nom du R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, communique des sceaux byzantins qu'on vient de découvrir à Carthage :

« 1. Plomb de bulle. Diamètre 0^m021. Sur la face, buste nimbé de la Vierge, entre deux croix. Au revers, inscription en trois lignes, précédée d'une croix grecque :

+ ΘΩΜ

ΑΠΑΤΡΙ

KIOV

+ Θωμᾶ πατριάρχου.

Il s'agit probablement du patrice Thomas qui fut préfet du prétoire d'Afrique en 565, puis vers 580, et qui figure dans plusieurs inscriptions du pays.

« 2. Plomb de bulle. Diamètre, 0^m022. Sur la face,

buste de la Vierge, nimbée, tenant l'Enfant Jésus ; à droite et à gauche, une petite croix. Au revers, un monogramme cruciforme :

8
Π+Λ
A

Παύλου.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, communique à la Société une note de M. Max Boirot, associé correspondant national, sur des fouilles faites à Bourbon-Lancy (Saône-et-Loire), dans les premiers jours du mois de juillet dernier :

« Des découvertes archéologiques assez importantes viennent d'être faites sur le territoire de Bourbon-Lancy, au lieu dit Saint-Martin.

« La ville romaine, *Aquae Bormonis* de la Table de Peutinger, n'était pas seulement groupée autour des bains ; elle s'étendait sur les collines voisines de Saint-Denis, du Chatelot, de Saint-Martin, etc. A cette agglomération gallo-romaine succéda une agglomération franque, puis une église dédiée à Saint-Martin fut bâtie au centre de ce dernier village qui prit le nom de son église. Celle-ci fut démolie lors de la Révolution ; son dernier vestige (la tour) disparut en 1806. Depuis lors, aucun débris n'en indiquait l'emplacement, si bien que les habitants de Bourbon prenaient pour des restes de l'église une très ancienne construction médiévale, voisine, englobée dans les bâtiments d'exploitation de MM. Lambert, négociants en vins. Sur la foi des gens du pays, plusieurs savants, tels que MM. Bulliot, d'Autun, et Bertrand, de Moulins, sont tombés involontairement dans cette erreur. Disons donc en passant que le bâtiment de MM. Lambert était l'ancien pressoir de l'abbaye de Sept-Fonts, dénommé également « le Fort Saint-Martin » ; nous retrouvons dans les archives des actes le concernant depuis le ^{xiii}^e siècle jusqu'à la Révolution : il fut vendu à cette époque comme bien national.

« L'église Saint-Martin se trouvait dans un champ situé en face de cet ancien fort Saint-Martin; elle en était séparée par la route¹. Grâce à l'obligeance du propriétaire du terrain, des fouilles furent entreprises dans ce champ, présenté sur un ancien plan comme « l'emplacement de « l'église Saint-Martin et de son cimetière ». Les indications verbales données par deux vieillards complétaient les renseignements du plan et nous permirent de ne pas creuser au hasard. Une tranchée fut ouverte, perpendiculairement à la route, dans la direction est-ouest, à l'endroit présumé, parallèle au petit chemin de fer local, et après quelques coups de pioche, des fondations des fragments de mur, du repous, des débris de maçonnerie nous prouvèrent que nous ne nous étions pas trompés.

« Continuant les recherches, les ouvriers mirent bientôt à jour seize cercueils en pierre (sorte de grès, appelé *pierre de Saint-Émiland*), rangés par deux et trois et placés probablement dans le milieu de l'église. Le plus long avait 1^m98 extérieurement; le plus court 1^m70, sauf un cercueil d'enfant qui ne mesurait que 1^m50; leur profondeur était de 0^m60 à 0^m70 et l'épaisseur de la pierre variait de 0^m04 à 0^m08. Ils n'affectaient plus le caractère d'auge carrée de l'époque gallo-romaine, mais la forme adoptée depuis les Mérovingiens jusqu'aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, plus hauts et plus larges à la tête qu'aux pieds, un peu comme nos cercueils actuels. Ils étaient orientés est-ouest, comme l'église, les pieds dans la direction de l'autel. Malheureusement, ces tombeaux avaient tous été visités à une époque très lointaine. A partir du ^{xvi}^e siècle, les ensevelissements dans l'église Saint-Martin deviennent très fréquents (ainsi que l'on peut en juger par les actes paroissiaux). Une forte couche d'ossements, représentant les morts de plusieurs siècles, séparait ces cercueils du niveau du sol. Or, ces cercueils de pierre étaient fort près de terre; leur base reposait à 1^m80; le dessus était donc à 1^m10 environ. En outre, ils étaient primitivement recou-

1. Arch. communales de Bourbon-Lancy, GG⁷ et plan.

verts d'une dalle bombée d'une vingtaine de centimètres d'épaisseur dans son milieu. Pour faire de la place aux nouveaux ensevelis, on a enlevé la dalle du dessus qui tenait un espace jugé inutile, ce qui explique que l'on a trouvé dans ces tombes de pierre des ossements appartenant à plusieurs corps différents et placés sans ordre. Des crânes se trouvaient aux pieds; des fémurs et des tibias près de la tête. Tout était tombé dans le cercueil de pierre avec une couche de terre fort compacte. Deux de ces cercueils avaient encore leur couvercle (dalle bombée sans croix ni inscription), mais ils avaient été également visités, car la dalle déplacée et mal remise s'était brisée en deux et trois morceaux sous la pression de la terre. Dans ceux-ci, les corps étaient à leur place, enchâssés dans une couche de vase durcie et craquelée comme le fond d'un étang desséché.

« Nous n'avons donc trouvé aucun objet intéressant dans ces sépultures; au fond des fragments de poteries, des morceaux de bois calciné; puis quelques monnaies d'une époque très postérieure (petits liards de Marie de Montpensier, princesse de Dombes, de Gaston d'Orléans, prince de Dombes, sou de Louis XV, etc.), monnaies tombées des corps nombreux placés entre ces tombeaux et le sol. Seules deux petites bagues très oxydées, en argent, ont été trouvées dans le fond de deux cercueils. Sur l'une, le chaton rond est uni; sur l'autre, à chaton rectangulaire, on distingue vaguement, sous la couche de vert-de-gris, trois lettres très effacées IHS, peut-être, ou deux lettres séparées par une petite croix 1 + 2. A côté, on a ramassé une monnaie capétienne en argent.

« Il est difficile de préciser la date de ces sépulcres de pierre; cependant, on peut dire qu'ils ne sont pas antérieurs au ^{viii}e siècle et pas postérieurs au ^{xii}e. En voici les raisons : au dire de témoins oculaires (Courtépée, l'abbé Constantin, etc.), l'église paroissiale de Saint-Martin passait pour la plus ancienne de la ville. Son vocable, saint Martin, et son patron, l'évêque, sont une sorte de confirmation de ces dires. Dans le pouillé de l'évêché d'Au-

tun, du début du ^{xiv}^e siècle, publié par M. de Charmasse, le prieur de Saint-Nazaire de Bourbon-Lancy est indiqué comme le patron des églises Saint-Léger et Saint-Nazaire du même pays; il en était le curé primitif; tandis qu'il n'en a jamais été de même pour Saint-Martin, dont l'évêque d'Autun fut toujours le collateur. Or, l'église Saint-Nazaire de Bourbon ayant été bâtie vers la fin du ^x^e siècle, nous sommes obligés de reporter avant cette date la construction de Saint-Martin, sans toutefois lui fixer une époque, précise. Saint-Martin est mort vers l'an 400. A ce moment le culte chrétien n'était pas encore absolument établi en Gaule; la conversion de Clovis n'a lieu que cent ans plus tard, et ce n'est qu'en l'an 600 que la reine Brunehaut achève de faire construire l'abbaye de Saint-Martin d'Autun. Le christianisme triomphant se développe alors en Bourgogne, et grâce à l'impulsion donnée par la ville d'Autun, le culte de Saint-Martin s'étend rapidement dans tout le pays éduen. L'église de Bourbon, un peu moins ancienne que Saint-Martin, a pu être édifiée dans le courant du ^{viii}^e siècle. Donc ces cercueils ne sont pas antérieurs à cette date; ils ne sont pas mérovingiens; ils ne portent d'ailleurs aucun des signes extérieurs de cette époque, tels que strigiles, cercles, rosaces, festons, rinceaux ou figures géométriques; ils sont absolument nus, ainsi que leur dalle. En second lieu, leur forme cependant primitive, sans coussin¹ de pierre, sans niche pour encadrer la tête, nous indiquent qu'ils ne sont pas postérieurs au ^{xii}^e; leur fabrication remonte donc à l'époque des Carolingiens ou des premiers Capétiens.

« L'absence totale d'inscription nous a empêché d'identifier les ossements trouvés dans ces tombeaux. Ils appartenaient sans doute aux premiers curés de Saint-Martin ou à des personnages de marque; nos archives sont muettes sur ce sujet jusqu'au ^{xiii}^e siècle. Il est regrettable que ces fouilles n'aient pas été menées à fond et à chan-

1. Sauf un où l'on distingue une ébauche de coussinet, mais très peu sensible.

tier découvert; cela nous aurait permis de reconnaître la forme complète de cette église. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'elle était orientée est-ouest, son chevet à l'orient, son porche au couchant, suivant les traditions de la symbolique chrétienne.

« Comme nous le faisons remarquer plus haut, l'emplacement de l'église Saint-Martin était jadis occupé par une agglomération franque au milieu de laquelle l'église fut édifiée. Il était donc évident qu'autour de l'église et sous ses fondations nous devrions trouver le sous-sol romain : c'est ce qui s'est produit. Sous ces cercueils primitifs, nous avons constaté l'existence d'une couche de terre glaise à peine remuée, parmi laquelle étaient parsemés de nombreux débris d'amphores, des fragments de poteries romaines, tantôt grossières, tantôt à couverte noire ou rouge, lustrée, avec dessins en relief. Sur un de ces débris, on distinguait encore le timbre d'un potier gallo-romain, d'ailleurs bien connu dans nos régions, OFF. LICN. La même signature a été rencontrée à Autun et à Moulins. Un seul vase, sorte de pichet en poterie commune, fut relevé intact. Une monnaie de Claude II le Gothique (moyen bronze), fut également découverte, ainsi que des clous, du verre et des morceaux de tuiles à rebords.

« Dans ses ouvrages si documentés sur Saint-Martin, M. Bulliot émettait cette opinion que souvent les églises dédiées au grand apôtre des Gaules avaient été élevées près de l'emplacement des temples païens renversés par lui. Cette hypothèse, admise également par MM. Bonnard et Percepid¹, est vraisemblable en ce qui nous occupe : en effet, dans une tranchée ouverte près du chevet de l'église, on a mis à jour une plaque votive en marbre blanc consacrée à Borvo et à Damona, dieux topiques de la ville. L'inscription, hélas brisée, et dont il manque la moitié au moins, ne nous permet pas de reconstituer la phrase totale. Dans la première ligne subsistent les

1. *La Gaule thermale*, par Bonnard et Percepid (1908).

lettres ... MONAE; ce qui me ferait supposer qu'elle commençait par les mots BORVONI ET DAMONAE, comme toutes les inscriptions similaires trouvées dans le pays¹. Pour les autres lignes, je n'ai vu dans le *Corpus* rien de semblable, j'ai peut-être mal cherché. Les deux dernières lettres V. S. nous indiquent bien une inscription votive.

« Cette plaque, dont j'envoie le dessin à la Société, mesure 0^m26 de long sur 0^m29 de haut. Ses lettres ont 0^m03 de haut.

« A côté des débris de l'inscription, on a découvert des fondations importantes et très profondes qui pouvaient être celles d'un temple consacré à Borvo et à Damona. Il y aurait lieu de faire de nouvelles fouilles à cet endroit pour s'en assurer.

« A 5 où 6 mètres de là, on a trouvé un puits romain; son diamètre est de 0^m80, sa profondeur de 27 mètres environ. Il en a été retiré un fer de lance très oxydé, une monnaie en argent de Faustine jeune, des tuiles romaines. On n'a pu aller au fond de ce puits par suite de l'absence de pompe. Le propriétaire a l'intention de recommencer ses recherches dans le courant du mois d'août. »

M. Héron de Villefosse insiste sur l'intérêt de la découverte signalée par M. Max Boirot :

« Les débris d'inscription, dit-il, paraissent appartenir à un texte votif en l'honneur des divinités des eaux, Borvo et Damona, ainsi que l'a très bien vu notre confrère M. Boirot, qui a eu l'obligeance de m'en remettre un estampage. Les lettres, inégales et mal gravées, indiquent une époque basse; celles de la première ligne, à l'exception des lettres ONA², ne sont pas reconnaissables; il reste de très faibles indices du M qui précédait le O et du E final. Il y a lieu de supposer qu'à la première ligne du texte devaient apparaître les mêmes noms divins que sur

1. *Inscriptions d'Eporedix*, de T. Sev. Modestus, etc.

2. Avant le O, on reconnaît la dernière branche d'un M et après le A le haut de la haste d'un E.

les autres ex-voto de Bourbon-Lancy¹. L'inscription se présentait vraisemblablement sous cette forme :

borvoni et damONae
 SCENTBC
 $\overline{P}$ SIBI·AB^I
 I SVADORⁱx
 sOMNOLENT^{us}.
 RAÑS β

« La seconde ligne reste obscure pour moi et je ne parviens pas à en reconnaître le sens. M. Boirot croit reconnaître un G dans la seconde lettre; sur l'estampage, je lis plutôt un C. A la quatrième ligne se trouvait certainement le nom gaulois *Suado[rix]*, désignant le dédicant. Un couteau de bronze, découvert sur le Champ de Mars de Besançon et conservé au Musée de cette ville, porte une inscription votive qui a déjà fait connaître le même nom sous la variante SVADVRX (*sic*) = *Suadur[i]x*². *Suadurix* a engendré *Suadurigi*us, nom d'homme inscrit sur une pierre de Bessas (Ardèche)³. A la cinquième ligne, j'ai complété [*s*]omnolen[tus], me souvenant des inscriptions votives dans lesquelles le dédicant rappelle que la divinité lui est apparue pendant son sommeil pour lui intimer l'ordre de faire graver un ex-voto⁴. A la ligne trois, le P est surmonté d'une barre abrégative; le N de la dernière ligne porte le même signe d'abréviation.

« M. Max Boirot a bien voulu compléter sa communication en me mettant au courant des recherches exécu-

1. Cf. *Corp. inscr. lat.*, XIII, 2805 à 2808.

2. Castan, *Revue archéologique*, n. s. XXI (1870), p. 15 et pl. V, 10; *Corp. inscr. lat.*, XIII, 5378.

3. *Ibid.*, XII, 2714.

4. On trouve quelquefois, après le nom du dédicant, des formules telles que *somno monitus*, *somnio admonitus*, *per somnium jussus*..., etc.

tées dans le puits romain dont la profondeur lui semblait être de 27 mètres. Le 20 août il m'écrivait que ce renseignement n'avait pas été confirmé par la fouille. A 18^m20, on a rencontré le fond du puits. Après avoir épuisé l'eau, on a constaté l'existence d'une couche de 2^m50 de débris : pierres provenant de monuments antiques



Figure de barbare, découverte près de Bourbon-Lancy.

démolis, morceaux de bois, nombreux fragments de tuiles à rebord, deux tuiles intactes, un petit morceau de marbre sans inscription, débris de vases gallo-romains en poterie commune, col d'un vase en verre, fragments d'un seau avec les restes d'une chaîne, enfin deux monnaies d'Hadrien, dont l'une est un grand bronze bien conservé au revers de l'Annone. Au mois de juin, on avait déjà retiré du puits une monnaie d'argent de Faustine jeune, un fer

de lance très oxydé, des tuiles à rebord et une petite cuiller à parfum.

« Enfin, notre zélé correspondant a joint à ces intéressants renseignements la photographie d'une sculpture découverte, il y a quelques années, à 50 mètres environ du puits en question, sur le bord de la route et à peu près à 1 mètre de profondeur. Le propriétaire l'avait fait placer dans un réduit où elle est restée ignorée de tout le monde, de sorte qu'elle ne figure pas dans le grand ouvrage de notre confrère le commandant Espérandieu¹. Je crois nécessaire de reproduire dans notre *Bulletin* une des photographies que M. Max Boirot m'a envoyées.

« La statue est en pierre blanche assez tendre et de petites dimensions; son état de conservation laisse beaucoup à désirer. Elle est adossée contre un pilier carré, surmonté d'un chapiteau également carré et débordant; certainement c'est une statue décorative qui faisait partie d'un ensemble architectural dont il est difficile de préciser la nature, mais dont les dimensions n'étaient pas considérables. Il est certain aussi qu'elle devait avoir un pendant et qu'on peut retrouver sur le même point ou dans les environs d'autres débris du monument. Elle représente un barbare, aux formes vigoureuses, la tête coiffée d'un bonnet phrygien, les bras liés derrière le dos. Malheureusement, la figure est très mutilée, ainsi que toute la partie antérieure du corps. Autant qu'il est possible de le constater sur la photographie, ce barbare est barbu; il est vêtu d'une draperie épaisse descendant au moins jusqu'aux genoux; son manteau, attaché sur la poitrine et relevé par-dessus les épaules, retombe assez bas par derrière. Le pilier, dans son état actuel, mesure 0^m75 depuis la cassure inférieure jusqu'au sommet de la corniche. La statue elle-même n'a plus que 0^m52 de hauteur,

1. *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, t. III, où les monuments trouvés à Bourbon-Lancy portent les nos 2187, 2188, 2190.

le bas des jambes n'existant plus ; on peut supposer qu'elle mesurait primitivement environ 0^m80.

« Des barbares dans la même situation se retrouvent sur les arcs de Saint-Remy, de Carpentras et d'Orange¹, mais l'échelle de cette sculpture ne peut convenir à un grand monument. L'arrangement rappelle celui du pilier de Zian (Tunisie) conservé au Musée du Louvre², avec cette différence que les mains du barbare de Zian ne sont pas attachées et que le pilier de Zian provient d'un monument plus considérable. La partie la moins mutilée est l'épaule gauche, avec le revers de la tête et la coiffure du même côté ; il y a là des restes suffisants pour reconnaître le vêtement de dessous et le manteau. »

M. V. Chapot, associé correspondant national, répondant aux observations de M. Brutails, présentées au début de la séance, s'exprime en ces termes :

« Je suis heureux que ma modeste communication ait attiré les regards de M. Brutails, à qui la science des monuments est si redevable. Je m'étonne seulement qu'il se soit senti particulièrement visé par les considérations de la fin. Les brèves formules contre lesquelles il proteste sont empruntées mot pour mot à M. Phené Spiers ; je m'en suis d'ailleurs expliqué nettement. Quant à la position de M. Brutails vis-à-vis d'elles, il paraît que le mot « ratifiées » dépasse la réalité ; je lui en donne acte bien vite, devant ses courtoises dénégations. D'ailleurs, s'ils se séparent sur quelques points, ils sont manifestement d'accord sur l'essentiel ; en général, on ne s'y est pas trompé. Conscient de mon incompetence en matière d'art du moyen âge, je n'aurai pas l'outrecuidance de vouloir les départager et leur laisserai le soin de s'entendre sur les détails.

« M. Brutails ne s'étonnera tout de même pas que je me

1. Espérandieu, *Recueil*, n. 111, 243, 260.

2. *Catal. somm. des marbres antiques*, n. 1695 ; S. Reinach, *Répertoire de la statuaire*, II, 197, 3.

sois arrêté à une opinion qui offrait l'avantage de s'exprimer en termes courts et frappants et qui était signée d'un nom estimé. Je reste d'ailleurs bien convaincu qu'il y a des différences entre les pendentifs byzantins et celui de Kertch, beaucoup moins entre ce dernier et ceux de France. M. Brutails est prêt à reconnaître le très haut intérêt du monument que j'ai signalé, à condition qu'on ne fasse pas erreur sur la date, qui lui paraît suspecte. A cet égard, il peut se rassurer. Mettons, pour être très conciliant, qu'on se trompe d'un siècle, de deux même, chose invraisemblable, vu les circonstances de la découverte et le caractère du groupe dont le tombeau en question fait partie. Il restera toujours que l'exemplaire de Kertch remonte bien au delà de tous les monuments que le problème du pendentif met d'ordinaire en cause. Il nous manque des jalons, des spécimens de transition; mais ceux-ci sont extrêmement rares en ce qui concerne la couverture des édifices antiques; aucun faite de temple, même, ne nous est parvenu intact, et nous devons l'intégrité de la toiture du « Tumulus royal » à la protection des terres. Aussi ces lacunes dans notre information m'impressionnent-elles beaucoup moins. Est-ce une raison suffisante pour nier jusqu'à la possibilité d'une filiation, que du reste je n'ai point *affirmée*? Que M. Brutails veuille bien relire mon dernier paragraphe.

« A mon tour de me plaindre qu'il me fasse dire plus que je n'en ai dit. En définitive, je serai seulement moins réservé que lui. « Il n'y a pas apparence que nos maîtres « d'œuvre aient été prendre en Crimée précisément l'un « des types les plus grossiers, — et les plus rares, — « de la coupole orientale » (pour « grossiers », je proteste, et « orientale » n'est pas clair, à mon point de vue). Mais sûrement ils n'auront pas eu besoin de l'« aller prendre » en Crimée; il est bien plus simple de supposer que des cartons, dessins, épures, plans architecturaux circulaient dans le monde de la construction et se transmettaient d'atelier en atelier. M. Brutails connaît des exemplaires plus primitifs; c'est que les constructeurs

étaient moins experts; cela ne les empêche pas d'être bien plus récents. Je m'étais donné pour tâche principale de faire connaître aux médiévistes un document, qu'ils n'ont pas, à mon sens, le droit de négliger; je présume que la plupart seront de cet avis. »

Séance du 13 Novembre.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

AUBERT (Marcel). *L'enceinte de Mennetou-sur-Cher*. Caen, 1912, in-8°.

— *Petites monographies des grands édifices de la France*. Senlis. Paris, s. d., in-8°.

DELABORDE (H.-François). *Le texte primitif des « Enseignements » de saint Louis à son fils*. Paris, 1912, in-8°.

DURRIEU (comte Paul). *Le maître des Grandes Heures de Rohan et les Lescuyer d'Angers*. Paris, 1912, in-4°.

— *Le Musée Jacquemart-André. Les manuscrits à peintures*. Paris, [1912,] in-4°.

ESPINAS (Georges). *Notice nécrologique sur Léopold Delisle, membre de l'Institut, membre honoraire de la Société nationale des Antiquaires de France (1826-1910)*. Paris, 1912, in-8°.

LACROIX (A.). *Congrès des Sociétés savantes à Paris. Discours prononcé à la séance de clôture du Congrès le samedi 13 avril 1912*. Paris, 1912, in-8°.

MAYEUX (A.). *Monographie monumentale de l'église Saint-André de Chartres et de la chapelle Saint-Nicolas*. Chartres, 1912, in-8°.

— *Bibliothèque de la Société des architectes diplômés par le gouvernement. Guide élémentaire pour les recherches historiques et archéologiques. Année 1912*. Paris, 1912, in-8°.

MICHON (Étienne). *Découvertes archéologiques faites en France en 1911*. Berlin, 1912, in-8°.

PROU (Maurice). *Chancel carolingien orné d'entrelacs à Schœnnis (canton de Saint-Gall)*. Paris, 1912, in-4°.

STEEG. *Congrès des Sociétés savantes à Paris. Discours prononcé à la séance de clôture du Congrès le samedi 13 avril 1912*. Paris, 1912, in-8°.

Le président fait part de la mort de M. Léon-G. Péli-sier, doyen de la Faculté des lettres de Montpellier, associé correspondant national, et se fait l'interprète des regrets de la Société.

M. Ph. Lauer, membre résidant, dépose sur le bureau le troisième fascicule du *Bulletin* de la Société pour l'année courante.

M. André Humbert, présenté par M. le comte P. Dur-rieu, membre résidant, entretient la Société de la décou-verte qu'il a faite, dans la chapelle de l'église de Brinay (Cher), de peintures murales, traitées à la fresque, déco-rant cette chapelle et représentant : les *Quatre grands prophètes*, les *Quatre évangélistes*, l'*Annonciation*, la *Visi-tation*, la *Naissance du Christ*, l'*Annonciation aux bergers*, la *Marche des rois mages vers l'étoile*, les *Rois mages chez Hérode*, le *Retour des rois mages*, le *Massacre des Inno-cents*, la *Présentation au Temple*, la *Fuite en Egypte*, le *Baptême du Christ*, *Jésus tenté par le démon*, *Jésus ravi par les anges* et les *Noces de Cana*.

« En dehors de ces sujets sacrés, on a retrouvé le bas de deux personnages, qui sont à n'en pas douter les donateurs de cette chapelle, avec toute une série de pein-tures profanes dans la douelle d'un arc doubleau, illus-trant les douze mois du calendrier.

« L'œuvre, dégagée avec soin et mise en état par M. An-dré Humbert, semble provenir d'un artiste de la fin du XII^e ou du commencement du XIII^e siècle; le nombre des scènes retrouvées, leurs remarquables qualités de dessin, de coloration et de composition permettent de classer

cette décoration au premier rang des peintures romanes connues en France jusqu'à ce jour.

« M. A. Humbert, qui doit faire prochainement une communication plus détaillée à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, compte réunir dans une étude complète les éléments de critique et d'information relatifs aux fresques de Brinay. »

M. le baron J. du Teil, associé correspondant national, lit un mémoire sur les portraits de Michel-Ange peints à l'huile.

« Il établit approximativement leur classification et leur chronologie, en se servant, comme points de repère, des représentations du grand artiste, existant dans des fresques contemporaines de Jacopo del Conte, à l'Oratoire, de la Décollation de Saint-Jean-Baptiste à Rome (1535-1536), de Giorgio Vasari, au palais de la Chancellerie, (1546), de Marcello Venusti, au Musée de Naples (1547), enfin de Daniel de Volterra, en l'église de la Trinité-des-Monts de Rome (1553 ?), qui toutes ont été publiées par M. Ernest Steinmann. »

M. Ph. Lauer, membre résidant, fait une communication sur la date de la tapisserie de Bayeux.

« A l'aide d'inductions tirées du poème de Baudri de Bourgueil, adressé à Adèle, fille de Guillaume le Conquérant, il montre que cette tapisserie devait déjà exister avant les années 1102 à 1107. Ces conclusions de la critique documentaire concordent avec les derniers résultats de l'archéologie et viennent les corroborer. »

Séance du 20 Novembre.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

BABELON (Ernest). *Mélanges numismatiques*, 4^e série. Paris, 1912, in-8°.

- BUTTIN (Ch.). *Une armure de Henri II.* Paris, 1912, in-8°.
- CRISTOFANI (J.). *L'iconographie des vitraux du XIII^e siècle de la basilique d'Assise.* Paris, 1912, in-4°.
- DELATTRE (R. P.). *Abécédaires trouvés dans la basilique de Carthage.* Tunis, 1912, in-8°.
- DURRIEU (comte Paul). *Les manuscrits des statuts de l'ordre de Saint-Michel.* Paris, 1911, in-4°.
- C. D'E.-A. *Dictionnaire des familles françaises anciennes ou notables à la fin du XIX^e siècle*, t. XI. Évreux, 1912, in-8°.

Le président fait part de la perte que la Société vient de faire en la personne de M. le commandant R. Mowat, membre honoraire, et exprime les profonds regrets de la Société.

M. le comte P. Durrieu, membre résidant, fait hommage à la Société de son étude sur *Les manuscrits à miniatures des statuts de l'ordre de Saint-Michel*.

M. M. Roy, associé correspondant national, lit une note sur l'entrée de l'empereur Charles-Quint à Paris le 1^{er} janvier 1540.

« Il résulte d'un marché du 2 décembre 1539 que Jean Cousin père et deux autres maîtres peintres furent chargés, par Jérôme della Robbia, d'exécuter les peintures décoratives des arcs de triomphe élevés dans la rue Saint-Antoine. C'est la première fois que Jean Cousin apparaît comme exécutant des ouvrages commandés par le roi. »

M. M. Prinnet, membre résidant, étudie l'usage que l'on a fait, aux XIII^e et XIV^e siècles, de l'écu de forme arrondie, dit « écu espagnol ».

Il montre qu'on l'a employé, dans la décoration des sceaux, en diverses régions de la France septentrionale : Franche-Comté, Bourgogne, Champagne, Ile-de-France, Artois, Picardie, Normandie, Anjou, Maine.

M. le commandant Lefebvre des Noëttes, associé cor-

respondant national, parle des raisons pour lesquelles l'attelage antique fut oublié au moyen âge et jusqu'à nos jours : la principale est l'inexactitude des dessins.

« Il montre que tous les attelages antiques avaient la même manière de faire usage des sangles qui s'attachaient sous le poitrail des chevaux et étaient reliées au collier par une martingale qui passait entre les jambes du cheval. Il fait ressortir l'inexactitude des dessins de Champollion, que l'on peut maintenant compléter par des photographies. Les attelages de bœufs étaient formés de couples de bœufs alternant de chaque côté d'un câble commun ; aussi leur force de traction était très faible. »

M. J. Formigé, associé correspondant national, communique les photographies de différents fragments trouvés récemment à Arles : 1^o une inscription en feuilles d'or entre deux verres ; 2^o un petit gladiateur en bronze ; 3^o l'inscription M · AVRELIVS VO ///// NAVICVLARIVS *marinus* FECIT ; 4^o divers fragments de statuaire et d'ornementation paraissant provenir de tombeaux.

M. L. Dimier, associé correspondant national, parle d'un document, publié par M. Lanciani, et signalant une statue du Nil et une d'Antinoüs qui auraient été fondues par le Primatice pour François I^{er}, probablement vers 1545-1546.

M. Michon fait remarquer que tous les moulages rapportés de Rome par le Primatice n'ont pas été coulés en bronze.

M. Marquet de Vasselot ajoute quelques observations.

M. P. Monceaux, membre résidant, au nom du R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, communique un curieux plomb antique, récemment trouvé à Carthage, sur lequel sont imités les types et les légendes d'une monnaie impériale :

« Ce plomb à légendes latines, dont le diamètre est de 0^m018, présente tout à fait l'aspect d'un plomb de bulle.

Sur la face, dans une couronne, buste d'une impératrice, tournée à droite, avec la légende :

ΑΕΛ(ια) ΕΥΔΟΧΙΑ ΑΥΓ(usta).

Au revers, dans une couronne, une Victoire ailée, debout, tenant de la main droite une longue croix. Légende :

GLORIA RO[m]ANORVM.

Ce plomb reproduit, à peu près, les types et les légendes d'une monnaie de l'impératrice Eudoxie, femme de Théodose II. Les légendes sont identiques ; on constate seulement, pour le type du revers, une divergence avec les monnaies connues d'Eudoxie. »

M. P. Monceaux communique ensuite une note du R. P. Delattre sur un abraxas récemment découvert à Carthage :

« Pierre noirâtre de forme elliptique, longue de 0^m025, large de 0^m019, épaisse de 0^m004, trouvée à Carthage par M. Chaffard dans le terrain qui entoure sa villa.

« La pierre est fortement chanfreinée. Sur la petite face est gravée, au milieu et dans le sens de la largeur, une abeille ou une sorte de scarabéc, les ailes ouvertes et les pattes à demi étendues. Sur la plus grande face, un serpent, le corps disposé en cercle, et se mordant la queue, encadre une inscription de quatre lignes :

ΙΟΘΑ
ΒΙΕΙ
ΕΡΡΕΞΕΙ
ΕΒΛΕΙ

« La même inscription se lit sur le corps du serpent. De la queue à la tête, elle est disposée de la façon suivante :

ΒΙΕΙ ΕΡΡΕΞΕΙ ΕΒΛΕΙ ΙΟΘΑ. »

Séance du 27 Novembre.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

BLANCHET et DIEUDONNÉ. *Manuel de numismatique française*. T. I : *Monnaies frappées en Gaule depuis les origines jusqu'à Hugues Capet*. Paris, 1912, in-8°.

DEMAISON (L.). *La vie de château dans les Ardennes au XII^e siècle d'après le chroniqueur Gui de Bazoches*. Paris, 1912, in-8°.

GERMER-DURAND (R. P. J.). *Topographie de l'ancienne Jérusalem des origines à Titus*. Jérusalem, [1912,] in-8°.

— *Mesures bibliques* (n° du 24 septembre 1912 de *Jérusalem*). S. L., in-8°.

LAMBEAU (Lucien). *Histoire des communes annexées à Paris en 1859 publiée sous les auspices du Conseil général. Vaugirard*. Paris, 1912, in-8°.

M. E. Michon, membre résidant, offre à la Société, au nom de l'auteur, deux nouvelles études du P. J. Germer-Durand, associé correspondant national.

« La première est un exposé de la *Topographie de l'ancienne Jérusalem des origines à Titus*. Le sujet, on le sait, a été l'objet de bien des travaux, et les problèmes qu'il soulève ont reçu des solutions très diverses. Nul plus que notre savant correspondant n'était en mesure de tenter de le résoudre et sa théorie a le grand avantage d'être appuyée sur un long séjour sur place et sur l'étude comparée de la configuration du sol et des textes des livres saints.

« Une deuxième étude est intitulée *Mesures bibliques* et fait connaître toute une série de vases et de récipients en pierre, les uns coniques, les autres quadrangulaires, trouvés sur le flanc oriental de la colline du Cénacle et qui paraissent avoir été des mesures-étalons.

« La Société voudra à coup sûr remercier de ce double hommage le P. Germer-Durand, dont elle connaît de longue date le zèle pour les études archéologiques attesté par son exploration des voies romaines de la Palestine et de l'Arabie et la fondation du musée déjà si intéressant de Notre-Dame de France. »

M. le comte P. Durrieu, membre résidant, rappelle que, de 1864 à 1872, un érudit très estimé, M. W. H. James Weale, a publié dans le recueil *Le Beffroi*¹ des documents vraiment très troublants concernant les enlumineurs de Bruges.

« De ces documents, il résulte que les enlumineurs en question étaient tenus d'avoir une marque individuelle, qu'ils devaient apposer sur leurs ouvrages et en particulier sur « des images ». Mention de cette prescription apparaît dès 1426. Elle était encore en vigueur en 1500-1501, et l'on a pour cette date, aux Archives de Bruges, le fac-similé, en quelque sorte légal, des marques adoptées par chaque enlumineur. Il semblerait donc que dans les miniatures de manuscrits on dût trouver de ces marques. Or, après de longues années de recherches à travers l'Europe, M. Durrieu n'en a encore jamais rencontré. Il y a quelque temps, notre confrère M. de Mély a de nouveau attiré l'attention sur les documents jadis publiés par M. Weale; mais il ne paraît pas que cette remise en lumière ait entraîné non plus la découverte d'aucun cas indubitable d'emploi de ces marques dans des miniatures de manuscrits.

« M. Durrieu, après avoir examiné de très près les termes employés dans la rédaction des documents eux-mêmes, a été amené, depuis longtemps déjà, à se demander si les prescriptions en question ne viseraient pas autre chose que des miniatures proprement dites, si elles ne s'appliqueraient pas notamment au travail consistant, pour des enlumineurs, à rehausser de couleurs des

1. Tomes II et IV.

épreuves de *gravures*, celles-ci tirées sur bois ou sur cuivre. Or, M. André Blum vient de publier dans la *Revue de l'art ancien et moderne* un très intéressant travail sur les estampes que l'on attribue en général à un artiste surnommé le « Maître aux banderoles ». Parmi ces estampes se range une *Vierge immaculée*, dont une épreuve est à la bibliothèque Riccardiana de Florence et une autre épreuve dans la collection de M. le baron Edmond de Rothschild à Paris. L'épreuve de Florence est simplement tirée en noir; celle du baron de Rothschild, au contraire, est enluminée de couleurs. Et il se trouve que cette épreuve mise en couleurs porte une marque qui est tout à fait du même genre que l'une de celles dont on a la déclaration légale faite par les enlumineurs de Bruges, tandis que sur l'estampe laissée noire cette marque n'existe pas. N'y aurait-il pas là un fait de nature à confirmer le sentiment de M. Durrieu relativement à l'interprétation à donner, au moins sur un point, aux documents imprimés autrefois par M. Weale dans *Le Beffroi*?

« M. Durrieu n'émet encore à ce propos qu'une simple hypothèse; mais il demande la permission de prendre date pour ses suppositions qui, si elles venaient à être appuyées par des constatations d'autres cas analogues, pourraient apporter un élément tout à fait nouveau à l'histoire de la gravure durant le xv^e siècle. »

M. A. Rhein, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« L'abbaye cistercienne de Notre-Dame de Vaiclère, fondée pendant le second quart du xii^e siècle, dans les environs de la petite ville de Craonne, au diocèse de Laon, a été détruite au moment de la Révolution. De l'église, consacrée le 17 juin 1257 par l'évêque Itier, il ne subsiste plus que d'insignifiants vestiges; les autres constructions ont également disparu, à l'exception toutefois de l'aile située à l'est du cloître, elle-même en fort mauvais état de conservation.

« Par contre, en dehors des bâtiments constituant, à

proprement parler, le monastère et à quelque distance vers l'ouest, s'élève un vaste édifice, connu sous le nom de grange, qui est resté parfaitement intact. Son aspect majestueux et son caractère architectural ont, depuis longtemps, attiré l'attention des artistes et des archéologues; mais, si tous sont d'accord pour reconnaître en lui une des productions les plus imposantes de l'architecture monastique, des opinions fort diverses ont été émises sur sa destination primitive.

« Avant d'aborder ce sujet qui constituera le but de notre communication, il paraît utile de donner une brève description de ce monument.

« Mesurant 70^m40 de long sur 15 mètres de large hors œuvre, il a ses parois latérales épaulées par quinze puissants contreforts que relie de grands arcs en plein cintre. Les murs qui limitent le bâtiment au nord et au sud sont sectionnés par un contrefort central.

« Cette disposition des organes de butement accuse, dès l'extérieur, la division du bâtiment en deux nefs et quatorze travées. Mais, au rez-de-chaussée, un passage transversal au droit de la huitième travée en partant du nord sépare deux salles, l'une de sept, l'autre de six travées, couvertes de voûtes d'ogives retombant, au centre, sur des piles cylindriques.

« Tout le premier étage ne constitue, par contre, qu'une immense salle dont les voûtes sont identiques à celles du rez-de-chaussée; dans chaque travée, les murs sont percés de deux petites baies en plein cintre, peu élevées au-dessus du sol et surmontées d'une troisième baie de même tracé.

« Enfin, la toiture est portée sur une charpente d'un remarquable travail.

« Il nous reste maintenant à rechercher quelle pouvait être la destination de cet édifice. Si le rez-de-chaussée peut, partiellement tout au moins, avoir été destiné à l'usage de cellier, il paraît évident que la magnifique salle du premier étage n'a pas été construite dans ce but. Dès 1851, M. de Caumont qui, lors du premier congrès tenu

à Laon par la Société française d'archéologie, avait dirigé une excursion à Vaublère, s'était élevé contre la dénomination communément attribuée à ce bâtiment, et M. l'abbé Poquet, qui, dans l'espèce, n'était que le porte-parole du fondateur de l'archéologie monumentale, écrivait à la suite de cette visite : « Les granges que l'on connaît n'ont « ni cette forme, ni cette disposition. D'ailleurs, à quoi « bon ces voûtes, ces fenêtres étroites sans utilité réelle « pour ce genre de constructions? Où se trouvaient « les portes d'entrée, les lieux de déchargement? Cette « dénomination de grange se trouvant impropre, on en a « fait un magasin et un grenier d'abondance. Mais comment échapper aux nombreuses objections qu'on ne « manquerait pas de nous faire... Si le dessus de ces prétendus magasins servait à loger les grains qu'on mettait « en abondance, pourquoi ces voûtes encore si belles, ces « pavés historiques?... »

« Si la question de Vaublère était posée, la solution du problème restait en suspens. Quelques années plus tard, dans son *Architecture monastique*, Albert Lenoir rangeait la grange de Vaublère parmi les autres greniers dont il subsiste encore tant d'exemples auprès des abbayes, et, dans leur grand ouvrage sur *L'architecture civile*, Verdier et Cattois parlèrent simplement du « grenier d'abondance « de l'abbaye de Vaublair ».

« Il existait pourtant, à Vaublère même, un édifice qui, par sa ressemblance frappante avec la célèbre grange, aurait pu donner, sur la destination de celle-ci, d'utiles indications : le bâtiment situé à l'est du cloître, et dont le rez-de-chaussée est, suivant la règle constante, occupé par la salle capitulaire, offre en effet une élévation identique à celle que nous avons observée tout à l'heure. De part et d'autre, on retrouve cette même disposition des trois fenêtres qui semble accuser un même emploi. Or, chacun sait que l'étage supérieur du chapitre était généralement réservé au dortoir des moines, qui, de cette façon, pouvait être mis directement en communication avec le transept de l'église au moyen d'un escalier. Du

reste, cette multiplication des baies répond à merveille à la recherche, parfois très raffinée, de l'hygiène qui caractérisait les architectes de l'époque : les fenêtres inférieures correspondaient chacune à un lit et les fenêtres supérieures répandaient plus abondamment dans toute la salle l'air et la lumière.

« Le premier étage de la grange paraît donc bien avoir été un dortoir ; mais, cette conclusion une fois admise, nous nous heurtons à une difficulté nouvelle. Il ne saurait être, en effet, ici question du dortoir des religieux de chœur, puisque nous l'avons reconnu tout à l'heure à la place qu'il devait occuper dans l'ensemble des lieux réguliers. Les dimensions considérables de la salle ne permettent pas davantage de l'identifier avec le dortoir des novices, l'infirmerie ou la salle des hôtes ; comment admettre en effet que, dans une abbaye d'importance très secondaire comme était Vaublère, on ait reconnu la nécessité de construire, pour l'un de ces usages, un corps de logis pouvant contenir, au bas mot, une soixantaine de lits ?

« Une seule supposition reste donc à émettre : celle qui reconnaîtrait dans cette salle le dortoir des convers. On sait toute la place qu'occupait, dans la vie cistercienne, l'exploitation agricole et le nombre de bras que nécessitait la culture des immenses domaines dépendant des abbayes.

« Ce n'est pas l'un des moindres titres de gloire de saint Bernard d'avoir fait servir son ordre au défrichement du sol de la France en y accueillant des hommes à qui leur éducation interdisait une vie exclusivement consacrée à l'étude et à l'office divin. Le nombre de ces convers, moines et laboureurs à la fois, s'accrut avec une prodigieuse rapidité et l'on ne peut, en conséquence, s'étonner que la salle haute de la grange de Vaublère n'ait pas été jugée trop vaste pour abriter ceux de l'abbaye.

« Située à peu de distance du monastère proprement dit, immédiatement au-dessus des celliers où ces religieux gardaient leurs instruments de travail et entassaient leurs

récoltes, elle répondait parfaitement d'ailleurs à tous leurs besoins.

« Si cette hypothèse était acceptée, elle aurait encore l'avantage d'expliquer et de justifier le nom traditionnel attribué au bâtiment.

« En effet, au moyen âge en général et dans l'ordre de Cîteaux en particulier, on appelait communément grange toute construction destinée aux travaux agricoles et à l'habitation de ceux qui s'y adonnaient. « *Sunt grangiae domus... quae pertinent ad oeconomiam, ut sunt loca deputata pro servientibus ad agriculturam et opera rustica* », dit un texte cité par Du Cange. L'érudit qui a étudié de plus près les constitutions cisterciennes, M. d'Arbois de Jubainville, a noté qu'« on tomberait dans une grande erreur si l'on se faisait des granges et des celliers cisterciens aux ^{xii^e} et ^{xiii^e} siècles l'idée qu'exprime aujourd'hui le nom de grange et de cellier ».

« On doit, il est vrai, reconnaître que, d'ordinaire, le nom de grange désigne plutôt un de ces centres agricoles isolés, sortes de prieurés ruraux auxquels saint Bernard donna une règle et qui étaient exclusivement peuplés de convers vivant sous l'autorité d'un des leurs portant le nom de grangier. Mais nous savons que le même mot pouvait également s'appliquer aux exploitations dépendant immédiatement d'une abbaye, puisqu'il existait à Clairvaux la grange de l'abbaye, *grangia abbatiae*, « c'est-à-dire, explique M. d'Arbois de Jubainville, celle qui était cultivée par les convers habitant l'abbaye à poste fixe ». M. Gabriel Martin, qui a consacré une étude très approfondie aux granges cisterciennes dans la Haute-Marne au ^{xii^e} siècle, a fait une constatation identique en ce qui concerne l'abbaye d'Aubignac. Tout permet de croire qu'il en était de même à Vauclère.

« Notre conclusion sera donc que ce bâtiment était destiné au logement des convers et qu'il faut lui conserver le nom que n'a cessé de lui attribuer la tradition locale. »

M. A. Mayeux, associé correspondant national, reve-

nant sur une communication de M. Lefebvre des Noëttes relative à la traction des bœufs en Égypte, montre l'épure qu'il a faite de cette traction et en relève la faible puissance, d'accord avec M. Lefebvre des Noëttes.

M. J. Formigé, associé correspondant national, fait la communication suivante relative à l'édifice d'Arles dit « la Basilique » :

« Le P. Dumont¹ signale, à l'intérieur d'une cave du bâtiment qui est actuellement le Museon Arlaten, un fragment de mur circulaire, percé de trois niches ; il croit y reconnaître un Panthéon à coupole. Cette opinion est confirmée par Pierre Véran², par la *Statistique des Bouches-du-Rhône*³, par Jacquemin⁴, par Honoré Clair⁵. L'abbé Constantin⁶ en fait un baptistère.

« L'édifice ayant été classé comme monument historique, l'architecte en chef fut chargé de le fouiller en 1908. Les déblaiements montrèrent qu'on se trouvait en présence d'un hémicycle, à l'extrémité d'un bâtiment rectangulaire. Cet hémicycle, percé en son milieu d'une porte, est orné de dix niches à l'intérieur, auxquelles correspondent dix arcatures aveugles à l'extérieur. La porte est encadrée de quatre colonnes corinthiennes, dont deux cannelées, en pierre, à l'intérieur, et deux autres unies, en marbre, à l'extérieur, où se développe un perron de huit marches jusqu'à la rue. Les niches sont séparées par des colonnes de granit adossées et les arcatures aveugles par des pilastres. La frise de l'entablement est ornée d'armes et de têtes coupées. Les niches paraissent avoir contenu des statues de marbre, dont l'une a été

1. P. Dumont, ch. II, temples, p. 55.

2. P. Véran, manuscrit aux archives d'Arles.

3. Publiée en 1824, t. II, p. 436.

4. Jacquemin, *Guide des voyageurs dans Arles*, p. 218.

5. Honoré Clair, *Monuments d'Arles*, p. 61.

6. Abbé Constantin, *Histoire de paroisses du diocèse d'Air*, p. 36.

retrouvée : c'est une petite Diane très fine. Ces statues étaient accompagnées de sculptures d'ornement en marbre, dont l'auteur nous est révélé par une inscription sur deux consoles :

PHILISCVS · MA///// /////RIVS · FACIT

que M. Héron de Villefosse a transcrite : *Philiscus ma[r-mora]rius facit*¹.

« Le sol est recouvert d'un dallage en grandes pierres bien taillées et dont les eaux sont recueillies par un égout transversal qui, après un retour d'équerre, suit le mur ouest, parallèlement au grand axe.

« Les déblaiements ont donné en outre un grand nombre d'inscriptions et de fragments ornés.

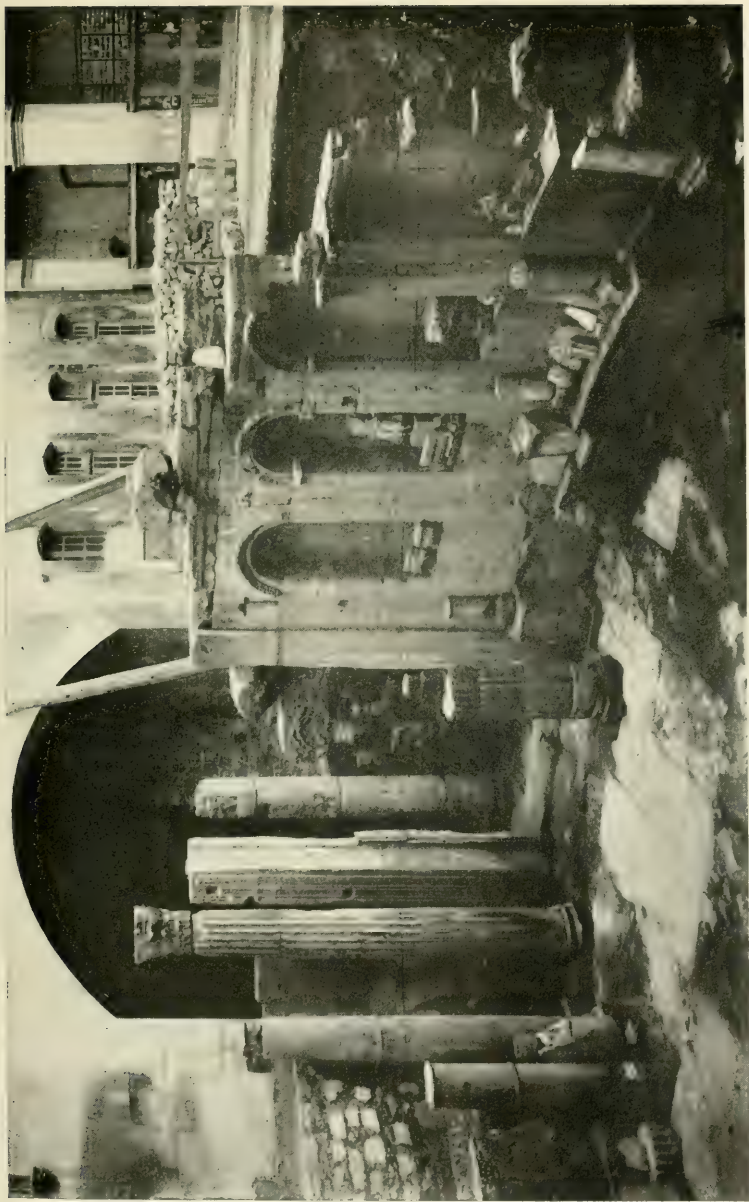
« L'ensemble et les profils sont d'un bon style; les ornements d'excellente facture, ainsi que la statuaire et les lettres; l'édifice ne paraît pas postérieur à l'époque de Trajan.

« On a cru voir dans cet édifice une basilique; il nous semble que sa destination est toute différente, comme nous allons tenter de l'exposer.

« D'abord, il est impossible de voûter cette salle, qui ne mesure pas moins de 24 mètres dans œuvre, sans des murs énormes pour recevoir les poussées; or, ses murs sont très minces. Pour établir une charpente de pareille portée, il faudrait des points d'appui intermédiaires : il n'y en a aucune trace sur le dallage qui est pourtant en parfaite conservation. De plus, si, malgré tout, on couvrirait ce bâtiment, il serait d'une proportion complètement écrasée. Sur ce premier point, nous concluons donc que nous sommes en présence d'une cour à air libre, ce que confirment le dallage en pierre et l'égout pour recueillir l'eau des pluies.

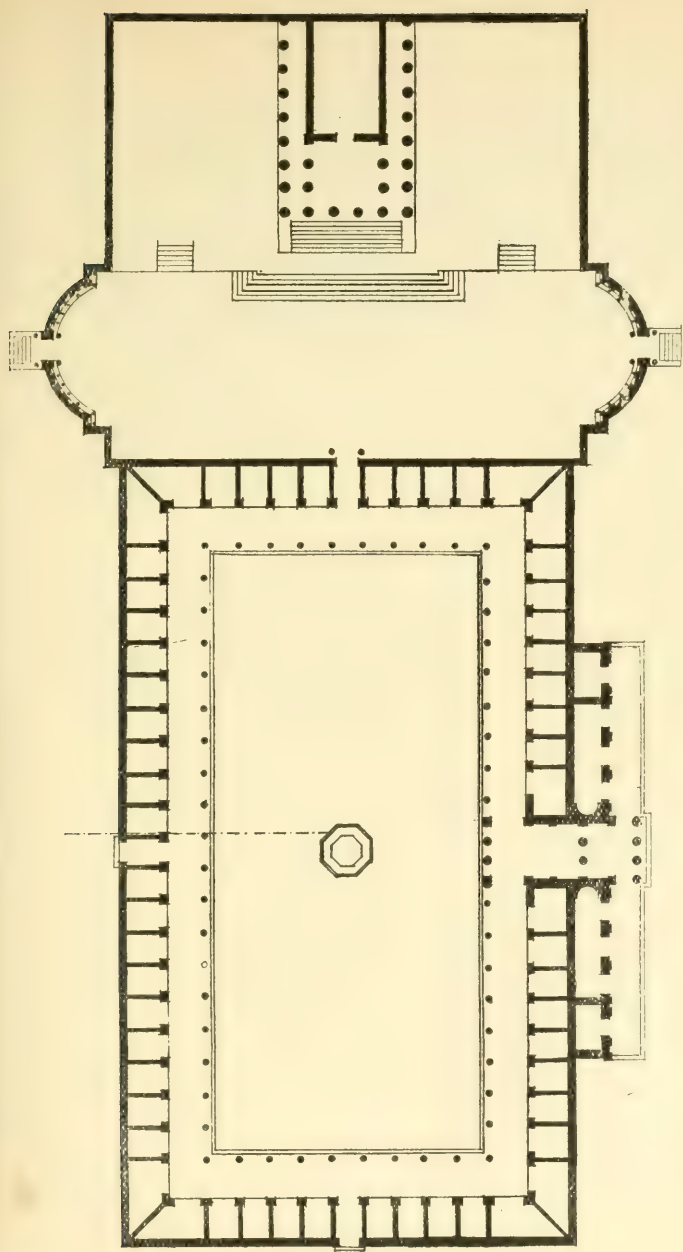
« Il y a lieu de faire en outre d'autres remarques : les deux moitiés de l'hémicycle ne sont pas semblables; le

1. *Bulletin des Antiquaires de France*, 1910, p. 310.



Arles. — Édifice antique dit « la Basilique ».

(Photographie de M. J. Formigé.)



Arles. — Le Forum et le temple du Génie de la colonie.

Éch. 0^m001.

(Restitution de M. J. Formigé.)

dallage porte des traces de piédestaux posés comme au hasard; du côté de l'ouest, le mur ne paraît s'élever qu'à un mètre à peine, alors que de l'autre côté, celui du Forum, il a toute sa hauteur; la frise d'armes est bien inattendue dans une basilique. De plus, il y a des éléments d'une partie de cet édifice à une tout autre échelle que celle de ce qui reste, notamment un caisson avec un grand masque de dieu marin et une frise ornée de 0^m76 de haut. Enfin, parmi les inscriptions, à côté de celles qu'on trouve habituellement sur les forums, on en remarque trois autres dédiées au génie de la colonie dont l'une est gravée sur une table circulaire en marbre blanc.

« M. Héron de Villefosse¹, qui a fait cette observation, les rapproche d'une quatrième inscription conservée au Musée et dont la première ligne doit être complétée : *genio colON · Arelatensium*².

« En présence de toutes ces remarques, nous nous trouvons amené à l'hypothèse suivante : cette cour est en quelque sorte une annexe du Forum auquel elle se rattache, et elle fait partie de l'enceinte d'un grand temple, peut-être celui du Génie de la colonie. A Bordeaux, on trouve le temple du Génie de la cité placé de même dans le voisinage du Forum.

« Cela explique toutes les remarques faites plus haut, notamment la frise d'armes, en souvenir de la fondation de la colonie par la 6^e légion en 46 av. J.-C., et le masque de dieu marin pour cette colonie de navigateurs.

« Des fragments de la grande frise avec l'architrave et la corniche (dont une partie du fronton) ont été trouvés en faisant une démolition partielle du rempart. Cette démolition est en cours d'achèvement, ainsi que le complément de la fouille sous la chapelle du collège et jusqu'au Forum; lorsque ces travaux seront terminés on pourra chercher à conclure avec quelque certitude.

« Mais, dès maintenant, il semble probable que nous

1. *Bulletin archéologique du Comité*, 1910, p. CLIV.

2. *Corp. inscr. lat.*, XII, 676.

sommes en présence de dispositions analogues à celles des forums impériaux de Rome : 1° un forum rectangulaire ; 2° une cour rectangulaire adossée dans sa longueur au petit côté du forum et terminée à chaque extrémité par un hémicycle ; 3° un grand temple dans le petit axe et en arrière de cette cour, tourné vers le forum, établi sur un terre-plein, que des perrons reliaient à la cour.

« Quant à la Basilique d'Arles, nous la placerions volontiers à l'emplacement actuel de Saint-Trophime, contre le Prétoire qui se trouve sous l'archevêché. »

M. Héron de Villefosse fait remarquer l'importance des recherches et des travaux de fouilles entrepris à Arles par M. Formigé.

M. L. Mirot, associé correspondant national, fait une communication sur des documents de la fin du ^{xiv}^e et du début du ^{xv}^e siècle relatifs à des révocations de sceaux.

« La perte des sceaux entraînait des conséquences juridiques importantes. Des vols pouvaient les faire disparaître. Tantôt le propriétaire du sceau y renonce, tantôt il le modifie.

« Le sceau de la ville de Paris a été perdu en 1417 ; en 1424 il reparait, mais avec des variantes que nous connaissons. »

M. Roman présente quelques observations.

Séance du 4 Décembre.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

AUBERT (Marcel). *La maison dite de Nicolas Flamel, rue Montmorency, à Paris*. Caen, 1912, in-8°.

FOSSEY et LONGNON (J.). *La Haute-Normandie (Guides artistiques et pittoresques des pays de France)*. Paris, 1912, in-12.

MALLAT (Antonin). *Histoire des eaux minérales de Vichy*, t. II, fasc. 2. Paris, 1912, in-4°.

MARQUET DE VASSELOT (J.-J.). *Une suite d'émaux limousins à sujets tirés de l'Énéide*. Paris, 1912, in-8°.

MERLIN (Alfred). *Fouilles dans l'ilot de l'Amiral à Carthage*. Paris, 1912, in-8°.

— *Découvertes à Thuburbo Majus*. Paris, 1912, in-8°.

ROMAN (Joseph). *Manuel de sigillographie française*. Paris, 1912, in-8°.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, annonce à la Société qu'un trésor d'objets gaulois en or, trouvés au mois de janvier 1911, à Rongères près de Varennes-sur-Allier, vient d'être acquis par le Musée du Louvre où il est actuellement exposé dans la Salle des bijoux¹.

« Ce petit trésor se compose de cinq pièces :

« 1° Un vase apode, de forme hémisphérique, sans anses, fait avec une feuille d'or assez mince. La décoration, exécutée au repoussé, est tout à fait analogue à celle des deux vases de Villeneuve-Saint-Vistre, dont les photographies ont été reproduites l'an dernier dans le *Bulletin*², et aussi à celle du cône d'Aventon, découvert près de Poitiers en 1844; le trésor de Rongères est exposé au Louvre à côté de cette pièce célèbre. Le décor consiste en zones superposées d'ornements très simples : lignes de petites côtes en relief, filets concentriques, globules entourés de cercles concentriques ou globules simples disposés circulairement autour de la panse.

« 2° Un bracelet rond, assez épais, ouvert et dont les deux extrémités se terminent par des volutes plates. La nervure centrale est entourée de filets et de points martelés; la face intérieure est unie. Jusqu'à présent, ce

1. Ce trésor a été décrit et savamment commenté par notre confrère M. Joseph Déchelette, dans le *Recueil Piot*, XIX, fasc. 2, p. 185-201.

2. *Bulletin*, 1911, p. 204-205. Cf. J. Chappée, *Recueil Piot*, XIX, p. 181-184, pl. XV.

bracelet est unique en France. Il en existe d'analogues aux Musées de Copenhague, de Prague et de Budapest.

« 3^o et 4^o. Deux spirales en fil d'or double, qui ont l'apparence de ressorts à boudin; l'une est formée de sept enroulements, l'autre de six. Ces spirales à fil double, rares en France, sont assez communes en Danemark, en Hongrie et en Bohême. Il y en avait trois à fils simples assez épais, dans le trésor de Badajoz, que j'ai signalé à la Société il y a une vingtaine d'années¹.

« 5^o Un anneau formé par une bande d'or, plate, dont les extrémités ont été repliées l'une sur l'autre. »

Il est procédé aux élections pour le renouvellement du bureau et des commissions.

Sont élus pour 1913 :

Président : M. A. Blanchet;

1^{er} Vice-président : M. N. Valois;

2^e Vice-président : M. P. Girard;

Secrétaire : M. J. Toutain;

Secrétaire-adjoint : M. F. Mazerolle;

Trésorier : M. H. Martin;

Bibliothécaire-archiviste : M. G. Espinas.

Membres de la Commission des impressions : MM. Héron de Villefosse, l'abbé H. Thédénat, H. Omont, M. Prou, Ph. Lauer.

Membres de la Commission des *Mettensia* : MM. H. Omont, M. Collignon, R. Cagnat, A. Blanchet.

Membres de la Commission des fonds : MM. M. Prou, R. Cagnat, E. Michon.

M. Marquet de Vasselot fait hommage d'un ouvrage publié sous la direction de M. L. Dimier, associé correspondant national, le *Guide pittoresque et artistique de la Haute-Normandie*.

M. M. Prou, membre résidant, fait une communication

1. *Bulletin*, 1894, p. 154.

qui complète les renseignements qu'il a déjà donnés à la Société sur les têtes de stuc polychromes de l'église de Saint-Martin à Disentis (Grisons) et lit un mémoire de M. Stüchelberg sur ce sujet.

« La seconde église qui succéda à celle qui fut détruite en 672, comprend la salle dans laquelle ont été trouvées les têtes de stuc. Les personnages brisés n'ont pas pu être reconstitués en entier. L'absence complète de connaissance de l'anatomie dénote leur caractère primitif. Les têtes ont dû appartenir à des personnages debout ; la peinture a été posée sur le stuc encore humide. Les cheveux forment une calotte. Ces figures sont les unes de grandeur naturelle, les autres plus petites. Elles sont grossièrement dessinées. Les ornements sont beaucoup mieux exécutés que les têtes, comme il arrive fréquemment aux époques barbares. On peut les attribuer au VIII^e siècle ».

L'élection d'un membre honoraire en remplacement de M. Saglio est fixée au 5 février.

Séance du 11 Décembre.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

ENGELHARD (capitaine). *Une forteresse épiscopale pendant la guerre de Cent ans. Le fort de Lisieux*. Rouen, 1911, in-8°.

— *Les Northmans*. Brionne, 1911, in-8°.

— *Le manoir Formeville*. Paris, 1911, in-8°.

PERRAULT-DABOT (A.). *Les mégalithes de La-Roche-en-Brenil (Côte-d'Or)*. Dijon, 1912, in-8°.

M. le baron de Baye, membre résidant, s'exprime en ces termes pour un hommage :

« J'ai l'honneur d'offrir à la bibliothèque de notre Com-

pagnie un *Bulletin* de la « Société ouralienne des amis des sciences », en faisant ressortir l'intérêt particulier d'un mémoire archéologique publié dans ce fascicule. Ce mémoire est imprimé en russe et en français, et nous ne saurions assez encourager les sociétés savantes de la Russie à suivre l'exemple de celle d'Ekaterinbourg. Le mémoire en question, dû à M. Argentovsky, a été traduit par M. Klerc; il est accompagné d'une planche et concerne des trouvailles fort intéressantes faites dans l'Oural (gouvernement de Perm). Les objets provenant de dunes de sable se rapportent à diverses époques. Les plus anciens consistent en pointes de flèches en bronze qui peuvent être le prototype de celles que l'on rencontre si fréquemment dans les tombeaux scythiques de la Russie méridionale. Les plus récents sont datés par deux monnaies d'argent du Khat de Kazan du xv^e siècle. Les antiquités de cette région, qui constitue la frontière de l'Europe et de l'Asie, méritent d'être mieux connues et la contribution nouvelle apportée à leur étude constitue un précieux apport à la connaissance de l'aire géographique de certaines civilisations. »

M. L. Banchereau, associé correspondant national, entretient la Société du grand cimetière d'Orléans.

Il subsiste trois galeries sur quatre. L'enceinte est un rectangle de 105 mètres sur 77, entouré d'arcades en tiers-point du xv^e et du xvi^e siècle. La municipalité orléanaise a formé le projet de raser ces galeries au milieu desquelles se dresse un édifice moderne.

M. Banchereau sollicite de la Société des Antiquaires de France son appui moral : il propose de demander avant tout le classement du grand cimetière d'Orléans comme monument historique, de protester contre tout projet de démolition, de réclamer la disparition des murs qui aveuglent les arcades et, si quelque chose doit être démoli, que ce soit l'horrible bâtisse de 1824.

La Société décide d'adresser à la Commission des monuments historiques un vœu tendant au classement du grand cimetière d'Orléans.

M. H. Stein, membre résidant, apporte de nouveaux renseignements sur un tableau déjà étudié dans de précédentes réunions, qui est conservé à Orléans, représentant l'*Ecce homo*, et qui porte au revers une inscription indiquant qu'il a été fait par ordre de Jean Cueillete, notaire et secrétaire du roi, datée de 1494.

« Il y a eu plusieurs Jean Cueillete. C'est de Jean II Cueillete, argentier de Pierre de Beaujeu, qu'il s'agit ici. Le peintre est désigné comme il suit, dans l'inscription : Jo. Hey. Il y avait à Tours à cette époque un peintre appelé Colin Hey ; il est probable que ces deux peintres étaient de la même famille. Or l'un des Cueillete a été maire de Tours.

« M. Stein pense que ce tableau a pu être exécuté dans cette ville. »

MM. Durrieu, Dimier et Valois présentent quelques observations.

Séance du 18 Décembre.

Présidence de M. G. LAFAYE, président.

Ouvrages offerts :

GAUCKLER (Paul). *Le sanctuaire syrien du Janicule*. Paris, 1912, in-8°.

LEFEBVRE DES NOËTTES. *La tapisserie de Bayeux datée par le harnachement des chevaux et l'équipement des cavaliers*. Caen, 1912, in-8°.

Mélanges Cagnat. Recueil de mémoires concernant l'épigraphie et les antiquités romaines. Paris, 1912, in-8°.

Le président annonce la mort de M. E. Guilhou, associé correspondant national, et exprime les regrets de la Société.

M. J. Toutain, membre résidant, fait hommage à la Société du volume des *Mélanges Cagnat*, publié par les anciens élèves de notre confrère au Collège de France.

M. P. Monceaux, membre résidant, fait hommage de

l'ouvrage posthume de M. P. Gauckler, associé correspondant national, *Le sanctuaire syrien du Janicule*.

M. A. Boinet, associé correspondant national, fait une communication sur le retable de l'église de Fromentières (Marne), œuvre très importante de sculpture et de peinture des ateliers d'Anvers, du premier quart du xvi^e siècle.

« Les compartiments sculptés représentent des scènes de l'Enfance et de la Passion du Christ. Elles trahissent l'influence des mystères et des œuvres de peinture du temps. La qualité de l'exécution, l'équilibre de la composition et le caractère réaliste de certains tableaux font de ce retable un monument qui a une place à part dans la nombreuse production d'œuvres du même genre à cette époque. »

MM. de Mély et Vitry présentent quelques observations.

M. L. Serbat, associé correspondant national, signale un inventaire de la trésorerie du chapitre des chanoinesses de Maubeuge (Nord), datant de 1482 environ et complété au xvi^e siècle.

« L'intérêt de ce recueil consiste dans les dessins à la plume, rehaussés de couleur, dont est accompagnée la description de chaque article. Le manuscrit, qui compte cinquante feuillets, présente les dessins de plus de cent objets allant de la fin du xv^e siècle au milieu du xvi^e.

« Deux des pièces d'orfèvrerie, et non des moins importantes, figurées dans l'inventaire, existent aujourd'hui encore à Maubeuge : c'est le reliquaire du voile de sainte Aldegonde, fabriqué en 1469 et la croix de l'abbesse, datant du xiii^e siècle, mais remaniée au xv^e.

« La comparaison entre ces objets et les dessins qui leur sont consacrés permet de juger des qualités et de l'exactitude du dessinateur dont le nom est jusqu'à présent demeuré inconnu. »

M. P. Monceaux, membre résidant, au nom du R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, communique des plombs latins récemment trouvés à Carthage.

« 1. Plomb de bulle, brisé, dont il manque environ un tiers, et dont le diamètre était, à peu près, de 0^m02. Sur chacune des faces, au-dessous d'une croix grecque, une inscription en quatre lignes :

+	+
λEO	ATQ·
ESTICV	GISTR
VICV	MSPA
RI	V ∞
+	+
<i>Leo</i>	<i>atq(ue) [ma]gist(e)r [militu]m,</i>
<i>[dom]esticu(s),</i>	<i>spa[thari]us.</i>
<i>[cu]bicu[la]ri(us).</i>	

« 2. Plomb de bulle. Diamètre : 0^m022. Sur la face, dans une couronne, un personnage debout, nimbé. Au revers, dans une couronne, un monogramme cruciforme :

V	
S+€	<i>Sellus(?)</i>
λ	

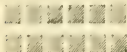
« 3. Plomb de très petite dimension. Diamètre, environ 0^m015. Sur la face, personnage debout. Au revers, restes d'une inscription :

LĒG
X■■■

« 4. Plomb de bulle. Diamètre, environ 0^m022. Sur la face, une tête nimbée. Au revers, dans une couronne, un monogramme cruciforme :

V	
S+E	<i>Iesus(?)</i>
S	

« 5. Plomb de bulle. Diamètre, 0^m025. Sur chacune des faces, dans une couronne, au-dessous d'une croix grecque qui est accostée d'ornements en forme de S, une inscription latine, en trois ou quatre lignes, où le début seul est à peu près lisible :

+
THEOTO


+
CVVICV[*larius...*]


« 6. Fragment d'un plomb de bulle. De chaque côté, restes d'inscriptions :

+
K
N

EP
TO
S

M. J. Toutain, membre résidant, présente à la Société les photographies de la tête et du buste en bronze qui ont été trouvés, en septembre 1912, dans les fouilles de la Société des sciences de Semur, à Alésia.

« Ces deux œuvres sont dans un remarquable état de conservation. La tête, qui servait peut-être d'applique, représente la déesse Junon diadémée; c'est la réplique d'une œuvre grecque du III^e ou du IV^e siècle av. J.-C. Le buste, d'un style plus réaliste, est, sans aucun doute, le portrait d'une gallo-romaine du milieu du I^{er} siècle de l'ère chrétienne; la coiffure, dont tous les détails sont d'une admirable précision, n'a plus la simplicité des coiffures de l'époque d'Auguste, mais n'est pas aussi compliquée que les coiffures du temps des Flaviens ou des Antonins.

« Cette tête et ce buste, de caractère et d'aspect si différents, peuvent prendre place parmi les bronzes les plus intéressants et les plus précieux qui aient été trouvés en Gaule. »

MUSÉE DU LOUVRE

DÉPARTEMENT

DES

ANTIQUITÉS GRECQUES ET ROMAINES

ACQUISITIONS DE L'ANNÉE 1912.

PAR MM. A. HÉRON DE VILLEFOSSE ET E. MICHON.

I. MARBRE ET PIERRE¹.

A) Statues et bustes.

1. — Petite tête, la chevelure ceinte d'un bandeau. Le revers est plat, comme si la tête provenait d'un hermès. **Athènes.**

2. — Alexandre debout, les jambes nues, l'égide, couverte d'imbrications et bordée de serpents, nouée sur l'épaule droite. A ses côtés, un tronc d'arbre autour duquel s'enroule un serpent. Manquent la tête, le bras droit, la main gauche, la jambe gauche et les pieds. Vente Dattari-Lambros, juin 1912, *Catalogue*, n° 330. **Égypte.**

3. — Torse de femme; une draperie finement plissée

1. Les monuments dont la matière n'est pas indiquée sont en marbre blanc.

couvre le buste en dégageant l'épaule et le haut du bras gauche. Un second bloc se rajustait au niveau de la ceinture. Réplique retournée de la Flore Farnèse. La tête, en partie moderne et qui n'appartient pas, est légèrement tournée vers sa droite; la chevelure, sobrement traitée, ceinte d'une bandelette, forme un chignon en arrière et laisse pendre une mèche de chaque côté sur le cou. Autrefois dans la collection Borghèse.

4. — Fragment d'un torse cuirassé; au-dessous du manteau jeté sur l'épaule gauche, la cuirasse est décorée de fleurettes reliées par une branche stylisée et d'une figure de Centauresse élevant un trophée. La moitié droite du torse manque. **Oudna.**

5. — Tête d'Hercule jeune, provenant d'une statue dans laquelle elle s'encastrait. La chevelure, disposée en petites mèches qui se redressent au-dessus du front, est ceinte d'un strophion. Les yeux creux ont reçu des prunelles encastrées. Provient de la décoration d'une ancienne maison de Cordoue.

6. — Buste de Germanicus (?), terminé par une partie rectangulaire destinée à s'encastrer dans une statue. Provient de la décoration d'une ancienne maison de Cordoue.

B) Bas-reliefs.

7. — Loutrophore funéraire, avec sa base circulaire au nom d'ΕΥΘΥΚΡΑΤΗΣ | ΕΥΘΥΚΛΕΟΥΣ | ΛΑΜΠΤΡΕΥΣ. La partie inférieure du vase est décorée de godrons, le renflement de la panse d'une riche torsade, la partie supérieure d'imbrications. Sur les anses à volutes, enroulements d'acanthes stylisés, de même que sur le dessous du plateau qui surmonte le col. **Athènes.**

8. — Vase plein, en forme d'œnochoé, muni, sous le pied, d'un tenon qui s'encastrait dans une base. Sur la panse, en très léger relief, personnage barbu, à demi drapé, tenant un canthare, sur un lit de repos, près d'une

table rectangulaire chargée de mets; à ses pieds, personnage debout, entièrement drapé, portant sur la main gauche étendue un gâteau(?) et tenant de la droite une aiguière. **Athènes.**

9. — Bas-relief votif : divinité féminine (Bendis?), debout de face, coiffée d'un capuchon, vêtue d'une tunique courte serrée à la taille et chaussée de hauts brodequins, s'appuyant sur sa lance et tenant une patère de la main droite. A sa droite, petit personnage ithyphallique, drapé et encapuchonné. **Larisse (?)**.

10. — Sarcophage orné de reliefs. Sur la face antérieure, légende de Diane et Endymion : Endymion, son chien à ses côtés, endormi entre deux Génies, près du Mont Latmos personnifié; Diane, tournée vers lui, une draperie flottante derrière sa tête, monte dans son bige que précède une femme ailée tenant un arc et une flèche; aux extrémités, deux troncs d'arbres. Sur les faces latérales, combats d'animaux : lion et sanglier, ours et cheval. Au revers, bucrânes soutenant des guirlandes et patères. E. Michon, *Les Musées de France*, 1912, p. 77-78, fig. 18. **Ile de Casteloryzo** (Asie Mineure).

11. — Fragment d'un grand bas-relief historique romain, provenant vraisemblablement d'un arc de triomphe en l'honneur de l'empereur Hadrien : Isis, drapée d'une tunique et d'un manteau à franges noué sur la poitrine, la tête surmontée de l'uraeus, le sistre dans la main droite; devant elle, le jeune Harpocrate debout, nu, avec la corne d'abondance; au deuxième plan, Sérapis, drapé et coiffé du modius, le buste de profil; à droite, coupé en deux dans toute la hauteur, Bacchus tenant un thyrsé. Au revers, croix monogrammatique et l'inscription : AGY-GAS | FIDELIS | IN PACE | VIXIT AN|NOS XL MS II. **Alexandrie (?)**.

12. — Sarcophage rectangulaire avec cuve arrondie aux extrémités. Sur la face antérieure, sur un sol inégal indiqué par des lignes sinueuses, un arbre et, de part et

d'autre, se faisant face, deux enfants ailés tendant une sorte de chaperon à un oiseau. E. Michon, *Les Musées de France*, 1912, p. 78, fig. 19. **Italie**.

13. — Fragment de sarcophage : le Minotaure étendu, appuyé sur son bras gauche; devant lui, les deux pieds d'un personnage debout; derrière sa tête, jambe d'un autre personnage. **Rome**.

14. — Rebord d'un grand plat circulaire orné de reliefs, en trois morceaux arbitrairement rapprochés : berger assis, animal paissant près d'un arbre et groupe d'une panthère terrassant un cheval; deux boucs luttant; biche galopant à droite, arbre et moitié d'un quadrupède figuré en sens inverse. **Athènes**.

15. — Fragment d'un rebord de plat analogue: lion dévorant un cheval terrassé. Vente Zogheb, mai 1912, *Catalogue*, n° 594. **Égypte**.

C) Inscriptions et divers.

16. — Inscription grecque de 25 lignes : décret du dème de Cholargos, daté de l'archontat de Ktésiklès (334/3 av. J.-C.), relatif aux offrandes à faire par les déléguées des femmes aux fêtes des Thesmophories. E. Michon, *Comptes-rendus de l'Acad. des Inscriptions*, séance du 24 janvier 1913. **Athènes**.

II. BRONZES.

17. — Personnage imberbe, debout, la tête entourée d'un double bandeau que surmonte un attribut égyptien; il porte un court vêtement plissé en forme de jupe; le bras droit est avancé, le bras gauche pend le long du corps. Trouvé dans le lit de la rivière à **Olympie**.

18 à 20. Trois petits bronzes de style primitif. — 18. Cheval au repos, avec une longue queue. — 19. Cheval

plus petit. — 20. Quadrupède (chien?), à courte queue. — Trouvés dans le lit de la rivière à **Olympie**.

21 et 22. Deux petits chevaux de style primitif, avec belle patine verdâtre. — 21. Cheval debout sur une base plate rectangulaire, avec prolongement sur lequel repose la queue; la face inférieure de la base est ornée de trois lignes de zigzags traversés par une barre droite, en relief. — 22. Cheval plus petit; la base est ajourée. — **Olympie**.

23 et 24. — Deux coulants de collier en forme de troncs de cônes adossés. L'extrémité de l'un est brisée. **Olympie**.

25 à 29. — Cinq épingles ou fragments d'épingles dont trois avec tête arrondie. **Olympie**.

30. — Petit objet circulaire en forme de couvercle ou de bouchon. A la partie supérieure, l'inscription : ΔΕΚΑ : ΔΗΜΟ; à l'intérieur, ΠΟΤΙΤΟ. **Chalcis**.

31 et 32. — Deux appliques provenant vraisemblablement d'un coffret. Une partie coudée, terminée par un cercle ajouré, était fixée sur le bois à l'aide d'un rivet; la partie antérieure, munie d'une charnière se rabattait sur la serrure où un pêne entraînait dans un œillet rectangulaire surmonté d'une tête de bouquetin à longues cornes recourbées. Les deux cercles ajourés sont en partie brisés. **Alep**.

33. — Socle octogonal portant, gravée sur une de ses faces, la dédicace suivante : AVG · SACR || DEAE TEM || VSIONI || IANVAR || IS · || VERI · FIL · || EX · VOTO || V · S · L · M. Héron de Villefosse, *Comptes-rendus de l'Acad. des Inscriptions*, 1901, p. 107-108. Don de M. Ercole Canessa. **Saint-Marcel-lès-Chalon** (Saône-et-Loire).

III. MÉTAUX PRÉCIEUX ET GEMMES.

Or.

34. — Tête de taureau exécutée au repoussé. Les

yeux et le poil sont exprimés par des globules; les cornes très allongées se rapprochent par le sommet, formant comme un cercle au-dessus de la tête; elles sont percées de trous de distance en distance. Style mycénien. Cession du département des antiquités orientales (Inventaire S. 1252 bis; A. de Longpérier, *Notice des antiquités assyriennes*, n° 556). **Amyclées**.

35. — Petite tête de lion, de beau style, la gueule ouverte, la langue pendante, munie d'une bélière de suspension. Trouvé dans une tombe, avec une très belle coupe d'Euphronios, entre **Orvieto** et **Viterbe**.

36 à 40. Trésor d'objets gaulois. — 36. Vase hémisphérique apode, formé d'une feuille sans rivets ni soudure; la décoration au repoussé se compose de cercles concentriques et de zones superposées d'ornements : globules simples, globules entourés de cercles, rangées de perles, petites côtes en relief; les bords sont lisses. — 37. Bracelet ouvert, formé d'un ruban de métal assez épais dont les extrémités se terminent par des volutes plates; la face intérieure est complètement lisse; la face extérieure présente une nervure centrale bordée de filets, de gorges et de points martelés. — 38. Spirale formée d'un fil double, présentant six enroulements. — 39. Spirale analogue présentant sept enroulements. — 40. Anneau formé d'une bande plate dont les extrémités sont repliées l'une sur l'autre. — J. Déchelette, *Monuments Piot*, t. XIX, p. 185-199, pl. XV; Héron de Villefosse, *Bulletin des Antiq. de France*, 1912, p. 424-425. **Rongères** (Allier).

IV. OBJETS DIVERS.

A) Terre cuite¹.

41. — Lampe chrétienne ornée au centre d'un poisson.

1. La section de céramique antique fait partie du département des antiquités orientales. Il n'a été fait d'exception que pour cer-

Sur le pourtour sont disposées des lettres grecques en relief formant plusieurs groupes séparés par des points; elles sont suivies de quatre caractères qui paraissent appartenir à l'écriture néo-punique; au-dessous, ornement formé par deux S en croix, cantonné de points. Le dessous est en partie brisé. Héron de Villefosse, *Comptes-rendus de l'Acad. des Inscriptions*, 1912, p. 459. Don du P. Delattre, correspondant de l'Institut. Trouvé dans les dépendances de la grande basilique de Damous-el-Karita à Carthage.

B) Peintures.

42 et 43. Deux stèles de marbre décorées de peintures. — 42. Jeune fille drapée, à demi couchée sur un lit de repos. Une table à trois pieds est posée devant le lit; un petit serviteur en tunique courte, chaussé de bottines, se tient debout près de la table. A la partie supérieure, architecture en perspective. Peinture rouge, brun, noir, vert. En trois morceaux recollés. — 43. Trois personnages dont il ne reste que le haut : femme drapée assise dans un fauteuil à dossier; à gauche, jeune homme aux cheveux courts et enfant. La partie supérieure laisse voir un reste d'inscription gravée, ...ON | ΜΟΥΣΑΙΟΥ; au-dessous court une bande bleu clair, ornée de palmettes. Peinture rose, brun, noir. Le fond est recouvert d'un enduit jaunâtre. — **Pagasae** (Thessalie).

C) Albâtre.

44. — Ganymède enlevé par l'aigle de Jupiter; statuette. Manquent la tête, le bras droit et les jambes de Ganymède, les pattes et l'extrémité de la queue de l'aigle. Réplique du groupe de Florence restauré par Benvenuto Cellini. S. Reinach, *Un Ganymède de l'école de Praxi-*

taines terres cuites classées dans la série des antiquités africaines ou dans la série des antiquités chrétiennes : ce sont les seules mentionnées dans cette liste.

tèle, *Mélanges Nicole*, p. 445-450 et pl. I-III. Albâtre. Anc. collection du comte Eugène de Sartiges, ambassadeur à Rome. Don du comte Louis de Sartiges, ancien secrétaire d'ambassade.

V. MOULAGES.

45. — Table de patronat de l'époque chrétienne. Un chrisme constantinien dans une couronne à lemnisques occupe le fronton. L'inscription concerne Aelius Julianus, flamine perpétuel dans la colonie de Timgad, et peut être datée des environs de l'année 367. Deux palmes droites sont gravées au-dessous du texte. R. Cagnat, *Bulletin archéologique du Comité*, procès-verbaux, décembre 1912, p. LXIII-LXIV. Don du Gouvernement général de l'Algérie, transmis par M. A. Ballu, inspecteur général des monuments historiques. **Timgad.**

TRAVAUX PRINCIPAUX EXÉCUTÉS

EN L'ANNÉE 1912.

L'année 1912 a vu s'achever, dès son début, la réorganisation depuis longtemps entreprise de la galerie Mollien.

Les deux galeries qui s'ouvrent de chaque côté de la porte du Musée des Antiques avaient, après 1870, servi à exposer des statues, la plupart réduites à l'état de torses ou du moins mutilées, jusque-là enfouies en magasin ou ramenées alors des autres palais nationaux et, notamment, des Tuileries.

Il y a une dizaine d'années, en 1903, une première réorganisation alterna dans la galerie Denon les marbres et les bronzes. Les sarcophages, antérieurement répartis dans les différentes salles, y furent disposés longitudinalement, devant les fenêtres, séparés par des fontes d'après l'antique, depuis les incomparables fontes fondues à Fontainebleau, sous le règne de François I^{er}, dans les moules

rapportés de Rome par le Primatice jusqu'à celles des Keller et de Valadier.

Il restait à achever le remaniement par la transformation de la galerie Mollien.

Ici devaient être réunis, non pas des sarcophages entiers, — ceux-ci avaient trouvé place dans la galerie Denon, — mais des faces isolées de sarcophages ou même des fragments. Nombre d'entre ces morceaux avaient été, au début du xix^e siècle, encastrés par Percier et Fontaine dans les revêtements de marbre des salles conduisant à la *Vénus de Milo*, à une hauteur où ils ne pouvaient être étudiés. Sans que l'aspect décoratif en ait souffert, ils ont été retirés et remplacés par des moulages patinés. Les plus complets ont pu alors être présentés d'une manière analogue à celle adoptée dans la galerie correspondante, adossés deux à deux, avec un léger intervalle, et reconstituant de la sorte comme des cuves de sarcophages. Les fragments moindres et les débris ont été groupés dans les embrasures des fenêtres. Les sujets variés du répertoire mythologique adapté aux représentations de sarcophages se déroulent ainsi aux regards, rapprochés et, autant que possible, méthodiquement classés.

Une place à part a été faite aux deux magnifiques sarcophages gréco-phéniciens, découverts dans les fouilles du P. Delattre à Carthage, sur lesquels se voient étendus une femme voilée et un personnage en costume sacerdotal.

L'aspect décoratif et l'effet d'ensemble de la galerie se complètent par les deux fontes du Laocoon et de l'Ariane provenant de Fontainebleau, superbes pièces de milieu pour les fenêtres centrales, et par toute une série de bustes de bronze, dont plusieurs de grandeur au-dessus de nature, posés sur des gaines devant les trumeaux, enfin par une suite de colonnes en riches marbres de couleur, qui font de la galerie, aussi bien que de son pendant la galerie Denon, une entrée monumentale, telle qu'il convenait à un palais comme le palais du Louvre.

DONATEURS.

- BALLU (Albert), inspecteur général des monuments historiques, 45.
CANESSA (Ercole), 33.
DELATTRE (le R. P. L.), correspondant de l'Institut, 41.
DÉPARTEMENT DES ANTIQUITÉS ORIENTALES DU LOUVRE, 34.
GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE, 45.
SARTIGES (COMTE L. DE), secrétaire d'ambassade, 44.
-

PROVENANCES.

- | | |
|--|--------------------------------------|
| Alep , 31, 32. | nes, Chalcis, Larisse, |
| Alexandrie (?) , 11. | Olympie, Pagasae. |
| Algérie , voir Timgad. | Italie , 12; voir Orvieto, |
| Amyclées , 34. | Rome, Viterbe. |
| Asie Mineure , voir Casteloryzo. | Larisse (?) , 9. |
| Athènes , 1, 7, 8, 14, 16. | Olympie , 17 à 29. |
| Carthage , 41. | Orvieto , 35. |
| Casteloryzo (Ile de) , 10. | Oudna , 4. |
| Chalcis , 30. | Pagasae , 42, 43. |
| Égypte , 2, 15; voir Alexandrie. | Rome , 13. |
| Gaule , voir Rongères, Saint-Marcel-lès-Chalon. | Rongères , 36 à 40. |
| Grèce , voir Amyclées, Athènes, | Saint-Marcel-lès-Chalon , 33. |
| | Syrie , voir Alep. |
| | Timgad , 45. |
| | Tunisie , voir Carthage. |
| | Viterbe , 35. |
-

LISTE DES PÉRIODIQUES

REÇUS PAR LA SOCIÉTÉ

EN 1912.

FRANCE.

AIN. — *Société d'émulation et d'agriculture de l'Ain, Annales*, 44^e année, octobre-décembre 1911; 45^e année, janvier-septembre 1912. Bourg, 1911-1912, in-8°.

AISNE. — *Société archéologique, historique et scientifique de Soissons. Bulletin*, t. XVI, 3^e série, 1909; t. XVII, 1910. Soissons, 1912, in-8°.

ALLIER. — *Société d'émulation du Bourbonnais. Bulletin*, 1912, fasc. 1-6. Moulins, in-8°.

ALPES (HAUTES-). — *Société d'études des Hautes-Alpes. Bulletin*, 30^e année, n° 40 (1911). 31^e année, n°s 41-44 (1912). Gap, in-8°.

ALPES-MARITIMES. *Nice historique*, 15^e année, n°s 4-11. Nice, in-8°.

AUBE. — *Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube. Mémoires*, 3^e sér., t. XLVIII, année 1911. Troyes, in-8°.

AVEYRON. — *Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron. Mémoires*, vol. XVII, 1906-1911. Rodez, in-8°.

BELFORT (TERRITOIRE DE). — *Société belfortaine d'émulation. Bulletin*, n° 31. Belfort, 1912, in-8°. — *Table analytique des 30 premiers volumes*. 1911.

BOUCHES-DU-RHÔNE. — *Annales des Facultés de droit et des lettres d'Aix*, t. V, n^{os} 1-2 (Lettres). 1912, in-8°.

Société archéologique de Provence Année 1910, n^{os} 16 et 17. Marseille, in-8°.

CALVADOS. — *Bulletin monumental*, t. LXXV, fasc. 5 et 6; t. LXXVI, n^{os} 1-4. Paris-Caen, 1911-1912, in-8°.

Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen. Mémoires (1911). Caen, 1911, in-8°.

Congrès archéologique de France. 77^e session tenue à Angers. Paris-Caen, 1911. Deux volumes in-8°.

Société des Antiquaires de Normandie. Mémoires, 4^e série, 4^e vol. Caen, 1911, in-4°.

CANTAL. — *Société des lettres, sciences et arts de la Haute-Auvergne. Revue de la Haute-Auvergne*, 13^e année, 1911, fasc. 4; 14^e année, 1912, fasc. 1-3. Aurillac, in-8°.

CHARENTE. — *Société archéologique et historique de la Charente. Bulletin et Mémoires*, 8^e série, t. II, année 1911. Angoulême, in-8°.

CHARENTE-INFÉRIEURE. — *Société des archives historiques. Revue de Saintonge et d'Aunis*, t. XXXII. Saintes, 1912, in-8°.

CHER. — *Société historique, littéraire et scientifique du Cher. Mémoires*, 4^e série, 25^e volume (1911). Bourges, in-8°.

CORRÈZE. — *Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze. Bulletin*, t. XXXIII, livr. 4; t. XXXIV, livr. 1, 2. Brive, 1912, in-8°.

CÔTE-D'OR. — *Commission des antiquités du département de la Côte-d'Or. Mémoires*, t. XVI, 1^{er} fasc., 1911. Dijon, in-4°.

Société des sciences historiques et naturelles de Semur-

en-Auxois. Bulletin, t. XXXVII, années 1910-1911, in-8°.

CÔTES-DU-NORD. — *Société d'émulation des Côtes-du-Nord. Bulletins et Mémoires*, t. XLIX, 1911. Saint-Brieuc, in-8°.

CREUSE. — *Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse. Mémoires*, t. XVIII, 1^{re} partie. Guéret, 1911, in-8°.

DEUX-SÈVRES. — *Société historique et scientifique des Deux-Sèvres. Procès-verbaux, mémoires et documents*, 7^e année, 1911. Niort, in-8°.

DORDOGNE. — *Société historique et archéologique du Périgord. Bulletin*, t. XXXIX. Périgueux, 1912, in-8°.

DOUBS. — *Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon. Procès-verbaux et Mémoires*, année 1911. Besançon, in-8°.

Société d'émulation de Montbéliard. Mémoires, vol. XLI (1912). Montbéliard, in-8°.

DRÔME. — *Société d'archéologie et de statistique de la Drôme*, 180^e à 183^e livr. Valence, 1912, in-8°.

EURE. — *Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure. Recueil*, 6^e série, vol. IX, année 1911. Évreux, 1912, in-8°.

EURE-ET-LOIR. — *Société archéologique d'Eure-et-Loir. Bulletin* 1912. 56^e année. Chartres, in-8°.

Société dunoise. Bulletin, année 1911, n^{os} 164 à 171. Châteaudun, in-8°.

FINISTÈRE. — *Société académique de Brest. Bulletin*, 2^e série, t. XXXVI (1911-1912). Brest, 1912, in-8°.

GARD. — *Académie de Nîmes. Mémoires*, vol. XXXIII, année 1910. *Sommaire des lettres pontificales concernant le Gard émanant des papes d'Avignon au XIV^e siècle*, par Henri Grange, 1^{re} partie. Nîmes, 1911, in-8°.

GARONNE (HAUTE-). — *Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres. Mémoires*, 10^e série, t. XI. Toulouse, 1911, in-8°.

Société archéologique du midi de la France. Bulletin, nouv. série, n^{os} 39 et 40. Toulouse, 1909-1912, in-8°.

Bibliothèque méridionale publiée sous les auspices de la Faculté des lettres de Toulouse. Histoire critique des Jeux floraux depuis leur origine, par de Gélis. Toulouse, 1910, in-8°. — *Lettres inédites de la comtesse d'Albany à ses amis de Sienne (1797-1820)*, par Léon Pélissier. Toulouse, 1912, in-8°.

GIRONDE. — *Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux*. 3^e série, 70^e et 71^e années. Paris, in-8°.

HÉRAULT. — *Académie des sciences et lettres de Montpellier. Bulletin mensuel*, 1912. Montpellier, in-8°.

Société archéologique de Montpellier. Mémoires, 2^e série, t. IV, 3^e fasc., 1911.

Ephemeris campanographica, publié par Joseph Berthelé, fasc. 8, 1912. Montpellier, in-8°.

ILLE-ET-VILAINE. — *Société archéologique d'Ille-et-Vilaine. Bulletin et mémoires*, t. XLI, 2^e partie; t. XLII, 1^{re} partie, 1912, in-8°.

INDRE-ET-LOIRE. — *Société archéologique de Touraine. Bulletins*, 2^e série, t. II, 4^e trim. 1911, 1^{er} et 2^e trim. 1912. Tours, in-8°.

ISÈRE. — *Académie delphinale. Bulletin*, 5^e série, t. V (1911). Grenoble, 1912, in-8°.

JURA. — *Société d'émulation du Jura. Mémoires*, 8^e série, t. V, 1911, in-8°.

LANDES. — *Société de Borda. Bulletin*, t. XXXVI, 4^e trim.; Dax, 1911, in-8°.

LOIR-ET-CHER. — *Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. Bulletin*, 50^e vol., 1911.

LOIRE. — *Bulletin de la Diana*, t. XVII, n^{os} 6 à 8; t. XVIII, n^o 1. Montbrison, 1911-1912, in-8^o.

LOIRE-INFÉRIEURE. — *Société archéologique de Nantes. Bulletin*, vol. LII. Nantes, 1912, in-8^o.

LOIRET. — *Société archéologique et historique de l'Orléanais. Bulletin*, t. XVI, n^{os} 201 et 202. Orléans, in-8^o.

Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans. Mémoires, t. XI, 1^{er} sem. 1911. Orléans, in-8^o.

MAINE-ET-LOIRE. — *Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers. Mémoires*, 5^e sér., t. XIV. Angers, 1911, in-8^o.

MARNE. — *Académie nationale de Reims. Mémoires*, 130^e vol. (1910-1911). Reims, in-8^o.

Société d'agriculture, commerce, sciences et arts de la Marne. Mémoires, 2^e série, t. XIII (1910-1911). Châlons-sur-Marne, in-8^o.

Société des sciences et arts de Vitry-le-François. Mémoires, t. XXVII (année 1908). Vitry-le-François, 1911, in-8^o.

MARNE (HAUTE-). — *Société historique et archéologique de Langres. Bulletin*, t. VI, n^{os} 86 et 87. Langres, 1912, in-8^o. *Mémoires*, t. IV. Langres, 1912, in-4^o.

Société d'histoire et d'archéologie. Annales, 4^e année, fasc. 5 et 7. Chaumont, 1912, in-8^o.

MEURTHE-ET-MOSELLE. — *Académie de Stanislas. Mémoires*, 6^e série, t. IX, 162^e année. Nancy, 1912, in-8^o.

Société d'archéologie lorraine et du Musée historique lorrain. Mémoires, t. LXI. Nancy, 1911, in-8^o.

MEUSE. — *Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc. Mémoires*, 4^e série, t. IX. Bar-le-Duc, 1911, in-8^o.

MORBIHAN. — *Société polymathique du Morbihan. Procès-verbaux et Mémoires*, 1911, fasc. 1 et 2. Vannes, in-8°.

NORD. — *Société archéologique de l'arrondissement d'Avesnes. Mémoires*, t. IX (année 1911). Avesnes, in-8°.

Société dunkerquoise. Mémoires, vol. LIV (année 1911). Dunkerque, in-8°.

Société d'émulation de Cambrai. Mémoires, t. LXVI. Cambrai, 1912, in-8°.

Société d'agriculture, sciences et arts centrale du Nord. Mémoires, 3^e série, t. XII (1909-1910). Douai, in-8°. — *Tables des douze volumes de la série 1881-1910*. Douai, in-8°.

OISE. — *Comité archéologique de Senlis. Comptes-rendus et mémoires*, 6^e série, t. III, année 1911. Senlis, 1912.

Société académique de l'Oise. Mémoires, vol. XXI, 2^e partie. Beauvais, 1911, in-8°.

Comité archéologique, historique et scientifique de Noyon. Comptes-rendus et mémoires, vol. XXIII. Noyon, 1911. — *L'ancien Noyon*, par Albert Ponthieu. Noyon, 1912, in-8°.

Société historique de Compiègne. Procès-verbaux, t. XIX, XX. *Bulletin*, t. XIII et XIV. Compiègne, 1911, in-8°. — *Cartulaire de Royallieu*, par Paul Guynemer. Compiègne, 1911, in-8°. — *La seigneurie d'Offémont*, par Paul Guynemer. Compiègne, 1912, in-8°.

PAS-DE-CALAIS. — *Société des Antiquaires de la Morinie. Bulletin historique*, t. XII, 240^e livr. 1911; t. XIII, 241^e à 243^e livr. 1912. Saint-Omer, in-8°.

Académie des sciences, lettres et arts d'Arras. Mémoires, vol. XLII, 1911. Arras, in-8°.

PUY-DE-DÔME. — *Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand. Bulletin historique et scien-*

tifique de l'Auvergne, 2^e série, fasc. 19 à 23. Clermont-Ferrand, 1907 à 1911, in-8°.

RHÔNE. — *Bulletin historique du diocèse de Lyon*, 13^e année, n^{os} 73 à 78. Lyon, 1912, in-8°.

Société des sciences et arts du Beaujolais. Bulletin, 13^e année (1911), n^o 47; 14^e année (1912), n^{os} 48-49. Villefranche, in-8°.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon. Mémoires, 3^e série, t. XII. Lyon, 1912, in-8°.

SAÔNE-ET-LOIRE. — *Société éduenne. Mémoires*, nouv. série, t. XXXIX. Autun, 1911, in-8°.

Académie de Mâcon, 3^e série, vol. XV, 1^{re} partie. Mâcon, 1910, in-8°.

Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône. Mémoires, 2^e série, t. IV, 2^e partie. Chalon-sur-Saône, 1912, in-8°. — *Catalogue des collections de la Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône*, 1912, in-8°.

Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire. Bulletin, nouv. série, t. XVII, 4^e trim.; t. XVIII, 1^{er}, 2^e et 3^e trim. Chalon-sur-Saône, 1911-1912, in-8°. — *Table générale des publications de 1875 à 1911*. Chalon, 1912, in-8°.

SARTHE. — *Revue historique et archéologique du Maine*, vol. LXX (1911). Le Mans, in-8°. — *Table des matières contenues dans les volumes XLI à LX*. Le Mans, 1911, in-8°.

SAVOIE. — *Société savoisienne d'histoire et d'archéologie. Mémoires et documents*, t. LII. Chambéry, 1912, in-8°.

SAVOIE (HAUTE-). — *Société florimontane d'Annecy. Revue savoisienne*, 53^e année (1912). Annecy, in-8°.

SEINE. — *Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes-rendus des séances de l'année 1911*, no-

vembre-décembre; 1912, janvier-septembre. Paris, in-8°.

Association pour l'encouragement des études grecques. Revue des études grecques, t. XXV, n^{os} 111-114. Paris, 1912, in-8°.

Bulletin de correspondance hellénique, t. XXXVI. Athènes et Paris, 1912, in-8°.

Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétienne. 1^{re} année, n^{os} 2 et 3 (1911); 2^e année, n^{os} 2, 3, 4. Paris, in-8°.

Correspondance historique et archéologique, 19^e année (1911). Paris, in-8°.

Journal des Savants, année 1912, in-4°.

Ministère de l'Instruction publique. Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques, année 1911, fasc. 3; année 1912, fasc. 1-2. — *Bulletin de géographie historique et scientifique du Comité*, année 1911, fasc. 3. — *Bibliographie annuelle des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France*, dressée par R. de Lasteyrie et Vidier. Années 1907-1908, 1908-1909, in-4°. — *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques de France. Bibliothèque de la Guerre*. Paris, 1911, in-8°. *Archives de la Guerre*, par Louis Tuetey, t. I. Paris, 1912, in-8°. — *Documents inédits sur l'histoire de France. Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, par Em. Espérandieu, t. IV. Paris, 1911, in-4°. — *Procès-verbaux de la Commission temporaire des arts*, publiés et annotés par L. Tuetey, fasc. 1. Paris, 1912, in-8°.

Répertoire d'art et d'archéologie. Année 1911, 4^e trim. 1912, 1^{er} et 2^e trim. Paris, in-8°.

Revue de l'Art chrétien. 55^e année, 1912, in-4°.

Société de l'histoire de France. Annuaire-Bulletin,
ANT. BULLETIN — 1912 29

1911. Paris, in-8°. — *Correspondance du chevalier de Sévigné et de Christine de France, duchesse de Savoie*, publiée par J. Lemoine et F. Saunier. Paris, 1911, in-8°. — *Mémoires de Martin du Bellay*, publiés par V.-L. Bourrilly et F. Vindry, t. III. Paris, 1912, in-8°. — *Mémoires du cardinal de Richelieu*, t. III. Paris, 1912, in-8°. — *Journal de Jean Vallier*, t. II. Paris, 1912, in-8°.

Société d'anthropologie de Paris. Bulletins et mémoires, 6^e série, t. II, 1911; t. III, 1912, n^{os} 1 à 4. Paris, in-8°.

Société de Saint-Jean. Notes d'art et d'archéologie, 24^e année, 1912.

Société française de numismatique. Procès-verbaux de l'année 1911. Paris, in-8°.

Ville de Paris. Commission municipale du Vieux-Paris. Procès-verbaux, année 1911, n^o 3. Paris, in-4°. *Le prieuré de la Madeleine de Traisnel*, par Lucien Lambeau.

SEINE-ET-MARNE. — *Société historique et archéologique du Gâtinais. Annales*, 1911, 3^e et 4^e trim.; 1912, 1^{er} à 4^e trim. Fontainebleau, in-8°. — *Recueil des chartes de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire*, publié par M. Prou et A. Vidier, t. II, 1^{er} fasc. Paris, 1912, in-8°.

SEINE-ET-OISE. — *Société des sciences morales de Seine-et-Oise. Revue de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise*, 14^e année, 1912. Versailles, in-8°.

Société historique et archéologique de l'arrondissement de Pontoise et du Vexin. Mémoires, t. XXX. *La Société historique du Vexin et le millénaire normand*. Pontoise, 1911, in-8°.

SEINE-INFÉRIEURE. — *Société havraise d'études diverses. Recueil*, 1911. Le Havre, in-8°. *L'abeille havraise, recueil d'œuvres couronnées au concours Follope (1901-1910)*. Le Havre, 1911, in-8°.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen. Précis analytique des travaux de l'année 1910-1911. Rouen, 1912, in-8°.

Commission des antiquités de la Seine-Inférieure. Bulletin, t. XV, 3^e livr. Rouen, 1912, in-8°.

SOMME. — *Académie des sciences, des lettres et des arts d'Amiens, t. LVIII, année 1911. Amiens, 1912, in-8°.*

Société des Antiquaires de Picardie. La Picardie historique et monumentale, arrondissement de Doullens, t. IV, n° 4, 1912, in-4°. — Album archéologique, 17^e fascicule, 1909. — Bulletin, année 1911, 4^e trim.; 1912, 1^{er} et 2^e trim. — Fondation Ledieu. Dictionnaire historique et archéologique de la Picardie, t. II, arrondissement d'Amiens. Paris et Amiens, 1912, in-fol. — Fondation Henri Debray. Documents inédits sur la ville et le comté de Corbie, par C. Brunel. Amiens et Paris, 1912, in-fol.

Société d'émulation d'Abbeville. Bulletin trimestriel, année 1912. — Mémoires, 4^e série, t. V. 1912, in-8°.

TARN-ET-GARONNE. — *Société archéologique de Tarn-et-Garonne. Bulletin, t. XXXIX, année 1911. Montauban, 1911.*

VAR. — *Académie du Var, 79^e année (1911). Toulon, 1911, in-8°.*

VAUCLUSE. — *Académie de Vaucluse. Mémoires, 2^e série, t. XI, année 1912. Avignon, 1912, in-8°.*

VIENNE. — *Société des Antiquaires de l'Ouest. Bulletins, 3^e série, t. II, 1911, 3^e et 4^e trim. 1912, 1^{er} et 2^e trim. Poitiers, in-8°. Mémoires, t. IV (1910); t. V (1911).*

VIENNE (HAUTE-). — *Société archéologique et historique du Limousin. Bulletin, t. LXI. Limoges, 1911-1912, in-8°.*

VOSGES. — *Société philomatique vosgienne, 37^e année, 1911-1912. Saint-Dié, 1912, in-8°.*

YONNE. — *Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, 65^e vol. (1911). Auxerre, in-8°.

Société archéologique de Sens. Bulletin, t. XXVI, année 1911. Sens, 1911, in-8°.

ALGÉRIE. — *Société historique algérienne. Revue africaine*, 54^e année, 4^e trim. 1911. 55^e année, 1^{er} et 2^e trim. Alger, in-8°.

Société archéologique du département de Constantine. Recueil des notices et mémoires, t. XLV (année 1911). Constantine, 1912, in-8°.

Société de géographie et d'archéologie de la province d'Oran. Bulletin trimestriel de géographie et d'archéologie, fasc. 129 à 133. Oran, 1912, in-8°.

ALLEMAGNE.

BONN. — *Bonner Jahrbücher. Jahrbücher des Vereins von Altertumsfreunden im Rheinlande*, vol. 120. Bonn, 1911, in-8°. *Bericht der Provinzial Kommission für Denkmalspflege*, 1909-1910. Bonn, in-8°.

TRÈVES. — *Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst*, t. XXX, livr. 2-4. Trèves, 1911, in-8°. *Römisch-Germanisches Korrespondenzblatt*, 1910 et 1911. *Gesellschaft für Nützliche Forschungen zu Trier-Trierer Jahresberichte*, t. II, 1909; t. III, 1910. Trèves, in-8°.

WIESBADEN. — *Annalen des Vereins für Nassauische Altertumskunde und Geschichtsforschung*, t. XLI, 1910. *Mitteilungen*, 1910-1911, 1911-1912.

ALSACE-LORRAINE.

COLMAR. — *Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Colmar*, années 1911-1912, in-8°.

MULHOUSE. — *Société industrielle de Mulhouse. Bulletin*, nov.-déc. 1911; janv.-sept. 1912. Mulhouse, in-8°.

AUTRICHE-HONGRIE.

BUDAPEST. — *Académie hongroise. Archeologiai ertesito, Indicateur archéologique*, nouv. série, t. XXXII, livr. 1 à 5. Budapest, 1912.

GRAZ. — *Historische Verein für Steiermark. Zeitschrift*, 8^e année, n^o 3, 1910. 9^e année, 1911. 10^e année, n^{os} 1 et 2. Graz, 1912, in-8^o.

KOLOZSVAR. — *Section numismatique et archéologique du Musée national de Transylvanie*, III, 1912, in-4^o.

LAIBACH-LJUBLJANI. — *Carniola. Mitteilungen des Musealvereins für Krain*, 3^e année, 1912. Laibach, in-8^o.

PRAGUE. — *Pamatky archæologické a mistopisné*, t. XXIV, fasc. 7-8. Prague, 1910, in-4^o. — *Bericht über das Museum des Königreiches Böhmen für das Jahr 1911*. Prague, in-8^o.

SPALATO. — *Bulletino di archeologia e storia Dalmata*, t. XXXIII, 1910, in-8^o.

VIENNE. — *Akademie der Wissenschaften. Philos.-histor. Klasse. Sitzungsberichte*, vol. 166, fasc. 3, 5, 7; 167, fasc. 3; 168, fasc. 3, 5, 6; 169, fasc. 3, 4, 5, 6; 170, fasc. 1, 3, 5, 7, 8, 9; 172, fasc. 3. — *Archiv für österreichische Geschichte*, vol. 99, fasc. 2. Vienne, 1912. — *Generalregister der Bände I-100*. — *Fontes rerum austriacarum*, vol. 64, 65, 66, 67.

Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien, 41^e vol., fasc. 5 et 6; 42^e vol., livr. 1 à 4. Vienne, 1911-1912, in-4^o.

Jahreshefte des Oesterreichischen Archaeologischen Institutes in Wien, t. XIV, 2^e fasc., et t. XV, 1^{er} fasc. Vienne, 1911-1912, in-4^o.

BELGIQUE.

ANVERS. — *Académie royale d'archéologie de Belgique. Annales*, 6^e série, t. III, 3^e et 4^e livr.; t. IV, fasc. 1 et 2. — *Bulletin*, 1911, 3^e et 4^e livr.; 1912, 1^{re}, 2^e et 3^e livr. Anvers, 1911-1912, in-8°.

BRUGES. — *Société d'émulation. Annales*, 62^e vol. (1912), 1^{re}, 2^e et 3^e livr. Bruges, in-8°.

BRUXELLES. — *Académie royale de Belgique. Bulletin de la classe des lettres*, 1911, n° 12; 1912, n°s 1 à 11. — *Annuaire*, 1912, 78^e année. Bruxelles, 1911-1912, in-8°.

Analecta Bollandiana, t. XXXI, fasc. 1 à 4. Bruxelles, 1912, in-8°.

Commission royale pour la publication des anciennes lois et ordonnances de la Belgique. Bulletin des procès-verbaux, vol. IX, fasc. 4 et 5. — *Coutumes des pays et comté de Flandre, coutumes de la salle et châtellenie d'Ypres*, t. I et II. Bruxelles, 1911, in-4°.

Commission royale d'art et d'archéologie, t. XLVII à XLIX. Bruxelles, 1908 à 1910.

Société d'archéologie de Bruxelles. Annales, t. XXV, livr. 2-4; t. XXVI, livr. 1 à 4. Bruxelles, 1911-1912, in-8°. — *Annuaire 1912. — Table des publications 1887-1911.*

Revue belge de numismatique, année 1911, livr. 4; 1912, livr. 1 à 4. Bruxelles, in-8°.

COURTRAI. — *Cercle historique et archéologique de Courtrai. Bulletin*, 8^e année (1910-1911), livr. 2, in-8°; 9^e année (1911-1912), 1^{re} et 2^e livr. — *Mémoires*, t. V et VI. Courtrai, 1912.

GAND. — *Société d'histoire et d'archéologie de Gand. Bulletin*, 20^e année, n°s 1 à 9. Gand, 1912, in-8°. — *Annales*, t. XI, fasc. 2, 1911; t. XII, fasc. 1 et 2, 1912, in-8°. — *Inventaire archéologique*, fasc. 55. Gand, 1912.

LIÈGE. — *Bulletin du dictionnaire général de langue wallonne*, 6^e année, n^{os} 3 et 4, 1911; 7^e année, fasc. 1 et 2, 1912. — *Annuaire de la Société liégeoise de littérature wallonne*, t. XXV, 1912. — *Bulletin de la Société liégeoise de littérature wallonne*, t. LIV. Liège, 1912, in-8°. — *Bibliographie de la littérature wallonne 1905-1906*. Liège, 1912, in-8°.

MONS. — *Mémoires et publications de la Société des sciences et lettres de Hainaut*, 62^e vol. Mons, 1912.

NAMUR. — *Annales de la Société archéologique de Namur*, t. XXX. Namur, 1911, in-8°.

BULGARIE.

SOPHIA. — *Bulletin de la Société archéologique bulgare*, t. II, 1911, fasc. 2. Sofia, 1912, in-8°.

CANADA.

HALIFAX. — *Proceedings and transactions of the Nova Scotian Institute of science*, vol. XII, part 3 (1908-1909); XIII, part 1 (1910-1911); part 3 (1911-1912). Halifax, in-8°.

DANEMARK.

COPENHAGUE. — *Aarboeger for nordisk oldkyndighed og historie*, udgivne af det kongelige nordiske oldskriftselskab, 3^e sér., 1^{er} vol. Copenhagen, 1911, in-8°.

Mémoires de la Société royale des Antiquaires du Nord, nouv. série, 1911-1912. Copenhagen, in-8°.

ÉGYPTE.

LE CAIRE. — *Comité de conservation des monuments de l'art arabe*, fasc. 27. Exercice 1910. Le Caire, in-8°.

ESPAGNE.

ALMERIA. — *Sociedad de Estudios Almerienses*, n^{os} I et III, 1911, in-8°.

BARCELONE. — *Institut d'estudis Catalans. Le obres d'Auzias March*, edicio critica per Amadeu Pagès, vol. 1. Barcelone, 1912, in-4°. — *L'arquitectura romanica catalunya*, vol. 2, par J. Puig y Cadafalch, Falguna y Sivilla, Godoy y Casals, 1912, in-4°.

MADRID. — *Boletin de la Real Academia de la Historia*, t. LX. Madrid, 1912, in-8°.

Revista de archivos, bibliotecas y museos, 3^e série, 16^e année. Madrid, 1912, in-8°.

Boletin de la Sociedad española de excursiones, 20^e année, fasc. 1 à 3. Madrid, 1912, in-4°.

VALLADOLID. — *Boletin de la Sociedad castellana de excursiones*, 10^e année, n^{os} 109 à 120. Valladolid, 1912, in-4°.

ÉTATS-UNIS.

BALTIMORE. — *John Hopkins University. Studies in historical and political science*, 29^e série, n^{os} 1-3; 30^e série, n^{os} 1-2. Baltimore, 1911-1912, in-8°.

CHICAGO. — *The Chicago Academy of sciences. Bulletin*, vol. III, n^{os} 4, 5. 1911. — *Special publication*, n^o 3. *The Lymneidae of North and Middle America*, by Frank Collins Baker. Chicago, 1911, in-8°.

PHILADELPHIE. — *American philosophical Society. Proceedings*, t. L, n^{os} 201, 202; LI, n^{os} 203-206. Philadelphie, 1911-1912, in-8°. — *Transactions*, vol. XXII, part. 2. Philadelphie, 1912, in-4°.

TOPEKA. — *Kansas State historical Society. Collection*, vol. 11. Topeka, 1910. — *Report of Society*, 1911, in-8°.

WASHINGTON. — *Archeological Institute of America. American journal of archæology*, 2^e série, t. XVI, n^{os} 1 à 4. Norwood, 1912, in-8°. — *Bulletin of the Archeological Institute of America*, vol. III, n^{os} 2 et 3, 1912. — *Smithsonian Institution. Bureau of American ethnology. Bulletin* n^{os} 47, 52. — *Report of the progress and condition of the U. S. National Museum for the year 1911-1912*. Washington, 1912, in-8°. — *Twenty seventh annual report of the Bureau of american ethnology (1905-1906)*. Washington, 1911, in-4°.

GRANDE-BRETAGNE.

CAMBRIDGE. — *Cambridge antiquarian Society. Proceedings*, n^o 61. Cambridge, 1912, in-8°.

DUBLIN. — *Royal Irish Academy. Section C, archæology, linguistic and litterature. Proceedings*, t. XXIX, n^o 9; XXX, n^{os} 1 à 11. Dublin, 1911-1912, in-8°. — *Index to the serial publications from 1786 to 1906 inclusive*. Dublin, 1912, in-8°.

ÉDIMBOURG. — *Society of Antiquaries of Scotland. Proceedings*, vol. XLV, 1911; vol. XLVI, 1912. Edimburgh, in-8°.

Royal Society of Edimburg. Proceedings, t. XXXI, n^o 5; t. XXXII, n^{os} 1-4, 1912. Edimburgh, in-8°. — *Transactions*, t. XLVIII, part. 1-2 (1911-1912). Édimbourg, in-4°.

JERSEY. — *Société jersiaise. Actes des États de l'île de Jersey, 1780-1788*. Jersey, 1911, in-4°. — *Journal de Jean Chevalier*, 7^e fasc., 1912, in-8°.

GRÈCE.

ATHÈNES. — *Mitteilungen des k. deutschen archæologischen Instituts, Athenische Abtheilung*, vol. 36, livr. 3 et 4; vol. 37, livr. 1-2, 1911-1912, in-8°.

ITALIE.

BOLOGNE. — *R. Deputazione di storia patria per le provincie di Romagna. Atti e memorie*, 4^e série, vol. 1 et 2, 1911-1912.

CATANÈ. — *Società di storia patria per la Sicilia orientale. Archivio storico*, 8^e année, fasc. 3; 9^e année, fasc. 1 et 2, 1911-1912, in-4^o.

FLORENCE. — *Biblioteca nazionale centrale di Firenze. Bullettino delle pubblicazioni italiane ricevute per diritto di stampa*. Année 1912. In-8^o.

MODÈNE. — *Regia Accademia di scienze, lettere ed arti in Modena*, 3^e série, vol. X, 1^{re} partie. Modène, 1912, in-4^o.

ROME. — *Accademia dei Lincei. Serie quinta. Classe di scienze morali, storiche e filologiche. Notizie degli scavi*, année 1911, fasc. 9 à 12; année 1912, fasc. 1 à 6. Roma, in-4^o. — *Rendiconti, serie quinta*, vol. XX, fasc. 7 à 12; vol. XXI, fasc. 1 à 6. Roma, 1911-1912, in-8^o. — *Rendiconto dell' adunanza solenne del 4 giugno 1912*. Roma, 1911, in-4^o. — *Memorie, serie quinta*, vol. XIV, fasc. 7-9. Roma, 1912, in-4^o.

Mitteilungen des k. deutschen archæologischen Instituts. Römische Abteilung, vol. XXVII, fasc. 1 à 4. Rome, 1912, in-8^o.

TURIN. — *Accademia delle scienze di Torino. Atti*, vol. XLVI, fasc. 9 à 15; vol. XLVII, fasc. 1 à 15. Torino, 1911-1912, in-8^o. — *Memorie*, 2^e série, vol. LXI, LXII. Torino, 1911-1912, in-4^o.

LUXEMBOURG.

Publications de la section historique de l'Institut grand-ducal du Luxembourg, vol. LII, fasc. 2. 1911, in-8^o.

PAYS-BAS.

LEEWARDEN. — *Friesch Genootschaps Van Geschied ontheid en Taalkunde te Leeuwarden*. 83^e Verslag, 1910-1911, in-8°.

PORTUGAL.

LISBONNE. — *Museu ethnographico portugues. O archeologo portugues*, vol. XV, n^{os} 1 à 12, 1910; vol. XVI, n^{os} 1 à 12. Lisbonne, 1911, in-8°.

RUSSIE.

DORPAT. — *Acta et commentationes imp. Universitatis Jurievensis*, t. XVIII, 1910; t. XIX, 1911, in-8°.

EKATERINEBOURG. — *Société ouralienne d'amateurs des sciences naturelles. Bulletins*, t. XXXI, 1^{re} partie, 1911; t. XXXII, 2^e partie, 1912, in-8°.

HELSINGSFORS. — *Suomen Muinaismuisto-Yhdistyks. Société archéologique finlandaise. Suomen Museo, Finkst Museum*, XVIII, 1911. *Finska fornminnesforeningens, Tidskrift*, vol. XXV, XXVI; *Finlands Kyrkor*, vol. I. Helsingfors, 1911, 1912.

SAINT-PÉTERSBOURG. — *Académie impériale des sciences. Bulletin*, 6^e série, t. VI, 1912.

SUÈDE.

STOCKHOLM. — *Kongl. Vitterhets Historie och Antiquitets Akademier. — Fornwannen Meddelanden*, t. VI, 1911. — *S^t Clemens Kyrka i Visby*, af Emil Ekhoft. Stockholm, 1912, in-4°.

UPSAL. — *Skrifter utgifna af kungl. humanistika Vetenskap' Samfundet i Uppsäl*, t. X. Upsal, in-8°. — *Eranos*, vol. XI, fasc. 3-4; vol. XII, fasc. 1-4. Goteborg, 1911-1912, in-8°.

SUISSE.

BÂLE. — *Historische und antiquarische Gesellschaft zu Basel. Basler Zeitschrift*, t. XI, livr. 1-2. Basel, 1911, in-8°.

GENÈVE. — *Société d'histoire et d'archéologie de Genève. Bulletin*, t. III, livr. 6. Genève, 1911, in-8°.

STANS. — *Historischer Verein der fünf Orte. Der Geschichtsfreund*, vol. LXVII, 1912, in-8°.

ZÜRICH. — *Schweizerisches Landesmuseum, Musée national suisse. Anzeiger für schweizerische Altertumskunde*, nouv. série, vol. XIII, fasc. 2-4; vol. XIV, fasc. 1, 1911-1912. 20^e rapport annuel, 1911. Zurich, 1912.

Antiquarische Gesellschaft in Zürich. Mitteilungen, t. XXVII, 8^e livr. Zurich, 1912.

TUNISIE.

TUNIS. — *Revue tunisienne, organe de l'Institut de Carthage*, 1911, n^{os} 92 à 96. Tunis, in-8°, 1911.

TURQUIE.

BEYROUTH. — *Université Saint-Joseph. Al-Machriq, revue catholique orientale bimensuelle*, année 1912. Beyrouth, in-8°.

ERRATA.

P. 235, l. 22 : *placer après latin le trait qui précède ce mot.*

P. 262, l. 27 : *au lieu de ad clamatumest, lire : adclamatum est.*

P. 342, l. 33, dans le volume de 1911 (Tables) : *au lieu de Halteline, lire Heseltine.*

TABLES

DU

BULLETIN DE 1912.

I.

Index par noms d'auteurs.

	Pages
AUBERT (Marcel), A. C. N. La maison dite de Nicolas Flamel, à Paris	306
AUDOLLENT (Auguste), A. C. N. Inscription latine de Clermont-Ferrand, conservée à Vichy	272
BABELON (Ernest), M. R. Observations	306
BANCHEREAU (Louis), A. C. N.	215
— Le grand cimetière d'Orléans	427
BAPST (Germain), M. R. Le château de Vallery, attribué à Philibert Delorme, restitué à Pierre Lescot.	198
— Observations.	267, 271
— Les origines du Musée d'artillerie	277
BATIFFOL (Monseigneur Pierre), A. C. N. Observations	196, 226, 239, 322, 361, 363
— Le règlement des conciles de Carthage au temps de saint Cyprien et le règlement du Sénat romain.	259
— Le sens du mot <i>retributio</i> dans une inscription chrétienne.	335
BAYE (le baron Joseph DE), M. R. Hommage de la notice de G. Goury sur la <i>Nécropole d'Haulzy-en-Champagne</i>	206
— Communication relative au trésor de Poltava.	385

— Hommage du <i>Bulletin</i> de la « Société ouralienne des amis des sciences »	426
BÉGULE (Lucien), A. C. N.	191
BESSON (l'abbé Maurice), A. C. N. Découverte d'un sanglier de bronze à Rue, près Fribourg (Suisse).	254
BILSON (John), A. C. É. Élu correspondant étranger honoraire	243
— Lettre de remerciements	258
BLANCHET (Adrien), M. R. Rapport sur une candidature.	215
— Statuette de Mercure en bronze surmontée d'un croissant	220
— Fragment d'aqueduc romain découvert à L'Haÿ (Seine)	316
— Observations.	331
BOINET (Amédée), A. C. N. La date des peintures du cloître de Saint-Aubin d'Angers	205
— Les portails méridionaux des cathédrales de Paris et de Meaux	216
— Le retable de l'église de Fromentières (Marne)	429
BOIROT (Max), A. C. N. Découvertes faites à Bourbon-Lancy.	361
— Note sur les fouilles de Bourbon-Lancy (Saône-et-Loire)	395
BORDEAUX (P.), A. C. N. Sceaux byzantins découverts à Constantinople	305
BRUSTON (Charles), A. C. N. Le sens de l'épithète de Jupiter <i>Turmaz-Gadis</i>	196
— Hommage de ses publications sur les plus anciens cantiques chrétiens	360
— Le symbole du poisson dans l'antiquité chrétienne	361
— Nouvelles observations sur le symbole du poisson dans l'antiquité chrétienne.	363
BRUTAILS (A.), A. C. N. Réponse à la communication de M. V. Chapot, A. C. N., sur les coupoles	392
BUTTIN (Charles), A. C. N. Prétendue représentation	

de l'armure de Jeanne d'Arc sur une dalle de Saint-Denis	267
— La question de l'armure de Philibert-Emmanuel, son transfert à Paris et son retour à Turin. . .	271
— Observations.	278
— Armure de Henri II appartenant au duc de Saxe-Weimar, conservée à la Wartburg	348
 CAGNAT (René), M. R. Observations.	225, 292, 342
— Inscription chrétienne relevée à Cherchel. . .	347
CANTARELLI (Luigi), A. C. É. Élu correspondant étranger honoraire	243
— Lettre de remerciements	258
CARTON (le Dr Louis), A. C. N. Inscription latine découverte à Henchir-Bellonne	236
— Hommage de diverses publications.	270
— Voy. PALLU DE LESSERT.	
CHAPOT (Victor), A. C. N. La question de l'origine de la coupole sur pendentifs	293 et suiv.
— Étude de M. Mowat sur les dénominations et sobriquets des empereurs romains	356
— Réponse aux observations de M. A. Brutails, A. C. N., sur les coupoles.	404
CHARENCEY (le comte de), A. C. N. Note sur quelques mots étrusques	202
— Le nom de la divinité étrusque Vanth	243
— Essai de lecture d'une inscription étrusque du Louvre	267
— Les noms de nombre en étrusque	271
CHATELAIN (Louis), A. C. N. Antiquités romaines du Puy-de-Dôme	374
CHÉNON (Émile), M. R. Notice nécrologique sur H. d'Arbois de Jubainville	215
— Le chambellan Hue de Bouville, destinataire d'un mandement de Philippe le Bel du 23 août 1302. . .	327
— Le sens du mot <i>osculum</i> entre fiancés dans l'antiquité et au moyen âge	368
— Pièces de mariage	372

CLÉMENT PALLU DE LESSERT (A.), M. R. Inscription latine d'Henchir-Bellonne, découverte par le Dr Carton, A. C. N.	236
— Rapport sur une candidature	243
— Observations.	268
— Note de MM. Merlin et Poinssot, A. C. N., sur une inscription latine de Teboursouk	333
— Interprétation de l'inscription de Teboursouk (suite)	341
— Inscription latine de Souk-el-Abiod (Pupput).	363
DÉCHELETTE (Joseph), A. C. N. Notice sur un menhir.	215
— Chevalier de la Légion d'honneur	369
DELATTE (le R. P. Louis). Plombs latins découverts à Carthage.	429
— Voy. MONCEAUX (Paul).	
DELISLE (Léopold), M. H. Notice nécrologique	286, 293
DEMAISON (L.), A. C. N. Vases peints de l'époque gauloise trouvés à Bétheny.	279
— Photographie d'un vase gaulois du Musée de Reims	361
DEMARTIAL (André), A. C. N.	215
DEMÔLE (Eugène), A. C. N.	215
DESHOULIÈRES (François), A. C. N. Le portail de l'église de Vereaux (Cher)	216
— Le plafond de l'église carolingienne de Montmartre	320
DIMIER (Louis), A. C. N. Observations.	214, 226, 227, 428
— Portrait d'Anne de Parthenay par Pierre Bertaud.	349
— Tableau de l'église de Trilport, près Meaux	351
— Statues du Nil et d'Antinoüs fondues par le Primate	410
DUPUY (Paul). Jean Goujon et son rôle comme architecte sous Henri II	209
DURAND-GRÉVILLE (A.), A. C. N. Œuvres du peintre Hugo von der Goes	205
DURRIEU (le C ^{le} Paul). Observations.	227, 267, 349, 428
ANT. BULLETIN — 1912	30

— Les « Remarques sur la tapisserie de l'Apocalypse de la cathédrale d'Angers », par L. de Farcy, A. C. N.	229
— Observations sur la communication de M. de Farcy	234
— Le <i>Bréviaire</i> des ducs de Bourgogne du Musée britannique et les <i>Très riches Heures</i> du duc de Berry conservées à Chantilly	321
— Hommage d'une publication relative aux <i>Heures</i> d'Angers de la collection Martin Le Roy	360
— Don de son étude sur <i>Les manuscrits à miniatures de statuts de l'ordre de Saint-Michel</i>	409
— Les marques des enlumineurs de Bruges	413
DU TEIL (le baron Joseph). Observations	335, 349
— Estimation du <i>Jugement dernier</i> de Notre-Dame de Dantzig.	349
— Mémoire sur les portraits de Michel-Ange peints à l'huile	408
ENLART (Camille), M. R. Observations	195, 196, 306
— Cadran solaire de la cathédrale de Nicosie (île de Chypre)	195
ESPINAS (Georges), M. R. Notice nécrologique sur Léopold Delisle	121, 286, 293
FAGE (René), A. C. N. Observations	227
FARCY (Louis de), A. C. N. — Voy. DURRIEU (le comte Paul).	
FORMIGÉ (Jules), A. C. N.	331
— Rapprochement entre les arcs de la Narbonnaise et un sarcophage du Musée de Palerme	377
— Fragments antiques découverts à Arles	410
— L'édifice antique d'Arles dit « la Basilique » . . .	419
FRÉVILLE DE LORME (Robert de), A. C. N.	304
GAIDOZ (Henri), M. R. Hommage du volume XI de <i>Mélusine</i>	366
— Hommage d'une brochure sur le nom de Laënnec. .	377

— Observations.	387
GAUCKLER (Paul), A. C. N. Ouvrage posthume sur <i>Le sanctuaire syrien du Janicule</i>	429
GERMAIN DE MONTAUZAN (Camille), A. C. N. Frag- ments de poterie ornée découverts à Lyon . . .	283
— Rapport sur les fouilles de Fourvière à Lyon. . .	369
— VOY. LAFAYE (Georges).	
GERMER-DURAND (le R. P. Joseph), A. C. N. Hom- mage de sa <i>Topographie de Jérusalem des ori- gines à Titus</i> et de ses <i>Mesures bibliques</i> . . .	412
GINOT (Émile), A. C. N. Hommage de son étude sur <i>Les chemins de saint Jacques en Poitou</i>	229
GUÉBHARD (le Dr A.), A. C. N. Statuette de cavalier de la grotte el-Bi'ne, sur le Mont-Carmel . . .	256
GUIFFREY (JULES), M. R. Observations	202
GUILHOU (Ernest), A. C. N. Sa mort.	428
HÉRON DE VILLEFOSSE (Antoine), M. H. Notice de M. Déchelette sur un menhir	215
— Observations.	237, 241, 423
— Le sanglier de bronze trouvé à Rue, près Fri- bourg (Suisse).	253
— Hommage du fac-similé de la table de Peutinger (pour la Gaule), publié par M. C. Jullian, A. C. N.	269
— Fragment de poterie à sujet obscène découvert à Lyon	284
— Observations sur l'aqueduc de L'Haÿ	318
— Hommages de publications de M. Ph. Lauzun, A. C. N.	319
— Vase de marbre blanc sculpté offert au dieu Sil- vain.	335
— Mémoire de M. L. Joulin sur les sépultures pro- tohistoriques dans le sud-ouest de la France . .	341
— Inscriptions d'Hadrumète et de Kostolatz (Serbie).	358
— Communication de M. le baron de Baye relative au trésor de Poltava	384
— Statue antique d'Argenton (Basses-Alpes), com- muniquée par M. l'abbé Sauvaire	387

— A propos du trésor de Poltava	391
— Note de M. Max Boiroi sur les fouilles de Bourbon-Lancy (Saône-et-Loire)	395
— A propos de la note de M. Max Boiroi sur les fouilles de Bourbon-Lancy.	400
— Le trésor d'objets gaulois en or découvert à Rongères	424
HUMBERT (André). Peintures murales du XIII ^e siècle de l'église de Brinay (Cher)	407
JADART (Henri), A. C. N. Les anciens cadrans solaires des départements de la Marne, de l'Aisne et des Ardennes	191
— Chevalier de la Légion d'honneur	286
JOULIN (Léon), A. C. N. Mémoires sur les sépultures des âges protohistoriques dans le sud-ouest de la France	341
JULIAN (Camille), A. C. N. Hommage du fac-similé de la Table de Peutinger concernant la Gaule.	269
LACOMBE (Paul), A. C. N. Chevalier de la Légion d'honneur	286
LAFAYE (G.), M. R. Observations. 266, 268, 306, 315, 372	
— Hommage du 46 ^e fascicule du <i>Dictionnaire des antiquités grecques et romaines</i>	340
— Le rapport de M. Germain de Montauzan, A. C. N., sur les fouilles de Fourvière	369
LASTEYRIE (le comte Robert de), M. R. Promu officier de la Légion d'honneur	286
LA TOUR (Henri de), M. R. Observations	349
LAUER (Philippe), M. R. Observations	226
— Rapport sur une candidature	331
— La date de la tapisserie de Bayeux	408
LAUZUN (Philippe), A. C. N. Hommage de deux publications	319
LEBLOND (D ^r Victor), A. C. N. Hommage de sa publication intitulée <i>Six inventaires et testaments beauvaisins (1391-1451)</i>	258

LEFEBVRE DES NOËTTES (le commandant), A. C. N.	
Nouvelles observations sur l'attelage antique . . .	196
— Le harnachement antique, en particulier chez les Égyptiens	216
— Les défauts de l'attelage antique	334
— Plan de l'étude de la « conquête du cheval » . . .	342
— Détails de l'attelage antique	410
LEFÈVRE (Eugène), A. C. N. Note de M. Maxime Legrand, A. C. N., sur les fouilles de Melun . . .	239
— Peinture du tympan du petit portail méridional de Notre-Dame d'Étampes (xiii ^e siècle)	353
— Cloche offerte par Jean de Berry à Notre-Dame d'Étampes	361
LEFÈVRE-PONTALIS (Eugène), M. R. Rapport sur des candidatures	191, 215, 243, 331
— Le prétendu « style de transition » entre le roman et le gothique	244
— Chevalier de la Légion d'honneur	286
LEGRAND (Maxime), A. C. N. Note sur les fouilles de Melun	239
LESORT (André). Note sur une charte fausse de Pierre de Brixey, évêque de Toul, pour l'abbaye de Saint-Mihiel	322
— Le 3 ^e fascicule du <i>Cartulaire de Saint-Mihiel</i> . . .	376
LETAILLE (Joseph), A. C. N. Sa mort	215
LEVROT (Joseph), A. C. N.	331
MÂLE (Émile), M. R. Observations	205, 227, 306
MAREUSE (Edgar), A. C. N. Observations	306
— Les fouilles de Saujon	378
MARQUET DE VASSELLOT (Jean-J.), M. R. Observations	202, 227, 410
— Plaque d'émail limousin représentant l' <i>Énéide</i> . . .	227
— Marteau de jubilé en bronze doré aux armes du cardinal Jean Borgia	258
— Plat espagnol décoré d'un lapin, conservé au Musée du Louvre	306

— Plat en faïence de Gubbio, aux armes d'Aurelio Fregoso (Musée du Louvre)	330
— Hommage d'une brochure de M. Gusman sur un incunable	348
— Hommage de l'ouvrage de M ^{me} Sartor sur les tapisseries de Reims	390
— Hommage du <i>Guide de Haute-Normandie</i> , de M. L. Dimier, A. C. N.	425
MARTROYE (François), A. C. N. Observations	266, 268
MARTIN (Henry), M. R. Hommage de l'étude de M. E. Ginot sur <i>Les chemins de saint Jacques en Poitou</i>	229
MAURICE (Jules), M. R. Observations	209
— Lecture d'une communication de M. R. Mowat sur la légende <i>Constantiniana Dafne</i> des monnaies constantiniennes	315
MAYEUX (Albert), A. C. N. Sceaux inédits du couvent des Récollets de Moissac et du prieuré de Bouched'Aigre (Eure-et-Loir)	196
— Observations	267
— La chapelle de la Communion de l'église Saint-Gervais, à Paris, menacée de démolition	318
— La traction des bœufs en Égypte	418, 419
MÉLY (F. DE), M. R. Observations	216, 225, 349, 429
— Les noms des peintres Jean van Eyck et « Rogier de Bruges » sur des gravures de portraits du xvii ^e et du xviii ^e siècle	226
— Tableaux de Rubens du Musée impérial de Vienne, représentant Philippe le Bon et Charles le Téméraire	241
— Article de M. E.-J. Seltman, A. C. É., sur deux trophées romains découverts près Colchester	335
— Les prétendues <i>Heures</i> d'Anne de Bretagne conservées à Blairs	349
MERLIN (Alfred), A. C. N. Chevalier de la Légion d'honneur	286
— Voy. MONCEAUX (Paul) et CLÉMENT PALLU DE LES-SERT.	

MICHON (Étienne), M. R. Discours présidentiel . . .	176
— Observations	257, 278, 410
— Lecture d'un mémoire de M. Ernest Petit, A. C. N., sur des portraits de Girard de Vienne et de ses enfants.	267
— Hommage de diverses publications de M. le Dr L. Carton, A. C. N.	269, 270
— Notes d'Estrup sur un voyage en Normandie en 1819	331
— Tête grecque archaïque acquise par le Musée du Louvre.	357
— Hommage du guide de Tunisie du Dr Carton. . .	390
— Hommage de deux publications du R. P. Germer-Durand, A. C. N.	412
MIROT (Léon), A. C. N. Documents des XIV ^e et XV ^e siècles relatifs à des révocations de sceaux . .	423
MONCEAUX (Paul), M. R. Disque de verre trouvé à Cyzique, communiqué par le R. P. Delattre, A. C. N.	197
— Inscriptions latines de Carthage, communiquées par le R. P. Delattre	197
— Sceaux byzantins découverts à Carthage par le R. P. Delattre	208, 268, 331, 353
— Plombs byzantins de Carthage, communiqués par le R. P. Delattre	218
— Inscription chrétienne de Dra-Ben-Jouder (Tunisie)	237
— Observations.	237, 266
— Sceaux byzantins découverts à Constantinople, communiqués par M. P. Bordeaux	305
— Hommage du travail de M. A. Merlin sur le <i>Forum et les églises de Sufetula</i>	319
— Inscriptions chrétiennes des ruines de <i>Segermes</i> et de <i>Cillium</i> , communiquées par M. A. Merlin, A. C. N.	321
— Inscription chrétienne de Cherchel, communiquée par M. Cagnat	347

— Inscriptions chrétiennes de Bir-el-Adine (Kai-rouan)	357
— Plombs de bulles de Carthage	394
— Plomb impérial et abraxas découverts à Carthage	410
— Hommage du <i>Sanctuaire syrien du Janicule</i> , de P. Gauckler, A. C. N.	429
— Plombs latins découverts à Carthage, communiqués par le P. Delattre, A. C. N.	429
MOWAT (Robert), M. H. Les dénominations et sobriquets des empereurs romains.	356
— La légende <i>Constantiniana Dafne</i> des monnaies constantiniennes.	310
— Sa mort	409
OMONT (Henri), M. R. Présente le 3 ^e fascicule du <i>Cartulaire de Saint-Mihiel</i> , publié par M. A. Lessor, A. C. N.	
	377
PASQUIER (Félix), A. C. N. Contrat de louage pour un enlumineur de Toulouse en 1499.	
	278
PÉLISSIER (Léon-G.), A. C. N. Sa mort.	407
PETIT (Ernest), A. C. N. Mémoire sur des portraits de Girard de Vienne et de ses enfants	267
PLANTÉ (Adrien), A. C. N. Sa mort.	293
POINSSOT (Louis), A. C. N. — Voy. CLÉMENT-PALLU DE LESSERT.	
PRINET (Max), M. R. Observations	196
— Origine de quelques noms de lieu du département de l'Ain.	207
— Élu membre résidant	304
— Définition des mots « armes parlantes »	328
— Attributs bibliques des armoiries parlantes	348
— Représentations de saint Jean-Baptiste portant l'agneau posé sur un livre.	356
— Les attributs des saints dans les armoiries	366
— L'usage de l'écu arrondi aux XIII ^e et XIV ^e siècles.	409

PROU (Maurice), M. R. Meuble de la Renaissance provenant du château de Vallery	199
— Observations.	207
— Les croix des monnaies mérovingiennes rappro- chées de celles des sarcophages	226
— Hommage de la publication de M. le Dr V. Le- blond intitulée <i>Six inventaires et testaments beau- vaisins (1391-1451)</i>	258
— Rapport sur une candidature.	304
— Nouveaux détails sur les figures de stuc poly- chromes de Saint-Martin de Disentis (Grisons). . .	426
RAVAISSON-MOLLIEN (Charles), M. R. Le voyage de Léonard de Vinci à Naples en 1491	304
REY (Ferdinand), A. C. N. Sa mort.	366
REYMOND (Marcel), A. C. N. Élu membre libre de l'Académie des beaux-arts.	278
RHEIN (André), A. C. N. L'abbaye de Notre-Dame de Vauclère	414
RIVETT-CARNAC (le colonel), A. C. É. Remarques sur les pierres à cupules	315
ROMAN (Joseph), M. R. Observations	196
— L'usage de la bulle et son origine en France. . .	196
— Observations.	227, 423
ROSSI (Francesco). Sa mort	198
ROY (Maurice), A. C. N. La construction du château de Vallery par Pierre Lescot	199
— L'achèvement de la Sainte-Chapelle de Vincennes par Philibert de Lorme.	226, 227
— Note sur l'entrée de Charles-Quint à Paris (1 ^{er} jan- vier 1540)	409
RUELLE (Ch.-Émile), M. R. Sa mort.	390
SAGLIO (Edmond), M. H. Notice sur sa vie et ses œuvres, par M. E. Pottier.	341
SCHLUMBERGER (Gustave), M. H. Élu membre hono- raire	242
— Lettre de remerciements	258
— Observations.	306

SELLIER (Charles), A. C. N. Sa mort	293
SELTMAN (E.-J.), A. C. É. Deux trophées romains découverts aux environs de Colchester (Angle- terre)	335
SERBAT (Louis), A. C. N. Inscriptions funéraires sur plomb provenant de Saint-Amand	206
— Retable de pierre sculpté de l'église de Rouvres (Calvados).	228
— Notice sur l'église de Norrey-en-Auge (Calvados).	299
— La date de consécration de la cathédrale d'An- goulême	333
— Inventaire de la trésorerie du chapitre des cha- noinesses de Maubeuge (1482)	429
STEIN (Henri), M. R. L' <i>Ecce homo</i> d'Orléans exécuté pour Jean Cueillete, notaire et secrétaire du roi (1494)	428
STÜCKELBERG (Ernest-Alfred), A. C. É. Mémoire sur les figures de stuc de Saint-Martin de Disentis (Grisons)	426
THÉDENAT (l'abbé Henry), M. H. Chevalier de la Légion d'honneur	286
TOUTAIN (Jules), M. R. L'opinion de M. Bruston sur l'épithète de Jupiter <i>Turmazgadis</i>	196
— Observations 225, 266, 306, 322, 335	
— L'identification de la <i>Turris Tamalleni</i> de l'iti- néraire d'Antonin	287
— Fouilles d'Alésia.	381
— Hommage des <i>Mélanges Cagnat</i>	428
— Tête et buste en bronze découverts dans les fouilles de la Société des sciences de Semur, à Alésia	431
VALOIS (J. DE), A. C. N.	191
VALOIS (Noël), M. R. Observations	202, 226, 428
VAN DE PUTTE. Plat en faïence de Gubbio conservé au Musée du Louvre	330

Vauvillé (Octave), A. C. N. Statuette de Mercure découverte à Soissons	391
Vignot (Charles), A. C. N. Sa mort.	356
Villenoisy (F. de), A. C. N. Observations	266, 267, 306
Vitry (Paul), M. R. Observations.	226, 267, 306, 429

II.

Index géographique.

ABERDEEN (Écosse), 350.	ANTIBES. <i>Aqueduc romain</i> , 317.
ACRE (Palestine), 256.	ANTIOCHE (Syrie), 311.
AD TURRES (Afrique romaine), 290.	ANTONIANA, Carthage, 236.
AFRIQUE, 209, 215, 237-239, 259, 270, 271, 277, 287 et suiv., 334, 348, 364, 365, 394.	ANVERS, 366, 429.
AIN, dép., 207.	AQUITAINE, 393.
AIX, 276.	ARABIE, 412.
AKKA, ACRE (Palestine), 256.	ARDICHICH, affluent du Danube, 312.
ALAIS, 330.	ARGENTON (Basses - Alpes), 387.
ALBANO (Italie), 294.	ARGOLIDE, 295.
ALÉSIA, 381 et suiv., 431.	ARLANC (Puy-de-Dôme), 375.
ALGER, 319.	ARLES, 339, 410, 419; <i>Saint-Trophime</i> , 423.
ALGÉRIE, 319.	ARMENTIÈRES, 349.
AMBERT (Puy-de-Dôme), 375.	ARRAS, 330; <i>Abbaye Saint-Waast</i> , 366.
AMIENS, 374.	ARTOIS, 409.
ANDALOUSIE, 306.	ASIE, 427.
ANGERS, 229 et suiv., 360; <i>Abbaye de Saint-Aubin</i> , 205; <i>Cathédrale</i> , 229, 233-235, 250, 251; <i>Château</i> , 233; <i>Église de la Trinité</i> , 250.	AUBIGNAC, 418.
ANGLETERRE, 360.	AUCHY (Pas-de-Calais), 366.
ANGOULÊME. <i>Cathédrale</i> , 248, 333.	AUTUN. <i>Cathédrale</i> , 253.
ANJOU, 250, 251, 409.	AUVERGNE, 197, 247.
	AVALLON. <i>Saint-Lazare</i> , 217.
	AVENTON, 424.
	BADAJOS, 425.
	BAR, 329.

- BARBEAUX (Seine-et-Marne), 330.
BAUGÉ (Maine-et-Loire), 233.
BAYE (Marne). *Château*, 194.
BAYEUX, 408.
BEAULIEU (Loiret), 317.
BEAULIEU (Limousin), 369.
BEAUVAIS. *Saint-Étienne*, 250, 253.
BELLEFONTAINE (Oise). *Chapelle*, 249.
BÉNÉVENT (Italie), 336 et suiv.
BERLIN, 357; *Musée*, 205, 360.
BERNAY. *Église abbatiale*, 301; *Abbaye*, 303.
BERNE (Suisse). *Musée*, 256.
BERRU (Marne), 280.
BERRY, 217, 326.
BERZY-LE-SEC (Aisne), 252.
BESANÇON, 367, 401.
BESSAS (Ardèche), 401.
BÉTHENY (Marne), 279 et suiv.
BÉTHUNE, 367.
BÉZIERS (Hérault), 275, 276.
BILTHA (Proconsulaire), 265.
BIR-EL-ADINE (Tunisie), 357.
BLAIRS (Écosse), 350.
BOHÈME, 425.
BOMIERS (Indre), 326 et suiv.
BORDEAUX, 374, 422; *Musée*, 318.
BORDJ-DJEDID (Tunisie), 270.
BOSPHORE CIMMÉRIEN, 294.
BOUCHE-D'AIGRE (Eure-et-Loir). *Prieuré*, 196.
BOUILLON, 278.
BOURBON-LANCY (Saône-et-Loire), 395 et suiv.; *Église Saint-Martin*, 361.
BOURGES, 374; *Abbaye Saint-Sulpice*, 327; *Aqueduc romain*, 317; *Cathédrale*, *Musée*, 217, 218, 235, 247.
BOURGOGNE, 247, 250, 409.
BOUVILLE, 327, 328.
BRABANT, duché, 241.
BRAINE (Oise). *Saint-Yved*, 245.
BRIANÇONNAIS, 192.
BRIEULLES-SUR-BAR (Ardenes). *Église*, 193 n. 2.
BRINAY (Cher), 407.
BRUGES, 227, 349, 413, 414.
BRUYÈRES (Aisne). *Église*, 193 n. 2.
BUDAPEST, 425.
BULLA REGIA (Tunisie), 270.
BURY (Oise), 250.
BYZACÈNE, 289, 364, 365.
CAEN. *Saint-Étienne, la Trinité*, 250.
CAHORS, 254.
CAMBRAI, 230; *Bibliothèque*, 230.
CAMBRONNE (Oise), 250.
CAMULODUNUM, 335. Voy. COLCHESTER.
CANTORBÉRY, CANTERBURY. *Cathédrale*, 246.
CAPSA (Gafsa), 290, 292.
CARLSRUHE, 294.
CARPENTRAS, 377, 404.
CARTHAGE, 197, 208, 209, 218, 219, 236, 259 et suiv., 268, 270, 271, 288 et suiv., 331, 334, 348, 353, 394, 410, 411.
CASTELNAUDARY, 330.
CASTELSARRASIN, 330.

- CAUDIMUM, près Bénévent (Italie).
 CERNAY-LES-REIMS (Marne), 280.
 CHÂLONS, 374; *Église Notre-Dame*, 192.
 CHAMPAGNE, 191 et suiv., 250, 409.
 CHAMPEAUX (Seine-et-Marne), 249.
 CHANTILLY, 278, 321.
 CHARTRES. *Cathédrale*, 192; *Portail royal*, 217.
 CHÂTEAU-DU-LOIR, 330.
 CHÂTEAUDUN (Eure-et-Loir). *Église Saint-Valérien*, 250.
 CHÂTEAU-GONTIER, 330.
 CHÂTEAU-LONDON (Seine-et-Marne). *Notre-Dame*, 302.
 CHÂTEAUROUX, 327, 330.
 CHÂTEAU-THIERRY, 330.
 CHÂTILLON-SUR-SEINE, 330.
 CHELLES, 330.
 CHERCHEL (Algérie), 347.
 CHINE, 347.
 CHOISY-LE-ROI (Seine), 316.
 CILLIUM, Kasserine (Tunisie), 321.
 CÎTEAUX, 418.
 CIVRAY, 245.
 CLAIRVAUX, 418.
 CLERMONT - FERRAND, 272, 277.
 COLCHESTER (Angleterre), 335.
 COLOGNE, 374.
 CONCHES, 366.
 CONDÉ-EN-BRIE (Aisne). *Château*, 194.
 CONSTANTINOPLE, 305, 365; *Sainte-Sophie*, 299, 393.
 COPENHAGUE, 350; *Musées*, 357, 425.
 CORBEIL. *Notre-Dame*, 217.
 COULOMMIERS, 330.
 COURTRAY, 326.
 CRAONNE (Aisne), 415.
 CRÈTE, 297.
 CRIMÉE, 394, 405.
 CUICUL (Numidie), 265.
 CUNAUT (Maine-et-Loire), 250.
 CYPRE (île de), 195.
 CYZIQUE (Tunisie), 197.
 DANEMARK, 425.
 DANTZIG. *Notre-Dame*, 349.
 DANUBE, 311 et suiv.
 DAPHNÉ, 311 et suiv.
 DIJON, 374.
 DISENTIS (Grisons). *Saint-Martin*, 426.
 DJEBEL FKIRINE (Tunisie), 237.
 DJEDIDA (Tunisie), 287 et suiv.
 DJEMILA (Tunisie), 275.
 DOMBES, 397.
 DORE - L'ÉGLISE (Puy-de-Dôme), 375.
 DRA-BEN-JOUDER (Tunisie), 237-239.
 DREUX, 202.
 ÉCOSSE, 350.
 EKATERINEBOURG (Russie), 427.
 EL-BR'NE, au sud d'Acre (Palestine), 256.
 ENTREVAUX (Basses-Alpes), 387.
 ESPAGNE, 277, 306, 319.

- ÉTAMPES. *Notre-Dame*, 353, 361.
ÉTRURIE, 203. Voy. Toscane.
FERECH-ABAD (Inde); 297.
FEZENSAC, 319.
FIROUZABAD (Inde), 297.
FLORENCE, 232; *Musée des Offices*, 205; *Riccardiana*, 414.
FONTEVRAULT. *Eglise abbatiale*, 251.
FOUGÈRES, 330.
FOUNTAINS - ABBEY (Angleterre), 246.
FOURCHES - CAUDINES. Voy. CAUDIUM.
FRANCHE-COMTÉ, 409.
FREISING (Allemagne), 356.
FRÉJUS, 276; *Aqueduc romain*, 317.
FRIBOURG (Suisse), 254, 255.
FROMENTIÈRES (Marne). *Eglise*, 429.
GABÈS (Afrique romaine), 292.
GAFSA (Tunisie), 292.
GAILLAC, 330.
GALICE, 330.
GANNES (Loiret), 317.
GAULE, 269, 277, 431; *Belgique*, 281; *Narbonnaise*, 276.
GÈNES. *Cathédrale*, 192.
GENÈVE, 196, 258; *Musée*, 285.
GENTILLY (Seine). *Aqueduc romain*, 318.
GOURDON, 330.
GRÈCE, 298.
GUBBIO (Italie), 330.
GY (Haute-Saône), 367.
HAINAUT, 368.
HAOURAN (Syrie), 297.
HAULZY-EN-CHAMPAGNE (Marne), 206.
HENCHIR-BELLONNE (Tunisie), 236.
HERREBOUC (Fézensac), 319.
HIPHONE, 334.
HONGRIE, 425.
ILE-DE-FRANCE, 248, 250 321, 409.
ISSOIRE (Puy-de-Dôme), 374.
ITALIE, 197, 277, 298, 303, 329, 361.
JÉRUSALEM, 206, 412.
JOÈUVRES (Loire), 254, 256.
JUMIÈGES. *Eglise abbatiale*, 301, 302.
KAIROUAN, 237 n. 1, 357.
KAZAN (Russie), 427.
KEBILLI (Tunisie), 287.
KERTCH (Crimée), 294, 296, 299, 394, 405.
KOUYOUNDJIK (Turquie d'Asie), 296.
LA BOISSIÈRE (Maine-et-Loire). *Abbaye*, 233.
LANGUEDOC, 197, 367.
LAON. *Cathédrale, palais de justice*, 192; *Hôpital, théâtre, prison, hôtel de la Hure*, 193.
LAONNAIS, 250.
LA ROCHELLE. *Bibliothèque, Musée*, 378.
LE FARS (Perse), 293.

- LE KEF MESSELINE (Tunisie), 270.
LE MANS. *Cathédrale*, 217, 228, 249; *Musée*, 318.
LEPTIS MAGNA (Afrique romaine), 290.
LES ÉCHARLIS (Yonne), 367.
LESSAY (Manche), 250.
LE VILLAR (Basses-Alpes), 387 et suiv.
LEYDE. *Musée Schrywer*, 241.
L'HAY (Seine), 316 et suiv.
LIBYE, 289.
LIÈGE, 242.
LILLEBONNE, 331.
LIMOGES, 374; *Saint-Martial*, 380.
LIRE (Eure), 330.
LIZINES (Seine-et-Marne), 247.
LOCHES, 330.
LONDRES, 311; *Musée britannique*, 321, 350.
LOUVAIN, 232.
LYON, 283 et suiv., 330, 369; *Cordeliers*, 350.
LUXEMBOURG, 254.
MAINE, 409.
MALINES, 232.
MANOSQUE, 330.
MANSOURA (Tunisie), 287 et suiv.
MAREUIL-SUR-AY (Marne). *Château*, 194.
MARMARA, mer, 305.
MAUBEUGE, 223 et suiv., 429.
MAURITANIE, 263 et suiv., 314.
MEAUX, 351.
MELUN, 239.
MÉSIE, 312 et suiv.
MÉSOPOTAMIE, 297.
METZ, 324.
MÉZIÈRES. *Préfecture*, 194, 195.
MILAN, 260; *Collection Gnecchi*, 311.
MILLY, 327.
MIRANDE, 330.
MOISSAC. *Couvent des Récollets*, 196.
MONCEAUX, 351.
MONS-EN-PUELLE, 328.
MONTBRISON. *Musée de la Diana*, 256.
MONT-CARMEL (Palestine), 256.
MONTÉLIMAR, 197.
MONTESARCHIO (Italie), 337.
MONTMIRAIL (Marne). *Château*, 194.
MONTRÉAL (Yonne), 247.
MOULIANA (Crète), 297.
MUNICH. *Musée national*, 357.
NANTES, 226.
NAPLES, 232, 304.
NARBONNAISE, 377.
NARBONNE (Aude), 275, 276.
NEFZAOUA, oasis (Tunisie), 286, 292.
NEUBOURG (Rétie), 314.
NEUVY-EN-SULLIAS (Loiret), 256.
NICOSIE (île de Cypre). *Cathédrale*, 195.
NÎMES, 197.
NISCH (Serbie), 312.
NORMANDIE, 247, 250, 300, 303, 321, 331, 409.

- NORREY-EN-AUGE (Calvados), 228, 299 et suiv.
- NOUVION (Aisne). *Eglise*, 193 n. 2; *Cathédrale*, 250.
- NOYON. *Notre-Dame*, 245 et suiv.
- NUMIDIE, 263 et suiv., 314, 332.
- OCTAVA (Numidie), 265.
- ODESSA, 295.
- OEA (Afrique romaine), 290.
- ORAINVILLE (Aisne), 282.
- ORANGE, 330, 377, 404.
- ORLÉANS. *Cimetière*, 427; tableau représentant l'*Ecce homo*, 428.
- ORTHEZ (Basses-Pyrénées), 293.
- OUM - ES - SOMAA (Tunisie), 287 et suiv.
- OURAL (Russie), 427.
- PALERME. *Musée national*, 377, 378.
- PALESTINE, 413.
- PANNONIE, 314.
- PANTICAPÉE, Kertch (Crimée), 294, 297. Voy. KERTCH.
- PARIS, 210 et suiv., 351, 414; *Aqueduc romain*, 317; *Bastille*, 278; *Bibliothèque nationale*, 230, 235; *Évêché*, 210; *Garde-meuble*, 278; *Hôtel-de-Ville*, 318; *Maison de Nicolas Flamel*, 306; *Musée du Louvre*, 306; *Musée d'Artillerie*, 277, 348; *Musée Carnavalet*, 293, 318; *Musée du Louvre*, 197, 227, 258, 267, 330, 348, 356, 357, 404, 424; *Notre-Dame*, 247; *Parlement*, 369; *Pont Notre-Dame*, porte Saint-Denis, Ponceau, 211, 212, 213; *Saint-Germain-des-Prés*, 250, 251; *Saint-Gervais*, 318; *Saint-Jacques-de-l'Hôpital*, 211; *Saint-Martin-des-Champs*, 253; *Saint-Pierre de Montmartre*, 249, 320; *Sainte-Genève*, 226; *Sépulcre*, 211.
- PAYS-BAS, 241.
- PERGAME, 389.
- PERM (Russie), 427.
- PETITE-PERESCHTINA (gouvernement de Poltava), 386.
- PICARDIE, 409.
- PICHON (Tunisie), 237 n. 1.
- POITIERS, 424. *Notre-Dame-la-Grande*, 248.
- POITOU, 247.
- POLTAVA, 386, 387, 391.
- POMPÉI, 222.
- PONT-A-MOUSSON, 330.
- PONTARLIER, 330.
- PONTAUEMER, 330.
- PONT-DE-L'ARCHE, 330.
- PONT-DE-VEYLE (Ain), 330.
- PONTIGNY, 330.
- PONTOISE, 330.
- PONTORSON, 330.
- PONT-SAINT-ESPRIT, 330.
- PONT-SAINTE-MAXENCE, 330.
- PRAGUE, 425; *Musée*, 205.
- PRIN (Marne). *Château*, 194.
- PROVENCE, 247.

- PROVINS, 226; *Saint-Ayoul*, 217, 253.
- PRÜM, 206.
- PUPPUT, Souk-el-Abiod (Tunisie), 363, 365.
- RABTA (Tunisie), 287 et suiv.
- REIMS, 330, 361, 374, 390; *Cathédrale, abbaye de Saint-Remi, ancien collège des Jésuites*, 193; *Musée*, 280 et suiv.
- RHÉTIE, 204, 314.
- RIPON (Angleterre). *Cathédrale*, 246.
- ROCQUINCOURT (Marne). *Château*, 194.
- RODEZ. *Aqueduc romain*, 317.
- ROME, 196, 259, 313, 335, 348, 365, 410, 423; *Collection Martinetti, Porta Pinciana, Saint-Jean de Latran, villa Albani*, 339, 340.
- RONGÈRES (Allier), 424.
- ROUEN. *Abbaye de Saint-Amand*, 207; *Cathédrale*, 247; *Musée*, 374.
- ROUVRES (Calvados), 228.
- ROYAT (Puy-de-Dôme), 273.
- RUCQUEVILLE (Calvados), 301.
- RUE, près Fribourg (Suisse), 254, 255.
- RUSSIE, 387, 427.
- SAINT-AMAND (Nord). *Abbaye*, 206, 207.
- SAINT-BENOÎT-DU-SAULT (Indre), 217.
- SAINT-BENOÎT-SUR-LOIRE. *Chapelle de Saint-Mummole*, 301.
- SAINT-DENIS. *Église abbatiale*, 249, 252, 267.
- SAINT-EVROULT (Orne), 300.
- SAINT-GERMAIN-EN-LAYE. *Musée*, 254.
- SAINT-GERMER (Oise), 245, 250.
- SAINT-GILDAS-DE-RHUIS (Morbihan), 301.
- SAINT-GILLES (Gard), 339.
- SAINT-JEAN-AUX-BOIS (Oise), 250.
- SAINT-LOUP-DE-NAUD (Seine-et-Marne), 217, 250.
- SAINT-MARTIN-CHENNETRON (Seine-et-Marne), 226.
- SAINT-MARTIN-DE-MAZERAT (Gironde), 394.
- SAINT-MAURICE-SUR-LOIRE, (Loire), 256.
- SAINT-MIHIEL, 330; *Abbaye*, 322 et suiv.
- SAINT-PÉTERSBOURG, 385, 387.
- SAINT-RÉMY (Bouches-du-Rhône), 377, 404.
- SAINT-RÉMY-DE-CHARNAT (Puy-de-Dôme), 374, 375.
- SAINTE-COLOMBE (Rhône), 285, 286.
- SAINTES, 380.
- SALZBOURG (Autriche), 356.
- SARVISTAN (Perse), 297.
- SAUJON (Charente-Inférieure), 378.
- SAUMUR, 250; *Château*, 232.
- SAUXILLANGES (Puy-de-Dôme), 374.
- SAXE, 348.
- SBEITLA (Tunisie), 319.

- SECQUEVILLE-EN-BESSIN (Calvados), 301.
 SEDAN, 278.
 SEGERMES (Tunisie), 321.
 SEMUR (Côte-d'Or), 381 et suiv., 431.
 SENLIS. *Chapelle Saint-Frambourg*, 250.
 SENS. *Aqueduc romain*, 317.
 SEPT-FONTAINES (Ardennes). *Abbaye, collégiale de Saint-Pierre*, 193.
 SERBIE, 312.
 SOISSONNAIS, 250.
 SOISSONS, 391, 392; *Hôtel-de-Ville, Palais de Justice*, 193.
 SOUK-EL-ABIOD, anc. Pуп-put (Tunisie), 363.
 SOUSSE (Tunisie), 270.
 STRASBOURG, 227, 374.
 SUFASAR (Afrique romaine), 348.
 SUFETULA, Sbeitla (Tunisie), 319.
 SUZY (Marne), 281.
 TACAPAS, Tacape (Gabès), 290, 292.
 TARRAGONE, 209.
 TEBOURSOUK (Tunisie), 334.
 TELMINE (Tunisie), 287 et suiv.
 THIBAR (Tunisie), 236.
 THIGIS (Afrique romaine), 290.
 THORRA, colline de Telmine (Tunisie).
 THUBUNÆ (Numidie), 265.
 THUGGA (Tunisie), 334.
 THUSUROS (Afrique romaine), 290.
 TOSCANE, 202 et suiv.
 TOUL, 322 et suiv.
 TOULOUSE, 278, 279.
 TOURNES (Ardennes). *Église*, 193 n. 2.
 TOURS, 350, 374, 380, 428.
 TRACY-LE-VAL (Oise), 245.
 TRASMARICAS, 312.
 TRILPORT, près Meaux, 351.
 TRIPOLITAINE, 290.
 TROARN (Calvados), 300.
 TROËSMIS, 359.
 TUNIS, 236.
 TUNISIE, 286 et suiv., 390.
 TURIN. *Académie*, 198.
 TURRIS AD ALGAM (Afrique romaine), 290.
 TURRIS TAMALLANI (Tunisie), 287 et suiv.
 TURRIS TIMEZGERI (Afrique romaine), 290.
 UZÈS, 197.
 VALLERY (Yonne). *Château*, 198 et suiv.
 VARENNES-SUR-ALLIER (Allier), 424.
 VARENNES-SUR-USSON (Puy-de-Dôme), 374.
 VAUCLÈRE (Aisne), 415 et suiv.
 VAUD (pays de), 329.
 VENISE. *Académie*, 357.
 VERDUN. *Cathédrale, faubourg Saint-Airy*, 322 et suiv.
 VERAUX (Cher). *Église*, 216 et suiv.
 VICHY, 272, 277.
 VIENNE (Autriche), 278, 294, 311; *Musée impérial*, 241.

Vienne (Isère), 225; <i>Aqueduc romain</i> , 317.	VOULTON (Seine-et-Marne), 249.
Vieux (Calvados), 331.	WARE, 366.
Vieux-Pont-en-Auge (Calvados), 301.	WARTBURG (la), 348.
VILLENEUVE - SAINT - VISTRE, 424.	WITTEMBERG (Allemagne), 227.
VINCENNES. <i>Sainte-Chapelle</i> , 227.	ZÉLANDE, 349.
	ZIAN (Tunisie), 404.

III.

Index des illustrations.

1. Meuble provenant de Vallery (Yonne).	200
2. Pendentif de Kertch	296
3. Inscription gravée sur le bord d'un vase offert au dieu Silvain	336
4. Offrande au dieu Silvain : vase trouvé en Italie.	338
5. Vase gaulois trouvé près de Bétheny (Musée de Reims).	362
6. Face antérieure d'un sarcophage du Musée de Palerme	379
7. Arles. Ruines de l'édifice antique dit « la Basilique »	421
8. Arles. Forum et temple du Génie de la colonie (plan restitué par M. J. Formigé)	422

IV.

Renseignements généraux.

Bureau de la Société pour 1912.	5
Membres honoraires	7
Correspondants étrangers honoraires	9
Membres résidants.	10
Associés correspondants nationaux classés par départements	16

Associés correspondants nationaux résidant à l'étran- ger	42
Associés correspondants étrangers	43
Associés correspondants nationaux et étrangers clas- sés par ordre alphabétique	48
Sociétés savantes avec lesquelles la Société est en correspondance	59
Bibliothèques recevant les publications de la Société.	68
Notices nécrologiques sur H. d'Arbois de Jubain- ville et Léopold Delisle.	69, 121
Discours de M. É. Michon, président sortant . . .	176
Fixation au 6 mars de l'élection d'un membre hono- raire et de deux associés correspondants étran- gers honoraires	209
Fixation au 1 ^{er} mai de l'élection d'un membre rési- dant.	242
Rapport financier du trésorier	307
Renouvellement du bureau et des commissions pour 1913	425
Fixation de l'élection d'un membre résidant au 5 février 1913	426
Vœu de la Société tendant au classement du grand cimetière d'Orléans	427
Acquisitions du département des antiquités grecques et romaines du Musée du Louvre pendant l'année 1912	433
Liste des périodiques reçus par la Société en 1911.	442
Errata.	461
Index par noms d'auteurs	462
Index géographique	475
Index des illustrations.	483
Renseignements généraux	483

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE
1913



PARIS
C. KLINCKSIECK
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ
11, RUE DE LILLE, 11

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

POUR L'ANNÉE 1913.

MM. A. BLANCHET,	Président.
N. VALOIS,	Premier Vice-Président.
P. GIRARD,	Deuxième Vice-Président.
J. TOUTAIN,	Secrétaire.
F. MAZEROLLE,	Secrétaire adjoint.
H. MARTIN,	Trésorier.
G. ESPINAS,	Bibliothécaire-Archiviste.

Membres de la Commission des Impressions.

MM. A. HÉRON DE VILLEFOSSE.
l'abbé H. THÉDENAT.
H. OMONT.
M. PROU.
Ph. LAUER.

**Membres de la Commission de publication
des METTENSIA.**

MM. M. COLLIGNON.
H. OMONT.
R. CAGNAT.
A. BLANCHET.

Membres de la Commission des Fonds.

MM. R. CAGNAT.

E. MICHON.

G. LAFAYE.

LISTE

DES MEMBRES HONORAIRES

Au 1^{er} Juin 1913.

MM.

1. PASSY (Louis), membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), ancien sous-secrétaire d'État, député, membre honoraire du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue de Courcelles, 75 (7 août 1861-6 janvier 1886 — *Vincent-Egger*).
2. PERROT (Georges), G. O. ✱, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur honoraire à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, directeur honoraire de l'École normale supérieure, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, quai Conti, 25 (8 janvier 1868-3 décembre 1890 — *Grévy-Michelant*).
3. HÉRON DE VILLEFOSSE (Antoine), O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur du département des antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre, directeur à l'École pratique des Hautes-Études, président du Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'archéologie), membre de la Commission des monuments historiques, rue Washington, 16 (5 janvier 1876-5 janvier 1898 — *Brunet de Presle-Le Blant*).
4. HEUZEY (Léon), G. O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres et Académie des beaux-arts), directeur honoraire des Musées nationaux, professeur honoraire à l'École des Beaux-Arts, membre honoraire du Comité des travaux historiques et scientifiques, boulevard Exelmans, 90 (1^{er} mai 1867-3 mai 1899 — *de la Saussaye-Chabouillet*).

MM.

5. GUIFFREY (Jules), O. ✱, membre de l'Institut (Académie des beaux-arts), administrateur honoraire de la Manufacture nationale des Gobelins, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Commission des monuments historiques, boulevard Bonne-Nouvelle, 34 (7 février 1877-14 décembre 1904 — *Marion-Wescher*).
 6. THÉDENAT (l'abbé Henry), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue Campagne-Première, 7 (8 novembre 1882-2 mai 1906 — *de Barthélemy*).
 7. VOGÜÉ (le marquis Melchior DE), C. ✱, membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), ancien ambassadeur, rue Fabert, 2 (4 juillet 1860-5 janvier 1911 — *Le Bas-Delisle*).
 8. SCHLUMBERGER (Gustave), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, avenue Montaigne, 29 (7 février 1877-8 mars 1912 — *Boutaric-Longnon*).
 9. GAIDOZ (Henri), ✱, directeur à l'École pratique des Hautes-Études, rue Servandoni, 22 (7 novembre 1877-5 février 1913 — *Renier-Mowat*).
 10.
-

LISTE

DES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS

HONORAIRES

Au 1^{er} Juin 1913.

MM.

1. HELBIG (Wolfgang), associé étranger de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Rome, villa Lante sul Gianicolo (10 janvier 1893).
 2. HIRSCHFELD (Otto), associé étranger de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre de l'Académie des sciences et professeur à l'Université de Berlin, à Charlottenbourg, près Berlin, Mommsenstrasse, 3 (10 janvier 1893).
 3. OUVAROFF (la comtesse), présidente de la Société impériale archéologique de Moscou, à Moscou (8 avril 1893).
 4. LOVATELLI (la comtesse Ersilia CAETANI), à Rome, palazzo Lovatelli, piazza Campitelli (7 juin 1893).
 5. SCHLOSSER (le chevalier Julius von), directeur des collections d'armes et d'objets d'art de la Maison impériale, à Vienne, Daungasse, 2 A (1^{er} février 1905).
 6. PIRENNE (Henri), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre de l'Académie royale de Belgique, professeur à l'Université de Gand, à Gand, rue Neuve-Saint-Pierre, 132 (6 janvier 1909).
 7. BILSON (John), vice-président du Royal archaeological Institute, membre du conseil de la Société des Antiquaires de Londres, à Hessle, Yorkshire (6 mars 1912).
 8. CANTARELLI (Luigi), professeur à l'Université de Rome, à Rome, piazza Manfredo Fanti, 132 (6 mars 1912).
 9.
 10.
-

LISTE

DES MEMBRES RÉSIDANTS

Au 1^{er} Juin 1913.

MM.

1. LASTEYRIE (le comte Robert DE), O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur honoraire à l'École des chartes, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Commission des monuments historiques, rue du Pré-aux-Clercs, 10 *bis* (5 novembre 1879 — *Egger*).
2. DUCHESNE (Mgr Louis), C. ✱, membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur de l'École française de Rome, directeur à l'École pratique des Hautes-Études, passage Stanislas, 2, et à Rome, au Palais Farnèse (3 décembre 1879 — *Deloche*).
3. ROUGÉ (le vicomte Jacques DE), au château de Bois-Dauphin, par Précigné (Sarthe) (5 juillet 1882 — *Quicherat*).
4. BAPST (Germain), ✱, rue d'Aguesseau, 9 (4 février 1885 — *Dumont*).
5. COLLIGNON (Maxime), O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, boulevard Saint-Germain, 88 (6 janvier 1886 — *Delisle*).

MM.

6. BABELON (Ernest), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur du département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, professeur au Collège de France, vice-président du Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'archéologie), membre de la Commission des monuments historiques, rue de Verneuil, 30 (7 avril 1886 — *Passy*).
7. RAVAISSON-MOLLIEN (Charles), ✱, conservateur honoraire au Musée du Louvre, à Saint-Maurice (Seine), avenue de Gravelle, 103 (12 janvier 1887 — *Ramé*).
8. HOMOLLE (Théophile), C. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres et Académie des beaux-arts), administrateur général de la Bibliothèque nationale, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Commission des monuments historiques, rue des Petits-Champs, 8 (4 mai 1887 — *Rayet*).
9. DURRIEU (le comte Paul), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur honoraire au Musée du Louvre, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, avenue Malakoff, 74 (7 mars 1888 — *Ch. Robert*).
10. OMONT (Henri), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), inspecteur général des bibliothèques, conservateur du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, vice-président du Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'histoire et de philologie), rue Raynouard, 17 (9 janvier 1889 — *Bordier*).
11. BAYE (le baron J. DE), avenue de la Grande-Armée, 58 (3 avril 1889 — *Aubert*).
12. DELABORDE (le comte H.-François), ✱, professeur à l'École des chartes, rue de Phalsbourg, 14 (4 février 1891 — *Guérin*).

MM.

13. MARTHA (Jules), ✱, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, rue de Bagneux, 16 (4 février 1891 — *Perrot*).
14. PROU (Maurice), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à l'École des chartes, secrétaire du Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'archéologie), rue Madame, 75 (6 mai 1891 — *Nicard*).
15. CAGNAT (René), O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Commission des monuments historiques, boulevard du Montparnasse, 96 (6 janvier 1892 — *Flouest*).
16. MICHON (Étienne), conservateur adjoint du département des antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre, professeur à l'École du Louvre, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue Barbet-de-Jouy, 26 (9 janvier 1895 — *de Laurière*).
17. LAFAYE (Georges), ✱, professeur adjoint à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, boulevard Raspail, 126 (9 janvier 1895 — *Guillaume*).
18. BLANCHET (Adrien), bibliothécaire honoraire au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, boulevard Émile-Augier, 10 (11 décembre 1895 — *de Montaiglon*).
19. VALOIS (Noël), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), archiviste honoraire aux Archives nationales, secrétaire de la Société de l'histoire de France, rue de l'Abbaye, 13 (9 décembre 1896 — *de Rozière*).

MM.

20. GIRARD (Paul), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, rue du Cherche-Midi, 55 (9 décembre 1896 — *Courajod*).
21. LEFÈVRE-PONTALIS (Eugène), ✱, professeur à l'École des chartes, directeur de la Société française d'archéologie, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue de Phalsbourg, 13 (13 janvier 1897 — *Prost*).
22. LA TOUR (Henri DE), conservateur adjoint du département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, avenue de Villars, 2 bis (2 juin 1897 — *Lecoy de la Marche*).
23. ENLART (Camille), ✱, directeur du Musée de sculpture comparée du Trocadéro, membre de la Commission des monuments historiques, rue de Vaugirard, 58 (3 mai 1899 — *Read*).
24. MARTIN (Henry), ✱, administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, rue de Sully, 1 (5 juillet 1899 — *Duplessis*).
25. TARDIF (Joseph), docteur en droit, cité Vaneau, 8 (5 juillet 1899 — *Heuzey*).
26. MONCEAUX (Paul), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France, directeur adjoint à l'École pratique des Hautes-Études, rue de Tournon, 12 (13 juin 1900 — *Saglio*).
27. STEIN (Henri), conservateur adjoint aux Archives nationales, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue Gay-Lussac, 38 (13 juin 1900 — *Longnon*).
28. CLÉMENT PALLU DE LESSERT (A.), docteur en droit, rue de Tournon, 17 (9 janvier 1901 — *Berger*).

MM.

29. MÉLY (Fernand DE), rue de la Trémoille, 26 (4 février 1903 — *de la Noë*).
30. MAURICE (Jules), rue Crevaux, 10 (4 février 1903 — *Müntz*).
31. TOUTAIN (Jules), ✱, directeur adjoint à l'École pratique des Hautes-Études, professeur à l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue du Four, 25 (3 février 1904 — *U. Robert*).
32. MAZEROLLE (Fernand), conservateur du Musée et des Archives à la Direction générale des monnaies et médailles, à Paris, quai Conti, 11 (1^{er} mars 1905 — *Mowat*).
33. MARQUET DE VASSELLOT (Jean-J.), conservateur adjoint du département des objets d'art du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes au Musée du Louvre, rue de Marignan, 19 (1^{er} mars 1905 — *Guifrey*).
34. LOISNE (le comte Auguste MENCHE DE), docteur en droit, rue de Varenne, 51 (4 avril 1906 — *Rey*).
35. MÂLE (Émile), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, rue de Navarre, 11 (6 juin 1906 — *Thédenat*).
36. ESPÉRANDIEU (le commandant Émile), ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Clamart, avenue Victor-Hugo, 208 (4 juillet 1906 — *Molinier*).
37. VITRY (Paul), conservateur adjoint du département de la sculpture du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes au Musée du Louvre, professeur à l'École nationale des Arts décoratifs, avenue des Sycomores, 16 *bis* (9 janvier 1907 — *Bouchoi*).

MM.

38. LAUER (Philippe), bibliothécaire au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, boulevard Jules-Sandeau, 25 (5 décembre 1907 — *Beurlier*).
39. D'ALLEMAGNE (Henry), ✱, archiviste paléographe, rue des Mathurins, 30 (1^{er} avril 1908 — *Hauvette*).
40. ROMAN (Joseph), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), rue Bonaparte, 18 (3 juin 1908 — *de Boislesle*).
41. CHÉNON (Émile), professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris, rue des Écoles, 30 (1^{er} juin 1910 — *d'Arbois de Jubainville*).
42. ESPINAS (Georges), attaché au ministère des Affaires étrangères, boulevard Saint-Germain, 198 (1^{er} mars 1911 — *de Vogüé*).
43. PRINET (Max), archiviste paléographe, à Versailles, rue d'Anjou, 10 (1^{er} mai 1912 — *Schlumberger*).
44. BATIFFOL (Mgr Pierre), ancien recteur de l'Institut catholique de Toulouse, rue Cujas, 2 (5 février 1913 — *Ruelle*).
45. ROY (Maurice), conseiller référendaire à la Cour des comptes, avenue Rapp, 20 (7 mai 1913 — *Gaidoz*).
-

LISTE

DES ASSOCIÉS CORRESPONDANTS

NATIONAUX ET ÉTRANGERS

Au 1^{er} Juin 1913.

Associés correspondants nationaux¹.

Ain.

MM.

*NODET (le Dr Victor), à Bourg, place Bernard, 23 (6 juillet 1904).

CHANEL (Émile), professeur au lycée Lalande, président de la Société des naturalistes de l'Ain, à Bourg, rue Bel-Air (6 mars 1907).

Aisne.

PILLOY (Jules), ✱, membre non résidant du Comité des travaux historiques et scientifiques, à Saint-Quentin, rue Calixte-Souplet, 28 (13 février 1884).

VAUVILLÉ (Octave), à Pommiers, par Soissons, et à Paris, rue Christiani, 17 (2 mars 1887).

SOUCHON (Joseph), archiviste honoraire du département de l'Aisne, à Paris, rue Bridaine, 11 (4 mars 1891).

1. La Commission des impressions croit devoir rappeler qu'aux termes de l'art. 2 du règlement, la qualification d'*associé correspondant national* ou *étranger* est la seule qui puisse être prise par les personnes dont les noms suivent. La qualification de *membre de la Société des Antiquaires de France* est réservée aux 45 membres résidents et aux 10 membres honoraires.

L'astérisque désigne les associés correspondants qui ont racheté leurs cotisations annuelles, conformément à l'article 32 du règlement.

Allier.

MM.

LEBRUN (Eugène), au château de la Baume, au Veurdre, et au Vésinet (Seine-et-Oise), rue Thiers, 12 *bis* (5 juillet 1905).

MALLAT (Antonin), à Beauregard, par Bellerive-sur-Allier, et à Paris, rue des Écoles, 24 (7 avril 1909).

Alpes (Basses-).

RIPERT-MONCLAR (le marquis DE), C. ✱, ministre plénipotentiaire, au château d'Allemagne, par Riez (4 février 1885).

Alpes (Hautes-).

* MANTEYER (Georges DE), au château de Manteyer, et à Paris, quai de Béthune, 34 (7 juin 1899).

Alpes-Maritimes.

DURAND-GRÉVILLE (Émile-Alix), à Menton, villa Henry-Gréville (3 février 1892).

LA MAZELIÈRE (le marquis DE), à Nice, Carabacel, 33 (7 juin 1900).

DEGRAND (A.), ✱, consul général de France en retraite, à Nice, rue de la Buffa, 16 (7 novembre 1900).

ROUQUETTE (le Dr), ✱, médecin-major de 1^{re} classe en congé, correspondant du Ministère, à Nice, place de la Liberté, 4 (6 décembre 1905).

* GUEBHARD (le Dr Adrien), ✱, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, secrétaire perpétuel de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, à Saint-Vallier-de-Thiey, et à Paris, rue de l'Abbé-de-l'Épée, 4 (6 juin 1906).

MARGUERITE-DE LA CHARLONIE (P.), ingénieur des arts et manufactures, à Nice, rue Macarani, 13, et à Paris, rue Bonaparte, 21 (3 juin 1908).

MM.

BENSA (Thomas), directeur du Musée municipal des beaux-arts, à Nice, rue des Ponchettes, 15 (1^{er} février 1911).

LEVROT (Joseph), conservateur adjoint de la Bibliothèque et des Archives municipales, à Nice, rue Gioffredo, 60 (22 mai 1912).

Ardèche.

* LE SOURD (Auguste), à Baix, et à Paris, boulevard Saint-Germain, 189 (6 avril 1910).

Ardennes.

VINCENT (le D^r Henri), à Vouziers, rue des Moulins (6 janvier 1892).

LIEBBE (Elias), au château de Trugny, par Rethel, et à Paris, rue Pergolèse, 48 (14 septembre 1898).

DIEUDONNÉ (Adolphe), archiviste paléographe, bibliothécaire au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, à Carignan, et à Paris, boulevard de Clichy, 41 (1^{er} février 1899).

BOSSE (E.), receveur de l'enregistrement, à Château-Portien (1^{er} décembre 1909).

Aube.

BABEAU (Albert), *, membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), à Troyes, et à Paris, boulevard Haussmann, 133 (3 juillet 1878).

LE CLERT (Louis), conservateur du Musée archéologique de Troyes, à Troyes, rue Ambroise-Cottet, 4 (4 mars 1891).

LA BOULLAYE (Ernest ARBELTIER DE), à Troyes, rue de la Monnaie, 38 (16 mai 1894).

Aude.

AMARDEL (Gabriel), à Narbonne (5 juillet 1893).

Bouches-du-Rhône.

MM.

CLERC (Michel), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à la Faculté des lettres de l'Université d'Aix-Marseille, directeur du Musée d'archéologie de Marseille, à Marseille, château Borély (7 décembre 1898).

GÉRIN-RICARD (Henry DE), secrétaire perpétuel de la Société de statistique de Marseille, à Marseille, rue Wulfran-Puget, 33 (5 février 1902).

ARNAUD D'AGNEL (l'abbé G.), à Marseille, rue Monteaux, 10 (5 novembre 1902).

Calvados.

TRAVERS (Émile), archiviste paléographe, à Caen, rue des Chanoines, 18, et à Paris, rue Paul-Louis-Courier, 13 (7 mars 1877).

* RAINAUD (Armand), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Caen, à Caen (27 février 1889).

BESNIER (Maurice), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Caen, à Caen, rue Bicoquet, 62 (7 mars 1900).

LAUNAY (Robert DE), à Caen, rue du Vagueux, 81 (5 février 1913).

Cantal.

RHODES (Émile), avocat, ancien magistrat, à Murat (3 mars 1909).

PAGÈS-ALLARY (J.), à Murat (2 février 1910).

Charente.

CHAUVET (Gustave), ✱, ancien président de la Société archéologique et historique de la Charente, à Ruffec (2 avril 1884).

Charente-Inférieure.

MM.

MUSSET (Georges), bibliothécaire de la ville de La Rochelle, à La Rochelle (6 février 1884).

NOGUÈS (le chanoine Jules-L.-M.), à La Rochelle, rue Tallemant-des-Réaux, 8 (2 novembre 1887).

Cher.

Goy (Pierre DE), à Bourges (2 avril 1884).

GAUCHERY (Paul), ingénieur-architecte, à Vierzon (6 mai 1905).

BENGY-PUYVALLÉE (Maurice DE), archiviste paléographe, à Villecomte, par Les Aix-d'Angillon, et à Paris, avenue de Clichy, 91 (4 avril 1906).

DESHOULIÈRES (François), directeur adjoint de la Société française d'archéologie, au château de l'Isle-sur-Arnon, par Ids-Saint-Roch, et à Paris, rue de la Tour, 49 (9 janvier 1907).

Corse.

* BONAPARTE (le prince Roland), membre de l'Institut (Académie des sciences), à Calvi, et à Paris, avenue d'Iéna, 10 (3 juin 1891).

Côte-d'Or.

ARBAUMONT (Jules D'), président honoraire de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or, aux Argentières, près Dijon (15 novembre 1865).

MONTILLE (Léonce DE), ✱, président de la Société d'histoire de Beaune, à Beaune, rue Maufoux, 40 (7 avril 1880).

LOUIS-LUCAS (Paul), professeur à la Faculté de droit de l'Université de Dijon, à Dijon, boulevard Carnot, 2 (5 mars 1884).

MM.

MILLON (Henry), conseiller à la cour d'appel de Dijon, à Dijon, rue du Palais, 23 (2 juillet 1884).

MORILLOT (l'abbé Louis), à Dijon, rue du Chapeau-Rouge, 15 (4 juillet 1888).

LEJAY (l'abbé Paul), agrégé de l'Université, professeur à l'Institut catholique de Paris, à Pontailler-sur-Saône, et à Paris, rue du Cherche-Midi, 119 (5 mars 1890).

POTÉY (Georges), à Minot (28 janvier 1891).

DAGUIN (Fernand), *, docteur en droit, à Chameçon, et à Paris, rue de l'Université, 29 (6 février 1895).

COROT (Henry), à Savoisy (1^{er} avril 1896).

POINSSOT (Louis), inspecteur des antiquités et des arts de la Régence de Tunis, à Dijon, et à Paris, rue Pierre-Nicole, 7 (1^{er} mars 1899).

* TRUCHIS (le vicomte Pierre DE), au château de Dracy, par Vitteaux (30 mars 1904).

BRULARD (le D^r René), à Dijon, rue Amiral-Roussin, 2 (10 janvier 1906).

EPÉRY (le D^r René), à Alise-Sainte-Reine (1^{er} décembre 1909).

Dordogne.

FAYOLLE (le marquis Gérard DE), président de la Société historique et archéologique du Périgord, conservateur du Musée du Périgord, au château de Fayolle, par Tocane-Saint-Apre (3 juin 1885).

CHEYLUD (Émile), à La Roche-Chalais (23 février 1898).

* BABUT (le commandant A.), *, à Monfaucon, par Le Fleix, et à Paris, rue des Gatines, 23 (3 avril 1907).

Drôme.

CHEVALIER (le chanoine Ulysse), *, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Romans (3 février 1869).

MM.

VAlLENTIN DU CHEYLARD (Roger), à Montélimar, rue du Jeu-de-Paume (4 juin 1890).

BREghOT DU LUT (F.), au château de Confolin, à Bourg-lès-Valence (7 juin 1905).

Eure.

RÉgNIER (Louis), à Évreux, rue du Meilet, 9 (6 mars 1890).
PORÉE (le chanoine Adolphe), curé de Bournainville, par Thiberville (23 avril 1890).

* COUTIL (Léon), à Saint-Pierre-du-Vauvray (6 mars 1895).
JOIN-LAMBERT (Arthur), conseiller général de l'Eure, au château de Livet, par Pont-Authou (7 avril 1897).

VASNIER (Henri), ✱, à Saint-Georges-de-Vieuvre (6 juillet 1904).

ENGELHARD (le capitaine Ch.), ✱, à Saint-Michel-de-la-Haye, par Bourg-Achard (6 février 1907).

Eure-et-Loir.

JANSSENS (le comte Gaston DE), au château de Romainville, par Cloyes, et à Paris, rue Vineuse, 9 bis (4 mai 1892).

MERLET (René), archiviste honoraire d'Eure-et-Loir, à Chartres, rue de Beauvais, 14 (7 mai 1902).

BONNARD (L.), ✱, docteur en droit, membre de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, à Chartres, rue des Grenets, 15, et à Paris, rue de Courcelles, 119 (5 février 1908).

Finistère.

THOLIN (Georges), ✱, archiviste honoraire de Lot-et-Garonne, villa Kerlia, à Beuzec-Conq (5 mars 1873).

BRÉMOND D'ARS (le comte Anatole DE), ✱, au château de la Porte-Neuve, par Riec-sur-Bélon, et à Nantes, rue Harroüys, 5 (3 avril 1878).

Gard.

MM.

MARIGNAN (Albert), à Fonsfougacière, par Aigues-Vives, et à Paris, rue des Beaux-Arts, 5 (4 février 1891).

BARY (Albert DE), ancien officier d'état-major, au château de Rousson, par Salindres, et à Paris, avenue de la Bourdonnais, 15 (5 avril 1914).

Garonne (Haute-).

* PASQUIER (Félix), archiviste du département de la Haute-Garonne, à Toulouse, rue Saint-Antoine-du-T, 6 (2 novembre 1887).

Gers.

LACAVE LA PLAGNE-BARRIS (le baron Joseph), au château de la Plagne, par Montesquiou (7 mai 1890).

LAUZUN (Philippe), à Valence-sur-Baïse (26 juillet 1899).

Gironde.

JULIAN (Camille), O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Commission des monuments historiques, à Bordeaux, rue Vital-Carles, 14, et à Paris, rue du Luxembourg, 30 (10 janvier 1894).

* MAREUSE (Edgar), à Bègles, et à Paris, boulevard Haussmann, 81 (5 juin 1895).

PARIS (Pierre), ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Bordeaux, directeur de l'École municipale des Beaux-Arts, à Bordeaux, à l'École municipale des Beaux-Arts (23 février 1898).

MM.

BRUTAILS (Auguste), ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), archiviste de la Gironde, juge au tribunal supérieur d'Andorre, à Bordeaux, rue d'Aviau, 13 (20 avril 1898).

AMTMANN (Théodore), archiviste et bibliothécaire de la Société archéologique de la Gironde, à Bordeaux, rue Doidy, 26 (26 avril 1898).

* LUR-SALUCES (le marquis Alexandre DE), à Sauternes, et à Paris, rue Dumont-d'Urville, 10 (3 février 1904).

FOURCHÉ (P.), à Arcachon, villa Menton, place Brémontier (3 février 1904).

Hérault.

CAZALIS DE FONDOUCE (Paul), ingénieur civil, à Montpellier, rue des Étuves, 18 (12 juin 1878).

BERTHELÉ (Joseph), archiviste du département de l'Hérault, à Montpellier, rue des Patriotes, 36 (7 novembre 1883).

JOUBIN (André), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Montpellier, à Montpellier, avenue du Stand, 10 (6 mars 1901).

BONNET (Émile), avocat à la cour d'appel, à Montpellier, rue du Faubourg-Saint-Jaumes, 11 (7 mai 1902).

SAHUC (Joseph), à Saint-Pons-de-Thomières (5 décembre 1906).

LE BARS (Yvon), au château de Mercorent, près Béziers (1^{er} décembre 1909).

Ille-et-Vilaine.

JOÛON DES LONGRAIS (Frédéric), à Rennes, rue du Griffon, 4 (11 avril 1881).

BOSSARD (l'abbé Pierre), à Bruz (10 janvier 1900).

Indre.

CREUSOT (J.), à Châteauroux, rue des Notaires, 1 (7 mars 1900).

MM.

LA VÉRONNE (Geoffroy DE), au château du Bouchet, par Rosnay, et à Paris, rue de Grenelle, 121 *bis* (1^{er} juin 1910).

Indre-et-Loire.

BEAUMONT (le comte Charles DE), à Chatigny, par Fontettes, et à Paris, rue de Grenelle, 134 (24 juillet 1894).

JOULIN (Léon), O. ✱, membre de la Société archéologique du Midi de la France, à Tours, rue d'Entraygues, 81 (3 décembre 1902).

Isère.

REYMOND (Marcel), ✱, correspondant de l'Institut (Académie des beaux-arts), à Grenoble, place de la Constitution, 4 (3 décembre 1890).

FOURNIER (Paul), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), doyen de la Faculté de droit de l'Université de Grenoble, à Grenoble, place Victor-Hugo, 11 *bis* (5 juillet 1893).

DELACHENAL (Roland), à Crémieu, et à Paris, rue de Babylone, 4 (5 juin 1895).

CHAPOT (Victor), ancien membre de l'École française d'Athènes, sous-bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève, à Grenoble, et à Paris, rue Madame, 30 (27 janvier 1897).

BIZOT (Ernest), conservateur du Musée et de la Bibliothèque de Vienne, à Vienne, rue Victor-Hugo, 51 (6 novembre 1900).

MULLER (Hippolyte), bibliothécaire de l'École de médecine, à Grenoble (7 novembre 1906).

Jura.

GUICHARD (l'abbé Alphonse), docteur en théologie, curé de Grozon (6 février 1889).

MM.

BRUNE (l'abbé Paul), curé de Mont-sous-Vaudrey (6 mars 1889).

Landes.

BOUGLON (le baron DE), à La Bastide-d'Armagnac (1^{er} juillet 1903).

Loir-et-Cher.

* PLAT (l'abbé Gabriel), à Vendôme (3 avril 1907).

Loire.

GONNARD (Henri), à Saint-Étienne, rue Gambetta, 52 (10 décembre 1879).

BRASSART (Éleuthère), à Montbrison (4 novembre 1885).

THIOLLIER (Félix), ✱, à Saint-Étienne, rue de la Bourse, 28 (15 décembre 1886).

DÉCHELETTE (Joseph), ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur du Musée de Roanne, à Roanne (15 novembre 1893).

SAINT-PULGENT (A. DE), à Montbrison (12 décembre 1900).

DESJOYEUX (Claude-Noël), au château de la Garde, par Montbrison, et à Paris, rue du Bac, 108 (5 mars 1913).

Loire (Haute-).

ROUCHON (Ulysse), secrétaire de la Société agricole et scientifique de la Haute-Loire, au Puy (1^{er} juillet 1909).

Loire-Inférieure.

QUILGARS (Henry), à Lesguiriac, par Piriac (23 février 1898).

Loiret.

MM.

CASATI (Charles), ✱, conseiller honoraire à la Cour de Paris, au château de la Javelière, par Boiscommun, et à Paris, rue de Prony, 29 (5 mars 1873).

COURET (le comte Alphonse), ancien magistrat, à Orléans, rue du Devidet, 16, et à Paris, rue Rousselet, 1 (7 novembre 1877).

* BANCHEREAU (J.), à Orléans, quai Barentin, 6 (7 février 1912).

HARCOURT (le comte Louis d'), ✱, au château de Pont-Chevron, par Ouzouer-sur-Trézée, et à Paris, avenue Bosquet, 9 (7 mai 1913).

Lozère.

BARBOT (Jules), à Mende (1^{er} juillet 1903).

Maine-et-Loire.

FARCY (Louis DE), à Angers, rue du Canal, 23 (30 janvier 1884).

* CASTELLANE (le comte Henri DE), à Genneteil, et à Paris, rue Saint-Dominique, 11 (4 mai 1898).

URSEAU (le chanoine Charles), chanoine titulaire de la cathédrale d'Angers, à Angers (7 mars 1906).

Marne.

LUCOT (le chanoine Paul), archiprêtre de la cathédrale de Châlons, à Châlons-sur-Marne (1^{er} octobre 1879).

DEMAISON (Louis), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), archiviste de la ville de Reims, à Reims, rue Nicolas-Perseval, 21 (20 juillet 1881).

MM.

JADART (Henri), ✱, secrétaire général de l'Académie de Reims, bibliothécaire de la ville et conservateur du Musée de Reims, à Reims, rue du Couchant, 15 (5 novembre 1884).

TAUSSERAT-RADEL (Alexandre), ✱, archiviste au ministère des Affaires étrangères, à Vinay, par Épernay, et à Paris, rue Friant, 36 (11 janvier 1888).

MILLARD (l'abbé Aristide), curé de Saint-Gond, par Sézanne (12 juin 1889).

GOSSET (Alphonse), ✱, architecte, à Reims, rue Thiers, 24, et à Paris, rue Vaneau, 37 (3 juin 1891).

Marne (Haute-).

ROYER (Charles), conservateur du Musée de Langres, à Langres (4 décembre 1889).

MARCEL (le chanoine Louis), supérieur du petit séminaire de Langres, à Langres (6 juillet 1892).

MONTREMY (François DE), attaché au Musée de Cluny, à Nomécourt, par Joinville, et à Paris, rue de la Trémoille, 2 (5 juin 1911).

Mayenne.

CHABRUN (César), docteur en droit, à Mayenne, et à Paris, rue de Vaugirard, 90 (10 janvier 1906).

Meurthe-et-Moselle.

GERMAIN DE MAIDY (Léon), secrétaire perpétuel de la Société d'archéologie lorraine, à Nancy, rue Héré, 26 (7 mars 1883).

VERNET (Gustave), à Toul, et à Paris, avenue de Suffren, 28 (24 juillet 1895).

PERDRIZET (Paul), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Nancy, à Nancy, avenue de la Garenne, 2 (6 mars 1901).

BEAUPRÉ (le comte Jules), à Nancy, rue de Serre, 18 (1^{er} février 1905).

MM.

GOURY (Georges), conservateur au Musée lorrain, à Nancy, rue des Tiercelins, 5 (3 mars 1909).

Morbihan.

L'ESTOURBEILLON (le marquis DE), député, à Vannes, place de l'Évêché, 5, et à Paris, boulevard Saint-Michel, 21 (14 décembre 1887).

GRAND (Roger), à Kerguen, Arradon, par Vannes (5 juin 1901).

AVENEAU DE LA GRANCIÈRE, président de la Société polymathique du Morbihan, conservateur au Musée archéologique de Vannes, au château de Beaulieu, par Bignan (5 février 1902).

Nièvre.

LESPINASSE (René LEBLANC DE), archiviste paléographe, au château de Luanges, par Guérigny, et à Paris, rue du Bac, 44 (1^{er} juillet 1868).

MIROT (Léon), archiviste aux Archives nationales, à Clamecy, et à Versailles, rue Royale, 75 (1^{er} mars 1899).

SAINT-VENANT (Julien DE), ✱, inspecteur des eaux et forêts, conservateur du Musée lapidaire de Nevers, à Nevers (3 janvier 1900).

FAULQUIER (Bernard), archiviste paléographe, au château de Montjoux, par Saint-Honoré, et à Paris, rue de Villersexel, 2 (7 novembre 1900).

Nord.

RIGAUX (Henry), à Lille, rue du Chauffour, 14 (4 février 1874).

HÉNAULT (Maurice), archiviste et sous-bibliothécaire de la ville de Valenciennes, à Valenciennes (11 décembre 1895).

MM.

- * SERBAT (Louis), archiviste paléographe, à Valenciennes, et à Paris, rue de Chateaubriand, 8 (9 janvier 1904).
DU TEIL (le baron Joseph), ✱, à Saint-Momelin, par Watten, et à Paris, quai de Billy, 2 (5 juin 1901).
THÉRY (Louis), avocat, à Lille, square Duthilleul, 17 (30 mars 1904).
THÉODORE (Émile), conservateur adjoint des Musées (Palais des Beaux-Arts), à Lille, rue Solférino, 197 (6 décembre 1905).
LEURIDAN (l'abbé Théodore), archiviste du diocèse de Cambrai, à Roubaix, rue des Arts, 14 (9 janvier 1907).
BAUCHOND (Maurice), docteur en droit, membre de la Commission historique du département du Nord, à Valenciennes, place du Neuf-Bourg, 28 (3 avril 1907).

Oise.

- CAIX DE SAINT-AYMOUR (le comte Amédée DE), membre de la Commission des monuments historiques, à Senlis, et à Paris, boulevard Pereire, 198 (13 décembre 1876).
MULLER (le chanoine Eugène), aumônier de l'hospice Condé, à Chantilly (25 juillet 1888).
DOUAI (Mgr Célestin), évêque de Beauvais (3 avril 1889).
* BONNAULT D'HOUE (le baron Xavier DE), archiviste paléographe, à Compiègne (14 avril 1897).
LEBLOND (le Dr Victor), président de la Société académique de l'Oise, à Beauvais, rue des Halles, 74 (6 mars 1907).

Orne.

- DUVAL (Louis), archiviste honoraire du département de l'Orne, à Alençon, rue de Cazault, 47 (18 février 1868).
GODET (l'abbé Henri), curé du Pas-Saint-Lhomer, par Moutiers-au-Perche (7 avril 1886).
BOUTRY (Léon), à Alençon, rue de la Barre, 5 (7 février 1900).

MM.

CHARENCEY (le comte DE), au château de Champthierry, par Saint-Maurice-lez-Charencey, et à Paris, rue de l'Université, 72 (3 juin 1908).

* FRÉVILLE DE LORME (le baron Robert DE), archiviste paléographe, au château de Livet, par Aube, et à Paris, rue Oudinot, 12 (1^{er} mai 1912).

TOURNOUËR (Henri), au château de Saint-Hilaire-des-Noyers, par Nocé, et à Paris, boulevard Raspail, 5 (5 mars 1913).

Pas-de-Calais.

LHOMEL (le comte Georges DE), à Montreuil-sur-Mer, et à Paris, rue Marbeuf, 27 (7 décembre 1898).

RODIÈRE (Roger), à Montreuil-sur-Mer (5 novembre 1902).

* DROUET (Édouard), ingénieur aux mines de Liévin, à Liévin (1^{er} avril 1908).

Puy-de-Dôme.

AUDOLLENT (Auguste), professeur à la Faculté des lettres de l'Université, directeur du Musée municipal de Clermont-Ferrand, à Clermont-Ferrand, chemin de l'Oradou, 1 (5 mars 1890).

CHARVILHAT (le D^r G.), à Clermont-Ferrand, rue Blatin, 4 (6 janvier 1909).

Pyrénées (Basses-).

CROIZIER (le marquis DE), ✱, membre du Conseil supérieur des colonies, au château de Jouandin, à Bayonne, côte Saint-Étienne (9 novembre 1892).

* LEMAIRE (Arthur), à Saint-Jean-de-Luz, et à Paris, rue de Rome, 35 (3 février 1897).

MM.

ZEILLER (Jacques), agrégé de l'Université, professeur à l'Université de Fribourg, à Jurançon, près Pau, et à Paris, rue du Vieux-Colombier, 8 (1^{er} mai 1901).

Pyrénées-Orientales.

CARSALADE DU PONT (Mgr Jules DE), évêque de Perpignan (10 juillet 1889).

Rhône.

VACHEZ (Antoine), membre de l'Académie de Lyon, à Lyon, place Saint-Jean, 2 (9 novembre 1887).

CONDAMIN (le chanoine James), professeur aux Facultés libres, à Lyon, place Bellecour, 26 (2 avril 1890).

BUCHE (Joseph), professeur au lycée de Lyon (Saint-Rambert), à Lyon, rue Mont-Bernard, 6 (25 janvier 1899).

GALLE (Léon), à Lyon, rue du Plat, 2 (3 février 1904).

VIAL (E.), à Lyon, quai de la Charité, 29 (1^{er} février 1905).

BIROT (le Dr J.), à Lyon, rue du Plat, 31 (5 avril 1905).

* BEYSSAC (Jean), à Lyon, quai de l'Archevêché, 15 (7 juin 1905).

CHERVIN (le Dr), à Thizy, et à Paris, avenue Victor-Hugo, 82 (6 juillet 1910).

BILLIARD (Raymond), à Charentay (7 décembre 1910).

GERMAIN DE MONTAUZAN (Camille), chargé de cours à la Faculté des lettres de l'Université de Lyon, à Lyon, rue Franklin, 57 (1^{er} février 1911).

BÉGULE (Lucien), à Lyon, rue Sala, 3 (3 janvier 1912).

Saône-et-Loire.

CHARMASSE (Anatole DE), à Autun (14 mars 1866).

DESEILLIGNY (Jules PIERROT-), à Autun, et à Paris, avenue Henri-Martin, 47 (14 décembre 1887).

PERRAULT-DABOT (A.), inspecteur général adjoint des monuments historiques, aux Agneux, par Rully, et à Paris, boulevard Saint-Michel, 87 (2 décembre 1903).

MM.

BIDAULT DE GRÉSIGNY, au château de Boulay, par Baudrières (2 mai 1906).

BOIROT (Max), à Bourbon-Lancy, et à Paris, rue Lamartine, 6 (2 juin 1909).

HANNEZO (Jules), à Mâcon, rue Bel-Air, 5 (8 janvier 1913).

Sarthe.

BERTRAND DE BROUSSILLON (Arthur), archiviste paléographe, au Mans, rue de Tascher, 15 (2 juillet 1879).

MENJOT D'ELBENNE (le vicomte Samuel), à Couléon, par Tuffé (17 juillet 1895).

TRIGER (Robert), inspecteur général de la Société française d'archéologie, au Mans, rue de l'Ancien-Évêché, 5 (7 mai 1902).

FLEURY (Gabriel), imprimeur, à Mamers (2 décembre 1903).

Seine.

BAYET (Charles), C. ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conseiller d'État, directeur de l'enseignement supérieur, à Paris, rue de Talleyrand, 3 (2 juillet 1879).

* SORLIN-DORIGNY (Albert), à Paris, avenue Félix-Faure, 32 (1^{er} juin 1881).

WEISS (André), ✱, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris, à Paris, rue Copernic, 10 (5 mars 1884).

BLOCH (Gustave), O. ✱, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, à Paris, avenue d'Orléans, 118 (11 juin 1884).

BORDES (l'abbé Jean-Marie), à Paris, boulevard Raspail, 234 (4 mars 1885).

VILLENOISY (François de), bibliothécaire au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, à Paris, rue Washington, 32 (1^{er} juillet 1891).

MM.

LEPRIEUR (Paul), conservateur du département des peintures, des dessins et de la chalcographie au Musée du Louvre, professeur à l'École du Louvre, à Paris, rue des Écoles, 38 (6 janvier 1892).

BORDEAUX (Paul), à Neuilly-sur-Seine, boulevard Maillot, 98 (3 février 1892).

CLERVAL (le chanoine Alexandre), professeur à l'Université catholique, à Paris, rue d'Alençon, 9 (1^{er} février 1893).

* DURIGHELLO (Ange), à Paris, rue de Courcelles, 179 (10 janvier 1894).

CASTANIER (Prosper), à Choisy-le-Roi (24 janvier 1894).

* EUDE (Émile), ingénieur-architecte, à Paris, avenue d'Orléans, 8 (3 juillet 1895).

SÉJOURNÉ (le R. P. Joseph), à Paris, rue du Bac, 34 (11 décembre 1895).

CAPITAN (le Dr Louis), ✱, membre de l'Académie de médecine, professeur à l'École d'anthropologie, chargé de cours au Collège de France, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, vice-président de la Commission des monuments mégalithiques, à Paris, rue des Ursulines, 5 (6 janvier 1897).

* EXPERT (Henry), sous-bibliothécaire au Conservatoire national de musique, à Paris, boulevard Arago, 97 (1^{er} juin 1898).

GAUDIN (Paul), ingénieur, à Paris, rue de la Grande-Chaumière, 6 (12 juillet 1899).

GUIMET (Émile), O. ✱, directeur du Musée Guimet, à Paris, au Musée Guimet, place d'Iéna (4 avril 1900).

SWARTE (Victor DE), ✱, à Paris, rue Clément-Marot, 19 (5 juin 1901).

KOECHLIN (Raymond), à Paris, quai de Béthune, 32 (4 décembre 1901).

LACOMBE (Paul), ✱, bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale, à Paris, rue de Moscou, 5 (5 mars 1902).

MM.

- ROUSSEAU (F.), à Paris, rue Claude-Bernard, 63 (3 décembre 1902).
- POUPARDIN (René), secrétaire de l'École des chartes, directeur adjoint à l'École des Hautes-Études, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, à Paris, rue Soufflot, 18 (4 mars 1903).
- FURCY-RAYNAUD (Marc), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Mazarine, à Paris, avenue des Champs-Élysées, 120 (11 mars 1903).
- FROMAGEOT (Paul), ✱, avocat à la Cour d'appel de Paris, à Paris, rue de l'Université, 11 (6 mai 1903).
- DIMIER (Louis), agrégé de l'Université, à Paris, rue du Puits-l'Ermite, 8 (2 décembre 1903).
- VIDIER (Alexandre), conservateur-adjoint au département des imprimés de la Bibliothèque nationale, à Boulogne-sur-Seine, rue de Sèvres, 25 (3 février 1904).
- MAGNE (Charles), secrétaire général du Comité d'études archéologiques et historiques de la Montagne-Sainte-Geneviève, à Paris, avenue des Gobelins, 47 (2 mars 1904).
- COURTOT (l'intendant général), C. ✱, à Paris, rue Duroc, 17 (2 mars 1904).
- BOINET (Amédée), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris, boulevard Raspail, 286 (30 mars 1904).
- BUTIN (Charles), à Paris, villa Mozart, 3 (6 juillet 1904).
- LEMOISNE (Paul-André), bibliothécaire au département des estampes de la Bibliothèque nationale, à Thiais, et à Paris, rue de l'Université, 91 (6 juillet 1904).
- *NOCQ (Henry), ✱, à Paris, quai Bourbon, 29 (1^{er} mars 1905).
- POËTE (Marcel), inspecteur des travaux historiques, conservateur de la Bibliothèque historique de la ville de Paris, à Paris, rue Honoré-Chevalier, 4 (7 juin 1905).
- AUBERT (Félix), archiviste paléographe, avocat à la Cour

MM.

- d'appel de Paris, à Saint-Mandé, rue de l'Épinette, 17 (6 décembre 1905).
- VERNET (Marcel), à Paris, rue d'Offémont, 10 (7 février 1906).
- ROCHE (Denis), à Paris, rue Monge, 59 (7 mars 1906).
- LEFEBVRE DES NOËTTES (le commandant), ✱, à Paris, quai Bourbon, 19 (7 mars 1906).
- * LANGLOIS (l'abbé M.), bibliothécaire de l'Institut catholique de Paris, à Paris, boulevard Montparnasse, 150 (3 mai 1906).
- MANNEVILLE (Charles), secrétaire général adjoint du Comité d'études archéologiques et historiques de la Montagne-Sainte-Genève, à Paris, avenue des Gobelins, 9 (6 juin 1906).
- KRAFFT (Hugues), à Paris, rue de Lubeck, 42 (4 juillet 1906).
- * JAMESON (Robert), à Paris, avenue Vélasquez, 6 (4 juillet 1906).
- MARTIN-CHABOT (Fernand), archiviste aux Archives nationales, à Paris, rue de Lille, 37 (9 janvier 1907).
- MARTROYE (François), à Paris, boulevard Saint-Germain, 131 (1^{er} avril 1908).
- CORBIERRE (l'abbé Auguste), à Paris, rue Cassette, 7 (3 juin 1908).
- * PICARD (Auguste), C. ✱, directeur de l'exploitation à la Compagnie des chemins de fer de l'Est, à Paris, rue de Maubeuge, 73 (2 décembre 1908).
- * LEFÈVRE (Louis-Eugène), à Paris, rue Jouffroy, 36 bis (3 mars 1909).
- AUBERT (Marcel), bibliothécaire au département des estampes de la Bibliothèque nationale, à Paris, rue des Saints-Pères, 13 (5 mai 1909).
- CHATELAIN (Louis), attaché à la Bibliothèque nationale, à Paris, rue de la Sorbonne, 17 (1^{er} décembre 1909).
- MICHEL (Robert), archiviste aux Archives nationales, à Paris, rue Claude-Bernard, 59 (5 février 1913).

MM.

* MORIN (Jean), à Paris, boulevard de Clichy, 33 (5 mars 1913).

Seine-et-Marne.

HÉRON DE VILLEFOSSE (Étienne), ✱, à Chartranges, par la Ferté-Gaucher, et à Paris, rue de l'Université, 29 (2 juin 1886).

* RIDDER (André DE), conservateur adjoint des antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre, au Mée, et à Paris, rue de Marignan, 22 (8 mai 1901).

GASSIES (Georges), professeur de première au collège de Meaux, vice-président de la Société littéraire et historique de la Brie, à Meaux, impasse Hattingais, 3, rue de la Cordonnerie (5 février 1902).

* MAYEUX (Albert), architecte diplômé du gouvernement, à Lagny, et à Paris, rue Vignon, 24 (6 mai 1903).

HUSSON (Georges), vice-président de la Société littéraire et historique de la Brie, à Couilly, pavillon des Caves (6 mai 1908).

MEURET (Maurice), à Fontainebleau, rue Saint-Merry, 130, et à Paris, rue de Berry, 33 (2 décembre 1908).

Seine-et-Oise.

CHARDIN (Paul), à Ville-d'Avray, et à Paris, avenue de l'Opéra, 6 (10 décembre 1873).

THÉLIER (Ernest), à Marly-le-Roy, château du Chenil, et à Paris, boulevard de Courcelles, 66 (12 février 1890).

MARTIN-SABON (Félix), ingénieur, à Ronquerolles, et à Paris, rue Mansart, 5 *bis* (2 avril 1890).

LEGRAND (Maxime), à Étampes (10 janvier 1900).

* REY (Auguste), à Saint-Prix, et à Paris, rue Sainte-Cécile, 8 (4 avril 1900).

DUFOUR (A.), bibliothécaire de la ville de Corbeil, à Corbeil (6 juin 1900).

MM.

- GUIFFREY (Jean), conservateur adjoint du département des peintures, des dessins et de la chalcographie au Musée du Louvre, à Saint-Cyr, villa Saint-Jean, et à Paris, boulevard Bonne-Nouvelle, 34 (6 février 1901).
- GUSMAN (Pierre), artiste peintre, à Grosrouvre, et à Paris, boulevard Edgar-Quinet, 22 (6 mars 1901).
- *RODOCANACHI (Emmanuel), ✱, à Andilly, et à Paris, rue de Lisbonne, 54 (11 mars 1903).
- DEPOIN (Joseph), secrétaire général de la Société historique du Vexin, à Pontoise, et à Paris, boulevard Saint-Germain, 150 (4 mai 1904).
- *MORGAN (Jacques DE), C. ✱, directeur général honoraire des antiquités de l'Égypte, ancien délégué général en Perse du ministre de l'Instruction publique, à Croissy-sur-Seine, rue Alfred-Dormeuil, 1, et à Paris, quai de Béthune, 36 (1^{er} mars 1905).
- *BIVER (Paul), au château de Villiers-le-Bâcle, par Gif, et à Paris, rue de Prony, 14 (6 janvier 1909).
- LESORT (André), archiviste du département de Seine-et-Oise, correspondant du ministère de l'Instruction publique, à Versailles, rue Mademoiselle, 35 (5 avril 1909).
- *BOUCLIER (Albert), trésorier de la Société française de numismatique, au château du Rouvray, par Condé-sur-Vesgre, et à Paris, avenue de Messine, 30 (5 janvier 1910).
- BESNARD (G.), architecte, aux Ormes, par Saint-Rémy-lès-Chevreuse, et à Paris, rue de Bagneux, 16 (6 avril 1910).
- *RHEIN (André), archiviste paléographe, à Versailles, rue Neuve, 11 (4 mai 1910).
- FORMIGÉ (Jules), à Montfermeil, boulevard Hardy, 1 (15 mai 1912).
- SAINT-PÉRIER (le comte DE), à Morigny, par Étampes, et à Paris, rue du Bac, 24 (8 janvier 1913).
- COURCEL (Valentin DE), à Montcourcel, par Athis-Mons, et à Paris, rue de Vaugirard, 20 (5 février 1913).

Seine-Inférieure.

MM.

ALLARD (Paul), ancien magistrat, à Senneville, par Fécamp (10 décembre 1879).

LE BRETON (Gaston), O. ✻, correspondant de l'Institut (Académie des beaux-arts), directeur honoraire du Musée archéologique départemental, à Rouen, rue Thiers, 25 *bis* (1^{er} février 1882).

KERMAINGANT (Pierre-Paul LAFFLEUR DE), ✻, ingénieur, au Tréport, et à Paris, avenue des Champs-Élysées, 102 (3 janvier 1883).

PRÉVOST (Gustave), ancien magistrat, à Rouen, rue Chas-selièvre, 52 (6 juin 1888).

FOVILLE (Jean DE), bibliothécaire au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, à Rouen, et à Paris, rue de Lille, 30 (9 janvier 1901).

COSTA DE BEAUREGARD (le comte Olivier), au château de Sainte-Foy, par Longueville (3 avril 1901).

VESLY (LÉON DE), directeur du Musée archéologique départemental, à Rouen, rue des Arsins, 1 (5 mars 1902).

COUTAN (le Dr), à Rouen, rue d'Ernemont, 10 (14 décembre 1904).

Sèvres (Deux-).

MARTIN (Gabriel), ✻, à Airvault, et à Paris, rue de Villers-sexel, 7 (1^{er} juin 1904).

CLOUZOT (Étienne), attaché à la Bibliothèque historique de la ville de Paris, à Niort, et à Fontenay-sous-Bois, rue d'Alayrac, 37 (5 avril 1905).

CLOUZOT (Henri), conservateur de la Bibliothèque municipale Forney, de Paris, à Niort, et à Fontenay-sous-Bois, rue d'Alayrac, 37 (7 février 1906).

Somme.

DUHAMEL-DECÉJEAN (Charles), ancien secrétaire perpétuel de la Société des Antiquaires de Picardie, au château de Nesle, à Nesle (23 juillet 1884).

MM.

GUYENCOURT (Robert DE), à Amiens, rue Gloriette, 1 (9 janvier 1889).

* GUERLIN (Robert), ancien président de la Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens, rue Saint-Louis, 30 (3 février 1892).

MACQUERON (Henri), à Abbeville (7 novembre 1900).

BOULANGER (C.), ✱, ancien notaire, conservateur honoraire du Musée, à Péronne (9 janvier 1901).

* DES FORTS (Philippe), archiviste paléographe, au château d'Yonville, par Hallencourt (1^{er} juin 1904).

DUBOIS (Pierre), à Amiens, rue Pierre-l'Ermite (6 juin 1906).

VALOIS (Jules DE), à Aumâtre, par Oisemont (7 février 1912).

Tarn-et-Garonne.

BRUSTON (Charles), ✱, ancien doyen de la Faculté de théologie protestante de l'Université de Toulouse, à Montauban, rue de la Banque, 37, et à Paris, rue Georges-Sand, 36 (7 mars 1894).

Var.

ROUSTAN (François), architecte du département et des monuments historiques du Var, à Toulon, rue Dumont-d'Urville, 2 (4 février 1903).

Vaucluse.

* REQUIN (l'abbé Henri), correspondant de l'Institut (Académie des beaux-arts), archiviste diocésain, à Avignon, rue Victor-Hugo, 14 (6 janvier 1904).

Vendée.

VALLETTE (René), directeur de la Revue du Bas-Poitou, à Fontenay-le-Comte (23 juillet 1884).

ARNAULDET (Pierre), licencié en droit, au Fossé-Rouge, et à Alfortville, rue de l'Union, 10 (24 janvier 1894).

Vienne.

MM.

GINOT (Émile), bibliothécaire-archiviste de la ville de Poitiers, à Poitiers, rue de la Tranchée, 16 (3 janvier 1900).

Vienne (Haute-).

FAGE (René), avocat, au Mas-du-Puy, par Verneuil-sur-Vienne, et à Paris, rue de Lauriston, 80 (3 novembre 1886).

DEMARTIAL (André), à Limoges, boulevard Louis-Blanc, 23 (7 février 1912).

Yonne.

PETIT (Ernest), ✱, conseiller général de l'Yonne, président de la Société des sciences de l'Yonne, à Vausse, par L'Isle-sur-Serein, et à Paris, rue du Bellay, 8 (7 février 1883).

*VILLETARD (l'abbé Henri), curé de Champvallon, par Senan (6 janvier 1902).

TRYON-MONTALEMBERT (le marquis DE), au château de la Vieille-Ferté, par La Ferté-Loupière, et à Paris, rue Monsieur, 5 (1^{er} février 1914).

Algérie et Tunisie.

CARTON (le D^r Louis), ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Khéredine, villa Stella (3 février 1892).

DELATTRE (le R. P. Alfred-Louis), ✱, des Pères Blancs, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), archiprêtre de la primatiale de Carthage, à Carthage (11 décembre 1895).

*ROUVIER (le D^r Jules), ✱, professeur à l'École de médecine d'Alger (28 juillet 1897).

MM.

MERLIN (Alfred), ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur des antiquités et des arts de la Régence de Tunis, membre de la Commission de l'Afrique du Nord, à Tunis, et à Paris, boulevard du Montparnasse, 73 (2 décembre 1903).

DONAU (le commandant R.), ✱, adjoint au commandant supérieur du Sud tunisien (6 décembre 1905).

* BOURBON (Henry), à Carthage, villa Marie-Thérèse (5 décembre 1906).

MAGUELONNE (Jules), directeur de l'enregistrement, des domaines et du timbre du département de Constantine, président de la Société archéologique de Constantine, à Constantine, rue de France, 7 (2 décembre 1908).

RENAULT (Jules), architecte à la direction générale des travaux publics, correspondant du ministère à Tunis, place Sidi-el-Bahri, 6 (5 mai 1909).

**Associés correspondants nationaux résidant
à l'étranger.**

ENGEL (Arthur), ancien membre des Écoles françaises de Rome et d'Athènes, à Bâle (Suisse), et à Paris, rue Erlanger, 23 (5 décembre 1877).

LAGRANGE (le R. P. Marie-Joseph), de l'ordre des Frères Prêcheurs, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Jérusalem (6 mars 1895).

GERMER-DURAND (le R. P. Joseph), assistant général des Augustins de l'Assomption, à Rome, piazza Ara-Coeli, 11 (11 décembre 1895).

MORIN (le R. P. dom Germain), de l'ordre des Bénédictins, à Munich, Blüthenstrasse, 14 II (13 mai 1896).

MM.

- LABANDE (L.-H.), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur des archives et de la bibliothèque du Palais de Monaco, à Monaco (6 janvier 1904).
BESSE (le R. P. dom J.-M.), de l'ordre des Bénédictins, à l'abbaye de Saint-Martin de Ligugé, à Chevetogne, par Leignon, province de Namur (Belgique) (8 janvier 1908).

Associés correspondants étrangers.

Allemagne.

- PFLUGK-HARTTUNG (le Dr Julius von), à Berlin, N. W., Spenerstrasse, 23 (1^{er} décembre 1886).
HELBIG (Wolfgang), voir p. 9.
HIRSCHFELD (Otto), voir p. 9.

Autriche-Hongrie.

- SCHLOSSER (le chevalier J. von), voir p. 9.
GYÖRY DE NADUDVAR (Arpad de), archiviste aux Archives impériales, à Vienne, Minoritenplatz (3 décembre 1902).

Belgique.

- DOGNÉE (Eugène-M.-O.), ✱, à Liège, rue Chevalier, (6 juin 1867).
CLOQUET (Louis), professeur à l'Université de Gand, à Gand, boulevard Léopold, 9 (3 décembre 1884).
CUMONT (Georges), avocat, à Saint-Gilles-lez-Bruxelles, rue de l'Aqueduc, 19 (6 avril 1887).
WITTE (Alphonse de), ingénieur, à Bruxelles, rue du Trône, 55 (3 avril 1889).

MM.

- SOIL DE MORIAMÉ (Eugène), membre de la Commission royale des monuments, président du tribunal de première instance, à Tournai, rue Royale, 45 (29 juillet 1896).
- DESTREE (Joseph), conservateur au Musée des antiquités, à Bruxelles, parc du Cinquantenaire, 109 (20 avril 1898).
- DONNET (Fernand), administrateur de l'Académie royale des beaux-arts, à Anvers, rue du Transvaal, 45 (4 avril 1900).
- GASPAR (Camille), à Bruxelles-Ixelles, rue du Buisson, 8 (3 décembre 1902).
- GHELLINCK D'ELSEGHEM-VAERNEWYCK (le vicomte Amaury DE), au château d'Elseghe, près Audenarde, Flandre-Orientale, et à Bruxelles, rue de l'Industrie, 15 (7 janvier 1903).
- CUMONT (Franz), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), ancien conservateur aux Musées royaux des arts décoratifs et industriels de Bruxelles, à Paris, boulevard de Courcelles, 3 (3 février 1904).
- LOË (le baron Alfred DE), conservateur au Musée du parc du Cinquantenaire, à Etterbeek, avenue d'Auderghem, 82 (7 février 1906).
- PIRENNE (Henri), voir p. 9.

Danemark.

- SCHMIDT (le professeur Valdemar), *, professeur à l'Université, à Copenhague, Frederiksholm Canal, 12 (3 juin 1868).

Espagne.

- MARTINEZ Y REGUERA (le D^r Leopoldo), à Madrid, Divino Pastor, 5 (6 novembre 1867).
- GESTOSO Y PEREZ (José), conservateur du Musée municipal, secrétaire général de l'Académie des beaux-arts de Séville, à Séville, Gravina, 27 (6 avril 1898).

Etats-Unis d'Amérique.

MM.

FROTHINGHAM (Arthur-L.), Jr., professeur d'archéologie et d'histoire à l'Université de Princeton, New-Jersey (1^{er} mars 1905).

Grande-Bretagne et Irlande.

RIVETT-CARNAC (le colonel J.-H.), aide de camp de S. M. le Roi, à Londres, Green Street, 40, Park Lane, et au château de Rothberg, par Rougemont, canton de Vaud (Suisse) (10 décembre 1884).

EVANS (Arthur-John), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre de la Société des Antiquaires de Londres, conservateur de l'Ashmolean Museum à Oxford, à Youlbury Berks, près Oxford (8 avril 1891).

* HEADLAM (le Rev. Arthur-C.), à Oxford, King's College (5 février 1896).

* THOMPSON (Henry-Yates), O. ✱, à Londres W., Portman Square, 19 (3 janvier 1900).

SELTMAN (E.-J.), à Kinghoe, Great Berkhamsted, Herts (3 juillet 1901).

BILSON (John), voir p. 9.

Italie.

LOVATELLI (la comtesse), voir p. 9.

* LAZZARONI (le baron), à Rome, et à Paris, rue Spontini, 16 (3 décembre 1902).

GAROFALO (Francesco-Paolo), à Naples, Corso Vittorio-Emmanuele, 633 (6 janvier 1904).

CANTARELLI (le professeur Luigi), voir p. 9.

Norvège.

UNGER (Charles-Richard), professeur à l'Université, à Christiania (28 juin 1871).

Roumanie.

MM.

VASCHIDE (M^{me} Victoria), à Bukarest, et à Paris, rue Notre-Dame-des-Champs, 56 (2 juillet 1902).

Russie.

OUVAROFF (la comtesse), voir p. 9.

* BOBRINSKOY (S. Exc. le comte Alexis Alexandrovitch), ✱, président de la Commission impériale d'archéologie, à Saint-Pétersbourg, Galernaïa, 58 (5 février 1896).

* BOULITCHOFF (S. Exc. N. DE), à Saint-Pétersbourg, quai Anglais, 70 (7 mai 1902).

* CHÉRÉMÉTEFF (S. Exc. le comte Serge Dmitriévitch), à Saint-Pétersbourg, Fontanka, 34 (2 décembre 1903).

POLIVANOFF (S. Exc. Vladimir), membre du Conseil de l'Empire, grand maréchal de noblesse du gouvernement de Simbirsk, à Saint-Pétersbourg, rue Pantéleïmonskay, 12 (4 avril 1906).

* TITOFF (André DE), conseiller d'État, conservateur du Musée archéologique, à Rostoff-la-Grande, gouvernement de Yaroslav (6 juin 1906).

KHANENKO (S. Exc. Bogdan DE), membre du Conseil de l'Empire, membre de la Commission impériale d'archéologie, à Kiev (3 avril 1907).

* GOLOUBEV (Victor DE), ✱, à Paris, avenue du Bois-de-Boulogne, 26 (3 juin 1908).

ROERICH (Nicolas DE), directeur de la Société impériale d'encouragement des arts, à Saint-Pétersbourg, Moïka, 83 (10 mars 1909).

Suisse.

FAZY (Henry), professeur d'histoire à l'Université, à Genève, boulevard Helvétique, 24 (4 février 1863).

BRIQUET (Charles-Moïse), à Genève, rue D. Colladon, 1 (23 décembre 1885).

MM.

* NÄEF (Albert), architecte, inspecteur général des monuments historiques de la Suisse, Haute-Combe, avenue Ruchonnet, à Lausanne (Vaud) (16 novembre 1892).

MANDACH (Conrad DE), à Berne, et à Paris, rue de Las-Cases, 15 (1^{er} juillet 1903).

VOGT (l'abbé Albert), conservateur de la bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg, à Fribourg, route de Lausanne, 37 (20 décembre 1905).

STÜCKELBERG (Ernest-Alfred), professeur extraordinaire à l'Université de Bâle, à Bâle (7 février 1906).

BESSON (l'abbé Marius), professeur au grand séminaire, professeur agrégé à la Faculté des lettres de l'Université de Fribourg, à Fribourg (3 mars 1909).

DEMOLE (Eugène), conservateur du Cabinet de numismatique, Musée d'art et d'histoire, à Genève, rue du Marché, 40 (7 février 1912).

LISTE ALPHABÉTIQUE
DES ASSOCIÉS CORRESPONDANTS NATIONAUX
ET ÉTRANGERS

Au 1^{er} Juin 1913.

MM.

ALLARD (Paul), Seine-Inférieure.
AMARDEL (Gabriel), Aude.
AMTMANN (Théodore), Gironde
ARBAUMONT (Jules d'), Côte-d'Or.
ARNAUD D'AGNEL (l'abbé G.), Bouches-du-Rhône.
ARNAULDET (Pierre), Vendée.
AUBERT (Félix), Seine.
AUBERT (Marcel), Seine.
AUDOLLENT (Auguste), Puy-de-Dôme.
AVENEAU DE LA GRANCIÈRE, Morbihan.

BABEAU (Albert), Aube.
BABUT (le commandant A.), Dordogne.
BANCHEREAU (Louis), Loiret.
BARBOT (Jules), Lozère.
BARY (Albert DE), Gard.
BAUCHOND (Maurice), Nord.
BAYET (Charles), Seine.
BEAUMONT (le comte Charles DE), Indre-et-Loire.
BEAUPRÉ (le comte Jules), Meurthe-et-Moselle.
BÉGULE (Lucien), Rhône.
BENGY-PUYVALLÉE (Maurice DE), Cher.
BENSA (Thomas), Alpes-Maritimes.
BERTHELÉ (Joseph), Hérault.

MM.

- BERTRAND DE BROUSSILLON (Arthur), Sarthe.
BESNARD (C.), Seine-et-Oise.
BESNIER (Maurice), Calvados.
BESSE (le R. P. dom J.-M.), Belgique.
BESSON (l'abbé Maurice), Suisse.
BEYSSAC (Jean), Rhône.
BIDAULT DE GRÉSIGNY, Saône-et-Loire.
BILLIARD (Raymond), Rhône.
BILSON (John), Angleterre.
BIROT (le D^r J.), Rhône.
BIVER (Paul), Seine-et-Oise.
BIZOT (Ernest), Isère.
BLOCH (Gustave), Seine.
BOBRINSKOY (S. Exc. le comte Alexis Alexandrovitch),
Russie.
BOINET (Amédée), Seine.
BOIROT (Max), Saône-et-Loire.
BONAPARTE (le prince Roland), Corse.
BONNARD (L.), Eure-et-Loir.
BONNAULT (le baron DE), Oise.
BONNET (Émile), Hérault.
BORDEAUX (Paul), Seine.
BORDES (l'abbé), Seine.
BOSSARD (l'abbé), Ille-et-Vilaine.
BOSSE (E.), Ardennes.
BOUCLIER (Albert), Seine-et-Oise.
BOUGLON (le baron DE), Landes.
BOULANGER (C.), Somme.
BOULITCHOFF (S. Exc. N. DE), Russie.
BOURBON (Henry), Tunisie.
BOUTRY (Léon), Orne.
BRASSART (Éleuthère), Loire.
BREGHOT DU LUT (F.), Drôme.
BRÉMOND D'ARS (le comte Anatole DE), Finistère.
BRIQUET (Charles-Moïse), Suisse.
BRULARD (le D^r René), Côte-d'Or.

MM.

- BRUNE (l'abbé Paul), Jura.
BRUSTON (Charles), Tarn-et-Garonne.
BRUTAILS (Auguste), Gironde.
BUCHE (Joseph), Rhône.
BUTTIN (Charles), Seine.
- CAIX DE SAINT-AYMOUR (le comte Amédée DE), Oise.
CANTARELLI (Luigi), Italie.
CAPITAN (le D^r Louis), Seine.
CARSLADE DU PONT (Mgr Jules DE), Pyrénées-Orientales.
CARTON (le D^r Louis), Tunisie.
CASATI (Charles), Loiret.
CASTANIER (Prosper), Seine.
CASTELLANE (le comte Henri DE), Maine-et-Loire.
CAZALIS DE FONDOUCE (Paul), Hérault.
CHABRUN (César), Mayenne.
CHANEL (Émile), Ain.
CHAPOT (Victor), Isère.
CHARDIN (Paul), Seine-et-Oise.
CHARENCEY (le comte DE), Orne.
CHARMASSE (Anatole DE), Saône-et-Loire.
CHARVILHAT (le D^r G.), Puy-de-Dôme.
CHATELAIN (Louis), Seine.
CHAUVET (Gustave), Charente.
CHÉRÉMÉTEFF (S. Exc. le comte Serge Dmitriévitch),
Russie.
- CHERVIN (le D^r), Rhône.
CHEVALIER (le chanoine Ulysse), Drôme.
CHEYLUD (Émile), Dordogne.
CLERC (Michel), Bouches-du-Rhône.
CLERVAL (le chanoine), Seine.
CLOQUET (Louis), Belgique.
CLOUZOT (Étienne), Deux-Sèvres.
CLOUZOT (Henri), Deux-Sèvres.
CONDAMIN (le chanoine James), Rhône.
CORBIERRE (l'abbé Auguste), Seine.
COROT (Henry), Côte-d'Or.

MM.

COSTA DE BEAUREGARD (le comte Olivier), Seine-Inférieure.

COURCEL (Valentin DE), Seine-et-Oise.

COURET (le comte Alphonse), Loiret.

COURTOT (l'intendant général), Seine.

COUTAN (le Dr), Seine-Inférieure.

COUTIL (Léon), Eure.

CREUZOT (J.), Indre.

CROIZIER (le marquis DE), Basses-Pyrénées.

CUMONT (Franz), Belgique.

CUMONT (Georges), Belgique.

DAGUIN (Fernand), Côte-d'Or.

DÉCHELETTE (Joseph), Loire.

DEGRAND (A.), Alpes-Maritimes.

DELACHENAL (Roland), Isère.

DELATTRE (le R. P. Alfred-Louis), Tunisie.

DEMAISON (Louis), Marne.

DEMARTIAL (André), Haute-Vienne.

DEMÔLE (Eugène), Suisse.

DEPOIN (Joseph), Seine-et-Oise.

DSEILLIGNY (Jules PIERROT-), Saône-et-Loire.

DES FORTS (Philippe), Somme.

DESHOULIÈRES (François), Cher.

DESJOYEUX (Claude-Noël), Loire.

DESTRÉE (Joseph), Belgique.

DIEUDONNÉ (Adolphe), Ardennes.

DIMIER (Louis), Seine.

DOGNÉE (Eugène), Belgique.

DONAU (le commandant R.), Tunisie.

DONNET (Fernand), Belgique.

DOUAIS (Mgr Célestin), Oise.

DROUET (Edouard), Pas-de-Calais.

DUBOIS (Pierre), Somme.

DUFOUR (A.), Seine-et-Oise.

DUHAMEL-DECÉJEAN (Charles), Somme.

DURAND-GRÉVILLE (Émile-Alix), Alpes-Maritimes.

DURIGHELLO (Ange), Seine.

MM.

DU TEIL (le baron Joseph), Nord.

DUVAL (Louis), Orne.

ENGEL (Arthur), Suisse.

ENGELHARD (le capitaine Ch.), Eure.

EPERY (le Dr René), Côte-d'Or.

EUDE (Émile), Seine.

EVANS (Arthur-John), Grande-Bretagne.

EXPERT (Henry), Seine.

FAGE (René), Haute-Vienne.

FARCY (Louis DE), Maine-et-Loire.

FAULQUIER (Bernard), Nièvre.

FAYOLLE (le marquis Gérard DE), Dordogne.

FAZY (Henry), Suisse.

FLEURY (Gabriel), Sarthe.

FOURCHÉ (P.), Gironde.

FOURNIER (Paul), Isère.

FOVILLE (Jean DE), Seine-Inférieure.

FRÉVILLE DE LORME (le baron Robert DE), Orne.

FROMAGEOT (Paul), Seine.

FROTHINGHAM (Arthur-L.), Jr., États-Unis d'Amérique.

FURCY-RAYNAUD (Marc), Seine.

GALLE (Léon), Rhône.

GAROFALO (Francesco-Paolo), Italie.

GASPAR (Camille), Belgique.

GASSIES (Georges), Seine-et-Marne.

GAUCHERY (Paul), Cher.

GAUDIN (Paul), Seine.

GÉRIN-RICARD (Henry DE), Bouches-du-Rhône.

GERMAIN DE MAIDY (Léon), Meurthe-et-Moselle.

GERMAIN DE MONTAUZAN (Camille), Rhône.

GERMER-DURAND (le R. P. Joseph), Italie.

GESTOSO Y PEREZ (José), Espagne.

GHELLINCK D'ELSEGHEM-VAERNEWYCK (le vicomte Amaury
DE), Belgique.

MM.

GINOT (Émile), Vienne.
GODET (l'abbé Henri), Orne.
GOLOUBEV (Victor DE), Russie.
GONNARD (Henri), Loire.
GOSSET (Alphonse), Marne.
GOURY (Georges), Meurthe-et-Moselle.
GOY (Pierre DE), Cher.
GRAND (Roger), Morbihan.
GUEBHARD (le D^r Adrien), Alpes-Maritimes.
GUERLIN (Robert), Somme.
GUICHARD (l'abbé Alphonse), Jura.
GUIFFRÉY (Jean), Seine-et-Oise.
GUIMET (Émile), Seine.
GUSMAN (Pierre), Seine-et-Oise.
GUYENCOURT (Robert DE), Somme.
GYÖRY DE NADUDVAR (Arpad), Autriche-Hongrie.

HANNEZO (Jules), Saône-et-Loire.
HARCOURT (le comte Louis D'), Loiret.
HEADLAM (le Rev. Arthur-C.), Grande-Bretagne.
HELBIG (Wolfgang), Allemagne.
HÉNAULT (Maurice), Nord.
HÉRON DE VILLEFOSSE (Étienne), Seine-et-Marne.
HIRSCHFELD (Otto), Allemagne.
HUSSON (Georges), Seine-et-Marne.

JADART (Henry), Marne.
JAMESON (Robert), Seine.
JANSSENS (le comte Gaston DE), Eure-et-Loir.
JOIN-LAMBERT (Arthur), Eure.
JOUBIN (André), Hérault.
JOULIN (Léon), Indre-et-Loire.
JOÛON DES LONGRAIS (Frédéric), Ille-et-Vilaine.
JULLIAN (Camille), Gironde.

KERMAINGANT (Pierre-Paul LAFFLEUR DE), Seine-Inférieure.
KHANENKO (S. Exc. Bogdan DE), Russie.

MM.

KOECHLIN (Raymond), Seine.

KRAFFT (Hugues), Seine.

LABANDE (L.-H.), Principauté de Monaco.

LA BOULLAYE (Ernest ARBELTIER DE), Aube.

LACAYE LA PLAGNE-BARRIS (le baron Joseph), Gers.

LACOMBE (Paul), Seine.

LAGRANGE (le R. P. Marie-Joseph), Turquie d'Asie.

LA MAZELIÈRE (le marquis DE), Alpes-Maritimes.

LANGLOIS (l'abbé M.), Seine.

LAUNAY (Robert DE), Calvados.

LAUZUN (Philippe), Gers.

LA VÉRONNE (G. DE), Indre.

LAZZARONI (le baron), Italie.

LE BARS (Yvon), Hérault.

LEBLOND (le D^r Victor), Oise.

LE BRETON (Gaston), Seine-Inférieure.

LEBRUN (Eugène), Allier.

LE CLERT (Louis), Aube.

LEFEBVRE DES NOËTTES (le commandant), Seine.

LEFÈVRE (Louis-Eugène), Seine.

LEGRAND (Maxime), Seine-et-Oise.

LEJAY (l'abbé Paul), Côte-d'Or.

LEMAIRE (Arthur), Basses-Pyrénées.

LEMOISNE (Paul-André), Seine.

LEPRIEUR (Paul), Seine.

LESORT (André), Seine-et-Oise.

LE SOURD (Auguste), Ardèche.

LESPINASSE (René LEBLANC DE), Nièvre.

L'ESTOURBEILLON (le marquis DE), Morbihan.

LEURIDAN (l'abbé Théodore), Nord.

LEVROT (Joseph), Alpes-Maritimes.

LHOMEL (le comte Georges DE), Pas-de-Calais.

LIEBBE (Elias), Ardennes.

LOË (le baron Alfred DE), Belgique.

LOUIS-LUCAS (Paul), Côte-d'Or.

MM.

LOVATELLI (la comtesse Ersilia CAETANI), Italie.

LUCOT (le chanoine Paul), Marne.

LUR-SALUCES (le marquis Alexandre DE), Gironde.

MACQUERON (Henri), Somme.

MAGNE (Charles), Seine.

MAGUELONNE (Jules), Algérie.

MALLAT (Antonin), Allier.

MANDACH (Conrad DE), Suisse.

MANNEVILLE (Charles), Seine.

MANTEYER (Charles DE), Hautes-Alpes.

MARCEL (le chanoine Louis), Haute-Marne.

MAREUSE (Edgar), Gironde.

MARGUERITE-DE LA CHARLONIE (P.), Alpes-Maritimes.

MARIGNAN (Albert), Gard.

MARTIN (Gabriel), Deux-Sèvres.

MARTIN-CHABOT (Fernand), Seine.

MARTIN-SABON (Félix), Seine-et-Oise.

MARTINEZ Y REGUERA (le Dr Leopoldo), Espagne.

MARTROYE (François), Seine.

MAYEUX (Albert), Seine-et-Marne.

MENJOT D'ELBENNE (le vicomte Samuel), Sarthe.

MERLET (René), Eure-et-Loir.

MERLIN (Alfred), Tunisie.

MEURET (Maurice), Seine-et-Marne.

MICHEL (Robert), Seine.

MILLARD (l'abbé Aristide), Marne.

MILLON (Henry), Côte-d'Or.

MIROT (Léon), Nièvre.

MONTILLE (Léonce DE), Côte-d'Or.

MONTREMY (François DE), Haute-Marne.

MORGAN (Jacques DE), Seine-et-Oise.

MORILLOT (l'abbé Louis), Côte-d'Or.

MORIN (dom Germain), Bavière.

MORIN (Jean), Seine.

MULLER (le chanoine Eugène), Oise.

MM.

MULLER (Hippolyte), Isère.

MUSSET (Georges), Charente-Inférieure.

NAËF (Albert), Suisse.

NOCQ (Henry), Seine.

NODET (Victor), Ain.

NOGUÈS (le chanoine Jules-L.-M.), Charente-Inférieure

OUVAROFF (la comtesse), Russie.

PAGÈS-ALLARY (J.), Cantal.

PARIS (Pierre), Gironde.

PASQUIER (Félix), Haute-Garonne.

PERDRIZET (Paul), Meurthe-et-Moselle.

PERRAULT-DABOT (A.), Saône-et-Loire.

PETIT (Ernest), Yonne.

PFLUGK-HARTTUNG (le Dr Julius von), Allemagne.

PICARD (Auguste), Seine.

PILLOY (Jules), Aisne.

PIRENNE (Henri), Belgique.

PLAT (l'abbé Gabriel), Loir-et-Cher.

POÈTE (Marcel), Seine.

POINSSOT (Louis), Côte-d'Or.

POLIVANOFF (S. Exc. Vladimir), Russie.

PORÉE (le chanoine Adolphe), Eure.

POTÉY (Georges), Côte-d'Or.

POUPARDIN (René), Seine.

PRÉVOST (Gustave), Seine-Inférieure.

QUILGARS (Henry), Loire-Inférieure.

RAINAUD (Armand), Calvados.

RÉGNIER (Louis), Eure.

RENAULT (Jules), Tunisie.

REQUIN (l'abbé), Vaucluse.

REY (Auguste), Seine-et-Oise.

REYMOND (Marcel), Isère.

MM.

RHEIN (André), Seine-et-Oise.
RHODES (Émile), Cantal.
RIDDER (André DE), Seine-et-Marne.
RIGAUX (Henry), Nord.
RIPERT-MONCLAR (le marquis DE), Basses-Alpes.
RIVETT-CARNAC (le colonel J.-H.), Grande-Bretagne.
ROCHE (Denis), Seine.
RODIÈRE (Roger), Pas-de-Calais.
RODOCANACHI (Emmanuel), Seine-et-Oise.
ROERICH (Nicolas DE), Russie.
ROUCHON (Ulysse), Haute-Loire.
ROUQUETTE (le Dr), Alpes-Maritimes.
ROUSSEAU (F.), Seine.
ROUSTAN (François), Var.
ROUVIER (le Dr Jules), Algérie.
ROYER (Charles), Haute-Marne.

SAHUC (Joseph), Hérault.
SAINT-PÉRIER (le comte DE), Seine-et-Oise.
SAINT-PULGENT (A. DE), Loire.
SAINT-VENANT (Julien DE), Nièvre.
SCHLOSSER (le chevalier Julius von), Autriche.
SCHMIDT (le professeur Valdemar), Danemark.
SÉJOURNÉ (le R. P. Paul-M.), Seine.
SELTMAN (E. J.), Angleterre.
SERBAT (Louis), Nord.
SOIL DE MORIAMÉ (Eugène), Belgique.
SORIANO Y TOMBA (Ramón DE), Espagne.
SORLIN-DORIGNY (Albert), Seine.
SOUCHON (Joseph), Aisne.
STÜCKELBERG (Ernest-Alfred), Suisse.
SWARTE (Victor DE), Seine.

TAUSSERAT-RADEL (Alexandre), Marne.
THÉLIER (Ernest), Seine-et-Oise.
THÉODORE (Émile), Nord.
THÉRY (Louis), Nord.

MM.

- THIOLLIER (Félix), Loire.
THOLIN (Georges), Finistère.
THOMPSON (H. Yates), Grande-Bretagne.
TITOFF (A. DE), Russie.
TOURNOUËR (Henri), Orne.
TRAVERS (Émile), Calvados.
TRIGER (Robert), Sarthe.
TRUCHIS (le vicomte Pierre DE), Côte-d'Or.
TRYON-MONTALEMBERT (le marquis DE), Yonne.
- UNGER (Charles-Richard), Norvège.
URSEAU (le chanoine Charles), Maine-et-Loire.
- VACHEZ (Antoine), Rhône.
VALLENTIN DU CHEYLARD (Roger), Drôme.
VALLETTE (René), Vendée.
VALOIS (Jules DE), Somme.
VASCHIDE (M^{me} Victoria), Roumanie.
VASNIER (Henri), Eure.
VAUVILLÉ (Octave), Aisne.
VERNET (Gustave), Meurthe-et-Moselle.
VERNET (Marcel), Seine.
VESLY (Léon DE), Seine-Inférieure.
VIAL (E.), Rhône.
VIDIER (Alexandre), Seine.
VILLENOISY (François DE), Seine.
VILLETARD (l'abbé Henri), Yonne.
VINCENT (le D^r Henri), Ardennes.
VOGT (l'abbé Albert), Suisse.
- WEISS (André), Seine.
WITTE (Alphonse DE), Belgique.
- ZEILLER (Jacques), Basses-Pyrénées.
-

LISTE

DES SOCIÉTÉS SAVANTES

avec lesquelles la Compagnie est en correspondance.

Sociétés françaises.

INSTITUT NATIONAL DE FRANCE. Académie des inscriptions
et belles-lettres.

AIN, *Bourg*. Société d'émulation.

AISNE, *Saint-Quentin*. Société académique.

ALLIER, *Moulins*. Société d'émulation de l'Allier.

ALPES (HAUTES-), *Gap*. Société d'études historiques des
Hautes-Alpes.

ALPES-MARITIMES, *Nice*. Société des lettres, sciences et arts.

— — — Nice historique.

AUBE, *Troyes*. Société académique de l'Aube.

AVEYRON, *Rodez*. Société des lettres, sciences et arts.

BELFORT (Territoire de). Société belfortaine d'émulation.

CALVADOS, *Caen*. Société des Antiquaires de Normandie.

— — — Société française d'archéologie.

— — — Académie des sciences, arts et belles-
lettres.

— *Bayeux*. Société des sciences, arts et belles-
lettres.

CHARENTE, *Angoulême*. Société archéologique et historique
de la Charente.

CHARENTE-INFÉRIEURE, *Saintes*. Commission des arts et mo-
numents historiques de la
Charente-Inférieure.

— — — Société des Archives histo-
riques de la Saintonge et
de l'Aunis.

CHER, *Bourges*. Société historique du Cher.

— — Société des Antiquaires du Centre.

CORRÈZE, *Brive*. Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze.

CÔTE-D'OR, *Dijon*. Commission des antiquités de la Côte-d'Or.

— — Académie de Dijon.

— *Beaune*. Société d'histoire, d'archéologie et de littérature.

— *Châtillon-sur-Seine*. Société archéologique et historique du Châtillonnais.

— *Semur*. Société des sciences historiques et naturelles.

CÔTES-DU-NORD, *Saint-Brieuc*. Société d'émulation des Côtes-du-Nord.

CREUSE, *Guéret*. Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse.

DORDOGNE, *Périgueux*. Société historique et archéologique du Périgord.

DOUBS, *Besançon*. Société d'émulation du Doubs.

— — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

— *Montbéliard*. Société d'émulation.

DRÔME, *Valence*. Société départementale d'archéologie et de statistique.

— *Romans*. Comité d'histoire ecclésiastique et d'archéologie.

EURE-ET-LOIR, *Chartres*. Société archéologique d'Eure-et-Loir.

— *Châteaudun*. Société dunoise.

GARD, *Nîmes*. Académie de Nîmes.

— *Alais*. Société scientifique et littéraire.

GARONNE (HAUTE-), *Toulouse*. Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.

— — Société archéologique du midi de la France.

GIRONDE, *Bordeaux*. Société archéologique de la Gironde.

GIRONDE, *Bordeaux*. Académie nationale des sciences,
belles-lettres et arts.

HÉRAULT, *Montpellier*. Académie des sciences et lettres.

— — Société archéologique.

— *Béziers*. Société archéologique.

ILLE-ET-VILAINE, *Rennes*. Société archéologique d'Ille-et-
Vilaine.

INDRE-ET-LOIRE, *Tours*. Société archéologique de Touraine.

ISÈRE, *Grenoble*. Académie delphinale.

— — Société de statistique, des sciences natu-
relles et arts du département.

LANDES, *Dax*. Société de Borda.

LOIR-ET-CHER, *Blois*. Société des sciences et lettres de
Loir-et-Cher.

— *Vendôme*. Société archéologique du Ven-
dômois.

LOIRE, *Montbrison*. La Diana, société historique et archéo-
logique du Forez.

LOIRE (HAUTE-), *Le Puy*. Société d'agriculture, sciences,
arts et commerce.

LOIRE-INFÉRIEURE, *Nantes*. Société archéologique.

LOIRET, *Orléans*. Société archéologique de l'Orléanais.

LOZÈRE, *Mende*. Société d'agriculture, sciences et arts.

MAINE-ET-LOIRE, *Angers*. Société nationale d'agriculture,
sciences et arts.

MARNE, *Châlons-sur-Marne*. Société d'agriculture, com-
merce, sciences et arts de la Marne.

— *Reims*. Académie de Reims.

MARNE (HAUTE-), *Langres*. Société historique et archéolo-
gique.

MEURTHE-ET-MOSELLE, *Nancy*. Académie de Stanislas.

— — Société d'archéologie lor-
raine.

MEUSE, *Bar-le-Duc*. Société des lettres, sciences et arts.

— *Verdun*. Société philomathique.

MORBIHAN, *Vannes*. Société polymathique du Morbihan.

NORD, *Lille*. Société des sciences, de l'agriculture et des
arts.

NORD, *Avesnes*. Société archéologique.

— *Cambrai*. Société d'émulation.

— *Douai*. Société centrale d'agriculture, sciences et arts.

— *Dunkerque*. Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts.

— *Roubaix*. Société d'émulation.

OISE, *Beauvais*. Société académique d'archéologie, sciences et arts de l'Oise.

— *Compiègne*. Société historique.

PAS-DE-CALAIS, *Arras*. Académie d'Arras.

— *Saint-Omer*. Société des Antiquaires de la Morinie.

RHÔNE, *Lyon*. Académie des sciences, belles-lettres et arts.

— — Bulletin historique du diocèse de Lyon.

— *Tarare*. Société scientifique et littéraire.

SAÔNE-ET-LOIRE, *Autun*. Société éduenne.

— *Chalon-sur-Saône*. Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.

SARTHE, *Le Mans*. Société archéologique du Maine.

SAVOIE, *Chambéry*. Société savoisienne d'histoire et d'archéologie.

SAVOIE (HAUTE-), *Annecy*. Société florimontane.

SEINE, *Paris*. Association pour l'encouragement des études grecques.

— — Bibliothèque d'art et d'archéologie.

— — Bibliothèque de la ville de Paris.

— — Société française de numismatique et d'archéologie.

— — Société de l'histoire de France.

— — Société des études historiques.

— — Société des Amis des monuments parisiens.

— — Société d'anthropologie.

— — Société de Saint-Jean.

SEINE-ET-MARNE, *Meaux*. Société littéraire et historique de la Brie.

- SEINE-ET-MARNE, *Melun*. Société d'archéologie, sciences, lettres et arts.
- *Fontainebleau*. Société historique et archéologique du Gâtinais.
- SEINE-ET-OISE, *Versailles*. Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise.
- — Commission des antiquités de Seine-et-Oise.
- *Rambouillet*. Société archéologique.
- *Pontoise*. Société historique et archéologique de Pontoise et du Vexin.
- SEINE-INFÉRIEURE, *Rouen*. Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- — Commission départementale des antiquités de la Seine-Inférieure.
- SÈVRES (DEUX-), *Niort*. Société historique et scientifique.
- SOMME, *Amiens*. Société des Antiquaires de Picardie.
- — Académie d'Amiens.
- *Abbeville*. Société d'émulation.
- TARN-ET-GARONNE, *Montauban*. Société archéologique.
- VAR, *Toulon*. Académie du Var.
- VAUCLUSE, *Avignon*. Académie de Vaucluse.
- VENDÉE, *La Roche-sur-Yon*. Société d'émulation de la Vendée.
- VIENNE, *Poitiers*. Société des Antiquaires de l'Ouest.
- VIENNE (HAUTE-), *Limoges*. Société archéologique et historique du Limousin.
- VOSGES, *Épinal*. Société d'émulation des Vosges.
- *Saint-Dié*. Société philomathique vosgienne.
- YONNE, *Auxerre*. Société des sciences de l'Yonne.
- *Sens*. Société archéologique.
- ALGÉRIE, *Alger*. Société historique algérienne.
- *Bône*. Académie d'Hippône.
- *Constantine*. Société archéologique du département.
- *Oran*. Société de géographie et d'archéologie.

TUNISIE, *Carthage*. Institut de Carthage.

— *Sousse*. Société archéologique.

Sociétés étrangères.

ALLEMAGNE, *Bonn*. Verein von Alterthumsfreunden im Rheinlande.

— *Iéna*. Verein für thüringische Geschichte und Alterthumskunde.

— *Trèves*. Gesellschaft für nützliche Forschungen.

— *Wiesbaden*. Verein für nassauische Alterthumskunde und Geschichtsforschung.

ALSACE-LORRAINE, *Colmar*. Société d'histoire naturelle.

— *Metz*. Académie de Metz.

— — Gesellschaft für lothringische Geschichte und Alterthumskunde.

— *Mulhouse*. Société industrielle.

— *Strasbourg*. Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace.

AUTRICHE-HONGRIE, *Agram*. Société archéologique.

— *Buda-Pest*. Az archæologiai bizottzág (Société archéologique de Hongrie).

— *Cracovie*. Académie des sciences (Commission d'histoire de l'art).

— *Graz*. Historischer Verein für Steiermark.

— *Knin*. Société archéologique.

— *Kolozsvár*. Section numismatique et archéologique du Musée national de Transylvanie.

— *Laibach*. Musealverein für Krain.

— *Prague*. Société archéologique de la Bohême.

— *Spalato*. Rédaction du Bullettino di archeologia e storia dalmata.

— *Trieste*. Archeografo Triestino.

— *Vienne*. Akademischer Verein deutscher Historiker.

AUTRICHE-HONGRIE, *Vienne*. Anthropologische Gesellschaft.

— — K. Akademie der Wissenschaften.

— — K. Central - Commission für Kunst und historische Denkmäler.

— — OÖsterreichisches archaeologisches Institut.

BELGIQUE, *Anvers*. Académie d'archéologie de Belgique.

— *Bruges*. Société d'émulation pour l'étude des antiquités de l'histoire de Flandre.

— *Bruxelles*. Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique.

— — Société d'archéologie.

— — Société des Bollandistes.

— — Société royale de numismatique.

— *Courtrai*. Cercle archéologique et historique.

— *Gand*. Comité central de publication des inscriptions funéraires et monumentales de la Flandre orientale.

— — Cercle historique et archéologique.

— *Liège*. Société liégeoise de littérature wallonne.

— *Malines*. Cercle archéologique, littéraire et artistique.

— *Mons*. Société des sciences, des arts et des lettres de Hainaut.

— *Namur*. Société archéologique.

BULGARIE, *Sofia*. Société archéologique bulgare.

DANEMARK, *Copenhague*. Kongelige Nordiske oldskrift-Selskab (Société royale des Antiquaires du Nord).

— *Odensee*. Fyens Stifts litterære Selskab (Société littéraire de Fionie).

ÉGYPTE, *Le Caire*. Comité de conservation des monuments de l'art arabe.

ESPAGNE, *Barcelone*. Institut d'estudis catalans.

— *Madrid*. Académie royale de l'Histoire.

— — Sociedad española de excursiones.

ESPAGNE. *Madrid*. Revista de archivos, bibliotecas y museos.

ÉTATS-UNIS, *Baltimore*. Johns Hopkins University.

— *Cambridge*. Archæological Institute of America.

— *Chicago*. Académie des sciences.

— *Philadelphie*. American philosophical Society.

— *Topeka*. Kansas State historical Society.

— *Urbana*. Ohio historical and philosophical Society.

— *Washington*. Bureau of Ethnology.

— — Smithsonian Institution.

— *Worcester*. American Antiquarian Society.

GRANDE-BRETAGNE, *Londres*. Society of Antiquaries of London.

— *Cambridge*. Cambridge Antiquarian Society.

— *Dublin*. Royal Irish Academy.

— *Edimbourg*. Royal Society of Edinburgh.

— — Society of Antiquaries of Scotland.

— *Jersey*. Société jersiaise.

GRÈCE, *Athènes*. Institut archéologique allemand.

ITALIE, *Rome*. Reale Academia dei Lincei.

— — Institut archéologique allemand.

— — British School at Rome.

— *Bologne*. Regia deputazione di storia patria per le provincie di Romagna.

— *Catane*. Società di storia patria per la Sicilia orientale.

— *Florence*. Biblioteca nazionale centrale.

— *Foligno*. Archivio storico per le Marche e per l'Umbria.

— *Gênes*. Società ligure di storia patria.

— *Milan*. Società storica lombarda.

— *Modène*. Regia Accademia di scienze, lettere ed arti.

— *Turin*. Reale Accademia delle scienze.

— *Padoue*. Rivista di storia antica.

LUXEMBOURG, *Luxembourg*. Institut grand-ducal de Luxembourg, section historique.

NOUVELLE - ÉCOSSE, *Halifax*. Nova-Scotian Institute of science.

PAYS-BAS, *Lecwarden*. Friesch genootschap van geschied-, oudheid- en taalkande (Société frisonne d'histoire, d'archéologie et de philologie).

PORTUGAL, *Lisbonne*. Museu ethnologico português.

— *Porto*. Portugalia.

RUSSIE, *Saint-Pétersbourg*. Commission impériale archéologique.

— *Ékaterinebourg*. Société ouralienne des amis des sciences.

— *Helsingfors*. Suomen Muinaismuisto - Yhdistyks (Société archéologique finlandaise).

— *Moscou*. Société impériale archéologique.

SUÈDE, *Stockholm*. Kongl. vitterhets historie och antiquitets Akademien (Académie royale des belles-lettres, de l'histoire et des antiquités).

SUISSE, *Bâle*. Historische und antiquarische Gesellschaft.

— *Genève*. Société d'histoire et d'archéologie.

— *Lausanne*. Société d'histoire de la Suisse romande.

— *Lucerne*. Historischer Verein der fünf Orte, Luzern, Uri, Schwyz, Unterwalden und Zug.

— *Zürich*. Antiquarische Gesellschaft.

— — Musée national suisse.

BIBLIOTHÈQUES

RECEVANT LES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ.

École des Beaux-Arts, à Paris.

École des Chartes, à la Sorbonne, Paris.

École française d'Athènes.

Musée des Antiquités nationales, à Saint-Germain-en-Laye.

Universités d'Aix-Marseille, Besançon, Bordeaux, Caen,

Clermont-Ferrand, Dijon, Grenoble, Lille, Lyon, Montpellier, Nancy, Paris, Poitiers, Rennes, Toulouse, Alger.

Académie de Chambéry.

Service des Antiquités de la Régence de Tunis.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DU 1^{er} TRIMESTRE DE 1913.

Séance du 8 Janvier.

Présidence de M. G. LAFAYE, président sortant,
et de M. A. BLANCHET, président élu.

Ouvrages offerts :

- BORDEAUX (Paul). *Le cachet-sceau de la sous-préfecture de Caprara*. Milan, 1912, in-8°.
- DEMÔLE (Eug.). *Voltaire, le Conseil de Genève et le graveur G.-C. Wacchter en 1769 et 1770*. Bruxelles, 1913, in-8°.
- DU TEIL (baron Joseph). *Notice sur des œuvres d'Andrea della Robbia en Flandre*. Turin, 1912, in-8° (extr. des *Miscellanea* en l'honneur du jubilé littéraire du baron Manno).
- GRENIER (Alb.). *Bologne villanovienne et étrusque*. Paris, 1912, in-8°.
- HÉRON DE VILLEFOSSE (A.). *Le torse d'Apollon Sauroctone du Musée Calvet*. Paris, 1912, in-fol.
- *Les découvertes faites depuis le XVI^e siècle au château d'Albatre*. Caen, 1912, in-8°.
- *Monuments romains trouvés à Reims et conservés à Paris*. Caen, 1912, in-8°.
- LEFÈVRE (Louis-Eug.). *Œuvres d'art diverses disparues ou existantes dans les églises d'Étampes et principalement dans l'église Notre-Dame. Sculpture, orfèvrerie, cloches, tissus, peinture, vitraux. Rapport présenté à la Commission des antiquités et des arts de Seine-et-Oise*. Paris, 1912, in-8°.

MERLIN (A.). *Lingots et ancres trouvés en mer près de Mahdia (Tunisie)*. Paris, 1912, in-8°.

VALOIS (Jules DE). *Soissons. Le cimetière gallo-romain des Longues-Baies*. Caen, 1912, in-8°.

M. G. Lafaye, président sortant, prononce le discours suivant :

« Mes chers confrères,

« Le discours du président, qui dans notre Société succède aux réjouissances du nouvel an, est toujours empreint d'une certaine mélancolie, puisque c'est avant tout une notice nécrologique ; si habitués que nous soyons par nos études à nous pencher sur des tombeaux, nous éprouvons toujours des regrets aussi vifs à récapituler nos pertes les plus récentes. Les sciences historiques, il est vrai, aiguïsent en nous le sentiment de l'humaine fragilité, elles nous disposent à envisager l'inévitable fuite des choses avec résignation ; mais nous savons aussi que dans ce domaine on ne peut faire œuvre utile sans beaucoup de patience et de dévouement ; chaque fois que succombe un des nôtres, c'est, dans une ville de France, un capital d'érudition, souvent acquis par un dur labeur, qui nous est enlevé. Je ne vous étonnerai donc pas en vous disant que pendant ma présidence aucune tâche ne m'a semblé plus honorable et plus délicate que de rendre hommage en votre nom à nos confrères disparus ; c'est à mes yeux, comme aux vôtres, une des prérogatives de la charge que vous avez bien voulu me confier ; je ne saurais mieux vous témoigner ma reconnaissance qu'en m'efforçant de payer à nos morts, dans cette revue rapide, sinon tout l'éloge qu'ils méritent, au moins celui que leur doit la Société des Antiquaires.

« Le successeur que nous donnerons à M. Mowat aura à retracer une belle carrière de soldat et de savant ; il continuait dignement parmi nous la tradition de ces officiers qui nous apportent, avec leur connaissance des

méthodes exactes, une certaine ardeur communicative et entraînante, non moins précieuse dans la poursuite de la vérité historique. Un bon militaire fait souvent un bon archéologue; car il a été habitué par les exigences de sa profession à cultiver en lui-même deux dispositions contraires, dont chacune, à elle seule, ne peut assurer que la moitié du succès, je veux dire le goût des entreprises hardies et le souci de la précision, de la marche prudente et sûre. M. Mowat, ancien élève de l'École polytechnique, officier supérieur d'artillerie, avait su, grâce à sa forte préparation intellectuelle, établir dans ses facultés cette harmonie difficile. L'archéologie n'a pas été pour lui un passe-temps tardif, destiné à amuser ses vieux jours; il était dans toute la force de l'âge, en pleine activité de service, lorsqu'il publia son premier écrit : *Étymologies de noms de lieux et de peuples gaulois* (1866); quelques années plus tard, il continuait par une *Étude sur une inscription romaine inédite de Tours*. Que s'était-il passé dans l'intervalle? La guerre de 1870. Notre confrère avait été blessé à Sedan, emmené captif en Allemagne; son frère, officier comme lui, avait été tué sous les murs de Paris assiégé. Le cœur désolé par tant de malheurs publics et privés, mais toujours maître de lui, il était revenu simplement, avec une sérénité stoïque, à ses études préférées; il cherchait des inscriptions inédites pendant les loisirs que lui laissait sa batterie. En 1878, le commandant Mowat, quoiqu'il pût légitimement aspirer à un plus haut grade, fut admis sur sa demande à prendre sa retraite. Depuis ce jour, sa production scientifique ne s'est jamais arrêtée; il a été un des collaborateurs les plus assidus de nos publications; tout récemment encore, il nous envoyait de son cabinet, où le retenait son grand âge, des communications aussi solides que jamais. Pendant près d'un demi-siècle, il a versé dans les principales revues savantes de Paris le fruit de ses laborieuses recherches sur l'épigraphie et la numismatique romaines. Que de fois j'ai vu, à la bibliothèque de la Sorbonne, au

milieu de nos jeunes lecteurs, sa tête blanche penchée sur quelque ouvrage d'érudition ! Il me semble, Messieurs, que parmi nos anciens confrères il n'en est point qui aient mieux suivi l'exemple de notre patron La Tour d'Auvergne, ni appliqué avec plus de scrupule l'article premier de nos statuts : « La Société s'occupe principalement de recherches sur les antiquités des Gaules et de la nation française. » Est-ce à Metz, où il avait été élevé, est-ce en Bretagne, où il tint longtemps garnison, que M. Mowat avait senti s'éveiller sa curiosité pour nos origines gallo-romaines ? Ce que je sais bien, c'est que partout où il a passé il n'a jamais cessé de travailler pour la France. Obéissant à un sentiment dont nous avons apprécié la délicatesse, il n'a pas voulu que ses funérailles fussent entourées du moindre appareil. Je dirai donc ici ce que je n'ai pas pu dire devant son cercueil : dans ce vaillant homme, membre de notre Société pendant quarante-quatre années, nous avons perdu un confrère excellent, qui nous honorait non seulement par l'étendue de son savoir, mais encore par une fermeté de caractère d'autant plus respectée qu'elle n'a jamais fait tort à sa courtoisie.

« Quand M. Ruelle, administrateur honoraire de la bibliothèque Sainte-Geneviève, n'aurait publié que la *Bibliographie générale des Gaules*, il nous aurait, lui aussi, rendu un grand service ; mais vous savez si le champ de ses investigations a été vaste. Toute sa vie, il a été attiré par ce qu'il y a de plus épineux dans l'étude de l'antiquité grecque, l'histoire des sciences et de la musique ; il a mis à la portée de ceux qui aiment comme lui les problèmes de larges recueils de documents précieux. Traduire en français les ouvrages grecs relatifs à la musique et à l'alchimie était une tâche hérissée de difficultés ; M. Ruelle l'avait affrontée avec un tranquille courage ; arrivé au bout, il n'a point dissimulé à ses lecteurs qu'il restait encore dans ces obscures compositions bien des mystères à éclaircir ; car il était probe autant que modeste. Quand il avait fallu établir le texte des

alchimistes, le traduire, le commenter, le directeur de la publication chercha un collaborateur qui connût bien le grec, la paléographie, la critique verbale, qui eût le goût et l'intelligence de la chimie; il trouva M. Ruelle. Ce directeur s'appelait Berthelot. Les amis de M. Ruelle (qui de nous ne l'était?) ont parfois regretté qu'il mît à s'effacer autant d'empressement que d'autres en mettent à attirer sur eux tous les regards; mais cette réserve, cette timidité même ne trompaient pas les bons juges; le grand maître de la chimie moderne, ayant analysé M. Ruelle, l'avait estimé digne de participer à ses travaux. Ce n'est pas pour notre confrère un honneur banal que d'avoir subi avec succès l'épreuve d'un pareil coup d'œil.

« M. Storelli, conservateur du Musée de Blois, était entré dans la Société comme correspondant national il y a plus de trente ans. Il s'est fait connaître de nous par toute une série de monographies sur les châteaux dont s'enorgueillissent Blois, Chambord, Chaumont-sur-Loire, Fougères, le Gué-Péan, le Moulin, Cheverny, Talcy, Diziers, Villesavin et Herbault. C'est assez dire que les richesses artistiques du département de Loir-et-Cher ont eu dans M. Storelli un admirateur fervent et soucieux de leur histoire; avec lui disparaît le seul représentant que nous eussions dans la ville de Blois.

« A côté des savants de cabinet, préparés à leur tâche par une longue initiation, une place importante est due dans nos rangs aux explorateurs qui, sans souci de la fatigue et des dangers, s'en vont au loin recueillir de nouveaux documents. M. Letaille était de ceux-là. Chargé de plusieurs missions en Tunisie par le ministère de l'Instruction publique, il a beaucoup aidé Ch. Tissot dans ses recherches sur les antiquités de cette région, à une époque où les communications n'y étaient pas aussi faciles et aussi sûres qu'aujourd'hui. C'est lui notamment qui a découvert la curieuse inscription dite du Moissonneur, entrée depuis dans les collections du Louvre. Grâce à son zèle et à sa perspicacité, on a pu déterminer avec certitude l'emplacement d'une nouvelle Zama. En 1889, M. Letaille

accompagna en Algérie M. Audollent; puis, en 1897, il fut chargé de photographier les sarcophages chrétiens de l'Afrique et de l'Espagne. A cet auxiliaire, dont le dévouement a trouvé un emploi si opportun, on est tenté d'appliquer quelques vers de l'inscription de Mactar. Lui aussi pouvait se féliciter à sa dernière heure d'avoir moissonné à la rage du soleil dans les campagnes numides :

messes rabido sub sole totondi
Et Numidae campos nostra manus secuit.

Seulement sa moisson était plus durable que celle qui se coupe avec la faucille. M. Letaille n'est pas devenu pour cela, comme le bon paysan de Mactar, conseiller municipal, mais il a pu dire aussi : « Mon travail m'a
« valu des années brillantes, qu'aucune langue envieuse
« n'ose attaquer. »

Vitae pro meritis claros transeimus annos,
Quos nullo lingua crimine laedit atrox.

« Je déplorerais de ne pouvoir consacrer que quelques mots à M. Pélissier, doyen de la Faculté des lettres de Montpellier, si je ne savais que d'autres, beaucoup mieux placés pour le juger, lui ont déjà rendu un hommage digne de son talent. Au mois d'octobre, je l'avais rencontré à Rome, où le ramenait fréquemment le souvenir de ses jeunes années, de ses premiers travaux poursuivis au palais Farnèse dans l'indépendance et la joie. Hélas ! j'apprenais quelques jours plus tard qu'à peine rentré au foyer domestique il y avait succombé en un instant. Les écrits de M. Pélissier, à commencer par sa thèse en deux volumes sur *Louis XII et Ludovic Sforza*, représentent une somme de travail énorme ; dans cet aimable compagnon, dont le visage avenant s'éclairait vite d'un sourire avant que la mort tragique d'un de ses enfants ne fût venue le blesser au cœur, il y avait un Mabillon. Pour établir sa thèse, il avait interrogé les dépôts d'archives dans une quinzaine de villes italiennes ; que d'aperçus

nouveaux, que de remarques spirituelles il a mêlés aux notices publiées sous le titre, austère autant que modeste, de *Documents commentés* ! Quoique, par profession, il tirât des bibliothèques, et non des musées, la matière de ses dissertations érudites, il avait tenu à nous prouver son zèle en nous communiquant un *Inventaire inédit des collections Ludovisi à Rome* et la *Cryptographie de Simon Cattaneo*. Je n'ai eu avec M. Pélissier que des relations passagères ; mais tout ce que je sais de lui révèle un homme droit, dont la brève existence a été noblement remplie par une œuvre substantielle.

« M. Adrien Planté aura connu cette douceur de finir sa carrière aux lieux où elle avait commencé ; il est mort à Orthez, sa ville natale, après en avoir été éloigné pendant une partie de sa vie par ses fonctions de magistrat et par un mandat de député. Il a laissé dans son pays la réputation d'un homme actif, donnant sans compter son temps et sa peine aux œuvres qui pouvaient entretenir autour de lui le goût des choses de l'esprit et le culte des traditions béarnaises. Président de la Société des sciences, lettres et arts de Pau, il a beaucoup contribué à organiser les congrès tenus par l'Union historique et archéologique du sud-ouest. Ce fut un poète aimable ; il a donné le ton à une nouvelle association de félibres, l'école Gaston Phébus, gardienne vigilante du dialecte local. Ce fut aussi un érudit consciencieux ; ses études sur l'*Université protestante de Béarn*, sur les *Tapisseries du château de Pau*, sur les *Barons de Gayrosse* lui assignent une place parmi les utiles explorateurs de notre histoire provinciale.

« Le rôle important que M. Ferdinand Rey, avocat à Dijon, remplissait en conscience dans la Commission des antiquités de la Côte-d'Or ne l'a pas empêché de nous envoyer des communications fort intéressantes, alliant ainsi des devoirs qui, en effet, n'ont rien de contradictoire. Nous ne poussons point nos correspondants à priver de leurs découvertes la ville où ils résident ; nous leur fournissons un moyen de les faire valoir au dehors et d'échanger des informations d'une région à l'autre pour le plus grand

avantage de tous. M. Ferdinand Rey a donné à nos *Mémoires* une étude sur une *Mesure antique découverte à Mirebeau*; il nous a signalé le premier une inscription inédite d'Alésia. C'était encore nous rendre service que d'enregistrer soigneusement les résultats des fouilles exécutées par la Commission de la Côte-d'Or; ceux de nous qui visiteront à Dijon le Musée du palais des États se souviendront avec reconnaissance que s'ils y trouvent des monuments préservés de la destruction ou de l'oubli, classés en bon ordre et bien présentés, ils le doivent à la sagacité, à la persévérance et au dévouement de M. Ferdinand Rey.

« Nous avons vivement ressenti la perte de M. Sellier, architecte, conservateur adjoint du Musée Carnavalet, inspecteur des fouilles archéologiques de la ville de Paris. Il en est plus d'un parmi nous qui se rappelle avec quelle chaleur il plaidait ici tantôt pour les monuments menacés de destruction, tantôt contre les règlements tyranniques qui opposent d'inutiles obstacles au zèle des travailleurs. M. Sellier servait de trait d'union entre notre Société et la Commission du Vieux-Paris. Nous lui avons su gré notamment de nous communiquer les découvertes amenées par le percement du chemin de fer Métropolitain; mettait-on au jour sous la rue Turbigo les soubassements de l'église des Madelonnettes, dans la Cité les restes des murs mérovingiens ou de l'ancien Palais de justice, M. Sellier venait nous donner connaissance de ses rapports. Souhaitons que son exemple soit bientôt suivi; puissions-nous être toujours informés par un témoin aussi compétent des révélations qu'on arrachera encore dans l'avenir au sol de la grande ville!

« M. Vignot, après avoir fait des études de droit, s'était senti attiré vers les sciences historiques. Sa curiosité se porta sur le passé de Joigny, sa ville natale, où il revenait fidèlement dans la belle saison, aussitôt que le lui permettait la profession qu'il exerçait à Paris. Mais il comprit bien qu'il augmenterait beaucoup ses moyens d'action s'il se soumettait à une préparation spéciale; il suivit donc

comme auditeur libre les cours de l'École des chartes et de l'École des hautes études. Membre de la Société archéologique de Sens et de la Société des sciences de l'Yonne, il a publié un inventaire du prieuré de Joigny; il songeait, quand la mort l'a surpris, à éditer une histoire de cette ville, restée manuscrite depuis le xviii^e siècle. M. Vignot participait assidûment à tous les congrès de la Société française d'archéologie. L'aménité de son caractère et son empressement à obliger ses confrères lui avaient assuré de nombreuses sympathies.

« M. Baudon de Mony, ancien élève de l'École des chartes, résidait pendant une partie de l'année dans un château de la Haute-Vienne; il a joui en homme éclairé de l'indépendance qu'il devait à sa fortune et tiré un heureux parti des réserves de savoir qu'il avait accumulées pendant ses années de jeunesse sous la direction des meilleurs maîtres. Il laisse un important ouvrage en deux volumes, honoré du second prix^a Gobert par l'Académie des inscriptions et belles-lettres; c'est une étude sur les *Relations politiques des comtes de Foix avec la Catalogne au commencement du XIV^e siècle*. M. Baudon de Mony en avait rassemblé les matériaux au cours de plusieurs voyages sur les deux versants des Pyrénées; il avait recueilli là, dans les dépôts d'archives publics et privés, un grand nombre de documents inédits, qui ont donné à son œuvre scrupuleuse non seulement le mérite de la précision, mais l'attrait de la nouveauté. Le gouvernement a récemment fondé à Madrid une école française. Aux jeunes savants qui retraceront d'après les sources l'histoire des rapports de la France avec l'Espagne, il faut recommander l'excellent exemple donné par M. Baudon de Mony.

« Messieurs, dans cette année marquée par tant de deuils, nous avons eu un jour de fête : le 13 juin nous nous sommes associés, et de quel cœur ! à l'hommage qu'ont rendu à M. Héron de Villefosse ses élèves, ses amis, ses confrères de l'Institut pour le vingt-cinquième anniversaire de son entrée à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Je n'ajouterai qu'un mot aux témoignages

de sympathie et de déférence qu'il a dans cette occasion reçus de tous les côtés; si nous lui devons ici une reconnaissance particulière, ce n'est pas seulement parce qu'il apporte à notre *Bulletin* une contribution de choix, sans cesse renouvelée, c'est aussi parce qu'il est pour notre bureau le plus obligeant et le plus sûr des conseillers. Lorsque pendant ma présidence j'ai eu à résoudre une question de procédure délicate, lorsque la tradition m'a paru mal établie, le règlement nébuleux, j'ai bien vite demandé autour de moi : « Où est M. Héron de Villefosse ? » et aussitôt le conseil sur lequel je comptais m'est arrivé, toujours décisif. Je livre le secret à mes successeurs; ils ont un moyen facile de se tirer d'embarras; qu'ils demandent simplement : « Où est M. Héron de Villefosse ? »

« Quand j'aurai rappelé que vous avez promu M. Schlumberger au rang de membre honoraire, il ne me restera qu'à vous présenter nos nouvelles recrues; ce sera une revue vite passée et néanmoins réconfortante. Je citerai d'abord deux correspondants étrangers honoraires : M. Bilson, de Londres, et M. Cantarelli, de Rome. J'ai eu, il y a quelques semaines, le plaisir de voir dans la grande salle de l'Université de Rome M. Cantarelli; je m'acquitte d'une agréable ambassade en vous renouvelant de vive voix les remerciements de ce distingué confrère. Vous avez élu membre résidant M. Prinnet, qui nous a déjà prouvé à maintes reprises la sûreté de sa méthode et la solidité de ses connaissances, garanties par d'imposants patronages. Nos nouveaux correspondants nationaux sont MM. de Valois, Bégule, Banchereau, Demartial, de Fréville de Lorme, Levrot et Formigé; nous comptons à Genève un correspondant étranger de plus, M. Demôle, conservateur du Cabinet des médailles au Musée d'art et d'histoire. Ont été promus ou nommés : officier de la Légion d'honneur M. de Lasteyrie; chevaliers MM. Thédenat, Lefèvre-Pontalis, Jadart, Lacombe, Chauvet, Merlin, Déchelette et de Goloubew. Un des nôtres, M. Monceaux, a été élu membre de l'Académie des inscriptions

et belles-lettres, juste récompense d'une longue et riche production scientifique. L'Académie des beaux-arts a choisi comme correspondant un des nôtres, M. Reymond, de Grenoble. Un changement notable s'est produit dans notre bureau : M. Pallu de Lessert, vous vous le rappelez, remplissait depuis 1905 les fonctions de bibliothécaire-archiviste ; obligés de nous mettre en règle avec l'article 5 de nos statuts, nous l'en avons déchargé à deux reprises pour de courtes périodes. Après huit années d'exercice, comme ces interruptions momentanées n'avaient pas contribué beaucoup à son repos, il nous a demandé de lui donner un successeur ; M. Espinas a été désigné par nos suffrages unanimes. Que M. Pallu de Lessert veuille bien agréer l'expression de notre profonde gratitude pour la bonne grâce avec laquelle il s'est constamment tenu, dans ce service assujettissant, à la disposition de ses confrères.

« Vous avez vu, Messieurs, par la rapide énumération qui précède qu'il m'eût été facile d'égaliser le palmarès au nécrologe, s'il n'y avait une mesure à garder dans la louange des vivants et si on ne se lassait même des fleurs. Mais à remplir une fois cette tâche du discours de fin d'année, chacun de nous gagne, il me semble, des impressions salutaires : une estime plus haute encore pour les travaux de ses confrères et un sentiment plus vif de l'intérêt que nous avons à nous prêter pour nos études un mutuel concours. En terminant, j'adresse tous mes remerciements à MM. Maurice et Toutain, qui, l'oreille obstinément tendue vers les communications qu'on voulait bien nous apporter, ont réussi à les entendre toutes et en ont dressé, au prix d'efforts inouïs, un procès-verbal fidèle. C'est maintenant M. Blanchet qui aura le pénible devoir de me rappeler au silence pendant l'année 1913.

« Je l'invite à prendre possession du fauteuil présidentiel et j'invite M. Toutain à occuper à titre définitif le bureau du secrétaire. »

Sur les rapports de MM. Prinnet et Héron de Villefosse, M. J. Hannezo, présenté par MM. Héron de Villefosse et

A. Blanchet, et M. le comte de Saint-Perrier, présenté par M. l'abbé Thédénat et M. Stein, sont élus associés correspondants nationaux.

M. E. Michon, membre résidant, soumet à la Société les photographies, qu'il doit au R. P. Lagrange, associé correspondant national, d'un sarcophage en marbre blanc sculpté récemment mis au jour à Tourmous'aya, entre Jérusalem et Naplouse.

« Le sarcophage représente Bacchus et les Génies des Saisons.

« Au centre est Bacchus, à l'aspect juvénile, entouré de Pan et de Silène sur sa monture, que conduisent des Satyres.

« Les Saisons sont personnifiées par quatre Génies ailés, vêtus d'une chlamyde nouée sur l'épaule et rejetée en arrière : l'Hiver, à l'extrémité gauche, portant des oiseaux d'eau, puis le Printemps, l'Été avec une corbeille d'épis et l'Automne couronné de pampres et de raisins.

« Enfin en bas du tableau figurent la Terre, environnée d'enfants, et l'Océan, sur les flots duquel apparaît un personnage en barque.

« Le sarcophage de Tourmous'aya offre une étroite analogie avec un sarcophage de la collection Borghèse aujourd'hui au Louvre¹. Il prouve une fois de plus que les sculpteurs de sarcophages reproduisaient des modèles dont les cahiers circulaient dans tout l'empire et la constatation ici est particulièrement intéressante, s'agissant d'une découverte faite au cœur même de la Palestine. »

MM. Maurice, Pallu de Lessert et Toutain présentent quelques observations.

M. P. Monceaux, membre résidant, au nom du R. P. De-

1. *Catalogue sommaire des marbres antiques*, n° 1046; Clarac. *Musée de sculpture*, t. II, pl. 146, 116 (Reinach, *Répertoire*, t. I, p. 41, n° 2).

lattice, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, communique des plombs byzantins récemment découverts à Carthage.

« 1. Plomb de bulle. Diamètre, environ 0^m025. Sur la face, dans une couronne, le monogramme de l'invocation à la Vierge, avec des lettres plus petites dans les quatre angles :

$\begin{array}{ccccc} & & \circ & & \\ \text{C} & \text{E} & \text{T} & \text{P} & \text{I} & \text{A} \\ & \text{K} & \text{—} \text{Θ} \text{—} & \text{I} & \text{E} \\ & & | & & \\ \text{N} & \text{O} & \text{B} & & \text{V} \end{array}$

Θεοτόκε, βοήθει.

Σερίανου

Au revers, dans une couronne, une inscription latine en trois lignes :

EPISC
 OPITR
 ANTI

Peut-être faut-il lire *episcopi T(a)ranti* (= *Tarenti*. — Cf. le grec *Τάρας, Τάραντος*). En ce cas, le sceau serait celui d'un évêque de Tarente.

« 2. Moitié d'un plomb de bulle. Sur la face, partie gauche du monogramme cruciforme de l'invocation à la Vierge :

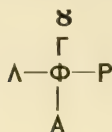
$\begin{array}{ccccc} & & \delta & & \\ & & \text{T} & & \\ \text{I} & \text{E} & \text{—} \text{Θ} & \text{■} & \text{■} \\ & & \text{■} & & \text{■} \\ & & \text{■} & & \text{■} \end{array}$

Θεοτόκε, βοήθει.

Au revers, partie droite d'un monogramme cruciforme, presque entièrement détruit.

« 3. Plomb de bulle. Diamètre, 0^m021. Sur la face,

dans une couronne, buste d'orante nimbée. Au revers, dans une couronne, un monogramme cruciforme :



Φιλαργίου.

« 4. Plomb de petite dimension. Diamètre, environ 0^m017. Sur la face, buste nimbé, presque fruste. Au revers, un monogramme cruciforme :



M. Blanchet présente quelques observations.

Séance du 15 Janvier.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

DONNET (Fernand). *Anvers et le Maroc au XVI^e siècle*. Anvers, 1912, in-8°.

— *Jacques van der Sanden de Turnhout. Note complémentaire*. Turnhout, s. d., in-8°.

— *Note complémentaire sur la statuette de Casterlé*. Turnhout, s. d., in-8°.

— *Un souvenir d'une visite des archiducs à la Monnaie d'Anvers*. Anvers, 1912, in-8°.

FAGE (René). *Étienne Baluze et « le Tartuffe »*. Tulle, 1912, in-8°.

VAILLETTE (René). *Les châteaux et logis vendéens*. Fontenay-le-Comte, 1912, in-8°.

Le Président annonce la nomination de MM. le baron

J. du Teil et L. Bonnard, associés correspondants nationaux, au grade de chevaliers de la Légion d'honneur et leur adresse les félicitations de la Société.

M. Ph. Lauer, membre résidant, dépose sur le bureau, au nom de la Commission des impressions, le troisième fascicule du *Bulletin* de la Société pour l'année 1912.

M. Maurice Prou, membre résidant, lit un mémoire de M. Ernest Petit, associé correspondant national, sur l'emplacement de *Bandritum*, localité inscrite sur la Table de Peutinger. Il propose de l'identifier avec le hameau des *Baudières*, près d'Héry (Yonne). M. Prou ajoute quelques détails au mémoire de M. Petit, et MM. Martha, Monceaux, Pallu de Lessert et Blanchet présentent diverses observations.

M. Max Prinnet, membre résidant, étudie les noms de *Bracedone* et de *Vernemito* qui se trouvent inscrits sur des monnaies mérovingiennes. Il pense que l'un désigne Bresdon (Charente-Inférieure) et l'autre Vernantes (Maine-et-Loire). M. Prou présente quelques observations.

M. Noël Valois, membre résidant, à propos de la biographie de Jean Fouquet, et particulièrement de son voyage à Rome, cite un document copié par lui dans le registre n° 410 des archives du Vatican qui nomme un Jean Fouquet le Jeune clerc du diocèse de Tours en 1449. — M. le comte Durrieu présente quelques observations; il rappelle que Jean Fouquet était chanoine du diocèse de Rennes.

M. P. Monceaux, membre résidant, au nom du R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, communique des plombs byzantins récemment trouvés à Carthage.

« 1. Plomb de bulle. Diamètre, 0^m021. Sur l'une des

faces, dans une couronne, au-dessous et au-dessus d'une croix grecque, une inscription en deux lignes :

+

NON

NOY

+

Νέγνυ.

Au revers, dans une couronne, un monogramme cruciforme :

Θ

M+A

Ω

Θωμᾶ.

« 2. Plomb de bulle. Diamètre, environ 0^m022. D'un côté, un monogramme en forme de Π, où l'on reconnaît les lettres Π, P, T, E, S : Πέτρος. De l'autre côté, un monogramme analogue, mais plus compliqué, présentant les lettres Π, A, Ω, I, O, Y, N : peut-être Παιωνίου.

« 3. Plomb de bulle. Diamètre, 0^m019. Sur la face, dans une couronne, buste nimbé, entre deux croix grecques. Au revers, un monogramme cruciforme :

P

K+Ε

Λ

Κύριε (?). »

Séance du 22 Janvier.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

AUBERT (F.). *Recherches sur l'organisation du Parlement de Paris au XVI^e siècle (1515-1589)*. Paris, 1912, in-8°.

CHARENCEY (comte de). *De la formation des voix verbales en tsotzil*. Buenos-Aires, 1912, in-8°.

CHARENCEY (COMTE DE). *Histoire légendaire de la Nouvelle-Espagne*. Paris, 1912, in-8°.

CHARVILHAT (D^r G.). *Les « cases » en pierres sèches de Villars*. Paris, 1912, in-8°.

DEBRUGE (A.). *Les escargotières kjækhenmæddings de la région de Tébessa*. Le Mans, 1912, in-8°.

DÉCHELETTE (J.). *Les « cases » en pierres sèches de l'Auvergne*. Paris, 1912, in-8°.

— *Les fouilles du marquis de Cerralbo*. Paris, 1912, in-8°.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, présente, de la part de M. Georges Potey, associé correspondant national, le dessin d'une bague en bronze, trouvée il y a quelques années à Minot (Côte-d'Or) au lieu dit les Poisets.

« Le cultivateur qui avait découvert cet objet l'a nettoyé et frotté avec vigueur dans le but de rendre plus visibles les caractères légèrement gravés à la pointe sur le chaton; ce traitement un peu trop rude n'a réussi qu'à altérer la gravure. D'après l'empreinte sur cire envoyée par M. Potey, il semble qu'on doit lire :

TIIAMO = *te amo*. (AM liés)

« Les lettres sont grêles et peu profondes; la dernière se devine plutôt qu'elle ne se voit. La bague mesure 0^m02 de diamètre; elle se compose d'un anneau uni s'élargissant en ovale à l'endroit du chaton; elle est commune et de basse époque.

« En 1902, des fouilles exécutées à Bonn, au sud du camp de la légion, sur un point où on avait constaté les traces d'un grand incendie et qui occupait l'emplacement des baraques (*canabae*), firent retrouver un assortiment considérable de petits objets romains, intailles, pâtes de verre, bagues en bronze, unies ou découpées, ornements de tête en bronze, rondelles en bronze, bagues en verre, etc. C'était là certainement le fond de la boutique d'un industriel qui vendait aux soldats des souvenirs modestes, de petits objets de toilette destinés à faciliter leurs relations galantes. Toutes les bagues recueillies sur ce point

sont plus ou moins vulgaires; unies ou découpées, elles portent des inscriptions amoureuses telles que *ama me, te amo, utere, ave vita, da do, dulcis, fidelis, digna, suavis*, etc.¹. Deux d'entre elles, par leur forme, leur dimension et leur simplicité, rappellent tout à fait la bague signalée par M. Potey². »

M. A. Boinet, associé correspondant national, reconstitue et étudie l'ancien portail de l'église Saint-Yved de Braine (Aisne), consacré à la Vierge, qui remontait au début du XIII^e siècle et dont il subsiste d'importants fragments dans l'église elle-même et au Musée de Soissons. Les statues de la Vierge et du Christ sont d'une facture remarquable. Le portail appartient à tout un groupe d'œuvres nettement défini de la fin du XII^e et du premier quart du XIII^e siècle (portails de Senlis, Mantes, Laon et Chartres).

MM. le comte Durrieu et P. Vitry signalent l'inauguration prochaine d'un monument aux frères Hubert et Jean van Eyck, à la suite d'une souscription internationale organisée en Belgique, et attirent sur cette prochaine commémoration l'attention des membres de la Société.

M. le comte Delaborde, membre résident, fait une communication sur le toucher des écrouelles par les rois d'Angleterre.

« Le souvenir du toucher des écrouelles par les rois de France est encore très vivant dans notre pays; mais beaucoup de nos compatriotes ignorent que les souverains anglais le pratiquaient également. Ceux qui le savent

1. Sur ces fouilles, voir le rapport de Hans Lehner, *Ausgrabungs- und Fundberichte des Provinzialmuseum in Bonn*, dans les *Bonner Jahrbücher*, n° 110 (1903), p. 122-187; ce qui concerne les bagues se trouve à la p. 180.

2. Elles sont reproduites sur la pl. VIII, n. 15 et 16.

s'imaginent que ces princes s'attribuaient cette vertu thaumaturgique en raison de leurs prétentions à la couronne de France. Il n'en est rien. Deux siècles avant l'époque où le fils d'Isabelle de France, Édouard III, réclama l'héritage capétien, il est question de ce pouvoir miraculeux dans un passage de Guillaume de Malmesbury qui ne peut être antérieur à 1125, ni postérieur à 1140.

« Pour qui sait avec quelle impatience les ducs de Normandie, devenus roi d'Angleterre, subissaient tout ce qui pouvait constituer chez leur suzerain une marque de supériorité quelconque, il est très vraisemblable que le toucher habituel des écrouelles n'a été pratiqué par eux qu'à l'imitation de nos rois, lesquels le pratiquaient couramment, — Guibert de Nogent en fait foi, — dès avant 1094.

« Il y eut d'ailleurs, au moins à partir d'une certaine époque, une différence fondamentale dans les méthodes curatives des deux rois. Pour le souverain français, l'acte essentiel demeura le toucher; le don pécuniaire dont il l'accompagnait n'avait que la valeur d'une aumône. En Angleterre, la vertu curative se concentra bientôt dans la pièce de monnaie qui constituait l'aumône et que le malade dut porter sur lui. On possède encore aujourd'hui des pièces spécialement frappées à cet effet et percées d'un trou pour les suspendre au cou.

« De plus, tandis que chez nous c'était le sacre qui conférait le don miraculeux, chez les Anglais, des aspirants au trône, tels que le duc de Monmouth et, plus tard, les divers prétendants, n'hésitaient pas à toucher les malades. Enfin, on en vint à considérer la faculté de guérir les scrofuleux comme inhérente au sang des Stuarts. L'usurpateur Guillaume d'Orange refusa de l'exercer. La reine Anne qui lui succéda n'eut pas les mêmes scrupules; mais, bien que tenant la couronne en vertu de la révolution qui avait mis son beau-frère sur le trône, elle était fille de Jacques II. En revanche, le premier roi de la maison de Hanovre, Georges I^{er}, pressé de toucher un malade, le

renvoya bonnement au prétendant comme à l'héritier du pouvoir curatif des anciens souverains. »

Séance du 29 Janvier.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrage offert :

MASSON (L.). *Notes bibliographiques générales*. Rodez, 1895, in-8°.

M. L. Serbat, associé correspondant national, fait une communication sur une crosse conservée aujourd'hui dans l'église de Maubeuge (Nord).

« C'est un travail de buis sculpté, formé de plusieurs tronçons qui s'emboutissent au moyen de pas de vis et de viroles d'argent. La hampe porte, taillés au couteau et d'une facture assez grossière, trente-quatre petits bas-reliefs répartis en vingt registres et relatifs à la vie de Jésus-Christ.

« Sauf quelques légères variantes, elle est identique aux bâtons de crosse d'Écouïs, de Pontoise et de Reims déjà signalés en 1852 par M. Grésy dans les *Mémoires* de la Société ¹.

« A cause d'un certain aspect archaïque dû à la maladresse de la sculpture, on a souvent exagéré l'ancienneté de ces crosses; elles ne peuvent être antérieures au xiii^e siècle et même à une époque avancée de ce siècle.

« Comme le bâton de Reims est incomplet, que celui d'Écouïs, de même que le précédent, est privé de sa monture métallique et que celui de Pontoise est perdu depuis un certain nombre d'années, la hampe de Maubeuge reste le meilleur exemple de ces objets dont l'origine paraît être flamande. »

M. Germain Bapst, membre résidant, présente cinq

1. *Mémoires*, 3^e série, t. I, p. 135 et suiv.

pièces notariées relatives à François Clouet : 1° un acte de 1546 par lequel François Clouet vend sa maison paternelle; 2° un acte par lequel il est démontré que François Clouet fut chargé d'organiser les funérailles de François I^{er} et les fêtes qui pourraient avoir lieu à la cour pendant les trois années qui suivront; 3° un contrat d'apprentissage, daté de 1553, passé entre François Clouet et le fils de Jean Patin l'aîné; 4° une reconnaissance pour toucher certaines sommes qui sont dues à François Clouet; 5° un acte de vente d'un plant de vignes, situé au terroir de Montrouge, appartenant à François Clouet, acte daté de 1568. M. G. Bapst termine sa communication en présentant certaines hypothèses sur les œuvres qu'on pourrait attribuer, sans trop de témérité, à Jean Clouet et à François Clouet, principalement sur divers portraits de François I^{er} et sur un portrait du cardinal de Châtillon qui se trouve à Chantilly.

M. le comte Durrieu présente quelques observations.

M. le commandant Lefebvre des Noëttes, associé correspondant national, expose les raisons pour lesquelles plusieurs objets découverts à Corneto et considérés comme des fers à clous n'étaient certainement pas des fers de cheval.

M. P. Monceaux, membre résidant, de la part du R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, communique des sceaux byzantins qu'on vient de découvrir à Carthage.

« 1. Plomb de bulle. Diamètre, environ 0^m02. Sur la face, entre deux croix grecques, buste de la Vierge, nimbee, tenant l'Enfant Jésus. Au revers, un monogramme cruciforme :

V
T
P
Π + E
O

Πέτρος.

« 2. Plomb de bulle. Diamètre, environ 0^m019. Sur la face, dans une couronne, entre deux croix grecques, un buste nimbé. Au revers, dans une couronne, un monogramme cruciforme :

$$\begin{array}{c} \text{S} \\ \Gamma \\ \text{N} + \text{E} \\ \text{A} \end{array}$$

Νεχγένους (?)

« 3. Plomb de bulle. Diamètre, 0^m017. Sur la face, un buste nimbé, presque fruste. Au revers, dans une couronne, un monogramme cruciforme :

$$\begin{array}{c} \omega \\ \text{S} + \text{E} \\ \Phi \end{array}$$

Φωτείου (?)

« 4. Plomb de bulle. Diamètre, environ 0^m023. Sur la face, dans une couronne, le monogramme cruciforme de l'invocation à la Vierge :

$$\begin{array}{c} \text{O} \\ \text{T} \\ \text{K} - \text{Θ} - \text{IE} \\ | \\ \text{B} \end{array}$$

Θεοτόκε, βοήθει.

Au revers, dans une couronne, un monogramme cruciforme :

$$\begin{array}{c} \text{S} \\ \text{T} \\ \text{P} \\ \text{B} - \text{X} - \text{K} \\ | \\ \text{A} \end{array}$$

Βακτρίου (?). »

Séance du 5 Février.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

- DAREMBERG (C.) et SAGLIO (E.). *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, 47^e fascicule. Paris, 1913, in-4°.
- GERMAIN DE MAIDY (L.). *L' « arbre des fées » à Domrémy se trouvait-il en un lieu mal famé ?* Nancy, 1911, in-8°.
- *Le défenseur de Blamont en 1587*. Nancy, 1912, in-8°.
- *Le duc Antoine de Lorraine et les « Saints auxilia-teurs »*. *Observations sur une peinture religieuse du XVI^e siècle publiée par P. Morey en 1879*. Nancy, 1910, in-8°, 1 pl.
- *L'étymologie du nom de Cléry*. Montmédy, 1910, in-8°.
- *Le « grimé » de Saint-Dié. Étude sur d'anciens lutrins...* Nancy, 1909-1912, in-8°.
- *Le monument gaulois de Hérange au Musée lorrain*. Nancy, 1912, in-8°.
- *Note complémentaire sur la cloche de Bermont*. Nancy, 1910, in-8°.
- *Notes sur l'église de Senon (Meuse)*. Montmédy, 1910, in-8°.
- *Oraisons en l'honneur de la sainte Vierge attribuées à l'apôtre saint Jean*. S. l., 1911, in-8°.
- *Sur la prétendue armoire du cierge pascal de l'église d'Avioth*. Montmédy, 1910, in-8°.
- *Sur les branches diverses de la famille de Mussey ayant porté des armoiries différentes*. Montmédy, 1910, in-8°.
- *Sur Stenay et le culte de saint Dagobert. Compte-rendu critique*. Nancy, 1912, in-8°.
- *Une inscription-devinette de 1546 à Sainte-Maure (Aube)*. Caen, 1908, in-8°.
- MERLIN (A.). *Fouilles à Althiburos (Tunisie)*. Paris, 1912, in-8°.

PILLOY (J.). *Études sur d'anciens lieux de sépultures dans l'Aisne*. T. III, 3^e fasc. Saint-Quentin-Paris, 1912, in-8^o, pl.

RENAULT (J.). *Cahiers d'archéologie tunisienne*, nouv. sér., 1^{er} cahier. Tunis, 1913, in-8^o, pl.

STÜCKELBERG (E.-A.). *San Lucio (S. Uguzo) patrono degli Alpigiani*. Lugano, 1912, in-8^o.

M. Henri Gaidoz, membre résidant, est élu membre honoraire.

Mgr Pierre Batiffol, associé correspondant national, est élu membre résidant.

Sur les rapports de MM. le comte Durrieu, E. Lefèvre-Pontalis et J. Toutain, MM. Robert Michel, Valentin de Courcel et le lieutenant de Launay, présentés respectivement par MM. Prou et Stein, Prou et Vitry, Héron de Villefosse et Michon, sont élus associés correspondants nationaux.

M. Georges Lafaye, membre résidant, offre à la Société le fascicule 47 (*Textrinum-tibia*) du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, dont il dirige la publication avec M. Edmond Pottier. Il signale particulièrement un article de M. Navarre sur les théâtres antiques, et plusieurs articles dus à des membres de la Société, MM. Babelon, Chapot, Sorlin-Dorigny, Besnier, Perdrizet, etc...

M. P. Monceaux, membre résidant, de la part de M. Jules Renault, architecte à Tunis, associé correspondant national, présente un volume intitulé : *Cahiers d'archéologie tunisienne* (nouv. sér., 1^{er} cahier. Tunis, 1913). L'auteur y a réuni plusieurs études consacrées à des antiquités qui ont été récemment découvertes en Tunisie. La plus considérable de ces études est un mémoire, où M. Renault expose les résultats des fouilles très intéressantes qu'il a dirigées lui-même à Carthage pour y déblayer les citernes du *Trik Dar-Saniat*, situées non

loin de la mer, au sud-ouest de Sidi Bou-Saïd. L'ouvrage est richement illustré de plans, de vues, de coupes, de croquis divers qui ont été exécutés par l'auteur et qui sont le vivant commentaire de ses descriptions. Parmi les objets trouvés à Dar-Saniat, on remarque surtout des vases et une curieuse série de figurines de bronze représentant des divinités.

M. Maurice Prou, membre résidant, dépose sur le bureau treize brochures de M. Léon Germain de Maily, associé correspondant national, sur divers sujets d'histoire et d'archéologie, qui témoignent une fois de plus de la variété de l'érudition et de l'esprit critique de notre confrère.

M. Prou offre en outre à la Société, de la part de l'auteur, M. Jules Pilloy, associé correspondant national, le 3^e fascicule du tome III des *Études sur d'anciens lieux de sépultures dans l'Aisne*. On y remarquera particulièrement l'étude sur le cimetière de Concevreux, où M. Delvincourt a trouvé, entre autres objets, une gourde de bronze avec inscriptions chrétiennes et des épées au pommeau triangulaire, que M. Pilloy rapproche d'épées trouvées en Grande-Bretagne. A noter aussi les pages dans lesquelles M. Pilloy a repris et complété la classification qu'il a précédemment proposée des antiquités barbares.

Séance du 12 Février.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

BIVER (P.). *L'église abbatiale de Westminster et ses tombeaux*. Paris, 1913, in-8°, pl.

MAURICE (J.). *Numismatique constantinienne*. T. III. Paris, 1912, in-8°, pl.

M. P. Monceaux, membre résidant, communique des

sceaux byzantins récemment découverts à Carthage par le R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie :

« 1. Moitié d'un plomb de bulle, dont le diamètre était d'environ 0^m022. D'un côté, entre deux croix grecques, partie droite d'une inscription en deux lignes :

+.
ΩΡ
ΟΥ
+.

[Γε]ωρ[γί]ου.

De l'autre côté, au-dessous d'une croix grecque, partie gauche d'une inscription en trois lignes :

.+
CTP
ΗΛ
Ο

στρ[χτ]ηλ[άτ]ο[υ].

« 2. Plomb de bulle. Diamètre, 0^m021. Sur la face, deux bustes d'hommes barbus, affrontés. Au revers, dans une couronne, un monogramme cruciforme :

Ш
8
T
P
Π+NK
A

Πέτρου...

« 3. Plomb de bulle. Diamètre, 0^m02. Sur la face, un buste nimbé. Au revers, restes d'un monogramme cruciforme :

8
M+
8

« 4. Plomb de bulle. Diamètre, 0^m023. Sur chacune des faces, dans une couronne, un monogramme compliqué, où de nombreuses lettres sont groupées autour d'un grand H. D'un côté, on distingue les lettres H, Θ, T, B, O, K, E; de l'autre côté, les lettres H, K, B, A, S, C, T, 8. Le premier monogramme doit peut-être se lire : Θεοτόκος, βοήθει. »

MM. M. Prou et J. Maurice présentent quelques observations.

M. P. Monceaux lit encore une note de M. A. Merlin, associé correspondant national, directeur du Service des Antiquités de la Tunisie, sur diverses inscriptions chrétiennes récemment découvertes à Utique :

« 1^o Plaque de marbre; hauteur, 0^m26; longueur, 0^m41; lettres, 0^m06 (irrégulières), et 0^m04 sur le côté :

PRO NOVIS	B A Z V Z I C E
	I N P A C E E S
	T O E T O R A R I

Bazuzice = sans doute *Bazulice*, *Basilice*.

« 2^o Plaque de marbre; hauteur, 0^m24; largeur, 0^m26; lettres, 0^m04 :

VINCCAN	<i>sic</i>
VS INNOS	
/IDELIS IN	
paCE ω✠z	(<i>pa/me</i>)

Innos = *Innox*, sans doute, bien qu'il y ait ensuite [*/*]*idelis*.

« 3° Déjà publié, mais avec quelques inexactitudes¹.
Plaque de marbre; hauteur, 0^m30; largeur, 0^m35; lettres
irrégulières, 0^m04 :

MARSIa
NVS FI °X
DELIS
IN PACAE

Pacae, cf. à Utique même, *C. I. L.*, VIII, 14329; à
Sousse, *Comptes-rendus de l'Acad. des inscr.*, 1906,
p. 299, et *Bull. Soc. arch. de Sousse*, 1906, p. 77, n° 9. »

M. J.-J. Marquet de Vasselot, membre résidant, montre
à la Société une cruche en faïence italienne, récemment
acquise par le Louvre. Ce vase porte, sur un côté de sa
panse, une tête d'homme en relief, d'une laideur voulue
et singulière, et de l'autre côté un joli buste de femme;
le buste et les feuillages qui couvrent le reste du vase
sont gravés sur engobe.

Cette cruche, d'un type très rare, a été fabriquée en
Italie vers la fin du xv^e siècle. On attribuait jadis à l'ate-
lier de La Fratta (entre Pérouse et Citta di Castello) toutes
les pièces de ce genre; mais il paraît maintenant certain
que cette technique a été usitée dans toute l'Italie du
Nord.

M. Henri Jadart, associé correspondant national, fait
la communication suivante sur les débris d'un monument
gallo-romain découvert au bord de l'ancienne voie de
Reims à Bavay, près de Roberchamp (Aisne), au mois
d'août 1912 :

« Le cinquième chemin qui part de Reims, dit Bergier,

1. *Bull. des Antiquaires de France*, 1904, p. 332 : le I n'est pas
figuré à la ligne 1; ni le °X à la ligne 2; — à la ligne 4, le texte
en capitales porte simplement PACE, sans doute par une faute
d'impression, car la transcription en italiques donne bien *pacae*.

« est celui qui s'en va droict à Bavais en Hainault...
« Cetuy-cy sortoit aux champs par l'ancienne porte de
« Mars, tirant à main dextre droict au Cren de Brimont.
« C'est à dire à une large ouverture de montagne... Ce
« chemin, qui est tout rompu en cet endroit, porte de
« là son estenduë en droicte ligne au Pont Givar, Neuf-
« chastel, Lor, Nisi le Comte¹... »

« C'est entre Neufchâtel et Lor (Aisne), près de ce dernier village², que la charrue vient de mettre au jour, presque au bord et sur la gauche de la route actuelle de Reims à Montcornet, qui occupe à peu près l'emplacement de la voie romaine, une douzaine de pierres taillées et sculptées, avec des blocailles, débris de tuiles, des clous en fer et d'autres menus fragments sans valeur. La carte de Cassini marque le tracé du *chemin de César* à cet endroit et la carte de l'état-major y indique un point culminant à la cote de 125 mètres. De là, en effet, la vue se porte en tous sens sur un assez vaste horizon, particulièrement sur la ligne de la voie romaine, où l'on aperçoit distinctement vers Reims la montagne boisée de Brimont, les hauteurs cultivées qui dominent la vallée de l'Aisne, au-dessus de Neufchâtel et d'Evergnicourt (*Axuenna*), et dans l'autre sens les coteaux qui dominent Nizy-le-Comte (*Ninaticum*), où se firent, en 1853, d'importantes découvertes gallo-romaines bien connues³.

1. *Histoire des grands chemins de l'empire romain*, par Nicolas Bergier. Paris, 1622, p. 490, et nouvelle édition, Bruxelles, 1728, t. I, p. 519.

2. Exactement à 2 kil. 500, la trouvaille ayant eu lieu à la borne 15,500, et Lor se trouvant à la borne 17, depuis l'entrée de la route dans le département de l'Aisne, à Pont-Givart.

3. *Dictionnaire historique du département de l'Aisne*, par Melleville, 1865, t. II, p. 166. Cf. *Essai historique sur Rozoy-sur-Serre*, par G.-A. Martin, 1863, t. I, p. 34; sur la tombelle entre Lor et Nizy-le-Comte, p. 49; sur les antiquités découvertes sur ce dernier terroir et, p. 50 à 57, sur la voie romaine de Reims à Bavay. — *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, par Ed. Fleury, 1878, t. I, p. 9, fouilles de Nizy-le-Comte, avec figures.

« Une borne milliaire fut trouvée récemment à Reims au début de la voie vers Bavay ; une autre avait été mise au jour à Brimont, où elle est conservée dans le parc du château¹ ; une troisième subsiste dans une rue de Nizy-le-Comte, mais on n'avait jamais exhumé de débris romains entre ces deux dernières localités. Les pierres sculptées que nous signalons aujourd'hui offrent donc un double intérêt en ce qu'elles sont les vestiges d'un monument antique et en même temps l'indice d'une station inconnue sur la voie, à une distance d'environ sept lieues du point de départ².

« Sans insister davantage sur l'endroit de la découverte ni sur la nature du monument dont les débris proviennent, soit d'un temple, soit d'un poste militaire, lieu d'observation ou de communication, nous nous bornons ici à décrire ces pierres elles-mêmes. Les principales ont été photographiées sur place par notre confrère M. Bosse dans la tranchée qui avait été ouverte aussitôt l'apparition des premiers débris. Les cinq épreuves que je communique à la Société des Antiquaires de France reproduisent les fragments d'une corniche, de pilastres cannelés et de bas-reliefs.

« 1. — Les plus importants débris sont ceux d'une corniche brisée en trois fragments principaux, comprenant l'entablement, la frise, les modillons en console ornés de feuillages et de fleurons dans le genre de ceux de l'arc de triomphe de Reims.

« L'ensemble mesure 1^m42 de largeur sur 0^m43 de hauteur et 0^m26 d'épaisseur.

« Le morceau du milieu a été offert au Musée lapidaire

1. *Répertoire archéologique, canton de Bourgogne*, 1911, p. 208 du t. CXXII des *Travaux de l'Académie de Reims*. Cf. *Ibid.*, t. XXX, p. 226.

2. Le terrain de la découverte dépend de la ferme de Roberchamp, distante d'environ 1500 mètres, propriété exploitée par la sucrerie de Saint-Germainmont (Ardennes) et située sur le terroir de La Malmaison (Aisne).

de Reims par M. Vignier, directeur des sucreries de Saint-Germainmont (Ardennes).

« II. — Une autre photographie donne la vue générale des fouilles dans une tranchée de 10 mètres environ de longueur sur 0^m75 de profondeur moyenne. A droite, un débris cannelé sur deux faces, de 0^m62 de hauteur sur 0^m74 de largeur. A gauche, la corniche décrite sur l'épreuve précédente.

« III. — Même fragment reproduit plus saillant et autres débris cannelés à la base. Le fragment sera conservé à Saint-Germainmont.

« IV. — Sur cette quatrième épreuve figurent à droite deux fragments d'un pilastre cannelé, dont la partie supérieure est tronquée, mais où subsiste la moitié d'un chapiteau ionique. La hauteur totale du pilastre est de 0^m74 et sa largeur de 0^m43; le chapiteau ionique a de hauteur 0^m18 sur 0^m21 environ de largeur.

« On voit à gauche un autre débris tout différent provenant d'un bas-relief, et sur lequel on croit distinguer une jambe qui apparaît en relief entre des roseaux ou plantes aquatiques gravés en creux. Le débris mesure 0^m61 de hauteur sur 0^m40 de largeur moyenne et 0^m36 d'épaisseur. Au revers, on voit un trou creusé dans la pierre pour un tenon en fer.

« Les deux fragments ci-dessus ont été amenés au Musée lapidaire de Reims de la part du même donateur.

« V. — La dernière épreuve offre un assemblage de débris d'autres bas-reliefs, dont le plus caractéristique offre une partie du corps d'un Satyre, dont la queue se déroule en spirale à l'extrémité. Ce dernier morceau est également au Musée lapidaire de Reims.

« Tels sont les fragments exhumés du sol cette année; incontestablement, ils sont les restes d'un édifice gallo-romain, dont il serait prématuré de vouloir préciser la nature. L'édifice, ruiné par les invasions, aura servi au moyen âge de carrière pour les localités du voisinage, mais il en subsiste peut-être encore d'autres débris aux

environs, qu'une occasion favorable pourrait également remettre au jour l'an prochain.

« En attendant, les portions importantes offertes au Musée lapidaire de Reims serviront de renseignements aux érudits s'intéressant à l'histoire de la voie romaine de Reims à Bavay¹. »

M. Joseph Roman, membre résidant, lit la communication suivante :

« Il existe dans le département de l'Isère une petite ville nommée Saint-Chef. Elle a pris son nom d'une abbaye fondée au vi^e siècle en cet endroit par un prêtre viennois, mis depuis lors au rang des saints et dont Adon a écrit la vie. Elle est insérée dans les Bollandistes à la date du 29 octobre.

« Ce personnage se nommait en réalité Theodorus, Theodarius, Theudericus ou Theudericus, noms qui ont été peu à peu altérés de manière à prendre les formes successives de Thiers, Cher et enfin Chef, qui est la forme actuelle. Saint Theuder ou saint Chef, né vers l'an 500, fonda son abbaye vers 554 et y mourut, suivant la tradition, le 29 octobre 575. On sait qu'il y fut enseveli, mais on ignore si ses reliques furent particulièrement honorées dans l'église qui a pris son nom; on ne voit pas par exemple qu'il ait existé de lui à une époque quelconque un buste reliquaire. Par contre, on sait qu'il existait dans l'église de Saint-Chef un buste renfermant le chef de saint Thibaud, archevêque de Vienne. En effet, une inscription lapidaire, datée de 1362 et encore existante dans cette église, nous apprend que Jean de Saint-Genis,

1. Photographiés par le commandant Espérandieu, les plus intéressants débris seront reproduits par lui dans le *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*. En outre, des dessins ont été donnés, avec un texte explicatif, dans le *Bulletin de la Société archéologique champenoise* par M. Roger Carré, 6^e année, décembre 1912, p. 122 à 124. — Il en a été aussi publié une description par M. C. Houin dans la *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, 1913, 20^e année, p. 99 et 100.

sacriste de Saint-Chef, fit faire à cette époque un buste de saint Thibaud pour y renfermer ses reliques. Il est probable et même certain que ce buste de 1362 en remplaça un autre plus ancien. Il a disparu à l'époque des guerres de religion.

« Ce nom de Saint-Cher ou Saint-Chef fut bientôt considéré parmi le peuple comme dérivé du *saint chef* vénéré dans l'église, et saint Thibaud passant peu à peu au second rang, il fut admis que le buste reliquaire vénéré à Saint-Chef était celui du fondateur de l'abbaye, celui de saint Theuder ou saint Chef.

« Les sceaux de l'abbaye de Saint-Chef témoignent de cette opinion erronée.



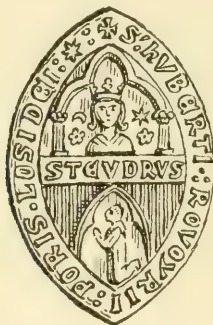
Sceau de l'abbaye de Saint-Chef (Isère).

« Le plus ancien, dont un exemplaire unique est suspendu à un acte d'arrentement consenti en 1309 par le sacriste de Saint-Chef au chanoine Guillaume Orcel¹, est le produit d'une matrice antérieure d'un siècle au moins

1. Archives de l'Isère. G. 5855.

à cette date (voy. figure). Les lettres de la légende sont du commencement du ^{xiii}^e siècle et la composition extrêmement simple du sceau témoigne d'un travail et d'une invention de la même époque. Il représente le buste reliquaire de saint Thibaud, placé de face sur un socle orné de cinq cabochons et est entouré de la légende : SIGILL[um conve]NT[us] ECCLIE S. TEVDERII. Rien n'indique dans la légende de ce sceau si le buste figuré est celui de saint Thibaud ou de saint Chef. Ce sceau, en forme de navette et en cire naturelle, est suspendu à l'acte par une double queue de parchemin.

« Il y a quelques mois, j'ai pu acquérir une matrice de sceau de la même forme que la précédente, trouvée à



Matrice de sceau du prieuré de Lieu-Dieu (Isère).

Crest dans la Drôme. Elle n'appartient pas à l'abbaye de Saint-Chef, mais au prieuré de Lieu-Dieu qui en dépendait et en était tout voisin (voy. figure). Le type figure également un buste reliquaire, mais ici, il n'y a plus de doute, le buste de saint Thibaud a été transformé en buste de saint Chef. Voici du reste la description de cette matrice de sceau.

« La légende est † S' HVBERTI ROVOYRII PORIS LOSI DEI; elle entoure un buste reliquaire surmonté d'une couronne à trois fleurons, accosté de deux quinte-

feuilles, d'un croissant renversé, d'une étoile ou d'un soleil, et placé sous une arcade trilobée. Au-dessous, on lit la légende transversale : S. TEVDVRS. Au bas du sceau, le prieur est agenouillé sous une arcade à tiers-point, accostée de stries verticales et parallèles. Cette matrice de sceau est vraisemblablement de la deuxième moitié du xiv^e siècle.

« Il n'y a pas de doute, c'est bien le buste de saint Chef qu'on a prétendu représenter, puisqu'on a gravé son nom au-dessous. Mais une notable différence existe entre ce buste et celui du sceau de saint Chef que j'ai décrit tout à l'heure en ce que le buste du sceau de Lieu-Dieu est couronné.

« Pourquoi cette couronne? Saint Chef n'étant fils ni de comte ni de roi n'avait droit à aucune couronne. Je crois que cet ornement n'est qu'une imitation de la couronne qui ornait le chef de saint Maurice, patron de l'église de Vienne. Saint-Chef, situé à peu de distance de cet archevêché duquel il dépendait, subissait son influence à tous les points de vue, et le graveur qui a fait le sceau de Lieu-Dieu s'est manifestement inspiré des sceaux du chapitre de Vienne.

« Sur les plus anciens de ces sceaux, saint Maurice est toujours couronné, qu'il soit en pied ou en buste. Le plus ancien sceau connu de ce chapitre date de 1250¹ et représente le saint drapé à l'antique, assis de face, tenant un sceptre et coiffé d'une couronne à trois fleurons. Sur un deuxième sceau appendu à un acte de 1293, c'est le seul buste de saint Maurice qui paraît (voy. figure). Le graveur a sans doute voulu reproduire un reliquaire célèbre qui avait été donné à l'église de Vienne par l'empereur Boson et qui a été détruit en 1562 par les bandes protestantes du baron des Adrets. Le buste du saint est de profil posé sur un socle orné, comme celui du sceau de saint Chef, de cinq cabochons. Il est coiffé d'une couronne à trois

1. Pilot de Thorey, *Inventaire des sceaux des archives de l'Isère*, n° 206.

fleurons et accompagné dans le champ de la légende SCS MAVR' et tout autour de la seconde légende † S. CAPI-TVLI VIENNENSIS¹. Malgré la différence de position des



Sceau du chapitre de Vienne.

deux bustes de Vienne et de Lieu-Dieu, leur ressemblance n'est pas douteuse.

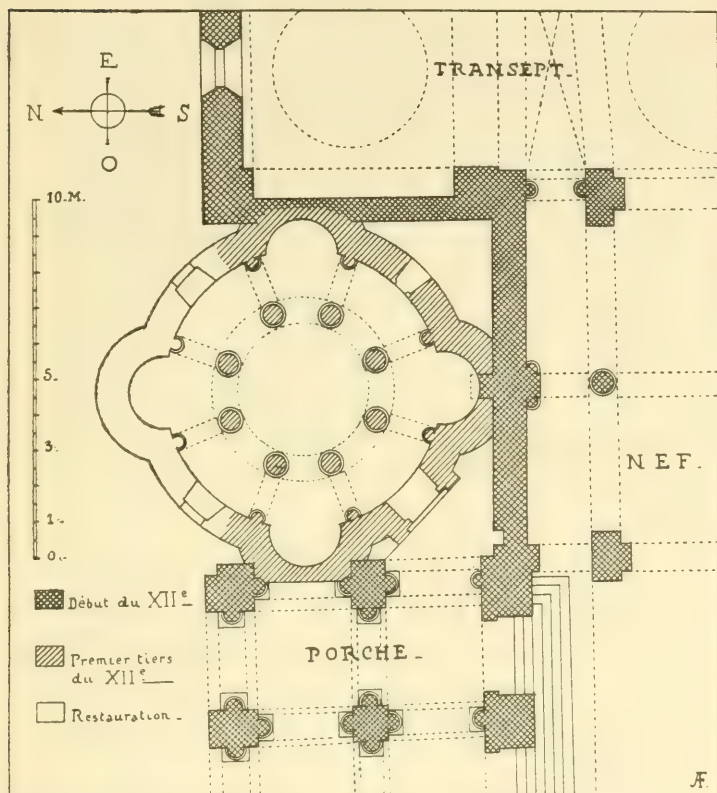
« Je crois donc que le buste reliquaire de saint Thibaud vénéré à Saint-Chef a été confondu par la suite des temps avec celui de saint Chef lui-même, et qu'au point de vue iconographique il a fini par être imité sur les sceaux de Saint-Chef de celui de saint Maurice, tel qu'il était représenté sur les sceaux du chapitre de Vienne. »

M. René Fage, associé correspondant national, donne la description d'un édifice en forme de rotonde qui est accolé au flanc nord de l'église de Saint-Léonard (Haute-Vienne), entre le transept et le clocher-porche :

« Ce petit monument, qui a 7^m90 de diamètre intérieur, comprend une partie centrale, couverte d'une coupole

1. Pilot de Thorey, *Inventaire des sceaux des archives de l'Isère*, n° 209.

que supportent huit colonnes isolées, et un étroit pourtour voûté en berceau, avec colonnes engagées sur les-



S^t Léonard . H^m Vienne —
Chapelle S^t Luce . —

Église de Saint-Léonard (Haute-Vienne).

quelles retombent les arcs-doubleaux. Quatre absidioles font saillie aux quatre points cardinaux.

« Deux questions se posent au sujet de cet édifice : est-il plus ancien que l'église ? Est-ce un ancien baptistère ?

« En se basant sur les profils brisés des voûtes, des arcs-doubleaux, des grandes arcades de la nef, des arceaux du porche et sur d'autres détails de la construction, M. Fage attribue aux premières années du ^{xii}^e siècle les parties de l'église entre lesquelles la rotonde est enchâssée. Si le petit monument circulaire a un aspect plus archaïque, cela tient aux matériaux très grossiers qui ont été employés dans sa construction. Les bases et les chapiteaux de ses colonnes peuvent être aussi bien du ^{xii}^e que du ^{xi}^e siècle.

« Un contrefort de la nef est englobé dans le mur de l'absidiole méridionale de la rotonde et même a été rogné et *bûché* à l'intérieur de l'absidiole pour former la paroi circulaire de celle-ci. N'est-ce pas une preuve de la pré-existence du contrefort ? Deux des piliers du clocher-porche enserrrent l'absidiole occidentale ; il eût été impossible de fonder et d'élever ces piliers qui portent le poids énorme du clocher sans démolir au préalable cette absidiole et une partie de la rotonde ; or, on ne constate sur ce point aucune trace de reconstruction ni de reprise.

« M. Fage fait observer en outre que l'ouverture et la profondeur de chaque absidiole varient suivant l'emplacement que leur laissaient le transept, la nef et le clocher. On a donné à celle de l'est moins de profondeur, afin de ne pas éventrer le mur du transept. Le contrefort de la nef a empêché aussi le développement de celle du midi. Celle de l'ouest a pu prendre sa profondeur normale entre les deux piliers, mais son ouverture a été resserrée.

« Ces constatations amènent à conclure à l'antériorité de l'église. M. Fage croit que la rotonde a été construite dans le premier tiers du ^{xii}^e siècle, dix ou vingt ans après l'église.

« Quelle était la destination de ce monument ? On ne saurait y voir un baptistère, car au ^{xii}^e siècle on ne construisait plus en France d'édifices spéciaux pour donner le

baptême. On n'a découvert dans son sol aucune trace de piscine ni de tuyaux d'adduction et d'écoulement pour les eaux. Il n'a jamais été sous le vocable de saint Jean-Baptiste.

« En 1402, date du document le plus ancien qui en fasse mention, on le désignait sous le nom de Chapelle du Sépulcre; plus tard, on le dénomma Chapelle de Saint-Pierre et de Saint-Paul; il est connu aujourd'hui sous le nom de Chapelle de Sainte-Luce. Il était le siège de plusieurs vicairies, et les autels logés dans ses absidioles étaient dédiés à saint Nicolas, saint Pierre, saint Paul et sainte Luce.

« La rotonde de Saint-Léonard est donc une chapelle fondée au ^{xii}^e siècle à l'imitation du Saint-Sépulcre de Jérusalem. Elle rappelle celles, plus importantes et plus anciennes, de Neuvy-Saint-Sépulcre, de Rieux-Minervois, de Saint-Michel-Entraigues et de Saint-Bonnet-la-Rivière. »

MM. Mayeux, Enlart, Aubert, Blanchet et Deshoulières présentent quelques observations.

Séance du 19 Février.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

CHÉNON (E.). *Notes archéologiques et historiques sur le Bas-Berry* [10^e série]. Bourges, 1912, in-8°.

— *Recherches historiques sur quelques rites nuptiaux*. Paris, 1912, in-8°.

CLOQUET (L.). *Les artistes wallons*. Bruxelles-Paris, 1913, in-8°, pl.

DESHOULIÈRES (F.). *L'église et le cloître de Saint-Jean-le-Vieil*. Bourges, 1912, in-8°, pl.

DUVAL (L.) et MILLET (S.). *Morceaux de points de France et fragments historiques et littéraires recueillis entre Argentan et Alençon*. Argentan, 1913, in-12.

- HUSSON (S.). *Ségy et son église*. Meaux [1913], in-12.
- LOISNE (comte DE). *Épigraphie ancienne de la ville d'Arras et de son arrondissement*. Arras, 1909, in-4°, pl.
- MÉLY (F. DE). *Signatures de primitifs. Le livre d'heures de l'architecte Louis Van Boghem au séminaire de Bruges*. S. l. [1913], in-fol., pl.
- PRINET (M.). *Les caractéristiques des saints dans les armoiries familiales*. Paris, 1912, in-4°.
- ROY (M.). *Le Chesnoy-lez-Sens*. T. I, fasc. 3, chap. VIII. Sens, 1912, in-8°, pl.
- *Peintures décoratives exécutées par Jehan Cousin père pour l'entrée à Paris de l'empereur Charles-Quint, le 1^{er} janvier 1540*. Sens, 1912, in-8°.
- THIL (colonel) et DE GOY. *Les découvertes des champs de Saint-Hilaire à Saint-Ambroix (Cher)*. Bourges, 1912, in-8°, pl.

Le président déclare vacante la place de membre résidant de M. H. Gaidoz, élu membre honoraire.

M. le comte de Loisne, membre résidant, fait hommage à la Société du premier fascicule de l'*Épigraphie ancienne* de la ville d'Arras qu'il vient de publier sous les auspices de la Commission des monuments historiques du Pas-de-Calais. C'est un recueil de 762 inscriptions, allant du commencement du XII^e siècle à la fin du XVII^e, composé à l'aide des anciens épitaphiers d'Artois et des Pays-Bas et concernant l'ancienne cathédrale d'Arras et les églises de Saint-Nicolas-en-Latre, Saint-Aubert, Saint-Géry, Saint-Jean-en-Ronville, Saint-Nicaise, Saint-Nicolas-sur-les-Fossés, la Madeleine et Saint-Étienne. Illustré de planches, cet in-4° de 336 p. est une source d'information utile pour l'archéologie funéraire, l'histoire des anciennes familles des Pays-Bas et, d'une façon générale, pour l'histoire et la statistique monumentale de l'ancienne province d'Artois.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, de la part

de MM. le colonel Thil et de Goy, présente une relation des « découvertes des champs de Saint-Hilaire à Saint-Ambroix (Cher) ».

M. F. de Mély, membre résidant, fait la communication suivante :

« J'ai eu plusieurs fois déjà l'occasion de signaler qu'avant les imprimeurs, certains chefs d'ateliers d'enlumineurs du moyen âge avaient l'habitude d'écrire, en lettres entrelacées, leurs noms dans la décoration du bas de la première page des volumes qui sortaient de leur atelier.

« Cette coutume remonte fort loin, non seulement à l'époque où les corporations laïques se formèrent et reçurent leurs statuts, à la fin du ^{xiii}^e siècle, mais on la trouve déjà au temps des religieux artistes. C'est ainsi qu'à partir du ^{xi}^e siècle nous trouvons successivement les noms de Heldricus, d'Ingelardus, de Sauvalo, de Conradus, d'Heinricus, de Ratmann, d'Issembardus, de Belin; et pour qu'il n'y ait aucune hésitation sur leur qualité d'artiste, ils ont fait suivre leur nom de *decoravit*, *pinxit*, *fecit*, *auctor*, *pictor*.

« C'est donc une coutume qui ne saurait être récusée, surtout quand on connaît d'abord les sanctions promulguées dès 1426, par les ordonnances, contre les maîtres qui négligeaient de marquer leurs ouvrages, puis les marques typographiques des imprimeurs qui succédèrent aux enlumineurs à la fin du ^{xv}^e siècle. Les premières et les secondes sont en effet absolument identiques.

« Le manuscrit du *Diz des philosophes* de la bibliothèque de Lille porte au bas de la première page le nom de Johannès : il est du commencement du ^{xv}^e siècle; et au ^{xvi}^e siècle le *Livre d'Heures* de Louis Van Boghem est marqué de la même façon.

« En voici deux autres bien intéressants. L. Delisle a réédité dans le *Cabinet des manuscrits* (t. I, p. 376) une lettre du président Foucault à Gaignières, dans laquelle il lui signale un admirable volume que l'évêque de

Lisieux lui a cédé. « Le Missel de Sherburn est enrichi de « vignettes, de testes naturels d'hommes, d'oiseaux, de « bastimens et de mille autres choses. Le nom du moine « qui les a faict est escrit dans le livre en plusieurs « endroits. » L. Delisle ne s'est point préoccupé de rechercher ce volume, pas plus que du nom de l'artiste, que ne donnait pas d'ailleurs le président Foucault.

« Mais le bon volume de M. J.-A. Herbert, le conservateur des manuscrits du British Museum, nous apprend qu'il est actuellement chez le duc de Northumberland et qu'il est signé du scribe Was et de l'artiste Sifrewas. Très aimablement, il m'a proposé de m'en envoyer des photographies; mais comme en même temps il me disait qu'il en préparait une édition, je n'ai pas voulu abuser de son amabilité. D'autant qu'en même temps il me signalait un volume du British Museum, exécuté par le même artiste, le *Lectonnaire de Lord Lowel*, où Sifrewas a inscrit son nom en bas de la première page. En voici la photographie, que je dois à l'amabilité de M. J.-A. Herbert. On peut y lire au-dessous de la miniature du frontispice : *Frater Johannes Sifrewas*.

« Le second manuscrit appartenait hier au chapitre de Lyon. La loi de séparation l'a fait saisir et il va entrer à la bibliothèque publique de Lyon. Je l'ai examiné dernièrement avec le D^r Birot, notre savant correspondant lyonnais, qui, de concert avec l'abbé Martin, a pu l'étudier et le photographier. Je lui dois l'épreuve que je mets sous vos yeux. C'est un *Décret de Gratien*, de la fin du xiii^e siècle, orné de quarante miniatures de style avignon-nais. Au bas de la première page, on lit : *Guillermus Boudreuille*.

« C'est encore au D^r Birot que je dois cette délicate *Bethsabée au bain*, miniature qui se trouve dans un *Livre d'Heures*, également du chapitre de Lyon et qui va entrer aussi à la bibliothèque de la Ville.

« Sa facture est très précieuse, son exécution des plus artistiques; elle est incontestablement de l'école de Touraine, très-proche parente des *Heures d'Anne de Bre-*

tagne. Son intérêt est encore augmenté par la signature B, tracée sur une pierre cubique qui est au bord de la rivière. Serait-ce par hasard la marque de l'atelier de Bourdichon? Nous savons que l'artiste fit plusieurs séjours à Lyon, pendant lesquels il travailla pour le roi et la reine lors de leurs voyages. La qualité de la miniature, incontestablement la meilleure du manuscrit et la seule signée, permettrait peut-être de rapprocher ce volume d'un *Livre d'Heures*, dit d'Anne de Bretagne, dont la trace est perdue et qu'on connaît seulement par l'inventaire des Cordeliers de Lyon de 1790. »

M. Jules Formigé, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« A la suite d'une communication à l'Académie des inscriptions (14 février 1913), il nous a été adressé plusieurs demandes d'explications complémentaires. Nous nous proposons de les apporter ici.

« Nous avons montré que, dans les théâtres romains, l'orchestre n'était pas occupé tout entier par des sièges : seul le pourtour en recevait sur un ou plusieurs gradins bas, consacrés à des places d'honneur, le milieu restant complètement plane et libre : ces places d'honneur correspondaient à la proédrie des théâtres grecs. Nous avons relu à ce propos le passage connu de Vitruve (V, 5), « In « orchestra autem senatorum sunt sedibus loca designata », en faisant remarquer que Vitruve ne parle que des sénateurs. Le mot *senatores* s'appliquant aux seuls sénateurs de Rome et non à ceux des colonies, le texte ne paraît pas pouvoir se généraliser. Aussi croyons-nous que Vitruve parle des théâtres de Rome seulement et que, par analogie, il faut en déduire que ces places d'honneur étaient réservées dans les théâtres provinciaux aux décurions. Si ces places avaient été réservées aux seuls sénateurs de Rome, présents ou de passage dans la ville, il aurait suffi largement d'en avoir une dizaine. Or, à Arles, on en compte soixante-seize environ, nombre beaucoup trop élevé pour les sénateurs de Rome mais très vraisemblable

pour les décurions d'Arles. Du reste, ces places ne pouvaient être affectées qu'à une classe sociale ayant droit de préséance par rapport aux chevaliers; or, la place de ces chevaliers est fixée par une inscription deux fois répétée à Orange, sur les trois gradins inférieurs de la *cavea*. Les places d'honneur se limitent donc aux gradins de l'orchestre; et plusieurs textes nous apprennent qu'à Rome les chevaliers suivaient immédiatement les sénateurs. Comme le fait remarquer M. Chénon¹, il s'agit aussi de chevaliers provinciaux « Equites romani a plebe ». Et ces chevaliers étaient nombreux puisque les trois gradins d'Orange donnent environ 341 places.

« Nous avons montré qu'à Arles l'orchestre était relié à la scène, vers le milieu, par des escaliers. N'est-ce pas un cas particulier? Il est extrêmement facile de prouver le contraire. Cette disposition se retrouve en effet en Gaule à Orange; en Italie à Herculaneum et à Pompéï; en Afrique à Djemila, à Dougga et à Timgad; en Grèce, enfin, aux deux théâtres d'Athènes, Odéon d'Hérode Atticus et théâtre de Dionysos, etc.

« Puisque l'orchestre est relié vers son milieu à la scène par des escaliers très en vue, il en résulte évidemment que l'action devait se dérouler en partie dans l'orchestre, sans quoi ces escaliers n'auraient aucun sens. Bien plus, à Arles et à l'Odéon d'Hérode Atticus, ces escaliers se combinent avec les dallages de marbre de l'orchestre; et on voit à Arles que cet orchestre était fermé de tous côtés.

« La première idée qui vient à l'esprit, c'est de penser aux chœurs, par analogie aux théâtres grecs. Mais dans les pièces latines que nous connaissons, il n'y a pas de chœurs. Cependant, connaissons-nous assez de pièces latines pour être certains que jamais le théâtre latin n'a employé les chœurs?

« Nous savons qu'Auguste, sous le règne duquel furent

1. Voir communication de M. Chénon, séance des Antiquaires de France du 26 février 1913.

bâtis les théâtres d'Arles, d'Orange, de Pompeï, et probablement bien d'autres, avait un goût très marqué pour l'art grec. Ce goût était partagé par toute l'élite intellectuelle romaine : il n'est pas une branche de l'art où on ne le retrouve fréquemment ; statues et bustes, mosaïques, peintures, jusqu'aux objets mobiliers, nous présentent sans cesse l'image des grands philosophes et des grands poètes grecs ; cela aussi bien en Gaule qu'à Pompeï et qu'en Afrique. Notre Provence a livré quantité d'inscriptions grecques, parmi lesquelles certaines, trouvées à Nîmes, nous y révèlent l'existence de troupes d'acteurs grecs. N'est-il donc pas probable que les plus belles pièces grecques, que nous prenons encore plaisir à entendre (combien modifiées et dans quel cadre !), étaient représentées sur les théâtres romains, traduites au besoin en latin ? Et alors il est tout naturel que l'emploi des chœurs soit maintenu pour ces pièces. Il ne serait même pas surprenant qu'il ait été maintenu dans des imitations de création purement latine ; nous savons combien les imitations étaient en faveur chez les Romains. Considérées justement comme des genres inférieurs, il est tout naturel qu'elles soient tombées dans l'oubli.

« Du reste, l'orchestre ne devait pas servir seulement pour des représentations de pièces grecques ou imitées du grec. Dans son article MIMUS du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, M. Gaston Boissier dit : « On « nous les montre [les mimes], dans les premiers temps, « se produisant dans l'orchestre et exécutant leurs jeux « de plain-pied avec les derniers rangs des spectateurs, *in* « *plano orchestrae* », d'où nous déduisons : 1° qu'il y avait bien une partie horizontale libre dans l'orchestre ; 2° qu'elle ne contenait pas tout l'orchestre, sans quoi le texte ne spécifierait pas *in plano* ; 3° que cette partie libre de l'orchestre était employée parfois aux jeux des mimes.

« Enfin, un passage de Vitruve (V, 9) a retenu notre attention : « *Post scaenam porticus sunt constituendae,* « *uti, cum imbres repentini ludos interpellaverint, habeat* « *populus quo se recipiat, choragique laxamentum ad*

« comparandum. » Il ajoute qu'il en est ainsi à Rome au théâtre de Pompeï, à Athènes, à Smyrne, à Tralles et dans toutes les autres villes qui ont eu des architectes diligents. Comme il insiste toujours en grand détail sur chaque différence des théâtres grecs et romains et qu'il n'en signale aucune à propos des *choragia*, nous pouvons en conclure que les *choragia* grecs et romains étaient semblables. Il faut aussi rapprocher les mots χορηγία et *choragium*, qui tous deux s'emploient au pluriel. Quels étaient ces *choragia* et à quoi servaient-ils ?

« Dans son Dictionnaire, Saglio a pensé que les *choragia* étaient des chambres situées derrière la scène [Vitruve nous dit au voisinage du portique] et consacrées tant à l'habillement des acteurs qu'à la conservation du mobilier et des costumes. Il reproduit à ce propos une mosaïque de Pompeï qui, à son avis, représente un *choragium*; il croit y voir des acteurs et, dit-il, « des figurants d'un chœur de satyres ». Or, si cette mosaïque représentait une scène qui ne se donnait que sur des théâtres grecs, elle ne pouvait être que la scène essentielle d'un drame célèbre et non pas un détail d'organisation. Il nous semble donc assez vraisemblable qu'il faut y reconnaître plutôt un tableau de genre représentant une scène observée sur le vif, au théâtre de Pompeï même. Nous avons dit plus haut que ce théâtre date d'Auguste. Nous trouvons donc, dans cet article même, une scène d'un théâtre romain où on nous parle d'un chœur de satyres.

« Que conclure ? La seule certitude, c'est qu'il existait des *choragia* semblables dans les théâtres romains et grecs, au dire de Vitruve d'ordinaire particulièrement bien informé. Si ce mot désigne les locaux affectés au chœur et à son équipement dans les théâtres grecs, à quoi ces locaux servaient-ils dans les théâtres romains où ils étaient semblables et où ils gardaient le même nom ? »

MM. Lafaye, Chénon, Maurice et Châtelain présentent quelques observations.

M. Robert Michel, associé correspondant national, fait

une communication sur les fresques de la chapelle Saint-Jean au Palais des papes d'Avignon. Ces fresques, consacrées à l'histoire de saint Jean-Baptiste et à celle de saint Jean l'Évangéliste, n'ont pas toujours été très exactement interprétées. M. Michel propose certaines explications qui se rapportent de plus près à la vie de saint Jean l'Évangéliste. L'iconographie qu'on observe ici est probablement d'origine italienne; peut-être même dérive-t-elle de l'œuvre de Giotto.

MM. Mâle et Mayeux présentent quelques observations.

M. le baron de Baye, membre résidant, fait la communication suivante :

« Dès le mois de décembre 1911, notre confrère, le baron de Loë, me signalait la découverte en Belgique de sépultures frankes, dont le rite funéraire était l'incinération. Il observait judicieusement qu'antérieurement il n'avait été constaté dans son pays aucun fait semblable. Lors de la réception de sa première lettre, les fouilles étaient seulement commencées. Elles furent poursuivies en 1912.

« Les sépultures en question ont été mises au jour sur le territoire de la commune de Brecht, province d'Anvers, lieu dit « Eindhovenakken », non loin de la voie romaine de Bavai à Utrecht. Ces tombes consistent en de simples dépôts de très menus débris d'os humains calcinés, mélangés de cendres et de charbons de bois, dépôts enfouis en terre libre, c'est-à-dire sans caveau et sans urne cinéraire. La découverte étant fortuite et due à des travaux de dessablement, les douze premières sépultures furent détruites; mais, dans la suite, autorisation fut donnée d'opérer des fouilles méthodiques.

« Les dépôts funéraires ne sont pas encore tous explorés. Vingt-cinq d'entre eux ont été ouverts sous la direction de la Société royale d'archéologie de Bruxelles. Le résultat de ces premières recherches a pris un intérêt tout particulier. Ces vingt-cinq tombes avec trois foyers faisaient suite à celles détruites au moment de la découverte

de la nécropole due au hasard. Le procès-verbal de ces explorations est trop long et trop monotone pour en donner lecture, mais il mériterait d'être publié.

« D'après les observations, les fosses affectent généralement une forme plus ou moins circulaire. Les sépultures n'offrent pas toutes des mobiliers funéraires mélangés aux os calcinés. L'absence d'objets ne prouve pas que, lors de la crémation, il n'en ait été déposé aucun près du corps. La grande puissance du feu, assez intense pour réduire les squelettes humains en minimes parcelles, a dû souvent détruire tout ce qui les accompagnait sur le bûcher.

« Néanmoins, il a été trouvé des fragments de poteries ayant subi l'action du feu dans les tombes désignées au procès-verbal sous les numéros 5, 7, 9, 10, 11, 12, 13 et 15. Il a été également recueilli, au milieu des couches de cendres et de charbons, des débris de perles en verre défigurées par un commencement de fusion, ayant coulé en larmes, d'autres ont été fondues, déformées, parfois plusieurs perles, sous l'action du feu, ont été soudées ensemble. Ces faits ont été observés dans les sépultures 8, 9, 11, 12, 14 et 17. Évidemment, ces débris de céramique, ces restes de parures représentent ceux des objets qui, déposés sur le bûcher, ont échappé à la combustion complète.

« Mais des photographies, jointes à la note communiquée par notre savant collègue, prouvent que d'autres objets, n'ayant pas subi l'action des flammes, ont été parfois placés dans les tombeaux à côté des restes incinérés.

« Il y a donc lieu de distinguer deux catégories dans les mobiliers funéraires de la nécropole de Brecht : ceux qui ont participé à l'embrasement du bûcher et ceux qui, préservés des atteintes du feu, ont été réunis aux restes de l'incinération lors de leur enfouissement. La première et la seconde catégorie nous permettent d'affirmer qu'elles se composent d'objets franks à cause de leur parfaite ressemblance avec ceux recueillis dans les sépultures à inhumation si nombreuses et si caractéristiques.

« L'analogie des produits fournis par les tombeaux à inhumation avec ceux de la nécropole à incinération est tellement frappante que le doute n'est pas permis.

« Si nous sommes sans hésitation pour assurer que les sépultures de Brecht sont caractérisées par des objets franks, nous sommes assez perplexes pour interpréter leur rite funéraire.

« La loi salique ne fait mention que de sépultures à inhumation. Les capitulaires établissent que l'incinération a persisté longtemps en Belgique chez les peuples soumis et ils prononcent des peines contre ceux qui, comme les païens, s'obstinent à incinérer leurs morts.

« Nos confrères belges inclinent à penser que le cimetière de Brecht est bien contemporain des Franks, mais renfermant les restes de la population indigène parée et armée à la manière des barbares.

« Il me semble que cette conclusion peut être discutée ou au moins ne peut être adoptée sans hésitation.

« En portant ces faits à la connaissance de mes confrères, je fais appel à leurs lumières et j'estime qu'une découverte si importante et si inattendue mérite toute leur attention. »

Séance du 26 Février.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

CROISSET (M.), TOUTAIN (J.), PERROT (G.), CAGNAT (R.). *Les noces d'argent de M. R. Cagnat (1887-1912). Discours prononcés le 3 novembre 1912.* Paris, 1912, in-8°.

MICHON (E.). *Sarcophage représentant Bacchus et les génies des Saisons, découvert à Tourmous Aya.* Paris [1913], in-8°, pl.

— *Les sculptures d'Égine et de Phigalie. Les projets d'acquisition du Musée Napoléon en 1811-1813.* Paris, 1912, in-8°.

TOUTAIN (J.). *Le sanctuaire dolménique d'Alésia*. Paris, 1913, in-8°.

M. J. Toutain, membre résidant, offre à la Société : 1° une plaquette, intitulée *Les noces d'argent de M. R. Cagnat*, où sont réunis les discours prononcés le 3 novembre 1912, lors de la remise des *Mélanges Cagnat* à notre confrère; 2° un article consacré au *Sanctuaire dolménique d'Alésia* (extrait de la *Revue des études anciennes*).

M. E. Michon, membre résidant, fait la communication suivante :

« Il m'est déjà arrivé, à plusieurs reprises, d'entretenir la Société de l'histoire de sculptures antiques trouvées en France et d'essayer de démêler les vicissitudes, plus ou moins ignorées, par où elles avaient passé.

« La Société, notamment, a bien voulu en 1899 accueillir dans ses *Mémoires* une étude sur *La cession des villes d'Arles, Nîmes et Vienne en 1822*¹ où, on m'excusera de le rappeler, je reproduisais, à propos de la *Vénus d'Arles*², le témoignage de Séguin notant que « la ville « d'Arles, avant de donner sa statue à Louis XIV, avait « pris soin néanmoins d'en faire mouler quelques-unes « sur le plâtre, ou l'ouvrier a si bien réussi, que ces « figures modernes, par la blancheur admirable de leur « matière, semblent surpasser l'antique³ ». Vous savez que c'est l'un de ces moulages que la découverte de notre confrère M. J. Formigé a remis en lumière, nous permettant ainsi de juger de ce qu'était la *Vénus* avant sa restauration par Girardon⁴.

1. *Statues antiques trouvées en France, Mémoires*, t. LX, p. 79-173 et pl. V-VI.

2. *Ibid.*, p. 3, n. 3.

3. J. Séguin, *Les antiquitez d'Arles*, Arles, 1687, p. 30.

4. J. Formigé, *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1911, p. 658-664, et *Note sur un moulage ancien de la*

« Le don fait à Louis XVIII par les villes d'Arles, de Nîmes et de Vienne était, en ce qui concerne cette dernière, bien connu : nulle méprise n'a jamais existé en ce qui concerne le *Faune de Vienne*¹. D'Arles, on avait dissipé la confusion qui avait fait inscrire à l'inventaire de la Restauration le torse offert² comme « acquis au « moyen d'échanges avec la ville de Nîmes », mais il restait à rétablir que ce torse, longtemps dénommé torse de Jupiter, était le torse d'un Auguste dont la tête fut retrouvée postérieurement au théâtre en 1834³. L'*Apollon* de Nîmes, surtout, avait complètement disparu, sinon matériellement, du moins en temps qu'*Apollon de Nîmes*, la statue qui le représentait ayant reçu la fausse indication de provenance « Grèce »⁴, et, de la sorte, le Louvre avait pu être accusé d'avoir perdu la statue trouvée au xviii^e siècle dans les ruines de la Fontaine: il n'en était rien, j'ai pu le montrer, et l'*Apollon* a repris dans notre Musée sa véritable origine⁵.

« La restitution que je voudrais faire aujourd'hui à

Vénus d'Arles, extr. des *Musées de France*, 1912, n° 5; Héron de Villefosse, *Un moulage ancien de la Vénus d'Arles*, *Revue de l'art ancien et moderne*, 1912, t. I, p. 81-96.

1. *Catalogue sommaire des marbres antiques*, n° 528.

2. *Ibid.*, n° 1621.

3. Le torse a depuis été renvoyé à Arles, à titre de dépôt, en vertu d'un arrêté du 7 mars 1904, pour permettre le remplacement de la tête sur le torse. La statue, telle qu'elle est reconstituée au Musée d'Arles, avec la tête, le moulage du torse et des jambes drapées assises, est reproduite par M. E. Espérandieu, *Recueil général des bas-reliefs de la Gaule romaine*, t. II, n° 1694, mais c'est à tort, je crois, qu'on attribue les jambes à l'Auguste, dont le torse me semble être celui d'une figure debout.

4. *Catalogue sommaire des marbres antiques*, n° 424, où l'indication « Grèce » est déjà supprimée, mais non remplacée par celle de « Nîmes ».

5. Voy. en outre, sur cet *Apollon de Nîmes*, mon article *L'« Apollon » de Nîmes au Musée du Louvre*, dans le *Compte-rendu de l'Association française pour l'avancement des sciences*, 1912, 2^e partie, p. 620-627.

Nîmes d'une autre antique n'est malheureusement qu'une restitution sur le papier.

« Nîmes s'enorgueillit d'une frise d'aigles soutenant des guirlandes, qui, dit avec raison notre confrère M. Espérandieu, « peut à bon droit être considérée comme « une des plus belles qui existent¹ ». Les plus anciens ouvrages sur les antiquités de la ville la signalent², notamment le *Discours* de Poldo d'Albenas qui, dès 1560, en parle en ces termes :

En la maison d'Arnauld Aguillonet, et en la maison de Ariffon et au jardin du Seigneur de Brignon y a plusieurs aigles que l'on diroit toutes avoir été faictes ou moulées à un mole, et je croy qu'elles, ou la plus part, ont esté prises de quelque frize d'edifice haultain, qui estoit ainsi ordonné à aigles et demoly comme les autres. Surquoy l'on se pourroit esbahir que nulle d'icelles n'a point de teste et à quelle occasion ç'a esté faict et par qui. L'on tient communement que les Gots ennemis du nom et Empire romain l'ayēt fait, estant l'aigle, comme il est par trop notoire, l'insigne marque et signe militaire des Romains : et que les Gots vaincueurs ennemis les ayent ainsi tronquées et decapitées en opprobre des Romains. Quant à moy des que j'eū leu un peu plus que superficiellement les histoires, je fus tousiours de contraire advis³.

« Ménard, dans son *Histoire de Nîmes*⁴, en signale cinq morceaux⁵, auxquels sont venus s'en joindre d'autres trou-

1. *Recueil*, t. I, p. 308.

2. Ménard, *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Nîmes*, t. VII, 1758, p. 154, dit qu'elle a été découverte « il y a plus de deux siècles ».

3. Jean Poldo d'Albenas, *Discours historial de l'antique et illustre cité de Nîmes, en la Gaule Narbonoise, avec les portraitz des plus antiques et insignes bastimens dudit lieu, reduitz à leur vraye mesure et proportion, ensemble de l'antique et moderne ville*. Lyon, 1560, p. 93.

4. T. VII, XXIII, p. 153-155, et pl. XII.

5. « On en voit deux dans le passage ou allée de [la maison] de M. Massip, avocat du roi. » Le *Catalogue du Musée de Nîmes*

vés en 1810 lors de la construction du Palais de Justice¹. Le Musée de Nîmes en possède ainsi sept, quatre reproduits par M. Espérandieu² et trois fragments qu'il mentionne d'un mot sans les décrire³. Il y faut encore ajouter deux morceaux transportés à Montpellier⁴. Mais de tous ces exemplaires un seul montre un ensemble complet avec les deux aigles qui supportent l'extrémité de la guirlande : encore est-il fracturé par le milieu.

« Il y eut, en outre, jadis à Paris, dans l'hôtel de M. des Noyers, surintendant des Bâtiments sous Louis XIII, une frise complète.

« M. des Noyers, sans doute, en passant à Nîmes, l'avait remarquée et la ville n'avait cru pouvoir mieux faire que de lui en faire présent pour s'assurer ses bonnes grâces. Il ne serait pas impossible, et la chose serait curieuse, que l'attention du ministre eût été indirectement éveillée par Poussin. « J'ey entendu dire », écrivait en effet le grand peintre à son protecteur Chantelou, « qu'il i a à « Narbonne en quelque lieu de ces murailles un bas-relief « d'exellente maniere, vous vous en pourriés informer⁵. »

de Pelet (éd. de 1845, p. 48) indique : « les deux plus beaux aigles ont été donnés par M. de Saporta », et M. Espérandieu ajoute (*Recueil*, t. I, p. 306) : « ceux de la maison Massip ? » Il n'y a pas de doute sur l'identification, Perrot, dans sa réédition de l'*Histoire des antiquités de Nîmes* de Ménard, spécifiant (éd. de 1846, p. 168, n. 1) : « M^{me} Saporta, née Massip, en a fait don au Musée en 1830; ainsi le Musée en possède sept. »

1. Pelet, *Catalogue du Musée de Nîmes*, éd. de 1845, p. 48.

2. *Recueil*, t. I, n° 452, ¹ (Musée, n° 231), ² (n°s 588-590), ³ et ⁴.

3. Musée, n°s 592, 594, 596, 598.

4. Espérandieu, *Recueil*, t. I, n°s 450-451.

5. Ch. Jouanny, *Correspondance de Nicolas Poussin* (*Nouvelles Archives de l'art français*, nouv. pér., t. V, 1911), p. 136-137, lettre du 7 avril 1642 « à Monsieur de Chantelou, commis de Monseigneur de Noyers, en Court ». Il semble que Poussin lui-même ait pu être averti par son ami le chevalier Cassiano del Pozzo : M. Jouanny publie en effet (p. 137, n. 1) une lettre de Bourdelot à Cassiano del Pozzo, du 3 octobre 1639, ainsi conçue : « Je fais ici la guerre aux antiques que je cherche par toutes

M. de Chantelou n'aurait-il pas mis à profit pour son parent des Noyers, sinon à Narbonne même, du moins dans cette région du midi de la France, ce conseil de s'informer des antiquités ¹ ?

« *L'Histoire de Paris* de Sauval, quoi qu'il en soit, en signalant « rue S'-Honoré, proche des Filles de l'As-
« somption, le logis de Monsieur des Noyers, Secrétaire et
« Ministre d'Etat tout ensemble », — après avoir longue-
ment vanté l'habileté de Le Maire à remédier à l'exiguïté
de la cour par une perspective de portiques ornés dans
chaque arcade d'une statue et couronnés par « un petit
« mur, élevé à hauteur d'appui, sur lequel il avait cou-
« ché des basses-tailles, qui semblent être antiques et à
« demi-relief² », — continue :

On voit aussi dans un des coins de cette cour un demi relief antique, de marbre blanc que la ville de Nîmes donna à ce Ministre d'Etat, à son retour de Roussillon : quoique ce présent soit beau, il étoit néanmoins assés negligé; mais aujourd'hui c'est bien pis : d'abord il fut laissé dans la cour à un coin, en attendant qu'on y eût choisi un lieu pour le placer; et depuis il est toujours demeuré plus sale et plus boueux que jamais; et même encore, on en tient si peu de conte, que depuis peu il a été permis à Thibaut Poissant³ d'en scier plus d'un pied d'épaisseur, et cette dégradation n'a

les maisons de Narbonne; il y a quantité de beaux bas-reliefs, inscriptions et tombeaux. »

1. L'hypothèse est envisagée comme acceptable par M. Jouanny, l. c. : « Il est possible que ce soit le bas-relief que Sauval décrit chez M. de Noyers. »

2. *Histoire et recherches des antiquités de la ville de Paris*, t. II, p. 207.

3. Il est précisément constamment question dans la *Correspondance de Poussin* de Thibaut Poissant, qui en 1642 avait obtenu d'être envoyé à Rome par M. des Noyers avec une bourse du Roi : durant son séjour, Poussin se sert de lui dans les acquisitions de marbres qu'il destinait à M. de Chantelou. Mais, tout à coup, une fois parti en 1647, Chantelou et Poussin accusent de « friponneries » celui qui jusque-là était le « bon M. Thibaut » (Ph. de Chennevières, *Essai sur l'histoire de la peinture française*, p. 192-207). Sculpteur-architecte, né en 1605, conseiller de l'Académie en

été soufferte que pour lui en laisser faire deux ou trois têtes, ou bustes. Il porte trois pieds de longueur sur deux de largeur; et d'un pied et demi d'épaisseur¹ qu'il avoit, à présent il est réduit à quatre pouces. C'étoit apparemment un morceau de frise d'un très grand et superbe édifice; mais personne ne sait à quel bâtiment il peut avoir servi : la ville de Nîmes a tant vu de révolutions et éprouvée tant de changemens, qu'il a été sans doute enterré dans les murs, avec tous ces temples et ces basiliques, que nous ne voyons plus que dans les histoires. On a gravé sur ce marbre une grande et puissante aigle sans tête, qui trainoit dans son bec un feston d'une longueur, et d'une grosseur extraordinaire : les fruits, les fleurs, les graines qui le forment, sont d'un grand goût et d'une savante manière; l'aigle a été beaucoup plus maltraitée que le feston; les Gots lui ont cassé la tête, comme ils ont fait à toutes celles qui sont tombées entre leurs mains². L'attitude de cette aigle est fière et brave et se ressent bien de l'orgueil du faste Romain; elle a les ailes ouvertes, le corps ralongé, les pieds plantés dans une assiette forte et vigoureuse, et semble se préparer à s'envoler avec cette proie : ses plumes, ainsi que les fleurs et les enrichissemens du feston, n'ont été, à dessein, ni finis ni recherchés, parce que dans la hauteur où cette basse taille étoit élevée, les yeux eussent été peu satisfaits par une délicatesse inutile, aussi ne paroît-elle de près que très médiocre, et l'on n'en reconnoît l'excellence que quand on la considère d'une distance raisonnable³.

« Il n'est pas étonnant que la frise, que Sauval, on le voit, de son temps déjà regrettait de voir si négligée et, qui plus est, attaquée pour procurer du marbre à un sculpteur, ait été depuis détruite, comme d'ailleurs semble bien avoir disparu aussi une autre sculpture de

1663, mort en 1668, Thibaut Poissant figure à chaque page des comptes des Bâtimens du Roi de 1664 à 1667, « sculpteur à tout faire, selon le mot de M. de Chennevières (p. 202), si utile dans les siècles de grands travaux ».

1. Longueur, largeur et épaisseur sont bien celles des blocs de Nîmes, qui ont tous 0^m50 de haut et dont le seul complet mesure 1^m18 de long sur 0^m40 d'épaisseur.

2. Nous retrouvons ici l'écho de la tradition à laquelle Poldo d'Albenas, on l'a vu, refusait d'ajouter foi.

3. Sauval, *Histoire et antiquités*, t. II, p. 208.

Nîmes, sortie de la ville vers la même époque, une *Déesse Salus*, au sujet de laquelle Ménard écrit :

On trouva cette statuë en 1622, dans la fouille des fossés du bastion de l'ancien château royal, près de la porte des Carmes... Elle étoit de marbre blanc, assise sur un siege de même matière et avoit 3 pieds 8 pouces de hauteur. Elle portoit un serpent entortillé autour du bras droit et tenoit du gauche une corne d'abondance. Elle étoit extrêmement bien conservée; il n'y manquoit que la main droite et la tête du serpent. Le baron de Brisson, alors gouverneur de Nîmes, faisant la visite des fortifications au moment même que ce marbre venoit d'être découvert, accourut à l'endroit où il avoit été trouvé et en donna deux pistoles à ceux qui l'avoient tiré de terre. Il le remit aussitôt en dépôt au principal du collège des arts de Nîmes, qui étoit Adam Abrenethée : et lui en fit ensuite un don. Les consuls l'ayant depuis voulu réclamer, Abrenethée prit les devants et le fit transporter hors de Nîmes. Rulman, qui écrivoit au temps de cette découverte, dit qu'il l'envoya à Paris, dans l'espérance de le bien vendre au roi; et que n'en ayant pu avoir le prix qu'il en demandoit, il le fit passer, par les mains de milord Hay, dans la Salle des antiques du roi d'Angleterre. Guiran, auteur postérieur, raconte d'une manière différente le sort de ce marbre. Il dit dans un opusculé qu'il publia en 1652 qu'Abrenethée le fit d'abord transporter dans les Cévennes; et que ce monument étoit ensuite passé à Paris entre les mains de M. de la Vrillière, ministre et secrétaire d'État ¹.

« La sculpture donnée à M. des Noyers, malheureusement, étoit d'autre importance et sa perte est d'autant plus regrettable qu'elle étoit d'une plus singulière qualité. »

M. A. Boinet, associé correspondant national, étudie le portail de l'église de Saint-Eugène (Aisne), du ^{xiii}^e siècle, sur lequel est figuré le *Jugement dernier*. On y remarque certaines particularités iconographiques tout à fait exceptionnelles et qui méritent d'être signalées. Le *Jugement dernier* de Saint-Eugène n'a pas été publié jusqu'ici et semble avoir échappé en général aux recherches des historiens de l'art du moyen âge.

1. *Histoire de Nîmes*, t. VII, p. 145-146, XII, et pl. V.

M. P. Monceaux, membre résidant, au nom du R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, communique un curieux sceau byzantin, découvert à Carthage, où sont reproduits les revers de deux monnaies byzantines :

« C'est un plomb de bulle, dont le diamètre est de 0^m023. Les deux faces reproduisent les revers de monnaies byzantines, qui ont été identifiées par notre confrère M. Babelon.

« D'un côté, la légende :

$$\frac{*X \cdot X\epsilon}{KRTG}$$

Cette légende se lit au revers des bronzes de plusieurs empereurs byzantins, Phocas, Heraclius, etc., bronzes frappés dans l'atelier de Carthage¹.

« Sur l'autre côté du plomb, on distingue deux anges soutenant un globe; dans le champ, au-dessus du globe, une croix grecque; au-dessous du globe, la lettre K. C'est le type du revers des monnaies de bronze de Justin II et Sophie².

« D'après les types reproduits, le plomb ne peut être antérieur à la première moitié du VII^e siècle. Il date probablement de cette période. »

M. Fr. Deshoulières, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« Les églises romanes des Charentes ont, presque toutes, des façades très caractéristiques. Ce sont de larges surfaces, un peu lourdes d'aspect, surmontées d'un pignon obtus ou d'un mur droit, épaulées par des contreforts-colonnes et divisées en deux ou trois zones horizontales par des bandeaux ou des corniches richement traités.

1. Sabatier, *Monnaies byzantines*, pl. XXVII, 11; XXVIII, 4 et 5; XXIX, 2; etc.

2. Sabatier, *Ibid.*, pl. XXI, 10 et 11.

« La zone inférieure est occupée par une porte centrale flanquée de deux fausses portes. Les zones supérieures présentent deux types très distincts : l'un fournit une série de petites arcatures uniformes, l'autre des grandes arcades aveugles, généralement au nombre de trois.

« La sculpture, très exubérante, est cependant un peu molle et uniforme, défaut provenant sans doute de ce que l'artiste s'est souvent attaché à cantonner un seul sujet sur chaque claveau de voussure. Les motifs en sont empruntés à la flore stylisée, aux ornements linéaires, — remarquer les pointes de diamants évidées, très particulières à la région, — ou à l'iconographie. Dans cette dernière catégorie, il convient de signaler la psychomachie, l'agneau encensé par deux anges et le fameux cavalier énigmatique écrasant un petit personnage couché.

« M. Dangibaud¹ a voulu faire de ces différents éléments un caractère particulier aux églises de la Saintonge, mais un examen attentif des monuments de l'Aunis et de la Charente prouve qu'ils sont employés dans ces deux autres provinces avec une constance égale. Bien plus, nous les retrouvons dans tout le Poitou et même dans la Gironde. La question se pose alors de savoir quelle église a pu être le prototype de cette architecture? Il est difficile de s'appuyer sur des dates qui ne sont pas encore établies d'une façon certaine. Cependant, s'il est logique de penser, avec Viollet-le-Duc, que l'ordonnance de la façade doit correspondre au plan intérieur de l'église, on serait réduit à conclure que les fausses portes sont destinées à annoncer des collatéraux. Or, les églises des Charentes sont à nef unique, tandis que l'une des caractéristiques de l'école romane poitevine est le flanquement du vaisseau central par des bas-côtés. Nous sommes ainsi amenés à penser que c'est en Poitou que l'architecte charentais a puisé ses inspirations et que la prétendue école de cette

1. *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*, année 1910, 1^{re} livraison, p. 22.

région n'est qu'une extension de l'école poitevine dont le rayonnement a été si étendu.

« Nous trouvons une nouvelle preuve de cette théorie en constatant que, partout où a pénétré l'école poitevine, les façades des églises romanes offrent des points de ressemblance avec celles que nous venons de décrire. De nombreux édifices du Berry présentent non seulement des fausses portes contournant le portail central mais des arcatures, ou des arcades dans les parties hautes¹. Le cavalier charentais était sculpté au-dessus de l'entrée de l'église abbatiale de Déols², et l'on voit encore la psychomachie et l'agneau encensé sur les baies d'accès du cloître et du réfectoire de l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers.

« Nous croyons donc être plus près de la vérité en donnant aux façades, dites *charentaises*, le nom de façades *poitevines*. »

M. Mayeux ajoute quelques observations.

M. E. Chénon, membre résidant, revient sur la question des places dans les théâtres des colonies romaines :

« L'intéressante communication de M. Formigé, relative au théâtre romain d'Arles, a soulevé la question des places réservées dans les théâtres des colonies et des cités provinciales. J'ai recueilli, pour l'élucider, un certain nombre de textes juridiques ou épigraphiques, aussi rapprochés que possible par leurs dates de l'époque où furent bâtis les théâtres de la Narbonnaise. De ces documents, on peut tirer les conclusions suivantes :

« 1^o La distribution des places dans les théâtres devait être faite par un décret des décurions (*decreto decurionum*). C'est ce que dit nettement la *Lex coloniae Genetivae Juliae*, loi donnée à une colonie fondée en Espagne par Jules César, en 710. Le texte que nous en possédons,

1. Voir F. Deshoulières, *Les églises romanes du Berri*, dans *Bulletin monumental*, 1909.

2. Id., *Le plan primitif de l'église de Déols*, dans *Bulletin monumental*, 1910.

gravé sur les célèbres bronzes d'Osuna, est « une réédification de la fin du premier siècle »¹. Le ch. 126 défend, sous peine d'amende, à ceux qui n'y avaient pas droit, de s'asseoir aux places ainsi désignées². Cette attribution des décurions se trouve corroborée par des inscriptions relevées à l'ampithéâtre d'Arles lui-même, sur divers gradins, et ainsi conçues : LOC · XXX · D · D · (decreto decurionum), LOCA · DA[TA] · D · D ·, L · XXV · D(ata) · D · D ·³.

2° Les décurions de la colonie ou de la *civitas* avaient des places d'honneur, que la *Lex Julia* de l'an 709, dite *Lex Julia municipalis*, appelle le *locus senatorius*, et dont elle prescrit d'écarter tous ceux qu'elle déclare incapables de faire partie de la curie⁴. La *Lex coloniae Genetivae*, ch. 125, dit de même que « dans le lieu réservé aux décurions, quel qu'il soit », pourront seuls s'asseoir les décurions et les magistrats de la colonie⁵. Un peu plus loin, au ch. 127, elle précise en spécifiant que seuls les magistrats ou promagistrats du peuple romain, les sénateurs de Rome et leurs fils, et enfin les décurions de la

1. P.-F. Girard, *Textes de droit romain*, 4^e éd., Paris, Rousseau, 1913, in-12, p. 90.

2. *Lex. Col. Genet.*, ch. 126 : « Quot ita ab decurionibus [de loco dando atsignando] statutum decretum erit, it h(ac) l(ege) j(us) r(atum) q(ue) esto, etc. » (dans Girard, *op. cit.*, p. 101).

3. Cf. Herzog, *Galliae Narbonensis historia*, Leipzig, 1864, in-8°, app. epigraphica, p. 67, n° 324.

4. *Lex Julia municipalis*, lignes 137-139 : « Neve quis eorum ludeis, cumve gladiatores ibei pugnabunt, in loco senatorio decurionum conscriptorum sedeto neve spectato, neve convivium publicum is inito, etc. » (dans Girard, *op. cit.*, p. 88); cf. ligne 133.

5. *Lex coloniae Genetivae*, ch. 125 : « Quicumque locus ludis decurionibus datus atsignatus relictusve erit, ex quo loco decuriones ludos spectare o(portebit), ne quis in eo loco, nisi qui tum decurio c(oloniae) G(enetivae) erit, quive tum magistratus imperium potestatemve colonorum suffragio [geret] jussuque C. Caesaris dict(atoris) co(n)s(ulis) prove cos. habebit, quive pro quo imperio potestateve tum in col. Gen. erit, quibusque locos in decurionum loco ex d(ecreto) d(ecurionum) col. Gen. d(ari) o(portebit),... sedeto » (dans Girard, *op. cit.*, p. 101).

colonie pourront s'asseoir à l'orchestre¹. La *Lex coloniae Genetivae* corrobore ainsi pour les théâtres des colonies l'intéressante indication donnée par Vitruve pour les théâtres de Rome².

« 3° Immédiatement après les décurions, des places étaient réservées aux chevaliers. Une inscription en place au théâtre d'Orange indique que trois gradins leur étaient attribués : EQ(uitum) · G(radus) · III³. Mais de quels chevaliers s'agit-il ici ? On ne peut pas songer aux chevaliers de Rome, ni à ces notables des colonies ou des cités auxquels l'empereur aurait conféré le privilège de l'*equus publicus* : ces hauts personnages devaient prendre place parmi les décurions et les magistrats, après toutefois les sénateurs de Rome⁴. Mais il existait une seconde catégorie de chevaliers, qu'une inscription de l'an 764, trouvée à Narbonne, désigne sous le nom de *Equites romani a plebe*⁵. Cette dénomination indique clairement que ces chevaliers-là faisaient partie des *plebei*, dont ils étaient en quelque sorte les premiers : ils n'avaient pas d'*equus*

1. *Ibid.*, ch. 127 : « Quicumque ludi scaenici c. G. I. fient, ne quis in orchestra ludorum spectandorum causa, praeter mag. prove mag. p(opuli) R(omani), quive j(ure) d(icundo) p(raerit), et si quis senator p. R. est erit fuerit, et si quis senatoris f(ilius) p. R. est erit fuerit, et si quis praef. fabrum ejus mag. prove magistratu, qui provinc. Hispaniarum ulteriorem [Baeticae praerit] optinebit, erit et quos ex h(ac) l(ege) decurionum loco [decurionem] sedere oportet oportebit, [praeter eos qui s(upra) s(cripti) s(unt) ne quis in orchestra ludorum spectandorum causa] sedeto, etc. » (dans Girard, *op. cit.*, p. 102).

2. Vitruve, V, 6, 2 : « In orchestra senatorum sunt sedibus loca designata, et ejus pulpiti altitudo sit ne plus pedum V, uti qui in orchestra sederint spectare possint omnium agentium gestus. » Cf. Suétone, *Auguste*, 35. — C'est en 558, sous le consulat de Scipion l'Africain, que, pour la première fois, des places avaient été réservées aux sénateurs de Rome, jusque-là mêlés aux autres citoyens. La mesure avait été alors très discutée (Tite-Live, XXXIV, 54).

3. Herzog, *op. cit.*, app. epigraphica, p. 86, n° 409.

4. Cf. Herzog, *op. cit.*, p. 192 et 195.

5. Orelli, t. I, n° 2489, lignes 16-17.

publicus, n'avaient pas géré de magistratures équestres, et ne faisaient pas partie de la curie; leur seul titre à la qualification qu'on leur donnait était de posséder le cens requis des chevaliers romains et fixé, au moins depuis Auguste, à 400,000 sesterces¹. Il résulte d'une inscription trouvée à Lyon que ces *equites* formaient un ordre équestre local et qu'ils venaient immédiatement après les décursions : il est dit en effet dans cette inscription qu'un certain Sextus Ligurius, élevé aux honneurs du pontificat perpétuel, donna à cette occasion « v deniers aux décursions, iii deniers à l'ordre équestre, aux *seviri augustales*, « et aux marchands de vin, et ii deniers à tous les collèges « existant légalement à Lyon² ». C'est évidemment à ces *equites romani a plebe* qu'étaient réservés trois gradins au théâtre d'Orange³.

« 4^o Les *Augustales*, dont on vient de parler, avaient droit aussi à des places réservées, et même à un siège spécial, le *bisellium*. Une inscription du municipe de Véies mentionne le fait⁴; et il résulte de l'inscription relative à Sextus Ligurius que les *Augustales* venaient immédiatement après les *equites*. »

M. Formigé ajoute quelques observations.

1. En ce sens : Herzog, *op. cit.*, p. 195; — Klipfell, *Étude sur le régime municipal gallo-romain*, dans la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*, année 1878, p. 171.

2. Orelli, t. II, n^o 4020 : « SEX · LIGVRIVS · OB · HONOREM · PERPETVI · PONTIF · DAT · CVIVS · DONI · DEDICATIONE · DECVRIONIB · V · ORDINI · EQVESTRI · IIII · VIRIS · AVG · NEGOTIATORIB · VINARIS · III · ET · OMNIB · CORPORIB · LVG · LICITE · COEVRTIBVS · II, etc. »

3. A Rome, une *Lex Roscia*, de 687, avait assigné aux chevaliers les 14 premiers gradins du théâtre; mais au cirque, ils restèrent confondus avec le peuple jusqu'à Néron, qui leur accorda des places réservées (Tacite, *Annales*, XV, 32).

4. Orelli, t. II, n^o 4046, inscription qui concerne un affranchi impérial que les *centumviri* du municipe de Véies élèvent à la dignité augustale, et dans laquelle il est dit expressément : « LICEATQVE · EI · OMNIBVS · SPECTACVLIS · MVNICIPIO · NOSTRO · BISELLIO · PROPRIO · INTER · AVGVSTALES · CONSIDERE. »

Séance du 5 Mars.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

BANCHEREAU (J.). *Le grand cimetière d'Orléans*. Caen, 1913, in-8°, pl.

— *Les prétendues charpentes de châtaignier*. Caen, 1910, in-8°.

BAUDRILLART (Mgr) et LECESTRE (L.). *Lettres du duc de Bourgogne au roi d'Espagne Philippe V et à la reine*, t. I (1701-1708). Paris, 1912, in-8°.

FORMIGÉ (J.). *Les fouilles d'Arles*. Caen, 1913, in-8°, pl.

— *Note sur un moulage ancien de la Vénus d'Arles*. S. l., 1912, in-8°.

JEANROY (A.) et SALVERDA DE GRAVE (J.-J.). *Poésies de M. de Saint-Circ*. Toulouse, 1913, in-8°.

VIOLLIER (D.). *Essai sur les rites funéraires en Suisse des origines à la conquête romaine*. Paris, 1911, in-8°.

M. J. Toutain, membre résidant, offre à la Société, au nom de l'auteur, un ouvrage de M. Viollier, *Essai sur les rites funéraires en Suisse depuis les origines jusqu'à l'époque romaine*.

Sur les rapports de MM. G. Bapst, le comte de Loisne et J. Tardif, membres résidants, MM. Desjoyeau, Morin-Jean et Tournouër, présentés respectivement par MM. le marquis de Vogüé et le comte Durrieu, Babelon et de la Tour, Omont et Chénon, sont élus associés correspondants nationaux.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, communique la note suivante au nom de M. Bidault de Grésigny, associé correspondant national :

« J'ai l'honneur de signaler à la Société quelques pièces antiques assez importantes recueillies dans les alluvions

de la Saône. Les berges de la Saône sont comme un vaste musée, ouvert à tous les curieux des choses de l'archéologie. Je suis heureux d'avoir pu, avant les travaux hydrauliques de l'administration des ponts et chaussées, réunir de nombreux matériaux d'étude. Actuellement, à cause des barrages construits en 1878, une couche de vase, dont l'épaisseur va grandissant, empêche de retrouver les traces laissées par nos ancêtres.

« Le plus riche gisement archéologique est Porthelot, petit port abandonné entre le port de Thorey et le port d'Ouroux¹. A part les nombreux objets de l'époque de la pierre et de l'époque du bronze, j'ai retiré d'un terrain situé sur la rive gauche appartenant à M. Jauffre, à côté de Porthelot, une magnifique aiguière en bronze du commencement de l'époque romaine. Comme on peut le voir sur la photographie, la facture en est très élégante (fig. 1). Au bas de l'anse, un enfant avec un air souriant tient une coupe dans la main gauche et appuie sur ses lèvres un doigt de la main droite. Au-dessus de la tête de l'enfant sont figurés de petits vases (probablement des attributs religieux), plus haut, un petit Éros vainqueur emporte, dans un geste très harmonieux, l'énorme massue d'Hercule. Au-dessus du petit Amour, une lyre; enfin, l'anse se termine par deux têtes de cygne, dont l'une manque (fig. 2).

« A côté, j'ai arraché moi-même dans la berge, au milieu de fragments de poteries, de tuiles à rebord et d'autres matériaux de constructions de l'époque romaine, une très belle clef et un glaive dont les poignées bien travaillées sont en bronze. Toujours dans le même endroit ou à quelques centaines de mètres ont été trouvés un plateau rond dont le fond est incrusté de feuilles de laurier en argent, un autre plat long, deux casseroles plaquées d'argent, quantité de poteries dont beaucoup sont intactes et de belle forme. Cette trouvaille intéressante a été faite à un peu plus d'un mètre de profondeur dans les alluvions

1. Ouroux-sur-Saône, cant. de Saint-Germain-du-Plain (Saône-et-Loire).



1. — Aiguière en bronze trouvée dans la Saône à Porthelot.
(Collection Bidault de Grésigny.)

enlevées par M. Jauffre pour trouver la terre argileuse nécessaire à la fabrication de ses tuiles. J'adresse encore ici toutes mes félicitations à M. Jauffre qui depuis trente ans recueille pour les mettre à ma disposition tous les objets disséminés dans sa propriété qui touche Porthelot. Il aura ainsi beaucoup contribué à me permettre de travailler à l'histoire de la Saône dont je rassemble les matériaux depuis 1886, époque où j'ai terminé les fouilles de mes sépultures mérovingiennes.

« Je sou mets aussi à la Société des Antiquaires, dont l'expérience et les critiques ne sauraient manquer de m'être tout particulièrement précieuses, plusieurs autres objets trouvés dans les environs des riches villas romaines construites sur les hauteurs dominant la Saône. Un temple existait à la Colonne, commune de Gigny; un fragment en a été transporté sur une des places de la ville de Tournus. J'ai relevé à Ormes, au lieu-dit la Seigneurie, les emplacements de belles villas romaines. J'ai mis à jour une mosaïque représentant toute une série d'animaux, mais, grâce au vandalisme des habitants, qui crurent pouvoir, pendant la nuit, me dérober ces vestiges et ne réussirent qu'à les briser en petits morceaux, je n'ai pu en conserver que deux fragments représentant un hérisson et un écureuil.

« Au Congrès de Monaco, M. Costa de Beauregard nous parlait des belles cuirasses en bronze trouvées dans la Saône vis-à-vis mon habitation et qui figurent au Musée de Saint-Germain. Avec mon ami le baron de Mercey, j'ai trouvé dans le même endroit un casque en bronze dans lequel on avait introduit une cotte de mailles. A la mort du baron de Mercey, au moment du transfert de sa collection au Musée de Tournus, cet objet intéressant a disparu. On croit qu'il est en Allemagne ?

« J'ai recueilli encore de nombreux fragments de vases sigillés bien décorés et, au milieu de fragments de marbre, deux fragments de terre cuite modelée : le premier est un torse de femme dont la tête actuellement disparue devait être rejetée en arrière; la poitrine est proéminente; on distingue quelques cheveux épars sur les

épaules. Le second fragment, qui a dû se rattacher au



2. — Anse d'une aiguière en bronze trouvée à Porthelot.

premier à l'aide d'une partie absente, appartient au corps d'un fauve, probablement d'un lion.

« Enfin, je terminerai cette communication en présentant la photographie d'une aiguière trouvée dans la Saône quelques années avant la mienne et dans les mêmes parages. La personne qui possède cette belle pièce, formant paire avec la mienne ou du moins fabriquée par les



3. — *Persée tranchant la tête de la Gorgone.*
Détail d'une anse d'aiguière en bronze trouvée dans la Saône.

mêmes artistes, veut bien m'autoriser à la publier, mais elle désire ne pas être nommée (fig. 3). Le sujet principal représente Persée au moment où il vient de couper la tête de la Gorgone, qu'il tient de la main gauche, tandis que la

main droite brandit un glaive d'argent. Persée détourne la tête afin de ne pas rencontrer le regard de la Gorgone. Les autres attributs de l'anse sont disposés dans le même ordre que ceux de mon aiguière; je laisse à mes savants confrères le soin de les déterminer. Les deux aiguières sont de la même forme, de la même hauteur, soit 0^m27, de la même largeur et se terminent par des têtes de cygne identiques.

« La hauteur des anses est de 0^m17; la figure de l'enfant et celle de Persée atteignent 0^m06; le diamètre du goulot est de 0^m09. »

M. Héron de Villefosse fait circuler les photographies des deux vases de bronze trouvés dans la Saône et signalés dans la note de M. Bidault de Grésigny; il s'applique à en faire ressortir l'intérêt :

« Leur forme est celle d'une carafe à large panse et à goulot rond avec collerette saillante; ils appartiennent à la catégorie des vases à verser qu'on désigne habituellement sous le nom d'*œnochoé*.

« L'anse ornée de reliefs est surtout digne d'attention : au sommet, elle est fixée à l'aide de deux bras en forme de chénisques qui, pour épouser les contours du goulot, s'élancent à droite et à gauche d'une tête de lion en dépouille, tournée vers l'intérieur du vase. Un faisceau transversal de petites baguettes superposées sépare cette attache supérieure de la partie recourbée qui s'étend jusqu'à la panse en s'amincissant légèrement. L'anse se termine alors en une plaque ovale qui demeure solidement fixée à la panse. Une palmette saillante, dont les détails sont indiqués à la pointe, indique l'extrémité inférieure de la plaque; deux oreillettes découpées se font pendant sur ses bords, à la partie supérieure. Tel est le cadre ornemental commun aux deux anses. La plupart du temps, les anses historiées des *œnochoés* de métal de l'époque romaine, à panse unie ou godronnée, ont une conformation analogue. Elles présentent en outre diverses figures, scènes, masques ou ornements disposés avec plus ou

moins d'art et de goût qui constituent leur décoration proprement dite et particulière à chaque vase¹.

« L'œnochoé appartenant à notre confrère M. Bidault de Grésigny est ornée sur la plaque du bas d'un sujet fort banal. On y voit un jeune enfant, debout, tenant de la main gauche une écuelle et portant à sa bouche l'index de la main droite qu'il vient de tremper dans cette écuelle. Avec la prudence d'un petit gourmand, avant d'avalier le contenu du vase, il tient à s'assurer du goût que peut avoir le breuvage et il approche le doigt de sa langue. Ses pieds sont nus; sa tête est entourée d'un bonnet d'étoffe autant qu'on peut le voir sur la photographie; une draperie qui le couvre à moitié tombe à ses pieds, les laissant toutefois à découvert, ainsi que le bras droit, la poitrine et le ventre. Le mouvement de la tête penchée sur l'épaule gauche, avec un petit air malin et réfléchi, contribue à donner beaucoup de grâce à la figure souriante. Les formes potelées du corps enfantin sont rendues avec un juste sentiment de la réalité; il suffit, pour s'en convaincre, de regarder les mains, les bras et la partie basse de la poitrine. Le bambin se tient debout sur une petite saillie horizontale et bosselée qui figure le terrain. Au-dessus de ce motif principal, la photographie n'est pas venue très nettement, mais, en examinant l'original, M. Bidault de Grésigny a reconnu d'abord des vases. Un peu plus haut, on voit un petit Amour entièrement nu, marchant vers la droite et soutenant assez péniblement sur ses épaules la massue d'Hercule². Enfin, à la partie supérieure apparaît une lyre à demi inclinée.

1. Cf. W. Fröhner, *Coll. J. Gréau, Catalogue des bronzes antiques*, n. 203 et suiv.; S. Reinach, *Bronzes figurés de la Gaule romaine*, p. 321, n. 407 et suiv.; voir surtout la série des œnochoés de la Bibliothèque nationale, dans Babelon et Blanchet, *Catalogue des bronzes antiques*, n. 1373 et suiv.; et en particulier les n. 1376, 1377, 1379, 1393.

2. Ce même motif, d'ailleurs fort connu, se retrouve exactement sur la plaque d'attache d'une anse de vase de l'ancienne collection Julien Gréau, *Catalogue des bronzes antiques*, n. 209.

« La décoration de la seconde œnochoé présente beaucoup plus d'intérêt. La plaque d'attache porte une scène curieuse que les artistes grecs ont souvent traitée, la décollation de Méduse. La composition de la scène est bien comprise; l'exécution frappe par son caractère vigoureux; l'ensemble est impressionnant. Persée est représenté debout, presque de face, la jambe droite rejetée en arrière, la jambe gauche avancée et à moitié pliée dans un mouvement énergique; il est vêtu d'une chlamyde, nouée sur l'épaule droite, que le vent écarte et rejette en arrière, de sorte que le devant de son corps reste à découvert. Dans la main gauche avancée, le héros tient et soulève la tête ailée de Méduse qu'il vient de trancher à l'aide du glaive placé dans sa main droite. Son visage est imberbe : coiffé de la calotte qui le rend invisible, il détourne la tête conformément aux recommandations de Minerve afin de ne pas être pétrifié sur place. Ce mouvement met en valeur à la fois la grâce et la force du héros : dans cette position, il a pu diriger son bras et accomplir sa tâche difficile; il l'a fait en fixant son regard sur un bouclier poli, placé derrière lui et dont il s'est servi comme d'un miroir. Ses pieds sont munis des ailes offertes par les Nymphes; un petit autel carré est placé devant lui au-dessous de la tête de Méduse¹. La scène, comme celle qui figure au même endroit sur le premier vase, se passe sur une petite bande de terrain en saillie. Un masque chauve et joufflu, couronné de grappes de raisin et posé devant une torche allumée, apparaît un peu plus haut. A la partie supérieure de l'anse, on voit encore deux masques se regardant, placés sur des supports de forme carrée : l'un, imberbe, avec la tête entourée d'un bandeau assez large, paraît être un masque de Ménade; l'autre ressemble à un masque de « folie », au front surmonté de deux cornes.

1. Est-ce le corps ensanglanté de Méduse qui s'est affaissée sur l'autel? La photographie est trop noire pour permettre de distinguer aucun détail.

« Ces anses offrent donc un réel intérêt. Les deux vases formaient paire; leurs dimensions et leurs formes sont exactement semblables¹. Les deux reliefs, surtout celui de Persée, sont d'une exécution plus soignée que sur la plupart des anses de bronze historiées connues. Le choix des motifs ornant les plaques d'attache est à noter : tandis que le premier nous montre une petite figure de genre, simple et calme, pleine de douceur et gentillesse, saisie sur le vif et empruntée à la vie quotidienne, le second met sous nos yeux une scène pathétique et terrifiante, tirée d'un ancien mythe grec, représentation rare sur les monuments de l'époque romaine et qui est rendue avec une vigueur exceptionnelle. Le petit groupe étrusque de la Bibliothèque nationale, d'un travail fort médiocre, provenant de la collection Oppermann, est loin de nous en présenter une image aussi saisissante². L'opposition voulue entre les deux motifs est indéniable.

« Il est très probable que ces reliefs ont été primitivement composés pour des anses de vases d'argent et qu'ils ont été reproduits plus tard en métal moins précieux par des bronziers. Sur les deux vases, les masques et les ornements disposés au-dessus des motifs principaux rappellent d'ailleurs d'une manière frappante la décoration courante d'une série d'ustensiles d'argent de l'époque impériale, série consistant surtout en assiettes et en gobelets, et sur laquelle l'attention a été déjà appelée à diverses reprises³.

1. Il est bon de noter que les *onochoës*, fabriquées par paires, arrivent presque toujours dans les collections à l'état isolé, les marchands ou les fouilleurs trouvant avantage à les vendre séparément. Comme on le voit, les deux vases de Porthelot appartiennent, dès leur découverte, à deux propriétaires différents.

2. Babelon-Blanchet, *Catalogue des bronzes antiques de la Bibliothèque nationale*, n. 799.

3. Voir Longperier, *Vase d'argent antique appartenant au baron Seillière*, dans la *Gazette archéologique*, 1883, p. 1-3; Schreiber, *Die alexandrinische Toreutik*, p. 448; Drexel, *Alexandrinische Silbergefäße der Kaiserzeit*, p. 182 et suiv., pl. VII-IX; E. Michon, *Vase antique d'argent trouvé près d'Arras*, dans les

« Les objets antiques recueillis à Porthelot montrent évidemment la richesse de ce gisement. On ne peut que souhaiter la prompte apparition du travail annoncé par notre correspondant, travail dans lequel nous avons l'espoir de rencontrer un inventaire complet des trouvailles de M. Jauffre.

« Il convient à ce propos de rappeler les découvertes très importantes faites à Chalon-sur-Saône dans le lit de la rivière, notamment celles qui eurent lieu en 1869-1870, lors des dragages effectués au lieu-dit le Petit-Creusot, au moment de la construction du pont du chemin de fer de Chalon-sur-Saône à Louhans, sur l'emplacement d'un gué antique disent les uns, d'un poste de péage disent les autres¹. Ces dragages amenèrent, dit-on, la découverte de 24,000 pointes d'amphores et d'un nombre encore plus considérable de débris d'autres vases. C'est un de nos confrères, M. le conseiller Millon, de la cour de Dijon, à cette époque juge suppléant au tribunal civil de Chalon, qui, dans des visites quotidiennes au bord de la rivière, eut le mérite et la constance d'y recueillir alors beaucoup d'objets de l'époque gauloise (épées, javelots, entraves, chaudrons, poids, broches en fer, isolées ou réunies en faisceaux, souvent assemblées par une poignée, qui circulaient vraisemblablement comme étalon monétaire aux temps protohistoriques, etc.), ainsi que des objets de l'époque romaine (épée, casque, vases d'argent et de bronze, etc.). Il sut les choisir avec un discernement remarquable; leur ensemble, conservé à Dijon dans sa belle collection, présente un intérêt archéologique de premier ordre.

« Cette précieuse collection vient d'être mise en lumière par M. J. Déchelette, dont l'ouvrage apporte ainsi une contribution très intéressante à l'histoire du commerce de

Mém. de la Soc. des Antiq. de France, LXX (1910), p. 145-149; Héron de Villefosse, *Bulletin de la Soc. des Antiq. de France*, 1910, p. 191-194.

1. Millon, *Bulletin de la Soc. des Antiq. de France*, 1881, p. 133-134; J. Déchelette, *La collection Millon*, p. 155 et suiv.

la Saône dans l'antiquité. Il est certain que, dès une époque reculée, Chalon fut un des centres d'affaires les plus actifs du cœur de la Gaule. La Saône, dont une inscription récemment découverte nous a fait connaître le nom antique, sous sa forme ancienne et vulgaire, *Sou-conna*, offrait aux commerçants de ces temps lointains une route commode et relativement sûre. Il y avait sur son parcours d'autres ports importants qui remontaient aussi à une antiquité reculée. A Pontailler¹ et à Auxonne², par exemple, on a également recueilli dans le lit de la rivière des monuments de l'époque gauloise. Alexandre Bertrand nous a signalé une faucille en bronze trouvée en 1860 dans le même cours d'eau à l'embouchure de la petite rivière du Formans³. Que d'autres découvertes seraient à rappeler⁴.

« Sous l'empire romain, la Saône, mise en communication avec la Loire et la Seine par des routes de terre, ne cessa pas d'être une des principales artères du transit commercial entre le midi et le nord de la Gaule. Une corporation très importante, celle des *nautae Ararici*, dont le siège principal paraît avoir été à Lyon, y faisait le transport des marchandises et notamment celui des vins ; il y régnait un mouvement de navigation considérable. Le monnayage mérovingien de Chalon-sur-Saône, représenté

1. Cf. J. Déchelette, *op. cit.*, pl. XVI, XVII, XIX et XX, et la belle hache en bronze ornée de gravures de la fig. 3, p. 55.

2. *Ibid.*, p. 38, 58, 59.

3. *Bulletin de la Soc. des Antiq. de France*, 1870, p. 99. Dans le *Bulletin* de 1910, p. 189, j'ai appelé l'attention de mes confrères sur un petit plateau d'argent de l'époque romaine, orné de masques et d'animaux, appartenant à M. Fr. Combette et trouvé dans le lit de la Saône près de Chalon ; dans le même *Bulletin*, j'ai signalé, p. 291-292, un petit buste en ivoire trouvé dans les dragages de la Saône et appartenant à notre confrère M. Maurice Legrand.

4. Notamment celle d'une tête de divinité gauloise achetée par Danicourt et conservée aujourd'hui au Musée de Péronne. Cette tête fut trouvée dans la Saône vers 1878 ; voir *Gazette archéologique*, 1880, p. 134-135, et *Revue archéologique*, 1880, 2, XL, p. 65-69.

par un numéraire abondant, atteste bien que cette activité ne s'était pas ralentie au ^{vii}^e siècle¹.

« Il n'est donc pas étonnant qu'on ait rencontré dans la Saône des objets de tout genre et de toutes les époques. M. Bidault de Grésigny a raison de dire que le lit de cette rivière est comme un vaste musée. Combien il serait utile de dresser l'inventaire complet des richesses sorties de ce musée, de les décrire, de reproduire les plus importantes, d'indiquer les circonstances de leur découverte, de dire où elles ont été publiées et ce qu'elles sont devenues. Ce serait un sujet de recherches à travers les musées locaux et les collections particulières bien propre à tenter le zèle d'un jeune archéologue, désireux de se familiariser avec nos antiquités nationales. Notre correspondant se propose de donner le bon exemple en faisant connaître bientôt les trouvailles faites dans le lit de la rivière entre Lyon et Chalon, trouvailles qu'il a suivies et notées depuis vingt-cinq ans. Nous souhaitons qu'il réalise le plus tôt possible cet utile projet. »

M. le comte Paul Durrieu, membre résidant, présente des photographies de miniatures, d'origine flamande, conservées à la bibliothèque de Cassel et qui portent un monogramme composé des lettres HB réunies et surmontées d'un trait. M. Durrieu avait déjà signalé ce monogramme à la Société des Antiquaires au cours d'une communication faite il y a dix-neuf ans, dans la séance du 14 février 1894, en émettant alors l'opinion que ce monogramme pourrait être celui du peintre-miniaturiste Horebout.

M. Durrieu profite de cette occasion pour communiquer aussi la photographie d'un beau portrait d'homme, vu à mi-corps, peint en miniature dans un livre d'Heures de la Bibliothèque nationale, ms. latin 1363. Ce portrait porte, sur un cadre simulé qui l'entoure, deux initiales

1. Cf. Maurice Prou, *Les monnaies mérovingiennes de la Bibliothèque nationale*, p. 40-57, 581.

dont la première est endommagée, mais dont la seconde est sûrement un B. Il se pourrait qu'il y ait là une marque d'artiste. Toutefois, avant de se prononcer sur des cas de ce genre, la saine méthode scientifique exige que l'on procède avec une extrême prudence, car bien souvent, pour s'être laissé trop facilement entraîner par le désir de faire une découverte, des érudits ont émis des assertions dont un examen plus approfondi a démontré, par la suite, la fausseté.

M. Dimier présente quelques observations.

M. F. Mazerolle, membre résidant, signale l'importance des documents communiqués à la Société par M. Germain Bapst, à la séance du 5 février dernier, particulièrement en ce qui concerne Marc Bechot.

« Cet artiste n'était, jusqu'à présent, connu que comme graveur; il avait été le premier tailleur général des Monnaies (1547-1557). Deux des documents retrouvés par M. Germain Bapst font connaître que Marc Bechot était sculpteur et qu'il travaillait le marbre, l'albâtre, l'or, l'argent et la terre.

« Prost avait publié, en 1890, un curieux document relatif à un présent fait à François I^{er}, en 1540, de portraits (probablement des médaillons) en cire et en « matière semblant agathe », par un sculpteur, probablement d'origine champenoise, Marc *Bachot*. Il est bien vraisemblable que Marc *Bechot*, tailleur général des Monnaies et sculpteur, est le même artiste que Marc *Bachot*, également sculpteur, qui vivait à la même époque. »

M. de la Tour ajoute quelques observations.

M. L. Dimier, associé correspondant national, se référant lui aussi à la communication précitée de M. Germain Bapst, insiste sur l'intérêt du contrat d'apprentissage conclu entre le peintre Clouet et le jeune Patin. Il s'efforce de montrer, avec précision, quel était le rôle de ces jeunes apprentis chez des peintres de portraits; il analyse à ce point de vue plusieurs dessins représentant les

mêmes personnages; il en montre les différences et attribue ces variantes à ce que certains de ces dessins sont de la main du chef d'atelier, les autres de la main d'un apprenti. Ces apprentis aidaient le chef d'atelier dans la préparation des portraits.

M. Germain Bapst ajoute diverses observations.

Séance du 12 Mars.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrage offert :

SERBAT (L.). *Bonneval et Châteaudun. Notes archéologiques*. Caen, 1913, in-8°, pl.

M. L. Serbat, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« La cathédrale de Nevers présente cette particularité d'avoir à son actif certains textes permettant de retrouver quelques-unes des étapes successives de sa construction.

« L'un de ces documents a donné lieu à une interprétation singulière qui, pour être devenue en quelque sorte traditionnelle, n'en paraît pas mieux établie : plusieurs auteurs se sont contentés de le prendre tel qu'il était donné par le plus ancien d'entre eux, sans chercher à vérifier si la citation ne demandait pas à être complétée, et si, dans ce cas, elle gardait la signification que l'on avait cru pouvoir lui attribuer.

« La cathédrale de Nevers conserve, aujourd'hui encore, des parties assez importantes remontant au XI^e siècle, et de plus, elle possède deux absides opposées, l'une à l'est, l'autre à l'ouest; cette dernière appartient aux constructions du XI^e siècle.

« Beaucoup des assertions hasardées et des polémiques archéologiques auxquelles ont donné lieu ces deux absides auraient pu être évitées si l'on avait davantage pris

garde que cette disposition usitée dans l'École germanique n'a point été tout à fait inconnue en France. Les anciennes cathédrales de Verdun et de Besançon le prouvent, de même que l'église, aujourd'hui détruite, de la Marche, en Nivernais¹, sans parler de la basilique construite à Clermont par l'évêque Namatius et décrite par Grégoire de Tours², ou des églises abbatiales de Saint-Riquier et de Saint-Gall.

« D'après des textes d'une époque beaucoup trop basse pour qu'ils puissent être utilement employés, on a conclu que seule l'abside occidentale existait dans le principe; puis, au sujet de la cathédrale élevée dans les premières années du x^e siècle par l'évêque Atton et qui devait comprendre une abside bâtie sur l'emplacement de celle que nous voyons aujourd'hui, on a voulu avoir quelques renseignements et on a cru les trouver dans d'autres textes qu'invoque notamment un travail assez récent encore : « Les textes cités nous affirment clairement et positivement : 1^o que le temple (bâti par Atton) était vaste; « 2^o qu'il était de forme carrée; 3^o que l'abside était tournée à l'occident³. »

« Le texte qui a fait naître cette étrange croyance sur la forme plus qu'extraordinaire que l'évêque Atton aurait donnée à sa cathédrale n'est autre que la notice consacrée à ce prélat par les auteurs de la *Gallia Christiana* et que ceux-ci ont rédigée à l'aide de documents anciens, tels que le Martyrologe ou les Listes d'évêques de Nevers, malheureusement perdus aujourd'hui pour la plupart : *Atto... majus templum instauravit quadrataque absolvit structura unde dictus cooperator.*

« Mgr Crosnier, qui écrivit il y a une soixantaine d'an-

1. Cf. le plan dans : Grasset, *Historique de l'ancienne église de La Marche.*

2. *Hist. Francorum*, l. II, ch. xvi.

3. Chanoine Séry, *Petit guide de la basilique... cathédrale... de Nevers*, 1898, p. 66. Cf., du même auteur, *Les deux absides de la cathédrale de Nevers*. Nevers, 1899.

nées une monographie de la cathédrale de Nevers, mit ce texte en relief et le traduisit de la façon que voici : « L'évêque Atton reconstruit la cathédrale sur plan carré. » Tel est le sommaire du chapitre consacré à cet édifice, dans l'ouvrage de Mgr Crosnier qui ajoute : « Guy Coquille, Michel Cotignon et la *Gallia Christiana* lui donnent le titre de coopérateur, parce que, disent ces derniers auteurs, il a acquis des droits au souvenir de la postérité en construisant un vaste temple auquel il imprima une forme carrée¹. » Après cette explication assez vague qu'il croit devoir donner de l'épithète *coopérateur*, l'archéologue nivernais cite en note le texte latin de la *Gallia*, sans toutefois aller jusqu'au bout : il omet les trois derniers mots, ce qui montre qu'au fond il n'attachait guère d'importance à ce complément ; et c'est à tort, semble-t-il.

« La « cathédrale carrée » réapparaît plus d'une fois au cours de la monographie de Mgr Crosnier, et par la suite, ainsi qu'on l'a vu, elle passe à l'état de vérité établie.

« Toutefois, un architecte qui s'est beaucoup occupé de la cathédrale de Nevers trouva, avec raison, que rien ne justifiait cette « légende » ; c'est ainsi qu'il désignait l'interprétation du passage de la *Gallia* ; il tenta de lui donner une autre solution.

« Il se demanda si les deux mots *structura quadrata*, origine de toute cette méprise, ne voudraient pas dire que l'évêque Atton, pour établir le plan et les proportions de sa cathédrale, se serait servi d'une commune mesure consistant en un carré d'une dimension donnée, multiplié en surface et en élévation par des progressions géométriques. On reconnaît à cette théorie le très fidèle disciple de Viollet-le-Duc qu'est aujourd'hui encore M. Massillon-Rouvet.

« Après s'être livré à diverses expériences qu'il n'y a pas lieu de décrire ici, M. Massillon-Rouvet eut, paraît-il,

1. Abbé Crosnier, *Monographie de la cathédrale de Nevers*, 1854, p. 35.

la satisfaction de constater que certaines combinaisons de carrés avaient été le principe générateur de la basilique nivernaise : « Si le temple n'était pas sur plan carré, il « était tout le moins établi sur la structure du carré. « Serait-ce la traduction du *Structura quadrata*? Je laisse « conclure et m'arrête à temps »¹, dit en terminant M. Massillon-Rouvet.

« Cette sage retenue provient de ce que, précédemment, M. de Lasteyrie, dans une séance du Congrès des Sociétés savantes, avait eu occasion d'exprimer les plus formelles réserves sur le sens des deux mots qui signifiaient sans doute que l'église d'Atton avait été bâtie en matériaux de petit appareil : *lapillis quadratis*.

« Avec le texte malheureusement incomplet fourni à la discussion par M. Massillon-Rouvet, — qui d'ailleurs paraît ne l'avoir connu qu'à travers l'ouvrage de Mgr Crosnier, — l'interprétation donnée par M. de Lasteyrie à l'encontre de la trop ingénieuse théorie des carrés était la seule possible. Mais si on restitue au texte les trois derniers mots, généralement négligés, ou omis, une autre explication ne peut-elle être tentée?

« *Quadratum, quadratura* dans le latin du moyen âge se dit d'une charpente². *Structura quadrata* ne désignerait-il pas un travail de ce genre? L'hypothèse paraît se transformer en certitude si l'on s'arrête également au sens réel du mot *cooperator*.

« Ce substantif qui a donné notre mot savant coopérateur a été confondu au moyen âge avec un autre mot : *coopertor*, venant de *coopere*. Or, ce dernier vocable n'est autre que notre mot « couvreur »³.

« Le texte qui a fait l'objet de cette note ne peut-il en conséquence se traduire de la façon suivante : « L'évêque « Atton termina les travaux de la cathédrale par la cons-

1. *La cathédrale de Saint-Jérôme au VIII^e siècle* (à Nevers, Société nivernaise des lettres, sciences et arts, 1899, p. 82.

2. Cf. Ducange, *Quadratum, quadratura*.

3. Ibid., *Cooperator, coopertor*.

« truction de la charpente, ce qui lui valut le surnom de « couvreur¹ ? »

M. Conrad de Mandach, associé correspondant étranger, entretient la Société des dessins du peintre vénitien Jacopo Bellini, récemment publiés par M. V. Goloubew; il donne l'interprétation précise de plusieurs d'entre eux.

MM. Mâle, de Mély et le comte Durrieu ajoutent diverses observations.

M. Max Prinnet, membre résidant, fait la communication suivante :

« Au Musée de Cluny, dans la dernière salle du rez-de-chaussée, on voit, appliqué contre une fenêtre donnant sur la cour, un fragment de vitrail d'un riche coloris. Le *Catalogue*, publié en 1883, le décrit en ces termes² : « Vitrail. Un duc de Penthièvre agenouillé, dans l'attitude de la prière. Ce personnage est vêtu de son armure et couvert d'un tabar aux armes de sa maison. xv^e siècle. « H. 0^m44. »

« Cette description renferme deux affirmations contradictoires. Si le vitrail date du xv^e siècle, il ne peut représenter un *duc* de Penthièvre. Il n'y a pas eu de duc de Penthièvre avant la seconde moitié du xvi^e siècle. C'est seulement au mois de septembre 1569, que le comté de Penthièvre a été érigé en duché, par Charles IX, en faveur de Sébastien de Luxembourg³.

« Faut-il admettre que le rédacteur du *Catalogue* a

1. Est-il besoin d'ajouter enfin que *majus templum* signifie seulement la *cathédrale* et non une église *plus grande* ?

2. E. du Sommerard, *Musée des Thermes et de l'hôtel de Cluny. Catalogue et description des objets d'art de l'antiquité, du moyen âge et de la Renaissance exposés au Musée*, p. 160. — Les archives du Musée ne renferment aucune indication sur la provenance de ce vitrail.

3. P. Anselme, *Histoire généalogique de la maison de France*, t. III, p. 715. D. Morice, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire de Bretagne*, t. III, col. 1361-1364.

laissé échapper un simple *lapsus* et penser que nous avons le portrait d'un *comte* de Penthievre?

« Nous ne pouvons reconnaître la famille à laquelle appartenait le seigneur représenté sur le vitrail que par l'examen des armoiries dont est décorée la cotte d'armes passée sur son armure (voy. fig.). Ces armoiries sont formées de quartiers, plusieurs fois répétés, chargés les uns d'une croix d'hermine en champ de gueules, les autres de cinq points d'or équipollés à quatre d'azur.

« Au commencement du *xv^e* siècle, le comté de Penthievre appartenait à la maison de Blois-Bretagne, issue de Charles de Blois et de Jeanne la Boiteuse. Cette famille portait les armes de Bretagne (*d'hermine plain*), brisées d'une bordure de gueules¹. Jean de Bretagne, mort au mois de novembre 1452, eut pour héritière au comté de Penthievre sa nièce, Nicole, femme de Jean de Brosse². Les Brosse, d'une maison originaire du Poitou, portaient *d'azur à trois gerbes d'or, liées de gueules*³. Jean de Brosse conserva ce blason⁴. Suivant une clause de son

1. Sceaux de Jean de Bretagne, comte de Penthievre, 1393, et d'Olivier de Bretagne, comte de Penthievre, 1428 (Demay, *Inventaire des sceaux de la Flandre*, n^{os} 279, 280). Le héraut Navarre donne la description suivante : « Monseigneur Guy de Bretagne, *De hermine à une bordeure de guelles* » (*Armorial de France de la fin du XIV^e siècle*, publié par Douët d'Arcq, p. 32, n^o 722).

2. E. Chénon, *Histoire de Sainte-Sévère en Berri*, p. 114, 124. R. Kerviler, *Bio-bibliographie bretonne*, t. VI, p. 461.

3. Sceaux de Louis de Brosse, seigneur de Sainte-Sévère, 1^{er} novembre 1371 (Bibliothèque nationale, Pièces originales 528, dossier 11908, pièce 105), 11 septembre 1380 et 3 novembre 1383 (Demay, *Sceaux de la collection Clairambault*, n^{os} 1621, 1622); de Jean de Brosse, seigneur de Sainte-Sévère, 31 mars 1423 (*Ibid.*, n^o 1619); des maréchaux de France Gilbert de La Fayette et Jean de Brosse, 19 juin 1427 (J. Roman, *Inventaire des sceaux de la collection des Pièces originales*, n^o 7026). — L'*Armorial* du héraut Berri donne au « sire de Sainte-Sévère-Brosse » un écu *d'azur à trois gerbes d'or, liées de gueules* (édition Vallet de Viriville, p. 78, n^o 206).

4. Sceau du 27 avril 1475 (Bibl. nat., Pièces originales 528, dossier 11908, p. 6). Cf. E. Chénon, *op. cit.*, p. 126, note 2; J. Roman, *op. cit.*, n^o 2231.



*Vitrail du Musée de Cluny.
(XII^e siècle.)*

contrat de mariage, passé le 18 juin 1437, ses descendants devaient relever les armes de la famille de Nicole de Bretagne¹, et, en effet, ils ont porté l'écu de Bretagne, — avec ou sans la bordure de gueules, qui constituait la brisure des Penthievre², — jusqu'à leur extinction en la personne de Jean de Brosse, dit de Bretagne, duc d'Étampes et de Chevreuse, comte de Penthievre, qui mourut le 27 janvier 1565.

« Le blason peint sur le vitrail ne présente ni champ d'hermine, ni bordure de gueules, ni gerbes d'or en champ d'azur. Il est tout différent des armoiries des comtes de Penthievre. Nous ne pouvons donc considérer comme un comte de Penthievre le personnage qui le porte sur sa cotte d'armes.

« La croix d'hermine en champ de gueules constituait le blason d'une famille féodale, originaire de la Bresse, la maison de La Palud. Le sceau équestre de Pierre de La Palud, seigneur de Varambon³, en 1340 et 1341⁴, les sceaux armoriaux de François de La Palud, en 1380⁵, et

1. Beauchet - Filleau, *Dictionnaire des familles du Poitou*, 2^e éd., t. II, p. 17; Chénon, *op. cit.*, p. 98.

2. Sceaux de Jean de Bretagne, duc d'Étampes, de 1546 à 1564 (Bibl. nat., Pièces originales 502, dossier 11383, p. 57, 58, 64, 70, 72; Demay, *Sceaux de la collection Clairambault*, n° 3459; Roman, *op. cit.*, n° 2140, 2141); d'Anne de Pisseleu, sa femme, 1546 (Roman, *op. cit.*, n° 2137). — Tombeau de Jeanne de Commines, comtesse de Penthievre, autrefois en l'église des Grands-Augustins de Paris, dont quelques débris, portant les armoiries de la défunte, se trouvent actuellement dans la cour de l'École des Beaux-Arts (cf. Millin, *Antiquités nationales*, t. III, pl. 9, p. 43). — Tapisserie et tableau exécutés pour Claude Gouffier, duc de Roannais, et Françoise de Brosse-Bretagne, sa femme (Bibl. nat., Cabinet des Estampes, Ad 110, Pc 18, fol. 70, Pe 7, fol. 7).

3. Varambon, Ain, arr. de Bourg, cant. de Pont-d'Ain.

4. Bibl. nat., Clairambault 83, p. 142-145; Douët d'Arcq, *Collection de sceaux des Archives nationales*, n° 4118.

5. Bibl. nat., Clairambault 109, p. 142, 143. Les armoiries sont ici brisées d'un soleil au canton dextre du chef. Cf. Demay, *Sceaux de la collection Clairambault*, n° 9230.

de Hugues de La Palud, comte de Varax¹, en 1501², sont décorés de l'écu à la croix d'hermine. Le héraut Berri donne pour armes au « sire de Varenbont » *de gueules à la croix d'hermine*³.

« Les quartiers aux points équipollés reproduisent les armoiries des comtes de La Roche, en Franche-Comté⁴, que l'on voit sur le sceau de Humbert, comte de La Roche, de l'an 1417⁵, comme sur les pierres tombales de Guillemette de Vergy, comtesse de La Roche, morte le 26 juillet 1401, et de Henri, comte de La Roche, mort vers 1412, qui subsistent encore en l'église de l'ancien prieuré de Marast⁶.

« Les armes de La Palud et celles de La Roche se sont trouvées réunies par suite du mariage de François de La Palud et de Jeanne de Petitepierre⁷, nièce du comte Hum-

1. Varax, Ain, arr. de Trévoux, cant. de Villars-en-Dombes, comm. de Saint-Paul-de-Varax.

2. Demay, *Sceaux de la Flandre*, n° 74.

3. Édité. Vallet de Viriville, n° 838. Le texte imprimé porte « Varenbout » au lieu de « Varenbont ».

4. La Roche-en-Montagne, château ruiné, Doubs, arr. de Montbéliard, cant. de Saint-Hippolyte, comm. de Chamesol.

5. Sceau appendu à l'acte d'aveu, donné le 22 mai 1417, par le comte Humbert de La Roche, pour ce qu'il tenait du comte de Montbéliard en la seigneurie de Granges (Arch. nat., K 2296). — Humbert appartenait à une branche de la maison de Faucogney, celle des seigneurs de Villersexel, qui, au xiv^e siècle, avait succédé aux anciens comtes de La Roche et avait relevé leurs armoiries. Par son testament du 21 janvier 1407 (nouveau style), publié le 8 septembre 1412, Henri de Villersexel, comte de La Roche, avait ordonné à son fils Humbert de porter les armes de La Roche, tandis que son autre fils, Guillaume, porterait celles de Faucogney (J. Finot, *Les sires de Faucogney*, p. 176).

6. Marast, Haute-Saône, arr. de Lure, cant. de Villersexel. — Voir J. Gauthier, *Le prieuré de Marast (Haute-Saône) et les dalles funéraires de sa chapelle*, dans les *Mémoires de l'Académie de Besançon*, 1876-1877, p. 132 et suiv., pl. V et VI. Cet auteur a confondu les armoiries des comtes de La Roche-en-Montagne avec celles des seigneurs de La Roche-sur-l'Ognon.

7. Jeanne, fille de Bourcard, comte de Petitepierre (ou La Petite-

bert de La Roche. Ce dernier, par son testament du 5 mai 1437, légua ses biens, et entre autres le comté de La Roche, à François de La Palud et à Jeanne de Petite-pierre¹. Le sceau de François de La Palud, en 1440, porte un écu écartelé aux 1^{er} et 4^e de La Roche, aux 2^e et 3^e de La Palud². Les quartiers de La Palud et de La Roche sont combinés, en ordre inverse, avec l'écu de Varax brochant sur le tout, sur le sceau de Claude de Rye, comtesse de Varax et de La Roche, veuve de Jean de La Palud, apposé à des actes de 1544, 1551, 1559, 1584³, etc. Les mêmes armes, relevées par la maison de Rye, figurent sur le sceau du marquis de Varambon, en 1599⁴.

« La décoration héraldique de la cotte d'armes désigne donc le seigneur représenté par le vitrail du Musée de Cluny comme un membre de la famille de La Palud, appartenant à l'une des branches de cette maison qui ont possédé le comté de La Roche. Il est difficile de déterminer plus exactement sa personnalité. Les caractères archéologiques de l'œuvre, l'âge apparent du personnage ne nous fournissent que des éléments d'identification insuffisants.

pierre, Lützelstein, Alsace, arr. de Saverne) et de Gille de Villersexel.

1. Bibl. nat., Coll. Moreau, vol. 899, fol. 9 v°.

2. Sceaux apposés le 7 novembre et le 21 décembre 1440 (Bibl. nat., Pièces originales 2188, dossier 49469, p. 19, 20). — Par son testament, du 6 novembre 1456, François de La Palud ordonne à ses héritiers « de porter les armes de La Palud escartelées, ainsi que présentement nous les portons » (Arch. nat., K 2137; Pérard, *Recueil de pièces servant à l'histoire de Bourgogne*, p. 600). C'est donc à tort que Capré lui attribue l'écu de *gueules à la croix d'hermine*, non écartelé (*Catalogue des chevaliers de l'ordre du Collier de Savoye, dict de l'Annonciade*, fol. 67 v°).

3. Arch. nat., K 2138, 2296. Le sceau porte un écu en losange, couronné, parti : au 1^{er}, écartelé de La Palud et de La Roche, à l'écusson de Varax (*écartelé de vair et de gueules*) brochant sur le tout; au 2^e, de Rye. Légende : CLAVDE DE RYE CONTESSE DE VARAX ET DE LA ROCHE.

4. Arch. nat., K 2138.

« L'équipement est celui que l'on portait au temps de Louis XII et de François I^{er}. Nous trouvons, comme ici, la cotte d'armes ceinte et ajustée, à demi-manches, à jupe descendant presque jusqu'aux genoux, sur la statue de Pierre de Rohan, seigneur de Gié, sculptée, en 1499, au-dessus de la porte d'honneur du château du Verger¹, — dans le costume des guerriers représentés par les tapisseries de David, qui ont été exécutées au début du xvi^e siècle et qui sont conservées au Musée de Cluny, — dans les portraits du duc de Savoie Philibert le Beau et de Laurent de Gorrevod que l'on voit sur les verrières de l'église de Brou, peintes vers 1527². L'armure présente les caractères de la même époque. La facture du vitrail est celle que l'on retrouve dans les œuvres de ce temps³.

« Or, durant les règnes de Louis XII et de François I^{er}, les armes réunies de La Palud et de La Roche ont appartenu à plusieurs personnages.

« Philibert-Philippe de La Palud, comte de La Roche, mourut en 1472⁴, laissant trois fils : Claude, Jean et Henri, dont l'aîné ne pouvait avoir plus d'une douzaine d'années.

« Claude de La Palud fut comte de La Roche depuis 1472 jusqu'à son décès, en 1517. Peut-être est-ce lui que représente le vitrail.

1. Le Verger, Maine-et-Loire, arr. de Baugé, cant. et comm. de Seiches. — Bibl. nat., Cabinet des Estampes, Oa 15, fol. 96.

2. V. Nodet. *L'église de Brou*, p. 76 et suiv.

3. En raison des caractères techniques que présente ce vitrail, un spécialiste très expérimenté, M. Socard, estime qu'il n'a pu être exécuté avant le début du xvi^e siècle.

4. Philibert-Philippe de La Palud, fils de François et de Jeanne de Petitepierre, épousa, par contrat du 17 mai 1458, Isabelle de Neufchâtel, fille de Jean, seigneur de Montaigu (Bibl. nat., Moreau 899, fol. 1). Il testa le 20 novembre 1471, fit un codicille le 31 août 1472 et mourut, peu après cette dernière date, au siège de Rouen, où il combattait dans l'armée de Charles le Téméraire (Arch. nat., K 2137, K 2139; Guichenon, *Histoire de Bresse et de Bugey*, 3^e partie, p. 295, 296. Cet historien date, par erreur, de l'an 1470 le mariage de Philibert-Philippe de La Palud).

« Jean de La Palud entra dans les ordres ; il devint protonotaire apostolique, abbé commendataire de Saint-Pierre de Luxeuil et de Saint-Paul de Besançon et mourut au mois de décembre 1533 ¹. On ne peut songer à reconnaître ce prélat dans le portrait que nous étudions.

« Henri de La Palud, qui reçut en partage la seigneurie de Bouligneux ², ne paraît pas avoir atteint l'âge mûr que révèle l'effigie. Il mourut dans les premières années du xvi^e siècle, alors qu' « il délibéroit soy marier », à ce que nous apprend une enquête de 1538 ³. D'ailleurs, les armoiries ne lui conviendraient point parfaitement, car il dut porter une brisure de puîné : une clause expresse du testament de son père l'y obligeait ⁴.

« A la mort de Claude de La Palud, son frère, l'abbé de Luxeuil hérita le comté de La Roche. Il ne le conserva que quelques mois. En 1518, il le céda à son cousin Jean-Philibert de La Palud, comte de Varax, lorsqu'il lui fit épouser sa nièce Blaise de Laubespain, fille d'Aimé de Laubespain et de Marguerite de La Palud ⁵. Jean-Philibert mourut en 1529 ⁶. Sa veuve se remaria, l'année suivante ⁷, à un autre La Palud, Jean, seigneur de Jarnosse ⁸, qui devint aussi comte de La Roche. En vertu des dispositions prises

1. Arch. nat., K 2137, 2138. *Gallia christiana*, t. XV, col. 159, 227.

2. Bouligneux, Ain, arr. de Trévoux, cant. de Villars-les-Dombes.

3. Arch. nat., K 2137.

4. « Et pourtera ledit Claude et, au deffault, le plus aîné de mesdits héritiers ou héritier, mes armes entières, sans différences, et les autres deux mesdits héritiers ou héritier, ou cas que dessus, à différence, comment en tel cas est accoustumé » (Arch. nat., K 2137; Pérard, *Recueil de pièces*, p. 605, 606).

5. Le contrat de mariage fut passé, le 24 février 1518 (n. st.), à Bletterans, chez la princesse d'Orange, à la personne de qui Blaise de Laubespain était attachée (Arch. nat., K 2137, 2138; Guichenon, *Histoire de Bresse*, 3^e partie, p. 301).

6. *Ibid.*

7. Par contrat du 12 avril 1530, n. st. (Arch. nat., K 2138).

8. Jarnosse, Loire, arr. de Roanne, cant. de Charlieu.

par les seigneurs de la maison de La Palud pour assurer la propriété du comté de La Roche à leur famille, Jean de La Palud-Jarnosse conserva cette terre après le décès de sa femme, arrivé vers la fin de l'année 1530¹. Il mourut en 1544, sans postérité masculine². Les deux filles qu'il avait eues d'un second mariage, contracté avec Claude de Rye, ne laissèrent point d'enfants ; leur mère hérita d'elles les biens de la maison de La Palud³.

« On peut penser que le portrait que donne notre vitrail est celui de l'un des deux maris de Blaise de Laubespain⁴, s'il n'est celui de leur oncle par alliance, Claude de La Palud. Quoi qu'il en soit, il paraît certain que cette effigie représente non pas, comme on l'a cru, un duc de Penthièvre, mais bien l'un des comtes de La Roche, de la maison de La Palud, qui ont vécu dans la première moitié du xvi^e siècle. »

M. le comte de Saint-Périer, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« J'ai l'honneur d'informer la Société que j'ai repris, aux mois de septembre et d'octobre 1912, les fouilles qui avaient été pratiquées à deux reprises différentes, en 1865 et en 1882, par mon grand-père, à Souzy-la-Briche, canton d'Étampes (Seine-et-Oise), au lieu-dit *la Cave Sarrazine*, et qui avaient amené la découverte d'importantes

1. Le 19 janvier 1531, le comte de Montbéliard écrit au duc Henri de Brunswick-Lunebourg : « Nun hat sich aber kurtz verruckter Tagen, das die Fraw von Vares, dere Vorelter unnd auch sye, von gemeldter Grafschafft Mümpelgart, die Grafschaft zum Felsen, in Welsch genant La Roche, unnd ain Herrschaft genant Villersesse, von der Herrschaft Grannges zu Lehen getragen, mit Tod verschayden ist » (Arch. nat., K 2139).

2. Arch. nat., K 2137-2139.

3. *Ibid.* Guichenon, *op. cit.*, 3^e partie, p. 295, 296.

4. Il faut noter que, d'après le sceau de Claude de Rye décrit ci-dessus, Jean de La Palud semble avoir porté l'écu de Varax brochant sur les quartiers de La Palud et de La Roche.

constructions de l'époque gallo-romaine et de six mosaïques à dessin géométrique du même âge¹.

« Ne possédant pas d'indications précises sur le point exact où les premières fouilles avaient eu lieu, car aucun plan coté n'en avait été relevé, j'ai fait commencer ma tranchée dans le champ cultivé qui s'étend entre un petit bois bordant la rivière la Renarde et la route de Saint-Sulpice-de-Favières à Villeconin, à l'est du village de Souzy. A 0^m40 de profondeur, j'ai rencontré des murs arasés, construits en calcaire de Beauce et en meulière, non appareillés, dont j'ai fait poursuivre le tracé sur une superficie d'une douzaine d'ares environ.

« J'ai mis ainsi à jour un corps de bâtiment orienté sensiblement du nord au sud, perpendiculaire au grand axe de la vallée de Souzy et d'une longueur de 73 mètres sur une largeur de 15 mètres. Malgré la destruction de certaines parties des murs, qui ont été arrachés jusqu'à leurs fondations à une époque moderne, pour se procurer de la pierre et niveler le terrain, on peut reconnaître que ce logis rectangulaire comprenait, au nord, une série de sept petites salles faisant suite à des pièces incomplètement dégagées et s'appuyant sur un gros mur de façade limitant à l'est une partie de la construction. Ces petites pièces, dont la plus grande présente, au sud, un tracé demi-circulaire, m'ont fourni un grand nombre de carreaux de marbres variés, de schiste et de calcaire rouge, fragmentés pour la plupart; dans l'une d'elles, un carrelage en place sur une partie du sol a pu être relevé et reconstitué, après avoir numéroté et repéré les pièces du pavage sur un plan établi au moment de la fouille.

« Au sud de ces pièces, six grandes salles rectangulaires se font suite; à l'est, le bâtiment principal est flan-

1. Voir : Max. Legrand, *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais*, 1885; *Bulletin de la Commission des antiquités et des arts de Seine-et-Oise*, 1882, 1883, 1887; A. Blanchet, *Inventaire des mosaïques de la Gaule*. Paris, Leroux, 1909, p. 50.

qué de trois petites pièces et de deux absides demi-circulaires. Un mur, dégagé seulement sur une longueur de 17 mètres, se poursuit vers l'est; il est traversé par une conduite en pierres sèches, dont le fond est dallé de grandes briques en terre cuite, rectangulaires. Cette conduite, orientée du nord au sud, a été incomplètement fouillée.

« La salle qui termine le corps de logis au sud mesure 10^m55 de longueur sur 5^m40 de largeur; elle est pavée en mosaïques et ce pavage est intact, au moment de la découverte, sur toute la largeur de la pièce à l'est et sur une longueur de 4^m50 environ. La bordure est conservée le long du mur du sud de la salle et dans les angles sud-ouest et sud-est; la partie centrale a subi des détériorations assez importantes.

« Cette mosaïque est composée de cubes en pierre calcaire, marbre blanc et gris, en schiste noir et en terre cuite rouge; les cubes, d'égale dimension, mesurent 12 à 15 millimètres de côté.

« Le dessin géométrique de la mosaïque a conservé ses couleurs très vives; vers le centre de la salle, on remarque seulement des traces noires qui ont profondément altéré la coloration du pavage et qui paraissent dues à un incendie.

« Ce dessin comprend une large bordure, formée de créneaux rouges sur un fond blanc; une seconde bordure d'arceaux réguliers, noirs sur fond blanc, dont les tympans sont remplis en rouge, limite la partie centrale. Celle-ci montre des files régulières de carrés noirs séparés par des trapèzes isocèles également noirs, dans lesquels sont inscrits des trapèzes rouges. Les carrés sont au nombre de huit pour chaque file; ils sont ornés de motifs géométriques et de tiges florales stylisées. Le fond de cette partie centrale est blanc.

« Malgré la détérioration qu'a subie la mosaïque, on peut s'assurer que le dessin géométrique se poursuivait sur toute l'étendue de la salle et qu'il n'y avait pas de motif principal au centre de la pièce.

« Au cours des fouilles, j'ai recueilli des fragments de grandes tuiles à rebords et des faitières demi-cylindriques; des fragments de marbres très variés, blanc, noir, gris et des brèches et cipolins d'origine étrangère, des moulures et des frises en marbre, en terre cuite et en pierre calcaire, des stucs colorés à teinte plate où dominant le rouge, le jaune, le bleu et le vert, des verres irisés, quelques clous et un fragment de chaîne, ainsi qu'un anneau en bronze.

« La poterie n'est représentée que par deux anses d'amphore et des tessons en terre rouge vernissée, en terre grisâtre, blanche et noire.

« Parmi les débris osseux, j'ai identifié des dents de chèvre et de cochon et quelques fragments d'os de bovidé. A ces restes de cuisine appartiennent les écailles d'huîtres qui sont assez abondantes et qui se rapportent à une variété cultivée de *ostrea edulis*, remarquable par sa très grande dimension.

« Je n'ai trouvé, dans les fouilles, qu'un très petit bronze assez effacé d'un Tetricus.

« Cette exploration, encore incomplète, confirme l'existence à Souzy-la-Briche d'un établissement très important de l'époque gallo-romaine; la véritable nature de cet édifice demanderait, pour être complètement élucidée, de nouvelles recherches. Je me propose de reprendre ces fouilles, si les circonstances me le permettent; ayant fait établir un plan coté des murs découverts en 1912, il me sera facile de rattacher les constructions ultérieurement mises à jour aux tracés reconnus l'année dernière.

« La mosaïque a été enlevée dès son dégagement, étant destinée à être remplacée dans une des salles du Musée d'Étampes. »

MM. Blanchet et Toutain ajoutent quelques observations.

Séance du 19 Mars.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrage offert :

PILOT DE THOREY (E.). *Supplément au catalogue des actes du dauphin Louis II... relatifs à l'administration du Dauphiné...*, publié par G. Vellein. Grenoble, 1911, in-8°.

M. L. Bonnard, associé correspondant national, fait une communication sur la source thermale de Grisy et son captage antique :

« Je désirerais attirer brièvement l'attention de la Société sur une source thermale peu connue, auprès de laquelle ont été reconnus un captage antique et des restes importants de constructions, et qui a été l'objet d'une étude de MM. Debourdeau et Camusat, insérée dans le volume des comptes-rendus du Congrès préhistorique de France de 1907, sous le titre : « Travaux de recherches à la source de Grisy. Découverte d'une station néolithique et d'un captage en bois, avec divers objets de l'époque romaine. »

« La source en question est située en Saône-et-Loire, dans la commune de Saint-Symphorien-de-Marmagne, du côté oriental d'une vallée étroite, arrosée par le ruisseau du Grisy, petit affluent de gauche du Mesvrin, qui se jette lui-même dans l'Arroux. Cette région est une de celles où le culte des eaux a laissé le plus de traces. C'est à la source du Mesvrin que se trouve le fameux autel du génie de la rivière, avec les deux figures sculptées, représentant probablement les deux bras du cours d'eau naissant. Les environs de la vallée montrent encore de nombreux témoins d'une vénération des sources qui n'a pas disparu avec le temps, et Bulliot cite le vallon même du Grisy

comme étant celui, de tout le territoire autunois, qui renferme le plus grand nombre de pierres à bassins¹.

« Les travaux anciens ont été remis au jour au cours d'une prospection pour la recherche de terrains uranifères, dans une tourbière où avaient été reconnues des mouilles d'eau tiède (23°) qui ne gelait jamais. La source ainsi découverte, utilisée autrefois comme purgative, portait anciennement le nom de *Bourbière chaude de la Crôte*.

« Les eaux émergent d'une roche granitique, au-dessus de laquelle s'étagent deux couches, l'une de sable et gros graviers de 0^m60 à 0^m70 d'épaisseur, l'autre d'argile tourbeuse recouverte d'herbes de prairies de 1 mètre environ.

« A côté du captage ancien, sur lequel je reviendrai tout à l'heure, on a reconnu la présence de nombreux objets, nettement divisés en trois couches : sur le granite même, des silex taillés, une hache et des fragments de haches ; au-dessus, des poteries gauloises assez grossières, et, directement au-dessous de la tourbe, sur le lit de sable et graviers, des objets de l'époque gallo-romaine : fibule en or, quelques monnaies et objets en bronze, fragments de poterie rouge et tête de statuette en terre blanche.

« La disposition du captage ancien était particulièrement intéressante. Le forçage, destiné à assurer l'étanchéité du sous-sol et à faire affluer les eaux vers les points d'émergence choisis, consistait en de forts plateaux de chêne constituant un plancher reposant directement sur le granite et garni par-dessous de rondins formant des sortes de cales, pour éviter la flexion des plateaux en un point où le sol granitique présentait des creux. Ce platelage était recouvert par un battage de glaise mélangée de mousse d'environ 0^m40 d'épaisseur, sur lequel on avait placé un dallage jointif en briques.

1. Bulliot, *Le culte des eaux sur les plateaux éduens* ; Lex, *Le culte des eaux dans le département de Saône-et-Loire* (*Annales de l'Académie de Mâcon*, 3^e série, t. II, 1897).

« Trois margelles de puits, disposées en triangle, deux petites et une grande, faisaient saillie sur cette couverture. La grande margelle, placée directement au-dessus de la faille, a un diamètre extérieur de 1 mètre et une hauteur de 0^m70. Elle est formée de quatre segments circulaires de troncs de chêne brut, très bien conservés, se rejoignant pour former un puits circulaire de 0^m70 à 0^m75 de diamètre intérieur. Les deux autres margelles sont formées d'un seul tronc de chêne évidé, de 0^m50 de diamètre extérieur et de 0^m50 de hauteur¹.

« Des canalisations en bois, formées de tuyaux consistant en deux demi-cylindres d'arbres évidés à l'intérieur, ont conduit les explorateurs à diverses sources et, de l'autre côté de la route d'Autun à Montceau-les-Mines, à des restes importants de constructions anciennes, tuiles à rebords, chaussée en briques, etc.

« De nouvelles recherches ont été entreprises à la source au cours de l'année 1912, mais, d'après les renseignements qu'a bien voulu me communiquer M. le docteur Bardet, ces travaux, purement hydrologiques, n'ont été poussés qu'en profondeur et n'ont amené aucune nouvelle trouvaille intéressante au point de vue archéologique.

« Les découvertes que je viens d'analyser soulèvent trois points qui méritent de retenir l'attention.

« C'est d'abord la preuve, par la superposition d'objets d'âges différents, d'un véritable culte de la source et, probablement aussi, de son utilisation médicale depuis l'époque néolithique. Je n'insiste pas sur ce fait qui n'est pas nouveau, ni spécial à la source de Grisy, car des superpositions du même genre ont déjà fourni, près d'autres sources thermales², des indices d'occupation antéromaine, aux époques néolithique, pré-celtique et celtique.

1. Rapport de MM. Debourdeau et Camusat.

2. Nérès, Vichy, Saint-Honoré, Luxeuil, Ax, le Mont-Dore, Bourbonne-les-Bains, etc.

« Le procédé de captage, au contraire, présente un caractère d'originalité très marqué et mérite qu'on s'y arrête un instant. Ce procédé est caractérisé par l'emploi en grand du bois, non seulement pour l'exécution des puits de captage et des tuyaux de canalisation, ce qui se rencontre dans certaines autres stations¹, mais encore comme moyen destiné à assurer l'étanchéité des abords des points de captage, ainsi que le forçement, en dirigeant les différents filets d'émergence vers le griffon choisi. Le résultat était généralement obtenu, à l'époque gallo-romaine, par la disposition sur la roche de couches ou semelles de béton, dans lesquelles on laissait des vides aux points de captage. La source de Grisy est la seule en France, à ma connaissance du moins, qui présente un exemple aussi complet de l'emploi du bois, non seulement pour la recette et la canalisation des eaux, mais encore pour leur captage.

« En troisième lieu, enfin, les découvertes faites autour de la source de Grisy permettent peut-être d'entrevoir la solution d'un problème de géographie ancienne, lié à l'étude de nos sources thermales.

« Il existe sur la carte de Peutinger, à une certaine distance d'Autun et sur une route partant de cette ville pour se diriger vers Decize, une station marquée du signe désignant les eaux thermales et nommée *Aquis Nisincii* ou *Alisencii*, suivant une autre lecture. Les avis sont partagés relativement à l'identification de cette station, que les uns placent à Saint-Honoré-les-Bains, d'autres à Bourbon-Lancy. Sur la route, entre la station thermale et Autun, à huit lieues gauloises de cette dernière ville, est une station intermédiaire, *Boxum*, dont la détermination pourrait, par la direction, donner la clef du problème, mais qui n'est pas encore identifiée d'une façon même probable.

« Bulliot pense que *Boxum* peut être placé à la Bou-

1. Puits en bois à Ydes, les Fumades, Royat. Canalisations en bois à Bourbonne, Luchon, Abrest, Luxeuil, Ax, Ydes, les Fumades.

tière, hameau de la commune de Saint-Léger-sous-Beuvray, et Holder l'identifie avec *Buis*, autre hameau de la même commune.

« Il n'est peut-être pas téméraire de penser que la station antique établie près de la source de Grisy pourrait également se mettre sur les rangs pour revendiquer l'héritage de l'antique Boxum. Il exista certainement à cet endroit, autour de la source thermale, un établissement d'une certaine importance à l'époque gallo-romaine. La distance de ce point à Autun est, à vol d'oiseau, de seize kilomètres. En comptant la lieue gauloise de 2221 mètres, les huit lieues marquées sur la carte donnent 17768 mètres, distance tout à fait conforme à la réalité, si l'on tient compte des quelques détours que le terrain accidenté devait certainement imposer à la route d'Autun à Boxum.

« Ce n'est là qu'une hypothèse, mais tout aussi vraisemblable que les autres identifications. La question est intéressante pour la solution générale du problème géographique dont je parlais tout à l'heure, car la Boutière et Buis, situés à l'ouest d'Autun, au pied du revers oriental du Mont-Beuvray, nous conduiraient à Saint-Honoré, alors que Grisy, au sud d'Autun, jalonnait la route se dirigeant de cette dernière ville vers Bourbon-Lancy.

« Je me bornerai, en terminant, à signaler le nom ancien de *Bourbière de la Crôte*, qui s'apparente peut-être aux Bourbon et Bourbonne, issus eux-mêmes de l'antique divinité thermale *Borvo*. »

M. P. Monceaux, membre résidant, au nom du R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, communique des plombs byzantins récemment trouvés à Carthage :

« 1. Plomb de bulle. Diamètre, 0^m022. Sur la face, dans une couronne, deux bustes d'empereurs, dont la coiffure est surmontée d'une croix grecque. Au revers, au-dessous d'une croix grecque, une inscription en deux lignes :

+
ΙΩΑΝΝΣ
Τ·ΚΟΜΕ

+
Ἰωάννου
π(ρωτου)κυ(μει)νου.

« 2. Plomb de bulle. Diamètre, environ 0^m021. Sur la face, dans une couronne, entre deux croix, buste de la Vierge, nimbée, tenant l'Enfant Jésus. Au revers, dans une couronne, le monogramme cruciforme :

$\begin{array}{c} \text{S} \\ \text{M} + \text{R} \\ \text{A} \end{array}$	Μαρίου.
--	---------

« 3. Plomb de bulle. Diamètre, 0^m022. Sur la face, dans une couronne, un personnage ailé, debout, tenant une grande croix. Au revers, dans une couronne, un monogramme cruciforme :

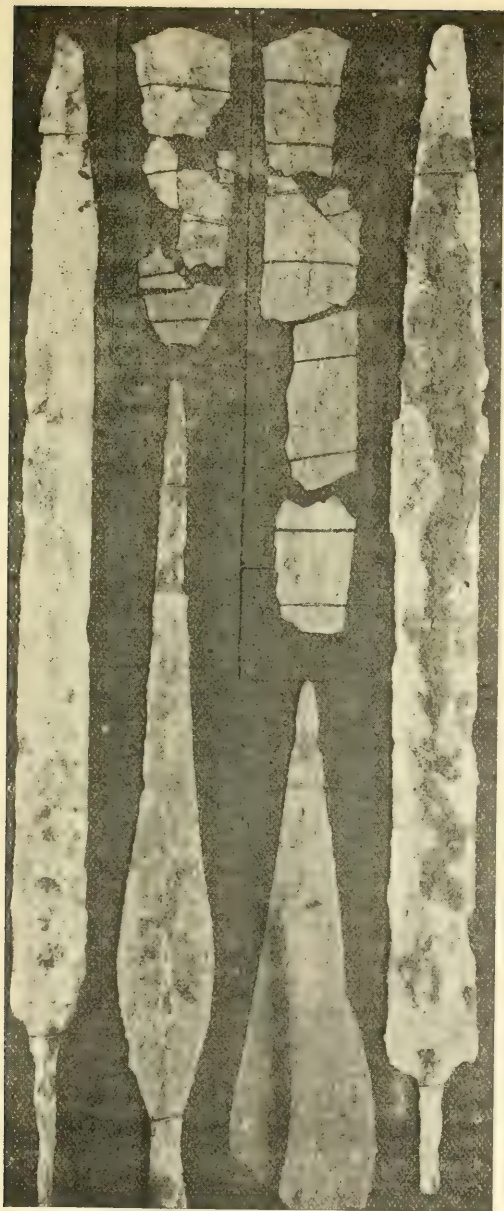
$\begin{array}{c} \text{S} \\ \text{P} \\ \text{ΠΓ} + \text{ME} \\ \text{Ω} \\ \text{Λ} \end{array}$	Πέτρου... »
--	-------------

M. L.-Eug. Lefèvre, associé correspondant national, communique un rapport et une photographie de M. Maxime Legrand, associé correspondant national à Étampes, sur des fouilles exécutées à Congerville (Seine-et-Oise) :

« Au cours de l'hiver dernier (1911-1912), un cultivateur de Congerville¹ qui fouillait de la pierre dans un champ situé à peu de distance des limites de la commune de Mérobert² mit à jour des débris d'ossements humains mêlés à des armes de fer qu'il emporta chez lui avec l'intention bien arrêtée de me faire part immédiatement de sa découverte. Malheureusement, des circonstances indépendantes de sa volonté se mirent en travers de son projet, et ce n'est que tout récemment que j'ai eu connaissance de cette intéressante trouvaille. Lorsque je me suis rendu à Congerville, il était naturellement trop tard pour

1. Congerville, Seine-et-Oise, arr. d'Étampes, cant. de Méréville.

2. Mérobert, Seine-et-Oise, arr. de Rambouillet, cant. de Dourdan-sud.



Objets recueillis dans les fouilles de Congerville (Seine-et-Oise),

me rendre compte par moi-même des conditions de la découverte, et j'ai dû, en recueillant le mobilier funéraire de deux sépultures qu'au premier examen j'ai pu rapporter à l'époque gauloise, me contenter des indications qui m'ont été fournies par l'inventeur. J'ajoute de suite que ces indications m'ont été données avec la plus entière loyauté et le souci le plus grand de l'exactitude.

« Bien que la fouille fût en partie comblée à l'endroit précis où les vestiges avaient été découverts, l'emplacement des sépultures était encore nettement indiqué par des fragments d'os et de fer oxydé que l'ouvrier avait déposés sur le bord de la carrière.

« La tranchée était encore fortement accusée par la dépression du sol, en contre-bas de plus de trente centimètres par endroits, et davantage en d'autres, de la surface du champ, alors que dans le prolongement et sur la gauche elle s'ouvrait béante. Un éclat d'os émergeait encore de la paroi est de cette tranchée; malheureusement, c'était là le seul vestige à peu près en place, le mobilier funéraire de cette double sépulture ayant été totalement enlevé.

« La carrière temporaire où la découverte a été faite est située terroir de Congerville, lieu dit « Le Berceau », section B, n° 36 du plan cadastral, à cinq cents mètres environ du chemin d'intérêt commun qui joint Thionville¹ à Mérobert, réunissant ainsi le chemin de grande communication d'Étampes à Chartres par Chalo-Saint-Mars² et l'ancienne route de Méréville³ à Pussay⁴ et les au delà. Ce dernier, on le sait, emprunte un instant au delà de Méréville, vers Sens, le tracé de la vieille voie romaine de cette ville à Chartres, tracé que l'on retrouve aux abords d'Ouestreville⁵, d'Intreville⁶ et surtout de la

1. Thionville, Seine-et-Oise, arr. d'Étampes, cant. de Méréville.

2. Chalo-Saint-Mars, Seine-et-Oise, arr. et cant. d'Étampes.

3. Méréville, Seine-et-Oise, arr. d'Étampes, cant. de Méréville.

4. Pussay, Seine-et-Oise, arr. d'Étampes, cant. de Méréville.

5. Hameau d'Angerville, Seine-et-Oise, arr. d'Étampes, cant. de Méréville.

6. Eure-et-Loir, arr. de Chartres, cant. de Janville-au-Sel.

célèbre station de Mérouville, bien connue des archéologues¹. L'endroit est une plaine légèrement vallonnée, coupée, çà et là, de petits bocqueteaux, de « remises », comme on dit dans le pays. Ce n'est plus la plaine beauceronne uniforme et plate; on y sent déjà l'approche du val de Chalouette, ramification de la vallée d'Étampes². Le sous-sol, formé de pierre calcaire, dont les lits affleurent en certains endroits, n'est jamais bien éloigné de la surface. C'est ce qui explique le peu de profondeur à laquelle ont été trouvées les sépultures.

« Les deux corps, enterrés à 1 mètre environ l'un de l'autre, étaient enfouis non loin d'un petit bois, à 0^m60 environ de la surface du champ, les pieds tournés vers le nord-est, la tête à la route (s.-s.-o.), dans une position légèrement inclinée l'un par rapport à l'autre, l'espace entre les pieds étant plus grand que la distance séparant les deux têtes. Ils paraissaient avoir été inhumés en plein sol, sans accompagnement de ces pierres brutes qui se rencontrent dans maintes sépultures de même époque, notamment dans la Marne³. Sur ce point, la déclaration de l'inventeur a été formelle; rien de semblable à un mur en pierres sèches à un entourage quelconque n'a été relevé autour des ossements qui reposaient sur le banc de calcaire dont les concrétions ont enrobé les ferrures qui gisaient à leur côté et les ont remarquablement conservées. Des squelettes des deux cadavres jadis déposés là, il ne restait que quelques gros os longs : vestiges de cubitus, de radius, de fémurs et de tibias. Aucune trace de crânes ni de mâchoires; seuls, je le répète, quelques fragments d'ossements ne dépassant pas 0^m15 à 0^m20 de long et tombant en poussière. Le reste avait disparu,

1. Idem. Cf. *Bulletin des Antiq. de France*, 1857, p. 148-152. *Ibid.*, I, c. *Ibid.*, 1878, p. 190. *Ibid.*, 1905, p. 129; cf. 1904, p. 185. *Ibid.*, 1910, p. 284, etc., etc.

2. La Chalouette, affluent de la Juine, prend sa source à Chalon-Moulineux, arr. d'Étampes, cant. de Méréville.

3. Cf. *Bulletin des Antiq. de France*, 1911, p. 290, et 1912, p. 239. *Ibid.*, *Sépultures de Seine-et-Marne*.

peut-être détruit par les passages répétés de la charrue, précisément en raison même du peu de profondeur de l'enfouissement.

« Ce qui subsiste des deux squelettes permet néanmoins de constater que les deux individus inhumés n'étaient point de même force, peut-être pas de même âge. Le premier, enterré du côté du petit bois, c'est-à-dire du côté nord, était d'une ossature puissante et massive. Son fémur « à pilastre » possède une « ligne âpre » extrêmement saillante et dénotant, au dire des médecins, une de ces musculatures extraordinaires et anormales qu'on aime à se figurer chez nos ancêtres. Le second cadavre, enseveli vers Congerville (côté sud), n'offrait point de ces anomalies et son ossature était des plus ordinaires, pour ne pas dire un peu grêle. Le sujet était sans doute plus jeune que son compagnon.

« Le mobilier funéraire retrouvé à côté de ces vestiges et heureusement conservé semble corroborer ces conclusions.

« Les deux cadavres étaient en effet accompagnés chacun, à droite d'une longue épée, à gauche d'une haute lance, le tout en fer sans traces aucunes de cuivre ou de bronze, mais différent comme force et comme poids.

« A côté du squelette à la vigoureuse charpente, l'épée massive à lame épaisse portant une arête médiane mesure 0^m65 de l'extrémité de la soie au bout inférieur légèrement ébréché. La partie du pommeau manque et, comme je l'ai dit, la pointe est légèrement brisée, ce qui doit raccourcir l'objet d'environ 0^m05. La lame elle-même a actuellement 0^m58 de long sur 0^m05 de large près de la soie et 0^m045 à l'endroit où elle s'effile. Fortement encroûtée de calcaire de Beauce, elle porte à un endroit un fragment du fourreau qui l'enserrait et qui, à cette place, a fait corps avec l'objet.

« Le fer de lance, également très développé en feuille de sauge, mesure 0^m08 à sa partie la plus large. Comme longueur totale, elle « devait » atteindre 0^m50, dont 0^m13 de douille. Je dis *elle devait*, car elle est actuellement

pliée aux deux tiers de sa longueur et fortement ébréchée à l'endroit de cette pliure qui est évidemment d'ancienne date et probablement contemporaine de la sépulture du guerrier. Comme l'épée, cette lance possède une nervure médiane bien visible sous la croûte de calcaire qui l'enveloppe. La seconde épée, plus légère et plus déliée, mesure 0^m66 de haut de la soie à la pointe, à laquelle il manque aussi deux à trois centimètres. Sa longueur de lame est de 0^m545 avec 0^m04 à sa plus grande largeur vers la poignée. La lance, plus délicate également et plus effilée, est dans tout son développement. Elle mesure 0^m47 du bord de la douille à l'extrême pointe qui est bien intacte. Sa largeur est de 0^m055 à la partie la plus évasée. Lance et épée possèdent la nervure médiane des deux armes précédentes.

« Comme détail caractéristique, la petite épée avait sa pointe tournée du côté de la tête du mort, tandis que la grosse avait la pointe en bas.

« Ces deux épées avaient dû être enfouies dans leurs fourreaux de fer, dont les débris ont été recueillis dans les déblais. J'ai ainsi ramassé notamment les deux extrémités supérieures de l'un d'eux¹ et de grands fragments du plus mince sans avoir pu découvrir la moindre trace de bronze (bague ou bouterolle).

« En dehors de ces quatre armes, rien comme poterie, ornements, torques ou bracelets. Une pénurie totale de mobilier funéraire, comme si ces morts s'étaient trouvés ensevelis loin de tout centre habité, à la suite de quelque combat ou de quelque escarmouche².

« L'inventeur, frappé de la présence dans ces champs d'armes bien conservées et auxquelles il n'attribuait pas

1. L'ouverture du fourreau, accusant la forme des lignes obliques du haut de la lame, avait dû être garnie d'une lamelle de bois, de corne ou d'os. Un petit clou se voit encore sur le rebord aplati de cette entrée.

2. L'un des os recueillis paraissait bien légèrement teinté de vert, mais pas assez pour appuyer une supposition qui, en somme, peut être complètement erronée.

une existence antérieure à la déroute des huguenots lors du combat d'Auneau (??), — et ce par suite du nom de « chemin des Huguenots » que porte un chemin voisin, — n'a-t-il pas mis assez d'attention à fouiller le sol à côté de ces antiques débris ou en rejetant les déblais dans la fosse? A-t-il laissé échapper quelques menus objets dont la possession nous eût été précieuse, ne fût-ce qu'à titre documentaire? Nous l'ignorons.

« Quoi qu'il en soit, et de l'examen superficiel de ce mobilier funéraire incomplet, il semble ressortir que nous nous trouverions en présence d'une double sépulture gauloise de la période correspondant aux sépultures de la Marne, antérieure de peu à la conquête¹ ou même contemporaine de cette dernière. Le *Gais*, dont les médailles à la légende *Epasnactus*, *Durnacos*, *Verotal* ou *Tricos* nous ont conservé la représentation; la *spatha*, dont nous parlent les auteurs latins et que les combattants gaulois étaient obligés de redresser avec le pied quand elles s'émoussaient et « se recourbaient » semblent bien caractéristiques de cette époque où la coutume existait de briser les armes des morts avant de les joindre à leurs maîtres dans le tombeau.

« La présence de cette sépulture en ce lieu s'expliquerait assez facilement par ce que l'on connaît de la viabilité et de l'habitation dans cette région de la Beauce. Mérouville, localité très rapprochée et dans le prolongement du chemin de Mérobert à Congerville, a fourni de nombreux vestiges de cette époque : des armes de même forme et de même matière pour ainsi dire signées et datées au moyen des monnaies gauloises qu'on a exhumées du sol. A ma connaissance, il a été trouvé à Mérouville une

1. Faudrait-il voir là une de ces sépultures doubles en forme de V ou d'A signalées aux Crous-de-Vertus? (cf. H. du Cleuziou, *L'Art national*, p. 254 et suiv.). Y a-t-il tout simplement « aux Berceaux » de Congerville la sépulture du père et du fils tués dans la même rencontre et inhumés précipitamment en plein champ avec leurs seules armes?

grande quantité de monnaies des Carnutes, des Senons et des Turons entre autres, potins au taureau cornupète dégénéré (Atlas de La Tour; Adrien Blanchet, fig. 115 et 116), des bronzes à l'aigle et l'aiglon (Adr. Blanchet, fig. 243), bronzes au « loup » passant à gauche (Atlas de La Tour, 6188; Adr. Blanchet, fig. 246), bronze au « lion » à droite (Atlas de La Tour, 6317; Adr. Blanchet, fig. 247), ainsi que plusieurs Πικτιλος (Adr. Blanchet, fig. 270) mêlés à des potins dits des Remi ou des Catalauni avec le guerrier au torques passant à droite (Adr. Blanchet, fig. 395)¹. Non loin de Congerville, à Gaudreville-Grandville², on a découvert également des tombes de l'époque gallo-romaine et mérovingienne; mais, cette fois, il s'agissait bien d'un cimetière et non de sépultures isolées.

« Mérouville, centre important d'habitation à l'époque de la conquête, se trouve presque à l'intersection de la grande voie de Chartres à Sens et d'un chemin secondaire qui doit venir d'Arpajon (Châtres) par Souzy-la-Briche³, la plaine de Boutervilliers et du Plessis-Authon⁴, Mérobert et Congerville, etc., etc. Rien d'étonnant à ce que des vestiges gaulois se rencontrent dans cette plaine aux abords de ces voies anciennes qui ont dû, à l'époque de la conquête, servir aux envahisseurs qui se sont fortement établis à Mérouville et y sont demeurés longtemps. De nouvelles fouilles sont entreprises au même endroit et nous diront peut-être si nous nous trouvons en présence

1. Les numéros ci-dessus se réfèrent au *Traité des monnaies gauloises* de M. Adrien Blanchet.

2. Cant. de Janville, Eure-et-Loir.

3. Cette localité est célèbre par d'importants vestiges gallo-romains et notamment par la découverte d'une villa gallo-romaine d'où M. le comte de Saint-Périer a tiré de fort belles mosaïques. Cf. *Annales de la Société archéologique du Gâtinais*, année 1885, p. 85 et suiv.

4. Traces d'habitations gallo-romaines à Boutervilliers, dans les terres voisines de Richarville, à La Forêt et à Champdoux (ferme, cant. d'Étampes, vers Boutervilliers).

d'un cimetière de l'époque de la Gaule indépendante ou si l'on se trouve tout simplement en face d'une sépulture isolée consécutive de quelque combat livré pour l'indépendance de notre sol. »

M. Blanchet présente quelques observations.

M. L. Mirot, associé correspondant national, fait une communication sur l'hôtel d'Étampes, rue Saint-Antoine, entre les rues du Petit-Musc et Costex, appelé aussi hôtel de Bretagne, hôtel Neuf, hôtel de Cossé. Acquis par Charles VI sur la famille Culdoe, il appartient, lors de l'occupation anglaise, à l'archevêque d'York ; au ^{xv}^e siècle, il fut la propriété des ducs de Bretagne, et Anne de Bretagne le donna à Jean de Chalon-Orange. Réuni à la couronne à la mort de Philibert de Chalon, il fut dépecé ; Diane de Poitiers se le fit adjuger en 1544 ; il devint ensuite la propriété du ministre de Cossé, dont les héritiers le vendirent aux dames de la Visitation Notre-Dame. Lors du lotissement de 1544, les jardins furent divisés ; on perça la rue de la Cerisaie pour y donner accès au ^{xvii}^e siècle. Les dames de la Visitation acquirent la plus grande partie de ces terrains.

M. J. Roman, membre résidant, fait la communication suivante :

« J'ai acquis dernièrement une bulle de plomb d'un type assez rare. C'est la bulle de Bertrand et Raymond de Baux, frères et co-princes d'Orange de 1279 à 1330 environ. En voici la description :

« + S'. B'. T. R'. D'. BAVCIO PRINCIPVM AVRASIE. Cornet enguiché. — R'. + PRINCEPS AVRAZIE. Cavalier armé de toutes pièces, l'épée haute, galopant à gauche ; sur son écu un cornet.

« Cette bulle ne se trouve pas dans l'excellente monographie que M. le Dr Barthélemy a consacrée à la famille de Baux et dans laquelle il a rassemblé tout ce qui était connu de sceaux de cette maison et même beaucoup de sceaux inédits. Il publie bien des sceaux séparés de Ber-

trand et de Raymond de Baux, mais aucun ne porte leurs deux noms réunis.

« Ici, les noms des deux frères se trouvent réunis sur l'un des côtés de la bulle; je ne connais pas d'autre exemple de cette particularité. Quand deux seigneurs avaient une bulle faite pour une juridiction commune entre eux, le nom de l'un paraissait sur une face et celui de l'autre sur la face opposée. C'est ainsi, par exemple, que le roi Philippe le Hardi et Charles d'Anjou, comte de Provence (1277), qu'Alphonse de Poitiers et le même Charles d'Anjou (1259-1278) ont, pour leur juridiction commune dans le marquisat de Provence, des bulles dont une face est réservée au nom et aux armes de chacun d'eux. De même, les seigneurs de Montauban et de Baladun, l'évêque de Grenoble, l'archevêque d'Embrun et le Dauphin. Toujours le nom, les armes ou le symbole de chaque seigneur occupent entièrement une face de la bulle. Ici, au contraire, Bertrand et Raymond de Baux s'en partagent fraternellement l'une des faces, tandis que le revers offre un type anonyme peut-être d'un travail plus ancien que celui de la face.

« De même dans les sceaux en cire, on trouve quelquefois, très rarement, des sceaux dont la face et le revers sont occupés par deux personnages différents. Quelquefois, c'est par un seigneur et son subordonné. Pierre, archevêque de Reims (1199-1210), fait appliquer au revers du sien celui d'Arthur, son chancelier; Hugues, baron de Faucigny, a pour contre-sceau celui d'Humbert de Choulay, son bailli (1324).

« D'autres fois, c'est le mari et la femme qui occupent chacun l'une des faces du sceau. Le seigneur et la dame de Pierrepertuse en Languedoc (1240) paraissent à cheval sur leur sceau, le mari d'un côté en costume de guerre, la femme de l'autre en costume de chasse. De même Guillaume de Bolun et sa femme (1271); ici, la légende est curieuse. Autour de la figure du mari, on lit : S' WILLI DE BOOLVN, et autour de celle de la femme : S'. HEREMBOVRG SA FAME.

« On trouve cependant quelques rares exemples de personnages se partageant une face du sceau. D'abord les maréchaux de France qui, toujours au nombre de deux, partissent de 1346 au xvi^e siècle sur leur sceau commun un écu de leurs doubles armoiries, mais jamais leur nom ne paraît dans la légende qui est *Scel commun de la maréchaussée de France* ou quelque autre équivalente.

« Les seuls personnages qui aient à ma connaissance réuni sur le même côté d'un sceau leurs noms et leurs armes sont quelques receveurs des aides et des montres et autres fonctionnaires du même ordre au xiv^e siècle. Jean de Chambly et Guy de Beaumont juxtaposent leurs écus armoriés en 1367 et leurs noms paraissent côte à côte dans la légende. Robert de Wagnies, Roger le Masuier et Pierre Bourgeoise en 1370 combinent au contraire leurs triples armoiries, fort mal gravées du reste, dans un même écusson, une en pointe et deux en chef, ce qui donne un coupé parti en chef.

« Voilà les seuls exemples que je connaisse de ces sceaux, dont un côté est partagé entre plusieurs personnages. La bulle des princes de Baux que je vous présente leur est bien antérieure et acquiert par la situation sociale des personnages dont le nom y paraît une importance historique très supérieure. »

M. Ch.-H. Besnard, associé correspondant national, étudie les voûtes de la crypte et de l'église haute de Saint-Eutrope de Saintes. Il explique les procédés employés par le constructeur pour réaliser la voûte très surbaissée qui couvre la crypte.

Envisageant la disposition des piles de l'église haute, il fait ressortir la grande habileté avec laquelle l'architecte a su résoudre le problème posé par la poussée du grand berceau central. Il démontre que la disposition des colonnes recevant les arcs-doubleaux est bien le résultat d'une conception première et non d'un remaniement postérieur en vue, comme on avait voulu le prétendre,

de permettre l'installation de stalles. Il repousse en outre la thèse qui voudrait voir dans cette construction un édifice d'influence auvergnate.

Séance du 26 Mars.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

- MÉLY (F. DE). *Les trois statuettes de bronze de Merville conservées au Musée de Lille*. Paris, 1913, in-4°, pl.
- SAINT-PÉRIER (COMTE DE). *Découverte d'une roche à pétroglyphes à Moulineux (S.-et-O.)*. Le Mans, 1912, in-8°.
- *Fouille de la grotte des Bœufs à Lespugne (Haute-Garonne) (Magdalénien)*. Le Mans, 1912, in-8°.
- *Gravure magdalénienne à contours découpés*. Le Mans, 1912, in-8°.
- *Haches non polies et polissoir détruit à Bouville (S.-et-O.)*. Paris, 1913, in-8°.
- *Pièces paléolithiques de la grotte de Lespugne (Haute-Garonne)*. [Paris, 1912], in-8°.
- *Le fief des Barbacanes aux Émondants*. Étampes, s. d., in-8°.
- *Pièces paléolithiques de la grotte des Rideaux à Lespugne (Haute-Garonne)*. [Paris, 1912], in-8°.
- *Station magdalénienne d'un abri sous roche à Lespugne (Haute-Garonne)*. [Paris, 1912], in-8°.

M. le commandant Lefebvre des Noëttes, associé correspondant national, après avoir rappelé brièvement que la ferrure à clous n'a pas existé chez les peuples antiques et qu'elle apparaît seulement au moyen âge, à partir du x^e siècle au plus tôt, émet l'hypothèse que beaucoup de ferrures, dites gallo-romaines ou romaines, doivent dater du moyen âge. Il insiste en particulier sur la prétendue collection de fers à clous romains réunis à la Saalburg,

et prouve que cette collection se compose en réalité de fers du moyen âge, ou même du xvi^e siècle. Il montre aussi que les fers à clous, récemment trouvés à Aguilar (Espagne) par M. le marquis de Cerralbo et présentés par lui à l'Institut, fers qui ont été recueillis sur l'emplacement de la nécropole fouillée, mais non dans les tombes ni sous les stèles funéraires, sont des fers perdus au moyen âge et ne doivent nullement être attribués à l'époque hallstattienne.

M. P. Monceaux, membre résidant, communique une note de M. A. Merlin, associé correspondant national, directeur des Antiquités et arts de la Tunisie, sur des inscriptions latines inédites qui ont été trouvées récemment au Khanguet El-Hadjaj et à Sidi-Daoud, dans la presqu'île du cap Bon, et qui lui ont été signalées par M. Jules Renault, architecte, associé correspondant national :

« 1. M. Jules Renault, associé correspondant national, a bien voulu me remettre l'estampage, fait par ses soins, d'une inscription découverte vers la fin de 1912 au Khanguet El-Hadjaj, dans la propriété de M. Riant (ancienne propriété Lançon), à dix mètres environ au nord-est de la sacristie de la chapelle.

« La pierre mesure 0^m30 de hauteur, 0^m63 de longueur, 0^m08 d'épaisseur; les lettres, grossièrement gravées et irrégulières, ont à peu près 0^m05-0^m055, mais parfois jusqu'à 0^m075 de haut :

COVVL DVS MACE'
DE SVO PRO LLV ■
PIE FABRICABIT

« Dans le mot *macellu*[*m*], l'M final a disparu aujourd'hui, et pourrait bien n'avoir jamais existé; toutefois, il semble qu'on en voit la première haste oblique sous l'E.

Ce mot, réparti sur deux lignes, dont la seconde est à la hauteur du premier interligne, a fort probablement été rajouté ultérieurement, dans le blanc qui existait à l'angle supérieur droit.

« On remarquera *Covuldus*, forme populaire du nom chrétien *Quodvultdeus*, dont on connaît des variantes nombreuses; on notera aussi la mention du *macellum*.

« A la fin de la ligne 2 et au début de la ligne 3, il faut lire : *prop[r]ie; de suo prop[r]ie fabricabit = de suo proprio fabricavit*.

« 2. Je dois également à M. Jules Renault l'estampage d'un texte gravé sur une plaque de marbre blanc (haut., 0^m18; larg., 0^m225; épais., 0^m036; lettres, 0^m028-0^m02), qui a été recueillie à Sidi-Daoud, l'ancienne *Missua*, et qui est aujourd'hui entre ses mains :

D· M· S·
T· Q· MESCENIVS· O·
T· I A N V A R I V S· T·
L· VIX· AN XXXV· B·
S· M· VI· D· XII· Q·

« La disposition des sigles *t(ibì) t(erra) l(evis) s(it)* et *o(ssa) t(ibì) b(ene) q(uiescant)*, en colonnes verticales flanquant l'építaphe, était fort à la mode dans la région d'Utique, sur le bord du golfe de Tunis qui fait face à *Missua*¹.

« 3. De Sidi-Daoud provient aussi le débris d'une inscription qui, autant qu'on peut s'en rendre compte d'après l'estampage, était gravée en une seule ligne, comprise entre deux moulures, sur une plinthe fort

1. Gauckler, *Bulletin des Antiq. de France*, 1902, p. 241.

étroite, aujourd'hui brisée à ses deux extrémités (haut., environ 0^m05; long., 0^m23; lettres, 0^m025) :

? c | ANINIVS · GLAV | cus..... »

M. P. Monceaux communique ensuite, au nom du R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, des sceaux byzantins récemment trouvés à Carthage :

« 1. Plomb de bulle. Diamètre, 0^m021. Sur la face, dans une couronne, entre deux croix grecques, un buste nimbé. Au revers, dans une couronne, une inscription en quatre lignes, précédée d'une croix grecque :

+CЄP
ΠΙΣCTP
ATHΛA
T8

+Σεργίου
στρατηλάτου.

« Un Sergios, en 544, commandait l'armée d'Afrique, avec le titre de *magister militum*.

« 2. Plomb de bulle. Diamètre, 0^m024. D'un côté, dans une couronne, le monogramme cruciforme :

Υ
Δ+Δ
Α

Δαυίδ.

De l'autre côté, dans une couronne, un monogramme très compliqué, en forme d'N, mutilé à gauche, dont on ne peut rien tirer, et que nous ne pouvons reproduire ici.

« 3. Plomb de bulle. Diamètre, 0^m023. La face est

presque fruste, avec quelques traces d'un buste nimbé.
Au revers, restes d'un monogramme cruciforme :



M. F. de Mély, membre résidant, signale, d'après M. Rosset, de Lyon, plusieurs miniatures très intéressantes qui ornent un manuscrit du Manuel d'histoire de Philippe VI de Valois, roi de France, qui date du commencement du xv^e siècle.

M. Marquet de Vasselot, membre résidant, présente une statuette en bronze doré, de l'époque gothique, récemment acquise par le Musée du Louvre.

MM. Blanchet et de Mély présentent quelques observations.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DU 2^e TRIMESTRE DE 1913.

Séance du 2 Avril.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

BEAUMONT (comte Ch. DE). *Catalogue des artistes angevins, manceaux, tourangeaux, vendômois et blésiens qui ont exposé aux salons de 1912*. La Flèche, 1912, in-8°.

— *Transaction faite par Messire René d'Espinay (6 juillet 1694)*. La Flèche, 1913, in-8°.

CARTON (D^r L.). *Documents pour servir à l'étude des ports et de l'enceinte de la Carthage punique*. Paris, 1913, in-8°, pl.

— *L'hydraulique dans l'antiquité en Barbarie*. Tunis, 1912, in-8°.

— *Statues en terre cuite de grandeur naturelle trouvées à Hamman-Lif (Tunisie)*.

DÉCHELETTE (J.). *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine. II : Archéologie celtique ; 2^e partie et appendices*. Paris, 1913, 2 vol. in-8°, pl.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, offre à la Société, de la part de l'auteur, notre confrère M. Joseph Déchelette, le troisième volume de son *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*.

C'est en réalité la deuxième partie du tome II, qui correspond à la deuxième division chronologique des temps protohistoriques, le premier âge du fer ou époque de Hallstadt (de l'an 900 à l'an 500 environ). Cette époque

nous est surtout connue par des tombeaux et par leur mobilier; le tumulus y constitue la sépulture-type. Les plus beaux et les plus intéressants tumulus se sont rencontrés dans la région orientale de la Gaule, dans nos provinces de Bourgogne, Franche-Comté, Lorraine, Champagne, Dauphiné et Provence; les objets recueillis sont du plus haut intérêt pour l'histoire de l'art et de la civilisation. Notre regretté confrère Flouest fut un des premiers à comprendre l'importance archéologique des grands tumulus bourguignons; son œuvre a trouvé dans notre actif correspondant, Henry Corot, un zélé continuateur. M. Déchelette rappelle tous ces travaux, les classe, en expose l'intérêt avec son talent ordinaire et une méthode pleine de précision. Dans la région pyrénéenne, un autre de nos confrères, le général Pothier, avait montré l'importance des grandes nécropoles du plateau du Ger. Bon nombre de tumulus ont été aussi explorés dans la France centrale, notamment en Auvergne; en Languedoc et en Guyenne, on a observé les mêmes faits. Nos provinces de l'ouest, le Poitou, l'Angoumois, la Saintonge et l'Armorique sont moins bien représentés au point de vue des trouvailles de cette nature. L'illustration de ce nouveau volume ne comprend pas moins de 8 planches et de 175 figures qui permettent de se rendre un compte très exact de la nature, de l'ornementation et du classement des principaux types industriels recueillis dans les tumulus de la Gaule et dans ceux des contrées voisines.

M. E. Michon, membre résidant, dépose sur le bureau diverses études de M. le D^r L. Carton, associé correspondant national :

« Notre infatigable correspondant me prie d'offrir en son nom à la Société trois nouveaux témoignages de son activité.

« *L'Hydraulique dans l'antiquité en Barbarie*, si elle a surtout pour but d'apporter l'enseignement du passé à ceux qui s'efforcent, par un meilleur aménagement des eaux, de rendre au pays son antique prospérité, relève de

nos études en ce qu'elle établit que les travaux entrepris à l'époque romaine visaient à la dérivation et à l'irrigation à l'aide des eaux de ruissellement, bien plus qu'ils ne consistaient en colossaux ouvrages de collectionnement.

« Nous sommes plus directement intéressés encore par les *Statues en terre cuite de grandeur naturelle trouvées à Hammam-Lif*, dont la description est précédée de la revue des découvertes analogues antérieurement faites en Algérie et en Tunisie.

« Le travail de beaucoup le plus important, pourtant, consiste dans les *Documents pour servir à l'étude des ports et de l'enceinte de la Carthage punique*. Il y a là tout un ensemble de données minutieuses et précises, dont un premier aperçu avait été soumis à l'Académie des inscriptions en octobre 1910. Il a été complété au jour le jour jusqu'en ces derniers temps, en mettant à profit, soit des basses mers exceptionnelles comme celle du 14 mars de l'an dernier, soit des périodes de pluies torrentielles comme celle du commencement de novembre de la même année. Les observations faites par M. le Dr Carton ne peuvent malheureusement être suivies, à défaut du séjour sur les lieux, qu'à l'aide de plans de détail et de graphiques, et il m'est impossible même de les résumer. Je tiens à dire, toutefois, que ceux-là mêmes que ses conclusions n'arriveraient pas à convaincre complètement ne pourront manquer d'en reconnaître la haute portée pour la distinction des divers ports, ports de guerre et port marchand, de la Carthage punique d'abord, puis de la Carthage romaine. Il sera désormais impossible de discuter cette question si controversée sans mettre en première ligne les *Documents* de M. le Dr Carton, et c'est assez dire le service qu'ils rendent à la science. »

Il est procédé au scrutin pour l'élection d'un membre résidant. Aucun des candidats n'ayant obtenu la majorité requise par le règlement, l'élection est renvoyée au 7 mai.

M. E. Chénon, membre résidant, signale deux textes du moyen âge qu'il a rencontrés parmi les *Benedictiones variae* publiées par Migne et d'où il ressort que les gens de cette époque, lorsqu'ils trouvaient dans des lieux antiques (*in locis antiquis reperta*) ou lorsqu'ils extrayaient des profondeurs de la terre (*a voragine terrae abstracta*) des vases anciens, ne les mettaient pas pieusement dans des musées, comme aujourd'hui, mais continuaient à en faire usage (*utenda, humanis usibus reddita*). Seulement, comme ils avaient été fabriqués par des païens (*arte fabricata gentilium*), ils les faisaient bénir par un prêtre avant de s'en servir, afin de les « purifier de toute souillure »¹.

M. H. Omont, membre résidant, ajoute qu'une prière tout à fait analogue, intitulée aussi : *Oratio super vasa in loco antiquo reperta*, se trouve au fol. 63 d'un ancien Missel à l'usage de Beauvais, du XII^e siècle, qui a figuré en 1909 sous le n° 13 du catalogue de vente de la bibliothèque du château de Troussures et qui est aujourd'hui conservé dans les collections de M. le marquis de Luppé :

« Parmi les autres prières transcrites dans ce même Missel, on remarquera, au fol. 75, la suivante, qui concerne l'épreuve judiciaire appelée *Corsned*, usitée chez les Anglo-Saxons² :

« *Ad iudicium panis ordeicei et casei.*

1. Cf. les formules de bénédiction publiées par Migne, *P. L.*, t. 138, col. 1092 (d'après un ms. du X^e siècle) : « *Oratio super vasa reperta in locis antiquis. Omnipotens aeterna Deus insere te officiis nostris, et haec vascula arte fabricata gentilium sublimitatis tuae potentia ita emendare digneris, ut omni immunditia depulsa, sint tuis fidelibus tempore pacis atque tranquillitatis utenda. Per...* » (ce texte est répété à la col. 1139); — col. 1139 : « *Alia [oratio]. Deus, qui in adventu Filii tui Dominini nostri omni[bus] tuis mandasti fidelibus, adesto propitius invocationibus nostris, et haec vascula, quae tuae indulgentia pietatis post spatia temporum a voragine terrae abstracta humanis usibus reddidisti, gratiae tuae largitate emunda. Per...* »

2. Voir Du Cange, *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*, éd. Henschel, t. II, p. 623, v° *Corsned*.

« Agris, obinia, ciscidtralem, aeraphion, membralim,
« planor, briaton, agios, agios, agios, in adventu Salva-
« toris. Deus Abraham, Deus Ysaac, Deus Jacob, Deus
« Moysi, Deus Haeliae, Deus angelorum, Deus archan-
« gelorum, Deus prophëtarum, Deus martyrum, Deus
« omnium sanctorum. De furto quem ille perdidit, si
« quis de creatura panis vel casei gustaverit, qui nescius
« est manducet et qui conscius est vomat et tremulet,
« quasi arbor tremula, et requiem non habeat. Taliter
« fac, Domine, ut guttur ejus claudatur et cognoscat quia
« tu es Dominus solus, qui vivis et regnas.

« Hoc ter dic super panem et caseum, et metire untiam
« unam, ita ut panis et caseus aequales sint. »

M. J. Toutain, membre résidant, lit une note de
M. Henry Corot, associé correspondant national, sur les
fouilles d'un tumulus situé à La Villeneuve-les-Converts
(Côte-d'Or) :

« La fouille du grand tumulus du Bois-Vert, sis sur le
territoire de la commune de La Villeneuve-les-Converts,
entreprise aux frais de la Société archéologique du Châ-
tillonnais, se continue et ne sera peut-être pas encore
terminée la semaine prochaine, car l'enlèvement de la
masse des terres accumulées en cet endroit est long et
pénible.

« Ce tumulus, avant que je n'y mette la pioche, mesu-
rait à peu près 30 mètres; à 20 mètres de son centre pré-
sumé, je fis ouvrir deux tranchées formant un angle très
obtus, environ 160 degrés. La première journée de fouilles,
avec neuf hommes, nous conduisit à quelques décimètres
d'un mur qu'on découvrit le lendemain matin.

« Ce mur offre un intérêt tout particulier parce qu'il
est construit à la façon des murs défensifs des oppidums
gaulois, c'est-à-dire avec des poutres en bois placées en
échiquier et sur deux rangs. L'appareil extérieur est
formé par des matériaux provenant d'une cuvette du voi-
sinage, d'où les constructeurs ont extrait la pierre néces-
saire à leur œuvre, et chose remarquable, la construction

représente l'inverse des couches géologiques, car à la base se rencontre le calcaire feuilleté mince qui se trouve d'ordinaire à la couche supérieure de la roche, et la partie supérieure, faite avec les lits inférieurs de la couche géologique, atteint la grosseur et la taille du moellon des constructions modernes.

« Ce mur, d'une épaisseur d'environ 3^m60 à 3^m80, est constitué par un amas de grosses pierres mélangées de terre, qui font un bloc avec les madriers et le parement extérieur et constituent ainsi l'enceinte de la sépulture.

« Cette enceinte, d'un diamètre d'environ 10 ou 11 mètres, est constituée par une épaisseur de terre d'environ 1 mètre, sur laquelle est étendue une couche de cailloutis formant béton et fortement battue et tassée pour la rendre compacte; cette couche protégeait la sépulture de la base contre les infiltrations des eaux.

« Sur le sol vierge, dans la partie ouest-sud-ouest qui avait été explorée vers 1875 par M. Girardot, de Baigneux-les-Juifs, j'ai rencontré sept trous, plus ou moins profonds, à distances inégales, qui paraissent être l'œuvre des constructeurs du tumulus.

« Actuellement, la couche supérieure seule du tumulus est enlevée et on n'y a rencontré qu'un seul dépôt d'objets de bronze, absolument méconnaissables parce qu'ils ont subi l'action d'un feu très violent, qui les a réduits à l'état de culots de fonte.

« Un de ces débris pourtant me paraît constituer le fond d'un vase, mais la fonte des parois n'en fait qu'un bloc à peu près informe.

« Au milieu de ce dépôt, on a rencontré des vestiges de lames de fer, quelques clous en bronze finement ciselés, dont la tige était en fer, et de nombreux débris de fer avec appliques de bronze.

« Il y a là toute une technique très curieuse de l'art de souder le bronze sur le fer. Malheureusement, il sera difficile de dater ce dépôt, car on n'y a rencontré ni fibules, ni autres débris typiques.

« J'estime qu'il y a dans la couche encore inexplorée,

mais qui le sera sur la fin de la semaine, si le temps le permet, une sépulture intéressante d'un chef ou d'un puissant de l'époque; j'espère que cette sépulture n'aura pas été violée comme beaucoup de ses semblables. En tout cas, je crois qu'il y aurait lieu de conserver ce monument unique en son genre et d'en demander le classement comme monument historique. »

Séance du 9 Avril.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

BONNARD (L.). *Ce que nous savons de Chartres gallo-romain*. Bordeaux-Paris, 1913, in-8°.

— *La source ferrugineuse des Petits-Prés à Chartres*. Chartres, 1912, in-8°.

BOSSE (Em.). *Un agnel d'or de Jean de Berry (1340-1416)*. Reims, 1913, in-8°.

— *Une trouvaille inédite de monnaies du moyen âge faite à Roberchamp (Aisne) en 1874*. Reims, 1913, in-8°.

BRANTS (V.). *Recueil des ordonnances des Pays-Bas. Règne d'Albert et d'Isabelle. T. II : 1609-1621*. Bruxelles, 1912, in-fol.

POKRYCHKINE (P.). *Icones de la cathédrale de la Transfiguration du palais du Kremlin*. Saint-Petersbourg, 1913, in-4°, pl.

PROU (M.). *Rapport sur les travaux des Écoles françaises d'Athènes et de Rome en 1911-1912*. Paris, 1912, in-8°.

SABARTHÈS (l'abbé). *Dictionnaire topographique du département de l'Aude*. Paris, 1912, in-4°.

M. J. Toutain, membre résidant, lit une note de M. le Dr E. Reveil, associé correspondant national, sur une estampille inédite de plombier gallo-romain trouvée à Veyssilieu (Isère) :

« A l'inventaire raisonné des aqueducs gallo-romains,

publics et privés, publié par M. Adrien Blanchet (*Recherches sur les aqueducs et cloaques de la Gaule romaine*, 1908), il convient d'ajouter l'aqueduc de Veyssilieu, canton de Crémieu, arrondissement de La Tour-du-Pin (Isère).

« La découverte fortuite en est due à M. Philippe Chaîné, cultivateur. En minant une terre, située mas du Templier, section C du cadastre de cette commune, il mit au jour, en 1908, quatre mètres environ de conduits de plomb, avec inscription en relief répétée quatre fois. Le tuyau, plus large en bas, va en se rétrécissant vers le haut; il a 0^m008 à 0^m009 d'épaisseur. La hauteur utile est de 0^m063 à 0^m065, la largeur 0^m040 à 0^m041.

« La marque du plombier est la suivante : STAIA° SATVRNVA SVISV F, ligature de I N. Elle offre des particularités intéressantes. Le gentilice en *aius* n'est pas commun dans la région lyonnaise. Cependant, on peut signaler l'inscription d'un certain M STAIVS AESCHINVS, copiée par Gabriel Symeoni à Saint-Irénée et citée par de Boissieu. Le cognomen *Saturninus*, assez fréquent dans l'épigraphie tumulaire, au masculin et au féminin¹, se rencontre comme marque de plombier à Vienne, SATVRNINV(s) VF². Au contraire, l'emploi de l'adjectif possessif *suis* est sans exemple sur des conduits d'aqueduc, alors qu'il sert à exprimer un vœu en faveur des siens sur les monuments funéraires. Cet adjectif marquant avec certitude la possession d'une chose qui vous est propre, il s'agit ici d'un don, d'une gracieuseté de Staia Saturnina à sa famille, qui était probablement propriétaire de la villa de Veyssilieu. »

M. P. Monceaux, membre résidant, de la part du R. P. Delattre, associé correspondant national, communiqué des sceaux byzantins récemment trouvés à Carthage :

« 1. Bulle de 0^m023 de diamètre.

1. *C. I. L.*, t. XII, 1999, 3014, 3280.

2. *C. I. L.*, t. XII, *fist. plumb.*, n° 9; voy. Leblanc, *Fouilles archéologiques faites à Vienne en 1881 et 1882*, p. 79.

« *Face* : buste de l'empereur Constant II.

« *Revers* :

.	+	
L	Ε	ONT
I	V	S SAC
Ε	L	LARI
V	S	

+ *Leontius*
sacellarius.

« 2. Bulle de même diamètre.

« *Face* :

A	N	A
S	T	A
S	I	V

Anastasiu(s).

« *Revers* :

8	
T	
N	+
A	C

Ἀναστασίου.

« 3. Bulle de même diamètre.

« *Face* : les têtes affrontées de saint Pierre et de saint Paul. Au-dessus, une petite croix.

« *Revers* : monogramme cruciforme.

8	
P	+
A	N

Οὐρανός
ou Οὐράνης (*Varanis*). »

M. J. Toutain, membre résidant, donne lecture d'une communication envoyée par M. le lieutenant de Launay, associé correspondant national, sur un chapiteau de Saint-Georges de Boscherville.

On voit, sur ce chapiteau, une figure féminine debout entre deux lions, dressés sur leurs pattes de derrière, qu'elle tient à la gorge. M. de Launay pense que ce groupe, souvent interprété comme représentant Daniel dans la fosse aux lions, est en réalité une image de l'antique *Περνία Θήρων*, la Cybèle ou Cybèbè phrygienne. Ce motif est fréquent dans les pays grecs, sur les monuments de l'époque dite égéenne ou mycénienne. M. de Launay, après avoir rappelé les théories récentes sur les rapports qui auraient existé, à cette époque lointaine, entre la Scandinavie et la Méditerranée orientale, par la « route de l'ambre », ajoute que le motif de la déesse aux lions a pu être transporté de l'Ionie asiatique en Scandinavie, par cette même route ou par la route de l'Europe centrale; ce seraient les Normands qui, au moyen âge, l'auraient introduit dans la France du nord, de l'ouest et du nord-ouest, où on le rencontre fréquemment.

MM. Michon, Prou, de Mély, de Baye, Lefèvre-Pontalis, Mgr Batiffol formulent les réserves les plus expresses sur les conclusions de M. le lieutenant de Launay.

M. F. de Mély, membre résidant, fait la communication suivante :

« En réalité, nous ne savons rien du talent de Bourdichon. Nous pouvons faire des attributions d'après des comptes, mais rien n'est plus dangereux, puisque l'artiste, dirigeant un atelier, touchait la plupart du temps le prix du travail exécuté par des collaborateurs.

« Si j'ai pu apporter, le 12 février dernier, une miniature de son école portant le monogramme IB, si M. P. Durrieu a pu ensuite montrer, le 28 février, à l'Académie un beau portrait d'homme signé d'un B, nous ne pouvons cependant toujours proposer que des hypothèses.

« Il existe cependant une œuvre absolument authentique de Bourdichon. Quand nous l'aurons retrouvée, nous pourrons alors parler en connaissance de cause du faire de l'artiste. Assurément, elle n'est pas perdue; il s'agit

simplement de la retrouver; elle est au Vatican. C'est le portrait de saint François de Paule, exécuté le jour de la



Gravure de Villamena et Masne (XVII^e siècle).

mort du saint, sur l'ordre du roi Louis XII, par Bourdichon. Le portrait a été gravé par Villamena et par Masne au xvii^e siècle. Les planches des deux artistes sont telle-

ment semblables qu'il est très facilement reconnaissable. Voici ce qu'on lit au bas d'une des gravures :

*Vray pourtrait de
S. François de Paule.*

*Coppie sur l'original qui est conservé à Rome au
Vatican, lequel fut envoyé au pape Léon X par
François pre^r, Roy de France. Ce dict original
fut tiré sur luy le jour de son decedz, par M^e
Jean Bourdichon, peintre du Roy Louis XII,
selon qu'il est porté au procès de sa canoni-
sation, qui fut faicte à Tours par les Evesques
de Paris, d'Auxerre et de Grenoble l'an 1513.*

1644, Masne, in. f.

« J'ai déjà demandé au Vatican si on le connaissait : on n'a pu me le retrouver. Je fais donc appel aux érudits pour le découvrir. Le jour où nous aurons cet original, alors nous saurons d'une façon certaine comment peignait le grand artiste tourangeau.

« Il est fort curieux de constater que la figure de saint François de Paule, décédé en 1507 au Plessis-les-Tours, se retrouve continuellement dans l'œuvre de l'atelier de Bourdichon, sous les traits de saint Joseph. Peut-être même sera-t-il possible ainsi de dater certaines œuvres de maître. »

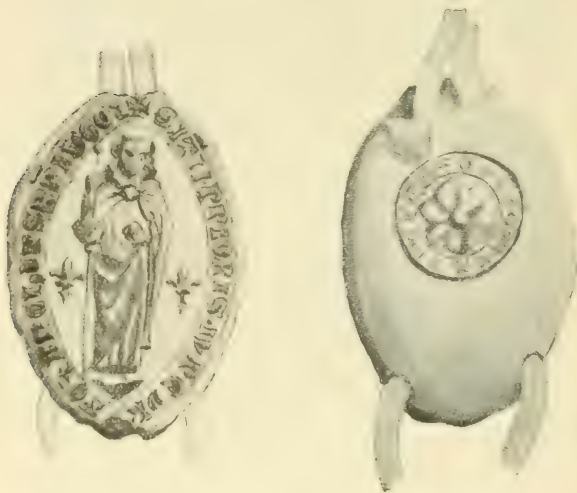
M. le comte Durrieu présente quelques observations.

M. J. Toutain, membre résidant, commence la lecture d'une étude de M. le D^r Carton, associé correspondant national, consacrée à *L'art indigène sur les lampes de la colonia Thuburnica*.

M. le comte Paul Durrieu, membre résidant, présente à la Société un manuscrit orné de vignettes très intéressantes, qui a été exécuté à Gênes, en 1511, pour François de Rochechouart, gouverneur de la ville au nom du roi Louis XII.

M. J. Roman, membre résidant, fait, au nom de M^{me} la comtesse de Roffignac, de Périgueux, la communication suivante relative à quelques sceaux inédits découverts par elle :

« Tous les parchemins auxquels les présents sceaux sont attachés viennent du château du Repaire (commune de Rougnac, Charente). Ce château était, aux xiii^e et



Sceau d'Hier, prieur du Peyrat.

(Archives du château du Repaire, Charente.)

xiv^e siècles, la propriété d'une famille Arnaud ; plus tard, on le trouve aux mains des Galard, de la Roche-Beaucourt, d'où, par mariage, il passa aux Vassoigne. Élise de Vassoigne, du Repaire, épousa en 1830 Henri de Roffignac. C'est à l'obligeance de leur fils, le comte de Roffignac, propriétaire actuel du Repaire, que nous devons la communication de ces parchemins.

S. ITI. PRIORIS DE PEYRATO Z ARCHIPSBRI D. GOZ.

Itier, prieur, debout, tenant un livre et un bâton pastoral et accosté de deux fleurs de lis.

Contre-sceau. CONTRA S. PEYRATOV. Sextefeuille.

Sceau en navette de 0^m042, contre-sceau rond de 0^m016.

Légende détruite. Écu aux armes de Lusignan.

Contre-sceau. + CONTRE SAEL. Écu chargé d'un feuillage stylisé.

Contre-sceau rond de 0^m022.

« Pierre Prévot, paroissien de Rougnac, vend à Pierre Arnaud, écuyer de Rougnac, fils de feu Hélié Arnaud, une pièce de terre moyennant quatre livres de monnaie d'Angoulême. Fait le samedi avant le premier dimanche de carême, l'an 1274 (2 mars 1275, n. st.).

« Les deux sceaux, suspendus sur double ficelle, sont ceux d'Itier, prieur de Peyrat, archiprêtre de Goutz¹, et de Hugues de Lusignan, comte de la Marche et d'Angoulême.

S. G. PORIS DE PEYRAT.....OD?

Saint Étienne agenouillé et priant à droite, de chaque côté une main tenant une pierre; au-dessus un petit baldaquin gothique.

Contre-sceau. + CONTRA SIGILLVM. Tête de saint Étienne tournée à droite; dans le champ trois pierres.

Sceau en navette de 0^m040, contre-sceau rond de 0^m18.

« Testament d'Hélié Arnaud, seigneur du Repaire, fils de feu Pierre Arnaud, paroissien de Rougnac², diocèse de Périgueux. Fait le vendredi avant la fête de l'Annonciation, l'an 1298 (20 mars 1299, n. st.).

« Sept sceaux furent attachés au parchemin; celui de Gérard, prieur de Peyrat, subsiste seul, suspendu sur double ficelle.

1. Peyrat, hameau de la commune de Villebois-la-Valette, Charente. — Goutz, comm. de l'arr. de Lectoure, Gers.

2. Rougnac, comm. de l'arr. d'Angoulême, Charente.

Légende détruite. Tour donjonnée accostée à droite d'un écu de Navarre surmonté d'une fleur de lis; l'écu qui faisait pendant est brisé.

Contre-sceau. + 9TS. CASTEL..... AD. CVS. Écu effacé.

Contre-sceau rond de 0^m021.

« Marie de Rochefort, fille de feu Hélié de Mirande, et Raymond de Rochefort, chevalier de la paroisse de Chalais, son mari, vendent à Pierre Arnaud, seigneur du Repaire de Rougnac, quatre livres de rente assises sur le tènement de Mirande. Fait le lundi après la fête de saint Georges, l'an 1312 (24 avril).

« Le sceau, pendant sur double ficelle, est le sceau nouveau, utilisé depuis peu en 1312, pour les contrats, au nom du roi de France, dans la châtellenie de Villebois¹.

Légende détruite. Écu aux armes des Lusignan, timbré d'un fleuron et accosté de deux besants chargés d'une croix, peut-être surmontés d'une fleur de lis.

Contre-sceau. + CONTRAS AD CAVSAS. Écu aux armes des Lusignan, timbré et accosté de fleurons.

Contre-sceau rond de 0^m022.

« Vente faite par Hélié Guahlard, du Peyrat, à Hier Dumas, et consentement de Pierre Arnaud, seigneur du Repaire. Fait le vendredi après la fête de saint Georges, l'an 1313 (27 avril).

« Sceau, aux armes des Lusignan, suspendu sur double ficelle. On s'en servait pour les causes, au nom du roi de France, dans la châtellenie de Villebois.

+ S' CASTE..... VI.....E BOVIS. Ecu parti de France et de Navarre, timbré d'une tête de bœuf, accosté de deux tours, dans un encadrement composé de quatre angles et de quatre hémicycloïdes alternés.

1. Villebois-la-Valette, comm. de l'arr. d'Angoulême, Charente.

Contre-sceau. + CONTRA : S. VI.....E BOVIS. Même écu dans un encadrement de six hémicycloïdes.

Sceau rond de 0^m036, contre-sceau rond de 0^m023.

« Pierre Dagueneau, clerc, et sa femme arrentent à perpétuité à Hélie de la Coste une terre mouvante de la seigneurie de Messire Hélie Arnaud, chevalier, seigneur du Repaire. Fait le dimanche après la fête de la Purification de Notre-Dame, l'an 1324 (3 février 1325, n. st.).

« Sceau suspendu sur double queue de parchemin, frappé aux armes de Jeanne de France, reine de Navarre et comtesse d'Angoulême. On s'en servait pour les contrats dans la châtellenie de Villebois.

Légende détruite. Écu de France, chargé d'une bande.

Contre-sceau. CONTRAS. AD CONTRACT. Même écu.

Contre-sceau rond de 0^m021.

« Hélie Manhe vend à Hélie Adémar une terre située paroisse de Rougnac et mouvante du seigneur du Repaire. Fait le dimanche avant la fête de sainte Marie-Madeleine, l'an 1343 (20 juillet).

« Sceau, suspendu sur double queue de parchemin, employé à Villebois pour les contrats. Il est frappé aux armes de Philippe d'Évreux, roi de Navarre et comte d'Angoulême. Le sceau de ce prince ne paraît pas, sauf erreur, avoir été publié jusqu'à présent. »

Séance du 16 Avril.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

Bibliographie de Roger Vallentin du Cheylard. Paris, s. d., in-8°, pl.

BOREL DU BEZ (L.). *L'Académie delphinale et la Société d'archéologie de la Drôme à Montélimar, Grignan...* (9-10 juin 1912). Valence, 1913, in-8°, pl.

- JADART (H.). *Liste des édifices et objets d'art classés... dans la ville et l'arrondissement de Reims en 1912.* Reims, 1913, in-8°.
- TURNER (G.). *A calendar of the feet of fines relating to the county of Huntingdon (1194-1603).* Cambridge, 1913, in-8°.
- VALLENTIN DU CHEYLARD (Roger). *Antiquités découvertes à Vaison et à Orange.* Caen, 1911, in-8°.
- *Bail de l'abbaye de Bonlieu (1669).* Viviers, 1911, in-4°.
- *Brûlement de quelques livres à Grenoble (1744-1754).* Grenoble, 1913, in-8°.
- *Cartes des départements des Hautes-Alpes, de la Drôme et de l'Isère.* Valence, 1912, in-8°.
- *Contrat d'apprentissage d'un potier d'étain.* Privas, 1911, in-8°.
- *Essai sur la population des taillabilités du Dauphiné.* Valence, 1912, in-8°.
- *Essai sur les œuvres de Marc de Bérulle imprimées à Grenoble.* Grenoble, 1910, in-8°.
- *Essai sur quelques loges du Bas-Dauphiné à la veille de la Révolution, 1^{re} partie.* Paris, 1912, in-8°.
- *La révision des feux de 1435 et l'atelier monétaire de Mureils.* Valence, 1913, in-8°.
- *Le général de Saillans (1764).* Cavaillon, s. d., in-8°.
- *Mélanges de numismatique (XVII^e siècle).* Bruxelles, 1911, in-8°.
- *Note sur Jean Rigaud (1669).* Cavaillon, s. d., in-8°.
- *Notes sur la circulation en Dauphiné des espèces de Monaco.* Genève, 1910, in-8°.
- *Notes sur le mandement de Crussol au XVI^e et au XVII^e siècle, 1^{re} partie.* Privas, 1899-1909, in-8°.
- *Prix fait relatif au château de Saint-Gervais (1669).* Viviers, 1911, in-8°.
- *Reconnaissance d'homme féodal et juridiciable en faveur de Louis d'Urre (1587).* Cavaillon, 1911, in-8°.
- *Scel de Raymon d'Aurengua.* Bruxelles, 1910, in-8°.

- VAlLENTIN DU CHEYLARD. *Suppression de quelques ouvrages (1759-1785)*. Grenoble, 1911, in-8°.
- *Table des espèces d'or et d'argent imprimée à Vienne (1624)*. Grenoble, 1911, in-8°.
- *Une lettre de Barnave*. S. l. n. d., in-8°.
- *Une lettre inédite du pasteur dauphinois Homel (1661)*. Grenoble, 1909, in-8°.
- *Variétés maçonniques*. Viviers, 1911, in-4°.
- VILLAIN (J.). *Généalogie de la famille Odouard*. Saint-Étienne, 1909, in-8°.
- *Généalogie de la famille Vallentin du Cheylard*. Saint-Étienne, 1909, in-8°, pl.

Le Président fait connaître le décret nommant M. Homolle administrateur général de la Bibliothèque nationale. La Société se trouve ainsi honorée en la personne d'un de ses membres les plus éminents.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, présente, de la part de M. Roger Vallentin du Cheylard, associé correspondant national à Montélimar (Drôme), un certain nombre de publications relatives à l'histoire du Dauphiné. Les unes se rapportent à la numismatique, d'autres à l'archéologie locale, comme un mémoire sur les antiquités trouvées à Orange et à Vaison; plusieurs ont trait à l'histoire économique de la province au XVIII^e siècle ou aux événements dont elle fut le théâtre au moment de la Révolution. Notre correspondant M. Vallentin du Cheylard joint à une grande activité scientifique l'amour des collections archéologiques. Nous lui devons une grande reconnaissance pour le zèle et l'activité avec lesquels il recueille les inscriptions et autres monuments antiques de la vallée du Rhône. Sa collection présente une importance très particulière pour toute cette région.

M. Héron de Villefosse fait ensuite la communication suivante :

« Il y a quelques mois, en faisant connaître l'intéres-

sante découverte due à M. Jules Formigé, associé correspondant national de la Société, celle d'un moulage ancien de la Vénus d'Arles¹, j'expliquais que ce moulage, fait au xviii^e siècle, probablement en 1683, avant le départ de la statue pour Paris, devait être, à mon avis, celui qui, d'après le P. Dumont, se trouvait encore sur le grand escalier de l'hôtel de ville d'Arles au moment de la Révolution². A cette époque, de tous les plâtres de la Vénus exécutés aux frais de la ville avant l'envoi de la statue à Versailles, on ne connaissait plus à Arles que cinq exemplaires. Celui qui se trouvait sur le grand escalier de l'hôtel de ville était le seul qui eût été complété par des bras, vraisemblablement venus de Paris.

« Or, le moulage signalé par M. Jules Formigé sur le palier assez obscur de l'escalier du Mont-de-piété, à l'entrée de l'École municipale de dessin, a eu certainement des bras qui sont actuellement brisés. Ce moulage est ancien, sans le moindre doute, car il est exécuté en plein, procédé qui n'est plus employé de nos jours. En outre, ce même moulage nous montre la statue portant sur le haut de la cuisse droite un tenon fort apparent, dont il n'y a plus aucune trace sur le marbre du Louvre. Il a donc été exécuté avant que Girardon n'ait fait disparaître ce tenon en restaurant la statue.

« L'existence de ce tenon est attestée par les plus anciennes gravures. La Vénus fut gravée pour la première fois, et très grossièrement, deux ans après sa découverte,

1. *Un moulage ancien de la Vénus d'Arles*, dans la *Revue de l'art ancien et moderne*, 1912.

2. *Description des anciens monuments d'Arles* [par le P. Dumont, minime], p. 22, note 8. — Originaire de Bourgogne, le P. Dumont, après avoir voyagé en Italie, avait passé quinze ans à Arles dont il avait commencé à publier les monuments lorsque la Révolution vint interrompre ce travail. Il est mort à Tarascon, chez M. Manche, ancien administrateur du département, vers 1794. Millin, *Voyage dans les départements du midi de la France*, t. III, p. 559-561, donne sur le P. Dumont et sur son ouvrage des renseignements détaillés.

en 1653, par Philippe Mellan, qui la dédia aux consuls d'Arles et qui en reçut cinquante francs¹. On peut voir dans le Recueil de Bonnemant² plusieurs épreuves des anciennes gravures sur lesquelles le tenon est figuré à la même place que sur le moulage; ces gravures sont au moins au nombre de quatre :

« 1° *Ceste Diane faicte par Mesnager. 1657.*

« 2° Gravure éditée à Arles par François Mesnier, imprimeur du Roy et de la Ville. 1661.

« 3° *Denys Testeblanque fecit à Arles* (sic). Sans date.

« 4° *M. Ogier sculp. Lugd.* Sans date. Gravée à Lyon par Ogier, elle figure dans plusieurs exemplaires des *Antiquités d'Arles* de Séguin, imprimées en 1687. A la fin du XVIII^e siècle, le libraire Gaudion, d'Arles, descendant probablement de l'éditeur de la brochure de Cl. Terrin, en possédait le cuivre³.

« Un document que j'ai copié aux archives de la mairie d'Arles et dont j'ai publié le texte nous apprend que le moulage placé sur le grand escalier de l'hôtel de ville fut mutilé à coups de sabre par des militaires de la garnison le 7 mars 1796⁴. Malheureusement, ce document ne fournit pas le détail des mutilations commises. Il est clair que les bras, plus exposés que le reste de la figure et d'ail-

1. *Description des anciens monuments d'Arles*, p. 22.

2. Conservé à l'hôtel de ville d'Arles.

3. Voir les renseignements donnés par le P. Dumont, p. 23.

4. *Revue de l'art ancien et moderne*, 1912. — En 1799, à la porte du Musée central des Arts, au Louvre, on obligeait les militaires à quitter leurs armes avant d'entrer. Le ministre de l'Intérieur, informé de cette consigne, fit savoir à l'administrateur qu'elle ne lui paraissait pas nécessaire et qu'il y avait lieu de la supprimer aussitôt la réception de sa lettre. Mais le Conseil, mieux avisé, considérant que la levée de cette consigne pouvait entraîner des malheurs irréparables, écrivit au ministre pour lui représenter les raisons multiples et très sérieuses du maintien de cette consigne (289^e séance de l'administration du Musée central des Arts). Le ministre se rendit aux raisons exprimées par le Conseil (295^e séance).

leurs faciles à abattre, furent les premières victimes de la brutalité des soldats. Sur le reste du corps, recouvert d'un épais badigeon de couleur grise, sans doute pour dissimuler les blessures reçues pendant la bagarre, on ne peut plus voir la trace des autres dégâts.

« J'avais le désir d'exposer au Louvre une reproduction de cet ancien moulage à côté du marbre original. Il me semblait que la comparaison des deux monuments serait convaincante et qu'elle permettrait de porter un jugement motivé sur la valeur et l'opportunité des restaurations de Girardon. Le silence de ces deux témoins impartiaux me paraissait devoir être plus éloquent que de longues explications.

« M. le directeur des Musées nationaux voulut bien m'autoriser à envoyer à Arles le chef de l'atelier du moulage, Paul Laffont, afin de surmouler l'exemplaire en plâtre retrouvé par M. Jules Formigé. Le maire d'Arles consentit avec bienveillance à l'exécution de ce travail. Lorsque Laffont commença son moulage, il essaya d'enlever, au moins partiellement, le badigeon qui recouvrait la statue : le bourrelet de chaux qui entourait les seins à leur base se détacha facilement ; il s'aperçut tout de suite que les seins avaient été appliqués postérieurement par une main fort inhabile, afin de cacher une section pratiquée sur le moulage. Le plâtre de ces seins de fortune était d'une autre qualité que le plâtre à mouler employé pour le reste de la statue. Après le nettoyage de la couche de chaux, on vit clairement le sillon qui limitait ce replâtrage fait d'une manière hâtive et sommaire, sans le moindre goût.

« Dès lors, il devenait évident que les seins primitifs avaient été mutilés par les soldats en même temps que les bras, dans la journée du 7 mars 1796, et qu'on avait réparé ou dissimulé assez grossièrement cette mutilation. Il est facile de le constater en examinant le surmoulage exécuté à Arles par les soins de l'administration des Musées nationaux, moulage exposé dans la salle de la

Pallas de Velletri¹. Ceux qui étudieront ce surmoulage devront donc tenir compte de l'accident arrivé aux deux seins et de la réparation maladroite qui en fut la suite.

« Il paraît incontestable que Girardon a dû modifier la position de la tête en restaurant la statue. On sait que la tête fut trouvée avant le reste du corps. J'ai écrit moi-même que le sculpteur avait dû « déplacer légèrement « la tête, afin de diriger le regard de la déesse vers le « miroir qu'on lui mettait dans la main droite ». Toutefois, il est bon de savoir que cette tête fut de nouveau détachée du corps de la statue en 1798, par suite d'une circonstance inconnue. L'année précédente, en 1797, le citoyen Scellier, marbrier, avait été chargé d'amener la Vénus d'Arles de Versailles à Paris et de la déposer au Musée central des arts avec d'autres marbres de la collection du Roi². L'accident s'était-il produit au cours du transport ? Je l'ignore.

« Le fait est relaté dans le *Registre des procès-verbaux de l'administration du Musée central des arts*³ (333^e séance, 8 germinal an VIII) :

« Sur la proposition du même membre⁴, le Conseil arrête qu'on saisira le moment où la tête de la Vénus d'Arles se trouve détachée du corps pour la faire mouler. Le citoyen Getti sera expressément invité à s'en occuper sans délai ainsi que du moulage de la petite Cérès.

« Il est probable que la tête, une fois moulée, fut remise sur la statue aussi exactement que possible dans la position qu'elle occupait auparavant. L'opération fut sans doute conduite par les soins de Lange ou de Mariano,

1. On est immédiatement frappé par la forme vulgaire des seins, qui ressemblent à deux grosses oranges.

2. Exactement le 18 frimaire an VI.

3. Aux archives du Louvre.

4. Dufourny, qui remplissait en ce moment les fonctions d'administrateur.

chargés à cette époque de la réparation des antiques. L'accident en tout cas méritait d'être rappelé.

« On ne sera pas fâché d'apprendre ce qu'il advint de l'invitation adressée au citoyen Getti, mouleur attiré du Musée central des arts. Un autre extrait du même registre (367^e séance, 5 thermidor an VIII) va nous le faire savoir et nous renseigner en même temps sur la façon dont fonctionnait cet atelier du moulage, encore à l'état embryonnaire, ainsi que sur la manière dont on établissait la rémunération du mouleur :

« L'administrateur annonce au Conseil que le citoyen Getti vient de terminer le coulage de 25 plâtres de la tête de la Vénus d'Arles et met sur le bureau l'état des frais faits par ce citoyen soit pour acquisition du plâtre fin et gros, de cire jaune et colophane, savon noir, fers, cordes, huiles, etc., le tout montant à 65 livres. L'administrateur, d'après les renseignements donnés par le citoyen Lange sur les journées que le citoyen Getti a employées soit au moulage de cette tête, soit au coulage des plâtres, pense qu'on peut les porter à 135 fr., ce qui produit une somme de 200 fr. pour les 25 plâtres coulés et porte chacun d'eux à la somme de 8 fr. Il invite en conséquence le Conseil à déterminer d'après les bases qu'il lui soumet le prix que chaque tête sera vendue et la somme à accorder au citoyen Getti sur chaque plâtre pour lui rembourser ses avances, dont le mémoire monte à 65 liv. 11 s.

« Le Conseil, délibérant sur cet objet et sur les moyens de concilier autant que possible l'intérêt de l'administration et l'étude des artistes, et vu la possibilité de tirer encore plusieurs plâtres de ce creux, arrête que chaque tête sera vendue 7 fr. 50¹, sur laquelle somme il sera remis 2 fr. 50 au citoyen Getti pour le rembourser de ses avances et l'indemniser du temps qu'il attendrait pour arriver à leur entier acquittement.

« La « petite Cérès », dont il est question dans le premier de ces extraits, représente une dame romaine, enveloppée d'un manteau à franges et couronnée d'épis, dite Julie en Cérès; elle provient de la collection du Roi et se

1. Le buste en plâtre de la Vénus d'Arles se vend actuellement 12 fr. au moulage du Louvre.

trouve aujourd'hui exposée dans la rotonde de Mars¹. On tira trente exemplaires en plâtre de cette statue, dont le prix fut fixé à 25 francs pièce. Un de ces exemplaires fut offert au graveur Duvivier², qui avait présenté et donné au Musée central des arts un coin et un cachet, afin de faire des empreintes destinées à être placées sur les plâtres sortis de l'atelier, dans le but d'éviter autant que possible le contre-moulage³. »

M. Cagnat présente quelques observations.

M. E. Michon, membre résidant, présente à la Société plusieurs paires de sandales antiques composées d'une armature en bronze et d'une doublure en bois, du genre de celles que les lexicographes anciens appellent *tyrrhéniennes*. Il en montre la disposition très ingénieuse. Il étudie tout spécialement une sandale récemment acquise par le Musée du Louvre, dont l'armature en bronze est munie, à la partie inférieure, d'une série de crampons.

MM. le comte Delaborde et F. de Mély présentent quelques observations.

M. Fr. Deshoulières, associé correspondant national, étudie l'origine du profil des tailloirs romans. Si les bases du haut moyen âge ont pour prototype les bases romaines, les tailloirs ou abaqes n'ont rien emprunté à l'art antique.

« Les exemples les plus archaïques qu'on rencontre dans la crypte de Saint-Laurent de Grenoble, par exemple, à la fin du vi^e siècle, consistent en un second chapiteau, indépendant du premier, sorte de pyramide renversée, sur lequel viennent retomber les sommiers des arcs, dont il est l'extrémité et le prolongement. Ce type s'est maintenu assez longtemps; on le voit dans la crypte de Saint-

1. *Catalogue sommaire des marbres antiques*, n. 930. Cf. Clarac, *Musée de sculpture antique et moderne*, n. 2344, pl. 310; la tête a été gravée à part sur la pl. 1088; *Notice*, n. 77.

2. Duvivier (Pierre-Simon-Benjamin), 1730-1819.

3. 335^e et 350^e séances.

Seurin de Bordeaux au VII^e siècle, à Vignory vers 1050, au cloître de Saint-Guilhem-le-Désert en 1090 et un des derniers exemples en est fourni par le chœur de l'église de Saint-Restitut, dans la Drôme, à la fin du XII^e siècle.

« On ne voit rien de semblable dans l'architecture romaine ou grecque de l'époque classique, mais, au contraire, des tailloirs presque semblables couronnent les chapiteaux des basiliques de Saint-Vital, de « Sant' Apollinare Nuovo » et de « Sant' Apollinare in classe » à Ravenne, de Saint-Demetrius de Salonique, de Sainte-Sophie de Constantinople, etc.

« C'est donc à l'art byzantin, sinon à l'art oriental, qu'il a été emprunté. Mais il y a plus : nous pensons qu'il est le prototype du tailloir du XI^e et du XII^e siècle, qui consiste essentiellement en une bande surmontant un biseau ou un cavet. En effet, l'évolution peut se suivre d'une façon frappante dans les fragments authentiques qui nous restent de la petite église carolingienne de Germigny-les-Prés, où l'on voit, à côté de hauts tailloirs presque identiques à ceux de Saint-Laurent de Grenoble, d'autres abaqes toujours importants, mais qui laissent pressentir le profil roman et surtout qui, au lieu d'être le prolongement du sommier, reçoivent celui-ci en porte-à-faux sur la colonne, ce qui est le véritable rôle constructif de cet élément d'architecture. »

M. F. de Mély, membre résidant, lit une communication sur le « Maître aux Banderolles », graveur, qui pourrait être rapproché du miniaturiste *Martinus opifex*, auteur des enluminures de l'*Histoire de Troie*, manuscrit 2773 de la bibliothèque de Vienne (Autriche).

M. J. Toutain, membre résidant, termine la lecture du mémoire de M. le D^r Carton, associé correspondant national, consacré à *L'art indigène sur les lampes de la colonia Thuburnica*.

Séance du 23 Avril.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

- BABUT (le commandant A.). *Ateliers monétaires des rois de France. Chambéry et Turin au XVI^e siècle (1536-1559)*. Genève, 1912, in-8°.
- BÉGOUEN (le comte H.). *L'aiguère et le plat dits de Charles-Quint*. Tunis, 1901, in-8°.
- *Anne d'Autriche et Mazarin, d'après quelques passages inédits des Mémoires de Pierre de La Porte*. Paris, 1913, in-8°.
- *Découverte d'un souterrain-refuge à Bazert (Haute-Garonne)*. Le Mans, 1913, in-8°.
- *La Condamine. Tunis. Le Bardo. Carthage. Extraits inédits du Journal de mon voyage au Levant (1731)*. Tunis, 1898, in-8°.
- *Notes d'archéologie préhistorique*. Toulouse, 1913, in-8°, pl.
- *Notes et documents pour servir à une bibliographie de l'histoire de la Tunisie (Sièges de Tunis, 1535, et de Mahédia, 1550)*. Paris-Toulouse, 1901, in-8°, pl.
- *Quelques observations sur la décapitation aux temps préhistoriques*. Le Mans, 1911, in-8°.
- *Une sculpture en bois de renne provenant de la caverne d'Enlène (Ariège)*. Paris, 1912, in-8°, pl.
- *Le souterrain-refuge de la Haute-Fosse de Moulleron-en-Pareds (Vendée)*. Fontenay-le-Comte, 1913, in-8°.
- *Les statues d'argile de la caverne du Tuc d'Audoubert (Ariège)*. Paris, 1912, in-8°, pl.
- BELCK (W.). *The discoverers of the art of iron manufacture*. Washington, 1912, in-8°.
- BOERSCHMANN (E.). *Chinese architecture and its relation to chinese culture*. Washington, 1912, in-8°, pl.
- LEBLOND (D^r V.). *Testament et inventaires des biens d'Eudes*

de Mareuil, chapelain de la cathédrale de Beauvais (1321-1324). Inventaire du mobilier de maître Thomas, maçon de Voisinlieu-lès-Beauvais (1326). Beauvais, 1913, in-8°.

LE BRUN (E.). *Une petite ville bourbonnaise. Le Veurdre.* Paris-Moulins, 1913, in-4°, pl.

LEGENDRE (D^r A. F.). *The lolos of Kientchang, Western China.* Washington, 1912, in-8°.

LISSAUER (A.). *The Kabyles of North Africa.* Washington, 1912, in-8°, pl.

REYMOND (M.). *Les dignitaires de l'église Notre-Dame de Lausanne jusqu'en 1536.* Lausanne, 1912, in-8°, pl.

TOZZER (A. M.). *The value of ancient mexican manuscripts in the study of the general development of writing.* Washington, 1912, in-8°, pl.

M. Maurice Prou, membre résidant, dépose sur le bureau, de la part de l'auteur, M. le D^r V. Leblond, associé correspondant national, un opuscule contenant divers testaments et inventaires beauvaisins du xiv^e siècle :

« M. le D^r Leblond a précédemment publié des documents du même genre. Il nous donne aujourd'hui une série de documents se rapportant à l'héritage d'Eudes de Mareuil, chapelain de la cathédrale de Beauvais, et qui, par leur suite même, forment un ensemble intéressant : en premier lieu, le testament de ce chapelain, daté de 1321, le vendredi après la fête des saints Luc et Just, c'est-à-dire le 23 octobre 1321 ; puis l'inventaire de ses meubles, fait sur son ordre en septembre 1321 ; en troisième lieu, un autre inventaire dressé après décès, d'abord en octobre et novembre 1321, continué en novembre 1323 ; enfin un compte des sommes provenant de la vente des héritages dudit chapelain.

« Il est utile de signaler aux historiens de Paris quelques passages du testament d'Eudes de Mareuil qui les intéressera, car il y a des legs à l'hôpital du Haut-Pas, à l'Hôtel-Dieu, voisin de Notre-Dame, à l'hôpital des Bons-Enfants, au collège de Sorbonne, au collège de Chollet.

« A noter aussi un legs au roi de France pour le subside de la Terre-Sainte.

« Du testament et de l'inventaire de ce riche ecclésiastique, M. Leblond a rapproché l'inventaire du mobilier d'un simple maçon, maître Thomas, de Voisinlieu-lès-Beauvais, dressé en janvier 1326. »

M. F. Martroye, associé correspondant national, étudie le caractère juridique des procédés employés par Constantin et par ses successeurs pour réprimer les excès des schismatiques africains, et formule la conclusion suivante :

« L'histoire juridique de la répression du donatisme présente deux périodes nettement distinctes. Sous Constantin et sous ses successeurs jusqu'à l'avènement d'Honorius, le pouvoir impérial, usant de son autorité administrative et judiciaire, se borne à réprimer par l'application du droit commun, sans aucune loi d'exception, les délits des schismatiques africains. Sous Honorius, au contraire, résolu à poursuivre l'entière destruction d'une secte considérée, depuis les révoltes de Firmus et de Gildon, comme hostile à la domination romaine, il sanctionne et érige en loi de l'empire la jurisprudence qui, à la requête des catholiques, avait assimilé le schisme donatiste aux hérésies proscrites par les constitutions de Théodose. La première de ces deux périodes fournit un élément de grande importance pour l'étude de la politique religieuse de Constantin. Sous son règne, la tolérance promise par la déclaration de Milan et pratiquée, comme l'a démontré M. Maurice, avec la plus scrupuleuse loyauté à l'égard de tout le personnel de l'administration impériale, fut observée également, avec non moins de loyauté, à l'égard des chrétiens d'Afrique. Non seulement Constantin ne s'arrogea pas le droit de décider en matière religieuse et ne reçut pas l'appel des donatistes contre la sentence du concile d'Arles, mais, soucieux de ne point prendre parti dans une querelle ecclésiastique, il poussa la tolérance envers les clercs schismatiques, sauf le cas de délit de

droit commun, jusqu'à les laisser jouir des privilèges réservés aux clercs catholiques. Ces privilèges ne leur furent point contestés par l'État avant l'époque où, en 373, leur connivence avec Firmus avait fait de leur secte un agent d'insurrection. Même à cette époque, leur culte fut laissé libre dans les églises qui n'appartenaient pas à la communauté catholique. L'influence de la déclaration de Milan continua ainsi à se faire sentir dans la politique religieuse des empereurs, en Afrique, jusqu'après le règne de Valentinien. »

MM. Monceaux, Prou, Blanchet et Mgr Batiffol ajoutent diverses observations.

M. P. Monceaux, membre résidant, au nom du R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, communique des plombs byzantins récemment découverts à Carthage :

« 1. — Plomb de bulle. Diamètre, 0^m019. Sur chaque face, une inscription en trois lignes, grecque d'un côté, latine de l'autre :

Θ Ε Ο
Δ Ω Ρ
Ο Υ

Θεοδώρου

THE
OdO
R ■ ■

Theodor[us].

« 2. — Plomb de bulle. Diamètre, 0^m024 à 0^m025. Sur chacune des faces, dans une couronne, un monogramme cruciforme :

Ⲅ
Ⲣ
Θ+Ε
Ω
Δ

Θεοδώρου.

Τ
Ⲣ
Η+Λ
Α

« 3. — Plomb de bulle. Diamètre, 0^m021. La face est complètement fruste. Au revers, dans une couronne, une inscription latine en deux lignes :

+ IOA

NNES

+ *Ioannes.*

« 4. — Fragment d'un plomb de bulle. Sur la face, restes d'un buste nimbé, avec une croix grecque. Au revers, débris d'une inscription : un A, et, au-dessous, l'amorce d'une autre lettre. »

Séance du 30 Avril.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrage offert :

MATTHIS (Ch.). *Études et découvertes de nouveaux monuments préhistoriques dans les Vosges du nord de l'Alsace.* Strasbourg, 1913, in-12.

Le Président communique une lettre de M. H. Corot, associé correspondant national, et divers documents envoyés par lui, concernant le tumulus de la Côte-d'Or dont il a été question à la dernière séance.

M. Max Prinnet, membre résidant, étudie trois sceaux qui ont été attribués à des seigneurs de Duras, en Guyenne. Il montre que l'un d'entre eux a appartenu à une comtesse de Duras, en Hesbaye (Belgique), un autre au mari de cette dame, le troisième à un prince de la maison d'Anjou-Durazzo.

MM. le comte Durrieu et Blanchet ajoutent quelques observations.

Mgr Batiffol, membre résidant, lit la communication suivante :

« Lactance écrit, *De mort. persecut.*, 44, 5 (éd. Brandt, p. 223) :

« *Commonitus est in quiete Constantinus, ut caeleste*
 « *signum dei notaret in scutis atque ita proelium commit-*
 « *teret. Facit ut iussus est et transversa X littera, summo*
 « *capite circumflexo, Christum in scutis notat. Quo signo*
 « *armatus exercitus capit ferrum.* »

« Les commentateurs du *De mortibus persecutorum* ont été induits en erreur par la préoccupation de faire concorder les lignes que nous venons de citer avec le récit d'Eusèbe, dans la *Vita Constantini*¹. Ils n'ont pas vu que le récit d'Eusèbe ne contredit pas l'indication sommaire de Lactance, — je ne crois pas qu'on puisse démontrer qu'Eusèbe n'a pas lu Lactance, pour ce récit et pour d'autres, — mais qu'Eusèbe a superposé à l'indication sommaire de Lactance le récit de la création du *labarum*. Or, l'inauguration du *labarum* n'est pas antérieure au 1^{er} mars 317, comme l'a montré M. Maurice². Il convient donc d'écarter de l'interprétation de notre texte de Lactance les traits qui ne se réfèrent qu'au seul *labarum*, et notamment la description du chrisme propre au *labarum* : τῆς σωτηρίου ἐπηγορίας τὸ σύμβολον, ὅς στοιχεῖται τὸ Χριστοῦ παραδεδωκένον ὄνομα, [διὰ τῶν πρώτων ὑπεσήμενον χαρακτῆρων,] χαζομένου τοῦ ῥῶ κατὰ τὸ μεσαιτάτον, *Vita Constantini*, I, 31 (éd. Heikel, p. 22). Les mots entre crochets sont considérés par Heikel comme une surcharge. Le chrisme du *labarum* était donc « le sym-
 « bole de l'appellation du Sauveur, soit deux lettres dési-
 « gnant le nom du Christ, le rho étant au milieu du
 « chi ». Χαζώ exprime l'action de marquer d'un *chi*, par exemple, une fausse monnaie pour la disqualifier, ou un vers dans une édition pour signaler qu'il n'est pas authentique³. Eusèbe a utilisé le verbe χαζώ en lui donnant un

1. Même confusion chez A.-J. Reinach, art. *Signum*, p. 1321 du t. VIII du *Dict. des Antiquités grecques et romaines* de Saglio (1910).

2. J. Maurice, *Numismatique constantinienne*, t. II (1911), p. 510.

3. V. Gardthausen, *Griechische Palaeographie* (1879), p. 278.

sens purement graphique. Nous avons là chez Eusèbe une description du monogramme , que l'on appelle par excellence constantinien.

« Mais ce n'est pas le monogramme décrit par Lactance. En effet, le monogramme de Lactance se compose d'une « *transversa X littera summo capite circumflexo* », c'est-à-dire d'un *chi* traversé..., le verbe *transvertere* désignant l'action de traverser, comme une rue transversale coupe une grande rue. On conçoit donc un *chi* traversé horizontalement, et c'est la figure  bien connue. Mais si Lactance a voulu désigner cette figure, on ne comprend plus qu'il lui attribue un sommet, une tête, *summo capite*, car le propre de cette figure est précisément de n'avoir pas de tête. Je proposerais donc d'entendre que le *chi* est traversé, non pas horizontalement, mais verticalement, et nous avons la figure  qui est connue aussi, et qui même est mieux attestée que la précédente, puisqu'on la signale dans une inscription chrétienne de Rome, datée de l'an 268 ou 279. M. Piper voit dans la figure  le monogramme grec de Ἰησοῦς Χριστός dans sa forme la plus simple, et il ajoute : « Ce monogramme a été rarement employé, mais il est d'une haute antiquité », témoin l'inscription romaine du III^e siècle que nous venons de citer et des inscriptions de Gaule du V^e et du VI^e siècle¹. Toutefois, la figure  ne nous donne pas exactement le monogramme décrit par Lactance, puisque le *summo capite circumflexo* n'y est pas.

« Qu'entendrons-nous par ce *summo capite circumflexo*? M. Piper a compris Lactance comme si Lactance parlait d'un *chi* renversé, en forme de +, et ceci déjà est inexact, car *transversa* ne peut signifier renversé ou redressé². M. Piper ajoute que la ligne verticale de ce + devait être recourbée à son extrémité supérieure de façon à former

1. F. Piper, art. *Monogramm Christi*, p. 370 de la *Realencyclopædie* de Hauck, t. XIII (1903).

2. La même erreur est commise par M. Franchi de' Cavalieri, *Studi romani*, 1913, p. 182.

un *rho* et à donner la figure ρ qui est bien connue en effet par les attestations qu'on en a du ^ve siècle (Piper, p. 367). Mais cela aussi est inexact, car *circumflexo* ne signifie par recourbé d'un côté¹. M. Maurice nous a mis sur la voie d'une autre interprétation; il a, en effet, signalé sur les monnaies de l'atelier de Siscia les plus anciens signes chrétiens de la numismatique constantinienne; ils remontent à 317. Or, ces signes chrétiens sont : 1° le monogramme constantinien $\chi\rho$ et 2° un autre monogramme qui disparaîtra bientôt et qui est composé d'un *chi* traversé d'une barre verticale dont l'extrémité supérieure est renflée χ , et M. Maurice estime que ce monogramme, « formé des lettres *iota* et *chi* », dit-il, est celui que Constantin fit graver sur les boucliers de ses soldats avant la prise de Rome en 312².

« La difficulté qui subsistè est : 1° que Lactance ne parle pas d'un *iota* et d'un *chi*, mais seulement d'un *chi*; 2° que l'on ne comprend pas qu'on ait ainsi renflé l'extrémité supérieure de cet *iota* (si c'est un *iota*); 3° l'*iota*, renflé à son extrémité supérieure, n'est pas exactement le trait à sommet circonflexe de Lactance.

« *Summo capite circumflexo* s'entendrait assez bien d'une barre verticale qui à son extrémité supérieure serait infléchie à droite et à gauche. Nous aurions alors un *chi* traversé d'un trait vertical qui aurait la forme d'une croix, quelque chose comme un *tau*. Or, on sait que le *tau* était considéré comme représentant la croix³. Il est clair que nous n'avons franchement ni un *tau*, ni un *iota*; ce n'est

1. Ceci, contre M. Paul Bordeaux, dans un compte-rendu d'ailleurs fort intéressant et où je suis souvent d'accord avec lui. *Revue des Études grecques*, t. XXVI (1913), p. 89.

2. Maurice, *op. cit.*, p. 331.

3. *Tractatus Origenis* (1900), p. 153 : « Cur trecenti potissimum eliguntur per quos innumeri hostes penitus vastarentur? Trecenti enim apud graecos tau littera signantur. Quae littera, cum unum habeat apicem quasi arborem passionis erectam, alterum in capite quasi antemnam extensam, crucis utique manifestum signum ostendit. » Cf. *Id.*, p. 157.

pas une lettre formée que Lactance a décrit, mais un signe graphique, et je croirais que le signe graphique était ce qui importait le plus, ce dont le *chi* n'était que l'accessoire. En effet, « *Commonitus est in quiete Constantinus, ut caeleste signum dei notaret in scutis* », qu'est-ce que le *caeleste signum dei*? Est-ce le monogramme? Mais aucun monogramme n'a rien de céleste! Au contraire, la croix, désignée par le mot *signum*, est par Lactance appelée « *signum illud maximum atque sublime* » (*Divin. instit.*, IV, 26, 36; Brandt, p. 383). Les démons ne peuvent s'approcher de quiconque porte le *signum* : « *... neque accedere ad eos possunt in quibus caelestem notam viderint, nec iis nocere quos signum immortale munierit tamquam inexpugnabilis murus* » (*Ibid.*, 27, 8; p. 386). Il montre l'empereur Galère procédant à une haruspicine entouré de serviteurs chrétiens qui « *imposuerunt frontibus suis immortale signum : quo facto fugatis daemonibus sacra turbata sunt* » (*Mort. pers.*, 10; p. 184). On peut donc identifier le *caeleste signum* avec le *sublime signum*, avec le *maximum signum*, avec la *caelestis nota*, avec l'*immortale signum*, c'est-à-dire avec la croix.

« Nous concluons que le chrisme constantinien de 312 est une croix, à peine indiquée, posée dans un *chi*, de manière à signifier *crux Christi* et à être le *signum Christi* qui protégera les soldats de Constantin contre l'armée païenne de Maxence¹. Constantin n'a pas eu la pensée de donner à ses soldats un signe auquel ils se reconnaî-

1. Rapprochez Lactant., *Divin. inst.*, IV, 26, 41 (p. 384) : « Sed tum (il s'agit des Israélites à leur première pâque, en Égypte) figura (la croix du sang de l'agneau pascal tracée sur les portes) valuit in praesenti ad depellendum periculum, ut appareret quantum veritas ipsa valitura sit ad plebem dei protegendam in extrema totius orbis necessitate (la fin du monde). Quomodo autem vel in qua plaga tuti omnes sint futuri qui signum hoc veri et divini sanguinis in summo corporis sui notaverint, in novissimo libro docebo. » — Remarquez *signum notaverint* et rapprochez *Christum notat*. — Ce passage de Lactance est imité de Cyprian., *Ad Demetrian.*, 22 (Hartel, p. 366-367).

tront, si à propos que ce fût dans une guerre civile, et non pas même un signe qui les voue au Christ : le texte de Lactance implique davantage, puisqu'il énonce que l'armée porte ce signe comme une arme, *quo signo armatus*. Et cela s'entend si l'on veut bien se rappeler la confiance où tout chrétien était que le *signum crucis* était une protection du corps aussi bien que de l'âme¹. Eusèbe a connu le monogramme constantinien formé du *chi* et du *rho*, mais ce monogramme n'est pas le premier et il ne représente que le nom du Christ : au contraire, le premier monogramme constantinien, celui de 312, est essentiellement une croix qu'accompagne le *chi*, initiale du nom du Christ. Tel nous paraît être le contenu exact du texte de Lactance. »

MM. Martha, Monceaux et de La Tour présentent diverses observations.

M. Maurice estime qu'il faut garder à la barre verticale le sens de *iota*, parce qu'autrement le Christ ne serait plus indiqué sur les boucliers comme le dit Lactance. Mais on a pu vouloir compliquer ce monogramme et lui donner un double sens, en faisant penser en même temps à une croix.

M. Robert Michel, associé correspondant national, entretient la Société de fresques du Palais des papes, à Avignon, représentant des prophètes. Ces fresques ont été attribuées à divers peintres du xiv^e siècle. M. Michel cite un texte, encore inédit, qui nomme l'auteur de ces fresques, Matteo Giovanetti de Viterbe.

MM. le comte Durrieu et Mâle ajoutent quelques observations.

M. L. Mirot, associé correspondant national, montre qu'un tableau bien connu de la Sainte-Chapelle, dont la description est donnée en particulier par Gaignières, représentant l'entrevue de Jean II, roi de France, et du

1. Krieg, art. *Kreuzzeichen* de la *Real-Encyclopädie* de Kraus, t. I, p. 254-255.

pape Urbain V, doit être daté de 1362 et non, comme on l'a cru longtemps, de 1342.

M. Vidier présente quelques observations.

M. F. Martroye, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« Gildon, lors de sa révolte, trouva d'ardents auxiliaires parmi les évêques donatistes¹. Le plus violent d'entre eux fut Optat, évêque schismatique de Thimgad². Pendant dix ans, dit saint Augustin, sa domination, pleine d'empportement et de fureur, remplit l'Afrique de gémissements³. Les catholiques ne se contentèrent point de gémir sans chercher à refréner son audace. Ils lui intentèrent un procès aux fins de le faire condamner à l'amende de dix livres d'or, dont une loi de Théodose frappait tout hérétique convaincu d'avoir ordonné des clercs ou d'avoir assumé un office de cléricature⁴.

« Selon la très judicieuse remarque de M. Pallu de Lessert, ce procès, nécessairement postérieur au 15 juin 392, date de la loi à appliquer, dut être antérieur à l'année 397⁵. Il fut intenté, en effet, devant le vicaire d'Afrique Seranus, seul magistrat compétent à raison du domicile du défendeur⁶; et, en 397, Seranus n'était plus vicaire : il gérait le proconsulat⁷. La date de l'instance,

1. P. Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. IV, p. 65.

2. Mgr Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église*, t. III, p. 125; P. Monceaux, *Thimgad chrétien*, p. 66-71.

3. Saint Augustin, *Contra epist. Parmeniani*, II, II, 4; *Contra Iulian. Petiliani*, II, XLIV, 103; *Epist.*, LXXXVII, 4 (*Corp. Script. Ecclesiastic. Latinor.*, t. LI, p. 47; t. LII, p. 81; t. XXXIV, p. 400).

4. *Cod. Theod.*, XVI, v, 21.

5. Pallu de Lessert, *Fastes des provinces africaines*, t. II, p. 111 et 218-219.

6. Pallu de Lessert, *De la compétence respective du proconsul et du vicaire d'Afrique*, p. 4-6 (extr. des *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, t. LX, année 1901).

7. Pallu de Lessert, *Fastes des prov. afric.*, t. II, p. 111.

dont il s'agit, peut être précisée encore davantage. Les donatistes, ne différant d'avec les catholiques en aucun article de foi, étaient simplement dissidents et, toute loi pénale étant d'interprétation stricte, il n'y avait point d'apparence d'obtenir en justice l'application contre eux d'une loi relative aux hérétiques.

« Des conclusions tendant à la leur faire appliquer ne purent être présentées qu'après qu'une constitution d'Honorius eut compris sous la dénomination d'hérétiques et déclaré passibles des peines portées contre ceux-ci quiconque, même en une légère opinion, différait de la doctrine de la religion catholique et s'écartait tant soit peu de sa voie¹. Il devint alors possible de soutenir juridiquement que la réitération du baptême, prescrite par les conciles donatistes², mais prohibée par les conciles catholiques³, était un élément suffisant pour constituer le délit d'hérésie. Or, la loi d'Honorius est du 3 septembre 395. Le procès contre Optat de Thimgad n'a donc pu être intenté que vers la fin de cette année 395 et, à raison des délais de procédure, il n'a guère pu être plaidé avant 396.

« Les raisons qui permettent d'en déterminer la date font son importance pour l'histoire du donatisme et de la législation impériale en matière d'hérésie. C'est, on le voit, dans cette instance que fut produit en justice pour la première fois l'habile système de conclusions tirées des lois

1. « Idem [Imp. Arcadius et Honorius] AA. Aureliano proc(onsuli) Asiae. Haereticorum vocabulo continentur et latis adversus eos sanctionibus debent subcumbere, qui vel levi argumento iudicio catholicae religionis et tramite detecti fuerint deviare... Dat. III non. sept. Constan(tino)p(oli) Olybrio et Prob(ino) coss. » (3 septembre 395). *Cod. Theod.*, XVI, v, 28; = *Cod. Just.*, I, v, 2.

2. P. Monceaux, *Hist. litt. de l'Afrique chrétienne*, t. IV, p. 336 et 338.

3. *Concilium Carthagin. sub sancto Grato*, Can. 1 (Hardouin, *Conc. coll.*, t. I, p. 685.) Cf. Hefele, *Histoire des conciles*, édit. franç. de Dom H. Leclercq, t. I, partie 2, p. 840; P. Monceaux, *Hist. litt. de l'Afrique chrétienne*, t. IV, p. 350, 352; t. III, p. 223.

en vigueur qui, admis ensuite dans la jurisprudence des tribunaux africains¹ et sanctionné par un décret impérial², légitima en droit l'assimilation du schisme donatiste à l'hérésie punie par les lois de Théodose. »

M. Monceaux ajoute quelques observations.

Séance du 7 Mai.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrage offert :

BUTTIN (Ch.). *L'origine du verbe « rater » et les anciennes armes à feu*. Paris-Annecy, 1913, in-8°.

M. Maurice Roy, associé correspondant national, est élu membre résidant.

Sur le rapport de Mgr Batiffol, membre résidant, M. le comte Louis d'Harcourt, présenté par MM. Héron de Villefosse et Schlumberger, est élu associé correspondant national.

Mgr Batiffol, membre résidant, ajoute quelques explications à sa communication du 30 avril sur le chrisme constantinien de 312.

« M. Philippe Lauer a bien voulu me faire observer que le *chi* barré verticalement *summo capite circumflexo* a toutes les apparences d'un *chi* barré d'une ancre, l'ancre étant un substitut de la croix.

« Je suis porté à penser que M. Lauer a grand'chance d'avoir raison. Si le chrisme décrit par Lactance avait porté

1. Saint Augustin, *Contra Cresc.*, III, 46; Possidius, *Vita sancti Augustini*, XII (Migne, *P. L.*, t. XXXII, p. 45). F. Martroye, *Une tentative de révolution sociale en Afrique, donatistes et circoncellions*, dans la *Revue des Questions historiques*, janvier 1905, p. 34 et suiv.

2. *Cod. Theod.*, XVI, VI, 4.

avec un *chi* une autre lettre, soit *tau*, soit *rho*, Lactance, qui signale le *chi*, aurait signalé cette seconde lettre. Et si le chrisme avait porté une croix en clair, Lactance l'aurait sans doute dit également. Mais du moment que ce n'était pas une croix en clair, Lactance s'est contenté de décrire le signe graphique, lequel n'est ni proprement une croix, ni proprement une ancre, mais une ancre réduite à sa plus simple expression graphique.

« Or, l'ancre comme symbole épigraphique chrétien, dans les cimetières romains de Priscille, de Domitille, de Calliste, se rencontre en usage pendant le *n^e* siècle et la première moitié du *iii^e*. Mgr Kirsch (art. *Ancre*, p. 2002 du *Dict. d'archéol. chrét.* de dom Cabrol), au cimetière de Priscille, en compte environ soixante-dix, dont aucune n'est postérieure à l'an 300 (*Ibid.*). Aucune des inscriptions romaines à date certaine postérieures à l'an 300 ne porte l'ancre; et la seule épitaphe romaine datée qui soit accompagnée de l'ancre est du *iii^e* siècle. Cette inscription est donnée par de Rossi, *Inscript. christ.*, t. I, n^o 6, et porte la date consulaire de 234.

« L'ancre est présentée de trois façons : 1^o horizontalement, 2^o verticalement, et quand elle est présentée verticalement elle a d'ordinaire son anneau en haut, ses crocs en bas, mais 3^o elle a aussi parfois son anneau en bas et ses crocs en haut. Voyez-en des exemples dans l'article de Kirsch, p. 2007-2010.

« On sait d'ailleurs que la croix proprement dite est rarissime sur les monuments des quatre premiers siècles. Mgr Wilpert n'en a pu recueillir qu'une vingtaine d'exemples, entre le milieu du *n^e* siècle et le commencement du *v^e*. Voyez son étude, *La croce sui monumenti delle catacombe*, dans le *Nuovo bulletino di archeologia cristiana*, t. VIII (1902), p. 5-14. Et Wilpert observe : « Se é relativamente raro incontrare, sui monumenti piu « antichi, la croce nella sua vera forma, essa ci si presenta spesso velatamente, cioè sotto varii simboli. Fra « questi occupa il primo posto l'ancora, simbolo della « speranza nella felicità eterna, la quale e soprattutto

« fondata nella croce, e che i fedeli di Cristo posseggono, « *sicut anchoram animae tutam ac firmam*, come scrive s. Paolo (*Heb.*, VI, 19). Questo simbolisme è così ragione-vole, che fa meraviglia di vederlo contraddetto da qualche « dotto che vive lontano dai monumenti » (p. 9).

« Cette observation de Wilpert, que Kirsch fait sienné après lui, s'applique à l'ancre quand elle est représentée les crocs en bas, l'anneau en haut, et que sous l'anneau, à la naissance de l'anneau, elle a sa tige verticale barrée d'une courte tige horizontale, comme on la rencontre si souvent.

« L'identification de l'ancre et de la croix est plus vraie encore quand l'ancre est représentée les crocs en haut, l'anneau en bas. Wilpert en produit deux spécimens très remarquables, l'un qu'il croit pouvoir attribuer au ^{II}^e siècle, épitaphe (peinte sur brique), au cimetière de Priscille, d'une chrétienne nommée FELICITAS et dont le nom est suivi d'une ancre en forme de T, l'autre du ^{III}^e siècle (croit-il) au cimetière de Priscille, épitaphe (peinte sur brique) d'une chrétienne nommée ILARA. A gauche du nom est peint un T et au milieu du nom entre ILA et RA une ancre elle aussi en forme de T. L'épitaphe d'Ilara est reproduite dans la figure 561 du *Dict. d'archéol.* (p. 2010).

« Cette ancre en forme de T est un symbole complexe, c'est une ancre, mais c'est aussi une croix déguisée. Kirsch a dit, après Wilpert : « Parmi les types déguisés de la croix, il faut ranger en premier lieu l'ancre » (p. 2007). Et encore (p. 2010) : « Nous sommes en droit « de conclure... que, dès le milieu du ^{II}^e siècle au moins, « l'ancre fut représentée sur plusieurs monuments comme « image voilée de la croix et que ce symbolisme contri- « bua beaucoup à la formation du groupe allégorique si « souvent répété, où nous voyons le poisson, symbole du « Christ, réuni à l'ancre, symbole de la croix. »

« Pour les raisons que j'ai dites en commençant, je ne pense pas que la croix du chrisme de 312 ait été en forme de T, et pour cette raison particulièrement que le T ne

réalise pas le *summo capite circumflexo* de Lactance. Mais il le réaliserait si le trait horizontal du T s'infléchissait à droite et à gauche comme les deux crocs d'une ancre. On aurait alors le signe graphique / \ qui répondrait bien à la description de Lactance et qui serait une croix et une ancre, tout en l'étant d'une façon assez conventionnelle.

« De Rossi, *Inscript. christ.*, t. I, p. 54, a publié une inscription chrétienne portant la date consulaire de 344. Au centre de cette épitaphe est un *chi* barré d'un trait vertical se terminant au sommet en accent circonflexe et à la base par un renflement comme en ont les extrémités du *chi* lui-même. J'ai pensé un temps que le chrisme de Ravenne pouvait être un rappel de ce que nous conjecturons qu'a été le chrisme de 312. Depuis, j'ai eu l'occasion d'examiner l'original à Ravenne même, et la gravure m'en a paru trop fruste et gauche pour appuyer ma conjecture. »

MM. Maurice, Michon et Blanchet ajoutent quelques observations.

M. P. Monceaux, membre résidant, communique une note du R. P. Delattre, associé correspondant national, sur des sceaux récemment découverts à Carthage :

« 1. — Plomb de 26 millimètres de diamètre.

« *Face* :

+ ΘΕΟΤΟ	+ Θεοτόκος,
ΚΕΒΟΗΘΗ	βοήθη
ΤΣΔΟΥΛΟ	τοῦ δεύλου σου.
Υ COV	

« *Revers* :

ΩΑΝ	[+ Ι]ωάννου
ΝΟΒΑΠΟ	ἀπὸ ἐπάρχου
ΕΠΑΡ	
ΧΟΝ	= ἐπάρχων;

« Le nom du personnage était sans doute précédé d'une croix, comme au début de l'invocation qui se lit sur la face.

« 2. — Plomb de 24 millimètres de diamètre, à bords minces, en biseau.

« *Face* : buste de la sainte Vierge avec l'Enfant Jésus ; entre deux croix. Empreinte très nette et d'une conservation parfaite.

« *Revers* :

.+.
ΘΩΜΑ
ΠΑΤΡΙ
ΚΙΟΥ
+ Θωμά πατριού.

« L'an dernier, j'ai enregistré la trouvaille d'une bulle de ce même personnage. Elle porte également sur la face le buste de la sainte Vierge avec l'Enfant Jésus ; mais l'inscription du revers est disposée d'une façon différente :

+ ΘΩΜ
ΑΠΑΤΡΙ
ΚΙΟΥ

« Cette autre bulle diffère aussi de grandeur. Elle n'a que 22 millimètres de diamètre. Les deux plombs ont cependant exactement le même poids, 10 grammes.

« 3. — Plomb de 25 millimètres de diamètre.

« *Face* : buste d'un saint, au visage mince, allongé, avec chevelure débordant sur les tempes ; la tête nimbée ; entre deux croix.

« *Revers* :

M
|
K—O—C
|
A
Κοσμάς.

« 4. — Plomb de 22 millimètres de diamètre.

« *Face* : buste de la sainte Vierge, la tête nimbée, avec l'Enfant Jésus de face sur la poitrine.

« *Revers* :

COS

MAS

Cosmas. »

Séance du 14 Mai.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

DEMARTIAL (A.). *Chronique de l'orfèvrerie et de l'émaillerie ancienne de Limoges en 1912*. Limoges, 1913, in-8°, pl.

SAINT-PÉRIER (D^r R. DE). *Gravures à contours découpés en os et coquilles perforées de l'époque magdalénienne*. Paris, 1913, in-8°.

— *Sur la présence de l'industrie magdalénienne aux environs d'Étampes*. Le Mans, 1913, in-8°.

M. Ph. Lauer, membre résidant, dépose le 4^e fascicule du *Bulletin* de la Société pour l'année 1912.

M. le commandant Lefebvre des Noëttes, associé correspondant national, communique la photographie d'un bas-relief égyptien, représentant un attelage de bœufs, qui a été reproduit inexactement dans divers ouvrages. Les animaux paraissent attelés alternativement à droite et à gauche d'un câble qui est fixé à un traîneau. M. Lefebvre des Noëttes pense que les bœufs étaient attelés *par couples* à droite et à gauche du câble.

M. de Charencey ajoute quelques observations.

M. P. Monceaux, membre résidant, revient sur la ques-

tion, précédemment discutée, de la forme du monogramme que Constantin fit graver sur les boucliers de ses soldats :

« Aux textes que l'on invoque ordinairement dans ce débat, il faut joindre un curieux passage où Paulin de Nole décrit l'un des aspects du monogramme constantinien :

Nunc eadem crux, dissimili compacta paratu,
Eloquitur Dominum tanquam monogrammate Christum.
Nam nota, qua bis quinque notat numerante Latino
Calculus, hæc Græcis chi scribitur, et mediat rho,
Cujus apex et sigma tenet, quod rursus ad ipsam
Curvatum virgam facit Φ velut orbe peracto.

(Paulin de Nole, *Carm.* 19, 617-622.)

« Cette description de Paulin de Nole paraît éclairer le célèbre et mystérieux passage de Lactance : « Facit ut « jussus est, et transversa X littera, summo capite *circum-* « *flexo*, Christum in scutis notat » (*De mort. persec.*, 44). »

M. P. Monceaux communique ensuite, au nom du R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, divers plombs byzantins récemment trouvés à Carthage.

« 1. — Plomb de bulle. Diamètre, 0^m025 à 0^m028.

« *Face* : dans une couronne, trois bustes d'empereurs, portant un diadème surmonté d'une croix.

« *Revers* :

.+.

ΑΠΟ ΥΠΑ

ΩΝ Σ ΚΟ

Μ Ε Ρ Κ Ι

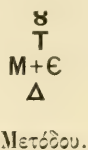
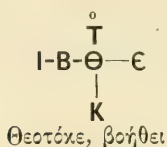
Ρ ΟΥ

+ ἀπὸ ὑπάρχ[τ]ων

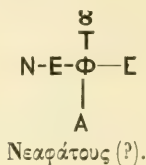
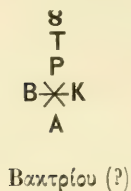
(χαί) χρ[μ]μερκε[ι]ρ[ι]ου.

« 2. — Plomb de bulle. Diamètre, 0^m023. Sur chacune

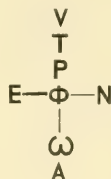
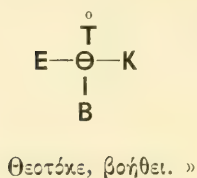
des faces, dans une couronne, un monogramme cruciforme :



« 3. — Plomb de bulle. Diamètre, 0^m022. De chaque côté, dans une couronne, un monogramme cruciforme :



« 4. — Plomb de bulle. Diamètre, 0^m02. Sur chacune des faces, dans une couronne, un monogramme cruciforme :



Séance du 21 Mai.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

FAGE (R.). *Une impression et une marque inconnues du typographe Claude Garnier*. Limoges, 1913, in-8°.

STICOTTI (P.). *Antichità scoperte a Trieste*. Trieste, 1913, in-4°.

WITTE (A. DE). *J.-B.-C. Marquart, essayeur général, puis waradin de la monnaie de Bruxelles (1749-1794)*. Bruxelles, 1913, in-8°, pl.

M. Henry Martin, trésorier, donne lecture de son rapport sur la situation financière de la Société :

« Mes chers confrères,

« Comme chaque année, votre trésorier a le devoir de vous rendre compte de la gestion financière de la Société et de vous faire connaître le résultat des opérations pendant l'exercice qui a été clos au mois de décembre dernier. Voici l'état des recettes et des dépenses :

Recettes :

« Rente 3 % legs Prost	2890 fr. »»	
« Rente 3 %	1100	»»
« Vingt-quatre obligations Paris-Lyon-Méditerranée.	345	60
« Cotisations des membres résidants .	1113	»»
« Cotisations des associés correspondants	3047	»»
« Diplômes (6)	150	»»
« Rachat de trois cotisations	450	»»
« Subvention du ministère.	500	»»
« Intérêts de la somme déposée à la Caisse d'épargne	241	47

« Vente de publications de la Société .	538 fr. 70
« Vente d'un jeton	2 »»
Total. . . .	10377 fr. 77

Dépenses :

« Frais d'impression (<i>Mémoires</i> , tome LXXI); expédition et tirage à part. . . .	2186 fr. 80	
« Frais d'impression (<i>Mettensia</i> VI, Cartulaire de Saint-Mihiel, fasc. 3); expédition et frais divers	1219	75
« Frais d'impression (<i>Bulletin</i> , 1911, t. LXXII); frais d'expédition et tirage à part	2683	10
« Impressions diverses	25	»»
« Factures Richard et Bourdon, Berthaud, Riolet	330	15
« Factures de fournitures diverses, menues dépenses, frais de bureau, correspondance, fournitures pour la bibliothèque.	181	10
« Dépenses diverses de la Commission de publication	50	»»
« Frais de recouvrement des cotisations des associés correspondants	74	80
« Gratifications annuelles	65	»»
« Agence Morand	800	»»
« Agents de la Société	500	»»
Total. . . .	8115 fr. 70	

« L'excédent des recettes sur les dépenses a donc été de 2262 fr. 07. Si nous ajoutons cette somme aux 15073 fr. 17, qui, au 31 décembre 1911, constituaient notre encaisse, nous atteignons le chiffre de 17335 fr. 24. Notre dépôt à la Caisse d'épargne, qui, en 1911, était de 9832 fr. 96, a été augmenté, au cours du dernier exercice, d'une somme de 2566 fr. 47; de telle sorte que l'encaisse de la Société s'est trouvée ainsi répartie au 31 décembre 1912 :

« A la Caisse d'épargne	12399 fr. 43
« Chez le trésorier	4935 81
Total.	17335 fr. 24

« Comme vous le voyez, mes chers confrères, l'état de nos finances se présente cette année encore sous un aspect favorable, puisque, tous les frais étant payés, l'excédent des recettes sur les dépenses dépasse même de plus de 650 francs celui de 1911.

« Mais, si jusqu'ici nous n'avons pas eu trop à nous plaindre de la dureté des temps, je dois néanmoins, comme je l'ai déjà fait l'année dernière, appeler votre attention sur le nombre restreint de nos nouveaux correspondants. Il n'a été délivré en 1912 que six diplômes. Ce n'est pas assez. Songez qu'en 1906 nous en avions délivré vingt-cinq. Nous n'avons dans beaucoup de départements qu'un seul associé. Dans plusieurs même notre Société n'a aucun représentant. Vous me permettrez d'insister sur ce point. Quelque florissante que soit une Société, vous estimerez comme moi qu'il est du devoir de ses membres de penser à l'avenir.

« Il faut remarquer, d'ailleurs, qu'en 1912 il y a eu un fléchissement des recettes assez sensible; et si le boni a pu, malgré tout, être aussi considérable, cela tient à ce que les dépenses ont été également moins élevées que pour l'exercice précédent. Je tiens, du reste, à vous rassurer tout de suite sur les causes de l'abaissement du chiffre de nos recettes. Non seulement il n'y a pas lieu d'en concevoir d'inquiétude immédiate, mais nous devons sans doute nous en féliciter. Si ces recettes, en effet, ont été inférieures de près de 800 francs à celles de 1911, on en doit chercher presque exclusivement les raisons dans la plus grande assiduité des membres résidants à suivre les séances. Qui de nous pourrait s'en plaindre?

« En résumé, mes chers confrères, notre situation financière est toujours satisfaisante, et nous n'aurions aucun sujet de préoccupation si les vides qui se produisent parmi

nos associés correspondants étaient un peu plus régulièrement comblés. »

M. Charles-Henri Besnard, associé correspondant national, étudie les coupoles du sud-ouest de la France et les voûtes domicales. Après avoir examiné en détail les divers procédés employés par les architectes médiévaux, il conclut ainsi :

« La coupole sur pendentifs, émanation directe des coupoles byzantines dont elle copie assez fidèlement l'aspect, semble être la première expression de ce genre de construction dans le sud-ouest de la France.

« Dans les premiers édifices pourvus de ce mode de voûtes, les arcs-doubleaux qui supportent les pendentifs sont complètement indépendants de ces derniers. Un premier perfectionnement les rend solidaires. Ils épousent alors la forme des triangles sphériques, leurs claveaux ne sont plus taillés perpendiculairement à la douelle, leurs queues gauchissent.

« A la suite de ce premier progrès, les architectes, voulant simplifier la taille de ces claveaux, taille forcément onéreuse, et la difficulté d'appareil qui demandait l'expérience de praticiens consommés, imaginent de faire porter les coupoles sur des trompes dans les édifices de moyenne dimension, sur de simples encorbellements dans les petites constructions rurales.

« Les plus anciennes coupoles élevées suivant ce procédé ont encore leur calotte hémisphérique. Bientôt les maîtres de l'œuvre, s'apercevant combien ce rapprochement d'une calotte à plan circulaire posée sur une base octogonale est chose désagréable et peu rationnelle, donnent franchement à la calotte une forme polygonale.

« Mais une nouvelle difficulté surgissait dans l'exécution des angles rentrants de ces voûtes en arc de cloître, ils s'en affranchissent en les faisant porter sur des nervures qui dissimulent les imperfections de l'appareil de l'angle dièdre formé par la rencontre de deux faces.

« Cependant, influencés par le parti si heureux que l'on

tirait dans les autres provinces de la France des voûtes sur nervures, les architectes du sud-ouest s'efforcèrent de renforcer leurs coupoles par l'adjonction de ce membre d'architecture dont ils ne réussirent presque jamais à tirer un avantage réel.

« Se rendant compte de la difficulté de réussir dans cette voie, ils abordent la voûte ogivale et lui imposent un bombement d'ailleurs incompatible avec sa structure et réussissent à lui donner la forme qu'ils recherchaient dans une voûte qui marque la dernière évolution de cette forme hémisphérique, objet de leurs efforts durant trois siècles. »

MM. Monceaux, Lefèvre-Pontalis, Mayeux et Deshoulières présentent quelques observations.

M. L. Dimier, associé correspondant national, entretient la Société d'une cheminée du château de Fontainebleau, longtemps connue sous le nom de « Belle Cheminée ».

« Tous les visiteurs de Fontainebleau connaissent la cheminée de marbre qui fait l'ornement de la salle des Gardes (chambre de Henri II). Elle est moderne dans sa disposition ; quelques parties aussi datent de la restauration du château accomplie par Louis-Philippe. D'autres parties sont anciennes, les guides les présentent comme les restes de l'ancienne Belle Cheminée dressée sous Henri IV, en 1599, dans l'endroit du château nommé depuis la Comédie, parce qu'on y mit la comédie sous Louis XV, en 1725.

« Cette installation fut cause de démonter cette cheminée, qu'on retrouva plus tard en débris. De ces débris on a fait quatre lots ; l'un qui a servi à faire la cheminée de la salle des Gardes ; l'autre qui fait le manteau de la cheminée dans la chambre de Saint-Louis ; le troisième qu'on porta au Louvre ; le quatrième fut joint à l'ornement d'une cheminée moderne, dans la chambre du second étage dans le pavillon des Peintures de Fontainebleau.

« Ce troisième lot se compose de deux bas-reliefs d'Enfants accompagnant le chiffre de Henri IV et de Gabrielle.

Ce qui alla au Louvre consiste en quatre bas-reliefs d'Enfants, un de la Bataille d'Ivry et deux de Victoires. Le manteau de cheminée dans la chambre de Saint-Louis est fait d'une figure de Henri IV à cheval. La cheminée de la salle des Gardes a reçu deux grandes figures allégoriques et un cadre de bas-relief qui forme le manteau.

« Voici maintenant la difficulté qui se présente. Ce cadre de bas-relief n'est pas mentionné dans les anciennes descriptions de la Belle Cheminée.

« Cette magnifique cheminée, dit Guilbert¹, avait 23 pieds de haut sur 20 de large et était formée et comme soutenue par quatre colonnes d'ordre de Corinthe d'un beau marbre brocatelle, de 9 pieds 1/2 de haut, non compris leurs bases et chapiteaux de marbre blanc, posées sur des piédestaux aussi de marbre blanc, sculptés et percés en forme de niches de différents marbres à compartiments de pièces rapportées, terminés aux quatre angles par des consoles de bronze et ornés, dans le milieu de leurs vides, chacun d'un grand vase de bronze sculpté et relevé par diverses figures d'Enfants qui portaient le chiffre de Henri IV en basse-taille et relief, dont la figure équestre, armée et couronnée de laurier, ayant un casque sous les pieds, était représentée en marbre blanc demi-bosse, sur la façade de la cheminée, d'un grand marbre noir, qui faisait le milieu des colonnes. Au-dessous était la Bataille d'Ivry et la Reddition de Mantes dans un cadre de marbre blanc.

« Deux grandes statues en marbre blanc, représentant l'une l'Obéissance qui tenait en main un joug et une dépouille de lion, et l'autre la Paix qui mettait le feu à un amas d'armes, répondaient à la statue du Roi et ornaient le milieu des colonnes de chaque côté; et au-dessus de la figure équestre du Roi, on lisait ces lettres d'or sur un marbre noir : *Henricus IV, Francorum et Navarrae rex*,

1. *Description historique des château, bourg et forêt de Fontainebleau*, t. II, p. 50.

bellator, victor et triumphator, bello civili confecto, regno recuperato restauratoque, pace domi forisque constituta, c regis penatibus, regali sumptu focum extruxit M D I C.

« Enfin, cette cheminée était terminée dans son amortissement par le chiffre de ce roi, surmonté d'une couronne qu'accompagnaient deux cornes d'abondance; et au-dessus étaient deux lions, symboles de la valeur de ce roi : le tout en bronze et de relief.

« Aucune des parties énumérées n'a de rapport au cadre qui fait le manteau de la cheminée de la salle des Gardes. Même ce cadre en est exclu, car non seulement dans la cheminée actuelle, mais dans quelque cheminée que ce soit il n'a pu figurer qu'au manteau, et cette description assigne pour le manteau de l'ancienne Belle Cheminée la figure de Henri IV à cheval.

« Une autre remarque importante, c'est que le cadre en question porte en son sommet les armes de France, accompagnées de la devise non pas de Henri IV, mais de Henri II, qui est le croissant. Elles sont environnées de l'ordre de Saint-Michel, seul existant au temps de ce prince et qui au temps de Henri IV aurait été doublé de celui du Saint-Esprit.

« La conclusion est donc certaine. Il faut corriger ce qu'on a cru jusqu'ici, et avouer que cette partie de la cheminée actuelle ne vient pas de la Belle Cheminée, qu'elle vient d'un ouvrage du temps de Henri II.

« Lequel? Je me suis demandé longtemps ce qu'avait pu devenir une cheminée de marbre dressée dans la chambre du pavillon des Poëles, occupée par ce prince et décorée sous lui; décorée d'un plafond que j'ai démontré se trouver dans l'ancienne antichambre d'Anne d'Autriche, quand cette princesse en 1664, ayant fait sa demeure de cette partie du château, en fit changer l'ancien aménagement.

« Le plafond fut transporté. Que devint la cheminée? En voici la mention telle qu'on peut l'extraire du marché

publié dans le *Bulletin* du Comité historique des arts¹ et de nouveau par notre confrère M. Roy² :

« ... Un carré de marbre blanc de 5 pieds de large sur
« 6 pieds 1/2 de haut, auquel seront taillés et insculptés
« de basse taille ... les Quatre Temps de l'année, orné et
« enrichi selon le devis. »

« Ce marché est du 12 août 1555. Une quittance aussi
publiée par M. Roy³ porte ceci :

« ... Un carré en marbre blanc de 9 pieds 1/2 de long
« et de 8 pieds 1 pouce moins de large auquel est taillé et
« insculpté de basse taille la devise des Quatre Temps de
« l'année. »

« Les dimensions avaient été changées et la quittance
en fait mention. Les Comptes des Bâtiments du Roi⁴ con-
tiennent une autre quittance où l'ouvrage s'appelle :

« Un carré en marbre blanc de 9 pieds 1/2 de long et
« 18 pieds 1 pouce moins de large, auquel carré est taillé
« et insculptée de basse taille la devise des Quatre Temps
« de l'année. » Année 1556.

« Toutes ces pièces font mention de la chambre du Roi
au pavillon des Poêles et nomment comme sculpteur
Pierre Bontemps. De plus, la deuxième répète deux fois
la mesure de *huit* pieds 1 pouce moins en largeur, ce qui
convainc d'erreur la mesure de *dir-huit* pieds donnée dans
le troisième.

« Si l'on compare le manteau de la cheminée de la salle
des Gardes de Fontainebleau avec ces mentions, on ne
sera frappé d'aucune correspondance. Le sujet des bas-
reliefs du manteau est compliqué. Il n'est pas impossible
qu'il représente les Saisons. Un masque coiffé de raisins
peut signifier l'Automne; un autre aux cheveux pendants
avec un bonnet l'Hiver; une femme qui répand des fleurs

1. Séance du 13 avril 1842, p. 241.

2. *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. LXX
(*Le sculpteur Pierre Bontemps*).

3. Publiés par Laborde, t. I, p. 283.

4. Ibid.

est peut-être le Printemps; une autre nue coiffée d'épis l'Été. Les Enfants qui tiennent les armes de France ont les ailes du zéphyr; d'autres Enfants en bas versent les urnes de la pluie; mais ni le cortège marin, qui fait le milieu, ni les cartouches d'enfants sur les montants ne s'expliquent bien commodément comme attributs ou « devise » des quatre temps de l'année ou saisons.

« Ainsi on ne saurait prendre texte des correspondances du sujet pour décider que l'ouvrage que nous voyons provient de la cheminée de la chambre de Henri II. Mais d'autres comparaisons s'offrent qui n'en permettent pas moins de conclure.

« En ce qui concerne la forme générale, nous voyons que le cadre que nous possédons est évidé d'un grand carré, qu'on a rempli sous Louis-Philippe avec un fond de marbre à branchages enfermant un buste de Henri IV rapporté. Ce vide est entouré d'une bordure propre à servir d'encadrement à un tableau de cheminée. Or, précisément, nous savons par les Comptes des Bâtiments du Roi¹ que la cheminée de Henri II portait un tableau :

« A Nicolas Labbé, peintre, (somme ordonnée) pour un « tableau qu'il a ci-devant fait pour mettre en la cheminée de la chambre du Roi étant au pavillon sur l'Étang « dudit Fontainebleau. »

« Joint à la devise de Henri II placée au haut de ce cadre, c'est une convenance de plus. Une dernière est décisive. Les dimensions données par les pièces citées, calculées à 0^m3247 le pouce, donnent en hauteur 3^m08 et en largeur 2^m57. Je viens de faire mesurer le cadre en question à Fontainebleau. Il donne 3^m06 et 2^m60.

« L'identité est donc certaine. Elle explique l'impossibilité qu'il y avait à reconnaître dans le morceau quelque partie que ce fût de la belle cheminée de Henri IV. Tout ce qu'on peut croire, c'est que, mise hors d'usage depuis 1664, cette cheminée se trouvait dans les magasins quand, en 1725, la Belle Cheminée y fut mise à son tour. On les

1. P. 285.

en tira toutes les deux ensemble. Comme le souvenir de la chambre de Henri II et de ses ornements était perdu, on crut le tout de même provenance et on le mêla dans la restauration.

« La confusion est maintenant débrouillée. Nous n'attribuerons plus les bas-reliefs de la cheminée de la salle des Gardes à Jacquet, dit Grenoble, mais à Bontemps. Nous saurons qu'elle a la même origine que le plafond d'Ambroise Perret de l'antichambre d'Anne d'Autriche : l'un et l'autre nous offrant deux échantillons très importants, quoique mutilés, des décorations dirigées par Philibert Delorme sous Henri II. »

M. Vitry ajoute quelques observations.

M. L. Serbat, associé correspondant national, présente la photographie d'une hampe de crosse appartenant à un collectionneur de Reims, semblable par sa facture aux hampes de crosses en buis sculpté du ^{xiii}^e siècle, étudiées précédemment par M. Grésy et par lui-même, mais qui en diffère absolument par le choix des sujets représentés. Tous ces bâtons de crosses connus jusqu'à présent reproduisaient exclusivement, et de façon identique, des scènes de la vie de Jésus-Christ. Celui-ci, au contraire, est inspiré de l'Ancien Testament. Il y a donc lieu de croire que dans l'atelier, vraisemblablement flamand, d'où proviennent ces objets, les sculpteurs, à côté du cycle du Nouveau Testament, employaient aussi un cycle de l'Ancien Testament fourni par une Bible historiée.

M. E. Michon, membre résidant, signale, dans les récentes découvertes d'Ostie, deux mosaïques intéressantes pour l'histoire ancienne de l'Afrique romaine ¹.

1. *Notizie degli scavi di antichità*, 1912, fasc. 5, p. 172-173, fig. 15, et fasc. 6, p. 210-211, fig. 6.

Les dernières découvertes signalées dans les *Notizie degli scavi* en ont fait connaître d'autres encore, décorant toujours les *scholae* du portique oriental du « Forum de Cérès » :

1° *Schola* des bateliers de Bizerte, l'ancien *Hippo Diarrhytus* :

« L'extrême développement des importations qui arrivaient tant de Tunisie que de Numidie et de Maurétanie en Italie et surtout à Rome, dont Ostie était le port, est un fait bien connu, mais encore n'est-il pas indifférent

mosaïque malheureusement mal conservée, représentant deux dauphins de taille très inégale nageant à gauche, avec quelques lettres seulement d'une inscription presque détruite, et portant le cartel

NAVICVLARI///DIARRY

(*Notizie degli scavi*, 1912, p. 388-390. La *schola* immédiatement voisine a également été fouillée, mais la mosaïque en a souffert encore davantage et ne laisse plus reconnaître que quelques restes de poissons). M. Vaglieri remarque que, entre le mot *naviculari(i)* et le commencement de *Diarry*, l'espace est insuffisant pour *Hipponenses* et pense que peut-être n'y avait-il que la seule lettre *H*. *Hippo* donne naturellement l'adjectif *Hipponensis* ou *Hipponiensis*, mais son surnom de *Diarrhytus*, transcription du mot grec, lui-même adjectif, διαρρύτης, se prêtait mal à un ethnique. Les listes d'évêques, pourtant, font connaître un *Victor episc(opus) Ipponien(sium) Diarritorum* (Le P. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, p. 39) et l'on pourrait, d'après cet exemple, restituer ici *naviculari(i) H(ipponenses)* ou *H(ipponiensis) Diarry(ti)*. Il existait, en outre, une tendance à fondre adjectivement les deux noms en un seul, ainsi qu'en témoignent un *Marianus Hippzaritensis* en 484 (*Notitia provinciarum et civitatum Africae*, Proconsularis, 5), un *Donatus episc(opus) Ippozaritensis* en 640 (Le P. Mesnage, p. 39), et la réduction en une seule lettre du nom d'*Hippo* en pourrait être ici comme un souvenir. Il reste cependant l'hypothèse que l'indication, ici comme dans d'autres *scholae*, fût donnée au génitif et qu'on dût lire simplement *naviculari(or(um)) Diarry(torum)*.

2° *Schola* des bateliers de Carthage, avec le cartel

NAVICVL · KARTHAG · DE SVO

navicul(ar)i Karthag(inienses) de suo (*Notizie degli scavi*, 1912, p. 436).

3° *Schola* des bateliers de Gummi, avec le cartel

NAVICVLARI ⚡ GVMMITANI DE SVO

(*Ibid.*, p. 435-436. Les deux *scholae* voisines ont également des cartels avec la même formule *de suo, navicular. et negotian de suo, naviculari et negotiantes de suo*). Il y avait en Byzacène,

d'en relever les marques et les signes subsistants. Les nouvelles mosaïques d'Ostie en apportent des images instructives parce qu'elles parlent aux yeux.

« Les fouilles dirigées par M. Lanciani¹ avaient commencé en 1880-1881 le déblaiement, derrière la scène du théâtre, vers le nord et le Tibre, d'une vaste place, d'environ 80 mètres dans chaque sens, dont le centre est

d'après la *Notice* de 484 et la lettre adressée en 641 à l'empereur par les Pères du Concile de Byzacène (Le P. Mesnage, p. 201-202), un *Gummi*, que Tissot (*Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, t. II, p. 694, n. 2, et 706) identifiait avec *Augemmi* et *Augarmi*, mentionnés, l'un par l'*Itinéraire d'Antonin* sur la route du littoral de *Tacapae* à *Leptis*, l'autre par la *Table de Peutinger* sur une voie parallèle à l'intérieur, qu'il fondait en un seul, alors qu'il est aujourd'hui admis que ce sont deux localités différentes; mais il s'agit vraisemblablement dans notre mosaïque de *Gummi* en Proconsulaire, dans le fond du golfe de Carthage, aux environs de *Bordj Cedria* (E. Babelon, R. Cagnat et S. Reinach, *Atlas archéologique de la Tunisie*, 2^e livraison, feuille 21, n° 11), et qui, à moins que ce *Joannes* ne fût évêque de *Gummi* en Byzacène, était le siège d'un évêché occupé en 411 par un *Joannes Gummitanus* (Le P. Mesnage, p. 42).

4^o *Schola* des habitants de *Sabrata* en Tripolitaine, avec le cartel

STAT · SABRATENSIVM

stat(io) Sabratensium (*Notizie degli scavi*, 1912, p. 435) : *Sabrata*, sur la route de *Tacapae* (Gabès) à *Oea* (Tripoli), « un des points certains, dit Tissot (*Géographie*, t. II, p. 209-210), de la nomenclature géographique de la Tripolitaine », siège d'un évêché connu par de nombreux évêques (Le P. Mesnage, p. 135-136), aujourd'hui *Zouagha ech Cherguia*, ou, avec conservation du nom antique, *Henchr Sabrat*, souvent dénommé aussi sur les cartes *Tripoli vecchio*.

Il faut mentionner, enfin, une dernière *schola* avec mosaïque représentant un bateau voguant à voiles déployées et le cartel

NAVIC · TVRRITANI

navic(ularii) Turritani (*Notizie degli scavi*, 1912, p. 436), où M. Vaglieri voit « avec une certaine probabilité » des bateliers de *Turris Libisonis*, aujourd'hui Porto Torres en Sardaigne, mais qu'il reconnaît avoir pu être aussi ceux d'une des *Turris* africaines.

1. *Ibid.*, 1881, p. 111-121 et pl. I-II.

occupé par le temple de Cérès, d'où le nom qu'on lui donne de « Forum de Cérès », et dont les quatre côtés étaient jadis entourés de portiques, soutenus, du côté du théâtre, par des colonnes de marbre, sur les autres côtés par des colonnes de briques cannelées et recouvertes de stuc. Il fut reconnu dès lors que, — sans parler de deux pièces symétriques situées aux angles près du théâtre au midi et dans l'une desquelles, que M. Lanciani d'après l'inscription¹ regarde comme appartenant aux *sacomarii* ou contrôleurs des poids et mesures, fut découvert le célèbre autel orné de bas-reliefs relatifs à la légende de Romulus et Remus, aujourd'hui au Musée national des Thermes à Rome², — des murs de refend, allant de la paroi du fond aux colonnes, divisaient les portiques de l'est et de l'ouest en une succession de petites chambres, pavées en mosaïque noire et blanche, qui étaient affectées aux divers corps de négociants ayant à Ostie une résidence et dont le plus souvent un cartel, à l'entrée de chaque chambre, faisait connaître le nom. Sur le côté est notamment³ furent mises à jour, en partant du théâtre, quatre *scholae* successives⁴. Les trois premières sont désignées par des cartels⁵ : *Corpus pellion(um)*⁶ *Ost(iensium)* et *Port(ensium)* *hic*, c'est-à-dire « la corporation des négociants en peaux d'Ostie et de Porto a sa résidence ici »⁷; *Navicu-*

1. *Corp. inscr. lat.*, t. XIV, n° 51.

2. Helbig, *Führer durch die öffentlichen Sammlungen klassischer Alterthümer in Rom*, 3^e éd., t. II, p. 201-202, n° 1463; P. Ducati, *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. XXVI, 1906, p. 483-512 et pl. XII; E. Strong, *Roman art from Augustus to Constantine*, p. 241-243 et pl. LXXIII-LXXIV.

3. M. Lanciani signale également (p. 117) à l'ouest une *schola* pavée de mosaïque, mais dont l'inscription a trait, non à la corporation qui l'habitait, mais au sujet représenté, un gladiateur nommé *Splendor* (*Corp. inscr. lat.*, t. XIV, n° 2032).

4. *Notizie degli scavi*, 1881, p. 116-117.

5. *Corp. inscr. lat.*, t. XIV, n° 277-279.

6. M. Lanciani lisait *tellion(ariorum)* et donnait à *tellionarius* le sens de *telonarius*, gabelier.

7. L'existence de la même corporation des *pell(ionum)* *Ost(ien-*

*lariorum lignario[r]um*¹ B, au-dessus de deux navires de part et d'autre d'une figure où M. Lanciani voit un phare, « résidence des bateliers faisant le transport du bois » ; *Nav[icu]l(ariorum)* . *arric* ., résidence d'autres bateliers caractérisés par un adjectif, malheureusement en partie détruit, qui se rapportait soit à leur commerce, soit à leur origine². La quatrième *schola* n'a pas de cartel, mais une vignette de mosaïque y représente un mesureur de grain à genoux, la main gauche appuyée sur le bord de son *modius* et tenant de l'autre main la règle destinée

sium) est attestée par une autre inscription d'Ostie, sur la base d'une statue consacrée à leur Génie (*Corp. inscr. lat.*, t. XIV, n° 10). Il ne semble pas, en revanche, qu'il y ait d'autres mentions de corporations de *pelliones*, l'autel élevé à *Liber pater* par un procureur *col(legii) pellioniariorum*, signalé à Rome à l'époque de la Renaissance chez Antonio di San Gallo, devant être considéré comme un faux ligorien (*Ibid.*, t. VI, pars 5, n° 482*). Lampride, dans sa vie d'Alexandre Sévère, dit que cet empereur établit une taxe considérable sur divers corps d'état, notamment sur les *pelliones*, avec le produit de laquelle il fit construire des thermes (*Scriptores historiae Augustae*, XVIII, *Alex. Sever.*, 24). Les *pelliones* obtinrent au contraire de Constantin, ainsi que beaucoup d'autres, à titre d'encouragement pour l'exercice et le perfectionnement de leur métier, d'être exempts de charges (*Cod. Theod.*, 13, 4, 2).

1. Les *navicularii lignarii* jouissent aussi, d'après le *Code Théodosien*, de privilèges qui leur sont accordés par Valentinien, et il est à noter qu'ils sont indiqués comme étant Africains, *navicularii Africani*, qui *idonea publicis dispositionibus ac necessitatibus ligna convectant* (XIII, 4, 10).

2. La première lettre serait, d'après M. Vaglieri, non un *T*, comme on l'avait admis et ce qui fait signaler par le Guide Baedeker (*Italie centrale*, éd. de 1900, p. 406) la *schola* des bateliers de Terracine, mais un *P* ou un *F* (*Notizie degli scavi*, 1912, p. 212, n. 1). Il ne serait peut-être pas impossible de songer ici, comme dans la *schola* dont il est parlé plus loin, à des *navicularii frumentarii* ou du moins exerçant un commerce du même genre, en lisant *nav[icu]l(ariorum)* [*f*] *arric(orom)*, adjectif tiré de *far*, dont, à côté de l'adjectif plus fréquent *farraceus*, nous a gardé trace le recueil de recettes culinaires, *De re coquinaria libri X*, mis sous le nom du contemporain de Tibère Apicius (4, 180).

à en niveler le contenu et à en faire le plein, *schola* par suite de *mensores frumentarii*¹.

« M. Vaglieri, successeur de M. Lanciani, dégagea encore, en 1908², sous l'autre portique deux *scholae*, toujours pavées de même en mosaïque noire et blanche, l'une avec un *modius* contenant trois épis, l'autre avec une barque, un *modius* et une réglette, *schola* de *navicularii frumentarii*³.

« Les dernières découvertes, enfin, toujours dues à M. Vaglieri, sous la direction duquel ont été reprises avec une grande activité par le gouvernement italien les fouilles d'Ostie, et qui nous touchent directement, ont rendu à la lumière en 1912, dans le même portique oriental où avaient été découvertes les *scholae* avec cartels de 1880-1881, d'abord une *schola* où sont figurés en mosaïque des bateaux et des poissons et où se lit l'inscription : NAVICVLARI MISVENSES HIC⁴, et, immédiatement au nord de celle-ci⁵, une seconde *schola* décorée de deux

1. Il a été trouvé récemment sur le forum de Cérès un cippe consacré à son patron, P. Flavius Priscus, par le *corp(us) me(n)sorum frum(entariorum) Ost(iensium)* (*Notizie degli scavi*, 1912, p. 347).

2. *Ibid.*, 1908, p. 333-334, fig. 3.

3. L'inscription qui était figurée sur la mosaïque de cette *schola* a été presque complètement détruite par une restauration antique.

4. *Notizie degli scavi*, 1912, p. 172-173, fig. 15; *Bullettino della Commissione archeologica comunale di Roma*, 1913, p. 274-275, pl. XI-XII.

5. Les deux *scholae* voisines au sud ont été aussi déblayées : sur la mosaïque de la première se voient un *modius* et une réglette; de celle de la seconde, il ne subsiste que les vestiges de quelques feuilles. La première *schola*, enfin, de ce même portique oriental, en venant du théâtre au sud, était d'après le cartel celle des *stuppatores res(ti)ones*, mention intéressante en ce qu'elle établit que le nom de *stuppatores* ne désignait pas, comme on l'admettait, des calfats ayant pour spécialité de boucher avec de l'étope les voies d'eau qui pouvaient se produire dans les navires, mais d'une manière plus générale les fabricants ou marchands d'étope, ici joints aux marchands de cordages. Voy. *Ibid.*, p. 278, et *Bullettino della Commissione archeologica comunale*, 1913, p. 275.

médallions et de trois dauphins, deux en bas affrontés, un troisième au-dessus, chevauché par un Amour, avec l'inscription : NAVICVLARI MV/LV // A // HIC⁴.

« La première *schola* est évidemment la résidence des bateliers de *Misua*, sur la côte orientale du golfe de Carthage, aujourd'hui *Sidi-Daoud*², dont les auteurs, suivant les manuscrits, écrivent le nom tantôt *Misua*, tantôt *Missua*³. L'Anonyme de Ravenne⁴, les listes d'évêques des conciles de 484 et de 525, qui mentionnent, l'une un *Hirundinus Missuensis*⁵, l'autre un *Servus Dei Missuensis*⁶, une inscription avec l'abréviation *Miss*.⁷, qui pourrait être aussi simplement l'indication du pluriel, seraient en faveur de *Missua* avec deux *s*; mais la *Table de Peutinger*⁸ donne la forme *Misua* que confirme notre mosaïque. Sous la légende, deux bateaux aux voiles déployées s'avancent l'un vers l'autre sur les flots rendus par des traits parallèles. Derrière le navire de droite, deux dauphins, placés, comme on dit, tête-bêche, s'unissent en un seul corps. En bas, deux autres dauphins se font pendant de part et d'autre d'une figure que l'on pourrait prendre pour un phare, s'il n'était plus probable, dit M. Vaglieri, que, de même que dans une autre *schola* du portique occidental⁹, on doive y voir simplement un *modius*.

1. *Ibid.*, p. 210-211, fig. 6; *Bullettino della Commissione archeologica comunale*, 1913, p. 275, pl. XI-XII.

2. E. Babelon, R. Cagnat et S. Reinach, *Atlas archéologique de la Tunisie*, 7^e livraison, feuille 8, n° 8.

3. Plin., *Nat. hist.*, 5, 4 (3), 24; *Imp. Anton. Aug. Itiner. maritimum*, 493 (éd. Parthey et Pinder, p. 239); Procope, *De bell. Vandal.*, II, 14, 40. Il est probable que c'est aussi *Misua* qui se cache chez Ptolémée (IV, 3, 8) sous l'altération Θεμισούα, Θεμισοῦα, Θεμισσοῦα, Θεμίσχα, Θεμίσχα, Θεμισύρα, noms que Muller, dans son édition (p. 651), déclare inconnus.

4. V, 5, éd. Pinder et Parthey, p. 349, 6. La compilation de Guido, que Pinder et Parthey publient à la suite, écrit aussi (88) *Missua* (p. 519, 13).

5. *Notitia provinciarum et civitatum Africae*, Proconsularis, 17.

6. Le P. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, p. 49.

7. *Corp. inscr. lat.*, t. VIII, pars 1, n° 989 et p. 1283.

8. Éd. Ern. Desjardins, segment V, A 2.

9. Il ne s'agirait donc pas de la *schola* mentionnée plus haut des

« Il est non moins certain, malgré la disparition d'une partie du nom, que la seconde *schola* appartenait aussi à des bateliers africains. Les lettres restantes permettent en effet de restituer *Naviculari(i) Mu[s]lu[(b)it]a[ni]* ou *Mu[s]lu[(v)it]a[ni] hic*. Il s'agit donc des bateliers de l'ancien *Muslubium* ou *Musluvium* en Mauritanie sitifienne, sur le golfe de Bougie, sur la route de *Saldae* à *Chullu*, à 26¹ ou 27 milles² de *Saldae* et 28 milles du municipe de *Choba*³, et ces bateliers sont caractérisés comme faisant le commerce des grains par les têtes figurées dans les médaillons, dont la seule conservée complète, une tête de femme, est couronnée d'épis et accompagnée d'un épi et d'une faucille. La *Table de Peutinger*⁴ et l'Anonyme de Ravenne⁵ qualifient *Muslubium* de *Muslubio Horreta*, *Mulusbion orea*⁶, *Musluvion orea*⁷, indiquant assez qu'elle était un centre de cultures de céréales. Nous connaissons, d'autre part, en 411, un *Victor*, donatiste, *episcopus Oriensis*, et, en 484, un autre *Victor Horrensis*, que l'on serait en droit de considérer comme en ayant été évêques, si le même surnom d'*Horrea* ne se retrouvait aussi ailleurs, notamment dans la même Mauritanie sitifienne à *Caput Salus Horreorum*, aujourd'hui *Ain Zada*, dont l'un ou l'autre, sinon tous les deux, peuvent aussi bien avoir gouverné l'église⁸. Le port de *Muslubium* aurait été à

navicularii lignarii, mais d'une des deux *scholae* signalées par M. Vaglieri en 1908.

1. *Table de Peutinger*, segment I, c 2.

2. *Itin. provinc. Antonin. Aug.*, 18 (éd. Parthey et Pinder, p. 74).

3. S. Gsell, *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille 7, p. 10, n° 57.

4. *L. c.*

5. III, 7, et V, 4, éd. Pinder et Parthey, p. 154, 5, et 347, 1.

6. La même graphie fautive *Musluvium* se retrouve, III, 8, p. 155, 4.

7. Voy. aussi Guido, 85, *Musluvium orea*, p. 517, 20.

8. Le P. Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, p. 356, 393. Il est encore question d'autres évêques, de *Horrea Aninici* (peut-être pour *Anicii*), sans doute *Ain Roua*, toujours en Mauritanie sitifienne (*Ibid.*, p. 359).

Sidi Rehane et les *horrea* sur la colline voisine d'*Andriache*¹.

« Il m'a paru que la Société des Antiquaires trouverait quelque intérêt à ces témoins², à joindre à tant d'autres, de l'antique prospérité et du commerce florissant de notre Afrique du Nord française. »

M. P. Monceaux, membre résidant, au nom du R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, communique des sceaux byzantins qu'on vient de découvrir à Carthage :

« 1. — Plomb de bulle. Diamètre, 0^m022. Sur chacune des faces, dans une couronne, un monogramme cruciforme :

8
 Γ
 P + E
 ω
 Γεωργίου

V
 Δ + Δ
 A
 Δαβίδ

1. *Ibid.*, p. 356. M. Gsell, tout en ne s'opposant pas à l'identification généralement admise, fait remarquer qu'elle est en désaccord avec les indications de l'*Itinéraire d'Antonin* et de la *Table de Peutinger*, *Sidi Rehane* se trouvant à 27 kilomètres, soit 18 milles seulement de Bougie, l'ancienne *Saldae* : les indications d'ailleurs sont nécessairement fautives, la distance totale entre *Saldae* et *Choba*, aujourd'hui *Ziama*, n'étant que de 50 kilomètres, environ 33 milles.

2. Le souvenir de ces *navicularii* africains que mentionnent les mosaïques d'Ostie se retrouve, encore, au IV^e siècle, sur une autre mosaïque, une mosaïque funéraire de Tabarka, recouvrant la tombe d'un mort appelé *Felix*, qualifié par l'inscription, inscrite dans un petit cartel à queues d'aronde en blanc sur fond sombre, de *navicularius ab oriis cernis* ou *sernis*, pour *Ser(via)nis*, c'est-à-dire armateur de ces bateaux du genre dit *oriae* ou *horiae* que représente, avec leur désignation, la célèbre mosaïque également tunisienne d'Althiburus, et sans doute de bateaux au nom d'un certain *Servius* (Gauckler, *Inventaire des mosaïques de la Gaule et de l'Afrique*, t. II, Afrique proconsulaire (Tunisie), p. 312-313, n° 969).

« 2. — Moitié d'un plomb de bulle, qui avait environ 0^m02 de diamètre. D'un côté, la partie droite d'une inscription en trois lignes :

+
ΟΓΙ
VVΠΑ
ΧΟV
+

+ [λ]ογι[στο]ϛ

ὁπά[ρ]χου +

De l'autre côté, la partie gauche d'une inscription en trois lignes :

KA
TΩ

« 3. — Plomb de bulle. Diamètre, 0^m023 à 0^m024.

« *Face* : buste nimbé, presque fruste.

« *Revers* :

Ⲅ
Ⲑ
N+Ⲉ
A

Νεάτου ?

« 4. — Plomb de bulle. Diamètre, 0^m024 à 0^m025. Sur chacune des faces, dans une couronne, un monogramme cruciforme :

Ⲑ
I-E-Θ-K

I

Ⲅ
Ⲑ
M-P-X-N
ω

Θεοτόκε, βοήθει. »

Séance du 28 Mai.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

- BAUDOT (A. DE) et PERRAULT-DABOT (A.). *Les cathédrales de France*. Fascicule 6. Paris, s. d., in-fol., pl.
BONNARD (L.). *La navigation intérieure de la Gaule à l'époque gallo-romaine*. Paris, 1913, in-8°.
PETIT (E.). *Généalogies féodales. Les sires de Villehardouin*. Troyes, 1913, in-8°, pl.
Société française d'archéologie. Congrès archéologique de France; 78^e session tenue à Reims en 1911. Paris-Caen, 1912, 2 vol. in-8°, pl.
VENTRE (M.). *Les ports de Carthage*. Tunis, 1913, in-42, pl.
VESLY (L. DE). *Notes archéologiques*. Rouen, 1913, in-8°, pl.

M. Ph. Lauer, membre résidant, présente à la Société plusieurs documents iconographiques qui attestent des ressemblances curieuses entre les miniatures dont est décoré le manuscrit du *Commentaire de l'Apocalypse* de Beatus (Bibl. nat., ms. latin 8878) et celles du livre de l'*Ascension de Mahomet* (Bibl. nat., suppl. turc 190).

MM. de Mély et le baron de Baye ajoutent quelques observations.

M. Banchereau, associé correspondant national, entretient la Société des sculptures qui ornent un des chapiteaux de l'église de Vézelay. Il discute les interprétations qui en ont été déjà données. Il propose d'y voir une image de certaines opérations usitées en apiculture, telles que l'essaimage, la chasse, etc. Il commente quelques détails de cette décoration à l'aide de vers de Virgile (*Géorgiques*, IV, 228 et suiv.).

MM. Prou et Enlart ajoutent plusieurs observations.

M. J. Toutain, membre résidant, fait la communication suivante :

« Dès les derniers jours du mois d'avril dernier, la Société des Sciences de Semur a commencé sa huitième campagne de fouilles sur l'emplacement d'Alesia. Comme les années précédentes, la direction en a été confiée à M. Victor Pernet. Les premiers résultats obtenus permettent de concevoir, pour le succès de cette nouvelle campagne, les plus sérieuses espérances.

« Jusqu'à cette année, les découvertes successives faites sur le mont Auxois ont été relatives à l'époque gauloise et à l'époque gallo-romaine. Cette fois, M. V. Pernet a rencontré, au début même de ses recherches, un monument de l'époque chrétienne. On sait que la légende chrétienne particulière à Alesia est celle du martyr de sainte Reine, dont le culte a été et est encore très populaire à Alise-Sainte-Reine, à Flavigny, à Grignon, dans tout l'Auxois. D'après les textes qui nous rapportent l'histoire de la sainte et qui nous font connaître les origines de son culte, sainte Reine fut martyrisée et mise à mort à l'endroit même où se trouvent aujourd'hui la fontaine et la chapelle qui portent son nom, c'est-à-dire en dehors de la cité gallo-romaine d'Alesia. Son corps fut d'abord caché par les païens. Plus tard, après le triomphe du christianisme, il fut recherché, retrouvé et transporté à l'intérieur de la ville, *intra muros oppidi*; il fut enseveli dans un sarcophage en pierre, *sepulcrum lapideum*, et une église fut élevée au-dessus et autour de l'endroit où avait été déposé le sarcophage. On raconte que de très nombreux miracles se firent dans cette église et qu'elle acquit une grande renommée; un monastère de Bénédictins lui fut bientôt adjoint. Enfin, en 864, l'abbé Egil de Flavigny transporta les reliques de sainte Reine à Flavigny, au milieu d'un très grand concours de religieux et de fidèles.

« De ces renseignements, il résulte qu'une église ou basilique de Sainte-Reine a existé sur le mont Auxois même, à l'intérieur de l'ancienne Alesia, pendant les pre-

miers siècles du moyen âge, à l'époque mérovingienne et au début de l'époque carolingienne.

« Or, les fouilles de la Société des Sciences de Semur viennent d'amener la découverte d'un édifice de basse époque, dont toute une partie recouvre le pavé d'une des principales voies romaines d'Alesia; tout autour de cet édifice, on a mis au jour une grande quantité de sarcophages en pierre de l'époque mérovingienne et de sépultures plus modestes ménagées à même le sol. Ces sarcophages et ces sépultures sont orientés, sans aucune exception, de l'ouest vers l'est, la tête des défunts étant à l'ouest et les pieds à l'est. L'édifice, dont on a repéré les quatre angles grâce à quatre pierres de taille encore en place, mesure 18^m70 de l'ouest à l'est, 10^m70 du nord au sud. L'épaisseur des murs varie entre 0^m60 et 0^m95. A l'intérieur, on a reconnu les traces de trois pavements superposés qui correspondent évidemment à trois époques différentes. A peu près exactement au milieu de l'édifice, on a trouvé, légèrement déplacé, un sarcophage en pierre de grandes dimensions, long de 1^m90, large à la tête de 0^m68, aux pieds de 0^m33, haut à la tête de 0^m98, aux pieds de 0^m69. Le couvercle, qui recouvre encore exactement la cuve en pierre, est percé d'un trou circulaire irrégulier, s'ouvrant à 0^m43 de la tête, et d'un diamètre moyen de 0^m38; ce trou se trouve sur la partie gauche du couvercle. Dans l'état actuel, le sarcophage paraît reposer sur le sol naturel. Il n'est pas encore possible, en l'absence de toute inscription et la fouille étant loin d'être terminée, d'affirmer avec certitude que nous soyons en présence de l'église élevée, au début de l'époque mérovingienne, *intra muros oppidi*, autour et au-dessus du *sepulcrum lapideum* dans lequel on avait recueilli les restes de sainte Reine. Mais du moins nous sommes en droit de l'espérer, d'après les coïncidences qui existent d'ores et déjà entre les textes relatifs à l'histoire la plus ancienne du culte de la sainte et les découvertes faites depuis un mois sur le mont Auxois. En tout cas, l'ensemble de ces découvertes atteste la présence, au lieu dit

le cimetière Saint-Père, d'un monument chrétien qui fut très vénéré à l'époque mérovingienne, si l'on en juge par les sarcophages en pierre et les sépultures plus modestes qui l'entourent. »

MM. Prou, Enlart, Lefèvre-Pontalis, Chénon, Mayeux, Deshoulières, le comte de Saint-Périer présentent diverses observations. Le président exprime le désir que la Société soit tenue au courant des découvertes ultérieures qui se feraient sur l'emplacement d'Alesia.

Séance du 4 Juin.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

BOULYTCHEFF (N.-J.). *Fouilles dans le bassin moyen de la rivière Ougre, affluent de la Volga*. Moscou, 1913, in-4°, pl.

MICHON (E.). *L' « Apollon » de Nîmes au Musée du Louvre*. Paris, [1913,] in-8°.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, présente à la Société le volume des *Mémoires* de 1912, qui forme le tome LXXII de la collection.

M. le baron de Baye, membre résidant, offre à la Société, de la part de M. Boulytcheff, associé correspondant étranger à Saint-Pétersbourg, une publication intitulée : *Fouilles dans le bassin moyen de la rivière Ougre (Oka)*.

M. E. Michon, membre résidant, lit une note de M. le commandant Espérandieu, résumant des renseignements qui lui ont été fournis par M. L. Vauthier, de Jussey (Haute-Saône) :

« Je suis allé, dit M. Vauthier, visiter les territoires de Bousserancourt (Haute-Saône) et de Godoncourt

(Vosges), où l'on m'avait signalé des sépultures burgondes. J'y ai trouvé un cercueil de pierre qu'on venait d'exhumer et qui contenait les ossements d'un jeune homme, accompagnés d'un vase de bronze sans anses, à patine verte, et de pièces d'armure fortement oxydées.

« M. Vauthier a dessiné quelques fragments de stèles gallo-romaines. Sur un de ces fragments, de 0^m80 de hauteur, est la moitié de gauche d'un personnage drapé, portant un coffret ou des tablettes. Un autre fragment, détaché d'un fronton décoré de palmettes, contient l'inscription :

D · VIXIT · X...m.

« Les débris remarqués par M. Vauthier couvrent une surface de plusieurs hectares. A 100 mètres au sud de l'endroit où l'on a trouvé la sépulture sont les restes d'une vieille construction, de 10 mètres de côté environ, qui passe pour avoir été bâtie sur les ruines d'un temple païen.

« J'ai appris dans le pays, écrit M. Vauthier, qu'on a découvert, il y a une cinquantaine d'années, près d'une source peu distante de ces restes, deux statues, l'une d'un homme, l'autre d'une femme, qui furent immédiatement détruites par ordre du curé de la paroisse.

« Ce qu'étaient ces « statues », nous l'ignorons ; peut-être simplement des pierres tombales, peut-être aussi des ex-voto. Le culte des eaux, en grand honneur chez les Éduens, n'était, sans doute, pas moins répandu chez les Séquanes. Il serait instructif de faire déblayer les restes de la construction signalée par M. Vauthier et de décider, par ce moyen, du crédit que peut mériter la tradition qui s'y rapporte. »

M. P. Monceaux, membre résidant, au nom du R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, communique des sceaux byzantins récemment trouvés à Carthage :

« 1. — Plomb de 0^m022 de diamètre. Sur chacune des faces, une inscription en quatre lignes :

+ΟΙΧ
ΑΡΤΟ
ΥΛΑΡΙ
ΟΙ

+ ΤΟΥ
C ΕΙΤΩ
N ΕΙΚΟ
V

+ Οἱ χαρτουλάριοι τοῦ σιτωνεικοῦ (= *annonae*).

Sceau des *chartularii* de l'administration de l'annone¹.

« 2. — Plomb de 0^m025 de diamètre. Sur chacune des faces, dans une couronne, une inscription en trois lignes :

ΘΕΟ
ΦΥΛΑ
ΚΤΕ

ΤΩ
ΜΑ
Μ

Θεοφυλάκτου.

« 3. — Plomb de 0^m02 de diamètre. Sur la face, entre deux croix grecques, buste d'un personnage nimbé. Au revers, dans une couronne, un monogramme cruciforme :

Ⲅ
Α+Ν
Ω

Ἰωάννου.

1. Sur le sens de *σιτωνεικόν* ou *σιτωνικόν* = *annonae*, cf. Joannes Lydus, *De magistratibus P. R.*, III, 38, éd. de Bonn, p. 231, ligne 5 : « *Scriniarii vero adjuncti sunt frumento militari, id est annonarum muneri, praepositi... Sitioniam vero praefecturae urbis, cui inde ab initio subjecta fuerat, potentia arbitrioque improbi Cappadocis ereptam,...* solus Gabriel, praefectura urbis fungens, illi iudicio restituit... Ipso autem Gabriele praefectura praetorii potito, *annonae munus iterum ad majus iudicium rediit.* » — III, 7, p. 200, ligne 11 : « *Sequuntur Sitionae quos Victor historicus in historia Caesarum frumentarios olim appellatos esse novit, quoniam palatii annonae olim praeerant.* » — Voir aussi Joannes Malalas, *Chronogr.*, XII, p. 294, l. 7 : καὶ παρέσχεν αὐτοῖς καὶ σιτωνικά χρήματα πολλὰ καὶ πολιτικά χρήματα πολλά. — « *Pecunias etiam illis frumentarias plena manu dedit.* »

« 4. — Plomb de 0^m02 de diamètre. Sur la face, un personnage mitré, debout, vu de profil et tourné vers la droite, tenant une crosse d'évêque. Au revers, restes d'un monogramme cruciforme :



MM. Maurice, Lafaye et Blanchet présentent quelques observations.

M. le baron J. Du Teil, associé correspondant national, présente à la Société les photographies de plusieurs documents iconographiques où Michel-Ange est représenté. Il s'agit en particulier d'une fresque au Palazzo Vecchio de Florence peinte par Vasari en 1553, d'une autre fresque florentine due à Alessandro Allori qui figure le *Jugement dernier* et se trouve dans l'église Santa-Annunziata (1582), d'une miniature du Musée de Vienne provenant de la collection du grand-duc Ferdinand de Tyrol, enfin d'un portrait conservé dans une collection particulière anglaise, la collection Drury Love. En outre, M. le baron Du Teil discute certaines conclusions formulées par M. Corrado Ricci sur divers portraits de Michel-Ange; il démontre, à l'aide de plusieurs pièces, que le portrait de la collection Chaix d'Est-Ange provient de la collection du baron Alquier, et qu'on ne saurait, par conséquent, distinguer un portrait de la collection Alquier et un autre portrait de la collection Chaix d'Est-Ange. La date de l'acquisition Chaix d'Est-Ange est du 20 décembre 1836.

MM. de Mély et de la Tour présentent des observations.

Séance du 11 Juin.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrage offert :

LE BRUN (Eug.). *Trois victimes de la Terreur en Bourbonnais. Sur la « dernière charrette »*. Paris-Moulins, 1913, in-8°, pl.

M. Maurice Roy, membre résidant, lit une étude sur la galerie du château de Fontainebleau, connue sous le nom de galerie de François I^{er} ou Grande galerie, en particulier sur la décoration en menuiserie, composée de panneaux, de lambris, de sièges, d'un parquet très orné. De très intéressants détails sur diverses parties de cette décoration sont fournis par le texte même du marché passé avec Francisque Sibec, menuisier. M. Roy apporte le texte complet de ce marché, passé le 2 avril 1539. Quant aux peintures et ouvrages de stuc de la même galerie, ils auraient été exécutés de 1535 à 1537.

MM. Marquet de Vasselot, Prinnet, le comte Durrieu ajoutent quelques observations.

M. Marquet de Vasselot, membre résidant, fait la communication suivante :

« Parmi les émailleurs limousins du second tiers du xvr^e siècle, il en est un que la finesse de ses grisailles a depuis longtemps fait rechercher par les collectionneurs et par les Musées; c'est celui que l'on désigne habituellement sous le nom de KIP.

« On l'appelle ainsi parce que ces trois lettres constituent l'un des monogrammes sous lesquels se dissimule son identité. Il a signé, en effet, de plusieurs manières : KIP, KI, IPK, KIG, IP, et les revers de plusieurs de ses pièces sont frappés d'un poinçon, formé d'un lion passant, surmonté des lettres IK. Comme tous ces émaux,

diversement signés, sont d'un style homogène, il paraît certain qu'ils sortent tous d'un même atelier.

« Aussi a-t-on depuis longtemps cherché à identifier ce maître énigmatique. Jadis on a voulu le rattacher à l'atelier des Pénicaud, et même le confondre avec Jean II Pénicaud; mais l'inexactitude de ces suppositions a été démontrée par notre confrère et ami M. H.-P. Mitchell, conservateur-adjoint au Victoria and Albert Museum, dans un intéressant article : *Who was the Limoges enameller KIP?* (*Burlington Magazine*, 1909, p. 278 à 290, 14 fig.).

« Reprenant une hypothèse formulée dès 1862 par Sir Augustus Franks, M. Mitchell a proposé de reconnaître sous les diverses signatures de KIP un artiste limousin que les documents mentionnent, mais dont on ne connaît aucun ouvrage : Jean Poillevé. Et il a appuyé sa démonstration sur un argument nouveau, que nous voudrions examiner.

« Il a remarqué qu'une plaque de la collection de feu M. Pierpont Morgan¹, qui représente *le Sacrifice d'un bélier*, porte au centre, sur la paroi de l'autel, une inscription en lettres d'or :

KARE ·I·
TERA

« Il y a vu un mot grec, formé de $\kappa\alpha\rho\chi$ ou $\kappa\acute{\alpha}\rho\eta$ (tête) et de $\tau\acute{\epsilon}\rho\alpha\varsigma$ (prodige, monstre), et, dans cette « tête surprenante », il a proposé de reconnaître le pseudonyme de celui dont le nom signifie « tête hérissée », c'est-à-dire Jean Poillevé².

1. On sait que cette collection a été exposée jusqu'en 1912 au Victoria and Albert Museum. — La plaque en question (qui porte au revers le poinçon connu) provient de la collection Mannheim; cf. Émile Molinier, *Collection Charles Mannheim, objets d'art*. Paris, 1898, in-fol., n° 165, pl. p. 48. — M. Mitchell en a donné une meilleure reproduction, *ouvr. cité*, pl. IV, p. 289.

2. D'autres membres de la famille Poillevé ont pour armoiries trois têtes aux cheveux hérissés.

« Ainsi, d'après lui, « KARETERA · I · doit être lu :
« Karetera Johannes ; KIP doit être lu : Karetera Johannes
« Poillevé, tandis que IK et IPK combinent de différentes
« manières les mêmes éléments et représentent la même
« personne »¹.

« Cette explication semble tellement ingénieuse qu'on
serait tenté, au premier abord, de la déclarer inadmis-
sible². Aussi, n'est-il pas surprenant que M. André
Demartial l'ait critiquée³ dans sa *Chronique de l'orfèvre-
rie et de l'émaillerie anciennes de Limoges en 1911*. Après
avoir discuté la lecture même de l'inscription et rappelé
celle de M. Molinier (qui est d'ailleurs erronée), il a
montré les diverses invraisemblances que présente la
thèse de M. Mitchell, et il a déclaré :

Nous demeurons convaincus que *Karetera* n'est ni un nom ni
un pseudonyme. C'est très probablement une simple inscription
dont le sens nous échappe, en admettant qu'elle en ait un, comme
il a certainement échappé à l'émailleur, qui s'est contenté de copier
sans malice une suite de lettres sur la gravure lui servant de
modele⁴.

« Il a rappelé que KIP avait reproduit sur un autre
émail, copié d'après une planche d'Agostino Veneziano,
l'inscription latine que porte cette gravure, et il a conclu :

Il est infiniment probable que Kip..... a dû copier également le
mot *Karetera* sur une autre estampe que nous confessions ne pas
connaître, mais qui peut se rencontrer un jour ou l'autre. — En
attendant, nous croyons qu'il est prudent de ne pas donner trop vite

1. Mitchell, *ouvr. cité*, p. 289.

2. Cependant la formation irrégulière du mot KARETERA (com-
posé de deux substantifs) ne doit pas trop surprendre de la part
d'un humaniste de la première moitié du XVI^e siècle. — On sait
que les pseudonymes empruntés au grec étaient de mode à cette
époque, témoin Paracelse, Melanchton, etc.

3. *Bulletin de la Société historique et archéologique du Limou-
sin*, 1912, p. 12 à 17 du tirage à part.

4. *Ouvr. cité*, p. 16.

une place, dans l'histoire de l'émaillerie limousine, au jeu de mots franco-grec sur lequel s'est exercée l'ingéniosité de M. Mitchell¹.

« Frappé par certaines des critiques de M. Demartial, nous avons essayé de découvrir le modèle dont l'artisan limousin se serait servi pour ce *Sacrifice d'un béliet*, et nous avons eu la bonne fortune de le trouver.

« L'émail de la collection Morgan est copié d'après une gravure de Marco Dente, qui reproduit elle-même une peinture d'un maître célèbre, et que Bartsch² a décrite en ces termes :

4. *Le sacrifice de Noé*. Noé offrant un sacrifice d'actions de grâces après la sortie de l'arche. On le voit debout à droite, près de l'autel des holocaustes, priant les mains jointes. Derrière lui, un de ses fils fait marcher un grand béliet. Sur le devant à gauche, deux autres sont occupés à tuer un second béliet. Au delà de ceux-ci, on voit deux autres encore qui amènent deux bœufs et un chameau. Cette estampe est gravée par *Marc de Ravenne* d'après un dessin de *Raphaël*, qui diffère en plusieurs endroits de la peinture faite par ce peintre aux loges du Vatican. Sans marque. — Hauteur : 8 p. 10 lig.; largeur, 7 p. 6 lig.

« Entre l'émail et l'estampe on ne relève que des différences insignifiantes. KIP a suivi très exactement son modèle; il a seulement, pour mieux agencer sa composition sur une plaque en hauteur, rogné un peu le paysage à gauche, ajouté un peu de terrain au premier plan et agrandi le ciel. Quant au détail qui nous intéresserait le plus, à savoir l'inscription sur l'autel, on le chercherait en vain sur l'estampe, où la paroi de l'autel est complètement nue : ce n'est donc pas à son modèle que KIP a emprunté le mot si énigmatique.

« Toutefois, comme Bartsch a noté que Marco Dente aurait eu sous les yeux un dessin qui « diffère en plusieurs endroits » de la peinture de Raphaël, il ne serait pas inutile, pour compléter la démonstration, de rappor-

1. *Ouvr. cité*, p. 17.

2. *Le peintre-graveur*, vol. XIV (1813), p. 6.

cher la gravure de cette peinture et de ce dessin. Il est d'ailleurs clair que les constatations ainsi faites n'auraient qu'une importance très relative pour le point spécial qui nous occupe, car c'est seulement par la gravure de Marco Dente¹ que KIP a dû connaître la composition de l'artiste d'Urbino : autant les estampes italiennes étaient nombreuses dans les ateliers limousins du xvi^e siècle, autant les dessins originaux des maîtres devaient y être rares.

« La fresque de Raphaël est l'une de celles qui décorent la troisième travée des Loges². En la comparant attentivement avec l'estampe, on constate que celle-ci s'en écarte en effet par quelques détails. Le graveur a changé la tête du jeune homme qui amène un bœuf, à droite ; il a, surtout, modifié le personnage qui, au premier plan, se penche vers le sacrificateur : tandis que le peintre lui fait tenir une coupe, destinée à recueillir le sang de la victime, Marco Dente lui a mis entre les mains un coutelas.

« Le graveur ravennate n'a donc pas dû travailler d'après la fresque même. Mais pourrait-on retrouver le dessin qu'il aurait eu sous les yeux ? Nous n'y sommes point parvenu, car les deux dessins, actuellement connus, du *Sacrifice de Noé* ne présentent pas les variantes données par Marco Dente ; d'ailleurs ces deux feuilles, conservées à Vienne et à Weimar, sont généralement considérées par les spécialistes non comme des originaux, mais comme des copies³.

« Quoi qu'il en soit, un point demeure acquis : c'est que l'artisan limousin n'a pas trouvé dans son modèle italien l'inscription qu'il a peinte sur son émail. Il l'aurait donc soit imaginée (mais en était-il capable ?), soit prise ailleurs, et elle acquiert ainsi plus d'intérêt, car sa pré-

1. Du moins nous n'en connaissons pas d'autre.

2. S'il faut en croire Vasari, Raphaël aurait fourni seulement le dessin de cette composition, qui aurait été peinte par Jules Romain. Cf. Eug. Müntz, *Raphaël*, Paris, 1886, in-4°, p. 453 et 460.

3. Oskar Fischel, *Raphael's Zeichnungen; Versuch einer Kritik des bisher veröffentlichten Blätter*, Strasbourg, 1898, in-12, nos 217 et 218.

sence semblerait voulue. Les théories de M. Mitchell seraient par là plutôt confirmées qu'affaiblies; pourtant elles ne nous satisfont pas encore pleinement, et nous attendrons, pour les accepter sans réserves, qu'elles soient appuyées par des arguments nouveaux. »

MM. le comte Durrieu, Dimier, Blanchet et Chénon présentent quelques observations.

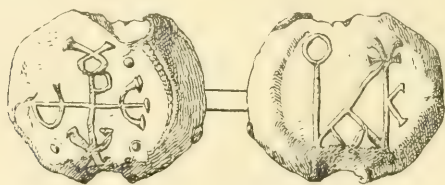
M. M. Prinnet, membre résidant, signale une série de manuscrits, conservés à la Bibliothèque nationale, qui proviennent de la bibliothèque d'Yvon du Fou, grand veneur de France sous Louis XI et Charles VIII.

M. le comte Durrieu ajoute quelques observations.

M. P. Monceaux, membre résidant, communique une note de M. A. Merlin, associé correspondant national, directeur des Antiquités de la Tunisie, sur des monuments chrétiens récemment découverts à Carthage et à Kourba :

« 1. — Plomb de bulle, diamètre 0^m023, trouvé à Carthage, offert au Musée du Bardo par M. V. Chavanne (1913). Sur chacune des faces, un monogramme; d'un côté, Θεοδώρου, de l'autre, ἀρχιδιακόνου.

« Ce plomb me paraît identique à celui qui a été publié par M. Monceaux dans le *Bulletin des Antiquaires de France*, 1908, p. 121, n° 2¹.



« 2. — Bague en bronze, trouvée à Kourba (ancienne

1. Notons pourtant une différence entre les deux revers. L'exem-

Curubis), offerte au Musée du Bardo par M. V. Chavanne (1913). Sur le chaton rectangulaire ($0^m01 \times 0^m007$), on lit ceci, gravé en creux :



Adeodatus.

« Il manque une partie de l'anneau de la bague. »

Séance du 18 Juin.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

BRETTE (A.). *Atlas de la censive de l'archevêché dans Paris*. T. I. Paris, 1906, in-4°, pl.

DESHOULIÈRES (F.). *L'église Saint-Pierre de Montmartre*. Caen, 1913, in-8°, pl.

ESPÉRANDIEU (E.). *Robert Mowat, épigraphiste*. Paris, 1913, in-8°.

FOURNIER (M.) et DOREZ (L.). *La Faculté de décret de l'Université de Paris au XV^e siècle*. Paris, 1895-1902, 2 vol. in-4°.

GUÉRIN (P.) et LE GRAND (L.). *Registres des délibérations du bureau de la Ville de Paris*. T. XIII : 1602-1605, et XIV : 1605-1608. Paris, 1905-1908, 2 vol. in-4°.

LAUER (Ph.). *Bibliographie annuelle des publications relatives aux manuscrits à peintures*. Paris, 1912, in-4°.

LE GRAND (L.). — Voy. GUÉRIN (P.).

plaire publié en 1908, d'après la copie du P. Delattre, que nous avons sous les yeux, et qui n'a pu être reproduite en fac-similé, présente à droite, entre le T et le K, la boucle d'un P : d'où la lecture proposée, ἀρχιδιακόπου. Le P manque actuellement sur le nouveau plomb, qui pour tout le reste, face et revers, est identique à l'autre. — P. M.

PACHTÈRE (F.-G. DE). *Paris à l'époque gallo-romaine*. Paris, 1912, in-4°, pl.

PRINET (M.). *De l'écu dit espagnol*. Paris, 1913, in-8°, pl.

SERBAT (L.). *Chronique archéologique de la France*, 1912. Caen, 1913, in-8°.

Le président annonce la mort de M. le chanoine Paul Lucot, qui faisait partie de la Société comme associé correspondant national depuis 1879, et qui avait publié de nombreuses études intéressant l'histoire et les antiquités de la région de Châlons-sur-Marne. Il se fait l'interprète des vifs regrets de la Société.

M. Ph. Lauer, membre résidant, dépose sur le bureau, au nom de la Commission des impressions, le premier fascicule du *Bulletin* pour l'année 1913.

M. E. Michon, membre résidant, soumet à la Société quatre poids antiques en plomb, provenant de Clazomène, récemment acquis par le Musée du Louvre¹.

« Il s'agit de poids qui, s'ils sont grecs par leur provenance, ne s'en rattachent pas moins au système de la livre romaine : deux poids d'une livre, une demi-livre et un poids de deux onces ou *sextans*.

« Trois d'entre eux portent au revers un nom propre de magistrat. L'inscription du quatrième, plus développée et qui occupe la face, mentionne le prophète et panégyriarque Minion. »

Le président ajoute quelques observations.

M. M. Aubert, associé correspondant national, entretient la Société de quatre bas-reliefs qui se trouvent encastrés dans les contreforts de la porte du Jugement dernier, à Notre-Dame de Paris. Trois de ces bas-reliefs représentent : *le Sacrifice d'Abraham, Job sur son fumier*,

1. Inventaire MND. 980-983.

Nemrod. L'identification de la quatrième scène reste inexpliquée.

MM. Mâle et le comte Delaborde présentent quelques observations.

M. P. Monceaux, membre résidant, au nom du R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, communique des plombs byzantins récemment trouvés à Carthage :

« 1. — Plomb de bulle. Diamètre, 0^m023. Sur chacune des faces, une inscription en trois lignes, dont la première est fruste :

CTAC
IOV
[Ἀνα]στασιος

ΦΑΝ
ΟΒ
[Στε]φανου.

« 2. — Plomb de bulle. Diamètre, 0^m024. Sur chacune des faces, dans une couronne, le même monogramme cruciforme :

Ⲅ
ⲧ
ⲛ+Ⲅ
Ⲁ

Ἀναστασιος.

« 3. — Plomb de bulle. Diamètre, environ 0^m022.

« *Face* : dans une couronne, entre deux croix, tête nimbée.

« *Revers* :

Ⲅ
ⲧ
ⲛ+Ⲅ
Ⲁ

Ἀναστασιος.

« 4. — Plomb de bulle. Diamètre, environ 0^m02. De chaque côté, un monogramme cruciforme :

$\begin{array}{c} \text{S} \\ \text{T} \\ \text{E} + \text{N} \\ \Lambda \end{array}$
 ΛΕΟΝΤΙΟΥ.

$\begin{array}{c} \text{S} \\ \text{T} \\ \text{E} + \text{E} \\ \text{E} \end{array}$

« 5. — Plomb de bulle. Diamètre, environ 0^m024. Sur chacune des faces, dans une couronne, traces d'une inscription en trois ou quatre lignes, presque fruste :

$\begin{array}{c} \text{N} + \text{N} \\ \text{EOTO} \\ \text{EOTO} \\ \text{EOTO} \end{array}$
 + [Θ]εοτό[χε, βοήθει...]

$\begin{array}{c} \text{CVV} \\ \text{CVV} \\ \text{CVV} \\ \text{CVV} \end{array}$
Cubi[cularius.....]. »

M. J. Maurice, membre résidant, fait la communication suivante, sur les textes de Lactance et de Paulin de Nole, relatifs au monogramme du Christ :

« J'ai expliqué, au cours de mes études de numismatique constantinienne, que l'on trouvait sur les monnaies deux sortes de chrismes chrétiens ou monogrammes. Ces deux monogrammes se montrent, simultanément, sur le casque de Constantin le Grand, sur les pièces frappées dans l'atelier de Siscia, de 317 à 320.

« L'un est formé des lettres X = Chi et P = Rho; c'est le monogramme dit Constantinien; celui qui venait d'être placé au sommet du Labarum. L'autre est formé d'un X = Chi, traversé verticalement par un I = Iota, lequel est surmonté d'une boule ou cercle plein, à son extrémité supérieure. Ce dernier monogramme a été gravé, à partir de l'année 320, dans le champ du revers des monnaies de divers ateliers.

« J'avais fait remarquer que ces deux monogrammes devaient avoir joué un rôle officiel, puisqu'ils étaient inscrits sur le casque de l'empereur.

« L'un d'eux avait été placé sur le Labarum. J'ai pro-

posé de voir dans l'autre le monogramme qui avait été gravé sur les boucliers des soldats de Constantin, suivant le récit de Lactance, avant la célèbre bataille du Pont Milvius. Lactance a raconté cette scène et décrit ce monogramme, en quelques mots, dans le *De Mortibus Persecutorum*, c. XLIV : « Commonitus est in quiete
« Constantinus, ut caeleste signum dei notaret in scutis
« atque ita praelium committeret. Facit ut jussus est, et
« transversa X littera, summo capite circumflexo, Christum in scutis notat. »

« On m'avait objecté que les mots *summo capite circumflexo* ne pouvaient pas indiquer la boule qui surmontait la barre verticale. On va voir pourtant que rien n'est plus exact; le tout est de comprendre le procédé du graveur.

« C'est notre confrère M. Monceaux qui a fait la très intéressante remarque qu'un passage de Saint-Paulin de Nole nous donne la complète explication du monogramme dont Lactance parle succinctement et qui fut peint ou gravé, sur les boucliers des soldats de Constantin, devant les murs de Rome et reproduit ensuite sur les monnaies.

« Voici ce passage, qui se trouve dans *Paulinus Nolanus*, Carmen XIX, v. 619 à 627 :

« Nam nota, qua bis quinque notat numerante latino
Calculus, haec graecis chi scribitur, et mediat rho,
Cujus apex et sigma tenet, quod rursus ad ipsam
Curvatum virgam facit **Ϟ** velut orbe peracto.
Nam rigor obstipus facit, quod in Hellade iota est,
Tau, inde brevi stilus ipse retro a cacumine ductus
Efficat, atque ita sex, quibus omni nomine nomen
Celsius exprimitur, coeunt elementa sub uno
Indice, et una tribus formatur littera virgis. »

« Aussi le signe par lequel, dans la numérotation latine, on désigne le chiffre 10 et que les Grecs écrivent chi (χ), est au milieu traversé par un rho (ρ), dont l'extrémité supérieure tient un sigma, lequel étant en arrière (de l'autre côté du rho) recourbé vers la tige, complète un

cercle. Car la raideur inclinée fait un tau¹ de ce qui, en Grèce, est un iota et, après l'avoir tracé, le stylet, ramené du sommet vivement en arrière, complète le tracé², de telle sorte que six lettres par lesquelles le nom élevé au-dessus de tous les noms est exprimé se réunissent en un seul dessin et qu'une seule lettre (le tau) est formée de trois traits.

« Je présente à la Société l'image qui traduit ce passage.



X
P
I
C
T
O
C



« La dernière image du monogramme est telle qu'elle se présente sur les monnaies.

« Il est facile d'expliquer le passage de Lactance à l'aide de ce texte et du monogramme reproduit sur les boucliers.

« Le *coeleste signum dei* peut être le tau qui est la croix, mais peut être aussi le monogramme. Le chi est traversé par une barre verticale; le stylet du graveur s'inclinant deux fois à droite et à gauche se conforme au dire de Lactance : « *summo capite circumflexo* »; à droite il trace le rho, à gauche le sigma; l'extrémité supérieure est deux fois arrondie en cercle, à droite et à gauche; enfin, Lactance a raison de dire : « *Christum in* » « *scutis notat* », puisque c'est le nom même du Christ qui est inscrit sur les boucliers.

1. Mgr Batiffol avait, avec raison, indiqué l'existence d'une croix en ancre retournée ou d'un tau.

2. En formant un cercle.

« Je ne dirai plus que deux mots des conséquences historiques de ces faits. Constantin devait avoir dans son entourage, pendant sa campagne d'Italie, quelque chrétien, probablement quelque évêque, lettré, pour que ce monogramme lui ait été fourni sur le champ de bataille. Il devait être presque converti lorsqu'il ordonna d'inscrire le nom du Christ sur les boucliers de ses soldats. Il venait, nous dit Lactance, d'avoir une révélation en songe. Mais il est probable que, lorsqu'il s'était mis en route, avec sa petite armée, pour gagner l'Italie et Rome, il était incertain de ce qu'il devait croire. Ceci correspond au récit d'Eusèbe¹ et fournit peut-être un argument en faveur de l'apparition de la croix dans les montagnes des Alpes, de quelque façon qu'on explique ce phénomène².

« En arrivant par la voie Flaminienne³ devant les murailles de Rome, du côté nord, il trouvait devant lui le fleuve et deux enceintes ; celle d'Aurélien était séparée par des terrains vagues (le champ de Mars) de l'ancienne muraille de Servius Tullius. Son armée n'était pas le tiers de celle qui était enfermée dans ces enceintes⁴. Il ne pouvait, sans anxiété, songer à donner l'assaut à la ville, bien qu'il se fût présenté du côté par lequel l'attaque était le plus aisée et réussit plus tard lors des invasions barbares. Il se rappelait certainement qu'en 307 les troupes de Sévère, puis celles de Galère avaient abandonné leurs empereurs pour passer du côté de Rome⁵, car il avait composé son armée d'auxiliaires, Francs et Germains, pour échapper à ce désastre⁶.

1. Voir Eusèbe, *Vita Constantini*, I, 28, et *Hist. ecclés.*, X, 6.

2. C'est l'opinion de Gwatkin, dans *The Cambridge medieval History*, Cambridge, 1911, t. I, p. 4.

3. Il venait de Vérone.

4. Voir l'article de M. Cagnat dans le *Dict. des ant. grecques et romaines*, t. II, p. 919, et *Tableau des troupes d'occupation des Gaules*, d'après la *Notitia*. Il était impossible d'en détacher plus de 30,000 hommes. Zozime, II, 15.

5. Zozime, II, 10.

6. *Id.*, II, 16.

« Mais, même s'il avait pu donner l'assaut à Rome, il se fût présenté comme son ennemi; tandis qu'il voulait être le sauveur de la République, le Restitutor Libertatis¹. Il avait déjà épargné les villes du nord de l'Italie². Il temporisa donc avant de donner l'ordre de monter à l'assaut, et ce fut pendant ce répit qu'il eut un songe et fit tracer le monogramme du Christ sur les boucliers de ses soldats.

« On était arrivé à l'anniversaire de la prise du pouvoir par Maxence (*dies natalis*)³. Cet empereur donna de grandes fêtes au peuple; mais accueilli par le cri moqueur : « Constantin est invincible ! » il consulta les oracles, les livres sibyllins⁴; on lui dit que l'ennemi de Rome devait périr. Il fit construire en hâte un pont de bateaux, le pont Milvius étant insuffisant, et alla se livrer à Constantin⁵, dont la victoire compléta la conversion, déjà commencée antérieurement si l'on s'en réfère au monogramme ci-joint. »

MM. Martha, Monceaux, de Mély et Prou, Mgr Batiffol ajoutent diverses observations.

M. le baron Du Teil, associé correspondant national, signale à la Société l'ouvrage récent de M. P. Garnault sur *Les portraits de Michel-Ange*, et discute les conclusions formulées dans ce livre. D'autre part, il insiste sur la ressemblance entre le buste de Michel-Ange par Richiarello et le Nicodème du groupe de la *Pietà* de Florence.

1. *Ephem. epigr.*, VII, 273.

2. *Panegyrique*, IX, c. 16; *Panég.*, X, c. 4, 21, 22, 23.

3. Lactance, *De mort. pers.*, XLIV : *Circenses natali suo edebat*.

4. Zozime, II, 16.

5. *Panég.*, X, c. 18. — O. Seeck, *Geschichte des Untergangs der antiken Welt*, I, 492.

Séance du 25 Juin.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

BREUIL (H.) et OBERMAIER. *Institut de paléontologie humaine. Travaux exécutés en 1912*. Paris, 1913, in-8°.

HUSSON (G.). *La seigneurie de Quincy et les justices de Couilly et de Saint-Germain au XVIII^e siècle*. Meaux, 1912, in-8°.

Le président fait part de la perte douloureuse que vient de faire la Société en la personne de M. Henri de la Tour, membre résidant, décédé subitement le 24 juin. Le président, qui sera présent aux obsèques de notre regretté confrère, y rappellera la part qu'il a prise aux travaux de notre Compagnie et prononcera les paroles d'adieu.

Le président annonce ensuite à la Société que son dévoué secrétaire, M. J. Toutain, vient d'obtenir un prix à l'Académie des sciences morales et politiques pour son livre sur *Les cultes païens dans l'Empire romain*.

M. C. de Mandach, associé correspondant étranger, fait la communication suivante :

« Un amateur lyonnais récemment décédé, M. J.-B. Giraud, a légué au Musée de Lyon une *Madone* signée de Bartolomeo Montagna qui, d'après mes investigations, est une copie exacte d'une *Madone* de Giovanni Bellini conservée au Musée Brera à Milan. Cette constatation comporte plusieurs enseignements, soit pour l'étude de Giovanni Bellini, soit pour la biographie de l'auteur même de la copie. Elle confirme l'hypothèse émise récemment, d'après laquelle la plupart des copistes de Giovanni Bellini, ayant agi pour leur propre compte, ont signé leurs ouvrages, tandis que les tableaux, munis

de la signature du maître sans être de sa main, sont sortis réellement de son atelier et ont été dotés de son nom avec son consentement. D'autre part, cette œuvre souligne l'influence exercée par Giovanni Bellini sur Montagna. Elle s'oppose à la thèse qui voudrait faire de ce peintre un disciple d'Alvise Vivarini (Berenson) et fournit un sérieux argument en faveur d'une proposition qui tendrait à rectifier le texte de Vasari à l'endroit où celui-ci compte parmi les élèves les plus fervents du maître un Jacopo Montagna. Un artiste de ce nom n'a jamais existé. Les commentateurs des *Vies* ont supposé qu'il s'agissait de Montagnana. Ce peintre padouan s'est toutefois rattaché à Mantegna et non à Bellini. Il semble plus naturel de supposer que Vasari a confondu les prénoms de ces deux personnages et qu'il a inscrit Jacopo à la place de Bartolommeo. Comme souvent ailleurs, sa mémoire lui aura fait défaut au moment où il rédigeait cette notice. »

M. E. Michon, membre résidant, fait la communication suivante :

« Il y a un an, dans la séance du 5 juin 1912, M. Héron de Villefosse signalait à la Société ¹, d'après une photographie que lui avait communiquée, par l'entremise de M. E. Pottier, M. Jean Hugues, statuaire, professeur à l'École des beaux-arts, « un curieux petit vase en marbre blanc, « orné de reliefs et d'une inscription votive ».

« Il ajoutait que ce vase se trouvait récemment à Rome chez un marchand d'antiquités, qu'il avait sans doute été découvert en Italie et enfin qu'il était incomplet dans sa partie basse ².

« Le vase est maintenant au Musée national des Thermes à Rome ³ et la notice que lui a consacrée M. R. Paribeni ⁴,

1. *Bulletin*, 1912, p. 335-340.

2. *Ibid.*, p. 335.

3. Il a été acquis de l'antiquaire Gaetano Roffi.

4. *Bollettino d'arte del Ministero della P. Istruzione*, 1912, fasc. V, p. 164-167 et fig. 9-11. Cf. *Jahrbuch d. k. d. arch. Instituts*, 1913, *Arch. Anzeiger*, p. 150-151, fig. 13-14.

en faisant connaître quelques-uns des objets entrés au Musée entre le 1^{er} juillet 1911 et le 31 décembre 1912, permet de compléter et de rectifier sur quelques points les indications données à son sujet dans notre *Bulletin*.

« Il a été trouvé, il y a déjà plusieurs années, à Rignano Flaminio¹, et en réalité cette tasse à deux anses ne peut être qualifiée de « petit vase », car elle ne mesure pas moins de 0^m78 de diamètre.

« Sa hauteur est de 0^m32 et elle n'a jamais été supérieure, car, en réalité aussi, le vase n'est pas « incomplet « dans sa partie basse ». Vase sans fond, soit qu'on y plaçât un intérieur métallique, soit plus probablement que sa destination religieuse exigeât que le liquide qu'on y répandait, libation ou sang de la victime, coulât sur la terre et fût absorbé par elle ; il n'a, en fait de fond, qu'un assez étroit rebord, laissant au centre une large ouverture circulaire, qui correspond à l'extérieur à une mince moulure nettement visible².

« La panse, M. de Villefosse l'a noté, est entièrement ornée d'une décoration de feuillage en relief, branche de pin avec plusieurs pommes et cep de vigne chargé de raisins, et sur ce point il n'y aurait guère à ajouter à ce que laissait voir l'unique photographie par laquelle le vase nous était connu, — les feuillages de l'autre face ne sont guère que la répétition de ceux de la première,

1. Village situé à 34 kilomètres au nord de Rome, vers la source du Gramiccio, affluent de droite du Tibre. Voy. sur des fouilles récemment faites à Rignano Flaminio, *Notizie degli scavi*, 1913, p. 75-81.

2. Voy. les figures jointes à l'article de M. Paribeni, p. 166-167. Il est à remarquer que la fig. 10, qui correspond à l'image reproduite à la p. 338 du *Bulletin*, ne montre pas, comme celle-ci, d'échancrure entre la jambe droite de Pan et le loup et que le vase y a partout même hauteur, à gauche comme à droite. S'agit-il d'une restauration ? La figure, non plus que la fig. 11, qui donne le vase vu d'en dessus et où apparaît sur tout le pourtour le rebord du fond, ne l'indique pas, mais il semble assez malaisé d'admettre un fragment rapporté, qui manquerait sur la photographie communiquée à M. Héron de Villefosse.

— si à la scène animée figurée dans le petit espace laissé vide entre les deux branches, — Pan, avec ses attributs caractéristiques, le *pedum* et la chèvre qu'il tient par les cornes, brandissant son bâton contre un loup qui s'avance à sa rencontre la gueule ouverte, — n'en correspondait, à l'opposé, une seconde, un loup dévorant une brebis¹.

« Il s'agit, on le sait, d'un vase consacré à Silvain² et sur les lèvres, plates et assez larges, court une dédicace. Le premier donateur avait nom Q. Caecilius Amandus et appartenait à la corporation des secrétaires des questeurs, divisés en trois décuries. « Le second, — Q. Tullius, Q. « *f(ilius)*, *Fal(erna tribu)*, *Cau[d(io), A]mandus*³, — ins-
« crit dans la tribu Falerna, écrit M. de Villefosse⁴, est
« originaire d'une localité connue, appelée *Caudium*, voi-
« sine de Bénévent. Le nom de lieu est en partie effacé,
« mais cette restitution s'impose à cause de la mention de
« la tribu Falerna qui le précède. » Il remarquait encore que la restitution se justifiait par le fait que l'emplacement de *Caudium* est très proche de Montesarchio, où l'on a retrouvé un autel à Silvain, et que le culte de Silvain

1. *Bollettino d'arte*, p. 166, fig. 9.

2. L'une des anses manquant, il ne reste que les deux lettres finales NO, et M. Paribeni, rappelant les rapports qui semblent exister entre le loup et les *luperci* et le vieux dieu *Lupercus*, lequel, pour un Romain de l'empire, devait être surtout celui qui, *lupos arcebat*, reconnaîtrait volontiers, sous les traits du Pan hellénique, le *Faunus Lupercus*, d'où la restitution possible [*Fau*]no, au lieu de [*Silva*]no. Il se décide pourtant pour *Silvano*, à cause de l'extrême rareté des dédicaces à *Faunus* par comparaison avec celles à Silvain, de l'existence de vases analogues consacrés à Silvain et du fait qu'entre *Faunus* et Silvain il n'y a guère de différence, *Silvanus* en réalité adjectif, non substantif, n'étant au fond qu'un *Faunus Silvanus*.

3. M. de Villefosse fait suivre *Amandus* d'un point d'interrogation qui, son dessin (p. 339) donnant formellement AMANDVS, ne peut viser que le début du nom. Il y aurait en effet, dans la partie hachurée comme indistincte, un peu trop de place pour les trois seules lettres DIO de *Cau[dio]*, et M. de Villefosse, au surplus, transcrit *Cau[d(io)]*, ce qui exige quelque chose avant *Amandus*.

4. *Bulletin*, p. 336-337.

paraît avoir été très répandu dans le territoire qui entoure Bénévent¹. Mais, au lieu de *Cau[d(io)]*, le dessin donné par M. Paribeni montre sans doute possible *Caecilius* et le second auteur du don, par suite, sans doute le fils du premier, avait mêmes noms que celui-ci, Q. *Caecilius Amandus*, auxquels il a ajouté sa filiation, l'indication de sa tribu et un deuxième gentilice, *Tullius*.

« Le vase des deux *Caecilii Amandi* n'est pas un isolé parmi les *donaria* offerts à Silvain et M. Héron de Villefosse, dans sa communication, en rapprochait un « petit vase rond en marbre blanc », — l'épithète ici est justifiée, — provenant de l'ancienne collection Martinetti et alors chez M. Canessa, antiquaire à Paris². Tandis que le premier entraît au Musée des Thermes, celui-ci, ex-voto de *M. Jun(ius) Cerial(is)*, était acquis par le Louvre³.

« Intact et d'une conservation parfaite, véritable bibelot de marbre traité comme une pièce d'orfèvrerie, le vase de *M. Junius Cerialis* a été trop bien décrit par M. Héron de Villefosse pour que j'aie besoin de revenir sur les épisodes de la vie des oiseaux qui le décorent, — scènes comprises de part et d'autre des anses entre deux arbres, ici donnant asile à une chouette, un corbeau, un moineau perchés sur les branches, là portant un nid ou soutenant un serpent enroulé, — et qui nous font voir successivement une cigogne saisissant un serpent, un combat de coqs, des petits animaux, une autre cigogne plus petite attaquant une belette, deux colombes se becquetant, un aigle, les ailes éployées, le bec menaçant.

« Il sera du moins, je l'espère, agréable à la Société, — et ce sera mon excuse pour cette note additionnelle, — d'avoir sous les yeux l'original et d'apprendre que le vase est maintenant exposé dans l'une des deux nouvelles vitrines où sont réunis, dans la salle du Héros combattant, un choix de nos petits marbres. »

1. *Bulletin*, p. 337, n. 1.

2. *Ibid.*, p. 339-340.

3. Inventaire MND. 970.

M. J. Toutain, membre résidant, lit une communication de M. J. Hannezo, associé correspondant national, sur un établissement gallo-romain découvert près de Jons (Ain) :

« A la fin de l'hiver 1912, le Service des ponts et chaussées construisit un pont de fer sur la Veyle, près du lieu dit le Moulin-Vieux, destiné à relier le hameau de Chavannes (commune de Crottet) à celui de Jons (commune de Grièges); l'accès de ce pont exigea le relèvement de la route et, pour exécuter le remblai, l'entrepreneur dut prendre de la terre dans une chambre d'emprunt sur une propriété voisine, à 250 mètres environ.

« Cette propriété s'appelle *le Perroux* ou *les Perroux*; on remua le sol à une profondeur de 4 pans de bêche, 1 mètre à peu près, puis on le nivela. Cette opération mit à jour une quantité d'objets antiques, tuiles, briques, dalles, monnaies, qui malheureusement furent brisés ou éparpillés par les ouvriers.

« Ce n'est qu'au printemps de 1912 que, par hasard, deux jeunes collectionneurs et archéologues de Mâcon, MM. Victor et Paul Roux, passant dans le pays, eurent connaissance de ces fouilles; ils en prévinrent deux savants chercheurs de notre ville, MM. Jeanton, juge au tribunal, et Lafay, conservateur du Musée d'histoire naturelle, qui se rendirent sur les lieux et purent constater l'existence d'une ancienne villa gallo-romaine; ils adressèrent à l'Académie de Mâcon un rapport sur leurs premières constatations. Je m'y rendis moi-même au début de mai et pus recueillir divers débris intéressants.

« Le champ du Perroux, ou des Perroux, appelé par les paysans *les Perrots*, *Perrôs*, prononciation qui se rapproche encore mieux du « *petrosus locus* », le sens ancien, se trouve à l'extrémité sud de la commune de Crottet, en face de la pointe nord de la commune de Grièges; la Veyle sépare les deux communes. En fait, il est plutôt voisin du Moulin-Vieux et du hameau de Jons (Jonc, Jones, Gion) que du hameau de Chavannes et du chef-lieu de Crottet (distances : environ 500 mètres de Jons, 1 kilomètre de Chavannes, 2 kilomètres à vol d'oi-

seau de Crottet, 4 de Mâcon). Le Moulin-Vieux est à 46° 16' 30" latitude nord et 2° 31' 30" longitude est de Paris.

« On peut y arriver de Mâcon par la route nationale de Bourg, qu'on quitte à la Madeleine pour se diriger sur Pont-de-Veyle. A la gare du tramway de Crottet, on descend vers Chavannes, on traverse la ligne du chemin de fer de Genève et, tournant le long de cette ligne à droite, on atteint bientôt *le Perroux*. Un chemin plus court est celui de Saint-Laurent-lès-Mâcon à Jons en biais à travers les prairies, par le Pont-Vert et la route de Grièges-Cormoranche.

« Depuis la Saône et le long de la Veyle, le terrain est fortement alluvionnaire, légèrement sablonneux quand on s'éloigne des rivières; c'est dire que la pierre manque dans le sol, et les vieux paysans, en dénommant le lieu dit *Perroux* ou *Perrot*, avaient eu leur attention forcément attirée par la présence insolite de débris pierreux, éléments qui avaient dû y être apportés de main d'homme.

« Les champs voisins du pré dernièrement fouillé laissent aussi apparaître des débris de pierres et de tuiles; en allant vers le nord-est, on peut remarquer encore sous l'herbe des substructions anciennes; l'une d'elles, carrée, a été démolie par les gens du pays pour y ramasser un béton romain de très belle contexture; cet endroit n'a malheureusement jamais été signalé ni fouillé; on m'a dit cependant que certaines personnes y avaient récolté des morceaux de mosaïque. Un peu plus haut, l'on peut remarquer une longue levée de terre, haute de 3 à 4 m., appelée *Étourne*, qui, d'après les paysans instruits, remonterait à une très haute antiquité; les archives des communes n'en recélant aucune trace, il semble probable que cette « étourne » a été construite aux temps romains pour rectifier (ex tornare) le cour de la Veyle, peut-être même pour arrêter les inondations de cette rivière et de la Saône qui s'avancent très profondément dans les terres en hiver. Une autre étourne, dite « des Sarrasins », était une chaussée romaine, un peu plus à l'est, entre Pont-de-

Veyle et Bagé. Ajoutons que la voie romaine de Lugdunum à *Matisco* et *Tinurtium*, par la rive gauche de la Saône, passait à proximité de Crottet et de Grièges; on en a relevé des traces près de ce dernier village, et je me demande si elle ne passait pas la Veyle, non loin de la colonie agricole du Perroux, sur un point qui est encore aujourd'hui appelé : « Au Gaz, au Gôd », le Gué (*Vadum*).

« Malgré l'examen tardif du terrain, il a été possible de trouver un certain nombre d'objets dignes de remarque; de nombreux débris affleurent encore sur le sol; plusieurs tas de pierrailles brisées, non enlevés, permettent aussi les recherches; la superficie excavée est d'environ 5,000 m. carrés.

« 1° *Monnaies* (bronzes, petits, moyens et grands) :

« Deux Néron, un Domitien, un Trajan, un Antonin le Pieux, un Faustine mère, quatre Marc-Aurèle, deux Commode, deux Crispine, un Septime-Sévère, deux Caracalla, un Gallien, un Aurélien, un Dioclétien, un Maximien Hercule, un Constance Chlore, un Constantin.

« Une seule monnaie d'argent a été retrouvée; elle a passé entre plusieurs mains et l'on n'a pas pu jusqu'à ce jour la faire déterminer.

« 2° *Tuiles (tegulae)* à rebords en grande quantité; j'ai relevé quelques marques V · R et C assez bien formées. Quelques types sont ornementés; la pâte très solide est composée d'argile et de sable à grains quartzeux. *Imbrices* plus rares. Briques et carreaux.

« 3° *Poteries* : 1° grises romaines; 2° jaunâtres (amphores, bols, anses brisées); 3° grises vernissées, décorées à la roulette; 4° rouges vernissées, pâte fine, quelques-unes avec petites ornementsations, nombreux fragments.

« 4° *Pierre* : dalles roses simili-marbre (calcaire corallien); socle de stèle en calcaire tendre crayeux blanc, coupé par le milieu et ne portant aucune inscription. Petite moulure dans le bas. Hauteur, 0^m34 sur 0^m38 large à la base et 0^m29 au sommet; épaisseur, 0^m26 à la base, 0^m17 au sommet.

« 5° *Bronze et fer* : clous en fer à grosse tête plate;

fibule zoomorphique, bronze argenté(?), paraissant représenter un hippocampe. Anneau-bague en bronze, brisé; fermoir d'agrafe en bronze; plaque en bronze, légèrement décorée; morceaux informes de bronze semblant se rapporter à des clefs ou gonds, etc.

« 6° *Divers* : ossements d'animaux, bovidés, chiens, etc. Quelques-uns travaillés sous forme de sifflets ou ustensiles de ménage. Débris de verre irisé et verre bleu. Mortier et béton romain. Quelques cubes de mosaïque, stucs peints, vert, rose ou bleu, etc.

« Enfin, quelques fragments de silex taillés, éclats, nucleus ou percuteur, un perçoir finement retouché, tous légèrement craquelés comme par le contact du feu. Un beau morceau de hache polie (silex) aussi craquelée. Tous ces débris préhistoriques n'indiquent nullement une station de l'âge de pierre; ils ont dû être apportés par les colons dans leur établissement et leur servaient de fétiches, amulettes, parafoudre. Il y a lieu de rappeler à ce sujet que la tradition de ces préservatifs contre le tonnerre ou les mauvais esprits s'est longtemps perpétuée en Bresse; on retrouve encore quelques haches en silex ou serpentine fichées au-dessus des portes des maisons de ferme.

« Tous les débris récoltés sont entrés au Musée de Tournus ou dans des collections particulières.

« L'établissement doit dater du II^e au IV^e siècle après J.-C.; c'était probablement une colonie agricole. »

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DU 3^e TRIMESTRE DE 1913.

Séance du 2 Juillet.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

DURRIEU (le comte Paul). *Un mystérieux dessinateur du début du XVI^e siècle. Le maître du « Monstrelet » de Rochechouart.* Paris, 1913, in-4°, pl.

JADART (H.). *Pose dans la cathédrale de Reims d'une inscription commémorative de sa construction au XIII^e siècle.* Reims, 1913, in-8°.

VITRY (P.). *Le Musée du Louvre. Guide sommaire à travers les collections.* Paris, 1913, in-8°, pl.

Le président donne lecture du discours qu'il a prononcé aux obsèques de M. Henri de la Tour, membre résidant, dont la mort a été annoncée dans la séance précédente :

« Messieurs,

« Quand la mort vient frapper les nôtres, la douleur semble d'autant plus violente que le coup a été plus inattendu. Il y a peu de jours, à notre Société des Antiquaires de France, Henri de la Tour prenait part encore à un échange d'opinions sur la chronologie des portraits de Michel-Ange ; aujourd'hui, nous pleurons l'aimable confrère qui avait pris place dans nos rangs le 2 juin 1897.

« D'autres voix vous ont retracé sa carrière scientifique si bien remplie. Je ne saurais y ajouter qu'en rappelant

particulièrement la collaboration que notre regretté confrère avait apportée aux travaux de la Société. Henri de la Tour était parmi nous un digne représentant des études de la Renaissance en Italie, en France et dans les Flandres. Son visage s'illuminait lorsqu'il entendait prononcer le nom des vieux maîtres de la médaille, qui illustrèrent les ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles. Il recherchait avec perspicacité les influences des écoles étrangères sur le développement de notre art national et, dans cet ordre d'idées, il nous expliquait comment les médailles de Constantin et d'Héraclius, acquises par le duc de Berry en 1402, devaient être les œuvres d'un artiste du nord de l'Italie. Une autre fois, il traçait devant nous les diverses phases de l'histoire de la médaille française, insistant sur l'influence flamande qu'il reconnaissait dans les médailles frappées à l'occasion de l'expulsion des Anglais; il dégagait les éléments artistiques napolitains dans les premières médailles coulées en France et décrivait, d'autre part, le caractère milanais que révèlent certaines médailles frappées et quelques monnaies gravées sous François I^{er}. Ces recherches l'avaient amené à comprendre l'importance de la ville de Lyon, trait d'union entre l'art français et l'art italien dès la fin du ^{xv}^e siècle; il fit de ses remarques le sujet d'un mémoire où il mit élégamment en lumière la personnalité du graveur lyonnais Didier Besançon, créateur d'un type monétaire original. Mais, tout radieux qu'il était en faisant revivre les œuvres de certains artistes, notre confrère était le premier à nous prévenir qu'il fallait considérer ces œuvres comme des documents artistiques et que nous devions nous garder de leur demander davantage. C'est ainsi que, critique avisé et loyal, il mettait en garde contre la valeur iconographique des monnaies de François I^{er}.

« L'étude de la glyptique de la Renaissance l'avait retenu plus d'une fois et nous avait retenus à sa suite lorsqu'il vint nous présenter cette gemme de l'ancienne collection royale où il sut reconnaître le portrait d'Alexandre de Médicis, gravé par Domenico di Polo,

artiste encore peu connu hier, mais classé aujourd'hui parmi les plus grands Italiens du xvi^e siècle. Une autre fois, notre confrère retrouvait les traits du célèbre Mécène Antoine Perrenot de Granvelle dans un camée, qui est probablement l'œuvre de Leone Leoni. Et, lorsque la collection Valton entra au Cabinet de France, Henri de la Tour sut en tirer le sujet d'une nouvelle communication en commentant avec sagacité une plaquette reproduisant des monnaies antiques et des intailles dont il essaya de préciser la date de création, si importante pour l'histoire de la gravure sur pierres fines en Italie. Je viens de prononcer le nom de Valton, dont beaucoup d'entre nous se rappellent la haute stature et le goût si fin. Quand on connaît l'amitié, née d'une communauté parfaite de sentiments artistiques, qui unissait Prosper Valton et Henri de la Tour, on peut dire que ce dernier avait été le bon génie inspirant la résolution qui dota le Cabinet de France d'une collection unique pour l'étude des médailles de la Renaissance. Et notre Société des Antiquaires de France peut, à juste titre, s'enorgueillir en pensant que deux des siens ont contribué ainsi à l'accroissement du patrimoine national, pour l'avenir de la science et de l'art !

« Je tiens encore à rappeler une communication relative à un camée où se détachait une tête de Gaulois. C'était un vrai plaisir de voir notre confrère, représentant affiné de cette forte race du plateau central de la Gaule, commentant cette œuvre un peu rude, mais créée sans doute sur notre sol. Ce jour-là, il me sembla qu'il y avait dans l'œil de notre ami un reflet de l'âme fougueuse de ces Celtes dont les monnaies, maladroites, mais énergiques, avaient fait naître des joies profondes dans la vie studieuse de Henri de la Tour !

« La Société des Antiquaires de France conservera un souvenir ému du confrère enlevé prématurément. Aujourd'hui, elle apporte, au bord de cette tombe, l'expression de sa profonde sympathie à la famille si parfaitement unie, qui vient de perdre son chef bien-aimé. »

Sur le rapport de M. Prinnet, M. Guillaume de Gontaut-Biron, présenté par M. le comte Durrieu et Mgr Batiffol, est élu associé correspondant national.

M. P. Monceaux, membre résidant, communique des inscriptions chrétiennes en mosaïque, récemment découvertes à Djemila (département de Constantine), et relatives à l'exécution d'un pavement de mosaïque dans une église :

« Notre confrère M. Cagnat, et M. Ballu, architecte en chef des Monuments historiques de l'Algérie, ont eu l'obligeance de m'envoyer le texte de deux inscriptions chrétiennes en mosaïque, que l'on vient de trouver à Djemila, l'ancien Cuicul, au nord-est de Sétif. Ce sont des ex-voto, relatifs à l'exécution du pavement en mosaïque d'une église. Voici le texte et la transcription des deux documents :

F ♂ L
VRANIVS
V·C·TRIBVNVS
VOTVM ♂
SOLVIT

Fl(avius) Uranius
v(ir) c(larissimus) tribunus
votum solvit

F ♂ L
RVSTICIANVS
V·C·TRIBVNVS
VOTVM
SOLVIT

Fl(avius) Rusticianus
v(ir) c(larissimus) tribunus
votum solvit.

« Ces deux ex-voto étaient placés, le premier près de l'entrée, le second près du chœur, dans le bas côté de droite d'une basilique à trois nefs, située au sud-est de la ville antique. L'édifice, construit à la fin du iv^e siècle ou au début du v^e, était entièrement dallé de mosaïque. La décoration comportait une série de médaillons, qu'encadraient des motifs ornementaux, et dont la plupart enfermaient divers animaux. Dans l'un de ces médaillons se voit une colombe tenant du bec un rameau d'olivier : ce

symbole caractéristique suffirait à prouver que l'édifice était bien une basilique chrétienne.

« Quelques-uns des médaillons contenaient une inscription, également dessinée en mosaïque. On avait trouvé déjà cinq de ces inscriptions, mentionnant des personnages qui, à la suite de vœux, s'étaient cotisés pour payer les frais du pavement. Voici les noms, et les titres ou qualités, de ces donateurs déjà connus :

Fl(avius) Felix v(ir) c(larissimus) ex princ(ipe).
Fl(avius) Paulus v(ir) c(larissimus) ex trib(un)o.
Fl(avius) Veglus v(ir) h(onestissimus).
Ponponius Rusticus v(ir) h(onestissimus).
Tulius Adeodatus sacerdotalis.

« Les deux inscriptions récemment découvertes permettent d'ajouter à la liste des donateurs les deux noms suivants :

Fl(avius) Uranius v(ir) c(larissimus) tribunus.
Fl(avius) Rusticianus v(ir) c(larissimus) tribunus.

« C'étaient des personnages d'importance, de rang sénatorial, comme le montre le titre de *v(ir) cl(arissimus)*. Ils remplissaient en Afrique les fonctions de *tribunus*, comme leurs collègues Paulus et Felix avaient rempli respectivement celles de *tribunus* et de *princeps*. Il s'agit sans doute de fonctionnaires attachés à l'*officium* du gouverneur de Numidie.

« Comme l'église elle-même, les sept ex-voto datent du temps d'Augustin, fin du iv^e siècle ou début du v^e. »

M. P. Monceaux, membre résidant, au nom du R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, communique encore des plombs chrétiens, à légendes latines, qui ont été récemment découverts à Carthage :

« 1. — Plomb de bulle. Diamètre, environ 0^m023. Sur

l'une des faces, un monogramme cruciforme ; sur l'autre, une inscription latine en trois lignes :

R	PAT
€+G	RICI
O	V +

Gregoriu(s) patriciu(s) +.

« Il s'agit probablement du célèbre patrice Gregorius, qui gouverna l'Afrique au milieu du VII^e siècle, qui s'y rendit indépendant, et qui tenta vainement d'arrêter la première invasion arabe.

« 2. — Moitié d'un plomb de bulle, qui devait avoir environ 0^m02 de diamètre. D'un côté, un M, et, au-dessous, la partie gauche d'un monogramme qui était probablement en forme d'M ; on y distingue les lettres G, M, A. De l'autre côté, la partie droite d'une inscription en trois lignes :

PE	
IET	<i>[s(an)c(t)i] Pe[tr]i</i>
VLI	<i>et [Pa]uli.</i>

« 3. — Plomb minuscule ; diamètre, environ 0^m013 :

« *Face* : α -P ω

« *Revers* : monogramme en forme d'R, qui se résout en *Renatus*.

« 4. — Plomb de 0^m022 de diamètre.

« *Face* : inscription en deux lignes, séparées par un trait :

$$\frac{+ \quad \Gamma}{S \quad L}$$

« *Revers* : traces d'une inscription en trois lignes, fruste en partie :

CL ■
KA ■
■ OT. »

M. Prou, membre résidant, communique, au nom de M. Adrien Blanchet et au sien, le moulage d'une monnaie mérovingienne frappée en une localité appelée *Quarta* :



« M. W. Brambach a publié dans les *Blätter für Münzfreunde*¹ un triens mérovingien du Cabinet de Karlsruhe jusqu'alors inédit. Notre président, M. Adrien Blanchet, a bien voulu me le signaler, m'en procurer un excellent moulage et me laisser le plaisir de vous le faire connaître. Le type du droit est un buste à tête diadémée, de profil à droite; le diadème consiste en un cordon de perles. Quant à la légende, la lecture fait question. Au revers, le champ est occupé par une croix dont la traverse se recourbe, à chaque extrémité, à angle droit, vers le bas, en un pendentif rectiligne; cette croix est accostée de deux globules dans les cantons supérieurs. On pourrait aussi renverser la croix et tenir les pendentifs pour deux traits verticaux fichés aux extrémités de la traverse, disposition connue d'ailleurs, s'il n'était préférable de considérer comme le pied de la croix l'extrémité placée dans le prolongement de la croisette initiale de la légende; car, normalement, sur les pièces mérovingiennes, la légende commence en bas et non en haut. La légende du revers,

1. W. Brambach, *Merowingischer Triens*, dans *Blätter für Münzfreunde*, mars 1913, col. 5258-5259, avec vignette.

comprise entre un filet circulaire et un cordon de grènetis, donne le nom du monnayeur suivi du sigle de *monetarius* surmonté d'un trait abrégatif : AVDEFRIDVS M̄, *Audefridus m(onetarius)*.

« Revenons à la légende du droit. On lit tout d'abord très facilement VARTA FI, le T ayant la forme minuscule; mais, comme l'a remarqué M. Brambach, il y a avant le V deux signes à déterminer : le premier a la forme d'un I, le second celle d'un U renversé coupé intérieurement par une diagonale.

« M. Brambach voit dans ces deux signes l'extrémité et la boucle du diadème; mais il ne lui a cependant pas échappé que le second signe peut être la lettre Q. Quand on parcourt la liste des formes du Q infiniment variées, relevées par Edmond Le Blant dans les inscriptions latines du ^{III}^e au ^{VII}^e siècle¹, cette interprétation du signe douteux de notre légende ne paraît pas invraisemblable; surtout si l'on considère ce signe comme une déformation non du Q capital, mais du *q* minuscule. N'oublions pas que notre légende contient une autre lettre minuscule, le T, une autre lettre déformée, l'R, dont la partie courbe et le pied sont séparés de la haste. Cette brisure nous autoriserait encore à considérer l'I et l'Ų comme les débris d'un Q de forme capitale².

1. Edmond Le Blant, *Paléographie des inscriptions latines du III^e siècle à la fin du VII^e* (Paris, 1898), p. 43 à 47, extrait de la *Revue archéologique*, 1897 et 1898.

2. Pour la brisure du Q en deux parties, comparez avec le Q de notre monnaie les exemples de cette lettre tirés par Le Blant, *ouvr. cité*, d'inscriptions datées de 649 et de 662 (p. 45), puis d'une inscription de Lyon non datée (n° 34 des *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, p. 46 de la *Paléographie des inscriptions*), et, pour la réduction du cercle à un arc de cercle, les exemples tirés d'inscriptions de Mesves et de Besançon (Le Blant, n°s 541 et 552, p. 47 de la *Paléographie*), et surtout la même lettre sur des monnaies mérovingiennes, dans les mots *selequas*, *seleqas*, *seleqs* : Prou, *Catal. des monnaies françaises de la Bibliothèque nationale, monnaies mérovingiennes*, n° 131, pl. III, n° 5 = A. de Belfort, *Description générale*, n° 440; Prou, n° 240, pl. IV, n° 17 = A. de

« Il faut avouer que si M. Blanchet et moi nous nous arrêtons à la lecture QVARTA, c'est que la forme VARTA n'évoque aucun nom de lieu moderne, tandis que *Quarta* apparaît tout de suite comme une de ces localités qui tirent leur nom de leur situation auprès d'un milliaire, de voie romaine¹. Or, la *Notitia dignitatum* fixe in loco *Quartensi* la résidence du *praefectus classis Sambri-cae*². On ne peut guère se refuser de reconnaître avec d'Anville³ et tous ceux qui l'ont suivi ce *locus Quartensis* dans le hameau moderne de Quartes, commune de Pont-sur-Sambre (département du Nord), qui, au moyen âge, est appelé *Quarta*⁴ et qui se trouvait sur la voie romaine de Bavay à Reims, à un peu plus de huit kilomètres et demi de Bavay, ce qui répond à peu près à quatre lieues gauloises en comptant la lieue à 2,222 mètres, puisque $2,222 \times 4 = 8,880$ mètres. Il serait bien tentant de placer en ce lieu l'atelier d'où est sorti notre triens. Malheureusement, le dessin des types du droit et du revers n'a aucun caractère distinctif qui permette d'y reconnaître le style d'une région déterminée; il ne répugne pas non plus, il est vrai, à une localisation dans le nord de la Gaule. Mais dans cette région même, en Belgique, il

Belfort, n° 2774; Prou, n° 241 = A. de Belfort, n° 2773; Prou, n° 1248, pl. XX, n° 25 = A. de Belfort, n° 4792. Cf. Prou, *ouvr. cité*, introduction, p. LXIV.

1. Voir Longnon, dans Ernest Desjardins, *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*, t. IV, p. 226 à 229.

2. *Notitia dignitatum*, éd. Böcking, Oc. XXXVII, 2, t. II, p. 109*; éd. Otto Seeck, Oc. XXXVIII, 8, p. 207.

3. D'Anville, *Notice de l'ancienne Gaule*, p. 536-537.

4. Charte de 1125, tirée des archives de la collégiale de Saint-Géry de Cambrai, citée par d'Anville : « altare de *Quarta supra Sambram* », publiée in extenso par Charles Duvivier, qui cite et publie d'autres documents mentionnant *Quarta*, des années 1083, 1131 et 1180, dans *Mémoires et publications de la Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut*, 2^e sér., t. IX (1863-1864), p. 159, note, p. 201, 447, 543, 553 et 642. La cure de Quartes était à la collation du chapitre de Saint-Géry; voir Aug. Longnon, *Pouillés de la province de Reims*, p. 312 c.

existe un autre village homonyme, commune du canton de Celles, dans la province de Hainaut. Ce Quartes-là est situé, à vol d'oiseau, à neuf kilomètres environ de Tournay, ce qui nous incline à croire qu'ici encore nous sommes en présence d'une ancienne station voisine d'un milliaire, puisque quatre lieues gauloises répondent à 8,880 mètres. Mais il conviendrait de rechercher les anciennes formes du nom de ce village. »

MM. Monceaux et Chénon présentent quelques observations.

Séance du 9 Juillet.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

AUBERT (M.). *Les tombeaux de l'abbaye de Longpont*. Caen, 1913, in-8°, pl.

CARTON (D^r L.). *Dixième chronique archéologique nord-africaine (1911-1912)*. Tunis, 1913, in-8°.

— *Inscriptions latines découvertes dans la vallée moyenne de la Medjerdah en Tunisie*. Paris, 1912, in-8°.

JADART (H.). *Le nouveau Musée des Beaux-Arts de la ville de Reims (1908-1913)*. Reims, 1913, in-12, pl.

LEFÈVRE-PONTALIS (E.) et JADART (H.). *L'église de Courville (Marne)*. Caen, 1913, in-8°, pl.

M. E. Michon, membre résidant, offre à la Société, de la part de l'auteur, M. le D^r L. Carton, associé correspondant national, une note sur des *Inscriptions latines découvertes dans la vallée moyenne de la Medjerdah en Tunisie*, notamment à Thuburnic, et sa *Dixième chronique archéologique nord-africaine (1911-1912)*, répertoire si utile des découvertes de tous genres, — préhistoire, civilisation berbère, civilisation punique, civilisation romano-païenne, christianisme, — faites tant en Tunisie qu'en Algérie et auquel il donne comme préface un cri d'alarme

sur les destructions d'antiquités survenues dans ces dernières années.

M. le comte Paul Durrieu, membre résidant, communique les photographies de deux remarquables miniatures qui se trouvent mélangées avec d'autres peintures, également du plus haut intérêt, dans un livre d'Heures ayant appartenu à Charles le Téméraire et conservé aujourd'hui à la Bibliothèque impériale de Vienne (n° 1857). Une de ces miniatures renferme un très beau portrait de femme, de proportions relativement assez fortes, et M. Durrieu émet l'opinion que ce portrait pourrait être celui de la fille du Téméraire, Marie de Bourgogne.

MM. Marquet de Vasselot et Aubert présentent quelques observations.

M. C. de Mandach, associé correspondant étranger, fait la communication suivante :

« La marquise Arconati Visconti et le Musée du South Kensington, à Londres, possèdent quatre panneaux en bois sculpté représentant des anges chargés d'écussons armoriés qui proviennent de la cathédrale de Saint-Claude (Jura). Cette origine est prouvée par des analogies de style, par la coïncidence des sujets figurés avec une description donnée par le P. Benoît dans son *Histoire de l'abbaye et de la terre de Saint-Claude* [Montreuil-sur-Mer, t. II (1892), p. 217] et par l'attestation du chanoine Vuillermoz, de Saint-Claude, qui a vu ces quatre panneaux dans sa cathédrale en 1869. Les emblèmes héraldiques sont les armes du couvent et celles de l'Empire dont le couvent relevait. Ces panneaux servaient probablement de dorseaux à des stalles placées contre le jubé de l'église, aujourd'hui détruit.

« Les stalles de Saint-Claude, commencées avant 1449 et terminées en 1465, ont été exécutées à Genève par Jean de Vitry, artiste habile ayant fait partie d'un atelier qui rayonna au xv^e siècle dans l'ancien duché de Savoie, auquel nous devons, en outre, les stalles de Saint-Jean-

de-Maurienne (Pierre Moschet), d'Aoste (Jean Vion de Samoens et Jean de Chetro), de la cathédrale de Genève et de Saint-Gervais de Genève.

« Les produits de cet atelier de sculpteurs dénotent une grande activité et mettent en valeur le milieu artistique genevois et franco-savoyard du xv^e siècle.

« Grâce à la générosité de la marquise Arconati Visconti, le Louvre sera un jour possesseur de deux sculptures ayant fait partie des stalles admirables de Saint-Claude. »

M. le comte Durrieu, MM. Marquet de Vasselot, Vitry, Lauer et Prinnet présentent quelques observations.

M. Marquet de Vasselot, membre résidant, complète la communication qu'il avait faite, à la séance du 11 juin dernier, sur l'émailleur limousin du xvr^e siècle qui signait KIP :

« D'autres œuvres de cet artisan sont également inspirées d'estampes italiennes. Tel est le cas, notamment, d'une petite plaque qui fait partie du legs de M. Salting au Victoria and Albert Museum de Londres¹. Elle représente une assemblée de philosophes ou de savants, groupés sur une sorte de terrasse donnant sur la campagne. Au premier plan, à droite, deux personnages assis, dont l'un trace une circonférence sur le sol; derrière eux, deux autres debout, dont l'un tient un globe céleste (?). A gauche, un professeur, assis de profil à gauche, s'adresse à un auditoire composé de dix personnages assis ou debout; derrière eux, un mur orné d'une tenture, sur laquelle se détache un cadre rectangulaire contenant une carte de géographie. A droite, derrière les personnages, au delà d'une balustrade, un paysage dont le haut est occupé à gauche par une grande

1. Coll. Salting, n° 2383 (anciennes collections Sibthorp et Amherst). Cette plaque n'est pas citée dans l'article de M. Mitchell, *Who was the Limoges enameller KIP?* (*Burlington Magazine*, 1909).

niche abritant un autel. Dans le ciel, des astres. A la partie supérieure de la plaque, un cartouche se détache sur la grande niche et sur la tenture murale; il porte une inscription en caractères cursifs peu lisible¹. Au premier plan, à gauche, sur une banderole, la signature I. P., une de celles qu'a employées le mystérieux émailleur.

« Cette composition très particulière est la copie d'une gravure italienne par G.-J. Caraglio (Bartsch, n° 57; vol. XV, p. 91-92). L'artisan limousin a suivi assez fidèlement son modèle, dont il s'est écarté cependant sur divers points; pour disposer le sujet sur une plaque en hauteur, il a modifié le groupe de gauche, dont il a supprimé deux personnages (ce qui a fait disparaître le monogramme du graveur); il a garni d'une tenture le mur où est accroché le cadre; il a supprimé l'inscription que le graveur avait tracée sur l'autel placé dans la grande niche du haut (D. IGNOTO); au contraire il a peint plus lisiblement que le graveur celle du cartouche (qui paraît n'offrir aucun sens sur l'estampe²).

« L'avant-dernière de ces libertés est assez singulière, car elle pourrait empêcher de comprendre le sujet de la composition. Caraglio, en effet, a dû vouloir représenter non pas une assemblée de philosophes quelconque, mais bien une réunion à l'Aréopage d'Athènes, où chacun sait que saint Paul trouva un autel consacré *ignoto deo* (Actes, XVII, v. 15 à 34).

« Pour expliquer la modification de l'inscription du cartouche, nous supposons que l'émailleur aura remplacé par trois lignes de sa façon les quelques mots incohérents qu'il lisait sur l'estampe. Et cette préoccupation (si elle n'est point imaginaire) ne surprendrait pas de la part de celui qui a peint sur un autre émail (le *Sacrifice de*

1. Il semble que l'on puisse déchiffrer : *O deus nature pater es* | *o tout tes medisens* | *moria(n)t destruentur* (?). — Nous devons cette lecture à l'obligeance de M. Henri Stein, qui la donne comme très peu certaine.

2. On y déchiffre seulement : *aut deus pa.....* | *aut iora(?).....* | *adest.....*

Noé qui a été étudié ici même) une pseudo-inscription grecque.

« Malheureusement, cette identification du modèle gravé n'aide pas à dater l'émail plus exactement; KIP a dû travailler durant le second quart ou le second tiers du xvi^e siècle, et l'estampe de Caraglio a probablement vu le jour entre 1525 et 1540 environ¹. »

Séance du 16 Juillet.

Présidence de M. E. MICHON, ancien président.

Ouvrages offerts :

BESNARD (C.-H.). *Le château de Fougères*. Caen, 1913, in-8°, pl.

— *L'église de Boult-sur-Suippe (Marne)*. Caen, 1913, in-8°, pl.

PRISSE D'AVENNES fils (E.). *Deux papyrus égyptiens, hiéroglyphique et figuratif*. Avesnes, s. d., in-8°.

— *Les portraits de Prisse d'Avennes, 1807-1879*. S. l. n. d., in-8°, pl.

M. Charles-Henri Besnard, associé correspondant national, expose la tactique suivie par Louis de la Trémoille lorsqu'au mois de mai 1488 il voulut s'emparer du château de Fougères :

« Les fortifications du château, quoique soigneusement maintenues en bon état, n'étaient plus capables, du côté nord du moins, de résister au tir d'une artillerie puissante. L'effort des ingénieurs bretons s'était porté sur le

1. Caraglio, né vers 1500 (probablement à Vérone), travaillait à Rome, comme graveur, dès 1526; il fut appelé en Pologne par Sigismond I^{er} en 1539. A partir de ce moment, il paraît s'être consacré à la gravure sur gemmes, à la gravure en médailles et à l'orfèvrerie. Il devint bourgeois de Cracovie, où il mourut en 1565 (cf. art. de M. Hill, dans le *Künstler-Lexicon* de Thieme, vol. V, 1911).

renforcement des remparts au sud ; comptant sur la présence des étangs, ils avaient négligé d'augmenter la valeur défensive du front nord de la forteresse.

« Louis de la Trémoille, en habile tacticien, jugeant de suite la faiblesse de ce côté, dirigea le tir de ses batteries sur les écluses qui maintenaient le niveau d'eau de l'étang.

« Lorsque les écluses furent démolies, l'étang fut de suite vidé, le général français fit avancer son artillerie pour la disposer à une distance des remparts où l'effet balistique fut efficace. Voyant cela, les troupes bretonnes se rendirent immédiatement : les remparts qui remontaient au xii^e siècle étaient trop faibles pour permettre une résistance même éphémère.

« Cette explication justifie le dire de Jalagny qui, dans son histoire de Charles VIII, écrit :

« L'artillerie du Roy fait merveille à tirer. Et, à moins
« d'un jour, toutes les défenses du côté du siège furent
« ôtées à ceulx de la ville. Et si feut ostée au-dessus de la
« ville la petite rivière qui passe par la ville, qu'ils cui-
« doivent bien qu'on ne peut faire. »

M. Marquet de Vasselot, membre résident, fait une communication sur une miniature italienne du xiv^e siècle, faisant partie d'une collection particulière, qui représente quatre scènes de la légende de saint Dominique.

M. le comte Durrieu présente quelques observations.

M. de Villenoisy, associé correspondant national, rapproche deux monuments (le marbre de Thorigny et une patère du trésor de Bertouville) qui portent l'un et l'autre le nom de Salemnis ; il conjecture que ces deux mentions peuvent se rapporter au même personnage ou à deux personnages de la même famille.

MM. Babelon et Chénon présentent quelques observations.

Séance du 23 Juillet.

Présidence de M. E. MICHON, ancien président.

Ouvrages offerts :

Appel (Un) aux Wallons. Pour un musée de la vie wallonne. Liège, 1913, in-8°.

FAGE (R.). *L'église de Saint-Léonard et la chapelle du Sépulcre.* Caen, 1913, in-8°, pl.

MICHON (E.). *Un décret du dème de Cholargos relatif aux thesmophories.* Paris, 1913, in-4°, pl.

M. M. Prinnet, membre résidant, étudie le sceau du comte de Flandre, Robert le Frison, qui se trouve apposé à une charte de 1076, conservée aux archives départementales du Nord, dans le fonds de Saint-Amé de Douai. Il fait observer que les caractères de la légende diffèrent de ceux qui étaient en usage au ^x^e siècle et sont analogues à ceux que l'on employait à la fin du ^{xii}^e siècle et au ^{xiii}^e. Il conclut que le sceau a été refait à une époque notablement postérieure à la rédaction de la charte.

M. E. Chénon, membre résidant, étudie une statue en bois provenant de l'abbaye des Pierres, qui se trouvait près du village de Saint-Saturnin (Cher). Le socle de cette statue porte en avant un écusson, en arrière une inscription. L'écusson et l'inscription concernent Bernardin de Forges, abbé commendataire de l'abbaye des Pierres entre 1552 et 1584. Cette statue en bois, de caractère archaïsant, est peut-être une copie, exécutée à la fin du ^{xvi}^e siècle, d'une statue datant du ^{xiv}^e. La statue est désignée par une inscription, gravée sur un des côtés du socle, comme la statue de « Notre-Dame des Aydes ».

Séance du 30 Juillet.

Présidence de M. E. MICHON, ancien président.

Ouvrages offerts :

BRUSTON (Ch.). *Les plus anciens cantiques chrétiens. Rectifications et additions.* Lausanne, 1913, in-8°.

JADART (H.). *Les anciens châteaux de l'arrondissement de Rethel. Cantons d'Asfeld et de Château-Porcien.* Reims, 1913, in-8°, pl.

MERLIN (A.). *Forum et maisons d'Althiburos.* Paris, 1913, in-8°, pl.

— *Les fouilles sous-marines de Mahdia.* Paris [1913], in-8°.

— *L. Catilius Severus.* Paris [1913], in-8°.

M. E. Chénon, membre résidant, fait une communication sur les élections de sépulture au moyen âge :

« Les hommes du moyen âge étaient plus préoccupés que nous du soin d'ordonner leurs obsèques et de déterminer le lieu où ils seraient inhumés. Il n'est presque pas de testaments qui ne contiennent la clause appelée « élection de sépulture » ; et le plus souvent la sépulture est élue dans une église ou dans une chapelle. Aussi n'est-il pas sans intérêt pour l'archéologie de relever les mentions de ce genre qui peuvent se trouver dans les testaments anciens qui nous sont parvenus. C'est ce que j'ai tenté de faire, en les classant d'une façon méthodique, pour divers testaments qui ont été enregistrés au Parlement de Paris sous le règne de Charles VI et publiés en 1880 par M. Alexandre Tuetey dans les *Documents inédits sur l'histoire de France*¹. Ces testaments, émanés de Parisiens ou

1. Alexandre Tuetey, *Testaments enregistrés au Parlement de Paris sous le règne de Charles VI*, dans les *Documents inédits sur l'histoire de France, Mélanges historiques*, t. III (1880), p. 241-704.

du moins de gens habitant Paris et appartenant aux conditions les plus diverses, intéressent principalement, mais non exclusivement, les églises de la capitale.

« Quelques testateurs demandent simplement à être inhumés dans l'église de la paroisse où ils demeureront à l'heure de leur mort. C'est le cas d'Arnaud de Corbie, chancelier de France (1399), de Guillaume de Vaux, ancien procureur au Parlement, clerc des requêtes du Palais, pour le cas où il décéderait hors de Paris (1417), et de Jean Soulas, procureur au Parlement, s'il meurt ailleurs qu'à Paris ou à Meaux (1421)¹. Eustache de l'Aistre, chancelier de France, mort évêque de Beauvais, se borne à indiquer « l'église la plus prouchaine » (1420). D'autres laissent le choix à leur exécuteur testamentaire, comme Robert Mauger, premier président du Parlement de Paris (1418).

« La grande majorité des testateurs précisent davantage et indiquent l'église même où ils élisent sépulture, en donnant très souvent les raisons de leur choix. — Pour les uns, c'est une raison religieuse : ils choisissent l'église où ils ont été baptisés. C'est pour ce motif que Jean de Neuilly-Saint-Front (en Champagne), chanoine de Notre-Dame de Paris, élit sépulture à l'église Saint-Rémy de Neuilly « devant le grant autel qu'il a fait ouvrir et maçonner » (1402); Pierre d'Auxon, médecin de Charles VI, à l'église de Pont-Aubert en Bourgogne, devant le grand autel (1410); Pierre Vilate, procureur au Parlement, paroissien de Saint-Benoît de Paris, à l'église de Saint-Pierre de Sauve, dans la chapelle de Saint-Germain et Sainte-Catherine, s'il meurt dans la *patria occitana* (1410).

« D'autres sont mus par des raisons de famille ; ils choisissent l'église où se trouve enterré quelqu'un des leurs. Pierre Boschet, président au Parlement, mort le 4 février

1. Les dates mises entre parenthèses sont celles des testaments ; on pourra les retrouver ainsi dans le recueil de Tuetey, où ils sont insérés par ordre chronologique. Quand il y a deux dates, la seconde est celle d'un codicille ajouté au testament.

1411, veut être enterré à l'église de Saint-Fulgent en Poitou, « dans la chapelle qui fait la croix de ladite église à main dextre », près de ses père et mère (1403 et 1410). Aimery de Montragoux, consul de Brive-la-Gaillarde, qui fut assassiné par vengeance à Paris, près du pont Saint-Michel, eût désiré être inhumé à Brive « dans la sépulture de ses parents » (1405). Renaud de Trie, amiral de France, élit sépulture « à l'hostel de Gomerfontaine », près de celle de son père (1406); Étienne Poissonnat, huissier d'armes de Charles V, « à l'église des Jacobins à Paris, dans la chapelle de Notre-Dame, à main droite, en allant de la nef au chœur, chapelle dans laquelle sont déjà enterrés son cousin germain Jean de Seris et la sœur de celui-ci, femme autrefois de Guillaume de Seris » (1407); Engueranne de Saint-Benoît, femme de Pierre de Précy, « au cimetière des Saints-Innocents à Paris, près du lieu où furent sépulturés ses père et mère » (1407); Imbert de Boissy, président au Parlement, † en 1409, « dans l'église d'Amiens, dans le chœur, près de la tombe de son frère Jean de Boisy, évêque d'Amiens » (1408); Jean du Drac, président au Parlement de Paris, à l'église Saint-Merry, « dans la chapelle où l'on dit la messe de la paroisse, là où reposent son père et ses autres amis » (1413); Marguerite de Bruyères, dame des Bordes, fille de Thomas, seigneur de Bruyères-le-Châtel, et veuve de Guillaume des Bordes, chambellan du roi et garde-oriflamme de France (tué à Nicopolis en 1396), à l'église du prieuré de Saint-Didier, audit Bruyères, dans la chapelle de Notre-Dame, « où reposent déjà son père et son fils Jean des Bordes »; seulement, comme la chapelle est trop petite, il faudra la rebâtir (1416). Adam de Baudribosc, président aux Enquêtes au Parlement de Paris, chanoine de Rouen et de Bayeux, choisit l'église des Frères Mineurs de Paris, où est la tombe de son frère Richard (1418); et Jean Soulas, procureur au Parlement, né à Couilly-en-Brie, s'il meurt à Meaux ou dans les environs, « l'église Saint-Saintin du Marché de Meaulx, où ses deux fils sont enterrés » (1421). Certains époux demandent à être inhumés l'un près de

l'autre. Jean de Trie, chambellan du roi et du duc d'Orléans, élit sépulture à l'église Sainte-Catherine du Val-des-Écoliers, à Paris, près de sa femme, qui y est enterrée (1401). Alix de Cournon, dame du Godet, veut que son corps, après être resté un an dans l'église des Frères Mineurs de Paris, soit transporté dans l'église des Cordeliers du Puy-en-Velay, « pour être enterré avec feu Mgr Lambert, jadis seigneur du Godet, son mari » (1410). Jean du Berc, procureur au Parlement, paroissien de Saint-Eustache, choisit l'église Saint-Eustache, « où sont sa femme et ses enfants » (1411); Denis de Mauroy, procureur général au Parlement de Paris, « l'église de Coulommiers-en-Brye, auprès de sa compagne Richarde » (1411). Simonette la Maugère demande simplement à être enterrée auprès de son mari, Robert Mauger, dont il a été question plus haut, « si elle meurt après lui » (1420), ce qui se réalisa.

« Plusieurs testateurs, qui n'ont pas oublié leur province natale, désirent y être rapportés. Guillaume de Chamborant, qui avait d'abord élu sépulture dans le chœur de l'église de Notre-Dame de la Terne, ordre des Célestins, au diocèse de Limoges (1400), ajoute un codicille pour dire qu'il préfère être enterré à Chamborant même, près de son père (1401). Jean de Popincourt, premier président du Parlement de Paris, paroissien de Saint-Jean-en-Grève, élit sépulture en l'église Saint-Florent-de-Roye, dans le chœur, devant le grand autel (1403); Eude la Pis d'Oe, femme de Jacques l'Empereur, échanson du roi, « à l'église paroissiale de Ferrières-en-Brye, devant l'ymage de Nostre-Dame » (1408).

« Les ecclésiastiques demandent assez souvent à être inhumés dans l'église ou dans la chapelle de leur bénéfice. Ainsi Pierre Philippeau, prieur du prieuré conventuel de Saint-Éloi à Paris, désigne la chapelle Notre-Dame « en ladite église de Saint-Éloi » (1403). Jean d'Essoyes, secrétaire de la reine Isabeau de Bavière, chanoine de Saint-Merry, demeurant « *via* de la Coquerie », déclare que, s'il décède dans l'une des églises dont il est chanoine, il

veut être enterré dans le chœur de cette église ou dans la nef, devant l'image de Notre-Dame ou devant le crucifix (1403). Jean Canard, évêque d'Arras, après avoir tergiversé, désigne finalement sa cathédrale (1405 et 1407). Jean de Noyers, chapelain de Notre-Dame, curé de Saint-Germain du Vieux-Corbeil, élit sépulture « ès crotes basses de Nostre-Dame de Corbueil » (1415).

« Quelques testateurs ont soin, avant leur mort, de se faire concéder par des religieux le droit de reposer dans leur église. Tels Adam de Baudribosc, qui a obtenu ce droit des Cordeliers de Paris (1418), et Nicolas de l'Époisse, notaire et secrétaire du roi, greffier des présentations au Parlement de Paris, habitant la maison à l'enseigne de la Pomme rouge, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, qui élit sépulture dans l'église Sainte-Geneviève de Paris, « ce que les religieux lui ont accordé par lettres » ; cela est d'autant plus étonnant que sa femme Ameline et trois de ses enfants étaient enterrés à Saint-Étienne-du-Mont (1419). Beaucoup d'autres se contentent d'indiquer l'église de leur choix, sans donner de motifs et en s'en remettant à la diligence de leurs exécuteurs testamentaires. Ainsi Guillaume de Lirois, conseiller au Parlement, † 1401, demande à être enterré dans l'église de Saint-Étienne sur le Mont-Sainte-Geneviève (1392) ; Pierre du Châtel, maître des comptes, chanoine de Notre-Dame, archidiacre de Soissons, conseiller du roi, à l'Hôtel-Dieu, dans la chapelle sise sur le parvis de Notre-Dame, « de façon que le prêtre qui voudra dire messe soit sur sa tombe » (1394) ; Jean de Salois, maître ès arts et en médecine, curé de Villévêque en Anjou, dans l'église de Saint-Benoît-*Beneversus* de Paris, dans la nef, ou dans l'église des Jacobins devant le crucifix et l'image de la sainte Vierge, entre les autels de saint Sébastien et saint Dominique (1402) ; Jean d'Essoyes, dont il a été question plus haut, dans l'église Saint-Antoine-le-Petit de Paris, « près de la piscine », s'il décède à Paris (1403) ; Jean de Coiffy, notaire et secrétaire du roi, chanoine de Reims et de Langres, curé de Saint-Pierre-des-Arcis à Paris, dans l'église des Célestins de Paris « au-dessous du benoistier »

(1404); Nicolas Pigasse, marchand génois à Paris, dans l'église des Cordeliers (1407); Denise la Jourdine, chambrière de Pierre le Jay, avocat au Parlement, dans l'église ou le cimetière de Saint-Benoît-*Beneversus* (1407); Jeanne la Héronne, poissonnière d'eau douce, dans l'église Saint-Séverin (1409); Dauphine, femme de Philippe Vilate, dans l'église des Frères Mineurs à Paris (1409), et Philippe Vilate, procureur au Parlement, dans la même église, s'il meurt en France (1410); Pierre de Navarre, comte de Mortain, fils de Charles le Mauvais, dans l'église de Notre-Dame de Vauvert, ordre des Chartreux, « lèz Paris » (1412); Dino Rapondi, marchand de Lucques et bourgeois de Paris, dans la chapelle Sainte-Anne de l'église des Augustins à Paris, où il sera enterré « en habit de l'un des freres religieux d'ilec » (1413); Jean Soulas, procureur au Parlement, dans l'église du Saint-Sépulcre, s'il meurt à Paris (1421); ce dernier est particulièrement prolix sur la détermination de sa sépulture.

« Enfin, il est un assez grand nombre de testateurs, plus humbles, qui choisissent tout simplement un cimetière. Jean Guiot, chanoine de Sens, curé de Chitry, demeurant rue de la Harpe, auprès de la porte Saint-Michel, en l'hôtel de Mgr l'évêque d'Auxerre, élit sépulture au cimetière des Chartreux à Paris « entre les deux croix de pierre qui y sont » (1404). Jehan Blondel, avocat au Parlement (1404), Aimery de Montragoux, consul de Brive-la-Gaillarde, s'il décède à Paris, ce qui eut lieu, on l'a vu (1405), Thomas l'Écorché, licencié ès lois, avocat au Châtelet (1406), Jean Creté, maître des comptes (1407), Jean du Berc, procureur au Parlement, paroissien de Saint-Eustache, si les marguilliers lui refusent une place dans l'église (1411), Jean Angelin, épicier de la rue Saint-Denis (1412), Guillaume de Vaux, ancien procureur au Parlement, s'il meurt à Paris (1417), élisent tous sépulture « au cimetière des Innocens, en la grant fosse des povres », et Jean Creté ajoute : « comme vray catholique »¹.

1. En 1407, Étienne Poissonnat, huissier d'armes de Charles V, fit un legs « à l'œuvre des Saints-Innocents », pour garder l'endroit où les pauvres sont ensevelis.

« Telles sont les dispositions variées qu'on rencontre au sujet de l'élection de sépulture dans les testaments publiés par M. Tuetey. Il faut ajouter que beaucoup de testateurs ne se contentent pas de ces indications. Ils en donnent d'autres sur la façon dont leur tombe doit être faite. Il y a là encore des renseignements utiles à l'archéologie; ils méritent un article séparé. »

M. l'abbé A. Corbierre, associé correspondant national, lit une communication sur une série de dessins de sceaux exécutés par Desmarets, à la fin du XVIII^e siècle. Il présente un certain nombre de photographies de ces dessins, qui sont conservés à la Bibliothèque nationale.

Séance du 17 Septembre.

Présidence de M. HÉRON DE VILLEFOSSE, ancien président.

Ouvrages offerts :

- BARTENER (S. DE). *Le grand palais du Kremlin et ses neuf églises. Guide du visiteur.* Moscou, 1912, in-8°, pl.
- BÉRARD (L.), PETIT-DUTAILLIS (Ch.) et PFISTER (Chr.). *Discours prononcés à la séance de clôture du Congrès des Sociétés savantes à Grenoble, le 16 mai 1913.* Paris, 1913, in-8°.
- DIANA (LA). *Fêtes du Cinquantenaire de sa fondation, 1862-1912.* Montbrison, 1912, in-8°.
- DONNET (F.). *Note sur quelques seigneuries de Hollenfels.* Luxembourg, 1913, in-8°.
- *Œuvre (Une) intime du sculpteur J.-C. de Cock.* Anvers, 1913, in-8°, pl.
- *Sceaux des familles anversoises aux XIV^e et XV^e siècles.* T. II. Bruxelles, van Hoboken, 1913, in-8°, pl.
- LAUNAY (R. DE). *Polyzalos vainqueur.* Paris, 1913, in-8°.
- LEROUX (S.). *Les origines de l'édifice hypostyle en Grèce, en Orient et chez les Romains.* Paris, 1913, in-8°.

Le président exprime les regrets de la Société à l'occasion de la mort de M. Louis Passy, membre honoraire.

M. M. Prinnet, membre résidant, présente quelques nouvelles observations au sujet des dessins de sceaux exécutés, au xviii^e siècle, par Desmarets, dessins dont il a été parlé à la séance précédente. Il fait remarquer que Desmarets a été récompensé de son travail. Il a été rémunéré par une pension viagère de 500 livres. Il a reçu le titre flatteur de dessinateur du Comité d'histoire. Les érudits ne l'ont pas oublié ; son œuvre a été signalée par le comte de Laborde, par Lecoy de la Marche, par M. X. Charmes.

M. L. Serbat, associé correspondant national, lit une note sur la tour sud de la façade de la cathédrale de Lisieux :

« La cathédrale de Lisieux, dans son état actuel, possède une façade surmontée de deux tours tout à fait dissemblables. La tour nord, contemporaine des parties basses de cette façade, est, comme celle-ci, un excellent modèle du style gothique tel qu'il fut pratiqué en Normandie au xiii^e siècle. Sur chaque face, deux très longues et étroites fenêtres, divisées par un meneau central, occupent toute l'élévation. Cette disposition est fréquente dans la région ; on la retrouve dans plusieurs églises de Caen, Saint-Pierre et Notre-Dame de Froiderue notamment.

« La tour sud, au contraire, superpose trois étages de baies géminées, en plein cintre. Grâce, sans doute, à cette répétition d'étages semblables, cette tour, à première vue du moins, présente une apparence quelque peu romane et, jusqu'à un certain point, peut se comparer avec certains clochers du xii^e siècle.

« Or, dans la réalité, elle n'est pas plus ancienne que la flèche qui la surmonte et cet ensemble ne date que de la seconde moitié du xvi^e siècle. Le 17 mars 1554 (v. st.), nous apprend Noël Deshays, l'historien des évêques de Lisieux, la grande tour de la cathédrale s'écroula¹. Sur

1. « La grande tour de cette église, qui était fort ancienne bien

celle qui la remplace aujourd'hui, une inscription donne la date 1579, mais, à cette époque, la reconstruction était loin d'être achevée. Les comptes de la fabrique, partiellement publiés par Vasseur¹, portent jusqu'au début du xvi^e siècle de nombreuses mentions relatives aux travaux de la tour et aux sommes déboursées à cet effet. Le cardinal d'Annebaut, évêque de Lisieux, donna même au chapitre une de ses terres dont le revenu et les coupes de bois devaient être affectés à l'œuvre de la tour. Le prix de ces travaux et leur durée ne permettent pas de croire qu'il se soit agi de simples réparations : ce fut une reconstruction totale ou peu s'en faut.

« Doit-on penser que les maîtres de l'œuvre s'essayèrent à reproduire tant bien que mal l'allure générale de la tour écroulée et que celle-ci, dans le principe, était véritablement romane ? S'il en avait été ainsi, le fait, étant donné l'époque, mériterait déjà d'être constaté. Au xvi^e siècle, on a, en quelques rares occasions et selon le degré d'exactitude que supposent les habitudes d'esprit de ce temps, restauré certains édifices en leur maintenant leur caractère primitif. Saint-Étienne de Caen est pour la Normandie un parfait exemple de ce genre de travail ; mais au xvi^e siècle, si près encore des commencements de la Renaissance, le cas serait plus rare encore.

« Pour reconstruire l'édifice écroulé, il semble que les maîtres d'œuvre de cette époque n'auraient eu le choix qu'entre deux alternatives : soit rétablir plus ou moins

qu'elle n'eût pas neuf cents ans, comme le disent la plupart des listes de nos évêques, tomba et causa beaucoup de dommages aux édifices circonvoisins et surtout à la nef de l'église et aux voûtes » (H. de Formeville, *Histoire de l'ancien évêché-comté de Lisieux*, t. II, *Mémoires de Noël Deshays*, p. 219). La « grande tour » était ainsi nommée à cause de la présence d'une flèche qui dépassait de beaucoup le sommet de l'autre tour dépourvue de ce couronnement.

1. Ch. Vasseur, *Extraits des comptes et procès-verbaux du chapitre de Lisieux* (*Société historique de Lisieux*, 1900, n° 12). Il convient de remarquer que plusieurs des mentions relevées dans cette publication et appliquées à la tour en question peuvent se rapporter à la tour lanterne située au-dessus du carré du transept.

l'état antérieur, ce qui, il convient de le répéter, n'était guère conforme à leurs manières de voir; soit, ce qui l'était bien davantage, bâtir, sans se préoccuper de ce qui existait auparavant, un édifice neuf dans le style alors nouveau; dans cette hypothèse, la cathédrale de Lisieux, comme sa voisine d'Évreux, aurait été dotée d'une tour renaissance.

« Il n'en a pas été ainsi, et c'est d'une façon toute différente que le maître de l'œuvre a procédé¹. Si, dans les deux tours actuelles, on compare les parties inférieures ou plus exactement les premières assises de chacune d'elles, on constate une complète identité entre la tour du ^{xiii}e siècle et celle du ^{xvi}e. Ce sont les mêmes dimensions, les mêmes pleins, les mêmes vides, les mêmes glacis rapides et couverts de dents de scie, d'où émergent des socles symétriques qui supportent des colonnes disposées de même façon, de diamètres respectivement semblables et séparées par les mêmes écartements. Les bases de ces colonnes provoquent de pareilles remarques; ce sont d'ailleurs les seuls éléments décoratifs qui, à ce niveau, aient échappé à une trop complète restauration. De cet ensemble d'observations, on peut conclure que la tour du ^{xvi}e siècle a été montée sur la souche d'une tour du ^{xiii}e siècle et, en conséquence, que la façade de la cathédrale, avant la catastrophe de 1554, présentait deux tours semblables.

« Pourquoi donc l'architecte n'a-t-il pas continué jusqu'au bout de rétablir la forme ancienne d'un clocher dont il conservait cependant les parties basses, et peut-être même, jusqu'à une certaine hauteur du moins, les massifs d'angle? La raison en est dans la recherche d'une stabilité plus grande. Percées de ces hautes baies qui de bas en haut éventrent chacune de leurs parois, les tours bâties comme celle du nord de la façade, — et surtout

1. La personnalité de ce maître d'œuvre n'apparaît pas clairement dans les comptes de la fabrique où l'on relève cependant les noms de nombreux « maçons » parmi lesquels figurent plusieurs Samaison, de cette famille à laquelle appartenait Guillemot de Samaison, architecte de l'église Saint-Jacques à Lisieux.

lorsqu'elles doivent supporter le poids d'une flèche de pierre, — offrent une résistance moindre qu'une construction en quelque sorte étré sillonnée par les surfaces pleines ménagées entre chacun des étages qui la composent.

« Si le parti adopté ici se justifie pleinement, il n'en reste pas moins surprenant de voir que le maître d'œuvre, sans reproduire l'ancienne tour ni sans davantage se servir des formules couramment employées de son temps, a conçu une œuvre très particulière.

« Les tours normandes de l'âge roman ne sont pas d'ordinaire constituées par des répétitions d'étages et de baies semblables; mais ce parti se trouve en d'autres contrées. L'architecte, à qui on ne peut cependant prêter des goûts ou des connaissances archéologiques qu'il ne devait point avoir, fut-il, au cours d'un voyage, frappé des avantages que présentait cette ordonnance? Eut-il l'idée d'appliquer ces réminiscences à la création d'une tour pour laquelle il voulait éviter les défauts qui avaient provoqué la chute de la précédente? Quoi qu'il en soit, il faut constater qu'il a produit une œuvre qui ne rappelle guère ni les clochers de sa région ni même ceux de son époque et que, par cela même, il a donné les preuves d'un état d'esprit assez peu fréquent chez ses contemporains pour avoir paru digne d'être signalé ici. »

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, fait la communication suivante :

« En 1911, j'ai reçu de M. Rouzaud, ancien député, dont le nom reste attaché aux fouilles de Montlaurès, une lettre intéressante, relative à une fouille accidentelle faite à Narbonne et de laquelle est sorti un petit objet assez curieux.

« C'est une sorte de boucle en bronze avec nœud coulant ajusté d'une façon particulière. Après avoir fait entrer dans un œillet le bout d'un fil de bronze, on a aplati ce bout et on l'a marqué d'une estampille en relief. En examinant attentivement l'objet, on peut se rendre

un compte exact de la façon dont il a été fabriqué. Les figures, jointes aux excellentes observations de M. Rouzaud, en feront comprendre facilement l'agencement.

« On a pris tout d'abord un fil de bronze cylindrique, terminé à chacune de ses extrémités par une tête clavi-forme (fig. 1), ce qui peut être facilement obtenu à l'aide d'un simple martelage à chaud, le bronze rougi au feu étant très malléable.

Fig. 1.



« Une des têtes a été ensuite aplatie et percée d'un trou suffisamment grand pour permettre le passage de la tête opposée (fig. 2).

Fig. 2.



« Cela fait, le fil de bronze a été légèrement tordu en forme d'anneau, ce qui n'offrait aucune difficulté. L'extrémité entrée dans le trou, et en dépassant la collerette, a été aplatie et rendue assez large pour empêcher tout mouvement de recul en arrière (fig. 3).

Fig. 3.



« Enfin cette même extrémité, aplatie et amincie en lamelle, a reçu une estampille qui apparaît en relief (fig. 4).

« En jetant les yeux sur la fig. 4, on constate immédiatement que l'objet trouvé à Narbonne présente la res-

semblance la plus frappante avec d'autres objets, agencés et estampillés de la même façon, également en bronze, qui semblent avoir la même dimension et qui ont été publiés dans notre *Bulletin* en 1884 et 1885.

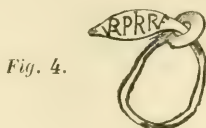


Fig. 4.

« Le premier, trouvé à Castelnaudary et conservé aujourd'hui au Musée de Narbonne, nous a été présenté par notre regretté confrère Robert Mowat¹. Il avait déjà fait l'objet d'une note de Tournal, qui y voyait « une « fibule en bronze destinée à être fixée aux pattes des « oiseaux ». Mowat, tout en considérant aussi l'objet comme une fibule, n'admettait pas la destination que Tournal lui donnait; il jugeait l'explication bizarre et peu digne de la publicité officielle. Il communiqua à la Société des Antiquaires un croquis fait par Allmer et donna une transcription de l'estampille sur laquelle il reconnut un nom d'homme :

$$L \cdot V \cdot BAS = L(uci\grave{u}) V(aleri\grave{u}) \text{ ou } V(ib\grave{u}) Bas(s\grave{i}).$$

« L'année suivante, l'abbé Thédénat nous apportait un second objet tout à fait semblable, trouvé par l'abbé Cérès dans les fouilles de la Graufesenque, près Millau (Aveyron)². Sur la partie amincie du fil de bronze, formant comme une petite plaque extérieure et saillante, se trouvait aussi un nom d'homme :

$$C \text{ IVL } V... = G(ai\grave{u}) Jul(ii) V...$$

1. *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1884, p. 103; *Corp. inscr. lat.*, XII, 5698, 17, « *fibula aenea* ».

2. *Bull. de la Soc. des Ant. de Fr.*, 1885, p. 142.

« Thédénat fit observer avec juste raison que ni l'exemplaire de Castelnaudary, ni celui de la Graufesenque n'avaient la forme d'une fibule et qu'ils ne pouvaient être désignés sous ce nom. Il proposa de voir dans ces prétendues fibules des « étiquettes » portant chacune un nom propre.

« Oscar Bohn, en décrivant l'exemplaire de la Graufesenque, s'est rangé en partie à l'avis de Thédénat : *de usu non constat; fibulae certè non sunt*¹. Il a signalé une troisième « étiquette » du même genre, trouvée à Orange et conservée au Musée de Saint-Germain²; laquelle, ainsi que les précédentes, porte une estampille avec les initiales des *tria nomina* :

L M S = *L(ucii) M... S...*

« L'exemplaire trouvé à Narbonne en 1911 serait donc le quatrième de la série. Comme sur les autres, on y voit un nom d'homme en relief sur la plaque saillante. J'ai tout lieu de croire à peu près exacte la copie de M. Rouzaud et je pense qu'on peut en proposer la transcription suivante :

M PAPIRI RVF = *M(arci) Papiri(i) Ruf(i)?*

Plusieurs lettres sont liées; le M initial n'est pas entièrement venu; le premier I devait être conjugué avec le second P. — Le gentilice Papirius n'est pas inconnu à Narbonne³.

« L'opinion de Tournal n'est peut-être pas aussi déraisonnable que Mowat s'est plu à le dire. Au fond, sa pensée était probablement celle-ci : au moyen âge, on attachait à la patte des faucons des plaques émaillées (venelles) portant les armoiries de leurs maîtres; ces pièces étaient

1. *Corp. inscr. lat.*, XIII, 10027, 195.

2. *Ibid.*, cf. L. Châtelain, *Les monuments romains d'Orange*, p. 238, n. 152, « fibule en bronze ».

3. *Corp. inscr. lat.*, XII, 5043.

destinées à faire reconnaître les oiseaux par leurs propriétaires ¹. Un tel usage pouvait bien être une tradition de l'antiquité, et rien ne s'opposerait à ce que les Romains aient eu, de leur côté, un moyen analogue pour reconnaître leurs oiseaux familiers ou leurs oiseaux chasseurs, comme les faucons, dressés dès cette époque à chasser avec les hommes ². Il est bien entendu qu'il faut rejeter l'appellation de « fibule » ; mais l'hypothèse de Tournai ainsi expliquée devient plus acceptable et mérite d'être examinée. Que ces petites « étiquettes » aient été attachées à des objets inanimés ³ ou à des êtres animés comme les oiseaux, elles constituaient certainement des marques de propriété.

« Il est à croire que d'autres pièces de cette nature ont été recueillies dans les fouilles et que, sous la dénomination erronée de « fibule », elles se cachent modestement dans les vitrines de musées provinciaux ou dans les tiroirs de quelques collectionneurs. Il serait à souhaiter que cette note contribuât à les faire reconnaître et aussi à inspirer à leurs possesseurs de nouvelles observations afin d'en déterminer l'usage d'une manière plus certaine. Je propose de leur conserver provisoirement ce nom d' « étiquette » afin de les distinguer des fibules avec lesquelles on les a confondues jusqu'à présent, en attendant qu'on arrive à trouver une dénomination plus juste. »

1. Aujourd'hui, on estampille les ailes des pigeons voyageurs.

2. Pline, *Nat. hist.*, X, 10; cf. *Ælien, De natura animalium*, IV, 26, « De venatione per aves rapaces et corvos ».

3. La petite lamelle d'or trouvée à Strasbourg et qui porte une dédicace au Génie du camp d'Argentoratum (*Corp. inscr. lat.*, XIII, 5966) devait être fixée à une statuette de ce Génie. Par la nature de son inscription et par son système d'attache, elle diffère des étiquettes dont il est question dans la présente note.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DU 4^e TRIMESTRE DE 1913.

Séance du 5 Novembre.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

- BOTET Y SISO (J.). *Les monedes catalanes*. T. III. Barcelone, 1911, in-4°.
- COROT (H.). *Note sur les registres paroissiaux des communes du canton de Montbard*. Semur, 1913, in-8°.
- CUMONT (G.). *Banderole pour l'inauguration, en 1787, de Célestin Thys, dernier abbé de Stavelot*. Bruxelles, 1913, in-4°.
- *Bibliographie (1878 à 1913)*. Bruxelles, 1913, in-8°.
- *Épisodes de folklore religieux en Brabant et en Hainaut*. Bruxelles, 1913, in-12, pl.
- DELATTRE (A.-L.). *L'amphithéâtre de Carthage et le pèlerinage de sainte Perpétue*. Lyon, 1913, in-8°, pl.
- DEMARTIAL (A.). *Inventaire après décès de sire Jehan Veyrier, maître-orfèvre à Limoges en 1566*. Limoges, 1913, in-8°.
- FOREL (A.). *Voyage au pays des sculpteurs romans. Croquis de route à travers la France*. T. I. Paris, 1913, in-4°, pl.
- JADART (H.). *Débris d'un monument gallo-romain découvert en 1912 au bord de la voie de Reims à Bavay*. Paris, 1913, in-8°.

JADART (H.). *Excursion de Reims aux ruines de Bonnefontaine, près Rumigny (Ardennes)*, 5 août 1912. Reims, 1913, in-8°.

LAVOIX et MORÈS. *Notions pratiques sur les brevets d'invention, les dessins et modèles...* Paris, 1914, in-8°.

LEITE DE VASCONCELLOS. *Defensão do Museu etnológico português contra as arguicoes que um sr. deputado Chefez no parlamento*. Lisboa, 1913, in-8°.

WAVRE (W.) et DEMOLE (E.). *De la succession des Brandebourg aux Longueville, 1707-1722*. Genève, 1913, in-8°.

WITTE (A. DE). *Deux jetons scabinaux flamands inédits du XVIII^e siècle*. Bruxelles, 1913, in-8°.

Le président déclare la vacance de la place de membre honoraire devenue vacante par suite du décès du regretté Louis Passy. L'élection de son successeur est fixée à la première séance de décembre.

M. Ph. Lauer, membre résidant, dépose sur le bureau le 2^e fascicule du *Bulletin* de la Société.

Sur le rapport du même, M. Jean Andrieu, présenté par MM. G. Schlumberger et A. Blanchet, est élu associé correspondant national.

M. A. Dieudonné, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« En préparant le catalogue des monnaies d'Antioche du Cabinet des Médailles, j'ai été amené à faire quelques observations sur la titulature et les dignités attribuées à certains empereurs. Si, par exemple, j'essaie d'établir la chronologie des consulats de Philippe père et fils d'après les monnaies d'Antioche, voici comment se présente la question.

« Je commence par dire que j'ai consulté les collections du Cabinet des Médailles, du « British Museum » et

du Musée Hunter de Glasgow. Il se peut que d'autres monnaies, inédites ou à découvrir, modifient un jour mon argumentation; mais c'est peu probable, et d'ailleurs je tâcherai de ne m'appuyer que sur les arguments tirés de l'existence d'une pièce, abstraction faite de ceux qui se déduiraient de son absence.

« Donc à Antioche, sous les Philippe :

« 1^o Les puissances tribunices, **ΔΗΜΑΡΧ ΕΞΟΥΧΙΑC**, ne sont pas numérotées, ce qui enlève un point d'appui important à l'établissement des dates;

« 2^o Si je recherche un type (ou variété de type) qui établisse un synchronisme entre les monnaies du père et celles du fils (notez que les portraits ne sauraient se confondre, Philippe fils a un aspect juvénile manifestement différent), je remarque que les monnaies du père datées du consulat 1^{er}, **ΥΠΑ ΤΟ Α**, sont les unes sans légende à l'exergue, les autres avec la légende **ANTIOXIA**, qui persiste jusqu'à la fin; que les premières monnaies du fils avec **ANTIOXIA** portent la mention du consulat 3^e, **ΥΠΑ ΤΟ Γ**. Mais, comme je n'ai pas rencontré de **ΥΠΑ ΤΟ Β** de Philippe fils, cette légende a pu apparaître dès le temps de son consulat 2^e et même de son consulat 1^{er}. C'est ce qui est probable, car nous ne pouvons admettre qu'en aucun temps le fils ait été plus chargé de consulats que le père;

« 3^o Le père, comme le fils, ont quatre consulats;

« 4^o C'est à l'époque de son consulat 3^e que Philippe César devient Auguste, puisqu'il y a des monnaies avec **ΚΕCΑΡ ΥΠΑ ΤΟ Γ**, d'autres avec **CΕΒ ΥΠΑ ΤΟ Γ**, que les **ΥΠΑ ΤΟ Α** ont toujours **ΚΕCΑΡ** (nous avons dit qu'il n'y avait pas de **ΥΠΑ ΤΟ Β**) et les **Δ** toujours **CΕΒ**.

« Si maintenant je consulte les ouvrages autorisés ¹ qui nous renseignent sur la chronologie des consulats des

1. R. Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*; G. Goyau, *Chronologie de l'empire romain*.

Philippe, établie d'après les listes, l'épigraphie et les sources de toute nature, je dresse le tableau suivant :

PHILIPPE PÈRE.			
244	depuis mars	trib. pot.	
245	du 1 ^{er} janv.	— II	cos.
246	—	— III	
247	—	— IIII	cos. II
248	—	— V	cos. III
249	jusqu'à sept.	— VI	
PHILIPPE FILS.			
244-6			
247	du 1 ^{er} janv.	trib. pot.	cos. I
248	—	— II	cos. II ou cos. I
249	jusqu'à sept.	— III	cos. II

« 1^o Le père a eu non pas quatre consulats, mais trois (en 245, 247 et 248); et le fils non pas quatre consulats, mais deux (en 247 et 248 d'après G. Goyau, 248 et 249 d'après R. Cagnat);

« 2^o Le fils n'était pas consul pour la troisième fois quand il devint Auguste (entre août 246 et août 247)¹, mais il n'était même pas encore consul et son père n'était consul que pour la première fois ou la seconde.

« Faisons la part du feu. Il est impossible d'accorder les quatre consulats de Philippe fils et son élévation à la dignité d'Auguste, sous son consulat 3^e, avec ce qu'on sait. Certes, à l'époque du haut Empire, le *cursus* personnel d'un César ou d'un Auguste associé était parfaitement distinct, à Antioche, de celui de l'empereur : voyez plutôt Marc-Aurèle, sous Antonin, et Caracalla qui ne va sous le vivant de son père que jusqu'au consulat 3^e, Géta ne

1. D'après Schiller, *Geschichte der römischen Kaiserzeit*, t. I, p. 802, n. 1, qui cite Eckhel, *Doc. num.*, t. VII, p. 336, et V. Sallet, *Daten...*, p. 64 et suiv.

dépassant pas le consulat 2^e. Toutefois, si l'on songe que ces dignités tribunitiques et consulaires sont inscrites, non pas à la suite du nom du personnage, mais au revers de la monnaie, n'est-il pas naturel, avec la succession précipitée des changements de règne souvent tragiques, qu'on se soit relâché de l'exactitude coutumière et qu'on ait fait servir purement et simplement, pour le fils, les revers du père? Ne frappait-on point à l'effigie des impératrices des monnaies portant sur l'autre face la titulature de leur mari? Je ne vois pas d'autre solution à adopter que celle-là : les numéros de consulat, sur les monnaies du père, comme sur celles du fils, se rapportent au *cursus honorum* de Philippe père, le véritable empereur. Ainsi ce serait sous le consulat 3^e de Philippe père que Philippe fils serait devenu Auguste.

« Mais on veut que ce soit sous le consulat 1^{er} ou 2^e!

« 1^{re} hypothèse. — Les n^{os} A, B, Γ, Δ désigneraient les années de règne; il faudrait lire ΔΗΜΑΡΧ(ΙΤΥΡΗΣ) ΕΞΟΥΚΙΑΚΥΠΤΑ(ΤΟΥΣ)-ΤΟ Α : de puissance tribunitice, consul an 1^{er}; ainsi le chiffre 3 (Γ) correspondrait à l'an 247 (246 en comptant 244 comme première année), de toute façon à la période août 246-août 247. Mais que faire des monnaies à la légende ΔΗΜΑΡΧ ΕΞΟΥΚΙΑΚ sans numérotation? Elles paraissent bien correspondre à l'an 244 et nous témoignent que le chiffre A est lié au titre de consul.

« 2^e hypothèse. — J'en reviens à l'opinion commune, que les consulats sont numérotés; seulement, à partir de l'année où Philippe prit le consulat, la chancellerie d'Antioche a pu, sans s'informer davantage, lui en donner un chaque année, en 245, 246, 247, 248 : ainsi s'expliquerait le synchronisme du consulat troisième avec l'élévation de Philippe César au titre d'Auguste; il n'y aurait pas de monnaie pour l'année 249.

« 3^e hypothèse. — La suite des consulats a été enregistrée fidèlement. Si Philippe César ne devient Auguste que lors du 3^e consulat de son père, c'est qu'on a oublié de l'élever à cette dignité dès le 1^{er} janvier 247; l'omission aurait été

réparée l'année suivante. Mais il faut noter que la chancellerie d'Antioche donne à Philippe père un 4^e consulat, en 249 : cela est nouveau.

« Si je passe à Trébonien Galle et Volusien (251-253), le tableau est le suivant :

			TR. G.	VOL.
251	de nov.	trib. pot.	cos. I	
252	du 1 ^{er} janv.	— II	cos. II	cos. I
253	jusqu'à sept.	— III ¹		cos. II

« Je trouve dans les monnaies d'Antioche, de Trébonien Galle et de Volusien confirmation de mes hypothèses sur l'omission des dignités de Philippe fils, d'une part, et le rejet du comput par années de règne, d'autre part; mais c'est à condition que ne se retrouvent pas les monnaies manquantes qui, sans infirmer l'argumentation, la priveraient au moins de cet appui.

« La numismatique de Trébonien Galle, comme celle de son fils Volusien, nous offre en effet des **ΔΗΜΑΡΧ ΕΞΟΥ** **CIAC** sans consulat et des **ΥΠΑ ΤΟ Β**. Ainsi, il y a parallélisme entre les titres qui figurent aux revers des deux effigies : ce sont dans les deux cas les titres du père. Pourquoi ne se rencontre-t-il pas de consulat 1^{er}? C'est que Trébonien Galle avait pris le consulat dès novembre 251, lors de son avènement. Soit que le nouvel empereur eût dépossédé un consul en titre, soit qu'il profitât d'une vacance, cette promotion, puisque le consulat datait d'ordinaire du 1^{er} janvier, n'était pas normale; la chancellerie d'Antioche a pu l'ignorer; mais quand on voulut inscrire le consulat, au 1^{er} janvier suivant, on apprit que Trébonien Galle en était à son second et on inscrivit **ΤΟ Β**. Cette absence du consulat 1^{er}, si la titulature se rapportait à Volusien ou s'il s'agissait des années de règne, serait inexplicable. »

1. Sur ce chiffre IIII, voy. R. Cagnat, *op. cit.*

Séance du 12 Novembre.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

- E.-A. (C. D'). *Dictionnaire des familles françaises anciennes ou notables à la fin du XIX^e siècle*. T. XII : Évreux, 1913, in-8°.
- FILOW (D^r B.). *Sainte-Sophie de Sofia*. Sofia, 1913, in-4°, pl.
- GERMAIN DE MONTAUZAN (C.). ' *Les fouilles de Fourvière en 1912*. Lyon-Paris, 1913, in-8°, pl.
- LESORT (A.). *Le pavillon de Madame à Montreuil*. Versailles, 1913, in-8°, pl.
- MARQUET DE VASSELLOT (J.-J.). *Une planche des Grandes Heures de Vostre copiée par deux émailleurs limousins*, Besançon, 1913, in-8°.
- MIROT (L.). *Un document inédit sur la rencontre de Valentine Visconti et des seigneurs de Milan avec Louis d'Anjou, en juillet 1382*. Turin, s. d., in-8°.
- *Une grande famille parlementaire aux XIV^e et XV^e s. Les d'Orgemont*. Paris, 1913, in-8°, pl.
- PETIT (E.). *Commanderie d'Arbonne, près Molay (Yonne). (Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem)*. Auxerre, 1913, in-8°.
- TOUTAIN (J.). *Alésia. Son histoire, sa résurrection*. Paris, s. d., in-8°.
- *Guide illustré du visiteur à Alésia*. Alise-Sainte-Reine, 1914, in-8°, pl.
- *Une imitation des monuments du Forum de Trajan à Alésia*. Paris, 1913, in-8°, pl.
- *Les inscriptions du canal souterrain de la source de Cyrène*. [Rome,] 1913, in-8°.

Le président communique une lettre de M. R. de Lasteyrie, membre résidant, posant sa candidature à la place

de membre honoraire, vacante par suite de la mort du regretté Louis Passy.

M. Henry Martin, membre résidant, fait hommage à la Société d'un travail de M. A. Lesort, associé correspondant national, sur *Le pavillon de Madame à Montreuil* et en indique l'intérêt.

M. H. Stein, membre résidant, offre à la Société un ouvrage de M. Léon Mirot, associé correspondant national, sur la famille d'Orgemont au xv^e siècle.

M. Maurice Prou, membre résidant, fait hommage à la Société d'une étude de M. E. Petit, associé correspondant national, sur *La commanderie d'Arbonne, près Molay (Yonne)*, et en met l'intérêt en lumière.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, offre à la Société, de la part de M. Germain de Montauzan, associé correspondant national à Lyon, un travail intitulé *Les fouilles de Fourvière*, avec 35 figures et 2 plans hors texte, extrait des *Annales de l'Université de Lyon*.

« C'est un intéressant compte-rendu des fouilles archéologiques entreprises par la Faculté des lettres pendant l'exercice 1912-1913, sous la direction de MM. les professeurs Fabia et Germain de Montauzan. Leur exploration a porté sur l'enclos de l'ancien établissement des Minimes, à peu près dans toute son étendue, et sur la partie ouest des jardins de la maison de retraite de Jésus-Marie. Dans l'enclos des Minimes, la découverte la plus importante a été celle d'une mosaïque, relativement bien conservée et représentant une *venatio*, c'est-à-dire une de ces chasses avec luttes d'animaux qui se donnaient dans l'amphithéâtre. Sur la pelouse de Jésus-Marie, voisine du Forum, ils ont reconnu l'existence de bassins-réservoirs et d'une enceinte avec abside. Dans la seconde partie de ce mémoire, M. Germain de Montauzan, après un très utile résumé de nos connaissances sur la fabrication de la

poterie rouge dans les ateliers gaulois, d'après les travaux de Dragendorff et de Déchelette, a énuméré et précisé, à l'aide de figures, les formes de vases les plus répandues; pour chacune de ces formes, il a pris soin d'indiquer l'atelier d'origine et la date approximative de la diffusion. Ces considérations forment comme la préface d'un choix de vases ornés, découverts au cours des fouilles de Fourvière et provenant, soit des fabriques d'Arezzo, soit de celles de la Gaule : à l'un des plus importants appartient le médaillon représentant la mort de Penthée, mis en pièces par les Bacchantes, qui doit être sorti d'un des ateliers de la vallée du Rhône. Le catalogue des fragments munis d'estampilles de potiers qui termine cet excellent travail est rédigé d'une façon tout à fait pratique; c'est un modèle à imiter. En suivant la même méthode et en se référant, pour chaque estampille, aux listes données par le *Corpus* latin, nos correspondants éviteraient des erreurs de transcription; ils trouveraient de grandes facilités pour résoudre promptement les petits problèmes soulevés par la lecture des noms ou pour rétablir au besoin les exemplaires incomplets. »

M. J. Toutain, membre résidant, offre à la Société, de la part de la Commission des fouilles d'Alésia et de la Société des sciences de Semur, un *Guide illustré à Alésia*, qui donne des renseignements précis sur les fouilles du Mont-Auxois, sur les musées archéologiques d'Alise (Musée Alésia et Musée municipal), ainsi que sur les autres curiosités locales.

M. P. Monceaux, membre résidant, communique une note du R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, sur un vase chrétien que l'on vient de trouver à Carthage :

« On vient de découvrir à Carthage un intéressant fragment de vase chrétien : c'est la partie inférieure du vase. Il est d'une argile rougeâtre, très bien cuite. Épaisseur : 0^m007. Le fragment est de forme conique. Il mesure 0^m10

de hauteur. Le diamètre, au niveau de la cassure, est de 0^m05. A 0^m03 de la pointe, ce vase porte une marque circulaire, très fine et très nette, de 0^m014 de diamètre, avec ce monogramme :



« Les lettres sont en relief. On remarquera la forme de la croix centrale : dans les angles de cette croix sont disposées les branches d'un X. »

M. Monceaux communique ensuite des plombs chrétiens, à légendes latines, récemment découverts à Carthage par le R. P. Delattre.

« 1. — Plomb de bulle. Diamètre, 0^m022. Sur chacune des faces, dans une couronne, une inscription latine :

+ Sτ
Ε Pha
NV

+ MA
GISTRO
MIKI
TV

+ *Stephanu(s)* + *magistro(s) militu(m)*

« 2. — Plomb de bulle. Diamètre, 0^m024. Sur la face, dans une couronne, un monogramme cruciforme ; au revers, une inscription latine en trois lignes :

R
B+N
A
S

PA
TRICI
VS

Barnabas patricius.

« 3. — Plomb de bulle. Diamètre, 0^m023. Sur la face, dans une couronne, buste d'orante nimbée, entre deux

croix latines. Au revers, dans une couronne, un monogramme cruciforme :

V
O
M+R
S

Morus

« 4. — Plomb de bulle. Diamètre, 0^m023. Sur la face, dans une couronne, deux bustes d'empereurs diadémés. Au revers, dans une couronne, une inscription latine en quatre lignes :

■ ARV ■
■ REFCT
ET COMER
CIARIV
+

.. *aru* ..
[p]ref(e)ct(us)
et com(m)erciariu(s) +. »

M. le baron de Baye, membre résidant, lit une étude de M. le comte Bobrinskoy, président de la Commission impériale d'archéologie à Saint-Petersbourg, associé correspondant étranger, sur le trésor de Poltava, découvert en 1912. Ce trésor se compose de nombreux objets en or, vermeil et argent, tels que plats, vases divers, aiguières, gobelets à pied, boucles de ceinture, étriers, amphores, assiettes, soucoupes, cuillers, bracelets, anneau, fourreau d'épée, objets et débris d'objets divers. Il comprenait en outre quarante-quatre monnaies byzantines en or, employées comme pendeloques, et 250 feuilles d'or. M. Bobrinskoy estime que ce trésor provient de la ville de Tomi, le date du VII^e siècle ap. J.-C. et ajoute que, sans doute, il fut transporté dans la Russie méridionale à la suite de quelque invasion barbare.

M. P. Monceaux fait observer que l'inscription gravée sur l'un des plats est rédigée en latin et que c'est là un fait exceptionnel dans l'empire byzantin. MM. Martroye, Prou, Maurice, Babelon répondent que plusieurs documents byzantins du VI^e siècle sont aussi rédigés en latin.

Après la lecture du mémoire de M. le comte Bobrinskoy, M. le baron de Baye ajoute les remarques suivantes :

« J'ai examiné en détail, à la Commission impériale d'archéologie, le trésor trouvé dans le gouvernement de Poltava. Son authenticité ne peut pas être mise en doute ¹.

« Selon moi, il y a trois éléments différents dans ce trésor. L'un est byzantin, l'autre sassanide; le dernier est barbare et, pour être plus précis, goth. Le tout est d'une richesse, d'une somptuosité extraordinaires.

« Le plat byzantin en argent, dont certaines parties sont dorées, est orné du monogramme A✠ω avec tout autour l'inscription :

EX ANTIQVIS RENOVATVM EST PER PATERNVM REVERENTIS' EPISC' NOSTRVN AMEN.

« Je n'ai pas copié la forme des lettres, laquelle est l'objet actuellement de l'étude d'un spécialiste. Ce Paternus était, au commencement du vi^e siècle, évêque de Tomi, aujourd'hui Constanza, en Roumanie.

« La bordure du vase, d'un travail soigné et caractéristique, se compose de rinceaux avec des animaux. Monogramme, inscription et bordure s'harmonisent bien comme époque.

« Postérieurement, on a ajouté sur certaines parties de la bordure, par-dessus l'ornementation en relief, quelques petites pièces d'un art différent. Quelques-unes d'entre elles subsistent; elles forment des rosaces dont l'ornementation est constituée de parois, de cellules fixées sur un fond. Ces cellules étaient remplies de morceaux de verres ou de grenats.

« Les éléments du trésor constituant l'appoint de l'art barbare, qui là, pour moi, est l'appoint de l'art goth, sont plus spécialement des objets de parure et d'équipement. Deux procédés distincts ont été employés pour la déco-

1. Cf. *Bulletin des Antiquaires*, 1912, p. 385 et 391.

ration de ces objets. Dans certains cas, les cellules sont épargnées, creusées dans le métal même; dans d'autres cas, les cellules, formées de parois, sont appliquées sur un fond et se présentent en saillie. Dans les deux cas, elles ont reçu, non de l'émail, mais des pierreries ou des verroteries de diverses couleurs.

« Certains bijoux sont abondamment pourvus de globules qui ressemblent à ceux que l'on remarque sur des parures trouvées en Hongrie. »

M. Héron de Villefosse fait savoir que M. Diehl, qui a vu le trésor à Saint-Pétersbourg, estime parfaitement authentique l'inscription gravée sur le plat en vermeil.

M. E. Babelon, membre résidant, insiste sur les analogies frappantes que plusieurs objets du trésor de Poltava présentent avec des objets similaires qui se trouvent au Cabinet des médailles, à la Bibliothèque nationale, et sur les conclusions du plus haut intérêt qu'on peut tirer de ces comparaisons, soit au point de vue de l'époque, soit au point de vue de l'authenticité de ces divers objets.

Séance du 19 Novembre.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

BEAUMONT (Comte Ch. DE). *Catalogue des artistes angevins, manceaux..., qui ont exposé au Salon de 1913*. La Flèche, 1913, in-8°.

— *Documents généalogiques sur la famille Le Vasseur*. La Flèche, 1913, in-8°.

BOINET (A.). *L'ancien portail de l'église Saint-Yved de Braine (Aisne)*. Caen, 1913, in-8°, pl.

— *Le portail de l'église Saint-Eugène (Aisne)*. Caen, 1913, in-8°, pl.

— *Les sculptures de la cathédrale de Bourges*. Paris-Lille, 1912, in-4°, pl.

DAREMBERG et SAGLIO. *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, 48° fascicule. Paris, 1913, in-4°, pl.

- LA TOUR (Henri DE). 1855-1913. *Notice biographique. Bibliographie...* Mâcon, 1913, in-8°, 1 pl.
- MERLIN (M.). *Antiquités découvertes à Souk-El-Abiod (Pupput)*. Paris, 1913, in-8°, pl.
- *Découvertes à Utique*. Paris, 1913, in-8°.
- MICHON (É.). *Découvertes archéologiques faites en France durant l'année 1912*. [Berlin, 1913,] in-4°.
- VEOSTRYS (A. DE). *Une visite au Musée du Mont-Saint-Michel*. S. l. s. d., in-8°.

M. Lafaye, membre résidant, offre à la Société le fascicule 48 du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines (Tibia-Triumphus)*. Il signale la part très importante que M. Chapot a prise à cette publication. Non seulement M. Chapot y a inséré des articles étendus et substantiels, relatifs pour la plupart au commerce et à l'industrie des anciens (*Tignarius, Tinctor, Tonsor, Tornatura*), mais il a prêté à la direction un concours précieux en revoyant avec le plus grand soin toutes les épreuves du fascicule.

M. E. Michon, membre résidant, rappelant la communication faite à la séance précédente par M. le baron de Baye au nom de S. E. le comte Bobrinskoy, président de la Commission impériale d'archéologie de Saint-Pétersbourg¹, insiste sur l'extrême intérêt du trésor de Poltava, dont on ne saurait assez remercier notre éminent associé correspondant étranger d'avoir bien voulu envoyer la description et les photographies à la Société.

« Le rapport très complet et très minutieux sur les découvertes archéologiques faites en Russie durant l'année 1912, que vient de publier, dans l'*Archaeologisches Anzeiger* du *Jahrbuch* de l'Institut allemand de 1913, M. B. Pharmakowsky², fournit quelques renseignements complémentaires³.

1. Voy. plus haut, p. 317.

2. *Archaeologisches Anzeiger*, 1913, p. 178-234.

3. Le trésor de Poltava a déjà été l'objet en Russie de plusieurs

« Notons tout d'abord que les monnaies recueillies, qui toutes sont comprises dans la période de 602 à 668 ap. J.-C., donnent comme *terminus post quem* pour l'enfouissement la fin du VII^e siècle de notre ère. Il semble aussi certain, d'après les constatations faites sur les lieux, qu'il ne s'agit point d'une sépulture, mais que cette vaisselle précieuse était renfermée dans un coffret, probablement de bois, de la décoration duquel pourraient provenir les 250 feuilles d'or quadrangulaires mentionnées. Le trésor représentait, sans doute, le butin d'un des chefs barbares qui, au VII^e-VIII^e siècle, ravagèrent la Russie méridionale.

« Il saute aux yeux, d'ailleurs, que des objets d'origines et d'époques très différentes y sont compris.

« Les deux seuls sur lesquels je veuille brièvement revenir sont les suivants.

« Le premier se compose de deux pièces, qui ont reçu dans la description de M. le comte Bobrinskoy les nos 2 et 5 et constituent ce que le *Glossaire* de Du Cange appelle le *χερνιβόξεστον* dont les évêques se servaient dans les fonctions liturgiques, à savoir un bassin pour les ablutions, *χερνίψ*, *χερνιβον*, et l'aiguillère y afférente, *ξεστής*, *ξεστών*. Tels sont précisément, d'une part, le grand plat creux à manche décrit sous le n^o 2, qui porte cinq cachets avec les noms Μά(ξί)μος, Πατρί(χις), Πατρίκις, (Π)ρα(χ)έννης et Θωμά; de l'autre, l'aiguillère n^o 5, à base octogonale et anse décorée de têtes d'homme et d'animal, avec cinq cachets également répétant trois fois Πατρίκις et Θωμά et Μά(ξί)μος. L'inscription gravée sur le manche du bassin, *ἐστ(ι) τὸ χερνιβόξεστον σὺν τούτῳ λίτρας η, οὐγκίαν α γράμματα κ*, se doit entendre de l'ensemble dont les poids additionnés, environ trois livres et environ trois

études que cite M. Pharmakowsky : J. A. Sاریetzki, *Der Schatz von Maleja Pereschtschepina*, Poltava, 1912; N. E. Makarenko, *Bulletin de la Commission impériale archéologique*, t. XLVI, p. 207 et suiv.; W. N. Beneschewitsch, *Die Inschriften und Stempel auf den Gegenständen des Schatzes von Pereschtschepina*, *Ibid.*, t. XLIX, p. 101 et suiv.; Mst. Farmakowsky, *Die Schlüssel des Bischofs Paternus*, t. XLIX, p. 117 et suiv.

livres et demie, soit environ six livres et demie, ne constituent qu'un total supérieur d'un sixième environ à l'indication.

« Il y a également, comme l'a dit très sommairement M. le comte Bobrinskoy, une notation pondérale, et une notation distinguant l'argent et la dorure, sur le pied du grand plat au nom de l'évêque Paternus : ἔχ(ε)ι καθαρ(όν) λίτρας κ, οὐγκίας η, γράμματα ις, καὶ χρυσ(ίου) οὐγκίας β, γράμματα κ, καὶ μι(κτοῦ) χρυσ(ίου) νομίσματα β. Le poids actuel est d'environ treize livres, mais la vérification ne peut être utilement faite, étant donné la ou les réfections que l'objet a subies. La Société se rappelle que le plat porte, en outre, sur la face inférieure, trois timbres avec des noms grecs, Κομητᾶς, Ξενοφίλου, Μηνᾶ et un timbre latin circulaire, *D(ominus) N(oster) Anastasius P(ius) Aug(ustus)*, et, sur le fond, l'inscription : † *Ex antiquis renovatum est per Paternum reverentis(simum) episc(opum) nostrum. Amen* †. Il semble bien que ce qu'a fait refaire Paternus, c'est ce fond avec le monogramme du Christ flanqué de l'α et de l'ω, la partie précisément que montre la photographie qui vous a été communiquée. Le rebord décoré en relief d'une guirlande de vigne, dans les enlacements de laquelle sont disposés de petits quadrupèdes et oiseaux, serait d'une autre technique; mais ce rebord lui-même aurait, à une époque postérieure, été à son tour grossièrement réparé, et c'est d'alors que dateraient les niches avec les pierreries. M. Pharmakowsky, au contraire, paraît supposer qu'au moins quatre des médaillons seraient l'œuvre de Paternus¹. La photographie insérée dans l'*Archaeologisches Anzeiger*², en tout cas, montre le plat absolument restauré et de là la valeur particulière de la photographie qui sera reproduite dans le mémoire de M. le comte Bobrinskoy. »

Mgr Batiffol, membre résidant, étudie les souvenirs locaux relatifs à Toulouse, qui se trouvent dans le texte

1. *Archaeologisches Anzeiger*, p. 230.

2. *Ibid.*, p. 227-228, fig. 74.

de la messe mozarabe qui célébrait la *Translatio* de saint Saturnin ou Sernin. Ces souvenirs se rapportent au v^e siècle.

M. P. Monceaux demande à quelle date remonte le texte de cette messe. Mgr Batiffol répond que ce texte doit être du vi^e siècle. MM. Delaborde et Monceaux ajoutent quelques observations sur la *Passio* même de saint Saturnin.

M. E. Chénon, membre résidant, entretient la Société de peintures murales nouvellement découvertes dans une ancienne église romane de Châteaumeillant (Cher) :

« Châteaumeillant possède deux églises de l'époque romane qui, au moyen âge, dépendaient toutes les deux de la puissante abbaye de Déols, près Châteauroux. L'une, située hors de la ville, à 400 mètres des anciens fossés, est devenue et est restée l'église paroissiale. Un peu moins ancienne que l'autre, mais plus grande et plus belle, elle est depuis longtemps classée comme monument historique¹. Elle a pour patron un saint nommé Genès, qui fut, à une époque inconnue, martyrisé à Châteaumeillant². La seconde, sous le vocable de Notre-Dame-la-Petite, est située non loin du château, dans l'intérieur des murs. Elle est désignée dans les bulles confirmatives des biens de l'abbaye de Déols, aux xii^e et xiii^e siècles, sous le nom de *Capella Scae Mariae*³. En septembre 1517, Jean d'Albret, sire d'Orval et seigneur de Châteaumeillant, y fonda,

1. Cf. les descriptions données par B. de Kersers, *Statistique monumentale du Cher, cant. de Châteaumeillant*, Bourges, 1885, in-4°; — et F. Deshoulières, dans le *Bulletin monumental*, année 1906.

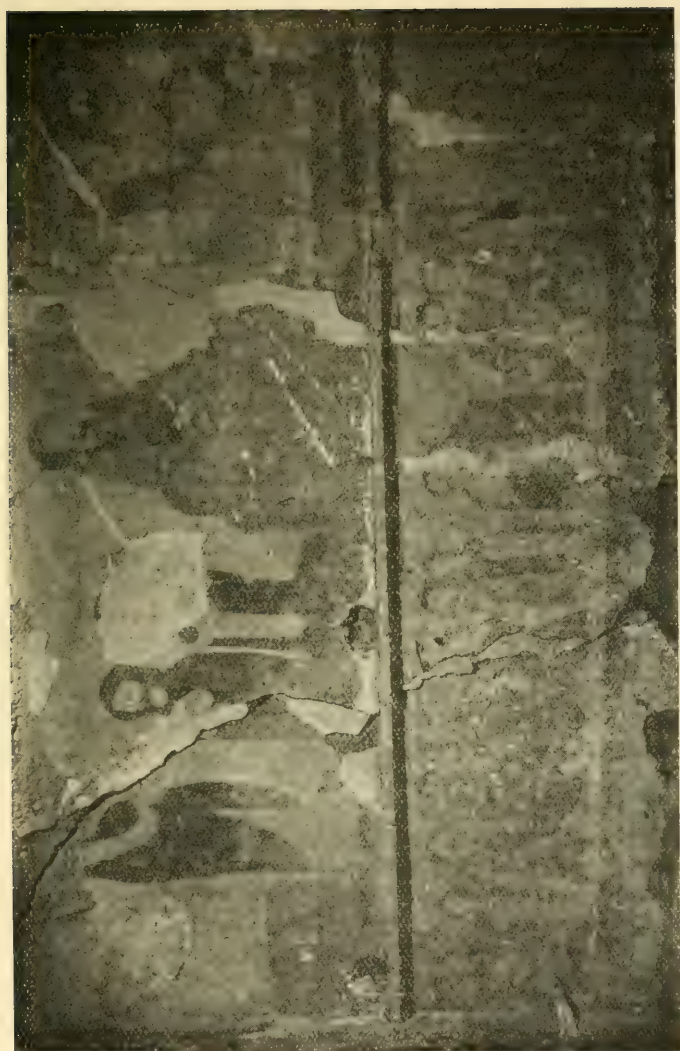
2. Cf. abbé Lebeuf, *Recueil de divers écrits pour servir d'éclaircissements à l'histoire de France*, Paris, 1738, in-12, dissert. I, écrite en 1731, p. 10 et suiv.; — E. Chénon, *Notice historique sur Châteaumeillant*, dans les *Mém. des Antiq. du Centre*, t. VII, p. 20, 28-30.

3. Bulle de Pascal II, de 1115, publiée par Eug. Hubert, *Recueil de chartes intéressant l'Indre*, dans la *Revue du Berry*, année 1900. — Cf. Bulles de 1144, 1154, 1212, etc.

avec le consentement de l'abbé de Déols, un collège de chanoines séculiers. L'église Notre-Dame prit alors le nom, qu'elle a conservé, de *Chapitre*¹. Confisqué à la Révolution, le Chapitre sert depuis lors à loger les services municipaux : mairie, justice de paix, halle, etc. La partie haute du chœur et de l'abside centrale, coupée par un plafond, qui isolait la voûte, devint le bureau du secrétaire de la mairie. C'est au-dessus de ce plafond, par conséquent dans la voûte du chœur et de l'abside centrale, qu'il y a quelques mois le nouveau maire de Châteaumeillant, M. Antonin Massicard, découvrit, sous un badigeon au lait de chaux, quelques traces de peinture. Il eut la bonne idée de me faire prévenir; et, après examen des lieux, il fut convenu qu'aux vacances prochaines nous tenterions d'enlever le badigeon et de remettre au jour les peintures qu'il recouvrait. C'est le résultat de ce travail long et délicat, que M. Massicard et moi avons effectué en octobre dernier, aidés de quelques auxiliaires bénévoles, que je voudrais exposer. Nous n'avons pas pu retrouver la totalité des peintures, car en maints endroits elles ont été détruites par des placages de mortier destinés à boucher les lézardes ou les crevasses de la voûte; mais, en somme, la partie découverte est assez notable et assez intéressante pour faire regretter la perte du reste.

« Il est regrettable surtout de n'avoir rien pu découvrir dans l'abside centrale. On aperçoit seulement, du côté de l'évangile, au commencement et au-dessus de la cimaise, un pied nu, posé sur un objet blanc de forme circulaire, qui paraît être un bassin; et, au-dessous de la cimaise, une bordure rouge qui fait tout le tour de l'abside. Sur cette bordure, j'ai pu lire, à gauche, les lettres LV...; à droite et à l'extrémité, les lettres ... ATHEVS (H et E liés), ce qui suffit à indiquer qu'au-dessous de la cimaise se trouvaient les images des quatre évangélistes dont il

1. Cf. E. Chénon, *loc. cit.*, p. 55-57, 102-104. L'acte de fondation, du 9 septembre 1517, conservé aux Archives du Cher, a été publié in extenso, *ibid.*, p. 216-223.



Peintures murales de l'église de Châteaumeillant.

sera peut-être possible de retrouver quelques traces dans le bureau du secrétaire.

« Les peintures qui subsistent occupent, à droite et à gauche, les parois du chœur, longues de 5 mètres, et aussi l'arc qui forme l'entrée de l'abside. Les couleurs employées par le peintre sont au nombre de quatre : le blanc, légèrement teinté de rosé, qui lui sert surtout pour les figures et les mains, l'ocre jaune, l'ocre rouge, et le noir. Les contours des visages, des mains, des bras, des corps nus, et certains plis de vêtements sont tracés à l'ocre rouge. Les diverses scènes étaient réparties, avec une échelle différente, sur trois zones au moins. L'une, située sur la voûte, immédiatement au-dessus de la cimaise, mesure 1^m75 de haut; les personnages debout ont en moyenne 1^m30. Dans la seconde zone, placée au-dessous de la cimaise et mesurant seulement 0^m95 de haut, les personnages sont plus petits (ils n'ont que 0^m80 en moyenne), mais, en revanche, sont plus nombreux et plus finement traités. Cette seconde zone est limitée en bas par un large filet rouge, au-dessous duquel se développait la troisième zone, dont on n'aperçoit plus que quelques traits; le reste est au-dessous du plancher, qui forme le plafond du secrétariat. Toutes les scènes retrouvées concernent, comme il convenait dans une église dédiée à Notre-Dame, la vie de la sainte Vierge et de ses parents. Nous allons les décrire sommairement.

« C'est par la zone supérieure située du côté de l'épître que la série commence. Cette zone comportait trois scènes qui se succèdent de gauche à droite. La première, qui en occupe à peu près la moitié, comprend trois personnages : l'un debout, en avant d'un autel cubique, garni de draperies et surmonté d'une colonne, est le prêtre Issachar, qui repousse des deux mains saint Joachim et sainte Anne. Ces derniers sont à genoux devant lui, et Joachim lui présente un agneau qu'il apportait en offrande au temple de Jérusalem. Issachar est vêtu d'une robe blanche et d'un manteau jaune; Joachim, barbu, nimbé de jaune, porte une tunique rouge, un manteau

jaune, et une coiffure surmontée d'un bouton; sainte Anne, nimbée de rouge, porte une robe blanche et un manteau rouge. La seconde scène représente saint Joachim, vêtu comme précédemment, assis à gauche sur une éminence et écoutant le message que lui apporte un petit ange, tracé simplement à l'ocre rouge, et tenant à la main une banderole qu'il lui présente; à droite, sainte Anne, également assise, devait recevoir un message semblable; mais l'ange qui le lui apportait n'est plus visible. La troisième scène est presque complètement détruite. On aperçoit cependant des traces de deux personnages qui semblent être debout : il s'agit, selon toute vraisemblance, de la rencontre de saint Joachim et de sainte Anne à la Porte-Dorée. Ces trois scènes sont encadrées dans deux larges filets rouges, en haut et en bas.

« La zone inférieure doit être regardée de droite à gauche. Elle comprend sept scènes et vingt-quatre figures. — A droite, la Naissance de Marie, tenue dans un berceau par une femme. — Ensuite, Marie, toute petite, âgée d'environ trois ans, tenant un livre à la main droite, annonce à ses parents émerveillés qu'elle veut entrer au temple. Joachim est toujours vêtu d'une tunique rouge et d'un manteau jaune; sainte Anne d'une robe jaune et d'un manteau rouge; la petite Marie porte un manteau noir qui permettra de la reconnaître dans les scènes suivantes. — La troisième scène représente la Présentation au temple : Joachim et Anne, dans la même attitude que précédemment, laissent emmener Marie par le grand prêtre qui lui tient le bras de la main gauche et lève la main droite dans un geste d'orateur. — Vient ensuite l'Annonciation : à droite, Marie; à gauche, l'archange Gabriel, avec deux grandes ailes, dont les penne sont tracées en noir, la main droite levée, la main gauche tenant une banderole. — En cinquième lieu, la Visitation : à droite, une femme, Élisabeth, derrière laquelle on distingue trois autres figures; en face d'elle, Marie; derrière Marie, un homme qui étend la main comme pour bénir, et qui doit être Zacharie. — La sixième scène est

plus difficile à identifier. Elle comporte trois personnages principaux : d'abord, deux hommes, l'un à droite, l'autre à gauche, vêtus chacun d'une tunique rouge et d'un manteau jaune, coiffés d'une sorte de barrette rouge, et levant tous deux la main comme pour parler. Entre eux, la Vierge Marie paraît effrayée. Derrière chacun des hommes apparaît une tête : celle de droite est une tête de femme avec une guimpe de religieuse. Les deux hommes sont sans doute deux prêtres du temple annonçant à Marie qu'elle doit épouser saint Joseph. — En tout cas, la septième scène représente le Mariage de Marie et de Joseph, dont les mains sont jointes par un prêtre.

« Que pouvait-il y avoir dans la troisième zone, celle qui se trouve maintenant au-dessous du plancher ? Probablement la naissance de Jésus à Bethléem, l'adoration des bergers, et l'adoration des Mages, scènes capitales de la vie de Marie. Ce qui permet de le supposer, c'est qu'à droite, sous le filet rouge qui limite la seconde zone, on aperçoit très nettement une grande étoile à cinq pointes qui doit être l'étoile des Mages.

« Si maintenant nous passons du côté de l'évangile, nous ne voyons rien dans la troisième zone correspondant à la précédente, sauf une tête à l'extrémité droite. — De la seconde zone, celle qui se trouve immédiatement au-dessous de la cimaise, il ne reste plus qu'une seule scène, celle de gauche, où il s'agit évidemment de la Présentation de Jésus au temple. L'enfant nu, les mains jointes, debout sur un autel garni de draperies, porte le nimbe crucifère. A gauche, sa mère, vêtue cette fois d'une robe rouge et d'un manteau blanc, le tient par la jambe et l'épaule droites ; derrière elle, saint Joseph. De l'autre côté, deux personnages, dont le premier, vêtu d'une robe blanche et d'un manteau rouge qui lui entoure la tête, semble être une femme : Anne la prophétesse(?), tendant les bras vers la Vierge. Le second est un homme qui montre Jésus en parlant et doit être le vieillard Siméon. — Les autres scènes de cette zone sont complètement détruites.

« Il en est de même pour la première scène à gauche

de la zone supérieure, qui occupait une largeur de 1^m90. — La seconde scène comporte seulement deux personnages; une femme couchée, dont la tête apparaît à droite; à gauche, une autre femme debout qui la contemple; entre les deux, dans une auréole en amande, une petite figure, symbole d'une âme qui s'envole : il s'agit vraisemblablement de la mort de Marie. — Dans une troisième scène, on aperçoit les têtes de plusieurs hommes, au moins six, tous nimbés de rouge et se tenant debout, dans une attitude recueillie. Malheureusement la scène, en partie effacée, en partie mutilée par une grande crevasse, est difficile à interpréter : on peut y voir, soit le mystère de la Pentecôte, quand les apôtres sont réunis dans le cenacle, soit le mystère de l'Assomption, quand les apôtres, se présentant au tombeau de Marie, le trouvent vide. — Un filet rouge vertical sépare cette scène de la quatrième, dans laquelle figurent deux personnages de grandeur naturelle : c'est la scène bien connue du Couronnement de la Vierge. Marie, assise à gauche, la tête ornée d'une couronne d'or à trois fleurons, joint les mains devant le Christ, debout devant elle, porteur du nimbe crucifère et levant la main pour bénir sa mère.

« Une dernière composition décorait le segment compris entre l'arc d'entrée de l'abside et la voûte du chœur. Au centre, on aperçoit, malheureusement avec beaucoup de peine, la Vierge Marie dans une auréole en forme d'amande que soutiennent, à droite et à gauche, deux anges aux ailes éployées : c'est la scène de l'Assomption. Deux autres anges occupent les extrémités; leurs pieds (celui de l'ange de gauche est très visible) viennent reposer sur la cimaise. — Au-dessous se trouve un second arc, en retrait sur le premier; il est orné de dessins géométriques, en forme de bâtons brisés, peints en plusieurs couleurs, où dominent le noir bleuâtre et le rouge. — Ajoutons pour finir que les chapiteaux des colonnettes d'angle étaient polychrômes et que, sur le côté des arcs opposés au public, la décoration consistait seulement en

filets rouges figurant l'appareil ou en rinceaux très simples de même couleur.

« Il ne reste plus qu'à déterminer l'époque à laquelle ont été exécutées les peintures. L'absence complète de tout membre d'architecture dans les scènes représentées rend assez difficile cette détermination. Cependant, le style des visages et des mains, certains détails des costumes, la façon particulière dont est traité le mystère de l'Assomption (la Vierge Marie dans une gloire soutenue par des anges) permettent d'indiquer comme la date la plus probable le début du xiv^e siècle¹. »

MM. Deshoulières exprime l'opinion que ces peintures ne peuvent guère être plus anciennes que le xvi^e ou au plus tôt le xv^e siècle; il ajoute quelques détails aux interprétations signalées par M. Chénon.

MM. Mâle et Marquet de Vasselot pensent que plusieurs des figures représentées sur ces peintures dateraient plutôt du xiv^e siècle.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, signale des inscriptions fausses sur des objets provenant de Syrie.

« Les antiquités suspectes arrivent maintenant de tous les pays et se multiplient d'une façon très inquiétante. Il est cependant remarquable que les marchands syriens détiennent le record dans ce genre de colportage et qu'ils répandent à profusion sur le marché, et depuis longtemps, des objets faux.

1. A cette époque, Châteaumeillant appartenait à une dame, assez remuante et entreprenante, Marguerite de Bomez. Mariée trois fois, en dernier lieu avec Henri III de Sully, Marguerite de Bomez semble avoir résidé à Châteaumeillant après son dernier veuvage; elle s'en est au moins souvent occupée de 1285 à 1323, date de sa mort; elle y battait monnaie. Peut-être a-t-elle contribué à l'exécution des peintures que nous venons de décrire. Sur Marguerite de Bomez, cf. E. Chénon, *Notice historique sur Châteaumeillant*, dans les *Mém. des Antiq. du Centre*, t. VII (1878), p. 77-84, et *La succession de Robert de Bomez*, *ibid.*, t. XXXV.

« Le devoir des archéologues serait de dénoncer les faussaires, mais pour beaucoup de raisons ils ne peuvent pas toujours le faire. Tantôt l'origine véritable de ces objets demeure inconnue ou très obscure; tantôt les intermédiaires qui les apportent se présentent avec des renseignements erronés sur la provenance qu'ils ont intérêt à dissimuler. Quelques-uns cependant sont de bonne foi, victimes eux-mêmes d'une coupable supercherie. En somme, il est assez difficile de les inculper, plus difficile encore de découvrir l'individu qui, pour la première fois, a mis les monuments en circulation et qui, cela va sans dire, a pris ses précautions pour rester inconnu.

« Il est cependant nécessaire de signaler les monuments suspects. C'est pourquoi, en 1906, j'ai appelé l'attention de mes confrères sur une plaque de bronze portant une inscription et qu'on prétendait découverte dans une fouille en Palestine. Ainsi que je l'ai démontré¹, cette inscription n'était qu'une copie informe et lamentable d'un feuillet de diplôme militaire trouvé en Syrie et conservé au Louvre. Le plagiat, œuvre d'un ouvrier aussi ignorant que malhabile, avait été exécuté naturellement avant l'arrivée du diplôme à Paris.

« Depuis cette époque beaucoup d'objets faux de même provenance et portant des inscriptions suspectes m'ont été proposés. Ces inscriptions se lisent d'ordinaire sur de petits monuments en métal ou en terre cuite, faciles à transporter, appartenant à la série de ceux que le Corpus décrit et enregistre sous la rubrique *Instrumentum domesticum*. En dehors de cette série courante, je voudrais en signaler deux qui reproduisent avec plus ou moins de bonheur des textes authentiques et qui nous montrent une des façons de procéder des faussaires.

« 1. — Le 7 juin 1909, on m'écrivait de Beyrouth pour me proposer une coupe en argent. Mon correspondant joignait à sa lettre le fac-similé d'une inscription gravée

1. *Bulletin de la Soc. des Antiq. de France*, 1906, p. 355-357; cf. *Comptes-rendus de l'Acad. des inscr.*, 1897, p. 679-684.

en creux sur le bord de la coupe et qui se composait des huit lettres suivantes :

SMGMPPRR

« Il me fut facile de reconnaître dans ce petit texte la reproduction d'un timbre (*signaculum*) en bronze, trouvé dans un tombeau à Mesagne, entre Oria et Brindisi, sur la voie Appienne. Ce monument de peu d'apparence est très connu parce qu'il se rattache aux documents sur lesquels est rappelé le nom d'un des grands fonctionnaires du haut empire, M. Gavius Maximus, qui occupa pendant vingt ans la préfecture du prétoire sous Antonin le Pieux (138 à 158) et qui eut pour collègue, jusqu'à l'année 143, Sex. Petronius Mamertinus¹. On s'accorde à penser que le sceau de Mesagne était celui d'un de ses esclaves. Le texte original comporte deux points que le faussaire a négligés :

S·MGMPR·PR

*S(ynthrophī?) M(arci) G(avii) M(aximi) pr(aefecti) pr(aetorio)*².

« Le nom de l'esclave de Gavius Maximus peut être *S(yntrophus)*, comme le proposent MM. Bormann et Mommsen, ou tout autre nom servile commençant par S.

« Il est certain que la supercherie en question n'est pas le fait d'un indigène illettré. Elle semble avoir été commise ou inspirée par un homme instruit, connaissant probablement le *Corpus* latin, dans lequel, avec un raffinement calculé, il a choisi ce petit texte qui, au premier abord, paraît énigmatique aux personnes peu familiarisées avec les problèmes de l'épigraphie.

J'ignore ce que cette coupe est devenue. Je ne sais pas

1. Borghesi, *Œuvres*, X, 52, ou, par suite d'une erreur, ce sceau a été désigné comme un tuyau de plomb.

2. *Corp. inscr. lat.*, IX, 6083, 125.

davantage si elle était antique ou moderne, car l'inscription pouvait avoir été ajoutée au trait sur un monument authentique dans l'espoir de lui donner une plus grande valeur marchande.

« Le fait d'avoir reproduit une inscription trouvée en Italie laisse planer une certaine incertitude sur la nationalité du falsificateur. Il ne serait pas impossible que la pièce en question ait été envoyée d'Italie en Syrie, afin de mettre le véritable coupable à l'abri des soupçons et de lui assurer l'impunité.

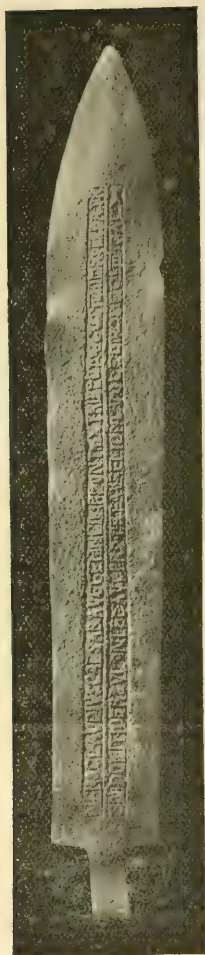
« 2. — Le 1^{er} octobre dernier, j'ai reçu de Damas les photographies d'un objet dont la fausseté ne peut soulever le moindre doute. C'est une lame de glaive court, en fer, mesurant 0^m61 de longueur. Le métal ne paraît pas altéré par la rouille; l'objet présente un aspect très neuf¹.

« Sur une de ses faces (face A), cette lame est ornée de plusieurs



*Lame d'un glaive, en fer,
provenant de Damas.
Face A.*

1. Un glaive en bronze avec sa poignée, portant une inscription fausse de quatre lettres, fait partie des prétendues découvertes faites au Mont-terrible. Le *Corpus* latin en a donné un croquis, XIII, 1927*. Un glaive en bronze trouvé en Sardaigne porte également une inscription suspecte, *ibid.*, X, 8072, 25.



*Lame d'un glaive, en fer,
provenant de Damas.
Face B.*

figures superposées. En commençant près de la poignée, on y voit successivement un soldat appuyé sur un bouclier et tenant une lance, une tête d'animal? Dans un cercle, un cavalier au galop penché sur le cou de son cheval et suivi d'un chien(?), un groupe de trois figures dont la plus grande paraît représenter une divinité vers laquelle sont tournés deux archers plus petits, coiffés d'un casque pointu et porteurs d'un carquois, un second cavalier chargeant, la lance en avant, deux bouquetins au galop dont l'un tourne la tête en arrière, un soldat debout avec un bouclier au bras droit.

« Sur l'autre face (face B), sur deux lignes séparées par un trait, s'étale une inscription en relief qui révèle la fraude de la manière la plus flagrante.

« Il est impossible d'imaginer quelque chose de plus audacieux et de plus naïf en même temps! Ce long texte, réduit à deux lignes par le faussaire, sur la lame en fer de sa fabrication, reproduit, avec plusieurs omissions et de grossières inexactitudes, une inscription antique de huit lignes conservée à Kessérîk près de Charput, en Arménie, qui fut gravée sur une base en pierre, haute de 1^m50 et large de 0^m95, en l'année 64 de notre ère, après

la pacification de l'Arménie par Corbulon¹. On n'aura pas de peine d'ailleurs à y reconnaître, malgré la façon dont il est estropié, le nom de ce général et celui de T. Aurelius Fulvus, grand-père d'Antonin le Pieux :

NERO GLAYDIVS CAESAR AVG GEMNG IMP * PONT MX TRIB POT XI COSIII IMP VIII PATR

GN * DOMITIO GR BVLON LEG AVG PROPRT AVRELIO FVLVO LEDATO LEG III GAL

« On a trouvé deux bases semblables à Kessérik, mais la façon dont le chiffre des salutations impériales est indiqué sur ce glaive montre que le falsificateur a pris pour modèle le n° 6741². La mauvaise transcription du mot *Germanic(us)* s'explique par ce fait que le copiste n'a pas tenu compte de certaines lettres conjuguées existant sur son modèle.

« Il est presque certain que l'auteur de cette fumisterie un peu forte est un des nombreux Arméniens qui se livrent au commerce des antiquités. L'œuvre qu'il a fabriquée et qu'il a mise ainsi dans le commerce est vraiment trop surchargée de lettres et d'ornements; elle ne se présente pas avec la modestie qui sied à une personne honorable.

« Ces exemples suffiront à faire comprendre avec quelle méfiance on doit accueillir et examiner les monuments épigraphiques provenant de Syrie. La contrefaçon opère dans ce pays de la façon la plus éhontée; les faussaires s'y livrent à leur métier funeste et déshonnête avec une audace que rien n'arrête. »

M. l'abbé Corbierre, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« On enseigne généralement que les abbés de monastères n'avaient pas de sceaux avant le xii^e siècle, et que même pendant la durée de ce siècle les sceaux des abbés

1. *Corp. inscr. lat.*, III, 6741; cf. 6742.

2. Sur le n° 6742, on lit IMP·IX.

et des abbayes n'étaient pas distincts. Cette dernière assertion ne semble pas tout à fait exacte : il existe en effet au Musée de Cluny un sceau qui paraît être celui de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny de 1122 à 1156.

« En voici la description :

+ *Petrus abbas Cluniacensis.*

« Abbé à mi-corps, de face, tenant un livre de la main droite sur la poitrine ; sceau en cuvette de 0^m20 × 0^m15 ; cire blanche, pendu à une ou deux queues de parchemin d'après la cassure. »

Séance du 26 Novembre.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

DELLA CORTE (Matteo). *Il pomerium di Pompei*. Roma, 1913, in-8°, pl.

ESPÉRANDIEU (Em.). *Les fouilles du Vieil-Évreux*. Paris, 1913, in-8°.

GINOT (E.). *Les peintures du manuscrit 250 de la bibliothèque de Poitiers*. Paris, 1913, in-8°, pl.

LIS (Don J. E.). *Informe..., acerca de las labores de la Universidad Nacional de Mexico..., de sept. de 1910 a sept. de 1912, a la secretaria de Instruccion publica...* Mexico, 1913, in-8°, pl.

MICHON (E.). *Visite de H. F. J. Estrup à Lillebonne et à Vieux en 1819*. Paris, 1913, in-8°.

M. Prou, membre résidant, offre de la part de M. Émile Ginot, associé correspondant national, conservateur de la bibliothèque municipale de Poitiers, une notice sur *les Peintures du manuscrit 250 de la bibliothèque de Poitiers*. Ce manuscrit contient, entre autres choses, la Vie de sainte Radegonde par Fortunat, illustrée de peintures.

M. Ginot démontre que ces peintures n'ont pas été exécutées, comme on l'a prétendu, avant la copie du texte, mais qu'elles sont contemporaines de l'écriture, laquelle remonte à la fin du ^x^e siècle. La brochure de M. Ginot contient deux planches en phototypie.

M. J. Toutain, membre résidant, fait la communication suivante :

« J'ai publié autrefois, dans le *Recueil des Notices et Mémoires de la Société archéologique de Constantine*¹, une *Note sur une inscription bilingue* du Musée Alaoui. Cette inscription, latine et libyque, provient du pays des Ouchtetas, à l'ouest de Ghardimaou. Le texte, très effacé, est une épitaphe. En m'aidant à la fois des traces de lettres latines et des vestiges de caractères libyques, j'ai cru en 1891 pouvoir donner la lecture suivante :

« Inscription latine : *Faustus Aspennatis f... vixit annis lxxv.*

« Texte libyque : *Fousto ou Sbenna Iriba Masiva Makouda.*

« J'ai exprimé l'hypothèse qu'*Iriba*, le troisième mot du texte libyque, était un nom de lieu. Je n'avais pu déchiffrer sur la pierre le mot latin correspondant.

« Or, récemment, j'ai retrouvé dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*, année 1886, p. 457, la première publication du texte latin de ce monument. La pierre, sans doute plus intacte à cette date, avait permis de lire :

FAVSTVS ASP
/// NATIS FN·IR
//// // CI VIX
ANNIS LXXV

« Ma lecture, *Faustus Aspennatis f.*, se trouve donc

1. T. XXVI, 1890-1891.

confirmée. En outre, la fin de la seconde ligne, N·IR, concorde d'une part avec le nom libyque que j'ai lu *Iriba* et, d'autre part, permet de croire que ce nom est un nom de lieu d'origine ou de tribu. Le signe N· peut, en effet, s'interpréter comme l'abréviation de *natione*, qui indique la nation ou la tribu à laquelle le personnage appartient¹.

« Mais les deux lettres IR qui terminent la seconde ligne de cette inscription ne représentent sans doute que le début de l'ethnique. Cet ethnique apparaît sous une forme un peu plus complète dans une autre inscription bilingue, latine et libyque, qui provient des mêmes parages et qui a été publiée au *Corpus inscriptionum latinarum*, VIII, n° 5218 = 17393. Le texte latin se lit :

NABDHCEN COTVZA
NIS f. IRB·MISICTRI VIX
ANNIS XX H S E

« La construction est exactement la même, sauf l'absence de la lettre N. Mais il paraît bien évident que les lettres IRB représentent l'ethnique du personnage².

« Ainsi *Faustus Aspennatis f. et Nabdhsen Cotuzanis f.* appartenaient tous deux à une tribu africaine, dont le nom se lit sur un texte libyque *Iriba* et se trouve abrégé en latin *Irb*.

« J'ai cherché si d'autres documents ne nous donnaient pas cet ethnique sous une forme plus complète ou plus précise. Je n'ai rien trouvé dans les inscriptions. Parmi les nombreux ethniques que Ptolémée cite, pour la province d'Afrique, le seul qu'il soit possible de rapprocher de ce mot *Iriba* est l'ethnique Ἰρβίται, qu'il donne au

1. R. Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, 4^e éd., p. 65.

2. C'est également le même ethnique qu'il faut lire dans l'inscription de la même région, publiée au *Corp. inscr. lat.*, VIII, 5217, où les éditeurs ont lu à la ligne 3 TRIBV. Le mot TRIBV ne signifie rien ici. La 1^{re} lettre doit être lue I et le mot représente une forme IRIBV(ensis) ou quelque forme analogue, très voisine de la forme IRIBA du texte libyque.

chapitre III du livre IV. Mais ces Ἐρεβίδαι sont placés par lui à l'autre extrémité de la province, au voisinage de Leptis Magna et du fleuve Cinyps. En l'absence de toute autre indication, il serait téméraire de croire à quelque rapport entre ces Ἐρεβίδαι de la Tripolitaine et les *Iriba* ou *Iribenses* de la Numidie. Il est toutefois intéressant de remarquer qu'il y avait en langue berbère une forme *Iriba* ou *Ereba* ou encore *Erebda* qui apparaît, semble-t-il, dans deux ethniques différents. »

M. Maurice Roy, membre résidant, lit un mémoire sur l'origine des tapisseries de Saint-Mammès de Langres. Aux termes d'un marché du 14 juillet 1543 qu'il a retrouvé, les patrons de ces tapisseries ont été commandés par le cardinal de Givry, évêque de Langres, à Jehan Cousin père, l'exécution matérielle en fut confiée à d'habiles ouvriers parisiens (second marché du 29 janvier 1544); mais des huit panneaux qui composaient la série, deux seulement se trouvent encore à la cathédrale de Langres et un troisième dans une collection privée. Les dessins, d'un beau caractère, représentent diverses scènes de la vie de saint Mammès et sont les premières compositions qu'un texte précis permette de restituer avec certitude à l'artiste Jehan Cousin père.

M. le comte P. Durrieu insiste sur l'intérêt de la communication de M. Roy; cette détermination d'une œuvre certaine de Jehan Cousin père permettra désormais d'étudier avec plus de précision des œuvres appartenant à la même école et ayant subi l'influence de cet artiste. M. Durrieu cite en particulier des peintures des Heures du connétable de Montmorency, à Chantilly.

M. Guiffrey met également en lumière les résultats, au point de vue de l'histoire de la tapisserie, de la découverte de M. Roy; il insiste en particulier sur l'origine parisienne du peintre et des ouvriers.

Séance du 3 Décembre.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

BÉGOUEN (comte H.). *Une nouvelle grotte à gravures dans l'Ariège. La caverne du Tuc d'Audoubert*. S. l. n. d., in-8°, pl.

— et BREUIL (Abbé). *Peintures et gravures préhistoriques dans la grotte du Mas-d'Azil*. Toulouse, 1913, in-8°, pl.

MAURICE (J.). *Histoire politique des provinces espagnoles de 285 à 310*. Paris, 1913, in-8°.

— *Sur les chrétiens et les seconds Flaviens dans l'« Histoire Auguste » et l'époque de rédaction de cette histoire*. Paris, 1913, in-8°.

Le président annonce la mort de M. Émile Travers, associé correspondant national, rappelle la part qu'il a prise à nos travaux et exprime les vifs regrets de la Société.

Le président donne lecture d'une lettre de M. F. Maze-rolle, membre résidant, exprimant ses regrets d'être empêché par ses fonctions à la Monnaie d'accepter les fonctions de secrétaire.

Il est procédé aux élections pour le renouvellement du bureau et des commissions.

Sont élus pour 1914 :

Président : M. N. Valois ;

1^{er} Vice-président : M. P. Girard ;

2^e Vice-président : M. E. Lefèvre-Pontalis ;

Secrétaire : M. Marquet de Vasselot ;

Secrétaire-adjoint : M. le comte de Loisne ;

Trésorier : M. H. Martin ;

Bibliothécaire-archiviste : M. G. Espinas.

Membres de la Commission des impressions : MM. Héron de Villefosse, l'abbé H. Thédénat, H. Omont, M. Prou, Ph. Lauer.

Membres de la Commission de publication des *Mettensia* : MM. Collignon, H. Omont, R. Cagnat, A. Blanchet.

Membres de la Commission des fouds : MM. E. Michon, G. Lafaye, A. Blanchet.

M. le comte R. de Lasteyrie, membre résidant, est élu membre honoraire.

La vacance de son siège de membre résidant est déclarée, ainsi que celle du siège de M. H. de La Tour, et les deux élections sont fixées au 4 février prochain.

Sur le rapport de M. E. Lefèvre-Pontalis, M. de Marchéville, présenté par MM. Babelon et de La Tour, est élu associé correspondant national.

M. Bidault de Grésigny, associé correspondant national, présente à la Société plusieurs des bronzes trouvés dans la Saône et déjà signalés.

M. E. Michon, en remerciant M. Bidault de Grésigny d'avoir bien voulu apporter ces précieux bronzes, insiste sur l'admirable patine d'un des vases, auquel s'adapterait, d'après M. Bidault de Grésigny, une anse richement décorée.

M. A. Boinet, associé correspondant national, étudie le célèbre « flabellum » de Tournus, conservé au Musée national de Florence, dans la collection Carrand, et dont la date a été assez discutée. Il tente de démontrer que la partie peinte sur parchemin de ce vénérable monument est une œuvre de l'École de Tours, du milieu du ix^e siècle, et fait à ce sujet des rapprochements avec quelques-uns des plus beaux manuscrits tourangeaux, tels que la Bible de Charles le Chauve, l'Évangélaire de Lothaire et le Sacramentaire d'Autun.

Séance du 10 Décembre.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

AUBERT (F.). *Un grand magistrat du XIV^e siècle. Simon de Bucy, 129?-7 mai 1369.* Paris, 1913, in-8°.

BONNARD (L.). *Fortifications d'églises en Eure-et-Loir.* Chartres, 1913, in-8°.

MARQUET DE VASSELOT (J.-J.). *La conquête de la Toison d'Or et les émailleurs limousins du XVI^e siècle.* Paris, 1913, in-4°.

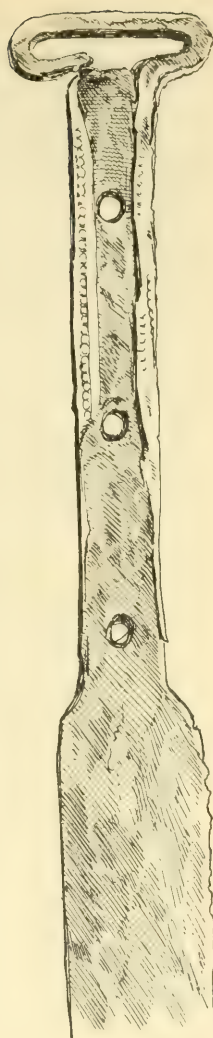
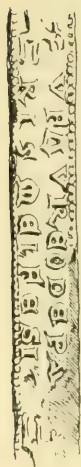
Le président donne lecture d'une lettre de M. le comte R. de Lasteyrie, exprimant ses remerciements à la Société pour sa nomination de membre honoraire.

M. Maurice Prou, membre résidant, présente à la Société l'image d'un couteau du moyen âge récemment acquis par le Musée de Cluny :

« Ce fragment de couteau m'a été montré par M. E. Ginot, conservateur de la bibliothèque de Poitiers; depuis, le Musée de Cluny en a fait l'acquisition. J'adresse mes remerciements à M. Edmond Haraucourt, conservateur du Musée de Cluny, qui, avec son obligeance habituelle, m'a donné toutes facilités pour étudier ce petit monument.

« Il a été trouvé, il y a quelques mois, dans une carrière de sable à Voulême, canton de Civray (Vienne).

« Il n'en reste que le manche et la partie supérieure de la lame. Manche et lame sont faits d'un seul morceau de fer. Le manche se termine en haut par une sorte d'anneau aplati. La tranche du manche et l'anneau sont recouverts d'une feuille de métal doré qui paraît être de l'étain. Cette feuille, un peu plus large que la tranche, est rabattue de part et d'autre sur le plat du manche où elle encadrerait



Couteau du Musée de Cluny.

une plaque d'os, d'ivoire ou de bois, retenue au fer par trois rivets dont on voit encore les trous; le plat du manche avait été évidé sur chaque face, pour recevoir cette plaque malheureusement détruite.

« La feuille de métal qui recouvre le manche est ornée de figures sur les côtés et d'une inscription sur l'anneau. Figures et lettres sont un travail de repoussé. Les figures consistent en une suite d'animaux. Sur chacune des tranches du manche nous voyons d'abord un dragon dont la queue contournée comme en rinceaux s'effile vers l'extrémité inférieure du manche qui lui-même va s'amincissant en pointe vers la lame. Puis viennent trois lévriers se suivant et courant après un quadrupède de taille plus forte que les chiens, mais que nous ne saurions déterminer, car la pression de la main lui a écrasé la tête; et c'est par là qu'on eût pu le reconnaître. La queue, ramenée horizontalement au-dessus du dos, puis recourbée à l'extrémité, rappelle, comme l'a remarqué M. Haraucourt, la position de la queue du léopard héraldique anglais. Au-dessus et au-dessous de cette course s'allonge un filet de grènetis; d'autres lignes de grènetis, verticales, séparent les animaux les uns des autres. Toute cette décoration est délicatement exécutée et très élégante. Elle indique, semble-t-il, un couteau de chasse.

« Mais ce qui donne à cette pièce un intérêt tout particulier, c'est l'inscription imprimée sur l'anneau au moyen de poinçons.

« Voici la lecture que j'en propose :

V FAVRE o DE PA

RIS  FESIT

U favre de Paris mei fesit.

« Entre la sixième et la septième lettre de la première ligne il y a un O; ce signe n'est cependant pas tel que serait la lettre O, renflée sur les côtés, amincie en haut et en bas; j'y vois un cercle, avec un point au centre, simple signe de séparation.

« L'interprétation de cette signature, qui paraît assez simple, présente plusieurs difficultés. L'objet est censé prendre la parole et désigner l'ouvrier qui l'a fait.

« De pareilles marques de fabrique ne sont pas rares au moyen âge. Et ceux de mes confrères à qui les objets d'art industriel sont familiers ne seraient pas embarrassés de nous en citer des exemples.

« La première lettre V est-elle l'initiale d'un nom ? Les noms commençant par V sont peu nombreux. *Favre*, en ce cas, serait le surnom ou nom de famille. Mais voici une autre hypothèse.

« Très souvent, dans les légendes des monnaies comme dans celles des sceaux, le trait abrégatif ou *titulus* placé au-dessus d'une lettre est omis, et même il l'est de propos délibéré; parce qu'en cas d'emploi de poinçons pour graver les lettres dans la matrice, il eût fallu pour insérer ce trait entre la tête de la lettre et le grènetis baisser le pied de la lettre au-dessous de la ligne de base; ou bien interrompre le grènetis par l'insertion du trait. On ne pouvait donc figurer ce trait qu'à condition d'avoir un poinçon spécial comportant une lettre de plus petites dimensions. Sur notre couteau, V serait pour $\overline{V}$, c'est-à-dire représenterait l'article indéfini *un*. Nous aurions alors *un favre de Paris*. Mais une autre difficulté surgit. A Paris, l'ouvrier qui travaillait les métaux s'appelait *un fèvre*; le dialecte parisien ne comporte pas la forme *favre*. Cette forme-là appartient à la langue du centre de la France; on la rencontre par exemple en Bourbonnais ou en Lyonnais. Elle conviendrait donc bien à un individu venu de cette région à Paris pour y exercer son industrie. Son nom de famille eût alors répondu à son métier, ce qui est, il est vrai, l'origine d'un grand nombre de noms de famille, mais ce qui ne peut plus être qu'une coïncidence à l'époque de la fabrication de notre couteau.

« A Paris, les fabricants de couteaux étaient désignés sous le nom de *fèvres couteliers* ou *couteliers fèvres*¹;

1. Le titre XVI du Livre des métiers d'Étienne Boileau est intitulé :
ANT. BULLETIN — 1913 24

l'appellation de *coutelier*, bien qu'elle leur soit parfois donnée¹, s'appliquait mieux aux fabricants de manches de couteaux². Il suffit donc, pour qu'un coutelier parisien ait pu se qualifier *favre* et non *fèvre*, qu'originnaire du Centre il ait conservé à Paris son parler provincial.

« Les deux derniers mots de l'inscription *mei fesit* ne sont pas moins difficiles à expliquer. *Mei* ne peut pas être la forme normande de *moi*; car nous ne saurions prêter à notre homme un langage bigarré. Mais si, au lieu de prononcer *favre*, nous prononcions *faure*, nous aurions du mot roman, qui vient de l'accusatif latin *fabrum*, une forme plus méridionale, appartenant à l'un des dialectes de la langue dite provençale; or, en provençal, à côté de *me* et de *mi*, on trouve *mei* pour le cas oblique du pronom personnel, mais jamais devant le verbe. Nous considérons donc *mei* comme une simple altération graphique de *me*.

« Reste *fesit*. Au parfait de l'indicatif, la troisième personne du singulier est normalement, en français, *fist*, et en provençal *fez*, *fe*, *fei*. Mais la seconde personne du même temps est, en français, *fesis*, *tu fesis*, et les deux premières personnes du pluriel, *nous fesimes* ou *feîmes*, *vous fesistes*; en provençal, la seconde personne du singulier *tu fezist* ou *fezis*; de telle sorte que l'on peut voir

tulé : « Des fevres couteliers », édit. Depping, *Règlements sur les arts et métiers de Paris* (Documents inédits), p. 47; et éd. R. de Lespinasse et Fr. Bonnardot (Hist. générale de Paris), p. 40. Au rôle de la taille de 1292 figurent deux couteliers fevres; voir Géraud, *Paris sous Philippe le Bel* (Documents inédits), p. 501, et G. Fagniez, *Études sur l'industrie et la classe industrielle à Paris*, p. 12 et 14.

1. Dans un acte de 1291, mention de « Jaquemart, feseur de coutiaus, pour ce qu'il avoit ouvré ainz jours, laquelle chose estoit contre l'establisement des cousteliers de Paris... ». Cité par G. Fagniez, *Études sur l'industrie*, etc., p. 330.

2. Le titre XVII du Livre d'Étienne Boileau commence ainsi : « Quiconques veut estre coutelier à Paris, ce est à savoir feseurs de manches à coustiaus, d'os et de fust et d'yvoire... », éd. Depping, p. 49; éd. R. de Lespinasse et Fr. Bonnardot, p. 41.

dans la troisième personne, *fesit*, le barbarisme d'un ignorant commis sous l'influence d'autres formes du même temps, de quelque région de la France que fût notre coustelier. Cette solution est admissible puisque pareil barbarisme se retrouve dans les patois modernes¹.

« Mais, comme dès le xiv^e siècle on trouve en français pour la troisième personne du singulier la forme *feist*, peut-être avons-nous ici affaire tout simplement à une de ces fautes de gravure, comme on en rencontre dans les légendes de monnaies, à une transposition de lettres, l'ouvrier ayant pris le poinçon de l's avant celui de l'i, ce qui aurait donné *fesit* au lieu de *feist*.

« En résumé, je traduis ainsi l'inscription du couteau :
« Un fèvre de Paris me fit. »

« A quelle époque faut-il rapporter ce nouveau produit de l'orfèvrerie parisienne? Évidemment, la forme des lettres indique la fin du xiii^e siècle ou la première moitié du xiv^e siècle. Mais le style des figures joint à la forme *feist*, si *fesit* n'est qu'une déformation de *feist*, indique une époque plus récente. Et, si l'on tient compte de l'archaïsme des objets d'art industriel, il convient peut-être de faire descendre notre couteau jusque dans la seconde moitié du xiv^e siècle. Je laisse à de plus compétents le soin de décider. »

M. Henry Martin propose quelques explications complémentaires, soit sur la décoration, soit sur l'inscription; il pense que FAVRE ou FAVREO est plutôt un nom propre qu'un nom de métier.

M. Marquet de Vasselot, au point de vue de la date, préférerait le xiv^e siècle à la fin du xiii^e siècle; il signale divers objets, qu'on peut rapprocher de ce couteau, originaires de la Catalogne.

M. le baron de Baye ajoute que des carreaux, en terre vernissée, du xiv^e siècle, portent des inscriptions analogues à celle qui se lit sur ce couteau.

1. Nyrop, *Grammaire historique de la langue française*, t. II, p. 138, § 182, et p. 140, § 184.

M. A. Dieudonné indique que la forme du M, telle qu'elle paraît sur ce couteau, ne se rencontre jamais après le milieu du xiv^e siècle.

M. P. Monceaux, membre résidant, au nom du R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, communique des plombs chrétiens, à légendes bilingues, qui ont été récemment trouvés à Carthage :

« 1. — Plomb de bulle. Diamètre, 0^m026. La face présente, dans une couronne et sur trois lignes, une inscription grecque en caractères latins. Au revers, une inscription latine en quatre lignes :

+
THEOTO
CEVOETHI
IOANNHI
✕

+
CVVICV
■■■■IOPREF
■■■■VV
■■■■

+ *Theotoce voethi Ioannei* (= Θεοτόκε, βοήθει Ἰωάννη)
+ *cuvicu[lario], pref(ecto)*...

« 2. — Plomb de bulle. Diamètre, 0^m028. Sur chacune des faces, dans une couronne, une inscription en trois lignes, grecque d'un côté, latine de l'autre :

+AN
ΔΡΟ
ΝΙΚΟΒ
+

+ Ἀνδρονίκου +

+AN
d R O
NICI
+

+ *Andronici* +

« 3. — Plomb de bulle. Diamètre, 0^m023. Sur chacune des faces, dans une couronne, un monogramme cruciforme, en lettres grecques d'un côté, latines de l'autre :

V
 P
 Θ + E
 Ω
 Δ
 Θεοδώρου

V
 O
 T
 D +
 RE
 S
Teodorus. »

MM. Prou et P. Girard ajoutent quelques observations sur certaines formes linguistiques signalées par M. P. Monceaux.

M. J. Maurice, membre résidant, fait la communication suivante :

« On sait que deux textes des lettres impériales adressées par Constantin et Licinius aux gouverneurs de provinces, à la suite de la célèbre conférence que ces empereurs tinrent à Milan, en février 313, nous ont été conservés par Lactance et par Eusèbe¹.

« Le texte de Lactance, copié par cet auteur sur l'affiche de Nicomédie, correspond certainement à la lettre adressée par Licinius au gouverneur de Bithynie, en juin 313, après la défaite de l'empereur d'Orient, persécuteur des chrétiens, Maximin Daja. On a interprété depuis longtemps ce texte comme représentant les « Litterae « Licinii². »

« Mais on n'a pas déterminé, d'une façon satisfaisante, ce que représentait le texte transmis par Eusèbe. J'ai proposé, en 1911, d'y voir les « Litterae Constantini ».

« Je m'exprimais ainsi : « Le préambule, ou le premier « paragraphe du texte d'Eusèbe, manque à Lactance. On « peut le considérer comme représentant une particula-

1. Lactance, *De mortibus persecutorum*, c. XLVIII; Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, X, 5. — On peut remarquer que par le seul fait qu'elle est affichée, la lettre impériale devient un édit.

2. Hülle, *Die Toleranzertasse d. römischer Kaiser für das Christentum*, Berlin, 1895, p. 81.

« rité des « *Litterae Constantini* ». Il exprime une intention « absolue de liberté religieuse ; je puis ajouter : spécialement en faveur des chrétiens¹. »

« Ce préambule fait, en effet, allusion à l'édit de tolérance de Galère, lequel avait été signé, pour cet empereur, par Licinius et par Constantin et publié à la fin d'avril 311 ; il dit que la liberté religieuse avait été accordée aux chrétiens, mais que, de nombreuses et diverses conditions ayant été stipulées dans le document qui la leur accordait, cela fut cause que certains d'entre eux furent bientôt empêchés de pratiquer leur culte.

« Ces conditions restrictives de la liberté des chrétiens ne sont pas énumérées dans l'édit de Galère, mais l'envoi de lettres qui indiqueront aux fonctionnaires comment ils doivent appliquer l'édit y est annoncé : « *per aliam autem epistolam iudicibus significaturi sumus, quid debent observare* »². C'est dans ces lettres que devaient se trouver les conditions restrictives de la liberté des chrétiens.

« Galère mourut, un peu plus d'un mois après la promulgation de l'édit, le 5 mai 311. Il avait pu faire rédiger, par sa chancellerie, les lettres que nous avons perdues. Mais il nous est permis de penser que Constantin ne fit, dès l'année 311, rien appliquer de contraire à la liberté des chrétiens, tandis que les instructions de Galère furent exécutées à la lettre dans ses états et continuèrent à l'être lorsque Licinius eut hérité de Galère, puisqu'aucun acte officiel ne vint suspendre l'application des mesures restrictives de la liberté des chrétiens. Maximin Daja se montra plus terrible contre ces derniers. Un rescrit hypocrite, adressé à son préfet du prétoire Sabinus, sembla promettre la liberté religieuse, tandis que l'empereur organisait tout le clergé païen d'Orient sur le modèle de celui d'Égypte et lui donnait des milices pour lui faciliter

1. *Numismatique constantinienne*, t. II, p. LII et note 4.

2. Lactance, c. XXXIV, 4 ; Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, VIII, 17, 2-10.

la surveillance des sacrifices; il encourageait en même temps certains gouverneurs de provinces à persécuter les chrétiens, et les municipalités païennes à les expulser des territoires de leurs villes¹.

« Ces faits suffisent à prouver l'impossibilité d'admettre, avec Hülle, que le texte d'Eusèbe représente les lettres impériales affichées dans les états de Maximin Daja, en Palestine². En effet, il s'était exercé dans ces pays une véritable persécution qui n'avait plus rien de commun avec les conditions restrictives mises à la pratique de la liberté.

« D'autre part, c'était Galère lui-même qui avait fait annoncer les lettres qui fixeraient aux magistrats les conditions dans lesquelles devait être appliqué l'édit de tolérance de 311, et c'était sa chancellerie qui avait dû les faire rédiger. Or Nicomédie était située dans les états que Licinius avait hérités de Galère.

« Il eût donc été particulièrement utile d'afficher le préambule d'Eusèbe à Nicomédie, et il manque précisément dans la pièce qui provient de cette ville, c'est-à-dire dans le texte de Lactance.

« Cela ne peut s'expliquer qu'en tenant compte des circonstances et de l'histoire de cette époque. J'ai tâché de le faire, mais trop brièvement, dans ma *Numismatique constantiniennne*.

« Le texte d'Eusèbe, ainsi que je le disais, représente les lettres de Constantin adressées aux magistrats et gouverneurs de province. En effet il a été traduit du texte latin envoyé d'Occident où Eusèbe avait de nombreuses relations³. La traduction se décele par un style flottant

1. *Numismatique constantiniennne*, t. III, Paris, 1912, p. xvii à xxviii.

2. Hülle, *op. cit.*, p. 95. C'était également l'opinion de Franz Görres, dans *Zeitschr. für wissenschaftliche Theologie*, t. XXXV, 1892, p. 288.

3. Voir le titre du chapitre v d'Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, X, et Galli, *L'Editto di Milano*, dans *La Scuola cattolica*, mai-juin 1913, p. 57.

et parfois confus¹, mais le document est complet, il n'a pas été mutilé. Il a été publié par Eusèbe, après la conquête de l'Orient par Constantin, c'est-à-dire à une époque où il lui eût été impossible, sans outrage grave à l'empereur, de rien changer à ses lettres qui avaient force de loi².

« Wittig, dans un travail tout récent, s'appuyant sur le témoignage d'Eusèbe dans les IX^e et X^e livres de l'*Histoire ecclésiastique*³, conclut à peu près, comme je l'avais fait, en disant que le texte d'Eusèbe représente l'édit de Milan, mais il croit à un édit unique de Milan et à un texte modifié seulement dans certaines provinces de Licinius⁴. Je crois devoir admettre, au contraire, que les lettres impériales adressées aux magistrats et gouverneurs ont été rédigées à Milan par les chancelleries des deux empereurs Constantin et Licinius⁵. Les rédactions sont sensiblement pareilles sur tous les points essentiels, peut-être même, si nous possédions le texte latin qu'a traduit Eusèbe, les trouverions-nous plus voisines encore. Rien ne prouve toutefois qu'elles seraient identiques. Une seule chose importe, à mon avis, c'est de remarquer que

1. C'est ce qu'a très bien mis en lumière Wittig, mais sans en donner la raison, p. 58 à 62, dans *Das Toleranzreskript von Mailand*, dans le recueil publié à Fribourg en 1913, sous la direction de Dölger.

2. Gaius, *Institutes*, I, 5.

3. Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, IX, 9.

4. J. Wittig, *Das Toleranzreskript von Mailand*, p. 58, publié dans *Konstantin der Grosse und seine Zeit*, Fribourg, 1913.

5. Seeck a pensé qu'il n'y avait pas eu d'édit de Milan, mais des actes de Constantin et de Licinius : *Das sogenannte Edikt von Mailand* (*Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 1891, p. 381 et suiv.). Mgr Batiffol, dans *Les étapes de la conversion de Constantin*, croit pouvoir dégager du texte de Lactance un édit originel. Voy. *Bulletin d'anc. littérature et d'archéol. chrét.*, 1913, p. 124 et suiv. Peut-être a-t-on, simplement, arrêté d'abord les dispositions législatives, avant de formuler les recommandations à adresser aux magistrats, ce qui expliquerait l'existence des deux textes entrecroisés que met en relief l'étude de Mgr Batiffol.

Licinius a supprimé le préambule dans ces lettres et que Constantin l'a conservé.

« L'objection la plus sérieuse que l'on puisse formuler contre ces conclusions nous semble celle-ci. Constantin, peut-on dire, n'ayant pas persécuté, dans ses états, les chrétiens qui pratiquaient leur religion, n'avait pas à faire publier le préambule pour affirmer que cela ne serait plus. Cette objection tombe devant une connaissance plus complète de l'histoire de ce temps. Constantin légiférait pour tout l'empire, en 313, à titre d'Auguste possédant le « *titulus primi ordinis* ». L'édit commun aux états de Licinius et aux siens¹ trouve son expression complète dans le texte rapporté par Eusèbe. Constantin avait précisé-ment les mains libres, en raison de ce qu'il n'avait jamais persécuté les chrétiens; il voulait leur assurer, dans tout l'Empire, la liberté religieuse. Le préambule exprime sa pensée même et caractérise les « *Litterae Constantini* ».

« Licinius, au contraire, avait hérité des états de Galère et de Maximin Daja. Il devait en ménager les païens comme les chrétiens. Il fit, pour s'attirer la reconnaissance de ces derniers, afficher l'édit de Nicomédie; mais, pour ne pas se contredire devant ses anciens sujets, qui l'avaient vu appliquer les mesures restrictives décrétées par Galère, et pour ne pas s'aliéner les habitants païens de Nicomédie et d'autres villes qui avaient pris part à la persécution de Maximin Daja, il fit supprimer le préambule qui représentait un blâme contre ses nouveaux sujets et contre lui-même. Il fit afficher le même édit dans tous ses états. Il n'y eut qu'un seul texte des « *Litterae Licinii* ». Licinius ne pouvait pas avoir deux politiques religieuses, l'une pour les états de Maximin Daja, l'autre pour les états de Galère. Il eût été contre son but, qui était de se rendre populaire dans tous les états qu'il avait hérités des deux empereurs d'Orient. Les mesures particulières qu'il prit contre certains gouverneurs d'Orient,

1. C'est ce qu'a montré Mgr Duchesne, *Hist. anc. de l'Église*, t. II, p. 61 et suiv.

spécialement attachés à l'œuvre de Maximin Daja, et contre les familles impériales de cet empereur et de Galère¹, ne pouvaient inquiéter la généralité des chrétiens et des païens. Il promettait aux premiers la liberté, aux seconds l'oubli du passé. Il ne voulait pas porter atteinte à son propre prestige. »

M^{gr} Batiffol, MM. P. Monceaux et Martroye présentent quelques observations.

Séance du 17 Décembre.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

ESPINAS (G.). *Les finances de la commune de Douai des origines au XV^e siècle*. Paris, 1902, in-8°.

— *La vie urbaine de Douai au moyen âge*. Paris, 1913, 4 vol. in-8°, pl.

JADART (H.). *La boîte en or avec le portrait de Louis XVI léguée au Musée de Reims (1775-1901)*. Paris, 1913, in-8°, pl.

KOECHLIN (R.). *Quelques noms d'ivoiriers des XIV^e et XV^e siècles*. Paris, 1913, in-8°.

LEFEBVRE (A.). *Le centenaire du 16 août 1804, à Boulogne-sur-Mer. Recueil de pièces et documents officiels relatifs à la Légion d'honneur*. Boulogne-sur-Mer, 1909, in-8°, pl.

MARQUET DE VASSELLOT (J.-J.). *Un portrait de sultan par un émailleur limousin*. Paris, 1913, in-8°, pl.

M. Ph. Lauer, membre résidant, dépose sur le bureau le 3^e fascicule du *Bulletin* pour l'année courante.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, donne lec-

1. Ces mesures sont rapportées dans Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, IX, 11, 3.

ture d'un mémoire sur *Les agents du recensement dans les Trois Gaules*. Ce mémoire a pour point de départ une découverte faite récemment à Ostie, qui permet d'établir l'authenticité d'une inscription, trouvée au xvi^e siècle, dans les environs d'Auxerre. Notre regretté confrère, Gustave Julliot, à l'aide d'un passage du chroniqueur Jacques Taveau, avait déjà fait connaître exactement le lieu et les circonstances de la découverte de ce document épigraphique, malheureusement perdu, qui provenait d'un point situé entre Bazarne et Fontenay-sous-Fouronnes. Ce mémoire est renvoyé à la Commission des impressions.

M. Prinnet, membre résidant, étudie un vitrail qui se trouvait dans l'église Sainte-Geneviève-du-Mont, de Paris, et dont l'image gravée nous a été conservée par Millin. Il pense que le donateur qui y était représenté doit être identifié à Guillaume Le Duc, qui fut abbé de Sainte-Geneviève de 1517 à 1534.

M. E. Clouzot, associé correspondant national, donne lecture d'un procès-verbal de visite du mois de mai 1582, conservé dans les archives communales de Bourg-d'Oisans, relatif au torrent de Vaudaine qui menaçait à cette époque d'obstruer le lit de la Romanche et de reformer le lac Saint-Laurent ou d'Oisans. Ce document vient à l'appui de la thèse traditionnelle, combattue par M. H. Ferrand en 1909¹ et reprise par M. R. Blanchard en 1913², qui veut que le lac d'Oisans, cause de la grande inondation de Grenoble en 1219, soit un lac intermittent formé par l'obstruction du lit de la Romanche et non un lac permanent d'origine glaciaire, disparu progressivement.

M. L. Serbat, associé correspondant national, lit un mémoire sur des *Tablettes d'ivoire du XIV^e siècle*, remar-

1. *Bulletin de géographie historique et descriptive*, p. 205-222.

2. Dans la *Revue des Alpes dauphinoises*.

quables par l'exiguïté de leurs dimensions, par le nombre de leurs feuillets, par les sujets religieux représentés sur les plaquettes de garde, enfin par l'étui de cuir dans lequel elles sont encore enfermées et qui montre comment, au moyen âge, ces tablettes se portaient suspendues à la ceinture.

M. Marquet de Vasselot insiste sur l'intérêt que présentent ces tablettes.

M. Héron de Villefosse rappelle la communication faite en 1876 par M. le baron de Wismes, sur une tablette de cire de l'abbaye de Preuilly.

M. Ph. Lauer signale des monuments analogues, provenant d'une abbaye des bords du Rhin, conservés à la Bibliothèque nationale.

Ce mémoire est renvoyé à la Commission des impressions.

M. E. Michon, membre résidant, fait la communication suivante :

« La Société a, à coup sûr, présente à l'esprit l'intéressante communication que lui a faite, dans sa séance du 7 juillet 1909, notre confrère M. Lauer sur un buste dit de l'impératrice Hélène conservé dans le cloître du Latran¹.

« Il en rapprochait un buste du Palais des Conservateurs, découvert en 1888 via Cavour, d'ordinaire dénommé Amalasuinta, et un troisième exemplaire appartenant à la collection Isaac de Camondo. « Le buste [du Latran], écrit-il, a conservé une partie des vêtements, tunique « avec *sinus* de manteau, qui semble bien lui appartenir, « malgré les apparences contraires à première vue. Le

1. *Bulletin*, 1909, p. 278-282. « Il passe dans le populaire à cause de l'ambiance, écrivait M. Lauer (p. 281), pour être le portrait de l'impératrice Hélène. » Il y a plus : dès la fin du xvi^e s., nous en avons le témoignage, le buste, qui était alors dans la basilique elle-même, était accompagné d'une inscription ainsi conçue : *Divae Helenae matri divi Constantini Augusti hujus ecclesiae fundatoris capitulum et canonici p. p.*

« mouvement du cou et celui des épaules s'harmonisent
« en effet fort bien des deux côtés de la cassure de la
« gorge¹. » Les apparences, en réalité, ne trompaient
pas, le buste est étranger, et ce sont des têtes qu'il faut
dire, car le portrait de la via Cavour est une simple tête
et, de même, comme l'indiquait déjà M. Lauer, celui de
la collection Camondo, quoiqu'il ait été un temps muni
d'un buste².

« La collection Camondo, vous le savez, est depuis
entrée au Louvre, où j'ai été amené à examiner la tête;
j'avais, en outre, il y a dix-huit mois, remarqué une tête
analogue au Musée archéologique du Castello Sforzesco
à Milan; il se trouve enfin que M. le professeur R. Del-
brueck, étudiant ces effigies dans le fascicule récemment
paru de la section romaine des *Mittheilungen* de l'Institut
archéologique allemand³, m'a demandé de lui faire exé-
cuter de l'exemplaire Camondo de grandes photographies,
dont je puis grâce à son obligeance vous soumettre des
épreuves; et ce m'est l'occasion de revenir, à sa suite, sur
cette série de portraits.

« La particularité la plus remarquable en est la coiffure
que M. Lauer, pour celui du Latran, décrivait en ces
termes qui peuvent être transportés à celui du Louvre :
« une sorte de bonnet, ou mieux de turban décoré à
« intervalles réguliers de doubles rangées verticales de
« perles et surmonté d'un bandeau fait d'un méplat entre
« deux lignes de perles, portant sur le devant un creux
« rectangulaire ou chaton pour un cabochon. Le dessus

1. *Bulletin*, p. 280.

2. La tête est ainsi représentée, montée sur un buste, dans la
pl. 899 des *Griechische und römische Porträts* d'Arndt-Brunn-
Bruckmann.

3. *Portraits byzantinischer Kaiserinnen, Römische Mittheilun-
gen*, 1913, p. 310-352 et pl. IX-XVIII. Les quatre têtes, en dehors des
figures dans le texte, sont représentées sur les planches sous trois
aspects au moins : celle de Milan pl. IX et X, celle du Latran
pl. XI à XIII, celle des Conservateurs pl. XIV-XV, celle du Louvre
pl. XVI-XVII.

« du « bonnet » comporte deux mamelons, aux arêtes « perlées, disposés chacun d'un côté comme dans la « mitre cornue du ^{xii}^e siècle. Un double rang de perles les « sépare, allant du front à l'occiput. D'autres rangées « verticales de perles ornent les éminences sur les côtés. « C'est bien la coiffure des impératrices byzantines des « premiers siècles, particulièrement celle qui est attribuée « à l'impératrice Hélène dans le manuscrit grec 510 de la « Bibliothèque nationale... On la retrouve aussi, mais bien « perfectionnée, sur la tête de Théodora dans la mosaïque « de Saint-Vital de Ravenne, [où] elle est agrémentée de « pendeloques retombant sur les côtés¹. » Il concluait donc que le portrait du Latran n'est peut-être pas antérieur au ^v^e ou au ^{vi}^e siècle.

« Vous vous souvenez que, cependant, notre savant associé correspondant étranger, M. Franz Cumont, attira peu après l'attention de la Société sur un passage du traité *De Symbolo* de Nicetas de Remesiana, écrit vers 375, où, s'élevant contre le luxe de la coiffure, l'auteur vitupère ces femmes *caput ligantes ut scutum, ut frons tanquam vallis inter duos subsidat colles, ... ut cervicem premant catenae vel lapides*², expressions qui paraissaient convenir à la coiffure de nos têtes et de nature à donner à croire « que cette mode régnait déjà dans le monde « aristocratique au ^{iv}^e siècle et [que] l' « impératrice « byzantine » de la collection Camondo pourrait fort bien « être quelque grande dame de l'entourage de Symmaque. « C'est à Rome qu'est conservé le buste presque identique à celui de la collection Camondo signalé par « M. Lauer³. »

« Il se posait donc une double question, question de date et qualité des portraits, simples grandes dames ou impératrices.

« M. Amelung, aussi bien, décrivant dans la nouvelle

1. *Bulletin*, p. 280-281.

2. *De Symbolo*, éd. Burn (Cambridge, 1905), p. 54.

3. *Bulletin*, 1909, p. 391.

édition du guide de M. Helbig la tête du Palais des Conservateurs, rejetait le nom d'Amalasuinta, ne lui reconnaissant pas de diadème¹; mais, quoique plus basse et ne formant pas de cornes latérales, la coiffure, par le rapprochement avec les autres têtes, non mentionnées par M. Amelung, qui portent la même parure de pierres enchâssées, semble bien être diadémée, si, toutefois, ce que n'admet pas M. Arndt pour la tête Camondo, qu'il croit d'ailleurs du début du vi^e siècle², celle-ci est considérée comme portant un diadème.

« Le grand intérêt de la savante étude de M. Delbrueck est d'établir, d'une manière qui me paraît définitive, par la confrontation avec les monnaies³, qu'il s'agit bien d'impératrices, et l'on peut ajouter d'impératrices du vi^e siècle.

« Les trois portraits du Latran, des Conservateurs et du Louvre, malgré la variante de coiffure du second, représenteraient une même princesse, Ariane, devenue l'épouse d'Anastase en 491 et morte en 515 : le fait que cette période correspond à la domination des Goths ne constitue pas, selon M. Delbrueck, un obstacle, les rapports entre Théodoric et Anastase n'étant pas tels qu'ils s'opposassent à ce qu'on élevât des statues à la femme de l'empereur d'Orient; de plus, la brouille ouverte d'Anastase avec le pape en 517 expliquerait bien, ce que semble indiquer la tête du Latran, qui a gardé des traces de couleurs, que les marbres, bientôt renversés, n'aient pas été longtemps exposés au contact de l'air⁴.

1. *Führer durch die öffentlichen Sammlungen klassischer Altertümer in Rom*, 3^e éd., t. I, p. 512, n° 902. M. Delbrueck (p. 346) fait remarquer que l'argumentation porte à faux, Amalasuinta n'étant pas une impératrice et n'ayant pas dû être représentée diadémée.

2. Notice de la pl. 899 des *Griechische und römische Porträts*.

3. Il en est de nombreuses reproduites dans le texte, en outre de la planche XVIII qui leur est consacrée.

4. *Römische Mittheilungen*, 1913, p. 349-351.

« Notablement différente, malgré sa parenté générale, est la tête de Milan, et c'est pour elle que pourrait valoir le rapprochement avec la mosaïque de Ravenne. Ici nous aurions en effet les traits de Théodora, entre 527, où elle monta sur le trône avec Justinien, et sa mort en 548. M. Delbrueck prétend même aller plus loin. La tête a été trouvée à Milan engagée dans une construction médiévale et l'histoire même de Milan au vi^e siècle permettrait de préciser : demeurée sujette aux Goths après le commencement de la guerre avec Justinien en 535, la ville passe en 538 sous la puissance impériale, mais pour être reprise et saccagée dès 539 et rester de nouveau aux Goths jusqu'en 553, avant de tomber enfin aux mains des Lombards en 568; dès lors, déclare M. Delbrueck, d'une manière peut-être un peu bien affirmative, trois dates seules s'offriraient au choix, les années antérieures à 535, l'année 538 ou les années 553 à 568, et, — la coiffure semblant antérieure à celle de la mosaïque de Saint-Vital de 547 et plutôt du deuxième quart du siècle, — il se prononce en faveur de 538¹.

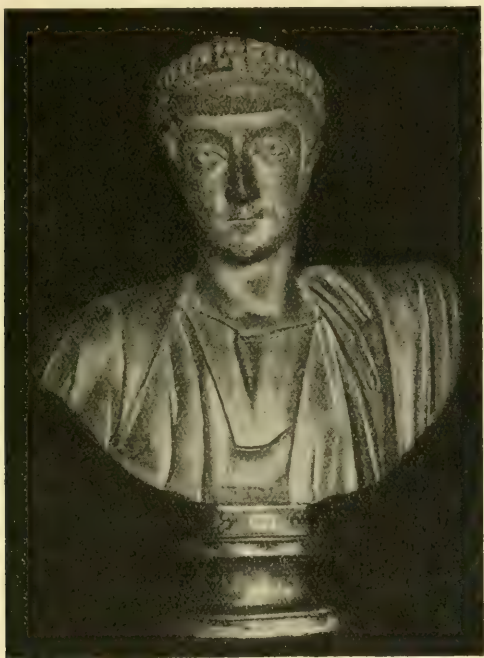
« Il ne nous est pas resté du Bas-Empire que des portraits d'impératrices; pour peu nombreux qu'en soient les monuments, nous avons aussi, et même au Louvre, des portraits d'empereurs, et, faisant valoir l'intérêt qu'avait « comme spécimen d'une époque assez mal représentée « de la sculpture » la tête du Latran, M. Lauer, après y avoir noté « ces gros yeux arrondis et ressortis entourés d'un « creux, avec une cavité dans la pupille destinée à recevoir une pâte colorée, l'arcade sourcilière à peine indiquée et très élevée, les pommettes saillantes ou du moins « fortement accusées, les lèvres serrées, le bas de la « figure aminci..., caractères qui sont typiques », ajoutait : « on les retrouve notamment dans un buste du « Musée du Louvre représentant un empereur². »

« Il me semble même que l'un de ces bustes d'empe-

1. *Ibid.*, p. 347-349.

2. *Bulletin*, 1909, p. 279.

reurs du Bas-Empire se trouvait, dès le ^{xvii}^e siècle, dans la collection du Roi, où, quoique le nom en fût discuté, il était fameux.



Cliché Braun.

Buste dit d'Eugenius.

Musée du Louvre.

« Sauval, dans son ouvrage intitulé *Histoire et Antiquités de Paris*, qui ne fut publié qu'en 1724, mais dont le privilège d'imprimer date de 1654 et qui par suite nous fait remonter jusque peu après l'avènement de Louis XIV, parlant des bustes conservés dans le Magasin des antiques

aux Tuileries, signale un buste qui, pour Peiresc, est Charlemagne, pour Tristan de Saint-Amant, qu'il a consulté et prié de le voir, Charles le Chauve, pour les ignorants Attila, « et l'opinion de ceux-ci a si bien prévalu que « sur le pied qui le porte, on a gravé en lettres modernes « et capitales :

ATTILA FLAGELLVM DEI

« Ce morceau de sculpture est de trois pièces et a été
« sculpté par trois différens sculpteurs en trois siècles dif-
« férens. Le pied est moderne, le buste antique et la tête
« du tems de Charles le Chauve. Le buste est de marbre
« noirâtre, habillé d'un thorax écaillé, comme les Empe-
« reurs romains avec des lambeaux sur les épaules de plu-
« sieurs couleurs; la tête est couronnée d'un diadème, sans
« infules pendantes, chargé de pierreries comme celui de
« Constantin, mais bien plus large que ceux des Empereurs
« romains et fort convenable au siècle de Charlemagne. Au
« lieu d'une médaille dont étoient rehaussés au-dessus du
« front ceux des Empereurs d'Occident, il paroît qu'on y
« avoit mis un fleuron qui montoit plus haut que le dia-
« deme, et avec le tems s'étoit cassé; car il en reste encore
« des vestiges, aussi bien que de la pierre où on l'avoit
« posé. Or est-il que tout ceci se rencontre aux cou-
« rones de Charlemagne et de la plupart des princes de
« sa race¹. »

« L'un des portraits d'empereurs de l'époque qui nous occupe, réunis dans la salle des Saisons, a de la sorte le buste recouvert d'une armure écaillée, mais le buste n'est pas de marbre noir et n'a pas sur les épaules de pièces en marbre de couleurs, et, au surplus, il semble bien qu'il provienne de la collection Borghèse : c'est le buste dit d'Honorius². Un autre, au contraire, le plus intéressant, le buste appelé autrefois Eugenius, dont nous donnons

1. T. II, p. 57.

2. *Catalogue sommaire des marbres antiques*, n° 1010.

l'image, appartient précisément à l'ancien fonds¹. Le buste, auquel la tête est aujourd'hui adaptée, ne correspond pas, il est vrai, à la description de Sauval, mais la tête de son prétendu Attila était, il l'affirme, sinon seule antique, du moins étrangère au buste. Il a pu fort bien arriver qu'elle ait été, dans la suite, séparée et remontée, au Louvre par exemple, sur un corps différent. Il serait curieux, s'il en était ainsi et si l'hypothèse venait à pouvoir être démontrée, de retrouver dans notre prétendu Eugenius, porteur d'un diadème chargé de pierreries, mais, comme parle Sauval, « sans infules pendantes », avec traces d'un ornement au sommet qui pourrait avoir été ce fleuron « qui montoit plus haut que le diadème [qu']il paroît qu'on y avoit mis », le portrait dit alors de Charlemagne, de Charles le Chauve ou d'Attila, qui donnait « bien affaire aux curieux ».

M. Ph. Lauer présente quelques observations et élève des doutes sur les identifications faites par M. Delbrueck.

M. P. Monceaux, membre résidant, au nom du R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, communique des sceaux byzantins récemment trouvés à Carthage :

« 1. — Plomb de 0^m022 de diamètre. Sur la face, trois bustes d'empereurs. Au revers, une inscription en quatre lignes :


ΔΩΡΞΕΝ
ΘΕΙΣΚΟ
ΜΜΕΡΚ

[Θεο]δώρου Ἐνθείου
κομμερκ(ιστοῦ)

« 2. — Moitié d'un plomb qui avait environ 0^m025 de diamètre. Sur la face, la partie droite du monogramme de

1. *Ibid.*, n° 1036.

la Vierge. Au revers, la partie gauche d'une inscription en quatre lignes :


 O
 T
 Θ—K
 I
 B

+ΠΕ
 ΡΘ
 ΒΕC
 ΤΩ

Θεοτόκε, βοήθει

+ Πέ[τ]ρου... βεσ[τl]τω[ρος]

« 3. — Plomb de 0^m02 de diamètre. Sur chacune des faces, dans une couronne, le même monogramme en forme de N, qui présente les lettres N, I, O, A, V, et qui se résout en Ἰωάννου.

« 4. — Plomb de 0^m022 de diamètre. Sur la face, dans une couronne, entre deux croix, buste de la Vierge, tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux. Au revers, dans une couronne, un monogramme cruciforme :

8
 N+P
 A

Ἀρνου

« 5. — Plomb de 0^m022 de diamètre. Sur chacune des faces, dans une couronne, un monogramme cruciforme :


 . T .
 P
 B—Θ—C
 I
 . Ω .

8
 T
 P
 N+C
 K
 A. »

Séance du 24 Décembre.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

- BONETTI (C.). *L'arca dei martiri persiani. Opera di G. A. de Piatti e G. A. Amadeo (1479-1482)*. Milan, 1913, in-8°.
- CURMAN (S.) et ROOSVAL (J.). *Sveriges Kyrkor. Uppland. Band IV, Häfte I : Erlinghundra Härad*. Upsal, 1912, in-8°.
- FORMIGÉ (J.). *Note sur des voûtes romaines nervées à Arles*. Caen, 1913, in-8°, pl.
- LEBLOND (V.). *L'enceinte romaine de Beauvais. Fouilles de la place Vérité (sept. 1912)*. Paris, 1913, in-8°.
- ROMDAHL (A. L.) et ROOSVAL (J.). *Svensk Kunsthistoria*. Stockholm, 1913, in-8°, pl.
- ROOSVAL (J.). *Altarnskäpen och teatern omkring år 1500*. Stockholm, 1909, in-8°.
- *Elfvahundratalets Kyrkliga arkitektur i Sverige*. Stockholm, 1911, in-8°.
- *Gottländska forskningar*. Stockholm, 1908, in-8°.
- *Hofbildhuggaren Burchardt Precht*. Stockholm, 1905, in-4°.
- *Kirchen (Die) Gotlands*. Stockholm, 1911, in-8°, pl.
- *Legender och symboler i Uppsala domkyrkas koromgang*. Stockholm, 1908, in-4°.
- *Lunds domkyrka byggd af italienare*. Stockholm, 1910, in-8°.
- *Mathias Grünewald och triumfkrucifixet från Vintiosa*. Stockholm, 1913, in-8°.
- *Om altarskap i svenska kyrkor och museer ur mästern Jan Bormans verkstad i Bryssel*. Stockholm, 1903, in-4°, pl.
- *Relikkistan från Härads Kyrka och dopfuntmästaren majestatis verkstad*. Stockholm, 1913, in-8°.

ROOSVAL (J.). *Studier rörande storkyrkans sankt Jörans-grupp*. Stockholm, 1903, in-4°.

M. E. Michon, membre résidant, offre à la Société, au nom de l'auteur, M. le D^r L. Carton, associé correspondant national, une étude sur *L'archéologie et l'hydraulique en Tunisie*, insérée dans le 70^e fascicule du *Bulletin* que publie la Direction générale de l'agriculture, du commerce et de la colonisation de la Régence de Tunis.

« Le 42^e congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, siégeant à Tunis en 1913, ayant organisé une section consacrée aux questions d'hydraulique agricole, les communications faites ont été réunies dans ce *Bulletin* de juillet-août dernier.

« Il faut remercier notre savant correspondant d'y avoir revendiqué une place pour nos études, et d'avoir tenu à prendre part à la discussion, en montrant quels enseignements généraux on peut tirer des innombrables restes de travaux d'art qui couvrent le sol de la Tunisie. »

Le président offre de la part de M. J. Formigé, associé correspondant national, une note sur *Les voûtes romaines nervées à Arles*.

M. F. Martroye, associé correspondant national, entretient la Société de la légende de saint Antide, où se retrouvent des traditions de l'époque des invasions barbares dans les Gaules, au III^e siècle.

M. le comte H.-F. Delaborde discute plusieurs des points exposés par M. Martroye et montre en particulier qu'un des personnages cités dans la légende de saint Antide, le roi barbare Chrocus, manque complètement de réalité historique.

Le président rappelle à ce propos les observations faites en 1870, par Anatole de Barthélemy, dans son mémoire sur *La campagne d'Attila*. Notre regretté confrère, rapprochant des événements semblables attribués à des époques différentes, avait démontré le caractère légén-

daire de Chrocos, qui personnifiait sans doute les dévastations produites en Gaule, pendant plusieurs siècles, par les invasions germaniques.

M. Héron de Villefosse, membre honoraire, présente la copie d'une intéressante inscription romaine trouvée à la Celle-Bruère (Cher) qu'il a reçue de M. Gustave Mallard, avocat à Saint-Amand, ancien magistrat, l'explorateur bien connu du théâtre de Drevant.

« La Celle-Bruère, située à peu de distance de Drevant et d'Alichamps, appartenait, dans l'antiquité, à la cité des Bituriges Cubi qui dépendait de la province d'Aquitaine. On y a déjà trouvé deux inscriptions latines. La première, composée de six lignes et copiée jadis d'une manière très défectueuse par Mérimée, est perdue; autant qu'on peut en juger d'après la mauvaise copie qui nous reste, elle offrait un intérêt véritable¹. La seconde est un fragment d'épithaphe².

« Celle que me signale M. Mallard, comme ayant été récemment découverte, est gravée sur la face antérieure d'un cippe carré, en pierre du pays, dont la partie supérieure présente une cuvette ovale, profonde de 0^m15 environ. M. Mallard se propose de compléter et de rectifier s'il y a lieu cette première copie dès qu'il pourra retourner à la Celle-Bruère; il espère m'envoyer bientôt un estampage du texte :

NVM AVG
ET
DEO APOLO
NI BASSO
LE DVLITA
NO ADE / i
O
VIS P. . . .

1. *Corp. inscr. lat.*, XIII, 1362.

2. *Ibid.*, XIII, 1363; cf. *Bulletin des Antiquaires de France*, 1898, p. 379.

« A la ligne 6, il manque environ trois lettres difficiles à déchiffrer qui doivent appartenir au nom du dédicant. La ligne 8 renfermait peut-être un mot comme [d]isp[ensator] :

Num(ini) Aug(usti) et Apoloni Bassoledulitano Ade[lfo]
[d]isp[ensator]?..., etc.

« L'intérêt principal de ce texte réside dans le surnom nouveau que porte Apollon. *Bassoledu-litanus* est à rapprocher de *Cobledu-litavus* donné au même dieu dans une inscription du Musée de Périgueux¹. Cf. le nom d'homme *Smertu-litanus* porté par le père d'un cavalier originaire de Nantes et, par conséquent, qualifié de *Namnète*, dans une inscription funéraire du Musée de Worms².

« Près du cippe, on a recueilli une tête jeune et imberbe, en pierre du pays, d'un assez bon travail, brisée au cou et qui doit avoir appartenu à une statue divine plus grande que nature. Du menton au sommet du crâne, elle mesure 0^m35; elle a 0^m27 de largeur. Les oreilles sont particulièrement soignées et bien dégagées; le visage est régulier; le menton et le cou sont forts. Cette tête paraît avoir reçu une peinture jaune. »

M. Héron de Villefosse fait ensuite la communication suivante :

« En 1882, M. Ch. Waldstein a montré la relation manifeste existant entre une figure d'Hermès, sculptée sur une colonne du temple d'Éphèse, et le relief constituant le décor central, l'emblema d'une coupe du Trésor d'argenterie de Bernay où apparaît la même figure³. Je

1. *Corp. inscr. lat.*, XIII, 939.

2. *Ibid.*, XIII, 6230, *Argiotatus, Smertulitani f(ilius), Namnis, equ(es) ala Indiana*.

3. Ch. Waldstein, *A Hermes in Ephesian silver work on a patera from Bernay in France*, dans *The journal of hellenic studies*, III, 1882, p. 96-106, plate xxii.

voudrais entretenir la Société d'un rapprochement analogue qui servira à déterminer d'une manière définitive le sujet d'un autre emblème ornant aussi la partie centrale d'une grande phiale du même trésor et qui jusqu'ici a donné lieu à des interprétations assez diverses.

« Cette belle phiale est décorée de 21 godrons au centre desquels est placé un emblème en relief au repoussé. On y voit une jeune femme couchée sur une peau de lion et dans une posture pleine d'abandon : reposant sur le côté droit, elle montre son dos et le bas de ses reins ; son avant-bras gauche est ramené sous la joue droite et son visage se présente de profil. Sa main droite s'élevant avec grâce au-dessus de la chevelure vient s'appuyer sur une massue placée sous sa tête à la façon d'un traversin. La position de ses jambes est celle qu'on appelle vulgairement « en chien de fusil » ; la partie supérieure repliée en avant forme presque un angle droit avec la poitrine, tandis que la partie inférieure au-dessus du genou est repliée en sens contraire (fig. 1).

« Avant de s'étendre, elle a rejeté sur la peau de lion la draperie qui lui servait de vêtement, de telle sorte que ses bras, son dos, le bas de ses reins et ses pieds se présentent à découvert ; une large ceinture (*cestus*) fait le tour de son torse au-dessous des seins ; la draperie ne recouvre plus que les jambes. Trois petits Amours entièrement nus, image des sentiments qui agitent la belle dormeuse, sont disposés autour d'elle. Le premier, placé derrière son dos, est assis sur la tête même du lion, il joue avec un bout de draperie dont, à l'aide de ses petites mains, il cherche à se coiffer ; le second, étendu près des pieds, vient de saisir l'extrémité inférieure de la draperie et s'efforce de tirer l'étoffe pour entourer son cou ; le troisième, allongé sur les genoux de la jeune femme, s'y est endormi.

« Un arc et un carquois figurés à côté de ce dernier Amour, un grand scyphos, orné de feuillage, placé devant la jeune femme, montrent avec évidence, ainsi que la peau du lion et la massue, qu'il s'agit d'une des femmes aimées

par Hercule. Le nom vague de « bacchante » qui lui a été donné par Ch. Lenormant¹ et Chabouillet² ne lui convient pas davantage que la dénomination « d'hermaphrodite » à laquelle s'était d'abord arrêté Raoul Rochette³.



Fig. 1. — Emblema d'une phiale du Trésor d'argenterie de Bernay (Bibliothèque nationale).

« Plus tard, après mûr examen, Raoul Rochette, renonçant à sa première idée, la considéra comme une Vénus cou-

1. *Fouilles de Bernay. Lettre de M. Lenormant à M. Panofka*, dans *Bullettino dell' Instituto archeologico*, 1830, p. 110.

2. *Catalogue général des camées et pierres gravées de la Bibliothèque impériale*, etc., 1858, n. 2820. Il reproduit à peu près la description de Lenormant et dit après lui que les Amours sont endormis, ce qui est inexact pour deux d'entre eux.

3. Aug. Le Prévost, *Mémoires sur la collection de vases antiques trouvée en mars 1830 à Berthouville*, p. 28.

chée et endormie sur la peau du lion¹. Récemment, mon cher confrère Babelon, influencé probablement par l'opi-



*Fig. 2. — Omphale endormie.
Lampe du Musée Lavignerie à Carthage.*

nion de Ch. Lenormant qui voulait voir dans cette femme

1, *Ibid.*, n. 1.

une bacchante, la désigna sous le nom d'Ariane¹. Mais le relief de la coupe de Bernay ne met sous nos yeux aucun attribut bachique : la massue, l'arc, le carquois et la peau de lion caractérisent, au contraire, une femme en relation avec Hercule ; le vase représenté n'est pas l'élégant canthare bachique, c'est la large écuelle, le lourd scyphos que les artistes mettent entre les mains d'Hercule. La pose même de la dormeuse, presque couchée sur le ventre, ne ressemble, en aucune façon, à celle d'Ariane, étendue d'ordinaire sur le dos, dans une posture beaucoup plus paisible. Ce n'est donc ni une bacchante, ni un hermaprodite, ni Vénus, ni Ariane.

« Une modeste lampe en terre cuite, recueillie à Carthage par le P. Delattre, et dont il a bien voulu m'envoyer une photographie, permet de résoudre ce petit problème. Le même sujet, traité avec beaucoup moins de soin et de délicatesse, s'y trouve représenté ; on y voit la dormeuse, les trois Amours, la peau de lion, l'arc et le carquois et peut-être aussi le scyphos, disposés à très peu de chose près de la même façon. Il ne peut y avoir aucun doute sur l'identité des deux représentations. Le relief de la lampe, cependant, comporte deux branches de laurier, sortant d'une tige qui semble prendre naissance près du sein de la jeune femme. En outre, détail très important, la lampe offrait une légende explicative dont il ne reste plus que les quatre dernières lettres, les premières étant mal venues et illisibles. Ces quatre lettres . . . HALE appartiennent à la fin du nom propre *ompHALE*, en grec Ὀμφάλη, nom de la reine de Lydie amoureuse d'Hercule, auquel elle inspira aussi une violente passion² (fig. 2).

1. Ern. Babelon, *Guide illustré du Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. Les antiques et les objets d'art*, p. 354, n. 20.

2. Il est fort possible qu'il y ait dans une collection publique ou privée un autre exemplaire de cette lampe où le nom d'Omphale soit mieux venu et se lise d'une manière plus complète. La lampe trouvée à Carthage appartient à une série curieuse de *lampes à*

« Cette légende prouve donc qu'Omphale est représentée sur le relief de Bernay. Le même sujet, reproduit sans grâce et assez grossièrement sur la lampe de Carthage, était entré dans la décoration courante, il était devenu pour ainsi dire banal. Il est possible qu'à l'origine il ait été créé par un habile ciseleur pour orner une pièce d'argenterie ou bien que le ciseleur l'ait emprunté à une peinture de l'époque hellénistique.

« Quoi qu'il en soit, sa présence sur une pièce d'argenterie nous autorise à croire que cette pièce devait avoir un pendant et que ce pendant représentait peut-être Hercule, également tourmenté par les Amours. Un médaillon de terre cuite du Musée de Nîmes, que j'ai fait connaître en 1880, montre ce que pouvait être cette scène, composée dans le même esprit et avec les mêmes intentions. On y voit Hercule ivre, accoudé sur la peau du lion, tenant un grand vase à boire, ayant auprès de lui ses armes, entouré de quatre petits Amours, dont deux sont occupés à soulever sa massue; un troisième enlève son arc pendant que le quatrième détourne son attention en lui parlant à l'oreille¹.

« La légende d'Omphale était de celles qui devaient plaire aux amateurs d'argenterie. On retrouve en effet les deux amants réunis sur un emblème d'argent remontant au ⁱⁱⁱe siècle avant notre ère, pièce d'une grande finesse

légendes explicatives. La partie supérieure de ces lampes porte toujours, à côté de l'image dont elle est ornée, une courte légende en relief. Ainsi : Quatre Amours soulevant la massue, un cinquième buvant dans un scyphus, ADIVVATE SODALES (*Corp. inscr. lat.*, X, 8053, 8; XV, 6230); un berger gardant ses chèvres à l'ombre d'un arbre, TITVRVS (X, 8053, 9; XV, 6240); Ganymède offrant à boire à l'aigle, GANYMEDES (XV, 6239); Diogène dans son tonneau, DIOGENE (XV, 6238), etc.

1. *Le repos d'Hercule, médaillon de poterie romaine du Musée de Nîmes*, dans *Gazette archéologique*, t. VI, 1880, p. 178, pl. 30. Cf. la mosaïque de Porto d'Anzio conservée au Musée du Capitole, plusieurs peintures de Pompéï et un certain nombre d'autres monuments offrant une scène analogue.

de dessin et d'une exécution remarquable¹. Hercule, alourdi par l'ivresse, est assis sur une petite éminence que recouvre la peau de lion. Omphale, entièrement nue, les seins soutenus par le cestus, est debout devant le héros; elle lui saisit le bras droit des deux mains et fait un effort pour l'attirer vers elle². Cette pièce, d'une rare beauté, est entrée en 1880, dans la collection du prince Ladislas Czartoryski; elle avait été trouvée en Syrie une quinzaine d'années auparavant. Sur un autre emblema, qui lui servait de pendant, on voit Dionysos débarquant à Naxos et surprenant Ariane endormie. »

M. E. Babelon signale une lampe décorée du même sujet que celle de Carthage et conservée actuellement au Cabinet des médailles à la Bibliothèque nationale.

M. P. Monceaux, membre résidant, communique des sceaux byzantins, récemment découverts à Carthage par le R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie.

« 1. — Plomb de 0^m022 de diamètre. Sur chacune des faces, une inscription en cinq lignes :

ΙΩ
■ CTIA
■ OVS ■
■ ■ Ω ■
■ ■ ■ ■

+ ΔΟ
VΛOVT
HCΘEO
TOK
OV

Ιω(άννου) [βε]στια[ρί]ου (καὶ)... + δούλου τῆς Θεοτόκου

« 2. — Plomb de 0^m021 de diamètre. Sur la face, dans une couronne, têtes affrontées des apôtres Pierre et Paul. Au revers, une inscription en quatre lignes :

1. Baron de Witte, *Monuments d'argent trouvés en Syrie*, dans *Gazette archéologique*, t. VI, p. 140, pl. 23.

2. M. de Witte a donné le nom de Méthé à la jeune femme qui attire Hercule vers elle; il me paraît hors de doute qu'il s'agit d'Omphale.

+

Δ Α Β Γ

Γ Ε Ω

Γ Ι Ο Υ

+

Δ α υ ῖ [δ]

Γ ε ω [ρ] γ ί ο υ

« 3. — Plomb de 0^m022 de diamètre. Sur la face, en trois lignes, l'invocation à la Vierge :

Θ Ε Ο Τ

Ο Κ Ε Β Ο

Η Θ Ε Ι

Θ ε ο τ ό κ ε, βο ή θ ε ι

« Au revers, traces d'une inscription, complètement fruste.

« 4. — Plomb de 0^m022 de diamètre. L'une des faces est entièrement fruste. De l'autre côté, dans une couronne, un monogramme cruciforme :

Υ

Φ

Ε + Ν Ε

Α

« 5. — Plomb de 0^m023 de diamètre. Sur la face, dans une couronne, entre deux croix grecques, buste de la Vierge, nimée, tenant sur ses genoux l'Enfant Jésus. Au revers, un monogramme cruciforme :

Σ

Τ

Ρ

Ν — Φ — Ι Ε

Κ

Α

M. L. Mirot, associé correspondant national, entretient

la Société d'un récit de voyage presque entièrement inconnu. C'est le voyage de Nicolas d'Este, marquis de Ferrare, en France, au début du xiv^e siècle. Le document est conservé dans les archives de Modène.

« Ce récit donne l'itinéraire de Nicolas d'Este depuis Ferrare jusqu'à Paris; quelques brefs détails sur le séjour du marquis à Paris, puis l'itinéraire du voyageur au delà de Paris vers la Somme, par Saint-Denis, Luzarches, Beauvais, Clermont-en-Bauvaisis, Montdidier; une description de l'entrevue du marquis avec Charles VI, puis le Dauphin; enfin, l'itinéraire de son retour en Italie. »

Séance du 31 Décembre.

Présidence de M. A. BLANCHET, président.

Ouvrages offerts :

BORDEAUX (P.). *L'atelier de Londres, ses monetaarii et les questions religieuses dans les 2^e et 3^e vol. de la numismatique constantinienne de M. Maurice*. Amsterdam, 1913, in-8^o.

— *La garde nationale et les volontaires de Beauvais et de l'Oise au début de la Révolution. Leurs boutons d'uniformes*. Beauvais, 1913, in-8^o, pl.

BREUIL (abbé H.), OBERMAIER (D.-H.) et DEL RIO (H.-A.). *La Pasiëga a Puente-Viesgo (Santander) (Espagne)*. Monaco, 1913, in-4^o, pl.

Question (la) de l'hydraulique agricole en Tunisie (Compte-rendu du congrès de l'hydraulique agricole, du 27 mars 1913). Tunis, 1913, in-8^o, pl.

M. E. Michon, membre résidant, fait la communication suivante :

« Le beau volume que vient de consacrer tout récemment l'un de nos associés correspondants nationaux,

M. Morin-Jean, à la verrerie antique¹ me fournit l'occasion d'attirer l'attention de la Société sur un verre peint trouvé en 1910 à Kertsch, l'ancienne Panticapée, dont la valeur se double pour nous du rapprochement qui peut en être fait avec un autre verre peint, découvert en Algérie, qu'a fait connaître jadis M. Héron de Villefosse.

« M. Morin-Jean s'est volontairement restreint à *La verrerie en Gaule sous l'empire romain*, nous donnant de cette industrie, telle qu'elle fut pratiquée par nos aïeux, un traité complet, aussi scientifiquement érudit qu'artistiquement illustré par son crayon et son pinceau, et, entre les rares peintures sur verre que nous a laissées l'antiquité, il s'arrête donc surtout au beau vase de Nîmes du Musée du Louvre, représentant un combat de Pygmées et de grues, dont il a exécuté une excellente aquarelle².

« Il ne cite qu'à titre de comparaison³ les deux verres algériens de même technique publiés par M. de Ville-

1. *La verrerie en Gaule sous l'empire romain*, Paris, Laurens, 1913, in-4°, xi-306 p., avec 353 gravures et 10 planches hors texte, dont 4 en couleurs, d'après les dessins et aquarelles de l'auteur.

2. *Ibid.*, pl. I et p. 248-249. Voy. sur le vase de Nîmes, Héron de Villefosse, *Revue archéologique*, 1874, t. II, p. 283 et pl. VIII, d'après un dessin de notre confrère M. Charles Ravaisson-Mollien. Le vase de Nîmes a depuis été mentionné par E. aus'm Weerth, *Bonner Jahrbücher*, heft 76, *Römische Gläser* (p. 67-86), p. 68, et par M. Fröhner, *La verrerie antique, Description de la collection Charvet* (1879), p. 100, n° 5. M. Kisa surtout s'en est occupé (*Das Glas im Altertume*, t. III, p. 815 et p. 840-844, fig. 339, 339a et 341b), mais, peut-être à la suite d'une observation mal comprise de M. Fröhner (l. c. : « les peintures à l'émail ayant le défaut de s'écailler très vite, c'est pour obvier à cet inconvénient qu'on les applique parfois dans l'intérieur, au revers des couvercles »), il commet l'étrange erreur d'indiquer que le sujet principal est peint, comme d'ordinaire, à l'intérieur du gobelet. La date toujours indiquée pour la découverte du vase, 1858, est une autre erreur, car il a été donné au Louvre par M. Pelet en 1856 (Nieuwerkerke, *Rapport sur la situation des Musées impériaux pendant le règne de Napoléon III, 1853-1869*, p. 85).

3. *Ibid.*, l. c.

fosse¹, l'un en verre blanc laiteux, trouvé et conservé à Alger, montrant un combat de gladiateurs, l'autre en verre bleu, couvert de feuillages où voltigent des oiseaux, trouvé à Khamissa et sur lequel je voudrais revenir.

« L'érudition de M. Morin-Jean sait d'ailleurs qu'il existe d'autres verres peints. « La peinture sur verre, « écrit-il, a laissé dans la vallée du Rhin quelques œuvres « importantes... C'est une bouteille... originaire de Dürf-
« fenthal, près Zülrich, décorée d'un quadrigé (Bonn, Pro-
« vinzial Museum, n° 17303). C'est encore une carafe...
« découverte à Cologne, ornée de poissons et de scorpions
« (Musée Wallraf-Richartz)². » Il y aurait peut-être, au
vrai, quelques distinctions à établir, car, selon M. Kisa³,
le verre aux scorpions de Cologne, — dont la qualifica-
tion de carafe pourrait risquer de donner le change sur
les dimensions, très minimes, comme en d'autres exem-
plaires analogues, et ne dépassant pas 0^m06, — aurait
reçu une peinture émaillée rappelant, fût-ce de loin, des
produits d'origine alexandrine, auxquels s'apparenterait
une bouteille du Louvre, découverte en Syrie, dont les
figures isolées chacune sous une arcade représentent Pan
et des personnages bachiques⁴; le vase à grosse panse

1. *Verres antiques trouvés en Algérie*, *Revue archéologique*, 1874, t. I, p. 281-289 et pl. VIII-IX. Les deux verres ont aussi été mentionnés par E. aus'm Weerth (l. c.) et par M. Fröhner (l. c., n°s 15 et 16). M. Kisa, qui s'en est également occupé (p. 814-815 et 843-844, fig. 340 et 341 b), commet pour le vase de Khamissa la même erreur que pour celui de Nîmes, de placer le décor à l'intérieur.

2. *La verrerie en Gaule*, p. 249.

3. *Das Glas*, t. III, p. 818-821 et p. 847, fig. 343.

4. *Ibid.*, p. 812 (le sujet est qualifié de supplice de Marsyas) et p. 839, fig. 338, d'après la revue *Le Musée*, t. III, 1906, pl. LXXI, n° 10, où la coloration bleue pourrait induire en erreur. La technique, quoi qu'en dise M. Kisa, n'est certainement pas la même que celle d'un fragment reproduit par Deville, *Histoire de la verrerie*, pl. Vf, et signalé par M. Fröhner (p. 99), qui

sphérique de Bonn, au contraire, où les sujets, au lieu de se détacher sur un fond clair et presque incolore, s'enlèvent sur un fond sombre, est plutôt rapproché d'exemplaires décorés avec des couleurs à la terre et la bonne conservation de la peinture, à la différence de ceux-ci, où elle a en grande partie ou même presque totalement disparu, serait due à la superposition originelle d'un vernis¹. « Peut-être, ajoute encore M. Morin-Jean², faut-il, « avec les Allemands, rattacher aux productions rhénanes « du iv^e siècle, — il serait plus juste de dire du iii^e, — « des bols trouvés en 1870 dans une sablière à Thorslunde, « en Seeland, » et l'on pourrait ajouter que la trouvaille de Thorslunde n'est pas isolée, que d'autres antérieures, comme à Varpelev en 1861, ou postérieures, comme à Nordrup, de 1873 à 1881, et à Himlingøe en 1894, ont constitué une riche série au Musée de Copenhague³. M. Morin-Jean, enfin, n'ignore pas que, en dehors même d'un médaillon en quartz recueilli en 1910 à Pompéi⁴, des verres peints d'époque beaucoup plus haute ont été mis au jour dans les fouilles de la Russie méridionale, mais il ne l'indique que d'un mot en note pour exprimer le doute

représente « un cortège de divinités égyptiennes, peintes avec des couleurs d'émail », que M. Kisa place au Louvre (p. 812), mais qui, en réalité, est conservé au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale (Chabouillet, *Catalogue des camées et pierres gravées de la Bibliothèque impériale*, n° 2759). Il serait peut-être plus juste de parler de « dessins peints en émail » (*Le Musée*, 1906, p. 505) que de peinture émaillée; mais je ne suis même pas sûr que la couleur soit émaillée. Il suffit ici de noter que le vase est d'un genre tout différent de ceux auxquels est consacrée cette note. Il a été acquis par le Louvre en 1902 (*Acquisitions*, extr. du *Bulletin* de 1902, p. 7, n° 65), mais faisait auparavant partie de la collection Hoffmann (*Catalogue de vente*, 1899, n° 438).

1. *Ibid.*, p. 815-818 et p. 849, fig. 345.

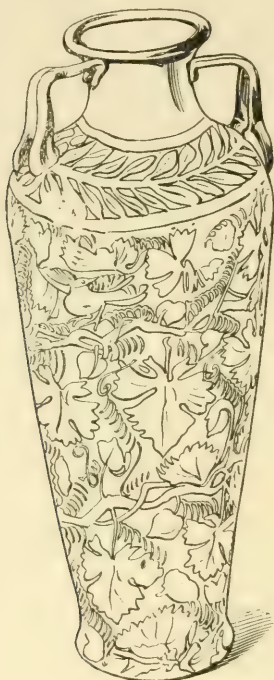
2. *La verrerie en Gaule*, p. 249.

3. Kisa, *Das Glas*, t. III, p. 821-832 et p. 852-865, fig. 347-353.

4. *Notizie degli scavi di antichità*, 1910, p. 382-383, fig. 3; *Revue des études grecques*, 1912, p. 400.

que le vase de Nîmes puisse, comme eux, remonter jusqu'au 1^{er} siècle avant J.-C¹.

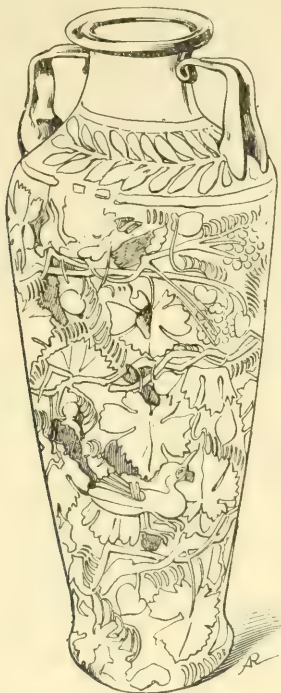
« Le plus remarquable de ceux-ci, — il en a été, je



Vase de verre peint trouvé à Kertsch (d'après le *Bulletin de la Commission archéologique de Saint-Pétersbourg*).

1. *La verrerie en Gaule*, p. 249, n. 2. M. Sambon, dans les études sur *Les verres antiques* qu'il a publiées dans *Le Musée* en 1906, venant à parler (p. 492, n. 1) de « la série très rare des verres peints », parmi lesquels il en cite deux provenant de Syrie au Louvre et dans la collection Hoffmann, qui en réalité se réduisent au seul et unique mentionné plus haut, ajoute, de son côté : « On en a trouvé... d'autres à Nîmes, d'autres encore, de basse époque, dans le nord de l'Afrique. »

crois, découvert un ou deux autres, — et qui, grâce à une bractéate reproduisant une monnaie de Mithridate Eupator, recueillie dans la tombe, est en effet daté au plus



Vase de verre peint trouvé à Kertsch (d'après le Bulletin de la Commission archéologique de Saint-Petersbourg).

tard du milieu du 1^{er} siècle avant notre ère, est, sans conteste, le vase de Kertsch dont je parlais et dont une fidèle reproduction en couleurs a paru dans l'un des derniers bulletins de la Commission impériale archéologique de Saint-Petersbourg¹.

1. Skorpil, *Compte-rendu des fouilles faites à Kertsch et à*

« Il s'agit d'une amphorisque dont la panse, qui pose à terre par une large section, n'est surmontée que d'un goulot peu élevé, que flanquent deux petites anses coudées à angles droit, mesurant 0^m20 centimètres de haut. Le corps en est en verre bleu-vert, mais, sauf sur le col et les anses, la couleur du fond n'apparaît qu'à peine, tant est riche le décor qui le recouvre. Il consiste en une double branche d'olivier formant couronne à la naissance du col, et, au-dessous, en une vigne luxuriante, dont les tiges encerclent plusieurs fois le vase de leurs enroulements et dont les ramures, avec leurs vrilles, s'étalent de la base à l'épaule en tons qui vont du vert plus ou moins bleuté au rouge, en passant par toutes les gammes du jaune. Deux oiseaux, au plumage jaune et rouge, animent ce feuillage, l'un placé vers le haut, l'autre, à l'opposé, plus en bas.

« M. Pharmakowsky qui, dans l'*Archaeologisches Anzeiger* de 1911, a donné un compte-rendu des fouilles de Panticapée, écrivait : « A ma connaissance, le vase est unique dans l'art industriel antique¹. » Il n'en est que plus utile de rappeler l'article inséré autrefois dans la *Revue archéologique* par M. Héron de Villefosse et qui eût pu lui fournir des points de comparaison.

« Un amateur éclairé, M. le lieutenant Dufour, attaché « au bureau arabe d'Aïn-Beïda (province de Constantine), » écrivait M. de Villefosse, après avoir décrit le vase du Musée d'Alger mentionné plus haut, « possède aussi un « vase de verre antique orné de peinture, découvert par « lui à Khamissa (*Thubursicum Numidarum*), au milieu « des ruines... Des branches d'arbre, entrelacées et garnies de fruits et de feuilles, entourent la panse; deux « oiseaux voltigent dans le feuillage... Tout cela est frais,

st. Tamanskaïa en 1910 (Bulletin de la Commission archéologique de Saint-Petersbourg, livr. 47, p. 42-72), p. 38 et pl. I. J'en dois la connaissance à l'obligeance de M. Rostowzew.

1. *Jarbuch des k. d. archaeologischen Instituts*, 1911, *Arch. Anzeiger*, p. 198.



Vase de verre peint trouvé à Khamissa.

Collection du lieutenant Dufour, puis collection Gustave de Rothschild.

(Développement du décor d'après la Revue archéologique.)

« coquet et d'une conservation parfaite. La couleur, appliquée sur un verre bleu translucide, forme un léger relief recouvert d'une sorte de vernis que l'ongle ne peut entamer et sur lequel l'action de l'eau n'a pas d'autre effet que de lui donner plus d'éclat et de vivacité¹. » Et, mieux que la description écrite, la comparaison de la planche de la *Revue archéologique*, faite d'après un dessin de M. le lieutenant Dufour, avec la planche en couleur du *Bulletin de la Commission impériale archéologique de Saint-Pétersbourg* établira le rapprochement.

« Il faut noter, cependant, que la forme du vase de Khamissa, entré postérieurement dans la collection du baron Gustave de Rothschild², n'est nullement celle de l'amphorisque de Kertsch. C'est un gobelet rond, sans pied, beaucoup plus bas et plus large, dont l'orifice mesure 0^m09. Tels sont aussi exactement le vase de Nîmes et le vase d'Alger.

« L'obligeance de M. Héron de Villefosse me met à même de faire connaître encore un très beau vase de même forme du Musée de Turin, ayant appartenu à l'archéologue Bartolomeo Gastaldi, qui l'avait acquis en Piémont, et dont nous donnons, dans la planche ci-jointe, une reproduction en couleurs (nos 1 à 3)³. Le motif principal de la peinture du pourtour est constituée par des perdrix, dont le plumage bleuté, sur la poitrine, brun rougeâtre sur la tête, le dos, la queue et les ailes, reproduit fidèlement celui de certaines variétés de l'espèce de la perdrix rouge⁴ : un oiseau, d'une part, debout, tourné vers la gauche, deux, d'autre part, suspendus, les

1. *Revue archéologique*, 1874, t. I, p. 284-285.

2. Le renseignement est donné par M. Fröhner, *La verrerie antique*, p. 100.

3. Le dessin colorié, dû à M. le professeur Lanzzone, en a été fourni en 1880 à M. de Villefosse par le savant directeur d'alors du Musée de Turin, A. Fabretti.

4. La ressemblance notamment est presque parfaite avec la perdrix dite « gambra », qu'on trouve encore en Algérie.



VERRES PEINTS. — 1 à 3. Musée de Turin. — 4. Fragment. Ancienne collection Bellon.

pattes liées, ventre contre ventre, sont placés de chaque côté, ici, d'un groupe de trois fruits, là, de trois bandelettes réunies par un cordon élégamment noué; dans les vides se montrent des branches de feuillage verdâtre.

« Le verre de Turin, enfin, permet d'interpréter le décor d'un fragment de verre que me signale également M. de Villefosse (planche, n° 4), qui se trouvait en 1880 dans la collection Bellon à Rouen¹ et qui offre cet intérêt tout particulier d'avoir, suivant des renseignements qui paraissent dignes de foi, été trouvé au Puy-de-Dôme². Ici, le seul oiseau conservé est de taille beaucoup plus petite et de nature différente, corps jaunâtre, manteau brun, ailes bleutées³, mais l'on reconnaît aisément les mêmes bandelettes, figurées en bleu, en rouge et en jaune, suspendues à un ruban; dans le champ sont aussi disséminés des feuillages.

« Il y a, en outre, cette particularité que le vase de Turin, comme ceux de Nîmes et de Khamissa, porte sur le fond une étoile entourée d'une guirlande. « On sait, » continuait M. de Villefosse, en notant ce rapprochement entre les vases de Nîmes et de Khamissa, « que des « peintres de vases grecs adoptaient ainsi une sorte de « fleuron ou un décor particulier qui permettait de reconnaître les pièces de leur atelier. Faut-il en conclure que « ces deux vases ont la même origine⁴? » « Le peintre », écrit de son côté M. Fröhner, après avoir dressé une liste de dix-sept verres peints et déclaré que le décor n'en diffère pas sensiblement de celui des verres moulés ou gravés, « se propose surtout d'imiter ces deux

1. Le fragment a-t-il été conservé dans la même collection, je ne sais? L'ouvrage de M. Morin-Jean signale encore (p. 154 et p. 246, fig. 327) deux verres appartenant à la collection Bellon à Saint-Nicolas-lès-Arras.

2. L'indication, en même temps que le dessin que nous reproduisons sur la planche ci-jointe, ont été communiqués par M. Bellon lui-même à M. de Villefosse. La découverte aurait eu lieu en 1875 ou 1876.

3. Les couleurs sont un peu altérées sur la reproduction.

4. *Revue archéologique*, 1874, t. I, p. 285.

« catégories de vases, et il en reproduit jusqu'à la marque « de fabrique (la rosace)¹. »

« L'importance de la remarque n'est, à coup sûr, pas contestable. Sans compter, toutefois, que les étoiles et plus encore les guirlandes tracées sur les fonds, si elles sont analogues, ne sont pas identiques, — à Nîmes, la guirlande est visiblement faite de feuilles de vigne ou de lierre; à Khamissa, sa nature est mal définie²; à Turin, il est de même malaisé de préciser en quoi consistent les éléments, isolés les uns des autres, peints en vert et séparés par trois doubles éléments plus grands rougeâtres, qui la composent³, — il faudrait, pour oser des affirmations précises, avoir pu faire un examen des originaux eux-mêmes. Il ne semble pas impossible, nous avons essayé de le montrer, d'établir, directement ou par l'intermédiaire des uns et des autres et en se fondant soit sur le décor, soit sur d'autres points, comme un lien reliant les vases de Nîmes, d'Alger, de Khamissa, ceux du Musée de Turin et de la collection Bellon, celui de Kertsch. Vouloir aller plus loin et prétendre, par exemple, en décider la contemporanéité ou l'unité de fabrique supposerait avant tout qu'on eût procédé à une comparaison minutieuse de la technique, laquelle, nous l'avons noté plus haut, est loin d'être sur tous les verres peints identiques. Il m'a paru du moins intéressant de signaler à la Société, à qui ressortissent tout particulièrement la plupart de ces verres, deux trouvés en France, deux autres sortis du sol de cette France d'Afrique qui est comme un prolongement de notre sol et qui peuvent à ce titre être considérés en un sens comme rentrant dans nos antiquités nationales, ce

1. *La verrerie antique*, p. 100.

2. Les figures des fonds de ces deux vases sont reproduites dans l'article de M. de Villefosse, pl. VIII et IX, et par M. Kisa, p. 344, fig. 341, avec la légende ambiguë « aus Algier », qui ne se rapporte en réalité qu'à l'une des « rosettes », celle du vase de Khamissa, placée (p. 814) dans la province d'Alger, et l'indication plus gravement erronée : « zwei Rosetten von Glasdeckeln. »

3. Voy. la planche ci-jointe, n° 3.

qu'apportait de nouveau pour leur étude le magnifique verre récemment découvert en Russie. »

M. J. Maurice, membre résidant, fait la communication suivante sur la *Vie de Constantin* d'Eusèbe :

« La *Vie de Constantin*, par Eusèbe, n'est pas une œuvre d'un seul jet. Rédigée après la mort de Constantin, non seulement elle diffère sur des points essentiels de l'*Histoire ecclésiastique* achevée en 326, mais elle y ajoute des récits entiers, comme celui de la création du Labarum en 312 et de sa présence à la prise de Rome, enfin elle se contredit elle-même sur la politique religieuse qu'elle attribue à Constantin. Il semble qu'elle ait été retouchée par Eusèbe d'abord, puis dans un sens favorable à la politique de Constance II, après la mort d'Eusèbe.

« Ce qui indique les retouches d'Eusèbe, c'est principalement l'indication de l'élévation des fils de Constantin au rang d'Augustes, dans l'introduction, et dans le chapitre 68 du livre IV, suivi d'autres morceaux dans lesquels les fils de Constantin ne sont encore que Césars.

« Mais les contradictions que l'on relève dans la *Vie de Constantin* tiennent à une autre cause. Crivellucci, dans un travail déjà ancien, s'est attaché à établir la mauvaise foi d'Eusèbe, à démontrer l'existence de nombreux faux historiques dans son œuvre¹. Il n'a pas vu que la *Vie de Constantin* a subi des modifications, après la mort de son auteur². C'est ce que Pasquali a eu le mérite de mettre en relief dans un travail plus récent³. Il a montré que les contradictions que l'on observe entre plusieurs chapitres de la *Vie* indiquent l'intervention d'une main étrangère,

1. Crivellucci, *Della fede storica di Eusebio nella vita di Costantino*, Livorno, 1888, p. 21 et suiv.

2. Eusèbe est mort en mai 338, le 30 mai d'après le soi-disant Martyrologe syrien ; voir Schwartz, dans la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa, II, p. 1434.

3. Pasquali, *Die Composition der Vita Constantini des Eusebii*, dans *Hermes*, XLV (1910), p. 369 à 386.

dans la dernière rédaction de l'œuvre, telle que nous la possédons. Pasquali n'a toutefois pas dégagé la cause de ces contradictions; elle se trouve dans l'influence de l'empereur sous le règne duquel la *Vie* a été simplement remaniée, Constance II, dont la politique religieuse a visiblement influencé l'auteur des faux introduits dans l'œuvre d'Eusèbe et que l'on peut en dégager. Crivellucci a bien montré que la politique religieuse de Constantin, telle que nous la trouvons dépeinte dans la *Vie*, n'est pas toujours semblable à celle que nous révèlent les lois conservées et les autres actes impériaux. Mais il a voulu découvrir, dans la *Vie*, une théorie, en bloc, de la persécution des païens qui serait une invention pure et simple, un mensonge d'Eusèbe. La *Vie* est, au contraire, semée de contradictions qui ne peuvent pas provenir d'un seul auteur. D'habiles transpositions de chapitres, dont certains ont dû passer d'un livre dans l'autre, des additions et des suppressions inspirées par une politique religieuse qui était celle des Ariens, et qui surtout pouvait justifier les mesures prises par l'empereur Constance II, ont déformé l'œuvre d'Eusèbe. Ces modifications, faites après coup, n'ont toutefois rien enlevé de leur valeur aux nombreux et précieux documents que le faussaire n'a pas retouchés, aux plus nombreux chapitres qui sont de la main d'Eusèbe, à toute une histoire que nous ne connaissons que par lui. Eusèbe avait déployé toutes les ressources de son érudition, de son talent d'historien, de sa perspicacité de collectionneur de pièces rares pour élever un monument à la gloire de Constantin et faire l'apologie de sa politique religieuse. Le faussaire, qui a retouché son œuvre, a attiré la suspicion sur toute la *Vie*. Il serait utile de discerner l'œuvre d'Eusèbe de celle du faussaire.

« Crivellucci considère comme également mensongers les récits insérés dans les livres II, 24 à 43, et III, 54. Ils ne sont pourtant point assimilables. L'édit adressé aux provinciaux de Palestine, ἐπαρχιώταις Παλαιστίνης, compris dans le livre II, 24 à 42, correspond très naturellement à la politique de Constantin après une guerre

religieuse contre Licinius en 324¹. Cette guerre a été infiniment plus acharnée qu'on ne le pense généralement. On n'a retrouvé qu'une seule inscription donnant le *cursus honorum* d'un fonctionnaire de Licinius, qui ait été respectée après le désastre de cet empereur, dont la persécution dirigée contre les chrétiens avait été violente². Les mesures que Constantin prit en faveur de ces derniers sont vraisemblables, celles contre les païens sont amplifiées : interdiction d'ériger des idoles, de se livrer aux arts divinatoires, de faire des sacrifices. L'empereur fait connaître sa volonté à cet égard dans les villes comme dans les campagnes. Mais il s'agit de mesures locales prises à la suite d'une guerre religieuse.

« Les chapitres 44 et 45 ont dû, au contraire, être retouchés après la mort d'Eusèbe. Ce qui le prouve, c'est que le chapitre 56, qui vient ensuite et se place chronologiquement plus tard, témoigne de la liberté religieuse et de l'existence des temples païens. — Nous trouvons dans III, 54, une complète déformation de la politique religieuse de Constantin et nous en découvrons l'origine. Constantin a dépouillé les temples des provinces d'Orient de statues pour en orner Constantinople. La *Vie* présente cette politique comme ayant été uniquement dirigée pour jeter le ridicule sur les cultes païens, pour faire sortir les idoles des temples et les exposer à la risée publique. La *Vie* se contredit ici elle-même. Constantin, ainsi que nous l'avons dit, après la conquête de l'Orient, exhortant tous ses sujets à se convertir au chris-

1. Le P. Casamassa, dans *I Documenti della « Vita Costantini » di Eusebio Cesareense*, travail lu à Rome en 1913 à l'occasion du XVI^e centenaire Constantinien, a bien montré l'authenticité des chapitres 24 à 43, mais il n'a pas remarqué que les deux derniers chapitres 44 et 45 dépassent la mesure des précédents et étaient contredits par le chapitre 56.

2. M. Mispoulet a bien voulu me faire part de ses observations sur les inscriptions trouvées dans les provinces qui avaient appartenu à Licinius. Voir également dans *Cod. Theod.*, XV, 14, 1, la loi qui annule les actes de Licinius, et Seeck, *Gesch. d. Untergangs d. Antiken Welt*, I, 510.

tianisme, ajoutait que nul ne doit contraindre une autre personne, que chacun doit rester libre d'agir, au point de vue religieux, ainsi qu'il le désire. Ce sont les mêmes termes que ceux de l'édit de Milan¹.

« Croirons-nous que Constantin s'est transformé ensuite et a fait fermer tous les temples ? Eusèbe lui-même se charge de nous répondre que non, en énumérant ceux qui ont été fermés et généralement les raisons de leur suppression : le Sérapeum d'Alexandrie, fermé en 325, à cause des troubles auxquels donnait lieu les superstitions relatives à la crue du Nil²; le temple d'Aphaca en Phénicie, à cause de l'immoralité du culte qui s'y pratiquait³; celui d'Héliopolis fermé, mais le culte de Vénus n'étant pas interdit dans la ville⁴; le temple d'Esculape à Aegeae en Cilicie fermé, mais par une mesure particulière contre une variété de la divination⁵.

« Ces temples ont été fermés pour des raisons d'ordre public et pour des motifs particuliers. Cela exclut l'idée même d'une mesure générale.

« Constantin avait défendu, en 319, l'haruspicine privée, mais non publique⁶; il interdit, en 323, de forcer les chrétiens à assister aux sacrifices des lustrés, ce qui prouve qu'il les autorisait, pour les païens⁷; il excepta les temples des édifices à restaurer, en 326, ce qui prouve que les temples étaient ouverts⁸; il laissa en 328 les soldats invoquer les dieux devant lui⁹.

1. *V. C.*, II, 56.

2. Eusèbe, *V. C.*, IV, 25; voir également Socrate, *Histoire ecclésiastique*, I, 18, et Zosomène, *Histoire ecclésiastique*, I, 8.

3. Eusèbe, *V. C.*, III, 55; cf. Socrate, *Histoire ecclésiastique*, I, 18.

4. Eusèbe, *V. C.*, III, 58; cf. Théodoret, *Histoire ecclésiastique*, IV, 22.

5. Eusèbe, *V. C.*, III, 56; cf. Socrate, *Histoire ecclésiastique*, I, 18; Zosomène, *Histoire ecclésiastique*, II, 5; Bouché-Leclercq, *La Divination dans l'antiquité*, t. IV, p. 334, 337.

6. *Cod. Theod.*, IX, 16, 1 et 2. « Adite aras publicas atque delubra et consuetudinis vestrae celebrate solemnia ».

7. *Cod. Theod.*, XVI, 2, 5.

8. *Cod. Theod.*, XV, I, 3.

9. *Cod. Theod.*, VII, 20, 1 et 2.

« La législation de Constantin a fourni, de 320 à 324, à l'église catholique, les conditions du magnifique essor qu'elle prit alors ¹, mais elle a toujours respecté la liberté religieuse accordée à Milan aux autres religions. L'empire chrétien avait été fondé, tout en respectant la liberté des cultes antérieurs et coutumiers du peuple romain. Quelle est donc la politique religieuse que nous trouvons dépeinte dans certains chapitres de la *Vie*? C'est celle de Constance II qu'exprime une loi de 341 : « Cesset supers-
« titio, sacrificiorum aboleatur insania » ².

« La retouche de la *Vie*, par un faussaire, se révèle particulièrement dans IV, 54, où l'auteur de ce chapitre blâme avec violence la faiblesse de Constantin qui a laissé des hommes cupides et qui se paraient du nom de chrétiens prendre sur lui une grande influence, et qu'il a ensuite soutenus, en raison même de la jalousie qu'il avait de sa toute-puissance ³.

« Eusèbe, dans l'*Histoire ecclésiastique*, place la conversion de Constantin avant la campagne d'Italie et la *Vie de Constantin* comprend le récit de l'inauguration du Labarum, qui n'existait pas dans l'*Histoire ecclésiastique*. Ce récit est tout différent de celui de Lactance ⁴.

« D'après ce dernier, Constantin, prêt à tout événement, arrivait devant Rome, par la voie Flaminienne, tandis qu'était imminente la fin des fêtes célébrant les Quinquennales de Maxence. Il recevait une révélation en songe, à la suite de laquelle il faisait mettre le signe du Christ sur les boucliers de ses soldats, puis remportait la victoire ⁵.

« Eusèbe dépeint, dans l'*Histoire ecclésiastique*, Constantin comme ayant été chrétien avant la campagne d'Ita-

1. Voir *Numismatique constantinienne*, II, p. LXII et suiv.

2. *Cod. Theod.*, XVI, 10, 2.

3. Pasquali, *Hermes*, 1910, 383, 385.

4. M. Paul Allard, dans sa grande histoire de cette époque, *La persécution de Dioclétien et le triomphe de l'Eglise*, a soudé les deux écrits d'Eusèbe et de Lactance, t. II, p. 222-232; mais je ne crois pas pouvoir les interpréter comme lui.

5. Lactance, *D. M. P.*, XLVIII.

lie, puisqu'il avait déjà invoqué, non seulement le Dieu qui est dans le ciel, mais aussi celui qu'il savait être le Dieu des chrétiens, en des termes parfaitement définis : « Θεὸν τὸν οὐράνιον τὸν τε τοῦτου Λόγον, αὐτὸν δὲ τὸν πάντων Σωτῆρα Ἰησοῦν Χριστόν¹ ». Ce passage peut toutefois s'accorder avec le récit de Lactance. Il est possible que l'empereur ait cherché sa voie, avant de recevoir, devant Rome, la révélation qui lui fit mettre le monogramme du Christ sur les boucliers de ses soldats. Il n'est pas possible, au contraire, de conserver simultanément le récit de la vie de Constantin sur l'inauguration du Labarum et celui de Lactance. Constantin aurait, en effet, inauguré d'abord, dans ce cas, le symbole du Christ le plus éclatant. On ne comprend pas que Lactance, et Eusèbe lorsqu'il écrivit l'*Histoire ecclésiastique*, aient ignoré le rôle du Labarum dans la campagne d'Italie. Eusèbe dit, il est vrai, qu'il a tenu plus tard le récit de ces événements de la bouche de Constantin lui-même qui l'a pris pour confident. Mais il s'agit seulement de l'apparition de la croix².

« L'édition de l'*Histoire ecclésiastique* que nous possédons date de 325³. Eusèbe avait déjà pu approcher de Constantin à Nicomédie, après la défaite de Licinius. Comment ne s'enquit-il pas alors, auprès de Constantin, de ce qui s'était passé en Italie? Le récit d'Eusèbe dans la *Vie de Constantin* semble fait de pièces et de morceaux réunis. Le récit du songe qui a précédé la confection du Labarum fait involontairement songer à celui de Lactance qui est antérieur. L'apparition de la croix, que

1. Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, IX, 9, 2, dans Migne, L, 20; IX, 2, dans l'édition Lejay.

2. *V. C.*, I, 28. L'étude de la traduction syrienne de l'*Histoire ecclésiastique* résoudra probablement ce problème, car elle ne contient pas d'allusion au Labarum, il en résulterait qu'Eusèbe ignorait encore après la mort de Crispus, dont les hauts faits ont été supprimés dans cette édition, l'existence du Labarum lors de la campagne d'Italie. Or, Eusèbe avait vu Constantin au concile de Nicée et ne pouvait ignorer, en 326, ce qui s'était passé en 312.

3. *Histoire ecclésiastique*, édition Hemmer et Lejay, t. III, traduction Grapin, p. xxxiii, Paris, 1913.

les panégyristes semblent, dans une certaine mesure, confirmer, par le rappel des faits merveilleux dont ils se font l'écho, n'a pas pour conséquence la construction du Labarum; il y faut ajouter le songe, dont nous avons des raisons de douter d'autant plus fortes que nous croyons plus à l'authenticité du récit de Lactance.

« Le chapitre 31 du livre I^{er} de la *Vie* contient une description minutieuse et ayant tous les caractères de l'authenticité du Labarum de Constantin, et si les images que nous en possédons, sur les médailles, ne correspondent pas exactement à cette description, cela tient, sans doute, à ce que de nouveaux étendards de cavalerie analogues, mais non identiques au premier Labarum, furent inaugurés en 324¹. Je reconnais en conséquence que, lorsqu'Eusèbe nous dit que Constantin plaça aux extrémités du drapeau du Labarum, πρὸς αὐτοῖς ἄκροις τοῦ ὑφάσματος, les images de ses fils, τῶν ἐαυτοῦ παιδῶν, avec la sienne, on peut admettre, avec de savants auteurs qui ont écrit, en 1913, sur ce sujet, que des médaillons représentant les images impériales ont pu être disposés en dehors du voile de pourpre du drapeau, au lieu d'être brodés sur le voile lui-même. Mais, ce que je ne puis croire, c'est qu'on a changé les médaillons et augmenté leur nombre vers le temps où Eusèbe écrivit la *Vie de Constantin*. En effet, le Labarum était gardé au palais impérial de Constantinople, comme une relique sacrée². Eusèbe, dont la description est précise, l'y a vu sans doute. Ce Labarum était le drapeau personnel de l'empereur; aucune main sacrilège ne devait y toucher.

« Je ne puis d'ailleurs pas croire, avec M. Pio Franchi de' Cavalieri³, qu'Eusèbe, qui connaissait l'histoire de la famille de Constantin, ait pu, en décrivant le Labarum,

1. J'ai donné les images de ces étendards dans ma *Numismatique constantinienne*, t. I, pl. IX, n° 2, et t. II, pl. XV, n° 7.

2. *Numismatique constantinienne*, t. II, p. 331 et 506. Le Labarum demeura jusqu'au ix^e siècle dans le palais.

3. Pio Franchi de' Cavalieri, *Il Labaro descritto da Eusebio*, dans *Studi Romani, Rivista d'archeologia e storia*, 1913.

qui aurait été créé en 312, indiquer à tort l'existence des images des Césars¹. Un tel anachronisme ne convient pas à l'historien de la famille de Constantin, quel que fût l'objet qu'il eût sous les yeux. L'erreur s'explique au contraire très naturellement si l'on tient compte de ce que les chapitres de la *Vie* n'ont été délimités et mis en place qu'après la mort d'Eusèbe².

« Le chapitre 31, qui contient la description du Labarum, n'est pas à la place à laquelle il était destiné originellement. C'est ce qu'indique, à notre avis, fort nettement la mention des Césars par Eusèbe. Le chapitre 29 contient une réédition du songe rapporté par Lactance et 30 est une conséquence de 29. Ce sont des morceaux nécessaires pour rattacher les chapitres 28 et 31 qui semblent tous deux de la main d'Eusèbe, en raison de l'exactitude du second et parce que l'apparition de la croix semble une trop forte invention pour un faussaire.

« Maintenant, appliquons l'adage : « Is fecit cui prodest. »

« Constance II aspira, dès le début, à la première place dans l'empire, aux dépens de ses frères. Il était Arien et ceux-ci catholiques. Il ne devait pas lui convenir, en raison de ses prétentions, que le Labarum ait, pour la première fois, été porté en tête des troupes, dans la conquête de l'Orient sur Licinius. Il augmentait, au contraire, ses droits à la revendication de la suprématie, s'il possédait,

1. Il n'est pas probable que l'on eût mis les images des fils de l'empereur sur l'étendard avant qu'ils fussent Césars. Ce fut donc à l'occasion des fêtes importantes qui eurent lieu, lors de l'avènement au rang de Césars des fils de Constantin, le 1^{er} mars 317, que dut avoir lieu l'inauguration du drapeau de l'empereur. La présence des images impériales s'explique par la cérémonie elle-même.

2. Or, ce point nous paraît hors de doute; voir Heikel, *Eusebii Werke*, Introduction, p. ciii. Dans les titres (κεφαλᾶι) des chapitres de la *Vie* il est parlé d'Eusèbe à la troisième personne; dans ceux de l'*Histoire ecclésiastique*, Eusèbe, qui en est l'auteur, emploie la première personne. Voir Casamassa, *loc. cit.*, p. 11, 12.

avec la capitale de Constantin et son tombeau, le drapeau qui avait pris Rome et en quelque sorte créé l'empire, celui à la vertu duquel on attribuait la protection divine.

« L'importance que Constance II attachait à posséder le drapeau qui avait fait l'unité de l'empire romain, se conçoit facilement. Dans les chapitres 69, 70 et 71 du livre IV, l'auteur, après avoir décrit la tristesse et le deuil de Constantinople après la mort de Constantin, insiste, avec soin, sur le rôle joué par Constance II dans les funérailles impériales, sur le dépôt des dépouilles du grand empereur dans son tombeau de l'église des Saints-Apôtres.

« L'influence de Constance II se fait encore plus vivement sentir dans la manière dont sont rapportés les faits relatifs à l'histoire de l'arianisme. Constantin est représenté comme ayant, dès le début, tenu la balance égale entre les catholiques et les Ariens¹, ce qui n'est pas conforme à sa politique.

« La lutte entre Alexandre et Arius est racontée dans un sens favorable aux Ariens. Constantin y joue le rôle ridicule de pacificateur à tout prix. Les Ariens n'avaient demandé qu'à faire partie de l'église catholique, tout en rejetant ses dogmes. C'est à quoi Constantin semble les encourager. La condamnation des Ariens à Nicée est passée sous silence, le rôle d'Eustache d'Antioche est déformé², Athanase est un fauteur de troubles. Tout cela convient à la politique religieuse de Constance II, mais ne doit pas être attribué à celle de Constantin le Grand. La pensée d'Eusèbe est dépassée et déformée, c'est ce que nous avons signalé au sujet de la persécution des païens. Il en est de même lorsque le faussaire, qui a succédé à Eusèbe, insère, dans la *Vie*, une lettre impériale au synode de Tyr³, sans y ajouter la moindre remarque,

1. *V. C.*, II, 62 à 73. Constantin cessa de considérer les Ariens comme les adversaires de l'unité de l'Église, en 330.

2. *V. C.*, III, 50.

3. *V. C.*, IV, 42.

ce qui paraît contraire à la politique finale de Constantin, lequel écarta aussi bien Arius qu'Athanase du siège épiscopal d'Alexandrie¹, ou lorsqu'il raconte la mort de Galère ou de Maximin Daja qu'Eusèbe avait dit devoir passer sous silence². Finalement, l'importance attachée, dans les derniers chapitres de la *Vie*, à l'élimination par l'armée des prétendants à l'empire, autres que les fils de Constantin le Grand et la prééminence donnée, parmi ceux-ci, à Constance II, indiquent l'esprit dans lequel la *Vie* a été remaniée, après la mort d'Eusèbe. Cet esprit se révèle encore lorsque le faussaire blâme ouvertement, et dans un sens arien, la politique religieuse de Constantin³. Lorsque l'on aura pu éliminer de la *Vie de Constantin*, d'Eusèbe, les parties qui ne sont pas de sa main; cet ouvrage pourra se placer à côté de l'*Histoire ecclésiastique* et prendre une grande portée historique. »

Mgr Batiffol présente diverses observations.

1. Mgr Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église*, t. II, p. 183; peut-être même, si l'on en croit Constantin II, Constantin le Grand aurait-il songé, à la fin de sa vie, à rappeler Athanase. Cf. Mgr Duchesne, *op. cit.*, t. II, p. 195.

2. *V. C.*, I, 23 et 56.

3. *V. C.*, IV, 54.

MUSÉE DU LOUVRE

DÉPARTEMENT

DES

ANTIQUITÉS GRECQUES ET ROMAINES

ACQUISITIONS DE L'ANNÉE 1913.

PAR MM. A. HÉRON DE VILLEFOSSE ET E. MICHON.

I. MARBRE ET PIERRE¹.

A) Statues et bustes.

1. — Statuette primitive du type des idoles des Cyclades. La tête, triangulaire, offre une simple saillie pour le nez et la bouche; les bras sont à peine indiqués, en dessous d'épaules très larges; les jambes, jointes, ne laissent reconnaître les pieds que par derrière. **Ile de Naxos.**

2. — Tête d'un « Apollon » archaïque. La chevelure, laissée lisse sur la calotte du crâne, en partie détruite, forme au-dessus du front une double rangée de frisures; elle tombe en large masse sur le dos et en longues boucles

1. Les monuments dont la matière n'est pas indiquée sont en marbre blanc.

pendantes de chaque côté en avant. Le visage est très mutilé. Ancienne collection Christidès. **Ile de Thasos.**

3. — Minerve colossale, de style phidiesque, dite « Torse Médicis ». Inmobile, mais la jambe droite légèrement fléchie et ramenée en dehors, les pieds chaussés de sandales à épaisses semelles, la déesse porte, par dessus une première tunique de toile, le peplos de laine, avec partie retombante serrée à la taille par une ceinture, dont les larges plis épais alternent leurs saillies et leurs creux comme les cannelures d'une colonne. Un manteau, jeté seulement sur l'épaule gauche, tombe en masse de ce côté. L'égide, réduite à une collerette étroite, est ornée au milieu, en avant, de la tête de Méduse. La tête, qui était encastrée, et les bras, formés de morceaux à part, manquent. E. Michon, *Les Musées de France*, 1913, p. 49-52, pl. XIX; Héron de Villefosse, *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*, 1913, p. 409. Envoyé de la Villa Médicis à l'École des Beaux-Arts par Ingres, lors de sa direction de l'Académie de France à Rome de 1834 à 1840, et cédé au Louvre avec l'assentiment de M. Léon Bonnat, membre de l'Institut, président du Conseil des Musées, directeur de l'École nationale des Beaux-Arts. Dépôt de l'École nationale des Beaux-Arts. **Rome.**

4. — Femme demi-nature, debout, drapée, la jambe droite fléchie, les pieds chaussés d'épaisses semelles. Elle est vêtue d'une première tunique qui forme de courtes manches à plis étoilés et d'une seconde, plus épaisse, avec partie retombante serrée sous les seins par une ceinture. Manquent la tête et les avant-bras qui étaient rapportés. **Athènes.**

5. — Tête de femme demi-nature, de beau style. La chevelure, ramenée en chignon en arrière, est enveloppée dans un cécryphale dont les bouts sont noués sur le sommet. **Athènes.**

6. — Femme demi-nature, drapée, assise, les pieds sur un tabouret, vêtue d'une tunique et d'un manteau



Cliché Braun.

Minerve colossale, dite « Torse Médicis ».
Musée du Louvre.

jeté sur l'épaule gauche et ramené sur les genoux de manière à couvrir le bas du corps. Les cheveux tombent en large masse dans le dos et forment de longues boucles sur les épaules. Manque l'avant-bras droit, taillé à part, qui était rajusté par une cheville. **Astakos** (Acarnanie).

7. — Petite tête de Jupiter (?) barbu; la chevelure, ceinte d'une bandelette, est relevée sur le front et tombe en masse sur la nuque. Ancienne collection Christidès. **Ile de Thasos.**

8. — Petite tête d'homme imberbe. La chevelure, divisée par une raie médiane, est ceinte d'une bandelette, en avant de laquelle elle forme une rangée de boucles sur le front. **Égypte.**

9. — Partie supérieure d'une statuette de Vénus. La déesse, le torse nu, tient de la main droite levée une longue boucle de cheveux qui retombe sur l'épaule; la chevelure en arrière forme chignon sur la nuque. Les yeux sont creux; les bras et le sommet de la tête sont rapportés. Le revers est plat. Manque la main gauche. **Horbeit** (Basse-Égypte).

10. — Vénus debout, nue, le torse légèrement incliné en avant et à sa gauche, la jambe droite avancée et fléchie. Elle tient sur l'avant-bras gauche une draperie qui forme voile derrière elle et remontait jusqu'au-dessus de la tête. Manquent la tête, la main gauche, le bras droit, la jambe droite et les pieds. **Sakha**, ancien Xoïs (Basse-Égypte).

11. — Petite tête de femme. La chevelure, ceinte d'une bandelette, forme deux rangées de longues boucles calamistrées, superposées, qui tombent en s'épanouissant sur le dos et l'épaule gauche, seule conservée. Pierre. **Égypte.**

12. — Tête imberbe coiffée du bonnet phrygien, les cheveux séparés par une raie sur le front et relevés; le nez est mutilé. **Asie Mineure.**

13. — Tête de petite fille, curieusement coiffée. La chevelure, divisée en bandeaux ramenés en arrière, détache de chaque côté un groupe de boucles qui tombent sur les oreilles. Un ornement, qui se continue par une double tresse en arrière, est posé sur le sommet : il comprend une rosace sur l'occiput et une bande, décorée de masques, qui vient aboutir sur le front, où elle est munie de trois pendants. Ancienne collection Christidès. **Ile de Thasos.**

B) Bas-reliefs.

14. — Vase en forme de coupe profonde munie de deux anses à pucier. Tout autour de la panse, reliefs représentant des scènes de la vie des oiseaux : oiseaux dans un nid, cigogne et quadrupède, aigle et serpent, hibou, grue, combat de coqs, etc. Ex-voto consacré à Silvain par M. Jun(ius) Cerialis. Héron de Villefosse, *Bulletin des Antiquaires*, 1912, p. 339-340; E. Michon, *Ibid.*, 1913, p. 271-272. Ancienne collection Martinetti. Acquis sur les arrérages du legs Bareiller. **Rome.**

15. — Sarcophage arrondi aux extrémités. Sur la face antérieure, trois Génies soutenant une large guirlande de fruits, qui s'échappe des manches flottantes de leur draperie; deux autres Génies plus petits, portant un pedum et une corbeille, sont allongés au-dessus de la guirlande; au-dessous sont étendus des animaux, vache, panthère, bouc, bélier. Sur les extrémités, personnage, le buste drapé, à l'arrière-plan, derrière un lion debout près d'un vase. **Italie.**

16. — Fragment d'une dalle rectangulaire, d'époque chrétienne, ornée de reliefs répartis en trois compartiments séparés par des pilastres. A gauche, construction avec couronnement pyramidal; au centre, table supportant une branche de vigne et un calice où boivent deux oiseaux surmontés d'une croix; à droite, feuilles d'acanthé dans un double encadrement. Au-dessous, bandeau orné de cercles en creux. Pierre. Don du Ministère de l'Ins-

truction publique. Tr. aux environs du camp retranché de **El-Michrifé**, au nord-est d'Emèse.

C) Inscriptions et divers.

17. — Lampe mycénienne en forme de cupule à deux becs; le pourtour est orné d'une rangée de coquillages. Pierre violacée. **Ile de Rhodes**.

18. — Fragment d'un cippe gravé sur trois côtés : catalogue de clérouques athéniens rangés par tribus, du premier quart du v^e siècle. Ad. Reinach, *Bulletin de correspondance hellénique*, 1912, p. 329-338, fig. 15-17. Calcaire gris. Don de M. Adolphe Reinach, ancien membre de l'École française d'Athènes. **Hephaistia** (Ile de Lemnos).

19. — Pilier quadrangulaire portant sur la face une inscription latine de onze lignes en l'honneur d'un officier, C. Valerius Gratus, envoyé en Chypre sous Trajan, avec un détachement légionnaire, pour calmer la révolte des Juifs. R. P. Jalabert, *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1912, p. 248-256. **Beyrouth**.

II. BRONZES.

20. — Guerrier debout sur une petite base rectangulaire à ressaut, percée de deux trous en diagonale. Il est barbu; il porte une longue chevelure striée, rejetée en arrière et tombant sur la nuque; les pieds sont nus; la jambe gauche est légèrement avancée. Revêtu d'une cuirasse ornée de cercles et de points, superposée à une tunique bordée de petits cercles pointés, il porte au bras gauche un grand bouclier circulaire maintenu par deux rivets; le bord du bouclier, à chaque extrémité d'un même diamètre, est percé de deux trous ronds. Le bras droit levé devait brandir une lance. Style archaïque. **Athènes**.

21. — Guerrier nu, debout, en marche, la jambe droite

avancée, les poings sur les côtes. Il est coiffé d'un casque à double cimier, dont la longue crinière descend jusqu'au bas des reins; ses cheveux tombent en large masse sur le dos. Manquent le pied droit et la partie antérieure du pied gauche. Style archaïque. Vente H. Léman du 21 novembre 1913, *Catalogue*, n° 86.

22. — Esclave imberbe, la tête rasée tournée à gauche, le buste incliné à droite, les jambes et les pieds nus, debout, dansant, chantant et frappant sur un tambourin qu'il tient de la main gauche. Il est vêtu d'une pièce d'étoffe, serrée à la taille, qui passe sous le bras droit et ne descend pas plus bas que le genou; une besace est suspendue à son épaule gauche. Manque la main droite. Style alexandrin. Vente H. Léman du 21 novembre 1913, *Catalogue*, n° 84.

23. — Mercure entièrement nu, debout, la jambe gauche légèrement fléchie. Sa chevelure, surmontée de deux petites ailes, forme une couronne de boucles autour du visage. L'avant-bras droit est avancé; le bras gauche est reporté en arrière, la main tournée la paume en dessous. Les deux mains tenaient des attributs qui manquent; les doigts de la main droite sont brisés. Tr., il y a plus de trente ans, au **Puy-de-Dôme**.

24. — Vase à verser. A l'endroit où l'anse s'attache au goulot, elle est ornée d'un avant-corps de cygne sortant d'un fleuron; au point où elle est fixée sur la panse, elle porte une tête de Méduse. Don de M^{me} Hassibé Durighello. **Grèce**.

25. — Armature d'une sandale articulée, en deux parties. La face inférieure est garnie sur tout le pourtour de pointes fondues avec l'armature elle-même. E. Michon, *Note sur une sandale articulée du Musée du Louvre, Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, 1912, p. 276-294. **Italie**.

III. MÉTAUX PRÉCIEUX ET GEMMES.

A) Or.

26. — Bague ajourée : deux petits boucliers d'amazone donnent naissance à des tiges chargées de feuilles de lierre qui viennent entourer un chaton rectangulaire, constitué par une intaille en grenat représentant un Amour, nu, debout, appuyé sur une torche renversée. D^r Lamotte, *Découverte de deux tombeaux gallo-romains près du Pouzin, Société des sciences naturelles et historiques de l'Ardèche*, n. 2, 1863-1865, p. 77 et suiv. Acquis sur les arrérages du legs Bareiller. Environs du **Pouzin** (Ardèche).

B) Onyx.

27. — Coupe translucide sans pied, munie de deux anses à pousier. L'une des anses est ébréchée. Voir le n^o 26. Acquis sur les arrérages du legs Bareiller. Tr. avec les n^{os} 34 et 35 dans un tombeau aux environs du **Pouzin** (Ardèche).

IV. VERRERIE.

28 et 29. — 28. Coupe profonde, de couleur jaune foncé, en forme de sein, ornée intérieurement de trois filets en creux. — 29. Petite coupe profonde avec pied et rebord au sommet, ornée à la partie inférieure d'un filet et de zigzags en relief d'une couleur plus foncée. — **Oum-el-Awamid**, environs de Tyr.

30 à 32. — 30. Flacon irisé à panse ovoïde, hérissé extérieurement de pointes et surmonté d'un goulot. — 31. Flacon allongé, de couleur bleue, avec de grosses côtes en spirales, muni près de l'orifice de deux anses rudimentaires. — 32. Bracelet plat, de couleur bleue, orné sur sa face extérieure d'une frise de lions en relief marchant vers la gauche. — **Syrie**.

33. — Vase irisé, en forme de corps d'oiseau. Le goulot occupe la place du cou et de la tête; la queue se termine par une très petite ouverture latérale servant de biberon. Don de M. A. Degrand, consul de France. Remis par le département des antiquités orientales le 17 juin 1913. **Philippopoli**.

34. — Bouteille à panse carrée surmontée d'un goulot allongé à rebord plat. Voir le n° 26. Acquis sur les arrérages du legs Bareiller. Tr. avec les n°s 27 et 35 dans un tombeau aux environs du **Pouzin** (Ardèche).

V. OBJETS DIVERS.

A) Ivoire.

35. — Coffret à bijoux en forme de poule accroupie, les pattes repliées sous elle; les plumes sont soigneusement indiquées. Le coffret s'ouvrait à l'aide de deux charnières et se fermait intérieurement par un crochet, que faisait mouvoir de l'extérieur un bouton placé au centre d'une plaque circulaire en argent ouvragé. A l'intérieur se trouvent deux cavités arrondies avec tige cylindrique centrale (l'une des tiges est brisée) ayant dû servir de baguiers, et deux autres cavités d'une forme différente. Le couvercle, également creusé, devait se fermer à l'aide d'une réglette. Morceaux recollés à la tête de la poule. Voir le n° 26. Acquis sur les arrérages du legs Bareiller. Tr. avec les n°s 27 et 34 dans un tombeau aux environs du **Pouzin** (Ardèche).

B) Plomb.

36 à 39. Quatre poids carrés. — 36. Poids d'une livre, avec appendice au bord supérieur. Sur la face principale entourée d'un large encadrement, on lit : **ΑΕΙ||ΤΡΑ**; sur le revers, **ΤΙΒ ΚΑ||ΜΑΡΚ||ΑΝΟ||Υ**. Poids, 350 gr. 75. — 37. Poids d'une livre, avec appendice quadrangulaire, portant un **Α**, au bord supérieur. Sur la face prin-

cipale entourée d'un encadrement orné de petites lignes brisées : ΠΡΟΦΗ||ΤΟΥ ΠΑ||ΝΗΓΥΡΙ||ΑΡΧΟΥ Μ||ΝΙΩ-
ΝΟΣ; sur le revers, dans un cartel à queue d'aronde, la
contremarque, ΣΤΕΦΑΝΗ||ΦΟΡΟΥ. Poids, 320 gr. 75.
— 38. Poids d'une demi-livre. Sur la face principale
entourée d'un encadrement : ΗΜ||ΛΕ||ΤΡΟΝ; sur le
revers, ΔΙΟ||ΓΕ||ΝΟΥΣ. Poids, 212 gr. 25. — 39. Poids
de deux onces. La face principale entourée d'un enca-
drement porte la marque Β; au revers, on lit le nom
ΘΕΟ||ΜΝΗ||CΤΟC. Poids, 43 gr. 75. — E. Michon, *Nou-
veaux poids antiques du Musée du Louvre*, *Revue numis-
matique*, 1913, p. 314-332. **Clazomène.**

DONATEURS.

BAREILLER, 14, 26, 27, 34, 35.

BONNAT (Léon), membre de l'Institut, président du Conseil
des Musées, directeur de l'École nationale des Beaux-
Arts, 3.

DEGRAND (A.), consul de France, 33.

DURIGHELLO (M^{me} Hassibé), 24.

ÉCOLE NATIONALE DES BEAUX-ARTS, 3.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, 16.

REINACH (Adolphe), ancien membre de l'École française
d'Athènes, 18.

PROVENANCES.

- | | |
|---|--|
| Asie Mineure , 12; voir
Clazomène. | Italie , 15, 25; voir Rome. |
| Astakos , 6. | Lemnos , 18. |
| Athènes , 4, 5, 20. | Le Pouzin , 26, 27, 34, 35. |
| Beyrouth , 19. | Naxos , 1. |
| Clazomène , 36 à 39. | Oum-el-Awamid , 28, 29. |
| Égypte , 8, 11; voir Hor-
beit, Sakha. | Philippopoli , 33. |
| El-Michrifé , 16. | Puy-de-Dôme , 23. |
| Emèse , 16. | Rhodes , 17. |
| France ; voir Le Pouzin,
Puy-de-Dôme. | Rome , 3, 14. |
| Grèce , 24; voir Astakos,
Athènes, Naxos. | Sakha , 10. |
| Hephaistia , 18. | Syrie , 30 à 32; voir Bey-
routh, El-Michrifé, Emè-
se, Oum-el-Awamid, Tyr. |
| Horbeit , 9. | Thasos , 2, 7, 13. |
| | Tyr , 28, 29. |
-

LISTE DES PÉRIODIQUES

REÇUS PAR LA SOCIÉTÉ

EN 1913¹.

FRANCE.

AIN. — *Société d'émulation et d'agriculture de l'Ain. Annales*, 45^e année, octobre-décembre 1912; 46^e année, janvier-juin 1913. Bourg.

AISNE. — *Société archéologique, historique et scientifique de Soissons. Bulletin*, t. XVIII; 3^e série, 1911. Soissons, 1913.

ALLIER. — *Société d'émulation du Bourbonnais. Bulletin*, 1912, n^{os} 7-10; 1913, n^{os} 1-6. Moulins.

ALPES (HAUTES-). — *Société d'études des Hautes-Alpes. Bulletin*, 32^e année, 4^e série, n^{os} 5-8; 1913. Gap.

ALPES-MARITIMES. — *Nice historique*, 15^e année, n^o 12, 1912. 16^e année, n^{os} 1-6, 9-10; 1913. Nice.

AUBE. — *Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube. Mémoires*, t. LXXVI, 1912. Troyes.

AVEYRON. — *Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron. Procès-verbaux*, t. XXIII, 1910-1911. Rodez, 1911.

1. Le format des publications n'est indiqué que s'il est différent de l'in-8°.

BELFORT (TERRITOIRE DE). — *Société belfortaine d'émulation. Bulletin*, n° 32, 1913. Belfort.

BOUCHES-DU-RHÔNE. — *Annales de la Faculté de droit d'Aix*, t. V, 1911. Paris-Marseille, 1912. — *Annales de la Faculté des lettres d'Aix*, t. V, n°s 3-4, 1911. Paris-Marseille.

Société archéologique de Provence. Bulletin, 1912, n° 18; 1913. — *Mémoires*, n° 1, 1911, in-4°. Marseille.

CALVADOS. — *Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen. Caen*, 1912.

Bulletin monumental, t. LXXVI, n°s 5-6, 1912; t. LXXVII, n°s 1-4, 1913. Paris-Caen.

Congrès archéologique de France. 78^e session tenue à Reims en 1911. Paris-Caen, 2 vol., 1912.

Société des sciences, arts et belles-lettres de Bayeux, t. XII. Bayeux-Caen, 1913.

CANTAL. — *Société des lettres, sciences et arts de la Haute-Auvergne. Revue de la Haute-Auvergne*, 14^e année, 1912, n° 4; 15^e année, 1913, n°s 1-2. Aurillac.

CHARENTE. — *Société archéologique et historique de la Charente. Bulletin et Mémoires*, 8^e série, t. III, 1912. Angoulême, 1913.

CHARENTE-INFÉRIEURE. — *Société des archives historiques. Revue de Saintonge et d'Aunis*, t. XXXIII. Saintes, 1913.

CHER. — *Société des Antiquaires du Centre. Mémoires*, t. XXIV, 1911. Bourges, 1912.

Société historique, littéraire et scientifique du Cher. Mémoires, 4^e série, t. XXVI (1912); t. XXVII (1913). Bourges-Paris.

CORRÈZE. — *Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze. Bulletin*, t. XXXIV, n°s 3-4, 1912; t. XXXV, n°s 1-2, 1913. Brive.

CÔTE-D'OR. — *Commission des antiquités du département de la Côte-d'Or. Mémoires*, t. XVI, n° 2, 1911-1912. Dijon, in-4°.

Société d'histoire, d'archéologie et de littérature de l'arrondissement de Beaune. Mémoires, t. XXXV, 1911. Beaune, 1912.

CÔTES-DU-NORD. — *Société d'émulation des Côtes-du-Nord. Bulletins et Mémoires*, t. L, 1912. Saint-Brieuc.

CREUSE. — *Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse. Mémoires*, t. XVIII, 2^e partie, 1912. Guéret.

DEUX-SÈVRES. — *Société historique et scientifique des Deux-Sèvres. Bulletins*, t. I, 1912. — *Mémoires*, t. VIII, 1912. Niort.

DORDOGNE. — *Société historique et archéologique du Périgord. Bulletin*, t. XL, 1913. — 5^e Congrès d'histoire, d'archéologie et de géographie historique tenu à Périgueux du 29 juillet au 3 août 1913. Périgueux.

DOUBS. — *Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon. Procès-verbaux et Mémoires*, 1912. Besançon.

Société d'émulation du Doubs. Mémoires, 8^e série, t. VI, 1911. Besançon, 1912.

Société d'émulation de Montbéliard. Mémoires, t. XLII. Montbéliard, 1913.

DRÔME. — *Société d'archéologie et de statistique de la Drôme. Bulletin*, nos 184-187, 1913. Valence.

EURE. — *Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure. Recueil des travaux*, 6^e série, t. X, 1912. Évreux, 1913.

EURE-ET-LOIR. — *Société archéologique d'Eure-et-Loir. Bulletin*, 56^e année, nos 10-12, 1912; 57^e année, nos 1-9, 1913. Chartres.

FINISTÈRE. — *Société académique de Brest. Bulletin*, 2^e série, t. XXXVII, 1912-1913. Brest, 1913.

GARD. — *Société scientifique et littéraire d'Alais. Mémoires et comptes-rendus (Revue cévenole)*, 1911-1912. Alais, 1913.

GARONNE (HAUTE-). — *Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse*, 10^e série, t. XII. Toulouse, 1912.

Bibliothèque méridionale publiée sous les auspices de la Faculté des lettres de Toulouse, 1^{re} série, t. XV. *Poésies de Uc de Saint-Circ*, publiées par A. Jeanroy et J.-J. Salverda de Grave. Toulouse-Paris, 1913.

GIRONDE. — *Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux. Actes*, t. LXXIII, 1911. Paris.

HÉRAULT. — *Académie des sciences et lettres de Montpellier. Bulletin mensuel*, n^{os} 1-7, 1913. — *Mémoires de la section des lettres*, 2^e série, t. V, n^o 3, 1912. Montpellier.

Société archéologique de Montpellier. Mémoires, 2^e série, t. IV, n^o 3. Montpellier, 1911.

Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers. Bulletin, t. XLII. Béziers, 1912.

Ephemeris campanographica. N^{os} 9-13, 4^e année. Montpellier, 1913.

ILLE-ET-VILAINE. — *Société archéologique d'Ille-et-Vilaine. Bulletins et Mémoires*, t. XLII, 1912-1913; t. XLIII, 1^{re} partie, 1913. Rennes.

INDRE-ET-LOIRE. — *Société archéologique de Touraine. Bulletin trimestriel*, t. XVIII, n^o 4, 1912; t. XIX, n^{os} 1-3, 1913. Tours.

ISÈRE. — *Académie delphinale. Bulletin*, 5^e série, t. VI, 1912. Grenoble, 1913.

Société de statistique, des sciences naturelles et des arts industriels du département de l'Isère. Bulletin, t. XXXVIII. Grenoble, 1913. — Pilot de Thorey, *Supplément au catalogue des actes du dauphin Louis II, devenu... Louis XI...*, p. par G. Vellein; t. III. 1911.

JURA. — *Société d'émulation du Jura. Mémoires*, 9^e série, t. I, 1912; t. II, 1913. Lons-le-Saunier.

LANDES. — *Société de Borda. Bulletin trimestriel*, t. XXXVII, n^{os} 1-3, 1913. Dax.

LOIR-ET-CHER. — *Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. Bulletin*, t. LI, 1912. Vendôme.

LOIRE. — *Bulletin de la Diana*, t. XVIII, n^{os} 1 (supplément), 2-4, 1912; t. XIX, n^o 1, 1912. Montbrison, 1912-1913. — *Fête du cinquantième de sa fondation, 1862-1912*. Montbrison, 1913.

LOIRE-INFÉRIEURE. — *Société archéologique de Nantes. Bulletin*, t. LIII, 1912; t. LIV, 1913. Nantes. — Année 1913, suppl. *Les fouilles de l'évêché de Nantes (1910-1913)*, par le chanoine G. Durville. 1913.

LOIRET. — *Société archéologique et historique de l'Orléanais. Bulletin*, t. XVI, n^o 203, 1912; n^o 204, 1913. Orléans-Paris.

Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans. Mémoires, t. XII, 1912. Orléans, 1913.

LOZÈRE. — *Société d'agriculture, industrie, sciences et arts du département. Bulletin trimestriel*, 1911-1912. Mende.

MAINE-ET-LOIRE. — *Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers. Mémoires*, 5^e série, t. XV, 1912. Angers.

MARNE. — *Académie nationale de Reims. Travaux*, t. 131-132, 1912-1913. Reims.

MARNE (HAUTE-). — *Société d'histoire, d'archéologie et des beaux-arts de Chaumont. Annales*, t. IV, n° 8, 1912; n°s 9-10, 1913. Chaumont.

Société historique et archéologique de Langres. Bulletin, t. VI, n°s 88-90, 1913. — *Mémoires*, t. IV, n° 3, 1913, in-4°. Langres.

MEURTHE-ET-MOSELLE. — *Académie de Stanislas. Mémoires*, t. 163, 1912-1913. Nancy, 1913.

Société d'archéologie lorraine et du Musée historique lorrain, t. LXII, 1912. Nancy.

MEUSE. — *Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc*, 4^e série, t. X. Bar-le-Duc, 1912.

MORBIHAN. — *Société polymathique du Morbihan. Procès-verbaux, mémoires*, 1912. Vannes.

NIÈVRE. — *Société nivernaise des lettres, sciences et arts. Bulletin*, t. XXXIV. Nevers-Paris, 1913.

NORD. — *Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts. Mémoires*, t. LV-LVI, 1912. Dunkerque, 2 vol., 1912-1913.

Société d'émulation de Cambrai. Mémoires, t. LXVII. Cambrai, 2 vol., 1913.

OISE. — *Comité archéologique de Senlis. Comptes-rendus et mémoires*, 5^e série, t. IV, 1912. Senlis, 1913.

Société académique de l'Oise. Mémoires, t. XXII, 1^{re} partie. Beauvais, 1912.

Société historique de Compiègne. Procès-verbaux, t. XXI, 1912. Compiègne, 1913. — *Bulletin*, t. XV, 1913. — *Description des fouilles archéologiques exécutées dans la forêt de Compiègne*, par V. Cauchemé; 4^e partie, 1912, in-4°.

PAS-DE-CALAIS. — *Société des Antiquaires de la Morinie. Bulletin historique*, t. XIII, n° 244, 1912; n°s 245-247,

1913. Saint-Omer, 1913. — *Mémoires*, t. XXXI (1912-1913), 1913.

PUY-DE-DÔME. — *Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand. Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*, 1912. Clermont-Ferrand.

RHÔNE. — *Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon. Mémoires. Sciences et lettres*, 3^e série, t. XIII. Paris-Lyon, 1913.

Bulletin historique du diocèse de Lyon, 14^e année, janvier-octobre 1913, n^{os} 79-83. Lyon.

Société des sciences et arts du Beaujolais. Bulletin, 13^e année, n^o 50, avril-décembre 1912; 14^e année, n^{os} 51-53, janvier-septembre 1913. Villefranche.

SAÔNE-ET-LOIRE. — *Académie de Mâcon. Annales*, 3^e série, t. XVI. Mâcon, 1911.

Société éduenne. Mémoires, nouv. série, t. XL. Autun, 1912.

Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône. Mémoires, t. XIII. Chalon-sur-Saône, 1913.

Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire. Bulletin. 38^e année, octobre-décembre 1912; 39^e année, janvier-septembre 1913. Chalon-sur-Saône.

SARTHE. — *Revue historique et archéologique du Maine*, t. LXXII. Mamers-Le Mans, 1912, 2 vol.

SAVOIE. — *Société savoisienne d'histoire et d'archéologie. Mémoires et documents*, t. LIII-LIV. Chambéry, 1913, 2 vol.

SAVOIE (HAUTE-). — *Société florimontane d'Annecy. Revue savoisienne*, t. LIV, 1913, 1^{er}-3^e trim. Annecy, 1913.

SEINE. — *Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes-rendus des séances de l'année* 1912, octobre-décembre; 1913, janvier-septembre. Paris.

Association pour l'encouragement des études grecques. Revue des études grecques, t. XXV, n° 115, novembre-décembre 1912; t. XXVI, nos 116-119, janvier-septembre 1913. Paris.

Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétienne. 3^e année, nos 1-3, janvier-octobre 1913. Paris.

Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1912, n° 3; 1913, nos 1-2. Paris. — *Bulletin de géographie historique et descriptive du Comité...*, 1912; 1913, nos 1-2. — *Comité... Liste des membres*, 1913.

La Correspondance historique et archéologique, 19^e année, n° 4, octobre-décembre 1912; 20^e année, nos 1-3, janvier-septembre 1913. Paris.

École française d'Athènes. Bulletin de correspondance hellénique, t. XXXVI, nos 5-12, mai-décembre 1912; t. XXXVII, nos 1-6, janvier-juin 1913. Paris.

Journal des Savants, 1913. Paris, in-4°.

Répertoire d'art et d'archéologie, 2^e année, 1911, index alphabétique. Paris, 1912, in-4°; 3^e année, 1912, 3^e-4^e trim., index alphabétique; 4^e année, 1913, 1^{er}-2^e trim.

Revue de l'art chrétien, t. LXIII, nos 1-5, janvier-octobre 1913. Paris-Bruxelles, in-4°.

Société d'anthropologie de Paris. Bulletins et mémoires, 1912, nos 5-6; 1913, nos 1, 3-4. Paris.

Société française de numismatique. Procès-verbaux des séances, 1912.

Société de l'histoire de France. Annuaire-Bulletin, 1912, t. XLIX, Paris. — *Lettres du duc de Bourgogne au roi d'Espagne Philippe V et à la reine*, publiées par Mgr A. Baudrillart et L. Lecestre, t. I (1701-1708). 1912. — *Mémoires de Philippe Prevost de Beaulieu-Persac, capitaine de vaisseau (1608-1610 et 1627)*,

p. par Ch. de la Roncière, 1913. — *Mémoires du maréchal de Florange*, p. par R. Goubaux et P.-A. Le-moisne, t. I (1505-1521), 1913.

Société de Saint-Jean. Notes d'art et d'archéologie, 25^e année, 1913, février-novembre. Paris, in-4°.

Ville de Paris. Commission municipale du Vieux-Paris. Procès-verbaux, 1912, n^{os} 3-7, mars-décembre; 1913, n^{os} 1-3, février-avril. Paris, in-4°.

Ville de Paris. Histoire générale de Paris. Brette (A.), *Atlas de la censive de l'archevêché dans Paris*. Paris, 1906, in-4°. — Fournier (M.) et Dorez (L.), *La Faculté de décret de l'Université de Paris au XV^e siècle*, 1895-1902, 2 vol. — Guérin (P.) et Le Grand (L.), *Registre des délibérations du bureau de la ville de Paris*, t. XIII (1602-1605); t. XIV (1605-1608), 1905-1908, 2 vol. — Pachtere (F.-G. de), *Paris à l'époque gallo-romaine*, 1912.

SEINE-ET-MARNE. — *Société historique et archéologique du Gâtinais. Annales*, 1913, 1^{er}-2^e trim. Fontainebleau.

Société historique et littéraire de la Brie. Bulletin, t. VI. Meaux, 1912.

SEINE-ET-OISE. — *Commission des antiquités et des arts du département*, t. XXXI-XXXIII. Versailles, 1911-1913, 3 vol.

Société archéologique de Rambouillet. Mémoires, t. XXII. Versailles, 1913.

Société historique et archéologique de l'arrondissement de Pontoise et du Vexin, t. XXXI. Pontoise, 1912.

SEINE-INFÉRIEURE. — *Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen. Précis analytique des travaux*, 1911-1912. Rouen, 1913.

Commission des antiquités de la Seine-Inférieure. Bulletin, t. XVI, n^o 1. Rouen, 1913.

SOMME. — *Académie des sciences, des lettres et des arts d'Amiens. Mémoires*, t. LIX, 1912. Amiens, 1913.

Revue d'exégèse mythologique, t. XXI, n^{os} 123-124, septembre-décembre 1912; t. XXII, n^{os} 125-127, janvier-juin 1913. Amiens.

Société des Antiquaires de Picardie. Bulletin trimestriel, 1912, 3^e-4^e trim., Amiens, 1913. 1913, 1^{er}-3^e trim. — *La Picardie historique et monumentale*, t. V, n^o 2. Amiens-Paris, 1913, in-fol.

Société d'émulation d'Abbeville. Bulletin trimestriel, 1913, n^o 1. Abbeville.

TARN-ET-GARONNE. — *Société archéologique de Tarn-et-Garonne. Bulletin*, t. XL, 1912. Montauban.

VAR. — *Académie du Var. Bulletin*, t. LXXX, 1912. Toulon.

VAUCLUSE. — *Académie de Vaucluse. Mémoires*, 2^e série, t. XIII, 1^{er}-3^e trim. 1913. Avignon.

VIENNE. — *Société des Antiquaires de l'Ouest. Bulletins*, 3^e série, t. II, 3^e-4^e trim. 1912. — *Mémoires*, 3^e série, t. VI, année 1912. 1913. Poitiers.

VIENNE (HAUTE-). — *Société archéologique et historique du Limousin. Bulletin*, t. LXII, 1912-1913, 2 vol.; t. LXIII, n^o 1, 1913. Limoges.

VOSGES. — *Société d'émulation du département. Annales*, t. LXXXVII-LXXXVIII, 1911-1912. Épinal, 2 vol.

YONNE. — *Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne. Bulletin*, t. LXVI, 1912. Auxerre, 1913.

ALGÉRIE. — *Société historique algérienne. Revue africaine*, t. LVI, n^{os} 286-287, 3^e-4^e trim. 1912; t. LVII, n^{os} 288-289, 1^{er}-2^e trim. 1913. Alger.

Société archéologique du département de Constantine. Recueil des notices et mémoires, t. XLVI, 1912. Constantine-Alger-Paris, 1913.

Société de géographie et d'archéologie d'Oran. Bulletin trimestriel, t. XXXIII, n^{os} 134-136, mars-septembre 1913. Oran.

TUNISIE. — *Institut de Carthage. Revue tunisienne*, t. XX, n^{os} 97-102, 1913. Tunis.

ALLEMAGNE.

BONN. — *Bonner Jahrbücher. Jahrbücher des Vereins von Altertumsfreunden im Rheinlande*, t. 122, n^{os} 1-3. Bonn, 1912. — *Berichte über die Tätigkeit der Provinzialkommission für die Denkmalspflege in der Rheinprovinz und der Provinzialmuseen zu Bonn und Trier*, 1910-1911. Bonn, 1913.

IÉNA. — *Zeitschrift des Vereins für Thüringische Geschichte und Altertumskunde*, t. XXIX. Iéna, 1912-1913, 2 vol.

TRÈVES. — *Römisch-germanisches Korrespondenzblatt*, t. V, 1912. Trèves. — *Gesellschaft für nützliche Forschungen zu Trier. Trierer Jahresberichte*, t. IV, 1911.

WIESBADEN. — *Verein für Nassauische Altertumskunde und Geschichtsforschung. Annalen*, t. XL, 1912. Wiesbaden, 1913, 2 vol. — *Mitteilungen*, t. XX, avril 1912-janvier 1913. Wiesbaden, 1913.

ALSACE-LORRAINE.

METZ. — *Mémoires de l'Académie de Metz*, 1906-1907, 1907-1908, 1908-1909. Metz, 1909-1911, 3 vol.

MULHOUSE. — *Société industrielle de Mulhouse. Bulletin*, t. LXXXIII, n^{os} 1-9, janvier-novembre 1913. Mulhouse-Paris.

AUTRICHE-HONGRIE.

AGRAM. — *Vjesnik hrvatskoga arheoloskoga drustva. Société archéologique croate*, 1912, Agram.

BUDAPEST. — *Archaeologiai ertesito*, t. XXXIII, n^{os} 1-4, février-octobre 1913. Budapest.

GRAZ. — *Zeitschrift des historischen Vereins für Steiermark*, t. X, n^{os} 3-4; t. XI, n^{os} 1-2. Graz, 1912-1913.

KOLOZVAR. — *Travaux de la section numismatique et archéologique du Musée national de Transylvanie à Kolozvar*, t. IV, 1913. Kolozvar.

LAIBACH. — *Carniola. Mitteilungen des Muscal-Vereins für Krain*, nouv. série, t. IV, n^{os} 1-2. Laibach, 1913.

PRAGUE. — *Pamatky archæologické a mistopisné*, t. XXIV, ročník 1910-1912; t. XXV, n^{os} 1-3. Prague, 1913, in-4^o. — *Bericht über das Museum des Königreiches Böhmen für das Jahr 1912*. Prague, 1913.

SPALATO. — *Bullettino di archeologia e storia Dalmata*, t. XXXIV, 1911. Spalato. *Indice generale...*, da E. Celani, t. XXIV - XXXIII, 1901 - 1910. Prato, 1912. T. XXXV, 1912. Spalato.

TRIESTE. — *Archeografo Triestino*, t. XXXV. Trieste, 1913.

VIENNE. — *Akademie der Wissenschaften. Philos.-histor. Klasse. Sitzungsberichte*, t. 170, n^{os} 2, 4, 6, 10; t. 171, n^{os} 1, 6; t. 172, n^{os} 1, 4-5; t. 173, n^{os} 2-4; t. 174, n^o 1. *Register zu den Bänden 161 bis 170*. XVII. Vienne, 1913. — *Archiv für österreichische Geschichte*, t. 102, n^o 1; t. 103. Vienne, 1913. — *Mitteilungen der prähistorischen Kommission*, t. II, n^o 2, 1912. Vienne, 1913, in-4^o.

Jahreshefte des Oesterreichischen archaeologischen Institutes in Wien, t. XV, n^o 2. Vienne, 1913, in-4^o.

Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien, t. XLII, n^o 5-6; t. XLIII, n^{os} 1-5. Vienne, 1912-1913, in-4^o.

BELGIQUE.

ANVERS. — *Académie royale d'archéologie de Belgique*.

Annales, t. LXIV, n^{os} 3-4; t. LXV, n^{os} 1-2, 1912-1913.
— *Bulletin*, 1912, n^o 4; 1913, n^o 1. Anvers.

BRUGES. — *Société d'émulation de Bruges. Annales*, t. LXII, n^{os} 3-4, août-novembre 1912; t. LXIII, n^{os} 1-3, août-novembre 1913. Bruges.

BRUXELLES. — *Académie royale de Belgique. Bulletin de la classe des lettres*, 1912, n^o 12; 1913, n^{os} 1-6. — *Annuaire*, 1913. Bruxelles.

Analecta Bollandiana, t. XXXII, n^{os} 1-3. Bruxelles-Paris, 1913.

Commission royale d'art et d'archéologie, t. L-LI. Bruxelles, 1911-1912.

Revue belge de numismatique, 1913, t. LXXIX. Bruxelles.

Société royale d'archéologie de Bruxelles. Annales, t. XXVII, n^o 1. Bruxelles, 1913. — *Annuaire*, t. XXIV, 1913. — *XXV années d'activité (1887-1912)*, 1913.

COURTRAI. — *Cercle historique et archéologique de Courtrai. Bulletin*, t. IX (1911-1912), n^o 3; Courtrai, 1912; t. X (1912-1913), n^{os} 1-3; 1913.

GAND. — *Société d'histoire et d'archéologie de Gand. Annales*, t. XII, n^{os} 3-4. Gand, 1913. — *Bulletin*, t. XXI, 1913.

LIÈGE. — *Société de littérature wallonne. Bulletin*, t. LV, n^o 1. Liège, 1913. — *Annuaire*, t. XXVI, 1913. — *Bulletin du dictionnaire général de la langue wallonne*, t. VII, 1912, n^o 3-4; t. VIII, 1913, n^o 1-2.

MONS. — *Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut. Mémoires et publications*, t. LXIII, 1912. Mons.

NAMUR. — *Annales de la Société archéologique de Namur*, t. XXXI. Namur, 1912.

CANADA.

HALIFAX. — *Proceedings and transactions of the Nova Scotian Institute of science*, t. XII, n° 4 (1909-1910). Halifax, 1913.

DANEMARK.

COPENHAGUE. — *Aarboeger for nordisk oldkyndighed og historie*, udgivne af det kongelige nordiske oldskriftselskab, 1912. Copenhagen.

ÉGYPTE.

LE CAIRE. — *Comité de conservation des monuments de l'art arabe*, t. XXVIII, 1911. Le Caire, 1912.

ESPAGNE.

BARCELONE. — *Institut d'estudis catalans. Les monedes catalanes*, per J. Botel y Siso, t. III. Barcelone, 1911, in-4°.

MADRID. — *Boletín de la Real Academia de la Historia*, t. LXII-LXIII, 1912-1913. Madrid.

Boletín de la Sociedad española de excursiones, t. XX, n° 4, 1912; t. XXI, n°s 1-3, 1913. Madrid.

Revista de archivos, bibliotecas y museos, 3^e série, t. XVII, 1913, janvier-octobre. Madrid.

VALLADOLID. — *Boletín de la Sociedad castellana de excursiones*, t. XI, n°s 121-131, janvier-décembre 1913. Valladolid, in-4°.

ÉTATS-UNIS.

BALTIMORE. — *John Hopkins University. Studies in historical and political science*, series 31, n°s 1-3. Baltimore, 1912-1913.

NORWOOD. — *Archaeological institute of America. American journal of Archaeology*, 2^e série, t. XVII, n^{os} 1-3, 1913. Norwood.

PHILADELPHIE. — *American philosophical Society. Proceedings*, t. LI, n^o 207, octobre-novembre 1912; LII, n^{os} 208-210, janvier-août 1913. Philadelphie.

TOPEKA. — *Kansas state historical Society. Collections*, t. XII, 1911-1912. Topeka, 1912.

WASHINGTON. — *Smithsonian Institution. Bureau of American ethnology. Bulletin* 54. Washington, 1913. — *38 annual report of the bureau of American ethnology... (1906-1907)*. 1912. — *Report on the progress and condition of the U. S. National Museum for the year 1911-1912*. 1913. — *Smithsonian report for 1911 : publications 2121-2125; ... for 1912 : publications 2216-2220 et 2223*. 1912.

GRANDE-BRETAGNE.

CAMBRIDGE. — *Cambridge antiquarian Society. Proceedings*, n^{os} 62-64, 1912. Cambridge, 1912-1913. — *Octavo publications*, n^{os} 37 et 46, 1913. — *List of the members..., with the laws and a list publications...*, 1913.

DUBLIN. — *Royal Irish Academy. Section C : archæology, linguistic and literature. Proceedings*, t. XXX, n^{os} 12-21; t. XXXII, n^{os} 1-4. Dublin, 1913.

ÉDIMBOURG. — *Society of Antiquaries of Scotland. Proceedings*, t. XLVI, 1911-1912. Edimburgh, 1912. — *Royal Society of Edimburg. Proceedings*, t. XXXII, n^o 5; t. XXXIII, n^{os} 1-3. — *Transactions*, t. XLVIII, n^{os} 3-4; t. XLIX, n^{os} 1-2. 1913.

JERSEY. — *Société jersiaise. 38^e bulletin annuel*. Jersey, 1913, in-4^o.

LONDRES. — *Society of Antiquaries of London. Proceedings*. Sec. series, vol. XXIV, 1911-1912. — *Archæologia*, vol. LXIII, 1912, in-4°. Londres.

GRÈCE.

ATHÈNES. — *Mitteilungen des k. deutschen archæologischen Instituts, Athenische Abtheilung*, t. XXXVII, n^{os} 3-4; t. XXXVIII, n^{os} 1-2. Athènes, 1912-1913.

ITALIE.

BOLOGNE. — *R. Deputazione di storia patria per le provincie di Romagna. Atti e memorie*, série 4, t. III, n^{os} 1-3. Bologne, 1913.

CATANE. — *Società di storia patria per la Sicilia orientale. Archivio storico*, t. X, n° 1-2. Catane, 1913.

FLORENCE. — *Biblioteca nazionale centrale di Firenze. Bollettino delle pubblicazioni italiane ricevute per diritto di stampa*, 1912, table; 1913. Florence, 1913.

ROME. — *R. Accademia dei Lincei. Notizie degli scavi di antichità*, 5^e série, t. IX, n^{os} 7-12 et suppl., 1912-1913; t. X, n^{os} 1-2, 1913. Rome, in-4°. — *Rendiconti. Classe di scienze morali, storiche e filologiche*. 5^e série, t. XXI, n^{os} 7-12; t. XXII, n^{os} 1-6. 1913. — *Rendiconto dell' adunanza solenne del 1^o giugno 1913*. 1913. — *Memorie*. 5^e série, t. XIV, n° 7^a. 1913, in-4°.

Istituto italiano di numismatica. Atti e memorie, t. I. Rome, 1913.

Mitteilungen des k. deutschen archæologischen Instituts. Römische Abteilung, t. XXVIII, n^{os} 1-4, 1913. Rome.

Studi romani. Rivista di archeologia e storia, t. I, n^{os} 1-5, janvier-octobre 1913. Rome.

TURIN. — *R. Accademia delle scienze di Torino. Atti*, t. XLVIII, 1912-1913. Turin, 1913. — *Memorie*, 2^e série, t. LXIII. Turin, 1913. — *Osservazioni meteorologiche*, 1912. Turin, 1913.

PAYS-BAS.

LEEWARDEN. — *Friesch genootschap van Geschied-oudheid-en Taalkunde. De Vrije Fries. Tijdschrift*, t. XXI, n^o 3-4. Leeuwarden, 1913.

PORTUGAL.

LISBONNE. — *Museu ethnographico portugues. O archeologo portugues*, t. XVII, 1912. Lisbonne.

RUSSIE.

DORPAT. — *Acta et commentationes imp. Universitatis Jurievensis (olim Dorpatensis)*, t. XX, 1912; t. XXI, n^{os} 1-6, 1913. Dorpat.

HELSINGFORS. — *Suomen Muinaismuisto-Yhdistyks. Finska fornminnesforeningen. Suomen museo*, t. XIX, 1912. Helsingfors.

SAINT-PÉTERSBOURG. — *Académie impériale des sciences. Bulletin*, 1913. Saint-Pétersbourg.

SUÈDE.

STOCKHOLM. — *Kungl. Vitterhets historie och antikuitets Akademien. Fornvännen*, t. VII, 1912. Stockholm. — Tynnel (L.), *Skanes medeltida dopfuntar*, 1^{re} partie. 1913, in-4^o.

UPSAL. — *Kungl. humanistiska vetenskapssamfundet i Uppsala. Skrifter*, t. XIV, 1911-1913. Upsal-Leipzig. — *Eranos. Acta philologica suecana*, t. XIII, n^{os} 1-3, 1913. Göteborg.

SUISSE.

GENÈVE. — *Société d'histoire et d'archéologie de Genève. Bulletin*, t. III, n° 7. Genève, 1912. — *Mémoires et documents*, t. XXXII, n° 1, 1912.

LAUSANNE. — *Société d'histoire de la Suisse romande. Mémoires et documents*, 2^e série, t. VIII. Lausanne, 1912.

STANS. — *Historischer Verein der fünf Orte. Mitteilungen. Der Geschichtsfreund*, t. LXVIII. Stans, 1913.

ZÜRICH. — *Antiquarische Gesellschaft in Zürich. Mitteilungen*, t. LXXVII, n° 3. Zurich, 1913, in-4°.

Schweizerisches Landesmuseum. Anzeiger für schweizerische Altertumskunde, nouv. série, t. XIV, n°s 2-3, 1912; t. XV, n°s 2-3, 1913. Zurich. — *Geschenke, Ankäufe und Depositen im Jahre 1911. Beilage zum Anzeiger...* 1912. — *21^e rapport annuel*, 1912. Zurich, 1913.

TURQUIE.

BEYROUTH. — *Université Saint-Joseph. Al-Machriq. Revue catholique orientale mensuelle*, t. XVII, 1914.

ERRATUM.

P. 80, l. 1, *au lieu de* : Saint-Perrier, *lisez* : Saint-Périer.

P. 211, l. 19, *au lieu de* : dernière séance, *lisez* : séance du 2 avril.

P. 231, l. 20, *après les mots* : salle des Gardes, *les mots* chambre de Henri II *doivent être supprimés*.

P. 234, *dans les notes*, *corrigez la note 3 en note 4 et vice versa*.

P. 290, l. 30, *au lieu de* : Salemnis, *lisez* : Solemnis.

TABLES

DU

BULLETIN DE 1913.

I.

Index par noms d'auteurs.

	Pages
AUBERT (Marcel), A. C. N. Bas-reliefs de la porte du Jugement dernier à Notre-Dame de Paris . . .	260
— Observations	107, 286
ANDRIEU (Jean), A. C. N.	308
 BABELON (Ernest), M. R. Observations. 290, 317, 319, 374	
BANCHEREAU (Louis), A. C. N. Opérations d'apiculture représentées sur les chapiteaux de l'église de Vézelay.	246
BAPST (Germain), M. R. Cinq pièces notariées relatives à François Clouet.	89
— Rapport sur une candidature	131
— Observations.	145
BATIFFOL (Mgr Pierre), A. C. N. Élu membre résident.	92
— Interprétation des descriptions du chrismon constantinien	211
— Observations. 191, 210, 266, 323, 354, 396	
BAUDON DE MONY (Charles), A. C. N. Sa mort; ses travaux.	77
BAYE (le baron J. DE), M. R. Sépultures franques découvertes à Brecht (Belgique) par M. le baron de Loë, A. C. N.	115

— Hommage des <i>Fouilles dans le bassin moyen de la rivière Ogra</i> (Oka), par Boulytcheff	249
— Étude de M. le comte Bobrinskoy, A. C. N., sur le trésor de Poltava	317
— Observations	191, 246, 347
BESNARD (Charles-Henri), A. C. N. Les voûtes de la crypte et de l'église haute de Saint-Eutrope de Saintes	176
— Les coupoles du sud-ouest de la France et les voûtes dominicales	230
— La tactique de Louis de La Trémoille pour s'emparer du château de Fougères (1488)	289
BIDAULT DE GRÉSIGNY, A. C. N. Note relative à des pièces antiques recueillies dans les alluvions de la Saône	131
— Bronzes découverts dans la Saône	341
BLANCHET (Adrien), M. R. Discours prononcé aux obsèques de M. H. de la Tour, M. R.	276
— Monnaie mérovingienne de <i>Quarta</i>	282
— Observations	82, 83, 107, 160, 174, 181, 210, 211, 252, 258, 366
BOBRINSKOY (le comte Alexis-Alexandrovitch), A. C. É. Étude sur le trésor de Poltava	317
BOINET (Amédée), A. C. N. L'ancien portail de l'église Saint-Yved de Braine (Aisne).	86
— Le portail de l'église de Saint-Eugène (Aisne)	124
— Le <i>flabellum</i> de Tournus conservé au Musée national de Florence	341
BONNARD (L.), A. C. N. Chevalier de la Légion d'honneur	83
— La source thermale de Grisy et son captage antique	161
CAGNAT (René), M. R. Inscriptions chrétiennes en mosaïque de Djémila (Algérie)	279
— Observations	205
CARTON (le Dr), A. C. N. Mémoire intitulé <i>L'Art indigène sur les lampes de la colonia Thuburnica</i> . 193, 206	

— Hommage de ses publications : <i>Inscriptions... de la Medjerdah et Dixième chronique archéologique nord-africaine</i>	285
CHAPOT (Victor), A. C. N. Sa collaboration au <i>Dictionnaire des antiquités grecques et romaines</i> . .	320
CHÂTELAIN (Louis), A. C. N. Observations	114
CHÉNON (Emile), M. R. Les places dans les théâtres des colonies romaines.	127
— Formules de bénédictions de vases antiques . .	185
— Statue de bois de « Notre-Dame des Aydes » provenant de l'abbaye des Pierres (Cher) . . .	291
— Les élections de sépulture au moyen âge . . .	292
— Peintures murales découvertes à Châteaumeillant (Cher).	323
— Observations	114, 249, 258, 285, 290
CLOUZOT (Étienne), A. C. N. Document de 1582 relatif au torrent de Vaudaine et au lac d'Oisans . .	355
CORBIERRE (l'abbé A.), A. C. N. Dessins de sceaux exécutés par Desmarets, conservés à la Bibliothèque nationale	298
— Sceau d'abbé de Cluny conservé au Musée de Cluny	336
COROT (Henry), A. C. N. Ses fouilles de tumulus bourguignons.	183
— Lettre et document concernant le tumulus de La Villeneuve-les-Convers (Côte-d'Or)	186
COURCEL (Valentin DE), A. C. N.	92
DELABORDE (comte H.-F.), M. R. Le toucher des écrouelles par les rois d'Angleterre.	86
— Observations.	205, 261, 323, 366
DELATTRE (le R. P.), A. C. N. Sceaux byzantins découverts à Carthage. 94, 165, 180, 189, 210, 244, 250, 363, 374. Voy. MONCEAUX (Paul).	
— Plombs chrétiens à légendes latines.	280, 316
— Note sur un vase chrétien découvert à Carthage. .	315
DESHOULIÈRES (François), A. C. N. Les églises romanes des Charentes	125

— Origine du profil des tailleurs romans	205
— Observations.	107, 231, 249, 330
DESJOYEUX (Claude-Noël), A. C. N.	131
DIEUDONNÉ (Adolphe), A. C. N. Chronologie des consulats de Philippe père et fils d'après les mon- naies d'Antioche	308
— Observations.	348
DIMIER (Louis), A. C. N. Le peintre Clouet et le jeune Patin	144
— La « belle Cheminée » du château de Fontaine- bleau	231
— Observations.	144, 258
DURRIEU (le comte Paul), M. R. Inauguration du monument des frères Van Eyck	86
— Rapport sur une candidature	92
— Miniatures de la Bibliothèque de Cassel avec le monogramme HB et Livre d'Heures de la Biblio- thèque nationale, latin 1363	143
— Manuscrit à miniatures exécuté à Gênes pour François de Rochechouart (1511)	193
— Miniatures du Livre d'Heures de Charles le Témé- raire (Bibliothèque impériale de Vienne, 1857)	286
— Observations.	89, 149, 193, 211, 216, 253, 258, 287, 290, 339
ENLART (Camille), M. R. Observations.	107, 246, 249
ESPÉRANDIEU (le commandant), M. R. Note de M. L. Vauthier sur les sépultures burgondes de Bousse- rancourt (Haute-Saône) et Godoncourt (Vosges)	249
FAGE (René), A. C. N. La rotonde de Saint-Léonard (Haute-Vienne)	104
FORMIGÉ (Jules), A. C. N. Note complémentaire sur les théâtres romains.	111
— Note sur les voûtes romaines nervées à Arles	366
— Observations.	130
GAIDOZ (Henri), M. R. Élu membre honoraire	92

GERMAIN DE MAIDY (Léon), A. C. N. Hommage de publications	93
GERMAIN DE MONTAUZAN, A. C. N. Hommage de son travail intitulé <i>Les fouilles de Fourvière</i> . . .	314
GINOT (Émile), A. C. N. Hommage de sa notice sur <i>Les peintures du manuscrit 250 de la bibliothèque de Poitiers</i>	336
GIRARD (P.), M. R. Élu 1 ^{er} vice-président	340
— Observations.	349
GONTAUT-BIRON (Guillaume DE), A. C. N.	279
GUIFFREY (Jules), M. H. Observations	339
 HANNEZO (J.), A. C. N.	79
— Établissement gallo-romain découvert près de Jons (Ain).	272
HÉRON DE VILLEFOSSE (Antoine), M. H. Anniversaire de son entrée à l'Institut	77
— Rapport sur une candidature	78
— Bague de bronze découverte à Minot (Côte-d'Or) communiquée par M. G. Potey	85
— Hommage de l'ouvrage de MM. le colonel Thil et de Goy sur <i>Les découvertes des champs de Saint-Hilaire à Saint-Ambroix (Cher)</i>	108
— Communication d'une note de M. Bidault de Grésigny, A. C. N., relative à des pièces antiques recueillies dans les alluvions de la Saône . . .	131
— Remarques sur deux vases de bronze trouvés par M. Bidault de Grésigny.	137
— Hommage du <i>Manuel d'archéologie préhistorique</i> de M. J. Déchelette, A. C. N.	182
— Hommage des publications de M. Roger Vallentin du Cheylard, A. C. N.	199
— A propos du moulage ancien de la Vénus d'Arles découvert par M. J. Formigé, A. C. N. . . .	199
— Présente le tome LXXII des <i>Mémoires</i> (1912) .	249
— Boucle de bronze communiquée par M. Rouzaud.	302
— Hommage du travail de M. Germain de Montauzan, <i>Les fouilles de Fourvière</i>	314

— Inscriptions fausses sur des objets provenant de Syrie	330
— Mémoire sur les agents du recensement dans les Trois Gaules	355
— Inscription romaine de la Celle-Bruère (Cher)	367
— Emblema d'une phiale du Trésor d'argenterie de Bernay et l'omphale endormie du Musée Lavignerie à Carthage	368
— Observations.	319, 356
HOMOLLE (Théophile), M. R. Administrateur général de la Bibliothèque nationale	199
JADART (Henri), A. C. N. Monument gallo-romain découvert près de Roberchamp (Aisne).	96
LAFAYE (Georges), M. R., président sortant. Discours	70
— Hommage des fascicules 47 et 48 du <i>Dictionnaire des antiquités grecques et romaines</i>	92, 320
— Observations.	114, 252
LAGRANGE (le R. P. M.-J.), A. C. N. Sarcophage de Tourmous'aya (Syrie)	80
LASTEYRIE (le comte Robert de), M. R. Lettre de candidature à la place de membre honoraire	314
— Élu membre honoraire	341
— Lettre de remerciements à la Société pour sa nomination de membre honoraire	342
LAUER (Ph.), M. R. Dépose le 3 ^e fascicule du <i>Bulletin</i> pour l'année 1912, et les 1 ^{er} , 2 ^e et 3 ^e fascicules pour 1913	83, 260, 308, 354
— Les miniatures du <i>Commentaire de l'Apocalypse</i> de Beatus et celles de l' <i>Ascension de Mahomet</i> dans deux manuscrits de la Bibliothèque nationale	246
— Observations.	287, 356
LAUNAY (lieutenant de), A. C. N.	92
— Note sur un chapiteau de Saint-Georges de Boscherville	190

LEBLOND (le D ^r Victor), A. C. N. Hommage d'opuscule relatif à divers testaments et inventaires beauvaisins du xiv ^e siècle	208
LEFÈVRE (L.-Eug.), A. C. N. Rapport de M. Maxime Legrand, A. C. N., sur les fouilles de Congerville (Seine-et-Oise)	166
LEFÈVRE-PONTALIS (Eugène), M. R. Rapport sur des candidatures	92, 341
— Élu 2 ^e vice-président	340
— Observations.	191, 231, 249
LEFEBVRE DES NOËTTES (le commandant), A. C. N. Objets de fer découverts à Corneto	89
— Essai de fixation de la date des fers à clous de la Saalburg et d'Aguilar (Espagne)	177
LEGRAND (Maxime), A. C. N. Rapport sur des fouilles exécutées à Congerville (Seine-et-Oise)	166
LESORT (André), A. C. N. Hommage de son travail <i>Le pavillon de Madame à Montreuil</i>	314
LETAILLE, A. C. N. Sa mort; ses travaux	73
LOË (le baron Alfred de), A. C. N. Sépultures franques découvertes à Brecht (Belgique)	115
LOISNE (le comte Auguste MENCHE de), M. R. Hommage du 1 ^{er} fascicule de son ouvrage sur <i>L'épigraphie ancienne de la ville d'Arras</i>	108
— Rapport sur une candidature	131
— Élu secrétaire-adjoint	340
LUCOT (le chanoine Paul), A. C. N. Sa mort	260
MÂLE (Émile), M. R. Observations. 115, 149, 216, 261, 330	
MANDACH (Conrad de), A. C. É. Dessins de Jacopo Bellini publiés par M. V. Goloubew.	149
— La <i>Madone</i> du Musée de Lyon signée de Bartolomeo Montagna	267
— Les stalles de Saint-Claude (Jura)	286
MARCHÉVILLE (L. de), A. C. N.	341
MARQUET DE VASSELLOT (J.-J.), M. R. Élu secrétaire .	340
— Cruche en faïence italienne décorée (Musée du Louvre).	96

- Statuette en bronze doré, de l'époque gothique, récemment acquise par le Musée du Louvre . . . 181
- L'émailleur limousin KIP 253, 287
- Miniature italienne représentant la légende de saint Dominique (xiv^e siècle) 291
- Observations. 253, 286, 287, 330, 347, 356
- MARTHA (Jules), M. R. Observations . . . 83, 216, 266
- MARTROYE (François), A. C. N. Caractère juridique des procédés employés par Constantin et ses successeurs pour réprimer les excès des schismatiques africains 209
- Date du procès d'Optat, évêque schismatique de Thimgad 217
- La légende de saint Antide 366
- Observations. 317, 354
- MARTIN (Henry), M. R. Élu trésorier 340
- Rapport sur la situation financière de la Société. 227
- Hommage du travail de M. A. Lesort, A. C. N., *Le pavillon Madame à Montreuil*. 314
- Observations. 347
- MAURICE (Jules), M. R. Les textes de Lactance et de Paulin de Nole relatifs au monogramme du Christ. 262
- Critique des textes d'Eusèbe et de Lactance relatifs à l'édit de Milan (313). 351
- Communication sur la *Vie de Constantin* d'Eusèbe. 387
- Observations. 80, 95, 114, 252, 317
- MAYEUX (Albert), A. C. N. Observations 107, 115, 127, 231, 249
- MAZEROLLE (Fernand), M. R. Le sculpteur Marc Bachot identifiable avec Marc Bechot 144
- Lettre exprimant ses regrets de ne pouvoir remplir les fonctions de secrétaire 340
- MÉLY (Fernand DE), M. R. Signatures sur des manuscrits de Lille, de Londres et de Lyon : Johannes, Sifrewas et Boudreuille 109
- Manuscrit à miniatures du Manuel d'histoire de Philippe VI de Valois conservé à Lyon (xv^e s.) . . 181

— Le portrait de saint François de Paule par Bourdichon	191
— Rapprochement entre le Maître aux banderoles et l'enlumineur <i>Martinus opifex</i> de l' <i>Histoire de Troie</i> de Vienne (ms. 2773)	206
— Observations.	149, 181, 191, 205, 246, 252, 266
MERLIN (Alfred), A. C. N. Note sur des inscriptions chrétiennes d'Utique	95
— Note sur des inscriptions latines trouvées au Khanguet El-Hadjaj et à Sidi-Daoud par M. Jules Renault, A. C. N.	178
— Bulles de plomb découvertes à Carthage et à Kourba.	258
MICHEL (Robert), A. C. N.	92
— Fresques de la chapelle Saint-Jean au Palais des papes d'Avignon.	115
— Les fresques de Matteo Giovanetti de Viterbe au palais des papes d'Avignon	216
MICHON (Étienne), M. R. Sarcophage de Tourmouss'aya (Syrie) communiqué par le R. P. Lagrange, A. C. N.	80
— La frise d'aigles de Nîmes.	118
— Hommage de diverses études de M. le Dr L. Carton, A. C. N.	183, 285
— Sandales antiques en bronze.	205
— Mosaïques d'Ostie intéressant l'Afrique romaine.	236
— Note de M. le commandant Espérandieu et M. L. Vauthier sur les sépultures burgondes de Bousserancourt (Haute-Saône) et de Godoncourt (Vosges)	249
— Poids antiques en plomb provenant de Clazomène	260
— Vase de marbre à inscription votive conservé au Musée des Thermes à Rome	268
— Nouvelles remarques sur le trésor de Poltava	321
— Observation sur des bronzes découverts dans la Saône	341

— Le buste d'impératrice byzantine de la collection Camondo et ses analogues	356
— Hommage de l'étude de M. le Dr L. Carton, A. C. N., sur <i>L'archéologie et l'hydraulique en Tunisie</i>	366
— La verrerie antique (vases de Kertsch et de Khamissa) à propos du livre de M. Morin-Jean . . .	376
— Observations.	191
MIROT (Léon), A. C. N. L'hôtel d'Étampes, rue Saint-Antoine	174
— Date du tableau de la Sainte-Chapelle représentant l'entrevue de Jean II, roi de France, et du pape Urbain V	217
— Voyage de Nicolas d'Este, marquis de Ferrare, en France au ^{xiv} ^e siècle	376
MONCEAUX (Paul), M. R. Plombs byzantins de Carthage communiqués par le R. P. Delattre, A. C. N.	81, 83, 165, 210, 225, 261
— Sceaux byzantins de Carthage communiqués par le R. P. Delattre, A. C. N.	89, 93, 94, 125, 180, 189, 244, 250, 363, 374
— Hommage des <i>Cahiers d'archéologie tunisienne</i> de M. Jules Renault (nouvelle série, 1 ^{er} cahier, 1913)	92
— Note de M. A. Merlin, A. C. N., sur des inscriptions chrétiennes d'Utique.	95
— Note de M. A. Merlin, A. C. N., sur des inscriptions latines trouvées au Khanguet El-Hadjaj et à Sidi-Daoud par M. Jules Renault, A. C. N. . . .	178
— Bulles de plomb découvertes à Carthage et Kourba communiquées par M. Merlin, A. C. N. .	258
— Inscriptions chrétiennes en mosaïque de Djemila (Constantine)	279
— Plombs chrétiens à légendes latines découverts à Carthage par le R. P. Delattre, A. C. N. . . .	280
— Note du R. P. Delattre, A. C. N., sur un vase chrétien en argile découvert à Carthage	315

— Plombs chrétiens bilingues de Carthage communiqués par le R. P. Delattre	348
— Observations	
83, 210, 216, 219, 231, 266, 285, 317, 323, 354	
MORIN-JEAN, A. C. N.	131
MOWAT (Robert), M. H. Ses travaux	71
OMONT (Henri), M. R. « Oratio super vasa in loco antiquo reperta » et formule de l'épreuve judiciaire appelée <i>Corsned</i> dans le Missel de Beauvais de la collection Troussures (xii ^e siècle).	185
PALLU DE LESSERT, M. R. Observations	80, 83
PASSY (Louis), M. H. Sa mort	299
PÉLISSIER (Léon-G.), A. C. N. Ses travaux.	74
PETIT (Ernest), A. C. N. Mémoire sur <i>Bandritum</i> dans la Table de Peutinger	83
PILLOY (Jules), A. C. N. Hommage des <i>Études sur d'anciens lieux de sépultures dans l'Aisne</i>	93
PLANTÉ (Adrien), A. C. N. Ses travaux.	75
POTÉY (Georges), A. C. N. Bague de bronze trouvée à Minot (Côte-d'Or).	85
POTHIÉ (le général), A. C. N. Ses fouilles des nécropoles du plateau du Ger	183
PRINET (Max), M. R. Rapport sur une candidature	79
— Les noms de <i>Bracedone</i> et <i>Vernemito</i> sur les monnaies mérovingiennes	83
— Vitrail du Musée de Cluny	149
— Trois sceaux faussement attribués à des seigneurs de Duras en Guyenne	211
— Manuscrits d'Yvon du Fou, grand veneur de France sous Louis XI et Charles VIII, conservés à la Bibliothèque nationale	258
— Rapport sur la candidature de M. Guillaume de Gontaut-Biron, A. C. N.	279
— Le sceau de Robert le Frison, comte de Flandre.	291
— Les dessins de sceaux de Desmarets (xviii ^e s.)	299

— Vitrail de Sainte-Geneviève-du-Mont à Paris. . .	355
— Observations.	253, 287
Prou (Maurice), M. R. Communique un mémoire de M. E. Petit, A. C. N., sur <i>Bandritum</i> dans la Table de Peutinger	83
— Hommage de publications de MM. Léon Germain de Maily et Jules Pilloy	93
— Hommage d'une publication de testaments et inventaires beauvaisins par le Dr V. Leblond, A. C. N.	208
— Monnaie mérovingienne frappée à <i>Quarta</i> . . .	282
— Hommage d'une étude de M. E. Petit, A. C. N., sur <i>La commanderie d'Arbonne, près Molay</i> (<i>Yonne</i>).	314
— Hommage de la notice de M. E. Ginot, A. C. N., sur <i>Les peintures du manuscrit 250 de la biblio-</i> <i>thèque de Poitiers</i>	336
— Couteau du moyen âge récemment acquis par le Musée de Cluny	342
— Observations.	83, 95, 191, 210, 246, 249, 266, 317, 349

RENAULT (Jules), A. C. N. Hommage des <i>Cahiers</i> <i>d'archéologie tunisienne</i> , nouv. série, 1 ^{er} cahier . .	92
— Découverte d'inscriptions latines au Khanguet El-Hadjaj et à Sidi-Daoud	178
REVEIL (Dr E.). Note sur une estampille de plombier gallo-romain trouvée à Veyssilieu (Isère) . . .	188
REY (Ferdinand), A. C. N. Ses travaux	75
ROMAN (Joseph), M. R. Le sceau de l'abbaye de Saint-Chef.	100
— La bulle de plomb de Bertrand et Raymond de Baux, co-princes d'Orange (1279-1330), et les sceaux communs à deux personnages	174
— Sceaux découverts au château du Repaire (Cha- rente)	194
ROY (Maurice), A. C. N. Élu membre résidant . .	219

— La galerie de François I ^{er} au château de Fontainebleau décorée par le menuisier Sibec.	253
— Les tapisseries de Saint-Mammès de Langres	339
RUELLE (Ch.-Émile), M. R. Notice sur sa vie.	72
SAINT-PÉRIER (le comte DE), A. C. N.	80
— Les fouilles de la Cave Sarrazine à Souzy-la-Briche (Seine-et-Oise)	157
— Observations.	249
SELLIER (Charles), A. C. N. Sa mort; ses travaux	76
SERBAT (Louis), M. R. Une crose historiée de l'église de Maubeuge (Nord).	88
— Textes relatifs à la cathédrale de Nevers	145
— Hampe de crose de Reims d'origine flamande	236
— La tour sud de la façade de la cathédrale de Lisieux	299
— Mémoire sur des tablettes d'ivoire du xiv ^e siècle.	356
STEIN (Henri), M. R. Hommage de l'ouvrage de M. L. Mirot sur la famille d'Orgemont	314
STORELLI, A. C. N. Sa mort; ses travaux	73
TARDIF (Jules), M. R. Rapport sur une candidature.	131
TEIL (le baron Joseph DU), A. C. N. Chevalier de la Légion d'honneur	83
— Documents iconographiques sur Michel-Ange	252
— Discussion des conclusions de M. P. Garnault sur les portraits de Michel-Ange.	266
TOUR (Henri DE LA), M. R. Observations.	144, 216, 252
— Sa mort	267
— Discours de M. A. Blanchet à ses obsèques	276
TOURNOÛER, A. C. N.	131
TOUTAIN (Jules), M. R. Rapport sur une candidature.	92
— Hommage de la plaquette intitulée <i>Les noces d'argent de M. R. Cagnat</i> et d'un article sur <i>Le sanctuaire dolménique d'Alésia</i>	118
— Hommage de l'ouvrage de Viollier, <i>Essai sur les rites funéraires en Suisse depuis les origines jusqu'à l'époque romaine</i>	131

— Mémoire du D ^r Carton, A. C. N., intitulé <i>L'art indigène sur les lampes de la colonia Thuburnica</i> .	206
— Note de M. Henry Corot, A. C. N., sur les fouilles du tumulus de La Villeneuve-les-Convers (Côte-d'Or)	186
— Note de M. le D ^r E. Reveil sur une estampille de plombier gallo-romain trouvée à Veyssilieu (Isère)	188
— Communication de M. le lieutenant de Launay, A. C. N., sur un chapiteau de Saint-Georges de Boscherville	190
— Étude de M. le D ^r Carton, A. C. N., <i>L'art indigène sur les lampes de la colonia Thuburnica</i> . .	193
— Fouilles de M. V. Pernet au Mont-Auxois (basilique de Sainte-Reine?)	248
— Récompense à l'Institut pour son ouvrage <i>Les cultes païens dans l'Empire romain</i>	267
— Établissement gallo-romain découvert près de Jons (Aisne) par M. J. Hannezo	272
— Hommage du <i>Guide illustré à Alésia</i>	315
— Nouvelles remarques sur l'inscription bilingue du Musée Alaoui	337
— Observations.	80, 160
TRAVERS (Émile), A. C. N. Sa mort	340
VALLENTIN DU CHEYLARD, A. C. N. Don de ses publications	199
VALOIS (Noël), M. R. Jean Fouquet le jeune, cité dans un registre du Vatican en 1449	83
— Élu président	340
VIDIER (Alexandre), A. C. N. Observations	217
VIGNOT, A. C. N. Sa mort; ses travaux	76
VILLENOISY (François DE), A. C. N. L'inscription <i>Solemnis</i> du marbre de Thorigny et de la patère de Bertouville.	290
VITRY (Paul), M. R. Inauguration du monument des frères Van Eyck	86
— Observations.	236, 287

II.

Index géographique.

- ÆGÆAE (Cilicie). *Temple d'Esculape*, 390.
- AFRIQUE ROMAINE, 180, 209, 210, 217, 236, 280, 281, 338, 386, etc.
- AGUILAR (Espagne), 177.
- AÏN-BEÏDA (Algérie), 382.
- AÏN-ROUA (Tunisie), 243, n. 8.
- AÏN-ZADA (Tunisie), 243.
- AINES, département. *Sé-pultures*, 83.
- ALÉSIA, Alise-Sainte-Reine (Yonne), 76, 247 et suiv., 315. Voy. ALISE-SAINTE-REINE.
- ALEXANDRIE, 390, 396.
- ALGER, 378, 384, 386; *Musée*, 382.
- ALGÉRIE, 74, 285, 377.
- ALICHAMPS (Cher), 367.
- ALISE-SAINTE-REINE (Yonne), 247, 315. Voy. ALÉSIA.
- ALLEMAGNE, 134.
- ALPES, 265.
- AMIENS. *Cathédrale*, 294.
- ANDRIACHE (Tunisie), 244.
- ANGERS. *Saint-Aubin*, 127.
- ANGOUËME (Charente), 195 et suiv.
- ANGOUMOIS, 183.
- ANJOU, 175.
- ANGLETERRE, 86.
- ANVERS (Belgique), 115.
- ANTIOCHE (Asie Mineure), 308.
- AOSTE (Italie), 287.
- APHACA (Phénicie). *Temple*, 390.
- AQUIS ALISENCH OU NISINCH, localité de la Table de Peutinger, 164.
- AQUITAINE, 367.
- AREZZO (Italie), 315.
- ARLES, 111 à 113, 118, 119, 200 et suiv., 209; *Théâtre romain*, 127.
- ARMÉNIE, 334, 335.
- ARMORIQUE, 183.
- ARPAJON (Seine-et-Oise), 173.
- ARRAS (Pas-de-Calais), 296; *Cathédrale, églises Saint-Nicolas-en-Latre, Saint-Aubert, Saint-Géry, Saint-Jean-en-Ronville, Saint-Nicaise, Saint-Nicolas-sur-les-Fossés, La Madeleine, Saint-Etienne*.
- ARROUX, rivière, 161.
- ARTOIS, 108.
- ATHÈNES, 114, 288; *Odéon d'Hérode Atticus, théâtre de Dionysos*, 112.
- AUNEAU (Eure-et-Loir), 172.
- AUTUN (Saône-et-Loire), 163 à 165.
- AUVERGNE, 183.
- AUXERRE, 193, 355.

- AUXOIS, pays, mont, 247, 248, 315.
 AUXONNE (Côte-d'Or), 142.
 AVIGNON (Vaucluse), 216.
 AX (Ariège), 163.
 BAGÉ (Ain), 274.
 BAIGNEUX-LES-JUIFS (Côte-d'Or), 187.
 BANDRITUM, localité inscrite sur la Table de Peutinger, 83.
 BARBARIE, 183.
 BAUDIÈRES (Les), près d'Héry (Yonne), 83.
 BAVAY (Nord), 97, 98, 100, 115, 284.
 BAYEUX (Calvados), 294.
 BAZARNE (Yonne), 355.
 BEAUCE, 172.
 BEAUMONT (Seine-et-Oise), 176.
 BEAUVAIS (Oise), 185, 208, 293, 376.
 BELGIQUE, 115, 117, 284.
 BERNAY (Eure), 368 et suiv.
 BERTOUVILLE (Eure), 290.
 BESANÇON (Doubs), 146, 156.
 BEYROUTH (Syrie), 331.
 BIZERTE (Tunisie), 236, n. 1.
 BLOIS (Loir-et-Cher), 73, 150.
 BOIS-VERT (Côte-d'Or), 186.
 BON, cap (Tunisie), 178.
 BONN (Allemagne). *Provincial Museum*, 378, 379.
 BORDEAUX (Gironde). *Crypte de Saint-Seurin*, 205-206.
 BORDJ CEDRIA (Tunisie), 238, note.
 BOSCHERVILLE (Eure). *Église Saint-Georges*, 190.
 BOUGIE (Tunisie), 243, 244, n. 1.
 BOULIGNEUX (Ain), 156.
 BOURBIÈRE DE LA CRÔTE (Saône-et-Loire), 165.
 BOURBON-LANCY (Saône-et-Loire), 164.
 BOURBONNE-LES-BAINS (Haute-Marne), 163.
 BOURG (Ain), 273.
 BOURGOGNE, 183.
 BOURTEVILLIERS (Seine-et-Oise), 173.
 BOUSSERANCOURT (Haute-Saône), 249.
 BOUTIÈRE (La) (Saône-et-Loire), 164.
 BOXUM, localité de la Table de Peutinger, 164, 165.
 BRAINE (Aisne). *Église Saint-Yved*, 86.
 BRECHT (Belgique), 115 à 117.
 BRESDON (Charente-Inférieure), 83.
 BRESSE, 152.
 BRETAGNE, 150, 152.
 BRINDISI (Italie), 332.
 BRIVE-LA-GAILLARDE (Corrèze), 294.
 BROU (Ain), 155.
 BRUXELLES, 115.
 BRUYÈRES-LE-CHÂTEL (Seine-et-Oise), 294.
 BUIS (Saône-et-Loire), 165.
 CAEN. *Saint-Étienne*, 300; *Saint-Pierre, Notre-Dame de Froiderue*, 299.
 CARTHAGE, 81, 83, 89, 94, 125, 165, 180, 184, 189, 225, 237, n. 1, 238, note,

- 244, 250, 258, 261, 315, 348, 363, 371 et suiv.
 CASSEL (Allemagne), 143.
 CATALOGNE, 347.
 CASTELNAUDARY (Aude), 304 et suiv.
 CELLE-BRUÈRE (LA) (Cher), 367.
 CELLES (Belgique, Hainaut), 285.
 CHALAIS (Charente), 196.
 CHALO-SAINT-MARS (Seine-et-Oise), 168.
 CHALON-MOULINEUX (Seine-et-Oise), 169.
 CHALON-SUR-SAÔNE (Saône-et-Loire), 141 et suiv.
 CHÂLONS-SUR-MARNE, 260.
 CHALOUETTE, rivière, 169.
 CHAMBLY (Oise), 176.
 CHAMBORD, 73.
 CHAMPAGNE, 183.
 CHAMPDOUX (Seine-et-Oise), 173.
 CHANTILLY. *Musée Condé*, 339.
 CHARPUT (Arménie), 334.
 CHARTRES (Eure-et-Loir), 168, 173; *Cathédrale*, 86.
 CHÂTEAUMEILLANT (Cher), 323.
 CHÂTEAUX (Indre), 323.
 CHAUMONT-SUR-LOIRE (Loir-et-Cher), 73.
 CHAVANNES (Ain), 272 et suiv.
 CHEVERNY (Loir-et-Cher), 73.
 CHEVREUSE (Seine-et-Oise), 152.
 CHITRY (Yonne), 297.
 CHOBA, Ziama (Tunisie), 243, 244, n. 1.
 CHULLU (Tunisie), 243.
 CINYPS, fleuve (Afrique romaine), 339.
 CIVRAY (Vienne), 342.
 CLAZOMÈNE (Asie Mineure), 260.
 CLERMONT-EN-BEAUVAISIS (Oise), 376.
 CLERMONT-FERRAND (Puy-de-Dôme), 146.
 COLOGNE (Allemagne), 378.
 COLONNE (LA) (Saône-et-Loire), 134.
 CONCEVREUX (Aisne), 93.
 CONGERVILLE (Seine-et-Oise), 166, 168, 172, 173.
 CONSTANTINE (Algérie), 382.
 CONSTANTINOPLE, 395; *Sainte-Sophie*, 206.
 COPENHAGUE. *Musée*, 379.
 CORBEIL (Seine-et-Oise), 296.
 CORNETO (Italie), 89.
 COUILLY-EN-BRIE (Seine-et-Marne), 294.
 COULOMMIERS-EN-BRIE (Seine-et-Marne), 295.
 CRACOVIE (Autriche-Hongrie), 289.
 CREST (Drôme), 102.
 CROTTET (Ain), 272 et suiv.
 CUICUL. Voy. DJEMILA.
 DAMAS (Syrie), 333, 334.
 DAR-SANIAT (Tunisie), 93.
 DAUPHINÉ, 183, 199.
 DECIZE (Nièvre), 164.
 DÉOLS (Indre), 127, 323.
 DJEMILA, anc. CUICUL (Algérie, province de Constantine), 112, 279.
 DIJON (Côte-d'Or), 76, 141.
 DIZIERS (Loir-et-Cher), 73.
 DOUAI (Nord), 291.

- DOUGGA (Afrique), 112.
DREVANT (Cher). *Théâtre*, 367.
DÜRFENTHAL (Allemagne), 378.
ÉCOUIS (Eure), 88.
ÉGYPTE, 350.
EMBRUN (Hautes-Alpes), 175.
ÉPHÈSE (Asie Mineure).
Temple, 368.
ESPAGNE, 74, 127.
ÉTAMPES (Seine-et-Oise), 152, 157, 168.
EVERGNICOURT (Aisne), 97.
ÉVREUX (Eure). *Cathédrale*, 301.
FAUCIGNY (Haute-Savoie), 175.
FERRARE (Italie), 376.
FERRIÈRES-EN-BRIE (Seine-et-Marne), 295.
FLANDRE, 277.
FLAVIGNY, 247.
FLORENCE. *Palazzo Vecchio*, 252; *Musée national*, 341.
FONTAINEBLEAU. *Château*, 231 et suiv., 253.
FONTENAY-SOUS-FOURONNES (Yonne), 355.
FORÊT (La) (Seine-et-Oise), 173.
FORMANS, rivière, 142.
FOUGÈRES (Ille-et-Vilaine), 73, 289.
FRANCE, 146, 386.
FRANCHE-COMTÉ, 183.
GABÈS (Tunisie), 238.
GAUDREVILLE-GRANDVILLE (Eure-et-Loir), 173.
GAULE, 142, 174, 183, 284, 315, 355, 366, 367, 377.
GÈNES (Italie), 193.
GENÈVE (Suisse), 273, 286, 287.
GER (plateau du), 183.
GERMIGNY-LES-PRÉS (Loiret).
Église, 206.
GIGNY (Saône-et-Loire), 134.
GIRONDE, 126.
GLASGOW. *Musée Hunter*, 309.
GODONCOURT (Vosges), 249.
GOUTZ (Gers), 195.
GRANDE-BRETAGNE, 93.
GRAUFESENQUE (Aveyron), 304 et suiv.
GRÈCE, 119.
GRENOBLE (Isère), 175, 193;
Crypte de Saint-Laurent, 205, 206.
GRIÈGES (Ain), 272 et suiv.
GRIGNON (Côte-d'Or), 247.
GRISY (Saône-et-Loire), 161.
GRISY, ruisseau, sous-affluent de l'Arroux, 161 à 165.
GUÉ (Le) (Ain), 274.
GUÉ-PÉAN (Loir-et-Cher), 73.
GUMMI (Afrique romaine), 238, note.
GUYENNE, 183.
HALLSTADT (Autriche), 182.
HAMMAM-LIF (Tunisie), 184.
HÉLIOPOLIS (Égypte), 390.
HENCHIR SABRAT (Tripoli), 238, note.
HERBAULT (Loir-et-Cher), 73.
HERCULANUM (Italie), 112.
HIMLINGOË (Danemark), 379.
HONGRIE, 319.

- HORREA, Ain Zada (Tunisie), 243.
 LOIRE, 142.
 LONDRES. *Musée Britannique*, 110, 308; *Musée Victoria and Albert*, 254, 286, 287.
 INTREVILLE (Eure-et-Loir), 168.
 LOR (Aisne), 97.
 ITALIE, 96, 237, 265, 277, 278, 376, 391, 392.
 LORRAINE, 183.
 IVRY-LA-BATAILLE, 232.
 LOUHANS (Saône-et-Loire), 141.
 JARNOSSE (Loire), 156, 157.
 LUCQUES (Italie), 297.
 JOIGNY (Yonne), 77.
 LUGDUNUM, Lyon, 274.
 JONS (Ain), 272 et suiv.
 LUXEUIL (Haute-Saône), 156, 163.
 JUSSEY (Haute-Saône), 249.
 LUZARCHES (Seine-et-Oise), 376.
 KARLSRUHE. *Cabinet des médailles*, 282.
 LYON (Rhône), 111, 130, 143, 181, 277, 314; *Bibliothèque*, 110; *Musée*, 267. Voy. LUGDUNUM.
 KERTSCH (Russie), 377, 380, 381, 384, 386.
 KESSÉRIK (Arménie), 334, 335.
 MÂCON, 272 et suiv.
 KHAMISSA (Algérie), 378, 382, 384, 386.
 MACTAR (Afrique romaine), 74.
 KHANGUET EL-HADJAI (Tunisie), 178.
 MADELEINE (LA) (Ain), 273.
 KUSTENDJÉ (Roumanie). Voy. TOMI.
 MANTES, 232; *Cathédrale*, 86.
 LA FRATTA (Italie), 96.
 MARAST (Haute-Saône), 153.
 LAON (Aisne). *Cathédrale*, 86.
 MARCHE, province, 195.
 LANGRES. *Église Saint-Mammès*, 339.
 MARCHE (LA) (Nièvre), 146.
 LANGUEDOC, 183.
 MARNE, rivière, 169.
 LEPTIS MAGNA (Afrique romaine), 238, note, 339.
 MATISCO, Mâcon, 274. Voy. MÂCON.
 LIEU-DIEU (Isère), 102, 104.
 MAURITANIE, 237, 243.
 LILLE (Nord). *Bibliothèque*, 109.
 MEAUX (Seine-et-Marne), 293, 294.
 LIMOGES, 255, 295.
 MEDJERDAH, fleuve d'Afrique, 285.
 LISIEUX (Calvados), 110; *Cathédrale*, 299; *Église Saint-Jacques*, 301, n. 1.
 MÉRÉVILLE (Seine-et-Oise), 168.
 MÉROBERT (Seine-et-Oise), 166, 168, 172, 173.
 MÉROUVILLE (Eure-et-Loir), 169, 172, 173.

- MESAGNE (Italie), 332.
 MESVRIN, rivière, affluent de l'Arroux, 161.
 MILAN, 209, 210, 349, 352, 360, 390, 391; *Musée Brera*, 267.
 MILLAU (Aveyron), 304.
 MINOT (Côte-d'Or), 85.
 MIRANDE (Gers), 196.
 MISUA, MISSUA, Sidi-Daoud (Tunisie), 242.
 MODÈNE (Italie), 376.
 MONACO, 134.
 MONTAUBAN (Tarn-et-Garonne), 175.
 MONT AUXOIS, 247, 248, 315. Voy. AUXOIS.
 MONT-BEUVRAY (Saône-et-Loire), 165.
 MONCEAU-LES-MINES (Saône-et-Loire), 163.
 MONTCORNET (Aisne), 97.
 MONTDIDIER (Somme), 376.
 MONT-DORE (Le) (Puy-de-Dôme), 163.
 MONTÉLIMAR (Drôme), 199.
 MONTLAURÈS (Aude), 302.
 MONTPELLIER, 121.
 MONT-TERRIBLE (Suisse), 333, n. 1.
 MOULIN (Le) (Loir-et-Cher), 73.
 MOULIN-VIEUX, lieu-dit (Ain), 272 et suiv.
 MUSLUBIUM, MUSLUVIUM, Sidi Rehane (?) (Tunisie), 243, 244.
 NANTES (Loire - Inférieure), 368.
 NARBONNAISE, 127.
 NARBONNE (Aude), 121, 122, 302 et suiv.
 NAVARRE, 196, 197.
 NAXOS, île des Cyclades, 374.
 NÉRIS (Allier), 163.
 NEUFCHÂTEL (Aisne), 97.
 NEUILLY-SAINT-FRONT (Aisne), 293.
 NEUVY-SAINT-SÉPULCRE (Indre), 107.
 NEVERS (Nièvre), 145 à 147.
 NICÉE (Asie Mineure), 392, n. 2, 395.
 NICOMÉDIE (Asie Mineure), 349 et suiv., 392.
 NICOPOLIS (Bulgarie), 294.
 NIL, fleuve, 390.
 NÎMES (Gard), 113, 118 à 124, 377, 378, n. 1, 380, 384 à 386; *Musée*, 373.
 NIVERNAIS, 146.
 NIZY-LE-COMTE (Aisne), 97, 98.
 NORDRUP (Danemark), 379.
 NORMANDIE, 299.
 NOTRE-DAME DE LA TERNE (diocèse de Limoges), 295.
 NUMIDIE, 237, 280, 339.
 OEA, Tripoli (Afrique), 238, note.
 ORANGE (Vaucluse), 112, 113, 174, 199, 305; *Théâtre*, 130.
 ORIA (Italie), 332.
 ORMES (Saône-et-Loire), 134.
 ORVAL (Cher), 323.
 OSTIE (Italie), 236 et suiv., 355.

OUESTREVILLE (Seine-et-Oise), 168.

OURoux-SUR-SAÔNE (Saône-et-Loire), 132.

PALESTINE, 331, 351, 388.

PALUD (LA) (Ain), 152 à 157.

PANTICAPÉE, 382. Voy. KERTSCH.

PARIS, 121, 122, 193, 208, 293, 344 et suiv., 361, 376; *Bibliothèque nationale*, 140, 143, 246, 356; *Département des manuscrits*, 258; *Département des médailles*, 258, 278, 319, 374, 378, n. 4; *Cimetières : des Chartreux*, 297; *des Cordeliers*, 296; *des Innocents*, 294, 297; *Églises : des Augustins*, 297; *des Frères Mineurs*, 294, 295, 297; *des Jacobins*, 294; *Saint-Benoît*, 293, 297; *Saint-Éloi*, 295; *Saint-Eustache*, 295; *Saint-Jean-en-Grève*, 295; *Saint-Merry*, 295; *Saint-Sépulcre*, 297; *Saint-Séverin*, 297; *Sainte-Catherine-du-Val-des-Écoliers*, 295; *Monnaie*, 340; *Musée de Cluny*, 149, 154, 155, 342; *Musée du Louvre*, 96, 119, 200 à 205, 231, 260, 287, 331, 356 et suiv., 377 et suiv.; *Parlement*, 292 et suiv.; *Pont Saint-Michel*, 294.

PAYS-BAS, 108.

PENTHIÈVRE, 149, 152.

PÉRIGUEUX (Dordogne), 194 et suiv.; *Musée*, 368.

PERROUX (LE) (Ain), 272 et suiv.

PETIT-CREUSOT, lieu-dit (Saône-et-Loire), 141.

PETITEPIERRE (Alsace, cant. de Saverne), 153, 154.

PEYRAT (Charente, cant. de Villebois-la-Valette), 195 et suiv., 196.

PHÉNICIE, 390.

PIERREPERTUSE (Languedoc), 175.

PIERRES (LES) (Cher), 291.

PLESSIS-AUTHON (LE) (Seine-et-Oise), 173.

PLESSIS-LES-TOURS (Indre-et-Loire), 193.

POITIERS, 175; *Bibliothèque*, 342.

POITOU, 126, 183.

POLOGNE, 289, n. 1.

POLTAVA (Russie), 317 et suiv., 320 et suiv.

POMPÉI (Italie), 112 à 114, 373, n. 1, 379; *Théâtre*, 114.

PONTAILLER (Côte-d'Or), 142.

PONTOISE (Seine-et-Oise), 88.

PONT-AUBERT (Yonne), 293.

PONT-DE-VEYLE (Ain), 273.

PONT-SUR-SAMBRE (Nord), 284.

PORTHELOT, près d'Ouroux (Saône-et-Loire), 132, 141.

PORTO, sur le Tibre (Italie), 239.

PORTO D'ANZIO (Italie), 373, n. 1.

PORTO TORRES (Sardaigne), 238, note.

- PREUILLY (Seine-et-Marne). *Abbaye*, 356.
- PROVENCE, 113, 175, 183.
- PUSSAY (Seine-et-Oise), 168.
- PUY-DE-DÔME, 385.
- PUY-EN-VELAY (Le), 295.
- QUARTA, 282 et suiv. Voy.
- QUARTES.
- QUARTES (Nord), 284.
- RAVENNE (Italie), 242, 243; *Basiliques de Saint-Vital, de Saint-Apollinaire-le-Neuf et de Saint-Apollinaire-in-Classe*, 206, 358.
- REIMS (Marne), 88, 96 et suiv., 175, 236, 284.
- RENARDE, rivière, 158.
- REPAIRE (Charente, comm. de Rougnac). *Archives du Château*, 194 et suiv.
- RHIN, 356, 378.
- RHÔNE, 199, 315.
- RICHARVILLE (Seine-et-Oise), 173.
- RIEUX - MINERVOIS (Aude), 107.
- ROBERCHÂMP (Aisne), 96.
- ROCHE - EN - MONTAGNE (La) (Doubs), 153 et suiv.
- ROME, 111, 114, 129, 214, 237, 239, n. 7, 265, 289, n. 1, 387, 389, n. 1, 395; *Latran*, 256; *Musée du Capitole*, 373; *Musée des Thermes*, 239, 268; *Palais des Conservateurs*, 356 et suiv.; *Pont Milvius*, 263; *Vatican*, 192, 193.
- ROUEN, 294, 385.
- ROUGNAC (Charente), 194 et suiv., 196.
- ROUSSILLON, 122.
- ROYE (Somme), 295.
- RUSSIE, 317, 320 et suiv., 379.
- RYE (Jura), 154, 157.
- SAALBURG (Allemagne), 177.
- SABRATA (Tripolitaine), 238, note.
- SAINT-AMAND (Cher), 367.
- SAINT-AMBROIX (Cher), 109.
- SAINT-BONNET-LA-RIVIÈRE, 107.
- SAINT-CHEF (Isère), 100 et suiv.
- SAINT-CLAUDE (Jura), 286 et suiv.
- SAINT-DENIS (Seine), 376.
- SAINT-EUGÈNE (Aisne), 124.
- SAINT-FULGENT (Vendée), 294.
- SAINT-GALL (Suisse), 146.
- SAINT-GERMAIN (Seine-et-Oise). *Musée*, 305.
- SAINT-GERMAINMONT (Ardenes), 99.
- SAINT-GUILHEM-LE-DÉSERT (Hérault). *Cloître*, 206.
- SAINT-HONORÉ (Nièvre), 163, 164.
- SAINT-IRÉNÉE (Rhône), 189.
- SAINT-JEAN-DE-MAURIENNE (Savoie), 286-287.
- SAINT-LAURENT-LÈS-MÂCON (Ain), 273.
- SAINT-LÉGER-SOUS-BEUVRAY (Saône-et-Loire), 165.
- SAINT-LÉONARD (Haute-Vienne), 104.

- SAINT - MICHEL - ENTRAIGUES (Charente), 407.
- SAINT - NICOLAS - LÈS - ARRAS. *Collection Bellon*, 385.
- SAINT - PÉTERSBOURG, 321, 380, 381, 384; *Commission impériale d'archéologie*, 317.
- SAINT - RESTITUT (Drôme). *Église*, 206.
- SAINT - RIQUIER (Somme). *Église abbatiale*, 146.
- SAINT-SATURNIN (Cher), 291.
- SAINT - SULPICE - DE - FAVIÈRES (Seine-et-Oise), 158.
- SAINT - SYMPHORIEN - DE - MARMAGNE (Saône-et-Loire), 161.
- SAINTES (Charente-Inférieure). *Eglise Saint-Eutrope*, 176.
- SAINTONGE, 183; *Églises*, 126.
- SALDAE (Tunisie), 243, 244, n. 1.
- SALONIQUE (Macédoine). *Basilique de Saint-Démétrius*, 206.
- SAÔNE, rivière, 132, 134, 142, 143, 273. Voy. SOUCONNA.
- SARDAIGNE, 238, note, 333, n. 1.
- SAVOIE, 155.
- SEINE, 142.
- SEMUR (Côte-d'Or), 247, 248.
- SENLIS (Oise). *Cathédrale*, 86.
- SENS (Yonne), 168, 173, 297.
- SÉTIF (Algérie), 279.
- SHERBURN (Angleterre). *Mis-sel*, 110.
- SIDI BOU-SAÏD (Tunisie), 93.
- SIDI-DAOUD (Tunisie), 178, 179, 242.
- SIDI REHANE (?) (Tunisie), 243, 244.
- SISCIA. *Atelier monétaire*, 214.
- SMYRNE (Asie), 114.
- SOISSONS (Aisne), 86.
- SOMME, fleuve, 376.
- SOUCONNA, la Saône, 142. Voy. SAÔNE.
- SOUZY-LA-BRICHE (Seine-et-Oise), 157, 158, 173.
- STRASBOURG, 306, n. 3.
- SYRIE, 330 et suiv., 374, 378, 380, n. 1.
- TABARKA (Tunisie), 244, n. 2.
- TACAPAE (Afrique romaine), 238, note.
- TALCY (Loir-et-Cher), 73.
- TERRE-SAINTÉ, 209.
- TIBRE, fleuve, 238.
- TINURTUM, Tournus (Saône-et-Loire), 274.
- THIMGAD (Tunisie), 112, 217, 218.
- THIONVILLE (Seine-et-Oise), 168.
- THOREY (Saône-et-Loire), 132.
- THORIGNY (Manche), 290.
- THORSLUNDE (Danemark, Seeland), 379.
- THUBURNICA COLONIA (Tunisie), 193, 206, 285.
- THUBURSICUM NUMIDARUM. Voy. KHAMISSA.
- TIMGAD. Voy. THIMGAD.
- TOMI, Kustendjé (Roumanie), 317.

- TOURAINÉ, 110.
 TOURMOUS'AYA (Syrie), 80.
 Tournai (Belgique), 285.
 TOURNUS (Saône-et-Loire),
 134, 274, 341; *Musée*,
 134.
 TOURS (Indre-et-Loire), 71,
 193, 341.
 TRALLES (Asie), 114.
 TRIPOLITAINE, 238, note, 339.
 TROIE (Asie Mineure), 206.
 TROUSSURES (Oise), 185.
 TUNIS, 92.
 TUNISIE, 73, 92, 237, 285,
 366.
 TURIN. *Musée*, 384 à 386.
 TURRIS LISIBONIS, Porto Tor-
 res (Sardaigne), 238,
 note.
 TYR (Phénicie), 395.
 UTRECHT (Pays-Bas), 115.
 VAISON (Vaucluse), 199.
 VARAMBON (Ain), 152, 154.
 VARAX (Ain), 153, 154, 156.
 VARPELEV (Danemark), 379.
 VAUVERT (Seine - et - Oise).
Église Notre-Dame, 297.
 VÉIES (Italie), 130.
 VERDUN (Meuse), 146.
 VERGER (Le) (Maine-et-Loi-
 re), 155.
 VERNANTES (Maine-et-Loire),
 83.
 VÉRONE (Italie), 289, n. 1.
 VERSAILLES (Seine-et-Oise),
 200, 203.
 VEYLE, rivière, 272 et suiv.
 VEYSSILIEU (Isère), 188, 189.
 VÉZELAY (Yonne). *Église*,
 246.
 VICHY (Allier), 163.
 VIENNE (Autriche), 206; *Mu-
 sée*, 252.
 VIENNE (Isère), 100, 103, 104,
 118, 119.
 VIGNORY (Haute-Marne).
Église, 206.
 VILLEBOIS-LA-VALETTE (Cha-
 rente), 196.
 VILLECONIN (Seine-et-Oise),
 158.
 VILLENEUVE-LES-CONVERS (La)
 (Côte-d'Or), 186.
 VILLESAVIN (Loir-et-Cher),
 73.
 VOISINLIEU-LÈS-BEAUVAIS (Oi-
 se), 209.
 VOULÈME (Vienne), 342.
 WARGNIES (Nord ou Somme),
 176.
 WORMS. *Musée*, 368.
 ZAMA (Afrique romaine), 73.
 ZIAMA (Tunisie), 243, 244,
 n. 1.
 ZOUAGA ECH CHERGUIA (Tri-
 poli), 238, note.
 ZÜLPICH (Allemagne), 378.

III.

Index des illustrations.

1. Sceau de l'abbaye de Saint-Chef (Isère) . . . 101

2. Matrice du sceau du prieuré de Lieu-Dieu (Isère).	102
3. Sceau du chapitre de Vienne	104
4. Église de Saint-Léonard (Haute-Vienne)	105
5. Aiguière en bronze trouvée dans la Saône à Porthelot (collection de M. Bidault de Grésigny).	133
6. Anse d'une aiguière en bronze trouvée à Porthelot	135
7. Persée tranchant la tête de la Gorgone. Détail d'une anse d'aiguière en bronze trouvée dans la Saône	136
8. Vitrail du Musée de Cluny	151
9. Objets recueillis dans les fouilles de Congerville (Seine-et-Oise).	167
10. Gravure de Villamena et Masne représentant saint François de Paule, d'après Bourdichon.	192
11. Sceau d'Itier, prieur du Peyrat (archives du Repaire)	194
12. La « Belle Cheminée » du château de Fontainebleau (planche hors texte).	234
13. Plomb de bulles avec monogrammes (Musée du Bardo).	258
14. Monogramme d'« Adeodatus » (bague de bronze du Bardo).	259
15. Monnaie mérovingienne frappée à <i>Quarta</i> . .	282
16. Boucle en bronze à nœud coulant trouvée à Narbonne (4 fig.)	303-304
17. Peintures murales de l'église de Châteaumeillant.	325
18. Lame d'un glaive en fer provenant de Damas, faces A et B	333, 334
19. Couteau du Musée de Cluny (3 fig.)	343
20. Buste dit d'Eugenius (Musée du Louvre). . .	361
21. Emblema d'une phiale du Trésor d'argenterie de Bernay (Bibliothèque nationale).	370
22. Omphale endormie (lampe du Musée Lavigerie à Carthage)	371
23. Vase de verre peint trouvé à Kertsch (2 fig.).	380 et 381
24. Vase de verre peint trouvé à Khamissa (collection Gustave de Rothschild)	383

25. Minerve colossale dite « Torse Médicis » (Musée du Louvre)	399
--	-----

IV.

Renseignements généraux.

Bureau de la Société pour 1913.	5
Membres honoraires	7
Correspondants étrangers honoraires	9
Membres résidants.	10
Associés correspondants nationaux classés par départements	16
Associés correspondants nationaux résidant à l'étranger	42
Associés correspondants étrangers.	43
Associés correspondants nationaux et étrangers classés par ordre alphabétique	48
Sociétés savantes avec lesquelles la Société est en correspondance	59
Bibliothèques recevant les publications de la Société.	68
Discours de M. G. Lafaye, président sortant.	70
Rapport financier du trésorier	227
Fixation de l'élection d'un membre résidant	308
Renouvellement du bureau et des commissions pour 1914	340
Acquisitions du département des antiquités grecques et romaines du Musée du Louvre pendant l'année 1913	397
Liste des périodiques reçus par la Société en 1913.	408
Erratum	426
Index par noms d'auteurs	427
Index géographique	441
Index des illustrations.	450
Renseignements généraux	452

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

1^{er} TRIMESTRE 1912

(Publication trimestrielle)

PARIS
C. KLINCKSIECK
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ
11, RUE DE LILLE, 11

AVIS.

La Commission des impressions croit devoir rappeler aux lecteurs que la Société ne prend pas la responsabilité des doctrines émises par les auteurs.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

2^e TRIMESTRE 1912

(Publication trimestrielle)

PARIS
C. KLINCKSIECK
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ
11, RUE DE LILLE, 11

AVIS.

La Commission des impressions croit devoir rappeler aux lecteurs que la Société ne prend pas la responsabilité des doctrines émises par les auteurs.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ NATIONALE

DES ANTIQUAIRES

DE FRANCE

3^e TRIMESTRE 1912

(Publication trimestrielle)

PARIS

C. KLINCKSIECK

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ

11, RUE DE LILLE, 11

AVIS.

La Commission des impressions croit devoir rappeler aux lecteurs que la Société ne prend pas la responsabilité des doctrines émises par les auteurs.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

4^e TRIMESTRE 1912

(Publication trimestrielle)

PARIS
C. KLINCKSIECK
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ
11, RUE DE LILLE, 11

AVIS.

La Commission des impressions croit devoir rappeler aux lecteurs que la Société ne prend pas la responsabilité des doctrines émises par les auteurs.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE
1913



PARIS
C. KLINCKSIECK
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ
11, RUE DE LILLE, 11





PUBLICATIONS

En vente à la Librairie *C. Klincksieck*, 11, rue de Lille, à Paris.

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE CELTIQUE.

5 vol. in-8°, avec planches. Paris, 1807-1812. (Pour qu'un exemplaire soit complet, il faut joindre les 128 pages du VI^e volume, seules publiées, à la suite du tome V.) *Épuisés*.

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS

SUR LES ANTIQUITÉS NATIONALES ET ÉTRANGÈRES

publiés par la Société nationale des Antiquaires de France.

- 1^{re} série, 10 vol. in-8°. Années 1817-1834, — ou t. I à X.
- 2^e série, 10 vol. in-8°. Années 1835-1850, — ou t. XI à XX.
- 3^e série, 10 vol. in-8°. Années 1852-1868, — ou t. XXI à XXX.
- 4^e série, 10 vol. in-8°. Années 1869-1879, — ou t. XXXI à XL.
- 5^e série, 10 vol. in-8°. Années 1880-1889, — ou t. XLI à L.
- 6^e série, 10 vol. in-8°. Années 1890-1899, — ou t. LI à LX.
- 7^e série, 10 vol. in-8°. Années 1900-1910, — ou t. LXI à LXX.
- 8^e série, 3 vol. in-8°. Années 1911-1913, — ou t. LXXI à LXXIII.

Les tomes I à XIX, XXVI et XXVII sont *épuisés*. Chaque exemplaire des tomes XXII à XXV, XXVIII à XLI, à 4 francs; XLII à XLV, à 12 francs; XLVI à LXXIII, à 8 francs.

BULLETINS.

De 1857 à 1884, 3 francs chaque année. Les années 1863, 1865, 1866, 1869, 1870, 1872 et 1882 ne se vendent qu'avec les volumes correspondants aux *Mémoires* de la Société. — Les *Bulletins* peuvent être réunis aux *Mémoires*; ceux de 1868 et de 1871 doivent être reliés à part. — 1885 à 1912, 8 francs chaque année.

Paris, 8 fr. — Départements, 9 fr. — Union postale, 10 fr.

ANNUAIRES.

1848 à 1855, 8 volumes in-12, à 1 fr. 50 chaque, sauf 1848 et 1850 qui sont *épuisés*.

CARTE DE LA GAULE ANTIQUE. Réduction aux 2/3 de la partie de la Carte de Peutinger qui concerne la Gaule. Prix : 1 franc.

LE COSTUME DE GUERRE ET D'APPARAT d'après les sceaux du moyen âge, par G. DEMAY. In-8°, 56 p. et 26 pl., 5 fr.; Chine, 10 fr.

METTENSIA.

Mémoires et Documents. — Fondation Auguste Prostr.

I (1897). AUGUSTE PROSTR, sa vie, ses œuvres, ses collections (1817-1896). In-8°, 167 pages, avec portrait, 3 fr.

II (1898 à 1901). CARTULAIRE DE L'ABBAYE DE GORZE, publié par A. D'HERBOMEZ. In-8° de 673 pages, avec fac-similé et carte, 10 fr.

III (1902). REMARQUES CHRONOLOGIQUES ET TOPOGRAPHIQUES SUR LE CARTULAIRE DE GORZE, par Paul MARICHAL. In-8° de 105 p., 2 fr.

IV-V (1903-1908). CARTULAIRE DE L'ÉVÊCHÉ DE METZ, publié par Paul MARICHAL. In-8°, 2 volumes de xi-583 et cxxii-293 pages. Le tome I est *épuisé*; t. II, 10 fr.

VI (1909-1912). CHRONIQUE ET CHARTES DE L'ABBAYE DE SAINT-MIHIEL, publiées par André LESORT. In-8° de lxix-510 pages, avec fac-similé et carte, 10 fr.

TABLE ALPHABÉTIQUE

des publications de l'Académie Celtique et de la Société nationale des Antiquaires de France
(1807 à 1889)

Rédigée, sous la direction de M. R. DE LASTEYRIE, par M. PROU. Volume in-8° de xxxii et 676 pages, 10 fr.

CENTENAIRE (1804-1904).

Recueil de mémoires. In-4°, 1904, xviii-495 p. et 25 pl., 20 fr.
Compte-rendu de la journée du 11 avril 1904. In-4°, 51 p., 1 fr.

Nogent-le-Rotrou, l'imprimeur-gérant : DAUPELEY-GOUVERNEUR.

MEMBRES
DE LA COMMISSION DES IMPRESSIONS

(Art. 18 des Statuts).

MM.

A. HÉRON DE VILLEFOSSE.

L'abbé H. THÉDENAT.

H. OMONT.

M. PROU.

Ph. LAUER.

L'imprimeur-gérant : P. DAUPELEY.

PUBLICATIONS

En vente à la Librairie C. Klincksieck, 11, rue de Lille, à Paris.

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE CELTIQUE.

5 vol. in-8°, avec planches. Paris, 1807-1812. (Pour qu'un exemplaire soit complet, il faut joindre les 128 pages du VI^e volume, seules publiées, à la suite du tome V.) *Épuisés*.

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS

SUR LES ANTIQUITÉS NATIONALES ET ÉTRANGÈRES

publiés par la Société nationale des Antiquaires de France.

- 1^{re} série, 10 vol. in-8°. Années 1817-1834, — ou t. I à X.
- 2^e série, 10 vol. in-8°. Années 1835-1850, — ou t. XI à XX.
- 3^e série, 10 vol. in-8°. Années 1852-1868, — ou t. XXI à XXX.
- 4^e série, 10 vol. in-8°. Années 1869-1879, — ou t. XXXI à XL.
- 5^e série, 10 vol. in-8°. Années 1880-1889, — ou t. XLI à L.
- 6^e série, 10 vol. in-8°. Années 1890-1899, — ou t. LI à LX.
- 7^e série, 10 vol. in-8°. Années 1900-1910, — ou t. LXI à LXX.
- 8^e série, 1 vol. in-8°. Année 1911, — ou t. LXXI.

Les tomes I à XIX, XXVI et XXVII sont *épuisés*. Chaque exemplaire des tomes XXII à XXV, XXVIII à XLI, à 4 francs; XLII à XLV, à 12 francs; XLVI à LXXI, à 8 francs.

BULLETINS.

De 1857 à 1884, 3 francs chaque année. Les années 1863, 1865, 1866, 1869, 1870, 1872 et 1882 ne se vendent qu'avec les volumes correspondants des *Mémoires* de la Société. — Les *Bulletins* peuvent être réunis aux *Mémoires*; ceux de 1868 et de 1871 doivent être reliés à part. — 1885 à 1912, 8 francs chaque année.

Paris, 8 fr. — Départements, 9 fr. — Union postale, 10 fr.

ANNUAIRES.

1848 à 1855, 8 volumes in-12, à 1 fr. 50 chaque, sauf 1848 et 1850 qui sont *épuisés*.

CARTE DE LA GAULE ANTIQUE. Réduction aux 2/3 de la partie de la Carte de Peutinger qui concerne la Gaule. Prix : 1 franc.

LE COSTUME DE GUERRE ET D'APPARAT d'après les sceaux du moyen âge, par G. DEMAY. In-8°, 56 p. et 26 pl., 5 fr.; Chine, 10 fr.

METTENSIA.

Mémoires et Documents. — Fondation Auguste PROST.

I (1897). AUGUSTE PROST, sa vie, ses œuvres, ses collections (1817-1896). In-8°, 167 pages, avec portrait, 3 fr.

II (1898 à 1901). CARTULAIRE DE L'ABBAYE DE GORZE, publié par A. D'HERBOMEZ. In-8° de 673 pages, avec fac-similé et carte, 10 fr.

III (1902). REMARQUES CHRONOLOGIQUES ET TOPOGRAPHIQUES SUR LE CARTULAIRE DE GORZE, par Paul MARICHAL. In-8° de 105 p., 2 fr.

IV-V (1903-1908). CARTULAIRE DE L'ÉVÊCHÉ DE METZ, publié par Paul MARICHAL. In-8°, 2 volumes de XI-583 et CXXII-293 pages. Le tome I est *épuisé*; t. II, 10 fr.

VI (1909-1912). CHRONIQUE ET CHARTES DE L'ABBAYE DE SAINT-MIHIEL, publiées par André LESORT. In-8° de LXIX-510 pages, avec fac-similé et carte, 10 fr.

TABLE ALPHABÉTIQUE

des publications de l'Académie Celtique et de la Société nationale des Antiquaires de France
(1807 à 1889)

Rédigée, sous la direction de M. R. DE LASTEYRIE, par M. PROU. Volume in-8° de CXXII et 676 pages, 10 fr.

CENTENAIRE (1804-1904).

Recueil de mémoires. In-4°, 1904, XVIII-495 p. et 25 pl., 20 fr.

Compte-rendu de la journée du 11 avril 1904. In-4°, 51 p., 1 fr.

Nogent-le-Rotrou, impr. DAUPELEY-GOUVERNEUR.

MEMBRES
DE LA COMMISSION DES IMPRESSIONS

(Art. 18 des Statuts).

MM.

A. HÉRON DE VILLEFOSSE.

L'abbé H. THÉDENAT.

H. OMONT.

M. PROU.

Ph. LAUER.

L'imprimeur-gérant : P. DAUPELEY.

PUBLICATIONS

En vente à la Librairie C. Klincksieck, 11, rue de Lille, à Paris.

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE CELTIQUE.

5 vol. in-8°, avec planches. Paris, 1807-1812. (Pour qu'un exemplaire soit complet, il faut joindre les 128 pages du VI^e volume, seules publiées, à la suite du tome V.) *Épuisés.*

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS

SUR LES ANTIQUITÉS NATIONALES ET ÉTRANGÈRES

publiés par la Société nationale des Antiquaires de France.

1^{re} série, 10 vol. in-8°. Années 1817-1834, — ou t. I à X.

2^e série, 10 vol. in-8°. Années 1835-1850, — ou t. XI à XX.

3^e série, 10 vol. in-8°. Années 1852-1868, — ou t. XXI à XXX.

4^e série, 10 vol. in-8°. Années 1869-1879, — ou t. XXXI à XL.

5^e série, 10 vol. in-8°. Années 1880-1889, — ou t. XLI à L.

6^e série, 10 vol. in-8°. Années 1890-1899, — ou t. LI à LX.

7^e série, 10 vol. in-8°. Années 1900-1910, — ou t. LXI à LXX.

8^e série, 1 vol. in-8°. Année 1911, — ou t. LXXI.

Les tomes I à XIX, XXVI et XXVII sont *épuisés*. Chaque exemplaire des tomes XXII à XXV, XXVIII à XLII, à 4 francs; XLII à XLV, à 12 francs; XLVI à LXXI, à 8 francs.

BULLETINS.

De 1857 à 1884, 3 francs chaque année. Les années 1863, 1865, 1866, 1869, 1870, 1872 et 1882 ne se vendent qu'avec les volumes correspondants des *Mémoires* de la Société. — Les *Bulletins* peuvent être réunis aux *Mémoires*; ceux de 1868 et de 1871 doivent être reliés à part. — 1885 à 1912, 8 francs chaque année.

Paris, 8 fr. — Départements, 9 fr. — Union postale, 10 fr.

ANNUAIRES.

1848 à 1855, 8 volumes in-12, à 1 fr. 50 chaque, sauf 1848 et 1850 qui sont *épuisés*.

CARTE DE LA GAULE ANTIQUE. Réduction aux 2/3 de la partie de la Carte de Peutinger qui concerne la Gaule. Prix : 1 franc.

LE COSTUME DE GUERRE ET D'APPARAT d'après les sceaux du moyen âge, par G. DEMAY. In-8°, 56 p. et 26 pl., 5 fr.; Chine, 10 fr.

METTENSIA.

Mémoires et Documents. — Fondation Auguste PROST.

I (1897). AUGUSTE PROST, sa vie, ses œuvres, ses collections (1817-1896). In-8°, 167 pages, avec portrait, 5 fr.

II (1898 à 1901). CARTULAIRE DE L'ABBAYE DE GORZE, publié par A. d'HERBOMEZ. In-8° de 673 pages, avec fac-similé et carte, 15 fr.

III (1902). REMARQUES CHRONOLOGIQUES ET TOPOGRAPHIQUES SUR LE CARTULAIRE DE GORZE, par Paul MARICHAL. In-8° de 105 p., 3 fr.

IV-V (1903-1908). CARTULAIRE DE L'ÉVÊCHÉ DE METZ, publié par Paul MARICHAL. In-8°, 2 volumes de XI-583 et CXXII-293 pages. Le tome I est *épuisé*; t. II, 15 fr.

VI (1909-1912). CHRONIQUE ET CHARTES DE L'ABBAYE DE SAINT-MIHIEL, publiées par André LESORT. In-8° de LXIX-510 pages, avec fac-similé et carte, 15 fr.

TABLE ALPHABÉTIQUE

*des publications de l'Académie Celtique et de la Société nationale des Antiquaires de France
(1807 à 1889)*

Rédigée, sous la direction de M. R. DE LASTEYRIE, par M. PROU. Volume in-8° de XXXII et 676 pages, 20 fr.

CENTENAIRE (1804-1904).

Recueil de mémoires. In-4°, 1904, XVIII-495 p. et 25 pl., 30 fr.
Compte-rendu de la journée du 11 avril 1904. In-4°, 51 p., 3 fr.

Nogent-le-Rotrou, impr. DAUPELEY-GOUVERNEUR.

MEMBRES

DE LA COMMISSION DES IMPRESSIONS

(Art. 18 des Statuts).

MM.

A. HÉRON DE VILLEFOSSE.

L'abbé H. THÉDENAT.

H. OMONT.

M. PROU.

Ph. LAUER.

L'imprimeur-gérant : P. DAUPELEY.

PUBLICATIONS

En vente à la Librairie *C. Klincksieck*, 11, rue de Lille, à *Paris*.

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE CELTIQUE.

5 vol. in-8°, avec planches. Paris, 1807-1812. (Pour qu'un exemplaire soit complet, il faut joindre les 128 pages du VI^e volume, seules publiées, à la suite du tome V.) *Épuisés*.

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS

SUR LES ANTIQUITÉS NATIONALES ET ÉTRANGÈRES

publiés par la Société nationale des Antiquaires de France.

- 1^{re} série, 10 vol. in-8°. Paris, 1817-1834, — ou tomes I à X.
- 2^e série, 10 vol. in-8°. Paris, 1835-1850, — ou tomes XI à XX.
- 3^e série, 10 vol. in-8°. Paris, 1852-1868, — ou tomes XXI à XXX.
- 4^e série, 10 vol. in-8°. Paris, 1869-1879, — ou tomes XXXI à XL.
- 5^e série, 10 vol. in-8°. Paris, 1880-1889, — ou tomes XLI à L.
- 6^e série, 10 vol. in-8°. Paris, 1890-1899, — ou tomes LI à LX.
- 7^e série, 10 vol. in-8°. Paris, 1900-1910, — ou tomes LXI à LXX.
- 8^e série, 1 vol. in-8°. Paris, 1911, — ou tome LXXI.

Les tomes I à XIX, XXVI, XXVII, *épuisés*. Chaque exemplaire des tomes XXII à XXV, XXVIII à XLI, à 4 francs; XLII à XLV, à 12 francs; XLVI à LXXI, à 8 francs.

BULLETINS.

De 1857 à 1884, 3 francs chaque année. Les années 1863, 1865, 1866, 1869, 1870, 1872 et 1882 ne se vendent qu'avec les volumes correspondants des *Mémoires* de la Société. — Les *Bulletins* peuvent être réunis aux *Mémoires*; ceux de 1868 et de 1871 doivent être reliés à part. — 1885 à 1911, 8 francs chaque année.

Paris, 8 fr. — Départements, 9 fr. — Union Postale, 10 fr.

ANNUAIRES.

1848 à 1855, 8 volumes in-12, à 1 fr. 50 chaque, sauf 1848 et 1850 qui sont *épuisés*.

CARTE DE LA GAULE ANTIQUE. Réduction aux 2/3 de la partie de la Carte de Peutinger qui concerne la Gaule. Prix : 1 franc.

LE COSTUME DE GUERRE ET D'APPARAT d'après les sceaux du moyen âge, par G. DEMAY. In-8°, 56 p. et 26 pl., 5 fr.; Chine, 10 fr.

METTENSIA.

Mémoires et Documents. — Fondation Auguste PROST.

I (1897). AUGUSTE PROST, sa vie, ses œuvres, ses collections (1817-1896). In-8°, 167 pages, avec portrait, 5 fr.

II (1898 à 1901). CARTULAIRE DE L'ABBAYE DE GORZE, publié par A. D'HERBOMEZ. In-8° de 673 pages, avec fac-similé et carte, 15 fr.

III (1902). REMARQUES CHRONOLOGIQUES ET TOPOGRAPHIQUES SUR LE CARTULAIRE DE GORZE, par Paul MARICHAL. In-8° de 105 p., 3 fr.

IV-V (1903-1908). CARTULAIRE DE L'ÉVÊCHÉ DE METZ, publié par Paul MARICHAL. In-8°, 2 volumes, chaque 15 fr.

VI (1909-1911). CARTULAIRE DE L'ABBAYE DE SAINT-MIHIEL, publié par André LESORT, fasc. 1 à 3. In-8°, chaque 5 fr.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des publications de l'Académie Celtique et de la Société nationale des Antiquaires de France
(1807 à 1889)

Rédigée, sous la direction de M. R. DE LASTEYRIE, par M. PROU. Volume in-8° de XXXII et 676 pages, 20 fr.

CENTENAIRE (1804-1904).

Recueil de mémoires. In-4°, 1904, xviii-495 p. et 25 pl., 30 fr.

Compte-rendu de la journée du 11 avril 1904. In-4°, 51 p., 3 fr.

MEMBRES

DE LA COMMISSION DES IMPRESSIONS

(Art. 18 des Statuts).

MM.

A. HÉRON DE VILLEFOSSE.

L'abbé H. THÉDENAT.

H. OMONT.

M. PROU.

Ph. LAUER.

L'imprimeur-gérant : P. DAUPELEY.

PUBLICATIONS

En vente à la Librairie C. Klincksieck, 11, rue de Lille, à Paris.

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE CELTIQUE.

5 vol. in-8°, avec planches. Paris, 1807-1812. (Pour qu'un exemplaire soit complet, il faut joindre les 128 pages du VI^e volume, seules publiées, à la suite du tome V.) *Épuisés*.

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS

SUR LES ANTIQUITÉS NATIONALES ET ÉTRANGÈRES

publiés par la Société nationale des Antiquaires de France.

- 1^{re} série, 10 vol. in-8°. Paris, 1817-1834, — ou tomes I à X.
- 2^e série, 10 vol. in-8°. Paris, 1835-1850, — ou tomes XI à XX.
- 3^e série, 10 vol. in-8°. Paris, 1852-1868, — ou tomes XXI à XXX.
- 4^e série, 10 vol. in-8°. Paris, 1869-1879, — ou tomes XXXI à XL.
- 5^e série, 10 vol. in-8°. Paris, 1880-1889, — ou tomes XLI à L.
- 6^e série, 10 vol. in-8°. Paris, 1890-1899, — ou tomes LI à LX.
- 7^e série, 10 vol. in-8°. Paris, 1900-1910, — ou t. LXI à LXX.

Les tomes I à XIX, XXVI, XXVII, *épuisés*. Chaque exemplaire des tomes XXII à XXV, XXVIII à XLI, à 4 francs; XLII à XLV, à 12 francs; XLVI à LXX, à 8 francs.

BULLETINS.

De 1857 à 1884, 3 francs chaque année. Les années 1863, 1865, 1866, 1869, 1870, 1872 et 1882 ne se vendent qu'avec les volumes correspondants des *Mémoires* de la Société. — Les *Bulletins* peuvent être réunis aux *Mémoires*; ceux de 1868 et de 1871 doivent être reliés à part. — 1885 à 1911, 8 francs chaque année.

Paris, 8 fr. — Départements, 9 fr. — Union Postale, 10 fr.

ANNUAIRES.

1848 à 1855, 8 volumes in-12, à 1 fr. 50 chaque, sauf 1848 et 1850 qui sont *épuisés*.

CARTE DE LA GAULE ANTIQUE. Réduction aux 2/3 de la partie de la Carte de Peutinger qui concerne la Gaule. Prix : 1 franc.

LE COSTUME DE GUERRE ET D'APPARAT d'après les sceaux du moyen âge, par G. DEMAY. In-8°, 56 p. et 26 pl., 5 fr.; Chine, 10 fr.

METTENSIA.

Mémoires et Documents. — Fondation Auguste Prost.

I (1897). AUGUSTE PROST, sa vie, ses œuvres, ses collections (1817-1896). In-8°, 167 pages, avec portrait, 5 fr.

II (1898 à 1901). CARTULAIRE DE L'ABBAYE DE GORZE, publié par A. D'HERBOMEZ. In-8° de 673 pages, avec fac-similé et carte, 15 fr.

III (1902). REMARQUES CHRONOLOGIQUES ET TOPOGRAPHIQUES SUR LE CARTULAIRE DE GORZE, par Paul MARICHAL. In-8° de 105 p., 3 fr.

IV (1903-1905). CARTULAIRE DE L'ÉVÊCHÉ DE METZ, tome I, par Paul MARICHAL, fasc. 1 à 3. In-8°, chaque 5 fr.

V (1906-1908). — Tome II, fasc. 1 à 3. In-8°, chaque 5 fr.

TABLE ALPHABÉTIQUE

*Des publications de l'Académie Celtique et de la Société nationale des Antiquaires de France
(1807 à 1889)*

Rédigée, sous la direction de M. R. DE LASTEYRIE, par M. PROU. Volume in-8° de XXXII et 676 pages, 20 fr.

CENTENAIRE (1804-1904).

Recueil de mémoires. In-4°, 1904, XVIII-495 p. et 25 pl., 30 fr.
Compte-rendu de la journée du 11 avril 1904. In-4°, 51 p., 3 fr.

PUBLICATIONS

En vente à la Librairie *C. Klincksieck*, 11, rue de Lille, à Paris.

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE CELTIQUE.

5 vol. in-8°, avec planches. Paris, 1807-1812. (Pour qu'un exemplaire soit complet, il faut joindre les 128 pages du VI^e volume, seules publiées, à la suite du tome V.) *Épuisés*.

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS

SUR LES ANTIQUITÉS NATIONALES ET ÉTRANGÈRES

publiés par la Société nationale des Antiquaires de France.

- 1^{re} série, 10 vol. in-8°. Années 1817-1834, — ou t. I à X.
- 2^e série, 10 vol. in-8°. Années 1835-1850, — ou t. XI à XX.
- 3^e série, 10 vol. in-8°. Années 1852-1868, — ou t. XXI à XXX.
- 4^e série, 10 vol. in-8°. Années 1869-1879, — ou t. XXXI à XL.
- 5^e série, 10 vol. in-8°. Années 1880-1889, — ou t. XLI à L.
- 6^e série, 10 vol. in-8°. Années 1890-1899, — ou t. LI à LX.
- 7^e série, 10 vol. in-8°. Années 1900-1910, — ou t. LXI à LXX.
- 8^e série. 1 vol. in-8°. Année 1911, — ou t. LXXI.

Les tomes I à XIX, XXVI et XXVII sont *épuisés*. Chaque exemplaire des tomes XXII à XXV, XXVIII à XLI, à 4 francs; XLII à XLV, à 12 francs; XLVI à LXXI, à 8 francs.

BULLETINS.

De 1857 à 1884, 3 francs chaque année. Les années 1863, 1865, 1866, 1869, 1870, 1872 et 1882 ne se vendent qu'avec les volumes correspondants des *Mémoires* de la Société. — Les *Bulletins* peuvent être réunis aux *Mémoires*; ceux de 1868 et de 1871 doivent être reliés à part. — 1885 à 1912, 8 francs chaque année.

Paris, 8 fr. — Départements, 9 fr. — Union postale, 10 fr.

ANNUAIRES.

1848 à 1855, 8 volumes in-12, à 1 fr. 50 chaque, sauf 1848 et 1850 qui sont *épuisés*.

CARTE DE LA GAULE ANTIQUE. Réduction aux 2/3 de la partie de la Carte de Peutinger qui concerne la Gaule. Prix : 1 franc.

LE COSTUME DE GUERRE ET D'APPARAT d'après les sceaux du moyen âge, par G. DEMAY. In-8°, 56 p. et 26 pl., 5 fr.; Chine, 10 fr.

METTENSIA.

Mémoires et Documents. — Fondation Auguste PROST.

I (1897). AUGUSTE PROST, sa vie, ses œuvres, ses collections (1817-1896). In-8°, 167 pages, avec portrait, 3 fr.

II (1898 à 1901). CARTULAIRE DE L'ABBAYE DE GORZE, publié par A. D'HERBOMEZ. In-8° de 673 pages, avec fac-similé et carte, 10 fr.

III (1902). REMARQUES CHRONOLOGIQUES ET TOPOGRAPHIQUES SUR LE CARTULAIRE DE GORZE, par Paul MARICHAL. In-8° de 105 p., 2 fr.

IV-V (1903-1908). CARTULAIRE DE L'ÉVÊCHÉ DE METZ, publié par Paul MARICHAL. In-8°, 2 volumes de xi-583 et cxxii-293 pages. Le tome I est *épuisé*; t. II, 10 fr.

VI (1909-1912). CHRONIQUE ET CHARTES DE L'ABBAYE DE SAINT-MIHIEL, publiées par André LESORT. In-8° de lxix-510 pages, avec fac-similé et carte, 10 fr.

TABLE ALPHABÉTIQUE

*des publications de l'Académie Celtique et de la Société nationale des Antiquaires de France
(1807 à 1889)*

Rédigée, sous la direction de M. R. DE LASTEYRIE, par M. PROU. Volume in-8° de xxxii et 676 pages, 10 fr.

CENTENAIRE (1804-1904).

Recueil de mémoires. In-4°, 1904, xviii-495 p. et 25 pl., 20 fr.

Compte-rendu de la journée du 11 avril 1904. In-4°, 51 p., 1 fr.





DC

2

S73

1912-13

Société nationale des
antiquaires de France
Bulletin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

